ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. L'ABBÉ J. BAREILLE

chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE SAINT THOMAS, D'EMILIA PAULA, ETC.

TOME DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

—

1866

PRÉFACE DE MONTFAUCON

SUR LES VINGT ET UNE HOMÉLIES

ADRESSÉES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE

Parmi les événements qui eurent lieu du temps de saint Jean Chrysostome, aucun n'est plus mémorable que la sédition d'Antioche. En renversant les statues de l'empereur Théodose et de l'impératrice Flaccille, et puis en les traînant dans les rues, les habitants de cette ville excitèrent à tel point la colère du prince, qu'il fut question de raser leur cité. Ce fut là pour Chrysostome l'occasion d'exercer le ministère de la parole et le sujet des plus beaux discours. A la suite de son crime, ce peuple flottait en quelque sorte entre la vie et la mort; de nouveaux incidents venaient chaque jour augmenter ses terreurs ou ranimer ses espérances. C'est alors que le saint prêtre, la plupart du temps sans préparation, obligé de changer de ton suivant la circonstance, prononça ces admirables homélies qui gardent encore l'empreinte de ces fluctuations. Tantôt il consolait ce peuple succombant sous le poids de ses calamités; tantôt il relevait les âmes chancelantes et les courages abattus; mais surtout il s'efforçait d'amener les habitants d'Antioche à corriger leurs vices, à expier leurs forfaits, qui les exposaient aux coups de la colère divine : et ces efforts furent couronnés d'un plein succès, comme l'orateur l'avoue lui-même dans un endroit.

La cause de cette sédition, au témoignage de Zosime, fut l'augmentation des impôts, qui se multipliaient de jour en jour sous des formes nouvelles; augmentation alors motivée, soit par les fêtes qui furent données pour le cinquième anniversaire d'Arcade et le titre d'Auguste dont il fut en même temps investi, soit par les apprêts de la guerre contre le tyran Maxime, soit encore par ces deux causes réunies et d'autres nécessités publiques. C'était la dixième année de l'empire de Théodose, 388 de l'ère chrétienne. Quelques-uns des principaux citoyens d'Antioche vont trouver le préfet, et, tout en versant des larmes, se plaignent amèrement des charges qui pèsent sur eux; ils en appellent à la bonté divine. Bientôt une tourbe de vagabonds et d'étrangers, appartenant à la plus infime populace, se porte à de coupables excès. Elle commence par saccager les bains publics; puis elle se dirige vers la maison du préfet, en occupe les vestibules, en assiége les portes. Repoussée de là, non sans peine, elle se précipite d'un autre côté, lance des pierres contre les tableaux qui représentent les empereurs, les souille et les déchire. Elle renverse enfin les statues de Théodose et de Flaccille, sa femme, qui était déjà morte, et les traîne

dans les carrefours de la ville. Ces furieux étaient en voie de commettre d'autres ravages, quand une troupe d'archers envoyée par le préfet apaisa le désordre.

La sédition étant ainsi calmée, la fureur fit place à la crainte; le châtiment auquel on devait s'attendre fit entièrement oublier les lourds impôts dont on se plaignait. Quelles furent les conséquences de ces événements? c'est ce qu'on verra dans la contexture même des homélies. En ce moment nous avons quelque chose à dire sur l'année où elles furent prononcées.

Rejetant la narration de Sozomène et de Théodoret, qui prétendent que la sédition et les homélies dont elle fut le sujet, doivent être placées après la guerre contre Maxime, des hommes érudits ont déjà prouvé, d'après des monuments contemporains tout autrement dignes de foi, que ces événements étaient arrivés avant cette guerre. C'est ce que Tillemont a mis hors de doute dans la *Vie de l'empereur Théodose*, note vingt-septième. Un argument très-fort contre la première opinion nous est du reste fourni par Chrysostome lui-même, dans sa dix-septième homélie : il y déclare qu'il prêche depuis deux ans. Or c'est aussitôt après avoir été ordonné prêtre qu'il avait commencé le cours de ses prédications, à la fin de 385, ou dans les premiers mois de l'année suivante. C'est donc en 388, ou plutôt en 387, qu'il faut placer les homélies. Baronius, Petau et Henri Valois optent pour 388, par la raison que cette année était justement la dixième de l'empire de Théodose, et que les impôts dont il a été question furent frappés pour subvenir aux dépenses qu'elle occasionna. Quant au passage de Libanius sur lequel on voudrait appuyer ce sentiment, outre qu'il est fort obscur, on peut le faire servir à l'une comme à l'autre des deux opinions.

Mais voici une indication qui l'emporte sur toutes les autres : L'empereur était très-certainement à Constantinople pendant l'hiver et le carême de 387; et ce qu'il y a de non moins certain, c'est qu'il se trouvait dans cette capitale quand la sédition eut lieu; tandis qu'en 388, à la même époque, il était à Thessalonique. Il est vrai que cette dernière année était la dixième de son empire; mais la preuve qu'on veut tirer de là n'est d'aucune valeur, puisque les fastes d'Idace et de Marcellin nous apprennent d'une manière positive que Théodose anticipa d'une année les fêtes dont il s'agit, pour les faire coïncider avec celles du cinquième anniversaire du couronnement de son fils, anniversaire qui tombait en 387. C'est ainsi que Maximilien Hercule, n'ayant encore que dix-huit ans de règne, célébra la vingtième année en même temps que Dioclétien, empereur deux ans avant lui.

Une autre difficulté non moins sérieuse se rencontre dans un discours contre les Juifs, prononcé dans le mois de septembre 386. Chrysostome reproche à beaucoup de chrétiens d'Antioche de jeûner et de célébrer la Pâque les mêmes jours que les Juifs; et voici comment il s'exprime : « Voilà que cette année le premier jour des Azymes se rencontre un dimanche; il faudra donc que nous jeûnions toute la semaine, et que, lorsque seront passés les jours de la Passion, nos jeûnes se prolongent encore pendant les solennités de la Croix et de la Résurrection. Il arrive souvent que ces dernières fêtes ont lieu avant la fin de la semaine, de telle sorte que nous ayons à jeûner après même qu'elles sont célébrées. » On voit clairement par là que les chrétiens dont il est question dans ce passage, qui judaïsaient, soit dans l'observation du jeûne, soit dans la célébration de la Pâque, jeûnaient parfois quand les autres chrétiens célébraient cette fête, ou bien faisaient tout le contraire : ils jeûnaient le jour de la Résurrection, quand la Pâque des Juifs venait après celle des chrétiens; et quand elle était anticipée, ils étaient en fête pendant que leurs frères observaient la pénitence.

Or, dans ce discours, que saint Jean Chrysostome, comme nous l'avons dit, prononça vers le mois de septembre 387, il s'agit évidemment du carême et de la Pâque de l'année suivante. Eh bien, cette année-là, suivant les tables authentiques, la fête de Pâques tombait le 25 avril, c'est-à-dire, était aussi retardée que possible. Comment pouvait-il donc arriver que les chrétiens

judaïsants dussent jeûner pendant cette fête et la célébrer plus tard, puisqu'elle était à sa dernière limite pour les chrétiens non judaïsants? Grave difficulté sans doute, mais qui ne saurait toutefois, de l'aveu même de Tillemont, prévaloir contre les documents qui nous obligent à rapporter au mois de septembre 387 cette homélie contre les Juifs. Mais est-il bien sûr que l'Eglise d'Antioche ait invariablement suivi la règle des Alexandrins dans le calcul de la Pâque? C'est ce qui ne nous est pas suffisamment démontré. En supposant même qu'elle eût toujours voulu la suivre, pourrions-nous affirmer qu'il n'y eut jamais d'erreur commise dans un semblable calcul? Les hommes les plus versés dans ces matières que j'ai pu consulter, reconnaissent que l'erreur se glisse parfois dans ce calcul, qu'on en a vu naguère un exemple, et qu'il ne serait pas toujours prudent de mettre l'autorité des tables pascales au-dessus des autres preuves tirées de la science des temps.

Il est à remarquer que Tillemont, après avoir signalé et discuté cette difficulté dans ses notes à la *Vie de saint Jean Chrysostome*, n'en dit plus rien dans celles qui accompagnent la *Vie de l'empereur Théodose*. Il dispose là, dans l'ordre de temps, les homélies adressées au peuple d'Antioche, en partant de la supposition que la fête de Pâques ait réellement eu lieu le 25 avril, comme le portent les tables : il place la première homélie peu de jours avant la sédition, et la sédition elle-même le 26 février, dix jours avant le carême, qui, à Antioche, commençait le lundi de notre Quinquagésime, le 8 mars cette année-là. Il place la seconde au jeudi ou bien au samedi avant le carême, 6 mars dans ce dernier cas; la troisième au dimanche suivant. Chaque jour de cette première semaine jusqu'au vendredi inclusivement, le saint en aurait prononcé une, ce qui nous conduit à la huitième. La neuvième est du lundi de la seconde semaine, 15 mars. La dixième fut donnée quelques jours après. La onzième, que Fronton met la quinzième, est du lundi de la quatrième semaine, 29 du même mois; et les deux qui suivent sont du mardi et du mercredi. La quatorzième est du cinquième dimanche de carême, 5 avril. Les suivantes, jusqu'à la dix-septième inclusivement, doivent être intercalées dans les précédentes, aux jours restés libres plus haut. Tillemont renvoie la dix-huitième au cinquième dimanche d'avril. Il place la dix-neuvième vers le onze de ce même mois, et la vingtième au jour même de Pâques. Les deux dernières, il les fait passer avant celle-ci.

Voilà comment, après de savantes et laborieuses recherches, il a cru devoir rétablir l'ordre de ces homélies. Bien que nous l'ayons suivi sur un grand nombre de points, il en est d'autres où nos convictions ne sont pas d'accord avec les siennes.

Avant de parler de chacune de ces homélies en particulier, de l'ordre qu'elles ont entre elles et des sujets qui y sont traités, il n'est pas hors de propos de remarquer ici que le titre même de l'homélie placée la vingt-deuxième dans les anciennes éditions et la vingtième dans les nouvelles, titre maintenu par Fronton et que je lis dans les manuscrits, m'oblige à reconnaître que cette homélie fut prononcée dix jours avant la fête de Pâques. De plus, ces paroles qu'on y voit à la fin : « Quarante jours se sont écoulés déjà..., » autorisent Tillemont à prétendre que l'Eglise d'Antioche commençait le carême le lundi de la Quinquagésime; et je suis complétement en cela de son avis.

Comme les tables chronologiques dont il a été question et qui placent au 25 avril la Pâque de l'année 387, m'inspirent peu de confiance, pour les raisons déjà indiquées, en ce qui concerne du moins l'usage d'Antioche; comme aussi je n'ai pas eu la possibilité de fixer avec quelque certitude le jour où la Pâque fut célébrée cette année dans la ville évangélisée par Chrysostome, je m'abstiendrai de préciser le jour du mois où chaque homélie fut prononcée, me bornant à indiquer celui de la semaine, toutes les fois que je le pourrai.

La première, comme le dit très-bien Tillemont, précéda de quelques jours la sédition d'Antioche. C'est ce qui résulte clairement de ces paroles de la seconde : « J'ai *dernièrement* adressé

un long discours à votre charité....; et j'ai reçu la récompense de mes efforts... Quelle était cette récompense? C'était de corriger les blasphémateurs, si nombreux dans cette ville, de châtier ceux dont la bouche vomit l'outrage contre Dieu, de vous opposer avec force à cette aveugle fureur. » Ces mots rappellent évidemment la première homélie, très-longue en effet, et dans laquelle l'orateur parle des tribulations des saints, de la divine Providence à l'égard des élus, tourmentés et persécutés durant le cours de la vie présente ; mais qui se termine par une exhortation pleine de vigueur et d'éclat touchant le devoir de la correction fraternelle.

Tillemont, comme on l'a vu, place la seconde homélie au jeudi ou au samedi avant le carême. Peut-être serait-il plus prudent de ne pas viser à cette rigoureuse exactitude. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fut prononcée sept jours après la sédition, puisque saint Chrysostome le dit lui-même : il déclare qu'il s'est tu pendant sept jours, à l'exemple des amis de Job, persuadé que, dans leur épouvante et leur consternation, les habitants d'Antioche n'étaient pas en état d'écouter la parole évangélique. Il ajoute que les malheurs qui sont arrivés ont été permis par le Ciel pour les punir de leur négligence à corriger les blasphémateurs. Il parle ensuite des richesses, de l'usage que doivent en faire les chrétiens, de l'aumône, et finit par un magnifique éloge de la pauvreté.

Cette homélie fut suivie de près par la troisième. Avec Tillemont, je pense que celle-ci est du dimanche de la Quinquagésime, comme nous l'appelons maintenant. Il est d'abord question du départ de l'évêque Flavien pour Constantinople, où il est allé dans le but de désarmer la colère de l'empereur; et Chrysostome ranime le courage du peuple en lui faisant espérer le succès de cette mission. Puis il démontre l'inutilité du jeûne quand on le pratique sans renoncer aux vices qu'il doit expier. Après avoir dit quelques mots contre la médisance, il raconte et déplore les cruels châtiments infligés à la ville par ses préfets, avant même que le prince en soit informé. Il conclut enfin son discours en conjurant ses auditeurs de s'abstenir désormais des calomnies, des inimitiés et des blasphèmes.

Dans la quatrième homélie, prononcée selon toute apparence le lendemain, l'orateur parle des heureux effets produits par les calamités présentes : il reconnaît et proclame l'heureux changement qui s'est fait dans les mœurs publiques. Il revient cependant sur les importantes leçons qu'il a données la veille au sujet de la détraction, des inimitiés et des jurements ; il annonce en finissant qu'il parlera des jurements pendant toute cette semaine.

Le lendemain mardi, Chrysostome montait encore en chaire : c'est sa cinquième homélie. Il s'efforce de nouveau de relever l'âme abattue de ses auditeurs et les exhorte au mépris de la mort. Il tonne ensuite contre la funeste habitude du jurement et déclare qu'il ne cessera pas de faire la guerre à ce désordre avant de l'avoir extirpé.

La sixième et la septième suivirent également sans aucun jour d'intervalle : l'une a pour objet de corroborer par diverses considérations les espérances qu'il a plus d'une fois inspirées au peuple, de l'affermir contre la pensée de la mort, et de le détourner du blasphème; l'autre a pour texte le premier verset de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ; » elle célèbre la bonté de Dieu, non-seulement dans les faveurs, mais encore dans les châtiments et les peines.

Je ne vois pas pourquoi Tillemont prétend que la huitième homélie fut prononcée le jour suivant, lorsque le contraire ressort des paroles mêmes de Chrysostome. « Dernièrement, dit-il, (*dernièrement* et non pas *hier*), j'ai développé devant vous ce texte du Livre divin : Dieu créa le ciel et la terre. » Et comme il ajoute aussitôt : « Nous voici à la fin de la semaine; » je crois devoir reporter ce discours au samedi. Il part d'un autre verset de la Genèse : « Dieu se promenait dans le paradis au milieu du jour, » pour montrer que les impies sont agités par de continuelles terreurs et que les justes sont animés d'une sainte confiance; et, selon l'engagement qu'il

en avait pris, il finit par une véhémente sortie contre les jurements et les blasphèmes.

C'est au lundi de la seconde semaine du carême que Tillemont place la neuvième homélie; mais nous n'avons aucun indice qui nous permette de regarder ce sentiment comme certain ou même comme probable. Au début, Chrysostome déclare avec autant d'élégance que de clarté qu'il reprend la parole après avoir quelque temps gardé le silence; ce qui ne serait pas dans l'hypothèse énoncée. L'orateur commence par louer le peuple d'Antioche de ce que, docile à ses exhortations, il lutte contre la funeste habitude du jurement. Mais cela ne l'empêche pas d'y revenir à la fin, quand une fois il a traité son sujet, qui est l'action de la divine Providence dans l'ordre et l'harmonie de l'univers, comme développement de ce texte: « Les cieux racontent la gloire du Très-Haut. »

La dixième homélie n'est pas du lendemain, bien qu'elle soit la continuation du même sujet. C'est encore le mot *dernièrement* qui nous autorise à le dire. Chrysostome adresse de nouvelles félicitations au peuple sur sa docilité; lui montre que l'audition de la parole de Dieu l'emporte de beaucoup sur le jeûne, que le monde ne subsisterait pas sans le secours de la Providence; il conclut par son exhortation accoutumée contre le blasphème. Tillemont pense que la onzième homélie vient après la quinzième et même la seizième; et voici par quel raisonnement il tâche de le prouver: Il s'agit là, dit-il, des périls et des angoisses que la ville d'Antioche vient de subir; ce qui ne semble avoir eu lieu qu'à l'arrivée d'Hellebicus et de Cæsarius. Or c'est dans la dix-septième homélie seulement qu'il est fait mention de l'arrivée de ces personnages. Mais, outre que presque tous les manuscrits indiquent l'ordre suivi par les impressions, nous ne connaissons pas assez les diverses crises par lesquelles passa cette malheureuse ville à l'époque dont nous parlons, pour qu'un tel raisonnement puisse nous déterminer à changer l'ordre établi. Chrysostome en a beaucoup dit sans doute; mais peut-être en a-t-il tu beaucoup plus encore. Avant de rien changer, il faut donc attendre de meilleures preuves. En commençant, le saint prêtre rend grâces à Dieu du répit donné à la ville après de nouvelles terreurs. Plusieurs de ses habitants avaient pris la fuite; et sous la pression de ces calamités, il avait gardé le silence, comme il le dit lui-même. Tillemont conjecture, non sans raison d'après ce qu'on verra plus loin, que cette homélie est du lundi de la quatrième semaine. Il y est traité de la divine Providence par rapport à l'homme en particulier, et la péroraison est encore dirigée contre les jurements.

La douzième et la treizième homélies sont également renvoyées par le même auteur après la quinzième et la seizième. Je me demande alors comment il entend ces mots que nous lisons dans la douzième: « Trois fois nous avons examiné, ces derniers jours, le moyen par lequel nous parvenons à la connaissance de Dieu, moyen qui nous est en définitive apparu dans l'explication de cette parole du Psalmiste: « Les cieux racontent la gloire du Très-Haut; » et dans celle-ci de l'Apôtre: « Les choses invisibles de Dieu sont manifestées à notre intelligence par les créatures qui composent cet univers et que Dieu lui-même a faites. » C'est ainsi que je vous ai démontré comment le ciel, la terre et la mer, toutes les créatures, en un mot, glorifient le Seigneur. » Nous voyons là clairement indiquée la série des trois instructions qui précèdent immédiatement la douzième: dans la neuvième l'orateur cite et commente les deux textes qui viennent d'être rappelés; dans la dixième et la onzième il déclare formellement qu'il revient et qu'il insiste sur ce même sujet. Tillemont ne fait-il pas violence à la parole même de saint Chrysostome, en voulant intercaler entre ces deux dernières la quinzième et la seizième? C'est sous forme de doute seulement qu'il émet cette opinion dans la note 29 de la *Vie de Théodose*, il avoue même que l'ordre adopté par nous repose sur l'autorité de Chrysostome; pourquoi donc s'en écarte-t-il ensuite? Dans cette douzième homélie, prononcée le mardi de la quatrième semaine, il est encore parlé de la divine sagesse et de la beauté du monde; puis des

sentiments de justice que la main du Créateur a gravés dans le cœur de l'homme ; et toujours de la nécessité d'éviter les jurements.

Deux jours après cette homélie fut donnée la treizième. L'exorde est une hymne de reconnaissance envers Dieu pour l'heureux changement qui s'est opéré dans la face des choses, et parce que la ville est délivrée de ses terreurs, terreurs si grandes, que « la majeure partie des habitants, dit le saint, s'était enfuie dans les déserts, s'enfonçant dans les gorges des montagnes et les lieux les plus retirés. » Il part de là pour remettre sous les yeux de ses auditeurs l'image de ceux qui ont été traînés devant les tribunaux, soumis à la question, frappés de verges, meurtris de coups, dévoués au dernier supplice, l'image en particulier d'une mère et d'une sœur qui, tenues à la porte de la salle, pendant le cours du jugement, se roulaient dans la poussière. Tout cela est décrit par l'orateur de la manière la plus pathétique. Après cet éloquent tableau des malheurs passés, il traite encore une fois de la création de l'homme ; et le second précepte du Décalogue lui fournit, comme de coutumé, le sujet de sa péroraison.

Tillemont a voulu placer la quatorzième homélie après la dix-huitième ; et cela, parce que l'orateur commence par ces mots : « Hier le diable a jeté notre ville dans une grande perturbation ; mais Dieu nous a consolés d'une manière éclatante. » Ce qui ne peut s'expliquer, d'après le commentateur, que par l'arrivée d'Hellebicus et les nouvelles de Constantinople. Mais ce ne sont là que des conjectures. Que de bruits répandus, que de terreurs soudaines, dans un temps où les esprits étaient en suspens et ne savaient quelle serait l'issue de cette épouvantable crise ! Comment fonder une induction sur des péripéties, ou qui nous sont entièrement inconnues, ou que nous connaissons d'une manière si imparfaite ? Quant au sujet de cette homélie, il n'en est guère d'autre que le jurement.

Pour les raisons énoncées plus haut, Tillemont pense que la quinzième suivit immédiatement la dixième. Il croit en outre pouvoir appuyer son opinion sur la première phrase de ce discours, et, dans cette phrase, sur un mot qu'il interprète mal par inadvertance ou par suite d'une idée préconçue. Cette preuve est donc nulle, et de plus nous avons démontré qu'on ne pouvait intercaler aucune homélie entre la dixième et la onzième. A l'occasion de la frayeur qu'on avait éprouvée à Constantinople, l'orateur traite du bien que la crainte peut produire ; puis il s'élève avec sa véhémence accoutumée contre l'habitude de jurer et d'exiger le jurement des autres.

C'est dans un moment où tout le monde, sur un faux bruit qui s'était répandu de la prochaine destruction de la ville, songeait à fuir pour se dérober à ce désastre, que notre saint donna sa seizième homélie. On a voulu déplacer celle-là comme la précédente, mais sans plus de motif. ainsi que je l'ai déjà dit en parlant de la douzième. On argumente de ce mot : « Nous avons passé la seconde semaine du jeûne. » Et l'on infère de là qu'il faut faire remonter cette instruction au troisième dimanche du carême, en comptant pour le premier celui qui précédait immédiatement les jours de jeûne, c'est-à-dire notre dimanche de la Quinquagésime. Mais si l'usage de l'Eglise d'Antioche était, dès ce temps, de compter comme nous les dimanches de carême ? Elle commençait à jeûner le lundi, comme nous commençons le mercredi : ne pouvait-elle pas, dans l'énumération des semaines, omettre celle-là comme nous l'omettons aujourd'hui ? Au lieu d'avoir été prononcée le second dimanche, selon notre manière de compter, cette homélie l'aurait alors été le troisième, huit jours plus tard. Il resterait encore cependant une grave difficulté : cette instruction devrait au moins passer avant la treizième et les suivantes. Sans renoncer à éclaircir ce point dans une autre circonstance, nous le laissons maintenant dans le doute et l'obscurité, nous bornant à dire pour le moment que l'homélie dont il s'agit ne doit pas trouver place entre la dixième et la onzième, pour les raisons données plus haut. Après quelques rapides considérations sur les craintes du peuple et sur les jurements, Chrysostome prend pour texte et pour sujet ce mot de l'Apôtre : « Paul captif de Jésus-Christ... » Et



là-dessus il démontre que les fers de Paul ont été une gloire plus grande que le pouvoir de faire des miracles.

La dix-septième homélie est bien réellement postérieure à l'arrivée d'Hellebicus et de Cæsarius, envoyés par l'empereur pour instruire la cause de la sédition. Le premier, désigné dans un autre endroit sous le titre de chef des armées, avait une grande réputation de justice et de clémence; le second, nommé ailleurs maître des offices, n'était pas moins connu par son intégrité. Le discours fut prononcé quand la ville venait à peine d'être soulagée du poids de ses craintes mortelles. « Nous étions, dit l'orateur en débutant, dans l'attente des maux les plus terribles : nous pensions que tous nos biens seraient anéantis, qu'on livrerait aux flammes les maisons avec les habitants, que la ville disparaîtrait de la face du monde, qu'on en disperserait les derniers débris, que la charrue passerait sur le sol; et voilà que tous ces malheurs n'ont existé que dans nos craintes et ne sont pas arrivés jusqu'à la réalité. » Il établit ensuite le contraste des moines, qui descendaient de leurs montagnes pour secourir et défendre les accusés, et des philosophes, qui tous avaient abandonné la ville. Il montre aussi la généreuse conduite des prêtres au milieu de ces calamités. Il ajoute que les châtiments infligés par l'empereur sont à la fois légers et terribles : Il ne faut pas se plaindre s'il a fermé les théâtres et les bains publics, s'il a dépouillé Antioche du titre de métropole. Ce qui fait sa noblesse, c'est que les disciples du Christ ont reçu là pour la première fois le nom de chrétiens, c'est que ses habitants ont jadis secouru les saints de Jérusalem dans la détresse. Ce n'est pas l'éclat extérieur, c'est la piété qui fait l'honneur et la beauté des villes. Il dit en terminant que plusieurs habitants sont encore dans les prisons et que d'autres doivent être envoyés en exil. Cette homélie, à ce que pense Tillemont, se rapporte à la seconde moitié de la quatrième semaine.

D'après le même écrivain, la dix-huitième aurait été donnée le dimanche suivant. Chrysostome dit seulement dans cette homélie que la moitié du jeûne est déjà passée. Il y traite de la véritable manière de jeûner, du mépris des richesses, de la tristesse qui est selon Dieu.

La dix-neuvième eut lieu le dimanche qui porte en grec le nom de τῆς σωζομένης *sauvée, conservée*. Chez les Cappadociens ce nom désignait l'Ascension, dit Allatius dans son livre des Dimanches et des semaines des Grecs; et le même auteur ajoute que le dimanche ainsi nommé était le cinquième après Pâques, celui qui précède immédiatement l'Ascension. Savilius prétend, pour quelle raison ? je l'ignore, que cette homélie est du dimanche *in Albis*. Mais on ne saurait guère douter qu'elle ne soit de l'un des derniers dimanches du carême. Tillemont la place au dimanche de la Passion; et volontiers je me range à son avis. Chrysostome, qu'une maladie avait quelque temps condamné au silence, dit quelque chose d'abord, et de la fête des martyrs qui se célébrait alors à Antioche, et de l'entrée des gens de la campagne dans la ville; puis il exploite encore son thème favori, la passion du jurement, et montre par plusieurs exemples quelles en sont les funestes conséquences.

Jusqu'ici je me suis conformé à l'ordre suivi dans les éditions de Savilius et de Fronton; je suis maintenant obligé de m'en écarter. L'homélie vingtième, selon ces éditeurs, n'est bien certainement que la vingt et unième et la dernière au sujet des statues. Leur vingt et unième n'appartient même pas à cette série; et j'ai cru devoir la renvoyer aux instructions appelées *Catéchèses*, où elle est la deuxième, comme j'ai pris soin de l'expliquer dans l'avant-propos mis en tête de ces instructions. Et la vingt-deuxième homélie des éditions antérieures est sans contredit la vingtième : elle fut prononcée dix jours avant la fête de Pâques.

Cette vingtième homélie porte en titre, suivant les manuscrits mentionnés par Fronton et plusieurs de ceux que j'ai pu consulter, nommément celui de la bibliothèque royale, n° 1971 : « Donnée dix jours avant la sainte et vivifiante résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'entre les morts. » Et cela coïncide parfaitement à ce que dit Chrysostome vers la fin de cette

même homélie : « Quarante jours sont écoulés... » C'est donc au vendredi qui suit le dimanche de la Passion qu'il faut la placer ; car ce jour est bien le quarantième à partir du lundi de la Quinquagésime, où le jeûne commençait dans certaines Eglises orientales. Ce discours roule presque tout entier sur les inimitiés et les ressentiments ; mais le jurement fait encore ici l'objet de la péroraison.

La vingt et unième et dernière paraît, d'après l'exorde même, avoir été prononcée le jour de Pâques et quand l'évêque Flavien était déjà de retour. Là se trouvent rapportés, et le voyage de ce dernier, et son discours à Théodose, et la réponse bienveillante et généreuse de l'empereur. Cette homélie marque réellement la fin des tribulations d'Antioche ; car jusqu'à ce moment, comme le dit Chrysostome, les habitants avaient été sans cesse ballottés entre la crainte et l'espérance, et le plus souvent en proie à de mortelles angoisses, en butte à de sinistres rumeurs.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

HOMÉLIES AU PEUPLE D'ANTIOCHE

SUR LES STATUES RENVERSÉES

PREMIÈRE HOMÉLIE

Prononcée dans *la vieille église* d'Antioche, lorsque Jean n'était encore que prêtre, sur ces paroles de saint Paul à Timothée : « Usez d'un peu de vin à cause de votre estomac et de vos fréquentes infirmités. » I *Tim.*, v, 23.

1. Vous venez d'entendre la voix de l'Apôtre, cette trompette descendue des cieux, cette lyre du monde spirituel. Comme la trompette, en effet, elle a des sons terribles et guerriers, elle frappe les ennemis d'épouvante, ranime dans l'armée fidèle les esprits abattus, remplit de confiance les soldats courageux et les rend invincibles au démon; comme la lyre, elle répand la joie dans les cœurs, assoupit les maladies de l'âme en dissipant les mauvaises pensées, nous donne avec une égale abondance force et suavité. L'avez-vous entendu tout à l'heure, ce divin Paul, parlant à Timothée sur les sujets les plus divers et les plus nécessaires ? Touchant l'imposition des mains, voici ce qu'il lui dit dans sa lettre : « Ne vous hâtez d'imposer les mains à personne, et ne participez pas aux péchés d'autrui. » I *Tim.* v, 22. Il signale ensuite le danger qu'entraîne une telle prévarication, en montrant qu'on encourt le châtiment mérité par les crimes des autres, quand on confère à des indignes la puissance sacrée. Aussitôt il ajoute : « Usez d'un peu de vin, à cause de votre estomac et de vos fréquentes défaillances. » *Ibid.*, 23. Il nous entretient encore aujourd'hui, et de la soumission qui doit régner dans une famille, et de la folie des hommes attachés à l'argent, et de l'aveuglement où les riches sont plongés, et de beaucoup d'autres choses.

Comme il nous est impossible de parcourir tous ces sujets, dites-moi quel est celui que nous devons proposer à votre charité, traiter dans ce discours? Telle qu'une prairie, cette lecture offre à mes yeux mille fleurs différentes; j'y vois beaucoup de roses et de violettes, et des lis non moins nombreux : partout, sous des formes variées, les fruits abondants de l'esprit, de tout côté s'exhalent les plus suaves odeurs; non, ce n'est pas seulement une prairie, c'est un paradis que la lecture de nos divins livres! Ses fleurs ne se bornent pas à donner un parfum qui flatte simplement l'odorat; elles produisent un fruit capable de nourrir l'âme. Quel est donc celui des sujets indiqués dont vous désirez que nous fassions l'exposition en votre présence? Voulez-

vous le moins élevé de tous et le plus accessible à l'intelligence? Pour moi, je le préfère; et, si je ne me trompe, vous le préférez aussi. Or quel est en réalité le plus facile, le mieux à la portée de notre esprit et de notre parole? n'est-ce pas celui-ci : « Usez d'un peu de vin, à cause de votre estomac et de vos fréquentes défaillances? » Eh bien, que tout notre discours roule sur ce texte de l'Apôtre. Que ce ne soit néanmoins ni pour rechercher les louanges, ni pour étaler une vaine force dans l'art de discourir; nous ne parlons pas de nous-même, mais suivant que nous sommes favorisé du souffle de l'Esprit. Que ce soit pour exciter jusqu'aux plus nonchalants de nos auditeurs, vous faire voir quel riche trésor est renfermé dans les Ecritures et vous persuader qu'on ne saurait passer à côté sans prévarication et sans danger.

Les divines Ecritures sont un riche trésor.

Si cette parole simple et facile, cet enseignement que le grand nombre juge de peu d'importance, nous apparaît comme une source intarissable de richesses et nous ouvre l'accès à la plus haute philosophie, qu'en sera-t-il de la doctrine qui puise largement au sein de la vérité comme dans son propre domaine? de quels trésors infinis ne comblera-t-elle pas ceux qui lui prêtent une oreille attentive? Ne négligeons pas les choses même réputées les moins importantes; car elles aussi proviennent de la grâce de l'Esprit. Or la grâce de l'Esprit n'est jamais ni petite ni méprisable; elle est, au contraire, pleine de grandeur, toujours admirable et digne de la libéralité de celui qui la donne. N'écoutons donc pas avec indifférence. Les hommes qui traitent le minerai et le soumettent à l'action du feu, ne se contentent pas d'en retirer l'or qui forme des masses considérables, mais recueillent encore avec beaucoup de soin les plus petites parcelles. Puis donc que nous aussi nous extrayons l'or des mines apostoliques, pour le jeter, non dans la fournaise, mais dans le creuset de nos pensées, employant à cet effet, non une flamme matérielle, mais un feu spirituel, recueillons-en les précieux filons avec tout le soin dont nous serons capables. Petit est le discours, mais grande est la puissance. Ce n'est pas de leur masse que les pierres précieuses tirent leur valeur, mais bien de la beauté de leur substance : il en est de même de la connaissance des divines Ecritures... Les autres doctrines étalent pompeusement de grandes inutilités, remplissent de choses vaines l'esprit des auditeurs, et les renvoient les mains vides; ils n'emportent aucun gain, ni petit ni grand. La grâce de l'Esprit saint, au contraire, inspire à ceux qui suivent ses enseignements, alors même qu'elle ne leur adresse que d'humbles paroles, une haute philosophie; souvent il suffit d'avoir puisé dans son sein un mot unique, pour avoir en soi le viatique de toute la vie.

2. Puisque à nos yeux se présente une telle richesse, soyons attentifs et vigilants; car je me dispose à laisser tomber ma parole à de grandes profondeurs. Plusieurs jugeront peut-être que cette exhortation est surabondante et déplacée; et voici ce qu'ils disent : Timothée ne pouvait-il pas savoir par lui-même ce dont il avait besoin? fallait-il qu'il l'apprît de la bouche de son maître? et non content de lui en faire un commandement, ce maître devait-il encore l'écrire et le graver dans son épître comme sur une colonne d'airain? N'eut-il pas honte de le consacrer dans un document adressé à son disciple et destiné à être lu en public? Eh bien, que cette exhortation, loin d'être superflue, soit extrêmement utile et nécessaire; qu'elle émane, non de Paul, mais de la grâce même de l'Esprit; que cela dût être, non-seulement exprimé de vive voix, mais enseigné par écrit, afin de parvenir de la sorte à toutes les générations par le moyen de cette lettre, c'est ce dont vous ne sauriez douter, et je vous en donnerai tout à l'heure la preuve.

D'autres se laissent entraîner à des doutes non moins graves sur un autre point : ils se demandent en eux-mêmes comment Dieu permit qu'un homme dont la langue avait tant de puissance, dont les ossements chassaient les démons, tombât dans une telle infirmité; car ce n'était pas une infirmité légère, elle ne discontinuait pas, les souffrances ne cessaient d'accabler le malade et ne lui permettaient pas un instant de respirer. D'où le concluons-nous? Des expressions mêmes de Paul. Il ne dit pas : « à cause de votre infirmité; » mais bien : « à cause de vos infirmités. » Il va plus loin, et, pour montrer qu'elles sont sans

relâche, il dit : « infirmités fréquentes. » Qu'ils entendent cela ceux qui souffrant une longue maladie s'irritent et s'abattent.

Mais on ne se borne pas à demander comment un homme aussi saint était éprouvé par des maladies et des maladies continuelles; on s'étonne de plus qu'il en fût ainsi quand sur lui reposaient les affaires du monde. En effet, s'il eût été du nombre de ceux qui se sont retirés au sommet des montagnes ou qui se sont bâti de pauvres cellules dans le désert, choisissant un genre de vie qui les affranchit de telles sollicitudes, la question offrirait moins de difficulté; mais un homme investi d'une haute charge, à qui le soin de tant d'Eglises était confié, administrant avec tant de prudence et de zèle, des villes, des nations entières et presque tout l'univers, voilà ce qui est capable de jeter dans la stupeur un esprit irréfléchi. Si ce n'était pas pour lui-même, du moins devait-il posséder la santé pour les autres. Général plein de courage et d'habileté, il faisait la guerre, dira-t-on, non-seulement contre les infidèles, mais encore contre les démons et le chef des démons. Tous les ennemis attaquaient le camp du Seigneur avec un acharnement extrême, dispersant son armée, la réduisant en servitude : il eût pu ramener des malheureux sans nombre à la vérité, et il était malade. Et ne serait-il pas résulté de cette maladie d'autre dommage pour la république chrétienne, elle avait sans doute pour effet de jeter les fidèles dans l'incertitude et la torpeur. Si les soldats voyant leur général étendu sur sa couche sentent faiblir leur ardeur et deviennent plus lents au combat, combien plus les fidèles, en voyant succomber à d'incessantes douleurs un maitre qui avait accompli tant de merveilles, ne devaient-ils pas ployer sous le poids de leur humanité?

Il est encore un autre sujet de doute, une autre question qu'on se pose : Pour quel motif le disciple malade ne s'est-il pas guéri lui-même, ou n'a-t-il pas été guéri par son maître? Quoi! ils ressuscitaient les hommes, chassaient les démons, triomphaient sans peine de la mort, et ne rétablissaient pas ce corps abattu par la souffrance! Eux qui, soit de leur vivant, soit du fond de la tombe, exerçaient un si grand pouvoir, pourquoi ne remédiaient-ils pas à cette défaillance? Et, ce qui est encore plus étonnant, Paul, après avoir opéré tant de prodiges, même avec la parole seule, n'a pas honte d'écrire à Timothée de recourir au vin comme à un remède. Non que l'usage du vin soit une chose honteuse, les hérétiques seuls le prétendent; mais comment n'a-t-il pas regardé comme un déshonneur d'avouer qu'il ne pouvait pas procurer autrement une guérison aussi facile? Et certes il était si loin d'en rougir qu'il a voulu même le transmettre ouvertement à la postérité. Voyez à quelle profondeur est descendue notre parole; que de questions ont surgi de ce qui semblait si peu de chose. Et maintenant donnons-en la solution. En allant ainsi jusqu'au fond, nous avons voulu stimuler votre intelligence, établir la vérité d'une manière inébranlable.

3. Accordez-moi cependant, avant que je vous donne la réponse à toutes les questions soulevées, de vous dire quelque chose, et de la vertu de Timothée, et de la sollicitude de Paul. Quel n'était pas l'amour de celui qui, malgré son éloignement, malgré les innombrables affaires dont il était environné, montrait une si vive sollicitude pour la santé de son disciple et lui indiquait avec tant de soin le moyen de se fortifier! Quelle vertu comparer à celle de Timothée? Il avait un tel mépris pour les délices, il dédaignait tant les plaisirs de la table, qu'il était tombé dans un état de prostration à force d'austérités et de jeûne. Ce n'est pas à son tempérament, en effet, mais bien à ses privations et à l'usage de l'eau qu'il faut attribuer sa faiblesse; Paul nous l'apprend d'une manière formelle. Il ne lui dit pas simplement : « Usez d'un peu de vin; » ce conseil est précédé de celui-ci : « Désormais ne buvez plus d'eau. » I *Tim.*, v, 23. Le mot *désormais*, μηκέτι, indique assez quelle était la pratique du disciple et la cause de son infirmité. Qui n'admirerait sa mortification et sa philosophie? Il s'était élevé jusqu'aux cieux, il avait atteint au comble de la sagesse; ce que son maître atteste par ces mots : « Je vous ai envoyé Timothée, qui est mon fils bien-aimé, mon fidèle disciple dans le Seigneur. » I *Corinth.*, iv, 17. De telles expres-

Vertu de Timothée.

sions nous font hautement connaître la vertu de celui qui les avait méritées; car les jugements des saints ne proviennent ni de l'amour ni de la haine, ils sont affranchis de toute idée préconçue. Il eût été moins heureux pour Timothée d'être le fils de Paul selon la nature qu'il n'est beau pour lui d'avoir ce titre par adoption : il ne lui était rien par le sang; mais il devint son fils par la piété, en gardant religieusement en lui-même les traits de sa vertu.

Tel qu'un jeune taureau qui traînerait le joug avec un bœuf robuste, il allait dans tout l'univers partageant ses travaux, sans jamais faiblir à cause de sa jeunesse, tâchant de rivaliser, à force de courage, avec les labeurs de son maître. C'est encore Paul qui lui rend ce témoignage quand il dit : « Que personne ne le méprise; car il accomplit l'œuvre du Seigneur, comme moi-même. » I *Corinth.*, XVI, 10. Voyez-vous comme il lui reconnaît un zèle en tout égal au sien! Ailleurs, pour qu'on ne puisse attribuer ce témoignage à l'affection, il en appelle à ses propres auditeurs touchant la vertu de son enfant : « Vous l'avez vu à l'épreuve, dit-il; comme un fils sert son père, ainsi m'a-t-il servi dans l'œuvre de l'Evangile; l'expérience vous a montré quelle est sa vertu et sa grandeur d'âme. » *Philip.*, II, 22. Et cependant, bien qu'il eût atteint à ce haut degré d'honneur et de sainteté, loin de se confier en lui-même, il se tenait dans la crainte et la ferveur : c'est pour cela qu'il continuait à jeûner, se gardant bien d'imiter ces hommes qui, après s'être livrés au jeûne pendant dix ou vingt mois, tombent tout à coup dans le relâchement et la dissolution. Non, il ne souffrit rien de semblable, jamais il ne se dit à lui-même : A quoi bon jeûner désormais? Je suis sorti vainqueur de la lutte, j'ai triomphé des passions, j'ai mortifié mon corps, frappé les démons de terreur, mis le diable en fuite, ressuscité les morts, guéri les lépreux; me voilà devenu terrible aux puissances ennemies : en quoi pourrais-je encore avoir besoin du jeûne, et de quelle utilité serait maintenant pour moi une telle sauvegarde? Ni ces paroles n'étaient dans sa bouche, ni ces pensées dans son cœur. Plus il avait acquis de mérites, plus il craignait et tremblait; et cette philosophie, il l'avait apprise de son maître.

En effet, quoiqu'il eût été ravi au troisième ciel, introduit dans le paradis, quoiqu'il eût entendu d'ineffables paroles et pénétré les plus sublimes mystères, alors qu'il avait parcouru le monde entier comme porté sur des ailes de flamme, l'Apôtre écrivait aux Corinthiens : « Je crains qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé. » I *Corinth.*, IX, 27. Or, si Paul, ayant accompli de si grandes choses, est tellement saisi de frayeur, qu'il dise : « Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde, » *Galat.*, VI, 14, n'est-ce pas plutôt à nous qu'il appartient de craindre, et d'autant plus que nous aurons fait des œuvres plus importantes? Le démon redouble ses assauts, il devient plus furieux, quand il nous voit disposer avec ordre tout le cours de notre vie; c'est quand nous avons de grandes richesses spirituelles, des trésors de vertus, qu'il s'efforce surtout de nous entraîner au naufrage. Qu'un homme inconnu, sans distinction, chancelle et tombe, ce n'est qu'un faible dommage pour la société; mais qu'un autre en quelque sorte élevé au sommet de la vertu, dans une position éclatante, attirant à lui tous les regards, admiré de tout le monde, succombe à la tentation, c'est un désastre public, c'est une vaste ruine; et cela, non-seulement parce qu'il tombe de plus haut, mais parce qu'il ébranle et décourage par sa chute ceux dont les yeux étaient fixés sur lui. De même, dans le corps humain, lorsque les yeux perdent leur lumière ou que la tête est gravement blessée, tout est en quelque sorte anéanti, tandis que le mal n'est plus aussi grave quand un autre membre est atteint. Cela s'applique aux hommes remarquables par la sublimité de leurs devoirs et la sainteté de leur vie : quand ces flambeaux viennent à s'éteindre, quand une souillure a terni leur éclat, tout le reste du corps mystique en éprouve un dommage irréparable.

4. Timothée, qui n'ignorait pas ces choses, ne négligeait aucune précaution. Il savait que la jeunesse est semée de difficultés, qu'elle est variable, facile à tromper, sur une pente dangereuse, et qu'elle a par là même besoin d'un

frein plus vigoureux : c'est un foyer qui s'empare de tous les objets qui l'entourent, pour les enflammer avec autant de facilité que de promptitude. Aussi la resserrait-il de tous les côtés, afin de la réduire en servitude; il avait recours à tous les moyens pour éteindre cette flamme dévorante; ce cheval impatient du frein, qu'on gouverne avec tant de peine, il le maîtrisait avec une infatigable énergie, dans le but de réprimer sa fougue et de le remettre, pleinement dompté, aux mains de la raison, qui doit en être le guide. Que le corps soit affaibli, disait-il, mais que l'âme soit forte! que la chair ait des entraves, mais que l'esprit ait sa liberté pour voler vers les cieux!

Ce n'est pas assez; voici qui vous frappera bien plus encore. Epuisé de force, travaillé par une longue maladie, le courageux disciple ne néglige pas l'œuvre de Dieu; il vole partout avec une rapidité que ne peuvent égaler les tempéraments les plus robustes; tantôt à Ephèse et tantôt à Corinthe, souvent en Macédoine et puis en Italie, sur tous les points de la terre et de la mer, il apparaît incessamment avec son maître, prenant part à tous ses combats, à tous ses dangers; et jamais la philosophie de l'âme n'est déconcertée par les défaillances du corps : si grande est la puissance de l'amour divin, si rapides sont les ailes qu'il donne à notre faible humanité! De même que les hommes dont le corps est plein de force et d'embonpoint ne tirent aucun avantage de leur vigueur, si l'âme est abattue, lente et paresseuse; de même ceux dont la constitution est épuisée ne souffrent aucun dommage de leur faiblesse, si l'âme est généreuse et brûle d'une noble ardeur. Quelques-uns s'imaginent que le conseil donné par l'Apôtre paraît autoriser l'abus dans l'usage du vin; mais il n'en est pas ainsi.

Quand on l'examine avec attention, on y voit plutôt un conseil de prudence et de sobriété. Remarquez, en effet, que ce n'est pas au début, dès le principe, que Paul donne un tel conseil, mais bien après s'être aperçu de l'extrême faiblesse où son disciple était tombé. Et encore n'est-ce pas sans quelque restriction qu'il le donne; il ne dit pas simplement : Usez de vin, mais : « Usez d'un peu de vin. » Ce n'est pas que Timothée eût besoin d'un avis formulé avec une telle réserve; c'est à nous qu'il était nécessaire. Les maladies causées par l'usage immodéré de l'eau ne sont, à la vérité, ni peu graves ni peu nombreuses; mais combien l'emportent sous ce double rapport celles qui ont leur source dans l'usage immodéré du vin! De là naissent et la lutte des passions, et le tumulte des funestes pensées, et l'affaiblissement des forces physiques, et la ruine complète de la santé. La terre ne se dissout pas autant sous l'action continuelle d'une eau trop abondante, que se dissout et s'amollit la constitution de l'homme quand elle est comme noyée sous des flots de vin. Tenons-nous donc éloignés des extrêmes, soit quand nous réparons les forces du corps, soit quand nous en réprimons les dangereux appétits. Le vin est un don que nous avons reçu de Dieu, non pour nous livrer à l'ivresse, mais pour en user avec sobriété; pour y trouver un plaisir utile, et non de stériles douleurs. Il est écrit : « Le vin réjouit le cœur de l'homme. » *Psalm.* CIII, 16. Et vous en faites une cause de tristesse; car l'ivresse jette le cœur dans l'abattement et l'esprit dans les ténèbres. C'est un remède parfait, s'il est pris dans une parfaite mesure.

Le texte que nous expliquons condamne les hérétiques qui s'élèvent follement contre le don de Dieu. Si le vin était au nombre des choses prohibées, jamais Paul n'en eût permis l'usage, jamais surtout il ne l'eût recommandé. Cette parole ne s'adresse pas seulement aux hérétiques, mais s'adresse encore à plusieurs de nos frères, qui, dans leur simplicité, parce qu'ils auront vu des hommes s'avilir par des excès déplorables, au lieu de ne blâmer qu'eux, blasphèment en quelque sorte le présent que Dieu nous a fait, et s'écrient : Périsse le vin! Et nous, disons-leur : Périsse l'intempérance! Le vin est l'œuvre de Dieu, l'ivresse est celle du diable. Ce n'est pas le vin qui fait l'ivresse, c'est la débauche. N'accusez pas la créature du Tout-Puissant; ne vous en prenez qu'à la folie de votre frère. Quoi! vous négligez de redresser et de punir le prévaricateur, pour calomnier la bonté divine!

5. Lors donc qu'il nous arrivera d'entendre

certains hommes exprimer ces fausses idées, réduisons-les au silence. Non, encore une fois, ce n'est pas l'usage, c'est l'excès qui fait l'ivresse, l'ivresse, cause de tant de maux. Le vin nous a été donné pour ranimer le corps abattu, non pour détruire la vigueur de l'âme; pour guérir l'infirmité de la chair, non pour rendre l'esprit malade. Gardez-vous, en usant immodérément des dons du Créateur, d'être une occasion de chute pour les ignorants et les insensés. Quoi de plus lamentable que l'ivrognerie? L'homme ivre est dans un état de mort, bien qu'il ait encore une âme; c'est un démon, un démon qui s'est fait tel de son propre mouvement. L'ivresse est une maladie volontaire indigne de pardon, une ruine sans excuse, le déshonneur commun de notre nature. L'esclave de ce vice honteux n'est pas seulement inutile à toutes les sociétés, impropre à toutes les affaires privées ou publiques; c'est un être dégradé dont le simple aspect est intolérable, dont l'odeur révolte les sens : son haleine fétide, sa démarche chancelante, sa parole embarrassée inspirent la répulsion et le dégoût. Mais le plus grand de tous les malheurs, c'est que cette maladie ferme l'entrée du ciel à tous ceux qui en sont affectés; elle les met dans l'impuissance d'acquérir les biens éternels; après avoir fait leur tourment sur la terre, elle leur réserve pour l'avenir des châtiments tout autrement épouvantables. Ainsi donc, coupons court à cette fatale habitude, et soyons dociles à la parole de Paul : « Usez d'un peu de vin. » Et ce peu, ne le permet-il encore qu'à titre de remède; il ne l'eût pas prescrit à son disciple, si l'infirmité de celui-ci ne l'eût exigé. Nous devons, en effet, régler d'après les nécessités et les circonstances les aliments et les boissons que nous avons en notre pouvoir; jamais il ne faut aller au delà du besoin, rien ne doit se faire aveuglément et sans raison.

User du vin, n'en point abuser.

Après nous être édifiés sur la sollicitude de Paul et la vertu de Timothée, allons, et que notre discours aborde maintenant la solution des questions proposées. Quelles étaient ces questions? Il est nécessaire de les formuler de nouveau, pour que la réponse soit plus facile à comprendre. On demande pourquoi Dieu permettait qu'un homme aussi saint et chargé d'affaires aussi importantes fût accablé par la maladie; comment ni lui-même ni son maître ne purent opérer la guérison, et furent obligés de recourir au vin comme au seul remède efficace. Voilà bien les difficultés qui ont été soulevées. C'est le moment de les résoudre, mais de telle façon que tous ceux qui subiront, soit les mêmes épreuves, soit la pauvreté, la faim, les chaînes, les tortures, les tentations, les calomnies, ou n'importe quelle autre calamité de la vie présente, alors même qu'ils seraient un objet d'édification par leur vertu, de respect par leur élévation, d'admiration par le caractère de leur vie, trouvent dans nos paroles un moyen évident et sûr de justification contre ceux qui voudraient se faire de leur infortune une arme pour les attaquer. Que de personnes n'avez-vous pas entendues qui tenaient ce langage : Pourquoi cet homme si modeste et si doux est-il chaque jour traîné devant les tribunaux par cet autre si méchant et si colère? Pourquoi Dieu souffre-t-il de semblables injustices? Un tel est mort, victime d'une fausse accusation. Celui-ci, dira-t-on encore, a péri dans les flots; celui-là a roulé dans un précipice. Et que de saints personnages ne pourrait-on pas citer qui, dans ce siècle ou les siècles antérieurs, ont éprouvé des tribulations de toute sorte? Pour découvrir la raison de tout cela, pour ne pas en être ébranlés vous-mêmes ou ne pas laisser le prochain en butte à ce scandale, écoutez avec la plus vive attention ce que nous avons actuellement à vous dire.

6. Toutes les diverses causes des afflictions auxquelles les saints sont sujets, je puis les réduire au nombre de huit. Appliquez donc tous votre esprit à recueillir chacune de mes paroles, sachant bien qu'il n'y aura plus pour nous désormais de justification possible si nous sommes scandalisés par les accidents qui peuvent survenir; si, lorsque nous pouvons les expliquer de tant de manières, ils étaient sans cause à nos yeux, et nous jetaient par là même dans le trouble et l'abattement.

Premièrement, c'est pour que la grandeur des mérites et des prodiges ne porte pas les saints à l'orgueil, que Dieu permet qu'ils soient affli-

gés ; secondement, c'est de peur que les autres n'aient d'eux une opinion qui dépasse les bornes de la nature humaine, et ne les regardent comme des dieux et non plus comme des hommes; troisièmement, c'est pour que la vertu divine éclate dans leurs souffrances et triomphe dans leurs infirmités, en les rendant supérieurs à eux-mêmes, en augmentant les fruits de leur prédication ; quatrièmement, pour que leur patience devienne plus éclatante, non en vue de la récompense promise à ceux qui servent le Seigneur, mais bien de la reconnaissance qu'ils montreront envers lui, puisque leurs maux eux-mêmes en seront l'occasion et l'objet; cinquièmement, c'est là pour nous un magnifique argument de la résurrection future : en voyant, en effet, un homme juste et plein de vertu souffrir des maux sans nombre, partir de ce monde en cet état, malgré vous, à ce spectacle vous penserez au jugement à venir. Si l'homme ne renvoie pas sans paiement et sans récompense ceux qui ont travaillé pour lui, Dieu pourrait-il se résoudre à laisser sans couronne ceux qui pour sa gloire ont supporté de si rudes labeurs ? Et s'il ne veut pas les frustrer du prix qu'ils ont mérité, il faut bien qu'après la fin de la vie présente il y ait une seconde vie où soient rémunérés les travaux de la première. Sixièmement, les saints sont affligés pour que nous-mêmes, quand nous sommes dans l'adversité, ayons une consolation, un adoucissement à nos peines, en portant nos regards sur eux, en rappelant à notre mémoire les maux qu'ils ont endurés. Septièmement, c'est de peur que, lorsque nous vous exhortons à l'imitation de leurs vertus, lorsque nous disons à chacun de vous : Imitez Paul, imitez Pierre, vous imaginant peut-être, au souvenir de leurs sublimes actions, qu'ils étaient d'une nature différente, vous ne renonciez à suivre leurs exemples. Huitièmement, c'est afin que, lorsqu'il s'agit de bonheur ou de malheur, nous sachions quels sont ceux à qui le premier appartient, ceux dont le second est le partage.

Telles sont donc les causes annoncées ; il me reste à les appuyer toutes sur les témoignages de l'Ecriture, à vous montrer catégoriquement que ce ne sont pas là les inventions de la sagesse humaine, mais bien tout autant d'oracles consignés dans les Livres saints. De la sorte, notre discours sera plus digne de foi et s'établira mieux dans vos âmes. Que ce soit, d'abord, pour inspirer aux saints la modestie et l'humilité, pour les empêcher de s'enorgueillir de leurs œuvres et de leurs miracles, que Dieu les soumet à la tribulation, c'est le prophète David et Paul qui vont également nous le dire. Voici comment l'un s'exprime : « Il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié, pour que j'apprenne l'équité de vos jugements. » *Psalm.* CXVIII, 71. L'autre dit à son tour : « J'ai été ravi au troisième ciel et transporté dans le paradis ; » puis il ajoute : « Et de peur que la grandeur des révélations ne m'exalte, l'aiguillon de la chair m'a été donné, l'ange de Satan, pour qu'il m'humilie de ses soufflets. » II *Corinth.*, XII, 2-4, 7. Quoi de plus manifeste ? Pour que je ne m'enorgueillisse pas, dit-il, Dieu a permis que je sois souffleté par les anges de Satan. Par ces derniers mots il ne désigne pas certains démons; il entend parler des hommes qui servent de ministres à Satan, des païens, des tyrans, des Grecs, qui ne cessaient de lui susciter des obstacles et de le persécuter. Voici quel est le sens de ses paroles : Le Seigneur eût pu me mettre à l'abri de toutes ces persécutions et de toutes ces calamités; mais comme il m'avait élevé jusqu'au troisième ciel, comme le paradis s'était ouvert devant moi, de crainte qu'une telle faveur ne m'inspirât des pensées de vaine complaisance, il a voulu que je fusse ainsi tourmenté, il a permis aux anges de Satan de me souffleter par ces humiliations et ces tortures. Tout parfaits, tout admirables que puissent être Pierre et Paul et tous ceux qui leur ressemblent, toujours est-il qu'ils sont hommes, et ce n'est qu'à force de circonspection qu'ils peuvent se garantir de l'orgueil, et les saints plus que tous les autres, car rien n'expose à la vaine complaisance, comme la conscience des mérites acquis et la sécurité dont une âme se berce. C'est pour les prémunir contre ce danger que le Seigneur les laisse en butte aux tentations et aux tribulations, seules capables de les retenir dans le devoir et de leur inspirer dans toutes les actions de la vie la modération et la prudence.

7. En cela se manifeste d'une manière éclatante la puissance de Dieu : c'est ce que vous apprenez de la bouche même de l'Apôtre; car il avait établi déjà cette vérité. Ne dites pas, en effet, à l'exemple des infidèles, que le Seigneur en permettant ces infirmités se montre faible lui-même, qu'il ne peut pas soustraire les siens au danger, puisqu'il les abandonne à de continuelles afflictions; remarquez plutôt que, bien loin d'y voir une preuve de faiblesse, Paul y découvre à tous les regards une révélation de la force divine. A peine a-t-il dit : « L'aiguillon de la chair m'a été donné, l'ange de Satan qui m'humilie de ses soufflets, » qu'il ajoute : « C'est pour cela que j'ai demandé trois fois au Seigneur de l'éloigner de moi; et le Seigneur m'a répondu : Ma grâce te suffit; car ma force éclate dans la faiblesse. » Je me montre fort, dit Dieu, quand vous êtes infirmes. C'est par vous, malgré vos défaillances, que la parole de l'Evangile s'accroît et se répand en tous lieux. Lorsque l'Apôtre, accablé de coups, est jeté dans la prison, c'est lui qui enchaîne son geôlier : ses pieds sont dans les ceps, ses mains dans les fers, et vers le milieu de la nuit la prison est ébranlée par le chant sacré des hymnes. Vous le voyez, la vertu de Dieu n'est jamais plus grande que dans nos infirmités. Si Paul, libre de toute chaîne, avait ébranlé cette maison, la merveille eût été moins étonnante.— Demeure dans les fers, semble lui dire son divin Maître, et que les murs chancellent de toutes parts, et que les captifs soient délivrés, afin que mon pouvoir ressorte mieux de leur délivrance, accomplie qu'elle sera par le ministère d'un prisonnier étroitement enchaîné! — Voilà ce qui frappa surtout le gardien de la prison; c'était de voir un homme soumis à une aussi dure nécessité et qui par le seul effet de sa prière secoue les fondements, ouvre les portes, délivre les captifs.

La puissance de Dieu manifestée dans les infirmités des saints.

Et ce n'est pas seulement dans cette circonstance qu'une telle merveille s'accomplit; elle se renouvela plusieurs fois en faveur de Pierre, de ce même Paul, et des autres apôtres; on a toujours vu la divine grâce s'épanouir au milieu des persécutions, briller au sein des souffrances, et publier ainsi sa vertu. Voilà pourquoi cette parole : « Ma grâce te suffit; car ma force éclate dans l'infirmité. » Or que beaucoup eussent été portés à regarder les saints comme supérieurs à la nature humaine, s'ils n'avaient pas subi de telles afflictions, c'était bien la crainte que Paul exprimait en ces termes : « Si je voulais me glorifier, je le pourrais sans folie; mais je m'en abstiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au delà de ce qui, dans ma personne, frappe ses yeux ou ses oreilles. » II *Corinth.*, XII, 6. Que signifie ce langage? Le voici : J'aurais pu faire connaître de plus grands miracles; mais je ne l'ai pas voulu, pour que la grandeur même de ces miracles ne donnât pas aux hommes une plus haute opinion de moi. C'est encore pour cela que Pierre, après avoir redressé le boiteux, quand tous les spectateurs étaient en admiration, s'efforçait de réprimer leur élan et de leur persuader que rien de ce qui s'était accompli n'émanait de sa propre puissance, en leur disant : Pourquoi fixer ainsi vos regards sur moi comme si c'était par mon pouvoir et ma piété que j'ai fait marcher cet homme? » *Act.*, XIV, 12.

A Lystres l'étonnement alla jusqu'à l'idolâtrie; on amenait des taureaux ornés pour le sacrifice et l'on voulait les immoler en l'honneur de Paul et de Barnabé. Voyez la malice du diable : ceux par lesquels le Seigneur travaillait à purifier le monde de toute impiété, il tâchait de les faire servir à l'introduire, en faisant encore une fois passer pour des dieux ceux qui n'étaient que des hommes. C'est ce qu'il avait réalisé dans les premiers temps; et de là provenait surtout l'idolâtrie comme de son principe et de sa source. Plusieurs, en effet, parce qu'ils avaient triomphé dans la guerre, érigé des trophées, bâti des villes, répandu quelques bienfaits sur leurs semblables, furent tenus pour des dieux, eurent des temples et des autels; c'est de tels hommes que se forma l'interminable série des dieux mythologiques. De peur que cela ne vînt à se renouveler pour les saints, le Seigneur a permis qu'ils aient été chassés, flagellés, exposés à tous les genres de maladies; il fallait que leur extrême faiblesse corporelle et leurs épreuves sans nombre fissent bien voir à tous ceux qui en seraient les témoins, que les auteurs de tant de prodiges étaient de simples mortels; qu'ils n'opéraient

rien par eux-mêmes, mais que la grâce toute seule opérait tout en eux. Et dans le fait, si des hommes, pour avoir accompli des choses de peu d'importance et de nulle valeur, reçurent les honneurs divins, à plus forte raison aurait-on décerné ces honneurs aux saints, s'ils n'avaient rien souffert de nos misères humaines, en les voyant accomplir des œuvres que personne n'avait jamais vues ni ouï raconter. Alors même qu'ils étaient battus de verges, écrasés, liés, exilés, chaque jour exposés à la mort, on ne pouvait encore se défendre de cette opinion sacrilége; que serait-il arrivé si les maux qui sont notre apanage ne les avaient pas atteints?

8. Voilà quelle est la troisième cause de leurs afflictions; voici maintenant la quatrième : il ne fallait pas qu'on pût croire qu'ils se dévouaient au service de Dieu par l'attrait des félicités temporelles. Beaucoup de ceux qui vivent dans le désordre, quand leur conduite leur est reprochée, quand on les appelle aux travaux de la vertu, entendant dire que les saints supportent les peines avec joie, trouvent en cela même un grief contre ces derniers; et ce n'est pas l'homme seul, c'est encore le diable qui les accuse ainsi. Job était comblé de richesses, il possédait les plus grands biens; interpellé par Dieu sur la vertu de cet homme, l'esprit impur, n'ayant rien à lui reprocher, ne pouvant ni voiler sa propre malice ni ternir la pureté du patriarche, eut aussitôt recours à cette récrimination, en disant au Seigneur : « Est-ce donc gratuitement que Job vous sert? N'avez-vous pas entouré d'une barrière ses biens soit intérieurs, soit extérieurs? » *Job*, I, 9, 10. C'est pour la récompense, disait-il, que cet homme pratique la vertu; il est vertueux dans l'opulence. Que fit Dieu? Voulant bien montrer que les saints ne le servent pas comme des mercenaires, il dépouilla complétement son serviteur, le réduisit à l'indigence et l'affligea d'une cruelle maladie. Reprochant ensuite au tentateur l'inanité de ses soupçons, il lui dit : « Voilà qu'il garde encore son innocence; et c'est en vain que tu m'as demandé de détruire ses possessions. » *Ibid.*, II, 3.

Pour les saints, en effet, honorer Dieu, c'est une récompense suffisante, ils n'exigent rien au delà; à celui qu'anime un amour véritable, il suffit d'aimer, d'aimer l'être dont il est aimé lui-même; là se bornent ses désirs, il n'est pas à ses yeux de plus belle récompense. Si cela est vrai quand il s'agit de l'homme, combien plus quand il s'agit de Dieu? Pour rendre cette vérité encore plus évidente, Dieu fit plus que le démon ne demandait; celui-ci avait dit : « Portez la main sur lui; frappez-le lui-même. » Le Seigneur va plus loin et répond : « Je le livre à ta puissance. » De même que, dans les luttes corporelles, les athlètes vigoureux et formés par un continuel exercice n'apparaissent pas tels lorsqu'ils sont couverts d'un vêtement tout ruisselant d'huile, mais bien lorsqu'ils s'avancent nus dans l'arène, étonnant les spectateurs et les ravissant par les admirables proportions de leur corps, dont aucun voile ne cache la mâle beauté : de même, lorsque Job était enveloppé de ses richesses, on ignorait ce qu'il était en réalité; mais quand il les eut dépouillées, comme un athlète dépouille ses habits, quand il descendit de la sorte dans la lice de la vertu, tous les spectateurs furent saisis d'admiration à la vue de cet homme, et sur les gradins de l'immortalité les anges eux-mêmes acclamèrent son courage dans le combat, applaudirent à sa victoire. Ainsi que je le disais à l'instant, ses richesses le dérobaient aux regards des hommes : ils ne l'aperçurent que lorsqu'il eut déposé ce manteau pour s'élancer dans l'amphithéâtre de ce monde; ce n'est pas seulement alors la perte de ses biens, c'est sa lutte victorieuse contre la douleur qui fixa sur lui les yeux de la terre et du ciel. Je l'ai dit encore : Dieu ne voulut pas lui-même le frapper, pour que le diable n'eût pas le droit de dire : Vous l'avez épargné, vous ne l'avez pas soumis à d'assez rudes épreuves. C'est au diable lui-même que Dieu donna le pouvoir, et d'anéantir les troupeaux et de torturer la chair du juste. Je compte sur mon champion, tu peux donc lui susciter tels combats que tu voudras.

Pourquoi Dieu livre Job à la puissance de Satan.

Bien plus, comme on voit des lutteurs renommés, pleins de confiance dans leur force et dans leur art, ne pas se soustraire aux étreintes de leurs antagonistes, dédaigner l'égalité des chances, se laisser librement saisir par le milieu

du corps, afin de remporter un plus glorieux triomphe; ainsi Dieu livra-t-il le saint aux prises de l'ennemi, dans le but de lui donner une plus brillante couronne, quand il l'aurait vaincu, malgré tous ces désavantages, et couché sur le sol. C'est un or sans mélange; fais le passer par le creuset, examine-le selon tes désirs et tes caprices; tu n'y trouveras pas de scories.

Mais cette considération ne se borne pas à nous montrer le courage des autres; elle est encore pour nous le sujet d'une grande consolation; car que dit le Sauveur? « Heureux serez-vous quand les hommes vous maudiront, vous persécuteront et vous accableront d'injustes reproches à cause de moi; réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux; c'est ainsi que leurs pères ont traité les prophètes. » *Matth.*, v, 11, 12. Paul, à son tour, console en ces mots les fidèles de Macédoine : « Frères, vous êtes devenus les imitateurs des Eglises de Dieu qui sont dans la Judée; car vous avez souffert de la part de vos concitoyens ce qu'elles ont souffert de la part des Juifs. » I *Thessal.*, II, 14. Il console de même les Hébreux, en leur rappelant que tous les justes ont été jetés dans les fournaises ou dans les lacs; qu'ils ont dû fuir dans les déserts et sur les montagnes, chercher un asile dans les grottes, tourmentés par la faim, vivant dans les angoisses. Or la participation à de semblables souffrances est une consolation pour les pécheurs.

Voulez-vous voir ensuite comment cela nous amène à parler de la résurrection, écoutez le même apôtre : « Si, donnant ma vie, j'ai combattu à Ephèse avec les bêtes féroces, de quoi cela me servira-t-il dans le cas où les morts ne doivent pas ressusciter? » I *Corinth.*, XV, 32. Et plus haut : « Si nous n'espérons en Jésus-Christ que pour cette vie, nous sommes les plus misérables de tous les hommes. » *Ibid.*, v, 19. Nous souffrons ici-bas des douleurs innombrables; en supposant donc qu'il n'y ait pas une autre vie, que peut-on concevoir de plus déplorable que notre destinée?

Notre destinée n'est pas enfermée dans les limites de cette vie.

9. Il résulte clairement de là qu'elle n'est pas renfermée dans les étroites limites du présent. C'est dans les tentations que j'en vois la preuve : Dieu ne permettrait jamais que ses serviteurs, après avoir supporté tant de maux, et des maux si terribles, après avoir passé toute leur vie dans les tribulations et dans des périls sans nombre, n'eussent pas ailleurs une compensation surabondante. Si Dieu ne peut tolérer qu'il en soit ainsi, il est indubitable qu'il a préparé pour l'homme une seconde vie, une vie plus heureuse et plus belle, où lui-même doit couronner et glorifier à la face de l'univers les généreux athlètes de la vertu. Lors donc que vous verrez le juste dans les tortures, les afflictions, les infirmités, l'indigence et tant d'autres peines qu'on ne saurait énumérer, jusqu'au dernier de ses jours, dites en vous-même : Si la résurrection et le jugement ne devaient pas avoir lieu, Dieu ne souffrirait pas que cet homme qui pour lui s'est soumis à tant de souffrances, quittât la vie sans avoir joui d'aucun bien. Il est donc évident qu'une nouvelle existence, pleine de gloire et de félicité, attend les justes après celle-ci. Supposez que cela ne fût pas, ni les méchants n'auraient en partage les joies de la terre, ni les bons ne seraient accablés par le malheur. Mais comme il existe un autre monde, où les uns recevront le prix de leurs iniquités et les autres celui de leurs bonnes œuvres, Dieu permet cette distribution de maux et de biens.

Mais je tâcherai d'en indiquer une autre raison, tirée des saintes Ecritures. Et cette raison, la voici. Pour que nous ne prétextions pas, quand nous sommes appelés à pratiquer les mêmes vertus que les saints, qu'ils étaient d'une nature différente, l'un des auteurs sacrés, parlant du grand Elie, s'exprime en ces termes : « Elie était un homme ayant les mêmes passions que nous. » *Jac.*, v, 17. Vous l'entendez, c'est par l'identité des passions qu'il démontre celle de la nature. Ailleurs il est écrit : « Et moi aussi, je suis homme, semblable à vous par mes souffrances. » *Sap.*, VII, 1. Même garantie de l'identité de la nature. Par là vous apprendrez de nouveau quels sont ceux qu'on doit regarder comme possédant le vrai bonheur. Entendez encore l'Apôtre : « Jusqu'à cette heure même, nous sommes tourmentés par la faim et par la soif, nus et meurtris de soufflets; nous n'avons ni demeure stable, ni

relâche dans nos labeurs. » I *Corinth.*, IV, 11. Il dit ailleurs : « Celui qu'il aime, le Seigneur le châtie; il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants. » *Hebr.*, XII, 6. Si nous comprenons bien ces paroles, ce n'est pas ceux dont la vie s'écoule dans le repos, mais bien ceux qui pour Dieu sont affligés et tourmentés, qui vivent dans la justice et cultivent la piété, que nous louerons et que nous imiterons. Voici ce que dit encore un prophète : « Leur main est pleine d'iniquités; leurs filles sont parées, couvertes d'ornements, comme les statues d'un temple; leurs greniers sont remplis et regorgent l'un dans l'autre; leurs troupeaux se multiplient, leurs brebis fécondes sortent en foule; on ne voit ni ruine ni déchirure dans leurs murs; on n'entend pas de cris dans leurs places publiques. Heureux, ont-ils proclamé, le peuple à qui sont tous ces biens. » *Psalm.* CXLIII, 11-15. Et vous, prophète, que dites-vous : « Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu! » Non, ce n'est pas celui qui regorge de richesses, mais bien celui qui possède les trésors de la piété, que je béatifie, alors même qu'il aurait mille maux à souffrir.

S'il fallait donner une neuvième raison, je dirais que la tribulation rend plus agréables à Dieu ceux qu'elle éprouve; car « la tribulation produit la patience, la patience rend témoignage, le témoignage rendu donne l'espérance, et l'espérance n'est pas confondue. » *Rom.*, V, 3-5. Vous voyez donc que l'épreuve qui vient de la tribulation nous donne l'espoir des biens à venir, et que vivre dans les afflictions, c'est nourrir des espérances immortelles. Ce n'est donc pas à tort que je le disais, de telles souffrances sont un gage de résurrection et rendent meilleurs ceux qui souffrent. De même, en effet, comme il est dit dans l'Ecriture, que l'or est éprouvé dans la fournaise, l'homme juste l'est aussi dans le creuset des humiliations.

Il est même une dixième raison que nous pourrions donner. Et laquelle, me demanderez-vous? Celle que j'ai déjà plus d'une fois indiquée; c'est que si nous avons encore quelques souillures, là nous en serons purifiés. Le grand patriarche la signalait en disant au mauvais riche : « Lazare a reçu sa part de douleurs sur la terre, et c'est pour cela qu'il est maintenant consolé. » *Luc.*, XVI, 25. Une autre encore se présente à ma pensée; la voici : C'est pour que notre avenir s'embellisse et que notre récompense soit complétée. Plus les tribulations deviennent intenses, plus augmente le prix qui nous sera décerné; il augmente même dans une plus forte proportion. « Les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées, dit l'Apôtre, à la gloire qui doit éclater en nous. » *Rom.*, VIII, 18.

Puisque les peines des saints s'expliquent de tant de manières, ne nous laissons jamais aigrir, ni abattre, ni troubler par les tentations; fortifions nos âmes par l'étude de ces vérités, instruisons-en les autres. Si vous voyez, encore une fois, l'homme vertueux, le disciple de la vraie sagesse, le fidèle serviteur de Dieu, en butte à toute sorte de maux, mon bien-aimé frère, n'en soyez pas scandalisé. Si vous voyez un homme qui s'applique aux œuvres spirituelles, qui poursuit la réalisation d'une utile entreprise, n'en pouvoir venir à bout, que cela ne vous soit pas non plus un sujet de scandale. J'ai souvent entendu des plaintes comme celles-ci : Tel homme voyageait pour aller au-devant du martyre, il portait tout son argent aux pauvres; et voilà qu'il a fait naufrage et qu'il a tout perdu. Un autre, mû par les mêmes pensées, est tombé dans les mains des voleurs; à peine s'il a sauvé sa vie, sa ruine est complète. Que répondrons-nous à cela? Qu'il ne faut s'affliger d'aucune de ces choses. Cet homme a fait naufrage, il est vrai; mais certes, rien n'a péri des fruits de sa justice. Il avait réuni tous ses biens, mis tout son argent en réserve; il s'était élancé vers un noble but; son pèlerinage du moins était commencé : en le dépouillant de tout le reste, le naufrage n'a pu lui ravir sa bonne pensée. — Mais pourquoi le Seigneur a-t-il permis que ce malheur arrivât? — Pour faire éclater la vertu de son serviteur. — Et cependant les pauvres ont été privés de ses richesses. — Vous n'aurez jamais pour les pauvres la même sollicitude que Dieu, dont ils sont les créatures : en les privant de ce secours, il peut leur envoyer, s'il le veut, des ressources plus abondantes.

10. Ne lui demandons pas compte des accidents qu'il permet; mais rendons-lui gloire en toutes choses. Ce n'est pas par hasard et sans dessein que ces malheurs arrivent. Sans oublier ceux à qui cet argent devait porter la consolation, tout en se proposant de les secourir par d'autres moyens, il éprouve la vertu du naufragé et lui ménage par là une plus magnifique récompense; car une chose mille fois plus belle que toutes les aumônes qu'on peut distribuer, c'est de rendre grâces à Dieu après de semblables calamités. Ce n'est pas seulement ce que nous donnons aux pauvres, mais encore ce qui nous est ravi quand nous supportons ces revers avec courage, qui tourne à notre profit. Il est même aisé de vous montrer que ceci l'emporte sur cela; les épreuves auxquelles Job fut soumis en sont une preuve évidente. Lorsqu'il était en possession de ses biens, il ouvrait sa maison aux pauvres et leur faisait part de toutes ses richesses; et cependant sa gloire n'était pas aussi grande quand il ouvrait ainsi sa maison, que lorsqu'il vit avec une parfaite égalité d'âme que cette maison était renversée. Non, sa gloire n'était pas aussi grande quand de la dépouille de ses brebis il couvrait la nudité des indigents, que lorsqu'il se répandait en actions de grâces à la nouvelle que le feu du ciel avait consumé ses troupeaux. Il s'était montré d'abord l'ami des hommes; puis il se montra l'ami de la sagesse : il avait eu pitié des indigents; il fut après cela plein de reconnaissance envers Dieu. Il ne se dit pas en lui-même : Que signifie donc tout ceci? Pourquoi vois-je périr ces troupeaux qui me servaient à nourrir tant de pauvres? Si j'étais moi-même indigne de vivre dans une telle abondance, ne devait-elle pas être respectée en faveur de ceux qui la partageaient?

Fruits que nous retirons de la patience et des aumônes.

Rien de semblable ne fut ni sur ses lèvres ni dans sa pensée; il connaissait trop bien celui qui dispose tout pour l'utilité de ses créatures. Vous ne sauriez douter qu'il n'ait infligé, par sa résignation dans la ruine plus que par sa générosité dans l'opulence, une sensible défaite au démon; car, pendant que Job faisait l'aumône, le démon avait encore quelque doute sur sa vertu, à tort, il est vrai; et néanmoins il pouvait dire avec une apparence de raisons : « Est-ce gratuitement que Job vous sert? » Mais après que l'ange des ténèbres eut tout détruit, eut dépouillé de tout le saint patriarche, et que celui-ci eut témoigné les mêmes sentiments de reconnaissance envers Dieu, la bouche imprudente de l'accusateur demeura fermée, fut réduite au silence; car les épreuves subies n'avaient fait que rehausser la gloire du juste. En effet, et je ne saurais assez vous le dire, qu'un homme privé de tous ses biens supporte ce malheur avec courage et même avec reconnaissance, c'est quelque chose de plus beau que sa libéralité dans la richesse : son amour remonte des hommes à Dieu, des serviteurs au Maître. Ce n'est pas sans motif que je m'appesantis sur cette considération. Beaucoup, après avoir répandu d'abondantes aumônes, nourri les veuves et les orphelins, ont été dépouillés du nécessaire; les uns ont tout perdu dans un incendie; les autres, dans un naufrage; d'autres encore ont été victimes de la calomnie, poursuivis par la haine : ils sont tombés dans l'indigence, l'infirmité, la maladie; et personne qui leur ait donné quelque secours. N'imitons donc pas ceux qui vont répétant sans cesse : Nul ne sait rien là-dessus; car ce que nous venons de dire suffit pour dissiper ces pénibles incertitudes.

La même plainte revient toujours : Cet homme qui répandait tant d'aumônes a tout perdu. Que signifie cette parole : *a tout perdu?* Si pour une telle perte il a rendu grâce à Dieu, Dieu lui prodiguera de plus grands bienfaits; ce n'est pas le double, comme Job, c'est le centuple qu'il recevra dans la vie future. Plus il aura souffert de maux, plus riche sera le trésor de ses biens à venir; car c'est pour l'appeler à de plus vigoureux exercices, à de plus nobles combats, que le Seigneur l'a fait passer de l'abondance à la pénurie. Un feu dévorant a plus d'une fois atteint votre maison et consumé vos biens? Souvenez-vous alors des infortunes de Job. Rendez grâce à Dieu, qui pouvait vous épargner ces épreuves et ne l'a pas voulu; vous obtiendrez de la sorte une récompense aussi grande que si vous aviez tout versé dans les mains des indigents. Vous trouvant dans la détresse, peut-être ressentez-



vous le tourment de la faim et courez-vous d'innombrables dangers? Souvenez-vous de Lazare aux prises avec le dénûment, l'abandon et tant d'autres angoisses; souvenez-vous des apôtres, qui souffraient la faim, la soif, la nudité; souvenez-vous des prophètes, des patriarches et de tous les justes : vous ne les trouverez ni dans la fortune ni dans les plaisirs, mais bien dans l'indigence, les tribulations et les infirmités.

11. En repassant en vous-même de tels souvenirs, rendez grâce à Dieu de ce qu'il vous a fait participer à leur sort, non dans sa haine, mais dans son amour. Eux-mêmes n'auraient jamais souffert d'aussi graves peines si le Seigneur ne les avait spécialement aimés; c'est par ce rude chemin qu'il les conduisait à une gloire plus éclatante. Il n'est rien de meilleur que l'action de grâces, comme il n'est rien de pire que le blasphème. Et ne soyons pas étonnés que les hommes appliqués aux choses spirituelles soient les plus éprouvés. Ce n'est pas dans les lieux où sont renfermés la paille et les roseaux, mais dans ceux où l'or et l'argent abondent, que les voleurs déploient leur vigilance et leur activité; de même le diable s'acharne aux hommes spirituels. Les piéges sont où se trouve la vertu; l'envie marche à côté de l'aumône. Mais nous avons une arme invincible pour repousser toutes les machinations de l'ennemi, c'est de prendre occasion de toutes ses embûches pour rendre grâce à Dieu. Dites-moi, n'est-ce pas tandis qu'il immolait les prémices de ses troupeaux qu'Abel périt de la main de son frère? Ce n'est pas apparemment que Dieu hait celui dont il était honoré, c'est bien plutôt parce qu'il l'aimait : à la couronne méritée par les sacrifices, il voulut ajouter celle du martyre. Pour avoir porté secours à l'opprimé, Moïse courut risque de la vie et fut obligé de s'exiler : Dieu le permit ainsi, pour que vous appreniez à mieux connaître la patience des saints. Si, dans la certitude que nous n'avons à craindre aucun mal, nous abordions les œuvres spirituelles, nous ne saurions avoir un grand mérite avec une telle sécurité : ce qui rend admirable la conduite de ceux qui les pratiquent, c'est qu'ils n'en sont détournés ni par les dangers, ni par les pertes, ni par la mort; n'importe de quelles souffrances elle soit accompagnée, aucune crainte n'est capable de refroidir leur ardeur.

Les trois enfants condamnés à la fournaise disaient : « Il est un Dieu au ciel qui peut nous délivrer; et s'il ne le veut pas, sachez néanmoins, ô roi, que nous n'adorerons pas vos dieux et que nous ne nous prosternerons pas devant la statue d'or que vous avez érigée. » *Dan.*, III, 17, 18. Quand vous serez donc au moment d'accomplir un bien pour la gloire de Dieu, ayez, vous aussi, devant les yeux toute sorte de périls et de maux; et si vos prévisions se réalisent, n'en soyez ni surpris ni troublé. « Mon fils, dit l'Ecclésiastique, en entrant au service de Dieu, préparez votre âme à la tentation. » *Eccli.*, II, 1. Aucun homme se disposant au combat ne se figure devoir remporter la palme sans blessures. Ni vous non plus, mon bien-aimé, quand vous allez livrer au diable un combat décisif, ne devez chercher une vie exempte de dangers et pleine de délices. Ce n'est pas ici-bas que la récompense et le bonheur vous sont promis, c'est dans la vie future que Dieu vous ouvrira les trésors de la gloire. Lors donc que faisant vous-même un bien, vous en êtes payé par des peines, ou que vous voyez un autre soumis à cette épreuve, livrez-vous aux transports de la joie : c'est là le gage d'une plus belle couronne. Ne vous laissez pas abattre, que votre zèle ne se ralentisse pas, que le découragement ne s'empare pas de votre âme; mais travaillez plutôt avec un redoublement de ferveur.

Si les apôtres, pendant qu'ils accomplissaient leur mission, étaient flagellés, lapidés; si les prisons furent leur demeure ordinaire, ils n'en étaient que plus ardents à faire entendre les oracles de la vérité, non-seulement quand le danger n'existait plus, mais au milieu même du danger. Voyez Paul : dans l'ombre des cachots, chargé de fers, il enseigne l'Evangile, il communique la grâce; en face des tribunaux, à la vue du naufrage, dans les périls les plus imminents, il agit de même. Imitez les exemples qui vous sont donnés par les saints, et, tant que vous le pourrez, demeurez ferme dans le bien; ne vous en laissez jamais détourner par les manœuvres

de Satan, quelque opiniâtres qu'elles soient. La mer a-t-elle englouti vos trésors, souvenez-vous que Paul allant porter à Rome la parole sainte, mille fois plus précieuse à ses yeux que tous les trésors du monde, fit naufrage et courut beaucoup d'autres dangers. Il le déclare lui-même quand il dit : « J'ai souvent voulu me rendre auprès de vous; mais Satan m'en a empêché. » I *Thessal.*, II, 18. En effet, pour mieux faire éclater sa puissance, Dieu a permis que le diable suscitât mille obstacles à la prédication de l'Evangile, sans pouvoir ni l'amoindrir ni l'interrompre. Voilà pourquoi Paul trouvait en tout un sujet de louanges, sachant que Dieu ne l'éprouvait que pour son bien ; les difficultés stimulaient son zèle, au lieu de l'entraver.

Ainsi donc, à chaque déception que nous éprouverons, reprenons avec une nouvelle ardeur nos œuvres spirituelles. Ne disons pas : Comment le Seigneur a-t-il permis que j'aie rencontré ces obstacles? car il l'a permis pour nous donner une occasion de lui témoigner plus de zèle et d'amour. Le cœur aimant se reconnaît surtout à ce signe, c'est que jamais il n'abandonne ce qui plait à l'être aimé. Le serviteur lâche et paresseux se laisse abattre par la première contradiction; mais celui qui est plein de courage et d'activité s'applique d'autant plus aux choses divines qu'il y rencontre plus de difficultés, ne connaissant d'autres bornes que celles de son pouvoir, voyant en tout un sujet de reconnaissance. Voilà comment nous devons agir. Quel trésor que la reconnaissance, quelle incomparable richesse, quel bien précieux, quelle invincible armure! Le blasphème, au contraire, ne voit que le malheur présent; aux pertes que nous avons essuyées il en ajoute de plus grandes encore. Vous avez donc perdu votre argent? Ah ! si vous rendez grâce à Dieu, vous gagnez votre âme, vous acquérez des biens infiniment préférables, puisque vous vous conciliez de plus en plus la bienveillance du Seigneur ; mais si vous vous livrez au blasphème, outre vos biens temporels vous perdez votre salut; vous ne recouvrez rien, et l'âme que vous possédiez encore, vous la tuez.

12. Puisque l'enchaînement de mon discours m'a conduit à vous parler du blasphème, je voudrais maintenant vous demander une grâce, qui sera la meilleure récompense de ce même discours : c'est que vous me veniez en aide pour corriger les blasphémateurs, si nombreux dans cette ville. Si, dans les rues ou les places publiques, vous entendez donc quelqu'un blasphémer le saint nom de Dieu, allez à lui, réprimandez-le ; si la parole ne suffit pas, ne craignez pas d'employer des moyens plus énergiques, frappez au visage, meurtrissez cette bouche impie; s'il en est qui vous appellent en jugement et veulent vous amener devant les tribunaux, n'hésitez pas à les suivre ; et si le juge menace de vous condamner à quelque peine, dites sans balancer que cet homme a blasphémé contre le Roi des anges. Celui qui blasphème contre les rois de la terre mérite un châtiment; à combien plus forte raison celui qui blasphème contre le Roi des cieux! C'est un crime dont chacun est solidaire, un outrage public; tout le monde peut se porter comme accusateur. Apprenez aux Juifs et aux Gentils que les chrétiens sont les gardiens, les protecteurs, les instituteurs de la cité ; il faut que les hommes dissolus et pervers en soient également persuadés, qu'ils redoutent les serviteurs de Dieu, si bien qu'au moment de prononcer des paroles sacriléges ils regardent autour d'eux et se défient de l'ombre elle-même, de peur qu'il n'y ait là quelque chrétien qui les entende et leur inflige une punition exemplaire.

Ne savez-vous pas ce que fit saint Jean ? Il vit un despote, un homme corrompu qui renversait les lois du mariage; et, au milieu même de la cour, il lui dit hardiment en face : « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de Philippe ton frère. » *Marc.*, VI, 18. Ce n'est pas vers un tyran, ou même un juge que je vous envoie; ce n'est pas contre une violation de la sainteté nuptiale, ni contre une injure faite à votre semblable que vous devez vous élever : c'est un outrage fait au Maître de l'univers, que je vous conjure de réprimer chez vos égaux. Si je vous disais : Voilà des rois, des juges prévaricateurs, punissez-les, ramenez-les à la voie droite, n'est-ce pas que vous traiteriez mes paroles de folie? Et cependant le Précurseur eut ce courage; ce qui vous prouve que cela n'est pas au-dessus de nous. Sachez du

moins corriger votre frère, votre égal; et s'il faut s'exposer à la mort pour accomplir ce devoir, ne vous laissez pas arrêter par une telle crainte : comme Jean, vous obtiendrez ainsi la palme du martyre. Il n'eut pas à se défendre de sacrifier aux faux dieux, d'adorer les idoles; c'est pour venger des lois sacrées qu'il donna sa tête. Combattez, vous aussi, combattez jusqu'à la mort pour la vérité, et Dieu combattra pour vous. Ne me répondez pas froidement : Cela n'est pas mon affaire; je n'ai rien de commun avec cet homme. Il n'est que le démon avec qui nous n'ayons rien de commun; quant aux hommes, bien des choses nous sont communes avec eux. Ils ont la même nature que nous, ils habitent la même terre, ils se nourrissent des mêmes aliments, ils ont le même Maitre, ils ont reçu les mêmes lois, ils sont appelés aux mêmes biens. Ne disons donc pas que nous n'avons rien de commun avec eux : c'est là une parole satanique; il n'appartient qu'au diable de professer une telle inhumanité. Ne parlons donc pas de la sorte; mais plutôt prodiguons nos soins à nos frères.

Pour moi, c'est avec tout le zèle dont je suis capable, que je vous le dis et que je vous le proteste : si vous tous qui êtes ici présents consentez à vous occuper du salut de vos concitoyens, dans peu cette ville tout entière sera réformée. Il est vrai que vous n'en formez qu'une faible partie; mais, si cette partie est la plus petite par le nombre, elle est supérieure à la plus grande par la piété. Prenons donc en main le salut de nos frères; il suffit d'un homme enflammé du zèle de la foi pour corriger tout un peuple. Quand je vois donc, non pas un homme, ni deux ou trois, mais une si grande multitude d'hommes capables de secouer les indifférents, je suis en droit de dire que c'est à votre défaut d'énergie, et non à votre impuissance, qu'il faut attribuer la perte de tant d'âmes. Quelle étrange inconséquence! Si nous voyons une rixe s'engager sur la place publique, nous approchons, nous tâchons de séparer les combattants; et que dis-je une rixe? un âne qui tombe suffit : on s'empresse, on s'efforce de le relever; mais pour un homme qui périt, nous n'en avons aucun souci. Le blasphémateur est un âne; les peines et les contradictions lui sont un trop lourd fardeau; il tombe : allez à lui, relevez-le par la parole et par l'action, par la douceur et la véhémence; ayez recours à des remèdes divers. Si d'une part, nous disposons bien ce qui nous regarde nous-mêmes, et si, de l'autre, nous avons soin du salut de nos frères, nous ne tarderons pas, en leur faisant goûter nos conseils, à conquérir leur estime et leur affection; et, ce qui est préférable à tout, nous obtiendrons ainsi les biens éternels. Puissent-ils nous échoir en partage, par la grâce et la faveur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui soient au Père et à l'Esprit saint, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. *Amen.*

DEUXIÈME HOMÉLIE

Prononcée dans la *vieille église* d'Antioche, lorsque Jean n'était encore que prêtre, à l'occasion du malheur qui frappa la ville par suite du renversement des statues de l'empereur Théodose le Grand; sur ce mot de l'Apôtre : « Recommandez aux riches de ce siècle de ne pas s'enorgueillir dans leurs pensées. » I *Tim.*, VI, 17.

1. Que dirai-je, et de quoi vous parler? C'est ici le temps des larmes et non celui des discours, des gémissements et non des dissertations, de la prière et non de la parole publique : l'énormité du forfait, la profondeur de la blessure, l'étendue de la plaie sont au-dessus de tous les remèdes et ne laissent d'espoir que dans le secours d'en haut. Job ayant perdu tous ses biens était assis sur un fumier; ses amis instruits de son infortune vinrent le trouver, et, l'apercevant de loin, ils déchirèrent leurs habits, se couvrirent de cendres et poussèrent de grands soupirs. C'est ainsi que toutes les cités d'alentour auraient dû se rendre auprès de notre malheureuse cité, et verser des larmes de compassion sur ses désastres. Cet homme gisait sur un fumier, Antioche est maintenant assise par terre, prise dans un immense lacet. Le diable alors exerça ses fureurs sur les troupeaux et tous les biens du juste, il s'est aujourd'hui déchaîné contre une ville entière. Mais alors comme aujourd'hui, ces malheurs sont arrivés par la permission divine : Dieu

voulait, d'une part, rendre plus éclatante la gloire du juste en le soumettant à de grandes épreuves; il veut, de l'autre, nous rendre plus sages et plus modestes en nous laissant tomber dans une telle calamité.

Donnez-moi donc de pleurer les maux qui nous accablent. Pendant sept jours nous avons gardé le silence, comme les amis de Job; en ce moment permettez-moi d'ouvrir la bouche et de déplorer ce commun malheur. Quel est celui, mes bien-aimés, dont l'envie nous a conduits à notre perte? Qui donc était animé d'une semblable haine? D'où nous est venu cet étrange bouleversement? Naguère rien de splendide comme notre cité; à l'heure qu'il est rien de lamentable comme elle. Ce peuple si calme, si doux, tel qu'un cheval docile qui se laisse aisément guider par la main de son maître, a tout à coup bondi plein de fureur, exerçant des ravages que la langue ne saurait exprimer. Ah! si je pleure et me lamente, ce n'est pas précisément à cause des terribles menaces suspendues sur nos têtes, c'est à cause de l'excès de notre folie. En supposant même que l'empereur ne fût pas irrité contre nous, que nous n'eussions à redouter ni châtiment ni vengeance, comment pourrions-nous supporter, dites-moi, la honte de nos forfaits? La douleur me met dans l'impossibilité de vous instruire; à peine si j'ai la force d'ouvrir la bouche, de remuer la langue, d'émettre un son articulé : l'affliction est comme un frein qui tient mes lèvres immobiles et m'empêche de parler.

Je ne puis que vous redire cette parole : Rien n'était plus heureux que notre cité, rien n'est plus triste. Comme des abeilles empressées bourdonnent autour de leur ruche, ainsi s'agitaient sur l'Agora les habitants de cette ville; et cette nombreuse population faisait que tous la félicitaient de sa prospérité. Mais voilà que la ruche est désormais devenue solitaire; les abeilles ont fui : comme celles-là sont chassées par la fumée, celles-ci l'ont été par la peur. Bien plus, ce que le Prophète dans sa douleur disait de Jérusalem, nous pouvons maintenant le dire d'Antioche : « Notre ville n'est plus qu'un térébinthe dépouillé de son feuillage, qu'un jardin sans eau. » *Isa.*, I, 30. Un jardin qui n'est pas arrosé ne montre plus que des arbres sans verdure et des branches sans fruits; tel est le spectacle que présente aujourd'hui notre cité. Dénuée de tout secours supérieur, elle est demeurée solitaire, ses enfants l'ont presque tous abandonnée. Rien n'est plus doux que la patrie, rien ne nous est devenu plus amer. Tous fuient comme un piége la terre où ils sont nés, ils s'en éloignent comme d'un abîme; c'est ainsi qu'ils s'échapperaient d'un incendie. De même, en effet, que lorsqu'une maison est dévorée par les flammes, non-seulement ses habitants, mais encore tous les voisins s'en éloignent en toute hâte, heureux de sauver simplement leur vie, de même, tandis que la colère royale, comme le feu du ciel, est suspendue sur nos têtes, chacun s'empresse de fuir et de se dérober à ses atteintes, sans autre souci que d'éviter la mort dont il sent les approches. C'est une énigme que notre sort : sans ennemis, la fuite; sans combat, l'exil; sans prise ni renversement de ville, la captivité : nous n'avons pas vu le feu des barbares, pas un visage hostile ne nous est apparu; et nous souffrons ce que souffrent les prisonniers de guerre. Le monde est plein de nos calamités; en accueillant nos fugitifs, les villes étrangères apprennent de leur bouche l'état malheureux où notre ville est tombée.

Triste situation d'Antioche après le renversement des statues.

2. Ce n'est pas là néanmoins ce qui me confond et me fait rougir. A la bonne heure! que tous les hommes soient instruits de nos dangers, qu'ils plaignent cette ville qui nous a donné le jour, que de toutes les parties de la terre ils élèvent en même temps vers Dieu leur voix suppliante, qu'ils demandent ensemble au Roi du ciel de sauver la mère et la nourrice de tant de nations! C'est notre ville qui a été d'abord ébranlée, aujourd'hui c'est l'âme de ses habitants; Antioche a chancelé sur ses bases, et maintenant chacun de nous chancelle au plus intime de son cœur : nous avons sans cesse la mort présente à nos yeux, nous vivons dans de continuelles craintes, nous éprouvons le supplice de Caïn, plus malheureux que ceux qui depuis longtemps habitent les cachots, subissant les horreurs inaccoutumées d'un siége sans exemple. Car enfin ceux qui sont assiégés par les ennemis ne sont

renfermés que dans les murs de leur ville; pour nous, il n'est pas même sans danger de paraître sur la place publique, chacun se tient renfermé dans sa propre maison. Et comme les assiégés ne peuvent pas s'aventurer hors du mur d'enceinte, à cause des ennemis qui veillent tout autour, ainsi beaucoup de nos concitoyens ne peuvent pas s'aventurer hors de leur maison, ni se montrer en public, pour ne pas tomber aux mains de ces hommes qui traquent de toutes parts les innocents aussi bien que les coupables, les enlèvent du milieu de l'Agora, et les traînent sans distinction devant les tribunaux.

Les hommes libres confondus avec leurs esclaves sont en quelque sorte enchaînés dans l'intérieur de leurs demeures. Quel est celui qu'on a pris, amené, condamné ce jour-là; pour quel motif et de quelle manière? c'est ce qu'ils demandent avec anxiété, c'est ce dont ils s'informent sans cesse auprès de ceux qu'ils croient pouvoir interroger avec sécurité. La mort elle-même est moins misérable qu'une telle vie : tout en déplorant chaque jour le malheur des autres, ils tremblent incessamment pour eux-mêmes. Non, leur vie n'est en rien préférable à la mort, ou, pour mieux dire, ils sont déjà morts de frayeur. S'il en est qui, personnellement à l'abri de semblables angoisses, osent porter leurs pas sur la place publique, le désolant aspect qu'elle leur offre les force bientôt à rentrer dans leur maison : à peine s'ils aperçoivent un ou deux hommes marchant la tête inclinée, succombant sous le poids de la tristesse, dans ces mêmes lieux où naguère les flots de la multitude roulaient plus pressés que ceux d'un puissant fleuve : l'exil a fait la solitude autour de nous. Une forêt dont les chênes ont été pour la plupart abattus, une tête dépouillée de ses cheveux, n'offrent pas un plus affligeant spectacle que notre ville privée de ses habitants; elle n'est plus qu'un sol ravagé, une terre aride, dont la vue jette l'âme dans l'abattement et le deuil.

Ce n'est pas la terre seule, c'est encore l'air, c'est l'orbe même du soleil qui me semble attristé par notre infortune, voilé par nos douleurs; non que les éléments aient changé de nature, mais parce que nos yeux troublés et noyés de larmes ne perçoivent plus avec la même pureté et le même bonheur les rayons de la lumière céleste. Voilà bien quels étaient jadis les gémissements du Prophète quand il s'écriait : « Le soleil se couchera pour eux en plein midi, et le jour se couvrira de ténèbres. » *Amos,* VIII, 9. Il ne voulait pas dire par là que cet astre dût se cacher en effet, ni que le jour dût disparaître, mais bien que l'excès de la douleur empêcherait les hommes de voir la lumière, au milieu même du jour. C'est ce qui se réalise à l'heure présente : où que ce soit qu'on porte ses regards, sur la terre, sur les murailles des maisons, sur les colonnes des monuments, sur les hommes qui restent, partout on croit apercevoir les ombres de la nuit, tant la tristesse règne de toutes parts! partout un silence plein d'horreur, une morne solitude, nulle part cette agitation et ce bruit de la foule qui nous charmaient auparavant. On dirait que notre population tout entière est descendue dans le sein de la terre, si profond est le mutisme qui s'est emparé de la ville; ses habitants ressemblent à des statues de marbre, toutes les langues sont enchaînées et paralysées par le malheur qui nous accable : c'est comme si des conquérants étaient entrés dans nos murs et avaient tout ravagé par le fer et par le feu.

Le temps est venu de dire : « Appelez les femmes qui pleurent les morts, et qu'elles viennent; celles qui sont les plus habiles, et qu'elles se hâtent. » *Jerem.,* IX, 17. Que vos yeux versent des torrents de larmes, que vos paupières soient comme des sources intarissables. Collines, poussez des gémissements; montagnes, faites entendre des lamentations. Invitons toutes les créatures à compatir à nos maux. Une cité si grande, la reine de l'Orient, menace d'être effacée de la surface du globe. Celle qui comptait un si grand nombre d'enfants, en est tout à coup dépouillée; nul ne se présente pour la secourir. Nous avons outragé celui qui n'a pas d'égal sur la terre : c'est l'empereur, le maître et le chef de tous les hommes. Réfugions-nous donc auprès du Roi suprême; conjurons-le de venir à notre secours. Si nous n'obtenons pas sa grâce, il ne nous reste aucun espoir de réparer les crimes que nous avons commis.

3. C'est ici que j'eusse voulu terminer mon discours; car un esprit accablé par la tristesse ne saurait se répandre en de longs entretiens. De même qu'un épais nuage, en s'étendant sous le soleil, nous en dérobe les rayons et semble les renvoyer à leur source; de même, quand la tristesse pèse sur notre esprit comme une sombre nuée, elle arrête le cours de la parole, la comprime, la refoule au dedans. Celui qui parle n'éprouve pas seul cette impression; quelque chose de semblable se passe aussi dans l'âme des auditeurs : si la parole ne sort pas aisément du cœur de celui-là, ce n'est pas sans peine et ce n'est jamais avec la même puissance qu'elle pénètre dans le cœur de ceux-ci. Voilà pourquoi les Juifs, lorsqu'ils étaient condamnés à pétrir la boue et à façonner l'argile, n'écoutaient pas les grandes choses que Moïse leur disait sur leur salut; c'était comme si la tristesse eût rendu leur âme inaccessible à ses avertissements et leur eût fermé les oreilles. De là vient que je ne voulais pas pousser plus loin ce discours. Je songe néanmoins que, si le nuage a pour effet d'arrêter les rayons du soleil, souvent il cède à leur action puissante; car le soleil le dissout à la longue par sa chaleur, et, passant à travers tous les obstacles, brille de tout son éclat, inondant de ses splendeurs les yeux qui le contemplent. Je ne désespère pas de voir se renouveler ici le même phénomène : en répandant sur vous la parole sainte avec autant d'ardeur que de persévérance, peut-être me sera-t-il donné de dissiper enfin votre tristesse et de faire briller dans vos intelligences la douce et consolante lumière de la vérité.

Mais donnez-moi votre âme, prêtez quelques instants une oreille attentive à cet entretien, revenons à nos anciens usages : la joie qui nous a toujours animés dans ces réunions, tâchons de la réveiller encore, remettant tout entre les mains de Dieu. Une telle disposition hâtera même la fin de nos malheurs. En effet, si le Seigneur nous voit écouter avec empressement sa divine parole, ne pas nous laisser détourner de ses enseignements par la crise actuelle, il viendra promptement à notre aide, il nous rendra la paix, il fera succéder à l'orage le calme et la sérénité. Comme en toute autre chose, un chrétien doit se distinguer des infidèles, en supportant tout avec générosité; il faut que l'espérance des biens à venir le rende supérieur à tous les assauts de la mauvaise fortune. Le fidèle est établi sur le roc; il ne saurait donc se laisser ébranler par les vagues. Les flots des tentations, dans leurs élans les plus impétueux, ne parviennent pas même à ses pieds : le lieu de son repos est au-dessus de toutes les agitations du monde. Ainsi donc, que le découragement ne s'empare jamais de notre âme, mes bien-aimés. Dieu prend plus soin de notre salut que nous-mêmes, car il est notre Créateur; nous n'avons pas autant à cœur de fuir l'infortune, que lui de nous l'épargner, lui qui nous a donné la vie et tous les biens qui l'embellissent. C'est pour toutes ces raisons que nous devons ranimer nos esprits par le sentiment de l'espérance, et que vous devez recueillir avec l'allégresse accoutumée ce que nous avons à vous dire.

J'ai dernièrement adressé un long discours à votre charité, et je vous ai tous vus écouter avec soumission et bienveillance, et nul n'était tenté d'abandonner la voie que je vous traçais. Je garde un souvenir reconnaissant de votre zèle, et j'ai reçu la récompense de mes efforts : je vous en demandai cependant une autre. Vous la connaissez bien, vous ne l'avez pas sans doute oubliée. Quelle était cette seconde récompense? Je vous demandai de corriger les blasphémateurs, si nombreux dans cette ville; de châtier ceux dont la bouche vomit l'outrage contre Dieu; de vous opposer avec force à cette aveugle fureur. Ce n'est pas de moi-même, j'en ai la conviction, que je vous disais ces choses; c'est Dieu qui, prévoyant l'avenir, les inspirait à mon âme. Ah! si nous avions réprimé ces sortes de crimes, les événements qui sont arrivés n'auraient pas eu lieu.

Combien n'eût-il pas mieux valu pour nous, s'il fallait affronter un danger, avoir à souffrir quelque chose en corrigeant nos frères, ce qui d'ailleurs nous donnait droit à la gloire du martyre, que d'être en ce moment torturés par la frayeur, exposés à la mort par suite de leur audace? Quelques-uns seulement ont commis le

crime, et le châtiment pèse sur tous. Oui, c'est à cause d'eux que nous sommes maintenant dans l'épouvante, et nous portons la peine qu'ils ont méritée. Si nous les avions auparavant chassés de la ville ou rappelés de leurs égarements, si nous avions retranché ou guéri ce membre malade, nous ne serions pas dans de telles anxiétés. Nos mœurs traditionnelles, je le sais, étaient nobles et pures, ce sont quelques étrangers, mêlés à notre population, hommes corrompus et pervers, qui, désespérant de leur propre salut, se sont portés aux excès que nous déplorons. Voilà pourquoi je n'ai cessé de faire retentir à vos oreilles ces cris et ces supplications : Punissons la rage des blasphémateurs, corrigeons leurs mauvaises habitudes, efforçons-nous de procurer leur salut; s'il faut donner sa vie pour accomplir un tel devoir, la mort nous sera le plus précieux de tous les gains. Ne nous résignons pas à voir outrager notre commun Maître; ne tenir aucun compte de ces excès, c'est attirer de grands désastres sur notre ville.

4. Voilà ce que je vous prédisais, voilà ce qui nous est arrivé : nous subissons la peine de notre négligence passée. Vous n'avez eu aucun souci des outrages faits à la majesté divine; elle a permis que l'empereur ait été lui-même outragé, que nous soyons dès lors placés dans un péril extrême, expiant aujourd'hui par nos angoisses, notre indifférence d'hier. Etait-ce donc en vain, était-ce sans raison que je vous tenais ce langage et que j'en appelais sans cesse à votre charité ? Vous n'en avez pas fait davantage. Ah! du moins, éclairés par nos malheurs présents, mettons aujourd'hui la main à l'œuvre : imposons silence à ces hommes insensés, fermons leur bouche impie, comme nous fermerions une source empoisonnée; ramenons-les à de meilleurs sentiments; et nous verrons s'évanouir aussitôt les terreurs qui planent sur Antioche et les maux qui l'ont saisie. Ce n'est pas un théâtre que l'église, et ce n'est pas pour le plaisir que vous venez nous entendre : il faut que vous sortiez d'ici plus forts, que vous emportiez en vous retirant un bien réel, une vertu plus grande. C'est en vain que vous seriez réunis dans cette enceinte, si votre âme, un instant éclairée, ne gardait aucun fruit des paroles qu'elle aurait entendues. De quelle utilité me sont vos applaudissements? A quoi me servent vos acclamations et vos louanges? Mon unique gloire, c'est que chacune de mes leçons se manifeste dans vos œuvres. Alors seulement mon sort sera digne d'envie, je serai vraiment heureux : ce ne sera pas parce que vous m'aurez applaudi, mais bien parce que vous aurez généreusement accompli tout ce que je vous aurai fait entendre. Que chacun donc corrige son prochain, conformément à cette parole : « Edifiez-vous les uns les autres. » I *Thessal.*, v, 11.

Le saint refuse les acclamations et les louanges.

Si nous négligeons ce devoir, les crimes commis par chaque citoyen attireront sur la ville entière d'intolérables calamités. Voyez, bien que notre conscience ne nous reproche aucune participation aux désordres arrivés naguère, nous ne craignons pas moins que les coupables, nous tremblons que la colère de l'empereur ne tombe indistinctement sur tous. Pour nous justifier, il ne suffit pas que nous puissions dire : Je n'étais pas là, je n'ai pas eu connaissance de la révolte, je n'y ai pris aucune part. C'est pour cela même, vous dira-t-on, que vous serez châtié, que vous subirez la dernière peine; c'est parce que vous n'êtes pas accouru, que vous n'avez rien tenté pour empêcher le crime et vous opposer à la rage des perturbateurs, c'est parce que vous n'avez couru aucun danger pour sauvegarder l'honneur du chef de l'Empire. Vous n'avez pas été complice? C'est bien, je vous loue de cela; mais qu'avez-vous fait pour arrêter le tumulte? c'est votre inaction qui vous rend criminel à mes yeux.

Telles sont les paroles que Dieu nous adressera, si nous avons supporté sans rien dire les outrages faits à sa majesté suprême. Le serviteur qui avait enfoui le talent ne fut pas recherché pour ses actes, puisqu'il rendait intact le dépôt qu'on lui avait confié; mais on lui reprocha de ne l'avoir pas fait valoir, c'est-à-dire de n'avoir pas corrigé ses frères, de n'avoir pas remis l'argent à des mains qui l'auraient multiplié, de n'avoir pas fait part de ses richesses spirituelles, en donnant ses conseils, en infligeant ses réprimandes à ceux qui vivaient dans l'in-

justice et le désordre : c'est là ce qui le fit traiter sans pitié et condamner à d'éternels supplices. Mais ce que vous n'avez pas fait jusqu'à ce jour, j'espère que vous le ferez dans la suite. Ah! dès ce moment, corrigez votre prochain, ne souffrez pas que Dieu soit outragé. Les malheurs qui sont arrivés peuvent bien, sans le secours d'aucune parole, persuader aux insensés eux-mêmes d'aviser désormais à leur salut.

Mais il est temps de placer devant vous, selon notre coutume, la divine nourriture qui nous est offerte par saint Paul, en rappelant à votre mémoire, en remettant sous vos yeux ce que nous avons lu de ses Epîtres. Or, voici l'une des sentences que nous avons lues aujourd'ui : « Recommandez aux riches de ce siècle de ne pas s'enorgueillir dans leurs pensées. » En désignant *les riches de ce siècle,* l'Apôtre nous dit assez qu'il existe d'autres riches, les riches du siècle futur. Tel était ce Lazare, si pauvre dans la vie présente, si riche dans l'éternelle vie; non qu'il possédât l'or, l'argent, ni les autres trésors matériels et périssables de la terre, mais bien ces richesses mystérieuses et cachées que « l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui n'ont jamais été ressenties par le cœur de l'homme. » I *Corinth.*, II, 9. Voilà la vraie richesse, la seule opulence digne de ce nom; elle consiste à posséder des biens incorruptibles et qui ne connaissent pas de changement. Telles n'étaient pas les possessions du mauvais riche; aussi devint-il le plus indigent de tous les hommes. Il en vint à désirer une goutte d'eau sans pouvoir l'obtenir, tant son indigence était extrême. De là cette expression : *Riches de ce siècle*. Elle vous apprend que l'opulence humaine disparaît avec la vie, ne franchit pas cette limite et ne suit pas celui qui la possédait quand il quitte la terre. Souvent le malheureux en est dépouillé par avance. C'est ce que Paul fait entendre, en ajoutant : « Qu'ils ne comptent pas sur leurs richesses incertaines. »

Quelles sont les vraies richesses.

En effet, rien n'est perfide et trompeur comme les richesses. Je l'ai fréquemment dit, je ne cesserai de le dire : Il est ingrat et fugitif le serviteur sans foi; alors même que vous l'aurez lié de chaînes sans nombre, il s'enfuit avec ces mêmes chaînes. Oui, plus d'une fois ses maîtres l'ont enfermé sous les verrous, en plaçant des gardes aux portes; mais il subornait ses gardiens et fuyait également avec eux, rendant ainsi les fers et les prisons inutiles. Que peut-on donc concevoir de plus infidèle? Et dès lors quoi de plus misérable que ceux dont les sollicitudes et les affections n'ont pas d'autre objet? Ah! quand ils se consument en efforts pour retenir une chose aussi fugace, ils n'écoutent donc plus ce que dit le Prophète : « Malheur à ceux qui se confient dans leur propre force, et qui se glorifient dans l'abondance de leurs biens! » *Psalm.* XLVIII, 7. Pourquoi malheur? le voici, selon le même prophète : « Il thésaurise, et il ne sait pas à qui passera son trésor. » *Psalm.* XXXVIII, 7. Autant le travail est certain, autant le fruit en est problématique. Souvent c'est pour des ennemis que vous aurez travaillé et supporté tant de misères; après votre mort, ceux-là même qui vous auront accablé d'injures, entouré de piéges, entreront, s'il le faut, en possession de votre héritage; ils s'empareront de vos biens, ne vous laissant que vos péchés.

5. Il n'est pas inutile de rechercher pourquoi l'Apôtre n'a pas dit : Ordonnez aux riches de ce siècle de ne pas continuer à s'enrichir, ordonnez-leur de se faire pauvres, de distribuer ce qu'ils ont; mais simplement : Ordonnez-leur de ne pas s'enorgueillir. C'est qu'il n'ignorait pas que l'orgueil est le principe et le but des richesses; celui qui met des bornes à ses désirs n'a guère à cœur de devenir riche. Et dans le fait, pourquoi traînez-vous à votre suite cette tourbe de serviteurs, d'adulateurs, de parasites, tout cet appareil d'une grandeur empruntée? Ce n'est pas assurément pour votre commodité, mais uniquement par vaine parade, pour capter les regards et les hommages de la foule. Il savait de plus que la richesse n'est pas une chose prohibée, pourvu qu'on ne la fasse servir qu'à des besoins réels. Ce n'est pas le vin, c'est l'ivresse qui est une chose mauvaise, vous disais-je dernièrement; de même la richesse n'est pas un mal, mais l'avarice est un mal, la cupidité est un mal. Autre chose est l'avare, autre chose est le riche : l'avare n'est pas riche, car il manque de beau-

coup, et l'homme à qui beaucoup manque ne saurait être appelé riche. L'avare est le geôlier et non le maître de son argent; il en est l'esclave et non le possesseur : il donnerait plutôt de sa chair que du trésor qu'il tient enfoui. Comme s'il avait reçu la rigoureuse défense d'y toucher, il le garde et le respecte avec une extrême assiduité; on dirait que ce n'est pas son bien, mais le bien d'un autre, tant il s'en abstient. Et dans le fond, ce n'est là pour lui qu'un bien étranger; car ce dont vous ne voudriez, en aucun cas, faire part à vos frères, ce dont vous n'oseriez vous servir pour soulager l'infortune, quoi qu'il dût vous en coûter, comment pourriez-vous le regarder comme vous appartenant en propre? Avez-vous réellement la possession d'un objet, quand vous n'en avez pas le libre usage, quand vous n'en retirez aucun fruit?

Ajoutons à cela que Paul n'a pas la coutume de prescrire tout à tous; il s'accommode à la faiblesse de ses auditeurs, à l'exemple du divin Maître. Répondant, en effet, à ce riche qui venait le trouver et lui demander le moyen d'entrer dans la vie, le Sauveur ne dit pas tout d'abord : Allez, vendez tout ce que vous avez. Non, il ne prononce pas cette parole; mais il l'instruit des autres commandements. Puis, sur les instances qui lui sont faites, en réponse à cette question : « Que me reste-t-il encore à faire? » au lieu de dire simplement : Allez, vendez tout ce que vous avez, il dit « Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez. » *Matth.*, XIX, 20, 21. Je laisse cela à votre liberté, vous êtes maître de choisir, ce n'est pas une nécessité que je vous impose. Il n'est pas question de la pauvreté dans ce que Paul dit aux riches; il leur parle seulement de l'humilité, soit pour ménager leur faiblesse, soit parce qu'il savait bien que, s'ils se renfermaient dans les bornes de la modestie, s'ils renonçaient à la superbe, ils seraient bientôt affranchis de la sollicitude des richesses.

Après leur avoir recommandé de ne pas s'enorgueillir dans leurs pensées, il leur indique le moyen de se soustraire aux entraînements de l'amour-propre. Quel est ce moyen? c'est de considérer la nature des richesses, combien elles sont incertaines et fragiles. Il ajoute donc : « Qu'ils ne mettent pas leur espoir sur ces biens incertains. » Celui-là est riche, non qui possède, mais qui donne beaucoup. Abraham était riche, mais n'était pas l'ami de l'argent : il n'examinait pas la maison de tel homme, il ne scrutait pas les ressources de tel autre; il sortait de sa demeure pour voir s'il ne rencontrerait pas quelque étranger, quelque pauvre, dans le but de soulager celui-ci, de recueillir celui-là. Au lieu de se bâtir un palais brillant d'or, il dressait sa tente au pied d'un chêne, content de l'ombre des rameaux; et cette demeure était si splendide que les anges ne dédaignaient pas d'y recevoir l'hospitalité; car ce n'est pas la beauté de la maison, c'est la vertu de l'âme qui pouvait attirer ces esprits célestes. Imitons ce saint patriarche, mes bien-aimés, et versons nos biens dans le sein des pauvres.

Éloge et récompense de l'hospitalité.

Assurément ce n'était là qu'une habitation simple et grossière; mais les palais des rois n'en égalaient pas la splendeur. Quel est le roi qui eût jamais les anges pour hôtes? Et cet homme, sous l'arbre qui l'abritait, dans la tente qu'il avait dressée, fut honoré de leur présence; cet honneur était accordé, je l'ai dit, non à la beauté de la maison, mais à celle de l'âme, aux richesses dont cette âme était ornée. Ayons soin, nous aussi, d'embellir nos âmes, et nullement nos maisons. N'est-ce pas une chose honteuse de prodiguer au hasard et sans utilité le marbre sur les murs, en laissant le Christ errer nu dans le monde? De quoi vous serviront un jour vos maisons, ô hommes? Les emporterez-vous en quittant la vie présente? Non, vous ne les emporterez pas à votre départ; votre âme seule sera du suprême voyage. Nous voici maintenant dans le plus grand péril; eh bien, que nos maisons nous viennent en aide! qu'elles dissipent nos terreurs! Impossible. Et vous m'en êtes vous-mêmes témoins, vous qui les fuyez comme un piége, comme l'oiseau fuit le filet du chasseur, vous qui les abandonnez pour aller vous cacher dans la solitude. Est-ce à nos richesses que nous demanderons secours? Elles ne peuvent rien dans de telles circonstances. Mais si la colère d'un homme l'emporte sur le pouvoir des richesses, quel sera ce pouvoir à l'implacable tribunal

du souverain Juge ? Qu'un homme soit offensé, qu'il s'irrite contre nous ; et voilà que l'argent ne peut rien pour nous dérober à sa colère. A combien plus forte raison, quand nous avons excité la colère de Dieu, de ce Dieu qui n'a nul besoin de nos biens, l'influence de l'argent sera-t-elle inutile !

Bâtissons des maisons, mais pour les habiter et non pour en faire un sujet de vaine gloire. Ce qui dépasse nos besoins est stérile et superflu. Prenez une chaussure trop grande pour votre pied, et vous ne pourrez la souffrir, car elle vous entravera dans la marche : de même, une maison dont l'étendue l'emporte sur celle de vos nécessités, sera pour vous un obstacle dans le chemin du ciel. Voulez-vous construire de grandes et splendides maisons ? je ne m'y oppose pas ; mais que ce ne soit pas sur la terre. Construisez-vous une demeure dans les cieux, telle que vous puissiez y recevoir les autres, une demeure qui ne vous fasse jamais défaut. Pourquoi cet aveugle attachement à des choses qui vous échappent et qui resteront ici-bas ? Rien de plus trompeur que les richesses : avec vous aujourd'hui, demain elles seront contre vous ; elles attirent de toutes parts les regards de la malveillance et de l'envie. Ce sont là des ennemis domestiques, des traîtres qui vivent sous le même toit que vous.

Votre conduite, à vous qui les possédez, témoigne hautement de la vérité de mes paroles : vous avez recours à tous les moyens pour les enfouir et les cacher ; car les richesses rendent notre position présente encore plus intolérable. Tandis que vous voyez les pauvres, affranchis de toute entrave, prêts à tout événement, les riches sont dans l'angoisse, allant partout, cherchant un lieu sûr pour y déposer leur trésor, des mains fidèles à qui le confier. O hommes, pourquoi vous adresser à de misérables serviteurs comme vous ? Le Christ, votre commun Maître, est là qui consent à les recevoir, à vous les conserver comme un dépôt inviolable, et non-seulement à les conserver, mais encore à les augmenter pour vous les rendre ensuite avec une abondante usure ; et nul ne les ravira de ses mains. Il ne se contente pas d'accepter le dépôt, mais il donne à celui qui le fait une complète sécurité. Entre hommes, ceux qui se chargent d'un dépôt, s'imaginent accorder une grâce, en le gardant fidèlement. Mais pour le Christ, c'est le contraire qui a lieu : en acceptant notre dépôt, il ne compte pas nous faire une grâce, il prétend la recevoir ; et pour avoir gardé vos biens avec tant de fidélité, il ne demande pas une récompense, c'est lui qui veut vous l'accorder.

6. Quel moyen donc de justifier notre conduite ? Sommes-nous même dignes de pardon, lorsque, laissant de côté celui-là seul qui peut garder notre dépôt, qui nous saura gré de le lui avoir confié, qui nous promet en retour de nous donner des biens inappréciables et qui dépassent notre intelligence, nous remettons ce dépôt à des hommes incapables de nous donner aucune garantie, qui croiront faire beaucoup pour nous en l'acceptant, qui ne pourront tout au plus que nous le rendre ? Vous êtes ici-bas un étranger, un voyageur ; vous avez votre patrie dans les cieux : c'est là que vous devez tout envoyer d'avance, et vous serez déjà récompensé sur la terre, avant de posséder le céleste trésor. Celui qui vit dans l'espérance et qui compte sur les biens à venir, goûte par anticipation le bonheur de la patrie. Rien ne fortifie notre âme, rien ne contribue à la rendre meilleure, comme l'espoir des biens futurs, à la condition que nous enverrons sans cesse devant nous des richesses spirituelles, avec l'ardeur et le calme de la persévérance. Ceux qui mettent tous leurs soins à orner leurs demeures terrestres, riches des biens extérieurs, négligent la beauté de l'âme, qui reste alors comme une maison abandonnée, tombant en ruines, couverte de toiles d'araignée. Ceux, au contraire, qui négligent le dehors, s'appliquent à orner leur âme, s'efforçant chaque jour de lui donner un embellissement nouveau, leur âme deviendra le tabernacle du Christ. Or que peut-on concevoir de plus heureux que d'avoir le Christ pour hôte ?

Voulez-vous réellement vous enrichir ? ayez l'amitié de Dieu et vous serez le plus riche des hommes. Voulez-vous vous enrichir ? soyez humble. Ce conseil est utile, non-seulement pour l'avenir, mais encore pour le temps présent. Rien n'est sujet à l'envie comme l'opulence, et si l'on y joint l'orgueil, c'est un double précipice, c'est

une guerre plus acharnée de la part de tous les hommes. Mais si vous savez être modeste, l'humilité désarme la tyrannie des passions jalouses, et, tous les biens que vous possédez, vous les posséderez avec sécurité. Telle est la nature de la vertu qu'en nous servant à gagner la gloire future, elle nous donne même en ce monde un avant-goût du bonheur. Ne vous enorgueillissez donc ni dans vos richesses, ni dans aucun autre objet. Si l'homme qui se complaît en lui-même pour des avantages spirituels tombe et périt, combien plus celui qui met sa complaisance dans les biens charnels? Connaissons bien notre nature, examinons le nombre et la grandeur de nos fautes, et cela nous suffira pour nous tenir dans une complète humilité.

Ne me dites pas : Voilà bien des années que je travaille à grossir mes épargnes, j'ai de l'or en abondance, de jour en jour mes gains se sont accrus; tout ce pompeux langage n'est qu'imprudence et vanité. Souvent en une heure, en un clin d'œil, comme la poussière est dispersée par le vent, toutes ces choses peuvent être enlevées de votre maison. La vie humaine fourmille de tels exemples, les divines Ecritures en sont remplies : aujourd'hui riche, pauvre demain. Aussi ne puis-je quelquefois m'empêcher de rire en lisant dans certains testaments : Qu'un tel ait la propriété de mes terres, de ma maison; que tel autre en ait l'usufruit. — Nous avons tous l'usage des biens de ce monde, mais nul n'en a la propriété. Alors même que nos richesses nous demeureraient fidèles pendant toute la vie, sans éprouver aucune vicissitude, à la fin, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, il faudra bien les laisser aux autres : nous en aurons eu, par conséquent, l'usage; nul vestige en nous de propriété quand nous émigrerons vers une autre vie. Ceux-là seuls évidemment en auront eu le domaine, qui les auront possédées comme ne les possédant pas, avec le sourire du mépris. En se dépouillant, en effet, de ses possessions, en les donnant aux pauvres, l'homme en use comme il doit en user; et quand il meurt il en conserve encore le domaine, la mort ne le dépouille pas de ses possessions, puisqu'il les retrouve toutes et de plus grandes encore à ses derniers moments; elles seront sa plus sûre défense au tribunal suprême, dans ce jour où chacun de nous devra rendre compte de toutes ses actions.

Si quelqu'un veut donc avoir en même temps l'usage et le domaine de ses richesses, qu'il y renonce entièrement ici-bas; car autrement la mort l'en séparera d'une manière violente, quand il ne les a pas perdues auparavant avec des douleurs et des périls sans nombre. Son unique malheur n'est pas que le changement soit soudain et complet; sans s'y attendre, cet homme passe de la richesse à la pauvreté. Il n'en est pas ainsi du pauvre volontaire; il n'a pas mis son espoir dans l'or et l'argent, dans une matière vile et méprisable; il l'a mis en Dieu seul, qui nous donne tout avec magnificence. Nous pouvons conclure de là que le sort du riche est beaucoup plus incertain que celui du pauvre, ou plutôt qu'il est sujet à de fréquentes et continuelles vicissitudes.

Quel est maintenant le sens de ce que dit l'Apôtre en parlant de Dieu : « Il nous donne abondamment toutes choses pour que nous en usions. » I *Tim.*, VI, 17. Oui, Dieu nous donne tout avec générosité, et des choses qui nous sont mille fois plus nécessaires que l'argent, à savoir l'air, l'eau, le feu, le soleil et les autres créatures. Or peut-on dire que le riche jouit plus de la lumière et que le pauvre en jouit moins? Est-ce que celui-là respire l'air avec plus d'abondance que celui-ci? Non, tout cela nous est commun et nous y participons dans la même mesure. Pourquoi donc les choses les plus importantes et les plus nécessaires, celles d'où dépend notre vie, Dieu les a-t-il également accordées à tous, tandis que les moins précieuses, celles dont nous pouvons le mieux nous passer, comme l'argent, sont le privilége du petit nombre? Encore une fois, pourquoi cette différence? C'est pour que notre vie soit sauvegardée et que notre vertu ne soit pas sans exercice. Si les choses nécessaires n'appartenaient pas également à tous, peut-être que les riches, sous l'impulsion de leur avarice accoutumée, n'auraient pas même laissé le souffle aux pauvres; car s'ils se montrent cruels à ce point quand il s'agit des biens de la fortune, l'eussent-ils été moins dans ceux de la nature?

Et si l'argent était le partage de tous les hommes, nous n'aurions eu ni l'occasion de pratiquer l'aumône, ni le moyen le plus direct de témoigner notre amour à nos semblables.

7. D'une part donc, pour que notre vié ne soit pas à la merci des autres, les sources en sont indistinctement ouvertes à tous. D'autre part, pour que nous eussions la possibilité d'acquérir des louanges et des couronnes, tous ne possèdent pas les biens accidentels de ce monde : par là nous apprenons à détester l'avarice, à suivre l'équité, à secourir les pauvres, heureux de rencontrer sur notre chemin un remède à nos péchés. Dieu vous a fait riche; pourquoi vous faites-vous pauvre? Dieu vous a fait riche pour que vous donniez aux indigents et que vous rachetiez vos péchés en vous montrant généreux envers les autres. L'argent que vous avez reçu de sa bonté, ne le tenez pas caché pour votre perte, répandez-le pour votre salut. Le Seigneur a voulu de plus que la possession en fût incertaine et sans stabilité pour détruire l'aveugle attachement dont il est l'objet. Si nous voyons ceux qui le possèdent, l'aimer avec tant de passion, malgré le peu de confiance qu'ils y peuvent avoir, malgré les piéges incessants dont il les entoure, qu'auraient-ils fait dans le cas où ce bien eût été stable, à l'abri de tout accident? Qui se fût soustrait à leurs mains rapaces? Quelles veuves, quels orphelins, quels pauvres eussent-ils épargnés.

N'allons donc pas croire que les richesses soient un grand bien, le grand bien ce n'est pas d'avoir de riches trésors, c'est de posséder la crainte et le parfait amour de Dieu. En ce moment l'homme juste, l'homme qui serait plein de confiance en Dieu, pourrait conjurer les malheurs qui nous accablent : il lui suffirait de lever les mains au ciel, d'invoquer le Seigneur, pour dissiper ce nuage. Mais l'or, l'or entassé n'est pas moins impuissant que la boue contre les dangers auxquels nous sommes en butte. Et ce n'est pas seulement dans une telle calamité, c'est encore lorsque la maladie nous saisit et que la mort nous menace, qu'il se montre hors d'état par lui-même de nous secourir et de nous consoler.

Il est une chose où la richesse paraît l'emporter sur la pauvreté, c'est en nous procurant chaque jour de nouvelles délices, des mets agréables et somptueux. Eh bien, il est facile de voir que les pauvres ne sont pas privés de cet avantage, et que même leur table offre un plaisir plus réel que celle de tous les riches. Ne vous en étonnez pas, ne regardez pas cette proposition comme un paradoxe; car je puis vous en démontrer la vérité par les faits mêmes. Il n'est personne parmi vous qui ne sache et ne proclame que le plaisir dans les repas dépend, non de la nature des aliments, mais des dispositions des convives. Voici ce que je dis : Celui qui ne prend son repas que pressé par la faim, trouvera plus de goût dans la nourriture même la plus grossière, que dans les assaisonnements les plus recherchés et les viandes les plus exquises; celui qui devance, au contraire, l'heure du besoin et de la faim, comme font ordinairement les riches, ne trouvera pas le plaisir qu'il cherche, alors même qu'il aurait devant lui les mets les plus délicieux.

A cet égard vous ne pouvez avoir aucun doute; vous rendriez tous témoignage de cette vérité. Mais écoutons l'Ecriture sainte l'exprimer elle-même : « L'homme rassasié dédaigne les rayons de miel; mais celui qui est affamé trouve douces les choses même les plus amères. » *Prov.*, XXVII, 7. Et certes, quoi de plus doux que le miel? La satiété néanmoins y demeure insensible. Quoi de plus repoussant que l'amertume? Elle n'est pas cependant sans attrait pour le nécessiteux. Or, que les pauvres soient pressés par la faim à prendre leur nourriture et que les riches la prennent avant d'en sentir le besoin, rien de plus manifeste; et de là vient que ceux-ci n'en éprouvent pas le pur et légitime plaisir. Ce que nous disons de la nourriture s'applique à la boisson d'une manière non moins évidente. Si, d'un côté, la faim est le meilleur de tous les assaisonnements, de l'autre, la soif est ce qui donne à la boisson, à l'eau pure elle-même, la plus agréable saveur. Tel est le sens de ces paroles du Prophète : « Et de la pierre jaillit le miel dont Dieu les nourrit. » *Psalm.* LXXX, 17.

En effet, nulle part dans l'Ecriture nous ne voyons que Moïse ait tiré le miel du rocher; c'est un ruisseau d'eau limpide qui s'élance et coule



dans le désert. Que signifie donc cette expression? L'Ecriture ne ment pas. Non; c'est pour rendre le plaisir dont les Israélites ressentirent l'impression en buvant l'eau du rocher, après avoir été torturés par la soif et la fatigue, que le texte sacré appelle cette eau du miel. Les éléments n'avaient pas changé de nature; ils n'étaient transformés que par les dispositions des hommes. Vous voyez combien la boisson fut alors rendue suave par la souffrance et le besoin. La même chose arrive chaque jour aux pauvres : accablés par le travail, dévorés par la soif, ils boivent l'eau pure avec une semblable volupté; tandis que les riches sont loin de boire avec le même goût un vin généreux, parfumé, réunissant toutes les qualités désirables.

8. C'est ce qui se réalise encore par rapport au sommeil. Ni la mollesse de la couche, ni l'argent dont le lit est orné, ni le silence qui règne dans les appartements, ni rien de semblable ne rend le sommeil aussi doux, aussi profond, que le travail et la fatigue, que le besoin où l'on est de goûter enfin le repos. Cela nous est également enseigné par l'expérience; et l'Ecriture elle-même nous donne avant tout cette leçon. Vivant au sein des délices, Salomon n'a pas voulu nous apprendre autre chose quand il dit : « Doux est le sommeil pour l'esclave, qu'il mange peu ou beaucoup. » *Eccl.,* v, 11. Pourquoi ces derniers mots? Que fait à ceci le plus ou le moins de nourriture prise? C'est que ces deux choses, le défaut et l'excès, sont également une cause d'insomnie : l'une brûle le corps, dessèche les paupières et les empêche de se fermer; l'autre gêne la respiration, la brise et cause d'innombrables souffrances. L'efficacité du travail est néanmoins si grande que ni l'une ni l'autre ne saurait ôter le sommeil à l'esclave laborieux. Les esclaves circulent durant tout le jour pour le service de leurs maîtres, toujours en éveil, toujours à l'œuvre, ayant à peine le temps de respirer; et le bonheur qu'ils éprouvent à s'endormir est une compensation à leurs peines, une première récompense de leurs travaux.

C'est un effet de la bonté divine; le Seigneur a voulu que le plaisir pût s'acheter, non avec l'or ou l'argent, mais bien avec de pénibles labeurs, de longues privations, une sévère discipline. Les riches n'y mettent pas ce prix : étendus sur des coussins moelleux, souvent ils passent la nuit entière dans de cruelles insomnies; les plans qu'ils machinent dans leur tête éloignent d'eux le bienfait du sommeil. Mais le pauvre, en quittant son travail de la journée, sentant ses membres accablés par la fatigue, n'a pas même besoin de se coucher pour goûter un complet et suave repos; juste récompense de ses travaux encore une fois, mais qui n'est que le partage des justes. Ainsi donc, puisque le pauvre dort, boit et mange avec plus de satisfaction que le riche, comment estimerions-nous encore les richesses, dépouillées que nous les voyons de la prérogative qu'elles paraissaient avoir sur la pauvreté?

Ajoutons à cela que dès le principe, le Créateur a soumis l'homme à la loi du travail, non pour l'épurer ou le châtier, mais pour le retenir dans les voies de la sagesse et du salut. C'est lorsque Adam était dans l'inaction qu'il fut chassé du paradis terrestre; c'est tandis qu'il menait une vie laborieuse et tourmentée, quand il disait : « Je suis jour et nuit dans les labeurs et les peines, » II *Corinth.,* xi, 27, que Paul fut ravi au troisième ciel. Ne repoussons donc pas les occupations sérieuses, ne murmurons pas contre l'obligation du travail; car, avant même d'être introduits au royaume des cieux, nous sommes déjà récompensés sur la terre par le plaisir que le travail nous procure, mieux que cela, par la vigueur et la santé dont il est la source. Outre les amertumes et les dégoûts, les riches ont encore mille infirmités en partage; les pauvres échappent aux mains des médecins. S'ils éprouvent des maladies, ils se guérissent le plus souvent eux-mêmes, exempts qu'ils sont des atteintes de la mollesse et n'ayant pas altéré leur constitution. C'est un grand bien que la pauvreté pour ceux qui la supportent avec courage, un inviolable trésor, le plus ferme des appuis, une possession qui ne connaît pas de perte, un asile à l'abri de toute embûche.

La pauvreté est un grand bien pour qui la supporte avec courage

Le pauvre est opprimé, me direz-vous; mais le riche subit de plus graves mécomptes. Le pauvre est accablé de mépris et d'outrages;

mais le riche est sujet à l'envie. Le pauvre offre moins de prise que le riche aux attaques des ennemis : ce dernier est comme une place qui donne accès de toutes parts aux incursions du diable comme aux machinations des hommes; il est le serviteur de tous, à raison même de l'étendue de sa fortune. Subsistant de l'indigence d'un grand nombre, il est forcé de les ménager et de les flatter; son existence est le plus dur des esclavages, tandis que le pauvre, s'il possède la vraie philosophie, peut repousser les assauts même du diable. Job était déjà fort dans la prospérité, mais il le fut beaucoup plus encore après qu'il eut tout perdu; c'est alors qu'il remporta contre le tentateur sa plus belle victoire.

Avec le secours de la divine philosophie, le pauvre est même à l'abri de toute injure. Ce que j'ai dit du plaisir qu'on trouve dans les aliments, et qui dépend, non de la qualité des aliments eux-mêmes, mais des dispositions de ceux qui les prennent, je le dis aussi des injures auxquelles nous sommes exposés : l'injure ne consiste pas dans le sentiment de celui qui la fait, mais dans le sentiment de celui qui la souffre; c'est là qu'elle prend corps ou s'évanouit. Je suppose que quelqu'un ait vomi contre vous toute sorte d'outrages; si vous méprisez ses insultes, si vous laissez tomber ses paroles, la blessure ne vous atteint pas; vous n'avez pas reçu d'injure. Supposez à votre tour que nous eussions un corps de diamant; en vain des traits innombrables seraient dirigés contre nous : aucune blessure ne nous serait faite, car ce n'est pas dans la main qui lance le trait, c'est dans le corps qui lui sert de but, que la blessure consiste. Il en est de même en ceci : ce n'est pas dans la malice du calomniateur, c'est dans la faiblesse du calomnié, que gît l'insulte, que le déshonneur a quelque réalité. Ayons la philosophie de l'Evangile, nul n'aura le pouvoir de nous insulter, nul ne pourra nous causer un dommage. Un homme vous a-t-il outragé; vous ne l'avez pas senti, vous n'en avez pas souffert? Non; vous n'avez pas subi d'injure : bien loin de recevoir le coup, c'est vous qui l'avez porté. Lorsque celui qui prétendait vous faire outrage, verra qu'il n'a pu réussir à blesser votre âme, il sera lui-même torturé d'une étrange façon; gardez le silence dans de telles occasions, et le trait reviendra sur celui qui l'aura lancé.

9. Que la sagesse nous accompagne donc en toutes choses, mes bien-aimés, et l'indigence ne pourra jamais nous nuire; loin de là : elle nous sera d'un puissant secours, elle augmentera notre gloire, elle nous donnera plus de biens que n'en ont tous les riches du monde. Car enfin, dites-moi, qui fut jamais plus pauvre que le prophète Elie? Et cependant il l'emportait sur tous les riches; car cette pauvreté qu'il subissait, c'était lui-même qui l'avait choisie par suite des richesses de son intelligence. C'est parce qu'il jugea tous les trésors de l'univers inférieurs à la grandeur de son âme, indignes de sa philosophie, qu'il voulut vivre dans une telle indigence. S'il eût estimé grandes les choses du temps présent, il ne se fût pas contenté de posséder un manteau. Mais en agissant de la sorte il condamna toutes les vanités de la vie, il méprisa l'or comme la boue que nous foulons aux pieds. C'est pour cela qu'un roi réclamait le secours de ce pauvre, et que le possesseur de tant de biens sollicitait les paroles de celui qui ne possédait qu'un manteau : l'éclat de la pourpre était effacé par ce grossier vêtement, le palais du monarque le cédait à la grotte du juste. C'est encore pour cela qu'en montant aux cieux, il ne laissa que ce manteau pour héritage à son disciple. Voilà, dit-il, l'armure avec laquelle j'ai combattu contre le diable; tu n'auras qu'à t'en revêtir pour remporter de nouvelles victoires. C'est qu'il n'est pas de glaive mieux trempé, de plus sûre habitation, de tour plus inexpugnable que la pauvreté. C'est aussi comme le plus précieux des héritages qu'Elisée reçut ce manteau; et dans le fait tout l'or de la terre n'en pouvait égaler le prix. Il y eut alors comme deux Elie, grâce à la vertu du disciple : un Elie là-haut; ici-bas un autre Elie.

Je sais que vous admirez le bonheur de ce juste, et que chacun de vous désirerait être à sa place. Mais que direz-vous si je vous démontre que nous avons reçu beaucoup plus que lui, nous tous qui participons aux divins mystères? Elie n'a laissé que son manteau à son disciple : en remontant aux cieux, le Fils de Dieu nous a laissé sa chair. Le prophète se dépouille en faveur de

son héritier : le Christ nous laisse ce qu'il transporte en même temps dans la gloire. Ne succombons donc pas à l'abattement, ne nous répandons pas en lamentations, ne tremblons pas devant les difficultés présentes. Celui qui n'a pas hésité à verser son sang pour nous tous, qui de plus nous a communiqué sa chair et ce sang lui-même, que pourra-t-il refuser de faire pour notre salut? Appuyés sur une telle espérance, ne cessons de le prier, livrons-nous sans relâche à de ferventes supplications, pratiquons avec un redoublement de zèle, toutes les autres vertus, afin d'échapper aux dangers présents et d'obtenir les biens futurs. Puissions-nous en être jugés dignes par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père, en union avec le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles! *Amen.*

TROISIÈME HOMÉLIE.

Sur le départ de l'évêque Flavien, allant en ambassade auprès de l'empereur pour la ville d'Antioche; en quoi consiste le véritable jeûne; que les médisants sont pires que les anthropophages; sur ceux qu'on avait mis à mort à cause de la sédition, et contre ceux qui se plaignaient que beaucoup d'innocents eussent été confondus avec les coupables

1. Lorsque je porte mes regards vers ce trône vide, vers cette chaire veuve de son pasteur, je me réjouis en même temps et je pleure : Je pleure, parce que je ne vois plus ici notre père; je me réjouis, parce qu'il s'est absenté pour notre salut et qu'il est allé dérober cette grande ville à la colère du souverain. C'est votre honneur à vous, et c'est là sa couronne : votre honneur, puisque vous devez être fiers d'avoir un tel père; sa couronne, puisqu'il montre un si vif amour pour ses enfants et qu'il traduit en actes les sublimes enseignements du Christ. Il avait entendu cette parole : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » *Joan.*, x, 11. Et le voilà parti, prêt à donner sa vie pour nous tous, alors que tant de motifs s'opposaient à ce voyage et lui persuadaient de rester au milieu de son troupeau : et d'abord, son âge, qui touche aux dernières limites de la vieillesse; puis, la faiblesse de sa santé, la saison actuelle, les solennités qui réclament sa présence, l'état, enfin, de sa sœur unique qui n'a plus qu'un souffle de vie. Eh bien, il n'a tenu compte ni des liens du sang, ni de sa vieillesse, ni de ses infirmités, ni de la rigueur du temps, ni des difficultés du voyage; vous préférant à tout, n'ayant en vue que votre salut, il a brisé toutes ces chaînes; vieillard, il s'est élancé dans la voie comme un jeune homme, et son courage lui donne des ailes.

Si le Christ, s'est-il dit à lui-même, n'a pas craint de se dévouer pour nous, de quelle excuse pourrais-je me couvrir, serais-je digne de pardon, moi constitué le gardien de ce peuple, dans le cas où je refuserais de tout entreprendre et de tout souffrir pour le sauver? Si le patriarche Jacob, disait-il encore, préposé à la garde d'un troupeau, chargé de veiller sur des animaux privés de raison, n'en étant responsable que vis-à-vis d'un homme, passait néanmoins des nuits sans sommeil, supportait le chaud, le froid, toutes les intempéries des saisons pour ne perdre aucune de ses brebis, combien plus moi qui veille à la garde du troupeau spirituel, et qui en rendrai compte un jour, non à l'homme, mais à Dieu, ne dois-je pas accepter généreusement et sans hésitation tous les labeurs possibles pour le bien de ceux qui me sont confiés? Autant ce dernier troupeau l'emporte sur le premier, l'homme sur la brute, Dieu sur l'homme, autant doit l'emporter, dans son activité comme dans son ardeur, le zèle du pasteur des âmes. Il comprend parfaitement que sa mission a pour objet, non le salut d'une ville seule, mais les intérêts de tout l'Orient; car notre ville est la reine et la mère de toutes celles de l'Asie. Voilà pourquoi notre évêque a bravé tous les périls, et rien n'a pu le retenir ici. C'est en cela même que je vois le sujet des plus grandes espérances : Dieu ne dédaignera pas un tel dévouement, une si tendre sollicitude. Je suis sûr qu'à peine aura-t-il paru devant notre pieux empereur et contemplé sa face, la colère allumée contre nous sera d'abord calmée par cette entrevue. Ce n'est pas seulement la parole des saints, c'est leur visage même qui resplendit d'une grâce spirituelle.

La sagesse dont il est rempli, la connaissance qu'il a de nos saintes Ecritures, mettront sur les lèvres du bon pasteur la prière que Moïse adressait à Dieu : « Si vous pardonnez leur péché, renvoyez-moi; si vous leur refusez le pardon, faites-moi mourir avec eux. » *Exod.*, XXXII, 32. Telles sont les entrailles des saints : mourir avec leurs enfants leur paraît plus doux que de vivre sans eux. Le temps où nous sommes lui sera même un moyen de défense ; il placera sous les yeux du prince les solennités pascales, et lui rappellera ce moment où le Christ a pardonné tous les péchés du monde. Il l'exhortera à imiter le Seigneur, à ne pas oublier la parabole des dix mille talents et des cent deniers. Je connais la noble confiance de notre père ; il n'hésitera pas à puiser dans cette parabole des motifs de terreur, en disant au prince : Craignez d'entendre un jour ce terrible reproche : « Mauvais serviteur, je vous ai remis toute votre dette, parce que vous m'en avez prié ; vous deviez traiter de la même manière mes autres serviteurs. *Matth.*, XVIII, 32. C'est vous beaucoup plus qu'eux qui profiterez de votre clémence; car en pardonnant ce seul péché, vous obtiendrez que tous vous soient pardonnés.» A cela il ajoutera cette prière que les pontifes sacrés, en l'initiant aux choses saintes, ont transmise à sa religion : « Remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons nous-mêmes à nos débiteurs.»

Puis il lui représentera que le crime n'a pas été commis par la ville entière, mais bien par quelques étrangers, par des gens sans aveu, qui n'écoutaient plus la voix de la raison, entraînés par leur audace et leur scélératesse; qu'il n'est pas juste dès lors que l'aveugle témérité d'un petit nombre d'hommes soit punie par la destruction de la cité et la perte de ceux qui n'ont fait aucun mal. Et quand bien même tous auraient été coupables, ne seraient-ils pas assez châtiés déjà par la terreur dont ils ont été si longtemps consumés, attendant chaque jour leur dernière heure, dispersés, exilés, menant une vie plus misérable que celle des criminels, sentant leur sang toujours prêt à leur échapper, ne comptant jamais sur le lendemain. Que ce châtiment vous suffise; ne poussez pas plus loin votre colère : conciliez-vous la pitié du Juge suprême par votre pitié envers les malheureux. Considérez la grandeur de cette ville ; songez qu'il s'agit du sort, non d'une âme, ou de deux, ou de dix, mais d'un nombre incalculable d'âmes, d'une des capitales de l'univers. C'est la ville où fut prononcé pour la première fois le nom de chrétien : rendez hommage au Christ, et respectez cette ville qui donna la première à ses disciples un nom si doux et si vénéré. Elle fut le tabernacle des apôtres, la demeure des justes. C'est aujourd'hui seulement qu'elle a été souillée d'un crime commis contre nos princes; mais tout le passé rend témoignage de ses mœurs. Si elle s'était montrée constamment séditieuse, il faudrait reconnaître et condamner sa perversité ; mais du moment où cela n'est arrivé qu'une fois, dans le cours de plusieurs siècles, ce n'est pas à ses mœurs qu'on peut l'attribuer : c'est à la fureur des hommes impudents et téméraires qui ont fait irruption dans notre vieille cité.

2. Voilà ce que dira le pontife; il dira bien plus encore, avec une incomparable fermeté : voilà ce que l'empereur entendra. Celui-ci est humain ; celui-là est fidèle ; de part et d'autre donc, nous avons tout lieu de concevoir les meilleures espérances. Mais ni la fidélité du pontife, ni l'humanité de l'empereur ne nous inspirent autant de confiance que la miséricorde de Dieu ; car il se placera lui-même entre le sacerdoce suppliant et la majesté suppliée : il touchera le cœur du prince, il déliera la langue du prêtre, il secondera la parole de celui-ci, il disposera l'âme de celui-là, pour qu'il prête une oreille favorable aux prières qui lui seront adressées. Notre ville n'est-elle pas celle de toutes qui est la plus chère au Christ, soit à cause de ses premiers enfants, soit à cause de votre propre vertu ? De même que parmi les apôtres, Pierre fut le premier qui prêcha le Sauveur; de même, entre toutes les villes, comme je l'ai dit, Antioche fut la première qui reçut l'admirable couronne du nom chrétien. Dieu promit de sauver tous les habitants d'une ville où se trouveraient dix justes ; mais ici ce n'est pas dix, ni vingt, ni le double de ce nombre, qui servent le Seigneur avec un zèle qui ne s'est jamais démenti : comment ne pas espérer dès

lors un heureux succès, comment ne pas compter sur notre salut ?

J'entendis redire autour de moi cette sentence : « Les menaces du roi ressemblent à la colère du lion. » *Prov.*, XIX, 12. Et les esprits étaient abattus, et les voix étaient plaintives. Que répondrons-nous à cela ? Celui qui a dit : « Les loups et les agneaux paîtront ensemble, le léopard reposera à côté du chevreau, le lion mangera à la même crèche que le bœuf, » *Isa.*, XI, 6, 7, ne pourra-t-il pas faire de ce lion un agneau plein de douceur ? C'est à lui que nous devons adresser nos supplications, envoyer nos ambassadeurs; il enchaînera le courroux du prince, il nous délivrera de toutes les angoisses auxquelles nous succombons. Notre père accomplit au loin sa mission ; et nous, sans quitter la ville, remplissons une ambassade auprès du Roi des cieux, aidons Flavien de nos prières. La communion de l'Eglise peut beaucoup, si nos prières partent d'une âme gémissante, d'un cœur brisé par la douleur. Il ne s'agit pas de traverser la mer, d'entreprendre un long voyage. Que chacun de nous sans exception, sans distinction de sexe, soit en nous réunissant dans nos saints temples, soit en demeurant dans nos maisons, invoque le Seigneur avec une ardente piété ; et nul doute qu'il ne se rende à nos supplications.

D'où vient qu'il ne saurait en être autrement? C'est qu'il désire avant tout que nous ayons recours à lui, que nous l'invoquions en toutes choses; il veut être le centre unique de toutes nos actions et de toutes nos paroles. Les hommes, il est vrai ; quand nous prétendons les intéresser constamment à nos affaires, ne s'en occupent qu'avec dégoût, cherchent tous les moyens de s'y soustraire, sont importunés et fatigués de nos demandes ; mais la conduite du Seigneur est tout opposée : ce n'est pas quand nous recourons sans cesse à sa bonté, c'est quand nous cessons d'y recourir, qu'il s'irrite contre nous. Ecoutez le reproche qu'il fait aux Juifs : « Vous avez formé des desseins, mais non par mon inspiration ; vous avez fait des pactes, mais non par mon esprit. » *Isa.*, XXX, 1. Telle est le propre de ceux qui aiment : ils veulent agir dans tout ce qui intéresse l'objet aimé, et n'entendent pas que celui-ci fasse ou dise rien sans eux. Aussi, dans un autre endroit, Dieu revient-il au même reproche : « Ils ont régné, mais non par moi ; ils ont commandé, mais sans me soumettre leurs ordres. » *Ose.*, VIII, 4. Ne nous lassons donc pas de recourir à son amour, et nos plus graves difficultés ne pourront manquer de recevoir une solution favorable. Vous avez peur d'un homme ? Jetez-vous dans le sein de Celui qui règne dans les cieux, et vous n'aurez à souffrir aucun dommage. C'est ainsi que les anciens justes échappaient au malheur, et non-seulement les hommes, mais encore les femmes. Parmi les Hébreux exilés était une femme nommée Esther ; et voici comment cette Esther délivra tout son peuple de la mort à laquelle il était condamné : c'est par l'ordre du roi des Perses que les Juifs allaient être exterminés, et nul homme n'était capable de désarmer ce monarque irrité ; cette femme alors se dépouilla de ses riches habits, se couvrit d'un sac, et, se prosternant dans la cendre, elle priait Dieu, cet ami véritable des hommes, de l'accompagner auprès du roi. « Imprégnez mes paroles de votre grâce, Seigneur, disait-ellle ; mettez dans ma bouche un discours persuasif. » *Esth.*, XIV, 13.

Voilà ce que nous devons nous-mêmes demander pour notre évêque. Si la prière d'une femme put calmer la fureur d'un roi barbare, à plus forte raison notre docteur intercédant pour une si grande ville, de concert avec une Eglise si vénérable, fléchira-t-il un prince plein de clémence et de douceur. Il a reçu le pouvoir d'effacer les péchés commis envers Dieu; ne pourra-t-il pas obtenir le pardon et l'oubli de ceux qui ont été commis envers un homme ? Il est prince, lui aussi, et prince plus respectable encore, car la tête royale elle-même doit s'incliner sous les divines lois dont il est le ministre. De plus, quand il s'agit de faire descendre un bien du ciel, le roi vient au prêtre et non le prêtre au roi. Il a, lui aussi, la cuirasse de la justice, la ceinture de la vérité ; et, chargé qu'il est de porter aux hommes l'Evangile de la paix, sa chaussure est plus noble que celle de l'empereur. Il a le glaive de l'esprit, au lieu d'avoir une lance d'acier; son front est également orné d'une couronne. Ses insignes sont plus

beaux, ses armes plus précieuses; plus grand est son crédit, et sa force est plus grande. Ainsi donc, soit à cause de la supériorité de sa puissance, soit par l'effet de sa grandeur d'âme, et par-dessus tout, en vertu de sa confiance en Dieu, il parlera au souverain avec autant de fermeté que de prudence.

3. Ne désespérons donc pas de notre salut; mais adressons au Roi des cieux nos vœux et nos prières, nos supplications et nos larmes : telle est l'ambassade que nous avons à remplir; nous avons de plus le jeûne, qui sera notre auxiliaire et notre fidèle allié dans cette sublime ambassade. Lorsque l'hiver est passé et que le beau temps revient, le nautonier lance à la mer son navire, le soldat fourbit ses armes et tient prêt son cheval de bataille, l'agriculteur aiguise sa faux, le voyageur se met en route avec courage, sans regarder à la longueur du chemin, l'athlète quitte ses habits pour descendre dans l'arène ét combattre avec plus de liberté. Agissons de même : le jeûne est pour nous le retour de la belle saison, c'est notre été spirituel; fourbissons nos armes comme les soldats; aiguisons notre faux comme les laboureurs; comme les nautoniers, préparons-nous à braver les flots des passions et rendons nos pensées invincibles aux assauts de la concupiscence; disposons-nous à marcher vers le ciel comme des voyageurs intrépides; comme de vaillants athlètes, préludons au combat par un généreux dépouillement. Nous pouvons sans crainte prendre pour modèles, et le laboureur, et le pilote, et le soldat, et le voyageur, et l'athlète. C'est là ce qui faisait dire à Paul : « Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang; mais bien contre les principautés et les puissances : revêtons-nous donc de l'armure de Dieu. » *Ephes.*, VI, 12.

Avez-vous vu l'athlète? avez-vous vu le soldat? Comme le premier, descendez nu dans l'arène; comme le second, combattez avec toutes vos armes. Mais comment ces deux choses peuvent-elles exister ensemble? Un homme peut-il être à la fois vêtu et dépouillé? Comment? Je vais vous le dire. Rejetez loin de vous les affaires inutiles de la vie, et vous êtes un athlète; couvrez-vous des armes spirituelles, et vous êtes un soldat. Débarrassez-vous des vaines sollicitudes du siècle, car voici le moment du combat. Soyez armé de toutes pièces, car nous avons une rude guerre à soutenir contre les démons. Il faut être nu, pour ne donner aucune prise à l'ennemi qui lutte contre nous; il faut être entièrement couvert d'une armure impénétrable, pour ne recevoir des blessures dangereuses d'aucun côté. Cultivez votre âme avec soin, arrachez-en les épines, semez-y la parole de Dieu; que les principes de la vraie philosophie, semblables à de riches plantes, germent et se développent dans votre cœur; ne cessez de travailler ce champ qui vous est confié, et vous êtes un agriculteur véritable; c'est de vous que Paul dira : « L'agriculteur laborieux doit le premier recueillir les fruits. » II *Tim.*, II, 6. Il aimait à parler de cet art, puisqu'il écrivait aux Corinthiens : « C'est moi qui ai planté; Apollo est ensuite venu pour arroser; mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement. » I *Corinth.*, II, 6. Aiguisez votre faux, qui s'est émoussée dans les grossiers plaisirs des sens; aiguisez-la par le jeûne. Entrez dans la voie qui conduit au ciel; efforcez-vous d'atteindre à cette voie si difficile et d'y marcher. Or, comment pourrez-vous entrer dans ce chemin et le suivre? En châtiant votre corps, en le réduisant en servitude. Quand la porte est étroite, c'est un grave empêchement qu'un embonpoint excessif provenant de la bonne chère. Réprimez les flots mutinés des passions, commandez aux tempêtes des mauvaises pensées, mettez votre navire à l'abri du danger, déployez une grande vigilance, et vous êtes un sage pilote.

Or c'est dans le jeûne que nous trouvons tout cela; nous en serons instruits à cette école. Mais je ne parle pas du jeûne matériel; je parle de celui qui est selon l'esprit, et qui consiste à s'abstenir du péché plus encore que de la nourriture; car ce n'est pas le jeûne lui-même qui peut nous sauver, c'est l'union du jeûne avec la loi. L'athlète « n'est couronné, dit l'Apôtre, qu'autant qu'il aura légitimement combattu. » II *Tim.*, II, 5. De peur donc qu'en subissant la peine du jeûne nous n'en perdions la couronne, apprenons comment nous devons le pratiquer. Le pharisien dont il est parlé dans l'Evangile jeû-

nait; et cependant il sortit du temple les mains vides; il avait perdu le fruit de ses privations. Le publicain ne jeûnait pas; et cependant il fut préféré, lui qui n'observait pas cette pratique, à celui qui l'observait avec tant de régularité. Vous comprendrez par là que le jeûne est stérile sans l'accomplissement de tous les autres devoirs. Les Ninivites jeûnèrent, et Dieu leur fit miséricorde : les Juifs aussi jeûnèrent, et, loin d'en tirer aucun profit, ils n'en furent que plus coupables. Puis donc que le jeûne est un si grand danger pour ceux qui ne savent pas avec quelles dispositions il faut l'observer, instruisons-nous de ces dispositions, afin de ne pas courir sans but, de ne pas frapper dans le vide, de ne pas nous épuiser à lutter contre des fantômes.

Le jeûne est un remède; mais un remède, bien que souvent avantageux, est parfois inutile par la faute de celui qui l'emploie. Il importe, en effet, de savoir en quel temps, en quelle quantité, dans quelle circonstance il doit être administré; le tempérament du malade, les aliments qui lui conviennent, la saison de l'année, beaucoup d'autres choses enfin doivent également entrer en ligne de compte. Qu'un seul de ces points soit omis, alors même qu'on observerait tous les autres, et le remède nuit, au lieu de guérir. Si, lorsqu'il s'agit des maladies du corps, il faut procéder avec tant d'attention et de sagesse, combien plus, quand nous entreprenons la cure de notre âme, le redressement et la guérison de nos pensées, ne devons-nous pas tout considérer et scruter avec une diligence extrême!

4. Voyons de plus près comment les Ninivites jeûnèrent, et furent par suite délivrés de la colère du ciel. « Que les hommes, les chevaux, les brebis, les bœufs se privent de nourriture, » leur dit le Prophète. *Jon.*, III, 7. Que dites-vous? quoi! les animaux sans raison auront-ils à jeûner? Faudra-t-il que les bêtes de somme, les chevaux, les mulets, se couvrent du sac de la pénitence? Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? De même que, à la mort d'un riche du monde, non-seulement les serviteurs et les servantes revêtent des habits de deuil, mais les chevaux eux-mêmes sont couverts de lugubres draperies et conduits aux funérailles de leur maître, pour mieux faire éclater et sentir la grandeur de cette perte; de même, quand cette ville était menacée d'une complète destruction, le sac de la pénitence s'étendit et la loi du jeûne pesa sur les brutes elles-mêmes. Incapables qu'elles sont de parler, elles ne sauraient apprendre par la parole les vengeances du Seigneur; qu'elles les apprennent par la faim. Car enfin, si la ville était renversée, pourrait ajouter le Prophète, elle ensevelirait à la fois les hommes et les bêtes. Puisqu'elles sont destinées à participer au châtiment, n'est-il pas raisonnable qu'elles participent au jeûne?

Il se passa là quelque chose comme ce que font les prophètes. Quand un fléau va tomber du ciel sur la terre, à la vue des malheureux dénués de tout espoir et courbés sous le poids de la confusion, indignes de pardon et d'excuse, les prophètes, ne sachant plus à quel moyen recourir, comment protéger et défendre les condamnés, en appellent au sang des animaux. Touchés de compassion pour la mort des uns, ils supplient avec la mort des autres, ils préviennent le coup fatal en le faisant impitoyablement tomber sur une autre tête. Dans un temps où la famine désolait les Juifs, où la sécheresse ravageait leur contrée, ne leur laissant plus aucune ressource, l'un des prophètes disait : « Les génisses sont mortes devant leur crèche, les troupeaux de bœufs ont pleuré, parce qu'il n'y avait plus de pâturage. Toutes les bêtes de la terre se sont tournées vers vous, parce que les sources des eaux étaient taries. » *Joel*, I, 17. Un autre, déplorant les maux causés par la sécheresse, s'exprimait à peu près ainsi : « Les biches ont mis bas au milieu des champs et ont abandonné leurs petits, faute d'herbe pour les nourrir. Les onagres se sont arrêtés dans les forêts, aspirant l'air à la manière des dragons; leurs yeux se sont éteints, parce qu'ils n'ont plus trouvé d'herbe. » *Jerem.*, XIV, 5.

C'est pour cela que vous avez entendu Joël s'écrier : « Que l'époux sorte de sa chambre, que l'épouse quitte son lit, ainsi que les enfants qui sont encore à la mamelle. » *Joel*, II, 16.

Pour quelle raison, dites-moi, appelle-t-il à la prière un âge aussi tendre? Nul doute que ce ne soit pour la même raison. Tous ceux qui sont arrivés à l'âge d'homme ont irrité le Seigneur et provoqué sa colère; un âge exempt de péché l'apaisera. Voyons toutefois, comme je le disais tout à l'heure, ce qui dissipe le courroux du ciel : est-ce le jeûne seul? est-ce le sac de la pénitence? Nullement; c'est le changement de la vie entière. D'où le concluons-nous? Des paroles mêmes des prophètes. Après avoir parlé de la colère de Dieu et du jeûne des hommes, le même Joël, parlant de leur réconciliation et des causes qui l'ont amenée, dit ceci : « Dieu a vu leurs œuvres. » *Joel.*, III, 10. Quelles œuvres? Le jeûne ou le sac? Rien de tout cela; il les passe sous silence, et voici ce qu'il ajoute : « C'est que chacun s'est détourné de ses voies perverses, et Dieu, de son côté, s'est repenti du mal qu'il avait déclaré devoir leur faire. » Vous le voyez, ce n'est pas le jeûne qui les a soustraits au danger; c'est le changement de vie de ces infidèles qui leur a rendu Dieu bienveillant et favorable. Je dis cela, non pour que nous méprisions le jeûne, mais pour que nous l'honorions; et l'honneur du jeûne ne consiste pas à s'abstenir des aliments, il consiste à s'abstenir des péchés : celui-là surtout le déshonore, qui le voit uniquement dans la première de ces choses.

Vous jeûnez? montrez-le moi par vos œuvres. Par quelles œuvres? me demanderez-vous. Si vous voyez un pauvre, ayez-en pitié; si vous avez un ennemi, réconciliez-vous avec lui; si vous voyez votre ami mériter des louanges, ne lui portez pas envie; si vous rencontrez une femme remarquable par sa beauté, passez outre. Ce n'est pas la bouche seule qui doit jeûner; il est un jeûne aussi pour les yeux, les oreilles, les pieds et les mains, en un mot, pour tous les membres. Que les mains jeûnent, en s'abstenant de toute rapine et de tout soin d'accumuler; que les pieds jeûnent, en fuyant tous les spectacles défendus; que les yeux jeûnent, en apprenant à ne pas céder aux attraits dangereux, en se détournant de toutes les beautés étrangères. L'aliment des yeux, c'est la vue : si cette vue est illégitime et mauvaise, elle détruit le bon effet du jeûne et ruine le salut de notre âme; mais si cette vue est légitime et pure, elle embellit le jeûne et l'ennoblit. Ce serait une honteuse contradiction, de se priver en jeûnant d'une nourriture permise, tandis que du regard vous en prendriez une défendue. Vous ne portez pas de viande à votre bouche; n'aspirez pas la volupté par vos yeux. Le jeûne des oreilles consiste à n'écouter ni le dénigrement ni la calomnie, selon cette parole de l'Ecriture : « Ne prêtez pas l'oreille à de vains discours. » *Exod.*, XXIII, 1.

5. Que votre bouche jeûne aussi de tout propos contre la pudeur et la charité. A quoi nous servirait de ne pas manger des oiseaux ou des poissons, si nous nous dévorons entre frères? Le détracteur déchire à belles dents les chairs de son frère, met en lambeaux le corps de son prochain. C'est ce dont l'Apôtre veut nous détourner par le sentiment de la peur, quand il dit : « Si vous vous mordez et vous dévorez les uns les autres, prenez garde de finir par vous détruire. » *Galat.*, V, 15. Vous n'avez pas sans doute enfoncé vos dents dans la chair, mais bien le dard de la calomnie dans l'âme; vos soupçons injurieux ont fait des blessures profondes; vos coups portent à la fois sur vous-même, sur le prochain calomnié et sur beaucoup d'autres. Celui qui vous entend est lui-même votre victime : s'il est pécheur, il en devient plus lâche; s'il est juste, il est tenté d'orgueil, et le péché d'autrui le porte à concevoir une haute estime de lui-même. Bien plus, c'est l'Eglise entière que vous blessez dans son honneur; car tous ceux qui vous auront entendu n'accuseront pas le seul coupable, l'opprobre retombera sur toute la famille chrétienne. Ecoutez les infidèles : ils ne disent pas que tel homme est impudique et désordonné; mais, pour un chrétien qui aura failli, ils condamnent tous les chrétiens ensemble.

Ajoutez à cela que vous infligez, autant qu'il est en vous, une souillure à la gloire divine : comme la pureté de notre vie fait glorifier le nom de Dieu, nos désordres le font blasphémer; il est outragé par notre faute. En quatrième lieu, celui qui vous écoute avec de mauvaises dispositions rougit d'abord; mais vous l'amenez à perdre sa pudeur, vous en faites un ennemi dé-

claré. En cinquième lieu, vous encourez le châtiment et la vengeance par votre immixtion dans des affaires qui ne vous regardent pas. Que personne, en effet, ne me dise : Je ne serais un détracteur que dans le cas où je mentirais; mais si c'est la vérité que j'avance, je ne le suis nullement. Dire du mal des autres, alors même que ce mal serait vrai, c'est toujours un crime. Quand le pharisien accusait le publicain dans le temple, il disait vrai; et cela cependant ne lui fut pas une excuse. Le publicain, vous ne soutiendrez pas le contraire, était bien réellement publicain et pécheur; mais parce qu'il fut méprisé par le pharisien, il se retira purifié de toutes ses souillures. Voulez-vous corriger votre frère ? pleurez, priez, prenez cet homme en particulier, avertissez-le, donnez-lui des conseils, adressez-lui de vives exhortations. C'est ainsi que Paul agissait, « de peur qu'en revenant auprès de vous, disait-il aux fidèles, vous ne me soyez un sujet d'humiliation devant Dieu, et que je n'aie des larmes à verser sur beaucoup de ceux qui, s'étant rendus coupables, n'ont pas fait pénitence des impuretés et des fornications qu'ils ont commises. » II *Corinth.*, XII, 21.

Rendez votre charité manifeste envers le pécheur : persuadez-lui que, si vous l'avertissez de ses péchés, c'est pour son bien, pour le ramener à la sagesse, et non pour l'humilier et le perdre; embrassez ses genoux, baisez ses pieds, ne rougissez pas d'avoir recours à ces moyens, si toutefois vous désirez sincèrement sa guérison. Telle est la conduite des médecins, lorsqu'ils ont affaire à des malades difficiles : ils leur prodiguent toute sorte de caresses pour les déterminer à prendre un remède salutaire. Imitez, vous aussi, cet exemple : découvrez la blessure au prêtre. C'est là du discernement et de la prévoyance.

Je ne dois pas me borner à parler aux détracteurs; je conjure ceux qui les entendent de se boucher les oreilles et de marcher sur les traces du saint roi qui disait : « Je me suis élevé contre celui qui dans le secret parlait mal de son prochain. » *Psalm.* VI, 5. Dites à l'homme qui vient vous entretenir des autres : Avez-vous à me faire l'éloge de quelqu'un, à me le faire estimer, volontiers j'ouvre mes oreilles pour ne rien perdre de ce suave entretien; mais si votre intention est de mal parler, je vous arrête là, je ne saurais supporter l'ordure et l'infection. Que gagnerai-je à savoir que tel homme est un méchant? Que n'y perdrai-je pas au contraire? Adressez-vous à lui-même. Occupons-nous de ce qui nous regarde, voyons comment nous rendrons compte des péchés que nous avons commis; reportons sur notre propre vie cette laborieuse recherche et cette ardente curiosité. Quelle excuse pourrons-nous invoquer, de quelle indulgence serons-nous dignes si, ne pensant jamais à nous-mêmes, nous sommes toujours affairés pour ce qui concerne les autres? Examiner et fouiller d'un regard indiscret la maison de son voisin est une chose honteuse et flétrie comme une lâcheté; scruter sa vie, c'est une chose odieuse et tyrannique. Le ridicule s'ajoute même à l'odieux; car les hommes enclins à ce vice et qui se négligent eux-mêmes, n'ont pas plus tôt dévoilé le mal caché de leur frère, qu'ils prient et conjurent celui qui vient de recevoir leur confidence, de n'en rien dire au moins à personne. N'est-ce pas avouer qu'ils ont eux-mêmes commis une action blâmable? Si vous ne vouliez pas que la chose fût répétée, à plus forte raison ne deviez-vous pas la dire. Il était plus simple et plus sûr de ne pas parler. Quand vous avez perdu cet homme, c'est alors que vous avez à cœur de le sauver. Encore une fois, si vous ne voulez pas qu'un autre parle, ne parlez pas vous-même. Après que vous l'avez rendu dépositaire de votre secret, vos recommandations et vos prières pour qu'il le garde fidèlement sont vaines et superflues.

Mais il est si doux de médire! N'est-il donc pas encore plus doux de s'en abstenir? Celui qui médit se crée de mortelles inquiétudes : il est constamment assiégé de soupçons et de craintes; il se repent, mais trop tard; il se mord la langue, mais en vain; il tremble que ses paroles, en se répandant, ne lui suscitent de graves dangers, et n'exposent ceux qui les auront redites à des inimitiés dont on pouvait si facilement supprimer la cause. Il n'en est pas ainsi de celui qui sait garder le silence; rien n'ébranle sa sécurité ni ne trouble sa joie. « Avez-vous entendu une parole contre votre prochain, est-il écrit, qu'elle

meure en vous-même ; assurez-vous ainsi qu'elle ne vous déchirera pas. » *Eccli.*, XIX, 10. Que signifie cette expression : « Qu'elle meure en vous-même ? » Etouffez-la, ensevelissez-la dans votre cœur ; ne lui donnez pas d'issue, ne lui permettez même aucun mouvement. Faites mieux, ne souffrez pas que devant vous on parle mal des autres. Si vous avez entendu la médisance, tenez-la soigneusement cachée ; donnez-lui la mort et tâchez de l'oublier, afin de ressembler à ceux qui ne l'ont pas entendue, et de continuer à vivre dans le calme et la tranquillité. Si les détracteurs parviennent à savoir que nous avons plus d'aversion pour eux que pour ceux dont ils parlent, eux-mêmes se corrigeront enfin de cette mauvaise habitude ; ils renonceront à ce péché, nous loueront même de notre conduite, nous proclameront leurs bienfaiteurs et leurs sauveurs.

Il ne faut médire de personne.

Le bien qu'on dit de quelqu'un et les éloges qu'on lui donne engendrent l'amitié ; par contre, les médisances et les calomnies engendrent la haine : de là naissent aussi, comme d'une source intarissable, les injures et les discussions. De même, si nous négligeons nos propres intérêts, c'est que nous nous épuisons en vaines recherches sur le compte d'autrui. L'homme qui passe son temps à médire, à discuter les mœurs de son prochain, n'en a jamais assez pour examiner et régler sa propre vie ; toutes ses forces s'épuisent à des choses étrangères ; est-il étonnant que tout en lui soit dans le désordre et l'abandon ? C'est beaucoup si nous faisons quelques progrès dans le bien quand tous nos loisirs sont consacrés à l'examen de nos fautes, à l'amélioration de notre vie ; mais si vous êtes absorbé par les péchés des autres, comment pourrez-vous songer à ceux que vous commettez ?

6. Fuyons donc, mes bien-aimés, fuyons les détractions, sachant bien que c'est là le gouffre où le diable nous entraîne et nous enveloppe de ses rets. Oui, c'est pour nous plonger dans l'oubli de nous-mêmes et nous charger d'une plus lourde responsabilité, que le diable nous porte à ce vice. En effet, le seul mal qui en résulte n'est pas que nous ayons à rendre compte de nos paroles, mais bien que nos péchés deviennent par là plus graves et moins excusables : celui qui s'est montré sans pitié pour le prochain, ne saurait espérer de pardon pour lui-même. Ce n'est pas seulement sur la nature de nos fautes, c'est aussi sur la manière dont nous aurons jugé nos frères, que portera la sentence de Dieu. Voilà pourquoi le Sauveur a dit : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés. » *Matth.*, VII, 1. Le péché ne paraîtra donc pas toujours au tribunal du souverain Juge, tel qu'il fut ici-bas : nos propres jugements à l'égard des autres ajouteront inévitablement à sa gravité. L'homme doux, compatissant, charitable, allégera le poids de ses iniquités ; l'homme acerbe, cruel, implacable, l'aggravera. Eloignons donc de nos lèvres toute parole de détraction ; car, alors même que nous pousserions l'austérité jusqu'à manger de la cendre, cela ne nous serait d'aucune utilité si nous parlons mal de nos frères. Ce qui souille l'homme, a dit plus d'une fois le Seigneur, ce n'est pas ce qui entre dans sa bouche, c'est ce qui en sort. N'adresseriez-vous pas les plus sévères reproches à celui qui remuerait une boue fétide quand vous passez ? faites de même à l'égard du détracteur. L'odeur qui s'exhale d'un bourbier qu'on remue, n'affecte pas aussi péniblement vos organes corporels, que les turpitudes morales dont on réveille le souvenir et dont on découvre la laideur, affecte et flétrit votre âme.

Donc, tenons-nous constamment en garde contre les médisances, les paroles honteuses et les blasphèmes ; ne disons de mal ni contre le prochain ni contre Dieu. Beaucoup de médisants en viennent à ce degré de démence qu'après s'être exercés contre les hommes, leur langue s'attaque à Dieu lui-même. Voulez-vous mesurer l'étendue de ce mal, voyez les circonstances où nous sommes placés : Un homme est outragé ; et nous voilà tous dans le tremblement et l'épouvante, non-seulement ceux qui se sont rendus coupables de cet outrage, mais encore ceux qui n'ont rien à se reprocher. Chaque jour de nouvelles injures sont faites à Dieu. Que dis-je, chaque jour ? à chaque heure, les riches et les pauvres, ceux qui sont dans la joie et ceux qui sont dans l'affliction, les calomniateurs et les calomniés l'outragent ; et nul n'y fait attention.

S'il a permis que l'un de ses serviteurs soit maintenant offensé, c'est pour que le danger provenant de l'offense vous apprenne quelle est la bonté de notre commun Seigneur.

Ce n'est là qu'un fait isolé et qui se produit pour la première fois; nous ne pensons pas néanmoins qu'il y ait pour nous de pardon ou de justification possible. Voilà que nous offensons Dieu tous les jours, sans jamais revenir à lui; et son infatigable longanimité nous supporte encore. Voyez-vous à quel point la clémence du Seigneur est admirable? Ceux qui ont pris part à la sédition ont été saisis, jetés dans les cachots, envoyés au supplice; et nous sommes toujours dans la frayeur, et le prince offensé n'a pas encore connu les faits, ni porté la sentence. Nous ne cessons d'outrager Dieu, et personne ne se laisse toucher par sa douceur et sa miséricorde. Il suffit cependant d'avouer le crime en sa présence, et le crime est remis. Le contraire a lieu par rapport aux hommes : ceux qui avouent sont plus sûrement punis.

C'est ce que nous voyons dans les circonstances présentes : les uns ont péri par le fer, les autres par le feu, d'autres encore par la dent des bêtes; et l'on ne s'est pas contenté de sévir contre les hommes, on n'a pas même épargné les enfants. Ni la faiblesse de l'âge, ni l'exaltation du moment, ni les suggestions du diable auxquelles plusieurs avaient cédé, ni le poids accablant des impôts, ni l'indigence, ni la promesse qu'ils faisaient de ne plus commettre de tels attentats, rien n'a pu les arracher au supplice. On les entraînait sans pitié vers le gouffre, entre deux rangées de soldats qui les poussaient et les gardaient de près, pour que personne n'essayât de les ravir aux mains de la justice. Et leurs mères les suivaient de loin, se voyant enlever l'objet de leur tendresse, sans oser déplorer hautement leur malheur, car l'amour était vaincu par la crainte, et la voix de la peur étouffait le cri de la nature. Semblables à ceux qui, du rivage, voient avec douleur de malheureux naufragés, sans pouvoir approcher d'eux, ni leur tendre une main secourable, ces mères infortunées, éloignées de leurs enfants par la terreur des armes comme par des flots irrités, n'osaient rien faire pour les disputer à la mort et cachaient même leurs larmes.

Est-ce que ce tableau ne vous dit pas quelle est la bonté de Dieu, combien elle est ineffable, infinie, à quel point elle dépasse toute parole humaine? Ici, je ne saurois assez vous le dire, l'offensé n'est pas d'une autre nature que nous, et l'offense était sans antécédent et sans exemple; de plus, il n'était pas là, il n'a rien vu, rien entendu : et cependant aucun des accusés n'a trouvé grâce. A l'égard de Dieu, rien de tout cela ne peut se dire. Il existe entre l'homme et son créateur une telle distance qu'aucune expression ne saurait l'égaler; il est sans cesse en butte à nos outrages, il les voit et les entend : il n'a pas néanmoins lancé sa foudre; il n'a pas commandé à la mer d'inonder la terre et de nous engloutir, ni à la terre d'ouvrir ses abîmes et d'absorber les pécheurs; il les supporte, il les traite avec longanimité, il s'engage même à pardonner leurs prévarications, s'ils veulent seulement faire pénitence et promettre de ne plus l'offenser à l'avenir.

En vérité, voici le moment de nous écrier : « Qui racontera les puissances du Seigneur? Qui fera jamais entendre toutes ses louanges? » *Psalm.* CV, 2. Combien qui non-seulement ont renversé les images de Dieu, mais les ont même foulées aux pieds? Toutes les fois que vous êtes impitoyable envers un homme placé sous votre dépendance, que vous le spoliez, que vous l'accablez et l'écrasez, vous marchez sur l'image de Dieu. Entendez Paul vous dire que l'homme ne doit pas couvrir sa tête, parce qu'il est l'image de Dieu, le reflet de sa gloire. Et Dieu lui-même n'a-t-il pas dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance? » *Genes.*, I, 26. Si vous m'objectez que l'homme et Dieu ne sont pas de la même substance, que signifie cela? Une statue d'airain n'est pas assurément de la même substance que l'empereur; ce qui n'a pas soustrait au supplice ceux dont l'audace avait outragé des statues. Il en est de même des hommes : bien qu'il ne faille pas voir en eux la substance divine et qu'elle n'y soit pas en effet, Dieu les a déclarés son image; vous deviez, à ce titre, les entourer de respect et d'honneur. Eh

bien, voilà que, pour un peu d'or, vous les abreuvez de chagrins, vous les maltraitez en toute manière; et vous n'avez pas encore reçu le châtiment de votre conduite.

7. Puisse aujourd'hui s'opérer en vous un changement heureux et salutaire! Car, je vous le prédis et je vous l'atteste, si, malgré cet orage qui a fondu sur nous, nous demeurons plongés dans la même indifférence, plus tard nous aurons à souffrir des maux encore plus terribles que ceux dont nous sommes actuellement menacés. Et maintenant même, je crains moins la colère du prince que votre propre torpeur. Avoir prié pendant deux ou trois jours ne suffit nullement pour notre défense; il faut un changement complet de vie, il faut que, renonçant à nos désordres, nous entrions dans le chemin de la vertu pour ne plus le quitter. De même que les malades, s'ils n'embrassent un genre de vie sagement réglé, ne tirent aucun profit d'un régime observé pendant quelques jours; de même, un amendement de peu de durée ne saurait être d'aucune utilité pour les pécheurs, s'ils ne se soumettent pas pour toujours aux lois de la sagesse. Celui-là ne gagne rien à se laver de ses souillures, est-il dit, qui revient aussitôt se vautrer dans la boue : celui-là ne gagne pas davantage, qui fait pénitence durant quelques jours et retourne à ses premières habitudes.

Fréquence es tremblements de rre à Anoche.

Ah! ce que nous avons constamment fait, ne le faisons pas à l'heure présente. Avertis plus d'une fois par des tremblements de terre, par la famine et la sécheresse, on nous a vus trois ou quatre jours plus sages et moins emportés; puis nous sommes redevenus les mêmes : voilà pourquoi ces nouvelles calamités. Si nous n'avons pas su jusqu'à ce moment prendre une résolution décisive, prenons-la du moins aujourd'hui : persévérons dans nos sentiments de piété, gardons la même mansuétude, afin de ne pas rendre nécessaire un autre fléau. Dieu ne pouvait-il pas écarter nos malheurs actuels? Mais il les a permis pour que la crainte d'un autre homme ramenât à la sagesse ceux qui s'élèvent contre la suprême majesté.

Ne me dites pas que beaucoup de coupables se sont dérobés au châtiment, tandis que beaucoup d'innocents l'ont subi. C'est ce que j'ai souvent entendu dire, non-seulement à propos de cette sédition, mais dans toutes les circonstances semblables. Que répondre à cette difficulté? C'est que s'il en est qu'on ait jetés dans les fers sans qu'ils eussent pris part à cette sédition, peut-être avaient-ils commis des fautes plus graves, dont ils ne s'étaient pas repentis; et c'est pour cela qu'ils sont frappés. Tel est l'ordre accoutumé de la divine Providence : quand nous avons péché, Dieu n'exerce pas aussitôt sa vengeance; il nous donne le temps de nous repentir et de changer de vie. Si, parce que nous n'aurons pas été châtiés sur l'heure, nous présumons que nos péchés sont oubliés et méprisons sa bonté, c'est quand nous n'y pensons pas que nous sommes enveloppés dans les arrêts de sa justice. Il faut conclure de là que, lorsque nous ne sommes pas immédiatement punis de nos désordres, nous ne devons pas nous livrer à la confiance, dans le cas où nous n'avons pas changé, puisque le châtiment peut tomber sur nous à l'improviste.

Ainsi donc, que vos péchés passés et qui n'ont pas été punis, ne vous laissent pas sans sollicitude, mes bien-aimés; craignez plutôt à cause de cela même, sachant combien il est facile à Dieu de vous punir quand il le voudra. C'est encore une fois, pour vous donner le temps de faire pénitence qu'il vous a d'abord épargnés. Ne disons donc plus : Cet homme a été frappé malgré son innocence; cet autre a fui le châtiment bien qu'il fût coupable du crime. L'innocent puni, je l'ai dit, expie d'autres péchés; et le coupable non puni, s'il ne se convertit pas, sera pris dans un autre piége. Si telle est notre persuasion, nous ne perdrons jamais de vue les fautes que nous avons commises; nous serons toujours dans la crainte et le tremblement, en prévision de la peine méritée, au souvenir incessant de ces mêmes fautes. En effet, rien ne remet les péchés dans notre mémoire comme la peine et le châtiment. L'histoire des frères de Joseph nous en fournit une preuve éclatante. Treize ans s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient vendu leur frère; mais, craignant d'être punis, tremblant pour leur vie même, ils se souvinrent de leur péché et se disaient les uns aux autres :



« Oui, nous sommes dans le péché à cause de notre frère Joseph. » *Genes.*, XLII, 21. Voyez-vous comme une semblable crainte les ramène à la pensée de leur mauvaise action? Ils ne le sentaient pas au moment du péché; mais ils y songent à la vue du châtiment. Instruits de toutes ces choses, prenons la résolution de nous corriger et de changer de vie; n'attendons pas la fin de nos épreuves pour revenir à la religion et pratiquer la vertu.

Il est trois commandements que je veux aujourd'hui vous rappeler; puissé-je les voir en honneur parmi vous durant ces jours de jeûne! Ne parlez mal de personne, n'ayez aucune inimitié, éloignez de votre bouche la funeste habitude des jurements. Et de même que, lorsqu'il s'agit d'un nouvel impôt, chacun de vous rentrant dans sa maison et convoquant sa femme, ses enfants et ses serviteurs, se concerte avec eux pour aviser aux moyens de s'acquitter envers l'Etat; de même, à l'occasion de ces préceptes spirituels, une fois rentrés dans votre famille, appelez à vous tous ceux qui la composent, et dites-leur : Un tribut spirituel vient de nous être imposé, un tribut qui doit nous affranchir et nous sauver des calamités présentes, un tribut dont l'effet est d'enrichir ceux qui le paient, au lieu de les appauvrir : il consiste à supprimer entièrement les inimitiés, les médisances et les jurements. Mettons toute notre attention et nos soins, consacrons tous nos efforts à bien remplir ces préceptes; avertissons-nous réciproquement, corrigeons-nous les uns les autres, afin qu'en partant d'ici nous ne demeurions pas débiteurs de la justice divine, obligés de recourir à des emprunts, exposés par là même au sort des vierges folles, à la perte de notre salut éternel.

Si nous réglons ainsi notre conduite, j'ose dès ce moment vous promettre et vous garantir que nos épreuves auront une heureuse issue, que nous en serons bientôt délivrés, et, ce qui l'emporte infiniment sur tout le reste, que nous obtiendrons les biens à venir. Il fallait sans doute vous proposer d'abord la vertu dans son ensemble; mais le meilleur moyen, dans ma pensée, de nous réformer nous-mêmes, c'est de considérer les diverses parties de la loi qui nous est offerte et d'aller progressivement de l'une à l'autre. Comme le laboureur ayant un champ devant lui, poursuit sa tâche par degrés, et parvient de la sorte à la terminer, ainsi devons-nous, pendant cette sainte quarantaine, nous imposer l'obligation d'observer avec zèle ces trois commandements; et nul doute que, si nous en contractons l'habitude avec intelligence et fermeté, nous n'arrivions aisément à l'observation des autres, et que nous ne parvenions même à la cime la plus élevée de la philosophie chrétienne. Nous recueillerons ainsi par l'espérance tous les biens de cette vie, nous paraîtrons ensuite devant le Christ avec une assurance inébranlable pour posséder à jamais les trésors cachés de la patrie céleste. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui gloire soit au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

QUATRIÈME HOMÉLIE.

Exhortation au peuple sur le courage et la patience, d'après l'exemple de Job et des trois enfants de Babylone; puis, sur l'abstinence et les jurements.

1. Béni soit Dieu, qui a daigné parler avec amour à vos âmes affligées et raffermir vos esprits abattus! Or, que vous ayez réellement entendu dans vos âmes la voix de Dieu, j'en ai pour preuve le zèle que vous manifestez et votre empressement à venir écouter la parole évangélique. Une âme accablée par la douleur et comme enveloppée d'un nuage de tristesse, ne saurait recueillir avec attention aucun de nos enseignements; et je vous vois accourir à nos réunions saintes avec une impatiente ardeur, et, laissant de côté vos sujets de larmes, triompher de toutes vos craintes par l'amour de la vérité. Aussi, m'unissant à vous, je rends grâces à Dieu de ce que le malheur n'a pas été plus fort que votre philosophie : ni le plus sombre avenir n'a brisé votre courage, ni la tribulation présente n'a refroidi votre ferveur, ni la crise que nous traversons n'a ralenti votre zèle. Que dis-je? au

lieu de le ralentir, elle l'a rendu plus ardent; au lieu de le dissoudre, elle l'a fortifié; au lieu d'en éteindre la flamme, elle a paru lui fournir un nouvel aliment. L'Agora, sans doute, est déserte; mais l'église est remplie. Là règnent le silence et le deuil; ici l'action de grâces et la joie spirituelle.

Lors donc que vous serez dans l'Agora, mes bien-aimés, et que cette morne solitude vous arrachera des soupirs, courez vers l'église, votre mère; et soudain elle vous consolera par la vue de ses nombreux enfants : entourés d'un chœur de véritables frères, vous sentirez s'évanouir toute votre tristesse. Dans la cité nous désirons rencontrer un homme, comme si nous habitions le désert; nous réfugions-nous dans le saint temple, la foule nous presse de toutes parts. Quand la mer bouillonne et bondit sous les coups redoublés de la tempête, tous les matelots effrayés cherchent un asile dans le port : de même, les orages qui ont soufflé sur l'Agora et bouleversé la ville, forcent tous les habitants à se réfugier dans cette enceinte et resserrent entre eux les liens de la charité chrétienne. Offrons donc à Dieu nos remerciements et nos louanges en voyant les fruits abondants que la tribulation nous a donnés, le bien que la tentation nous procure. Sans tentation, pas de couronne; sans combat, pas de récompense; sans arène, pas d'honneur; sans châtiment, pas de pardon; sans hiver, pas d'été. Et cela s'applique, non-seulement aux hommes, mais encore à tout ce que la terre produit. Il faut à la semence beaucoup de pluie, des nuages qui s'amoncellent, des glaces prolongées, pour que l'épi se forme et se développe au retour de la belle saison : le temps de la semence est le temps de la pluie.

Dans les calamités le peuple d'Antioche se réfugiait dans les églises.

Maintenant donc que nous avons subi les rigueurs de l'hiver, de l'hiver qui frappe les âmes, non de celui qui refroidit l'atmosphère, semons, nous aussi, pendant que cet hiver dure encore, afin de moissonner pendant l'été; semons des larmes, afin de moissonner la joie. Ce n'est pas moi qui parle, c'est le Prophète royal : « Ceux qui sèment dans les pleurs, dit-il, moissonneront dans l'allégresse. » *Psalm.* CXXV, 5. La pluie qui tombe avec abondance ne fait pas germer et croître les plantes avec autant de succès que la rosée des larmes féconde et multiplie les germes de la piété : cette douce rosée purifie l'âme, éclaircit l'entendement, fait promptement mûrir les fruits de la bonne doctrine. Aussi faut-il creuser un profond sillon pour la recevoir. C'est ce dont nous avertit encore un prophète : « Disposez vos terres avec soin, et ne semez pas au milieu des épines. » *Jerem.*, IV, 3. Comme le laboureur qui enfonce bien avant la charrue dans le sol prépare un lieu sûr à la semence, pour qu'elle ne reste pas à la surface et que, cachée dans le sein de la terre, elle y déploie largement ses racines, ainsi devons-nous agir nous-mêmes : la tribulation est en quelque sorte le soc au moyen duquel notre cœur sera profondément déchiré. Un autre prophète nous rappelle ce devoir quand il dit : « Déchirez vos cœurs, et non vos vêtements. » *Joel*, II, 13. Retournons donc la terre de notre cœur, afin d'en arracher toute mauvaise herbe, toute mauvaise pensée; que la pure semence de la piété tombe sur une terre pure.

Si nous ne travaillons pas à notre renouvellement, si nous ne semons pas, si nous ne versons pas des larmes, aujourd'hui que nous sommes en face de la tribulation et du jeûne, quand est-ce que nous en viendrons jamais à nous convertir? Sera-ce quand nous serons délivrés de nos terreurs, et que nous aurons retrouvé nos délices? C'est ce qui n'aura pas lieu : la sécurité et les délices nous plongent ordinairement dans la langueur, tandis que la crainte et la souffrance ont coutume de réveiller le zèle, et rappellent à elle-même l'âme qui s'égare au dehors et s'épuise à des occupations étrangères. Ne nous affligeons donc pas de cette épreuve; mais plutôt rendons-en grâces à Dieu, puisqu'elle est pour nous la source d'un si grand bien. Lorsque le laboureur vient de confier à la terre une semence qu'il avait recueillie avec tant de peine et d'efforts, il appelle la pluie de tous ses vœux. Qu'un homme qui n'a pas la première notion de ces choses en soit témoin, il en sera certainement étonné, et peut-être se dira-t-il à lui-même : Que fait celui-ci? Le voilà qui disperse ce qu'il a ramassé; et non-seulement il le disperse, mais encore il prend soin de le mêler à la terre, pour qu'il lui soit

entièrement impossible de le ramasser de nouveau. Bien plus, le voilà qui demande instamment de la pluie, pour que tout se gâte et tombe en pourriture. Il tremble donc en voyant briller les éclairs et tomber la foudre. Le laboureur, au contraire, tressaille à cette vue d'espérance et de bonheur : il ne considère pas le présent, mais il songe à l'avenir; il ne voit pas l'orage qui se déchaîne, il suppute les gerbes qu'il devra lier; il n'aperçoit pas les grains qui pourrissent, mais les épis que le printemps fera surgir; il a sous les yeux, non la terre inondée, mais l'aire poudreuse.

Que tels soient aussi nos sentiments : ne pensons pas à nos calamités, à nos douleurs actuelles, mais bien à l'utilité que nous en retirons, aux précieux résultats qu'elles doivent produire; il est une autre aire où les gerbes s'entasseront. Si nous montrons de la vigilance, nous retirerons, en effet, un grand fruit des circonstances actuelles, et nous remplirons sans peine notre grenier spirituel. Oui, soyons vigilants, et non-seulement la tribulation ne nous sera pas nuisible, mais encore elle nous sera singulièrement avantageuse; demeurons dans la torpeur, et c'est la délivrance même qui nous perdra. L'homme négligent trouve une occasion de ruine dans le bonheur comme dans le malheur, tandis que la vigilance nous fait également profiter de l'un et de l'autre. Que l'or soit longtemps plongé dans l'eau, rien n'est altéré dans sa nature; qu'il passe par le feu, il n'en sort que plus brillant. Soumettez aux mêmes épreuves le foin ou la boue, celui-là pourrit ou brûle, celle-ci se dissout ou tombe en poussière. Ainsi en est-il du juste et du pécheur : le premier reste pur dans le calme comme l'or plongé dans l'eau, et brille d'un plus vif éclat dans la tourmente comme l'or éprouvé par le feu; le second se dissout et se corrompt dans le calme comme la boue et le foin dans l'eau, il se consume et se détruit dans la tentation comme ces mêmes objets dans le feu.

2. Ne nous laissons donc pas abattre par les malheurs présents. Si vous êtes pécheur, vos péchés seront aisément détruits et dévorés par la tribulation; si vous êtes juste et vertueux, elle rendra votre vertu plus solide et plus belle; si vous veillez et pratiquez la sobriété, vous serez au-dessus de toute atteinte. Ce n'est pas la tentation, c'est la faiblesse de l'homme tenté qui l'entraîne à sa ruine. Voulez-vous avoir sujet de vous réjouir, obtenir votre délivrance et posséder le bonheur, ne cherchez ni ce bonheur ni cette délivrance; désirez plutôt d'avoir une âme pleine de courage et qui sache supporter tous les maux. Si vous n'en venez pas là, non-seulement vous serez vaincu par la tentation, mais la paix elle-même achèvera de vous renverser et de vous perdre.

Pour vous convaincre que c'est la défaillance de votre esprit, et non le malheur des temps, qui met votre salut en péril, écoutez ce que dit le Sauveur dans l'Evangile : « Quiconque entend mes paroles et les accomplit, sera semblable à l'homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc; la pluie est tombée, les fleuves ont débordé, les vents se sont déchaînés, ils se sont précipités sur cette maison, et néanmoins elle est restée debout, parce que le roc lui servait de fondement. » Le divin Maître ajoute : « Quiconque entend mes paroles et ne les accomplit pas, sera semblable à l'insensé qui a bâti sa maison sur le sable; la pluie est tombée, les fleuves ont débordé, les vents se sont déchaînés; ils se sont précipités sur cette maison, et voilà qu'elle a été renversée, et elle n'a plus été qu'un vaste amas de ruines. » *Matth.*, VII, 24-27. N'est-il pas évident que la ruine provient, non de la fureur des tentations, mais de la folie des hommes? Des deux côtés, en effet, c'est la pluie et la pluie, ce sont les fleuves et les fleuves, les vents et les vents; deux maisons ont été bâties, mêmes constructions, mêmes épreuves; mais le dénouement est loin d'être le même, parce que le fondement ne l'était pas. Donc, encore une fois, ce n'est pas la nature des tentations qui cause la ruine, mais bien l'imprudence de celui qui bâtit. S'il en était autrement, la maison bâtie sur le roc aurait dû crouler comme l'autre, et c'est ce qui n'a pas eu lieu.

N'allez pas vous imaginer que ces choses ont été dites des maisons matérielles; il s'agit uniquement là d'une âme qui réalise dans ses œuvres ou qui laisse de côté les divines paroles qu'elle a entendues. C'est sur un tel fondement que Job

avait établi son âme; et la pluie tomba, mais une pluie de feu, qui consuma tous ses troupeaux; les fleuves débordèrent, mais coup sur coup, sans interruption et sans relâche, des messagers de malheur qui se succédaient l'un à l'autre, celui-ci annonçant la perte des brebis, celui-là celle des chameaux, un troisième la mort des enfants; les vents se déchaînèrent, et sa femme disait ces paroles empoisonnées : « Lance contre Dieu ta malédiction et meurs. » *Job,* II, 9. Et cette maison ne croula pas, et cette âme ne fut pas renversée, et le juste ne fit entendre aucun blasphème; il rendit, au contraire, grâces à Dieu par cette mémorable sentence : « Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout repris, c'est selon son bon plaisir que ces choses ont été faites. » *Ibid.*, I, 21. Vous le voyez donc bien, ce n'est pas à la tentation, c'est à notre lâcheté que nous devons nous en prendre; car l'homme fort le devient encore davantage dans la tribulation. Qui dit cela? Un homme nourri dans les épreuves, l'heureux Paul; et voici dans quels termes : « La tribulation produit la patience; la patience fait la victoire dans l'épreuve, et de cette épreuve naît l'espérance. » *Rom.,* V, 3 et 4.

De même que les chênes robustes, agités et secoués en tous sens par des vents impétueux, bien loin d'être jetés à terre, acquièrent par ces secousses mêmes plus de force et de stabilité; de même, une âme sainte et qui vit dans l'exercice de la piété ne se laisse pas abattre par les assauts des tentations et des peines, mais y puise, au contraire, plus de patience et d'énergie, à l'exemple de ce patriarche qui sortit de toutes ses épreuves plus digne d'admiration et de respect. Nous voici maintenant exposés à la colère d'un homme, d'un homme sujet aux mêmes souffrances que nous, dont l'âme est semblable à la nôtre, et nous sommes frappés de terreur; mais alors c'était le démon, cet esprit envieux et pervers, qui déployait sa colère contre un homme, et, pour satisfaire cette colère, il avait recours à toutes les machinations, il mettait en œuvre toutes ses fourberies, sans pouvoir néanmoins triompher du courage de ce juste. Un simple mortel passe aisément du courroux à la clémence; n'importe, la frayeur nous fait subir les angoisses de la mort. L'ennemi de Job n'était autre que le diable, qui ne saurait avoir pitié de la nature humaine, qui nous fait une guerre acharnée, qui ne connaît dans sa fureur ni paix ni trêve; et le juste cependant se riait de ses traits. Comment justifier notre conduite, sommes-nous dignes de pardon, quand nous fléchissons sous la colère d'un homme, nous que la grâce a formés à une si haute philosophie; tandis que ce patriarche, sous l'Ancien Testament, avant le règne de la grâce, montra tant de magnanimité dans une lutte aussi terrible?

Ne cessons, mes bien-aimés, de nous adresser réciproquement ces belles leçons et de nous ranimer par de telles paroles. J'en appelle à vous-mêmes, j'en appelle à votre conscience : l'épreuve ne nous a-t-elle pas été d'une grande utilité? Le licencieux est devenu modeste, le caractère intraitable s'est humilié, l'indolent est aujourd'hui plein de zèle, des chrétiens qui ne visitaient jamais l'église, qui ne fréquentaient que les théâtres, ont fait maintenant de l'église leur séjour habituel. Seriez-vous donc affligés de ce que, par la crainte, Dieu vous aurait ramenés dans le chemin de la vertu? de ce que par la tribulation il vous aurait conduits à la pensée du salut? Votre conscience est tourmentée sans doute; votre cœur est chaque jour assombri par la perspective de la mort et par les plus affreuses menaces. Tant mieux! c'est cela même qui nous fera progresser dans le bien, et notre piété grandira dans de telles angoisses. Dieu pourrait en ce même jour nous délivrer de tous ces maux; mais non, avant que nous soyons purifiés, que notre conversion soit complète, notre repentir ferme et durable, il ne brisera pas nos liens.

Celui qui traite l'or ne le retire pas du creuset, qu'il ne l'ait vu dégagé de tout alliage : Dieu ne nous arrachera pas non plus à la tourmente, qu'il ne nous ait entièrement réformés. Semblable encore à celui qui joue de la harpe et qui se garde bien, soit d'en trop tendre les cordes, de peur de les briser, soit de les trop détendre, ce qui détruirait l'harmonie de l'instrument; Dieu n'abandonne notre âme ni à de trop longues tribulations, ni à une paix trop absolue : il règle

chaque chose selon les vues de sa sagesse. Il ne veut pas que nous jouissions d'une continuelle paix, qui nous ferait tomber dans l'indolence; il ne permet pas que nous soyons soumis à des tribulations continuelles, qui nous jetteraient dans l'abattement et le désespoir.

3. Laissons-lui donc le soin de mettre fin à nos malheurs quand il le jugera convenable; pour nous, contentons-nous de prier et de nous appliquer aux exercices de la piété. Notre œuvre à nous, c'est de changer de conduite et d'embrasser la vertu; celle de Dieu, c'est de nous délivrer de nos misères. Il désire plus que vous ne le désirez vous-même, bien que vous soyez en butte à la tentation, éteindre ce feu dévorant; mais il attend que vous ayez mis ordre aux affaires de votre salut. De la paix est provenu le trouble : nous avons lieu d'espérer que du trouble viendra la paix. Ni l'hiver ni l'été, ni la tempête ni le calme, ni la nuit ni le jour ne sont permanents : il en est de même de la tribulation; la paix reviendra, si seulement, au milieu de la tribulation, nous rendons sans cesse grâces à Dieu.

Les trois jeunes Hébreux furent jetés dans la fournaise; mais les sentiments pieux dont ils étaient animés ne les abandonnèrent pas dans cette circonstance et les flammes ne purent les effrayer; loin de là, du sein de ces mêmes flammes ils faisaient entendre leurs prières et leurs chants avec plus de zèle que s'ils eussent été dans leurs chambres, à l'abri de tout danger. C'est pour cela que le feu leur devint un mur de protection, la flamme un vêtement, la fournaise une fontaine rafraîchissante. Elle les avait reçus liés, elles les rendit libres; on lui avait donné à dévorer des corps mortels, elle les respecta comme s'ils eussent déjà possédé la vie immortelle; elle oublia la nature de ces enfants, pour ne se souvenir que de leur piété; le tyran avait attaché leurs pieds, et ces pieds enchaînèrent la puissance du feu. Chose merveilleuse! c'est la flamme qui délie les captifs, elle devient leur humble servante, tant elle se montre soumise à leur pouvoir. Leur piété transforme la nature des éléments. Je me trompe; par un plus étonnant prodige, elle en suspend les effets, sans en changer la nature, en la laissant subsister dans toute son intégrité; car elle n'éteignit pas le feu, elle le mit hors d'état de nuire. Mais ce qu'il y a de plus étonnant et de plus merveilleux encore, ce n'est pas seulement à des corps saints, c'est même à leurs vêtements, à leurs chaussures, qu'elle communique ce privilége. On vit quelque chose de semblable dans les apôtres : les vêtements de Paul chassaient les maladies et les démons; l'ombre de Pierre chassait la mort elle-même. C'est ainsi que les chaussures de ces enfants paralysèrent l'action du feu.

Je ne sais plus comment m'exprimer, car le prodige est au-dessus de toute parole humaine. La force de la nature était éteinte et subsistait toujours. S'agissait-il de nuire au corps des saints, elle était éteinte; fallait-il consumer leurs liens, elle conservait toute son énergie. Le feu détruit donc leurs entraves et n'effleure pas même leurs pieds. Concevez-vous des objets plus étroitement unis? et cependant le feu les distingue, sans avoir rien perdu de son énergie. Le tyran donne des entraves, le feu les rompt; ce qui vous montre à la fois la barbarie des hommes et l'obéissance des éléments. Pourquoi lier des victimes qu'on allait jeter au feu? Pour rendre le prodige moins équivoque, le signe plus éclatant, pour que vous ne regardiez pas comme une illusion le fait qui s'accomplit alors sous les yeux de tant de spectateurs. Si ce feu n'eût pas été réellement du feu, aurait-il consumé les liens, et, ce qui est bien plus, dévoré les soldats placés en dehors de la fournaise? Et voilà que son action s'exerce sur ce qui n'est pas à sa portée, et respecte ce qu'elle enveloppe de toutes parts.

Voyez en toute circonstance comme les moyens employés par le diable contre les serviteurs de Dieu servent à ruiner sa propre puissance. Ce n'est pas ce qu'il se propose assurément; mais la sagesse et la bonté divines retournent contre lui ses armes et ses artifices. C'est ce qui arrive encore ici. Cet esprit de ténèbres inspire au tyran, non de trancher par le fer la tête des saints, ni de les exposer aux bêtes, ni de leur infliger aucun autre supplice de ce genre, mais bien de les précipiter dans le feu pour qu'il ne reste rien de leur dépouille mortelle, et que, leurs corps

étant consumés, leur cendre soit mêlée et confondue avec celle du bois jeté dans la fournaise. Et c'est par là même, et de la manière que je le dis, que Dieu renverse l'impiété. Chez les Perses le feu est regardé comme un dieu; il est, aujourd'hui même, l'objet d'un culte solennel de la part des barbares qui peuplent ces contrées. Dieu voulant détruire le fondement même de cette grossière idolâtrie, permet qu'on adopte un tel supplice, afin que la victoire de ses serviteurs sur cet élément éclate aux yeux de ceux qui l'adorent : il veut ainsi montrer par des faits que les dieux des Gentils tremblent, non-seulement devant le Dieu véritable, mais encore devant les serviteurs de Dieu.

Le feu regardé comme un Dieu chez les Perses.

4. Considérez de plus que la couronne qui récompense la victoire est tressée par ce qui devrait l'anéantir, que les ennemis sont eux-mêmes les témoins du triomphe. « Le roi Nabuchodonosor, dit le Prophète, donna des ordres pour réunir tous les magistrats, les chefs d'armée ou de province, les princes et les tyrans, tous les hommes constitués en dignité; ils devaient assister à la dédicace de sa nouvelle statue : et tous se rendirent à son appel. » *Dan.*, III, 2. C'est l'ennemi qui dispose le théâtre et convoque les spectateurs; il ouvre la lice et prend soin que les gradins soient remplis, non d'une foule quelconque mais d'hommes publics et revêtus des plus hautes charges, afin que leur témoignage soit plus digne de foi, mieux accepté par les peuples. Ils savaient à quel genre de spectacle ils étaient invités; mais c'est une autre chose qui frappe leurs regards, ils emportent à leur retour une impression différente. Ils étaient venus pour adorer une statue; et ce vain simulacre n'est pour eux qu'un objet de dérision, ils n'ont admiré que la divine puissance manifestée par des enfants.

Remarquez aussi le lieu du spectacle : ce n'est pas dans l'intérieur de la ville ni dans un champ délimité, c'est dans une vaste et rase campagne que se déroule cette scène faite pour captiver l'attention du monde entier. On fait dresser l'image dans le champ de Dura, hors de la ville, et le héraut passe en criant : « A vous, nations, tribus, peuples, langues diverses, il est dit : A l'heure même où vous entendrez la voix de la trompette, du clairon, de la cithare, du tambour, du psaltérion, et la symphonie de tous les genres d'instruments de musique, adorez en tombant à terre la statue d'or (n'était-ce pas tomber, en effet, que d'adorer un vain simulacre?). Quiconque ne se prosternera pas pour adorer, à la même heure sera jeté dans la fournaise ardente. » *Dan.*, III, 4-6. Voyez combien est rude et menaçant le combat qui se prépare; que d'embûches dressées, quels piéges inévitables, quel gouffre dévorant, quel précipice de part et d'autre! Ne craignez rien cependant : plus les machinations de l'ennemi seront grandes, plus elles mettront à jour le courage des enfants. Voilà pourquoi toute cette harmonie, voilà pourquoi cette fournaise ardente : il faut que le plaisir et la crainte assiégent à la fois l'âme des assistants. Y a-t-il là quelqu'un de rude et d'inflexible? Qu'il soit radouci par le son mélodieux de tous ces instruments. Quelqu'un est-il supérieur à ces embûches? Que l'aspect du feu l'épouvante et l'ébranle. Là se trouvaient donc la crainte et le plaisir, pénétrant à l'envi dans les âmes, celle-là par les yeux, celui-ci par les oreilles. Mais rien de tout cela ne put vaincre le courage de ces nobles enfants. Avant de triompher de la flamme, ils avaient repoussé tous les attraits et s'étaient joués de toutes les luttes.

C'était contre eux cependant que le diable avait dirigé toutes ces manœuvres. Il ne doutait pas de l'obéissance des hommes soumis à son pouvoir; il savait bien qu'aucun d'eux ne résisterait aux ordres du monarque. Mais lorsque tous sont tombés, incapables de disputer la victoire, ces enfants seuls sont amenés au milieu de l'immense assemblée; et c'est là ce qui mettra le comble à leur gloire, puisqu'ils vont triompher en présence de tant de spectateurs. Si personne n'avait succombé, s'ils n'avaient les premiers donné l'exemple d'une mâle résistance, leur triomphe eût été moins beau. Ce qui en fait la grandeur et l'éclat, c'est qu'ils demeurent inébranlables et qu'ils se tiennent debout, pendant que tout le monde est prosterné dans la poussière. Ils ne se disaient pas dans leur cœur, comme tant d'autres

ont dit en de pareilles conjonctures : Si nous avions donné l'exemple d'une telle idolâtrie, ce serait un crime sans doute ; mais si nous ne faisons que marcher sur les traces d'un si grand nombre d'hommes, qui ne nous pardonnera ? qui n'excusera notre conduite ? Non, ce n'est pas ainsi qu'ils parlent ou qu'ils pensent, bien qu'ils aient vu tomber tant de personnages éminents. Songez maintenant à la malice de ceux qui les accusent et les calomnient. Quelle injustice ! Quelle cruauté ! « Ce sont là, disent-ils, ces Juifs que vous avez préposés aux travaux dans la province de Babylone. » *Dan.*, III, 12.

Ils ne se contentent pas de rappeler une nation odieuse, ils parlent aussi des honneurs accordés à ces étrangers, afin de mieux enflammer la colère du roi. Ils ne disent pas seulement : Des esclaves, des exilés, des captifs, vous les avez mis à notre tête ; mais ils ajoutent : Et les voilà qui déshonorent leur dignité, qui s'élèvent avec insolence contre celui dont ils tiennent leurs distinctions. De là ces paroles : « Les Juifs que vous avez préposés aux travaux de la province de Babylone ont méconnu votre décret et n'adorent pas vos dieux. » Parfois l'accusation est une gloire et les griefs sont des éloges ; ils se retournent comme un témoignage irrécusable contre les ennemis qui les ont soulevés. Que fait alors le roi ? Il ordonne que les accusés soient amenés en sa présence, afin de les environner de terreurs. Mais rien ne peut les ébranler, ni la fureur du monarque, ni leur abandon au milieu de cette nombreuse cour, ni la vue des flammes, ni le son des trompettes, ni tous ces regards que la haine dirige sur eux ; dédaignant toutes ces menaces, et comme s'ils allaient être plongés dans un bain rafraîchissant, ils vont à la fournaise, en prononçant ces mots généreux : « Nous n'adorons pas vos dieux, et nous ne nous prosternons pas devant la statue d'or que vous avez élevée. » *Ibid.*, III, 18.

Ce n'est pas sans dessein que je vous ai retracé cette histoire ; j'ai voulu vous enseigner par là que le courroux du prince, les machinations des soldats, la haine et l'envie, la prison, la solitude, le feu, la fournaise, que rien, en un mot, ne saurait effrayer ou vaincre le juste. Si, devant un monarque impie, un cruel despote, de tout jeunes enfants furent sans crainte, à combien plus forte raison ne devons-nous pas être pleins de confiance quand nous avons un empereur si clément et si doux ? Nous devons même louer Dieu d'avoir permis cette épreuve, puisque nous en sortirons, comme vous l'avez appris déjà, plus agréables à ses yeux, plus grands aux yeux des hommes, si nous savons la supporter avec générosité. C'est l'esclavage où ces enfants étaient tombés qui nous a révélé leur sainte indépendance ; leur captivité nous a fait connaître la noblesse de leur âme ; c'est parce qu'ils avaient perdu leur patrie terrestre que leur vertu nous les a montrés citoyens du ciel ; si la colère d'un roi mortel ne s'était allumée contre eux, nous eussions ignoré l'amour que leur portait le roi des cieux.

5. Si vous possédez, vous aussi, sa bienveillance, fussiez-vous tombé dans une fournaise ardente, ne désespérez pas ; mais si vous avez encouru sa disgrâce, habiteriez-vous le paradis, ne soyez pas sans crainte. Adam était dans le paradis ; mais, une fois qu'il eut irrité le Seigneur par sa désobéissance, le paradis ne lui fut plus d'aucun secours : ces enfants étaient dans la fournaise ; mais quand ils eurent donné des preuves de leur sagesse, la fournaise n'eut aucune action sur eux. Adam était dans le paradis, et sa faiblesse le fit tomber : Job était étendu sur un fumier, et sa vigilance le rendit supérieur à toutes les attaques. Quelle différence entre ces deux séjours ! mais la vertu du lieu ne sert de rien à celui qui l'habite, quand lui-même s'est abandonné ; tout comme la plus pauvre demeure ne nuit jamais à celui que la vertu protége de toutes parts. Donnons cette protection à notre âme ; que la perte de nos biens ou celle de la vie nous menace, pourvu que nul ne nous ravisse notre piété, nous sommes les plus heureux des hommes. C'est ce que le Christ nous recommande par ces mots : « Soyez prudents comme les serpents. » *Matth.*, X, 16. Le serpent expose tout le reste du corps pour conserver la tête ; faites-en de même : s'il faut sacrifier l'argent, le corps, la vie présente, tous les biens temporels, afin de sauvegarder la vie de l'âme, n'hésitez

pas et soyez heureux de ce sacrifice. Si vous la possédez à votre départ de ce monde, Dieu vous rendra tout avec un surcroît de bonheur et de gloire : vous reprendrez votre corps revêtu d'une splendeur nouvelle ; à la place de vos trésors, vous recevrez des biens qui dépassent toute parole humaine.

Job était couché nu dans l'ordure, ployant sous le poids d'une vie plus lourde que la mort la plus cruelle; mais comme il n'avait pas perdu sa vertu, tous les biens lui furent rendus avec plus d'abondance : la force et la beauté du corps, les joies d'une nombreuse famille, toutes ses possessions, et, ce qui l'emporte de beaucoup sur tout le reste, la rayonnante couronne de la patience. Il arrive parfois qu'on a dépouillé de ses feuilles en même temps que de ses fruits l'arbre dont on a même brisé les rameaux; n'ayant plus en quelque sorte que ses racines, il reparaît après coup plus vigoureux et plus beau : c'est également là ce qui nous arrive, si les racines de la piété subsistent encore en nous; alors que les richesses nous ont été ravies, que notre corps est tombé en pourriture, nous entrons en possession d'une plus riche existence. Rejetant donc loin de nous toute vaine sollicitude et tout soin superflu, revenons à nous-mêmes; parons notre corps, aussi bien que notre âme, des ornements de la vertu; faisons de nos membres les instruments de la justice et non du péché; que notre langue surtout soit le pur organe de la grâce spirituelle; éloignons de nos lèvres le noir venin de la haine et de la corruption. Il est en notre pouvoir de faire servir chacun de nos membres, soit au vice, soit à la vertu.

Voulez-vous savoir comment la langue est une arme, de péché pour les uns, de justice pour les autres? Ecoutez ce que dit le Prophète royal : « Leur langue est un glaive affilé. » *Psalm.* LVI, 5. Ailleurs, parlant de lui-même, il s'exprime ainsi : Ma langue est comme la plume d'un écrivain qui écrit avec une merveilleuse rapidité. » *Psalm.* XLIV, 2. L'une blessait et tuait; l'autre retraçait la loi divine. La première était donc bien un glaive et la seconde une plume, non par leur nature et par nécessité, mais selon le choix de l'homme qui parlait, car la nature des deux langues était la même, mais elles servaient à des usages tout opposés. La même différence doit être encore remarquée lorsqu'il s'agit de la bouche : le Prophète reproche aux hommes dont il parle d'avoir la bouche pleine de venin et de malignité : « Leur bouche, dit-il, est pleine de malédictions et d'amertume. » *Psalm.* XIII, 3. Telle n'était pas la sienne, puisqu'il dit : « Ma bouche prononcera les paroles de la sagesse et de mon cœur sortiront les pensées de la prudence. » *Psalm.* XLVIII, 4. Il parle aussi des mains des méchants, et voici le reproche qu'il leur adresse : « Dans leurs mains est l'iniquité; leur droite est remplie de présents. » *Psalm.* XXV, 10. Il déclare, au contraire, que ses mains à lui n'avaient d'autre occupation que de s'élever pieusement vers le ciel; ce que nous voyons dans ce texte : « J'élèverai mes mains pour le sacrifice du soir. » *Psalm.* CXL, 2. Même observation à faire par rapport au cœur : de la vanité qui règne dans celui de certains hommes, il rapproche la sincérité du sien. « Leur cœur est vain, » dit-il dans un endroit; « La bonne parole a débordé de mon cœur, » ajoute-t-il dans un autre. *Psalm.* V, 10 et XLIV, 2. Cela s'applique enfin à l'ouïe : il y a des hommes qui ferment ce sens à toute impression douce et bienveillante; c'est d'eux que le Prophète dit : « Ils sont comme l'aspic, qui est sourd et qui ferme ses oreilles. » *Psalm.* LVII, 5. Pour lui, ses oreilles s'emplissaient avec bonheur des divins oracles; ce qu'il déclare en ces termes : « J'inclinerai mon oreille pour recueillir la parabole, et sur le psaltérion je proclamerai mes pensées. » *Psalm.* XLVIII, 5.

6. Imbus de cette doctrine, revêtons-nous entièrement de la vertu, et de la sorte nous éviterons les traits de la colère divine. Faisons, encore une fois, de tous nos membres les armes de la justice; que nos yeux, nos mains, nos pieds, notre cœur et notre corps tout entier, soient désormais au service de la vertu. Souvenons-nous des trois choses que je vous ai dernièrement recommandées : ne soyez les ennemis de personne; ne parlez jamais mal de ceux-là même qui vous auraient affligés; rejetez loin de votre bouche la funeste habitude des jurements. Je vous entretiendrai plus tard des deux premières

défenses; pendant cette semaine, je ne veux m'occuper que de la troisième, de la défense de jurer, commençant ainsi par ce qu'il y a de plus facile. Ce n'est pas un travail, en effet, de vaincre cette mauvaise habitude; il suffira que nous y portions quelque attention, nous avertissant, nous observant, nous reprenant les uns les autres, rappelant à la raison, punissant même au besoin ceux qui ne tiendraient pas compte de nos paroles. A quoi nous servirait, dites-moi, l'abstinence des viandes, si notre âme ne s'abstenait des défauts qu'elle a contractés?

Voilà que ce jour entier vient de s'écouler dans le jeûne; la table du soir va se dresser pour nous, différente de celle d'hier et plus respectable. En est-il parmi nous qui puissent dire qu'ils ont en ce jour changé de vie comme de nourriture, qu'en renonçant à leurs aliments accoutumés ils ont aussi renoncé à leurs habitudes? Je ne le pense pas. De quelle utilité nous est alors le jeûne? Je vous exhorte donc et je ne cesserai de vous exhorter à prendre séparément un prétexte après l'autre, pour consacrer deux ou trois jours à l'accomplir d'une manière spéciale. Comme il y a des chrétiens qui luttent à qui fera le jeûne le plus rigoureux et qui se montrent animés à cet égard d'une noble et sainte émulation, les uns passant deux jours entiers sans manger, les autres se privant non-seulement de vin et d'huile, mais encore d'un assaisonnement quelconque, se contentant de pain et d'eau pendant tout le carême; ainsi rivalisons d'ardeur pour extirper le jurement et le blasphème. Cela vaudra mieux pour nous que tous les jeûnes, sera plus fructueux que les austérités les plus grandes. Le zèle que nous avons pour l'abstinence des aliments, montrons-le pour celle des jurements. Nous nous rendons coupables d'une bien criminelle folie, puisque, sans nous inquiéter des choses défendues, nous sommes en sollicitude pour des choses indifférentes; car enfin la religion ne nous défend pas de manger, tandis qu'elle nous défend de jurer : et nous, pleins de réserve en cela, nous sommes en ceci d'une témérité sans égale.

Telle est la cause de mes exhortations réitérées et de mes incessantes prières pour qu'un changement s'opère en vous, et qu'il commence sur l'heure. Si, par le zèle dont nous serons animés, nous jeûnons pendant cette semaine de telle sorte qu'aucun jurement, absolument aucun, ne s'échappe de nos lèvres; que toute haine soit étouffée pendant la semaine suivante; qu'il en soit de même, après cela, de la détraction, et des autres défauts dans la suite : avançant ainsi par degrés, nous arriverons peu à peu au sommet de la perfection. De plus, nous conjurerons par ce moyen le danger qui nous menace et nous apaiserons la colère de Dieu. La foule alors reviendra vers nous et dans notre ville. Nous enseignerons alors aux fugitifs à mettre l'espoir de leur salut, non dans la force ou le secret de leurs retraites, mais dans la piété de l'âme et la pureté des mœurs. Nous acquerrons ainsi les biens de la vie présente et ceux de la vie future. Puissions-nous tous en être dignes par la grâce et la bonté de Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui et avec qui gloire au Père, en union avec le Saint-Esprit, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. *Amen.*

CINQUIÈME HOMÉLIE

Adressée au peuple pour l'exhorter à supporter généreusement les menaces qui lui sont faites; nombreux exemples tirés de l'histoire de Job et des Ninivites; qu'il ne faut pas craindre la mort, mais le péché; ce que c'est qu'une mauvaise mort; du soin qu'il faut mettre à fuir les jurements; du tremblement de terre.

Ce que je vous disais hier sur les trois jeunes Hébreux et la fournaise de Babylone paraît n'avoir pas été pour votre charité un médiocre sujet de consolation, aussi bien que l'exemple de Job et la vue du fumier sur lequel il était assis, de ce fumier plus respectable que le trône des rois. La vue du trône, en effet, ne produit aucun bien pour celui qui le regarde, si ce n'est un plaisir sensible et passager, mais stérile, tandis que l'aspect du fumier de Job nous procure des avantages sans nombre : c'est une leçon inépuisable de philosophie, une éloquente exhortation à la patience. Aussi voit-on beaucoup d'hommes

Beaucoup de gens allaient en Arabie contempler le fumier de Job.

entreprendre, encore aujourd'hui, de longs voyages, traverser les mers et se rendre des extrémités du monde en Arabie, pour contempler et baiser le sol qui fut le théâtre des combats de ce vainqueur, et qui fut arrosé de son sang mille fois plus précieux que tout l'or de la terre. Non, la pourpre ne brille pas d'une splendeur égale à celle dont rayonnait le corps du juste, teint, non d'un sang étranger, mais de son propre sang. Ses ulcères avaient plus de valeur que les pierreries les plus belles. Les pierreries ne sont par elles-mêmes d'aucune utilité pour notre vie; celui qui les possède ne saurait les faire servir à des besoins réels, tandis que ces ulcères sont une consolation pour toutes les douleurs.

En voulez-vous une preuve? Supposez un père qui vient de perdre un fils unique et tendrement aimé; mettez sous ses yeux mille pierres précieuses, et vous ne consolerez pas son cœur désolé, vous n'apporterez aucun soulagement à sa blessure. Mais faites-lui considérer les plaies de Job, et vous pourrez le guérir en lui tenant ce langage : Pourquoi vous lamenter, ô homme? Un seul fils vous a été ravi, et ce juste, après avoir perdu la couronne entière de ses enfants, fut même frappé dans sa chair; il était couché nu sur un fumier, couvert de plaies hideuses et purulentes, voyant son corps s'en aller par lambeaux et tomber en dissolution, lui cependant plein d'amour pour la justice, d'horreur pour le mensonge, de piété pour Dieu, lui qui s'abstenait de tout mal et qui pouvait prendre Dieu lui-même à témoin de ses vertus. Si vous adressez au malheureux de telles paroles, vous calmerez son désespoir, vous dissiperez sa tristesse. J'avais donc raison de vous dire que les ulcères de Job étaient infiniment plus utiles que les pierreries.

Représentez-vous donc ce courageux athlète, imaginez-vous que vous voyez son fumier et lui-même étendu sur ce tas de pourriture. N'est-ce pas là une image incomparable de l'homme, toute resplendissante d'or et de diamants, dont ma langue ne saurait vous peindre la beauté? Car quelle est la matière assez riche pour entrer en parallèle avec ce corps d'où ruisselle un sang corrompu? Ce corps du juste ne surpasse pas seulement le prix de tout ce qu'il y a de plus précieux sur la terre, mais ses plaies sont encore plus lumineuses que les rayons du soleil : ceux-ci n'éclairent que les yeux du corps; celles-là illuminent les yeux de l'âme et frappent le diable d'aveuglement. C'est la vue de ces plaies qui le mit en fuite et l'empêcha de se montrer de nouveau. Apprenez donc par là, mes bien-aimés, quel est l'avantage des tribulations. Tant que le juste vivait dans la richesse et dans la paix, le diable trouva moyen de l'accuser, à tort sans doute, mais enfin il put dire : « Est-ce que Job vous sert gratuitement? » *Job*, I, 9. Mais quand il l'eut spolié, quand il l'eut réduit à l'indigence, il n'osa plus ouvrir la bouche contre lui. Lorsque Job était riche, le tentateur songeait à l'attaquer et menaçait de le vaincre; après qu'il l'eut dépouillé de tous ses biens et soumis aux plus cruelles souffrances, il s'éloigna de lui. Il leva la main sur le juste alors que celui-ci était plein de force et de santé; mais aussitôt qu'il l'eut couvert de blessures, il s'enfuit et reconnut sa défaite,

Ne voyez-vous pas combien la pauvreté l'emporte sur la richesse, la maladie sur la santé, la tribulation sur le calme, pour l'avancement et le bien de ceux qui veillent, à quel point la lutte les rend plus forts et plus glorieux? Qui vit jamais, qui jamais ouït raconter d'aussi merveilleuses luttes? C'est quand ils ont frappé leurs antagonistes à la tête, que les athlètes du siècle sont proclamés vainqueurs et reçoivent la couronne; c'est quand il a blessé, sillonné d'ulcères, affaibli le corps du juste, que son ennemi vaincu prend la fuite. Il l'a percé de coups, il a mis à nu ses entrailles, mais en vain : il n'a pu ravir le trésor caché dans son cœur; il n'a fait, au contraire, que donner un nouveau lustre à sa gloire; en le transperçant, il a révélé le secret de son intérieur, et tous les hommes ont pu voir les richesses de cette âme sainte. Il avait espéré remporter la victoire, et le voilà qui se retire couvert d'ignominie, condamné désormais à garder le silence. Esprit impur, que s'est-il donc passé? pourquoi prends-tu la fuite? Tout ce que tu voulais ne s'est-il pas accompli? N'as-tu pas exterminé tous ses troupeaux, rendu ses bergeries, ses crèches et ses campagnes désertes? N'as-tu

pas fait mourir tous ses enfants et déchiré sa chair elle-même? pourquoi donc te retirer? — Ce que je voulais s'est accompli sans doute; mais non ce que je voulais le plus, ce qui était le but de tout le reste : Il n'a pas blasphémé. Et dans tout ce que j'ai fait, je ne me proposais pas autre chose. Cela n'ayant pas eu lieu, je n'ai rien gagné à lui ravir ses biens, à faire mourir ses enfants, à le torturer lui-même. C'est le contraire de ce que je voulais qui est arrivé : j'ai rendu mon ennemi plus pur et plus illustre.

Comprenez-vous enfin, mes bien-aimés, les avantages qui résultent de la tribulation? Le corps du juste avait été plein de force et de beauté, mais il devint encore plus beau, plus vénérable quand il fut couvert de plaies. La laine est belle assurément, avant qu'elle soit teinte; mais la pourpre lui donne, avec une splendeur nouvelle, une incomparable valeur. Si Job n'eût pas été dépouillé de tout, nous n'eussions jamais connu les généreux sentiments de cette âme victorieuse; si son corps n'avait pas été comme ouvert par la torture, les rayons de ce divin foyer n'auraient pas éclaté pour nous; si nous ne l'avions pas vu couché sur un fumier, nous aurions ignoré ses richesses. Un roi n'est pas environné d'autant de splendeur sur le trône, que cet homme éminent et glorieux sur cette couche fétide; car enfin, après le trône royal, la mort; après l'ordure, le royaume des cieux!

2. Que de telles réflexions nous apprennent à secouer le poids de notre tristesse. Je mets ces exemples sous vos yeux, non certes pour que ma narration obtienne vos éloges, mais pour que vous imitiez la résignation et la vertu de ces anciens héros. Vous apprendrez ainsi par les faits mêmes que, de tous les maux humains, il n'en est aucun de réellement grave si ce n'est le péché : ni l'indigence, ni la maladie, ni les outrages, ni les calomnies, ni le déshonneur, ni la dernière de toutes les infortunes, la mort. Pour les hommes initiés à la vraie philosophie, ce ne sont là que des noms sans réalité correspondante; le seul malheur véritable, c'est d'offenser Dieu, de commettre une action qui déplaise à ses regards. Qu'a donc la mort de si terrible, dites-le moi? Est-ce de vous faire entrer plus promptement dans le port et dans le séjour de la vie bienheureuse? Alors même qu'elle ne vous atteindrait pas d'un coup violent, la loi de la nature toute seule ne séparera-t-elle pas votre âme de votre corps? Nous pouvons l'éviter aujourd'hui, mais nos craintes ne sauraient tarder à se réaliser. Et quand je m'exprime ainsi, n'allez pas croire qu'il s'agit dans ma pensée d'une chose triste et pénible. Loin de là; je rougis, au contraire, de la pusillanimité de ceux qui redoutent la mort.

Quoi! vous espérez des biens que l'œil n'a point vus, ni l'oreille entendus, ni le cœur de l'homme éprouvés, et vous différez le moment d'aller en jouir, vous demeurez dans la torpeur et la négligence! bien plus, ils excitent en vous la crainte et la répulsion! N'avez-vous pas honte de gémir d'avoir à subir la mort, quand Paul gémissait d'avoir à supporter la vie présente? Il écrivait aux Romains : « Toute créature gémit, et nous-mêmes, qui possédons les prémisses de l'esprit, nous gémissons. » *Rom.,* VIII, 22, 23. Il disait cela, non parce qu'il condamnait le présent, mais parce qu'il désirait l'avenir. C'est comme s'il eût dit : J'ai goûté le don de la grâce, et je ne puis plus souffrir de retard; j'ai les prémisses de l'esprit, je veux le posséder entièrement; j'ai été ravi au troisième ciel, j'ai vu cette gloire inénarrable; j'ai contemplé le royal séjour des élus, et j'ai compris dès lors de quels biens je suis privé tant que je demeure sur la terre : voilà pourquoi je gémis. Dites-moi, je vous prie, si quelqu'un vous avait introduit dans le palais des rois, vous montrant ces murs revêtus d'or et les autres ornements qui les décorent; s'il vous conduisait de là dans une pauvre chaumière, vous promettant de la changer en un palais royal après un bref délai et d'en faire alors votre demeure éternelle, ne devriez-vous pas soupirer ardemment après ce bonheur et souffrir avec impatience ce délai même de quelques jours? Considérez ainsi le ciel et la terre; et comme Paul gémissez, non sur la mort, mais sur la vie.

Donnez-moi, me répondrez-vous peut-être, de ressembler à Paul, et la mort ne me sera plus un sujet de terreur. — Et qui vous empêche de ressembler à Paul? N'était-ce pas un homme

pauvre, un faiseur de tentes, un simple artisan? S'il eût été riche et noble, les pauvres appelés à l'imiter auraient pu se retrancher derrière leur pauvreté. Vous ne pouvez rien dire de semblable; car ce n'était là qu'un ouvrier, je le répète, un homme qui vivait de son travail quotidien. Pour vous, dès vos premières années vous avez été nourri dans la piété par vos parents, formé à l'étude des saintes lettres; mais lui, blasphémateur, persécuteur, non content d'insulter l'Eglise, l'avait dévastée. Changé néanmoins tout à coup, il surpassa plus tard tous les autres par son zèle et sa ferveur; si bien qu'il osait dire : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même du Christ. » I *Corinth.*, II, 1. Il imita le Maître, et vous n'imiteriez pas le disciple? Vous, encore une fois, nourri dans la piété, vous ne marcheriez pas sur les traces de celui qui n'embrassa la foi qu'après coup? Ne savez-vous pas que les esclaves du péché, bien qu'ils soient vivants, sont déjà morts? que les justes vivent encore après leur mort? Cette parole n'est pas de moi; c'est le Christ qui l'a prononcée quand il disait à Marthe : « Quiconque croit en moi, serait-il déjà mort, possède encore la vie. » *Joan.*, XI, 25.

Est-ce que vous prenez nos enseignements pour des fables? Si vous êtes chrétien, croyez à la parole du Christ; si vous croyez, montrez votre foi par vos œuvres. Or, comment vos œuvres rendront-elles témoignage de votre foi? En vous mettant au-dessus des craintes de la mort. C'est un trait de plus qui vous distingue des infidèles. C'est à bon droit que les infidèles craignent la mort, puisqu'ils n'ont pas l'espérance de la résurrection; mais vous, conduit comme vous l'êtes dans une meilleure voie, pouvant ordonner vos œuvres et vos sentiments en vue des biens à venir, ayant pour point d'appui la certitude de ressusciter un jour, êtes-vous excusable de craindre la mort comme la craignent ceux qui ne croient pas à la résurrection? — Mais je ne crains pas la mort, direz-vous, je ne crains pas de mourir; ce que je crains, c'est une mort malheureuse, c'est d'avoir la tête tranchée. — A vous entendre, Jean serait donc mort malheureusement, puisque sa tête tomba sous le glaive? Il en serait de même d'Etienne, puisqu'il fut lapidé? Les martyrs n'ont pas fini, d'après vous, d'une manière moins malheureuse, exterminés qu'ils ont été par le fer ou le feu, plusieurs jetés dans les flots ou les précipices, d'autres broyés par les dents des bêtes? Non, mourir malheureusement, ô homme, ce n'est pas mourir d'une mort violente, c'est mourir dans le péché. Entendez le Prophète s'exprimant là-dessus avec la plus haute philosophie : « La mort des pécheurs est très-mauvaise. » *Psalm.* XXXIII, 22. Ce n'est pas la mort violente qu'il caractérise ainsi, remarquez-le bien; c'est la mort des pécheurs : « La mort des pécheurs est très-mauvaise. » Et certes rien n'est plus vrai; car, au sortir de cette vie, c'est un châtiment intolérable, des tourments éternels, le ver rongeur, le feu qui ne s'éteint pas, les ténèbres extérieures, des chaînes à jamais rivées, des grincements de dents, la tribulation, l'angoisse, en un mot, l'éternelle damnation.

La mort n'est point à craindre pour qui espère la vie future.

3. Puis donc que de tels maux sont réservés aux pécheurs, à quoi leur servira-t-il de mourir dans leur maison et dans leur lit? Et, d'un autre côté, qu'importe aux justes de périr par le glaive ou par le feu, quand ils vont prendre possession de l'immortelle félicité? En vérité, la mort des pécheurs est très-mauvaise. Telle fut la mort de ce riche qui avait méprisé Lazare : il eut beau mourir paisiblement dans sa maison, dans son lit, entouré de ses proches, et recevoir après cela tous les honneurs funèbres; les prospérités dont il avait joui dans la vie ne purent lui faire obtenir la plus légère consolation après sa mort. Bien différente fut la mort de Lazare : uniquement entouré des chiens qui lèchent ses plaies, étendu sur le pavé, il endure une mort violente; car que peut-on imaginer de plus cruel que la faim? mais, à son départ de ce monde, il entre en possession des biens éternels et se réjouit dans le sein d'Abraham. Quel est donc le préjudice réel que lui causa sa mort violente? De quoi servit au riche sa mort douce et tranquille?

Vous insistez : Ce n'est pas précisément une mort violente que je crains, c'est une mort injuste; ce qui nous effraie, c'est que n'ayant rien commis de ce dont on nous soupçonne, nous puissions être confondus avec les coupables. Qu'est-ce à dire, je vous prie? Vous craignez

d'être injustement conduit au supplice? Aimeriez-vous mieux que ce fût justement? Quel est l'homme assez misérable, assez malheureux pour préférer, quand il est menacé d'une mort injuste, avoir mérité la mort? S'il faut la craindre, c'est quand elle nous est justement infligée. Celui qui meurt victime de la justice ressemble par là même à tous les saints. Beaucoup d'amis de Dieu, et des plus illustres, ont été mis à mort injustement, Abel le premier de tous; ce n'est pas pour avoir péché contre son frère, pour avoir offensé Caïn, c'est pour avoir honoré Dieu, qu'il subit une mort sanglante. Dieu le permit. Etait-ce par amour? était-ce par colère? Il est certain que ce fut par amour : de ce meurtre même, il voulait faire à son serviteur une plus brillante couronne. Vous n'en pouvez donc pas douter, ce n'est ni la mort violente, ni la mort injuste qu'il faut redouter, c'est la mort criminelle. Abel fut injustement tué; Caïn vécut dans des terreurs et des angoisses continuelles. Quel était, dites-moi, le plus heureux des deux, celui qui reposait dans la justice, ou celui qui s'agitait dans le remords?

Voulez-vous que j'explique à votre charité pourquoi la mort nous paraît tellement à craindre? Notre cœur n'est pas blessé de l'amour du céleste royaume, nous n'avons pas soif des biens qui nous sont promis. Sans cela nous mépriserions les choses présentes, à l'exemple du bienheureux Paul. Ajoutez encore : Si nous avons tant peur de la mort, c'est que nous n'avons pas assez peur de l'enfer. Ne comprenant pas ce que c'est qu'un éternel supplice, nous craignons la mort, au lieu de craindre le péché. Si cette dernière crainte s'était emparée de notre âme, la première ne pourrait pas s'y glisser. Ce n'est pas par des preuves éloignées, c'est par des considérations intimes et par ce qui nous est arrivé depuis peu, que j'essaierai de vous démontrer cette vérité. Lorsque eut été publié le décret impérial qui nous imposait ce nouveau tribut dont le fardeau nous paraissait intolérable, tout le monde était dans l'agitation, les plaintes et les murmures étaient unanimes, on s'indignait et l'on se disait en se rencontrant : Impossible de vivre, la république est bouleversée, nul ne pourra supporter de si lourdes charges. Tout le monde était dans l'angoisse comme si l'on avait été dans le péril le plus extrême. Puis, quand le crime a été commis, quand des hommes pervers et les plus pervers de tous les hommes, foulant aux pieds les lois, ont renversé les statues, attirant sur nous tous un danger beaucoup plus grave, quand nous avons réellement craint pour la vie, sous le coup de la colère impériale, la perte de l'argent n'est plus rien pour nous; on a changé de langage et chacun dit : Que l'empereur prenne tout ce que nous possédons; volontiers nous renonçons à nos terres comme à nos meubles, pourvu que la vie nous soit assurée.

Ainsi donc, avant que nous fussions menacés du dernier supplice, c'était la perte de l'argent qui nous tourmentait; et, quand ces affreux désordres ont eu lieu, la crainte de la mort a dissipé celle de la ruine : la crainte de l'enfer, à son tour, en s'emparant de nos âmes, eût dissipé celle de la mort. De même que, si notre corps est en butte à deux souffrances différentes, la plus vive nous fait oublier l'autre, de même, si la crainte des tourments à venir agissait fortement en nous, celle-là nous laisserait moins sensibles à celles qui nous viennent de la part des hommes. Ravivez donc dans votre cœur le souvenir de la géhenne, et vous rirez de la mort, et vous serez délivrés, non-seulement des angoisses présentes, mais encore des flammes de l'éternité. Celui pour qui la géhenne est un perpétuel objet de frayeur, ne tombera jamais dans les feux de la géhenne, contenu qu'il sera dans le devoir par une semblable crainte.

Laissez-moi maintenant vous rappeler une parole qui convient parfaitement à notre sujet : « Frères, ne soyez pas des enfants, mais soyez-le pour la malice. » I *Corinth.,* XIV, 20. La crainte de la mort, sans celle du péché, est une crainte puérile. Les petits enfants craignent les fantômes et ne craignent pas le feu. Qu'on leur présente un flambeau allumé, et soudain ils porteront la main sur la flamme aussi bien que sur le flambeau. Ils sont épouvantés par une vaine image; ils n'éprouvent pas la frayeur que le feu doit inspirer. C'est ainsi que nous agissons nous-

mêmes : nous redoutons la mort, qui n'est qu'un fantôme digne de mépris, et nous ne redoutons pas le péché, le seul mal qui soit à craindre, ce feu qui ronge notre conscience. Ce n'est pas la nature des choses, c'est notre ignorance qui nous cause ces frayeurs. Si nous regardons la mort en face, si nous voyons ce qu'elle est, nous ne la craindrons plus. Car enfin qu'est-ce que mourir? pas autre chose que dépouiller un vieil habit. Le corps est, en effet, le vêtement de l'âme : la mort nous en dépouille pour un temps; mais nous le reprendrons avec une splendeur nouvelle. Qu'est-ce que la mort, encore une fois? C'est un pèlerinage dont la durée n'est pas illimitée, un sommeil plus long que de coutume. Si vous craignez donc la mort, craignez aussi le péché. Vous gémissez en voyant mourir vos semblables : gémissez donc en les voyant manger et boire; car l'une de ces choses n'est pas moins naturelle que l'autre. Ne vous attristez pas de ce qui est dans l'ordre de la nature; attristez-vous plutôt de ce qui est le fait de la mauvaise volonté. Ne pleurez pas sur celui qui meurt; pleurez sur celui qui vit dans le péché.

Motifs de mépriser la mort.

4. Voulez-vous que je vous signale une autre cause pour laquelle nous craignons la mort? C'est que nous ne veillons pas assez durant la vie, nous n'avons pas la conscience pure. S'il en était autrement, ni la mort, ni la faim, ni la perte de nos possessions ne nous causeraient la moindre crainte. Aucun de ces maux ne peut porter atteinte à celui qui vit dans la pratique de la vertu, ni même altérer sa joie intérieure; l'espérance dont il est rempli le met entièrement à l'abri de la tristesse. Que pourrait-on faire qui fût capable d'abattre l'homme fort et généreux? Lui ravir ses richesses? mais il a son trésor dans les cieux. Le chasser de sa patrie? c'est l'acheminer vers le séjour de la gloire immortelle. Le charger de fers? sa conscience est libre, il ne sent pas les chaînes extérieures. Tuer son corps? il échappe à la mort par la résurrection. Tel qu'un homme qui se bat contre des fantômes et frappe l'air, sans que ses coups atteignent personne, celui qui s'attaque au juste lutte également contre une ombre et s'épuise en vains efforts, ne parvenant jamais à le blesser. Donnez-moi d'avoir la ferme confiance que j'obtiendrai le royaume des cieux, et tranchez-moi la tête aujourd'hui même si vous voulez; je vous serai même reconnaissant de ce meurtre, puisque vous n'aurez fait que hâter ma prise de possession des biens éternels.

Mais voilà précisément, direz-vous encore, le sujet de nos larmes : c'est que la multitude de nos péchés ne nous permet pas d'espérer ce royaume. — Cessez donc de pleurer sur votre mort; pleurez sur vos péchés, afin de les effacer. Dieu nous a donné le sentiment de la tristesse pour que nous gémissions, non sur la ruine de notre fortune, ni sur notre mort, ni sur rien de semblable, mais bien sur nos péchés : la tristesse doit servir à les expier. Je puis vous montrer par un exemple la vérité de cette affirmation. Les remèdes employés par la médecine sont uniquement faits pour les maladies qu'ils peuvent guérir, et nullement pour celles auxquelles ils ne peuvent rien. Ainsi, pour rendre ma pensée plus évidente, un remède qui n'a d'effet que de guérir les yeux malades, étant sans efficacité sur les autres maladies, on peut dire qu'il est fait uniquement pour les yeux; il n'est fait ni pour l'estomac, ni pour les mains, ni pour aucun autre membre. Appliquez maintenant ce principe à la tristesse, et vous verrez qu'elle ne vous est d'aucun secours dans les accidents qui nous arrivent, qu'elle ne remédie qu'au péché : il est dès lors certain qu'elle ne nous a été donnée que dans ce but. Parcourons les maux divers qui nous assiégent, ajoutons-y la tristesse, et nous verrons quelle en peut être l'utilité. Un homme est privé de ses biens; qu'il s'attriste : a-t-il réparé cette perte? Il a perdu son fils; qu'il s'abandonne à la désolation : rendra-t-il la vie au mort ou lui procurera-t-il quelque avantage? Un homme est flagellé, souffleté, accablé d'injures : ses gémissements n'enlèveront ni la douleur ni l'outrage. Un autre tombe malade et gravement malade : en se lamentant, il aggrave son mal, au lieu de l'alléger. Vous voyez donc bien que la tristesse est inutile dans tous ces cas.

Un homme, au contraire, a péché : s'il gémit sur sa faute, il l'expie, il rachète sa dette. Qui m'autorise à parler ainsi? La parole même du

Maître; car voici ce qu'il disait d'un prévaricateur : « A cause de son péché, je l'ai affligé pendant quelques instants; et j'ai vu qu'il sentait cette affliction, qu'il marchait courbé sous le poids de la tristesse; et j'ai redressé ses voies. » *Isa.*, LVII, 17, 18. Paul dit encore à ce sujet : « La tristesse qui est selon Dieu produit la pénitence et conduit sûrement au salut. » II *Corinth.*, VII, 10.

Puisque j'ai démontré d'une manière évidente que dans les pertes d'argent, les outrages et les calomnies, la torture, la mort et les autres accidents de même nature, la tristesse est impuissante, qu'elle n'exerce son action que sur le péché, qu'elle ne sert qu'à le détruire, il est évident aussi qu'elle ne saurait avoir une autre destination. Ne gémissons donc plus sur les biens qui nous seraient ravis, mais gémissons sur les péchés dont nous nous serons rendus coupables : c'est là l'unique et précieux avantage de la tristesse. Avez-vous été dépouillé? ne vous attristez pas; cela ne vous servirait de rien. Avez-vous commis une faute? pleurez; car les larmes alors sont utiles. Considérez en outre la prévoyance de la sagesse de Dieu : le péché n'a produit que deux choses, la tristesse et la mort. « Le jour où vous mangerez (du fruit défendu), vous mourrez. » *Genes.*, II, 17. Puis il fut dit à la femme : « Vous enfanterez dans la douleur. » *Ibid.*, III, 16. C'est aussi par l'une et l'autre de ces deux choses que Dieu détruit le péché : il a voulu que le père fût exterminé par ses filles. Or, que la tristesse et la mort réunies anéantissent le péché, c'est ce que nous voyons par l'exemple des martyrs; c'est ce que nous montraient encore ces paroles que Paul adresse aux pécheurs : « De là vient que parmi vous beaucoup sont infirmes et malades, que beaucoup dorment du dernier sommeil. » I *Corinth.*, XI, 30. C'est parce que vous péchez, dit-il, que la mort vous frappe; la mort est l'expiation de nos péchés. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il immédiatement : « Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés; en nous jugeant le Seigneur nous corrige, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. » *Ibid.*, 31, 32. Comme le ver naît de l'arbre et le ronge, comme les insectes dévorent la laine sur laquelle ils ont germé, ainsi la tristesse et la mort consument le péché, qui leur a donné naissance.

J'insiste donc : élevons-nous au-dessus des craintes de la mort; que le péché seul soit pour vous un objet de frayeur et de larmes. Si je vous dis cela, ce n'est pas que je redoute rien de fâcheux, non; c'est que je ne voudrais vous voir jamais ressentir des craintes différentes. Je voudrais encore vous voir accomplir par vos œuvres la loi du Christ. « Celui qui ne prend pas sa croix, a-t-il dit, et ne marche pas sur mes traces, n'est pas digne de moi. » *Matth.*, X, 38. Sans doute, il n'entend pas que nous prenions sur nos épaules un véritable gibet, mais il nous prescrit d'avoir toujours la mort devant les yeux, à l'exemple de Paul, qui mourait tous les jours, se riant de la mort et dédaignant la vie présente. Vous êtes un soldat, constamment sous les armes, en face de l'ennemi. Mais un soldat qui craint la mort ne se conduira jamais avec courage : de même, un chrétien qui tremble devant le danger n'accomplira jamais rien de grand, rien d'admirable, il sera même aisément vaincu; seul l'homme intrépide et magnanime déjouera tous les efforts des ennemis. Les trois enfants de Babylone, parce qu'ils ne craignirent pas le feu, furent à l'abri de ses atteintes : il en sera de même de nous; si nous ne craignons pas la mort, nous échapperons à ses coups. S'ils n'eurent aucune peur du feu, c'est qu'après tout ce n'est pas un crime d'être brûlé; ils ne redoutèrent que le crime, le crime qu'ils auraient commis en obéissant à des ordres sacriléges. Imitons ces enfants et tous ceux qui leur ont été semblables; ne craignons pas les dangers, et les dangers s'évanouiront.

5. « Certes, je ne suis ni prophète, ni fils de prophète, » *Amos*, VII, 14, et toutefois je connais parfaitement l'avenir; je déclare sans crainte, à haute voix, que si nous changeons de vie, si nous prenons en main les intérêts de notre âme, si nous renonçons à nos désordres, aucun mal réel ne saurait nous arriver. Je le vois clairement d'après la conduite miséricordieuse du Seigneur envers les individus et les cités, les nations et les peuples. Ses menaces avaient éclaté contre

les Ninivites, il avait dit : « Encore trois jours, et Ninive sera détruite. » *Jon.,* III, 4. Qu'arriva-t-il cependant? Vous le savez. Quel fut le sort de cette ville? Fut-elle renversée? C'est bien le contraire qui eut lieu : elle devint plus florissante et plus illustre; et non-seulement sa gloire n'eut rien à souffrir de ses crimes passés, mais encore elle est devenue pour nous tous un objet d'admiration et de louanges. On eût dit qu'à partir de ce moment elle était pour les pécheurs un port assuré, les invitant tous à la pénitence; par les œuvres qu'elle accomplit et qui lui méritèrent la providence paternelle de Dieu, elle nous enseigne encore à ne jamais désespérer de notre salut, bien plus, à mener une vie sans tache, à ranimer le divin flambeau de l'espérance, à compter que la fin de toutes nos épreuves sera le vrai bonheur. Quel est celui que ne toucherait pas le récit des merveilles opérées dans cette grande cité, serait-il le plus lâche de tous les hommes? Dieu voulut voir tomber en quelque sorte sa prédiction, plutôt que Ninive. Mais que dis-je? la prédiction elle-même ne tomba pas. Si les habitants eussent persévéré dans leur malice et que la sentence prononcée n'eût pas eu son effet, on aurait peut-être eu le droit d'accuser cette parole de mensonge; mais, quand les hommes s'étaient convertis et désistés de leurs funestes habitudes, que Dieu se soit aussi désisté de sa colère, qui pourrait le blâmer? qui pourrait prétendre que la prophétie ne fut pas exécutée?

Dieu ne fit pas autre chose que respecter la loi portée dès l'origine à l'égard de tous les hommes et formulée par le Prophète. Quelle est cette loi? la voici : « Quand j'aurai porté l'arrêt qui prononce le renversement et la complète destruction d'un peuple ou d'un royaume, il arrivera que, si les hommes se repentent de leur malice, je me repentirai de ma colère et ne leur ferai pas le mal que je leur avais annoncé. » *Jerem.,* XVIII, 7, 8. Fidèle à cette loi, il sauva ceux qui se repentirent : ils s'éloignèrent du vice, il éloigna d'eux son courroux. Il savait ce que renfermait de vertu l'âme de ces barbares; et c'est pour cela qu'il pressait tant son prophète. La ville fut alors dans une agitation profonde en entendant cette voix inspirée; mais la terreur dont elle fut saisie, bien loin de tourner à sa perte, fut la cause de son bonheur. Le salut naquit de la crainte, la menace écarta le danger; c'est par la sentence de destruction que la destruction fut conjurée. Chose étonnante et nouvelle! une prédiction de mort est une source de vie. A peine a-t-on prononcé la sentence qu'elle est invalidée. C'est justement le contraire de ce qui se passe aux tribunaux humains. Là, quand l'arrêt est porté, il devient irrévocable; au tribunal divin, il est révoqué dès lors qu'on le dénonce. En effet, sans cette proclamation, les coupables l'eussent ignoré; l'ignorant, ils n'eussent jamais fait pénitence; ils seraient restés sous le coup du châtiment, et nous n'admirerions pas aujourd'hui la manière merveilleuse dont ils furent sauvés. Comment ne pas admirer que le juge ait porté la sentence, et qu'elle ait été mise à néant par le repentir des coupables? Ils ne quittèrent pas la ville, comme nous l'avons fait; elle chancelait sur ses bases, ils la raffermirent en y restant. Elle était un piége, ils en firent une citadelle : elle était un gouffre dévorant, ils en firent une tour de défense. On leur dit que les maisons vont crouler; ils n'abandonnent pas ces maisons, mais ils fuient leurs péchés. Ils ne se dispersent pas loin de leurs demeures, comme nous dans les circonstances présentes; mais chacun renonce à sa mauvaise vie. Ce ne sont pas nos murs, disent-ils qui nous ont attiré la colère céleste; c'est nous qui nous sommes blessés, c'est à nous de nous appliquer le remède. Le changement des mœurs, et non celui des lieux, fut jugé par eux l'unique moyen de salut.

6. Voilà comment agissaient ces barbares. Ne rougirons-nous pas, ne nous couvrirons-nous pas le visage en songeant qu'ils changeaient de mœurs, tandis que nous changeons simplement de lieu, et que, semblables à des hommes ivres, nous exposons tout ce qui nous appartient? Le Seigneur est irrité contre nous, et, négligeant d'apaiser sa colère, nous emportons de nos maisons ce que nous avons de plus précieux, cherchant à mettre en sûreté notre fortune, au lieu de chercher à mettre notre âme en sûreté. Mais qu'avons-nous besoin de chercher? C'est dans la vertu, c'est dans la pureté de la vie que

nous lui trouverons le plus sûr asile. Supposez qu'un esclave ait excité votre indignation et votre courroux; sans s'occuper de se justifier auprès de vous, il se retire dans sa cellule, et, réunissant avec ses hardes les divers objets qui sont à son usage, il se dispose à prendre la fuite; supporteriez-vous un tel mépris de sa part? Cessons donc de nous livrer nous-mêmes à ces soins intempestifs; que chacun de nous dise à Dieu : « Où irai-je pour me dérober à votre esprit? Où fuirai-je pour me cacher de votre face? » *Psalm.* CXXXVIII, 7. Imitons la philosophie de ces barbares. Ils font pénitence, quoique n'ayant rien de certain, car la sentence prononcée contre eux n'était pas ainsi conçue : Si vous changez de vie, si vous faites pénitence, je raffermirai votre ville; il leur est dit sans condition : « Encore trois jours, et Ninive sera détruite. » *Jon.*, III, 4. Que répondront-ils à cela : « Qui sait si le Seigneur ne se repentira pas de l'arrêt de mort qu'il a porté contre nous? » *Ibid.*, v, 9. Qui sait? disent-ils. Ils ignorent quelle sera l'issue de cet événement, mais en attendant ils font pénitence. Ils ne savent ce que Dieu fera dans sa bonté, mais dans l'incertitude ils commencent par se convertir. Ils n'avaient pas sous les yeux l'exemple d'une autre Ninive sauvée par le repentir de ses habitants; ils n'avaient pas lu les prophètes, ni entendu parler des patriarches; aucun conseil, aucune instruction ne leur avait été donnée; ils ne s'étaient pas formé d'avance cette conviction, que le Seigneur est infailliblement apaisé par la pénitence. Rien de tout cela n'était renfermé dans la menace prophétique; leur esprit demeurait à cet égard dans l'incertitude et les ténèbres, mais leur repentir n'en était pas moins fervent.

Quelle raison pourrons-nous donc alléguer en notre faveur, quand un tel changement se produit au sein d'un peuple qui ne sait où ce changement le conduira? Et vous qui savez à quel point vous devez compter sur la divine miséricorde, vous qui tant de fois avez reçu des gages assurés de sa tendre sollicitude, vous qui connaissez la doctrine des prophètes et des apôtres, vous que les choses elles-mêmes ont instruits, vous ne faites néanmoins aucun effort pour égaler la vertu de ce peuple! Grande fut sans doute la vertu dont les hommes donnèrent alors l'exemple, mais plus grande fut encore la bonté de Dieu : et vous pouvez en juger par la grandeur même de ses menaces. Il n'ajouta pas à son arrêt : Si vous faites pénitence, je vous épargnerai; et s'il ne dit rien de semblable, c'était pour augmenter leur terreur par ce qu'il y avait de vague et d'absolu dans sa parole, et pour les pousser plus efficacement au repentir par l'aiguillon de la crainte. Le prophète rougit si, dans sa connaissance de l'avenir, il peut comprendre que ses prédictions ne seront pas accomplies; mais Dieu n'est pas accessible à ce sentiment, parce qu'il ne veut autre chose que le salut d'un peuple, et c'est pour cela qu'il contraint son serviteur à l'obéissance. Lorsque celui-ci fut entré dans le navire, Dieu souleva les flots, comme pour vous apprendre que la tempête suit toujours le péché, que la désobéissance entraîne les bouleversements. D'une part, la ville de Ninive était ébranlée par les péchés de ses habitants; de l'autre, le vaisseau l'était par la résistance du prophète. On jette Jonas à la mer, et le vaisseau n'éprouve plus de secousse; submergeons nous-mêmes nos péchés, et le calme se rétablira dans notre ville.

C'est en vain que nous cherchons notre sûreté dans la fuite; bien loin d'être utile à Jonas, elle lui fut nuisible : il fuyait la terre; mais il ne fuyait pas la colère de Dieu. Il fuyait la terre, mais pour porter l'orage sur la mer. Sans résultat heureux pour lui-même, sa fuite mit dans le plus grand danger ceux qui l'avaient accueilli : quand il eut pris place dans le navire, tous ceux qui naviguaient avec lui, matelots et pilotes, corps et biens, menaçaient d'être engloutis dans les abîmes. Une fois qu'il eut été précipité dans la mer, expiant de la sorte le péché qu'il avait commis, il fut reçu dans le vaste sein d'un autre navire, à savoir, dans les flancs d'un énorme poisson, et c'est là qu'il retrouva sa liberté. Il vous est aisé de voir par ce trait que les vaisseaux ne sauvent pas l'homme coupable, et que le pécheur repentant n'a rien à craindre ni de la fureur des flots ni de la dent des bêtes. Les ondes l'engloutissent sans l'étouffer; un monstre le

dévore sans lui donner la mort; les êtres animés et les éléments insensibles rendent intact à Dieu le dépôt qu'il leur a confié. Toutes ces choses enseignaient au prophète à se montrer doux et clément, à ne pas être plus impitoyable que de grossiers matelots, les ondes en furie, les monstres eux-mêmes. Les matelots ne se décident à le perdre qu'à la longue et pressés par la nécessité; les éléments et les bêtes le mettent à l'abri de tout mal : c'est ainsi qu'en avait disposé la divine sagesse.

Il retourna donc à sa mission; il prêcha, menaça, persuada, sauva; il ramena les hommes au devoir par le sentiment de la crainte : sa première parole suffit pour affermir leur conversion. Il n'eut besoin, pour accomplir cette œuvre, ni d'un grand nombre de jours, ni de longues instructions; il leur adressa simplement les paroles que vous connaissez, et soudain ils entrèrent dans les voies de la pénitence. Voilà pourquoi Dieu ne l'envoya pas immédiatement du navire à la cité criminelle : les matelots le livrèrent à la mer, la mer à la baleine, la baleine à Dieu, Dieu aux Ninivites! C'est par ce long détour que le transfuge leur fut rendu, pour que tous les hommes apprennent qu'il est impossible d'échapper aux mains du Tout-Puissant.

On a beau fuir loin de sa patrie, quelque direction que l'on prenne, quand on traîne après soi le péché, on rencontre partout d'innombrables traverses : alors même qu'aucun être vivant ne se trouverait sur votre passage, les créatures inanimées vous opposeront de toutes parts des obstacles opiniâtres. Croyez-moi donc, ne cherchez pas le salut dans la fuite, ne l'attendez que d'un vrai changement de vie. Serait-ce parce que vous restez dans la ville que le Seigneur est irrité contre vous, pour que vous preniez ainsi la fuite? Sa colère n'est-elle pas plutôt excitée par vos péchés? Renoncez dès lors à vos péchés, remontez à la source et supprimez la cause du mal. Les médecins eux-mêmes ordonnent d'opposer les contraires aux contraires pour guérir les maladies. L'excès dans le manger vous a-t-il donné la fièvre? ils la combattent par la diète. Le mal est-il né du chagrin? ils s'efforcent de porter à la joie l'esprit du malade. Telle est aussi la conduite qu'il faut tenir dans les maladies de l'âme. Si c'est notre torpeur qui nous expose à la colère céleste, faisons tout ce qui dépendra de nous pour nous ranimer, donnons l'exemple d'une parfaite conversion. Dans ce combat, nous avons pour auxiliaire et pour soutien, le jeûne d'abord, puis la calamité présente et la crainte du danger. C'est le moment de nous occuper activement de notre âme. Nous pouvons à notre gré modifier ses résolutions et ses pensées. Quand on est sous le poids de la crainte, sevré de tous les plaisirs, vivant dans des appréhensions continuelles, le cœur s'ouvre aisément aux leçons de la philosophie, il reçoit avec des transports d'allégresse les semences de la vertu.

7. Ce que nous devons avant tout lui persuader, c'est de commencer sa conversion par la fuite des jurements. Bien que depuis plusieurs jours je revienne constamment sur cette matière, je ne laisserai pas de vous en parler aujourd'hui, ni demain, ni dans la suite. Que dis-je demain? pourquoi déterminer un jour quelconque? Je ne cesserai pas que vous ne soyez corrigés. Puisque les prévaricateurs ne rougissent pas de leurs fautes incessantes, à plus forte raison ne devons-nous pas rougir de renouveler sans cesse les mêmes avertissements. Si le prédicateur revient toujours sur les instructions déjà données, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, c'est aux auditeurs, qui n'apprennent qu'avec beaucoup de temps et de difficulté les préceptes même les moins élevés et les plus faciles. Quoi de plus facile, en effet, que de ne pas jurer? C'est une affaire d'habitude; cela n'exige ni des efforts corporels ni des sacrifices pécuniaires. Voulez-vous savoir comment on surmonte un vice? comment on s'affranchit d'une habitude criminelle? Je vous en indiquerai le moyen; et, si vous êtes fidèles à l'employer, vous remporterez une complète victoire. Lorsque vous remarquerez ce mal en vous-même, ou bien chez un autre, votre serviteur, votre fils ou votre femme, commencez par avertir, et si l'avertissement ne produit pas son effet, envoyez le coupable au lit sans souper : infligez-vous cette peine comme vous la leur infligeriez; une telle punition n'est pas une perte,

mais un gain. Il en est ainsi de ces pieux stratagèmes. Une prompte correction n'est pas le seul avantage qu'ils nous procurent. La langue sévèrement châtiée n'a pas besoin qu'un étranger la rappelle à l'ordre; il lui suffit d'être desséchée par la soif, tourmentée par la faim. Serions-nous les plus insensés de tous les hommes, avertis que nous serons les jours entiers par la souffrance physique, nous n'aurons pas besoin qu'un autre vienne nous adresser des exhortations ou des conseils.

Vous approuvez, vous louez mes paroles; mais faites-en donc l'éloge par les faits. Quel serait autrement le résultat de mes discours? Qu'un petit enfant aille tous les jours à l'école, mais qu'il n'apprenne rien; lui suffira-t-il, pour s'excuser auprès de nous, d'invoquer son exactitude? Ne sera-ce même pas là le plus grand reproche que nous lui ferons, de ne retirer aucun fruit de ses leçons quotidiennes? Appliquons-nous ce même raisonnement et disons-nous à nous-mêmes : Voilà bien longtemps que nous nous rendons à l'église, pour entendre les plus terribles vérités, les leçons les plus utiles; si nous en sortons tels que nous y sommes venus, sans nous être corrigés d'aucun défaut, à quoi nous sert de suivre avec tant d'assiduité une doctrine aussi parfaite? Que de choses qu'on ne fait pas pour elles-mêmes, mais pour le bien qui doit en résulter? En voici des exemples : Le laboureur ne sème pas pour semer, mais bien pour moissonner dans la suite; s'il n'avait pas cet espoir, il sèmerait en pure perte, puisque le grain doit pourrir dans la terre. Le marchand ne navigue pas uniquement pour naviguer, il a pour but d'augmenter sa fortune; ce but manqué, les voyages n'auraient fait que concourir à sa ruine en l'exposant à mille dangers. Encore ici, faisons-nous à nous-mêmes l'application de ce raisonnement : Si nous nous réunissons dans l'église, ce n'est certes pas dans l'unique but d'y passer quelques heures, c'est pour en retirer un bien spirituel et d'une valeur inestimable. Si nous nous retirons donc le cœur et les mains vides, notre zèle lui-même sera pour nous un sujet de condamnation.

Pour qu'il n'en soit pas ainsi, pour éviter un tel malheur, quand vous aurez quitté cette enceinte, revenez sur nos instructions, les amis avec les amis, les pères avec les enfants, les maîtres avec les serviteurs; avisez ensemble aux moyens d'accomplir ce qui vous a été prescrit, et quand vous retournerez à l'église, quand vous nous entendrez vous renouveler les mêmes exhortations, la rougeur ne montera pas à votre front, le remords ne tourmentera pas votre conscience; vous vous réjouirez, au contraire, en songeant que vous avez accompli déjà la majeure partie de la leçon qui vous est donnée. Ce n'est pas ici seulement que nous devons méditer sur ces choses : cette rapide exhortation ne saurait entièrement déraciner le mal; il faut que dans vos demeures le mari retrouve la même leçon sur les lèvres de sa femme, et que la femme l'entende de la bouche de son mari; il faut qu'une sainte émulation règne entre vous tous pour l'accomplissement de la loi divine, si bien que les avancés adressent des reproches aux retardataires afin d'exciter leur ardeur, et que ces derniers prennent exemple sur les premiers, pour tâcher de les atteindre. Si nous dirigeons de ce côté nos pensées et nos soins, nos autres affaires prendront bientôt un cours plus heureux. Que Dieu soit l'objet de vos méditations, et vous serez l'objet de sa providence paternelle.

Ne me dites pas : Mais que faire, si l'on me force à jurer, si l'on ne veut pas me croire? — Eh bien, quand il s'agit de violer la loi, vous ne devez tenir aucun compte de la nécessité. Il n'y a qu'une chose absolument nécessaire, c'est de ne pas offenser Dieu. Et toutefois, je me borne en ce moment à vous demander de retrancher les jurements inutiles : ne jurez pas sans réflexion avec vos amis ou vos serviteurs, dans l'intérieur de vos familles. Si vous retranchez ces sortes de jurements, vous n'aurez nul besoin de moi pour avoir raison des autres. Une bouche, en effet, qui aura contracté la haine et l'horreur de ces paroles téméraires, se gardera bien de jurer à l'avenir, quels que soient les moyens qu'on emploiera pour l'y contraindre. Ce n'est qu'avec des peines infinies, à force d'exhortations et d'importunités, de prières et de menaces, en faisant parler tour à tour la crainte et la raison, que nous parvenons maintenant à vous détourner de

cette funeste habitude. Eh bien, de même alors et plus encore, serez-vous inébranlables dans votre respect pour la loi; et nul ne pourra vous la faire transgresser, au nom même de la nécessité la plus pressante. Vous ne consentiriez pas à goûter d'un poison, quand même on essaierait de tous les moyens pour vous persuader que c'est nécessaire; vous ne consentirez pas davantage à prononcer un jurement. Ecoutez mes conseils; vous y trouverez votre consolation et le plus puissant encouragement à la pratique des autres vertus. Celui qui ne s'impose aucun sacrifice est toujours languissant et ne tarde pas à tomber dans une léthargie mortelle; celui qui peut, au contraire, se rendre le témoignage qu'il a rempli un commandement, un seul, se sentira pénétré d'une noble confiance et s'acheminera plein de zèle à l'accomplissement de ses autres devoirs : de l'un il passera rapidement à l'autre; et toujours ainsi, jusqu'à ce qu'il parvienne au sommet de la perfection.

Si, lorsqu'il est question d'argent, plus on a, plus on désire, à plus forte raison en est-il ainsi quand il s'agit des biens spirituels. De là mon ardeur et mon impatience à voir un commencement de réalisation, à jeter dans vos âmes le germe de la vertu. De là mes prières et mes supplications pour obtenir de vous que mes paroles soient gravées dans votre mémoire, non-seulement à l'heure présente, mais encore toujours et partout, sur la place publique aussi bien que dans l'intérieur de vos maisons. Que ne m'est-il donné de rester constamment avec vous! Je n'aurais plus besoin alors de vous adresser un aussi long discours. Mais, puisque cela n'est pas possible, n'oubliez pas du moins mes paroles quand vous êtes hors de ma présence; lors même que vous prenez vos repas, représentez-vous que j'entre dans votre demeure, que je suis là devant vous, que je fais encore retentir à vos oreilles ce que je vous dis ici. N'importe en quel endroit il vous arrivera de prononcer mon nom, avant tout souvenez-vous du précepte que je vous recommande; tâchez de reconnaître ainsi mon affection pour vous : votre docilité sera ma récompense; si je l'obtiens, je serai largement payé de mes labeurs.

Voulez-vous m'encourager, ranimer votre propre espérance, acquérir plus de facilité pour l'accomplissement des autres préceptes, que celui-ci soit l'objet de vos pensées continuelles et de vos constants efforts : alors seulement vous comprendrez l'utilité de nos leçons. Un habit d'or est sans doute beau par lui-même, mais il le paraît beaucoup plus quand nous le portons. De même, les commandements du Seigneur sont beaux quand on les expose, mais ils le sont beaucoup plus encore quand on les accomplit. Vous applaudissez maintenant à nos paroles pendant quelques instants; mettez-les en pratique, et vous aurez à vous en louer vous-mêmes, en même temps que nous, tous les jours de votre vie. C'est peu de nos mutuels éloges; nous serons approuvés de Dieu : et, non content de nous approuver, il nous comblera de ses biens les plus précieux, de ses dons ineffables. Puissions-nous tous en être jugés dignes par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père, dans l'union de l'Esprit saint, à présent et toujours, pour les siècles des siècles. *Amen.*

SIXIÈME HOMÉLIE.

Qu'il est utile de respecter les magistrats; récit de ce qu'éprouvèrent en route ceux qui portaient à l'empereur la nouvelle de la sédition; celui qui souffre des malheurs immérités et rend grâces à Dieu, dont la volonté permet ces épreuves, est égal à celui qui les supporte pour Dieu; exemple des trois enfants dans la fournaise; qu'il faut s'abstenir des jurements.

1. Nous avons consacré bien des jours à consoler votre charité; mais nous ne croyons pas pour cela devoir abandonner cette matière : tant que subsistera la plaie de votre tristesse, nous y appliquerons le remède de nos consolations. Si les médecins soignent les blessures du corps jusqu'à ce que la douleur ait disparu, ne devons-nous pas, à plus forte raison, agir ainsi par rapport aux souffrances de l'âme? La plaie de l'âme, c'est la tristesse; ne nous lassons pas de la soulager par de douces paroles. L'eau chaude

n'agit pas avec autant d'efficacité sur les tumeurs dont le corps est affecté, que de consolantes paroles sur les cuisants chagrins qui torturent le cœur. Au lieu de l'éponge que les médecins emploient, c'est de notre langue que nous ferons usage; au lieu du feu matériel qui réchauffe l'eau, nous aurons à notre service le feu de l'Esprit saint. Tel est le devoir que j'accomplis aujourd'hui. Si nous ne vous prodiguons pas nos consolations, où puiserez-vous un soulagement réel à vos maux? Les juges vous frappent d'épouvante; c'est aux prêtres à vous consoler. Les magistrats ébranlent votre courage; à l'Eglise de le raffermir.

Vous en voyez un exemple chez les enfants : leurs maîtres les menacent, les châtient et les renvoient tout en larmes à leurs mères; celles-ci les reçoivent sur leur cœur, les embrassent, essuient leurs larmes à force de baisers, adoucissent leur âme aigrie et tâchent de les réconcilier avec la sévérité des maîtres. De même, lorsque vos maîtres temporels vous ont jetés dans la crainte et l'anxiété, l'Eglise, notre commune mère, vous ouvre son cœur, vous tend des mains caressantes, verse tous les jours un baume sur vos blessures, et ne cesse de vous persuader qu'il est utile pour vous de ressentir les frayeurs que les magistrats vous inspirent, et non moins utile cependant de goûter ici les consolations qui vous y sont prodiguées.

La crainte ne nous permet pas de tomber dans la léthargie; la consolation nous empêche de succomber à la tristesse : et Dieu se sert de l'une aussi bien que de l'autre pour procurer notre salut. Il a lui-même armé les magistrats pour contenir les méchants par la crainte; lui-même a posé la main sur les prêtres pour consoler les affligés : et ces deux choses, il nous les montre également par l'Ecriture et par l'expérience. Si, malgré la présence des magistrats et tandis que les soldats étaient là sous les armes, un petit nombre d'hommes perdus et d'étrangers a pu dans sa fureur allumer au milieu de nous un si grand incendie, provoquer en quelques instants une si forte tempête, nous exposer tous au plus terrible naufrage, supposez qu'ils n'eussent pas eu de pouvoir à redouter, à quels excès ces frénétiques n'en seraient-ils pas venus? n'auraient-ils pas renversé notre ville de fond en comble? et, dans ce bouleversement universel, auraient-ils même épargné notre vie? Otez, en effet, les tribunaux, et tout l'ordre de notre existence est remis en question. Et de même que si vous enlevez le pilote au vaisseau, le naufrage est inévitable; si vous privez l'armée de son général, vous la livrez sans défense aux ennemis; de même, si vous enlevez à la cité ses magistrats, notre vie tombe au-dessous de celle des animaux sauvages : les hommes se déchirent et se dévorent entre eux, le pauvre devient la proie du riche, le faible celle du fort, la mansuétude succombe à la violence.

Rien de tel n'existe aujourd'hui, grâces à Dieu. Ceux qui vivent selon la religion n'ont pas besoin que les magistrats les corrigent. « Ce n'est pas pour le juste, est-il écrit, que la loi est établie. » I *Tim.*, I, 9. Mais ceux qui ne visent qu'au désordre, s'ils n'avaient pas toujours devant les yeux le glaive de la loi, quelles calamités n'auraient-ils pas déchainées sur notre ville? C'est parce que le même Paul savait toutes ces choses, qu'il disait : « Il n'est pas de puissance qui ne vienne de Dieu, aussi toutes les puissances qui existent rentrent-elles dans le plan divin. » *Rom.*, XIII, 1. Ce que font dans une maison les pièces de bois fortement liées entre elles, les magistrats le font dans la cité : détruisez la charpente qui les unit, et les murs crouleront d'eux-mêmes; chassez du monde les magistrats qui le gouvernent et la salutaire frayeur qu'ils inspirent, et les familles, les cités, les nations ne tarderont pas à se dissoudre, du moment qu'il n'y aura personne qui les retienne dans l'obéissance et le devoir, en faisant peser sur elles la crainte du châtiment. Que cette crainte des puissances établies ne nous soit donc pas, mes bien-aimés, un sujet de tristesse et de plainte; mais rendons plutôt grâces à Dieu de ce qu'elle a servi à dissiper notre langueur, à ranimer notre zèle. Quel dommage est résulté pour nous, je vous le demande, de cette vigilance et de cette sévérité? Serait-ce que nous soyons devenus plus modestes et plus doux, moins dissipés et moins apathiques? que nous ne rencontrions plus personne dans un état

d'ivresse et chantant des vers licencieux? Serait-ce que nos pieux exercices ne soient plus interrompus, aussi bien que nos larmes et nos prières? que les folles joies, les paroles lascives, les arts corrupteurs aient disparu du milieu de nous? que notre ville, enfin, retrace maintenant l'image d'une femme pleine de noblesse et de modestie? Est-ce pour cela que vous gémissez : Ne devriez-vous pas vous réjouir, au contraire, et bénir le Seigneur de ce qu'il a guéri par le sentiment de la crainte, dans si peu de jours, une si profonde mollesse?

Nous n'en disconvenons pas, me direz-vous peut-être; mais, puisque la crainte seule du danger a produit de si grands avantages, fallait-il que nous fussions encore chaque jour à la veille de voir nos craintes se réaliser et les derniers malheurs fondre sur nos têtes? — Rassurez-vous; Paul vous console quand il dit : « Dieu est fidèle, il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces; il proportionnera le secours à la tentation, afin que vous puissiez résister. Il a dit lui-même : Je ne te repousserai pas, je ne t'abandonnerai pas. » I *Corinth.,* x, 13. S'il avait voulu nous châtier par des maux réels, il ne nous aurait pas si longtemps laissés dans la frayeur; s'il eût dû nous frapper de ses vengeances, la peur était superflue, inutiles étaient les menaces. Et voilà que nous avons supporté une vie mille fois plus terrible que la mort elle-même : tant de jours se sont écoulés dans des appréhensions et des anxiétés permanentes, redoutant jusqu'à notre ombre, arrachés au sommeil par de fréquentes secousses, nous avons en quelque sorte subi le supplice de Caïn : Dieu lui-même eût-il été l'objet de nos outrages, qu'il serait maintenant apaisé par la grandeur de la peine. Et si cette peine n'est pas complétement en rapport avec le péché, elle suffit du moins à la divine clémence.

2. Ce n'est pas le seul motif de confiance que nous ayons; nous en avons beaucoup d'autres; Dieu nous a donné des gages précieux de son amour, voulant ainsi relever nos espérances. Le premier de tous, c'est que les messagers chargés d'aller porter la fatale nouvelle de la sédition, après s'être éloignés de notre ville avec la rapidité des oiseaux, et pensant être arrivés depuis longtemps au camp impérial, sont encore arrêtés au milieu de leur route : les empêchements et les obstacles se sont multipliés sous leurs pas; obligés de renvoyer leurs chevaux, ils ne font plus avancer leurs chars qu'avec peine, de telle sorte qu'ils ne parviendront que bien tard à leur destination. Quand, par l'inspiration divine, notre pasteur, notre père commun eut pris la résolution de nous quitter pour aller accomplir cette périlleuse ambassade, il ne tarda pas à les atteindre, puis à les dépasser, de peur qu'en allumant d'avance la colère de l'empereur, ils ne rendissent ses efforts inutiles et son intervention impuissante pour éteindre l'incendie. Or, que de semblables retards n'aient pas été suscités sans un acte de la volonté de Dieu, voici qui ne permet pas d'en douter: Les hommes qui font de tels voyages, n'en sont distraits par aucun autre objet, ils ont, pour arriver plus vite au but, des chevaux à leur service; mais cette fois les moyens ont été changés en obstacles, et l'on a vu se produire ici le contraire de ce que Jonas avait éprouvé.

Le Prophète ne veut pas marcher, Dieu le pousse : ceux-ci voudraient avoir parcouru la route, Dieu ne le permet pas. Chose étonnante et nouvelle! Le premier refusait d'aller annoncer la ruine, et le Seigneur l'excitait malgré lui : les seconds n'ont rien de plus pressé que de porter la même nouvelle, et ce même Dieu les arrête sur le chemin. Pourquoi ce contraste? C'est que la célérité serait maintenant une cause de ruine, et qu'elle était alors une cause de salut. Aussi Dieu se sert-il tantôt d'une baleine pour hâter le voyage, tantôt de chevaux pour l'interrompre. Ne voyez-vous pas éclater partout la sagesse divine? Les moyens que les hommes emploient pour arriver à leur but, elle en fait des obstacles pour les en éloigner. Celui-là compte se dérober à sa mission sur les ailes d'un navire, et le navire lui devient un lien qui l'empêche de fuir; ceux-ci prennent des chevaux pour se rendre plus vite auprès de l'empereur, et les chevaux les arrêtent dans leur course. Mais ni les chevaux ni le navire ne sont rien; je ne vois ici que l'admirable économie de la Providence, qui soumet

et dirige tout à ses fins. Et remarquez la manière dont cette Providence agit, comment elle a répandu tour à tour la terreur et la consolation. Le jour même où les désordres sont commis, elle permet que les messagers partent sans retard pour aller tout annoncer au prince, et ce départ immédiat nous jette dans l'épouvante; mais après qu'ils sont partis et qu'ils ont deux ou trois journées de marche, quand nous regardons comme inutile que notre évêque parte à son tour puisqu'ils ont une telle avance, elle dissipe notre frayeur et relève notre courage, en les mettant dans l'impossibilité de continuer leur voyage, ainsi que je l'ai dit; des hommes revenant de ce pays vers notre ville, nous ont rapporté leurs embarras et leurs peines : Dieu le permettait pour nous laisser respirer un peu; ainsi s'est allégé de beaucoup le poids de nos angoisses.

En apprenant ces choses, nous avons adoré Celui qui en est l'auteur, qui veille sur tous nos intérêts avec plus de sollicitude que ne le ferait le plus tendre des pères. Pour arrêter ces funestes messagers, il a fait intervenir sa force invisible, et il ne s'est pas contenté de leur dire simplement : Pourquoi cette précipitation? Pourquoi vous hâter ainsi de ruiner cette grande ville? Est-ce une bonne nouvelle que vous apporterez à l'empereur? Demeurez-là jusqu'à ce que mon serviteur soit passé devant vous et qu'il ait appliqué par anticipation le remède au mal que vous allez causer. — Or, si nous avons été l'objet d'une telle providence, dès le commencement de nos malheurs, quand s'est déclaré cet ulcère, qu'en sera-t-il après notre conversion et notre pénitence, après de si vives terreurs, après tant de larmes et de prières? Quel plus grand allégement n'éprouverons-nous pas? Il était convenable que Jonas fût ramené et poussé sur son chemin, puisqu'il allait appeler les hommes à la pénitence; pour vous, dont la pénitence et la conversion sont déjà manifestes, vous avez plutôt besoin de paroles consolantes que de menaçantes prophéties. Pourquoi le Seigneur a-t-il excité notre saint évêque, notre père commun, à faire ce long voyage, lorsque tant de motifs devaient l'en détourner? Certes, si ce Dieu de miséricorde n'avait résolu de nous sauver, il n'eût pas inspiré de telles pensées à son ministre; mais au contraire, il les aurait étouffées dans son cœur.

3. J'ai à vous présenter une troisième considération qui est bien capable de relever votre confiance : c'est l'approche de cette grande solennité, que les infidèles eux-mêmes révèrent presque tous, à laquelle notre religieux empereur a rendu de plus éclatants hommages que tous ses prédécesseurs, les plus célèbres même par leur piété. A pareil jour, adressant une lettre au peuple pour lui recommander la sainteté de cette fête, il ordonna de mettre en liberté la plupart de ceux qui étaient détenus dans les prisons. Notre pasteur s'armera de cette lettre en paraissant devant le prince : il la placera sous ses yeux, lui rappellera ses propres décisions, et lui dira : A vous de vous exhorter vous-même, souvenez-vous de vous-même, c'est en vous-même que vous trouverez l'exemple de la bonté. Vous n'avez pas voulu frapper des coupables, et vous consentiriez à frapper des innocents? Par respect pour la solennité pascale, vous avez fait grâce à des hommes convaincus et condamnés; et pendant ces mêmes jours de fête, vous livreriez à la mort des hommes qui n'ont rien commis ni rien tenté! Non, prince, il n'en sera pas ainsi. Dans cette lettre adressée à toutes les cités de l'empire, vous disiez : Que ne m'est-il aussi donné de ressusciter les morts? — Eh bien, c'est une telle clémence que nous implorons aujourd'hui; nous avons maintenant besoin de cette parole.

Il est moins beau pour les rois de vaincre leurs ennemis que de vaincre leur propre cœur et leur colère : d'un côté, l'honneur de la victoire n'est obtenu qu'à l'aide des armes et des soldats; de l'autre, le trophée n'appartient qu'à vous seul, et nul ne partage la gloire qui vous est acquise par la philosophie. Vous avez repoussé les attaques des barbares; triomphez de votre royal courroux : que tous les infidèles apprennent qu'il n'est pas de puissance dont la crainte du Seigneur Jésus ne vienne à bout. Glorifiez votre divin Maître en pardonnant à ses autres serviteurs, afin qu'il vous glorifie lui-même, afin qu'au jour du jugement, se souvenant de votre clémence, il vous regarde d'un œil bienveillant et miséri-

cordieux. — Voilà ce que dira notre saint évêque; il dira bien plus encore, et c'est ainsi qu'il nous délivrera de la vengeance impériale.

Or ce n'est pas seulement à toucher le cœur du prince, que contribuera notre jeûne actuel, mais de plus à nous faire généreusement accepter nos épreuves; car de quelles consolations les exercices de ce temps ne sont-ils pas la source? Nous réunir, en effet, tous les jours, nous nourrir ensemble des saintes Ecritures, nous voir, confondre nos larmes et nos prières; et puis, après avoir reçu la même bénédiction, rentrer dans nos demeures, n'est-ce pas un grand soulagement à nos douleurs? Ne nous laissons donc pas abattre, ne nous abandonnons pas nous-mêmes en succombant à nos anxiétés, mais espérons plutôt avec constance des jours meilleurs, appliquons notre esprit à la parole sainte; je veux encore aujourd'hui vous parler du mépris de la mort. Je vous disais hier que nous la craignons, non parce qu'elle est à craindre, mais bien parce que l'amour du royaume céleste n'enflamme pas nos cœurs et que la pensée de l'enfer ne remplit pas notre âme; de plus, nous craignons la mort parce que notre conscience n'est pas tranquille. Voulez-vous que je vous signale un quatrième motif de cette pénible inquiétude, non moins vrai que les précédents? Nous ne vivons pas dans cette austérité de mœurs qui convient à des chrétiens; nous menons un genre de vie commode, relâché, voluptueux : et c'est pour cela sans doute que nous sommes si vivement attachés aux choses présentes.

Certes, si nous passions le temps dans les jeûnes et les veilles, retranchant sévèrement tous les plaisirs de la table, réprimant nos appétits désordonnés, imposant un frein à nos passions, supportant avec courage les sueurs de la vertu, châtiant notre corps, à l'exemple de l'Apôtre, et le réduisant en servitude, n'accordant pas à la chair ce qu'elle désire, marchant toujours dans la voie étroite et rocailleuse, nous soupirerions aussitôt après les biens à venir, nous rappellerions de tous nos vœux la fin de nos labeurs terrestres. De même que l'athlète qui combat dans l'arène aspire à la quitter pour être désormais à l'abri des blessures, et voit avec bonheur le moment où les spectateurs se lèvent et mettent un terme à son rude labeur; ainsi l'homme dont la vie s'écoule dans les fatigues et les combats de la vertu, est impatient d'atteindre au bout de la carrière, pour échapper à la douleur et posséder les couronnes qui lui sont réservées : il vogue vers le port, il se hâte d'arriver à cet heureux asile où le naufrage ne sera plus à redouter. Si Dieu nous a fait dans ce monde une vie naturellement laborieuse et pénible, c'est afin que le sentiment des maux actuels nous excite à désirer les biens de la vie future. Quoique nous soyons environnés ici-bas d'innombrables sujets de tristesse et de crainte, de périls et de soucis, volontiers cependant nous habitons la terre; dès lors, si rien de tout cela n'eût été, si notre vie tout entière était exempte d'ennuis et de souffrances, nous prendrions-nous jamais à désirer les biens à venir?

4. Telle fut la conduite du Seigneur à l'égard des Israélites. Voulant leur inspirer le désir de retourner dans leur patrie et la haine de l'Egypte, il permit qu'ils fussent soumis à pétrir l'argile, à délayer la boue, afin que, succombant sous le poids de leurs travaux et de leurs peines, ils eussent la pensée de recourir à Dieu et de lui demander leur délivrance. Si la grandeur des maux qu'ils avaient soufferts ne les empêcha pas, après qu'ils eurent quitté cette terre étrangère, d'en rappeler le souvenir, de regretter la servitude, de se montrer disposés à recevoir de nouveau le joug accablant de leurs anciens maîtres, auraient-ils jamais eu le courage de s'en séparer, en supposant qu'ils n'eussent pas éprouvé de leur part des traitements aussi barbares? N'aimons donc pas plus qu'il ne faut la vie présente. De quelle utilité nous serait un amour excessif? Quel avantage en retirerions-nous? Voulez-vous savoir pourquoi la vie présente est un bien? C'est que nous pouvons en faire la vie future; elle est le temps du combat, la lice où nous devons gagner des couronnes immortelles : si tel ne devait pas en être le résultat, la vie serait mille fois pire que la mort. Si nous ne vivons pas pour plaire à Dieu, mieux vaut mourir. Qu'est tout le reste? Que cherchons-nous de plus? N'est-ce pas toujours le même soleil que nous voyons?

et la même lune, le même hiver et le même été? Nos occupations ne reviennent-elles pas constamment les mêmes? Qu'est-ce qui fut hier? pas autre chose que ce qui sera demain. Que s'est-il passé sur la terre? ce qui se passera de nouveau. » *Eccle.*, I, 9. Non, ne proclamons pas heureux ceux qui vivent, et ne pleurons pas sur les morts. Les hommes en état de péché, qu'ils vivent encore ou qu'ils soient déjà morts, sont seuls dignes de nos larmes; et les justes seuls, où qu'ils puissent être, tenons-les pour heureux. L'aspect d'une mort toute seule vous glace de peur et vous accable de tristesse, tandis que Paul, mourant chaque jour, bien loin de pleurer, tressaillait de bonheur et d'allégresse.

Si c'était encore pour Dieu que ma vie fût en danger, me direz-vous peut-être, je n'en aurais aucun souci. — Eh bien, quoi qu'il en soit, ne vous laissez pas abattre : celui qui souffre pour Dieu n'est pas le seul qui mérite des louanges; elles sont encore décernées à celui qui, souffrant une injustice quelconque, la supporte avec générosité et bénit Dieu qui la permet; l'un n'est pas supérieur à l'autre. Le bienheureux Job eut certes d'intolérables souffrances à subir de la part du démon, qui le persécutait sans cause avec une aveugle fureur; mais, comme sa résignation fut admirable, comme il adora la volonté divine dans tous ses revers, rien ne manque à sa couronne. Ne vous attristez pas à cause de la mort, qui vient de la nature; attristez-vous à cause du péché, dont vous êtes la cause. Si vous pleurez sur ceux qui meurent, pleurez aussi sur ceux qui naissent; des deux côtés vous apparaît également l'œuvre de la nature. Si quelqu'un vous menace de la mort, dites-lui : J'ai appris du Christ, mon maître, à ne pas craindre « ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent rien sur l'âme. » *Matth.*, x, 28. Si c'est la confiscation de vos biens qu'on vous annonce, répondez : « Je suis sorti nu du sein de ma mère, j'y retournerai nu, » *Job.*, I, 21; ou bien dites encore : « Nous n'avons rien apporté dans ce monde en y venant; il est manifeste que nous n'en pourrons rien emporter quand nous le quitterons. » I *Tim.*, VI, 7. Si ce n'est pas vous qui m'enlèverez mon patrimoine, c'est la mort qui me l'enlèvera. Si je ne suis pas exterminé par votre glaive, je le serai bientôt par la loi de la nature.

Ainsi donc, encore une fois, ne craignons aucune des choses qui nous arrivent naturellement, mais craignons celles qui proviennent de la mauvaise volonté, les seules qui nous exposent au châtiment. Lorsque des accidents imprévus nous frappent, songeons que nous n'avons pas expié nos péchés dans les larmes de la pénitence ou que nous avons cessé de les pleurer. Songeons en outre que si nous avons à souffrir ici-bas quelque injustice, elle sert à l'expiation de nos péchés. Or c'est un grand bien d'expier ses péchés en ce monde, et non dans l'autre. C'est parce que le riche n'avait rien enduré de pénible dans la vie, qu'il était torturé après la mort; et pour que vous ne doutiez pas que telle ait été la raison pour laquelle tout soulagement lui fut refusé, écoutez ce que dit Abraham : « Mon fils, vous avez déjà reçu vos biens, et c'est pour cela que vous êtes maintenant dans les tortures. » *Luc.*, XVI, 25. Que Lazare de son côté, soit en possession du bonheur, parce qu'il a souffert mille douleurs sur la terre en pratiquant la vertu, le saint patriarche s'en explique d'une manière non moins formelle. Après avoir dit au riche : « Vous avez reçu vos biens..., » il ajoute : « Lazare, au contraire, n'a reçu que des maux; et c'est pour cela qu'il est maintenant dans la consolation. » De même que ceux dont la vie réunit le malheur et la vertu recevront du Seigneur une double récompense, de même ceux qui vivent dans le désordre et les délices recevront un double châtiment.

Je ne veux pas faire leur procès aux fugitifs, car il est dit : « Ne jetez pas dans le trouble l'âme humiliée. » *Eccli.*, IV, 3. Ce n'est pas un reproche non plus que j'entends leur adresser, car c'est plutôt la consolation qu'il faut au malade. Je n'ai d'autre désir que de les corriger quand je m'écrie : Ne cherchons pas notre salut dans la fuite; fuyons uniquement le péché, éloignons-nous de la voie mauvaise. Si nous évitons ce mal, serions-nous entourés de soldats sans nombre, nul ne pourra nous nuire; si nous ne l'évitons pas, nous élèverions-nous au sommet des plus hautes montagnes, là se trouveraient

encore pour nous d'innombrables ennemis. C'est ici le cas de vous rappeler de nouveau les trois enfants de Babylone : Ils étaient renfermés dans la fournaise, sans rien éprouver de fâcheux, tandis que ceux qui étaient dehors et qui se tenaient autour, après les avoir jetés dans les flammes, furent tous consumés. Quoi de plus admirable? Le feu brise les liens de ceux qu'il enveloppe; il dévore ceux qui n'étaient pas à sa portée. Apprenez par là que ce n'est pas la différence des lieux, mais bien celle des mœurs qui cause notre salut ou notre perte; c'est ce dont vous instruit le sort contraire des victimes et des bourreaux. Leurs corps étaient de même nature, mais non leurs sentiments, ni par suite leurs sensations. Le foin qui se trouve dans le voisinage d'un foyer prend feu rapidement; l'or qui se trouve au milieu n'en est que plus brillant.

5. Où sont maintenant ceux qui disent : Que l'empereur prenne tous nos biens, mais qu'il nous laisse la vie avec la liberté? Qu'est-ce donc que d'avoir une vie libre? Veulent-ils le savoir? Ce n'est pas l'exemption du châtiment qui la donne, mais bien la persévérance dans la justice. Les trois enfants étaient libres, au sein même de la fournaise; car ils s'étaient auparavant affranchis de la servitude du péché. Là est la vraie liberté; elle ne consiste pas, je l'ai dit, dans l'exemption du supplice ou dans l'éloignement de la souffrance. En entendant parler de la fournaise, souvenez-vous des torrents de feu qui couleront au jour de la vengeance. Comme on vit alors la flamme dévorer les uns et respecter les autres, on verra la même chose s'accomplir dans les flammes du dernier jugement : D'une part, le bois, le foin, la paille en seront la proie; de l'autre, l'or et l'argent y revêtiront une splendeur nouvelle. Tâchons de réunir cette matière précieuse, supportons avec générosité les peines de la vie, sachant qu'elles nous affranchiront des supplices à venir, si nous suivons la vraie philosophie. Elles nous rendront meilleurs, et, si nous déployons assez de vigilance, elles rendront meilleurs ceux-là même qui nous les suscitent, tant il y a de puissance dans cette philosophie.

C'est ce qu'éprouva le tyran de Babylone. Le changement opéré dans son cœur à la vue des jeunes Hébreux miraculeusement sauvés, se manifeste par ces paroles : « Serviteurs du Dieu très-haut, sortez et venez. » *Dan.*, III, 93. N'est-ce pas vous-même, ô roi, qui disiez tout à l'heure : « Et quel est le Dieu qui pourra vous sauver de mes mains? » *Ibid.*, 15. Que s'est-il donc passé? D'où vient un tel changement? Quand ils étaient hors de la fournaise, vous les regardiez déjà comme consumés, et quand vous les voyez debout au milieu des flammes, vous les appelez à vous. Quelle est la cause de ces nouvelles pensées? Voyez quelle transformation dans ce roi : avant de mettre la main sur ses victimes, il blasphémait; après les avoir jetées dans le feu, il parla comme un sage. Si Dieu laissa s'accomplir ce que le tyran avait décrété, c'est pour montrer que nul ne saurait nuire à ceux dont il a pris la défense. Sa conduite à l'égard de Job, vous la voyez se renouveler ici. Il avait alors permis que le diable montrât toute sa puissance; c'est quand le tentateur eut épuisé toutes ses flèches, quand il ne lui resta plus une embûche à dresser, que le Seigneur tira son athlète de la lice, afin que la victoire de ce dernier fût éclatante et certaine. C'est ainsi qu'il agit encore envers les enfants des Hébreux : On veut renverser leur ville, Dieu le permet; les emmener captifs sur une terre étrangère, il ne l'empêche pas; les charger de liens, il y consent; les jeter dans les flammes, il n'y fait pas opposition; exciter ces flammes outre mesure, il ferme encore les yeux : puis, quand il ne reste plus rien à faire, quand les ressources de la tyrannie sont épuisées, c'est alors que Dieu manifeste sa puissance et la vertu des trois enfants.

Vous voyez donc pourquoi Dieu permit que la tribulation arrivât à son comble : il voulait que les persécuteurs eussent sous les yeux la sublime philosophie de leurs victimes et les admirables dispositions de sa providence. C'est aussi ce que le roi proclamait en disant : « Serviteurs du Dieu très-haut, sortez et venez. » Mais considérez, je vous prie, la grandeur et l'égalité d'âme de ces trois enfants : ils ne tâchent pas de sortir avant d'avoir entendu cette parole, pour qu'on ne puisse pas les accuser de craindre



le feu; ils ne restent pas sourds à la voix qui les appelle, de peur de paraître présomptueux et opiniâtres. Maintenant que vous reconnaissez, semblent-ils dire, de qui nous sommes les serviteurs, maintenant que vous le reconnaissez lui-même pour le vrai Seigneur, nous sortons, et nous sommes en sortant, pour tous ceux qui sont présents à ce spectacle, les hérauts de la puissance divine. Ils ne sont pas les seuls; leur ennemi lui-même publie hautement, et par sa parole et par ses lettres, le courage inébranlable des vainqueurs et la puissance de celui qui préside la lice. Et de même qu'en proclamant au milieu de l'amphithéâtre le nom des athlètes victorieux, on proclame aussi le nom de leur patrie : Tel homme de telle cité; de même on proclame ici le nom de leur roi, au lieu de leur ville natale : « Sidrach, Misach et Abdenago, serviteurs du Dieu tout-puissant, sortez, venez à moi. »

Que s'est-il donc passé? pourquoi les appelle-t-il serviteurs de Dieu? Ne sont-ils pas vos serviteurs, ô prince? — Sans doute, mais ils ont méconnu ma royauté, foulé aux pieds mon orgueilleuse puissance, et, par leurs actes, ils ont montré quel est leur vrai Seigneur. S'ils eussent été les serviteurs des hommes, le feu n'aurait pas redouté leur présence, la flamme n'aurait pas reculé devant eux, car les créatures n'ont pas coutume d'obéir, ne rendent pas hommage aux serviteurs des hommes. C'est pour cela que le monarque dit encore : « Béni soit le Dieu de Sidrach, de Misach et d'Abdenago! » *Daniel,* III, 95. Mais voyez comme il proclame leur premier rémunérateur : « Béni soit Dieu qui a envoyé son ange et qui a délivré ses enfants! » Voilà pour la puissance divine; dites maintenant la vertu des athlètes. « C'est parce qu'ils ont eu confiance en Lui, qu'ils ont changé la parole royale et livré leur corps aux tourments, afin de ne pas servir des dieux étrangers. » Que pourrait-on comparer à la force de la vertu? D'abord, lorsque ces enfants eurent dit : « Nous ne servirons pas vos dieux, » le tyran se montre encore plus enflammé que la fournaise; puis, quand ils ont traduit leur parole en acte, non-seulement il n'est plus irrité, mais il leur prodigue ses éloges et les plus vifs témoignages d'admiration, parce qu'ils ont refusé d'obéir à ses ordres.

Oui, la vertu est un si grand bien qu'elle fait de ses ennemis ses admirateurs et ses panégyristes. Les enfants ont combattu, remporté une victoire; et c'est le roi vaincu qui se répand en actions de grâces de ce qu'ils ont bravé l'aspect des flammes, de ce que leur espérance dans le Seigneur les a fortifiés; c'est sur leur autorité seule qu'il appelle Dieu le maître de l'univers, qu'il ne pose pas de bornes à son empire : ces trois enfants sont pour lui plus que le monde entier. Tous ces princes, tous ces rois, tous ces hommes puissants qui s'étaient montrés si dociles à ses ordres, il les oublie; et ces trois captifs, ces esclaves qui viennent de méconnaître son pouvoir, il les admire. Ce n'est pas par l'esprit de contention, c'est par l'amour et la pratique de la sagesse, qu'un tel prodige est opéré; ce n'est pas par l'arrogance, mais par la piété; ce n'est pas aux inspirations de l'orgueil, mais au feu d'un saint zèle que ces enfants obéissaient. C'est un grand bien que d'espérer en Dieu : un roi barbare le remarque lui-même, et c'est à ce sentiment qu'il attribue leur prompte et merveilleuse délivrance, puisqu'il dit : « Car ils ont mis en Lui leur confiance. »

6. En vous disant cela, je résume toutes les histoires où sont rapportées les épreuves et les angoisses des justes, les colères et les embûches des rois, afin que nous ne craignions rien en ce monde si ce n'est d'offenser Dieu. Ces jeunes gens avaient sous les yeux une fournaise ardente; et voilà qu'ils n'en tiennent aucun compte, ils ne redoutent que le péché : ils savent qu'au milieu même des flammes ils n'auront rien de grave à souffrir, et qu'en manquant à la religion ils encourent des maux extrêmes. En effet, pécher est un grand supplice, alors même qu'on ne serait pas autrement châtié; c'est, au contraire, un incomparable honneur, une paix profonde d'être vertueux, quand bien même on devrait en être puni par les plus cruelles souffrances. Et la raison, c'est que les péchés nous séparent de Dieu, selon sa propre parole : « Ne sont-ce pas vos péchés qui s'élèvent comme un mur de séparation entre vous et moi? » *Isa.,* LIX, 2; tandis

Pécher est un grand supplice.



que les peines nous ramènent à Dieu, comme nous le voyons dans cette prière du Prophète : « Donnez-nous la paix, puisque c'est de vous que sont venues toutes nos épreuves. » *Ibid.*, XXVI, 12. Un homme a une plaie; que doit-il craindre? qu'elle s'envenime ou que le médecin tranche dans le vif? le fer ou la gangrène Le péché, c'est la plaie purulente; la peine, c'est le fer qui guérit.

De même donc qu'un homme dont le corps est infecté de mauvaises humeurs est dans un état de malaise, bien qu'il ne lui soit fait aucune blessure, et souffre même un mal d'autant plus grave qu'il n'est pas entamé par le fer; de même celui qui pèche a beau n'être pas puni, il n'en est pas moins le plus misérable des hommes, et sa misère s'accroît par l'absence même de tout châtiment. Ceux dont le sang se décompose et qui se livrent néanmoins aux plaisirs de la table, buvant frais, mangeant des viandes délicates et savoureuses, ne peuvent qu'inspirer, alors surtout, une profonde pitié, puisqu'ils augmentent leur mal par leurs délices; s'ils étaient, au contraire, tourmentés par la faim et la soif, selon les prescriptions de la science, il leur resterait un espoir de salut. Cela s'applique également aux pécheurs : s'ils sont en butte à la souffrance, il leur est permis d'espérer; mais si, malgré leurs désordres, ils vivent librement au sein des voluptés, ils sont beaucoup plus à plaindre que ceux qui sont travaillés à la fois par la gourmandise et l'hydropisie, et d'autant plus que l'âme l'emporte sur le corps. Si vous voyez donc des hommes vivant dans les mêmes désordres, mais dont les uns souffrent continuellement la faim et toute sorte de maux, tandis que les autres sont plongés dans l'ivresse, les plaisirs, la bonne chère, proclamez heureux ceux dont la souffrance est le partage. De vives consolations brillent au sein de leurs douleurs; c'est avec une grande confiance que ceux-là vont paraître au redoutable tribunal du souverain Juge, parce qu'ils ont expié beaucoup de péchés dans les peines de la vie présente.

Mais j'en ai dit assez sur ce sujet; il est temps de passer à un autre et de vous exhorter encore à fuir les jurements, à détruire les excuses insipides et frivoles dont essaient de se couvrir ceux qui les profèrent. En effet, quand nous les interpellons là-dessus, ils nous opposent l'exemple qui leur en est donné par les autres; ils nous disent : Un tel et un tel ne jurent-ils pas? Nous leur dirons à notre tour : Tel autre jure-t-il? C'est la conduite des justes que Dieu met en regard de vos jurements. De quel secours sont les pécheurs pour ceux qui pèchent en marchant sur leurs traces? Mais le spectacle de la vertu est la condamnation de l'iniquité. Nombreux étaient ceux qui ne donnèrent au Christ ni à manger ni à boire; mais ils ne furent d'aucune utilité les uns pour les autres. Les cinq vierges folles ne se prêtèrent pas un meilleur appui. En déviant de la ligne droite, ces dernières reçurent la même condamnation et le même châtiment que les premiers. Affranchissons-nous donc de ces vaines excuses, et regardons, non ceux qui tombent, mais ceux qui marchent d'un pas ferme vers le but; emportons de ces jours de jeûne un précieux souvenir. Souvent quand nous avons acquis un riche vêtement, un habile esclave, un vase de prix, nous rappelons avec plaisir le temps de cette heureuse acquisition; on nous entend dire : C'est dans telle solennité que j'achetai cet esclave, à tel jour que je me procurai cet habit. De même, si nous conformons notre conduite à cette loi, nous dirons nous aussi : C'est pendant ce carême que j'ai quitté l'habitude de jurer. Jusque-là je m'en rendais coupable; mais une fois que j'eus entendu la parole sainte, je me corrigeai.

L'habitude, m'objecterez-vous, est chose bien difficile à réprimer. Je ne l'ignore pas; et c'est pour cela que je vous engage avec tant d'instance à contracter une habitude opposée, bonne et vertueuse celle-là, qui ne demeurera pas sans récompense. Puisque, de votre aveu, vous avez tant de peine à rompre une habitude, faites d'autant plus d'efforts pour en venir à bout; car vous savez d'une manière indubitable que si vous contractez l'habitude de ne pas jurer, vous n'aurez plus alors ni labeur ni peine. Quel est le plus difficile, s'abstenir de jurer, ou bien se priver tout le jour de nourriture, n'accorder qu'un peu de pain et d'eau à un corps qui se dessèche? Assurément ceci est beaucoup plus

pénible que cela. Et cependant l'habitude agit avec tant de force et de promptitude, que, lorsque les jours de jeûne sont arrivés, on aurait beau nous engager mille fois, nous contraindre même à goûter du vin ou toute autre chose défendue par la loi de l'abstinence, nous aimerions mieux tout souffrir que toucher à des aliments prohibés; et cela, malgré notre penchant naturel pour les plaisirs de la table. C'est l'habitude secondée par la conscience qui nous inspire cette énergie. Il en sera de même par rapport aux jurements : comme l'habitude triomphe maintenant de la plus violente coaction, elle vous rendra supérieurs alors à toutes les séductions de la parole et de l'exemple.

7. En rentrant donc dans vos maisons, dites cela à tous ceux qui les habitent. Au moment de quitter une prairie, il arrive souvent qu'on cueille une rose, une violette, ou quelque autre fleur et qu'on aime à la tenir dans la main; ou bien qu'en revenant d'un verger, on rapporte chez soi un rameau chargé de fruits; ou même qu'au sortir d'un festin splendide, on en prend les reliefs pour les distribuer à ses serviteurs : faites-en de même de l'exhortation qui vous est adressée, allez en faire part à votre femme, à vos enfants, à toute votre maison. Ni la prairie, ni le verger, ni la table ne peuvent être comparés à la parole évangélique : les roses qu'elle fournit ne se flétrissent jamais, ses fruits subsistent toujours et ses mets sont incorruptibles. Les biens matériels ne donnent qu'une satisfaction passagère, tandis que ceux-ci procurent d'impérissables avantages, et non-seulement dans l'avenir, mais encore au moment même.

Que serait-ce, dites-moi, si, laissant de côté tout autre intérêt, public ou privé, nous nous entretenions constamment des lois divines, à table, dans l'agora, dans toutes nos autres réunions? Si tel était l'objet de nos pensées, nous ne dirions jamais rien de dangereux, rien de nuisible, nous ne serions pas même entraînés à pécher comme malgré nous; en butte à la tristesse, nous pourrions en affranchir notre âme et repousser cette ardente préoccupation qui nous fait sans cesse nous demander les uns aux autres : L'empereur est-il instruit de ce qui s'est passé? est-il bien irrité contre nous? a-t-il prononcé sa sentence? quelqu'un s'est-il présenté pour intercéder en notre faveur? serait-il possible que le prince consentît à détruire de fond en comble cette grande et populeuse cité? De tout cela, comme de toute crainte semblable, reposons-nous sur Dieu, ne songeons qu'à remplir ses préceptes. C'est le moyen d'en finir avec nos sollicitudes; et, s'il en est seulement dix parmi nous qui suivent la voie droite, ces dix seront bientôt vingt, puis cinquante, puis cent, puis mille, toute la ville enfin. De même que, lorsqu'on a dix flambeaux allumés, on peut aisément inonder de lumière toute une maison; de même, dans les choses spirituelles, donnez-moi seulement dix hommes au cœur droit, et la ville entière sera bientôt un vaste foyer qui nous donnera lumière et sécurité. Non, la flamme matérielle venant à tomber sur son aliment ne se communique pas au bois qui l'avoisine avec autant de puissance que le feu sacré de la vertu qui, s'allumant dans un petit nombre d'âmes, gagne de proche en proche toute une cité.

Faites que je puisse me glorifier en vous, et dans la vie présente, et dans le siècle à venir, alors que chacun devra rendre compte des talents qui lui furent confiés. Je regarderai mes travaux comme suffisamment récompensés si la vertu vous entoure de son auréole; que je vous voie pratiquer la piété, et je n'en demande pas davantage. Venez-en donc à ce que je vous disais hier, à ce que je ne cesserai de vous dire, aujourd'hui, demain et toujours : infligez une amende aux blasphémateurs, une amende qui nous enrichit au lieu de nous appauvrir; disposez vos âmes comme si vous étiez sur le point d'avoir à fournir la preuve de votre gain spirituel. Je veux faire en sorte de prolonger mon discours auprès de chacun de vous, même après que celui-ci sera terminé, dans l'espoir de vous amener à la vertu par la persistance de mes paroles. Si je vois un blasphémateur, je tenterai les derniers efforts pour le corriger de ses désordres, par mes représentations, mes reproches, mes invectives, s'il le faut, jusqu'à ce qu'il soit entièrement affranchi de sa mauvaise habitude. Mieux vaut,

en effet, se corriger ici-bas que d'être, au jour de la justice, à la face de l'univers, couvert de confusion, puni d'un supplice éternel, après avoir vu ses péchés manifestés aux yeux de tous les hommes. Mais à Dieu ne plaise qu'un seul de ceux qui sont présents à cette sainte assemblée, subisse cette honte! Puissions-nous, en réformant nos mœurs à l'exemple de nos pères dans la foi, en réunissant des fruits abondants de vertu, mériter de quitter la terre avec confiance, par la grâce et la bonté de Jésus-Christ; par qui et avec qui gloire au Père, en union avec le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SEPTIÈME HOMÉLIE.

Le sentiment de la tristesse ne nous a été donné qu'en vue du péché. De ces paroles : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, » et des consolations que nous fournit ce récit. De ces autres paroles : « Adam, où es-tu? » Qu'il faut s'abstenir des serments.

1. Les réflexions que j'ai soumises hier à votre charité se rapportaient à des sujets nombreux et divers. S'il ne vous est pas possible de vous pénétrer de tous les points de cette doctrine, je vous prierai de graver de préférence ce point-ci dans votre mémoire, à savoir, que Dieu, en imprimant à notre nature le sentiment de la tristesse, lui a fixé pour objet unique le péché. Il nous le démontre d'ailleurs par l'expérience elle-même. La peine et l'abattement dans lesquels nous jettent la perte des biens de la fortune, de la santé, de la vie, ainsi que tous les autres maux auxquels nous sommes en butte, loin de nous rapporter pour fruit quelque consolation, ne font, au contraire, qu'augmenter notre misère. Mais lorsque notre affliction et notre tristesse ont pour objet nos propres fautes, nous atténuons la gravité de nos péchés, nous en allégeons le poids, et souvent même nous parvenons à les effacer complétement en nos âmes.

Ayez donc, je vous le répète, un souvenir continuel de cette vérité, qu'il faut s'affliger uniquement du péché, et de rien autre chose. Souvenez-vous encore que, si le péché a importé dans notre existence la douleur et la mort, il est à son tour détruit par la douleur et par la mort, ainsi que nous l'avons précédemment démontré. En conséquence, ne craignons rien tant que de pécher et de prévariquer. Ne redoutons pas le châtiment, et nous éviterons le châtiment. Les trois enfants ne redoutèrent pas les ardeurs de la fournaise, et ils en évitèrent les atteintes. Tels doivent être les serviteurs de Dieu. Si des hommes élevés sous le règne de l'ancienne loi, alors que la mort n'avait pas été exterminée, que les portes d'airain n'avaient pas été brisées, que les verrous de fer n'avaient pas été mis en pièces, ont affronté la mort avec tant de générosité; quelle excuse, quel prétexte invoquerons-nous pour pallier l'infériorité de notre vertu comparée à leur vertu, tandis que cependant nous jouissons de grâces beaucoup plus abondantes, et que la mort n'est plus qu'un nom dépouillé de toute réalité? En effet, la mort est-elle maintenant autre chose qu'un sommeil, qu'un voyage, une translation, un repos, un port à l'abri des orages? ne nous débarrasse-t-elle pas de toute cause de trouble; ne nous affranchit-elle pas des soucis de la vie?

Mais n'insistons pas davantage sur ces motifs de consolation. Voilà déjà cinq jours que nous cherchons à calmer la douleur de vos âmes. Poursuivre ce même dessein serait pour vous une occasion d'ennui. D'ailleurs, pour les personnes qui en ont été pénétrées, il leur suffit de ce qui a été dit; et pour les pusillanimes, nous aurions beau ajouter aux raisons déjà données des raisons encore plus nombreuses, ils n'en retireraient pas une plus grande utilité. Le moment est arrivé de consacrer cet enseignement à l'exposition des saintes Ecritures. De même que, si nous eussions gardé complétement le silence sur ce malheur, on nous eût accusé de cruauté et d'inhumanité; de même, si nous vous entretenions exclusivement de ce même sujet, nous encourrions avec autant de raison le reproche de puérilité. Je remets donc vos cœurs entre les mains de Dieu, dont la parole peut retentir au milieu de vos pensées, et chasser toute tristesse de vos âmes, et j'aborde notre enseignement habituel avec d'autant plus d'empressement que l'explication de l'Ecriture

sainte est toujours propre à ranimer notre courage et à nous consoler. Ainsi, tout en paraissant me faire renoncer à vous entretenir de pensées consolantes, l'interprétation de l'Ecriture me ramène au même dessein.

Que l'Ecriture tout entière fournisse de puissants motifs de consolation à quiconque l'étudie sérieusement, je vais vous le prouver à l'instant même. Et, pour cela, je n'irai pas chercher dans les divers livres dont elle se compose, ce qu'ils renferment de consolant. Afin de jeter la plus grande clarté sur ma proposition, je prendrai le livre qui nous a été lu aujourd'hui; et par le commencement et le début de ce livre, qui, loin d'offrir aucun vestige de pensées consolantes, semble plutôt en être tout à fait éloigné, j'établirai la vérité de ce que j'avance. Quel est donc le début dont je parle? « Au commencement Dieu fit le ciel et la terre. La terre était invisible et dans la confusion, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme. » *Genes.*, I, 1. Est-ce que ces paroles paraîtraient à l'un d'entre vous renfermer quelque chose qui soit propre à le consoler dans sa tristesse? Ne forment-elles pas un simple récit, et ne racontent-elles pas uniquement l'histoire de la création.

2. Voulez-vous cependant que je vous découvre les consolations cachées dans ce passage de nos saints Livres? Elevez alors vos pensées, et prêtez une scrupuleuse attention à ce que vous allez entendre. Quand vous saurez que le ciel, la terre, la mer, l'air et les eaux, ces astres innombrables, ces deux flambeaux plus grands que les autres, les plantes, les quadrupèdes, les animaux qui nagent dans les eaux ou qui volent dans les airs, tout ce monde visible en un mot, Dieu l'a créé pour vous, pour votre conservation et en votre honneur, est-ce qu'alors vous n'éprouverez pas les sentiments les plus doux? N'êtes-vous pas frappés de cette preuve éclatante de l'amour de Dieu envers vous, lorsque vous pensez que ce monde tel qu'il est, ce monde si beau, si vaste, si grand, si admirable, c'est pour vous, tout petits que vous êtes, que Dieu l'a jeté dans l'espace? Si donc on prononce devant vous cette parole : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, » ne passez pas là-dessus légèrement : parcourez plutôt, en esprit, l'étendue de la terre; considérez cette table riche et abondante qui a été dressée pour vous, et les délices de toutes sortes qui vous ont été préparées.

Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que cet univers si beau et si grand ne nous a pas été donné pour prix de nos travaux, ni en récompense de nos bonnes actions. En même temps qu'il nous a créés, Dieu a conféré à notre race l'honneur de cette royauté : « Faisons l'homme, dit-il, à notre image et à notre ressemblance. » *Genes.*, I, 26. Que signifient ces mots : *à notre image et à notre ressemblance*? L'image de laquelle parle le Seigneur a pour objet la souveraineté. De même qu'il n'y a dans le ciel aucun être supérieur à Dieu, il ne doit y avoir sur la terre aucun être supérieur à l'homme.

La première et la principale marque d'honneur que Dieu nous a donnée, a donc été de nous créer à son image; la seconde a été de nous conférer cette souveraineté sans aucun mérite de notre part, mais par une pure grâce de sa libéralité; la troisième a été de faire de cette souveraineté une souveraineté naturelle. Parmi les souverainetés, les unes découlent de la nature, les autres des suffrages de nos semblables. Nous avons un exemple des premières dans la souveraineté du lion sur les quadrupèdes, de l'aigle sur les oiseaux; nous avons un exemple des secondes dans la souveraineté de nos empereurs. Si ceux-ci commandent à leurs sujets, ce n'est pas en vertu d'une supériorité consacrée par la nature : c'est pourquoi ils perdent souvent la puissance. Telle est la condition des choses dont la nature n'est pas le principe, qu'elles sont aisément accessibles aux changements et aux vicissitudes. Il n'en est pas ainsi de la royauté du lion : elle s'exerce sur les quadrupèdes en vertu des lois de la nature, comme celle de l'aigle sur les oiseaux. Chez ces êtres, la royauté est l'apanage de leur race; et jamais on n'a vu le roi des animaux dépouillé de sa souveraineté.

C'est une royauté semblable que Dieu nous a octroyée dès le commencement; c'est une semblable supériorité qu'il nous a donnée sur tous les êtres de la création. Indépendamment de ce

privilége glorieux, il a honoré encore la nature humaine d'une autre manière. Il daigna nous choisir un séjour incomparable et nous désigner le paradis comme le lieu de notre demeure ; à cette faveur il ajouta le don de la raison et d'une âme immortelle. Mais ne poursuivons pas cet ordre de pensées. D'ailleurs Dieu me paraît avoir porté son amour envers les hommes à un tel point qu'il est également facile de démontrer par ses châtiments comme par ses bienfaits l'étendue de sa bonté. C'est un sujet sur lequel j'appelle particulièrement vos plus sérieuses réflexions. Sachez-le bien ; non-seulement quand il nous comble d'honneurs et de bienfaits, mais encore quand il nous châtie et nous punit, le Seigneur se montre souverainement bon envers nous. Que les Grecs et que les hérétiques soulèvent des discussions et nous suscitent des combats sur la bonté de Dieu et sur son amour pour les hommes ; les faveurs dont il nous a comblés aussi bien que les fléaux par lesquels il nous a châtiés nous serviront au même titre à l'établir.

Dieu est bon soit quand il fait du bien, soit quand il punit.

Supposez que Dieu soit bon quand il nous fait du bien et qu'il ne le soit pas quand il nous punit, il ne sera donc bon qu'à moitié. Or cela est évidemment impossible. Il n'est pas invraisemblable qu'il en soit ainsi chez les hommes, parce qu'ils obéissent, en punissant, à la passion et à la colère. Mais comme Dieu est exempt de passions, soit qu'il nous dispense ses faveurs, soit qu'il nous punisse, il est toujours également bon. L'enfer dont il nous a menacés, comme le royaume qu'il nous a promis, nous le montrent sous cet aspect. Voulez-vous savoir comment? je vais vous le dire. Si le Seigneur ne nous eût pas menacés de l'enfer, s'il n'eût pas préparé ses châtiments, bien des hommes n'eussent jamais obtenu le royaume des cieux. L'espérance des biens à venir a moins d'efficacité pour porter le commun des mortels à la vertu, et à veiller aux intérêts de leur âme, que la crainte excitée par les châtiments suspendus sur leurs têtes. En sorte, que si l'enfer est opposé au royaume du ciel, l'un et l'autre tendent vers une même fin, à savoir, à procurer le salut des hommes : celui-ci, en nous attirant doucement à lui ; celui-là, en nous contraignant à nous occuper de notre salut, et en corrigeant par la crainte ceux qui se livreraient à une négligence excessive.

3. Ce n'est pas sans dessein que je vous tiens ce langage. Parce que nous sommes fréquemment sujets aux famines, aux sécheresses, aux guerres, aux coups de la colère impériale et à d'autres maux de ce genre qui nous frappent à l'improviste, plusieurs en prennent occasion de tromper les simples et de prétendre que ces événements ne méritent pas d'être l'objet de la divine providence. Or c'est afin que nous ne soyons pas induits en erreur, c'est afin d'être intimement persuadés que, si Dieu nous afflige d'une famine, d'une guerre ou d'un fléau semblable, il nous témoigne encore en cela son amour et son extrême sollicitude, que j'ai cru devoir insister sur ce sujet. Nous voyons des parents, dont la tendresse pour leurs enfants est si remarquable, leur interdire leur table, leur infliger des châtiments, les assujettir à des traitements ignominieux, et les corriger par une infinité d'autres moyens, lorsqu'ils s'abandonnent à une conduite déréglée. Cependant, en agissant ainsi avec leurs enfants, ils sont inspirés par leur affection paternelle, tout comme en les comblant de prévenances. C'est même alors qu'ils se montrent principalement pères. Si des hommes que la colère et la vivacité éloignent souvent du véritable but, en châtiant ceux qu'ils aiment, obéissent, comme on le pense généralement, à leur tendresse et à leur sollicitude, et non à la cruauté, à la dureté ; à plus forte raison devons-nous concevoir les mêmes sentiments de ce Dieu dont l'incompréhensible bonté surpasse le plus haut degré imaginable de tendresse paternelle.

Ne croyez pas que je parle de la sorte par conjecture. Revenons au texte sacré qui nous occupe, et examinons comment, lorsque l'homme eut été trompé et séduit par le démon, le Seigneur le punit de la faute monstrueuse qu'il avait commise. Est-ce qu'il le frappa d'une ruine complète? Et pourtant, la plus stricte justice exigeait qu'un être qui, sans avoir fait aucun bien, et après avoir été l'objet de tant de faveurs, n'y répondait dès le commencement que par le désordre, fût perdu et exterminé sans retour. Dieu ne le fit pas : il ne prit pas l'homme en

horreur, il ne se détourna pas d'une créature qui avait reconnu ses bienfaits par une si noire ingratitude; mais il accourut vers elle, comme le médecin au chevet du malade. N'accordez pas, mes bien-aimés, à ce point une attention fugitive. Remarquez-le bien, ce n'est ni un ange, ni un archange, ni aucun autre de ses serviteurs que Dieu envoie à l'homme tombé. Lui-même, tout Seigneur qu'il est, il descend vers sa créature déchue, il la relève du sol où elle gisait; il reste seul à seul auprès de l'homme, comme un ami auprès d'un ami atteint par l'adversité et plongé dans une grande infortune.

Assurément Dieu cède ici aux inspirations de sa profonde sollicitude, et le langage qu'il tient au premier homme fait ressortir son ineffable tendresse. Mais pourquoi dire *son langage?* Sa première parole déclare, à elle seule, le sentiment qui l'anime. L'injure qu'il avait reçue semblerait devoir mettre en sa bouche des reproches de la nature suivante : « Créature perverse, et la perversité même, après avoir été comblée par moi des marques de la plus haute bienveillance, après avoir été investie des honneurs de la royauté, élevée au-dessus du reste des habitants de la terre, sans aucun mérite de ta part; après avoir reçu par expérience des signes et des gages incontestables de ma sollicitude et de ma providence à ton égard, tu estimes le démon, malgré sa malice, malgré son venin, le démon, ennemi déclaré de ton salut, plus digne de ta confiance que ton créateur et ton protecteur! T'a-t-il donné les marques d'intérêt que je t'ai données? N'ai-je pas créé le ciel pour toi? n'ai-je pas créé pour toi la terre, la mer, le soleil, la lune et tous les astres? Certes, parmi les anges, aucun n'avait besoin de cet univers. C'est pour toi et pour ta félicité que je l'ai créé grand et beau comme il est. Mais des paroles en l'air, une promesse mensongère, une assertion où tout n'était que fausseté, t'ont semblé plus dignes de foi que les témoignages éclatants de ma providence et de ma bonté : tu t'es livré au démon, et tu as foulé mes lois aux pieds. »

Ces reproches, et même de plus vifs, auraient dû, selon toute apparence, sortir de la bouche d'un Dieu outragé. Mais, loin de tenir ce langage, le Seigneur suit au contraire une ligne tout opposée. Par sa première parole, il relève l'homme déchu, et il ramène la confiance dans son âme tremblante et abattue. C'est Dieu qui le premier appelle sa créature : et cette prévenance, jointe à la forme qu'elle revêt, manifeste l'amour et la sollicitude du créateur. « Adam, où es-tu? » *Genes.*, III, 9, lui dit-il, en l'appelant par son propre nom. C'est là, vous le savez tous, un signe d'une profonde affection. Des personnes qui pleurent sur des morts chéris les rappellent ordinairement de la sorte, et elles ont continuellement leurs noms sur les lèvres. De même lorsqu'on est animé de sentiments d'inimitié et de haine, on ne souffre pas que l'on prononce en sa présence le nom des personnes qui en sont l'objet. Saül n'avait reçu aucune offense de David; il l'avait lui-même offensé grièvement et de beaucoup de manières; mais, dès qu'il eut conçu contre lui de l'aversion et de la haine, il ne supporta pas qu'on prononçât son nom devant lui. Un jour, tout le monde étant assis, comme David n'arrivait pas, savez-vous ce que dit Saül? il ne dit pas : *Où est David?* mais bien : « Où est le fils de Jessé? » I *Reg.*, XX, le désignant ainsi par le nom de son père. Les Juifs firent la même chose à l'égard du Christ. Lorsqu'il était pour eux un objet de haine et d'aversion, ils ne disaient pas : *Où est le Christ?* mais simplement, « Où est cet homme-là? » *Joan.*, VII, 11.

Clémence de Dieu envers le premier homme.

4. Dieu voulant donc montrer que le péché n'avait en rien diminué son amour, que la désobéissance n'avait porté aucune atteinte à sa bienveillance, et qu'il ne cessera pas de veiller avec sollicitude sur l'homme déchu, s'exprime en ces termes : « Adam, où es-tu? » Il n'ignorait pas où l'homme était en ce moment, mais il n'ignorait pas non plus que la faute ferme la bouche, qu'elle paralyse la langue, que la conscience elle-même nous interdit toute parole, et que le silence, semblable à une chaîne, nous fixe dans une sorte de stupidité. Voilà pourquoi le Seigneur désirant inspirer à l'homme la confiance et la hardiesse de prendre la parole, afin qu'il pût pallier la gravité de sa prévarication et obtenir ainsi une certaine indulgence, l'appela lui-même le premier, calmant ainsi par sa voix l'extrême anxiété du

coupable, apaisant ses terreurs et lui donnant à lui-même le courage de parler. «Où es-tu, Adam? disait-il. Je ne te trouve pas dans l'état où je t'ai laissé. Je t'avais laissé plein de confiance et de gloire, et je te trouve dans la confusion et le silence.»

Admirez ici la bonté du Seigneur. Ce n'est pas Eve, ce n'est pas le serpent qu'il appelle. C'est l'homme, dont la faute a été la plus légère, qu'il mande à son tribunal. Il commence par celui qui a quelques droits à son indulgence, afin de prononcer une sentence moins sévère contre celle dont la faute a le plus de gravité. Les juges de la terre, quoiqu'il s'agisse de leurs semblables, d'hommes qui participent avec eux à la même nature, ne daignent pas les interroger par eux-mêmes. Ils délèguent un de leurs subalternes et le chargent de soumettre à l'inculpé les questions qu'ils désirent lui faire, en sorte qu'ils laissent à cet intermédiaire le soin de l'interrogatoire, et qu'ils en recueillent de sa bouche le résultat. Mais Dieu ne veut pas d'intermédiaire entre l'homme et lui; c'est par lui-même qu'il le juge; c'est par lui-même qu'il le console.

La circonstance la plus admirable en tout ceci, est que le Seigneur répare le mal qu'avait produit la faute. Lorsque des malfaiteurs ou des sacriléges tombent entre les mains des juges, ces derniers ne s'inquiètent pas des moyens de les rendre meilleurs; ils ne songent qu'à punir leurs forfaits. Dieu, au contraire, examine, à l'endroit du pécheur, non pas quel châtiment il lui infligera, mais comment il le corrigera, comment il le rendra meilleur, et le préservera à l'avenir de toute défaite. Ainsi Dieu est à la fois un juge, un médecin et un maître. Il interroge comme un juge, il guérit comme un médecin, il enseigne comme un maître et ramène les égarés dans les voies de la sagesse.

S'il suffit d'une simple et courte parole pour faire ressortir avec tant de clarté la bonté infinie de Dieu, que serait-ce si nous parcourions ce jugement tout entier, et si nous vous en exposions toutes les parties? Voyez-vous comment les saintes Ecritures possèdent le privilége de nous consoler, en même temps que de nous éclairer? Nous reviendrons sur ce sujet en lieu convenable. Il serait auparavant nécessaire de vous apprendre l'époque à laquelle ce livre a été composé. Il n'a été écrit ni au commencement du monde, ni dans les temps immédiatement postérieurs à Adam, mais après un grand nombre de générations. Ce serait encore le lieu de rechercher pourquoi en ce temps plutôt qu'en tout autre, pourquoi il a été donné aux Juifs et non à tous les hommes, pourquoi il a été composé en langue hébraïque, et dans le désert du Sinaï. Ce n'est pas sans motif que l'Apôtre parle de cet endroit; il nous indiquait un sujet de profondes réflexions, quand il écrivait: «Il y a deux testaments: L'un, qui a été donné sur le mont Sinaï, engendre pour la servitude.» *Galat.*, IV, 24.

5. Bien d'autres sujets se présenteraient encore à nos recherches, mais le temps ne nous permet pas de nous engager dans une tâche si laborieuse. Nous remettrons la solution de ces questions à un moment plus favorable, et, revenant sur l'éloignement où nous devons vivre de toute espèce de serments, nous vous exhorterons à vous occuper de ce point avec le zèle qu'il mérite. N'est-il pas vraiment absurde qu'un serviteur n'ose pas prononcer le nom de son maître sans le faire précéder d'une qualification honorable, et qu'il emploie à tout propos, inconsidérément, et avec mépris, le nom du Maître des anges? Quoi! lorsqu'il s'agit de prendre le livre des Evangiles, vous purifiez vos mains, et vous ne le prenez qu'avec crainte et respect, religion et tremblement; et votre langue porterait partout et inconsidérément le nom du Dieu de l'Evangile! Voulez-vous apprendre comment le prononcent les puissances célestes, avec quel sentiment de crainte, d'effroi et d'admiration? «J'ai vu, disait Isaïe, le Seigneur assis sur un trône élevé: des séraphins étaient debout autour de lui, et ils criaient les uns aux autres, et ils disaient: Saint, saint, saint le Seigneur Dieu des armées. La terre entière est remplie de sa gloire.» *Isa.*, VI, 1-3. Voyez-vous la crainte, la frayeur dont les séraphins sont pénétrés, en célébrant sa gloire et ses louanges?

Pour vous, dans vos prières, dans vos supplications, quand il faudrait trembler et vous montrer attentif et vigilant, vous invoquez le Sei-

gneur avec une nonchalance incroyable. Mais une occasion de jurer se présente, telle, qu'il faudrait alors garder un profond silence sur son nom admirable, vous ajoutez les serments aux serments. Quelle excuse alléguerez-vous? Non, vous avez beau vous retrancher derrière l'habitude, l'habitude ne vous justifiera pas. On rapporte qu'un orateur profane avait contracté la ridicule manie de remuer sans cesse en marchant l'épaule droite. Néanmoins il trouva le moyen de venir à bout de cette habitude : il mit du côté de chacune de ses épaules la pointe de deux glaives, afin que la crainte de la douleur réprimât en lui tout mouvement inopportun. Faites la même chose pour votre langue. Servez-vous en guise de glaive, de la crainte des châtiments de Dieu, et vous arriverez à remporter sur vous-même une victoire complète. Il est impossible, je le répète, il est impossible qu'en ajoutant cette précaution à des réflexions sérieuses, vous soyez jamais vaincus. Vous faites maintenant l'éloge de nos paroles; mais une fois que vous vous serez corrigés, non-seulement vous nous louerez davantage, mais vous vous féliciterez vivement vous mêmes; vous écouterez nos discours avec beaucoup plus de plaisir, et vous invoquerez avec une conscience pure ce Dieu qui vous respecte au point de vous dire : « Vous ne jurerez même pas par votre tête; » *Matth.*, v, 36; tandis que vous le méprisez assez pour profaner sa gloire par vos serments.

Mais que faire, dira quelqu'un, si l'on me met dans la nécessité de jurer? O homme, de quelle nécessité parlez-vous? Déclarez à tout le monde que vous aimeriez mieux souffrir toute sorte de maux que de transgresser la loi de Dieu, et l'on cessera de vous mettre dans cette prétendue nécessité. Ce n'est pas le serment qui nous rend dignes de foi, mais une vie sans tache, une conduite marquée au coin de la probité, et d'excellents principes. On a vu des hommes entasser serments sur serments, et ne persuader personne. D'autres, au contraire, par leur simple parole inspiraient une confiance sans bornes. Pénétrons-nous donc de ces vérités, et, les yeux fixés sur le châtiment réservé à ceux qui prodiguent ou violent les serments, éloignons-nous de cette pernicieuse habitude, nous pourrons ensuite aborder les autres vertus et mériter ainsi les biens à venir. Puissions-nous tous en être rendus dignes, avec le secours de la grâce et de la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ par lequel et avec lequel tout honneur, toute puissance et toute gloire appartiennent à Dieu le Père et au Saint-Esprit, maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HUITIÈME HOMÉLIE.

Sur ces paroles de la Genèse : « Dieu se promenait dans le paradis à l'heure de midi. » *Genes.*, III, 8; qu'il faut s'abstenir des serments.

1. Vous avez vu naguère comment l'Ecriture tout entière nous ranime et nous console, alors même qu'elle revêt une forme purement historique. Assurément ces paroles : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, » ne sont que l'exposition d'un fait, et cependant nous vous avons démontré qu'elles renferment les consolations les plus abondantes. C'est d'abord cette double table que le Seigneur a dressée pour nous, en mettant à notre disposition la terre et la mer; ce sont ces deux flambeaux, le soleil et la lune, qu'il a allumés sur nos têtes; c'est le jour et la nuit qu'il a destinés, l'un au travail, l'autre au repos. La nuit, en effet, ne nous est pas moins utile que le jour. Je vous rappellerai à ce propos ce que je vous ai dit des arbres à fruit, et de ceux qui n'en portent pas. Ces derniers nous sont aussi utiles que les premiers, en ce qu'ils nous dispensent de nous servir de ceux-ci pour la construction de nos édifices. De même les animaux féroces et les bêtes sauvages ne nous sont pas moins utiles que les animaux domestiques. La crainte qu'ils nous inspirent nous fait rechercher les villes : elle nous rend plus prudents, et elle resserre les liens qui nous unissent à nos semblables. Parmi ces animaux indomptés, les uns exercent notre courage, les autres guérissent nos maux, car ils fournissent aux médecins plusieurs de leurs remèdes : enfin tous nous remettent en mémoire le péché d'origine. Lorsque

La nuit est aussi utile que le jour.

j'entends ces mots : « Votre présence jettera dans la frayeur tous les animaux de la terre, » *Genes.*, IX, 2, et que je vois ce privilége aboli, je songe au péché qui, nous rendant incapables d'inspirer de la frayeur, a restreint notre empire, et je gagne en vertu et en sagesse, en voyant les dommages dont le péché a été pour nous le principe.

De même donc, comme je vous le disais précédemment, que toutes les choses dont nous avons parlé, et bien d'autres encore connues de ce Dieu qui les a faites, concourent à la conservation de notre existence, de même, la nuit ne nous est pas moins avantageuse que le jour, en nous reposant de nos fatigues, et en apportant un remède à nos maladies. Souvent les médecins, malgré leurs diverses tentatives, malgré les remèdes nombreux qu'ils prescrivent, ne peuvent délivrer le malade de ses maux. Le sommeil, survenant à l'improviste, dissipe tout le mal et met un terme à une infinité de souffrances.

Ce ne sont pas seulement les douleurs corporelles que la nuit parvient à soulager; elle soulage encore les douleurs de l'âme, en ramenant le calme dans les cœurs affligés. Un père a perdu son fils. Vainement lui offre-t-on mille consolations; il ne cesse de pleurer et de gémir. La nuit arrivée, il cède à la puissance du sommeil, il ferme ses paupières, et il est soulagé quelques instants des tourments qu'il endure pendant le jour.

Mais revenons au sujet qui nous a conduits à ces réflexions. Je comprends bien la curiosité qui vous presse à cet endroit : vous désirez tous apprendre la raison pour laquelle ce livre sacré n'a pas été écrit dès le commencement; mais je ne crois pas que ce soit encore le temps de satisfaire en ce point vos désirs. Et pourquoi donc? c'est que nous sommes à la fin de la semaine, et je redoute de toucher à une question dont il me faudrait suspendre aussitôt l'examen. Pour la traiter convenablement nous aurions besoin de plus d'un jour, et il serait nécessaire de ne la perdre jamais de vue : aussi en différerons-nous encore la solution. Ne le trouvez pas mauvais cependant, car nous vous paierons avec usure la dette que nous avons contractée, obéissant en cela même à nos propres intérêts. Maintenant nous vous parlerons de ce que nous avons passé hier sous silence. Qu'avons-nous donc passé hier sous silence? ces paroles de l'Ecriture : « Dieu se promenait vers le milieu du jour dans le paradis. » *Gen.* III, 8. Que voulez-vous dire : *Dieu se promenait?* Non, Dieu ne se promenait pas. Comment le ferait-il lui qui est présent partout et qui remplit toutes choses? S'il inspira une semblable créance à Adam, c'était pour qu'il rentrât en lui-même, pour qu'il ne se livrât pas à une dangereuse sécurité, et pour qu'il implorât l'indulgence du Seigneur en fuyant et en se cachant, avant de l'implorer par des paroles. Les prévenus que l'on traduit à la barre du tribunal, pour y rendre compte de leurs crimes, se présentent devant leurs juges la tristesse et l'abattement sur le front, les vêtements souillés et en désordre, afin que leur maintien implore en leur faveur pardon et miséricorde. Il en fut ainsi pour Adam. Il fallait qu'il comparût devant son juge dans une attitude digne de compassion. Voilà pourquoi Dieu le prévient et jette l'effroi dans son cœur.

L'homme donc comprit que l'on marchait près de lui. Mais comment arriva-t-il à penser que ces pas étaient les pas de Dieu même? Telle est la condition des coupables : tout éveille leurs soupçons; une ombre les fait trembler; un léger bruit les épouvante. S'ils entendent des pas, c'est vers eux qu'ils sont dirigés. Des personnes courent à des affaires d'une tout autre nature : ils les voient, et ils s'imaginent qu'elles s'acharnent à leur poursuite. On s'entretiendra sur diverses choses : si la conscience nous reproche quelque crime, nous penserons être le sujet de la conversation.

2. Voilà ce qu'est le péché : il nous trahit, quand personne ne nous met en cause; il nous condamne, quand personne ne nous accuse; il nous rend craintifs et timides, tandis que la justice inspire des sentiments tout opposés. Écoutez l'Ecriture exprimant la lâcheté du pécheur et la confiance du juste. « L'impie, dit-elle, s'enfuit, quoique personne ne le poursuive. » *Proverb.*, XXVIII, 1. Pourquoi s'enfuit-il, si personne ne le poursuit? C'est qu'il a au dedans

quelque chose qui le presse, sa conscience, qui ne cesse de l'accuser, et qui le suit en tous lieux. De même qu'il ne saurait se fuir lui-même, il ne saurait fuir davantage le juge qui le presse intérieurement. En quelque endroit qu'il aille, il sent le fouet du remords, et il porte avec lui son incurable blessure.

Il n'en est pas ainsi du juste. Remarquez ces paroles qui le dépeignent : « L'assurance du juste est comme celle du lion. » *Proverb.*, XXVIII, 1. Telle était l'assurance d'Elie. Le roi s'étant avancé vers lui, et lui disant : « Pourquoi pervertissez-vous Israël? » il lui répondit avec fermeté : « Ce n'est pas moi qui pervertis Israël; c'est vous et la maison de votre père. » III *Reg.*, XVIII, 17, 18. Oui, le juste eut alors l'assurance du lion. Il ne faiblit pas plus devant un monarque, que le lion devant le plus faible des animaux. Et cependant le monarque avait la pourpre pour vêtement. Mais, quoique Elie ne fût couvert que d'une peau grossière, son vêtement était plus honorable que la pourpre royale. Avec sa pourpre, Achab attira sur Israël une famine funeste. Avec la peau qui le couvrait, le prophète dissipa de terribles fléaux : c'est ce manteau qui divisa les eaux du Jourdain, et qui fit d'Elisée un second Elie.

O vertu des saints, que vous êtes admirable! Non-seulement leurs paroles, non-seulement leurs corps, mais leurs vêtements eux-mêmes méritent à jamais la vénération de toute créature. Le manteau d'Elie ouvre au sein des flots du Jourdain un passage. La chaussure des trois jeunes Hébreux ne craint rien du contact des flammes. Avec un peu de bois, Elisée change la saveur des eaux. La verge de Moïse sépare les eaux de la mer Rouge, et fait jaillir une source d'un rocher. Les vêtements de Paul dissipent les maladies; l'ombre de Pierre met en fuite la mort; les cendres des martyrs chassent les esprits du mal. Aussi les saints agissent-ils en tout avec l'assurance que montrait Elie. Le prophète ne s'arrêtait pas au diadème et à l'appareil de la majesté royale : il voyait à travers cet extérieur une âme couverte de haillons, dans un état hideux et repoussant, et plus misérable que le dernier des accusés. Il voyait un captif et un esclave des passions : et c'est pour cela qu'il ne tint aucun compte de sa puissance. Achab se montrait à lui comme un roi de théâtre, et non comme un roi véritable. A quoi sert l'abondance des biens extérieurs, lorsque l'on est intérieurement en proie à une pauvreté affreuse? Que craindre de la pauvreté extérieure, lorsqu'on possède en abondance les biens de l'âme?

C'était aussi un lion que le bienheureux Paul. Un seul de ses cris ébranle les fondements de la prison où il est renfermé; ses paroles, plus puissantes que les dents du lion, brisent ses chaînes. *Act.*, XVI, 26. A cause de cela, il ne faudrait pas seulement donner aux saints le nom de lions; il faudrait leur donner un nom encore plus expressif. Le lion tombe souvent dans les piéges qui lui sont tendus, et il se voit dépouillé de sa puissance; mais c'est principalement dans la captivité que les saints se montrent redoutables. Rappelez-vous Paul ébranlant les murs de sa prison, brisant les fers des captifs, enchaînant le geôlier et le maîtrisant par la sainteté de sa parole. Le lion rugit, et toutes les bêtes féroces s'enfuient. Le saint élève la voix, et de tous côtés les démons disparaissent. Le lion a pour armes son effrayante crinière, ses griffes acérées et ses dents redoutables : les armes des justes sont la sagesse, la tempérance, la patience et le dédain de tous les biens présents. Avec ces armes, on peut mépriser, non-seulement la malice des hommes, mais encore la malice des puissances ennemies.

Appliquez-vous donc, ô hommes, à vivre selon Dieu, et vous ne serez jamais vaincus. Alors même que vous paraîtriez être au plus bas degré de faiblesse, vous serez au comble de la force. Mais si vous négligez de donner à votre âme pour bouclier la vertu, quelque puissant que vous paraissiez, vous céderez aisément à toutes les séductions. Les exemples dont nous vous entretenions tout à l'heure, vous l'ont déjà démontré. Si vous le désirez, j'essaierai encore de vous faire comprendre, m'appuyant sur l'expérience, la force invincible que donne la justice et la faiblesse extrême où nous jette le péché. Ecoutez d'abord ce que le Psalmiste dit de l'une et de l'autre. « Il n'en sera pas ainsi des impies; non,

disait-il, il n'en sera pas ainsi. Ils deviendront comme la poussière que le vent soulève sur la face de la terre. » *Psalm.* I, 4. De même que la poussière n'offre aucune résistance au souffle des vents, et leur sert de jouet, de même le pécheur est le jouet de toutes les tentations. Etant en hostilité déclarée avec lui-même, et subissant en tous lieux cette lutte, quelle espérance de salut nourrirait-il, quand il est trahi dans sa propre demeure, et qu'un implacable ennemi, la conscience, s'acharne après lui? Ce n'est pas là le sort du juste. Ecoutez ce qu'en dit le même prophète : « Ceux qui ont mis leur confiance dans le Seigneur, seront semblables au mont Sion. » Qu'est-ce à dire, *seront semblables au mont Sion?* « Ils ne seront jamais ébranlés. » *Psalm.* CXXIV, 1. Employez tous les moyens que vous voudrez pour détruire une montagne, lancez contre elle tous les traits qu'il vous plaira, jamais vous n'en viendrez à bout. Vos moyens seront frappés d'impuissance, et vous-même y consumerez vos forces. Quels que soient les coups auxquels il est en butte, le juste n'en éprouve aucun dommage sérieux : et que ce soient des hommes, ou que ce soient des démons, il déjoue sans peine leurs efforts et leurs embûches. Vous avez entendu parler plus d'une fois des persécutions de tout genre que Job eut à subir de la part du démon. Loin d'ébranler cette montagne, le démon se retira épuisé du combat, ses traits furent brisés et toutes ses batteries complétement inutiles.

3. Puisque nous sommes instruits de ces vérités, occupons-nous sérieusement de notre vie : ne recherchons avec empressement ni les richesses qui périssent, ni une gloire qui s'éteint, ni la satisfaction d'un corps vieillissant, ni la beauté qui se flétrit, ni les plaisirs qui s'écoulent; consacrons à notre âme tous nos soins, et servons-en les intérêts véritables de toutes les manières. Il n'est pas aisé à tous les hommes de se délivrer des maladies corporelles qui les affligent, mais il leur est facile à tous de guérir les maladies de leur âme. Pour rendre au corps la santé qu'il a perdue, il faut à la fois des remèdes et de l'argent; mais pour guérir notre âme il n'est besoin ni des uns, ni de l'autre. C'est à grande peine que l'on débarrasse la chair des plaies qui la dévorent : il est souvent nécessaire de recourir au fer et à des médicaments pleins d'amertume. Rien de semblable en ce qui concerne l'âme : le désir et la volonté suffisent pour la remettre dans la bonne voie. C'est là une œuvre de la providence du Seigneur. Comme les maladies corporelles ne peuvent pas nous causer beaucoup de préjudice, puisque, dans le cas même où nous en serions exempts, la mort survenant vouerait notre corps à la ruine et à la corruption, et comme notre sort dépend de la santé de notre âme, Dieu a rendu la guérison de la substance la plus importante et la plus noble, facile et indépendante de tous frais et de toutes douleurs.

Quelle excuse alléguerons-nous? à quel titre réclamerons-nous l'indulgence? Lorsque notre corps est malade, quoiqu'il faille dépenser de l'argent, appeler des médecins, endurer de vives souffrances, quoique les maladies corporelles ne nous menacent d'aucun grave dommage, nous montrons la plus grande prévoyance. Mais notre âme qui ne nous oblige ni à dépenser de l'argent, ni à déranger le prochain, ni à supporter la douleur, nous dédaignons d'en procurer la guérison, bien qu'il suffise pour l'opérer de se résoudre et de vouloir, et que nous n'ignorions pas les châtiments terribles, les tourments et les supplices inévitables auxquels nous nous exposons par cette négligence. Dites-le moi : Si quelqu'un se chargeait de vous enseigner la médecine en peu de temps, sans peine et sans frais, ne verriez-vous pas en lui un bienfaiteur? Est-ce que vous ne consentiriez pas à faire et à souffrir ce qu'il exigerait pour l'exécution d'une telle promesse? Eh bien, il vous est permis maintenant, si vous le voulez, de porter remède, sans peine aucune, non pas aux plaies du corps, mais à celles de l'âme, et de lui rendre la santé, sans avoir rien à souffrir. Donc, plus de négligence. Quelle peine y a-t-il, dites-moi, à pardonner à celui qui nous a offensés? C'est le souvenir, et non le pardon des injures qui est pour nous un tourment. Quelle peine y a-t-il à offrir à Dieu nos prières, et à lui demander une infinité de biens qu'il s'empresse de nous accorder? Quelle peine à ne dire du mal de personne? Est-il vraiment difficile de s'affran-

chir de l'envie et de la haine? Est-il fâcheux d'aimer le prochain? Est-on malheureux de ne tenir aucun propos honteux, de ne faire aucun outrage, de ne prononcer aucune injure? Et, pour revenir à notre exhortation accoutumée, est-il bien pénible de ne pas jurer? Au contraire, rien ne coûte plus que les serments. Plus d'une fois, emportés par la fureur et la colère, nous protestons avec serment que nous ne nous réconcilierons jamais avec les personnes qui nous ont offensés. Mais, notre colère éteinte, et notre fureur calmée, nous voudrions cette réconciliation, et sentant peser sur nous la fatalité du serment, nous gémissons d'être retenus par ces entraves, et d'être comme entourés de ces inextricables liens. C'est ce que n'ignore pas le démon. Comme il sait aussi que le feu de la colère s'éteint promptement, et qu'après cela nos pensées se tournent vers la réconciliation et la charité, pour rendre ce feu en quelque façon inextinguible, il cherche à nous enchaîner par le serment afin que, la colère venant à cesser, la nécessité du serment entretienne l'ardeur de notre ressentiment, et qu'il arrive de deux choses l'une : ou bien que nous tombions par la réconciliation dans le parjure, ou bien qu'en rejetant toute réconciliation nous attirions sur nous les châtiments réservés à la haine.

4. Fuyons donc les serments; que notre bouche s'habitue à se borner sans cesse à ce mot *croyez-moi*, et cette habitude deviendra pour nous le principe d'une conduite sans reproches. La langue qui a été formée à prononcer cette seule parole, n'oserait sans rougeur et sans honte tenir des propos honteux et inconvenants. Alors même qu'elle s'éloignerait de sa circonspection habituelle, le blâme qu'elle s'attirerait de tous les côtés serait pour elle une correction suffisante. Si l'on entendait une personne qui évite avec soin tout serment, proférer de honteuses paroles, on aurait aisément prise sur elle, on la tournerait en dérision, et on lui dirait d'un ton railleur : « Quoi! vous qui répétez à tout moment cette parole : *croyez-moi*; vous qui n'oseriez proférer le moindre serment, vous souillez votre langue par des paroles honteuses! » Ainsi, les observations des gens qui nous entourent, nous obligeront de revenir, même contre notre gré, à une conduite vertueuse.

Et dans le cas où le serment sera nécessaire, dira quelqu'un, que ferons-nous? Où il y a transgression de la loi, il n'y a jamais de nécessité. Mais, poursuit-on, est-il possible de s'abstenir complétement de tout serment? — Que dites-vous-là? Dieu ordonne, et vous osez demander s'il est possible de garder ses commandements? Sachez-le bien : supposez qu'il soit impossible de ne pas les observer, voilà l'impossibilité véritable. Je veux vous prouver, par ce qui se passe sous vos yeux, que c'est à supposer le serment inévitable que consiste vraiment l'absurdité. Voici une ville dont les habitants sont obligés de payer des impôts qui semblent excéder les ressources d'un grand nombre d'entre eux. La principale partie a été payée. Néanmoins, j'entends les officiers chargés de le recueillir : Qu'attendez-vous donc? disent-ils. Pourquoi nous renvoyer de jour en jour? Vous ne sauriez vous soustraire à cette nécessité. La loi de l'empereur l'ordonne, et elle ne souffre pas de retard. Qu'est-ce à dire? l'empereur vous ordonne de payer une certaine somme d'argent, et il vous est impossible de ne pas la payer : et quand Dieu ordonne de fuir les serments, vous prétendriez qu'il est impossible de les éviter?

Il y a déjà six jours que nous vous entretenons de ce commandement. Tenez-vous bien pour avertis; c'est un sujet sur lequel je ne reviendrai plus désormais. Vous n'aurez à l'avenir aucune excuse, aucun prétexte à alléguer. D'ailleurs, ne vous eussions-nous rien dit de cette habitude, que vous eussiez été également obligés de vous en corriger par vos propres efforts. Ce n'est pas non plus une entreprise à plusieurs fins, et qui exige des dispositions particulières. Mais, après avoir reçu tant d'exhortations et de conseils, comment vous justifierez-vous, lorsque vous comparaîtrez devant le redoutable tribunal, que l'on vous accusera de prévarication sur cette matière, et qu'on réclamera votre châtiment? Non, vous ne saurez alors vous défendre. Si vous vous corrigez, vous éviterez la sentence qui vous menace; mais si vous ne vous corrigez pas, il ne vous restera qu'à expier votre obstination par les plus affreux supplices.

Gravez donc ces réflexions dans vos esprits. Retirez-vous d'ici avec la sérieuse résolution de vous exhorter les uns les autres à conserver fidèlement dans vos cœurs le souvenir des vérités que nous vous annonçons depuis plusieurs jours. Vous vous instruirez réciproquement, tandis que nous garderons le silence; vous vous édifierez, vous vous encouragerez, et par vos rapides progrès, par l'observation de toutes les autres lois, vous mériterez les couronnes éternelles. Puissions-nous tous en être dignes un jour, avec le secours de la grâce et de la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel toute gloire soit rendue au Père en l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

NEUVIÈME HOMÉLIE.

Eloge des chrétiens qui avaient renoncé à l'habitude de jurer; qu'il ne faut pas se faire un scrupule de venir, après son repas, entendre dans l'église la parole de Dieu; pourquoi les saintes Ecritures nous ont été données si tard; de ces paroles : « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » *Psalm.* XVIII, 2; de la création du monde; enfin, qu'il faut s'abstenir des serments.

1. Je vous adressais dernièrement la parole; je vous l'adresse encore aujourd'hui. Ah! puissé-je m'entretenir sans cesse avec vous : oui, je voudrais être continuellement avec vous, sinon d'une manière corporelle, du moins par la force de la charité. Ma vie à moi, c'est vous, c'est le souci de votre salut; je n'en ai pas d'autre. L'agriculteur ne se préoccupe que de deux choses, des semences et de la moisson; le pilote ne pense qu'aux ports et aux flots. De même celui qui prononce un discours ne pense qu'à ses auditeurs et à leurs avantages, et telle est mon unique préoccupation. C'est pourquoi je vous porte tous avec moi dans mon âme, non-seulement ici, mais encore dans ma maison. Si la foule est nombreuse, si la capacité de mon cœur est resserrée, sa charité est vaste, et « vous n'êtes pas à l'étroit dans mes entrailles. » II *Corinth.*, VI, 12. Je ne rapporterai pas ce qui suit; car nous ne sommes pas non plus à l'étroit dans votre cœur. Où en est donc la preuve?

Nous avons appris de plusieurs personnes qu'elles s'étaient liées par un engagement réciproque, se soumettant à des peines déterminées dans le cas où elles prononceraient quelque serment, fixant un châtiment contre celles qui violeraient les clauses de cet engagement, et, ce qui est le signe de la plus grande charité, un châtiment proportionné à la condition de chacune d'elles. Je n'ai pas honte de descendre à de semblables détails; car je cède en cela, non à une vaine curiosité, mais à l'intérêt que je vous porte. Si l'on ne blâme pas le médecin de s'enquérir de l'état du malade, vous ne sauriez nous faire un crime de nous informer de ce qui a trait à votre salut. Instruits de ce qui a été fait et de ce qui reste encore à faire, il nous est plus facile de vous indiquer avec la prudence convenable les autres remèdes.

Lorsque notre curiosité eut été satisfaite de la sorte, nous rendîmes grâces à Dieu de ce que notre semence n'était tombée, ni sur des pierres, ni parmi les épines, et de ce que nous n'avions eu besoin ni de beaucoup de temps, ni de beaucoup de patience, pour en recueillir les fruits. Aussi êtes-vous constamment présents à mon cœur; aussi n'éprouvé-je aucune fatigue à vous instruire, tant les avantages que vous en retirez me rendent cette tâche légère! Il nous suffit de cette récompense pour réparer nos forces, nous ranimer, redoubler notre zèle et nous disposer à embrasser en votre faveur quelque labeur que ce soit.

Puisque vous nous avez témoigné tant de reconnaissance, nous allons nous acquitter de notre côté de la dette que nous avons contractée envers vous, quoique je ne voie pas ici rassemblés tous ceux en présence desquels nous vous avions fait cette promesse. Quelle peut en être la cause? Pourquoi s'éloigner de la table que nous vous offrons? Parce que l'on s'est assis à une table ordinaire, et que l'on a pris une nourriture matérielle, on s'estime donc indigne de venir entendre la parole sainte? Ce n'est pas là un sentiment conforme à la vérité. Si une telle conduite était inconvenante, Jésus-Christ n'aurait

pas certainement prononcé un si long discours après sa mystérieuse cène; si elle était déplacée, il n'aurait pas, dans les diverses circonstances où il le nourrit au désert, distribué sa parole au peuple, après ses repas. Au risque de vous surprendre par cette opinion, je ne craindrai pas d'avancer que c'est alors que l'audition de la parole divine a le plus d'utilité. Soyez persuadé que vous ne pouvez vous dispenser d'aller, après votre repas, dans l'assemblée des fidèles; et malgré vous, la plupart du temps, vous observerez une parfaite sobriété, et vous ne tomberez ni dans l'ivresse, ni dans aucun autre excès. La seule pensée, la seule perspective de nous rendre à l'église nous inspire de ne pas sortir, dans le boire et le manger, des bornes convenables, de crainte qu'une fois introduits dans l'assemblée et mêlés à nos frères, des signes particuliers ne révèlent notre intempérance, et ne nous rendent l'objet de railleries générales. Ces observations, je vous les soumets, non parce qu'elles vous concernent, mais afin qu'elles parviennent, par votre entremise, à ceux qui ne sont pas dans cette enceinte. Ce n'est pas un repas ordinaire, mais la débauche qui est un obstacle à l'audition de la divine parole. Tout en regardant comme mauvais de ne pas vous abstenir de nourriture, vous avez encouru un sujet d'accusation beaucoup plus grave et beaucoup plus redoutable : vous vous êtes abstenu de paraître à cette table sacrée, et pour accorder à votre corps la nourriture dont il a besoin, vous laissez votre âme se consumer de faim. Et par quelle raison vous justifieriez-vous? Relativement au jeûne, il vous sera peut-être permis de vous rejeter sur votre faiblesse corporelle; mais qu'aurez-vous à dire pour légitimer votre absence? La faiblesse corporelle n'empêche pas de prendre part à nos divins entretiens. Si j'eusse porté une défense : que personne au sortir de son repas, ne se mêle aux membres de l'assemblée; que personne, au moment où il vient de manger, ne se range au nombre de nos auditeurs; vous seriez alors excusable. Mais, lorsque nous ne négligeons rien pour vous attirer, pour vous captiver, et pour vous appeler près de nous, comment justifier votre éloignement? Savez-vous quel serait l'auditeur déplacé? Ce ne serait pas celui qui sort du boire et du manger, mais celui qui ne prête aucune attention à ce que l'on dit, celui qui n'a ni fixité, ni consistance, celui dont le corps est ici, mais dont la pensée erre en tous lieux : celui-là aura beau jeûner, il ne sera nonobstant qu'un auditeur inutile. Celui au contraire dont l'esprit est éveillé, dont l'attention est vive et soutenue, est pour nous le plus intéressant des auditeurs. Sans doute c'est avec raison que cet usage a prévalu dans les tribunaux et les conseils des hommes étrangers à nos croyances. Ils ne savent pas se conduire selon la sagesse. Ils ne mangent pas pour se nourrir, mais jusqu'à n'en pouvoir plus; et ils boivent souvent bien au delà de leurs besoins. Aussi se rendent-ils incapables d'administrer en ce moment les affaires, et ferment-ils le soir et à midi les tribunaux et les assemblées. Il n'en est pas de même, tant s'en faut, parmi nous : et celui qui prend de la nourriture montrera autant de retenue que celui qui s'en abstient. Si nous mangeons et si nous buvons, ce n'est pas pour surcharger notre estomac et obscurcir notre raison, mais pour rendre à notre corps les forces qu'il a perdues.

2. En voilà bien assez sur ce sujet: il est temps d'aborder la question que nous nous proposons de traiter, malgré la répugnance et la difficulté que je sens à vous instruire, à cause des fidèles qui ne sont pas venus. Quand une tendre mère voit qu'il manque plusieurs de ses enfants à la table qu'elle a préparée, elle souffre et elle gémit. J'éprouve en ce moment-ci les mêmes sentiments, à la pensée de l'absence de nos frères, et j'hésite à remplir ma promesse. Cependant il est en votre pouvoir de dissiper mes répugnances. Si nous étions assurés que vous rapporterez avec soin nos enseignements à vos frères absents, nous nous empresserions de les exposer. De la sorte, ils seront dédommagés de leur absence par ce rapport que leur fera votre charité; et vous-mêmes, vous nous prêterez une attention plus vive dans la pensée qu'il vous faudra répéter à autrui ce que vous aurez entendu.

Afin de répandre plus de clarté sur le discours, reprenons les choses de plus haut. Nous nous demandions tout récemment pourquoi les saintes

Pourquoi les saintes Ecritures n'ont pas été plus tôt données.

Ecritures ont été si tard composées; car ce n'est ni sous Adam, ni sous Noë, ni sous Abraham, mais sous Moïse qu'elles ont paru. J'entends plusieurs personnes raisonner comme il suit : Si les livres saints offraient quelque utilité, ils auraient dû être donnés dès le principe. S'ils étaient au contraire inutiles, Dieu n'aurait pas dû nous les donner, même plus tard. — C'est un faux raisonnement que celui-là. Il n'est pas vrai qu'une chose dont l'utilité se montrera plus tard, doive être donnée dès le commencement, ni que, parce qu'une chose a été donnée dès le commencement, elle doive absolument subsister désormais. Le lait est certainement utile, et néanmoins il ne nous est pas donné continuellement; nous ne le prenons que dans notre enfance. La nourriture solide est utile encore, et pourtant aucun d'entre nous n'a commencé par cette nourriture; et pour en user nous avons attendu que notre première enfance fût passée. L'été a bien aussi son utilité, et cependant il n'a qu'un temps; l'hiver a ses avantages, et lui aussi disparaît. « Alors donc, dira quelqu'un, l'Ecriture est inutile ? » Non-seulement elle est utile, mais même nécessaire. — « Pourquoi donc n'a-t-elle pas été donnée au commencement ? » — Parce que c'est par les choses elles-mêmes, et non par des livres, que Dieu voulait instruire la nature humaine. Qu'est-ce à dire, *par les choses elles-mêmes?* par les créatures.

L'Apôtre ayant rencontré cette question sur ses pas, et répondant à cette objection des gentils, qu'ils n'avaient pas eu dès le principe les saintes Ecritures pour y puiser la connaissance de Dieu; voyez comme il leur répond. Il vient d'écrire ces paroles : « La colère de Dieu éclatera du haut du ciel sur la tête de ces hommes impies et injustes qui retiennent la vérité divine sous le joug de l'injustice. » *Rom.*, I, 18. Prévoyant la difficulté qu'on va soulever, et cette question qui va lui être adressée de toutes parts : *Comment les gentils ont-ils pu connaître la vérité divine?* il ajoute aussitôt : « Ce qui peut être connu sur Dieu leur a été découvert. » Comment cela leur a-t-il été découvert? comment sont-ils arrivés à la connaissance de Dieu? qui la leur a donnée? dites-le, ô grand apôtre : « Dieu, poursuit-il, la leur a manifestée. » Mais de quelle manière? quel prophète, quel évangéliste, quel maître leur a-t-il envoyé, puisque les Ecritures n'existaient pas? « C'est que ses perfections invisibles, son éternelle puissance et sa divinité, sont devenues visibles depuis la création du monde par la connaissance que ses œuvres nous donnent de lui. » *Rom.*, I, 20. Comme s'il disait : Il a mis cet univers créé devant les yeux de tous les hommes, afin qu'ils connussent l'ouvrier par ses ouvrages. Un autre écrivain inspiré exprimait la même vérité en ces termes : « La grandeur et la beauté de la création font connaître dans une certaine mesure celui qui en est l'auteur. » *Sap.*, XIII, 5. Entendez-vous ces mots : *la grandeur et la beauté?* Admirez donc la puissance du créateur; inclinez-vous devant la sagesse que découvre une harmonie si remarquable.

C'était encore la pensée du Psalmiste, lorsqu'il s'écriait : « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » *Psalm.* XVIII, 2. Comment, ô divin prophète, peut-il en être ainsi? Les cieux n'ont pas de voix, ils n'ont pas de bouche, ils n'ont pas de langue. Comment donc racontent-ils la gloire du Seigneur? — Par le spectacle qu'ils nous offrent, par l'aspect de leur beauté, de leur grandeur, de leur profondeur, de leur disposition, de leur forme, que tant de siècles n'ont pas altérée, il vous semble entendre une voix véritable; instruit par ce simple spectacle, vous adorez l'auteur d'une œuvre si belle et si extraordinaire. Le firmament garde le silence; mais son aspect émeut plus que le son éclatant de la trompette; et il nous instruit par les yeux, s'il ne nous instruit pas par les oreilles. Or le témoignage de la vue produit une conviction plus claire et plus forte que le témoignage de l'ouïe.

Supposez que Dieu se soit servi, pour nous instruire, de livres et d'écritures, l'homme lettré eût été initié à ces connaissances; mais l'homme illettré n'en eût retiré aucun avantage, à moins qu'un autre ne fût venu à son aide. Le riche se serait procuré ces ouvrages; mais le pauvre n'aurait pas pu les acheter. De même, il eût fallu comprendre la signification des mots pour saisir les vérités qu'ils auraient exprimées. C'est pourquoi le Scythe, le barbare, l'Indien, l'Egyp-

tien, et tous les hommes privés de la connaissance de cette langue, seraient restés aussi peu instruits qu'auparavant.

On n'en saurait dire autant du langage des cieux : le Scythe comme le barbare, l'Egyptien comme l'Indien, tout homme, tout habitant de cette terre le comprennent aisément; car ce n'est pas par les oreilles, mais par les yeux qu'il pénètre jusqu'à notre intelligence. Le spectacle des choses visibles n'est pas inaccessible et variable comme les langues humaines. L'ignorant et le savant, le pauvre et le riche peuvent également jeter les regards sur ce livre. En quelque endroit que nous soyons, il nous suffira de lever nos têtes vers le ciel pour saisir le sens de ses enseignements. C'est aussi afin d'indiquer et de montrer que la voix de la création est d'une intelligence aisée pour les barbares et pour les Grecs, en un mot pour tous les hommes, que le prophète ajoutait : « Ce ne sont pas des paroles et un langage dont la signification demeure incomprise. » *Psalm.* XVIII, 4. Ce qui revient à dire : Il n'y a ni langue, ni nation, qui ne puisse entendre ce langage. C'est une voix qui pénètre les oreilles de tous les hommes : et cette voix, ce ne sont pas seulement les cieux qui la font retentir, mais encore le jour et la nuit.

Comment en est-il de même du jour et de la nuit? Que le firmament par sa beauté, par sa grandeur et par ses autres perfections, frappe ceux qui le considèrent et les conduise à l'admiration de l'auteur de l'univers, on le reconnaîtra sans peine. Mais le jour et la nuit, qu'ont-ils à nous découvrir de semblable? Ils n'ont rien de semblable, en effet; mais ils présentent des particularités non moins remarquables, par exemple l'harmonie, l'ordre parfait avec lesquels ils se produisent. Réfléchissez à la manière dont ils sont répartis dans l'année, à la justesse des proportions avec laquelle ils en divisent le cours, comme s'ils avaient été pesés dans une balance, et vous vous confondrez devant l'auteur de ces merveilles. Pareils à des frères qui se seraient partagé l'héritage de leurs parents avec les sentiments les plus affectueux, sans se disputer les uns aux autres la part qui leur serait échue, le jour et la nuit se sont partagé l'année avec une égalité et une convenance irréprochables, conservant leurs limites respectives, et n'empiétant jamais sur le terrain l'un de l'autre. Jamais, pendant l'hiver, on n'a vu de longs jours; jamais, pendant l'été, on n'a vu de longues nuits, quoique de nombreuses générations se soient déjà écoulées. Dans un si long espace de temps, et malgré tant d'intervalles, ni l'un ni l'autre n'ont offert, non-seulement une différence d'une demi-heure, mais même du plus léger instant.

3. C'est pour cela que le Psalmiste frappé de cette harmonie s'écriait : « La nuit transmet la science à la nuit. » *Psalm.* XVIII, 3. Si vous savez comprendre la beauté du même spectacle, vous admirerez celui qui, dès le commencement, a marqué à la nuit et au jour les bornes qu'ils ne devaient pas franchir. Qu'elles prêtent l'oreille à ces enseignements, les personnes livrées à l'avarice et pour lesquelles le bien d'autrui est un objet de convoitise, et qu'elles reproduisent l'égalité qui règne entre le jour et la nuit. Qu'ils entendent ces enseignements, ces hommes pleins d'enflure et d'orgueil, et qui ne veulent pas céder aux autres la première place. Le jour se retire devant la nuit, et respecte les bornes de l'empire d'autrui; et vous ne pourriez souffrir de faire part à vos frères des honneurs dont vous jouissez?

Sagesse de Dieu dans l'ordre de la nature.

Considérez, je vous en prie, la sagesse du législateur. S'il a rendu les nuits plus longues pendant l'hiver, c'est qu'alors la semence est tendre, qu'elle a besoin de se refroidir, et qu'elle redoute les rayons ardents du soleil. Mais à mesure qu'elle se développe, le jour croît en même temps; il atteint sa plus longue durée, quand le fruit est dans toute sa force. Cet ordre de choses n'est pas moins salutaire au corps humain qu'aux fruits de la terre. En hiver, le matelot, le pilote, le voyageur, le soldat, le laboureur, ne sortent guère de leur maison, à cause du froid qui les pénètre et de leurs occupations qui sont peu nombreuses. Voilà pourquoi le Seigneur a donné à la nuit, durant cette saison, la plus grande partie du temps, de peur que le jour ne devînt, par sa longueur, à charge à des hommes condamnés forcément à l'inaction. Comment décrire l'ordre admirable des saisons?



Semblables à un chœur de jeunes filles, elles se succèdent avec une régularité parfaite; et peu à peu, sans bruit, mais aussi sans relâche, les saisons opposées nous ramènent l'une vers l'autre à l'aide des saisons intermédiaires. Au sortir de l'hiver, ce n'est pas l'été qui nous reçoit, ni l'hiver qui nous reçoit au sortir de l'été. Entre les deux ont été placés le printemps et l'automne; et c'est ainsi, par une pente douce et insensible, et en même temps sans souffrance aucune, que nos corps sont conduits du froid de l'hiver aux chaleurs de l'été. Les brusques changements de température ayant pour conséquence des maladies et des dommages très-graves, Dieu a disposé les choses de telle façon que nous passons de l'hiver au printemps, du printemps à l'été, et de l'été à l'automne, après lequel commence un nouvel hiver : et grâce à cette disposition nous n'avons rien à redouter des saisons opposées, puisque la transition de l'une à l'autre nous est ménagée par les saisons intermédiaires.

Pourrait-on, après cela, être assez malheureux, assez infortuné, en présence du spectacle que nous offrent le ciel, la terre, la mer, l'ordre admirable qui préside aux saisons, la succession constante des jours et des nuits, pour penser que ces choses sont l'effet du hasard, et pour ne pas adorer celui qui les a réglées avec tant de sagesse? J'irai encore plus loin, et je prétends que non-seulement la grandeur et la beauté de la création, mais aussi que la manière d'être sous laquelle elle se présente à nos yeux, démontre la main de l'auteur de tout ce qui existe. Nous n'étions pas là, quand Dieu créait et formait dès le commencement cet univers. Y eussions-nous été, nous aurions également ignoré comment il faisait toutes ses œuvres, puisqu'il les faisait par la vertu invisible de sa puissance. Or c'est la création elle-même qu'il a chargée de nous instruire clairement sur ce point : elle est en effet disposée de telle façon que tout dans cette disposition surpasse la nature. Peut-être nos paroles vous paraissent-elles obscures : je vais, dans ce cas, essayer de vous les expliquer de la façon la plus intelligible.

Tout le monde comprend aisément qu'il est dans l'ordre naturel des choses que la terre serve de soutien à l'eau, et non pas l'eau à la terre. La terre, par sa densité, sa dureté, sa consistance, sa solidité, le prouve sans peine; mais il n'en est pas ainsi de l'eau qui, fluide, cédant à la moindre pression, reculant devant les obstacles, et se répandant en tous sens, ne saurait supporter aucun corps, quelle qu'en soit la légèreté. Qu'on jette dans son sein un petit caillou; elle s'écarte, se divise, et lui ouvre un chemin jusqu'au sol qui en forme le fond. Donc, quand vous verrez, non pas un petit caillou, mais la terre entière portée sur les eaux, sans être submergée, admirez la puissance qui se joue ainsi de la nature et qui opère de tels prodiges. Mais d'où apprenons-nous que la terre est portée par les eaux? par ces paroles du Prophète : « Il a fondé la terre sur les mers, il l'a disposée sur les eaux. » *Psalm.* XXIII, 2. « C'est lui qui a fondé la terre sur les eaux. » *Psalm.* CXXXV, 6.

Que dites-vous de cela? Quoi! l'eau ne saurait porter à sa surface une légère pierre, et elle porte la terre entière avec ses montagnes, ses collines, ses villes, ses plantes, les hommes, les animaux; et la terre n'est pas submergée! Que dis-je, submergée? Comment se fait-il que l'eau avec laquelle elle est mise en contact par sa base depuis si longtemps, ne l'ait pas dissoute et transformée tout entière en limon? Que le bois reste quelques jours plongé dans l'eau, il se gâte et y pourrit. A quoi bon parler du bois? Il n'y a rien de plus dur que le fer : et néanmoins le fer se ramollit lorsqu'il reste longtemps dans l'eau. On le comprend, puisqu'il tire sa substance de la terre. C'est pour cette raison que des esclaves, après s'être enfuis avec les entraves et les chaînes dont ils sont chargés, arrivés sur les bords de quelque ruisseau, y mettent leurs pieds enchaînés, et ramollissant par ce moyen le fer qui les lie, ils le brisent ensuite aisément en le frappant à l'aide d'une pierre. Ainsi, le fer se ramollit, le bois pourrit, les rochers se dissolvent sous l'action de l'eau : et la masse entière de la terre, quoiqu'elle soit depuis tant d'années portée sur les eaux, n'a été ni engloutie, ni livrée à la dissolution et à la ruine.

4. Quel est celui qui, à ce spectacle, ne serait pas frappé d'étonnement, et, pénétré d'admira-

tion, ne proclamerait pas avec assurance que ces merveilles sont l'œuvre, non de la nature, mais d'une providence supérieure à la nature elle-même? De là ces paroles de nos Livres saints : « C'est Dieu qui a suspendu la terre au-dessus du néant. » *Job.,* XXVI, 7. « Il tient entre ses mains les extrémités de la terre. — Il lui a donné les mers pour fondement. » *Psalm.* XCIV, 4; — *Psalm.* XXIII, 2. Ces textes paraissent se contredire, et pourtant ils sont entre eux en parfait accord. Celui qui écrivait ces mots : « C'est Dieu qui a suspendu la terre au-dessus du néant, » exprimait la même vérité que l'auteur de ces mots-ci : « Il lui a donné les mers pour fondement; » car, être suspendu au-dessus du néant, et avoir pour fondement la mer, c'est en définitive la même chose. Où donc la terre est-elle suspendue? sur quelle base est-elle établie? Ecoutez ce que vous dit le même écrivain : « Dieu tient entre ses mains les extrémités de la terre. » Il ne prétend pas pour cela que Dieu ait des mains; il vous apprend seulement que sa puissance pourvoit à toutes choses, qu'elle conserve et soutient la masse terrestre. Vous ne croyez peut-être pas à mes paroles; croyez-en alors ce que vous voyez : vous trouverez dans un autre élément un spectacle du même genre et qui ne mérite pas moins d'admiration.

Par les lois mêmes de sa nature, le feu tend toujours vers les sphères supérieures : il a pour condition de gagner avec une sorte d'impétuosité les hauteurs; et quelques obstacles, quelques barrières qu'on lui oppose, il ne prendra jamais une direction opposée. Vous avez quelquefois incliné vers la terre l'extrémité d'une torche enflammée; mais loin de diriger forcément la flamme dans ce même sens, vous l'avez vue s'élancer en sens contraire et se redresser de la terre vers le ciel. Pour le soleil Dieu n'a fait rien de semblable. Il en a dirigé les rayons vers la terre, et il a ordonné à la lumière de se porter vers une sphère inférieure. « Regarde en bas, semble-t-il lui avoir dit, et éclaire les regards de l'homme, car c'est pour lui que tu as été créé. » Vous le voyez, la condition que la lumière d'une lampe ordinaire ne supporterait pas, est celle du plus beau et du plus brillant des astres. Contrairement aux lois qui régissent le feu, en vertu de la volonté du Tout-Puissant, il s'incline vers nous et tourne sa face du côté de la terre.

Voici encore, si vous le voulez, un autre exemple de même nature. Ce firmament que nos yeux contemplent, est dans sa partie supérieure, entièrement couvert d'eaux, lesquelles ne s'écoulent et ne débordent pas. Assurément, ce n'est pas la nature de l'eau qui le veut ainsi, puisqu'elle se porte naturellement vers les parties concaves. Quand elle est répandue sur un corps convexe, elle s'écoule de toutes parts, sans qu'il puisse en rester dans de telles conditions une seule goutte. Ce prodige a été pourtant accompli au sujet des cieux, comme nous l'indiquent ces paroles du Prophète : « Eaux qui êtes au-dessus des cieux, louez le Seigneur. » *Psalm.* CXLVIII, 4. Ni ces eaux n'ont éteint les ardeurs du soleil; ni le soleil, dans la marche qu'il accomplit depuis tant d'années au-dessous d'elles, n'est parvenu à les étancher entièrement.

Descendons de nouveau sur la terre : elle nous offrira de semblables merveilles. Voyez-vous cette mer dont les flots profonds sont le jouet de la violence des vents? Eh bien, cette mer si vaste, si profonde, si furieuse, a pour barrière un grain de sable. Et remarquez la sagesse de Dieu : il n'a pas permis qu'elle demeurât dans un calme et une tranquillité parfaite, de crainte que vous ne voyiez en cela l'ordre même de la nature. Mais, dans les limites qui lui ont été fixées, elle mugit, elle s'agite, elle résonne avec fracas, elle lance ses vagues à une hauteur effrayante. Une fois arrivée au sable du rivage, sa force paraît expirer; elle revient sur elle-même, nous enseignant par ce double spectacle, que si elle ne franchit pas les bornes qui lui ont été marquées, ce n'est pas l'œuvre de la nature, mais de la main puissante qui la maîtrise. Voilà pourquoi Dieu lui a imposé une barrière si faible. Il n'a bordé ses rivages ni de bois, ni de pierres, ni de montagnes, afin que vous ne cherchiez pas dans ce fait l'explication de l'ordre qui règne sur cet élément. Dans les reproches qu'il adressait aux Juifs, il leur rappelait ainsi ce prodige : « Quoi! vous ne me craindrez pas, moi qui ai

fixé à la mer le grain de sable qui sera sa limite et qu'elle ne dépassera pas? » *Jerem.*, v, 22.

Ne croyez pas que la création de ce monde si beau et si étonnant, que les conditions surnaturelles dans lesquelles il a été placé, soient les seuls sujets qui réclament votre admiration. Ce qui la mérite également c'est que le Seigneur ait formé l'univers d'éléments opposés; c'est qu'on y trouve à la fois le chaud et le froid, le sec et l'humide, le feu et l'eau, la terre et l'air; c'est encore que ces éléments dont le monde se compose tout entier, quoiqu'ils soient en lutte continuelle, ne se détruisent pas les uns les autres, que le feu ne gagne pas et ne consume pas toutes choses, que l'eau ne se répande pas sur la terre et ne l'engloutisse pas. Il en est cependant ainsi dans nos corps. La bile en s'amassant allume la fièvre, et la fièvre tourmente l'animal tout entier. La surabondance des humeurs engendre une foule de maladies et jette le désordre dans l'économie animale. Mais, dans l'univers, rien de tout cela n'arrive. Chaque élément est fixé par la volonté du Créateur, comme par des liens impossibles à briser, dans ses limites respectives, sans en sortir jamais : si bien que ce conflit universel est l'origine de la paix universelle.

Est-ce que ces faits admirables ne montrent pas à l'aveugle même, ne font pas comprendre aux hommes les moins pourvus d'intelligence, l'existence incontestable de la Providence qui les opère et qui les gouverne? Qui serait assez insensé, assez stupide pour ne pas raisonner ainsi, à la vue de cet univers qui l'écrase de la beauté et de l'harmonie qu'il révèle, de cette opposition des éléments, de leurs combats continuels et de leur constante existence, et pour ne pas se dire à lui-même : Evidemment, si une sagesse supérieure ne veillait sur tant de corps, et ne maintenait les rapports qui les unissent, ce monde ne subsisterait et ne durerait pas un seul instant. Tel est, en effet, l'ordre qui régit les saisons, tel est l'accord qui règne entre le jour et la nuit, telle est l'uniformité de la marche suivie par les diverses espèces d'animaux, de plantes, d'herbes et de semences, que nulle créature, jusqu'à présent, n'est sortie de sa voie et n'a péri tout à fait.

5. J'aurais encore à ajouter à ces considérations des considérations plus nombreuses et d'un ordre plus élevé : j'aurais à vous parler de la création elle-même. Mais nous renverrons ce sujet à demain, afin de retenir plus fidèlement ce qui a déjà été dit, et de le rapporter aux autres. Je ne l'ignore pas, vos oreilles ne sont pas accoutumées aux pensées profondes. Néanmoins, un peu de réflexion secondée par l'exercice, nous permettra facilement de servir de maîtres à nos frères. En attendant, je crois devoir signaler ce point-ci à votre charité. De même que Dieu nous a glorifiés par la création d'un si bel univers, de même il nous faut le glorifier lui-même par une vie sans tache. « Les cieux, » par leur simple aspect, « racontent la gloire de Dieu. » *Psalm.* XVIII, 2. Nous aussi, racontons la gloire du Créateur, non-seulement par nos paroles, mais par l'éclat silencieux d'une vie capable de ravir tous nos frères. « Que votre lumière, disait le Sauveur, brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes actions et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16. Lorsqu'un infidèle vous verra, vous, fidèle, recueilli, modeste, décent, il sera dans l'admiration et il s'écriera : Oui, le Dieu des chrétiens est vraiment grand! Quels hommes il fait! quels changements il opère en eux! il en a fait des anges. Si on les insulte, ils ne s'emportent pas; si on les frappe, ils ne s'indignent pas; si on lèse leurs droits, ils prient pour l'auteur de cette injustice. D'ennemis, ils n'en ont pas; conserver du ressentiment, ils ne le savent pas; le mensonge, ils ne le connaissent pas; les railleries, ils les ignorent; le parjure, ils ne sauraient le souffrir, pas plus que les serments; ils aimeraient mieux qu'on leur arrachât la langue que de laisser sortir un seul serment de leur bouche.

Donnons aux infidèles sujet de tenir sur nous ce langage; renonçons à la funeste habitude de jurer; n'ayons pas moins de déférence pour Dieu que pour nos vêtements les plus précieux. Ne serait-il pas ridicule de ne pas vouloir absolument nous servir d'une manière fréquente de ceux de nos vêtements qui sont meilleurs que les autres, et de jeter partout le nom du Seigneur,



sans réflexion et comme l'occasion se présente? Ne faisons pas, je vous en prie et je vous en conjure, si peu de cas de notre salut; mais le zèle que nous avons déjà montré à l'endroit de ce commandement, conservons-le jusqu'au bout. Pour moi, si je vous parle avec de telles instances des serments, ce n'est pas que je vous accuse de négligence; mais, en vous voyant corrigés en grande partie, il me tarde extrêmement que tout en vous soit parfait et que vous en finissiez avec cette habitude. C'est ainsi que les spectateurs redoublent leurs encouragements lorsque les concurrents s'approchent du but de la victoire.

N'allons donc pas nous décourager; car nous touchons au moment d'une réforme complète. Du reste, les commencements seuls offraient des difficultés. Maintenant que vous avez retranché la partie principale de cette dangereuse habitude, ce qui vous reste à faire est peu de chose. Vous n'avez pas besoin de prendre beaucoup de peine, mais de vous observer et de ne pas vous départir de votre entreprise, afin qu'après nous être corrigés nous-mêmes, notre exemple instruise les autres, et que, voyant arriver avec confiance le saint jour de Pâques, nous goûtions une joie deux et trois fois plus vive que par le passé. Ce n'est pas tant la fin du jeûne avec les fatigues et les sueurs dont il est accompagné, qui fera notre joie, que d'accourir à cette fête sacrée avec une conduite nouvelle, et avec une couronne dont l'éclat ne se flétrira jamais.

Désirez-vous rendre votre amendement le plus prompt qu'il sera possible? faites ce que je vous dis. Transcrivez sur le mur de votre maison et sur le mur de votre cœur le livre volant dont parle le Prophète. *Zach.*, v, 1-3. Souvenez-vous que c'est la malédiction qui vole avec lui, *ibid.*, et ne perdez jamais de vue ce qu'il contient. Si vous entendez un de vos frères jurer, cherchez à l'en empêcher et à l'en détourner; veillez avec un soin particulier sur vos serviteurs. En nous proposant, non-seulement de nous corriger nous-mêmes, mais de remettre nos semblables dans la même voie, nous obtiendrons avant peu l'objet de nos efforts. Dès lors que nous nous appliquons à instruire les autres, nous rougissons et nous sommes confus de paraître omettre nous-mêmes ce que nous leur recommandons. Il est inutile d'en dire davantage. Nous vous avons naguère assez entretenus sur ce sujet, et si nous vous en parlons encore, c'est uniquement pour vous rappeler nos précédentes réflexions. Daigne le Seigneur, qui porte plus d'intérêt à nos âmes que nous-mêmes, nous confirmer dans cette sainte pratique, comme dans toutes les autres, afin que recueillant le fruit d'une parfaite justice, nous soyons jugés dignes du royaume des cieux, par la grâce et la bonté de Jésus-Christ, notre maître, par lequel et avec lequel toute gloire soit au Père et au Saint-Esprit dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

DIXIÈME HOMÉLIE.

Eloge des chrétiens qui étaient venus, après leur repas, écouter la parole divine; de la constitution du monde; des hommes qui divinisent la créature; qu'il faut s'abstenir des serments.

1. Je me réjouis et je vous félicite tous du profit que vous avez retiré des avis que nous vous adressions dernièrement au sujet de ceux de nos frères qui, ne jeûnant pas, trouvaient en cela une raison pour légitimer leur absence. Je suis persuadé que plusieurs d'entre eux sont venus aujourd'hui après leur repas, et que nous devons à leur présence cette magnifique assemblée. Cette persuasion, je la puise dans l'éclat extraordinaire de cette réunion, et dans le concours inaccoutumé avec lequel vous venez écouter notre parole. Ce n'est donc pas en vain, à ce qu'il paraît, que nous vous avons naguère exhortés à plusieurs reprises, invitant votre charité à conduire vos frères auprès de leur mère, et à leur assurer qu'il n'était pas défendu, après avoir pourvu aux besoins du corps, de prendre sa part de la nourriture destinée à l'âme. Quand est-ce donc, mes bien-aimés, je vous le demande, que votre conduite a été le plus digne de louanges? Est-ce quand, à l'occasion de notre assemblée passée, vous avez quitté la table pour le sommeil, ou bien aujourd'hui, qu'au sortir

de votre repas vous vous êtes empressés de venir écouter les divins enseignements ? Est-ce quand vous perdiez le temps sur la place publique et que vous faisiez partie de réunions sans but utile, ou bien maintenant que vous êtes au milieu de vos frères, prêtant l'oreille au langage des prophètes ? Il n'y a pas de honte à prendre son repas, mes bien-aimés. Savez-vous ce qui est honteux ? c'est de rester ensuite chez soi et de s'abstenir de cette pieuse solennité. En demeurant chez vous, vous n'en serez que plus nonchalant et plus oisif. En venant ici, vous secouez toute torpeur et tout engourdissement, et non-seulement vous vous dérobez à ces impressions, mais encore à tout sentiment de tristesse; en sorte que vous portez dans vos diverses occupations un esprit beaucoup plus joyeux et beaucoup mieux disposé.

Et pourquoi en dirais-je davantage ? Demeurez un instant auprès du chrétien qui jeûne et vous sentirez aussitôt le parfum qu'il exhale. Celui qui jeûne est, en effet, un véritable baume spirituel, et ses yeux comme sa langue, comme son maintien, révèlent l'ordre qui règne dans son âme. Si je parle de la sorte, ce n'est pas pour blâmer ceux d'entre vous qui ont pris leur repas, mais pour vous montrer l'excellence du jeûne. Or ce jeûne dont je parle, consiste moins dans l'abstinence de toute nourriture, que dans la fuite de tout péché. Les personnes qui ne jeûnent pas, lorsqu'elles se conduisent ici avec la retenue convenable, ne sont pas de beaucoup inférieures à celles qui jeûnent, tandis que ces dernières, lorsqu'elles n'écoutent pas la parole sainte avec l'attention et la diligence requises, ne tirent presque aucun fruit de leurs mortifications. Si, après avoir pris votre nourriture, vous venez avec un louable empressement assister à notre assemblée, vous serez plus estimable assurément que tel de vos frères qui jeûne et qui n'y assiste pas. Jamais la privation de nourriture ne compensera les biens et l'utilité que procurent les enseignements spirituels.

Entendre la parole de Dieu est préférable au jeûne.

Et où donc entendriez-vous les vérités qu'ici l'on vous expose ? Au tribunal ? mais il n'y est question que de luttes et de procès; au conseil public ? mais on ne s'y occupe que d'affaires civiles; dans vos maisons ? mais on y est absorbé par ses intérêts particuliers; dans les réunions et les entretiens de la place publique ? mais tout s'y rapporte aux biens de la terre et aux choses corruptibles. C'est sur le commerce, sur les impôts, sur les plaisirs de la table, sur la vente des propriétés, sur les contrats d'une autre sorte, sur les testaments, sur les héritages, et sur des sujets de cette nature que roulent les conversations des personnes qui se rencontrent en ces lieux. Allez dans les palais impériaux; vous n'y entendrez encore parler absolument que de richesses, de puissance et du genre de gloire que l'on y honore; mais de choses spirituelles, on n'en dira pas un mot.

Ici, c'est tout le contraire. Le ciel et les biens du ciel, l'âme, notre propre vie, la fin pour laquelle nous avons été créés; pourquoi nous restons si longtemps sur la terre, quel est le but vers lequel est dirigé notre voyage, quel sera notre sort après cette vie, pourquoi avons-nous un corps formé d'un peu de boue, la nature de la mort, de la vie présente et de la vie future, telles sont les questions que nous examinons dans nos entretiens. Elles n'ont rien de terrestre, et toutes se rapportent à l'ordre spirituel. Aussi y puisons-nous des secours puissants pour le salut, et nous retirons-nous de ces réunions édifiés et pleins d'espérance.

2. Puisque nous n'avons pas répandu en vain la bonne semence, et que, conformément à nos avis, vous vous êtes mis à la recherche de vos frères égarés, nous tâcherons de vous prouver notre reconnaissance, et après vous avoir rappelé quelques-unes des choses dont nous vous avons entretenus, nous vous développerons les points que nous avons passés sous silence. De quoi donc vous avons-nous entretenus ? Nous nous demandions de quelle manière le Seigneur, avant de nous donner les saintes Ecritures, avait disposé l'économie de notre salut; et nous disions qu'il avait instruit le genre humain par la création elle-même; qu'en déployant la vaste étendue des cieux, il avait mis à notre portée un livre immense également accessible aux ignorants et aux sages, aux pauvres et aux riches, aux Scythes et aux barbares, en un mot à tous les

habitants de la terre, un livre assez grand pour que la multitude des hommes puisse y lire à son aise les enseignements nécessaires. Nous vous avons ensuite longuement parlé du jour et de la nuit, de l'ordre et de l'harmonie invariables qui président à leur succession; nous vous avons parlé aussi du cercle que forment les saisons de l'année et de leur égalité. De même que le jour n'empiète même pas d'une demi-heure sur la nuit, durant l'année entière, de même les saisons se sont distribué tous les jours dont l'année se compose, avec une égalité parfaite.

Je vous avais montré auparavant que ce n'était pas seulement la grandeur et la beauté de l'univers qui nous en faisaient connaître l'auteur, mais que la manière dont il était formé et le caractère surnaturel de ses lois conduisaient à la même conséquence. Ainsi, la nature des choses eût exigé que l'eau fût soutenue par la terre : or tout au contraire, nous voyons que la terre a l'eau pour soutien. La nature des choses eût exigé que le feu se portât vers les régions supérieures : or tout au contraire, nous voyons les rayons du soleil dirigés vers la terre. Les eaux couvrent les cieux, et le soleil par ses ardeurs ne les dissipe pas : au-dessous de ces eaux, le soleil fournit sa course, sans que ses feux soient atteints par elles, et qu'ils en absorbent l'humidité.

A ces choses nous ajoutions que cet univers est composé de quatre éléments en opposition et en lutte continuelle les uns avec les autres, et que ces éléments ne se détruisent pas réciproquement, bien qu'il soit précisément dans leur nature de se détruire. D'où il résulte évidemment qu'une force invincible dirige toutes ces choses, et qu'elles sont contenues par une chaîne qui est la volonté même de Dieu. J'insisterai encore aujourd'hui sur le même sujet. Ranimez donc votre attention, et appliquez-vous de votre mieux à suivre nos paroles. Afin de rendre cette merveille incontestable, je chercherai dans le corps humain la preuve de la doctrine que je vous enseigne.

Notre corps, tout chétif et tout petit qu'il est, est formé de quatre éléments : d'un élément chaud, le sang; d'un élément sec, la bile jaune; d'un élément humide, la lymphe; d'un élément froid, la bile noire. Et que nul d'entre vous n'estime ce langage déplacé : « L'homme spirituel juge toutes choses, tandis qu'il n'est lui-même jugé par personne. » I *Corinth.*, II, 15. C'est ainsi que Paul, traitant de la résurrection, s'autorise de faits relatifs à l'agriculture, et s'écrie : « Insensé, ce que vous semez n'engendre la vie qu'à la condition de mourir. » I *Corinth.*, XV, 36. Si le bienheureux apôtre emploie de telles comparaisons, qu'on ne nous fasse pas un crime de toucher au domaine de la médecine. Nous parlons en ce moment des œuvres de Dieu; et c'est pour nous une nécessité d'emprunter à cette science les preuves qu'elle peut nous fournir.

Je vous disais donc que le corps de l'homme est un composé de quatre éléments. Dès que l'un de ces éléments cesse de faire partie de la combinaison totale, cette séparation a pour conséquence la mort. Supposez une surabondance de bile : elle produit la fièvre; et lorsqu'elle dépasse une certaine mesure, elle nous conduit très-promptement à notre fin. Que l'élément froid prédomine, des paralysies, des tremblements, des apoplexies, et une foule d'autres maladies se présentent aussitôt. En résumé, toute maladie a son explication et son origine dans la surabondance de l'un de ces éléments, quand franchissant ses limites particulières, il déclare la guerre aux autres, et brise l'harmonie générale.

Le monde ne pourrait subsister sans la providence de Dieu.

Interrogez ces hommes qui prétendent que toutes les choses sont venues à l'existence et se sont formées d'elles-mêmes. Ce corps petit et chétif, malgré le secours des remèdes, malgré les connaissances de la médecine, malgré l'âme qui le régit intérieurement, malgré l'usage de la philosophie, malgré une infinité d'autres auxiliaires, ne peut conserver toujours sa santé et ses forces; au moindre désordre qui survient en lui, il se corrompt souvent et périt. Comment donc cet univers si grand, et qui contient des corps d'une masse si considérable, serait-il resté si longtemps à l'abri de toute perturbation, quoique formé des mêmes éléments, sans une assistance et une providence spéciales? Il n'est pas raisonnable de supposer que notre corps, avec les précautions extérieures et intérieures dont il



est l'objet, puisse à peine suffire à sa propre conservation, et que ce monde si vaste, privé de toute surveillance, ait été durant tant de siècles à l'abri des périls dont notre existence corporelle est victime. Alors dites-moi, je vous prie, pourquoi il n'est pas arrivé à un seul de ces éléments de sortir de ses bornes, et de bouleverser le reste de l'univers. Et ces éléments, qui les a réunis pour la première fois? Qui les a enchaînés, qui leur a imposé un frein, qui les a maîtrisés jusqu'au temps présent? Encore si le monde était formé d'un élément unique et uniforme, l'assertion que nous combattons n'impliquerait pas une impossibilité aussi radicale. Mais puisque les éléments ont dû se combattre dès le principe, il faudrait avoir perdu l'esprit pour penser qu'ils se sont réunis de leur propre mouvement, et qu'ils ont persisté dans cette disposition, en dehors de toute action ordonnatrice. Nous qui, dans nos inimitiés, suivons les déterminations de notre volonté, et non le penchant de la nature, nous restons éloignés de nos ennemis, tant que durent nos sentiments de haine et de rancune. Pour que nous allions à eux il faut l'intervention d'un tiers; il faut même qu'après nous avoir réunis, il cimente cette réconciliation, et qu'il nous persuade de maintenir cet accord, et de ne pas revenir ensuite sur nos pas. De quelle manière donc des éléments dépourvus de sensibilité et de raison, en opposition et en hostilité naturelle les uns avec les autres, se seraient-ils rencontrés, se seraient-ils réunis, et auraient-ils maintenu cette union, s'il n'y avait pas eu là une puissance ineffable pour l'opérer, et, après l'avoir opérée, pour lui imprimer le caractère d'une constance inaltérable?

Ne voyez-vous pas comment le corps, dès que l'âme l'a abandonné, se décompose, se flétrit et périt? comment chacun de ses éléments rentre dans le milieu qui lui est propre? Tel serait assurément le sort de l'univers, si celui dont la vertu le gouverne depuis son origine l'avait privé des soins qu'il lui accorde. Un navire sans pilote ne saurait aller loin; il est bientôt la proie des flots: et le monde existerait depuis tant d'années, quoique personne ne le gouvernât! Afin de ne rien dire de plus, représentez-vous le monde sous la forme d'un vaisseau: il aura la terre pour carène, le ciel pour voiles, les hommes pour passagers, pour mer l'abîme qui se déroule au-dessous. Comment, après tant de siècles, n'a-t-il pas fait naufrage? Abandonnez une embarcation un seul jour à elle-même, sans pilote et sans matelots, et vous la verrez bientôt submergée. Cependant le monde n'a rien éprouvé de semblable, quoiqu'il existe depuis plus de cinq mille ans. Et pourquoi parler d'une embarcation? Un homme a construit une petite cabane au milieu des vignes: les vendanges achevées, il la laisse déserte. Eh bien, souvent elle ne demeurera pas deux jours debout; elle tombera aussitôt en ruine. Ainsi une cabane ne saurait subsister si quelqu'un ne veille à sa conservation, et cette œuvre si belle, si grande et si admirable, ces lois qui président au jour et à la nuit, ce concert inaltérable des saisons, le cours si varié, si divers de la nature que nous présentent la terre, la mer, les cieux, les airs, les plantes, les oiseaux, les poissons, les quadrupèdes, les reptiles, et l'homme lui-même, la plus noble de toutes ces créatures, auraient conservé une stabilité à toute épreuve, en dehors de toute action providentielle!

Ne vous arrêtez pas aux êtres dont nous venons de vous parler: parcourez encore par la pensée les prairies, les jardins, les fleurs et leurs diverses espèces, les simples avec l'usage qu'on en fait, ainsi que leur parfum, leur forme, les lieux où ils viennent et leurs noms; considérez les arbres qui produisent des fruits et ceux qui n'en produisent pas, la nature des métaux, celle des animaux qui vivent dans la mer et sur la terre, de ceux qui nagent et de ceux qui volent; considérez les montagnes, les vallons, les forêts, cette double prairie que nous offrent à la fois le ciel et la terre, et que parent ici-bas les roses, au-dessus de nos têtes les astres, pareils à des fleurs, et l'arc-en-ciel. Il m'est facile de vous montrer dans les oiseaux quelque chose de semblable. Examinez le corps du paon aux couleurs dont la richesse et la variété défient les imitations de l'industrie humaine; examinez les oiseaux à la robe de pourpre. Quoiqu'il soit créé depuis bien longtemps, la beauté du firmament ne s'est pas encore obscurcie: on dirait, à voir sa splendeur et

son éclat, qu'il vient d'être formé aujourd'hui. Quoique la terre n'ait cessé de déployer une intarissable fécondité, son sein n'est pas encore épuisé. Les sources dont les eaux jaillissent en abondance, n'ont cessé, ni le jour, ni la nuit, de couler, à partir du moment où elles ont existé. Après avoir reçu les flots de tant de fleuves, la mer n'a pas dépassé ses limites. Mais où s'arrêterait l'énumération de ces incompréhensibles merveilles? Disons seulement de chacune de celles que nous avons mentionnées ces paroles du Prophète : « Que vos œuvres sont grandes, Seigneur! Vous avez fait toutes choses avec sagesse. » *Psalm.* CIII, 24.

Quel est maintenant le langage des infidèles, lorsque nous leur signalons ces vérités, la grandeur, la beauté, la richesse, l'abondance qui éclatent dans l'univers de toutes parts? Voilà précisément, disent-ils, ce que nous vous reprochons, que Dieu ait fait le monde si grand et si beau. S'il ne l'eût pas fait ainsi, nous n'aurions pas divinisé son œuvre. Mais frappés par sa grandeur, ravis par sa beauté, nous y avons vu une divinité véritable. — C'est là un discours sans fondement. La cause de l'impiété des infidèles se trouve dans leur ignorance, et non dans la grandeur du monde et dans sa beauté : nous en sommes la preuve nous-mêmes à qui il n'est rien arrivé de semblable. Pourquoi donc n'avons-nous pas, nous aussi, décerné les honneurs divins à la création? Est-ce que nous ne la voyons pas avec les mêmes yeux? Est-ce que nous n'avons pas tous une âme et un corps de même nature? Est-ce que nous ne foulons pas aux pieds le même sol? Comment donc se fait-il que la grandeur et la beauté du monde ne nous aient pas inspiré les mêmes pensées? Indépendamment de cette raison, en voici une autre qui confirme ce que j'avance. S'ils ont divinisé la création à cause de sa beauté, et non à cause de leur propre ignorance, qu'ils nous expliquent pourquoi ils ont adoré des singes, des chiens, des crocodiles, c'est-à-dire les plus vils animaux? Oui, vraiment, « Ils se sont perdus dans leurs raisonnements, leur cœur insensé a été obscurci; et ces hommes qui se targuaient de leur sagesse sont devenus fous. » *Rom.*, I, 21, 22. Nous ne nous bornerons pas cependant à cette réfutation, et nous ajouterons des considérations plus développées.

4. Dieu qui avait prévu ces choses de toute éternité, n'a pas voulu dans sa sagesse que les infidèles pussent employer ce prétexte. De même qu'il a fait le monde grand et admirable, il l'a fait passager et corruptible, et il a mis en lui des signes évidents de faiblesse. La conduite qu'il a tenue à l'égard des apôtres, il l'a tenue également à l'égard de l'univers. Quelle est sa conduite envers les apôtres? Tout en leur accordant le pouvoir d'opérer des miracles et des prodiges frappants, extraordinaires, il permettait néanmoins qu'ils fussent battus de verges, poursuivis, emprisonnés, en proie à des maladies corporelles, à de continuelles tribulations, de crainte que la grandeur des miracles qu'ils accomplissaient ne les fît passer pour des dieux aux yeux des hommes. Après les avoir comblés des plus abondantes grâces, il laissa leur corps sujet à la mort, aux maladies mêmes, chez la plupart d'entre eux, et il ne fit pas disparaître leur faiblesse, afin de déclarer leur véritable nature. Cette explication n'est pas de moi, mais de Paul lui-même, qui l'expose en ces termes: « Si je voulais me glorifier, ce ne serait pas de ma part une folie; mais je m'en abstiens, de peur que quelqu'un ne me juge supérieur à ce qu'il voit en moi, ou à ce qu'il entend dire de moi. — Nous portons ce trésor, disait-il encore, dans des vases d'argile. » II *Corinth.*, XII, 6. — *Ibid.*, IV, 7. Que signifient ces mots : *dans des vases d'argile?* Ils signifient ce corps mortel et corruptible. De même, en effet, que la terre et le feu concourent à former l'argile, de même le corps des saints, joignant à la terre dont il est composé l'énergie d'un feu spirituel, est devenu lui aussi un vase d'argile. Mais pourquoi cela est-il de la sorte? pourquoi confier un semblable trésor et des dons si précieux à un corps mortel et corruptible? « Afin que cette vertu extraordinaire soit attribuée à Dieu et non à nous-mêmes. » *Ibid.* En effet, quand vous verrez les apôtres ressusciter des morts, et eux-mêmes dans l'impuissance de se soustraire aux maladies et aux infirmités, vous comprendrez aisément que cette résurrection est l'œuvre, non de la puissance de

l'homme, mais de la puissance du divin Esprit.

Que les apôtres aient été fréquemment malades, ces passages de saint Paul vous en convaincront : « Prenez un peu de vin, à cause de votre estomac, et de vos maladies réitérées, » I *Tim.*, v, 23, écrivait-il à Timothée. « J'ai laissé Trophime malade à Milet, » dit-il au même disciple. II *Timoth.*, IV, 20. Dans son épître aux Philippiens nous lisons ces paroles : « Epaphrodite a été malade, jusqu'à être en danger de mort. » *Philipp.*, II, 23. Malgré cette condition des apôtres, on les prenait néanmoins pour des dieux et l'on se préparait à leur offrir des sacrifices en disant : « Ce sont des dieux qui, sous une forme humaine, sont descendus parmi nous. » *Act.*, XIV, 10. A quel degré n'aurait-on pas porté l'impiété, à la vue des miracles opérés par eux, si leur condition eût été différente ?

Or, de même que le Seigneur a laissé ses serviteurs sujets aux infirmités humaines et à de nombreuses tentations, de crainte que la grandeur de leurs œuvres ne les fît prendre pour des dieux ; de même, il a soumis la création à une condition du même genre, en la faisant corruptible, quoique d'ailleurs d'une grandeur et d'une beauté remarquables. Ces deux vérités les saintes Ecritures nous les enseignent. Voici comment elles indiquent la beauté des cieux : « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » *Psalm.* XVIII, 1. « C'est lui, disait Isaïe, qui a déployé le ciel comme un voile, et qui l'a dressé comme une tente sur la terre. » *Isaï.*, XL, 22. — « C'est lui, ajoute l'auteur de l'*Ecclésiastique*, qui étend la voûte des cieux. » *Eccli.*, XLIII, 13. Mais si les écrivains inspirés nous montrent la beauté et la grandeur de l'univers, ils nous apprennent aussi qu'il n'en est pas moins corruptible. « Au commencement, Seigneur, vous avez jeté les fondements de la terre, disait David, et les cieux sont les œuvres de vos mains. Les cieux périront ; mais vous, vous survivrez. Ils vieillissent comme un vêtement, vous les changerez comme un manteau et ils seront changés. » *Psalm.* CI, 26, 27. « Semblable à l'époux qui sort de la chambre nuptiale, dit le saint roi en parlant du soleil, il s'élance avec la majesté d'un géant pour fournir sa carrière. » *Psalm.* XVIII, 6. Voyez-vous de quelle manière ces paroles mettent en relief la grandeur et la beauté de cet astre ? Comme un époux, au sortir de sa chambre nuptiale, le soleil, après avoir répandu avec l'aurore ses premiers rayons, et tour à tour ornant ce ciel d'un voile de safran, revêtant les nuées d'une teinte de rose, accomplit sa course durant tout le jour sans l'interrompre un instant et sans rencontrer le plus léger obstacle. Vous comprenez ce qu'il y a de beau ; vous comprenez ce qu'il y a de grand dans cette œuvre du Seigneur. Voyez maintenant la preuve de sa fragilité. Le Sage la mettait en évidence par ces paroles : « Quoi de plus lumineux que le soleil ? et pourtant le soleil aussi a ses défaillances. » *Eccli.*, XVII, 30.

Ce n'est pas seulement par ce texte que vous pouvez vous convaincre de la condition périssable du soleil ; vous vous en convaincrez encore en considérant les chocs divers de cet astre et des nuages. Souvent un nuage accourt lorsque le soleil verse sa lumière : celui-ci s'efforce de le percer, et il n'y réussit pas à cause de l'épaisseur et de la résistance obstinée du nuage. Mais, direz-vous, il féconde la semence. Il n'est pas seul à la féconder : il faut de plus le concours de la terre, de la rosée, des pluies, des vents et d'une bonne répartition des saisons. A moins que ces conditions ne soient réunies, l'influence du soleil reste inutile. Ce n'est pas le propre de Dieu d'avoir besoin d'un secours étranger pour les choses qu'il veut exécuter ; ce qui lui est propre plutôt, c'est de se suffire à lui-même. Il n'a pas tiré ainsi la semence du sein de la terre : il a prononcé une parole, et la semence a germé. Pour nous apprendre que ses ordres, et non la nature des forces créées, opèrent toutes choses, il a produit des forces qui n'existaient pas auparavant, et sans assistance aucune, il a donné la manne aux Hébreux. « Il leur a donné un pain descendu du ciel, » disait le Roi-Prophète. *Psalm.* LXXVII, 24.

Mais pourquoi insister sur ce point, que le soleil, pour amener les fruits à leur maturité, a besoin du concours d'autres éléments, quand il ne saurait se passer, pour sa propre existence, d'un grand nombre d'éléments étrangers, ni se suffire à lui-même ? Pour fournir sa carrière, il

lui faut le ciel qui forme en quelque façon le pavé sur lequel il s'avance; pour briller de tout son éclat, il lui faut un air pur et léger; que si l'air s'épaissit outre mesure, le soleil ne peut plus montrer sa splendeur. Pour qu'il ne devienne pas non plus intolérable, et qu'il ne porte pas l'incendie en tous lieux, il lui faut encore la fraîcheur et la rosée. Mais si, parmi les créatures, les unes résistent à son action, par exemple les nuages, les murailles et tous les corps propres à intercepter sa lumière; si d'autres suppléent à son impuissance ou contiennent son action dans les bornes convenables, par exemple la rosée, les fontaines et la fraîcheur de l'air, comment posséderait-il la divinité? Il est dans la nature de Dieu de se suffire à lui-même, de n'avoir besoin de personne, d'être la cause unique de tous les biens, et de ne rencontrer nulle part aucun obstacle. C'est le témoignage que rendent de Dieu, Paul et le prophète Isaïe. « Je remplis le ciel et la terre, dit le Seigneur. — Je suis Dieu de près; ne le suis-je pas aussi de loin? » *Jerem.*, XXIII, 24, 23. De son côté David s'écriait: « J'ai dit au Seigneur: Vous êtes mon Dieu, car vous n'avez nul besoin de mes biens. » *Psalm.* XV, 2. Quant à saint Paul, voici comment il montre l'indépendance parfaite du Seigneur, et comment il déclare qu'il appartient essentiellement à la Divinité de n'avoir besoin d'aucune assistance, et de dispenser à toutes les créatures ce qui leur est nécessaire: « Ce Dieu qui a fait le ciel, la terre et la mer, dit-il, n'a besoin de personne, et c'est lui qui donne à tous la vie, le souffle et toutes choses. » *Act.*, XVII, 24, 25.

5. Il serait aisé, en parcourant le reste de la création, le ciel, l'air, la mer, la terre, de faire ressortir la faiblesse de ces éléments, et de prouver qu'ils ont besoin les uns des autres, et que l'absence de ce concours amènerait leur corruption et leur ruine. Que la terre soit abandonnée par les sources, qu'elle soit privée de l'humidité dont la pénètrent la mer et les fleuves, elle se dessèchera bientôt et périra. Il en est de même des autres forces créées. Si l'air est nécessaire au soleil, le soleil ne lui est pas moins nécessaire. Mais pour ne pas trop prolonger ce discours, il nous suffira, en nous appuyant sur ce qui vient d'être dit, de montrer aux personnes désireuses de poursuivre ce sujet, la marche qu'elles pourront suivre elles-mêmes. Si le soleil, l'astre le plus admirable de l'univers, offre de telles marques de faiblesse et d'impuissance, les autres parties de la création vous en offriront encore davantage. Je laisse aux intelligences laborieuses le soin de tirer ces conséquences. Pour moi je recourrai à l'Ecriture, et je vous prouverai que non-seulement le soleil, mais le monde tout entier est soumis à la corruption.

Les éléments se détruisent les uns les autres, le froid réprimant par son intensité l'ardeur du soleil, la chaleur surmontant le froid à son tour par son accroissement, les forces créées produisant ou subissant les unes relativement aux autres des états et des manières d'être opposés; il y a dans tout cela une preuve évidente du principe de corruption qui existe dans les choses visibles, et de la matérialité qui en forme la nature. Mais ces considérations étant beaucoup trop au-dessus de notre simplicité, nous charmerons vos oreilles en vous ramenant à la source suave des saintes Ecritures. Nous ne vous entretiendrons pas successivement du ciel et de la terre. Nous vous représenterons l'Apôtre nous apprenant cette condition générale de la création entière, disant de la façon la plus claire que toute créature est maintenant l'esclave de la corruption, et nous entretenant de la raison de cet esclavage, du temps où elle en sera délivrée, et du sort nouveau qui lui est réservé. Après ces paroles: « Les souffrances du temps présent ne soutiennent pas la comparaison avec la gloire à venir qui sera notre partage, » il ajoute: « Ce que les créatures attendent, c'est le moment où les enfants de Dieu seront dévoilés. Car, si elles sont soumises à la vanité, ce n'est pas en vertu de l'ordre essentiel des choses, mais par la volonté de celui qui les y a assujetties dans l'espérance qu'elles en seront affranchies. » *Roman.*, VIII, 18-20. Ce que saint Paul nous enseigne en cet endroit, c'est que la créature est vouée à la corruption; car tel est le sens de ces mots: Elle est soumise à la vanité. Donc, si elle est corruptible, c'est que Dieu l'a ainsi ordonné. Dieu l'a ordonné ainsi à cause du genre humain. La créature étant destinée

à nourrir l'homme, et l'homme étant sujet à la corruption, elle devait y être sujette elle-même; et il ne convenait pas que des corps corruptibles vécussent au milieu d'un monde incorruptible. Cependant, poursuit l'Apôtre, il n'en sera pas toujours ainsi : « La créature elle-même sera délivrée de l'esclavage de la corruption. » Indiquant aussitôt l'époque et le moyen, il ajoute : « Elle en sera délivrée lorsque les enfants de Dieu jouiront de la liberté de la gloire. » *Roman.*, VIII, 21. Quand nous serons ressuscités, quand nous aurons pris des corps incorruptibles, alors, suivant l'Apôtre, le ciel, la terre, la création entière seront soustraites à la corruption et à la flétrissure.

Donc, lorsque vous contemplerez le soleil au moment de son lever, admirez celui qui l'a fait; lorsque vous le verrez se cacher et disparaître, apprenez la fragilité de sa condition et ne l'adorez pas comme s'il était dieu. Et ce n'est pas là seulement l'unique preuve de la faiblesse des choses créées que Dieu nous ait offerte : il a encore ordonné à des hommes ses serviteurs de leur imposer leur volonté, afin que, s'il ne vous suffisait pas de les considérer, pour en découvrir la condition servile, vous ne doutiez plus, en les voyant obéir au commandement de vos semblables, qu'elles ne soient condamnées avec vous au même esclavage.

« Que le soleil s'arrête en face de Gabaon, disait Josué fils de Navé; que la lune s'arrête en face de la vallée d'Ælon. » *Jos.*, x, 12. Sur l'ordre du prophète Isaïe, pendant le règne d'Ezéchias, ce même soleil revint de plusieurs degrés en arrière. *Isaï.*, XXXVIII, 8. L'air et la mer, la terre et les rochers obéirent à la voix de Moïse. Elisée changea la nature des eaux. Les trois jeunes Hébreux ne sentirent point l'ardeur des flammes. Voyez-vous cette double conduite de la Providence divine envers nous? D'un côté, elle nous fait connaître, par la beauté des créatures, sa propre divinité; de l'autre, en nous découvrant leur faiblesse, elle nous prémunit contre le danger de leur rendre les honneurs divins.

6. Faisons de toutes ces merveilles un sujet de glorifier celui dont la providence veille sur nous. Glorifions-le, moins par nos paroles que par nos actions, et tout en suivant une ligne de conduite parfaite, appliquons-nous spécialement à nous abstenir des serments. Toutes les fautes n'entraînent pas les mêmes châtiments : plus elles sont faciles à corriger, plus grand est le châtiment qu'elles attirent sur notre tête. C'est à quoi Salomon faisait allusion par ces paroles : « Il n'est pas étonnant qu'un homme soit pris à voler : s'il vole, c'est pour rassasier sa faim. Mais l'homme assez insensé pour commettre un adultère s'expose à la perte de son âme. » *Proverb.*, VI, 30-32. Voici la pensée de l'écrivain sacré : C'est un grand crime que le vol; cependant il n'est pas aussi grand que l'adultère. Quelque léger que soit le motif du voleur, il peut toujours alléguer la nécessité où le réduit l'indigence. Pour l'adultère, c'est sans y être contraint le moins du monde, et par sa seule folie qu'il se précipite dans l'abîme d'un péché.

Or la même observation s'applique aux personnes habituées aux serments. Elles aussi ne sauraient alléguer d'autre prétexte que leur propre négligence. Je m'aperçois bien que je vous suis à charge, et que ces recommandations importantes paraissent vous ennuyer. Je ne me désisterai pas néanmoins de ce dessein jusqu'à ce que, ne le fissiez-vous que pour vous soustraire à la franchise hardie de mon langage, vous renonciez à cette funeste habitude. Le juge hautain et cruel dont parle l'Evangile, changea de manière d'agir, pour se dérober aux pressantes importunités de la veuve. Vous devriez, avec d'autant plus de raison, imiter sa conduite, que mes instances ont pour but, non mes intérêts particuliers, mais votre salut. Que dis-je? il s'agit aussi en tout cela de mon salut; car le bien que vous faites, je le regarde comme étant pour moi une source de mérite.

De même que je cherche, de mes labeurs et de mes fatigues, à procurer votre salut, je voudrais que vous prissiez souci de votre âme : de la sorte, cette réforme dont je vous parle serait menée à bonne fin. Mais pourquoi prolonger ce discours? N'y eût-il pas d'enfer, n'y eût-il pas de châtiment réservé aux pécheurs obstinés, n'y eût-il pas de récompense pour l'obéissance, si je

venais à vous, implorant cette unique faveur, est-ce que vous ne me l'accorderiez pas? Est-ce que vous n'exauceriez pas une demande dont l'objet vous coûterait si peu? Mais Dieu réclamant la même faveur, dans l'intérêt même de ceux desquels il l'attend, et non dans son propre intérêt, qui de nous serait assez ingrat, assez malheureux, assez infortuné pour se refuser à sa prière, alors que nous serions les premiers à recueillir le bénéfice de notre condescendance?

Pénétrez-vous de ces pensées, et quand vous serez rentrés chez vous, entretenez-vous de ce qui vous a été dit, et cherchez par tous les moyens à obtenir des chrétiens répréhensibles sur ce point, une réforme entière. De la sorte nous recevrons un jour la récompense de nos mérites et de ceux de nos frères, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel toute gloire soit au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ONZIÈME HOMÉLIE.

Action de grâce à Dieu qui avait préservé les habitants d'Antioche des maux dont leur sédition les avait menacés; retour sur ce qui s'était passé à cette occasion; contre ceux qui rabaissent notre corps; de la création de l'homme, considérée en général; enfin, qu'il faut se corriger des jurements.

1. Lorsque je rapproche par la pensée, et la tourmente que nous avons traversée et le calme dont nous jouissons en ce moment, je ne cesse de répéter : « Béni soit Dieu qui fait toutes choses et qui les change à son gré. Béni soit Dieu qui a fait jaillir la lumière des ténèbres. Béni soit Dieu qui conduit aux portes du tombeau et qui en ramène, qui châtie et qui n'extermine pas. » *Amos.*, v, 8; *Job*, xxxvii, 15; I *Reg.*, ii, 6; II *Corinth.*, vi, 9. Ces paroles, je voudrais que vous les eussiez continuellement dans la bouche, sans que vous vous en lassiez jamais. Si Dieu nous a témoigné sa bienveillance par des faits incontestables, serions-nous exempts de reproche, en refusant de lui témoigner par des paroles notre reconnaissance? C'est pour cela que je vous engage à n'interrompre jamais vos actions de grâces. D'ailleurs, la gratitude que nous lui exprimerons en retour de ces premiers bienfaits, sera évidemment pour nous le présage de bienfaits encore plus considérables. Ainsi ne nous lassons pas de nous écrier : Béni soit Dieu qui nous a permis, à nous de vous préparer en toute confiance le repas accoutumé; à vous de venir en toute sécurité écouter nos discours. Béni soit Dieu; car nous accourons ici maintenant, non pour échapper aux dangers du dehors, mais pour écouter la divine parole. Béni soit Dieu; car nous sommes ici réunis les uns auprès des autres, non sous l'influence de l'anxiété, de la crainte et de la sollicitude, mais sous l'influence d'un sentiment dans lequel l'effroi n'a aucune part.

Pendant les jours qui viennent de s'écouler, nous étions en quelque sorte le jouet des flots d'une mer irritée; nous regardions chaque instant comme celui de notre naufrage; en proie à de tristes pressentiments, emportés dans la même journée par les bruits les plus divers, nous vivions dans le trouble, cédant aux impressions les plus opposées, toujours en quête de nouvelles et nous demandant avec avidité les uns aux autres : Est-il venu du camp quelque messager? Que nous annonce-t-il? Ce que l'on dit, est-ce vrai ou faux? Et nous passions les nuits sans sommeil, et en regardant la ville nous versions des larmes, comme si elle eût été à la veille de sa ruine.

Voilà pourquoi nous-même, en ces jours, avons gardé le silence. C'est que notre chère cité était déserte; c'est que tous les habitants se réfugiaient dans la solitude; c'est que tous ceux qui étaient restés paraissaient couverts comme d'un sombre nuage de tristesse. Or, dès que l'âme est inondée de tristesse, elle est dans l'impuissance de prêter au discours une oreille attentive. Aussi, quand les amis de Job vinrent le visiter, à la vue du malheur affreux qui avait éclaté sur sa maison, de ce juste, assis lui-même sur un fumier et couvert d'ulcères, ils déchi-

rèrent leurs vêtements et s'assirent auprès de lui en gémissant et sans proférer une parole ; montrant par ce procédé que le calme et le silence sont le premier remède à apporter à de si profondes douleurs : et, en effet, la douleur de Job était bien au-dessus de toute consolation humaine. De même, lorsque Moïse vint trouver ses frères captifs, occupés alors à faire des briques pour leurs maîtres, les Hébreux ne prêtèrent aucune attention à ses promesses, à cause de l'abattement et de l'oppression qui pesaient sur eux. Mais qu'y a-t-il d'étonnant à ce que des hommes pusillanimes donnent un pareil exemple, quand nous voyons les disciples du Christ sujets à cette même faiblesse? Dans cette cène mystique, après laquelle le Sauveur s'entretint d'une manière si intime avec eux, les apôtres ne cessaient au commencement de lui demander : « Où allez-vous donc ? » Mais lorsqu'il leur eut annoncé les maux qui devaient les atteindre eux-mêmes à une époque peu éloignée, les guerres et les persécutions dont ils seraient les victimes, les haines qu'ils s'attireraient de toutes parts, les fouets, la captivité, les jugements, les fers qui les attendaient, leur âme affaiblie par la crainte dont les avait pénétrés la parole du Sauveur, et par le sombre avenir qui leur était présenté, demeura comme affaissée sous le poids d'un insupportable fardeau. Les voyant en proie à cette consternation, Jésus leur adressa ce reproche : « Je m'en vais vers mon Père, et nul d'entre vous ne me demande : Où allez-vous? Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. » *Joan.*, XVI, 5, 6. C'est pour un semblable motif que nous aussi nous avons précédemment gardé le silence, en attendant l'occasion qui s'est offerte aujourd'hui. Lorsque l'on a quelque faveur à implorer, quoique la demande n'ait rien que de raisonnable, on épie l'occasion opportune ; on s'efforce de saisir pour exposer sa requête, le moment où celui à qui il appartient de l'accorder est dans des dispositions bienveillantes ; et l'on cherche ainsi à faire de l'occasion un auxiliaire pour obtenir la grâce désirée. Telle doit être, avec encore plus de raison, la conduite de celui qui est appelé à parler en public : il faut qu'il cherche l'occasion favorable, et qu'il choisisse, pour leur adresser la parole, le moment où ses auditeurs sont prêts à l'écouter avec un esprit bien disposé et exempt de tout chagrin et de toute sollicitude : voilà ce que nous avons fait nous-même.

2. Maintenant que vous avez secoué tout sentiment de tristesse, nous commencerons par vous rappeler le sujet de nos entretiens passés, afin que vous saisissiez plus aisément nos paroles. Nous vous avons dit à propos de l'univers, que Dieu ne s'était pas contenté de lui imprimer un caractère admirable de grandeur et de beauté, mais qu'il y avait gravé des signes de faiblesse et de corruption : nous ajoutons que nous avions sous les yeux des preuves sensibles de ces deux vérités, lesquelles d'ailleurs étaient pour nous d'une égale importance ; car, si la beauté de cet univers nous pénètre d'admiration envers l'auteur de toutes choses, sa caducité nous préserve du danger de l'adorer. Il nous est facile d'appliquer à notre corps le même ordre de considérations. Il arrive souvent à beaucoup de gens qui ne sont pas moins les ennemis de la vérité que les nôtres, de nous demander pourquoi le corps humain a été créé corruptible et mortel. Parmi les Grecs et les hérétiques un grand nombre soutiennent que cet état de choses ne saurait avoir Dieu pour auteur. Il est, disent-ils avec emphase, de la plus haute inconvenance de considérer Dieu comme la cause des infirmités, des sueurs, des fatigues, des calamités et de toutes les misères auxquelles notre corps est sujet.

Pour moi, en face d'une semblable question, il me serait permis de répondre en ces termes : Ne me parlez pas de l'homme prévaricateur, de l'homme dépouillé de sa dignité première, de l'homme sous le coup d'une juste sentence. Voulez-vous savoir quelle était la condition originelle de ce corps tel que Dieu l'a créé ? Transportons-nous dans le paradis, et considérons l'homme au premier instant de son existence. Son corps n'était pas alors corruptible et mortel : pareil à une statue d'or qui vient d'être retirée de la fournaise, et qui brille d'un magnifique éclat, il était exempt de tout principe de corruption. Alors il n'y avait pour lui ni travail

pénible, ni sueur fatigante, ni soucis dévorants, ni chagrins obstinés, ni aucun sentiment capable de l'affecter en un sens plus désagréable. Mais quand l'homme, abusant de cette félicité, eut outragé son bienfaiteur; quand il eut estimé un esprit menteur plus digne de foi que ce Dieu par lequel il avait été comblé de prévenances et d'honneurs; quand, se flattant de l'espoir d'être dieu lui aussi, il eut conçu de lui-même une opinion qu'était loin de justifier sa véritable dignité; alors le Seigneur, pour le ramener au moyen des faits eux-mêmes à des sentiments plus sages, le rendit sujet à la corruption et à la mort, et l'esclave d'une infinité de besoins. Il n'agissait pas ainsi par haine ou par aversion envers l'homme, mais dans l'intérêt de ce dernier, afin d'opposer dès le principe une barrière à cet orgueil contagieux et funeste, d'en arrêter les progrès en lui montrant par sa propre expérience qu'il était mortel et périssable, et en le détournant de s'abandonner à l'avenir à ces chimères et à ces rêves dont l'avait bercé le tentateur par ces paroles : « Vous serez comme des dieux. » *Genes.*, III, 5.

C'est pour extirper du cœur humain cette illusion jusque dans ses racines que le Seigneur a soumis notre corps à mille souffrances et à des misères sans nombre; qu'il a chargé la nature elle-même de nous apprendre le peu de fondement de telles pensées. Que ce soit la vérité, les faits qui concernent Adam le montrent avec évidence; car c'est pour s'être flatté d'une semblable espérance, qu'il a été atteint d'un semblable châtiment. Considérez ici, je vous prie, la sagesse du Créateur : il ne voulut pas qu'Adam fût le premier à faire l'expérience de la mort; il en frappa d'abord son enfant; et c'est en présence du corps d'Abel flétri et en dissolution, en contemplant de ses propres yeux ce triste spectacle, qu'il reçut le plus profond des enseignements, qu'il comprit la grandeur de sa faute et qu'il revint de ses déplorables erreurs.

Si cette vérité se démontre évidemment, comme je le disais tout à l'heure, par l'histoire de notre premier père, elle ne ressort pas avec moins de clarté d'autres considérations qu'il nous reste à exposer. La loi qui enchaîne la destinée de notre corps est tellement inexorable, elle condamne tous les hommes à la mort, à la corruption, à la ruine, elle les voue à la poussière d'une manière si visible, que les bons philosophes de la gentilité ont cru devoir faire entrer ce caractère de mortalité dans la définition complète qu'ils ont donnée de la nature humaine. Demandez-leur ce que c'est que l'homme : — « C'est, vous disent- ils, un animal raisonnable et mortel. » Et cependant, quoique personne n'ait élevé un doute sur ce point, des hommes ont osé se donner pour immortels aux yeux de la multitude; et quand les regards ne rencontrent partout que des spectacles de mort, ils ont voulu qu'on proclamât leur divinité et qu'on les honorât en conséquence. Si la mort ne les eût frappés à leur tour; si elle n'eût rappelé à tous la fragilité et la vanité de notre nature, à quel degré d'impiété la plupart des hommes ne seraient-ils pas descendus?

Définitio de l'homm selon les ph losophes.

Ecoutez ce que le Prophète nous apprend d'un roi barbare atteint de cette folie. « Je placerai mon trône au-dessus des astres du ciel, et je serai semblable au Très-Haut, disait cet orgueilleux monarque. » Et le Prophète, tournant en dérision ce langage, ajoute après avoir annoncé sa mort : « La pourriture sera la couche sur laquelle tu seras étendu; et les vers te serviront de couverture. » *Isa.*, XIV, 13, 14 et 11. Comme s'il lui disait : O homme à qui une telle fin est réservée, oses-tu bien former de ces rêves audacieux? Un autre roi, celui de Tyr, nourrissant de semblables desseins, et voulant passer pour un dieu, Ezéchiel lui adressa ces paroles : « Toi, tu n'es pas un dieu : tu n'es qu'un homme, et les bourreaux te le prouveront. » *Ezéch.*, XXVIII, 9.

Le Seigneur se proposait donc d'enlever tout prétexte à l'orgueil et à l'idolâtrie, quand il condamnait notre corps aux misères qui le tourmentent. Pourquoi, du reste, vous étonneriez-vous de cette condition à laquelle le corps humain a été réduit, puisque l'âme se trouve à peu près dans une condition semblable? Quoique Dieu n'ait pas créé l'âme mortelle, quoiqu'il lui ait conservé l'immortalité, il l'a rendue sujette à l'oubli, à l'ignorance, aux chagrins et aux sollicitudes; et cela, dans la crainte que le sentiment de sa propre noblesse ne l'entraînât à conce-

voir une trop haute idée d'elle-même. En effet, si, malgré ces imperfections, des hommes ont osé soutenir qu'elle appartenait à la substance même de Dieu, quelle folie n'auraient-ils pas imaginée, dans le cas où elle aurait été affranchie de tous ces liens?

Ce que je vous disais à propos de la création, je le répéterai à propos du corps humain; c'est qu'il me pénètre d'admiration envers Dieu pour ces deux raisons: et parce qu'il a été soumis à la corruption, et parce qu'en cela même il nous montre la sagesse et la puissance de son auteur. Que Dieu ait pu le former d'une matière plus noble, il l'a prouvé en créant le soleil et les autres astres. Celui qui a créé ceux-ci dans de telles conditions, aurait eu certainement le pouvoir de créer celui-là, s'il l'eût voulu, dans des conditions identiques. Il n'y a d'autre raison de l'infirmité du corps humain que la raison énoncée tout à l'heure. Loin de rapetisser l'œuvre du Créateur, cette raison la rehausse davantage. Plus la matière est vile, plus il a fallu d'art, de ressources et d'habileté pour faire avec un peu de limon et de cendre une œuvre si harmonieuse, et douer cette matière de sens si variés, si délicats, et capables de nous conduire à la connaissance de si remarquables vérités.

3. En conséquence, admirez d'autant plus l'art étonnant du Créateur que la grossièreté de la matière vous surprend davantage. Pour moi, j'accorde moins d'admiration au statuaire, quand il façonne une statue d'or, que lorsque, par la force de son art, il réussit à former avec un peu d'argile une statue dont les traits sont empreints d'une étonnante et d'une inconcevable beauté. Dans le premier cas, la matière vient en aide à l'artiste: dans le second, c'est l'art seul qui se montre à découvert. Voulez-vous à votre tour apprécier la sagesse de notre Créateur? Rappelez-vous à quel usage est employé l'argile: à façonner des briques et des vases, n'est-ce pas? Eh bien, l'artiste suprême, Dieu a fait de cette argile uniquement employée à façonner des briques et des vases, un œil si beau qu'il frappe d'admiration ceux qui le considèrent: cet œil, il l'a doué d'une telle puissance qu'il pénètre de son regard la profondeur effrayante de l'atmosphère, et qu'il lui suffit du secours d'une petite pupille pour embrasser des corps sans nombre, les montagnes, les forêts, les collines, les mers et les cieux. Ne m'objectez pas ses larmes et ses autres infirmités: ces choses n'ont d'autre origine que votre prévarication. Pensez plutôt à sa beauté et à sa vertu. Il parcourt la vaste étendue de l'air, sans éprouver de peine ni de fatigue; et tandis que les pieds, à mesure qu'ils cheminent, souffrent et se lassent, l'œil traverse un espace si profond et si large, sans ressentir aucune lassitude. Comme il est de tous nos membres celui qui nous est le plus nécessaire, le Créateur n'a pas voulu qu'il cédât aisément à la fatigue, et il l'a disposé de manière à ce qu'il nous fournît un ministère aussi prompt que facile.

Mais comment exprimer d'une manière satisfaisante par des paroles la vertu de ce sens admirable? A quoi bon vous citer la pupille et la puissance visuelle de notre œil? Examinez seulement ses paupières, c'est-à-dire une des parties du corps humain les moins importantes en apparence, et vous y remarquerez encore la sagesse de l'auteur de l'univers. A l'extrémité des tiges de blé, les épis sont environnés de petits dards qui en repoussent les oiseaux, et qui, les empêchant de s'y reposer, ne leur permettent pas de briser la tige trop faible pour les supporter. Les cils des paupières sont aussi d'une certaine façon de petits dards qui protégent les yeux, et qui, opposant une barrière à la poussière, aux brins de paille et à tout objet extérieur capable de nuire à cet organe, ne leur permettent pas de blesser les paupières.

Voici encore au sujet des sourcils une observation non moins surprenante. Qui ne serait frappé de la manière dont ils sont placés? Ils ne se projettent pas outre mesure, de façon à obscurcir le regard : ils ne sont pas, d'autre part, plus enfoncés qu'il n'est besoin. Semblables à la partie saillante du toit d'un édifice, ils s'avancent au-dessus des yeux afin de recevoir la sueur qui coule de la tête, et de les préserver de toute offense. Voilà pourquoi les sourcils sont eux-mêmes garnis de poils qui, par leur densité, arrêtent tout ce qui se présenterait, et forment

sur les yeux une saillie des plus utiles, en même temps qu'ils en rehaussent la beauté.

A ce sujet d'admiration s'en ajoute un autre tout aussi remarquable. Expliquez-moi, s'il vous plaît, pourquoi les cheveux de la tête croissent et se renouvellent, tandis qu'il n'en est pas de même des poils qui forment les sourcils? Ce fait n'est pas plus un fait indifférent qu'il n'est l'œuvre du hasard. Si les poils des sourcils ne croissent pas, c'est afin qu'ils n'en viennent pas jusqu'à gêner les regards, comme il arrive aux personnes parvenues à une extrême vieillesse.

Et la sagesse que nous révèle la constitution du cerveau, qui nous la fera saisir? D'abord, Dieu en a rendu la substance molle, parce qu'elle est la source de toutes nos sensations. Ensuite, afin que sa mollesse ne l'exposât pas à des lésions nombreuses, il l'a environné d'os de toutes parts. De plus, dans la crainte qu'il n'eût à souffrir des aspérités de ces os, il a tendu entre les os et le cerveau une membrane; et, indépendamment de cette membrane, il en a encore disposé une seconde : de telle sorte que la première protége le cerveau dans sa partie inférieure, et que la seconde, d'une dureté beaucoup plus prononcée, est entourée dans la partie supérieure de la chair qui couvre la tête elle-même. Cette disposition s'explique par la raison déjà donnée : elle a pour but de ne pas faire tomber directement sur le cerveau les coups destinés à la tête; en recevant les coups les premières, les membranes dont nous parlions tout à l'heure mettent le cerveau à l'abri de tout péril et le conservent intact. La boîte osseuse qui le couvre, par cela même qu'elle n'a ni continuité ni unité, et qu'elle offre une foule de sutures, lui fournit encore une garantie puissante de sécurité. En effet, ces sutures rendent facile l'expiration des vapeurs qu'il renferme, et le préservent de toute suffocation. D'un autre côté, si un coup le blesse en quelque endroit, la lésion ne devient pas générale. Supposez l'enveloppe du cerveau formée d'un os unique et continu, il suffirait qu'il fût atteint sur un seul point pour que l'enveloppe tout entière en ressentît le contre-coup; mais la division à laquelle elle est soumise rend cette conséquence impossible. Dans le cas où il lui arriverait d'être blessée dans une de ses parties, l'os situé en cette partie sera seul atteint; les autres os resteront intacts, leur multiplicité localisant forcément le mal, et l'empêchant de s'étendre aux parties voisines.

Voilà pourquoi le Seigneur a formé de plusieurs os l'enveloppe cérébrale. Semblable à un architecte qui n'oublie pas d'établir au-dessus d'un édifice un toit garni des tuiles nécessaires, il a revêtu d'os la partie supérieure de la tête, et il y a fait croître des cheveux afin que la tête eût aussi son ornement. La structure du corps découvre un dessein de même nature. Le cœur étant le plus important de nos organes, et la conservation de notre vie dépendant de cet organe d'une manière si étroite, que la moindre lésion dont il est atteint détermine la mort, le Créateur l'a environné dans tous les sens d'os très-durs et très-compacts, et il lui a donné en quelque sorte pour muraille, devant, la partie proéminente de la poitrine; derrière, la charpente osseuse des épaules. Comme le cerveau, le cœur a aussi ses membranes. De crainte que la multiplicité de ses battements, et que les palpitations occasionnées par la colère et par les sentiments de ce genre, ne l'exposassent à être blessé et lésé par la dureté des os dont il est entouré, Dieu l'a revêtu de plusieurs membranes, et a mis au-dessous le poumon, couche molle destinée à recevoir ses battements, et à le préserver de tout danger, quand il lui arrive de sortir de sa régularité accoutumée.

Mais pourquoi parler du cerveau et du cœur? est-ce que nos ongles eux-mêmes, si nous les considérons, ne nous découvriront pas à un très-haut degré la sagesse divine, tant par leur forme que par leur substance et la place qu'ils occupent? Il nous faudrait dire aussi pourquoi nos doigts n'ont pas tous la même longueur, et bien d'autres choses encore. Mais ce qu'elles viennent d'entendre fera briller d'un éclat suffisant aux yeux des personnes sérieuses la sagesse de notre Créateur. C'est pourquoi je laisse aux esprits investigateurs le soin d'approfondir cet ordre d'idées, et je passe immédiatement à un autre sujet.

4. Outre les difficultés auxquelles nous venons

de répondre, on nous oppose encore ce langage : Quoi ! l'homme est, d'après vous, le roi des êtres dépourvus de raison; et cependant un grand nombre d'animaux l'emportent sur lui en vigueur, en agilité, en rapidité ! Et, en effet, le cheval est plus rapide, le bœuf plus dur au travail, le lion plus fort et l'aigle plus léger. — Comment répondre à cette objection? Nous répondrons qu'elle nous donne l'occasion de connaître mieux la sagesse de notre Dieu, et l'honneur dont il nous a environnés. Oui, le cheval est plus rapide à la course que l'homme; mais pour accomplir un long voyage, l'homme a plus de ressources que le cheval. A peine le plus rapide et le plus robuste des coursiers parcourra-t-il deux cents stades en un jour : l'homme, en attelant successivement plusieurs chevaux à un char, en fera jusqu'à deux mille. Ainsi, les avantages que sa rapidité donne au cheval, l'art et le raisonnement les confèrent à l'homme à un degré bien plus remarquable. L'homme n'a pas de pieds aussi légers que les pieds d'un coursier; mais il a à son service, avec ses propres pieds, les pieds de cette espèce d'animaux. Tandis que, parmi les brutes, aucune n'a pu façonner à son usage une autre brute, l'homme se sert de toutes, et, grâce à l'habileté qu'il a reçue de Dieu, il trouve le secret de les employer à l'usage qui lui convient le mieux.

Avantages l'homme r les animaux.

Alors même que les pieds de l'homme eussent égalé en force les pieds du cheval, ils eussent été néanmoins en plusieurs occasions réduits à l'impuissance; par exemple, quand il eût fallu gravir des lieux escarpés, les flancs des montagnes, ou grimper sur les arbres : dans ce cas, la corne dont est garni le pied du cheval, rend l'ascension impraticable. En sorte que, malgré leur délicatesse, les pieds de l'homme sont capables de rendre de plus grands services, et que cette délicatesse n'est pour lui la source d'aucun inconvénient; car, d'un côté, il fait servir à son usage la vigueur du cheval; et de l'autre, il est lui-même beaucoup plus propre à des marches de diverses natures.

Les ailes de l'aigle sont bien légères, il est vrai; mais la raison et l'art me permettent de vaincre et de subjuguer les animaux ailés. Voulez-vous d'ailleurs voir mes propres ailes? J'en ai de beaucoup plus légères que celles de l'aigle. Avec ces ailes, je m'élève, non-seulement à une hauteur de dix ou vingt stades, non-seulement jusqu'au ciel, mais au-dessus du ciel lui-même, au-dessus des cieux des cieux, là où le Christ est assis à la droite de son Père.

Les animaux privés de raison sont aussi munis d'armes corporelles : le bœuf a ses cornes, le sanglier ses défenses, le lion ses griffes. Quant à l'homme, Dieu n'a pas fait entrer d'armes dans la constitution de son corps : il a voulu que nous les empruntions hors de nous, montrant que l'homme est naturellement doux et qu'il n'est pas appelé à se servir toujours de ses armes; et, en effet, je les dépose et je les prends tour à tour. C'est donc pour me délivrer de toute chaîne et de toute entrave; c'est pour que je ne sois pas forcé de porter toujours des armes, que le Seigneur en a rendu ma nature indépendante.

Si nous l'emportons sur les animaux en ce que nous avons une âme raisonnable, nous ne l'emportons pas moins du côté du corps lui-même. Il a été créé tel que le demandait la noblesse de l'âme, et dans des conditions qui lui permissent d'en accomplir les commandements. Dieu n'a pas formé le corps de l'homme sans dessein préalable : il l'a organisé en vue de l'âme dont il devait être le serviteur. S'il n'en eût pas été ainsi, la nature corporelle n'aurait fait que gêner les opérations de la nature spirituelle. Les maladies le montrent du reste avec évidence; car, il suffit que le corps soit tant soit peu hors de son état normal, par exemple que le cerveau se refroidisse ou s'échauffe plus qu'il ne faudrait, pour rendre l'exercice des facultés de l'âme très-difficile.

Notre corps nous fournit donc le sujet d'admirer la providence du Créateur. Elle éclate, et en ce que, dès le commencement, il lui a conféré une perfection qu'il ne possède plus, et en ce que, même actuellement, il lui conserve la capacité de remplir les fonctions auxquelles il l'a destiné; et surtout en ce que, après la résurrection, il lui prépare une gloire beaucoup plus éclatante. Désireriez-vous encore une nouvelle preuve de la sagesse que Dieu a déployée dans

la formation du corps humain? je vous rappellerai celle qui semble avoir excité d'une manière plus profonde l'étonnement de saint Paul. En quoi consiste donc cette preuve? En ce que, d'après le plan divin, les membres de notre corps l'emportent les uns sur les autres, mais à des points de vue différents : les uns l'emportent en beauté, les autres en force : l'œil, par exemple, est plus beau, mais les pieds sont plus vigoureux; la tête a plus de noblesse, mais elle ne saurait dire aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous. I *Corinth.*, XII, 21.

C'est une observation que les animaux nous permettent de faire, et que nous aurons occasion de vérifier durant toute la vie. Le monarque est aussi nécessaire à ses sujets, et les sujets sont aussi nécessaires à leur monarque que les pieds le sont à la tête, et réciproquement. Parmi les animaux eux-mêmes, les uns ont plus de vigueur, les autres plus de beauté. Ceux-ci servent à nos plaisirs, ceux-là à notre nourriture, d'autres à nous vêtir. Le paon nous charme; les volatiles et les porcs nous nourrissent, les brebis et les chèvres nous fournissent nos vêtements; les bœufs et les autres bêtes de somme partagent nos fatigues. Il y en a aussi qui, sans servir à l'un de ces usages, exercent notre vigueur. Les bêtes fauves sont pour les chasseurs une école de courage, en même temps qu'une école de prudence et de sagesse pour le reste des hommes, indépendamment des remèdes infiniment salutaires que la médecine emprunte à leurs corps.

Lors donc que l'on vous parlera en ces termes : Comment les animaux seraient-ils soumis à votre empire, puisque vous tremblez devant un lion? Répondez hardiment : Les choses ne se passaient pas de la sorte à l'origine, quand nous jouissions de l'amitié de Dieu et des délices du paradis. Mais dès que nous eûmes offensé le Seigneur, nous tombâmes dans une certaine dépendance vis-à-vis de nos propres esclaves. Cette dépendance n'est pourtant pas complète, car nous parvenons par notre habileté à dompter les bêtes féroces. Il se présente quelque chose de semblable dans la maison des grands : tant que leurs enfants ne possèdent aucune autorité, ils redoutent, malgré la noblesse de leur naissance, un grand nombre de leurs serviteurs; mais lorsqu'ils ont commis quelque faute, ils éprouvent cette crainte à un très-haut degré. Cette raison nous explique pourquoi les serpents, les vipères sont devenus à nos yeux, depuis le péché, un sujet de terreur.

5. Si, après avoir considéré le corps humain, ses conditions diverses, et celles des animaux, vous considérez à leur tour les arbres, vous y remarquerez la même variété : vous pourrez constater que le plus faible d'entre eux l'emporte en quelque point sur le plus fort, que les uns possèdent des propriétés que ne possèdent pas les autres; en sorte qu'ils nous sont tous nécessaires sous quelque rapport, et qu'ils nous découvrent la sagesse inépuisable du maître de toutes choses. Ne faites donc pas de la condition périssable de notre corps un sujet d'accusation contre Dieu : prosternez-vous plutôt devant lui, et exprimez-lui l'admiration qu'excitent en vous sa sagesse et sa providence; sa sagesse, parce qu'il a connu le secret de faire régner dans ce corps périssable une sublime harmonie; sa providence, parce que, s'il l'a soumis à la corruption, c'est dans l'intérêt de notre âme, afin de réprimer son enflure et de punir son orgueil.

Pourquoi donc alors, dira quelqu'un, Dieu n'a-t-il pas ainsi réglé les choses dès le commencement? Il se justifie lui-même par les faits; et s'appuyant non sur de simples paroles, mais sur ce qui est arrivé, il vous tient ce langage : Je t'appelais à une plus glorieuse destinée; mais tu t'es rendu indigne de ce bienfait, en perdant le paradis. Cependant, loin de t'abandonner avec mépris, je réparerai encore ta faute, et je te ramènerai vers le ciel. Si j'ai permis que tu fusses durant tant d'années en proie à la corruption et à la ruine, c'est afin que tu apprisses à pratiquer sérieusement l'humilité, et que tu ne revinsses plus à tes premières pensées.

Que toutes ces choses nous engagent à remercier Dieu de sa charité, à reconnaître sa providence paternelle d'une manière profitable à nos âmes, et à observer avec la plus exacte fidélité le commandement dont je vous ai si fréquemment entretenus. Sachez-le bien : je ne cesserai d'insister sur ce point, tant que vous ne vous

serez pas complétement réformés; car nous ne nous proposons pas ici de vous adresser des exhortations plus ou moins nombreuses, mais de vous en adresser jusqu'à ce que nous vous ayons persuadés. Le Seigneur disait aux Juifs par la bouche de son prophète : « Si vos jeûnes n'aboutissent qu'à des querelles et à des procès, pourquoi donc jeûnez-vous? » *Isaï.*, LVIII, 4. Voici ce qu'il vous dit par notre ministère : Si vos jeûnes n'aboutissent qu'à des serments et à des parjures, pourquoi jeûnez-vous? Dans quelles dispositions verrons-nous la fête sacrée de Pâques? Dans quelles dispositions nous présenterons-nous au saint sacrifice? Oserons-nous bien nous servir, pour participer à ces admirables mystères, d'une langue avec laquelle nous avons méprisé la loi de Dieu, avec laquelle nous avons souillé notre âme? Personne n'oserait porter des mains impures sur la pourpre impériale, et nous recevrions avec une langue impure le corps du Seigneur! car le serment appartient à l'impie, et le sacrifice appartient au Seigneur. « Mais qu'y a-t-il de commun entre la lumière et les ténèbres; quel rapport existerait-il entre le Christ et Bélial? » II *Corinth.*, VI, 14, 15. Que vous travailliez sérieusement à vous corriger de cette funeste habitude, je le sais à n'en pouvoir douter. Cependant, comme il n'est pas facile à chacun de nous d'en venir à bout par nous-mêmes, organisons entre nous certaines associations. Imitons les pauvres, lorsqu'ils veulent faire entre eux un banquet : chacun pris isolément étant dans l'impuissance d'en supporter les frais, ils arrivent facilement à les couvrir en se réunissant et en recourant à une souscription générale. De même, puisque chacun de nous manque de l'énergie nécessaire, formons entre nous certaines catégories, et engageons-nous à employer les uns vis-à-vis des autres, les conseils, les avis, les exhortations, les reproches, les menaces, afin que cette sollicitude générale nous ramène tous dans le droit chemin. Les défauts du prochain nous frappant plus vivement que nos propres défauts, veillons sur les autres, et prions les autres de veiller sur nous, afin que, grâce à cette belle émulation, venus à bout de cette déplorable habitude, nous arrivions avec confiance à ce saint jour de fête, et que nous participions au saint sacrifice avec une heureuse confiance et une conscience paisible, par la faveur et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui et avec qui toute gloire soit au Père, dans l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DOUZIÈME HOMÉLIE.

Nouvelles actions de grâce à Dieu à l'occasion du pardon des outrages commis envers l'empereur; considérations sur la constitution physique de l'univers; que Dieu, en créant l'homme, lui imposa une loi naturelle; du soin et de l'attention avec lesquels il faut éviter les serments.

1. Hier, je m'écriais : « Béni soit Dieu! — Béni soit Dieu! » répéterai-je encore aujourd'hui. Quoique les périls soient passés, il ne doit pas en être ainsi du souvenir de ces mêmes périls, non pour nous en affliger, mais pour entretenir notre reconnaissance. Quand on ne perd pas le souvenir d'un malheur, on n'a pas à craindre d'en faire de nouveau l'expérience. En quoi l'expérience nous serait-elle nécessaire, dès qu'il suffit de la mémoire pour nous ramener dans la voie de la sagesse? Dieu n'ayant pas permis que nous fussions submergés par cette dernière tourmente, ne souffrons pas que le relâchement s'empare de nous maintenant qu'elle a cessé. Alors Dieu nous a consolés dans notre désespoir : exprimons-lui en ce moment avec joie notre gratitude. Dans notre abattement, il nous a ranimés et soutenus de son inaltérable protection; n'allons pas nous trahir nous-mêmes et abuser de la prospérité présente en nous livrant à la négligence. « Souvenez-vous, est-il écrit, du temps de la famine, au jour de la satiété. » *Eccli.*, XVIII, 25.

Si vous avez péché, et que Dieu vous pardonne votre faute, acceptez le pardon, remerciez celui qui vous l'a octroyé; mais n'oubliez pas la faute elle-même; non, certes, pour faire de ce souvenir un sujet de tourments, mais pour préserver votre âme du relâchement et l'empêcher de faire les mêmes chutes. Telle était la façon d'agir de Paul. Après avoir écrit ces paroles :

«Il m'a jugé fidèle, m'ayant confié ce ministère,» il ajoute : « Et cependant j'étais autrefois un blasphémateur, un persécuteur et un ennemi outrageant. » I *Timoth.*, I, 12, 13. Que la vie du serviteur, semble-t-il dire, soit exposée au grand jour, afin que la bonté du maître ressorte davantage. Bien que j'aie reçu le pardon de mes crimes, je n'en repousse pas cependant la mémoire.

Non-seulement cette conduite de l'Apôtre démontrait la bonté du Seigneur, mais elle l'environnait lui-même d'un plus vif éclat. Quand vous avez appris ce qu'il était auparavant, vous l'en admirez ensuite davantage. Quand vous considérez ce qu'il a été et ce qu'il est devenu, vous concevez de lui une plus haute estime. Eussiez-vous vous-même de grandes fautes à vous reprocher, vous sentirez un changement s'opérer en votre âme, et elle s'ouvrira, devant ce spectacle, à de salutaires espérances; encore plus que les paroles, un tel exemple possède la vertu de consoler et de relever les esprits abattus.

Il en sera de même de notre cité. En même temps que les faits récents montreront la vertu de ses habitants, qui ont réussi par leur repentir à calmer un si effrayant courroux; en même temps qu'ils proclameront la bonté de ce Dieu à qui il a suffi de ce léger changement pour éloigner l'orage prêt à éclater sur nos têtes, ils relèveront le courage des personnes livrées au désespoir, en leur apprenant par notre propre exemple que quiconque porte ses regards vers le ciel et attend de Dieu son salut, fût-il assailli de tous côtés par des vagues sans nombre, ne sera jamais la proie de l'abîme. Qui a jamais été témoin, qui a jamais ouï parler de maux semblables aux nôtres? Tous les jours nous nous attendions à ce que notre patrie fût détruite de fond en comble avec ceux qui l'habitaient, mais c'est au moment où le démon espérait voir sombrer le navire, que le Seigneur a ramené un calme parfait.

En conséquence, ne perdons jamais de vue la grandeur des périls traversés, afin de nous souvenir toujours des grands bienfaits que nous avons reçus de notre Dieu. Celui qui ne connaît pas la nature de la maladie, ne connaîtra pas davantage l'habileté du médecin. Apprenons ces choses à nos enfants; qu'elles soient transmises jusqu'à la millième génération; que tous sachent, et avec quelle ardeur le démon s'est efforcé de faire disparaître cette cité de la surface de la terre, et avec quelle puissance le Seigneur, la relevant du sol où elle était gisante, l'a préservée de tout mal, a dissipé ses craintes, et éloigné d'elle en un instant tout danger.

La semaine dernière, nous nous attendions tous à voir nos biens confisqués, des troupes marcher contre nous, et une infinité de maux semblables tomber sur nos têtes. Mais toutes ces craintes sont passées comme une nuée et une ombre rapides, et nous n'avons eu d'autre châtiment que la perspective de ces malheurs, ou plutôt, loin de subir en cela un châtiment, nous y avons puisé un enseignement salutaire, et nous en sommes devenus meilleurs, grâce au Seigneur qui a daigné fléchir le cœur de notre empereur. C'est pourquoi ne cessons de nous écrier chaque jour : « Béni soit Dieu ! » Assistons avec plus d'empressement à nos saintes réunions, accourons vers cette église qui nous a entourés d'une si utile protection. Vous savez tous quel a été dès le commencement votre lieu de refuge, celui où vous êtes venus en toute hâte, et d'où est sorti votre salut. Attachons-nous donc à cette ancre sacrée; et de même qu'elle n'a pas trahi notre espérance au temps des périls, ne l'abandonnons pas de notre côté maintenant que le calme est rétabli; restons assidûment auprès d'elle; assistons journellement à nos réunions, à nos prières et aux prédications accoutumées de la parole divine; le temps et les loisirs que nous employions à nous enquérir avidement des nouvelles, à aborder les individus qui arrivaient de l'armée, uniquement préoccupés de nos malheurs du moment, consacrons-les à écouter la loi de Dieu, et rejetons toute occupation inutile et intempestive, afin de ne pas retomber de nouveau dans les embarras fâcheux d'où nous sommes sortis.

2. Pendant les trois jours qui viennent de s'écouler, une manière particulière de connaître Dieu a fixé notre attention. Nous sommes arrivés à la fin de cette question, après avoir exposé le sens

de ce passage du Psalmiste : « Les cieux racontent la gloire de Dieu » *Psalm.* XVIII, 2; et de ces paroles de saint Paul : « Les perfections invisibles du Seigneur sont devenues visibles depuis la création du monde, par la connaissance que ses œuvres nous donnent de lui ; » *Roman.*, I, 20; et après avoir montré comment, depuis la création de cet univers, le ciel, la terre et la mer glorifient leur Créateur. Aujourd'hui, il nous suffira de dire quelques mots encore sur cette matière, pour examiner ensuite un autre sujet.

Le Seigneur ne s'est pas seulement proposé de donner l'existence au monde; il l'a créé principalement pour qu'il agît à son tour; il ne l'a destiné ni à une immobilité complète, ni à une continuelle mobilité. Laissant le ciel immobile, selon le mot du Prophète : « C'est lui qui a déployé les cieux comme un voile, et qui les a étendus comme un pavillon au-dessus de la terre, » *Isa.*, XL, 22; il a marqué au soleil et aux autres astres la course qu'ils doivent fournir chaque jour. La terre aussi est sans mouvement, tandis que les eaux sont dans une agitation incessante, de même que les nuages et les pluies, continuelles ou successives selon la disposition du temps. Quoique les pluies soient toutes uniformes, elles produisent néanmoins des effets bien différents; celle qui tombe sur une vigne se change en vin; celle qui arrose des oliviers se change en huile : elle est assimilée, en un mot, à la nature des fruits sur lesquels elle se répand. Le sein de la terre est également uniforme, et cependant il porte des plantes de toute espèce. Les rayons du soleil ont tous la même chaleur, pourtant ils n'activent pas au même degré les fruits de la terre; ils poussent les uns lentement, les autres rapidement à leur maturité.

Comment n'être pas saisi d'admiration en présence de ces merveilles? Et ce qu'il y a de plus surprenant, ce n'est pas que Dieu ait jeté dans l'univers une variété et une diversité si frappante, mais qu'il en ait rendu les avantages communs à tous les hommes, aux riches et aux pauvres, aux pécheurs et aux justes. Le Christ exprimait cette vérité lorsqu'il disait : « Le Seigneur ordonne au soleil de se lever sur les méchants comme sur les bons, et à la pluie de tomber sur l'injuste comme sur le juste. » *Matth.*, V, 45.

Tout en peuplant la terre d'une foule d'animaux, et en leur donnant des mœurs en rapport avec leur constitution, il nous enjoint d'imiter les mœurs des uns et d'éviter les mœurs des autres. La fourmi, par exemple, est industrieuse, elle s'occupe sans relâche de son travail. Si vous y faites attention, vous recevrez de ce petit animal une grande leçon, et vous apprendrez à fuir à son exemple la mollesse, et à ne redouter ni la sueur, ni la fatigue. C'est pour cela que l'Ecriture sainte renvoie le paresseux à la fourmi. « Va trouver la fourmi, ô paresseux, lui dit-elle; considère ses voies et imite sa sagesse. » *Proverb.*, VI, 6. Vous ne voulez pas, nous dit dans ce passage l'auteur sacré, vous ne voulez pas apprendre des livres inspirés qu'il est beau de travailler, et que quiconque ne travaille pas n'a pas le droit de manger? Vous ne voulez pas l'apprendre non plus de la bouche de vos maîtres? Apprenez-le de l'exemple des animaux. Nous faisons de même dans nos maisons; et souvent, lorsque les plus grands d'entre nous et ceux qui semblent avoir une certaine supériorité viennent à tomber en quelque faute, nous leur proposons l'exemple d'enfants laborieux et nous leur disons : Voyez cet enfant; il est plus petit que vous, et cependant comme il est intelligent et actif!

Et vous aussi, recevez en ce moment une leçon d'activité, et admirez le Seigneur dans la création de la fourmi, comme vous l'admirez dans la création du soleil et des cieux. C'est un bien petit animal; mais il n'en fait pas moins vivement ressortir la grandeur de la sagesse divine. Considérez sa prudence, et voyez comment Dieu a pu animer un si petit corps d'une énergie si infatigable. De même que vous apprenez de la fourmi à être laborieux, apprenez de l'abeille à joindre à l'activité la pureté et la charité. Les peines et les fatigues que l'abeille supporte chaque jour lui profitent moins qu'elles ne nous profitent à nous-mêmes : en quoi elle rappelle au chrétien sa condition propre, qui est de chercher non ses intérêts, mais les intérêts d'autrui. De même donc que cet insecte parcourt dans son vol toutes

les prairies, pour préparer à autrui un mets délicieux; de même, ô chrétien, faites-en autant de votre côté : si vous ramassez des richesses, consacrez-les à l'utilité du prochain; si vous possédez des trésors de doctrine, ne les enfouissez pas, et mettez-les à la disposition de ceux qui en sont privés; si vous jouissez de quelque autre avantage, faites-en part à ceux de vos frères qui seront heureux de bénéficier du fruit de vos fatigues. Ne comprenez-vous pas que si l'abeille l'emporte en dignité sur les autres animaux, ce n'est pas précisément parce qu'elle travaille, mais parce qu'elle ne travaille pas pour elle seule? L'araignée aussi travaille et prend beaucoup de peine à tapisser les murs de ses toiles, surpassant en ce point la femme la plus industrieuse; cependant c'est un animal que l'on méprise, parce que son œuvre ne nous est en rien profitable. Telles sont les personnes dont les peines et les travaux n'ont d'autre but qu'elles-mêmes.

Imitez encore la simplicité de la colombe; imitez l'affection du bœuf et de l'âne pour leur maître; imitez la confiance des oiseaux; car sur bien des points les mœurs des animaux peuvent servir à réformer nos propres mœurs. Le Christ s'est servi de pareils exemples pour nous instruire. « Soyez prudents comme des serpents, disait-il à ses disciples, et simples comme des colombes. » *Matth.*, x, 16. « Regardez les oiseaux du ciel, disait-il ailleurs; ils ne sèment ni ne moissonnent, et le Père céleste les nourrit. » *Matth.*, vi, 26. Un prophète reprochant aux Juifs leur honteuse ingratitude leur adressait ces paroles : « Le bœuf connaît celui à qui il appartient; l'âne connaît la crèche de son maître; mais pour Israël, il ne me connaît pas. » *Isa.*, i, 3. « La tourterelle, l'hirondelle et les oiseaux des champs, ajoutait un autre prophète, connaissent, ainsi que la cigogne, le temps de leurs migrations; mais mon peuple ne connaît pas les jugements de son Seigneur et de son Dieu. » *Jerem.*, viii, 7.

Que ces animaux et ceux qui leur ressemblent vous enseignent à pratiquer la vertu; mais que les animaux de mœurs opposées vous enseignent à éviter le vice. Si l'abeille est bienfaisante, l'aspic est pernicieux. Prenez donc garde au mal, de crainte que vous n'éprouviez la vérité de cette parole : « Leur langue distille le venin comme celle de l'aspic. » *Psalm.* cxxxix, 4. Le chien ne connaît pas la honte : ayez en horreur cet autre vice. Le renard est plein de ruse et de fourberie : ne cherchez pas à lui ressembler en ce point. Imitez l'abeille, qui en parcourant dans son vol les prairies, ne cueille pas tout ce qui s'offre à sa vue et se borne aux sucs dont elle a besoin. Vous aussi, en observant les mœurs des animaux, empruntez-leur ce qui paraîtra devoir vous être utile : les qualités exceptionnelles que leur a départies la nature, reproduisez-les par la force de votre volonté; car le Seigneur vous a honoré de telle sorte qu'il vous a conféré la faculté d'acquérir par le libre usage de votre volonté les prérogatives des animaux, et de mériter par là de nouvelles récompenses. Chez les animaux, les qualités remarquables ne sont le fruit ni de la raison, ni de la liberté, mais de la nature toute seule. Ainsi, par exemple, ce n'est pas le raisonnement, ce n'est pas l'intelligence qui a livré à l'abeille le secret de faire son miel; la nature seule le lui a enseigné. Si l'élaboration du miel n'était pas une chose naturelle, si elle n'était pas l'apanage de cette classe d'insectes, il faudrait absolument que cet art fût ignoré de quelques-uns d'entre eux : et pourtant depuis l'origine du monde jusqu'au temps actuel, personne n'a vu des abeilles complétement oisives et étrangères à la préparation du miel. C'est que les qualités naturelles sont communes à tous les individus de la même espèce. Il n'en est pas de même des qualités dont la volonté libre est le principe : il leur faut l'exercice pour arriver à un certain degré de perfection.

3. Enrichissez-vous donc de ce que vous trouverez de plus précieux autour de vous. Les animaux ne sont-ils pas soumis à votre empire? Or les rois, quand leurs sujets possèdent quelque chose de remarquable, que ce soit de l'or, de l'argent, des pierreries ou de somptueux vêtements, ne tardent pas à posséder des objets semblables et d'un prix encore plus élevé. Que la créature vous porte à l'admiration du Créateur. Si quelqu'une des choses visibles dépasse votre

intelligence, et si vous ne parvenez pas à la comprendre, que ce soit pour vous une nouvelle raison de glorifier l'auteur de l'univers, par cela même que la sagesse de ses œuvres excède la portée de notre esprit. Ne dites pas : Pourquoi ceci? à quoi bon cela? car chaque chose a son utilité, encore que nous ignorions en quoi elle consiste. Si vous étiez introduit dans le cabinet d'un médecin, vous ne manqueriez pas d'admirer les instruments de toute sorte que vous y verriez étalés, quoique vous n'en connussiez pas l'usage. De même, quand cet univers offrira à vos yeux des animaux, des plantes, des herbes, et une infinité d'autres objets dont vous ignorez l'utilité, ne laissez pas d'admirer cette prodigieuse variété, confondez-vous devant l'artiste suprême, devant ce Dieu qui n'a voulu ni vous laisser connaître toutes choses, ni vous laisser ignorer toutes choses. Il n'a pas voulu vous laisser ignorer toutes choses, pour ne pas vous induire à nier la vérité d'une providence : il n'a pas voulu vous laisser connaître toutes choses, afin que l'étendue de vos connaissances ne vous jetât pas dans l'orgueil.

Rien d'inutile dans le monde.

C'est ainsi que l'esprit du mal précipita le premier homme vers sa ruine, et que par l'espérance de plus vives lumières, il le dépouilla de celles dont il était favorisé. De là cet avis du Sage : « Ne cherchez pas ce qui est au-dessus de vous, et ne scrutez pas ce qui est plus profond que vous. » *Eccli.*, III, 22. Et, en effet, l'obscurité environne la plus grande partie des œuvres divines. « Les choses qui nous sont offertes, ajoute le même écrivain, surpassent de beaucoup l'humaine sagesse. » *Ibid.*, 23. Ces paroles ont pour but de consoler celui qui s'attriste et s'afflige de ne pas tout connaître. Les vérités même qu'il nous a été donné de saisir, semble dire l'auteur de l'*Ecclésiastique*, sont bien audessus de votre intelligence. Vous ne les avez pas découvertes par vous-mêmes, mais c'est Dieu qui vous les a enseignées.

Soyez donc contents des trésors qui vous ont été accordés, et n'en demandez pas davantage; mais rendez grâce pour ceux que vous avez reçus : ne vous emportez pas au sujet de ceux qui vous ont été refusés; prenez plutôt occasion de ce que vous connaissez pour glorifier le Seigneur, afin que ce que vous ne connaissez pas ne soit pas pour vous une pierre de scandale. Soit que Dieu vous ait découvert certaines choses, soit qu'il vous en ait caché d'autres, Dieu n'a pas agi avec moins de sagesse, et il n'en a pas moins servi dans ces deux cas les intérêts de votre salut. Cette manière de connaître Dieu par la création, dont je vous ai entretenus, exigerait à elle seule un grand nombre de jours, pour considérer la seule constitution de l'homme avec l'attention qu'elle mérite; et je parle non de l'attention qu'il faudrait à la rigueur, mais de celle dont nous sommes capables; car à côté des faits que nous avons expliqués, il s'en présente un plus grand nombre qui sont connus de leur divin auteur, mais qui nous échappent et que nous ne connaissons pas nous-mêmes; pour considérer, dis-je, avec l'attention qu'elle mérite, la constitution entière de l'homme, pour trouver le dessein qui a présidé à la formation de chacun de ses membres, pour nous rendre compte de la division des nerfs, des veines, des artères, de leur place respective, et de la structure de toutes les autres parties, ce ne serait pas assez d'une année tout entière. C'est pourquoi nous terminerons ici cette partie de notre discours; et laissant aux esprits actifs et curieux le soin de poursuivre cette tâche, et de parcourir les autres aspects de la création, nous aborderons une autre question qui met, elle aussi, en lumière la providence du Créateur.

Quelle est cette question nouvelle? C'est que Dieu, en formant l'homme dès le principe, lui a imposé une loi naturelle. Qu'est-ce à dire encore, une loi naturelle? Il a imprimé la conscience au fond de nos cœurs, et il lui a confié la mission de nous faire connaître ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. Ainsi, nous n'avons pas besoin d'apprendre que la concupiscence est un mal, et que la chasteté est une vertu : nous le savons dès l'origine. Et ce qui vous prouvera que nous le savons dès l'origine c'est que le législateur, promulguant plus tard cette loi, et disant : « Vous ne tuerez pas, » *Exod.*, XX, 13, n'a pas ajouté : « car le meurtre est un mal. » Il lui a suffi de ce simple mot : « Vous ne tuerez pas, parce qu'il voulait,

non instruire les hommes, mais leur interdire le péché. Et pourquoi, à cette défense : « Vous ne tuerez pas, » n'at-il pas ajouté que le meurtre est un mal ? C'est que la conscience nous l'a dit auparavant; en sorte qu'il s'adresse à des personnes instruites et fixées sur ce point. Mais quand il est question d'un commandement sur lequel la conscience est muette, il fait suivre la défense du motif sur lequel il l'appuie. Dans la loi relative au sabbat, après ces paroles : « Vous vous abstiendrez de tout travail le septième jour, il ajoute, pour expliquer la raison de ce précepte, « parce que le septième jour est celui où Dieu s'est reposé de toutes les œuvres qu'il avait entreprises, » *Exod.*, xx, 10; « parce que, dit-il ailleurs, vous avez été esclave sur la terre d'Egypte. » *Deuter.*, xxiv, 18. Comprenez-vous maintenant pourquoi cette explication de la loi du sabbat, tandis que la loi contre l'homicide n'en contient aucune ? La loi du sabbat ne reposait pas sur des vérités primordiales et proclamées par la conscience : c'était une loi particulière et temporelle; aussi, plus tard, a-t-elle été abrogée. Mais les commandements suivants : « Vous ne commettrez ni meurtre, ni vol, ni fornication, » *Exod.*, xx, 13-15, reposent sur des principes nécessaires et indispensables à la direction de la vie, et voilà pourquoi le Seigneur ne les fait suivre d'aucun motif, d'aucune explication, et se contente d'une simple défense.

4. Je ne me bornerai pas à cette considération, et j'essaierai de vous montrer par une raison d'un autre genre comment l'homme n'avait besoin que de la voix de la nature pour la connaissance de la vertu. Adam commet sa première faute : à peine l'a-t-il commise, qu'il court se cacher. Mais s'il n'avait pas eu conscience du mal commis, pourquoi se serait-il caché ? Il n'y avait alors ni écritures, ni loi, ni Moïse. Comment a-t-il connu son péché ? à quelle fin se dérober aux regards ? Il ne se borne pas encore à se cacher; mais lorsqu'on l'accuse, il s'efforce de rejeter l'accusation sur un autre, en disant : « La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a offert de ce fruit, et j'en ai mangé. » *Gen.*, III, 12. A son tour, celle-ci rejette la faute sur autrui, c'est-à-dire, sur le serpent. Remarquez ici la sagesse de notre Dieu. A ces paroles d'Adam : « J'ai entendu votre voix, et j'ai été saisi de frayeur, parce que j'étais nu, et je me suis caché, » *Genes.*, III, 10, il n'oppose pas immédiatement ce qui s'est passé, et il ne répond pas : « Pourquoi avez-vous mangé du fruit de cet arbre ? » — « Qui vous a donc appris, lui dit-il, que vous étiez nu, sinon parce que vous avez mangé du fruit de l'arbre duquel je vous avais défendu de manger ? » *Genes.*, III, 11. Il évite ainsi à la fois et de garder le silence, et de blâmer ouvertement le prévaricateur. Il ne garde pas le silence, afin de lui fournir l'occasion d'avouer sa faute : il ne le blâme pas ouvertement, afin de lui laisser quelque chose à faire et de ne pas le priver du pardon que l'aveu de nos fautes nous obtient. Voilà pourquoi il n'énonce pas clairement la véritable origine de cette connaissance : il lui parle sous forme d'interrogation, et lui prépare en cela le moyen d'en venir à une explication sincère.

Vous pourrez faire la même observation à propos de l'histoire de Caïn et d'Abel. Souvenons-nous, en premier lieu, qu'ils offraient au Seigneur les prémices des fruits de leurs travaux ; car nous voulons nous servir de l'exemple de la vertu, aussi bien que de l'exemple du mal, pour montrer la connaissance naturelle que possède l'homme de l'une et de l'autre. De même que l'histoire d'Adam prouve que l'homme voit un mal dans le péché, celle d'Abel nous prouve également que l'homme voit un bien dans la vertu. Ce n'est pas l'enseignement d'un maître ni la connaissance de la loi relative aux prémices, mais la voix de la nature et de la conscience qui le détermine à offrir ce genre de sacrifices.

Si je ne descends pas aux temps de la loi, si je m'arrête à l'histoire des premiers hommes, alors qu'il n'y avait ni Ecriture, ni loi, ni prophètes, ni juges, alors qu'Adam se trouvait seul avec ses enfants, c'est afin de vous faire voir que la connaissance de ce qui est bien et de ce qui ne l'est pas a été gravée au plus profond de votre âme. De qui Abel aurait-il appris autrement la vertu du sacrifice, et combien il est beau d'adorer le Seigneur et de lui rendre grâces en

toutes choses? — Que voulez-vous dire, nous objectera-t-on? Est-ce que Caïn n'offrit pas aussi des sacrifices? — Il en offrit, il est vrai; mais non de la même manière, et c'est ici qu'apparait l'autorité révélatrice de la conscience. Jaloux des faveurs que Dieu accordait à son frère, Caïn songe à le tuer, et dissimule son perfide dessein. « Sortons d'ici, et allons dans la campagne, » lui dit-il. *Genes.*, IV, 81. Dans ce langage, autre est le ton qu'il affecte, autre la pensée qui l'inspire : le ton qu'il affecte est celui d'une amitié simulée ; la pensée qui l'inspire est la résolution d'immoler son frère. Et s'il n'eût reconnu la malice d'une semblable résolution, est-ce qu'il l'eût cachée avec autant de soin? Le fratricide commis, Dieu interroge Caïn en ces termes : « Où est ton frère Abel? — Je l'ignore, répondit Caïn. Serais-je par hasard le gardien de mon frère? » *Genes.*, IV, 9. Pourquoi nier ainsi son crime? N'est-ce pas évidemment parce qu'il se condamnait lui-même de la manière la plus formelle? Son père s'était caché : Caïn nie; et, après une nouvelle interrogation, il s'écrie : « Ma faute est trop grande pour être jamais pardonnée. » *Ibid.*, 13.

Mais c'est là un ordre d'idées que le Grec ne saurait comprendre. Adressons-nous maintenant à lui; et la marche que nous avons suivie au sujet de la création, à propos de laquelle nous le combattions non-seulement par l'Ecriture, mais surtout par le raisonnement, suivons-la encore au sujet de la conscience. C'est du reste l'arme que Paul employait contre ces mêmes gentils dans une controverse semblable.

Quelles sont les assertions de nos adversaires? — Il n'y a point, disent-ils, dans notre conscience de loi qui lui dicte ses enseignements; et Dieu n'a rien gravé de ce genre dans notre nature. — Alors, qu'ils nous expliquent l'origine des lois que leurs propres législateurs ont établies sur le mariage, sur les meurtres, sur les contrats, sur les dépôts, sur les injustices envers le prochain et sur une infinité d'autres sujets? Peut-être que les législateurs d'aujourd'hui ont appris ces choses de la bouche de leurs devanciers; que leurs devanciers les ont apprises des législateurs qui les avaient précédés. et ceux-ci, à leur tour, d'autres législateurs appartenant à la génération précédente. Mais enfin, ceux qui ont, les premiers, porté ces lois, où avaient-ils puisé leurs lumières? N'est-il pas évident que c'est dans leur propre conscience? On ne saurait prétendre qu'ils ont été les compagnons de Moïse, les disciples des prophètes, puisqu'ils appartiennent à la gentilité. C'est donc manifestement, grâce à la loi que le Seigneur a imprimée au cœur de l'homme, à l'instant même de sa création, qu'ils ont établi les lois particulières, qu'ils ont découvert les arts et tout ce qui s'y rapporte; car c'est grâce à la nature, qui en a découvert à l'homme les voies, que les arts ont pris naissance. Telle est encore l'origine des tribunaux et des peines qu'ils infligent, comme l'indique saint Paul.

Prévoyant que plusieurs, parmi les gentils, ne manqueraient pas de s'opposer à sa doctrine et de dire : Comment Dieu jugera-t-il les hommes antérieurs à Moïse? Puisqu'il ne leur a pas donné de législateur, puisqu'il ne leur a pas dicté de loi, puisqu'il ne leur a envoyé ni apôtre, ni évangéliste, quel compte en exigera-t-il? — Dans cette prévision, dis-je, Paul leur montre que ces hommes avaient une loi naturelle, et qu'ils n'ignoraient pas les devoirs à observer. Ecoutez ses paroles : « Lorsque les gentils, qui n'ont point de loi, font naturellement les choses imposées par la loi, ils sont à eux-mêmes leur propre loi, et ils font voir que les prescriptions de la loi sont écrites dans leur cœur. » Comment y seraient-elles écrites sans caractères? « C'est que leur conscience respective fait entendre son témoignage, c'est que leurs propres pensées les accuseront ou les défendront tour à tour, le jour où Dieu jugera par Jésus-Christ les actions secrètes des hommes, selon l'évangile que j'annonce. » *Roman.*, II, 14, 16. « Tous ceux qui ont péché sans la loi, disait-il plus haut, périront sans la loi, et tous ceux qui ont péché dans la loi périront par la loi. » *Ibid.*, 12. Que signifient ces mots, *périront sans la loi*? Qu'ils auront, non la loi, mais leurs pensées et leur conscience pour accusatrices. Si la pensée n'était pas pour eux une loi véritable, leurs fautes ne devraient pas les condamner à périr : comment les y condamneraient-elles, puisqu'ils n'auraient violé aucune loi? En employant ces expressions, *sans*

loi, l'Apôtre ne prétend pas que les hommes antérieurs à Moïse fussent dépourvus de toute loi, mais que, n'ayant pas de loi écrite, ils n'avaient d'autre loi que celle de la nature. Et en effet, il venait de dire un peu auparavant : « Gloire, honneur, paix à tout homme qui fait le bien, au Juif d'abord, puis au gentil. » *Ibid.*, 10.

5. Ces passages de saint Paul concernent les temps reculés qui précédèrent la venue du Christ. Le gentil dont il parle n'est pas le gentil idolâtre; c'est le gentil, adorateur d'un Dieu unique; c'est le gentil, affranchi du joug des observances judaïques, de la loi du sabbat, de la circoncision et des purifications diverses, mais plein de sagesse et de religion dans sa conduite. C'est encore à propos de cette même question que l'Apôtre avait écrit ces mots: «Colère et indignation, tribulation et angoisse sur l'âme de tout homme qui fait le mal, du Juif d'abord, puis du gentil. » *Roman.*, II, 9. Or le gentil ici indiqué est toujours le gentil affranchi des observances judaïques. Comment, si aucune loi ne lui a été imposée, s'il n'a eu aucun rapport avec les Juifs, la colère et l'indignation, la tribulation et l'angoisse s'appesantiront-elles sur ce gentil qui fait le mal? Parce qu'il avait au dedans de lui la conscience pour le reprendre, l'éclairer et l'instruire en toutes choses. D'où cela résulte-t-il? Des châtiments que les gentils eux-mêmes infligeaient aux criminels, des lois qu'ils ont établies, des tribunaux qu'ils ont constitués.

L'Apôtre mettait ce point en lumière quand il écrivait à propos des gentils plongés dans le vice : « Comme ils connaissent la justice de Dieu, ils comprennent que les personnes coupables de telles fautes méritent la mort, et non-seulement celles qui les commettent, mais encore celles qui les approuvent. » *Roman.*, I, 32. D'où auraient-ils appris, me demanderez-vous, que la volonté de Dieu est de punir de mort les hommes qui vivent dans l'infamie? d'où l'ont-ils appris? par la même voie qui leur a appris à juger les crimes d'autrui. Si vous n'estimez pas le meurtre un mal, vous ne devrez pas, lorsqu'il s'agira de décider du sort d'un homicide, invoquer par votre suffrage son châtiment. Si vous n'estimez pas l'adultère un mal, lorsqu'un adultère se présentera, vous devrez le délivrer de toute peine. Si, au contraire, vous décrétez des lois contre les excès d'autrui, si vous en définissez les châtiments, si vous les appliquez avec rigueur, comment chercheriez-vous à légitimer vos propres fautes, sous prétexte que vous ignorez ce que vous avez à faire? Vous êtes tombé dans l'adultère, cet homme et vous. De quel droit le puniriez-vous, et jugeriez-vous votre propre conduite excusable? Vous ignoriez la malice de l'adultère? Alors ne punissez pas votre semblable. Si vous le punissez, tout en vous arrogeant à vous-même le privilége d'éviter tout châtiment, comment justifier aux yeux de la raison cette inégalité de rétribution quand il s'agit des mêmes crimes? Aussi saint Paul, apostrophant le gentil, s'écria-t-il :

« Croyez-vous bien, ô homme, qui condamnez telles ou telles fautes de vos semblables et qui les commettez vous-même, que vous vous déroberez au jugement de Dieu? » *Roman.*, II, 3. Non, cela n'est pas possible. La même sentence que vous avez portée contre votre frère, Dieu s'en servira pour vous juger vous-même; car ce n'est pas vous qui seriez juste, tandis que Dieu serait injuste. Si donc vous n'êtes pas indifférent à l'injustice dont votre frère est victime, comment le Seigneur y serait-il indifférent? Si vous réprimez les fautes d'autrui, pourquoi Dieu ne réprimerait-il pas les vôtres? Que s'il ne vous châtie pas soudain, n'allez pas vous bercer d'une sécurité illusoire; n'en craignez que davantage. C'est Paul lui-même qui vous en avertit en ces termes : « Mépriseriez-vous donc les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longanimité? Ignoreriez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence? *Roman.*, II, 4. Savez-vous pourquoi Dieu vous supporte, nous dit ici l'Apôtre? Ce n'est pas pour que vous deveniez plus méchant, mais pour que vous fassiez pénitence. Si vous vous obstinez, si vous persistez dans votre impénitence, la longanimité du Seigneur deviendra pour vous le motif d'une plus terrible vengeance. Saint Paul le proclame d'ailleurs ouvertement comme il suit : « Par votre dureté, par votre cœur impénitent, vous vous amassez un trésor de colère pour le jour de la colère et de la ma-

nifestation du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres. » *Roman.*, II, 5, 6.

Puisque le Seigneur doit rendre à chacun selon ses œuvres; puisqu'il nous a donné, d'abord la loi naturelle, plus tard la loi écrite, afin de châtier le vice et de couronner la vertu, réglons notre conduite avec le plus grand soin, ne perdant jamais de vue le redoutable tribunal devant lequel il nous faudra comparaître, et sachant fort bien que nous n'avons à espérer aucune indulgence, si malgré les enseignements de la loi écrite et de la loi naturelle, malgré les exhortations qu'on ne cesse de nous adresser, nous en venions à négliger notre salut.

6. Je vous entretiendrai encore une fois des serments, quoique j'en sois tout confus. Ce n'est pas qu'il me soit personnellement pénible de vous réitérer et le jour et la nuit les mêmes avis. Mais je crains, en revenant si souvent sur le même sujet, de faire ressortir la culpabilité de votre négligence, par la nécessité même où je suis de vous rappeler sans cesse à l'accomplissement d'une tâche si facile. Non-seulement j'en suis confus, mais j'en suis pénétré de crainte pour vous. La proclamation assidue de la même vérité est utile et salutaire à ceux qui la mettent en pratique; elle devient funeste et dangereuse pour ceux qui l'écoutent avec indifférence. Plus souvent nous aurons entendu la divine parole, plus redoutable sera le châtiment que nous nous attirerons, si nous n'en suivons pas les enseignements. Aussi le Seigneur reprochait-il cette conduite aux Juifs, en ces termes : « Je vous ai envoyé mes prophètes... Je me suis levé dès l'aurore, et je les ai envoyés, et vous ne m'avez pas écouté. » *Jerem.*, XXIX, 19.

Pour nous, malgré la vive sollicitude avec laquelle nous nous acquittons de notre ministère, nous craignons qu'au jour terrible du jugement, cette exhortation et ces conseils ne soient donnés contre vous. Lorsqu'il s'agit d'une réforme aisée à accomplir, et que l'on ne manque pas de nous la rappeler sans relâche, quelle excuse alléguerions-nous? quelle raison pourra nous soustraire au châtiment? Dites-moi, en effet, quand il vous arrive de prêter de l'argent, n'avez-vous pas soin de saisir toutes les occasions de rappeler sa dette à votre débiteur? Faites-en de même à l'avenir; et que chacun de vous regarde son prochain comme son débiteur, c'est-à-dire, comme lui étant redevable de l'accomplissement de ce précepte : quand il le rencontrera sur ses pas, qu'il lui remette en mémoire cette obligation; d'autant plus que nous ne jouirions pas d'une véritable sécurité si nous ne prenions aucun soin de nos frères. C'est pour cela que je ne cesse de vous répéter les mêmes choses, de peur d'entendre un jour ce reproche frapper mes oreilles : « Serviteur méchant et paresseux, il te fallait confier mon argent aux changeurs. » *Matth.*, XXV, 26, 27. Voilà que je vous l'ai confié, non pas une fois, mais deux fois, mais à plusieurs reprises; à vous maintenant d'en rendre l'intérêt. Or l'intérêt dû en retour des avis que vous avez reçus, vous le paierez par vos actions; car ce que vous avez à rendre est tout à fait en votre pouvoir.

Ne recevez donc pas ce dépôt avec indifférence; conservez-le avec soin, afin de le rendre, au jour de la justice, considérablement accru par votre activité. Si vous ne cherchiez pas à engager vos frères dans la même voie de salut, vous entendriez le langage qu'entendit le serviteur qui avait enfoui son talent. *Matth.*, XXV, 21. Au lieu de ce langage, puissiez-vous entendre celui que le Christ tint envers le serviteur qui avait retiré de son talent intérêt et profit : « Courage, serviteur bon et fidèle, lui dit-il; parce que tu as été fidèle en de petites choses, je t'établirai sur de plus grandes. » *Matth.*, XXV, 21.

Telles sont les paroles que nous entendrons, si nous reproduisons le zèle de ce serviteur; et nous reproduirons ce zèle, si nous suivons les conseils qui nous sont donnés. Lorsque vous êtes encore échauffés par ce qui a frappé vos oreilles, exhortez-vous au sortir d'ici les uns les autres; et de même que vous saluez, en vous retirant, les personnes en la compagnie desquelles vous étiez, ne rentrez dans votre maison qu'en vous avertissant réciproquement et qu'après avoir dit à votre prochain : Prenez gardez; souvenez-vous d'observer ce commandement; et nous en viendrons complétement à bout. Si, après avoir été congédiés par vos amis avec une semblable recommandation, votre épouse vous rappelle la

même vérité dès que vous serez rentrés chez vous; si nos exhortations vous contiennent quand vous êtes seuls, nous ne tarderons pas à nous débarrasser de cette funeste habitude.

Vous êtes surpris, je le sais, de l'importance que j'attache à ce précepte; faites ce qui vous est ordonné, et je vous en exposerai le motif. En ce moment-ci, je me bornerai à vous dire que ce précepte est une loi divine, et qu'il est très-imprudent de la violer. Dès que vous le mettrez à exécution, je vous exposerai une autre raison de ma conduite non moins plausible que celle-ci, et qui vous prouvera que je n'ai pas tort d'insister sur cette question. Nous n'avons plus maintenant qu'à clore ce discours par la prière. Ecrions-nous donc tous d'une seule voix : O Dieu qui voulez, non la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie, faites, nous vous en supplions, qu'après avoir accompli fidèlement ce commandement ainsi que tous les autres, nous nous présentions pleins de confiance devant le tribunal de votre Christ, et que nous régnions pour vous glorifier; car la gloire vous appartient de même qu'à votre Fils unique et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

TREIZIÈME HOMÉLIE.

Nouvelles actions de grâce au Seigneur en retour du changement heureux qui s'était opéré; quelques paroles sur les personnes qui, ravies à la liberté, à cause de la sédition, avaient eu des châtiments à subir; vues nouvelles sur la création de l'homme; de la loi naturelle qui lui a été donnée; qu'il faut s'abstenir sans réserve des serments.

Les mêmes sentiments et le même langage que je vous exposais hier et avant-hier en commençant, je vous les exposerai en commençant encore aujourd'hui. Je dirai donc maintenant : Béni soit Dieu ! Quelle différence entre le quatrième jour de la semaine écoulée et le quatrième jour de la présente semaine ! Dans quelles ténèbres nous étions alors plongés ! Combien est doux le calme dont nous jouissons en ce moment ! Alors, le tribunal redoutable qui siégeait dans cette cité jetait nos cœurs à tous dans l'angoisse, et rendait le jour aussi triste à nos yeux que la nuit, non que les rayons en fussent éteints, mais à cause du voile d'abattement et de frayeur qui couvrait nos regards. Afin de sentir encore plus profondément notre bonheur, je me propose de vous rappeler quelques circonstances de ces récents événements. Je suis convaincu, en effet, que l'histoire en sera utile et à vous d'abord, et à la postérité ensuite. Lorsque l'on a évité le naufrage, et que l'on est rentré dans le port, on éprouve un certain plaisir à penser aux flots, aux vents et à la tempête. Lorsqu'on a été en proie à une maladie, on est heureux, après la guérison, de raconter aux autres les péripéties du mal qui nous a conduit aux portes de la mort. Une fois que les dangers sont passés, les raconter est toujours un plaisir; car la crainte est bannie du cœur, et il n'en ressent qu'une plus vive jouissance. Toujours le souvenir d'un mal qui n'est plus nous fait goûter d'une manière plus parfaite le bien présent.

Consternation des habitants d'Antioche dans la recherche des coupables.

Entraînés par la crainte des maux dont ils étaient menacés, les habitants de cette ville avaient pour la plupart cherché un refuge dans les déserts, dans les gorges des montagnes, et dans les solitudes, où la frayeur les rassemblait de toutes parts; on ne voyait plus, ni femmes dans les maisons, ni hommes sur la place publique. A peine, dans les rues, apercevait-on deux ou trois personnes marchant ensemble, et encore ressemblaient-elles à des cadavres errants et animés. J'avais porté mes pas vers le tribunal pour y voir la fin de cette affaire. A l'aspect de ces tristes restes de la population rassemblés en ce lieu, une chose me causa le plus profond étonnement; quoiqu'une foule nombreuse se pressât autour des portes, on eût dit une solitude complète; au milieu du plus morne silence, ils se regardaient tous les uns les autres, sans que pas un osât interroger son voisin, ou prêter l'oreille à ses paroles. C'est qu'ils se considéraient mutuellement avec défiance; car plusieurs déjà, contre toute attente, avaient été enlevés au milieu de la place publique pour être chargés de fers.

Fixant tous ensemble nos regards vers le ciel,

élevant nos mains en silence, nous implorions le secours d'en haut, et nous conjurions le Seigneur de protéger ceux dont le sort allait se décider, de fléchir le cœur des juges, et de leur inspirer une sentence favorable. De même que, du rivage d'où la foule considère de pauvres naufragés, dans l'impuissance qu'elle ressent de se rapprocher d'eux, de leur présenter une main secourable, et de franchir les flots qui l'en séparent pour les arracher à ce malheur, elle se borne à tendre vers eux ses bras, et à supplier, avec larmes, le Seigneur de sauver les infortunés qui sont la proie des flots; ainsi nous-mêmes, ici, en silence, invoquant Dieu du fond de nos cœurs, nous lui demandions d'étendre son bras protecteur sur nos concitoyens livrés à la justice des hommes, non moins redoutable pour eux que la mer en courroux, de ne pas permettre que cette faible embarcation fût engloutie, et que leur jugement aboutit à un irréparable naufrage. Tel était le spectacle que l'on remarquait aux portes du prétoire.

Quand nous eûmes pénétré plus avant dans l'intérieur du palais, nous fûmes témoin d'un spectacle plus terrible encore. Des soldats armés de glaives et de massues veillaient au maintien de la tranquillité nécessaire aux juges rassemblés dans l'intérieur du tribunal. Et comme les proches des accusés, leurs épouses, leurs mères, leurs filles, leurs pères, se tenaient debout aux portes du prétoire, de crainte que si, un accusé venant à être conduit au supplice, la vue de son malheur n'allumât l'indignation dans les cœurs et ne conduisît à quelque tumulte et à quelque trouble, les soldats repoussaient la foule avec brutalité, et remplissaient ainsi par avance les âmes d'épouvante.

Lamentable spectacle.

Mais ce qu'il y avait de plus déchirant, c'était le désespoir de la mère et de la sœur de l'un des accusés que l'on jugeait dans le palais! Etendues près du seuil de la salle du jugement, elles se roulaient sur les dalles, et offraient à ceux qui les environnaient le plus attendrissant spectacle. Le visage couvert d'un long voile, elles ne trahissaient d'autres sentiments de honte que ceux dont l'excès de leur misère les laissait capables. Elles n'avaient avec elles ni suivante, ni voisine, ni amie, ni aucun de leurs proches; mais seules, perdues au milieu de ces soldats, les vêtements en désordre, se traînant à terre devant les portes du tribunal, elles souffraient plus cruellement que les malheureux dont les juges fixaient le sort dans l'intérieur du palais. Les cris des bourreaux, le bruit des verges, les menaces effrayantes des juges, les gémissements des victimes frappaient leurs oreilles; et, à mesure que les condamnés subissaient leur sentence, elles étaient soumises elles-mêmes à de plus affreuses tortures.

Comme les déclarations des témoins étaient le seul moyen d'établir la culpabilité des accusés, dès qu'elles entendaient les cris de douleur poussés par celui d'entre eux que l'on soumettait à la question dans le but de découvrir les coupables, elles élevaient leurs regards vers le ciel et priaient le Seigneur de donner à cet infortuné courage et patience, de crainte que la vie de leurs parents ne fût compromise par sa faiblesse, s'il était incapable de supporter la violence des tourments. Leurs sentiments étaient ceux des matelots ballottés par la tempête. De même que ces derniers, à la vue de la vague qui, se dressant au loin, grandissant peu à peu, et menaçant par son impétuosité le navire de l'abîmer dans les flots, éprouvent les horreurs de la mort qu'ils redoutent avant même que la vague s'approche du navire: ainsi, dès que ces pauvres femmes entendaient un cri ou un gémissement, la crainte de voir les personnes obligées à rendre témoignage, vaincues par la torture, dénoncer l'un de leurs parents, plaçait mille morts sous leurs yeux. Le prétoire n'offrait donc que tortures au dedans, tortures au dehors. Les unes étaient l'œuvre des bourreaux; les autres, de la force impérieuse de la nature, et d'une affection enracinée au plus profond des entrailles: au dedans des lamentations, au dehors des lamentations; au dedans celles des accusés, au dehors celles de leurs proches. Que dis-je? ces infortunés n'étaient pas les seuls à gémir: leurs juges eux-mêmes gémissaient dans leur âme, et ils étaient livrés aux plus cruelles souffrances, à la pensée du rôle qu'ils étaient contraints de jouer dans cette déplorable tragédie.

2. Pour moi, assis à l'écart, contemplant ce spectacle, en présence de ces femmes et de ces vierges, qui, naguère renfermées dans leurs appartements, s'offraient alors indistinctement aux regards de la foule; qui, accoutumées à reposer leurs membres sur un lit moelleux, n'avaient d'autre couche que la terre; qui, après avoir longtemps usé des soins d'un si grand nombre de suivantes et d'eunuques, de toutes les ressources du luxe, privées maintenant de tous ces avantages, gisaient étendues aux pieds de la multitude, conjurant tour à tour chaque citoyen de s'intéresser autant qu'il le pourrait en faveur des accusés, et tous les citoyens ensemble de leur accorder un sentiment de pitié; je laissai tomber de ma bouche ce mot de Salomon : « Vanité des vanités; tout n'est que vanité. » *Eccle.*, I, 2, 7. Je voyais, en effet, cet oracle transporté dans les faits eux-mêmes, ainsi que cette autre sentence de nos saints Livres : « Toute gloire humaine est comme la fleur de l'herbe : l'herbe a été séchée, et la fleur est tombée. » *Isa.*, XL, 6, 7. En ce moment, la richesse, la noblesse, l'éclat, la protection de l'amitié, les liens de la parenté, tous les biens de cette vie, en un mot, étaient frappés d'impuissance, la faute et le crime commis les ayant dépouillés entièrement de toute vertu.

Telle, quand on lui a ravi ses petits oiseaux, la mère trouvant à son retour le nid vide, dans l'impuissance de délivrer ses petits de leur captivité, voltige autour des mains de l'oiseleur, et témoigne ainsi la douleur qui l'oppresse, telles ces infortunées, après avoir vu leurs enfants arrachés au toit paternel, et devenus la proie des cachots, comme d'autant de filets et de piéges, dans l'impuissance de pénétrer jusqu'à eux et de les rendre à la liberté, exprimaient leur douleur en se roulant auprès des portes et en s'efforçant, au milieu de leurs lamentations et de leurs gémissements, de s'approcher des satellites qui leur en défendaient l'entrée. Tandis que je considérais ces choses, je portai mon esprit vers le plus redoutable des jugements, et je me dis à moi-même : Si maintenant, ni une mère, ni une sœur, ni un père, ni toute autre personne, quoique innocente elle-même des crimes dont il s'agit, ne peut soustraire les accusés aux hommes qui les jugent, sur quelle intercession pourrons-nous compter, au terrible tribunal du Christ? Qui oserait y élever la voix? Qui tenterait de soustraire à leur sentence les malheureux prêts à subir le plus affreux des supplices?

Les personnages traduits alors à la barre de la justice humaine étaient les premiers de la cité; ils formaient l'élite de la noblesse. Et cependant, leur eût-on proposé de sacrifier tous leurs biens, de renoncer même à la liberté, ils eussent accepté avec joie, si on leur eût garanti à ce prix la conservation de leur vie. Lorsque le jour fut arrivé à sa fin et que la nuit eut répandu ses profondes ténèbres, on attendait encore la sentence définitive, avec une dévorante anxiété. Tous conjuraient le Seigneur de suspendre et de différer cette sentence, et d'inspirer aux juges la pensée de soumettre à l'appréciation de l'empereur la connaissance de la cause tout entière, dans l'espoir que ce délai amènerait un résultat favorable. En même temps, le peuple frappait de ses supplications les oreilles du Seigneur, afin qu'il sauvât les restes de notre patrie, et qu'il ne l'abandonnât pas à une ruine totale.

Mais, bien que ces cris fussent accompagnés de larmes universelles, aucune de ces choses ne fléchit les juges qui siégeaient à l'intérieur : leur unique préoccupation était d'instruire à fond ce procès. Enfin, on vit s'avancer à travers la place publique, chargés de liens et de fers, et se dirigeant vers la prison, des hommes qui naguère entretenaient de nombreux coursiers, présidaient aux jeux publics, et avaient rempli une foule d'autres emplois encore plus honorables : leurs biens étaient confisqués, et le sceau de l'Etat se montrait imprimé sur la porte de leurs édifices. Chassées de la maison paternelle, leurs épouses éprouvèrent toutes le triste sort de la femme de Job : elles allaient de maison en maison, d'un endroit dans un autre, pour y trouver un asile; et encore n'y parvenaient-elles que difficilement, chacun craignant et tremblant pour lui-même s'il venait à secourir et à recevoir les proches des coupables.

Malgré de telles épreuves, les malheureux con-

damnés acceptaient volontiers leur châtiment; il leur suffisait de n'avoir pas été dépouillés de la vie présente, et les amendes pécuniaires, de même que le déshonneur, la publicité de leur condamnation et toute autre chose semblable, les trouvaient insensibles. C'était l'excès de leur malheur, et la différence des peines qu'ils subissaient avec les peines auxquelles ils s'attendaient, qui avait formé leur âme à cette philosophie : ils comprenaient alors que la pente de la vertu est accessible, douce et facile, et que si elle paraît escarpée, c'est uniquement à cause de notre négligence. Ces mêmes hommes qui, peu auparavant, n'auraient pas supporté avec égalité d'âme une légère amende, les voilà, après avoir tout perdu, aussi contents que s'ils avaient trouvé un trésor, parce qu'ils redoutaient un sort plus terrible, et qu'ils n'ont pas été privés de la vie. Ah! si nous étions profondément pénétrés de la crainte des supplices de l'enfer; si nous méditions sur ces châtiments intolérables, eussions-nous à sacrifier nos biens, notre corps et nos affections les plus chères pour l'accomplissement de la loi divine, nous le ferions sans regret, dans la conviction d'en être un jour magnifiquement récompensés et de n'avoir pas à appréhender les malheurs à venir!

L'excès du malheur conduit à la vertu.

Peut-être que le ton lugubre de ce récit a vivement ému votre cœur : n'en soyez pas cependant affligés. Devant aborder un sujet plus aride et ayant besoin de m'adresser à des esprits faciles à persuader, je vous ai entretenus à dessein de ces événements, afin que, la frayeur dont ce souvenir vous a pénétrés bannissant de vos âmes toute torpeur, vous vous éleviez au-dessus de toutes les sollicitudes de la vie, et que mes paroles se gravent aisément au plus profond de vos âmes.

3. Dans notre réunion précédente, nous avons, ce me semble, prouvé clairement qu'une loi naturelle résidant en chacun de nous lui indique et ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. Pour rendre cette démonstration encore plus satisfaisante, nous reviendrons aujourd'hui sur cette même question. Que Dieu, après avoir créé l'homme, lui ait donné dès le principe la connaissance naturelle du bien et du mal, l'humanité tout entière en fournit la preuve. Tous, quand nous faisons quelque faute, nous redoutons jusqu'à nos subordonnés mêmes; et plus d'une fois la vue du dernier de ses serviteurs a arrêté le maître au moment où il se dirigeait vers la maison d'une courtisane, l'a fait rougir et renoncer à son mauvais dessein. De même, si l'on nous reproche ouvertement quelques vices, nous appelons ce procédé un outrage; et lorsqu'il nous blesse trop cruellement, nous en citons les auteurs au tribunal de la justice. Nous connaissons donc et ce qui est le vice et ce qui est la vertu. C'est pour mettre ce point en lumière et pour montrer qu'il ne venait établir aucune loi étrange ou contraire à notre nature, mais qu'il se proposait seulement de confirmer ce qu'il avait dès longtemps imprimé dans notre conscience, que le Christ, après avoir proclamé ses béatitudes, ajouta ces paroles : « Ce que vous voudriez que les hommes vous fissent, faites-le vous-même à autrui. » *Matt.*, VII, 12. Il n'est pas besoin, nous dit-il par là, de nombreux discours, ni de lois détaillées, ni d'une doctrine bien variée : que votre volonté soit votre loi. Vous voulez qu'on vous fasse du bien? faites du bien à vos frères. Vous voulez qu'on ait pitié de vous? ayez pitié du prochain. Vous voulez qu'on vous loue? louez vous-même les autres. Vous voulez qu'on vous aime? aimez, vous aussi. Vous voulez en tout le premier rang? abandonnez-le d'abord à autrui. Soyez vous-même le juge, soyez le législateur de votre vie.

« Ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, est-il encore écrit, ne le faites pas aux autres. » *Job.*, IV, 16. Ainsi, ce dernier précepte nous enseigne à éviter le mal, comme le premier nous enseignait à pratiquer le bien. « Ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, ne le faites pas aux autres. » Vous ne voudriez pas éprouver d'outrages? n'en infligez pas aux autres. Vous ne voudriez pas être en butte à l'envie? ne portez envie à personne. Vous ne voudriez pas être trompé? ne trompez personne. Pour tout dire en un mot, si nous nous pénétrions bien de ces deux sentences, nous n'aurions pas besoin d'autres enseignements. La connaissance de la vertu a été donnée à notre âme; mais la pra-

tique de la vertu et la réforme de notre conduite ont été laissées à la direction de notre volonté. Que si mon langage vous présente quelque obscurité, je vais m'efforcer de le rendre aussi clair qu'il me sera possible.

Pour savoir que la tempérance est une vertu, nous n'avons besoin ni de discours, ni de démonstration. Nous l'apprenons par la nature elle-même, qui nous dispense de rechercher au prix de labeurs et de fatigues si cette vertu est vraiment belle et vraiment utile. C'est une vérité que nous proclamons tous d'une voix unanime et sans éprouver la moindre hésitation. Nous ne sommes pas plus indécis sur la malice de l'incontinence : encore ici, nous n'avons besoin ni de recherche pénible, ni d'instruction spéciale : notre sentiment en ces matières nous est dicté par la nature elle-même ; en sorte que nous exaltons la vertu, alors même que nous ne la cultiverions pas, et que nous flétrissons le vice, alors même que nous en subissons le joug.

C'est de la part du Seigneur, un inappréciable bienfait, que notre conscience et notre volonté soient ainsi gagnées à la vertu, avant même de la traduire en actes, et qu'elles soient les ennemies déclarées de l'iniquité.

Comme je le disais tout à l'heure, la connaissance du bien et du mal est donc gravée dans la conscience de tous les hommes ; et nous n'avons besoin, pour l'acquérir, d'aucun maître, quel qu'il puisse être. Quant à la bonne direction de notre vie, elle dépend de notre volonté, de notre zèle et de nos efforts. Pourquoi cela ? Parce que, si tout eût été en nous l'œuvre de la nature, nous aurions été privés de toute couronne et de toute récompense : et de même que les animaux dépourvus de raison ne sauraient mériter ni louange, ni récompense en retour des actes que l'instinct leur inspire, nous serions, nous aussi, réduits à la même impuissance. C'est, non pas aux êtres qui les accomplissent, mais à celui qui les a ainsi doués, qu'il faut rapporter la louange que sembleraient mériter les actes dont l'instinct est le principe. Voilà pourquoi Dieu a mis des bornes à l'action de la nature : voilà aussi pourquoi il n'a pas permis que la volonté eût à porter le fardeau tout entier de la connaissance et de la pratique de la vertu. Afin qu'elle ne soit pas effrayée par les difficultés, la conscience est chargée de lui indiquer sa tâche; c'est à elle ensuite à déployer l'énergie nécessaire pour la remplir. Ainsi, la beauté de la tempérance, nous la connaissons sans effort préalable, puisque la nature elle-même nous la découvre. Mais la pratiquer, nous ne saurions le faire qu'à la condition de réprimer notre convoitise, d'agir avec énergie et de nous soumettre à un genre de vie laborieux. Ceci ne dépend pas uniquement de la nature comme la connaissance : il faut de plus de sérieux efforts.

Ce n'est pas seulement en ce point que Dieu a diminué la pesanteur de notre fardeau : il a voulu encore que certaines actions vertueuses nous fussent inspirées par la nature. Il est naturel à tous les hommes de partager l'indignation des personnes outragées, de prendre en horreur toute agression, alors même qu'ils n'en seraient pas l'objet, de voir avec joie les opprimés protégés et secourus, de s'affliger des calamités d'autrui, et de se réjouir de l'affection qui règne entre leurs semblables. Quoique les vicissitudes de la vie paraissent ébranler nos affections, cependant une pente naturelle nous porte à nous aimer tous les uns les autres. Ce qu'indiquait un Sage par ces paroles : « Tout animal aime celui qui lui ressemble; l'homme aime celui qui lui est proche. » *Eccli.*, XIII, 19.

4. Outre la conscience, Dieu a chargé encore un grand nombre de personnes de nous instruire. Tel est le rôle des parents pour les enfants, des maîtres pour les serviteurs, de l'époux pour son épouse, du docteur pour le disciple, du magistrat et des juges pour les sujets, des amis pour leurs amis. Souvent même nos ennemis nous sont, en cet ordre de choses, aussi utiles que nos amis; par exemple, lorsqu'ils nous reprochent nos fautes, et qu'ils nous excitent, malgré notre répugnance, à réformer notre conduite. Si le Seigneur a confié à tant de personnes le soin de nous instruire, c'est pour que nous puissions plus aisément trouver ce qui nous serait utile, et régler en conséquence notre vie; le nombre même des personnes qui nous poussent dans cette voie, ne nous permettant pas d'abandonner

nos véritables intérêts. Eussions-nous du mépris pour nos parents? la crainte de la justice suffirait pour nous rendre plus maniables. Regarderions-nous avec un semblable dédain ceux qui nous gouvernent, et commettrions-nous le mal? nous ne parviendrions jamais à nous soustraire aux reproches de la conscience. Rejetterions-nous dédaigneusement les reproches de notre conscience? la crainte que nous aurions de l'opinion de la multitude nous rendrait meilleurs. Serions-nous insensibles à cette opinion? la frayeur que nous ressentons naturellement pour les lois nous contiendrait malgré nous dans les voies de la sagesse. En sorte que les enfants trouvent dans l'autorité de leurs parents, comme les adultes dans l'autorité des magistrats et des autres supérieurs, un frein salutaire. Les serviteurs portés à se négliger, indépendamment des motifs que nous venons d'énoncer, sont forcément ramenés par leurs maîtres à une conduite raisonnable; comme les femmes le sont par leurs époux. Ainsi des barrières s'élèvent de tous côtés autour de l'humanité pour l'empêcher de céder facilement à l'attrait du vice et d'en devenir la proie. Ajoutez à tout ceci que les maladies et les vicissitudes des choses humaines renferment pour nous autant d'enseignements. La pauvreté nous sert de frein; les châtiments qui nous sont infligés nous forment à la sagesse, et les dangers qui nous menacent, à la modération. On pourrait aisément multiplier les observations de cette nature. Vous ne craignez ni votre père, ni votre maître, ni le prince, ni les magistrats, ni les juges; vous êtes insensible aux remontrances de votre ami; vous bravez les morsures de vos ennemis; serviteur, rien ne vous corrige; épouse, vous résistez aux conseils de votre époux : votre conscience n'en obtient pas davantage. Eh bien, souvent une maladie corporelle vient à bout de toutes ces résistances; une peine qu'on vous inflige dompte imparfaitement cet orgueil.

Chose plus importante encore; non-seulement nos propres malheurs, mais les malheurs dont les autres sont victimes nous procurent d'ordinaire les plus précieux avantages. Sans avoir éprouvé nous-mêmes aucun accident, il suffit que nous soyons témoins des accidents arrivés à autrui pour en retirer de non moins utiles leçons. On peut faire la même remarque en ce qui concerne la pratique de la vertu. De même que les punitions infligées aux méchants rendent les autres meilleurs; de même l'exemple des personnes vertueuses inspire à un grand nombre la même ardeur pour le bien. C'est ce qui est arrivé pour l'abstention des serments. Plusieurs fidèles ayant vu quelques-uns de leurs frères renoncer à cette détestable habitude, ont imité cette belle conduite et ont triomphé du péché. C'est pour cela que nous abordons volontiers aujourd'hui encore cette question. Que l'on ne dise pas : Déjà un grand nombre d'entre nous se sont corrigés. Ce n'est pas là ce qu'il me faut. Ce qu'il me faut, c'est que tous se corrigent. Tant qu'il n'en sera pas ainsi, je ne saurais goûter de repos. Le berger qui avait cent brebis, quand il en perdit une, ne se livra pas à un sentiment de joie parce qu'il lui en restait quatre-vingt-dix-neuf; mais il le fit seulement lorsqu'il eut retrouvé la brebis égarée, et qu'il l'eut ramenée au bercail. *Matth.*, XVIII, 12, 13. Ne voyez-vous donc pas qu'il en est de même de notre corps? S'il nous arrive de plier violemment un seul de nos ongles, le corps tout entier en ressent de la douleur.

Par conséquent, ne dites pas qu'ils sont en très-petit nombre ceux qui ne sont pas encore corrigés. Prenez garde plutôt à ceci, que ce petit nombre n'en séduise plusieurs autres par leur mauvais exemple. Un seul fidèle, à Corinthe, s'était rendu coupable de fornication, et saint Paul ne laissa pas de déplorer ce mal, comme si la ville eût été perdue tout entière. Et il avait raison; car il comprenait que si ce pécheur ne s'amendait pas, la contagion du mal pourrait gagner tous les autres fidèles. I *Corinth.*, v. Je voyais naguère les plus illustres personnages de cette ville comparaître chargés de chaînes à la barre de la justice et traverser dans le même état la place publique. Quelques individus manifestaient leur étonnement à cause de l'ignominie d'un pareil traitement. Pourquoi s'en étonner? leur répondit-on d'un autre côté. Lorsqu'il y a des crimes à expier, la dignité ne confère aucun privilége. Est-ce que, par hasard, la dignité servirait à plus juste titre d'excuse à l'impiété?



5. Que ces réflexions raniment votre courage. Si vous ne nous prêtez vous-mêmes un concours sérieux, nos conseils seront superflus. Comment cela? C'est qu'il n'en est pas des autres arts comme de l'art d'instruire. L'ouvrier qui travaille sur des matières d'argent trouvera le vase qu'il a façonné au point où il l'a laissé la veille, lorsqu'il reviendra le lendemain. Celui qui travaille l'airain, le marbre ou toute autre matière, retrouvera aussi son œuvre telle qu'il l'aura laissée. Pour nous, bien qu'il en soit ainsi, c'est le contraire qui arrive. Comme nous façonnons des âmes raisonnables et non une matière inerte, nous ne les trouvons pas dans l'état où nous les avons laissées. Souvent, après avoir travaillé avec beaucoup de peine à vous former, à vous corriger, à augmenter votre ferveur, les affaires du siècle, vous assaillant de toutes parts, au sortir de nos mains, renversent ce que nous avons édifié, et nous préparent une tâche plus difficile. C'est pourquoi je vous supplie et je vous conjure de mettre la main à l'œuvre. Autant nous consacrons de zèle à réformer vos mœurs, autant vous devriez, hors de cette enceinte, déployer de sollicitude pour votre salut. Ah! que ne puis-je vous obtenir cette grâce, et faire que vous recueilliez vous-mêmes la récompense de mes propres mérites! Je ne vous affligerais pas de mes instances importunes. Mais que faire? C'est un souhait impossible à réaliser, car il sera rendu à chacun selon ses œuvres. De même donc qu'une mère, au chevet de son fils dévoré et tourmenté par les ardeurs de la fièvre, lui adresse en pleurant ces paroles : O mon enfant, que ne puis-je endurer la fièvre à ta place, et tourner ses ardeurs contre moi-même! de même je vous dirai en ce moment : Que ne puis-je assumer à moi seul toute la peine, et faire le bien pour vous tous ensemble! Mais cela n'est pas possible : je le répète, ce n'est pas possible; et il faut nécessairement que chacun rende compte de ses actions personnelles, sans que l'un puisse subir le châtiment que l'autre aura mérité.

Aussi n'éprouvé-je que tristesse et douleur, en pensant qu'il ne me sera pas permis, au jour de votre accusation, de prendre en mains votre défense : d'autant plus que, pour ce qui me regarde, je n'ose trop compter sur l'indulgence du Seigneur. Eussé-je même cette confiance, je ne suis ni plus saint que Moïse, ni plus juste que Samuel; et cependant il leur fut déclaré que, malgré leur haute vertu, ils ne pouvaient aider en rien les Juifs, à cause de la négligence excessive dans laquelle ces derniers étaient plongés. Puis donc que nos propres actions feront notre salut ou notre perte, travaillons sérieusement, je vous en conjure, à observer ce commandement en même temps que les autres, afin que, après avoir quitté cette terre avec une légitime espérance, nous obtenions les biens qui nous sont promis, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel la gloire est au Père en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

QUATORZIÈME HOMÉLIE.

Le peuple ayant été délivré de toute angoisse et rendu à la confiance, quelques individus essayèrent par de fausses rumeurs, de répandre de nouveau le trouble dans la ville ; mais leurs menées furent découvertes. C'est de ce fait qu'il est question dans la présente homélie, ainsi que de la fuite des serments. Histoire de Jonathas, de Saül et de Jephté; de combien de parjures un seul serment peut être la source.

1. Si le trouble que le démon a répandu hier dans la ville est loin d'être indifférent, les consolations que Dieu nous a accordées sont loin aussi d'être indifférentes; en sorte que chacun de nous peut répéter à bon droit cette parole du Prophète : « C'est en proportion des douleurs sans nombre dont mon cœur était rempli, que vos consolations ont réjoui mon âme. » *Psalm.* XCIII, 19. Non-seulement les consolations qu'il nous a accordées, mais encore le trouble qu'il a permis, découvrent la providence du Seigneur à notre égard. Je n'ai jamais cessé de le dire, et je le dirai surtout aujourd'hui : ce n'est pas seulement en nous affranchissant des épreuves, mais c'est même en les permettant que Dieu nous témoigne sa bienveillance. Lorsqu'il nous voit pencher du côté de la négligence, suspendre les

rapports intimes que nous avons avec lui, ne point attacher d'importance aux choses spirituelles, il s'éloigne un peu de nous, afin qu'éclairés par cette conduite, nous nous hâtions de revenir à lui. Pourquoi vous étonner qu'il traite de cette façon des chrétiens aussi tièdes que nous le sommes, lorsque saint Paul assigne cette même cause aux épreuves auxquelles ses disciples et lui furent en butte? Voici comment il s'exprime dans la seconde épître qu'il envoyait aux Corinthiens : « Je ne veux pas, mes frères, que vous ignoriez l'affliction qui nous est survenue en Asie, nous avons été sous le poids d'un fardeau au-dessus de nos forces, au point que nous étions même las de la vie. Nous n'avons entendu en nous qu'une réponse de mort. » II *Corinth.*, I, 8, 9. Les périls qui nous ont assaillis, semble-t-il dire, étaient si grands, que nous avions la vie en horreur, et que, désespérant de tout changement favorable, nous en étions réduits à attendre la mort. Tel est le sens de ces mots : « Nous n'avons entendu en nous qu'une réponse de mort. » Cependant le Seigneur a mis fin à cet abattement; il a calmé cette tempête, il a dissipé ces nuages, et il nous a retirés des portes du trépas.

Pour montrer ensuite que, en permettant ces rudes épreuves, le Seigneur nous donne un gage de sa sollicitude, il énonce les avantages qui en sont le résultat. Ces avantages sont de jeter continuellement sur lui nos regards, d'éviter tout haut sentiment de soi-même, et toute pensée d'orgueil. C'est pour cela qu'après avoir dit : « Nous n'avons entendu en nous qu'une réponse de mort, » il en rapporte sur-le-champ le motif. Et ce motif, quel est-il? « Afin, poursuit l'Apôtre, que nous ne mettions pas notre confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts. » II *Corinth.*, I, 9. Il est dans la nature des épreuves de nous réveiller de notre assoupissement, de nous relever de nos chutes, et de fortifier notre piété. Lors donc, mes bien-aimés, que vous verrez un péril, tout à l'heure passé, et dans un instant se dressant de nouveau, ne vous abandonnez ni à l'abattement ni à la terreur; ranimez votre confiance et persuadez-vous à vous-mêmes que si Dieu nous livre aux mains de nos ennemis, il n'obéit pas à un sentiment de haine ou d'aversion à notre égard, mais au désir d'augmenter notre amour et notre zèle à le servir. Loin de nous donc tout effroi; loin de nous la pensée qu'il ne surviendra pas de changement propice; comptons au contraire sur un calme rapide et prochain; et, nous déchargeant dans le sein de Dieu de tous les troubles auxquels nous avons été en proie, reprenons le cours de nos occupations et le sujet accoutumé de nos entretiens. Je me propose, en effet, de vous parler encore de la même question, afin d'extirper complétement de vos cœurs cette déplorable habitude des serments; et pour cela, je me vois obligé de recourir à la prière que je vous ai déjà faite.

Je vous priais, il y a peu de temps, de prendre avec vous la tête de Jean-Baptiste, fraîchement coupée et dégouttante d'un sang encore chaud, de l'emporter chacun dans votre demeure, et de vous la représenter avec ces paroles sans cesse dans sa bouche : « Haïssez le serment, car il fut mon bourreau. » Ce que les reproches n'avaient pas fait, un serment le fit; le crime devant lequel avait reculé le courroux d'un tyran, l'exigence du serment l'a produit. Repris publiquement et à la face de ses sujets, le roi supporte noblement ce reproche; mais une fois engagé sous le joug du serment, il fait rouler sous la hache la tête du bienheureux précurseur. Or cette même prière, je vous l'adresse maintenant, et je ne cesserai de vous l'adresser. En quelque endroit que nous allions, portons-y avec nous cette tête, et montrons-nous la, les uns aux autres, criant vengeance contre les serments. Quels que soient notre faiblesse et notre mépris, à l'aspect de cette tête dont les regards terribles nous poursuivent et nous menacent si nous venons à prévariquer, l'effroi qu'ils nous inspirent exerçant sur nous l'action du frein le plus puissant, nous serons ramenés à des sentiments meilleurs, et nous en arriverons à contenir notre langue et à la préserver sans peine de ce funeste entraînement.

Le mal du serment ne consiste pas seulement en ce qu'il assujettit à une égale peine, soit qu'on le viole, soit qu'on l'observe, caractère que vous

ne remarquerez néanmoins dans aucun autre péché; il consiste encore en une autre chose qui mérite tout autant de fixer notre attention. Quelle est donc cette chose? C'est que, malgré vos efforts et votre bonne volonté, il vous sera impossible, si vous jurez souvent, de le faire comme il convient. D'abord, celui qui jure fréquemment, le faisant tantôt volontairement, tantôt involontairement, tantôt en connaissance de cause, tantôt dans une complète ignorance, tantôt sérieusement et tantôt par plaisanterie, tantôt emporté par la colère, tantôt par plusieurs autres sentiments, tombera infailliblement dans le parjure. Et en ceci, personne ne s'élèvera contre ce que j'avance, tant il est évident et reconnu que le parjure est l'écueil inévitable des personnes accoutumées aux serments. En second lieu, alors même qu'elles ne craindraient pas d'être entraînées sur cette pente à leur insu et involontairement, par la force même des choses, elles en viendront à coup sûr à se parjurer, et volontairement et à bon escient. N'arrive-t-il pas souvent qu'un serviteur venant à commettre une faute durant le repas, la maîtresse du logis s'engage avec serment à l'en punir, serment suivi d'un serment opposé de la part du mari, lequel résiste à la volonté de sa femme et l'empêche de l'exécuter? Dans ce cas, quoi qu'on fasse, il faut fatalement aboutir à un parjure; car, le voudraient-ils, et y consacreraient-ils leurs efforts, ces époux n'en seraient pas moins dans l'impossibilité de tenir leur serment. Quelque parti qu'ils prennent, l'un ou l'autre se rendra coupable d'un crime. Je dirai même l'un et l'autre, quoiqu'une telle assertion semble paradoxale. Je m'explique.

L'épouse qui s'est engagée par serment à punir de verges son serviteur ou sa servante, et qui en est ensuite empêchée, viole par cela même son serment; mais il y a plus : son époux qui met obstacle à ce qu'elle accomplisse sa résolution, par cela seul qu'il l'empêche de tenir son serment, devient coupable de la même faute. Le parjure, en effet, n'atteint pas seulement les personnes qui ont juré de faire telle ou telle chose; dès que nous mettons ces dernières dans la nécessité de violer leurs serments, nous sommes responsables de cette violation. La place publique, aussi bien que l'intérieur des maisons, justifiera notre doctrine. C'est principalement à propos des querelles et des serments qui y sont échangés, qu'on en constatera la vérité. L'un jurera qu'il battra son adversaire, celui-ci qu'il ne sera pas battu; l'un qu'il enlèvera à l'autre son manteau, celui-ci qu'il n'y touchera pas; l'un qu'il obligera l'autre à lui rendre son argent, celui-ci qu'il n'en aura pas un denier. Il est inutile de multiplier de semblables exemples. Même spectacle dans les ateliers et dans les écoles. Un ouvrier jurera qu'il ne permettra pas à son apprenti de boire ni de manger avant qu'il ait achevé sa tâche. Le maître en fera autant vis-à-vis de son disciple; la maîtresse vis-à-vis de sa suivante. Le soir arrivé, et la tâche n'étant pas achevée, il faut ou bien laisser mourir de faim le disciple négligent, ou bien se souiller d'un parjure. C'est ainsi que l'esprit du mal, occupé sans cesse à épier l'occasion de nous dépouiller de nos biens, lorsqu'il nous entend nous engager dans les liens du serment, s'efforce ensuite de nous jeter dans la négligence ou de susciter tout autre obstacle, afin que, infidèles à nos engagements, nous soyons en butte par notre parjure aux mauvais traitements, à l'ignominie et à mille autres maux. Tels on voit des enfants tirer à eux en sens contraire une corde longue et à moitié pourrie, et, dès que la corde se rompt par le milieu, tomber à la renverse, et se blesser, ceux-ci à la tête, ceux-là en toute autre partie du corps. Ainsi les personnes qui s'obligent par serment à des choses diamétralement opposées, et qui voient leur serment brisé par la force même des choses, tombent les unes et les autres dans le gouffre du parjure, les unes en violant leur serment, les autres en faisant naître la cause de cette violation.

2. Je ne me contenterai pas cependant d'invoquer l'expérience que nous faisons tous les jours soit dans nos maisons, soit sur la place publique, pour établir cette vérité; je m'appuierai sur les saintes Ecritures, et je vous rappellerai un fa t déjà fort ancien qui confirme merveilleusement ce que j'avance. Les Juifs ayant été attaqués par leurs ennemis, Jonathas, fils de Saül, exter-

Saül fournit un triste exemple des serments,



mina les uns et mit en fuite les autres. Saül son père, désirant exciter son armée contre le peu d'ennemis qui résistaient encore, et l'animer à ne lâcher prise qu'après les avoir tous écrasés, eut recours à une mesure conduisant précisément à un résultat tout à fait contraire : il jura que personne dans son armée ne mangerait avant le soir, tant qu'il ne serait pas venu à bout de ses ennemis. I *Reg.*, XIV.

Quoi de plus insensé qu'un serment de ce genre ? Au lieu de réparer les forces de ses soldats harrassés de fatigue et accablés de travaux, afin de les renvoyer contre ses ennemis, plus terribles qu'auparavant; en les condamnant par son fatal serment à supporter les horreurs de la faim, Saül les traitait plus durement que ses ennemis eux-mêmes. Il n'est pas sans péril de s'imposer à soi-même avec serment certaines obligations volontaires; les circonstances diverses qui se présentent nous entraînent souvent dans des voies où nous ne voudrions pas marcher. Mais lier les résolutions d'autrui par ses propres serments, c'est beaucoup plus dangereux; surtout lorsqu'il s'agit, non de deux ou trois personnes, mais d'une innombrable multitude. Voilà pourtant ce que Saül fit inconsidérément. Il ne lui vint pas à l'esprit que très-probablement il y aurait dans cette nombreuse armée quelque prévaricateur; que des soldats, et principalement des soldats en campagne, étrangers à la pratique de la sagesse, ne réussiraient pas à maîtriser leur estomac, alors surtout qu'ils avaient à supporter de grandes fatigues. Dédaignant toutes ces raisons, il crut pouvoir lier par un serment l'armée entière, comme s'il se fût agi d'un serviteur facile à maîtriser. C'est ainsi que le démon vit s'ouvrir devant lui, à l'occasion de ce serment, une voie assez large pour que ce même serment fût violé en peu de temps, non-seulement à deux, trois ou quatre reprises, mais un nombre de fois beaucoup plus considérable.

De même, en effet, qu'en nous abstenant de jurer, nous fermons tout accès à l'esprit du mal, de même, par l'émission d'un seul serment, nous lui fournissons le pouvoir d'amener une foule de parjures; il est semblable à ces ouvriers qui tressent aisément leurs chaînes, s'ils ont quelqu'un pour en tenir l'extrémité, et qui ne la commenceraient même pas s'ils n'avaient personne pour leur rendre ce service. Le démon ne réussirait pas à tresser la chaîne de nos péchés, si notre langue ne lui en tenait l'extrémité; il serait dans l'impuissance de la commencer. Mais, dès que nous avons pris l'initiative, dès qu'à notre langue, comme à une main, est attaché le serment, notre ennemi exerce sa maligne influence en toute liberté, et à l'aide de cet unique serment, il tresse une chaîne sans fin de parjures. Telle fut sa conduite au sujet du serment de Saül. Voyez, à ce propos, les dangers imminents dont ce serment fut l'origine.

L'armée traversait un bois où un essaim d'abeilles avait fixé son séjour : la ruche était placée en face d'un champ; et le peuple passa tout en parlant, à côté de la ruche : Apercevez-vous ici le précipice? Une table inattendue se présente; la facilité de s'en approcher, la suavité de la nourriture, l'espoir de transgresser l'obligation du jeûne sans être découvert, tout était capable de séduire. La faim, comme la fatigue et l'heure, car tout le pays, dit l'écrivain sacré, faisait son repas, excitait à la prévarication. D'ailleurs, au dehors, l'aspect des rayons de miel combattait toute résistance et devenait une invitation périlleuse. C'était assez de la douceur de ce mets, qui du reste s'offrait de lui-même, et de la difficulté de trouver le coupable pour surmonter les résolutions les plus sages. S'il se fût agi de viandes, comme elles auraient exigé de l'apprêt et de la cuisson, elles n'auraient pas si visiblement tenté : le retard qu'eût entraîné inévitablement leur préparation aurait exposé les coupables à une surprise. Ici rien de pareil : il n'y a que du miel; et il suffit d'approcher à la dérobée de cette table l'extrémité du doigt. Cependant les soldats réprimèrent leur convoitise; ils ne se dirent pas à eux-mêmes : A quoi bon nous en préoccuper? Est-ce que l'un d'entre nous a fait ce serment? Celui qui en est l'auteur portera la peine de sa résolution inconsidérée. Et pourquoi le faisait-il? — Mais non; ils ne s'arrêtèrent à aucune de ces pensées. Ils continuèrent leur chemin avec un respect religieux, et malgré tant de séductions, ils gardèrent la retenue qui

leur avait été prescrite. « Et le peuple passait en parlant. » I *Reg.* XIV, 26. Que signifient ces mots, *en parlant?* Qu'ils s'encourageaient, en causant les uns avec les autres, à supporter ce qu'une telle épreuve avait de pénible.

3. Mais quoi! après que le peuple se fut conduit avec autant de retenue, est-ce qu'il n'arriva pas autre chose? est-ce que le serment fut parfaitement respecté? Non, certes, il ne fut pas respecté, il ne tarda pas à être violé. Comment et de quelle manière? Vous allez l'apprendre sur-le-champ, et vous jugerez ensuite de l'artifice du démon. « Jonathas, qui ne connaissait pas le serment de son père, étendit la verge qu'il portait en sa main, et en approcha l'extrémité du rayon de miel : puis il dirigea sa main vers sa bouche, et ses yeux furent ouverts. » I *Reg.* XIV, 27. Remarquez-le bien : ce n'est pas un soldat que le démon pousse à violer le serment; c'est le propre fils de celui qui en était l'auteur. C'était peu encore pour lui que cette violation; il se proposait la mort de Jonathas; il la préparait de loin, et il cherchait à tourner la nature contre elle-même. Ayant réussi pour Jephté, il espérait réussir également dans la circonstance présente.

Jephté avait promis au Seigneur de lui offrir en sacrifice le premier qu'il rencontrerait à son retour du combat où il avait été victorieux. Il dut immoler sa propre fille : celle-ci étant venue la première au-devant de son père, elle fut sacrifiée au Seigneur, et le Seigneur n'empêcha pas ce sacrifice. *Judic.*, XI, 39. Plusieurs infidèles, je ne l'ignore pas, nous reprochent la cruauté et la barbarie de cette conduite. Pour moi, je verrais plutôt dans la permission du Seigneur un témoignage de sa charité et de sa providence admirables, en sorte que, s'il n'a pas mis obstacle à ce sacrifice, c'est pour obéir à sa sollicitude envers le genre humain. Supposez qu'il se fût opposé à l'exécution de ce vœu indiscret, plusieurs, à l'imitation de Jephté, auraient fait des vœux semblables, dans l'espérance que Dieu ne les agréerait pas, et cette voie les aurait amenés à égorger leurs propres enfants. En permettant, au contraire, que Jephté accomplît son sacrifice, Dieu détourna la postérité entière de la pensée de l'imiter. En voici du reste la preuve : Lorsque la fille de Jephté eut été immolée, pour conserver la mémoire de ce malheur et le mettre à l'abri de l'oubli, une loi fut portée qui ordonnait aux jeunes filles de la nation juive de se rassembler à cette époque, et de pleurer durant quarante jours la mort de la victime : leurs lamentations, en rappelant ce sacrifice, enseignaient aux hommes à agir avec plus de prudence, et à voir en toutes choses une volonté expresse de Dieu, qui n'aurait pas permis autrement que les vierges se livrassent aux gémissements et aux larmes. Que ce ne soit pas ici une conjecture, les suites de cet événement en sont la preuve. Depuis Jephté, personne ne fit un pareil vœu. Si le Seigneur n'empêcha pas ce sacrifice, tandis qu'il empêcha celui d'Isaac qu'il avait lui-même ordonné, c'était dans ces deux cas pour nous montrer que des actes de ce genre ne lui sont pas agréables.

Telle était pourtant l'action tragique que l'esprit du mal essayait de renouveler en excitant Jonathas à violer le serment de son père. Que l'un des soldats eût transgressé la défense générale, le mal lui eût semblé petit. Insatiable des malheurs des hommes, toujours altéré de nos misères, il pensait ne rien faire qui en valût la peine, s'il ne machinait qu'un meurtre ordinaire : c'était en souillant la main d'un père du sang de son fils, qu'il estimait agir d'une manière digne de lui. Que dis-je? le meurtre d'un fils n'était pas le seul dessein de cet esprit de scélératesse : il avait un autre dessein d'une noirceur encore plus exécrable. Si Jonathas eût prévariqué en connaissance de cause, et qu'il eût été mis à mort, tout se serait borné à son supplice. Mais comme il prévariqua sans le savoir, n'ayant pas entendu le serment de son père, sa mort eût causé à Saül une double douleur; car il aurait immolé un fils, et un fils innocent.

Reprenons la suite de l'histoire. Lorsque Jonathas eut mangé, « ses yeux furent ouverts. » Ce trait fait bien ressortir la conduite insensée du roi; car il montre que la faim avait presque aveuglé les soldats, et répandu sur leurs yeux d'épaisses ténèbres. Cependant un soldat jetant

ses regards sur Jonathas lui parla en ces termes : « Votre père a exigé par serment que l'armée ne mangeât pas d'aujourd'hui ; aussi tombe-t-elle de défaillance. Et Jonathas répondit : Mon père cause la perte de tout le pays. » I *Reg.* XIV, 28, 29. Qu'est-ce à dire, *cause la perte de tout le pays?* Qu'il avait corrompu et entraîné dans le mal tous ses soldats. En effet, après la violation du serment tous gardèrent le silence, et nul d'entre eux n'osa accuser publiquement le coupable. Or, si c'est un crime de violer un serment, c'en est un aussi de connaître cette violation et de ne pas la découvrir.

4. Examinons cependant ce qui arriva. « Et Saül dit : Marchons contre les étrangers et mettons-les en pièces. Et le prêtre répondit : Allons d'abord trouver le Seigneur. » *Ibid.*, 36. Depuis longtemps, Dieu s'était réservé la conduite de la guerre ; jamais on n'osait engager le combat sans l'avoir préalablement consulté, en sorte que les armes elles-mêmes étaient pour le peuple juif une occasion d'exercer sa piété. Quand il était vaincu, c'était à cause de ses péchés, et non à cause d'une infériorité matérielle. De même, quand il remportait la victoire, il la devait à la bienveillance du Ciel et non à sa force et à son courage. La défaite aussi bien que la victoire était pour le peuple une école de vertu. Cet avantage s'étendait même à ses ennemis ; car ceux-ci ne pouvaient pas ignorer que ce n'était pas la force des armes qui décidait du sort de la guerre, mais la vie et les vertus des peuples rivaux. Aussi les Madianites instruits de ce point, et sachant fort bien que les Hébreux étaient invincibles, que les machines et les armes ne pouvaient rien contre eux, et que le péché seul était capable d'amener leur défaite, envoyèrent devant le lieu où ils campaient des jeunes filles d'une parure et d'une beauté remarquables, afin d'exciter leurs soldats à la débauche, et de leur ravir de cette manière la protection du Seigneur. C'est ce qui arriva. Dès qu'ils furent tombés dans le péché, il fut aisé à tous leurs ennemis de les vaincre ; et ces hommes que ni les glaives, ni les chevaux, ni les armées, ni les machines de guerre n'avaient pu réduire, le péché les livra sans défense à leurs ennemis. Les boucliers, les lances, les flèches avaient été impuissants : l'aspect de la beauté joint à la faiblesse de leur cœur vint à bout de leur vaillance. De là cet avis d'un Sage : « Ne considère pas la beauté de l'étrangère et ne va pas au-devant de la femme impudique. » *Eccli.*, IX, 8. «Les lèvres de la femme impudique distillent le miel : ce miel vous paraît d'abord plus onctueux que l'huile, mais à la fin vous le trouverez plus amer que le fiel, plus redoutable qu'une épée à deux tranchants. » *Proverb.*, V, 3, 4. La courtisane ne sait pas aimer, mais seulement séduire. Ses caresses ne renferment que du poison, et sa bouche exhale un souffle mortel. Si vous ne vous en apercevez pas sur-le-champ, c'est une raison de plus pour fuir ses atteintes ; car, sous ces dehors indifférents se cachent la contagion et la mort, et c'est à dessein qu'elle en dissimule au commencement la présence.

Si donc vous poursuivez le bonheur, si vous recherchez une existence exempte de tristesse, évitez tout rapport avec les femmes impudiques. Elles remplissent le cœur des hommes de troubles et de tourments de toute sorte, et leurs paroles et leurs actions ne tendent qu'à susciter des querelles et des rixes continuelles. Comme si elles étaient leurs ennemis les plus acharnés, elles font tout ce qu'il est possible de faire pour précipiter leurs amants dans la honte, la pauvreté et dans les derniers malheurs. Semblables à ces chasseurs qui ne cherchent à prendre dans leurs filets les animaux sauvages que pour les massacrer ensuite : de même, après avoir déployé de toutes les manières, et par leurs regards, et par leurs attitudes, et par leurs paroles, les ailes du plaisir devant leurs victimes, lorsque ces malheureuses sont parvenues à les séduire et à les enchaîner, elles ne les lâchent qu'après s'être désaltérées dans leur sang, sauf à les tourner ensuite en dérision, à se moquer de leur stupidité et à les poursuivre des rires les plus insultants. Il est vrai que de telles gens ne méritent guère d'être pris en pitié : ils sont bien dignes d'être déchirés par la raillerie puisqu'ils se montrent plus insensés qu'une femme, et qu'une femme impudique. Voilà pourquoi le Sage nous dit encore : « Buvez de l'eau puisée dans votre

citerne et dans le courant de votre source. — Qu'un faon plein d'amitié, qu'une gazelle chérie habite avec vous, » ajoute-t-il en parlant de l'épouse légitime. *Proverb.*, v, 15-19. Pourquoi abandonnez-vous celle qui partage vos peines et courez-vous après celle qui vous environne d'embûches? Pourquoi vous détourner de la compagne de votre existence et vous rendre l'esclave de celle qui jette le désordre dans votre vie? L'une est votre propre corps, un de vos membres : l'autre est un glaive tranchant.

Fuyez donc l'incontinence, mes bien-aimés, et à cause des maux présents, et à cause des châtiments à venir. Peut-être vous paraissons-nous être sorti de notre sujet; cependant il n'en est pas ainsi. Notre dessein n'est pas de vous exposer simplement les faits des histoires sacrées, mais de combattre chacune des passions qui vous tourmentent. Voilà pourquoi nous vous adressons d'incessantes exhortations. Nous donnons à nos discours les formes les plus variées, parce qu'une foule si nombreuse est sujette vraisemblablement à des maux très-variés; et comme nous n'avons pas seulement une seule blessure à guérir, mais des blessures très-multipliées et de tout genre, il est nécessaire de vous offrir dans notre enseignement une variété proportionnée de remèdes. Revenons aux paroles qui ont motivé cette digression.

« Et le prêtre dit : Allons d'abord trouver le Seigneur. Et Saül interrogea le Seigneur en ces termes : Dois-je marcher contre les étrangers? Les livrerez-vous entre mes mains? Et le Seigneur ne lui répondit pas en ce jour. » I *Reg.*, XIV, 36, 37. Voyez la douceur et la mansuétude de ce Dieu si bon. Il ne fait pas éclater sa foudre; il n'ébranle pas la terre. La conduite qu'un ami tient à l'égard de son ami lorsqu'il en a été offensé, le maître la tient à l'égard de son esclave : il se contente de garder le silence, et son silence est le langage par lequel il témoigne à l'esclave tout son courroux. Saül le comprit, « et il dit : Rassemblez les diverses parties de l'armée; tâchez de voir et d'apprendre celui qui aurait péché aujourd'hui. Vive le Seigneur, qui a sauvé Israël, s'agirait-il de mon fils Jonathas, il mourra irrévocablement. » *Ibid.*, 38. Remarquez-vous cette imprudence? Il voit son premier serment violé, et loin d'être rendu plus sage, il en profère encore un second. Considérez à ce propos la malice du démon. Comprenant à merveille que, si Jonathas venait à être découvert et à comparaître devant tout le peuple, il suffirait du simple aspect de son fils pour émouvoir les entrailles paternelles du roi et calmer sa colère, il prend la précaution d'astreindre sa volonté à l'obligation d'un second serment, redoublant ainsi ses liens, le dépouillant du droit de disposer de ses propres sentiments et le poussant de tous les côtés à ce crime contre nature. Avant même que le coupable ait été découvert, le jugement est prononcé; avant même d'être connu, le criminel est publiquement condamné; son père en est lui-même le bourreau, et c'est lui qui, avant d'instruire la cause, porte la fatale sentence. Quoi de plus insensé?

5. Ces paroles de Saül pénétrèrent le peuple d'un nouvel effroi : la crainte, l'anxiété régnaient de toutes parts, et le démon se réjouissait de l'angoisse qu'il avait semée dans tous les cœurs. « Il n'y avait personne, poursuit l'écrivain sacré, qui, dans tout le peuple, eût le courage de répondre. Et Saül leur dit : Vous serez condamnés à l'esclavage, et ce sera également mon sort, aussi bien que celui de mon fils Jonathas. » I *Reg.*, XIV, 39. Voici le sens de ces paroles : Votre conduite n'aboutira qu'à vous livrer vous-mêmes aux mains des ennemis; parce que, en ne découvrant pas le coupable, vous irritez Dieu contre vous. Voyez encore ici une nouvelle contradiction dont le serment est la cause. Pour trouver l'auteur du péché commis, il eût fallu se garder de menacer de la sorte et de s'engager soi-même par serment à tirer vengeance du criminel; plus rassurés, les soldats se seraient moins difficilement résolus à découvrir le coupable. Tout au contraire, Saül obéit à sa colère, à une sorte de délire et à ses premières inspirations, et il arrive à un but opposé à celui qu'il voulait atteindre. Mais pourquoi en dire davantage? On remet au sort la décision de cette affaire, et du soin de prononcer entre Saül et Jonathas. « Et Saül dit : Jetez le sort sur moi et sur Jonathas; et l'on jeta le sort; et Jonathas fut désigné. Et Saül dit à Jonathas :

Raconte-moi ce que tu as fait. Et Jonathas le lui raconta en ces termes : J'ai goûté d'un peu de miel que j'avais pris avec l'extrémité de la verge qui se trouvait dans ma main; et voilà que je meurs. » I *Reg.*, XIV, 42, 43. Qui n'aurait été touché, qui n'aurait été ému de compassion par ces paroles? Représentez-vous l'orage que Saül dut avoir à supporter : il sentait ses entrailles déchirées, et il voyait de tous côtés se dresser un précipice affreux. Néanmoins, il ne se corrige pas, et savez-vous ce qu'il répond : « Que le Seigneur me traite de la sorte et même encore plus mal, si tu ne meurs irrévocablement aujourd'hui. » *Ibid.*, 44. Voilà donc un troisième serment et un troisième serment qui doit s'accomplir dans un temps limité. Saül ne se contente pas de déclarer à Jonathas qu'il doit mourir, il ajoute qu'il doit mourir ce même jour. C'est que le démon avait hâte et grande hâte de le pousser et de l'entraîner à ce crime que toutes les lois réprouvaient. Aussi ne permet-il pas de différer l'exécution de la sentence, de crainte que ce délai ne suscite quelque obstacle à l'accomplissement d'un tel forfait.

« Et le peuple dit à Saül : Que Dieu nous traite de la sorte et même encore pis, si la mort est le partage de celui qui est l'auteur du salut d'Israël. Vive le Seigneur! il ne tombera pas à terre un seul des cheveux de sa tête, car il nous a donné en ce jour une preuve de la miséricorde de Dieu. » *Ibid.*, 45. Voilà du côté du peuple un second serment et un serment contraire à celui du roi. Maintenant rappelez-vous ce que je vous disais de ces enfants qui, se disputant une corde, finissent par la rompre et par être jetés eux-mêmes à la renverse. Saül a fait, non pas un ou deux, mais plusieurs serments : le peuple prononce un serment opposé et résiste au monarque ouvertement. La violation du serment devient une nécessité, car il est impossible que les uns ou les autres observent ce qu'ils ont juré. Ne m'objectez pas l'issue de l'événement, mais songez aux malheurs qui pouvaient survenir, à la révolte et à l'histoire tragique d'Absalon, que l'esprit mauvais préparait dès ce moment. Si le roi eût persisté dans sa résolution et exécuté son serment, tout le peuple se fût levé en masse, et une sédition des plus terribles se fût produite. D'autre part, si Jonathas, pour conserver ses jours, eût appelé l'armée à son secours, il devenait sur-le-champ parricide. Voyez-vous la sédition, la révolte, le parricide, la guerre civile, des luttes armées, des massacres, des ruisseaux de sang, d'innombrables cadavres, comme conséquences d'un seul serment? Que la guerre se fût allumée, et Saül aurait peut-être été égorgé de même que Jonathas; et les soldats se seraient exterminés en foule : de telle façon que ces serments, quoiqu'ils n'eussent pas été violés, n'auraient abouti qu'à de terribles résultats. Ne vous arrêtez donc pas à ceci, que ces faits ne se sont pas produits; mais considérez que ces maux étaient fatalement amenés par la nature même des choses. Et puisque le peuple l'emporta, énumérons les serments qui ont été violés. Le premier serment de Saül fut d'abord violé par son fils. Le roi lui-même viola le second et le troisième par lesquels il s'était engagé à mettre à mort Jonathas. Quant au peuple, il semble à l'abri de toute faute. Pourtant si l'on examine avec soin l'affaire, tous les soldats apparaissent coupables de parjure, puisqu'en refusant de livrer Jonathas à son père, ils ont mis ce dernier dans la nécessité de violer son serment. Voyez-vous combien de parjures volontaires ou involontaires ont été la suite d'un serment? combien de maux il a causés, combien il a fait de ravages?

Maux causés par les serments.

6. Je vous avais promis en commençant cet entretien de vous montrer que le parjure est la conséquence inévitable de deux serments opposés l'un à l'autre : l'histoire dont le récit vous a été fait, est allée beaucoup plus loin et vous en a prouvé plus que je ne vous en avais annoncé. Ce ne sont pas seulement, un, deux ou trois hommes, mais une foule considérable qu'elle vous montre coupables de parjure : ce ne sont pas seulement un, deux ou trois serments, mais des serments beaucoup plus nombreux dont elle vous a révélé la violation. J'aurais pu vous raconter un autre trait historique et vous offrir le spectacle de maux encore plus terribles qu'un seul serment a produits. Leurs villes, leurs femmes et leurs enfants réduits en servitude, l'incendie, une invasion barbare, la profanation

du lieu saint et mille autres excès non moins affreux, tels sont les maux dans lesquels les Juifs ont été précipités par un seul serment. Mais je m'aperçois que ce discours traîne déjà en longueur. C'est pourquoi, renonçant à vous raconter cette histoire, je vous engagerai à vous remettre en mémoire les uns aux autres, en même temps que la tête sanglante de Jean, le supplice de Jonathas et la ruine de tout le peuple; malheurs qui, s'ils ne se sont point réalisés, découlaient cependant de la fatalité des serments. Appliquez-vous sérieusement à cette affaire, et dans vos maisons, et sur la place publique, auprès de vos épouses, de vos amis, de vos voisins, en un mot, auprès de tous vos semblables; et ne pensez pas qu'il vous suffise, pour vous justifier, de vous rejeter sur l'habitude. Pour vous prouver que ce n'est pas là un prétexte et une erreur plausibles, que votre négligence, et non l'habitude, est la seule coupable, je m'appuierai uniquement sur les événements récemment écoulés.

L'empereur ayant ordonné de fermer les bains de cette ville, et en ayant interdit l'entrée à qui que ce soit, nul n'a osé transgresser cette loi, ni blâmer cette mesure, ni se retrancher derrière l'habitude. Les personnes sujettes à de fréquentes maladies, hommes et femmes, enfants et vieillards, les mères sorties récemment des douleurs de l'enfantement, et tous ceux qui avaient un besoin indispensable de ce soulagement, observent bon gré mal gré, le décret impérial, sans prétexter ni la faiblesse de leur corps, ni la tyrannie de l'habitude, ni qu'ils sont punis pour la faute d'autrui, ni aucune raison de ce genre : au contraire, ils acceptent ce châtiment en vue des peines plus considérables auxquelles ils s'attendent, et ils font des vœux tous les jours, afin que le courroux de l'empereur n'aille pas plus loin. Ainsi là où règne la crainte, on vient aisément à bout de l'habitude, quelque enracinée et quelque impérieuse qu'elle soit. C'est une chose grave que la privation de bain. Nous avons beau nous livrer aux considérations les plus philosophiques, il n'en reste pas moins incontestable que toute la philosophie de l'âme ne sert de rien à la santé du corps. S'abstenir des serments est au contraire une chose aisée et qui, loin de causer le moindre préjudice, soit au corps, soit à l'âme, nous procure l'utilité la plus grande, les avantages les plus précieux. Ne serait-il pas déraisonnable de se résigner aux privations les plus pénibles, quand l'empereur les impose, et lorsque Dieu nous enjoint un sacrifice qui n'a rien d'insupportable et de fâcheux, un sacrifice praticable et facile, de mépriser ses ordres, et d'alléguer plaisamment la force de l'habitude? N'affectons pas de dédaigner jusqu'à ce point notre salut: ayons pour Dieu la crainte que nous avons pour un homme.

Je comprends le sentiment pénible dont vous pénètrent mes paroles. Mais n'est-il pas affreux de refuser à Dieu le respect que nous accordons à un de nos semblables, et, tandis que nous observons scrupuleusement les ordonnances impériales, de fouler aux pieds les lois que Dieu nous a données lui-même du haut du ciel, et d'en juger le sérieux accomplissement superflu? Quelle excuse nous restera-t-il? Quelle indulgence mériterons-nous, si, malgré une exhortation aussi pressante, nous persistons dans notre indifférence? C'est au moment où a pris naissance le désastre qui a frappé cette cité que j'ai commencé à vous avertir sur ce point : ce désastre va être définitivement éloigné, et nous n'en serons pas arrivés à observer ce seul commandement. A quel titre demanderons-nous à être délivrés des maux qui nous affligent, si l'observation d'un simple commandement est au-dessus de nos forces? A quel titre attendrons-nous un changement favorable ? Quelles seront nos prières? Notre langue osera-t-elle invoquer le Seigneur?

Si nous sommes fidèles à la loi divine, nous goûterons de bien douces joies lorsque l'empereur aura rendu ses bonnes grâces à cette cité. Si nous nous obstinons dans nos prévarications, la honte et l'opprobre nous accableront de toutes parts, puisque, Dieu nous ayant sauvés du péril, nous n'en persistons pas moins dans notre négligence. Que ne puis-je mettre à nu l'âme des personnes accoutumées à jurer, et exposer à leurs yeux les meurtrissures et les plaies qu'elles reçoivent tous les jours de ces serments! Sans doute que toute exhortation et tout conseil de-

viendraient inutiles, et que l'aspect de ces blessures, plus efficace que tout discours, arracherait à cette funeste habitude les pécheurs les plus obstinés. Mais s'il nous est impossible de frapper de ce spectacle les yeux de leur corps, il ne l'est pas également de leur faire comprendre par la pensée l'état honteux de leur âme, et de leur découvrir la flétrissure et la corruption auxquelles elle est en proie. « De même que l'esclave continuellement frappé de verges, en portera toujours les cicatrices; ainsi, tout homme qui jure et qui prononce sans cesse le nom de Dieu, ne sera pas exempt de péché. » *Eccli.*, XXIII, 11. Il est impossible, je le répète, il est impossible à la bouche accoutumée au serment de ne pas proférer fréquemment des parjures. C'est pourquoi je vous conjure tous de délivrer votre âme de cette pernicieuse et détestable habitude et de vous rendre dignes d'une autre couronne. En tous lieux on célèbre notre patrie, parce que c'est dans ces murs qu'a retenti pour la première fois sur la terre le nom de chrétien. Faites maintenant que l'on puisse attribuer aussi à Antioche la gloire d'être la seule, parmi toutes les autres villes, dans les murs de laquelle on n'entende plus de serments. Qu'il en soit ainsi, et non-seulement elle sera comblée de gloire, mais elle excitera les autres cités à suivre son exemple. Et de même qu'Antioche a été la source d'où le nom de chrétien s'est répandu ensuite dans tout l'univers, de même la réforme dont elle sera le berceau et le théâtre vous donnera autant d'imitateurs qu'il y a d'hommes sur la terre : en sorte que vous recueillerez une double et triple récompense, et à cause de vos propres mérites, et à cause des leçons salutaires que vous aurez données à vos semblables. Voilà le diadème dont l'éclat l'emportera sur tout autre diadème; voilà ce qui conférera à cette cité le titre de métropole, et sur la terre, et même dans les cieux : voilà ce qui nous défendra au jour du jugement, et ce qui nous procurera la couronne de la justice. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel toute gloire est au Père en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

QUINZIÈME HOMÉLIE.

Encore sur les malheurs de la ville d'Antioche; que la crainte est utile à tout point de vue; que la tristesse est plus avantageuse que la gaieté; sur ce mot de l'Écriture : « Reconnaissez que vous marchez au milieu des piéges, » *Eccli.*, IX, 20; que le meurtre est, en malice, au-dessous du serment.

1. J'aurais dû, samedi dernier, et je devrais encore aujourd'hui faire du jeûne le sujet de mes paroles. Que personne n'estime ce sujet hors de propos. Quoique, dans les jours de jeûne, les conseils et les exhortations de cette nature semblent inutiles, ces jours réveillent par eux-mêmes entre tous les fidèles, sans en excepter les plus relâchés, une émulation d'austérité : cependant, parce que plusieurs parmi vous, à la veille de se soumettre au jeûne, se livrent par précaution à la gloutonnerie et à l'ivresse, comme si leur estomac allait avoir à supporter les horreurs d'un siége, et que, le jeûne terminé, ils courent sans pudeur après les plaisirs de la table, comme au sortir d'une disette et d'une étroite captivité, comme s'ils avaient hâte de perdre dans de grossiers excès les fruits de leurs mortifications, il était nécessaire alors, et il le serait aujourd'hui de vous adresser quelques mots sur la tempérance. Cependant nous ne vous avons rien dit, et nous ne vous dirons rien de ce genre : la crainte que vous inspire le malheur dont nous sommes accablés suggérera à vos âmes une modération plus grande que ne le ferait toute exhortation et tout conseil. Qui serait assez misérable et assez infortuné pour rechercher l'ivresse au milieu d'une telle tempête? Qui serait assez dépourvu de sens pour ne pas pratiquer la sobriété et la vigilance, quand notre patrie est si violemment agitée, quand elle est menacée d'un semblable naufrage, et pour n'être pas mieux corrigé par ces angoisses que par quelque admonition que ce soit? Les paroles ne feront jamais ce que fait la crainte; et il n'est pas difficile de le prouver par les faits qui viennent de se produire.

Que de discours nous avons prononcés, pour



secouer plusieurs d'entre vous de leur engourdissement, pour les décider à abandonner les théâtres et les désordres dont ils sont la source? Loin d'y renoncer, ils n'ont cessé jusqu'à ce jour d'assister à d'abominables danses, organisant une assemblée diabolique en face de l'assemblée imposante réunie au nom de Dieu, opposant au chant des sacrés cantiques les cris poussés avec une sorte de fureur. Or, tandis que nous gardions le silence et sans que nous ayons touché à ce sujet, voilà qu'ils ont eux-mêmes fermé leurs théâtres, et que l'accès du cirque a été interdit. Auparavant, un certain nombre parmi nous fréquentaient ces lieux; maintenant tous les ont abandonnés pour chercher un refuge dans l'église, et tous chantent les louanges de notre Dieu. Voyez-vous de quels avantages la crainte a été le principe? Si la crainte n'était d'aucune utilité, les parents ne soumettraient pas leurs enfants à des gouverneurs, les législateurs n'auraient pas confié à des magistrats l'administration des villes. Quoi de plus terrible que l'enfer? Rien n'est pourtant plus salutaire que la crainte qu'il inspire; car c'est la crainte de l'enfer qui nous donne la couronne de la royauté. Là où règne la crainte, il n'y a pas de jalousie : là où règne la crainte, on n'est pas tourmenté par l'amour des richesses : là où règne la crainte, le courroux s'apaise, les convoitises mauvaises se calment, toute passion contraire à la raison perd son empire. De même que si une maison est gardée continuellement par un soldat armé, ni brigand, ni larron, ni tout autre malfaiteur n'oseront en approcher à découvert; de même, quand la crainte veille sur nos âmes, aucune passion aveugle ne parvient aisément à s'y introduire : toutes au contraire s'enfuient et disparaissent devant la puissance irrésistible de la crainte.

Ce n'est pas là l'unique avantage dont nous sommes redevables à ce sentiment, en voici un autre d'une beaucoup plus haute importance. En effet, outre que ce sentiment réprime nos passions coupables, il nous rend aisé l'accès de la vertu. Là où règne la crainte, là règnent aussi le zèle de l'aumône, la ferveur de la prière, des larmes embrasées et abondantes, les gémissements d'une intime componction. Rien de plus propre à éloigner le péché et à augmenter la vertu que le sentiment d'une crainte continuelle. C'est pourquoi celui qui vit en dehors de toute crainte, ne saurait mener une vie irréprochable; et à son tour, celui qui vit sous l'empire de ce sentiment ne saurait tomber dans le péché. Ne nous attristons pas, mes bien-aimés, et ne nous livrons pas à l'abattement, à cause des tribulations qui présentement nous affligent : admirons plutôt la profonde sagesse de Dieu. Le même moyen dont le démon s'était servi dans l'espérance de ruiner notre patrie, Dieu l'a fait servir à son bien et à son avantage. Combler d'outrages les statues de l'empereur, telle était la pensée que le démon avait inspirée à des gens sans aveu, pour détruire la ville jusque dans ses fondements. Mais Dieu s'est servi de ce crime pour réformer plus complétement notre conduite, et de la frayeur dont nous remplissaient les maux suspendus sur nos têtes, pour nous tirer de notre lâcheté et de notre indifférence. Ainsi, les batteries dressées par le démon lui-même ont amené un résultat tout à fait opposé à celui qu'il en avait attendu. La ville s'améliore de jour en jour. Les ruelles, les carrefours, les places publiques, ne retentissent plus de chansons lascives et obscènes. De quelque côté que l'on jette ses regards, des prières, de pieuses paroles, des larmes, s'offrent, au lieu de rires immodérés; des entretiens pleins de sagesse, au lieu de honteux propos. La cité entière ne forme qu'une église, les ateliers en sont fermés; ses habitants consacrent leur journée à prendre part aux supplications publiques, à invoquer le Seigneur d'une voix unanime et avec la plus grande ardeur. Quel discours, quelle exhortation, quels avis, quel espace de temps aurait-il fallu pour aboutir à ce résultat?

2. A cause de ces choses, rendons grâces au Seigneur; ne nous laissons aller, ni à l'impatience, ni à l'indignation. Que la crainte soit un bien véritable, ce que nous venons de dire vous l'a montré clairement. Ecoutez cependant le sentiment de Salomon sur ce même sujet, de ce Salomon, dis-je, dont la vie s'écoule au milieu des délices, et dans la plus complète liberté. Comment s'exprime cet écrivain sacré? « Mieux vaut

aller dans une maison livrée au deuil que dans une maison où le rire domine. » *Eccli.*, VII, 3. Que dites-vous là ? Quoi ! là où l'on n'entend que gémissements, sanglots, lamentations, cris de douleur et de tristesse, il vaut mieux s'y retirer, que là où l'on entend le bruit des danses et des cymbales, les rires et les cris poussés dans les plaisirs, dans l'intempérance et l'ivresse ? — Assurément, répond le Sage. — Mais dites-nous alors quelle en est la raison ? — C'est que la première de ces choses est la mère du désordre, et la seconde la mère de la retenue. Celui qui va s'asseoir à la table d'un homme bien plus riche qu'il ne l'est lui-même, ne reverra pas son logis avec le même plaisir; sombre il reviendra auprès de son épouse; sombre il s'assiéra à sa table; son humeur chagrine se fera sentir à ses serviteurs, à ses enfants et à tous ceux de la maison; car le spectacle des richesses d'autrui lui rend moins supportable celui de sa pauvreté. Ajoutez à ce mal un mal encore plus considérable. Quoique invité souvent par le riche à ses festins, le pauvre le regardera d'un œil d'envie, et il retournera chez lui sans être animé d'aucun sentiment d'honnêteté et de reconnaissance.

Les maisons où règne le deuil ne sauraient donner lieu à la même observation : on n'y apprend que la sagesse, on n'y puise que la modération. Quand l'un d'entre vous a franchi le seuil d'une maison où quelque personne vient de rendre le dernier soupir; dès que ses regards se sont portés sur le cadavre raide et sans voix, sur une épouse qui s'arrache les cheveux, qui déchire ses joues, qui met en pièces ses bras, il est abattu, il s'attriste, et chacun des assistants de se borner à dire à son voisin que nous ne sommes que néant et que notre misère est inexprimable. Comment parler avec plus de sagesse qu'en reconnaissant ce qu'il y a de méprisable dans la nature humaine, qu'en faisant l'aveu de notre malice, et en rabaissant les choses présentes au niveau du néant ? Les termes sont différents, mais la pensée est au fond celle qu'exprimait Salomon par ces paroles si belles et si pleines de sens : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité. » *Eccle.*, I, 2. Celui qui entre dans une habitation en deuil, verse aussitôt des larmes sur le défunt, eût-il été son ennemi. Quelle différence entre ces deux sortes de maisons ! Là, on porte envie au prochain, quoiqu'il soit notre ami; ici on pleure sa mort, quoiqu'il ait été notre ennemi. Or ce que le Seigneur désire avant toutes choses, c'est que nous n'outragions pas ceux qui nous ont fait de la peine.

Ces avantages ont sans doute leur importance : il y en a d'autres pourtant non moins précieux. Le spectacle de l'affliction rappelle à chacun ses propres fautes, le tribunal redoutable qui l'attend, le compte qu'il lui faudra rendre, la sentence qui sera prononcée; et, quoiqu'il ait eu mille maux à souffrir de ses semblables, quoiqu'il ait des sujets de tristesse dans sa propre maison, il trouve néanmoins un remède à tous ses chagrins et il s'en retourne consolé. Il comprend que tel sera avant peu son sort et le sort des hommes enflés d'orgueil; que toutes les choses présentes, soit tristes, soit agréables, sont condamnées à périr. Ainsi, après avoir déposé tout sentiment d'envie et de découragement, il reprend, l'âme soulagée et plein de confiance, le chemin de sa demeure. Le voilà désormais plus doux envers tout le monde, plus indulgent, plus bienveillant et plus sensé : la crainte de l'avenir a pénétré dans son cœur et en a arraché toutes les épines. C'est parce que le Sage connaissait toutes ces choses qu'il disait : « Mieux vaut aller dans une maison livrée au deuil que dans une maison où le rire domine. » L'une excite à la négligence; l'autre à une salutaire anxiété. De l'une découle le mépris; de l'autre la crainte qui nous forme à la pratique de toutes les vertus.

Si la crainte n'était d'aucune utilité, le Christ n'aurait parlé ni si fréquemment, ni si longuement, des peines et des châtiments de la vie à venir. La crainte est donc un mur de défense, une protection véritable, une tour qui défie tout assaut. Nous avons besoin d'être puissamment protégés, parce que nous sommes environnés d'embûches de toutes parts. C'est la leçon que nous donne en ces termes l'auteur de l'*Ecclésiastique :* « Reconnaissez que vous marchez au milieu des piéges, et que vous vous promenez sur les remparts de la ville. » *Eccli.*, IX, 20. Ah ! que d'enseignements renferme

cette simple parole! Gravons-la donc chacun dans notre esprit, car elle n'est pas moins profonde que celle dont nous venons de vous entretenir : ayons-la toujours présente à notre mémoire, et nous ne tomberons pas si aisément dans le péché. Pour la graver de la sorte, commençons par en saisir parfaitement tous les termes. L'écrivain sacré ne dit pas : « Voyez que vous marchez au milieu des piéges, » mais bien, « reconnaissez. » Pourquoi cette expression, « reconnaissez? » C'est que le piége, semble-t-il dire, est caché dans l'ombre. Ce piége, c'est la mort, qui s'approche, non la face découverte, mais à la dérobée. C'est un désastre qui nous menace, non d'une façon visible, mais à la faveur d'un voile qui le couvre de tous côtés. De là cette expression, « reconnaissez. » Vous avez besoin de considérer attentivement et d'examiner avec soin tout ce qui vous entoure. Les enfants emploient de la terre pour cacher leurs piéges; le démon cache le mal sous les plaisirs de la vie : c'est à vous de le reconnaître par une sérieuse investigation. Le gain s'offre-t-il à vous? ne considérez pas le gain seulement; examinez avec soin s'il ne sert pas à dissimuler la présence de la mort et du péché : et s'il en est ainsi, n'hésitez pas à le repousser. De même, lorsque les jouissances et les plaisirs viendront au-devant de vous, ne vous bornez pas à considérer le plaisir : examinez avec diligence si quelque iniquité ne se cache pas au fond de ce plaisir; et s'il en est ainsi, rejetez-vous en arrière. Que l'on nous conseille, que l'on nous flatte, que l'on cherche à nous satisfaire, que l'on nous promette des honneurs, ou toute autre chose, apportons la plus grande diligence à rechercher si ces conseils, ces honneurs, ces prévenances ne nous exposeraient pas à quelque risque, à quelque danger, et ne nous hâtons pas de les accepter sans considération préalable. Si nous n'avions affaire qu'à une ou deux sortes de piéges, il ne serait pas difficile de nous en préserver, mais Salomon nous en montre une multitude; écoutez du reste ses paroles : « Reconnaissez que vous marchez au milieu des piéges. » Il ne dit pas, « Reconnaissez que vous marchez *à côté* des piéges, » mais, « reconnaissez que vous marchez *au milieu* des piéges. » De toutes parts des précipices, de toutes parts des embûches. Un homme s'avance sur la place publique : il voit un de ses ennemis, et à sa vue la colère l'enflamme; il voit un de ses amis comblé d'éloges, et il en devient jaloux; il voit un pauvre, et il le considère avec dédain et mépris; il voit un riche, et il lui porte envie; il voit quelqu'un essuyer de mauvais traitements, et il en est révolté : il en voit un autre outrager son prochain, et il en est indigné; il voit une belle femme, et il en est séduit. Que de piéges vous environnent, mes bien-aimés? Voilà pourquoi l'on vous dit : « Reconnaissez que vous marchez au milieu des piéges. » Ces piéges, vous les rencontrez chez vous, vous les rencontrez à table, vous les rencontrez dans les réunions. Plus d'une fois, une personne, pour avoir proféré librement entre amis une de ces paroles que l'on ne doit jamais se permettre, a couru les plus grands dangers, et a exposé sa maison à une ruine totale.

3. En conséquence portons sur toutes choses de sérieuses investigations. Quand on ne se tient pas sur ses gardes, on trouve une occasion de chute tantôt dans son épouse, tantôt dans ses enfants, tantôt dans ses amis, tantôt dans ses voisins. Et pour quelle raison, demanderez-vous, des piéges si nombreux? Afin que nous n'abaissions pas notre vol, et que nous gagnions les régions élevées. Tant que les oiseaux fendent les parties hautes de l'air, on s'en empare difficilement. De même, tant que vos regards seront dirigés vers le ciel, vous ne serez pas aisément victimes des piéges et des embûches qui vous seront tendus. Le démon est aussi dans son genre un oiseleur : tenez-vous donc au-dessus de ses gluaux. Celui qui gagnera les hauteurs n'admirera plus aucune des choses humaines. Lorsque nous sommes arrivés sur la crête des montagnes, la ville et ses remparts nous semblent d'une petitesse extrême; les hommes nous apparaissent comme autant de fourmis en mouvement : ainsi, vous-mêmes, quand vous serez arrivés aux pensées élevées de la sagesse, aucune des choses de la terre ne saurait plus vous frapper; tous les biens d'ici-bas, la richesse, la gloire, la puissance, les honneurs, paraîtront petits à vos regards accoutumés à se diriger vers les cieux

Dans les splendeurs de la vie présente, Paul ne voyait que petitesse et qu'inutilité. C'est pour cela qu'il s'écriait : « Le monde est crucifié pour moi; » *Galat.*, VI, 14; et qu'il nous donnait le conseil suivant : « N'ayez de goût que pour les choses d'en haut. » *Coloss.*, III, 2. Les choses d'en haut? de quelles choses voulez-vous parler? du soleil, de la lune? — Non, certes, répondait-il. — Alors, des anges, des archanges, des chérubins, des séraphins? — Pas davantage. — « Les choses, ajoute-t-il, qui sont là où est le Christ, assis à la droite du Père. » *Coloss.*, III, 1.

Suivons ce conseil de l'Apôtre; et pénétrons-nous bien de cette vérité que, si les ailes ne sont d'aucune utilité au petit oiseau victime des filets de l'oiseleur, que s'il les agite, c'est vainement et sans résultat, vos raisonnements ne vous seront pas moins inutiles si vous êtes captif de quelque funeste convoitise; vous aurez beau vous agiter, vous n'en serez pas moins sous le joug de l'esclavage. C'est pour éviter les piéges que les ailes ont été données aux petits oiseaux : c'est pour éviter le péché que la raison a été donnée à l'homme. Quelle excuse invoquerons-nous pour nous défendre, puisque nous sommes plus insensés que les animaux dépourvus de raison? L'oiseau qui, tombé dans les piéges de l'oiseleur, réussit à s'échapper; le cerf qui parvient à rompre les rets où il était tombé, sont rarement surpris ensuite par les mêmes embûches; l'expérience instruit l'un et l'autre à pourvoir à leur propre sûreté. Pour nous, les mêmes piéges ne cessent de nous surprendre, les mêmes séductions de nous entraîner; et, quoique honorés du privilége de la raison, nous sommes inférieurs aux animaux en sollicitude et en prévoyance. Combien de fois les regards que nous avons jetés sur une femme ne nous ont-ils pas livrés à mille tourments, une fois rentrés chez nous : la concupiscence s'était glissée dans notre cœur, et nous passions plusieurs jours dans de véritables tortures. Cependant nous n'en devenons pas plus sages : à peine notre première blessure est-elle guérie que nous cédons aux mêmes occasions, que nous sommes vaincus dans les mêmes combats, et que, pour un regard et pour un plaisir d'un instant, nous nous exposons à un long et continuel supplice.

L'expérience instruit contre les piéges.

Voulons-nous être délivrés de tous ces maux, accoutumons-nous à répéter souvent cette sentence en nous-mêmes : C'est un piége bien glissant que la beauté d'une femme; ou plutôt, le piége n'est pas dans la beauté de la femme, mais dans l'immodestie du regard. Ne nous en prenons pas aux choses elles-mêmes, mais à nous et à notre négligence. Ne disons pas : Plût à Dieu qu'il n'y eût point de femmes! mais, Plût à Dieu qu'il n'y eût point d'adultère! Ne disons pas : Plût à Dieu que la beauté ne frappât jamais nos regards! mais, Plût à Dieu qu'il ne se commît point de fornication! Ne disons pas : Plût à Dieu que nous n'eussions pas à satisfaire les besoins de notre estomac! mais, Plût à Dieu que l'on évitât la débauche! Car ce ne sont pas les besoins de notre estomac qui conduisent à la débauche, mais notre intempérance. Ne disons pas : La nécessité du boire et du manger est la source de tous les maux; car la véritable source de tous les maux, c'est notre intempérance et notre insatiabilité. Le premier ange n'était pas soumis à cette nécessité, et il n'en est pas moins tombé. Paul y fut soumis, et il n'en est pas moins arrivé au ciel. Que de personnes répètent autour de nous : Qu'il n'y ait plus de pauvreté! — Fermons la bouche à ces esprits chagrins, car un semblable langage est un blasphème. Disons-leur de notre côté : Qu'il n'y ait plus de bassesse d'âme! la pauvreté est dans la vie humaine le principe de biens innombrables, et sans la pauvreté la richesse est inutile. Ne calomnions ni l'une ni l'autre : la richesse et la pauvreté sont des armes qui nous serviront également, si nous le voulons, à conquérir la vertu. Le vaillant soldat, quelque arme qu'il ait entre ses mains, déploie toujours sa valeur; le lâche et le peureux, quelques armes qu'ils portent, en seront toujours embarrassés. Pour que vous ne doutiez pas de cette vérité, souvenez-vous de Job qui fut successivement dans la richesse et la pauvreté, et qui, se servant avec un courage égal de ces armes différentes, remporta toujours la victoire. Lorsqu'il était riche, il disait : « Ma porte a été ouverte à tout venant. » *Job.*, XXXI, 32. Lorsqu'il était dans la pauvreté,

il disait : « Le Seigneur me l'a donné; le Seigneur me l'a enlevé : qu'il soit fait comme il a plu au Seigneur. » *Job,* I, 21. Durant sa prospérité, il pratiqua l'hospitalité la plus généreuse : durant ses revers, il pratiqua une admirable patience. Vous aussi, êtes-vous riche? montrez une charité sans bornes. Etes-vous pauvre? montrez de la patience et de la fermeté. La richesse n'est pas en soi un mal, pas plus que la pauvreté; l'une et l'autre ne le deviennent que par la manière dont on croit devoir en user.

4. A nous donc de nous accoutumer à ne pas juger de la sorte les choses elles-mêmes et les œuvres de Dieu, et à rejeter la responsabilité sur le mauvais vouloir des hommes. Les richesses ne sauraient pas plus profiter aux âmes basses, que la pauvreté nuire aux âmes élevées. Reconnaissons les piéges qui nous environnent, et hâtons-nous de nous en éloigner; reconnaissons les précipices semés sous nos pas, et gardons-nous bien d'en approcher. Une des conditions les meilleures de sécurité consiste à éviter, non-seulement le péché lui-même, mais encore les circonstances, qui tout indifférentes qu'elles paraissent, nous exposent à tomber dans le péché. Le rire et les plaisanteries, par exemple, semblent ne pas constituer un péché formel; et pourtant ils conduisent à des péchés manifestes. En effet, du rire à des propos honteux, et des propos honteux à des actions honteuses, il n'y a souvent qu'un pas. D'autres fois, les plaisanteries et les rires conduiront aux disputes et aux insultes; les disputes et les insultes conduiront aux voies de fait et aux blessures; et celles-ci auront à leur tour pour conséquence le meurtre et l'homicide. Si donc vous voulez prendre le parti le plus sage, vous ne vous contenterez pas d'éviter les honteux propos, les honteuses actions, les voies de fait, les blessures et les homicides; vous vous tiendrez de plus en garde contre les rires intempestifs, les plaisanteries oiseuses, parce qu'ils sont souvent la racine de tous ces maux. De là ce mot de saint Paul : « Qu'aucune parole insensée, qu'aucune plaisanterie déplacée ne sorte de votre bouche. » *Ephes.*, v, 4. Quoique ces choses semblent en elles-mêmes de peu d'importance, elles peuvent nous mener aux plus fâcheuses extrémités. Un genre de vie plein de délicatesse ne paraîtra pas non plus, par cela seul, ouvertement condamnable, et néanmoins il engendre une foule de maux, l'ivresse, la fureur, la cupidité et l'injustice. Celui qui s'est accoutumé à une vie de somptuosité et de luxe, à charger son estomac de mets plus nombreux qu'il n'en saurait supporter, tombe nécessairement dans le vol, les rapines, la fraude et la violence. Ainsi, en renonçant à un genre de vie recherché et délicat, vous éviterez de tomber dans l'injustice, la rapine, l'ivresse, et dans une foule incalculable de maux; et vous trancherez dans sa racine tout principe de cupidité. C'est pour cela que Paul disait : « La veuve qui vit délicatement est morte, quoique vivante en apparence. » I *Timoth.,* v, 6.

Aller au théâtre, assister aux courses de chevaux, manier les dés, ne passe pas aux yeux d'un grand nombre de personnes pour un mal évident; cependant, c'est ordinairement la source de mille maux qui empoisonnent la vie. Les fruits de la fréquentation des théâtres sont la fornication, la luxure et toute sorte d'impuretés. Le spectacle des courses de chevaux est fécond en rixes, en injures, en coups, en outrages, en inimitiés profondes. Quant à l'amour du jeu, ce sont les blasphèmes, les pertes d'argent, la colère, les injures et une infinité d'autres choses encore plus déplorables qui en forment les conséquences. Ce ne serait donc pas assez que de fuir le péché, si nous n'évitions aussi les occasions, indifférentes en apparence, qui nous conduisent par degrés à toutes ces prévarications. Celui qui suit les bords d'un précipice, tremble, alors même qu'il n'y tombe pas; et il arrive que cette crainte suffit pour le renverser et l'y précipiter. Vous aussi, qui ne fuyez pas loin du péché et qui en côtoyez le bord, vous passerez votre vie dans la crainte, et vous y serez en outre souvent précipités. Vous considérez imprudemment la beauté de femmes qui ne vous appartiennent pas; quand même vous n'iriez pas jusqu'à l'adultère, par cela seul que vous formez un désir, vous en êtes, au jugement du Christ, réellement coupables; *Matth.,* v. 28, et il ne sera pas rare d'ailleurs que cette convoitise ne vous porte à exécuter le

crime lui-même. Tenons-nous donc le plus loin possible du péché. Voulez-vous être chaste? n'évitez pas seulement l'adultère; abstenez-vous encore de tout impur regard. Voulez-vous ne jamais prononcer de honteuses paroles? n'évitez pas seulement les paroles de ce genre; évitez encore tout rire et tout désir immodérés. Voulez-vous ne jamais verser le sang de vos semblables? évitez encore les querelles. Voulez-vous n'avoir rien de commun avec les excès de table? fuyez la mollesse, les mets recherchés; et arrachez le mal par la racine même.

5. C'est un piége bien dangereux qu'une langue sans retenue, et elle exige un frein bien puissant. Aussi le Sage a-t-il dit : « Ses propres lèvres sont pour l'homme un lien difficile à briser, et il est pris par les paroles de sa propre bouche. » *Proverb.*, VI, 2. C'est pourquoi, veillons sur notre langue avec encore plus de soin que sur le reste de nos membres; modérons-la, retenons-la; chassons de notre bouche tout propos injurieux et outrageant, médisant et honteux; et surtout brisons avec la funeste habitude des serments. C'est à ce sujet d'exhortation que la suite des idées nous ramène encore aujourd'hui. Hier, je m'étais promis devant vous de ne plus vous parler de ce précepte, parce que je vous en avais suffisamment entretenus les jours précédents. Cependant que faire? Tant que je ne vous verrai pas entièrement corrigés, je ne pourrai m'empêcher de vous adresser quelques avis. Paul lui-même, qui écrivait aux Galates : « Que personne désormais ne me suscite de tracas, » *Galat.*, VI, 17, paraît être depuis revenu à eux et leur avoir adressé la parole. Telles sont les entrailles d'un père que, tout en déclarant qu'il n'insistera plus, il insiste néanmoins jusqu'à ce qu'il voie ses enfants tout à fait corrigés. Avez-vous entendu ce que le Prophète nous disait aujourd'hui des serments : « Je portai mes yeux en arrière, raconte Zacharie, et j'ai regardé : et voilà que j'aperçus une faux qui volait dans les airs; et elle avait vingt coudées de long et dix coudées de large. Et elle entrera, poursuit-il, dans la maison de celui qui jure en mon nom, et elle portera la ruine au milieu de cette maison, et elle en renversera les pierres et le bois. » *Zach.*, V, 1-4.

Fuir l'habitude des serments.

Que signifient ces paroles? pourquoi le châtiment réservé aux personnes qui jurent apparaît-il sous la forme d'une faux et d'une faux volante? Afin que vous sachiez bien que la vengeance ne saurait être évitée, qu'on ne saurait échapper au supplice. Peut-être se déroberait-on à un glaive ailé; mais une faux qui vous atteint au cou et qui l'environne en guise de corde, personne ne saurait l'éviter : comme elle a d'ailleurs des ailes, quel espoir de salut nous restera-t-il? — Pourquoi renverse-t-elle les pierres et le bois? afin que le châtiment du coupable ne soit pas sans utilité pour les autres. Le coupable devant, après sa mort, être enseveli dans le sein de la terre, sa maison renversée et en ruines exhorte, par son seul aspect, les personnes qui passent et qui la considèrent, à ne pas ressembler au prévaricateur dans sa témérité, si elles ne veulent pas lui ressembler dans son supplice; cet aspect ne cesse d'élever contre son crime une voix accusatrice. La pointe de l'épée est moins douloureuse que celle du serment; le glaive donne moins sûrement la mort que ses coups. Celui qui jure habituellement, quoiqu'il semble vivre, est déjà mort : il a reçu le coup fatal. Il ressemble au patient qui, avant d'être sorti de la ville, d'être arrivé au lieu du supplice, d'avoir vu le bourreau prêt à le frapper, rend le dernier soupir au moment même où il franchit le seuil du prétoire.

Tenons bien compte de ces considérations, et n'exigeons pas de serments de nos frères. O homme, que fais-tu? C'est sur la table sacrée que tu exiges un serment! C'est là où repose le Christ immolé, que tu immoles toi-même ton frère! Les brigands n'assassinent que loin des lieux habités : et toi, tu égorges le fils sous les yeux de la mère, et tu te souilles d'un crime plus affreux que celui de Caïn. Caïn immole son frère dans un lieu solitaire, et la vie qu'il lui ravit n'est qu'une vie sujette à la mort; mais toi, c'est au milieu de l'église que tu donnes la mort à ton frère, et une mort qui doit être éternelle! Est-ce à recevoir nos serments que l'église a été destinée? Non, c'est à recevoir nos prières. Cette table, est-ce pour recevoir nos serments qu'elle a été dressée? C'est pour briser les liens de nos péchés et non pour les multiplier. Si rien ne vous arrête, respectez

au moins le livre qui doit donner sa consécration au serment. Cet évangile que vous tenez entre vos mains et sur lequel vous réclamez un serment, ouvrez-le; et après avoir entendu ce que le Christ vous y enseigne sur les serments, tremblez et retirez-vous. Que nous y enseigne-t-il donc? « Et moi je vous dis de ne jurer en aucune façon. » *Matth.,* v, 35. Et vous, de cette loi qui vous interdit les serments, vous en faites la consécration d'un serment! O sacrilége! ô folie! Vous ressemblez à un homme qui, pour accomplir un meurtre, réclamerait l'assistance du législateur même qui aurait condamné l'homicide.

Pour moi, je répands moins de gémissements et de larmes lorsque j'apprends la mort de quelques malheureux égorgés sur les grands chemins, qu'à la vue d'un chrétien s'approchant de cet autel, étendant les mains, touchant le livre des Evangiles et prononçant un serment. Oh! alors je frisonne d'horreur! Est-ce donc, je vous le demande, parce que vous éprouvez de l'inquiétude sur une somme d'argent, que vous donnez la mort à votre âme? quel profit si considérable en retirez-vous, que vous exposiez de la sorte votre âme et celle de votre prochain? Si vous êtes convaincu de la sincérité de cet homme, n'en exigez pas de serment : si vous savez qu'il ment, ne le mettez pas dans la nécessité de commettre un parjure. Mais, direz-vous, c'est pour être pleinement rassuré, que je réclame cette garantie. — Eh bien, c'est lorsque vous n'exigerez pas de serment que vous posséderez une entière sécurité. Rentré chez vous maintenant, vous sentirez continuellement le ver rongeur de la conscience, et vous vous direz en vous-même: N'ai-je pas en vain exigé ce serment? Ne constituera-t-il pas un parjure? Ne suis-je pas la cause de ce crime? — Si, au contraire, vous n'avez pas voulu de serment, de retour dans votre maison, vous goûterez une vive joie, et vous rendrez grâces à Dieu, en disant: Béni soit Dieu! je me suis retenu, je n'ai pas occasionné de serment inutile et sacrilége. Périsse l'or, périssent les richesses! et que notre gage de sécurité le plus précieux soit de n'avoir pas transgressé nous-mêmes la loi, de n'avoir pas obligé notre frère à l'enfreindre. Pensez au motif pour lequel vous n'avez pas exigé de serment, et vous ne désirerez ni d'autre dédommagement, ni d'autre consolation.

Il est des circonstances où, une querelle venant à s'élever, nous endurons noblement les outrages qui nous sont faits, et où nous répondons à celui qui en est l'auteur : Que pourrai-je vous faire? Un tel, qui s'intéresse à vous, me retient; c'est lui qui me lie les mains; — et il n'en faut pas davantage pour notre satisfaction. De même, quand vous serez sur le point de recevoir un serment de votre frère, contenez-vous, maîtrisez-vous, et parlez-lui en ces termes: Que pourrai-je vous faire? Dieu me défend d'accepter aucun serment; c'est lui qui en ce moment me retient. — Il n'en faudra pas non plus davantage pour le respect dû au législateur, pour votre propre sécurité, et pour inspirer à celui qui allait jurer, une crainte salutaire. En voyant combien nous redoutons d'exiger d'autrui un serment, il redoutera encore plus lui-même de jurer à tout propos. Quant à vous, après lui avoir parlé de la sorte, vous reviendrez chez vous rempli d'un inexprimable contentement.

Ecoutez donc le Seigneur lorsqu'il vous donne ses commandements, et il vous écoutera lorsque vous lui offrirez vos prières. Cette parole que vous aurez prononcée sera écrite dans le ciel; elle plaidera en votre faveur, au jour du jugement, et elle vous obtiendra le pardon de beaucoup de péchés. Que ce principe ne nous guide pas seulement en ce qui concerne le serment; mais suivons-le en toutes choses. Quand nous aurons à faire une action agréable à Dieu, laquelle pourra nous causer quelque dommage, ne nous bornons pas à considérer le dommage qui en résulte, considérons aussi la récompense que nous mériterons en nous proposant d'être agréables à Dieu. Par exemple, on vous a fait une injure : supportez-la noblement. Or vous la supporterez noblement si vous pensez non-seulement à cette injure, mais encore à la dignité de celui qui vous ordonne de la supporter, et si vous ajoutez à cette pensée la patience. Avez-vous fait l'aumône? ne pensez pas uniquement à la dépense qu'elle a entraînée, mais aussi au bien qui en est la conséquence. Avez-vous quel-

que perte d'argent à déplorer ? rendez grâces à Dieu, et ne vous arrêtez pas à la douleur que cette perte vous cause ; pensez de plus au profit que vous retirerez de ce sentiment de reconnaissance. Si nous réglons ainsi nos sentiments, loin d'être affligés par les maux qui nous arrivent, nous verrons les choses qui semblent les plus fâcheuses tourner à notre avantage. Les revers de fortune, les afflictions, les injures nous paraîtront plus aimables et plus désirables que les richesses, les plaisirs, les joies et les honneurs. Les événements les plus contraires aboutissant à notre bien, nous jouirons ici-bas d'un calme parfait, et nous posséderons après cette vie le royaume des cieux. Puissions-nous le mériter, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel la gloire, la puissance, l'honneur sont au Père de même qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SEIZIÈME HOMÉLIE.

Les habitants d'Antioche ayant été saisis d'une terreur subite, et songeant à quitter la ville, le gouverneur, instruit de ce dessein, paraît dans l'église et rassure le peuple : telle a été l'occasion de la présente homélie ; des serments et de ce mot de l'Apôtre : « Paul prisonnier pour Jésus-Christ. »

1. J'ai admiré la prévoyante sollicitude du gouverneur lorsque, à la vue de l'effroi qui s'emparait de la ville entière et qui inspirait à tous les habitants la pensée de prendre la fuite, il s'est présenté devant vous, et, par de rassurantes paroles, vous a ramenés à de meilleures espérances. Mais, d'un autre côté, j'étais saisi de confusion et de honte en pensant que vous avez eu besoin d'une parole étrangère pour vous rassurer, après les longs et nombreux entretiens que nous avions eus ensemble. J'aurais voulu que la terre s'entr'ouvrît sous mes pas pour m'engloutir, lorsque j'entendais un étranger vous adresser la parole, et tantôt calmer vos craintes, tantôt vous blâmer de vous abandonner à une faiblesse aussi intempestive et aussi insensée. Ce n'était pas à vous de recevoir de pareilles leçons : c'était plutôt à vous de servir de maîtres à tous les infidèles. Paul ne permettait même pas aux Corinthiens d'appeler leurs frères en jugement devant des infidèles ; I *Corinth.*, VI, 1 : et vous, après tant de paternelles exhortations, vous avez eu besoin de maîtres étrangers ; et il a suffi de quelques fugitifs et de quelques personnes familiarisées avec les verges, pour soulever une grande cité, et en entraîner les habitants dans la fuite ! De quels yeux regarderons-nous désormais les infidèles, si nous portons nous-mêmes à ce point la faiblesse et la lâcheté ? Quel langage emploierons-nous avec eux et comment leur persuaderons-nous de résister courageusement aux maux qui se présentent, après nous être montrés dans cette épreuve d'une timidité comparable à la timidité du lièvre ?

Et que pouvions-nous faire, dira-t-on ? ne sommes-nous pas des hommes ? C'est précisément pour cette raison, parce que nous sommes des hommes et non des brutes, qu'il ne fallait pas nous laisser abattre. Que les brutes soient effrayées par le bruit et le fracas, je ne m'en étonnerai pas ; elles n'ont pas la raison pour maîtriser la passion. Mais vous dont la nature est ennoblie par le jugement et la raison, comment vous abaissez-vous jusqu'à la timidité de la brute ? — Quelqu'un, poursuivra-t-on, est entré, annonçant l'approche menaçante des soldats. — N'importe, vous n'auriez pas dû vous laisser gagner par la frayeur : au lieu de vous occuper du messager, il fallait fléchir le genou, invoquer le Seigneur, gémir amèrement ; et le Seigneur aurait écarté ce danger. Pour vous, il ne s'agissait que d'une fausse nouvelle qui vous apprenait l'approche d'un corps de troupes ; vous courriez pour tout risque celui d'être privés de la vie présente. Mais lorsque des messagers multipliés apprirent au bienheureux Job les malheurs dont il était frappé, lorsqu'ils ajoutèrent au récit de ces malheurs celui de la perte beaucoup plus cruelle de ses enfants, sans laisser échapper une seule larme, un seul gémissement, le saint patriarche se mit aussitôt à prier et à

rendre grâces à Dieu. Imitez sa conduite. Viendrait-on vous annoncer que les soldats ont entouré la ville, qu'ils vont s'emparer de tous vos biens, recourez au Seigneur et répétez ces paroles : « Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a enlevés; qu'il soit fait comme il a plu au Seigneur. Que son nom soit béni dans tous les siècles. » *Job.*, I, 21.

Quoi! Job n'est même pas effrayé par tant de maux véritables; et c'est assez de maux imaginaires pour nous effrayer! Quel est donc notre mérite, si nous qui devrions braver la mort en face, nous sommes abattus de la sorte par une rumeur mensongère? Se laisser gagner par la frayeur, c'est se créer un péril sans réalité, une épouvante sans objet. Au contraire, conserver le calme et la sérénité d'esprit, c'est dissiper jusqu'aux craintes sérieuses. Voyez-vous le pilote, lorsque la mer est en furie, que les nuages se précipitent, que le tonnerre éclate dans les airs, que le désordre remplit le navire? pour lui, debout auprès du gouvernail, il s'occupe, sans agitation et sans crainte, de remplir son devoir et de prendre les meilleures mesures pour soustraire son vaisseau à la tempête qui le menace. Voilà encore le modèle que vous devez imiter. Saisissez l'ancre sacrée, la confiance en Dieu, et persévérez dans une fermeté inébranlable. « Quiconque écoute ma doctrine, disait le Sauveur, et ne la met pas en pratique, sera semblable à l'insensé qui bâtit sa maison sur le sable : la pluie étant venue, les fleuves ayant débordé, les vents s'étant levés et précipités avec fracas sur cette maison, elle s'est écroulée, et elle n'a plus formé qu'un amas de ruines. » *Matth.*, VII, 26, 27.

Vous le voyez : c'est le propre de l'insensé d'aboutir au renversement et à la ruine. Quant à nous, non-seulement nous avons imité la conduite de cet homme de l'Evangile, mais nous avons abouti à un résultat plus misérable encore. Si la maison de ce dernier s'est écroulée, ce n'est qu'après le débordement des fleuves, après des pluies torrentielles, après avoir soutenu la violence des vents. Nous, au contraire, sans avoir eu à supporter la violence des vents, le débordement des fleuves, l'abondance des pluies; sans avoir éprouvé aucun mal, sur un simple bruit, nous avons été renversés, et nous avons perdu le fruit de toutes nos réflexions précédentes. Dans quels sentiments pensez-vous en ce moment que je sois? Ne devrais-je pas me voiler la face? Ne devrais-je pas être couvert de confusion? Ne devrais-je pas rougir de honte? Si les instances de mes supérieurs ne m'y eussent obligé, je n'aurais point osé me lever et vous adresser la parole, tant votre pusillanimité avait répandu de ténèbres et de douleur sur mon âme! Maintenant même, je ne puis maîtriser mon esprit, tant je suis accablé d'indignation et de tristesse! Comment, en effet, n'être pas indigné? comment ne pas souffrir de voir qu'après les enseignements de la parole sainte, vous avez eu besoin de l'enseignement des Grecs pour vous exhorter et vous déterminer à résister fortement aux frayeurs dont vous étiez assiégés? A vous de prier le Seigneur de nous ouvrir la bouche, de nous inspirer la force de vous adresser la parole. Puissions-nous secouer tout sentiment de tristesse, relever notre âme de l'abattement où l'a jetée la honte dont nous a pénétré votre propre faiblesse!

2. J'ai entretenu assez au long, il n'y a pas longtemps, votre charité des piéges qui nous entourent de toutes parts, de la tristesse et de la crainte, du plaisir et de la douleur, et de cette faux volante suspendue sur la demeure des personnes habituées aux serments. Parmi ces divers sujets, je vous engagerai principalement à vous rappeler ce que nous avons dit de cette faux ailée, laquelle se précipite sur la maison où le serment retentit fréquemment, détruit les pierres et le bois dont elle est composée, et promène partout le ravage. *Zach.*, V, 1. Remarquez en même temps l'extrême folie qu'il y a à jurer sur l'évangile, et à faire subir au serment la loi même qui interdit les serments. Mieux vaut subir une perte d'argent que d'exiger un serment du prochain. En agissant ainsi vous procurerez au Seigneur une gloire qui lui est bien agréable. Lorsque vous pourrez tenir à Dieu ce langage : A cause de vous, Seigneur, je n'ai pas réclamé de serment d'un tel, quoiqu'il eût commis plusieurs larcins et plusieurs mauvaises actions,

soyez sûr qu'en retour de votre louable conduite vous serez récompensé magnifiquement, et dans la vie présente et dans la vie future. Ces vérités, exposez-les à vos frères, et conformez-y vous-mêmes vos actions. Ici, je le sais, nous nous conduisons avec plus de respect, et nous évitons toute mauvaise habitude. Mais ce que nous avons en vue, ce n'est pas seulement de pratiquer ici la sagesse, mais, après nous être formés ici à la retenue convenable, de l'observer au dehors, parce que c'est au dehors qu'elle nous est le plus nécessaire. Les gens qui vont puiser de l'eau, après avoir rempli leurs vases, ne les renversent pas dès qu'ils sont de retour à la maison : ils les posent au contraire avec toute sorte de précautions, de crainte qu'ils ne se vident et que leur peine n'ait été inutile. Suivons leur exemple, et rentrés chez nous, observons avec soin les conseils qui nous ont été donnés. Que si, après avoir ici rempli votre âme de sages avis, à votre retour vous trouvez le vase de votre esprit complétement vide et ne contenant plus la moindre partie de l'exhortation qui vous a été faite, vous n'aurez retiré absolument aucun avantage du soin avec lequel vous l'aurez écoutée. Ne me montrez pas l'athlète au milieu de la palestre; montrez-le-moi au fort de la lutte. Ne me parlez pas de la piété qui consiste à écouter : parlez-moi de celle qui se manifeste par les actions. Vous approuvez avec éloge ce que vous entendez; mais c'est lorsque vous êtes exposé à prononcer un serment, qu'il faudrait fidèlement vous en souvenir. Si vous observez avec zèle cette loi, j'offrirai à vos efforts, par mon enseignement, un but encore plus élevé.

C'était la seconde année des prédications de Chrysostome

Voici déjà la seconde année depuis le moment où j'ai commencé à entretenir votre charité; et je ne vous ai pas encore expliqué cent versets des saintes Ecritures. La cause en est que vous avez besoin d'apprendre de notre bouche ce que vous pourriez apprendre dans vos maisons et par vous-mêmes; en sorte que les questions morales absorbent la principale partie de nos discours. Il ne devrait pas en être pourtant ainsi : vous devriez former dans votre particulier et par vous-mêmes vos mœurs, et nous abandonner la tâche de vous exposer les sens et les enseignements de nos saints Livres. Si, à la rigueur, vous aviez besoin d'être instruits sur la première de ces choses par notre ministère, un seul jour nous suffirait largement. Les points dont il s'agit ne sont pas, en effet, des points douteux, obscurs, et qui exigent une démonstration spéciale. Une fois que Dieu s'est expliqué, il n'y a plus lieu aux sophismes. Dieu a dit : Vous ne jurerez pas. Ne me demandez pas compte de sa parole. C'est une loi royale : celui qui l'a portée en connaît les raisons. Si elle était sans utilité, il ne nous aurait pas fait cette injonction, il ne nous aurait pas imposé cette défense. Les chefs d'Etat décrètent des lois; et quoique ces lois soient quelquefois sans utilité, parce qu'elles sont faites par des hommes, lesquels ne discernent pas ce qui est utile aussi bien que Dieu, cependant nous ne laissons pas que de leur obéir. Que nous songions à prendre une épouse, à rédiger un testament, à acheter des esclaves, des maisons, des champs, ou toute autre chose, nous ne suivons pas en ces affaires notre seul caprice, mais nous suivons en tout les prescriptions légales. Nous ne sommes même pas les maîtres de disposer de nos biens selon notre volonté; il faut que nous subordonnions notre volonté à celle de la loi; et si nous allons contre les règles qu'elle a déterminées, nous rendons nos actes invalides et sans force. Aurons-nous donc tant de respect pour les lois humaines, et foulerons-nous ainsi aux pieds les lois divines? Comment défendrez-vous, je vous le demande, une pareille conduite? comment l'excuserez-vous? Dieu a dit : Vous ne prononcerez pas de serments. N'allez donc pas opposer par vos actes une loi à cette loi, et toutes vos actions et toutes vos paroles ne compromettront en rien votre sécurité.

3. Mais en voilà bien assez sur ce sujet. Nous terminerons ce discours en vous expliquant une des paroles qui vous ont été lues aujourd'hui. L'Apôtre commence en ces termes : « Paul, prisonnier pour Jésus-Christ, et Timothée, son frère. » *Philem.*, 1. Quel titre magnifique pour saint Paul que celui où il est question non d'honneurs et de puissance, mais de ses chaînes et de ses fers! titre magnifique en vérité! D'autres merveilles rehaussaient la grandeur de l'Apôtre;

il avait été ravi jusqu'au troisième ciel; il avait été transporté dans le paradis; il avait ouï des paroles ineffables; et cependant il n'allègue aucun de ces titres de gloire; sa captivité les éclipse tous; sa captivité l'entoure d'une auréole et d'une splendeur plus éclatante. Comment cela? Parce que les visions de Paul étaient des faveurs gratuites de la bonté du Maître, tandis que la captivité témoignait du courage et de la constance du serviteur. Or c'est le propre des personnes qui aiment, d'être beaucoup plus fières des souffrances qu'elles endurent pour l'objet de leur amour, que des bienfaits qu'elles en ont reçus. Jamais roi ne s'est glorifié de son diadème comme l'Apôtre se glorifiait de ses fers : et c'est avec raison. Le diadème n'est qu'un ornement pour le front qu'il entoure; les fers sont un ornement bien plus brillant, et en outre une garantie de sécurité. Le diadème a souvent livré la tête qui en était ceinte; il a produit une infinité de traîtres, et éveillé le désir de la royauté. Pendant la guerre cette parure exposerait à tant de périls, que les rois la déposent et la cachent. Ce n'est qu'après avoir quitté tout appareil royal qu'ils se jettent dans la mêlée, tant est redoutable le danger que la couronne appelle sur leur tête! Loin d'exposer le captif de Jésus-Christ à ces dangers, les fers produisent un résultat contraire : comme il doit combattre les démons, et livrer bataille aux puissances ennemies, il lui suffit de présenter les fers dont il est chargé pour repousser toute attaque.

Parmi les grands de la terre, on en voit prendre le titre de leur charge, non-seulement quand ils en exercent les fonctions, mais alors même qu'ils ne les exercent plus. Celui-ci se qualifie d'ex-préfet, celui-là d'ex-consul. A tous les titres de ce genre Paul se substitue celui-ci : « Paul, prisonnier. » Et certes, il en a le droit. Il ne faudrait pas juger par la nature des charges publiques, des vertus et des qualités de ceux qui les remplissent : ces charges s'obtiennent à prix d'argent, ou grâce à l'amitié et à la faveur. L'autorité que donnent les fers forme une preuve solide de la sagesse et de la fermeté de l'âme, c'est le signe le plus frappant de son attachement à Jésus-Christ. Les premiers de ces honneurs ne tardent pas à passer à d'autres personnes; les derniers n'admettent pas de succession.

Les fers ont illustré saint Paul.

Et remarquez-le bien; le temps qui s'est écoulé depuis la captivité de l'Apôtre jusqu'à nous, n'a servi qu'à rendre le nom de ce captif plus illustre. La mémoire de tous les consuls qui ont existé jusqu'à nous est ensevelie dans l'oubli; et leur nom même est ignoré de la multitude. Mais le nom du bienheureux Paul, de ce captif, est populaire parmi nous; il est populaire chez les barbares, il est populaire chez les Scythes et chez les Indiens. Vous auriez beau aller aux extrémités de la terre, ce nom y frapperait encore vos oreilles; en quelque lieu que vos pas vous conduisent, partout le nom de Paul vous apparaîtra porté dans toutes les bouches. Mais est-il vraiment surprenant que le nom du grand Apôtre soit connu sur la terre et sur la mer, puisqu'il est en honneur auprès des anges, auprès des archanges, auprès des puissances supérieures, auprès de leur roi lui-même, c'est-à-dire, de Dieu?

Quelles étaient donc, demanderez-vous ces chaînes qui ont procuré à ce prisonnier tant de gloire? N'étaient-ce pas après tout des chaînes de fer? — Oui, le fer était la matière de ces chaînes; mais l'Esprit divin leur avait communiqué une vertu admirable, en l'honneur du Christ pour lequel Paul souffrait cette captivité. O prodige! Les serviteurs ont été enchaînés, le Maître a été crucifié, et la prédication sainte fait chaque jour de nouveaux progrès; et les mesures qui devaient en arrêter la diffusion ne servent qu'à en augmenter l'éclat; et la croix, et les chaînes qui semblaient devoir être des stigmates d'ignominie, sont devenues des symboles de salut; et le fer qui charge les membres de l'Apôtre devient, sinon par sa propre nature, du moins pour la raison indiquée tout à l'heure, plus honorable à nos yeux que l'or du monde entier.

Mais ici une difficulté frappe mes regards : prêtez-moi une attention soutenue, et je vous exposerai cette difficulté, et je vous en donnerai en même temps la solution. Un jour ce même Paul comparaissant à la barre de Festus, lui adresse la parole pour se justifier des crimes dont les Juifs l'accusaient. Or, tout en lui racontant comment Jésus lui est apparu, comment une

voix céleste a frappé son oreille, comment il recouvra la vue qu'il avait perdue, comment il fut renversé contre terre et comment il se releva, comment il entra à Damas, véritable captif quoique sans entraves; tout en dissertant sur la loi et les prophètes, et en lui montrant que les livres de l'Ancien Testament avaient prédit toutes ces choses, l'accusé séduisit son juge, et peu s'en fallut qu'il ne le gagnât entièrement à sa cause.

4. Telle est l'âme des saints : Lorsqu'un danger les menace, ils n'examinent pas comment ils pourront en être délivrés, mais ils consacrent tous leurs efforts à gagner à la cause de la vérité leurs persécuteurs. Voyez ce qui se passe entre Paul et son juge. Paul vient pour se défendre lui-même; lorsqu'il se retire, son juge est gagné. C'est le juge lui-même qui l'affirme par ces paroles : « Peu s'en faut que tu ne me persuades de me faire chrétien. » *Act.*, XXVI, 25. C'est ainsi qu'il vous fallait agir aujourd'hui. Vous auriez dû prêter sujet au préfet de cette ville d'admirer votre grandeur d'âme, votre contenance pleine de calme et de dignité : il eût été à désirer que votre maintien lui eût servi d'enseignement, et que, au sortir de cette assemblée, il n'eût eu qu'à témoigner son admiration pour votre conduite, à lui décerner de justes éloges, et qu'il eût appris par expérience la différence qui sépare les chrétiens des gentils. Mais reprenons le sujet déjà commencé. Le juge ayant prononcé ces paroles : « Peu s'en faut que tu ne me persuades de me faire chrétien, » Paul répartit aussitôt : « Je voudrais bien, non superficiellement, mais du plus profond de mon cœur, que vous et tous ceux qui m'entendent, devinssiez chrétiens comme moi, à l'exception de ces chaînes. » *Act.*, XXVI, 29. Que dites-vous là, grand Apôtre? Dans votre *Epître aux Ephésiens*, vous tenez cependant ce langage : « Je vous conjure, moi captif pour le Seigneur, de mener une conduite digne de la destinée à laquelle vous avez été appelés. » *Ephes.*, IV, 1. « Pour cet Evangile, écriviez-vous à Timothée, je souffre jusqu'à être dans les chaînes. » II *Timoth.*, II, 9. Dans votre *Epître à Philémon,* vous preniez ce même titre, « Paul captif pour Jésus-Christ. » *Philem.*, 1. Dans une de vos discussions avec les Juifs, vous vous exprimiez en ces termes : « C'est à cause de celui qui est l'espérance d'Israël, que j'ai été chargé de ces chaînes. » *Act.*, XXVIII, 20. Vous disiez encore, écrivant aux Philippiens : « Plusieurs de nos frères, encouragés par mes liens, annoncent la parole sainte avec plus d'audace et d'intrépidité. » *Philipp.*, I, 14. Ainsi partout vous portez vos chaînes, partout vous nous montrez vos fers, partout vous revendiquez cette gloire; et, lorsque vous êtes traduit en jugement, lorsque vous devriez agir avec le plus d'indépendance, vous trahissez cette philosophie et vous dites au juge : « Je voudrais que vous devinssiez chrétien, à l'exception de ces fers. » S'il est beau de porter des fers, si l'exemple de la captivité inspire aux autres plus de confiance pour proclamer les vérités religieuses, c'est vous qui nous l'apprenez dans ces paroles : « Plusieurs de nos frères, encouragés par mes liens, annoncent la parole sainte avec plus d'audace et d'intrépidité; » *Philipp.,* I, 14; si ces choses sont incontestables, pourquoi, au lieu de vous glorifier de ces fers en présence du juge, faites-vous le contraire? — N'est-ce pas là cette difficulté dont je vous parlais il n'y a qu'un instant? En voici la solution immédiate.

Si Paul s'est conduit de la sorte, il ne l'a fait ni par faiblesse, ni par lâcheté, mais par l'inspiration d'une profonde et céleste sagesse. Je m'explique. En ce moment l'Apôtre s'adressait à un gentil, à un infidèle, à un homme qui ignorait notre religion. Il ne voulait pas lui présenter d'abord, pour le gagner, les aspects les plus effrayants; mais ce mot qu'il prononçait un jour : « J'ai agi avec ceux qui ne connaissaient pas la loi, comme si je ne la connaissais pas moi-même, » I *Corinth.*, IX, 21, il l'a mis ici en pratique. Si je lui parle de chaînes, de tribulations, se disait-il à lui-même, il retournera sur-le-champ en arrière, car il ne connaît pas la vertu des fers. Qu'il commence par devenir fidèle, qu'il goûte la prédication sainte, et il volera de lui-même ensuite au-devant de ces liens. J'ai entendu mon Maître qui disait : « Personne n'ajoute un morceau d'étoffe neuve à un vieux vêtement, car il emporterait la partie qu'il couvrirait, et la déchirure ne serait que

pire. On ne met pas non plus du vin nouveau dans de vieux vases, car les vases se briseraient. » *Matth.*, IX, 16, 17; *Marc.*, II, 21, 22; *Luc.*, V, 36, 37. Or l'âme de mon juge est ce vieux vêtement, ce vase usé : il n'a pas été renouvelé par la foi, il n'a pas été rajeuni par la grâce de l'Esprit divin; il est encore faible et terrestre; les biens de cette vie sont l'objet de sa sagesse; la figure de ce monde le ravit d'admiration, et il est épris de la gloire présente. Si donc il entend dire dès l'abord qu'à peine devenu chrétien il sera chargé de chaînes et environné de liens, une fausse honte, une fausse confusion l'éloigneront de la parole évangélique.

Voilà pourquoi l'Apôtre ajoute : « A l'exception de ces fers. » Ce n'est pas qu'il renie ses fers; loin de nous cette pensée, mais il condescend en ceci à la faiblesse de l'infidèle. Pour moi, il chérit et embrasse ses liens avec autant d'ardeur qu'une femme mondaine, ses bijoux. Comment cela? « Je me réjouis, s'écriait-il un jour, dans les maux que je souffre; j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ. » *Coloss.*, I, 24. « Le Christ, disait-il encore, vous a fait la grâce, non-seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui.» *Philipp.*, I, 29. Et ailleurs: «Nous nous glorifions dans les tribulations. » *Roman.*, V, 3. Si donc il se réjouit et se glorifie de ses épreuves, s'il les qualifie de don de Dieu, il est évident que s'il a tenu un autre langage devant son juge, c'est pour la raison que nous avons signalée. Ayant été mis dans la nécessité de se glorifier, il proclame une fois de plus la même doctrine. « Oui, s'écrie-t-il, je me glorifierai volontiers de mes infirmités, de mes besoins, des outrages, des persécutions et des chagrins que j'ai subis, afin que la vertu du Christ habite en moi. » II *Corinth.*, XII, 9-16. « S'il faut que je me glorifie, disait-il auparavant, je me glorifierai de ma faiblesse. » *Ibid.*, XI, 30. Dans le même chapitre, se comparant à d'autres, et faisant ressortir par cette raison sa prééminence, il s'exprime de la sorte : « Sont-ils les ministres du Christ? Dût-on me taxer de folie, je prétends l'être plus qu'eux. » *Ibid.*, XI, 23. Pour établir solidement sa supériorité, il ne s'autorise ni des morts qu'il a rappelés à la vie, ni des lépreux qu'il a guéris, ni des démons qu'il a chassés, ni de tout autre prodige semblable : savez-vous la raison sur laquelle il s'appuie? c'est, dit-il, qu'il a souffert des afflictions sans nombre. Après ces mots, « je prétends l'être plus qu'eux, » il énumère les divers genres d'épreuves qu'il a traversés. « J'ai été frappé au delà de toute mesure, je me suis vu souvent près de la mort, j'ai enduré la captivité, j'ai reçu des Juifs, à cinq reprises différentes, trente-neuf coups de fouet chaque fois. J'ai été battu de verges par trois fois; j'ai été lapidé une fois, j'ai fait naufrage trois fois ; j'ai passé le jour et la nuit au fond de la mer. » II *Cor.*, XI, 23-25.

Paul se glorifie de ses épreuves plutôt que de ses miracles.

Je ne suivrai pas l'Apôtre jusqu'au bout de cette énumération. C'est ainsi qu'il se glorifie en toute circonstance de ses tribulations, et qu'il exalte ce bonheur au-dessus de toute expression. N'en soyons pas étonnés, le spectacle qui nous découvre le mieux la puissance du Christ, c'est celui des apôtres triomphant de cette manière, à savoir : par les fers, les persécutions, les supplices et les maux les plus affreux. Le Christ leur avait du reste annoncé deux choses, l'agitation et le repos, les travaux et les couronnes, les sueurs et la récompense, un temps de tristesse et un temps de bonheur. Seulement il assigne à la tristesse la vie présente, et il réserve le bonheur pour la vie future; montrant par là qu'il ne trompe pas les hommes, et cherchant en même temps à alléger dans une certaine mesure le fardeau de nos misères. Celui qui trompe met toujours en premier lieu les promesses les plus riantes; ce n'est qu'ensuite qu'il est question des choses désagréables. Par exemple, ces fournisseurs d'esclaves qui font le métier de ravir à leurs parents des enfants en bas âge, ne vont pas leur parler de coups et de mauvais traitements; ils leur offrent, au contraire, des gâteaux, des friandises et tout ce qu'on aime à cet âge, afin que l'attrait séducteur de cet appât les conduise à la perte de leur liberté et à la plus horrible des conditions. Les personnes adonnées à la chasse et à la pêche prennent bien soin d'offrir pour appât à la proie qu'ils convoitent, la nourriture qui lui est la plus habituelle et la plus agréa-

ble, et d'en garnir les piéges qu'ils lui tendent. La tactique des séducteurs consiste donc à nous présenter d'abord des choses agréables, sauf à nous traiter ensuite de la façon la plus brutale; mais les personnes qui nous aiment et qui s'intéressent à nous observent une tactique opposée. Examinez la conduite des parents envers leurs enfants : elle est de tout point contraire à celle des misérables que nous citions tout à l'heure. Lorsqu'ils envoient leurs enfants en classe, ils leur représentent l'aspect du maître chargé de les instruire, ils les menacent du fouet, ils les remplissent de crainte. Le premier âge des enfants se passe de la sorte; c'est quand ils sont parvenus à l'âge d'homme, qu'ils sont comblés par leurs parents d'honneurs, de puissance, de richesses et de plaisirs.

5. Or c'est à la façon des parents les plus tendres, et non à la façon des recruteurs d'esclaves que le Seigneur nous a traités. La première chose qu'il nous a montrée est l'épreuve; il nous a donné les tribulations présentes comme autant de maîtres et de précepteurs, afin que, formés par elles, nous observions une grande modération, que nous pratiquions une patience inaltérable, que nous nous pénétrions de la plus pure sagesse, et que, arrivés à l'âge parfait, nous recevions en héritage le royaume des cieux. De la sorte, il commence par nous rendre capables d'administrer sagement son magnifique patrimoine; c'est ensuite seulement qu'il nous en livre la possession. S'il eût agi autrement, les richesses dont il nous aurait rendus les maîtres, n'eussent pas été un bienfait de sa part, mais un châtiment et une vengeance. L'enfant insensé et prodigue qui entre en pleine possession des biens de son père, ne tardera pas à être précipité du faîte de sa fortune, à cause de l'incapacité où il est de l'administrer comme il convient. S'il est au contraire sage, honnête, plein de modération et de vertus, par son administration habile il rendra son patrimoine plus riche et plus brillant. Telles sont les conditions auxquelles nous sommes forcément soumis. Lorsque nous aurons reçu le sens des choses spirituelles, lorsque nous serons tous parvenus à l'âge d'homme parfait, lorsque nous aurons atteint la mesure d'âge convenable, alors Dieu livrera entre nos mains tous les biens qu'il nous a promis. Mais, actuellement, il nous traite comme de petits enfants, et il emploie pour nous former les encouragements et les caresses.

Cet avantage n'est pas le seul que nous puissions retirer des épreuves; en voici un autre qui ne mérite pas moins d'être pris en considération. L'homme qui vit dans les plaisirs avec la perspective de les expier par un châtiment, ne saurait goûter une jouissance véritable, à cause des supplices à venir qui le menacent. Mais l'homme qui commence par les épreuves, pour jouir plus tard des biens promis, méprise les afflictions présentes elles-mêmes, à cause des récompenses à venir qu'il espère. En sorte que Dieu ne s'est pas seulement proposé notre sécurité en mettant les épreuves en première ligne, mais encore notre consolation et notre bien-être, l'espérance du bonheur qui nous est réservé nous élevant au-dessus des misères de ce monde et nous rendant insensibles à leur aiguillon. C'est la vérité que saint Paul proclamait et exposait dans ce passage : « Les afflictions si courtes et si légères de cette vie nous préparent dans l'éternité le poids d'une sublime et incomparable gloire, car nous considérons les choses qui ne se voient pas, et non les choses qui se voient. » II *Corinth.*, IV, 17, 18. L'Apôtre, en qualifiant de légères les tribulations, a égard non à la nature des maux de la terre, mais à l'attente des biens de l'éternité. De même que le marchand ne fait aucune attention aux ennuis de la traversée, soutenu qu'il est par l'espérance de ses bénéfices, de même que le pugiliste endure courageusement les blessures qui l'atteignent à la tête, en portant ses regards sur la couronne réservée au vainqueur; de même, si nous dirigeons nos regards vers les cieux et vers les biens qu'ils renferment, à quelques maux que nous soyons en butte, nous les souffrirons courageusement, et nous puiserons la constance nécessaire dans la douce espérance de la gloire à venir.

En nous retirant, emportons avec nous cette parole. Quoique simple et courte, elle contient de profonds et utiles enseignements. Celui qui

est dans la peine et dans la tristesse, y trouvera des consolations abondantes. Celui qui vit au sein du luxe et des plaisirs, y trouvera une énergique leçon. Lorsque, en présence de la table d'un festin, vous vous souviendrez de cette parole, vous penserez aussitôt à éviter l'ivresse et l'intempérance : cette sentence vous aura appris que nous devons être toujours prêts à combattre; et vous vous direz en vous-mêmes : Paul était dans les fers et dans les prisons, et moi je m'abandonnerais à l'intempérance, et il me faudrait une table délicate ! mais quelle indulgence prétendrais-je obtenir ?

Les femmes ne profiteront pas moins, au souvenir de cette parole. Celles qui aiment le faste et la parure, qui se couvrent entièrement de chaînes d'or, ne pourront s'empêcher, à mon avis, de prendre en dégoût ces ornements, dès qu'elles se rappelleront les chaînes de Paul, et elles s'empresseront de faire de ces dernières l'objet de leur préférence. Les ornements mondains ont été souvent la cause d'une infinité de maux : les dissensions domestiques, l'envie, la jalousie, la haine, voilà leurs rejetons. Mais les ornements dont se glorifiait l'Apôtre, ont expié les péchés du monde, mis en fuite le démon, rempli de frayeur les esprits du mal. C'est avec ses chaînes que Paul captif gagna le geôlier à la foi; c'est avec ses chaînes qu'il séduisit Agrippa, et qu'il conquit un grand nombre de disciples. Aussi disait-il : « Je souffre jusqu'à être dans les fers comme un criminel; mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée. » II *Timoth.*, II, 9. Comme il est impossible d'enchaîner un rayon de soleil, et de l'enfermer dans une chambre, ainsi il est impossible d'enchaîner la parole de la prédication sainte. Chose plus étonnante encore ! l'Apôtre était dans les fers, et sa parole avait des ailes; il avait pour demeure une prison, et sa doctrine parcourait d'un vol rapide la terre tout entière.

6. Pénétrés de ces vérités, n'allons pas nous laisser abattre par l'adversité; soyons au contraire, dans la tribulation, plus énergiques, plus inébranlables, « car la tribulation exerce la patience. » *Rom.*, V, 3. Ne nous lamentons pas des malheurs qui surviennent; en toutes choses rendons grâces à Dieu. Quoique nous ayons terminé la seconde semaine du jeûne, ne nous arrêtons pas à cette considération; ce n'est pas avoir rempli le devoir du jeûne que d'en avoir traversé le temps, mais de l'avoir traversé en menant une conduite irréprochable. A nous d'examiner si nous avons été plus fervents, si nous nous sommes corrigés de quelques défauts, si nous avons expié nos crimes. Pendant le carême, il est d'un usage général de se demander mutuellement combien de semaines on a consacrées au jeûne : et l'on entend l'un, répondre qu'il a jeûné deux semaines; un autre, trois; un autre, qu'il a jeûné durant tout le carême. Et quel avantage vous restera-t-il si vous arrivez au bout du carême, vides de bonnes œuvres ? Si l'on vous dit : j'ai jeûné toute la quarantaine; — répondez de votre côté : J'avais un ennemi, et je me suis réconcilié avec lui : j'étais accoutumé à médire, et j'ai cessé de le faire : j'étais accoutumé à jurer, et je me suis guéri de cette funeste habitude. Ce n'est pas la longueur de la traversée qui contribue au profit du marchand, mais l'abondance des marchandises et la multiplicité des affaires. De même, peu nous importera la durée du jeûne, si nous traversons ce temps avec indifférence, sans utilité et sans fruit. Si notre jeûne se borne à la privation de nourriture, les quarante jours écoulés, il n'en restera plus vestige : s'il consiste de plus dans l'éloignement du péché, lorsque le carême sera passé, ce fruit nous restera; nous en goûterons sans cesse les avantages, et dès ici-bas, avant même le royaume des cieux, nous recevrons une récompense des plus satisfaisantes. Celui qui vit dans l'iniquité, avant de subir les châtiments de l'enfer, est tourmenté par l'aiguillon vengeur de la conscience. C'est ainsi que le chrétien riche en mérites, avant même la couronne du ciel, jouira d'une incomparable félicité, et se bercera à bon droit de magnifiques espérances. De là ce mot du Sauveur : « Je vous verrai de nouveau, et vous serez dans la joie; et cette joie, personne ne pourra vous la ravir. » *Joan.*, XVI, 22. Parole bien courte, mais féconde en consolations.

Que signifie ceci : « Votre joie, personne ne pourra vous la ravir ? » Si vous possédez des ri-

chesses, bien des gens peuvent vous ravir les jouissances dont les richesses sont pour vous la source : ce sera un voleur qui percera votre mur, un esclave qui emportera le dépôt que vous lui aurez confié, l'empereur qui confisquera vos biens, un envieux qui vous poursuivra de ses calomnies. Possédez-vous la puissance? bien des gens peuvent encore vous ravir les jouissances qu'elle vous procure. D'abord, en même temps que s'évanouit la puissance, s'évanouissent les plaisirs qu'elle apporte; et puis bien des choses surviennent, pendant qu'on en jouit, lesquelles nous accablent d'inquiétudes et de soucis, diminuent d'autant notre félicité. Possédez-vous la force du corps? il suffit d'une maladie pour vous enlever ce sujet de contentement. Vous félicitez-vous de votre beauté et de votre jeunesse? la vieillesse qui s'avance à grands pas les flétrit et les ravit l'une et l'autre. Jouissez-vous d'une table recherchée? quand le soir arrive, il ne reste plus de trace de vos festins et de leurs plaisirs. La fragilité est le caractère des choses humaines : elles sont incapables de nous procurer un plaisir durable. Mais il en est tout autrement de la piété et de la vertu. Si vous faites l'aumône, nul ne pourra vous en ravir le mérite. Des armées, des princes, des calomniateurs innombrables, des fourbes vous environneraient de toutes parts, qu'ils ne réussiraient jamais à vous dépouiller du trésor qui vous est réservé dans les cieux : votre bonheur est au-dessus de toute atteinte. « Il a distribué ses biens, lisons-nous au livre des Psaumes; il les a donnés aux pauvres : sa justice demeure dans les siècles des siècles. » *Psalm.* CXI, 9. Il est facile de le comprendre; elle est confiée au trésor des cieux où l'on ne connaît pas les voleurs et leurs larcins, les brigands et leur audace, la rouille et ses ravages. *Matth.*, VI, 20. Si vous vous appliquez à de ferventes et longues prières, nul ne pourra vous priver du fruit que vous en attendez : la racine de ce fruit est dans le ciel, à l'abri de toute tentative et de tout dommage. Si vous rendez le bien pour le mal, si vous supportez avec égalité d'âme les propos injurieux, si vous bénissez celui qui vous outrage, ce seront pour vous autant de mérites inaltérables; personne ne vous en enlèvera la jouissance; et le souvenir de ces actions vous comblera, toutes les fois, d'un bonheur, d'une satisfaction et d'une volupté incomparables.

Mais si nous parvenions à nous abstenir des serments, si nous réussissions à soustraire notre langue à cette funeste habitude, c'est alors qu'au prix d'efforts de courte durée nous nous ménagerions une source de jouissances intarissables et sans fin. Du reste, ce serait à vous de donner aux autres à la fois la leçon et l'exemple; mais il faudrait qu'entre amis, entre esclaves, entre jeunes gens, vous vous instruisiez, que vous vous exhortiez et que vou vous encouragiez mutuellement. N'est-il pas vrai que, si l'on vous assurait autant de pièces d'or qu'il y aurait de personnes corrigées, vous déploieriez le plus grand zèle et vous ne cesseriez de prodiguer toute sorte de conseils, d'avis et de raisons? Or le Seigneur ne vous assure pas seulement une pièce d'or, ni vingt, ni cent, ni mille, il ne vous assure pas seulement, en récompense de vos soins, la possession de la terre entière, mais il vous destine un trésor plus précieux que l'univers, le royaume des cieux. Que dis-je? il ajoute encore à cette récompense une autre récompense. « Celui, dit-il, qui sépare l'élément précieux d'un élément vil, sera comme ma bouche. » *Jer.*, XV, 19. Quelle garantie plus honorable pourrions-nous désirer? Comment nous excuser et nous justifier si, après une telle promesse, nous demeurions indifférents au salut de nos frères? Quand vous voyez un aveugle sur le point de tomber dans un gouffre, vous lui tendez la main, et vous qualifieriez d'inhumain celui qui le laisserait périr : et quand vous voyez tous les jours vos frères se précipiter dans la déplorable habitude de jurer, vous n'oseriez pas proférer une seule parole! — Mais vous les avez repris une fois, et ils ne vous ont pas écouté. — Reprenez-les deux fois, trois fois, autant de fois qu'il le faut pour les persuader. Tous les jours Dieu nous parle, et, bien que nous ne l'écoutions pas, il ne cesse point de nous parler. Imitons, à l'égard du prochain, la sollicitude de Dieu à notre égard.

Si nous sommes les uns près des autres, si nous habitons des villes, si nous nous rassem-

blons dans les églises, c'est pour porter le fardeau les uns des autres, c'est pour nous corriger réciproquement de nos péchés. Les gens qui sont employés dans une même maison industrielle ne trafiquent pas tous des mêmes articles; néanmoins ils mettent tous en commun. Telle doit être notre manière d'agir. Quelque bien que nous ayons l'occasion de faire au prochain, n'hésitons pas, ne tardons pas à le faire. Livrons-nous à une sorte de trafic et de commerce spirituel, dont nous mettrons tous les fruits en commun, afin que, devenus les possesseurs de nombreuses richesses et d'un magnifique trésor, nous obtenions tous le royaume des cieux, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel la gloire est au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DIX-SEPTIÈME HOMÉLIE.

Des officiers envoyés par l'empereur Théodose, à savoir d'Ellebichus et de Césarius, pour rechercher les coupables impliqués dans l'affaire du renversement des statues.

1. C'est avec raison que nous avons tous aujourd'hui chanté d'une commune voix : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, qui seul accomplit des prodiges ! » *Psalm.* LXXI, 18. En effet, il s'est accompli des choses étonnantes et merveilleuses. Une ville entière, un peuple si nombreux sur le point d'être engloutis, de devenir pour jamais la proie des flots, et d'être détruits sans retour, Dieu en un seul moment les a mis à l'abri du naufrage. Rendons-lui grâces, non-seulement parce qu'il a apaisé cette tourmente, mais aussi parce qu'il a permis qu'elle se soit élevée; non-seulement parce qu'il nous a délivrés du naufrage, mais encore parce qu'il a permis que nous ayons été réduits à une telle extrémité, et que nous ayons couru un si grand péril. C'est Paul lui-même qui nous ordonne de rendre grâces en toute circonstance. Lorsqu'il nous dit : « Rendez grâces en toutes choses, » I *Thessal.*, v, 18, il parle du temps où le danger existe aussi bien que du temps où le danger est passé; car « à ceux qui aiment Dieu, toutes choses tournent à bien. » *Rom.*, VIII, 28. En conséquence, rendons grâces au Seigneur d'avoir mis fin à nos épreuves, mais ne les oublions jamais. Que des prières et des supplications continuelles, que des œuvres d'une profonde piété signalent notre conduite.

Dès le principe, lorsque tous ces malheurs, semblables à un bûcher ardent, projetaient les plus sinistres clartés, je disais que c'était le temps de prier et non celui de vous instruire. Or ce même langage, je le tiens aussi maintenant que ce redoutable incendie est éteint : je dis même que c'est encore plus aujourd'hui que précédemment le temps de prier. Voici en vérité le temps des larmes, le temps de la componction, le temps de l'affliction, et surtout de la ferveur et de la vigilance. Dans les épreuves que nous venons de traverser, la force même des choses nous modérait, pour ainsi parler, malgré nous, nous ramenait aux pratiques de la sagesse, et nous soutenait à un degré de piété plus haut que de coutume. En ce moment, le frein ayant été ôté, le nuage ayant disparu, il est à craindre que nous ne tombions dans une sorte d'apathie, et que le calme dont nous jouissons ne nous rende plus indifférents, et qu'on ne nous applique avec raison ce passage de l'Ecriture : « Lorsque le Seigneur les frappait, alors ils se mettaient à le chercher, ils revenaient à lui, et accouraient dès l'aurore se jeter à ses pieds. » *Psalm.* LXXVII, 34. Aussi Moïse donnait-il aux Juifs ce conseil : « Lorsque vous aurez mangé, que vous aurez bu et que vous serez rassasiés, souvenez-vous du Seigneur votre Dieu. » *Deuter.*, VI, 12, 13. Pour vous, la sincérité de votre conversion se prouvera par la durée de votre ferveur. Il ne manquait pas naguère de gens qui attribuaient votre zèle à la crainte des maux prêts à fondre sur vous. A vous maintenant de montrer la pureté de vos intentions, en persévérant dans ce même zèle. Tant qu'un enfant est soumis à l'autorité d'un gouverneur plein de sévérité, on ne s'étonnera pas de sa conduite sage et régulière, parce que l'on en trouve l'explication dans la crainte que lui inspire le gouverneur; mais si

ce même enfant, affranchi de ce joug, continue à se conduire de la même manière, alors tout le monde lui fera honneur de la sagesse qu'il a manifestée dans son jeune âge. Faisons-en autant de notre côté, persévérons dans notre piété, et notre conduite précédente n'en acquerra devant Dieu que plus de mérite.

Nous avons été dans l'attente des plus affreux malheurs : tous nos biens abandonnés au pillage, nos maisons livrées aux flammes avec leurs habitants, cette ville rasée de la face de la terre sans qu'il en dût rester le moindre vestige, le sol qu'elle occupe déchiré par la charrue, voilà les craintes qui nous obsédaient, mais qui ne se sont pas réalisées. Ce qu'il y a de plus admirable, ce n'est pas que Dieu nous ait délivrés de ce danger, mais qu'il nous ait comblés encore de bienfaits, qu'il ait rendu notre patrie plus illustre et qu'il se soit servi de cette épreuve et de ce malheur pour donner plus d'éclat à nos mérites. Comment cela ? je vais vous le dire.

Lorsque les officiers chargés par l'empereur de faire une enquête sur ce qui s'était passé, eurent formé ce redoutable tribunal, que tous furent appelés à venir y rendre compte des crimes audacieux qui avaient été commis, que chacun voyait sous divers aspects la mort suspendue sur sa tête, alors les solitaires qui habitent les crêtes des montagnes montrèrent l'héroïsme qui les distingue. Eux qui depuis tant d'années étaient renfermés dans leurs cavernes, sans être exhortés, sans être conseillés par personne, à la vue du sombre nuage qui pesait sur la ville, abandonnant leurs rochers et leurs cellules, accoururent ici de toutes parts, semblables à des anges descendus des cieux. Il fallait voir alors cette cité semblable elle-même à la cité céleste, quand ses rues étaient remplies de ces saints personnages, dont la seule présence servait de consolation à nos malheureux concitoyens, et les exhortait éloquemment à mépriser le désastre qui les menaçait.

Les solitaires venus de leurs montagnes implorent miséricorde pour la ville.

En les voyant, qui n'eût méprisé la mort; qui n'eût dédaigné la vie? Ajoutez à cela qu'ils ne craignaient pas d'aborder les juges, d'intercéder en faveur des accusés, et qu'ils étaient disposés à verser leur sang et à sacrifier leur tête pour arracher les prisonniers aux châtiments prêts à les frapper. Ils protestaient qu'ils ne se retireraient pas avant que les juges eussent pardonné au peuple de cette ville, à moins qu'on ne leur permît de se joindre aux coupables et d'aller avec eux trouver l'empereur. Nous connaissons, disaient-ils, la religion du maître du monde, la foi et la piété qui animent sa vie. C'est pourquoi nous prenons sur nous de le fléchir entièrement. Nous ne souffrirons pas que vous rougissiez le glaive de sang; nous ne vous laisserons pas abattre une seule tête. Si vous résistez à nos instances, alors nous mourrons nous aussi avec les condamnés. Les excès que vous leur reprochez sont bien odieux, nous en convenons, mais, si odieux qu'ils soient, ils ne sont pas au-dessus de la bonté de l'empereur. — On cite encore ce mot remarquable de l'un de ces courageux solitaires: Les statues qu'on avait renversées ont été replacées sur leur piédestal; elles ont recouvré leur première forme, en sorte que l'injure a été promptement réparée. Mais si vous mettez à mort l'image de Dieu même, comment remédierez-vous à ce mal? Comment rendrez-vous la vie aux suppliciés et réunirez-vous leur âme à leur corps? — Enfin, ils parlèrent longuement aux juges du procès que ceux-ci avaient instruit.

2. Qui ne serait ici frappé d'admiration? qui n'exalterait la belle conduite de ces hommes? Nous avons vu la mère de l'un des accusés, la tête nue, les cheveux en désordre, saisir le cheval d'un juge par les rênes, traverser ainsi la place publique et pénétrer dans le tribunal; et nous avons été tous, à ce spectacle, dans la stupeur, et nous avons tous admiré tant de tendresse et de grandeur d'âme! Eh bien, le spectacle que nous ont donné ces saints solitaires est encore plus admirable. Que cette mère fût morte pour son enfant, il n'y aurait là rien qui surprenne : l'empire de la nature est bien grand, et les élans de l'amour maternel ne connaissent pas de résistance. Mais ces solitaires n'avaient ni donné le jour aux accusés, ni protégé leur enfance : et des hommes qu'ils n'avaient jamais vus, dont ils n'avaient jamais ouï parler, avec lesquels ils n'avaient jamais eu de rapports,

qu'ils connaissaient uniquement par leur malheur, il les ont aimés au point que, s'ils eussent possédé une infinité de vies, ils les eussent volontiers offertes pour sauver ces infortunés.

N'allez pas me dire qu'ils n'ont pas été égorgés et qu'ils n'ont pas versé leur sang. Dites plutôt que la liberté dont ils ont usé envers les juges est la liberté dont seules peuvent user les personnes qui ne font aucun cas de leur vie, et que c'est dans cette pensée qu'ils sont accourus de leurs montagnes vers le tribunal. S'ils ne se fussent préparés à braver la mort quelle qu'elle fût, il leur eût été impossible de s'exprimer devant les juges avec tant de courage et de déployer une telle magnanimité. Ils passaient la journée entière, assis devant les portes du prétoire, prêts à arracher les condamnés aux mains des bourreaux. Qu'étaient devenus alors ces hommes couverts de manteaux, qui étalaient leur longue barbe, et qui portaient un bâton à leur main droite? Qu'étaient devenus ces philosophes infidèles, ces impurs cyniques, ces hommes pires par leur condition que les chiens admis près des tables, ces parasites qui font tout en vue de leur ventre? Ils avaient tous abandonné la ville, tous s'étaient enfuis, tous étaient allés se cacher au fond des cavernes; tandis que ces solitaires, montrant au grand jour leur philosophie par leurs actes, paraissent avec intrépidité, comme si nul danger ne menaçait la ville, sur la place publique. Les habitants de cette cité s'enfuient dans les montagnes et dans le désert; les habitants du désert accourent vers la cité, et prouvent par leur exemple la vérité que je ne cessais précédemment de vous répéter, à savoir, que l'homme vertueux n'a rien à craindre, même des ardeurs d'une fournaise. Telle est, en effet, la sublimité de l'âme où règne la philosophie, qu'elle est au-dessus de tous les événements soit fâcheux, soit agréables : ni ceux-ci ne l'amollissent, ni ceux-là ne l'abattent et ne la rapetissent; elle manifeste en toutes choses une égalité parfaite, et en toutes choses elle déploie son courage et son énergie. Quel est celui qui n'eût été dominé par les embarras de la conjoncture présente? Les personnes qui avaient joui parmi nous de la principale autorité, celles qui étaient revêtues des premières charges publiques, celles qui étaient comblées d'une immense fortune, celles qui possédaient un crédit considérable auprès de l'empereur, toutes quittent leurs demeures solitaires, et ne songent qu'à leur propre salut : qu'on ne leur parle ni de parenté, ni d'amitié; les gens qu'elles avaient connus autrefois, elles ne les connaissent plus en ce temps de désastre, et elles ne désirent pas moins en être méconnues elles-mêmes. Et des moines, des hommes pauvres, qui avaient pour toute fortune un manteau grossier, qui menaient le genre de vie le plus rude, dont l'existence était même ignorée peu auparavant, qui vivaient au milieu des montagnes et des forêts, obéissant à de sublimes sentiments, quand tout le monde est dans la consternation et dans l'effroi, paraissent, semblables à des lions, sur la place publique, et en un seul instant, sans qu'il soit besoin de plusieurs jours, mettent fin à cette calamité. Tels, de vaillants guerriers, avant même de joindre leurs adversaires, les forcent à fuir à l'heure du combat, par leur simple aspect et par le son de leurs voix; ainsi, il a suffi d'un seul jour à ces pieux personnages pour descendre de leurs montagnes, plaider votre cause, dissiper vos malheurs, et retourner ensuite dans leurs demeures.

Voilà la puissance de la philosophie que le Christ a apportée aux hommes! Et à quoi bon parler des riches, des personnes constituées en autorité? Les officiers chargés d'instruire l'affaire, et revêtus de la mission la plus élevée, ayant répondu aux religieux qui les suppliaient d'être cléments dans leur sentence, qu'ils n'étaient pas maîtres d'agir à leur gré; que s'il était téméraire et dangereux d'outrager l'empereur, il l'était tout autant de renvoyer impunis les accusés convaincus de ce crime; ces moines n'en furent pas moins les plus forts, et par l'énergie de leurs supplications, ils décidèrent les magistrats à user d'un pouvoir que ceux-ci n'avaient pas reçu de leur maître : quand les coupables eurent été découverts, ils parvinrent à obtenir des juges que, au lieu de prononcer une sentence irrévocable, ils les renverraient à la merci de l'empereur; ajoutant à cela qu'ils s'en-

gageaient eux-mêmes à arracher la grâce entière des condamnés, et à entreprendre le voyage nécessaire. Saisis d'une sorte de vénération pour une si belle conduite, et d'admiration pour des sentiments si élevés, les juges ne souffrirent pas qu'ils entreprissent une si longue route : ils déclarèrent qu'il leur suffisait de prendre note de leurs paroles; qu'ils retourneraient avec ces documents auprès de l'empereur, et qu'ils s'efforceraient de calmer le courroux du monarque : démarche dont nous attendons en ce moment l'issue.

En conséquence, pendant qu'on proclamait le jugement, ces hommes se présentèrent et tinrent un langage des plus admirables; ils implorèrent par écrit la clémence de l'empereur; ils lui parlèrent de la sentence qui avait été prononcée, et ils s'engagèrent à livrer leur propre tête, si ces conditions n'étaient pas observées. Les juges consignèrent ces déclarations par écrit et se retirèrent. Voilà ce qui environnera notre patrie d'une plus vive splendeur que ne le ferait la plus brillante couronne. Les événements dont Antioche vient d'être le théâtre, l'empereur va maintenant les connaître : il saura, et sa capitale et l'univers entier sauront, qu'il y a dans notre ville des solitaires animés d'un courage vraiment apostolique. A la simple lecture des lettres qu'ils ont écrites, l'armée entière admirera leur magnanimité, l'armée entière estimera bienheureuse notre ville, et aucune tache ne déparera notre réputation. Tout le monde apprendra que ces méfaits ont pour auteurs, non des enfants de cette cité, mais des hommes étrangers et perdus; et il suffira de la conduite de ces solitaires pour rendre témoignage des mœurs des habitants d'Antioche.

Ne vous abandonnez donc pas au découragement, mes bien-aimés; concevez plutôt de douces espérances. Si une confiance semblable a eu tant d'efficacité auprès des hommes, que n'obtiendra-t-elle pas du Seigneur? Servons-nous de ces exemples avec les gentils, lorsqu'ils oseront nous vanter leurs philosophes. Ce que nous voyons aujourd'hui est une preuve manifeste de la fausseté des belles actions qu'ils leur attribuent, aussi bien que de la vérité des vertus que nous attribuons à Jean, à Paul, à Pierre et à tous les autres grands hommes du christianisme. C'est parce qu'ils ont recueilli l'héritage de la piété des apôtres, que ces moines ont déployé le courage des apôtres; c'est parce qu'ils ont été élevés sous leurs lois, qu'ils ont reproduit leurs vertus. Ainsi nous n'avons pas besoin de livres pour établir la vertu des apôtres : les faits eux-mêmes déposent en leur faveur, et la conduite des disciples fait voir ce qu'ont dû être leurs maîtres. Nous n'avons pas besoin de discours pour convaincre les gentils de puérilité, et leurs philosophes de petitesse d'âme : les faits actuels, joints aux faits historiques, proclament que tout chez eux est fable, théâtre, hypocrisie.

3. Comme les moines, les prêtres de cette ville se sont conduits avec la même élévation de sentiments, et ont concouru à notre salut. L'un d'entre eux s'est transporté dans le camp, sacrifiant ses plus chers intérêts à la charité dont il était animé, et prêt à subir la mort, s'il n'eût réussi à fléchir le prince. Ceux qui étaient demeurés ici, non moins courageux que les solitaires, retenaient les juges de leurs propres mains, et ne consentaient à les laisser entrer qu'après en avoir obtenu une promesse favorable à l'issue du procès. Lorsqu'ils les voyaient inflexibles, ils montraient de leur côté une égale constance. Mais quand ils leur avaient arraché la réponse désirée, ils embrassaient leurs genoux et leurs pieds, et ils couvraient leurs mains de baisers, pratiquant de la sorte à un haut degré, une double vertu, une courageuse liberté et la mansuétude. Que leur confiance n'ait pas été entachée d'orgueil, ils le prouvaient, en baisant les genoux, en embrassant les pieds des juges. Que ces actions ne leur eussent été inspirées ni par la flatterie, ni par une bassesse servile, ni par un sentiment indigne d'une âme généreuse, leur conduite antérieure l'établissait suffisamment.

A ces biens, dont nous sommes redevables à la tourmente qui vient de se produire, ajoutons encore cette modération et cette douceur qui ont tout à coup transformé la ville en véritable monastère. Elle emprunterait moins d'éclat assurément aux statues d'or qu'on eût érigées sur la

place publique, qu'elle ne reçoit de lustre et de splendeur des magnifiques statues qu'elle vient d'ériger à la vertu, et des trésors qu'elle a tirés de son propre sein. Mais les décrets de l'empereur ont couvert notre patrie de tristesse. Que dites-vous là? au contraire, loin de vous accabler d'un insupportable fardeau, ils vous procurent de grands avantages. Qu'y a-t-il d'affligeant en tout ce qui s'est passé? que l'empereur ait fermé le lieu assigné aux danses; qu'il ait interdit l'accès de l'hippodrome; qu'il ait détruit et tari des sources d'iniquité? Plût à Dieu qu'elles n'eussent jamais été ouvertes! Ce sont elles qui ont permis aux racines du mal de se propager en cette cité; c'est de là que sortent ces personnes qui jettent du discrédit sur nos mœurs, qui vendent leurs voix aux gens passionnés pour la danse, qui leur abandonnent leur salut pour trois oboles, et qui bouleversent la société tout entière. Serait-ce là ce qui vous attriste, mes bien-aimés? C'est là plutôt un sujet de vous réjouir et de rendre grâces à l'empereur; car vous avez trouvé dans sa vengeance votre réforme, dans sa justice une leçon, dans son courroux un enseignement. Vous affligerez-vous parce que les bains publics ne sont plus ouverts? Ce n'est pas un mal intolérable, croyez-le, qu'on vous ramène, même malgré vous, d'un genre de vie efféminé, plein de mollesse et de relâchement, à un genre de vie convenable. Vous affligerez-vous de ce qu'il a dépouillé Antioche de sa dignité de métropole, et de ce qu'il ne lui permette plus de se parer de ce titre? Que vouliez-vous donc qu'il fît? Qu'il louât ce qui s'est passé et qu'il s'en montrât reconnaissant? Mais ne lui reprocherait-on pas de n'avoir pas manifesté son indignation, au moins en apparence? Ne voyez-vous pas les parents agir souvent de même envers leurs enfants, leur montrer un visage irrité et les repousser de leur table? Telle a été la conduite de l'empereur : il a porté contre nous une sentence; mais cette sentence, outre qu'elle nous atteint seulement à la surface, nous procure les plus précieux avantages.

Réfléchissez aux châtiments auxquels nous nous attendions, et à ce qui est arrivé; et vous comprendrez la bonté du Seigneur. Vous êtes attristés à cause du titre honorifique enlevé à la ville? Sachez en quoi consiste la dignité véritable d'une ville, et vous verrez que, si ses habitants ne la déshonorent pas, nul autre ne saurait la déshonorer. Ce n'est pas le titre de métropole, ce n'est pas la grandeur et la beauté des édifices, ce ne sont ni les nombreuses colonnades, ni les vastes portiques, ni les promenades spacieuses, ni le droit d'être nommée avant les autres, qui constituent la dignité, l'ornement et la sécurité d'une cité, mais la vertu et la piété de ceux qui l'habitent; de telle sorte qu'une cité à laquelle ces dernières conditions font défaut sera la dernière de toutes, quels que soient les honneurs dont elle ait été comblée par la faveur impériale.

Voulez-vous savoir quelle est la dignité de notre patrie; voulez-vous savoir quels sont les titres glorieux que nul ne peut lui ravir? je vais vous les exposer en toute vérité : puissiez-vous non-seulement les connaître, mais surtout vous en montrer dignes. Quelle est donc la gloire propre à notre patrie? « C'est à Antioche que, pour la première fois, les disciples du Christ furent appelés Chrétiens. » *Act.*, XI, 26. Voilà un honneur que ne revendiquera aucune des autres villes de la terre, que ne revendiquera pas Rome elle-même. Voilà ce qui donne à Antioche le droit de regarder en face tout l'univers : c'est son amour pour le Christ, la courageuse et mâle liberté dont elle a donné l'exemple. Désirez-vous rappeler encore une nouvelle dignité, un nouveau titre de gloire de notre patrie? Comme on était menacé d'une disette désastreuse, les habitants d'Antioche arrêtèrent que chacun selon ses ressources, enverrait des secours aux saints qui étaient à Jérusalem. *Act.*, XI, 28, 29. La charité au milieu de la disette, voilà le second titre de sa gloire. La circonstance dans laquelle nos pères se trouvaient ne resserra pas leurs entrailles, et la calamité dont on était menacé ne refroidit pas l'élan de leur générosité. C'est dans ce temps où tout le monde rassemble ce qui lui appartient, qu'ils donnent de leurs biens, non à des habitants de leur propre ville, mais aux habitants d'une ville éloignée. Voyez-vous leur foi dans le Seigneur et leur charité envers le prochain? Voulez-vous apprendre en-

Véritable dignité d'Antioche.

core un autre titre de gloire de cette cité?

Certains individus vinrent de la Judée à Antioche, et ils y troublaient la prédication de l'Evangile, et ils tâchaient d'y introduire les observances judaïques. Les fidèles d'Antioche ne supportèrent pas ces innovations en silence, ils ne les approuvèrent pas, mais, s'étant réunis et formés en assemblée, ils députèrent Paul et Barnabé vers Jérusalem, et ils donnèrent aux apôtres l'occasion de répandre sur toute la terre des croyances pures et affranchies des faiblesses judaïques. *Act.,* XV, 1-31. C'est là encore un titre de gloire pour notre patrie; c'est là une chose qui lui confère une supériorité réelle, et qui en fait une métropole véritable, non aux yeux de la terre, mais aux yeux même du Ciel. Toutes les autres dignités sont corruptibles et caduques; elles s'évanouissent avec la vie présente, quand elles ne prennent pas fin avant le terme de cette même vie, comme il est arrivé à certaines dignités dont vous étiez fiers. Pour moi, une ville dont les citoyens n'honorent pas le Seigneur est plus méprisable que le premier bourg venu, plus hideuse que la plus obscure caverne. Et pourquoi parlé-je d'une ville? afin de vous montrer avec la plus complète évidence que la vertu est le seul ornement des citoyens, sans vous dire un seul mot de quelque ville que ce soit, il me suffira de l'exemple du temple de Jérusalem, de cet édifice consacré au vrai Dieu et plus vénérable que toute cité, pour vous convaincre de ce que j'avance.

Les sacrifices, les prières, les cérémonies sacrées se succédaient dans ce temple : on y voyait le saint des saints, les chérubins, l'arche d'alliance, l'urne d'or, témoignages éclatants de la providence divine envers ce peuple privilégié; la voix des oracles célestes y retentissait sans cesse; les prophètes y étaient animés d'un souffle divin; le cachet de la sagesse divine, non pas de l'art humain, y était empreint; l'or y brillait sur les murs de toutes parts; les matières les plus précieuses jointes à une habileté exceptionnelle avaient fait de ce temple un monument unique sur la terre. Ce n'était pas seulement l'habileté de l'ouvrier, mais la sagesse de Dieu même qui avait contribué à en rehausser la beauté. Ce n'est pas de lui-même, ni par ses propres inspirations que Salomon forma le plan du temple de Jérusalem, et le mit à exécution : il avait reçu du Seigneur toutes ses instructions; c'est du ciel que le plan lui était descendu. III *Reg.,* VI. Et cependant ce temple si beau et si saint, dès qu'il servit à l'usage d'un peuple corrompu, tomba à un tel degré d'infamie et de mépris, il devint si profane, qu'avant la captivité, on l'appelait une caverne de brigands et un antre de bêtes féroces; et qu'après la captivité, il ne fut consacré qu'à des usages barbares, profanes et impurs.

Voulez-vous trouver, dans l'histoire des villes, un exemple semblable? Quoi de plus remarquable que Sodome et les cités voisines? Les maisons, les édifices, les remparts y étaient magnifiques; la contrée était riante et fertile, elle rappelait le paradis du Seigneur. L'habitation d'Abraham, au contraire, était dans les proportions les plus humbles et les plus exiguës; aucune défense ne la protégeait. La guerre s'étant élevée avec les rois de ce pays barbare, les villes dont nous parlons, en dépit de leurs fortifications, furent prises et renversées par les ennemis, leurs citoyens furent emmenés en captivité. Mais ces mêmes vainqueurs ne purent résister à l'attaque d'Abraham, l'habitant du désert, et cela se comprend : le patriarche possédait une force bien supérieure à celle qui résulte du nombre des troupes et de la solidité des murailles, il avait la piété.

Ne l'ignorez pas : si vous êtes chrétien, votre patrie n'est pas sur la terre. L'architecte et l'artisan de notre véritable patrie, c'est Dieu. Devinssions-nous les maîtres de l'univers, nous n'y serions que des pèlerins et des étrangers. C'est dans le ciel que nos noms sont inscrits; c'est là que nous jouissons véritablement du droit de citoyens. N'allons pas, sur les traces des petits enfants, dédaigner les grandes choses, et nous extasier devant les petites. Ce n'est pas la grandeur de la ville que nous habitons, c'est la vertu de l'âme qui fait notre gloire et notre sécurité. Que si vous persistiez à voir dans la grandeur de cette ville un titre de gloire, songez alors aux débauchés, aux gens efféminés et perdus de

mœurs, aux scélérats de toute sorte qui participeraient à cet honneur, et faites de cette dignité le cas qu'elle mérite. Mais non, telle n'est pas la vraie dignité de notre patrie : il est impossible d'en bénéficier à quiconque ne montre pas une vertu à toute épreuve.

Ne vous livrez donc pas à une douleur insensée : affligez-vous lorsqu'on aura ravi à votre âme sa véritable dignité, lorsque vous aurez commis l'iniquité, lorsque vous aurez offensé le souverain maître de toutes choses. Loin de nuire en quoi que ce soit à notre cité, les événements passés lui seront d'une utilité immense, si nous nous conduisons avec modération. La physionomie actuelle d'Antioche fait penser à la physionomie d'une femme libre, et aussi modeste que belle : la crainte l'a ramenée à des sentiments de convenance et d'honnêteté, tout en la délivrant des hommes déhontés qui ont osé commettre de pareils forfaits. Pourquoi nous tourmenter comme des femmes? J'ai entendu plusieurs d'entre vous qui s'écriaient, au milieu de la place publique : Malheur à toi, Antioche! Hélas, quel est ton destin? de quelle ignominie n'as-tu pas été couverte? — Et ces paroles me portaient à sourire à cause de la pensée puérile qui les inspirait. Tel n'est pas le langage qui nous sied aujourd'hui. Quand vous verrez des gens tout entiers à la danse, à l'ivresse, aux chants, aux blasphèmes, aux serments, aux parjures, aux mensonges, alors vous pourrez tenir ce langage : Malheur à toi, Antioche! Hélas, quel est ton destin? Mais si vous apercevez sur la place publique d'une ville quelques hommes au maintien sérieux, sage et mesuré, vous pouvez déclarer cette ville-là bienheureuse. Et qu'importe le petit nombre de ses habitants? ce ne sera jamais pour elle un sujet de gémir, quand ils auront avec eux la vertu; de même qu'on n'aura jamais lieu de se glorifier du grand nombre de ses habitants, lorsque le vice y règnera. « Les enfants d'Israël seraient-ils aussi nombreux que le sable de la mer, un petit nombre seulement sera sauvé, » disait le Seigneur; la multitude ne sera pas un titre à alléguer pour me fléchir. *Isa.*, x, 22; *Rom.*, ix, 27. Telle a été aussi la conduite du Christ. S'il a qualifié certaines villes de malheureuses, ce n'est pas à cause du petit nombre de leurs habitants, ni parce qu'elles n'étaient pas métropoles. Voici comment il pleure sur la ville infortunée de Jérusalem : « Jérusalem, Jérusalem, qui mets à mort les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés. » *Matth.*, xxiii, 37. Et que me fait à moi, je vous le demande, un nombre considérable d'habitants, s'ils vivent dans le vice? N'est-ce pas là, au contraire, une condition et une source de maux? D'où sont nés les malheurs que nous déplorons? ne sont-ils pas nés de l'indifférence, du mépris, de la malice des habitants d'Antioche? Est-ce que la dignité de notre patrie, la grandeur de ses édifices, sa qualité de métropole lui ont été de quelque avantage? Que si tous ces titres, loin de lui servir aux yeux du prince offensé, ont été considérés comme non avenus, ne croyez pas que ces mêmes titres nous soient de quelque utilité devant le maître des anges. En ce jour-là il ne nous servira de rien d'avoir habité une métropole, une ville aux vastes et nombreux portiques et remarquable sous plusieurs rapports de ce genre. Que dis-je, en ce jour-là? dès cette même vie quel profit retirerez-vous d'avoir pour patrie une métropole? Est-ce qu'il vous a été facile à cause de cela de relever une maison sur le penchant de sa ruine? est-ce que vous en avez recueilli quelque avantage? avez-vous réussi à chasser la tristesse, la maladie, à vous débarrasser de l'un de vos vices, en invoquant la noblesse de la ville où vous êtes établis?

Point d'enfantillage, mes bien-aimés; ne nous arrêtons pas aux sentiments du vulgaire : sachons bien en quoi consiste la dignité de notre cité, et ce qui en fera une métropole digne de ce nom. Si je parle ainsi, c'est que j'espère voir Antioche reprendre bientôt son premier éclat, et reparaître au rang exceptionnel qui lui convient. Je compte, pour cela, sur la bonté et l'humanité de notre empereur. Quant à vous, je désire, si mes espérances se réalisent, que vous n'en conceviez aucun sentiment de présomption et d'orgueil, et que vous ne vous en autorisiez pas pour exalter outre mesure votre patrie. Lorsque vous voudrez me vanter Antioche, ne me parlez ni de son faubourg de Daphné, ni de la hauteur

de ses innombrables cyprès, ni de ses nombreuses fontaines, ni de la multitude de ses habitants, ni de sa place publique couverte jusqu'à l'heure la plus avancée de promeneurs qui y conversent en toute sûreté, ni de l'importance de son commerce : ce sont là des avantages matériels et bornés à la vie présente. Parlez-moi plutôt de la vertu de ses citoyens, de leur douceur, de leur bienfaisance, de leurs pieuses veilles, de leurs prières, de leur modération et de leur sagesse : voilà comment il vous faut faire l'éloge de la ville. Ces vertus, si elles se trouvaient dans les habitants d'un désert, rendraient ce désert plus auguste que toute cité ; tandis que la plus grande de toutes les villes en deviendra la dernière, si de pareilles vertus sont ignorées de ses habitants.

Cette même règle que je vous recommande à l'égard des villes, suivons-la également à l'égard des hommes. Vous apercevez un individu remarquable par son embonpoint, d'une démarche imposante, d'une haute stature, et qui se distingue des autres par les belles proportions de son corps; ne lui accordez pas votre admiration avant d'avoir connu son âme. Jugeons des conditions de bonheur de nos semblables, non par la beauté de leur prestance corporelle, mais par la beauté de leur esprit. David était jeune et de petite taille ; et pourtant, tout petit et tout jeune qu'il était, sans armure aucune, il terrassa d'un seul coup une armée nombreuse, et la forteresse de chair qui la défendait : il n'eut besoin ni de la pointe de la lance, ni de traits, ni de glaive ; il lui suffit pour tout cela de lancer un caillou. De là cette sentence d'un sage : « Ne louez pas l'homme à cause de sa beauté, et ne haïssez personne à cause de son aspect. L'abeille est petite parmi les créatures ailées, néanmoins rien n'est aussi doux que le miel qu'elle élabore. » *Eccli.*, XI, 2, 3.

Tel est le langage que doivent nous inspirer les villes et les hommes ; telles sont les leçons de sagesse dont il faudrait nous entretenir les uns les autres. Aussi bien, ne cessons de rendre grâces à Dieu et pour le présent, et pour le passé; et conjurons-le avec instance de rendre promptement à ceux qui sont en prison, la liberté ; à ceux qui sont condamnés à l'exil, leur patrie. Ces infortunés sont, eux aussi, nos membres; comme nous, ils ont été le jouet des flots; comme nous, ils ont soutenu l'effort de la tourmente. C'est pourquoi, supplions le Seigneur de leur donner part, dans sa tendresse, au calme que nous goûtons. Ne dites pas : A quoi bon me préoccuper du reste? Je n'ai plus de danger à craindre; maintenant, périsse et meure qui voudra. N'irritons pas le Seigneur par un langage si méprisant. Affligeons-nous, au contraire, comme si notre propre sécurité était menacée, et prions Dieu de toute notre âme, pour accomplir cette parole de Paul : « Traitons ceux qui sont dans les chaînes, comme si nous étions nous-mêmes prisonniers, et ceux qui souffrent comme étant nous-mêmes dans un corps sujet aux souffrances. » *Hebr.*, XIII, 3. « Pleurez avec ceux qui pleurent, unissez-vous de cœur à ceux qui sont dans l'humiliation. » *Rom.*, XII, 15, 16.

Nous recueillerons de cette conduite les plus notables avantages. Une des choses qui sont le plus agréables au Seigneur, c'est notre empressement à partager les souffrances de nos frères. Elevons donc vers lui une commune prière, afin que, et pour le présent et pour l'avenir, il nous arrache aux châtiments que nous redoutons. Quels que soient les maux présents, ils sont supportables, et ils ont une fin; mais les tourments à venir sont à la fois inévitables et éternels. A la prière ajoutons la vigilance, afin de ne pas tomber désormais en de si grandes fautes; car ne nous le dissimulons pas, nous ne pourrions plus compter sur l'indulgence divine. Prosternons-nous aux pieds du Seigneur, et, soit ici, soit dès que nous serons rentrés dans nos maisons, parlons-lui en ces termes : Vous êtes juste, Seigneur, dans toute votre conduite vis-à-vis de nous. C'est en toute justice et en toute vérité que vous nous avez envoyé les épreuves auxquelles nous avons été soumis. Si nos péchés se dressent contre nous, accordez-nous, en l'honneur de votre nom, l'objet de notre demande; ne permettez pas que nous fassions de nouveau l'expérience de pareilles calamités; ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal; car à vous appartiennent la royauté, la puissance et la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DIX-HUITIÈME HOMÉLIE [1].

De la sédition dont il a été question précédemment; du jeûne, et de cette parole de l'Apôtre : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur. » *Philipp.*, IV, 4.

1. J'ai été frappé de la joie qui brillait sur le visage de plusieurs d'entre vous. Nous avons vaincu, se disaient-ils les uns aux autres; nous l'avons emporté : voilà déjà la moitié du jeûne passée. Ces fidèles, je ne les dissuaderai pas de se réjouir, mais non parce qu'ils ont accompli la moitié du jeûne. Qu'ils examinent plutôt s'ils sont venus à bout de la moitié de leurs péchés; et dans ce cas, qu'ils se réjouissent. Ce qui forme un juste sujet de plaisir, ce que nous nous proposons, ce qui est le but de tout le reste, c'est la réforme de nos vices, c'est de ne pas sortir du jeûne tels que nous y sommes entrés; c'est d'en sortir purifiés, dépouillés de toute habitude mauvaise : alors nous célébrerons convenablement la plus auguste des solennités. Si nous n'obtenons pas ce résultat, loin de retirer de l'observation du carême un avantage quelconque, elle nous exposera à une plus grave condamnation. Ne vous réjouissez donc pas de ce que nous sommes arrivés au milieu du jeûne; il n'y a rien en cela de remarquable : cherchons plutôt une raison de nous réjouir dans la pratique des bonnes œuvres, afin que, ce saint temps une fois écoulé, les fruits qu'il nous aura donnés brillent du même éclat.

L'utilité [2] de l'hiver se montre principalement après qu'il est passé : alors les moissons verdoyantes, les feuilles et les fruits, dont les arbres sont couverts, révèlent par leur simple aspect, les avantages que l'hiver a procurés à la nature. Qu'il en soit de la sorte en nous-mêmes. Durant le temps du jeûne, comme durant l'hiver, nous avons été favorisés de pluies fréquentes et abondantes, à savoir, d'une prédication non interrompue; nous avons reçu en nos cœurs la semence spirituelle, nous avons retranché les épines de la mollesse. A nous maintenant de persévérer et de conserver soigneusement ce que nous avons reçu : ainsi, le carême terminé, le fruit qui lui est propre paraîtra au grand jour, et les biens dont nous serons redevables au jeûne, nous feront penser avec plaisir au jeûne lui-même; et avec de pareilles dispositions, nous le saluerons sans peine à son nouvel avénement.

Il y a beaucoup de chrétiens, je ne l'ignore pas, assez pusillanimes pour s'inquiéter dès la première quarantaine de la quarantaine suivante. J'en ai entendu plusieurs disant qu'ils ne goûtaient pas de soulagement lorsque le jeûne, arrivé à sa fin, ne pesait plus sur eux, à cause de la perspective soucieuse de la suivante année. Dites-le-moi : est-il possible de porter la pusillanimité plus loin? Quelle en est donc la raison? C'est que l'époque du jeûne arrivée, au lieu de nous occuper sérieusement des dispositions de notre âme, nous le faisons consister uniquement dans l'abstinence de nourriture. Car si nous en retirions des avantages particuliers pour la réforme de nos mœurs, nous voudrions que chaque jour fût un jour de jeûne; nous en connaîtrions par expérience l'utilité précieuse, et comme la perspective du temps qui lui est consacré ne nous inspirerait aucune répugnance, nous le verrions approcher sans tristesse et sans anxiété. *Le jeûne ne consiste pas seulement dans l'abstinence.*

Celui qui est dans une disposition d'esprit raisonnable, et qui songe avant tout à s'occuper de son âme, ne saurait être affligé par aucune des choses d'ici-bas, et il ne cessera pas de jouir d'une satisfaction sans mélange. Au reste, cette vérité vous l'avez entendue proclamée par saint Paul dans ces paroles qu'il vous adressait aujourd'hui : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur; je vous le répète, réjouissez-vous. » *Philip.*, IV, 4. Je sais bien que ceci paraît à plusieurs d'entre vous impossible. Comment, disent-ils, concevoir qu'un homme soit dans une joie continuelle? Se réjouir n'est pas, il est vrai, chose difficile; mais il ne nous semble pas pos-

[1] Titre d'après Savilius : Homélie prononcée vers le milieu des jours consacrés aux jeûnes; de ce mot de l'Apôtre : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur. » De la sédition dont il a été question précédemment.

[2] Texte de Savilius et de quelques manuscrits : Même après que l'hiver est passé, on jouit des avantages qu'il procure; c'est alors surtout que ces avantages se manifestent.

sible que la joie se soutienne sans interruption. Une foule de cas se présentent où nous ne saurions nous dérober à la tristesse. C'est la perte d'un fils, d'une épouse, d'un ami qui nous était plus cher qu'un parent, d'une somme d'argent considérable; c'est encore un concours fâcheux de circonstances, un outrage qui porte atteinte à notre considération et nous blesse profondément, la famine, la peste, une injustice intolérable, les affaires domestiques, et en un mot une infinité d'autres sujets de peines, soit publics, soit particuliers, auxquels nous sommes exposés et dont on ne saurait donner une énumération complète. Comment, après cela, serait-il possible, poursuivent-ils, de se réjouir en toute occasion ? Et pourtant, ô hommes, c'est une chose possible, et si elle ne l'était pas, Paul ne l'aurait pas conseillée; il ne nous y aurait pas exhortés, lui qui était rempli d'une sagesse toute spirituelle. Voilà pourquoi je vous ai toujours dit, et je ne cesserai jamais de vous dire que vous puiserez ici des enseignements et des leçons de sagesse que vous n'apprendrez à l'école d'aucun autre maître. La joie et le plaisir, tout le monde les désire; c'est le but de toutes nos actions, de toutes nos paroles et de toutes nos démarches. Si le marchand entreprend de nombreuses traversées, c'est pour amasser une grande fortune; mais s'il court après une grande fortune, c'est pour en jouir à son aise, dès qu'il l'aura ramassée. C'est encore pour le même but que le soldat endure les fatigues de la guerre, que le laboureur se livre aux travaux des champs, que chacun exerce l'art qu'il s'est choisi. Pourquoi ambitionne-t-on la puissance, sinon pour arriver à une sorte de gloire? Pourquoi ambitionne-t-on cette gloire, sinon pour jouir ? Tel est, on s'en convaincra aisément, le terme vers lequel est dirigée chacune de nos actions : les yeux fixés sur ce but, nous cherchons tous de notre côté à l'atteindre par toute sorte de moyens.

Les richesses ne font pas le bonheur.

Mais si tout le monde aspire au bonheur, tout le monde ne saurait également y parvenir : tout le monde n'en connaît pas la véritable route. Ainsi un grand nombre en voient la source dans les richesses. Dans ce cas, aucun des hommes qui possèdent une grande fortune ne connaîtrait la tristesse. Or bien des riches néanmoins regardent cette vie comme insoutenable; et c'est assez qu'ils soient frappés par l'adversité pour qu'ils invoquent mille morts, et qu'ils soient les plus malheureux des hommes. Ne jetez pas les yeux, je vous en prie, sur leurs tables somptueuses, sur les flatteurs et les parasites dont ils sont assiégés: considérez plutôt les outrages, les calomnies, les dangers, les angoisses, les misères dont ce luxe est infailliblement le berceau. Ce qui est encore plus déplorable, c'est que, atteints par les vicissitudes humaines sans y avoir été préparés, ils ne savent ni les envisager avec philosophie, ni les supporter avec courage. Aussi, loin d'apprécier les maux à leur exacte et juste mesure, regardent-ils comme intolérables des maux légers en réalité, tout au contraire des pauvres qui jugent légers des maux intolérables, parce qu'ils les ont souvent envisagés de près. Ce n'est pas tant, en effet, la nature des choses que les dispositions de l'âme, qui déterminent à nos yeux la grandeur ou la petitesse des maux auxquels nous sommes en butte. Pour ne pas employer à ce propos des exemples capables de me conduire trop loin, je m'appuierai sur les événements accomplis parmi nous. Voici que tous les pauvres sont à l'abri de toute catastrophe, que le peuple est affranchi du danger, et qu'ils jouissent d'une sécurité sans mélange. Mais ceux qui étaient à la tête des affaires publiques, ceux qui entretenaient de nombreux coursiers, qui donnaient des jeux, et qui étaient honorés de plusieurs autres distinctions publiques, ceux-là ont maintenant une prison pour séjour; ils craignent pour leur tête, ils vont seuls expier peut-être les crimes dont toute la ville s'est rendue coupable; ils vivent dans une anxiété continuelle, et ils sont dans la situation la plus misérable, moins à cause de la grandeur des périls auxquels ils sont exposés, qu'à cause de la mollesse où ils avaient vécu jusqu'ici. Quelques-uns d'entre eux que nous exhortions et que nous animions à supporter noblement l'adversité nous disaient : Hélas ! nous n'avons jamais réfléchi sur ces choses, et nous ne savons pas mettre en pratique cette sagesse. Aussi avons-nous besoin de consolations abondantes.

2. Il y a des hommes qui voient dans la santé le secret du bonheur; ce qui n'est pas. Bien des gens, en effet, doués d'une excellente santé ont souhaité mille fois mourir, dans l'impuissance où ils étaient de supporter les outrages qui leur étaient faits. Pour d'autres ce sont les douceurs de la gloire, les insignes de la puissance, la possession des charges politiques, les flatteries de la multitude, qui leur semblent devoir donner un bonheur sans mélange; et pourtant il n'en est rien. Je parle des fonctions publiques; mais notre pensée s'élèverait-elle jusqu'à l'autorité suprême, que nous trouverions celui qui en est investi assiégé par des soucis sans nombre, esclave de chagrins d'autant plus considérables que le fardeau de sa responsabilité est plus accablant. Pourquoi rappeler les guerres, les batailles, les révoltes des barbares? Ne redoute-t-on pas souvent ceux-là mêmes qui vivent sous le même toit? Bien des rois, après avoir échappé aux mains de leurs ennemis, n'ont pu échapper aux mains de leurs propres gardes. Les inévitables chagrins dont les princes se trouvent assaillis sont aussi nombreux que les flots de la mer.

Mais si la royauté est elle-même incapable de mettre la vie humaine à l'abri de la douleur, comment sera-t-il possible d'y réussir? Aucune des choses de cette vie ne nous le permettra. Ce seul mot de Paul, cette parole si courte, si légère, nous fournira la clef de ce trésor. Il n'est pas besoin de plusieurs discours ni de longues démonstrations : pénétrons-nous bien de cette simple sentence, et nous trouverons la voie qui conduit au bonheur. L'Apôtre ne s'est pas contenté de dire : « Réjouissez-vous sans cesse; » il a déterminé sur-le-champ la cause de cette joie continuelle en ajoutant : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur. » *Philip.*, IV, 4. Celui qui se réjouit dans le Seigneur ne verra jamais sa joie troublée par les accidents de cette vie. Toutes les choses qui nous excitent à nous réjouir sont sujettes aux changements, aux vicissitudes et à la ruine : outre ce vice, elles ont encore celui d'être insuffisantes, alors même que nous les conservons, à nous remplir d'un bonheur suffisant pour tenir à distance et refouler dans l'ombre la tristesse qui surviendrait d'autre part. Or la crainte de Dieu nous présente ces deux avantages; indépendamment de la solidité et de la stabilité qui la caractérisent, elle produit une joie si vive que nous devenons insensibles à tout sentiment de tristesse. Celui qui craint le Seigneur comme il convient, et qui a mis en lui sa confiance, possède les racines du bonheur et la source de toute joie désirable. De même qu'une petite étincelle tombant dans l'immense Océan est bientôt éteinte, de même tous les chagrins qui tombent dans l'âme où règne la crainte de Dieu, y perdent comme dans un vaste océan de bonheur leur ardeur funeste et s'y abîment sans retour. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que, malgré la présence de choses propres à l'affliger, cette âme conserve toute sa joie. Si aucun sujet d'affliction ne se présentait, il ne lui serait pas malaisé de se maintenir dans ce calme continuel; mais lorsqu'une foule de causes nous poussent vers le chagrin, se montrer supérieurs à ces atteintes, vivre heureux, quoique assaillis de causes d'affliction, voilà ce qui étonne et confond. Personne n'aurait été surpris que les trois jeunes Hébreux fussent restés sains et saufs, s'ils eussent été éloignés de la fournaise de Babylone : ce qui frappait d'effroi les oppresseurs, c'était qu'après avoir été si longtemps environnés de flammes, ils en fussent sortis aussi intacts que s'ils ne s'en étaient pas approchés. Une observation semblable peut être appliquée aux saints : s'ils n'étaient en butte à aucune épreuve, nous n'admirerions pas la joie continuelle qu'ils ont en partage; mais il y a vraiment de quoi frapper d'étonnement et de quoi défier l'esprit de l'homme, dans cette disposition d'âme qui les rend plus souriants au milieu des flots dont ils sont agités, que les personnes entourées d'un calme parfait.

Qu'il ne soit pas possible de trouver, hors des conditions énoncées, un homme en possession d'un bonheur sans mélange, nous venons de le montrer clairement. Que le fidèle ne puisse être privé de la joie continuelle qui est son partage, je m'efforcerai de vous le prouver d'une manière plus complète, non-seulement pour vous instruire sur ce point, mais surtout

Le fidèle jouit d'un bonheur sans mélange.



pour que vous aspiriez à cette vie exempte d'inquiétudes.

Supposez un homme n'ayant rien à se reprocher à soi-même, animé d'une bonne conscience, soupirant après les biens à venir, attendant avec confiance la réalisation de ses magnifiques espérances: comment cet homme, je vous le demande, sera-t-il accessible à la tristesse? La mort passe pour le plus horrible de tous les maux : eh bien, la perspective de la mort, bien loin de l'affliger, est au contraire pour lui un motif de se réjouir; car il voit que la présence de la mort le délivrera de ses épreuves, et qu'elle sera le suprême effort qui le mettra en possession des couronnes et des prix réservés aux athlètes de la piété et de la vertu. Ses enfants seront-ils victimes d'une mort prématurée? il supportera noblement le coup, et il répétera les paroles de Job : « Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a enlevés : qu'il soit fait comme il a plu au Seigneur, et que son nom soit béni dans tous les siècles! » *Job.*, I, 21. Si la mort de ses enfants est incapable de le rendre malheureux, à plus forte raison, la perte de la fortune, les injures, les accusations, les calomnies ne s'élèveront-elles pas jusqu'à cette âme grande et généreuse. Il en sera de même de la douleur corporelle; on frappait les apôtres de verges, et les apôtres n'en éprouvaient aucun sentiment de tristesse. C'est là une chose vraiment remarquable; mais ce qui l'est encore bien davantage, c'est qu'au lieu d'en être attristés, ils trouvaient dans les supplices auxquels on les soumettait un nouveau sujet de joie, et qu'ils revenaient de l'assemblée devant laquelle ils avaient comparu, heureux d'avoir été jugés dignes de subir pour le nom du Christ quelque outrage. *Act.*, V, 41.

Le chrétien dont nous parlons est-il donc en butte à l'outrage et aux mauvais traitements? que lui importe? le Christ lui a appris à se réjouir au milieu des injures. « Réjouissez-vous, disait-il, et tressaillez de joie, lorsqu'on tiendra contre vous, à cause de moi, toute sorte de propos méchants et mensongers : votre récompense sera grande dans les cieux. » *Matth.*, V, 11, 12. Ce même chrétien est atteint par la maladie? mais ne connaît-il pas ce conseil et cette parole de l'Ecriture : « Dans la maladie et dans la pauvreté, conservez toujours votre confiance en Dieu; car, de même que l'or est purifié par le feu, les hommes de bien sont purifiés au creuset de la tribulation. » *Eccle.*, II, 4, 5. Puis donc que la mort, les pertes de la fortune, les maladies corporelles, les injures, les mauvais traitements, et autres choses semblables, loin de réussir à le rendre malheureux, augmentent au contraire son bonheur, quelle raison aura-t-il jamais de s'abandonner à la tristesse?

Mais quoi! dira-t-on, est-ce que les saints ne souffraient pas? N'avez-vous pas entendu cette parole de Paul : « Une grande tristesse et une douleur incessante remplissent mon cœur? » *Rom.*, IX, 2. — Et voilà ce qui est vraiment admirable, que la tristesse devienne pour lui un bénéfice et que la douleur aboutisse à la joie. De même que les verges l'inondaient de joie au milieu des souffrances, de même la tristesse qui le tourmentait lui préparait ses splendides couronnes. Voici encore une chose non moins surprenante : non-seulement les inquiétudes, mais encore les joies du monde, ont les conséquences les plus déplorables; tandis que, dans l'ordre spirituel, c'est tout le contraire, et que non-seulement la joie, mais aussi la tristesse nous obtient un précieux trésor. Comment cela? Je m'explique : Un mondain se réjouira à la vue d'un ennemi dans l'infortune, et cette joie suspend sur sa tête un terrible châtiment : un autre, au contraire; s'affligera à la vue de son frère tombé, et ce sentiment pénible attirera sur lui, de la part du Seigneur, une bienveillance particulière. Voyez-vous maintenant combien la tristesse selon Dieu l'emporte sur la joie selon le monde en excellence et en avantages? C'est ainsi que Paul s'attristait sur ceux de ses frères qui étaient dans le péché et qui ne croyaient pas aux promesses divines; et c'est ainsi qu'une telle tristesse lui a valu une abondante récompense.

Pour m'expliquer avec encore plus de clarté et pour vous convaincre de la vérité de cette proposition, en apparence paradoxale, que les larmes soulagent souvent l'âme dans ses afflictions, et allégent la conscience du fardeau qui l'accable, ne voyez-vous pas des femmes qui,

après avoir perdu leurs enfants chéris, seraient brisées et conduites au tombeau, si on les empêchait de se livrer aux larmes, aux gémissements et aux regrets; et qui s'étant abandonnées à toutes ces démonstrations de tristesse, y trouvent une sorte de soulagement et de consolation? Serait-il d'ailleurs étonnant que les femmes nous offrent ce spectacle, quand nous voyons le Prophète nous l'offrir lui-même? Aussi disait-il fréquemment : « Laissez-moi pleurer amèrement; ne m'empêchez pas de pleurer la ruine de la fille de mon peuple. » *Isa.,* XXII, 4. Les larmes et la tristesse sont donc plus d'une fois une source de consolations. Et s'il en est ainsi dans les choses de la terre, cela est surtout vrai dans les choses spirituelles. De là ce mot de l'Apôtre : « La tristesse selon Dieu a pour conséquence la pénitence, qui nous donne et nous assure le salut. » II *Corinth.,* VII, 10. Cette pensée vous semble peut-être obscure, mais voici l'enseignement qui en ressort : Si vous vous affligez au sujet des biens de la fortune, cela ne vous servira de rien; si vous vous affligez au sujet de la maladie, au lieu d'en retirer quelque avantage, vous ne ferez qu'augmenter le danger de votre état.

3. Combien en ai-je entendu s'accusant eux-mêmes après une expérience de ce genre, et s'écriant : Qu'ai-je gagné à me désoler? je n'ai point recouvré ce que j'avais perdu, et je me suis causé à moi-même une peine nouvelle. Mais si le péché est le sujet de votre tristesse, en même temps que vous l'effacez, vous goûtez de profondes jouissances. Si vous pleurez sur vos frères tombés, en même temps que vous y puisez vous-même de la consolation et de la force, vous gagnez vos frères; et ne leur fussiez-vous d'aucune utilité, vous n'en mériteriez pas moins une précieuse récompense. Et pour vous bien convaincre que les larmes répandues sur nos frères tombés, alors même qu'elles seraient sans résultat, nous enrichissent de mérites, écoutez ces paroles d'Ezéchiel, ou plutôt de Dieu même qui parlait par sa bouche. Il avait condamné Jérusalem à la destruction, il avait voué ses édifices et ses habitants au fer et au feu; cependant il dit à l'un de ses serviteurs : « Placez un signe sur la face des hommes qui pleurent et qui gémissent. » *Ezech.,* IX, 4. Peu après il donne l'ordre fatal en disant : « Commencez par ceux qui me sont consacrés; » *ibid.,* 6; mais il avait dit auparavant : « Quant à ceux qui sont marqués d'un signe, ne les touchez pas. » *Ibid.* Pourquoi cela, dites-moi? C'est que, malgré leur impuissance, ils gémissaient sur les crimes commis, et qu'ils les déploraient.

Ailleurs ce même Dieu adresse d'amers reproches aux Juifs qui, tout entiers à la volupté et aux plaisirs de la table, livrés à toute sorte d'excès, voyaient leurs concitoyens emmenés en captivité, sans prendre part à leur douleur et à leur tristesse; parce que, dit le Seigneur, « ils sont restés insensibles à la ruine de Joseph, » c'est-à-dire, de tout le peuple. *Amos.,* VI, 6. « Celle qui habite Amon, dit-il encore, n'est pas sortie pour pleurer sur la maison voisine de la sienne. » Quand même nos frères seraient justement frappés, le Seigneur veut que nous nous unissions à leur peine, et non que nous en fassions le sujet d'une joie insultante. Si moi qui châtie, semble-t-il nous dire, je ne trouve aucun plaisir dans ce châtiment, si l'exercice de la vengeance ne me procure aucune volupté, car je ne veux pas d'une volonté véritable la mort du pécheur, *Ezech.*, XVIII, 23, il vous faut de votre côté imiter votre maître, et gémir de ce que le pécheur me fournit la raison et l'occasion d'une juste vengeance.

Ainsi donc la tristesse selon Dieu est pour nous la source de grands avantages. Mais si les victimes sont plus heureuses que leurs bourreaux; si le fidèle est plus heureux malgré ses épreuves que l'infidèle au milieu de sa prospérité; si ceux qui pleurent sont plus heureux que ceux qui se réjouissent, d'où pourra nous venir la tribulation? C'est pourquoi il ne faut déclarer personne heureux, sinon celui qui l'est selon Dieu. L'Ecriture ne donne pas à d'autres cette qualification. « Bienheureux, dit-elle, l'homme qui ne fréquente pas la société des impies. *Psalm.* I, 1. — Bienheureux celui que vous-même, Seigneur, aurez instruit, et à qui vous aurez enseigné votre loi. *Psalm.* XCIII, 12. — Bienheureux ceux qui sont purs dans leurs voies. *Psalm.* CXVIII, 1. — Bienheureux tous ceux qui mettent

en lui leur confiance. *Psalm.* II, 13. — Bienheureux le peuple qui a pour maître son Dieu. *Psalm.* XXXII, 12. — Bienheureux celui que ne condamne pas sa conscience. *Eccli.,* XIV, 2. — Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur. *Psalm.* CXI, 1. — Bienheureux ceux qui pleurent, disait de son côté le Sauveur; bienheureux les humbles, bienheureux les pacifiques, bienheureux ceux qui sont doux, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. » *Matth.,* V, 3-10. Vous le voyez : nulle part la loi de Dieu n'attribue le bonheur à la richesse, à la noblesse, à la possession des honneurs : elle en fait l'apanage exclusif de la vertu.

En effet, le but que nous devons nous proposer en tout ce que nous avons à faire, c'est la crainte de Dieu. Si nous commençons par en enfoncer la racine bien avant dans nos âmes, non-seulement la prospérité, les honneurs, la puissance, les charges publiques, mais encore les injures, les calomnies, les outrages, les traitements ignominieux, les tortures, toutes choses en un mot, nous procureront des fruits de bonheur. Les racines des arbres sont amères, mais les fruits auxquels elles donnent naissance sont agréables : c'est ainsi que la tristesse selon Dieu nous pénètre des sentiments de la plus douce joie. Ils savent, tous ceux qui ont souvent prié avec abondance de larmes, quelles consolations en sont le fruit, quelle pureté y gagne la conscience, et avec quelle vivacité d'espérances on se relève.

Comme je ne cesse de vous le répéter, c'est moins de la nature des choses elles-mêmes que de notre esprit que résulte la tristesse ou la joie dont nous sommes remplis. Par conséquent, dès que nous aurons mis notre esprit dans les dispositions convenables, nous serons assurés d'une inaltérable joie. La principale cause du bon ou du mauvais état du corps ne consiste pas dans la nature de l'air, ni dans l'influence des agents extérieurs : elle consiste surtout dans la constitution du corps lui-même. Or telle est la condition de l'âme; condition plus énergiquement accusée, parce que le corps a ses lois auxquelles il est forcément soumis, tandis que l'âme dépend entièrement de sa volonté. Voilà pourquoi Paul, malgré des maux sans nombre, malgré les naufrages, les guerres, les persécutions, les embûches, les attaques des brigands, et une foule d'autres périls dont la parole ne saurait donner une complète énumération, voilà pourquoi, dis-je, Paul qui voyait tous les jours la mort de près, au lieu de se lamenter et de se plaindre, se réjouissait et se glorifiait hautement : « Maintenant, s'écriait-il, je me fais gloire de mes souffrances, et j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ. » *Coloss.,* I, 24. « Nous nous glorifions, non-seulement de ceci, disait-il ailleurs, mais encore de nos tribulations. » *Rom.,* V, 3. Or se glorifier de la sorte, c'est le sentiment du bonheur à son plus haut degré.

4. Désirez-vous le bonheur? ne recherchez ni la fortune, ni la santé du corps, ni la gloire, ni la puissance, ni les plaisirs, ni une table raffinée, ni des vêtements de soie, ni de riches campagnes, ni des maisons brillantes et somptueuses, ni rien de semblable. Embrassez la philosophie qui est selon Dieu, exercez-vous à la vertu; et aucune des choses, soit présentes, soit à venir, ne sera capable de vous affliger. Que dis-je, de vous affliger? vous trouverez au contraire un sujet de joie dans les causes qui affligent le reste des hommes. Lorsque nous souffrons les fouets, la mort, la perte de nos biens, les accusations calomnieuses, les mauvais traitements pour notre Dieu, et que ces maux n'ont pas d'autre principe, ils remplissent notre âme d'un bonheur sans mesure. Nul n'aura le pouvoir de nous rendre malheureux, si nous ne faisons nous-mêmes notre malheur; et nul n'aura non plus le pouvoir de nous rendre heureux, si avec l'aide de la grâce divine, nous ne faisons nous-mêmes notre bonheur. Du reste, je veux vous prouver par les événements tout récemment accomplis au milieu de nous, et non par des événements anciens, que celui-là seul est heureux qui craint le Seigneur.

Quand notre patrie était menacée d'une ruine complète, aucun des habitants distingués par leur richesse, leur noblesse et leur rang, n'osa paraître en public; tous restèrent à l'écart et s'enfuirent. Mais les hommes qui craignaient



Dieu, ceux qui passaient leur vie dans les monastères, ceux-là ne craignirent pas d'accourir, et ils éloignèrent par leur présence tout danger. Ils étaient si loin d'éprouver la moindre crainte et de considérer avec anxiété les maux présents et ceux dont nous menaçait l'avenir, qu'ils n'hésitaient pas, quoique à l'abri de la catastrophe et n'ayant rien de commun avec nous, à se jeter spontanément au plus fort de l'incendie et à sauver leurs frères : et la mort que tous envisageaient avec horreur et effroi, ils l'envisagèrent avec intrépidité; et ils coururent au-devant d'elle avec plus de joie que le reste des hommes n'en éprouve à courir au-devant des charges et des honneurs. Ils savaient que c'était là une des charges et un des honneurs les plus glorieux; et par leur propre exemple ils montrèrent que celui-là seul est heureux qui a été initié à la philosophie d'en haut, que celui-là seul est à l'abri de toute vicissitude, au-dessus de toute adversité, qu'il jouit d'un repos parfait et qu'il peut défier tout ce qui ressemble à la tristesse.

Maintenant donc les personnes qui remplissaient les fonctions les plus élevées sont plongées dans la douleur; elles ont pour séjour une prison; elles sont chargées de fers; elles attendent tous les jours le trépas. Ces solitaires, au contraire, ont en partage le bonheur le plus pur, alors même qu'il leur arriverait de subir quelque désastre : les choses qui semblent effrayantes aux autres leur paraissent désirables, car ils connaissent et le but de leur course et la destinée qui, après cette vie, leur est réservée. Et néanmoins, bien qu'ils vivent dans cette sagesse et ces sentiments, bien qu'ils défient la mort, ils ne laissent pas de prendre part à la douleur d'autrui, retirant de cette compassion les fruits les plus salutaires.

Appliquons-nous donc aux soins que nécessite notre âme, et aucun malheur inattendu ne pourra nous affliger. Prions en outre le Seigneur pour nos frères prisonniers, afin qu'il les délivre des calamités dont ils sont menacés. Dieu pouvait, il est vrai, éloigner de nous toute sorte de danger et n'en laisser absolument aucune trace, mais de crainte que nous ne retombions dans notre précédente indifférence, et pour nous maintenir dans les mêmes dispositions de piété, c'est insensiblement et peu à peu qu'il a voulu nous détourner de ce torrent de calamités. Que telle soit la vérité, et que plusieurs d'entre vous fussent retombés dans leur indifférence première, si le calme eût été parfaitement rétabli en un instant, je le prouve par cette considération-ci : Tout malheur n'est pas entièrement dissipé; nous ignorons encore quelle sera la sentence de l'empereur; les administrateurs de cette ville sont encore tous dans les fers : et cependant un grand nombre de nos concitoyens se rendent sur les bords du fleuve pour s'y baigner, et là ils se conduisent de la manière la plus inconvenante, traînant des femmes à leur suite, et se livrant à toutes sortes de danses, de folies et de déréglements. Est-ce que vous estimerez ces gens-là dignes d'indulgence ou d'excuse? Ne méritent-ils pas plutôt les peines et les châtiments les plus graves? Les chefs de cette cité sont dans les cachots, les membres sont dans l'exil; le sort qui attend les uns et les autres est incertain; et vous, mon frère, vous ne songez qu'à danser, rire et vous divertir. — Nous ne pouvons absolument, me répondra-t-on, nous passer de bains. — O la réponse impudente! ô la réponse méprisable et effrontée! Depuis combien de mois, depuis combien d'années, s'il vous plaît, êtes-vous privé de bains? Il n'y a pas encore vingt jours; et vous vous plaignez, et vous jetez les hauts cris comme si vous en aviez été privé l'année entière. Etaient-ce là vos dispositions, quand vous vous attendiez tous les jours à voir arriver les soldats, que vous attendiez tous les jours le trépas, quand vous cherchiez un refuge dans les déserts et que vous erriez sur la crête des montagnes? Si l'on vous eût alors proposé de vous priver de bain durant toute l'année, à la condition d'être délivré des inquiétudes qui vous dévoraient, est-ce que vous n'auriez pas accepté la proposition avec empressement? Et quand il vous faudrait témoigner votre reconnaissance au Seigneur, qui vous a délivré sans condition aucune, vous vous conduisez de la manière la plus folâtre et la plus méprisante; et parce que toutes vos craintes sont dissipées, vous vous hâtez de pousser plus loin encore votre négligence! Quoi, l'impression pro-

duite sur vous par ces calamités aura consisté à faire du plaisir des bains l'objet de vos désirs! Mais l'usage des bains fût-il permis, est-ce que le triste sort des captifs ne devrait pas éloigner ceux-là même qui ne courent aucun danger, de toute pensée de plaisir! Des âmes sont en périls, et vous pensez à vos bains, et vous voulez des délices! Parce que vous avez échappé au danger, vous le méprisez maintenant. Prenez garde d'attirer sur vous la fatalité d'un châtiment plus terrible, d'appeler de nouveau sur votre tête, et en plus grand nombre, les maux dont vous étiez naguère menacé, et d'éprouver la vérité de cette parole du Sauveur : « Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme... et qu'il retrouve ensuite la maison nettoyée et ornée, il prend avec lui sept autres esprits plus méchants, et il rentre dans cette âme ; et le dernier état de cette âme devient pire que le premier. » *Luc.*, XI, 24-26. Craignons, nous aussi, que, à peine sortis de ces premières épreuves, nous ne tombions, à cause de notre négligence, dans d'autres épreuves plus terribles. Je sais bien que vous vous préserverez d'une telle folie; mais il vous faut de plus contenir ceux qui dépassent la mesure convenable, il vous faut les réprimander, les corriger, afin que, selon la parole de Paul, nous nous réjouissions sans cesse, et que nous acquérions, soit par nos bonnes actions, soit par notre sollicitude à l'égard du prochain, une récompense abondante et pour la vie présente et pour la vie future, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel, la gloire, l'honneur, l'adoration soient au Père, en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DIX-NEUVIÈME HOMÉLIE.

Dimanche avant l'Ascension; des habitants de la campagne; sur la fuite des serments.

1. Vous vous êtes assis, dans les jours qui viennent de s'écouler, au banquet des saints martyrs : vous avez été enivrés de joies spirituelles; vous avez ressenti les ineffables tressaillements de la vertu; vous avez vu le flanc des victimes ouvert, leurs entrailles déchirées, le sang couler de toutes parts, et l'appareil d'une infinité de tortures. Vous avez vu la nature de l'homme s'élever au-dessus d'elle-même, des couronnes tressées avec du sang ; et, formant un chœur magnifique, vous avez parcouru la ville entière à la suite du guide sublime qui vous montrait la voie. Mais nous, la maladie nous a contraint, malgré nos vifs désirs, de ne pas sortir de notre demeure. Cependant, si nous n'avons pas pris part à la solennité que vous avez célébrée, nous avons pris part à votre joie; si nous n'avons pas eu la consolation de vous adresser la parole, nous avons goûté quelque chose de votre bonheur. Telle est la force de la charité : elle communique une joie égale et à ceux qui possèdent un bien et à ceux qui en sont privés; elle nous apprend à regarder le bien du prochain comme notre bien propre. Voilà pourquoi je me réjouissais avec vous, bien qu'enfermé chez moi : voilà pourquoi, avant même que ma santé ait été complétement rétablie, je me suis levé et j'ai couru vers vous, pour voir vos visages chéris, et participer à la fête de ce jour. Je regarde, en effet, ce jour comme le jour d'une très-grande fête, à cause de ceux de nos frères qui aujourd'hui honorent la ville et rehaussent l'éclat de cette assemblée par leur présence. Ils sont distingués de nous par leur langage, mais ils en sont rapprochés par la foi. Leur vie est une vie paisible et vraiment admirable de sagesse. Chez ces hommes, vous ne trouverez ni spectacles corrupteurs, ni combats de chevaux, ni femmes débauchées, ni les autres désordres de la ville; rien parmi eux qui ressemble à de la licence; de toutes parts

fleurit une parfaite retenue. La cause en est que leur vie se passe dans les fatigues, qu'ils ont dans la culture de la terre une continuelle leçon de sobriété et de vertu, et qu'ils exercent un art que le Seigneur a introduit avant tous les autres dans la vie humaine.

Avant qu'Adam eût péché, quand il jouissait d'une liberté entière, Dieu lui imposa la culture de la terre, non certes comme une tâche pénible et pleine d'ennuis, mais comme un exercice propre à le former à une philosophie salutaire. « Il le plaça, dit l'Ecriture, dans le paradis, pour en être le travailleur et le gardien. » *Genes.*, II, 15. Vous verriez donc chacun de nos frères que voilà tantôt courbant les bœufs sous le joug de la charrue, dirigeant la charrue elle-même, et creusant de profonds sillons; tantôt montant dans la chaire sacrée et cultivant les âmes qui leur sont soumises; vous les verriez maintenant, la serpe à la main, brisant les épines qui couvrent le sol, puis purifiant par la parole les âmes de leurs péchés. Ils ne rougissent pas de travailler les champs, comme les habitants de notre cité : c'est de l'oisiveté qu'ils rougissent; car ils savent qu'on apprend à son école toute sorte d'iniquités, et qu'elle a dès le commencement enseigné la malice à ses fidèles disciples. Aussi, à notre avis, pratiquent-ils la meilleure des philosophies. La vertu ne consiste pas chez eux dans l'habit et le maintien : elle est gravée profondément dans leur âme et elle se traduit par leurs sentiments. Regardez les philosophes païens; ils ne valent guère mieux que les gens adonnés professionnellement aux représentations théâtrales et mimiques : leur manteau, leur barbe, leur robe, voilà tout ce qu'ils peuvent montrer. Ceux-là, au contraire, laissant de côté le bâton, la barbe, et toute espèce d'appareil, présentent leur âme ornée des principes de la véritable philosophie, et à ces principes ils ajoutent les œuvres. Interrogez l'un de ces hommes qui vivent au milieu des travaux des champs et qui ont été nourris près de la herse et de la charrue, sur ces grandes questions au sujet desquelles les philosophes profanes se livrent à des digressions infinies et dépensent d'innombrables discours, sans pouvoir donner une seule solution raisonnable; et cet homme vous répondra avec autant de solidité que de sens.

Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'ils donnent à leurs croyances l'appui de leurs œuvres. L'immortalité de l'âme, le compte qu'il nous faudra rendre de toutes les actions de cette vie, notre comparution en présence du redoutable tribunal, toutes ces vérités sont pour eux l'objet d'une conviction si profonde, qu'elles forment le but des espérances de toute leur vie. S'élevant au-dessus des grandeurs du siècle, comprenant ce mot de l'Ecriture, « vanité des vanités, tout n'est que vanité, » *Eccle.*, I, 2, ils n'aspirent à aucun de ces biens qui semblent doués d'un brillant éclat. Sur Dieu, leur philosophie embrasse tout ce que Dieu a ordonné. Prenez-en un parmi eux, et faites comparaître à côté de lui un de ces philosophes étrangers; il est vrai que vous n'en trouverez aucun. En présence, dis-je, de ces simples chrétiens, ouvrez les ouvrages des philosophes de l'antiquité, parcourez les doctrines qu'ils ont enseignées; rapprochez par la forme de parallèle la réponse de ceux-là et les opinions professées autrefois par ces derniers, et vous verrez combien est grande la sagesse des uns et la folie des autres. Tandis que les philosophes païens prétendent que l'univers n'est soumis à l'action d'aucune providence, que Dieu n'a pas créé le monde, que la vertu ne se suffit pas à elle-même, et qu'il faut en outre de la fortune, de la noblesse, de l'éclat extérieur, et une foule d'autres choses encore plus ridicules, ces simples fidèles reconnaissent la Providence, un jugement après cette vie, l'action créatrice du Seigneur, qui a tiré du néant tout ce qui existe. Comme ils ignorent complétement les sciences profanes, qui ne découvrirait ici un témoignage évident de la puissance du Christ, qui élève ces hommes ignorants et illettrés autant au-dessus de ces sages qui se glorifiaient de leur science, que des personnes sensées le sont audessus des petits enfants?

Et après cela, en quoi leur langage rustique pourrait-il leur être préjudiciable, quand leur esprit est rempli de tant de sagesse? Quel avantage, d'autre part, les philosophes profanes retireront-ils de leur connaissance des lettres, puis-

que leur esprit est vide des saines doctrines? C'est comme si l'on portait une épée dont la poignée serait d'argent et dont la lame serait d'un métal plus faible que le plomb. Chez les philosophes dont nous parlons, les plus belles paroles, les plus beaux mots se pressent sur leur langue; mais leur pensée est d'une faiblesse étonnante et d'une radicale impuissance. Il n'en est pas ainsi de nos philosophes à nous; tout au contraire, une sagesse divine orne leur esprit, et leur vie est l'expression fidèle de leurs croyances. Ne cherchez pas chez eux de femmes aux mœurs faciles, ni l'usage des vêtements précieux, du fard et des couleurs : ils repoussent tous ces principes de corruption. C'est pourquoi il leur est facile de retenir dans la décence le peuple qui leur est confié, et d'assurer l'observation exacte de la loi par laquelle Paul nous défend, une fois que nous aurons la nourriture et le vêtement, de chercher autre chose. I *Timoth.*, VI, 8. Ils ne connaissent pas non plus l'emploi de ces parfums qui séduisent l'âme : la terre par sa fécondité leur offre une variété de fleurs dont l'odeur suave défie l'art le plus raffiné. Aussi une santé parfaite est-elle chez eux le partage de l'âme et du corps, parce qu'ils renoncent à tout ce qui amollit, qu'ils évitent les flots pernicieux de l'ivresse, et qu'ils ne dépassent pas dans leurs aliments la mesure de ce qui leur est nécessaire. Donc, au lieu de les dédaigner à cause de leur extérieur, admirons-les à cause de leurs sentiments. A quoi bon un habit plus ou moins distingué, lorsque l'âme est couverte de haillons plus misérables que les haillons du dernier mendiant? Il ne faut pas juger des louanges et de l'admiration dues à un homme par ses habits, ni même par son corps, mais par son âme. Considérez leur âme telle qu'elle est, et vous en verrez la beauté se traduire dans leurs paroles, dans leurs croyances et dans toute leur conduite.

2. Que les Grecs ne viennent plus nous vanter leurs philosophes et leur sagesse plus misérable que la doctrine la plus insensée; qu'ils se retirent plutôt avec confusion et qu'ils se voilent la face. Pendant leur vie entière ces philosophes ont à peine enseigné leur doctrine à un petit nombre de disciples; et encore au plus léger péril, ces disciples les ont-ils abandonnés. Mais les disciples du Christ, ces pêcheurs, ces publicains, ces fabricants de tentes, ont ramené en peu d'années la terre entière à la vérité; et quoique d'innombrables dangers surgissent de toutes parts, la prédication sainte, au lieu d'en être affaiblie, n'en a été que plus florissante et plus rapide dans ses progrès; et des hommes grossiers, occupés aux travaux des champs, nourris parmi les troupeaux, ont été initiés aux secrets de la sagesse. Animés entre autres sentiments de cette charité profonde qui est le principe de tous les biens, ces fidèles sont accourus vers nous, et ont enduré les fatigues d'une longue course pour embrasser les membres du corps auquel ils appartiennent. A nous, en retour de la charité et de la sympathie qu'ils nous ont témoignées, le soin de ne les laisser partir qu'après avoir pourvu à tous leurs besoins. Et maintenant parlons encore des serments afin de détruire complétement en vous tous cette funeste habitude.

Je veux aujourd'hui vous rappeler en premier lieu quelques-unes des choses que je vous ai dites il n'y a pas longtemps. Lorsque les Juifs furent délivrés du joug de la Perse et qu'après leur affranchissement de cette tyrannie, ils furent revenus dans leur patrie, le Prophète leur parla en ces termes : « J'ai vu une faux volante ayant vingt coudées de long et dix coudées de large. » Il leur expliqua ensuite cette vision, et il ajouta : « Voici la malédiction qui s'avance sur la face de la terre; et elle entrera dans la maison du parjure, et elle y portera la désolation, et elle en renversera le bois et les pierres. » *Zach.*, V, 1, 4. La lecture de ce passage achevée, nous nous demandions pourquoi non-seulement la personne du parjure, mais encore sa demeure était vouée à la destruction; et nous en trouvions la cause en ce que Dieu veut que le châtiment des grandes fautes soit durable, pour ramener ensuite les hommes à la vertu. Comme le parjure après sa mort doit nécessairement être enseveli et descendu dans le sein de la terre; pour ne pas ensevelir avec son cadavre son iniquité, le Seigneur fait de son habitation un amas de ruines dont la vue frappe les passants, et les excite, lorsqu'ils viennent à

connaître la cause de cette destruction, à fuir le péché. C'est ce qui est arrivé à Sodome. Parce que ses habitants s'étaient livrés aux ardeurs d'une concupiscence contre nature, le feu tombé du ciel transforma en une terre embrasée la terre de cette contrée : Dieu voulait que le châtiment de leurs crimes fût un châtiment éternel. *Genes.*, XIX. Et remarquez la miséricorde du Seigneur, ce ne sont pas les coupables eux-mêmes qu'il a condamnés à brûler jusqu'à ce jour : il a dérobé complétement leurs cendres à nos regards ; mais il a embrasé la contrée qu'ils habitaient, l'offrant en spectacle à tous ceux qui dans la suite désireraient la considérer par eux-mêmes, en sorte que cette terre, par son seul aspect, avertit toutes les générations, et leur crie dans le plus éclatant langage : Ne commettez pas les crimes de Sodome, si vous ne voulez pas subir le sort de Sodome. Aucune parole ne se grave aussi profondément dans notre esprit qu'un spectacle effrayant où se conservent ineffaçables les traces des catastrophes passées. C'est le témoignage que rendent les voyageurs qui ont visité ces lieux. Quand ils entendaient auparavant ce que l'Ecriture nous en raconte, ils n'éprouvaient qu'une crainte médiocre. Mais lorsqu'ils furent venus sur les lieux mêmes et qu'ils visitèrent la contrée ; lorsqu'ils virent la désolation régner à la surface, qu'ils constatèrent la réalité de l'incendie, qu'ils aperçurent partout de la cendre et de la poussière, sans aucun vestige de terre végétale, ils furent frappés de terreur, et se retirèrent emportant avec le souvenir de ce spectacle une leçon de sagesse. Des rapports étroits existent ici entre le crime et le châtiment. De même que les Sodomites se livraient à des actes contre nature et qui étaient opposés à la multiplication de la postérité, de même le Seigneur, pour châtier de tels débordements, condamna toute la contrée à la stérilité et à la désolation la plus complète. Si donc il a menacé de renverser la maison des parjures, c'est afin que ce châtiment inspire au reste des hommes une plus grande réserve.

3. Ce que je vous montrerai aujourd'hui, ce n'est pas seulement deux ou trois maisons conduites par le serment à leur ruine, mais une ville entière, mais un peuple religieux, mais une nation qui avait été toujours l'objet de faveurs particulières, mais une tribu qui avait échappé à de nombreux dangers. Je veux parler de Jérusalem, la cité de Dieu, la ville où l'on voyait l'Arche sainte et où le Seigneur était adoré avec une pompe admirable ; je veux vous parler de cette ville où les prophètes avaient rendu leurs oracles, où avec l'Arche se trouvaient les Tables de la loi, l'Urne d'or, où l'Esprit divin faisait entendre sa voix, et que les anges aimaient à visiter. Des guerres sans nombre s'élevaient contre Jérusalem ; elle fut souvent exposée aux attaques des barbares ; et comme si elle eût été défendue par un mur de diamant, elle brava toujours ses ennemis, et quand le pays entier était en proie à la ruine, elle n'avait pour son compte aucun malheur à déplorer. Chose encore plus étonnante, plus d'une fois elle obligea ses ennemis à revenir sur leurs pas après avoir subi une défaite désastreuse. Dieu l'environnait d'une providence si particulière qu'il tenait lui-même ce langage : « Comme une grappe de raisin dans le désert, ainsi j'ai trouvé Israël ; et j'ai choisi leurs pères comme ces fruits qui se montrent les premiers au sommet du figuier. » *Ose.*, IX, 16. « Jérusalem est semblable aux fruits de l'olivier planté sur un lieu élevé : ne lui causez pas de dommage. » *Isa.*, LXV, 8. Et pourtant une ville chérie du Seigneur, arrachée à tant de périls ; cette ville qui, en beaucoup de ses prévarications, avait obtenu indulgence, et qui seule entre toutes les autres avait pu éviter la captivité, a dû sa ruine non pas une fois, mais deux, mais plusieurs fois aux serments. Voulez-vous savoir comment ? Je vais vous le dire.

Il y eut à Jérusalem un roi nommé Sédécias. Ce roi s'était engagé par serment à rester le fidèle allié du roi barbare Nabuchodonosor. Mais il viola sa promesse et passa du côté du roi d'Egypte, et, par le peu de cas qu'il fit de son serment, il s'attira les calamités dont vous allez entendre tout à l'heure le récit. Il est auparavant nécessaire de rapporter la parabole dans laquelle le Prophète prédit ces événements. « Le Seigneur m'adresse la parole et me dit : Fils de l'homme, propose ce récit, et raconte la para-

bole suivante : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Un aigle énorme s'avance, avec de grandes ailes, un corps immense et des serres redoutables. » *Ezech.*, XVII, 1-3. L'aigle dont il est ici fait mention est le roi de Babylone ; il est représenté comme un aigle énorme, avec un corps immense et de redoutables serres, à cause de sa nombreuse armée, de l'étendue de sa puissance et de la rapidité de ses attaques : ce que sont pour les aigles les griffes et les ailes, les soldats et les chevaux le sont pour les rois. « Cet aigle, poursuit le Prophète, dirige son vol de manière à pénétrer dans le Liban. » *Ezech.,* 3. Qu'est-ce à dire, *dirige son vol?...* Cette métaphore désigne l'intention, le dessein du roi de Babylone : quant à la proie, elle prend ici le nom de Liban à cause de la proximité de cette montagne. Voulant ensuite parler des serments et des traités d'alliance, le Prophète continue en ces termes : « Il prit un grain de semence ordinaire, le confia à un champ destiné à recevoir cette semence afin qu'il y prît racine et qu'il s'élevât au-dessus des grandes eaux ; il le plaça de manière à ce qu'il frappât les regards. Et ce grain germa, et en se développant il forma une vigne faible et petite, et les branches de cette vigne s'étendaient vers l'aigle, et ses racines demeurèrent sous lui. » *Ibid.,* 5. Cette vigne c'est la ville de Jérusalem. En disant que les branches de cette vigne s'étendaient vers l'aigle et que ses racines demeurèrent sous lui, le Prophète fait allusion à l'alliance et au pacte que Jérusalem avait conclus avec le roi de Babylone, et à l'appui qu'elle avait cherché auprès de ce monarque. Voici comment le Prophète raconte la violation de cette alliance : « Et il parut un autre aigle énorme aux ailes nombreuses et et aux nombreuses serres. Et la vigne paraît étendre vers lui ses pampres et ses sarments, afin d'être arrosée de ses eaux. Et alors je m'écriai : Voici ce que dit le Seigneur : Est-ce que cette vigne prospérera ? » Sans doute il s'adresse cette question parce qu'elle n'a pas observé son pacte et son serment. « Est-ce qu'elle pourra subsister, être sauvée et éviter la ruine? » *Ibid.,* 7-9. Montrant exprès que cela ne saurait être et que le serment la condamne à périr, il décrit le châtiment qui l'attend et il en donne la cause : « Ses racines si tendres, ses fruits seront en proie à la pourriture, et ses rejetons seront desséchés. » *Ibid.,* 9. Pour faire entendre que cette ruine n'est pas l'œuvre d'une puissance humaine, mais de la colère divine qu'elle a attirée sur elle par ses serments, Ezéchiel ajoute : « Il ne faudra pour la détruire jusque dans ses ruines, ni un bras fort ni un peuple nombreux. » *Ibid.,* 9.

Telle est la parabole : l'explication en est bientôt donnée en ces termes : « Voilà que le roi de Babylone vient à Jérusalem. » *Ezech.*, XXX, 12. Puis entre autres détails le Prophète mentionne l'alliance et les serments : « Elle fera, dit-il, un traité avec lui. » *Ibid.*, 13. Après quoi il indique la révolte qui suivit ce traité : « Et le roi s'éloignera de ce prince, et il enverra des ambassadeurs au roi d'Egypte pour en obtenir des chevaux et des troupes nombreuses. » *Ezech.,* 15. Enfin, il en vient à montrer que le serment est le vrai principe de cette catastrophe. « C'est, je le garantis, dans le séjour du monarque par qui il a été établi roi, au milieu de Babylone, que mourra ce prince qui a méprisé la malédiction divine, qui a été infidèle à mon alliance, et non au milieu d'une grande armée et d'un peuple nombreux ; car il a foulé aux pieds son serment et manqué à mon alliance. C'est pourquoi le serment qu'il a méprisé et l'alliance qu'il a rompue retomberont sur sa tête, et j'étendrai sur lui mes filets. » *Ibid.*, 16-20. Vous le voyez, ce n'est pas une seule fois, ni deux fois, mais à plusieurs reprises que le Seigneur attribue au serment de Sédécias tous les maux que ce prince eut à souffrir.

La vengeance que Dieu a tirée de Jérusalem à cause de ce serment, n'est pas le seul fait destiné à nous montrer combien Dieu déteste le parjure : « La neuvième année du règne de Sédécias, le second mois et le dixième jour, Nabuchodonosor marcha avec toute son armée sur Jérusalem ; et il l'environna, et il éleva tout autour des retranchements, et la ville demeura bloquée et assiégée jusqu'à la onzième année du règne de Sédécias, au neuvième jour du mois. Et la famine régnait dans la ville entière, et le peuple n'avait pas de pain pour manger ; et la cité fut réduite à la dernière extrémité. » IV *Reg.*,

xxv, 1-4. Le Seigneur pouvait assurément dès le premier jour livrer les Juifs à leurs ennemis et les ranger sous leur domination. S'il permit qu'ils souffrissent les horreurs d'un siége de trois ans, c'était afin que doublement punis par la terreur que leur inspiraient au dehors les soldats de l'armée ennemie, et par la famine qui les dévorait au dedans, ils obligeassent leur roi, même contre son gré, à se soumettre aux barbares, et à expier ainsi sa faute dans une certaine mesure. Du reste, cette explication-ci est la vérité, et non une explication conjecturale de ma part, comme le prouve ce langage que le Seigneur tenait à Sédécias par l'organe de son Prophète : « Si tu vas te soumettre aux généraux du roi de Babylone, tu conserveras la vie, Jérusalem ne sera pas livrée aux flammes, et vous vivrez toi et ta maison. Si tu refuses de te rendre aux généraux du roi de Babylone, cette ville tombera dans les mains des Chaldéens, et ils la détruiront par le feu, et tu n'échapperas pas à leurs mains. Et le roi dit à Jérémie : Je crains les Juifs qui sont passés du côté des Chaldéens ; je serais peut-être livré entre leurs mains, et ils feraient de moi un sujet de dérision. Et Jérémie lui répondit : Il n'en sera rien. Ecoute la voix du Seigneur qui te parle par mon entremise ; et tu t'en féliciteras, et ta vie sera conservée. Que si tu t'obstines à ne pas sortir, voici le langage que me dicte le Seigneur : Toutes les femmes qui seront restées dans la maison de Juda seront conduites aux princes du roi de Babylone, et elles diront : Ces hommes qui parlaient de paix vous ont séduits, et ils ont prévalu contre vous ; ils ont conduit vos pas en des lieux glissants, et se sont éloignés de vous. Puis ils conduiront aux Chaldéens vos femmes et vos enfants ; vous n'éviterez pas leurs mains, mais vous serez punis par le roi de Babylone, et cette ville deviendra la proie des flammes. » *Jerem.*, XXXVIII, 17-23.

Ces paroles n'ayant pu convaincre Sédécias et l'arracher à la prévarication et à l'iniquité, le Seigneur livra la ville au bout de trois ans, manifestant par ce délai sa clémence et l'ingratitude de ce monarque. Les ennemis entrèrent dans Jérusalem sans rencontrer d'obstacles, et ils mirent le feu à la maison du Seigneur, à la maison du roi et aux maisons de la ville entière; et le chef des cuisiniers incendia tous les édifices considérables, et il renversa les murailles qui défendaient Jérusalem : en tous lieux s'élevaient les flammes allumées par les barbares, dirigées et promenées en tous sens par le parjure. Le chef des cuisiniers emmena le peuple qui était resté dans la ville et ceux qui avaient accompagné le roi. « Les colonnes d'airain qui étaient dans le temple du Seigneur, les vases, les urnes d'airain qui étaient dans la maison du Seigneur furent brisés par les Chaldéens. Ils emportèrent les bassins d'airain, les crochets, les coupes, les encensoirs et tous les vases qui étaient employés au culte divin. Ils emportèrent aussi les réchauds, les coupes d'or et d'argent. Deux colonnes, plusieurs bases, la mer que Salomon avait représentée dans la maison du Seigneur, devinrent la possession de Nabuzardan chef des cuisiniers. Il s'empara aussi de Saram, le grand-prêtre, de Saphan, qui occupait après lui le premier rang, et de trois gardiens de la porte. Dans la ville il prit l'eunuque qui commandait les hommes de guerre, et cinq des hommes qui voyaient la face du roi, Saphan l'un des principaux officiers de l'armée, un scribe et soixante hommes, et il les conduisit au roi de Babylone, lequel les frappa et les mit à mort. » IV *Reg.*, XXV, 13-21.

Rappelez-vous maintenant la faux volante qui s'abat sur la maison du parjure pour renverser les pierres et le bois qui en soutiennent les murs. Rappelez-vous comment ce torrent, après avoir pénétré dans Jérusalem, en a détruit les maisons, le temple, les remparts et les magnifiques édifices; comment il l'a transformée en un amas de ruines, sans que ni le Saint des Saints, ni les vases sacrés, ni quoi que ce soit, aient pu se soustraire au châtiment et à la vengeance qu'avait provoqués la violation d'un serment. Tandis que Jérusalem subissait sa misérable destinée, le sort de son roi était encore plus triste et plus misérable. La même faux volante qui avait renversé les édifices de sa capitale le renversa lui-même dans sa fuite. « Le roi, raconte l'écrivain sacré, sortit de nuit par la porte de la ville; et les Chaldéens environnèrent Jérusalem;

et l'armée des Chaldéens se mit à poursuivre le roi; et ils le prirent, et ils le garrottèrent et ils le menèrent au roi de Babylone. Et le roi de Babylone traduisit en jugement Sédécias : et il massacra ses enfants en sa présence, et il lui fit crever les yeux, et il le chargea de fers, et il l'emmena à Babylone. » IV *Reg.*, XXV, 4-7.

Que signifient ces mots : « Il traduisit Sédécias en jugement? » Ils signifient qu'il lui demanda compte de sa conduite, et qu'il entra en explication avec lui. D'abord il égorge ses enfants pour lui faire sentir l'horreur de son état; et quand il l'a rendu spectateur de cette affreuse tragédie, alors il lui fait crever les yeux. Pourquoi ce nouveau supplice? afin que Sédécias servît de leçon vivante aux barbares comme aux Juifs qui habitaient Babylone : afin que la vue de cet aveugle leur apprît à tous quel mal est le serment : afin encore que, durant toute la route, les habitants des lieux qu'il devait traverser, frappés à l'aspect de ce captif aveugle, comprissent par la grandeur de la peine la grandeur du forfait. De là ces deux oracles des deux Prophètes : « Il ne verra pas Babylone, » dit l'un. *Ezech.*, XII, 13. « Il sera traduit à Babylone, » disait l'autre. *Jerem.*, XXXII, 5. Quoique ces deux oracles semblent se contredire, il n'en est rien cependant : l'un et l'autre sont vrais. Il est vrai que Sédécias n'a pas vu Babylone, et il est vrai néanmoins qu'il a été conduit à Babylone. Comment se fait-il qu'il n'ait pas vu Babylone? parce qu'il a été privé de la vue en Judée. Là où le serment avait été violé, là le châtiment et la vengeance ont atteint le parjure. Comment a-t-il été conduit à Babylone? dans la condition d'un captif. Ces deux châtiments, la cécité et la captivité, les Prophètes les ont isolément annoncés. Le premier par ces paroles : « Il ne verra pas Babylone, » prédit la cécité; le second par celles-ci : « Il sera conduit à Babylone, » prédit la captivité.

4. Que ces exemples, mes bien-aimés, que ces considérations présentes, jointes aux considérations développées précédemment, nous déterminent à renoncer à cette déplorable habitude : c'est vous tous que je supplie et que je conjure. Si dans l'Ancien Testament, où les Juifs n'étaient pas appelés à une conduite parfaite, quand Dieu les traitait avec beaucoup de condescendance, un simple serment attira sur eux un si terrible courroux, un tel désastre et une telle captivité, quelles peines devra-t-on réserver à ceux qui ne s'abstiennent pas de serments sous une loi qui les interdit formellement et qui embrasse des prescriptions si nombreuses. Ce qu'il faut nous proposer, ce n'est pas seulement de nous rendre à l'assemblée ordinaire et d'y écouter les paroles qui y seront prononcées. Nous nous exposons à un jugement plus rigoureux et à une punition inévitable quand, à l'assiduité aux instructions, nous ne joignons pas l'observation des conseils que l'on nous y donne. Quelle défense, quelle excuse aurons-nous si, après avoir fréquenté ces réunions et joui de l'enseignement le plus complet, depuis nos premières années jusqu'à une extrême vieillesse, nous restons tels que nous étions autrefois, sans avoir travaillé sérieusement à nous corriger d'un seul défaut? Que l'on ne m'objecte pas l'habitude : c'est notre impuissance à venir à bout de l'habitude qui provoque mon indignation et ma colère. Si nous ne surmontons pas nos habitudes, comment surmonterons-nous la concupiscence? C'est dans la nature que la concupiscence puise son principe. En tant que désir la concupiscence est une chose toute naturelle; en tant que mauvais désir, elle renferme un élément qui a sa source dans la volonté. Mais l'habitude de jurer a son principe, non dans notre volonté, mais dans notre seule négligence.

Pour vous convaincre que notre négligence seule, et non la difficulté de la réforme, a permis à ce vice de faire des progrès si considérables, songez aux entreprises beaucoup plus épineuses menées par les hommes à bonne fin, sans qu'ils en attendent aucune récompense; songez aux préceptes si pénibles, si accablants que le démon nous impose, sans que la difficulté en empêche l'exécution. Voyez un jeune homme entre les mains de personnes qui cherchent à l'énerver et à assouplir ses membres : il travaille à courber son corps en forme de roue, il se roule sur le pavé, et par le tournoiement qu'il imprime soit à ses mains, soit à ses yeux, soit de toute autre manière, il s'efforce de se rendre digne de la



qualification d'efféminé, ne tenant compte ni de la peine qu'elle lui coûtera, ni de l'ignominie à laquelle il se condamne. Connaissez-vous, je vous le demande, une entreprise plus laborieuse? Et ces individus que l'on entraîne dans les chœurs de danse, et dont les membres ont la légèreté des ailes de l'oiseau, est-ce que, en les voyant, vous n'êtes pas frappés d'étonnement? Et ces jongleurs qui jettent alternativement des épées en l'air, et les reçoivent ensuite par la poignée, ne couvrent-ils pas de confusion quiconque refuse d'endurer la moindre peine pour la vertu? Que dire de ces hommes qui mettent une perche sur leur front et l'y maintiennent dans une aussi complète immobilité que celle d'un arbre dont les racines plongent dans la terre? Ce qui est encore plus surprenant c'est qu'ils font jouer ensemble à l'extrémité de la barre de bois, de petits enfants; et cependant ni leurs mains, ni aucune autre partie du corps, mais leur front seul, suppléant aux chaînes les plus solides, conserve cette perche inébranlable. D'autres marchent sur une simple corde d'un pas aussi sûr que l'on marche sur un sol uni. Ainsi l'art a rendu possibles des choses dont la seule pensée paraissait impossible à admettre. Les serments nous fournissent-ils le droit de tenir le même langage? Quelle difficulté, quelles fatigues, quelle industrie, quels dangers alléguerons-nous? Il n'est besoin de notre part que d'un peu de zèle, et nous viendrons bientôt parfaitement à bout de cette entreprise.

Ne me dites pas : J'en ai exécuté la plus grande partie. Tant que vous ne l'aurez pas exécutée tout entière, croyez n'avoir rien fait : le point que vous avez négligé rend inutile le reste de vos efforts. Souvent, pour n'avoir pas fait attention, en couvrant une maison nouvellement construite, à une tuile ébranlée, on a exposé la maison à une ruine complète. Les vêtements donnent lieu à une observation du même genre : une petite déchirure qu'on ne fait pas disparaître prend bientôt des proportions effrayantes. C'est ce qui plus d'une fois arrive aux torrents : dès qu'ils ont rencontré une faible issue, toutes leurs eaux ne tardent pas à s'y précipiter. Voilà pourquoi, alors même que vous vous seriez entouré de défenses de toutes parts, si vous avez oublié un seul point, quelque peu important qu'il soit, vous devez en fermer l'accès au démon, afin que vous soyez tout à fait en sûreté. La faux volante, la tête de Jean ont passé sous vos yeux; vous avez entendu l'histoire de Saül; vous avez entendu la cause de la captivité des Juifs; vous avez, avec toutes ces choses, entendu la sentence sortie de la bouche du Christ, déclarant que le serment non moins que le parjure est un acte diabolique et l'œuvre de l'esprit du mal. *Matth.*, v, 33, 34. On ne vous a pas caché que le parjure est la conséquence inséparable du serment. Rassemblez tous ces traits, vous dirai-je maintenant, et gravez-les dans votre cœur. Voyez-vous les femmes et les petits enfants suspendre à leur cou, comme une protection puissante, le livre des Evangiles, et le porter en quelque lieu qu'ils aillent? Pour vous, écrivez dans votre esprit les préceptes et les lois de l'Evangile. Vous n'avez besoin ici, ni d'or, ni d'argent, ni de livre à acheter : avec la volonté et la résolution d'une âme arrachée à son engourdissement, vous aurez votre évangile que l'on ne pourra vous ravir. Vous ne le porterez pas d'une manière sensible, mais vous le posséderez en vous-même au plus intime de votre cœur.

Lors donc que vous abandonnerez votre couche et que vous sortirez de votre maison, répétez ce commandement : « Et moi je vous le dis, il ne faut jurer en aucune manière, » *Matth.*, v, 34, et ce seul mot sera pour vous un enseignement suffisant. Cela ne vous coûtera pas beaucoup de peine; vous en serez quitte avec un peu d'attention. Qu'il doive en être ainsi, en voici la preuve : appelez votre fils, parlez-lui énergiquement, menacez-le de quelque châtiment, s'il n'observe fidèlement cette loi; et vous verrez avec quelle promptitude il se défera de sa mauvaise habitude. Mais n'est-il pas absurde, quand la crainte que nous inspirons à nos enfants suffit pour les maintenir dans l'obéissance, que nous ne craignions pas notre Dieu comme nos enfants nous craignent nous-mêmes. Ce que je vous disais naguère, je vous le répéterai encore maintenant : Faisons-nous une loi de ne mettre la main à aucune affaire, soit publique, soit privée, qu'a-

près avoir assuré l'accomplissement de ce précepte; et alors, retenus par les barrières que nous aurons élevées, nous vaincrons la force de l'habitude, et nous mériterons pour nous et pour notre patrie les plus beaux titres de gloire.

Songez combien il sera glorieux d'entendre dire, sur tous les points de l'univers, que les chrétiens d'Antioche ont des mœurs dignes de ce nom, et que l'on n'entendra personne parmi eux, quelque nécessité qui l'y pousse, prononcer un serment. Voilà ce qu'apprendront les villes voisines; et des villes voisines cette nouvelle ne tardera pas à se répandre jusqu'aux extrémités de la terre, où la porteront les marchands qui habitent au milieu de nous, et que leurs affaires conduisent dans les lieux les plus divers. Que l'on fasse l'éloge des autres villes, que l'on en vante les ports, les places publiques, le riche commerce : pour vous, donnez aux voyageurs prêts à quitter Antioche, le droit de dire que nulle autre ville n'offre le spectacle qu'offre notre patrie; à savoir, que nos concitoyens aimeraient mieux voir leur langue coupée que de sentir un jurement sortir de leur bouche. Ce sera pour vous à la fois un titre de gloire et un gage de sécurité. Ce sera même le principe d'une précieuse récompense. Comme d'autres villes marcheront sur vos traces et imiteront votre conduite, Dieu réservant une récompense magnifique à celui qui gagnerait un ou deux de ses frères, quelle sera votre récompense à vous, si vous servez de leçon à l'univers tout entier? Agissons donc avec zèle, modération et vigilance, puisque nous devons être récompensés et de nos propres mérites et des bonnes œuvres d'autrui, et que nous devons à ce titre obtenir du Seigneur une bienveillance particulière. Puissions-nous en jouir tous sans interruption, et recevoir en partage le royaume des cieux, par Jésus-Christ Notre-Seigneur à qui la gloire et le pouvoir appartiennent, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

VINGTIÈME HOMÉLIE.

Que le jeûne quadragésimal n'est pas une préparation suffisante à la communion, et qu'il faut y préparer principalement notre âme par la vertu; comment il est possible de ne conserver aucun ressentiment; que Dieu attache à cette loi une haute importance, et que les vindicatifs trouvent, même avant les peines de l'enfer, en eux-mêmes leur propre supplice; de la fuite des jurements : exhortation à ceux qui ne se sont pas encore réformés sur ce point, afin qu'ils renoncent irrévocablement à leur habitude.

1. Le temps consacré au jeûne s'avance rapidement vers son terme : appliquons-nous donc, nous aussi, avec plus de zèle à la pratique de la vertu. De même qu'il ne sert de rien aux coureurs d'avoir fourni une course de plusieurs stades, s'ils n'obtiennent pas le prix, de même nous ne retirerions aucun fruit des privations et des austérités quadragésimales, si nous ne pouvions nous approcher de la sainte table avec une conscience pure. Le but du jeûne et du carême que nous observons, le but des réunions, des exhortations, des prières et des instructions multipliées qui ont eu lieu en ces jours, c'est de nous purifier parfaitement, par le scrupuleux accomplissement des préceptes divins, des fautes que nous avons commises durant le cours de l'année entière, et de nous rendre dignes ainsi de participer avec un cœur rempli de confiance au sacrifice non sanglant. Ce but manqué, les rudes austérités auxquelles nous nous serions livrés demeureraient vaines, stériles et sans résultat. A chacun donc de rechercher en lui-même quels travers il a redressés, quelles vertus il a acquises, de quels vices il s'est corrigé, quelles souillures il a effacées, en quoi enfin il est devenu meilleur. S'il trouve que le jeûne lui a procuré quelques-uns de ces avantages si précieux, si sa conscience lui rend bon témoignage du soin extrême qu'il a pris de ses blessures, qu'il s'avance sans crainte. Mais s'il a persisté dans sa négligence, si le jeûne est le seul mérite qu'il puisse alléguer, s'il n'a fait aucun progrès en tout le reste, qu'il demeure à la porte, et qu'il

n'entre pas avant d'avoir expié tous ses péchés. Que nul d'entre vous ne cherche dans le jeûne un motif de sécurité, tant qu'il n'a point réformé quelques-uns de ses vices. On conçoit que les personnes qui ne jeûnent pas puissent obtenir une excuse légitime en prétextant leur faiblesse corporelle; quant à celles qui ne se corrigent pas de leurs défauts, il leur est impossible de se justifier. Vous n'avez pas jeûné à cause de l'infirmité de votre chair; mais pourquoi, je vous le demande, ne vous êtes-vous pas réconcilié avec vos ennemis? Est-ce qu'il vous serait permis de vous rejeter ici sur la faiblesse de votre santé? De même, si vous entretenez en vous des sentiments d'envie et de haine, encore une fois, comment vous en justifier? Quand il s'agit de fautes de ce genre, il serait absurde de chercher une défense dans sa faiblesse corporelle. C'est un effet de la charité du Christ que les principaux de ses commandements et les plus nécessaires à la direction de notre vie soient complétement indépendants des misères de notre corps.

Comme nous sommes également obligés à l'accomplissement de toutes les lois divines, et en particulier à l'accomplissement de la loi qui nous ordonne de n'avoir ni inimitié ni ressentiment, et de nous réconcilier sur-le-champ avec nos ennemis, nous vous entretiendrons aujourd'hui de ce commandement. S'il est interdit à un impudique et un blasphémateur de prendre part à la table sacrée, il n'est pas moins défendu au fidèle qui conserve des sentiments de haine et d'inimitié de recueillir les fruits de la communion sainte, et certes, c'est avec raison. Chez l'impudique et l'adultère le péché finit dès que la passion est assouvie, en sorte que s'ils veulent se relever de leur chute et s'ils donnent ensuite de vifs témoignages de repentir, ils obtiennent en retour quelques ménagements. Le chrétien dont le cœur est rempli de haine commet au contraire tous les jours un nouveau péché, sans l'atténuer en aucune manière. Dans le premier cas, dès que la prévarication est commise, la faute est accomplie; dans le second, la faute devient quotidienne. Comment donc compter sur le pardon, si nous nous livrons de plein gré à ce monstre cruel? Oseriez-vous bien espérer trouver dans le Seigneur un maître indulgent et bon quand un de vos frères ne trouve en vous qu'une inexorable dureté. — Mais votre frère vous a offensé. — Et vous aussi vous avez bien des fois offensé Dieu. Or quel rapport y a-t-il entre un égal et un maître? Peut-être que votre frère ne vous a offensé qu'après avoir été offensé lui-même : et vous qui êtes indigné contre lui, vous offensez un maître qui, loin de vous avoir blessé ou offensé en quoi que ce soit, vous comble tous les jours de ses bienfaits. Songez que si Dieu voulait nous demander un compte exact de nos offenses à son égard, nous ne subsisterions pas un seul jour. «Si vous vous souveniez, Seigneur, de toutes nos iniquités, s'écriait le Prophète; Seigneur, qui subsistera en votre présence?» *Psalm.* CXXIX, 3. Sans parler de tous ces péchés dont la conscience du pécheur possède seule le secret, et qui, échappant à l'œil des hommes, ont Dieu seul pour témoin, si nous avions uniquement à rendre compte des péchés manifestes et de notoriété publique, à quelle indulgence pourrions-nous prétendre? Quelle serait surtout notre confiance si l'on nous représentait la froideur et l'irrévérence de nos prières? Nous paraissons devant Dieu pour l'implorer, et nous ne lui témoignons même pas la crainte respectueuse que les esclaves témoignent à leurs maîtres, les soldats à leurs chefs, les amis à leurs amis. Lorsque vous conversez avec un ami, vous faites attention à ce que vous lui dites, et quand vous traitez avec le Seigneur de vos prévarications, quand vous sollicitez la rémission de vos fautes innombrables, quand vous cherchez à fléchir la miséricorde divine, vous vous abandonnez maintes fois au dégoût. Vos genoux touchent la terre, mais vous permettez à votre pensée d'errer en liberté dans les édifices et sur les places publiques, et cependant votre bouche prononce des paroles vides et stériles. Ce n'est pas une ou deux fois seulement, mais bien souvent qu'il vous arrive de prier de la sorte. Alors même que Dieu se bornerait à nous interroger sur ce point, nous retirerions-nous justifiés? Aurions-nous le pouvoir d'assurer le succès à notre cause? Pour moi, je ne le pense pas.

La prière à genoux.



2. Qu'arriverait-il encore si le souverain juge mettait en lumière les outrages que nous nous prodiguons journellement les uns aux autres, les jugements intempestifs par lesquels, sans raison aucune, nous condamnons le prochain, et cela, parce que nous aimons tous ce qui compromet la réputation d'autrui, et que nous ne sommes jamais contents nous-mêmes. Que nous resterait-il dans ce cas à prétexter et à dire? Et si, de plus, cet examen se portait sur la curiosité de nos regards, sur les convoitises mauvaises auxquelles notre cœur est en proie, sur les pensées honteuses et impures qui tant de fois se glissent en nos âmes à cause de la liberté illimitée que nous accordons à nos regards, quel châtiment serait notre partage? si, en outre, le compte que nous aurions à rendre, embrassait les injures dont nous nous rendons coupables, car « quiconque dira à son frère : Insensé, sera condamné au feu de l'enfer; » *Matth.*, v, 22, pourrions-nous bien élever la voix, pourrions-nous même entr'ouvrir la bouche et répondre quoi que ce soit à cette accusation? Et les vaines louanges que nous avons recueillies de nos prières, de nos jeûnes et de nos aumônes, si nous les soumettions, je ne dirai pas au regard de Dieu, mais à notre propre examen, oserions-nous ensuite, quoique juge et partie tout ensemble, lever nos regards vers le ciel? Et le peu de franchise dont nous usions les uns à l'égard des autres, louant nos frères en leur présence et nous entretenant avec eux comme avec un ami, quand en leur absence nous les déchirons impitoyablement, n'attirerait-il pas sur nous d'épouvantables supplices? Que dire aussi des jurements, des mensonges, des parjures, des fureurs injustes, de l'envie dont nous poursuivons, dans leur bonne fortune, nos amis aussi bien que nos ennemis; de la joie que nous éprouvons au spectacle des malheurs d'autrui, comme si les malheurs de nos frères étaient un adoucissement à nos propres malheurs! S'il devait nous être demandé raison de la nonchalance avec laquelle nous assistons à nos saintes assemblées, quel serait notre sort? Vous ne l'ignorez pas certainement; bien des fois, tandis que le Seigneur nous adresse la parole par l'organe d'un Prophète, nous engageons de longues conversations avec nos voisins sur des sujets qui ne nous importent en aucune manière. Or, mettant à part les prévarications dont nous venons de parler, supposons que Dieu veuille châtier cette dernière faute comme elle le mérite, quelle espérance de salut nous restera-t-il? Ne croyez pas, en effet, que cette faute soit de peu de gravité : pour en apprécier la gravité véritable, considérez les cas de ce genre que vous offrent les choses humaines. Lorsque le prêteur ou l'un de vos amis tant soit peu honorable s'entretiendra avec vous, essayez de détourner votre attention de ses paroles pour converser vous-même avec un de vos esclaves, et vous comprendrez de quel crime vous vous rendez coupable lorsque vous en agissez de la sorte envers Dieu. Le personnage le moins considérable ne vous pardonnerait pas une semblable injure; et néanmoins Dieu, malgré ces outrages et d'autres encore plus nombreux dont il est accablé chaque jour, non-seulement de la part d'une, de deux ou trois personnes, mais de notre part à nous tous, nous supporte avec douceur et longanimité, en ces cas comme en d'autres encore plus graves.

Ce sont là des fautes avouées, visibles à tous les regards et dont tout le monde à peu près est coupable : il en est d'autres qui s'accomplissent dans le secret de la conscience du prévaricateur. Or, si nous réfléchissons à toutes ces fautes et si nous les examinons en nous-mêmes, fussions-nous les plus fiers et les plus durs des hommes, la crainte et l'anxiété dont nous pénétrera la considération de nos crimes sans nombre nous rendront incapables de conserver jusqu'au simple souvenir des injures que nous aurons reçues de notre prochain. Songez au torrent de feu, au ver empoisonné, à ce jugement terrible où toutes choses seront décelées et mises à nu; songez qu'il n'y a rien de caché qui, en ce jour, ne soit découvert. Si vous pardonnez ici-bas à vos frères le mal qu'ils vous auront fait, ceux de vos péchés qui seraient publiés au jour du jugement seront désormais complétement effacés, et vous n'emporterez avec vous aucune de vos prévarications : en sorte que vous recevrez plus que vous n'aurez donné. Il nous arrive souvent de com-

mettre des fautes que tout le monde ignore; puis, réfléchissant qu'au dernier jour nos fautes seront soumises à tous les regards sur cette terre transformée en un théâtre public, nous éprouvons une douleur au-dessus de tout châtiment, et nous trouvons dans notre propre conscience une source de tortures et d'angoisses. Eh bien, de cette confusion, de cette douleur intolérable, de ces fautes si effrayantes, nous pouvons nous en affranchir en usant de miséricorde envers le prochain. Rien n'est comparable en ce point à cette vertu. Voulez-vous en connaître la puissance? Ecoutez ces paroles du Seigneur : « Moïse, Samuel auront beau paraître devant ma face; mon esprit n'est point avec eux. » *Jerem.*, xv, 1. Et pourtant les malheureux que Moïse et Samuel ne peuvent soustraire au courroux divin, l'accomplissement du précepte de la miséricorde suffit pour les sauver. Aussi le Seigneur le recommande-t-il sans cesse à ceux auxquels étaient adressées ces précédentes paroles : « Que nul d'entre vous, leur dit-il, ne conserve en son cœur le souvenir de la malice de son frère. — Que nul d'entre vous ne recherche quelle est la perversité de son prochain. » *Zach.*, VII, 10 et VIII, 17. Il ne se borne pas à dire : « Pardonnez; » mais il veut que l'on bannisse de son esprit la pensée même du mal, que l'on se dépouille de tout ressentiment, et que l'on efface en son cœur toute haine. En paraissant tirer vengeance de votre ennemi, vous commencez par vous tourmenter vous-même; votre colère est pour vous un bourreau intérieur qui vous presse de toutes parts, et qui déchire vos entrailles. Quoi de plus malheureux qu'un homme sans cesse irrité? De même que les fous furieux ne jouissent jamais d'un moment de calme, de même l'homme qui nourrit un ressentiment et une haine implacable n'a jamais la paix en partage : sans cesse frémissant, augmentant tous les jours l'impétuosité de ses sentiments, il s'entretient des actes et des paroles de son ennemi, il poursuit de sa haine le nom même de ce dernier. Qu'il l'entende seulement prononcer et il s'emporte aussitôt, et il éprouve en lui-même d'horribles agitations. Qu'il aperçoive l'objet de sa fureur, et il est saisi de tremblement et d'effroi, comme s'il subissait les maux les plus affreux. La vue de tout ce qui lui appartient, de ses vêtements, de sa maison, de la rue qui y conduit, est pour le vindicatif un supplice. Quand il s'agit des personnes qui nous sont chères, nous ne voyons jamais leurs vêtements, leurs traits, leurs chaussures, leurs demeures, les rues où elles habitent sans ressentir une douce et agréable émotion. Mais quand il s'agit des personnes envers lesquelles nous entretenons des sentiments de haine et d'inimitié, la vue de leurs esclaves, de leurs amis, de leurs habitations, et de toute autre chose semblable, nous déchire intérieurement, de telle sorte que ces divers spectacles nous livrent à de continuelles, à d'innombrables tortures.

3. Pourquoi donc s'assujettir à cette sorte d'assauts, de tourments et de supplices? Alors même que les vindicatifs ne seraient pas menacés de l'enfer, les tourments dont la haine est l'inévitable principe, devraient suffire pour les déterminer à pardonner à ceux qui les ont outragés. Mais puisque des châtiments éternels leur sont réservés, n'est-ce pas porter la folie à son comble, que de joindre aux peines de la vie future les peines de la vie présente, sous prétexte de tirer vengeance de son ennemi? Le voyons-nous dans un état florissant, nous nous consumons de chagrin. Le voyons-nous dans l'adversité, nous craignons qu'il ne survienne un changement favorable, et dans les deux cas nous nous créons des douleurs que nous ne saurions conjurer. « Quand votre ennemi chancelle, ne vous réjouissez pas? » dit l'Ecriture. *Proverb.*, XXIV, 17. Et n'allez pas m'objecter la grandeur des outrages que vous avez subis, car telle n'est pas la cause de votre ressentiment obstiné. La cause véritable en est dans votre négligence à penser à vos propres péchés et à ne pas porter vos regards sur l'enfer et sur la crainte que doit vous inspirer le Seigneur. Du reste, je vous démontrerai la vérité que j'avance, en m'appuyant simplement sur les événements dont cette ville a été le théâtre.

Lorsque les auteurs des derniers attentats comparaissaient devant le tribunal, que les brasiers étaient allumés dans l'intérieur du prétoire, et que les bourreaux s'empressaient autour des criminels et leur déchiraient les flancs, supposez

que l'un des assistants leur eût à dessein tenu ce langage : Pardonnez à vos ennemis, si vous en avez, et nous parviendrons à vous arracher à ces supplices. Ces malheureux n'auraient-ils point baisé ses pieds? Que dis-je? L'esclavage leur eût-il été proposé, qu'ils n'eussent point repoussé en ce moment une pareille condition. Que si un supplice humain et d'une durée limitée est capable de faire taire les plus profonds ressentiments, à plus forte raison la perspective des supplices à venir, si elle était continuellement présente à notre esprit, chasserait-elle de notre âme, non-seulement tout sentiment de haine, mais encore toute mauvaise pensée. Et d'ailleurs, quoi de plus facile, je vous le demande, que de déposer la colère que vous nourrissez contre celui qui vous a offensé? Il n'est pas ici question d'entreprendre un long voyage; il n'est pas question de faire de grandes dépenses; il n'est pas question d'implorer l'assistance d'autrui : il suffit de vouloir, et l'acte vertueux est accompli. Quel châtiment ne mériterions-nous pas si, quand en vue des biens de ce monde, nous n'hésitons pas à nous charger de fonctions serviles, à nous abaisser à des offices indignes de nous, au sacrifice de notre fortune, à converser avec des portiers pour flatter des misérables, à ne négliger, en un mot, ni les paroles, ni les actions pour en arriver à nos fins, nous ne pouvions nous résoudre, pour obéir aux lois divines, à ouvrir notre cœur à celui de nos frères qui nous supplie de lui pardonner son offense, et nous regardions, en outre, comme une démarche honteuse, d'aller les premiers au-devant de lui? Dites-moi, est-elle vraiment honteuse, lorsque vous devez être le premier à en recueillir les avantages? Savez-vous de quoi il faudrait rougir? ce serait de la conduite opposée; ce serait de persister dans son ressentiment et d'attendre que l'offenseur vînt implorer le premier une réconciliation : là serait la honte, là serait le déshonneur, là serait la perte la plus considérable. Celui qui prend dans une telle démarche l'initiative, celui-là en recueille tout le fruit. Vous ne déposez votre rancune qu'en présence des excuses de votre ennemi; c'est à lui que revient le mérite de la bonne action. Ce n'est pas, en effet, pour obéir à Dieu, mais par condescendance pour votre semblable, que vous avez accompli ce précepte. Si, au contraire, sans intercession aucune, sans que l'auteur de l'injure se présente et implore son pardon, vous foulez aux pieds toute fausse honte, vous affranchissez votre âme de toute hésitation, et, accourant au-devant de votre ennemi, vous ne lui témoignez aucun ressentiment, alors la bonne action vous appartient sans partage, et la récompense vous sera accordée tout entière.

Quand je vous dis : « Jeûnez, » vous me représentez souvent la faiblesse de votre santé. Quand je vous dis : « Faites l'aumône aux pauvres, » vous me représentez les charges de la famille et votre pauvreté. Quand je vous dis : « Assistez à nos saintes assemblées, » vous me représentez vos affaires temporelles. Quand je vous dis : « Ecoutez attentivement ce qu'on vous prêche, et pénétrez bien le sens de la doctrine, » vous me représentez votre ignorance. Quand je vous dis : « Corrigez votre prochain, » vous me représentez qu'il ne prête pas l'oreille à vos conseils, et qu'il a souvent méprisé vos observations. Ce sont là de tristes excuses, mais enfin vous avez jusqu'à un certain point le droit de vous en servir. Mais quand je vous dirai : « Déposez tout sentiment de haine, » laquelle de ces excuses pourrez-vous faire valoir? Ni la faiblesse de votre santé, ni la pauvreté, ni l'ignorance, ni la multitude des occupations, ni toute autre raison semblable ne serait en ceci une excuse valable : aussi bien la gravité de ce péché, moins que de tout autre, peut-elle être atténuée? Comment oseriez-vous tendre vos mains vers le ciel? comment prononcer une seule parole? comment implorer votre pardon? Dieu voudrait vous remettre vos fautes; mais vous ne le lui permettez pas, dès que vous refusez de les remettre à votre semblable. En vain objecteriez-vous la férocité de celui-ci, sa barbarie, sa conduite qui appelle sur lui le châtiment et la vengeance. Raison de plus pour lui pardonner. Il a multiplié envers vous ses injustices, il vous a maintes fois dépouillé, il vous a couvert d'outrages, il vous a causé les plus importants dommages; et en conséquence vous désirez voir votre ennemi châtié. Encore une fois,

ce qui réalisera le mieux votre désir sera de lui pardonner tous ses torts. Si vous cherchez vous-même à vous venger, et que vous y réussissiez soit par des paroles, soit par des actes, soit par des imprécations, Dieu ne vengera pas une cause que vous voulez venger vous-même; et, outre qu'il ne la vengera pas, il vous punira de l'injure que vous lui faites par cette conduite.

4. Parmi les hommes, lorsque nous frappons l'esclave d'un autre, le maître s'en indigne et se considère comme offensé. Lorsque nous sommes blessés dans nos droits soit par des esclaves, soit par des hommes libres, il faut nous en rapporter à la sentence des maîtres ou à celle des juges. Si donc parmi les hommes nul n'a le droit de se faire justice à lui-même, encore moins aurons-nous ce droit, là où Dieu se charge de la vengeance. Vous avez été lésé, offensé par votre prochain, vous en avez reçu mille maux : gardez-vous bien de chercher à en tirer vengeance, car vous vous rendriez coupable d'outrage envers votre premier Maître. Retirez-vous devant Dieu : il conduira cette affaire beaucoup mieux que vous ne le désirez. Pour vous, il ne vous a ordonné que de prier pour l'offenseur; quant à la sentence à prononcer contre ce dernier, il vous enjoint de lui en laisser le soin. Jamais vous ne vous vengerez comme Dieu est disposé à vous venger, à la condition toutefois de vous en décharger sur lui, de ne pas accabler votre ennemi d'imprécations, et d'abandonner au Seigneur la liberté du jugement. Nous aurions beau pardonner à ceux qui nous ont injustement traités, nous aurions beau entrer en accommodement avec eux, et prier en leur faveur, Dieu ne leur pardonnera pas tant qu'ils ne seront pas changés et qu'ils ne seront pas devenus meilleurs; et, en ne leur pardonnant pas, il veille sur leurs propres intérêts. En même temps qu'il approuve et qu'il loue votre sagesse, il châtie vos ennemis, de crainte que votre sagesse ne les rende encore pires.

C'est ce qui montre la vanité du langage que tiennent bon nombre de personnes. Plusieurs fidèles que nous avions exhortés à se réconcilier avec leurs ennemis, n'ayant pas accédé à nos observations, nous en donnaient cette raison qui n'était qu'un voile destiné à couvrir leur propre malice : Nous ne voulons pas de réconciliation, disent-ils, parce que nous ne voulons pas accroître la méchanceté de notre prochain, parce que nous ne voulons pas encourager ses mauvais procédés, parce que nous ne voulons pas lui donner occasion de nous mépriser ensuite davantage. — A cette raison, ils ajoutent encore ceci, que l'on attribue généralement à la faiblesse de caractère la démarche de celui qui, le premier, va au-devant de son ennemi et l'invite à un parfait accord. Tous ces prétextes sont vains. L'œil qui veille sans cesse voit quelles sont vos intentions, et c'est pour cela qu'il ne vous faut faire aucun cas des propos de vos semblables, quand il s'agit de fléchir le Juge qui doit fixer irrévocablement votre sort. Si vous vous préoccupez sérieusement de ne pas rendre votre ennemi plus méchant, sachez une chose : que loin de le rendre pire en vous réconciliant avec lui, vous le rendriez tel, si vous n'opériez pas cette réconciliation. Fût-il le plus scélérat des hommes, ne l'avouât-il pas, ne le reconnût-il pas, il ne laissera pas, malgré son silence, que d'être frappé de votre sagesse, et au fond de sa conscience il admirera votre bonté. Et si, en dépit de ces avances et de ces bons procédés, il persiste dans sa malice, il trouvera dans le Seigneur un juge redoutable.

Pour vous montrer clairement que Dieu ne tient pas quittes de leurs iniquités nos ennemis et nos persécuteurs, alors même que nous prierions pour eux, quand notre longanimité ne sert qu'à encourager leurs excès, je vous rappellerai un trait déjà fort ancien. Marie s'élève en paroles contre Moïse. Que fait le Seigneur? Il l'afflige d'une lèpre impure, bien qu'elle fût d'ailleurs de mœurs honnêtes et irréprochables. Moïse, qu'elle avait offensé, supplia le Seigneur de calmer son courroux; au lieu d'exaucer sa prière, le Seigneur lui parla en ces termes : « Si son père lui avait craché au visage, n'aurait-elle pas dû subir cette confusion? Qu'elle reste donc, poursuivit-il, sept jours hors de l'enceinte du camp, » *Num.*, XII, 14; comme s'il eût dit : Si elle avait encore son père, et que son père l'eût bannie de sa présence, n'aurait-elle pas dû sup-

porter cette humiliation ? Pour vous, je vous félicite de votre tendresse fraternelle, de votre mansuétude, de votre bienveillance ; mais je sais bien le moment où ce châtiment devra avoir son terme.

Vous aussi, traitez avec bienveillance votre frère et pardonnez-lui ses torts, non dans l'espoir d'en être plus pleinement vengé, mais par tendresse et par charité. Soyez certain de ceci, que plus il dédaignera vos témoignages d'affection, plus terrible sera le châtiment qu'il attirera sur sa tête. Vous dites que vos bons procédés encouragent sa malice. Eh bien, ce qui le condamne fait votre éloge. Cela fait votre éloge, car la prévision d'un semblable endurcissement ne vous détourne pas d'aller, pour plaire à Dieu, au-devant de votre ennemi. Cela, au contraire, le condamne, parce qu'il ne profite pas de votre bonté pour devenir meilleur. Il vaut beaucoup mieux, disait Paul, que les autres se pervertissent à cause de nous, que de nous pervertir nous-mêmes à cause des autres. Ne m'opposez pas ces tristes prétextes : Il va croire que, en faisant les premiers pas, je cède à la crainte, et il en prendra sujet de me témoigner plus de mépris. Ce langage est celui d'une âme pusillanime, sans portée et asservie aux opinions des hommes. Que l'on attribue à la crainte votre démarche, et votre récompense n'en sera que plus belle, puisque, malgré cette appréhension, vous n'avez pu hésiter à braver pour le Seigneur ce jugement. Aspirer à la faveur humaine, et ne se réconcilier que dans ce but, c'est se priver des avantages de la récompense. Savoir à n'en pas douter, que l'on sera blâmé et tourné en dérision par la multitude, et s'offrir néanmoins à une réconciliation, c'est se rendre digne d'une récompense deux et trois fois plus belle, surtout quand on agit ainsi pour plaire à Dieu. N'ajoutez pas que l'on vous a outragé de telle ou telle manière : alors même que l'on vous eût traité avec toute la méchanceté possible parmi les hommes, Dieu ne vous ordonnerait pas moins d'octroyer un entier pardon.

Celui qui conserve des inimitiés ne doit pas s'approcher de la table sainte.

5. Je le dis, je le proclame, je le publie à haute voix : qu'aucun de ceux qui ont des ennemis ne s'avance vers la table sainte et ne reçoive le corps du Seigneur. Qu'aucun de ceux qui s'en approchent ne conserve en son cœur des sentiments d'inimitié. Haïssez-vous votre ennemi ? N'avancez pas. Voulez-vous avancer? Réconciliez-vous, et alors vous pourrez participer aux saints mystères. Et ne croyez pas que je sois l'auteur de cette doctrine : elle appartient à celui qui a été crucifié pour nous, au Seigneur lui-même. Pour vous réconcilier avec le Père, il n'a pas reculé devant une mort violente et le sacrifice de son sang : et vous, pour vous réconcilier avec un de vos semblables, vous refusez de prononcer une simple parole et de faire les premiers pas? Ecoutez comment le divin Maître s'exprime sur ce sujet : « Si vous présentez votre offrande à l'autel, et que là vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, » *Matth.*, v, 23, il ne dit pas : Attendez que votre frère vienne vous trouver,— ayez recours à un intermédiaire, — envoyez quelqu'un le supplier, mais : Accourez vous-même vers lui.— « Allez, poursuit-il, vous réconcilier d'abord avec votre frère. » *Matth.*, v, 24. O prodige inconcevable ! Le Seigneur ne vous considère pas comme coupable d'irrévérence envers sa majesté, parce que vous interrompez le sacrifice, et vous considérez comme injurieux pour votre honneur de prendre l'initiative de la réconciliation ! Où trouverez-vous, dites-moi, une excuse à une pareille conduite? Lorsque vous voyez l'un de vos membres brisé, n'essayez-vous pas de toutes les manières de le réunir au reste du corps? Faites-en de même pour vos frères : lorsque vous les verrez éloignés de votre amitié, empressez-vous de les ramener, n'attendez pas qu'ils se présentent les premiers, et hâtez-vous de les prévenir et de vous assurer la récompense. Il n'y a que le démon avec lequel nous devions vivre dans des sentiments d'inimitié. Avec lui, n'entrez jamais en composition. Mais, quant à votre frère, n'ayez jamais à son égard des dispositions haineuses : s'il surgit quelque difficulté entre vous, qu'elle se borne au jour présent et qu'elle n'en dépasse pas la durée. « Que le soleil, écrivait l'Apôtre, ne se couche pas sur votre ressentiment.» *Ephes.*, IV, 26. En calmant votre courroux avant le soir, vous devenez excusable devant le Seigneur. Dès qu'il persiste plus longtemps, c'est signe qu'il a

pour principe, non plus seulement la vivacité du caractère et l'indignation du moment, mais la malice d'un esprit pervers et affectionné au mal. Indépendamment du pardon que vous éloignez de vous, il en résulte une conséquence non moins fâcheuse, à savoir que vous vous rendez plus malaisée la pratique de cette vertu. Un jour écoulé, le respect humain aura grandi en vous; un second jour ne fera qu'en accroître la puissance. S'il persiste jusqu'au troisième et jusqu'au quatrième jour, il arrivera bien au cinquième. C'est ainsi que le cinquième conduira au dixième, le dixième au vingtième, le vingtième au centième; de telle façon que le mal devient à la fin incurable. Plus le temps s'écoule, plus nous nous éloignons du but qui nous est proposé.

Ne vous livrez donc pas, ô hommes, à ces passions que la raison désavoue : ne cédez ni à la confusion, ni à la honte, et ne tenez pas en vous-même ce langage : Nous venons de nous quereller, de nous dire toute sorte de choses fausses ou vraies; et je solliciterais une réconciliation! Est-ce que l'on ne se moquera pas de mon incroyable démarche? Personne de sensé ne blâmera votre démarche; mais si vous refusez toute réconciliation, alors on vous regardera véritablement avec mépris; alors vous donnerez ouvertement prise au démon. Car le temps n'est pas la seule cause qui rende la haine plus malaisée à calmer; les circonstances qui surviennent y contribuent tout autant. De même que « la charité couvre la multitude des péchés, » I *Petr.*, IV, 8, de même la haine travestit en crime les choses les plus innocentes, de sorte que l'on ajoute foi à toutes les personnes qui calomnient le prochain, qui se font des maux d'autrui un sujet de joie, et qui publient bien haut les ignominies de leurs semblables. Dans cette conviction, hâtez-vous d'agir sur l'esprit de votre frère, avant qu'il soit complétement éloigné de vous, vous fallût-il parcourir en ce jour la ville entière, sortir des murs de cette cité, entreprendre un long chemin : laissant de côté toute autre préoccupation, ne songez uniquement qu'à opérer cette réconciliation. Si vous trouvez cette œuvre difficile, souvenez-vous que Dieu est le mobile de votre résolution, et vous éprouverez les consolations les plus douces. Votre âme se récuse-t-elle, hésite-t-elle, est-elle saisie de confusion; ranimez-la, et ne cessez de l'interpeller en ces termes : Pourquoi diffères-tu? pourquoi te récuser? pourquoi hésiter encore? Ce n'est point des biens de la fortune, ni de tout autre bien périssable, mais de notre salut qu'il s'agit. Dieu lui-même t'ordonne cette conduite, et toute considération doit céder devant ses commandements. Ceci est en quelque façon un négoce spirituel : ne nous laissons gagner, ni par la négligence, ni par le découragement. Que notre ennemi lui-même soit frappé de nos efforts pour obéir aux préceptes divins. S'il nous outrage, s'il nous frappe de nouveau, s'il se rend coupable envers nous de toute autre offense, supportons-la noblement, car tous les avantages seront alors non de son côté, mais du nôtre, et au jour du jugement cette action nous méritera une récompense plus précieuse que la pratique des autres vertus. Nous avons commis de nombreuses et de grandes fautes, nous avons heurté contre bien des obstacles, nous avons irrité le Seigneur contre nous. Dans sa charité, il nous a ménagé cette voie de réconciliation; ne renonçons pas à ce riche trésor. N'était-il pas le maître de nous défendre tout sentiment de haine, et de ne nous promettre néanmoins aucune récompense? Il ne craint pas, en effet, qu'on élève la voix contre lui et qu'on redresse ses commandements. Cependant telle est sa bonté qu'il nous a promis une belle et ineffable récompense, celle que nous désirons le plus vivement obtenir, à savoir, le pardon de nos fautes; et cela, pour nous faciliter l'accomplissement de ce précepte.

6. Quelle indulgence trouverons-nous donc, si, avec une telle récompense sous les yeux, nous résistons au souverain législateur, et nous persistons dans notre mépris? Que ce soit là un mépris véritable, en voici la preuve. Supposez que l'empereur eût porté une loi en vertu de laquelle ses sujets devraient se réconcilier avec leurs ennemis ou subir la peine capitale; est-ce que nous ne nous empresserions pas tous d'opérer la réconciliation exigée? C'est du moins mon avis. Compterons-nous ensuite sur le pardon, quand nous refusons au Seigneur un té-

moignage de respect que nous accorderions à nos semblables? Et ne sommes-nous pas obligés à répéter les paroles suivantes : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés? » *Matth.*, VI, 12. Quoi de plus aimable, quoi de plus doux que ce commandement? Dieu vous a rendu l'arbitre de votre propre sentence. Si vous pardonnez peu, il vous sera peu pardonné : si vous pardonnez beaucoup, il vous sera beaucoup pardonné. Si vous pardonnez sincèrement et de tout cœur, Dieu vous pardonnera de même. Si après avoir pardonné, vous traitez l'offenseur comme votre ami, Dieu vous traitera aussi comme son ami. En sorte que plus on a de torts envers nous, plus nous devons nous hâter de les pardonner, cet acte de notre part nous garantissant le pardon d'un plus grand nombre de péchés.

Comment [f]aut se ré[con]cilier.

Désirez-vous comprendre comment nous n'avons nulle indulgence à espérer, si nous conservons un ressentiment implacable du mal qui nous a été fait? une comparaison vous le rendra évident. Vous avez été abreuvé d'injustices par le prochain, il vous a dépouillé de vos biens, il les a confisqués, il vous les a frauduleusement ravis. Je ne me bornerai pas à ces traits de noirceur, j'en ajouterai encore un plus grand nombre et tous ceux que vous voudrez. Il a cherché à vous mettre à mort, il vous a tendu mille embûches, il vous a accablé d'ignominies, et il a essayé sur vous tout ce que peut la malice humaine. Pour ne pas prolonger davantage cette énumération, supposez qu'il vous a plus cruellement outragé qu'un homme l'ait jamais été : eh bien, même dans ce cas, vous prétendriez vainement au pardon, si vous vous obstiniez dans votre ressentiment. Comment cela se fait-il? je vais vous le dire. Votre esclave vous doit cent pièces d'or : quant à lui, il ne lui est dû que la valeur de quelques pièces d'argent. Le débiteur de votre esclave étant venu vous trouver et implorant votre indulgence, vous appelez son créancier et vous lui ordonnez de lui remettre sa créance, en le tenant quitte vous-même de la somme qu'il vous doit. Or voilà que cet esclave effronté et cruel saisit à la gorge son débiteur. Qui parviendrait alors à arracher ce misérable de vos mains? Est-ce que vous ne l'accableriez pas de coups pour lui faire expier, et certes avec raison, l'injure extrême que vous en avez reçue? C'est ainsi que Dieu en usera envers vous. « Serviteur méchant et pervers, vous dira-t il, ce n'est pas ton bien que tu eusses sacrifié en pardonnant; c'est en sacrifiant ce que tu me devais, que je t'avais enjoint de traiter ton frère avec miséricorde. Remets-lui sa dette, te disais-je, et je te remets la tienne. Même dans le cas où je n'eusse pas imposé cette condition, tu aurais dû t'exécuter par obéissance envers ton maître. Au lieu de te parler avec autorité, je t'ai demandé cette grâce comme je la demanderais à un ami, je l'ai demandée à mon propre préjudice, je me suis engagé à t'en faire une encore plus grande; et malgré cela tu n'en es pas devenu meilleur. »

En pareil cas, les hommes ne tiennent compte à leur serviteur que de la somme due par le créancier de ce dernier. Ainsi un serviteur serait redevable à son maître de cent pièces d'or, tandis que le débiteur de l'esclave ne lui en devrait que dix. S'il remettait à celui-ci sa dette, son maître ne lui remettrait pas sa dette entière; il le déchargerait seulement d'une obligation de dix pièces d'or, sauf à lui réclamer le reste. Telle n'est pas la conduite du Seigneur : quoique vous ne remettiez à votre semblable qu'une dette légère, il vous remet la vôtre sans retour. Où en est la preuve? dans ces paroles du Sauveur : « Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi vos offenses. » *Matth.*, VI, 14. Or autant il y a de différence entre cent deniers et dix mille talents, autant il y en a entre les premières de ces offenses et les dernières. A quelle peine devez-vous donc vous attendre si, quand on vous offre dix mille talents en échange de cent deniers, vous refusez de faire l'abandon de cette faible somme, et vous retournez ainsi contre vous la prière que vous prononcez. Dire en effet : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » *Matth.*, VI, 12, et ne point ensuite accorder le pardon, qu'est-ce autre chose, sinon demander au Seigneur qu'il nous prive de tout pardon et de toute indulgence? — Ainsi, répondez-vous, je n'oserais pas dire : « Par-

donnez-moi, comme je pardonne.» Pardonnez-moi; voilà simplement ce que je demande.— Et pourquoi cela? Vous avez beau borner là votre prière, Dieu ne change pas de conduite. Il ne vous pardonnera qu'autant que vous pardonnerez vous-même; et ce qu'il ajoute aussitôt le prouve jusqu'à l'évidence. « Si vous ne pardonnez pas à vos frères, votre Père céleste ne vous pardonnera pas davantage.» *Matth.*, v, 15.

Ne vous flattez donc pas d'être en sûreté, parce que vous ne réciterez pas la prière telle qu'elle vous a été enseignée. Au lieu de n'en prononcer que la moitié, prononcez-la dans son intégrité, afin que pénétré d'un effroi salutaire par cette récitation quotidienne, vous soyez en quelque sorte contraint à pardonner à votre prochain. Ne me dites pas : Je l'ai supplié bien souvent; je l'ai conjuré, sollicité de se réconcilier, et il n'a jamais voulu. — Ne vous retirez pas avant d'avoir obtenu ce résultat. Le Seigneur ne s'est pas borné à ces paroles : « Laissez là votre offrande, et allez supplier votre frère; » mais il a ajouté : « Allez, réconciliez-vous avec lui.» *Matth.*, v, 24. En conséquence, eussiez-vous déjà maintes fois employé les supplications, ne vous retirez pas avant d'avoir fléchi votre ennemi. Tous les jours Dieu nous invite à revenir à lui, et quoique nous ne l'écoutions pas, il ne cesse pas pour cela de réitérer cette invitation. Pourquoi n'agiriez-vous pas de la sorte envers votre semblable? Et comment assureriez-vous votre salut?—Mais autant de fois vous avez essayé de le toucher, autant de fois vous avez été rebuté. — Eh bien, votre récompense n'en sera que plus magnifique. Plus votre frère s'obstinera dans son refus, plus vous persisterez dans votre démarche, plus le prix qui vous est réservé aura de richesse. Comme le mérite d'une bonne action croît avec la difficulté qu'elle présente, plus l'œuvre de la réconciliation vous coûtera de peine, plus hautement elle sera appréciée, plus brillante sera la couronne promise à votre condescendance. Qu'il ne nous suffise pas de faire l'éloge de cette vertu; justifions-en l'éloge en la mettant en pratique, et ne revenons sur nos pas qu'après avoir renoué les liens de nos anciennes amitiés. Ce n'est pas assez de ne pas affliger, de ne pas maltraiter un ennemi; ce n'est pas assez de ne pas nourrir de mauvais sentiments contre lui; il faut encore nous efforcer de rendre à notre égard ses dispositions tout à fait bienveillantes.

7. J'entends plusieurs d'entre vous me dire : Pour moi, je n'entretiens aucun sentiment de haine ni d'amertume; je n'ai aucun rapport avec les personnes qui m'ont fait du mal. Ce que Dieu vous ordonne en ce point, ce n'est pas de n'avoir aucun rapport, mais plutôt d'en avoir beaucoup. Voilà pourquoi il appelle votre ennemi votre frère; voilà pourquoi il ne vous dit pas : Pardonnez à votre frère les torts qu'il a eus envers vous; mais, « Allez et réconciliez-vous d'abord avec lui.» *Matth.*, v, 24. S'il a quelque chose contre vous, ne vous retirez pas avant de rétablir l'union qui avait été rompue. Pour vous procurer un esclave précieux, vous dépensez des sommes considérables, vous allez trouver plusieurs trafiquants, et vous entreprenez quelquefois de longs voyages. Pourquoi donc, quand il s'agit de faire un ami d'un ennemi, ne déployez-vous pas le même zèle et la même activité? Comment pourrez-vous prier le Seigneur, après avoir traité ses lois avec tant d'indifférence? D'ailleurs, la possession d'un nouvel esclave ne vous apporte pas de grands avantages. En transformant, au contraire, un ami en ennemi, vous vous rendez le Seigneur bienveillant et propice, vous expiez aisément vos péchés, vous méritez les éloges de vos semblables, et vous garantissez à votre vie une sécurité profonde. Il n'y a rien de dangereux comme d'avoir même un seul ennemi. Notre réputation est entachée de mille manières, parce qu'il saisit toutes les occasions de nous nuire dans l'esprit d'autrui : plus de paix pour notre âme; notre conscience est livrée au trouble, et des orages continuels agitent nos pensées.

Que ces considérations nous déterminent à nous soustraire à ces peines et à ces châtiments : célébrons la solennité prochaine avec les dispositions dont nous venons de parler, et que ces mêmes avantages que nous espérons obtenir de l'empereur, soient par nous étendus et communiqués à nos frères. J'entends dire autour de moi que l'empereur, par respect pour le saint jour de

Pâques, se propose de rendre à notre cité ses bonnes grâces et de lui pardonner ses crimes. Or ne serait-il pas ignominieux d'invoquer le caractère sacré d'une telle fête pour obtenir d'autrui notre salut; et, lorsqu'il nous est ordonné de nous réconcilier avec nos ennemis, de n'avoir pour cette fête aucun respect, et de lui dénier en quelque façon toute autorité en pareille matière? Personne, non personne ne déshonore autant la solennité de cette fête, que celui qui la célèbre la haine dans le cœur. Pour parler avec plus d'exactitude, un chrétien ainsi disposé ne célèbre point cette fête. Peu importe qu'il observe un jeûne rigoureux durant dix jours; là où règnent le ressentiment et la haine, il ne saurait y avoir de jeûne et de fêtes véritables. Vous n'oseriez pas toucher avec des mains impures la victime sainte, y fussiez-vous même contraint: ne vous en approchez donc pas avec une âme souillée, car ce serait une audace beaucoup plus criminelle et qui vous dévouerait à des châtiments beaucoup plus terribles. C'est une source abondante de souillures que le ressentiment, quand il est profondément enraciné dans nos cœurs. Là ou règnent le courroux et la fureur, l'esprit de douceur ne déploie pas ses ailes divines. Mais si un homme est abandonné par l'Esprit de sainteté, quelle espérance de salut lui restera-t-il? Comment ses sentiers seraient-ils droits?

N'allez donc pas, mon bien-aimé, en voulant tirer vengeance de votre ennemi, vous précipiter vous-même au fond d'un abîme, et vous dépouiller de la protection de Dieu. D'autant plus que, même en admettant la difficulté de l'entreprise, la grandeur du châtiment réservé à notre désobéissance devrait suffire pour retirer de son engourdissement le caractère le plus mou et le plus nonchalant, et pour le rendre capable de braver tous les obstacles. Or les réflexions précédentes viennent de nous montrer que cette entreprise sera, si nous le voulons, extrêmement facile. Loin de nous donc une semblable négligence: travaillons de toute notre énergie à nous mettre en mesure de n'avoir plus d'ennemis, lorsque nous irons nous asseoir à la table sacrée. Aucun des commandements de Dieu ne sera malaisé à accomplir, si nous nous en occupons sérieusement : vous en avez la preuve dans l'exemple de ceux qui se sont déjà corrigés. Combien s'en trouvait-il qui, esclaves de l'habitude des jurements, estimaient leur réforme à cet endroit tout à fait difficile! Et pourtant, avec la grâce de Dieu, dès que vous y avez mis un peu d'ardeur, vous en êtes arrivés à vous réformer à peu près complétement. Voilà pourquoi je vous supplie de pousser cette réforme encore plus loin, de manière à ce que votre exemple soit une leçon pour vos frères. Quant à ceux qui n'ont pas mis la main à l'œuvre, qui nous objectent l'ancienneté de leur habitude de jurer, et qui prétendent impossible de renverser en quelques jours une habitude dont les racines remontent au delà de plusieurs années, je ne leur ferai que cette réponse : Lorsqu'il est question de l'accomplissement d'un commandement de Dieu, il n'est besoin ni du temps, ni d'un grand nombre de jours, ni de longues années; pour y réussir, et même dans un bref délai, c'est assez que la crainte du Seigneur et la piété règnent en notre âme.

8. Au reste, pour que vous ne me soupçonniez pas d'exagération dans mon langage, prenez un de ces hommes qui, à votre avis, prononcent encore plus de jurements que de paroles, donnez-le-moi pendant dix jours, et si je ne le guéris pas entièrement en ce peu de jours de son habitude, infligez-moi le dernier supplice. Ce n'est pas ici une vaine forfanterie; l'histoire se charge de vous prouver la vraisemblance des propos que j'avance. Quoi de plus barbare, quoi de plus insensé que les Ninivites? Néanmoins ces barbares, ces insensés qui n'avaient jamais entendu la parole d'un sage, qui n'avaient jamais ouï les préceptes d'une pure doctrine, n'eurent pas plutôt entendu ces paroles du Prophète : « Encore trois jours, et Ninive sera détruite, » *Jon.*, III, 4, qu'en trois jours ils eurent brisé avec leurs criminelles habitudes; de telle sorte qu'à la débauche succéda la chasteté, à la brutalité la douceur, à l'injustice et aux rapines la modération et la bienveillance, à la nonchalance l'activité. Ils ne se bornèrent pas à porter remède à un, deux, trois ou quatre vices; leur

conversion fut parfaite. — Et comment le savez-vous ? me demandera-t-on. — Par les paroles du Prophète. Ce même Jonas qui avait été leur accusateur, et qui avait dit que le cri de leur malice était monté jusqu'aux cieux, *Jon.*, I, 2, ce même Jonas, dis-je, rendit ensuite à leur sujet un témoignage tout à fait opposé. « Dieu, ajoute-t-il, vit que chacun avait renoncé à ses mauvaises voies. » *Jon.*, III, 10. Il ne fait pas une mention particulière de la fornication, de l'adultère et du vol; il parle simplement «de leurs mauvaises voies.» Et comment y ont-ils renoncé? C'est un secret que Dieu connaît et qui échappe aux conjectures des hommes.

Ne rougirons-nous pas ensuite, et ne tomberons-nous pas de confusion en voyant des barbares n'avoir besoin que de trois jours pour déposer entièrement leur malice, tandis que, malgré les enseignements et les soins qui nous sont prodigués depuis tant de jours, nous ne nous sommes pas défaits d'une seule mauvaise habitude? Remarquez bien que les Ninivites étaient arrivés au comble de la perversité; car, dans ces paroles, « le cri de leur malice est monté jusqu'à moi, » ne voyez que l'expression de leur perversité sans bornes. Et pourtant en trois jours ils sont parvenus à une vertu parfaite. C'est que là où se trouve la crainte de Dieu, il n'est besoin ni de plusieurs jours, ni d'un long espace de temps : par contre, là où ce sentiment ne se trouve pas, le nombre des jours n'avance pas davantage la conversion. De même que vous auriez beau employer l'eau pour rendre leur éclat à des vases en mauvais état, quelque temps que vous y missiez, vous ne parviendrez pas à les débarrasser de toutes leurs souillures; au lieu qu'en les remettant dans la fournaise, vous les aurez rendus bientôt plus brillants que des vases neufs : de même, si l'âme infectée du venin du péché se contente de chercher à se purifier elle-même d'une manière quelconque, et de faire tous les jours des actes de pénitence, elle ne sera pas plus avancée; si, au contraire, elle se jette dans la crainte de Dieu, comme dans une fournaise, en peu de temps elle sera complétement purifiée.

Ne renvoyez donc pas l'exécution de vos bons desseins au lendemain : « Nous ignorons ce que nous réserve le jour suivant. » *Proverb.*, XXVII, 1. Ne disons pas : Nous viendrons à bout par degrés de nos habitudes; car ces degrés n'auront jamais de fin. Laissant ces subterfuges de côté, disons plutôt : Nous voulons dès aujourd'hui réformer notre inclination aux jurements, et nous n'abandonnerons pas cette entreprise alors même que nous fussions pressés par mille affaires, alors même qu'il fallût souffrir la mort, les supplices et la perte de toutes choses. Non, nous ne donnerons pas lieu au démon de profiter de notre nonchalance et d'abuser de nos hésitations. — Quand le Seigneur verra votre âme ainsi enflammée et votre ardeur ainsi ranimée, il apportera lui-même son concours à cette œuvre. C'est pourquoi, je vous en prie et je vous en conjure, occupons-nous sérieusement de nous corriger, de crainte d'entendre cette parole : « Les habitants de Ninive se lèveront et condamneront la génération présente. » *Luc.*, XI, 32. Quoiqu'ils n'aient entendu qu'une seule fois la voix du Ciel, ils se sont convertis sur-le-champ; et nous qui l'avons entendue si souvent, nous ne nous sommes pas encore convertis. Les Ninivites se mirent à pratiquer sans restriction la vertu; et nous, nous ne la pratiquons même pas à moitié. Les Ninivites furent effrayés par la crainte de la ruine dont on les menaçait; et nous, la menace de l'enfer nous trouve insensibles. Enfin, les Ninivites ne jouissaient pas habituellement de la parole des prophètes, tandis que nous avons en abondance à notre disposition et la doctrine et la grâce.

Si je m'exprime de la sorte, ce n'est pas pour vous reprocher vos prévarications, mais pour attirer votre attention sur celles de vos frères. Pour vous, je le sais bien, et je vous en ai déjà félicités, vous observez avec exactitude la loi contre les jurements. Mais ce ne serait pas assez pour assurer notre salut, si nous ne cherchions de plus à éclairer le prochain et à le réformer. Il ne parvint pas à éviter tout châtiment le serviteur qui vendit le talent qui lui avait été confié, parce qu'il ne l'avait fait fructifier en aucune manière. C'est pour cela qu'il ne faut pas examiner si nous n'avons rien à nous reprocher sur ce

point : tant que nous n'aurons pas ramené nos frères, ne prenons pas de repos. Que chacun de vous offre à Dieu dix de ses frères réformés en ceci, qu'ils soient vos esclaves ou vos disciples. Vous n'avez ni disciples ni esclaves? Vous avez des amis : eh bien, travaillez à la conversion de vos amis. Et ne venez pas me dire que vous n'en êtes plus à jurer aussi fréquemment que par le passé, et que vous tombez rarement dans cette faute. Faites-moi encore disparaître ces rares jurements. Si vous aviez perdu une pièce d'or, n'iriez-vous pas de tous côtés vous informant et cherchant jusqu'à ce que vous l'eussiez retrouvée? Agissez de même au sujet des jurements. Dès que vous vous apercevez qu'il vous en est échappé quelqu'un, gémissez et lamentez-vous comme si vous aviez perdu toute votre fortune.

Aujourd'hui encore je vous répéterai ce que je vous disais naguère : Renfermez-vous dans votre demeure, et occupez-vous-y sérieusement avec votre femme, vos enfants et les gens qui habitent la maison, de vous réformer. Commencez par vous dire en vous-même : Je ne toucherai à aucune affaire soit publique, soit particulière, avant d'avoir réformé ma conduite. Si vous inculquiez ces principes à vos enfants, ceux-ci les inculqueraient ensuite aux leurs; de telle sorte que, cet enseignement se propageant jusqu'à la consommation des siècles et jusqu'à l'avénement du Christ, une récompense magnifique deviendrait le partage de ceux qui en auraient jeté les racines. Une fois qu'il aura appris de vous à s'exprimer ainsi : « Croyez, » votre fils ne pourra plus ni paraître au théâtre, ni fréquenter les cabarets, ni passer son temps à jouer. Ce seul mot sera comme un frein imposé à sa bouche, lequel le forcerait à rougir de confusion malgré lui; et, s'il lui arrivait de paraître en quelqu'un de ces lieux, ce même mot le contraindrait à s'en éloigner promptement. — Mais on vous tourne en dérision. — Pleurez plutôt leur criminelle folie. Bien des gens tournaient Noé en dérision lorsqu'il bâtissait l'arche; le déluge arrivé, ce fut à Noé de rire de ces malheureux. Mais non, le juste ne put considérer avec moquerie leur infortune; il ne put que gémir sur eux et pleurer. Quand donc vous verrez vos frères vous tourner en dérision, songez qu'un grincement horrible agitera plus tard ces dents qui aujourd'hui expriment le rire, que ces insensés éclateront en sanglots, et qu'ils se souviendront de ces rires au milieu des lamentations et des rugissements. Vous aussi vous vous en souviendrez alors. Combien le riche avait ri de Lazare! Mais lorsque plus tard il le vit dans le sein d'Abraham, alors il répandit sur son propre sort des larmes amères.

9. Que toutes ces pensées vous engagent à solliciter de tous les fidèles la prompte observation de ce commandement. Ne me parlez plus de le faire peu à peu ou de le renvoyer au lendemain; ce lendemain n'arriverait jamais. Déjà quarante jours se sont écoulés : dès que la fête de Pâques sera passée, il ne sera plus question d'indulgence et d'avertissements : j'aurai recours à l'autorité et j'userai d'une sévérité qui se fera écouter. L'excuse que vous cherchez dans l'habitude est sans fondements. Pourquoi le voleur n'alléguerait-il pas l'habitude pour se soustraire au châtiment? Pourquoi l'impudique et l'adultère n'en feraient-ils pas de même? Sachez-le bien tous et souvenez-vous-en : si par les rapports particuliers que j'ai avec vous, et par les renseignements que je prendrai à coup sûr, je découvre des chrétiens qui ne se seraient pas encore corrigés de ce vice, je les punirai certainement, et je leur interdirai l'assistance aux saints mystères; non pour qu'ils renoncent à y assister, mais pour qu'ils y reviennent corrigés, et qu'ils puissent s'asseoir avec une conscience pure à la table sainte, en quoi consiste principalement l'avantage de la communion. Plaise à Dieu qu'avec le secours des prières de nos protecteurs et de tous les saints, nous nous affranchissions de ce vice, aussi bien que de tous les autres, et que nous obtenions ainsi le royaume des cieux, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel tout honneur, toute gloire, toute adoration est au Père en l'unité du Saint-Esprit maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles!

Ainsi soit-il.



VINGT ET UNIÈME HOMÉLIE.

Sur le retour de l'évêque Flavien et le pardon accordé par l'empereur à la ville d'Antioche; sur le crime de ceux qui avaient pris part au renversement des statues.

1. La parole par laquelle j'avais coutume de commencer mes discours, au temps de nos dangers, sera la première encore que je prononcerai devant vous aujourd'hui; disons donc ensemble: Béni soit Dieu, qui nous a permis de célébrer avec tant de bonheur et d'allégresse cette pieuse solennité! Il a rendu la tête au corps, le pasteur aux brebis, le maître aux disciples, le général aux soldats, le pontife aux prêtres. Béni soit Dieu, qui, dans son amour inépuisable, nous accorde au delà de nos demandes et de nos pensées! C'était assez au gré de nos désirs, d'être maintenant délivrés des calamités qui pesaient sur nous, et nous n'avions pas d'autre but dans toutes nos prières; mais la clémence du Seigneur, dépassant infiniment par ses dons l'étendue de nos prières, nous a rendu notre père beaucoup plus promptement que nous n'eussions osé l'espérer. Aurions-nous pensé, en effet, qu'aussitôt après son départ, il aurait vu l'empereur, conjuré nos désastres, et que nous le reverrions au milieu de nous avant le saint jour de Pâques, prêt à célébrer cette fête avec nous? Telle est néanmoins la vérité; ce bonheur inespéré, nous le possédons; nous avons reçu notre père, et le plaisir de son retour est d'autant plus grand pour nous qu'il a devancé nos espérances.

C'est pour cela, je le répète, que nous devons rendre grâces à Dieu, admirer sa puissance, sa miséricorde et sa sagesse, le soin paternel qu'il prend de notre cité. Le démon a tenté de la bouleverser et de la détruire par les crimes dont il fut l'instigateur: Dieu s'est servi de nos infortunes elles-mêmes pour rehausser la gloire de notre ville, de son pontife et du chef de l'empire; il les a revêtus d'un éclat nouveau. La gloire de notre ville consiste en ce que, dans un si pressant danger, laissant de côté tout ce qu'elle comptait d'hommes puissants, de grandeurs et de richesses, toutes les influences qu'elle pouvait faire agir auprès de l'empereur, elle a cherché son refuge dans l'église et le prêtre, mettant tout son espoir dans le secours du ciel. Lorsque notre père se fut éloigné de nous, beaucoup voulaient effrayer ceux de nos frères qu'on avait jetés dans les prisons, en leur disant: La colère du prince n'est pas apaisée, elle s'enflamme tous les jours davantage, il se dispose à renverser la ville de fond en comble. — On répandait d'autres bruits alarmants; les prisonniers cependant ne s'abandonnaient pas à la crainte, et quand nous leur disions: ces bruits sont faux, c'est le diable qui, par ses artifices accoutumés, veut jeter la consternation dans vos âmes, — ils nous répondaient: nous n'avons nul besoin de ces paroles consolantes, car nous savons à qui dès le commencement nous avons eu recours, à quelle espérance Nous nous sommes attachés; l'ancre de notre salut est fixée au ciel; ce n'est pas dans l'homme que nous avons mis notre confiance, mais dans la toute-puissance de Dieu. Aussi comptons-nous entièrement sur une heureuse issue: non, non, un tel espoir ne saurait être confondu, nous ne pouvons pas le croire.

Quelles brillantes couronnes, quelle gloire éclatante, de tels sentiments donneront à notre cité! Quel amour n'obtiendra-t-elle pas de Dieu, quelle protection sur toute son existence! Il n'appartient pas, en effet, à une âme quelconque de déployer une telle énergie parmi les flots mutinés de tribulations aussi cruelles, de se tourner uniquement vers le Très-Haut et d'implorer avec d'aussi fervents soupirs la divine assistance, au mépris de tous les secours humains. Voilà donc quelle est la splendeur qui vient de rejaillir sur la ville. De son côté, le pontife n'a pas acquis une moindre gloire: il a généreusement exposé sa vie pour nous tous. Les résistances et les obstacles avaient beau se multiplier; les rigueurs de la saison, son grand âge, l'approche de la solennité, la position critique d'une sœur prête à rendre le dernier soupir, rien n'a pu l'arrêter; il s'est montré supérieur à tous les obstacles. Il ne s'est pas dit à lui-même: Qu'est-ce que ceci? Il ne me reste plus que ma sœur; nous portions

ensemble le joug du Christ, il y a si longtemps qu'elle partageait ma demeure! La voilà maintenant à la dernière extrémité, et je m'en irai la laissant seule, je ne serai pas là pour recueillir son dernier soupir et sa parole suprême! Elle priait cependant tous les jours, dans l'espoir que je lui fermerais les yeux, que je rapprocherais ses lèvres, que je disposerais tout pour sa sépulture; et voilà qu'elle est comme abandonnée, n'ayant plus son protecteur auprès d'elle : aucun de ces pieux devoirs ne lui sera rendu par un frère; bien que sa tendresse ne les attendît que de lui, elle rendra l'âme sans voir une dernière fois le plus cher de ses amis! N'est-ce pas là quelque chose d'incomparablement plus triste que la mort elle-même? Si j'avais été séparé d'elle par de grandes distances, n'aurais-je pas dû me hâter d'accourir, me dévouer à tous les travaux comme à toutes les souffrances, pour ne pas lui refuser une telle faveur? Et maintenant qu'elle est auprès de moi, dois-je me séparer d'elle, puis-je l'abandonner? Comment supportera-t-elle les jours qui suivront notre séparation? — Non, rien de semblable n'est sorti de sa bouche, ne se présenta même à sa pensée. Mettant la crainte du Seigneur au-dessus de tous les liens du sang, il se montra pénétré de cette vérité, que le pontife se fait connaître dans la tribulation, comme le pilote dans la tempête, comme le général dans les hasards des combats. Tous les hommes, se dit-il, ont les yeux fixés sur nous, les Juifs eux-mêmes et les Gentils : ne trompons pas leur attente, et, non content de braver le naufrage sans hésiter, confions-nous à Dieu sans réserve, et faisons le sacrifice même de la vie.

Or considérez la magnanimité du pontife, mais voyez aussi la bonté de Dieu. Tous les biens auxquels notre évêque avait renoncé, il les a reçus avec plus d'abondance; non-seulement son courage est récompensé, mais il jouit encore d'un bonheur auquel il ne pouvait s'attendre. Il avait accepté, dans le but de sauver son troupeau, de célébrer sur une terre étrangère cette grande solennité; et Dieu nous l'a rendu avant le jour de Pâques, pour qu'il eût la consolation de le célébrer avec nous, et d'ajouter au succès de son entreprise la joie de son retour. Il a bravé la saison rigoureuse, et tout le temps de son voyage a été d'une admirable sérénité. Il ne s'est plus souvenu de sa vieillesse, et voilà qu'il a parcouru cette longue route avec la promptitude et la vigueur d'un jeune homme. Il ne s'est pas laissé arrêter par la mort imminente d'une sœur, ni vaincre par une affection humaine, et, quand il est revenu parmi nous, il a trouvé sa sœur pleine de vie. N'avais-je donc pas raison de vous dire qu'il a gagné tout ce qu'il avait sacrifié? C'est ainsi que le pontife s'est couvert d'une gloire nouvelle, soit devant Dieu, soit devant les hommes.

2. L'empereur, à son tour, a trouvé dans cet événement une splendeur supérieure à celle de tous les diadèmes : d'abord, il s'est laissé fléchir par la prière des prêtres, et cela, à la face du monde entier, tandis que nul autre n'eût pu désarmer son courroux; puis, c'est dans un instant qu'il a fait grâce aux coupables et que sa colère s'est dissipée. Mais pour mieux vous faire comprendre et la générosité du prince, et la sagesse du pontife, et par-dessus tout la divine clémence, permettez-moi de vous redire ici quelque chose du discours prononcé là-bas. Ce que je vous dirai, je le tiens de ceux qui se sont trouvés à cette entrevue solennelle. Quant à notre père, il ne nous a rien confié, absolument rien; fidèle imitateur de la magnanimité de Paul, il tient religieusement cachés ses propres mérites; et quand on lui demandait de tout côté quel langage il avait tenu au prince, comment il avait pu réussir à le persuader, à désarmer si promptement et si complétement sa colère, il répondait par ces mots : Nous n'avons été pour rien dans le succès; Dieu lui-même a touché le cœur du prince; avant même d'entendre nos paroles, son indignation était calmée, tous ses projets de vengeance avaient disparu; il parlait des événements arrivés dans notre ville d'un air si paisible et si doux, qu'on eût dit qu'il s'agissait d'une offense faite à une personne étrangère. — Mais ce que l'humilité de notre pasteur voulait tenir dans le silence, Dieu l'a fait éclater à tous les regards. Que s'est-il donc passé? Pour vous le dire, il faut que je reprenne les choses de plus haut.

Après qu'il fut sorti de la ville, nous laissant tous dans un si profond abattement, il éprouva dans son cœur de plus cruelles angoisses que celles dont nous étions nous-mêmes accablés. En premier lieu, il rencontre dans son voyage ceux que l'empereur envoyait pour examiner les faits accomplis ; il apprend de leur bouche l'objet de leur mission : se représentant alors les maux qui allaient fondre sur son peuple, l'agitation, le tumulte, la fuite, la terreur, l'anxiété, les périls de tout genre, il versait un torrent de larmes et ses entrailles étaient cruellement déchirées. Les pères, en effet, gémissent d'autant plus sur les maux de leurs enfants, qu'ils ne sont plus là pour les consoler : il ne déplorait donc pas tant nos calamités elles-mêmes, que son éloignement quand nous allions les subir. Et tout cela cependant s'accomplissait pour notre salut. Ce qu'il avait appris des commissaires de l'empereur, tout en lui faisant verser des larmes plus amères, rendait plus ferventes les prières qu'il adressait au Seigneur ; il passait les nuits sans sommeil, le suppliant sans cesse de venir au secours de notre cité et de dissiper la colère impériale. Dès qu'il eut pénétré dans cette grande capitale de l'univers et qu'il fut entré dans ce palais où réside la majesté souveraine, il se tint loin de l'empereur, gardant le silence, versant des larmes, la tête penchée, cachant son visage ; on eût dit que c'était lui qui était coupable de tous les crimes pour lesquels il venait intercéder. Il n'avait en cela d'autre but que celui de porter le prince à la clémence par l'image de cette tristesse et de ce deuil, avant de prendre la parole pour notre défense. Le seul espoir de pardon qui reste aux criminels ne consiste-t-il pas à rester muets devant leur juge ? Il est un sentiment qu'il voulait dissiper, un autre au contraire qu'il voulait inspirer : d'une part, c'était la colère ; de l'autre, c'était la compassion. C'est ainsi qu'il préparait les voies à la parole dont il s'était fait l'organe ; et le succès répondit à son espoir.

Lorsque Moïse s'éleva sur la montagne pour implorer la miséricorde du Très-Haut en faveur d'une nation coupable, il demeura muet, jusqu'à ce que Dieu l'eût interpellé par ces paroles : « Laisse-moi, et j'anéantirai ce peuple. » *Exod.*, XXXII, 10. Ainsi fit notre pontife. Lorsque l'empereur l'eut aperçu baigné de larmes et n'osant lever la tête, il s'approcha de lui et manifesta par ses expressions la douleur que lui causaient les larmes du vieillard. Non, il ne parla pas comme un homme enflammé d'indignation et de courroux, mais plutôt avec l'accent de la douleur et de la compassion. Ecoutez ce qu'il dit et vous en jugerez vous-mêmes. Il ne lui dit pas : Pourquoi venez-vous ici ? Comment osez-vous plaider la cause des derniers de tous les scélérats, d'hommes indignes de vivre, dont la révolte et les attentats ont mérité tous les supplices ? Rien de semblable ne s'échappe de ses lèvres ; il semble se défendre lui-même avec autant de modération que de gravité ; il énumère les bienfaits dont il a comblé notre cité pendant tout le temps de son règne, et chaque fois il répète ces mots : Est-ce ainsi que je devais être payé de mes bontés ? Pour quelle injure m'ont-ils infligé ce châtiment ? Qu'avaient-ils à me reprocher, d'important ou de léger, pour outrager de la sorte, non-seulement leur empereur, mais les morts eux-mêmes ! n'était-ce pas assez d'exercer leur fureur sur les vivants ? Si les outrages n'étaient allés jusqu'à méconnaître les barrières du tombeau, ils auraient pensé vraiment n'avoir rien fait de remarquable. Admettons qu'ils aient quelque injustice à me reprocher, au moins devaient-ils respecter les morts, qui ne s'étaient rendus coupables envers eux d'aucune injure, auxquels ils n'avaient à reprocher rien de semblable. N'ai-je pas préféré cette ville à toutes les autres ? Ne m'a-t-elle pas été plus chère que ma patrie ? Mon vœu le plus ardent était de la visiter, et j'en faisais le serment en toute circonstance.

Parole de l'empereur à Flavien.

3. Ces plaintes redoublaient la douleur du pontife, des larmes plus abondantes coulaient de ses yeux, il ne garda plus alors le silence : en se défendant lui-même, l'empereur aggravait nos forfaits. — Prince, dit-il avec un profond et douloureux gémissement, nous avouons, et comment le nier ? l'amour que vous n'avez cessé de témoigner à notre patrie ; et voilà pourquoi nous déplorons avec tant d'amertume d'avoir cédé aux instigations du démon jaloux d'une telle



faveur, de nous être montrés ingrats envers un si généreux bienfaiteur, d'avoir excité à ce point la colère de celui qui nous a tant aimés. Renversez notre ville, mettez-y le feu, faites-nous mourir, infligez-nous un châtiment quelconque; vous ne nous punirez pas encore comme nous l'avons mérité : nous-mêmes, prévenant les arrêts de votre justice, nous avons déjà subi mille genres de mort. Que peut-on concevoir, en effet, de plus misérable que de passer aux yeux de l'univers entier pour avoir outragé d'une manière aussi indigne celui qui nous avait entourés d'une si tendre affection et comblés de tant de bienfaits? Quoi de plus amer que d'être accusés d'une telle ingratitude?

Si des barbares, se ruant tout à coup sur notre ville, avaient démoli ses remparts, brûlé ses maisons, emmené ses enfants captifs sur une terre étrangère, notre malheur serait moins affreux. Pourquoi cela? C'est qu'il nous eût suffi de vous savoir vivant et de connaître vos sentiments à notre égard, pour espérer que nous serions bientôt affranchis de ces maux; que notre ville reprendrait sa splendeur première et que notre liberté nous serait abondamment rendue. Mais aujourd'hui que nous avons perdu votre bienveillance; aujourd'hui que s'est brisé cet amour qui nous protégeait mieux que toutes les murailles, auprès de qui nous réfugierons-nous? De quel côté se porteront nos regards, après que nous avons irrité un maître si doux, un si tendre père? Sans doute ils sont convaincus d'avoir commis le plus horrible des attentats; mais ils ont subi les peines les plus affreuses, n'osant plus regarder un homme en face, pas même lever les yeux vers le soleil, tant la honte pesait sur leurs paupières et les obligeait à se cacher. En perdant la liberté, ils sont devenus les plus misérables de tous les esclaves, ils sont plongés dans la dernière ignominie : quand ils songent à la grandeur de leurs maux, au crime dont ils se sont rendus coupables, ils n'ont plus même la force de respirer, sachant à quel point ils ont attiré sur eux le blâme et l'animadversion de tous les habitants de la terre, à raison de la personne même qu'ils ont outragée. Si vous le voulez néanmoins, ô Prince, leur blessure n'est pas incurable, il est un remède à tant de maux. On en a vu souvent des exemples même chez les simples particuliers : les injures les plus sanglantes sont devenues pour eux la matière et l'occasion d'une sublime charité. Telle a été la conduite du Créateur envers la nature humaine. Après qu'il eut donné l'existence à l'homme, et que, lui donnant le paradis pour séjour, il l'eut entouré de bonheur et de gloire, le diable, jaloux d'une telle distinction, réussit à dépouiller l'homme de tout cet éclat. Mais Dieu, bien loin d'abandonner ce dernier, à la place du paradis que nous avions perdu, nous ouvrit l'accès du ciel, manifestant ainsi sa bonté propre et confondant de plus en plus la malice du démon. Faites-en de même : les démons ont tout mis en mouvement pour ravir votre amour à la ville qui vous était la plus chère; instruit maintenant de ses artifices, bien que vous ayez le droit de nous châtier, ne nous enlevez pas votre amitié première.

S'il m'est de plus permis d'exprimer une pensée qui dépasse toutes les prévisions, inscrivez Antioche en tête de toutes les villes qui vous tiennent le plus à cœur : c'est le moyen de punir les démons, auteurs de tous ces désordres. Si vous la détruisez, si vous la faites disparaître de la surface de la terre, vous accomplirez justement ce qu'ils se sont proposé; si vous renoncez au contraire à votre vengeance, si vous déclarez que vous aimez toujours cette ville comme vous l'avez d'abord aimée, vous porterez à ces esprits pervers une mortelle blessure, vous leur infligerez le plus terrible des châtiments, en leur faisant bien voir, non-seulement qu'ils n'ont rien gagné dans leurs embûches, mais encore que tout a tourné à l'encontre de leurs désirs. N'est-il pas d'ailleurs conforme à l'équité que vous agissiez de la sorte et que vous ayez pitié d'une ville qui n'a été l'objet de la haine des démons que parce qu'elle était l'objet de votre amitié? Si vous n'aviez pas eu pour elle tant de bienveillance, leur aurait-elle inspiré une si cruelle envie? On pourra s'étonner de mes paroles, mais elles n'en sont pas moins vraies. C'est pour vous, c'est à cause de votre amitié, qu'Antioche a subi tant d'infortunes. Quels sont les incen-

dies, quels sont les bouleversements dont la rigueur pourrait égaler celle de la réponse que je viens d'entendre? Vous avez dit qu'on vous avait accablé d'outrages, que vous avez supporté ce que ne supporta jamais aucun de vos prédécesseurs; mais si vous le voulez, ô Prince modèle de clémence, de sagesse et de piété, ces mêmes outrages orneront votre tête d'une couronne mille fois plus éclatante que le diadème impérial. Il est vrai que ce diadème est le symbole de votre vertu; mais il atteste aussi la munificence de celui qui vous l'a transmis : tandis que la couronne que votre humanité vous aura tressée ne sera due qu'à vous-même, vous n'en serez redevable qu'à votre philosophie. Si les hommes admirent ces pierres précieuses qui brillent sur votre front, combien plus admireront-ils la victoire que vous aurez remportée sur votre propre cœur? Des rebelles ont renversé vos statues; vous pouvez vous en élever d'incomparablement plus belles. Si vous pardonnez aux auteurs de ce crime, si vous ne leur infligez aucun châtiment, ils ne vous dresseront pas sur la place publique une statue d'airain ou d'or, rehaussée de l'éclat des pierreries : vous en aurez une revêtue d'une matière infiniment plus précieuse, puisqu'elle aura pour ornement votre clémence et votre générosité. Chacun vous la dressera dans son âme, et vous compterez autant de statues qu'il y a maintenant et qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre. Ce n'est pas nous seulement, ce sont encore tous ceux qui viendront après nous et tous ceux qui viendront dans la suite des siècles, qui vous admireront et qui vous aimeront comme s'ils avaient eux-mêmes reçu vos bienfaits.

Et ne pensez pas que ce soit là de ma part une simple conjecture; il en sera réellement ainsi : je puis vous démontrer par un exemple que ce ne sont pas seulement les armées, les munitions de guerre, la richesse des trésors, la multitude des sujets et les autres avantages de même nature qui constituent la grandeur des rois, mais que c'est encore et surtout la vraie philosophie et la mansuétude. Il est raconté de l'heureux Constantin qu'une de ses images ayant été lapidée, beaucoup de ses amis l'engageaient à tirer de cet outrage une vengeance éclatante; et comme ils ajoutaient que la figure avait été complétement mutilée par les pierres, il porta la main à son visage et leur répondit avec un doux sourire : Je ne trouve pas une seule blessure à mon front; ma tête est intacte et mon visage ne l'est pas moins. Les conseillers saisis de respect et de confusion furent aussitôt réduits au silence : chacun redit avec enthousiasme cette belle parole, et le long espace de temps qui s'est écoulé n'en a pas effacé le souvenir; la postérité garde fidèlement la mémoire d'une telle philosophie. Quels sont les trophées dont elle n'éclipse la splendeur? Ce prince a certes fondé beaucoup de grandes villes, il a vaincu bien des peuples étrangers, et tout cela s'est effacé de la mémoire des hommes; mais cette parole est encore célèbre de nos jours, nos descendants et toutes les générations à venir l'entendront répéter encore. Ce qui doit le plus nous frapper, ce n'est pas qu'on la redise de la sorte, c'est qu'elle soit à jamais accueillie par des acclamations de reconnaissance et d'amour : en la redisant, on la louera; ceux qui l'entendront, l'apprendront avec bonheur, et nul ne pourra s'empêcher de faire éclater son admiration, de combler de louanges celui qui fut capable de la prononcer, de lui désirer mille biens, même après sa mort. Mais si, pour avoir dit cette parole, il s'est acquis tant de gloire parmi les hommes, qui pourra dire la gloire dont l'aura couronné le Dieu de toute miséricorde?

Belle parole de Constantin.

Ai-je besoin de vous parler ici de Constantin, de vous citer des exemples étrangers, quand je puis m'appuyer sur vos propres mérites? Souvenez-vous de vos premières années : au retour de cette solennité sainte, dans une lettre adressée à tous les peuples de l'univers, vous donniez l'ordre d'ouvrir toutes les prisons, de briser les fers, de pardonner les crimes de tous ceux qui s'y trouvaient renfermés; et comme si cela ne suffisait pas pour manifester votre bonté, vous disiez dans cette même lettre : Que ne m'est-il donné de ressusciter les morts, de rendre la vie à ceux qui l'ont perdue? — Souvenez-vous aujourd'hui de ces paroles : voici le moment de ressusciter les morts, de rappeler à la lumière du jour ceux qui sont plongés dans les ténèbres du tombeau. Oui, les habitants d'Antioche sont

Clémence de Théodose.

déjà morts avant même que leur arrêt ait été porté, notre ville est en quelque sorte aux portes de l'enfer. Vous pouvez la rappeler à la vie sans qu'il vous en coûte un as de votre trésor, une heure de votre temps, une peine, un labeur quelconque; il vous suffit de prononcer une parole, et cette ville sortira tout à coup du sein des ténèbres. Faites que son nom à l'avenir lui vienne de votre clémence. En effet, elle ne gardera pas un souvenir aussi reconnaissant de celui qui l'a fondée, que de celui qui l'aura sauvée par une sentence favorable. Au reste, rien de plus conforme à l'équité : celui-là disparut après avoir jeté le fondement de sa grandeur future, tandis que vous l'aurez ressuscitée après qu'elle avait acquis et perdu ce haut degré de puissance. Si les ennemis l'avaient prise, si les barbares l'avaient saccagée, et que vous l'eussiez délivrée de leurs mains, vous auriez fait une action moins admirable qu'en l'épargnant aujourd'hui. Beaucoup de rois ont fait cela; mais ceci, vous seul l'aurez fait, et contre l'attente universelle.

Une chose encore qui n'excite pas l'étonnement, une chose à laquelle tout le monde s'attend, parce qu'elle rentre dans la marche ordinaire du monde, c'est qu'un prince commande à ses sujets; mais qu'après avoir été si cruellement outragé, vous renonciez au droit de la justice, c'est ce qui surpasse la vertu commune des hommes. Songez qu'il n'est pas seulement ici question de la ville d'Antioche, mais bien de votre gloire, et même du Christianisme tout entier. En ce moment, les Juifs et les Gentils, tout le monde romain et les barbares eux-mêmes, car nos malheurs sont aussi parvenus à leurs oreilles, ont les yeux fixés sur vous; ils sont tous dans l'attente, impatients de savoir quelle décision vous allez prendre sur les faits accomplis. Si votre arrêt est dicté par la douceur et la miséricorde, tous le loueront, tous glorifieront le Seigneur; ils se diront entre eux : Dieu! quelle est grande la puissance du Christianisme! Un homme qui n'a pas d'égal sur la terre, maître de tout renverser et de tout détruire, elle l'a fait ployer sous sa loi, elle l'a élevé à une philosophie où un simple sujet ne pourrait atteindre. Qu'il est grand le Dieu des chrétiens! Des hommes il en fait des anges, il les affranchit des passions les plus tyranniques de la nature. Ne vous laissez pas dominer par une crainte sans fondements.

N'écoutez pas ceux qui viendront vous dire que votre indulgence servira de prétexte aux autres villes pour tomber dans les mêmes excès, qu'elles mépriseront votre pouvoir parce que vous n'aurez pas châtié celle-ci. C'est seulement dans le cas où la faiblesse vous conduirait à la vengeance, où le crime triompherait de votre énergie et montrerait au moins une puissance égale, que vous auriez raison de craindre un tel reproche; mais si, glacés de frayeur et portant déjà la mort dans leurs âmes, ils se jettent à vos pieds dans la personne de leur évêque; s'ils craignent à chaque instant de rouler dans l'abîme, ne cessant d'élever au ciel leurs regards et leurs prières, demandant à Dieu de venir à leur secours, et venant tous néanmoins avec moi implorer votre clémence, chacun d'eux enfin tremblant pour sa propre vie; la crainte qu'on voudrait vous inspirer n'est-elle pas superflue? Si vous eussiez donné l'ordre de les mettre à mort, ils n'auraient pas autant souffert qu'ils souffrent à l'heure présente. Voilà bien des jours qu'ils vivent dans des frayeurs incessantes; quand vient le soir, ils ne s'attendent pas à voir l'aurore; et quand le jour renaît, ils n'espèrent pas arriver à la nuit. Beaucoup sont devenus la proie des bêtes féroces, tandis qu'ils s'enfonçaient dans les déserts, à travers des solitudes inconnues; et ce ne sont pas les hommes seulement, ce sont encore les tout petits enfants, des femmes nobles et belles, qui s'en allaient demander un asile, durant les nuits et les jours, aux antres les plus sauvages, aux plus profondes vallées. Un nouveau genre de servitude pèse sur cette malheureuse cité : ses édifices et ses remparts sont debout, et son infortune est plus grande que celle des villes dévorées par le feu; nul barbare n'est à leur porte, l'ennemi ne se montre pas à leurs yeux, et ses habitants sont plus à plaindre que les peuples chargés de fers : une feuille agitée par le vent, c'en est assez pour les tenir dans de continuelles alarmes.

Cela n'est ignoré de personne, et si les peuples

avaient vu raser la ville d'Antioche, ils en eussent été moins vivement émus qu'ils ne le sont en apprenant ses calamités présentes. Non, ne pensez pas que votre indulgence encourage les autres villes dans le mal. Alors même que ces villes seraient renversées par vous, leurs habitants ne seraient pas contenus dans le devoir, comme le sont aujourd'hui par l'incertitude du sort qui leur est réservé, ceux de notre ville. Est-il un châtiment égal à celui-là? Ne prolongez donc pas leur souffrance, laissez-les enfin respirer. Punir des sujets rebelles, proportionner le châtiment à leurs attentats, rien de plus facile en vérité, rien de plus conforme à notre nature; mais épargner ceux qui vous ont outragé, pardonner à des coupables indignes de pardon, c'est ce que bien peu d'hommes peuvent faire, surtout quand l'outrage s'adresse au maître de l'univers. Frapper une cité d'épouvante, vous le pouvez également sans difficulté; mais faire que chacun vous aime, attirer à votre gouvernement la bienveillance universelle, obtenir que tous prient pour vous, non-seulement en public, mais encore en particulier, voilà ce qui est difficile. Répandez l'argent sans compter, mettez en mouvement des armées innombrables, faites tout ce que vous voudrez, et vous ne gagnerez pas aisément l'affection des hommes, tandis que vous le pouvez maintenant sans peine et sans labeur. Ceux que vous aurez comblés de vos bienfaits, et ceux-là même qui ne connaîtront ces bienfaits que par la renommée, vous en auront une éternelle reconnaissance. Quels sacrifices et quels efforts ne vous imposeriez-vous pas pour obtenir de faire en un instant la conquête de l'univers, pour obtenir que tous les hommes actuellement existants et tous ceux qui viendront dans la suite appellent sur votre tête les bénédictions qu'ils appelleraient sur leurs propres enfants?

Si telle doit être votre récompense de la part des hommes, songez à la grandeur de celle que Dieu vous accordera, et non-seulement à cause du bien que vous aurez fait vous-même, mais encore à cause de celui que d'autres feront dans toute la suite des siècles. Qu'une autre sédition semblable à celle-ci vienne à se présenter plus tard, et plaise à Dieu qu'il n'en soit pas ainsi! que les hommes outragés se proposent de sévir contre les auteurs de l'injure, votre clémence et votre philosophie leur serviront de leçon, suffiront pour les porter à l'indulgence : au souvenir de l'exemple que vous leur aurez donné, ils seraient couverts de honte et de confusion, s'ils ne marchaient pas sur vos traces. Vous serez donc le maître de tous les hommes qui viendront après vous, et vous ne leur laisserez que la seconde palme, alors même qu'ils s'élèveraient au comble de la philosophie. Il n'est pas juste, en effet, que celui qui le premier a donné l'exemple d'une telle bonté, marche plus tard à la suite des autres. Quelles que soient donc la mansuétude et l'humanité que d'autres montreront après vous, vous en aurez avec eux la récompense; celui qui enfonce dans le sol la racine d'un arbre est le premier auteur des fruits que cet arbre donnera. Aujourd'hui nul n'a le droit de partager avec vous la récompense de votre générosité, puisque c'est là votre mérite exclusif, tandis que vous aurez légitimement votre part à celle de tous les hommes généreux qui pourront surgir dans les âges futurs, si du moins il en paraît de semblables, une part égale à celle qui revient aux maîtres dans les vertus de leurs disciples; et lors même que vous n'auriez pas d'imitateurs, vous aurez toujours pour vous les éloges et les acclamations de toutes les générations à venir.

Représentez-vous ce que sera votre nom quand la postérité dira : Une grande ville n'attendait plus que le dernier châtiment; tout le monde était dans l'épouvante; les chefs, les magistrats et les juges étaient frappés de stupeur et n'osaient pas même élever la voix en faveur des misérables; un vieillard, investi du divin sacerdoce, se présenta seul à l'empereur; il le toucha par son aspect et ses prières, et le maître du monde, respectant les lois de Dieu, ne refusa pas à ce vieillard ce qu'il n'aurait accordé à aucun de ses sujets. Et cela même, ô prince, est un grand honneur que la ville d'Antioche vous rend, en me chargeant d'une telle ambassade auprès de vous; ses habitants ont donc jugé, par un sublime élan d'estime et de confiance, que vous mettriez au-dessus de tous les hommes puissants qui servent sous vos ordres, les prêtres du

Seigneur, quelque vile que puisse être la personne de ces derniers. Mais je ne suis pas seulement l'ambassadeur de mon peuple; je viens encore et surtout de la part du souverain Maître de tous les anges dire à votre âme si noble et si généreuse : Si vous remettez aux hommes les dettes qu'ils ont contractées envers vous, le Père céleste vous remettra vos propres égarements. Souvenez-vous donc de ce jour où nous rendrons tous compte des actions de notre vie; en admettant qu'on soit coupable envers vous, vous pouvez par une sentence d'absolution et de miséricorde, sans effort et sans labeur, effacer toutes vos prévarications. Les autres députés viennent à vous chargés d'or, d'argent et d'autres présents de même nature; pour moi, c'est avec les lois divines que j'aborde les degrés de votre trône impérial, je les mets à la place de toutes les offrandes, et je vous conjure d'imiter le Seigneur, qui, recevant de nous d'incessantes injures, ne cesse de répandre sur nous ses bienfaits. Ne confondez pas notre espérance, ne démentez pas les promesses faites à ce peuple; je veux qu'entre autres choses vous sachiez ceci : Si vous daignez nous accorder notre pardon, si vous rendez à notre cité votre ancienne bienveillance, et lui faites grâce d'un châtiment qu'elle n'a que trop mérité, je reviendrai vers les miens avec une douce confiance; mais si vous la rejetez définitivement de votre cœur, non-seulement je n'y rentrerai pas, je ne reverrai plus le sol de ma patrie, mais je la renie pour jamais et j'irai chercher un asile dans une autre cité. Non, je ne compterai plus au nombre des citoyens d'une ville à laquelle vous aurez impitoyablement refusé votre indulgence, vous le plus humain et le plus doux de tous les hommes.

4. En disant ces choses et beaucoup plus encore, il a tellement ému l'empereur qu'on a vu se renouveler ce qui s'était accompli jadis dans le patriarche Joseph. De même que celui-ci, quand il eut aperçu ses frères, sentait le besoin de pleurer, mais comprimait néanmoins sa douleur, de peur de se faire reconnaître, de même l'empereur pleurait dans le secret de son âme, mais dissimulait son attendrissement, à cause des personnages présents à cette entrevue. Et cependant il ne put pas cacher jusqu'à la fin les sentiments qui fermentaient dans sa poitrine; ils triomphèrent de sa résistance. Après qu'il eut entendu l'allocution du pontife, il ne lui fallut pas un long discours; une seule parole lui suffit, mais une parole qui l'honore beaucoup plus que le diadème. Voulez-vous la savoir? — Faut-il s'étonner, faut-il regarder comme un acte sublime, si nous pardonnons à ceux qui nous ont outragés, alors que ce sont des hommes et que nous le sommes comme eux? Le Maître de l'univers étant descendu sur la terre et s'étant fait esclave pour nous, du haut de cette croix à laquelle l'avaient attaché ceux-là même qu'il avait comblés de ses bienfaits, priait pour ses bourreaux en disant à son Père : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. Faut-il donc s'étonner, encore une fois, si nous pardonnons à ceux qui servent avec nous un commun Maître? — Et la sincérité de ces paroles, on la vit éclater dans les actes mêmes de l'empereur, un surtout que je vais vous rapporter. Notre pontife voulait célébrer avec lui la solennité pascale; mais il l'oblige à partir, il le presse de retourner au milieu de son peuple. Je connais maintenant, lui dit-il, leur trouble et leur consternation; ils subissent les tristes conséquences de leur malheur : allez consoler vos enfants. Quand ils reverront leur guide et leur pilote, ils oublieront les orages passés; le souvenir de leurs angoisses s'effacera de leur esprit. Et comme le saint évêque demandait avec instance à l'empereur de nous envoyer son fils, voici la réponse qui lui fut faite, gage sacré de réconciliation et de bienveillance : Priez pour que les obstacles disparaissent; demandez la fin de nos guerres, et c'est moi-même qui me transporterai dans votre cité.

Que peut-on concevoir de plus généreux qu'une telle âme? Que les Gentils soient désormais confondus; mais non, je me trompe : qu'ils soient éclairés, et qu'abandonnant leurs erreurs, ils embrassent la vérité du christianisme, formés à notre philosophie par l'exemple de l'empereur et du pontife. Là ne s'est pas arrêtée la sollicitude du prince; bientôt après que l'évêque eut quitté la ville impériale et franchi la mer, il



envoya des hommes pour s'assurer que notre saint ambassadeur n'était pas retardé dans la route et pour le presser d'arriver au plus tôt dans notre ville, de peur que la joie de ses habitants ne fût amoindrie si leur chef spirituel n'était pas au milieu d'eux pendant ces solennités. Quel père a jamais montré les mêmes attentions pour des enfants qui l'auraient outragé ?

Il est un autre témoignage que je dois rendre à la vertu de notre père. Après avoir obtenu cette solution favorable, il ne se hâta pas, comme l'eût fait un homme jaloux de sa propre gloire, de nous apporter lui-même le rescrit qui devait dissiper nos alarmes; mais comme sa marche était trop lente, il fit partir devant lui un rapide messager, chargé de nous annoncer la bonne nouvelle, afin que ce retard ne prolongeât pas notre tristesse. Ce qu'il désirait uniquement, ce n'était pas d'être lui-même l'organe de cette parole qui devait nous combler de joie, mais bien de faire que sa patrie respirât au plus tôt de ces longues infortunes.

Ce que vous fîtes alors, en couronnant l'agora, en illuminant la ville, en dressant des tables devant les maisons, et, comme si la ville venait de naître, faisant éclater votre joie par vos fêtes, continuez de le faire chaque jour, mais sous une autre forme : montrez-vous couronnés de vertus et non de fleurs, que les bonnes œuvres soient la lumière de vos âmes, tressaillez d'une joie toute spirituelle, bénissez constamment le Seigneur pour tant de bienfaits. Ce n'est pas seulement parce qu'il vous a délivrés de vos malheurs, c'est encore parce qu'il les a permis, que vous devez reconnaître vos obligations envers lui, car tout a contribué à l'ornement de notre cité. Racontez ces divines faveurs; suivant la recommandation du Prophète, annoncez-les à vos enfants; qu'eux aussi les annoncent à ceux qui naîtront d'eux; que vos petits-fils les transmettent à la génération suivante, afin que tous ceux qui vivront jusqu'à la fin des siècles, connaissant la miséricorde de Dieu à l'égard de notre ville, nous félicitent d'avoir été favorisés d'une telle grâce. Qu'ils admirent aussi le chef de notre empire pour avoir en quelque sorte relevé cette ville de ses ruines, et qu'excités à la piété par de tels exemples, ils fassent tourner ces événements à leur propre avantage. En effet, ce n'est pas vous seuls qui serez heureux de ce qui vient de s'accomplir, si vous en gardez fidèlement la mémoire; une part de ce bonheur sera pour vos descendants, quand on leur racontera ce qui nous est arrivé. Pénétrés de ces réflexions, rendons grâce, encore une fois, et de la fin de nos malheurs, et de nos malheurs mêmes; car nous avons appris par les divines Ecritures et par notre propre expérience que le Seigneur, dans sa clémence infinie, fait tout servir à notre bien, selon les voies qui conviennent à sa sagesse. Soutenus et réjouis par cette bonté, puissions-nous en outre acquérir le royaume du ciel, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soient gloire et puissance dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

AVANT-PROPOS DE MONTFAUCON

SUR

LES DEUX CATÉCHÈSES SUIVANTES

C'est du seul exemplaire de Frédéric Morel que Fronton le Duc déclare dans ses notes avoir tiré la première catéchèse, exemplaire que nous n'avons pu nous procurer jusqu'à ce jour. Savilius l'a prise sur le manuscrit de Bavière, que nous avons préféré comme étant plus correct que le texte de Morel.

Ce discours a pour titre : *Première catéchèse;* ce qui indique qu'on devait trouver dans l'auteur un ou plusieurs autres discours du même genre. Or je ne trouve dans les œuvres de Chrysostome aucune catéchèse que l'on puisse ranger à la suite de celle-là, si ce n'est la vingt-unième homélie au peuple d'Antioche, laquelle est intitulée : *Catéchèse à ceux qui vont être illuminés*. Celle-ci fut prononcée vers la fin du carême de l'année 388, au sentiment de plusieurs critiques. C'est une question sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure. Le discours dont nous nous occupons fut également prononcé dans le carême, trente jours avant la fête de Pâques, comme on le voit dans le quatrième paragraphe. Mais quelle année? C'est ce que nous devons rechercher maintenant. Si nous faisons attention à la longue dissertation contre les jurements par laquelle il se termine, nous serons assurément portés à la placer dans l'année 387, car toutes les homélies, presque sans exception, qui furent prononcées pendant ce carême, nous les voyons finir par une vive exhortation contre ce même désordre; et vers les derniers jours, l'orateur dit formellement que, malgré ses persévérants efforts pour déraciner cette habitude, à peine si le mal est encore guéri. A cette raison pour rapporter ce discours à l'année 387, on peut en ajouter une autre fournie par le titre même. Ce titre, *Première catéchèse,* s'explique tout naturellement si l'on en trouve une *seconde*. Or, comme cette seconde catéchèse se trouve en effet, soit pendant le carême de 387, ce qui nous paraît plus probable, soit dans celui de 388, d'après l'opinion de Tillemont, on est en droit de penser que la première est réellement de l'année 387.

Sur cette question de temps, Tillemont présente en faveur de 388 des considérations qui ne sont pas à dédaigner. Trente jours avant Pâques, dit-il, vous ramènent justement à cette semaine pendant laquelle Chrysostome s'abstint entièrement de parler au peuple, comme il s'en explique lui-même dans la onzième homélie, par la raison que toute la ville, qui s'attendait alors à voir éclater sur elle le courroux de l'empereur en punition du renversement des statues, était plongée dans le trouble et l'épouvante, chacun songeant plutôt à prendre la fuite qu'à s'en aller écouter des discours. De plus, si le prédicateur eût adressé la parole aux futurs initiés dans de telles circonstances, n'aurait-il pas fait au moins allusion à cette terreur qui planait en ce moment sur toutes les âmes?

Discutons avec soin ces deux raisons. Le savant critique nous objecte d'abord que, durant toute la troisième semaine de carême, Chrysostome garda, de son propre aveu, le silence, et que, par conséquent, il ne put pas dans ce même temps adresser un discours aux catéchumènes. Mais cette objection n'est d'aucun poids, au sentiment de Tillemont lui-même. L'orateur dit, en effet : « Voilà pourquoi je me suis tû pendant ces derniers jours; » il ne dit pas qu'il se soit tû pendant la semaine entière. Il put donc, et notre contradicteur le reconnaît, page 71, donner cette onzième homélie vers la fin de la troisième semaine ou bien au commencement de la quatrième. Supposons qu'il l'ait donnée le vendredi de la troisième semaine, comme le lendemain est justement le trentième jour avant Pâques, la catéchèse dont il s'agit sera de ce même samedi; et, dans cette hypothèse, ces mots de l'homélie : « Ces jours derniers nous avons gardé le silence, » n'offriront plus aucune difficulté. En supposant même qu'il ait donné cette homélie le lundi de la semaine suivante, comme la catéchèse s'adressait uniquement aux futurs baptisés, à l'exclusion de tout autre auditeur, ce qui ne fait pas l'objet d'un doute, l'orateur était encore en droit de dire huit jours après, en s'adressant alors à tout le peuple, qu'il avait gardé le silence les jours précédents, car ce silence ne regarde que ceux auxquels il en fait en ce moment l'aveu.

Tillemont insiste et dit : Comment se fait-il que, sous le poids d'une si grande terreur, quand on se croyait à la veille d'un immense désastre, il n'en soit pas dit un mot dans cette catéchèse? Il est vrai que cela me frappe aussi, pas assez néanmoins pour me faire abandonner mon opinion. Que le malheur parût imminent, ou que le nuage semblât un peu s'éclaircir, c'est une chose dont Chrysostome parlait constamment, avec la plus touchante émotion, dans ses discours à tout le peuple; mais quand il s'adressait à des jeunes gens qui devaient être baptisés dans les fêtes de Pâques, quand il s'agissait uniquement de les préparer d'une manière immédiate à l'initiation sacrée, il n'est pas étonnant que l'éminent catéchiste n'ait pas cru devoir déplorer là les malheurs publics, réservant ce sujet pour les assemblées générales des fidèles.

A cette catéchèse nous en ajoutons une autre, qui jusqu'ici se trouvait classée parmi les homélies au peuple d'Antioche; c'était la vingt-unième. Elle fut prononcée, comme Chrysostome le dit en commençant, dix jours après la précédente et durant le même carême. Je n'oserais pas affirmer sans doute que la catéchèse dont il est fait mention dans celle-ci, soit réellement celle que je mets ici la première; mais rien n'empêche de le croire, l'une et l'autre paraissent avoir suivi de près la sédition d'Antioche, puisqu'il est parlé dans toutes les deux du renversement des statues. Un doute pourrait naître du silence que l'orateur garde concernant les jurements, quand on songe que dans tous les discours de ce carême, il fulmine constamment vers la fin contre ce désordre. Ce silence toutefois ne saurait être, on le comprend, une raison suffisante, en dehors de toute autre considération, pour faire adopter une opinion contraire. Quoi qu'il en soit, la place de la seconde catéchèse ne pouvait être mise en question, puisque le texte même en rappelle une autre qui l'avait précédée. Nous prouverons dans l'avertissement suivant que cette seconde catéchèse n'est pas celle dont il est question dans l'homélie sur le *Diable tentateur*.

PREMIÈRE CATÉCHÈSE

A ceux qui vont être illuminés; pourquoi le baptême est appelé le bain de la régénération, et non la rémission des péchés; combien il est périlleux de jurer, non-seulement pour le faux, mais encore pour le juste et le vrai.

1. Qu'il est beau, qu'il est aimable, le chœur de nos jeunes frères! Car j'aime à vous appeler mes frères avant même que l'Eglise vous ait enfantés, j'embrasse avec amour ces membres de la famille qui ne sont pas encore nés. Je sais, je sais de la manière la plus évidente quels sont l'honneur et la royauté dont vous allez être investis. Or ceux qui sont destinés à la puissance royale, sont entourés d'honneurs avant même de s'asseoir sur le trône; chacun s'efforce de se concilier leur bienveillance par ces hommages anticipés, afin d'obtenir leur protection dans la suite. C'est ce que je fais en ce moment : ce n'est pas à une puissance quelconque, c'est à la royauté même que vous allez être promus; ce n'est pas même simplement à une royauté, c'est au royaume des cieux. C'est pourquoi je vous conjure et vous supplie de vous souvenir de moi quand vous serez parvenus à ce royaume. Ce que Joseph disait au chef des échansons de Pharaon : « Souvenez-vous de moi quand vous serez dans le bonheur; » *Genes.*, XL, 14; je vous le dis en ce jour : Oui, souvenez-vous de moi lorsque vous serez heureux. Ce n'est point pour avoir interprété des songes, comme Joseph, que je vous demande cette récompense. Non, je ne suis pas venu pour interpréter des songes devant vous; je suis venu vous parler des choses célestes, vous annoncer ces biens « que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, auxquels le cœur de l'homme ne s'est jamais élevé, » I *Corinth.*, II, 9; ces biens « que Dieu même a préparés à ceux qui l'aiment. »

Joseph disait à cet échanson : « Encore trois jours, et Pharaon vous rétablira dans votre charge. » *Genes.*, XL, 12. Mais moi, je ne vous dis pas : Encore trois jours, et vous serez établis les échansons d'un prince; je vous dis : Encore trente jours, et vous serez réintégrés, non par Pharaon, mais par le Roi des cieux, dans vos droits à la patrie future, à cette noble Jérusalem, à l'immortelle cité. Le patriarche disait : « Vous mettrez la coupe dans la main de Pharaon. » Je ne vous dis pas, moi : Le roi recevra la coupe de votre main; je vous dis, au contraire : Vous recevrez vous-mêmes de la main du Roi ce calice redoutable que sa vertu remplit jusqu'aux bords, ce calice dont la vertu l'emporte sur toutes les vertus corporelles et spirituelles. Les initiés connaissent la vertu de ce calice, et vous-mêmes la connaîtrez avant peu. Souvenez-vous donc de moi quand vous serez parvenus à ce royaume, quand vous aurez reçu sur vos épaules le manteau royal, quand vous aurez revêtu cette robe empourprée d'un sang divin, quand vous aurez ceint le diadème dont la rayonnante splendeur éclipse la lumière du soleil. Tels sont les présents de l'Epoux, supérieurs à vos mérites, il est vrai, mais conformes à sa bonté.

Les cat[é]chumènes ignoraient [le] mystère d[u] calice.

Avant donc que vous soyez introduits dans la chambre de ce divin Epoux, je vous proclame heureux; et ce n'est pas seulement votre bonheur que je loue, c'est encore votre empressement et votre reconnaissance. Vous n'avez pas attendu le moment de rendre le dernier soupir, comme le font tant d'hommes négligents, pour recevoir le baptême; prêts à remplir désormais les devoirs des membres de la famille, à montrer une généreuse soumission envers le Seigneur, vous avez courbé le front pour recevoir avec une sainte allégresse le joug du Christ, ce joug si doux, ce fardeau si léger. Bien que vous receviez la même grâce que reçoivent ceux dont l'initiation n'a lieu qu'à l'heure de la mort, autre est la disposition de vos cœurs, autre l'éclat de cette fête chrétienne. Ils reçoivent le baptême dans leur lit; vous le recevez dans le sein de l'Eglise, notre mère commune : ils le reçoivent dans les gémissements et les larmes; vous le recevez avec des transports de joie : ils poussent des soupirs; vous faites entendre des cantiques de louange; ils sont en butte aux ardeurs de la fièvre; vous êtes inondés de pures et saintes délices. Ici tout est conforme à ce présent du Ciel; là tout est contraire à ce même présent. De leur côté, les

De ceux qu[i] différaient leur baptêm[e] jusqu'à la mort.

larmes et les plaintes accompagnent l'initiation sacrée; des enfants qui se lamentent, une femme qui se déchire le visage, des amis qui sont plongés dans la douleur, des serviteurs qui pleurent, toute une maison que le deuil enveloppe de ses sombres voiles, et qui reproduit l'image des jours les plus tristes de l'hiver.

Descendez dans le cœur du mourant, et vous le trouverez plus triste encore que tout ce qui l'entoure. De même que les vents déchaînés et luttant entre eux avec une extrême violence, déchirent et bouleversent la mer; de même les maux dont cet homme est accablé, les pensées qui se précipitent dans son âme, lui font éprouver les plus douloureuses agitations et les déchirements les plus cruels. S'il porte les yeux sur ses enfants, il songe qu'ils vont tout à l'heure être orphelins; s'il regarde sa femme, il la voit déjà veuve; ses serviteurs, la maison lui paraît déserte; s'il ramène ses regards sur lui-même, il rappelle le souvenir de la vie présente, et, sur le point de s'en séparer, il sent qu'un nuage de tristesse l'enveloppe de toutes parts. Voilà dans quel état se trouve l'âme de ceux qui vont être initiés. Parmi ce trouble et cet abattement, le prêtre paraît, plus redoutable au malade que la fièvre même dont il est dévoré, plus craint par les proches que la mort elle-même. La voix du médecin déclarant que la maladie est mortelle, ne cause pas un désespoir aussi grand que l'arrivée du prêtre dans la maison, et l'on regarde comme une image de la mort ce qui est l'expression vivante de l'immortalité. Mais je n'ai pas encore dit ce qui est le couronnement de tous ses maux. Tandis que les proches sont dans l'agitation et se disposent au dernier coup, souvent l'âme abandonne le corps; et, alors même qu'elle est présente, elle ne donne aucun signe de vie. Le moribond ne reconnaît pas ceux qui l'entourent, n'entend pas leurs voix, il ne peut pas prononcer les paroles par lesquelles s'exprime la bienheureuse alliance de la créature avec le Seigneur de l'univers; il est là comme un bois inutile, comme une froide pierre : il ne diffère pas d'un homme mort, celui qui va tout à l'heure recevoir la divine flamme du baptême. A quoi sert l'initiation sacrée dans une telle absence de tout sentiment?

2. Celui qui s'approche de ces divins et redoutables mystères, doit être rempli d'une sainte joie, veiller avec soin, être exempt de toute sollicitude temporelle; il doit vivre dans la tempérance, chasser loin de son esprit toute pensée qui l'éloignerait du but sublime auquel il aspire; il doit, en un mot, disposer parfaitement la maison de son âme, comme devant bientôt y recevoir le Roi. Telle est votre préparation, telles sont les pensées qui remplissent votre esprit, les désirs dont votre cœur est animé. Attendez-vous donc à recevoir de Dieu la digne récompense de votre généreux dessein, car le prix qu'il réserve à l'obéissance est toujours au-dessus de nos efforts. Mais puisqu'il faut toujours rendre à nos frères ce qui leur appartient, attribuons-leur ce qui même est à nous. Que dis-je, ce qui est à nous? mais tout est au Seigneur. «Qu'avez-vous, dit l'Apôtre, que vous ne l'ayez reçu? et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier comme si vous l'aviez de vous-même?» I *Corinth.*, IV, 7. Je voulais d'abord vous faire cette question : Pourquoi nos devanciers ont-ils établi cette époque de l'année, de préférence à toute autre, pour donner à l'Eglise de nouveaux enfants? Pourquoi, après que vous avez reçu la doctrine sainte, veulent-ils que vous alliez nu-pieds, sans autre habit qu'une seule tunique, écouter la voix des exorcistes? Ce n'est pas en vain, ce n'est pas sans une intention spéciale qu'ils nous ont prescrit et ce vêtement et cette époque. Ces deux choses sont fondées sur une raison secrète et mystique; c'est ce dont je désirais aussi vous instruire. Mais je me vois appelé d'un autre côté, vers un objet plus nécessaire.

N'est-il pas nécessaire, en effet, de vous dire ce que c'est que le baptême, pourquoi il a été introduit dans notre vie, quels biens il nous communique? Si vous le voulez, parlons d'abord du nom même de cette purification mystérieuse; elle n'en a pas qu'un seul, elle en a plusieurs et de différents genres. Cette purification est appelée le bain de la régénération.» Il nous a sauvés, dit encore l'Apôtre, par le bain de la régénération et de la rénovation de l'Esprit saint.» *Tit.*, III, 5. On l'appelle encore illumination; c'est le même Paul qui lui donne ce nom : «Souvenez-vous des premiers

jours, dans lesquels, après avoir été illuminés, vous avez soutenu un si grand combat de la part des passions. » *Heb.*, x, 32. « Il est impossible que ceux qui ont été illuminés et qui de plus ont goûté le don céleste, et qui après cela sont tombés, se relèvent de leur chute et reviennent à la pénitence. » *Ibid.*, vi, 4. On l'appelle encore baptême : « Vous tous qui avez été baptisés, vous avez revêtu le Christ. » *Galat.*, iii, 27. On le nomme sépulture : « Vous avez été ensevelis dans le Christ, par le baptême, afin de participer à sa mort. » *Rom.*, vi, 4. Circoncision : « En lui, vous avez été circoncis, non de la main de l'homme, mais pour être dépouillés de toute faute charnelle. » *Coloss.*, ii, 11. Croix : « Notre vieil homme a été crucifié, pour que ce corps de péché soit détruit. » *Rom.*, vi, 6.

Je pourrais ajouter d'autres noms; mais pour ne pas employer trop de temps à ces appellations mystiques, arrêtons-nous; revenons à la première, et consacrons à l'expliquer la fin de ce discours; il importe même que cette doctrine soit reprise de plus haut. L'usage du bain, destiné à purifier les souillures du corps, est commun à tous les hommes. Le bain était consacré par la religion des Juifs, un bain supérieur à celui-là, mais de beaucoup inférieur à celui qui donne la grâce. Il est vrai que le bain de l'ancienne alliance lavait les souillures corporelles, mais il allait plus loin, il atteignait jusqu'aux taches de la conscience. Il y a bien des choses, en effet, qui ne sont pas naturellement impures, mais auxquelles la faiblesse de la conscience inocule une sorte d'impureté. De même que les fantômes et les autres épouvantails de l'enfance n'ont rien d'effrayant par eux-mêmes, et le paraissent toutefois aux enfants à cause de la faiblesse de leur âge, de même en est-il des choses que je rappelle ici : toucher le corps d'un mort, par exemple, n'est pas spirituellement impur; mais que cette action porte atteinte à la conscience, et dès lors elle est une faiblesse et rend impur celui qui la commet. C'est le législateur lui-même qui nous montre que cette action n'implique aucune impureté, puisqu'il emporta le corps de Joseph sans pour cela contracter aucune souillure. Voilà pourquoi Paul parlant de ces impuretés légales, qui proviennent, non de la nature, mais de l'infirmité de la conscience, s'exprime ainsi : « Rien n'est impur de soi; une chose n'est impure que pour celui qui la regarde comme telle : » *Rom.*, xiv, 14. Vous voyez donc bien que l'impureté ne tient pas à la nature, mais bien à la faiblesse de nos pensées. Il dit encore : « Toutes choses sont pures, mais c'est un mal de manger un aliment qui doit être un sujet de scandale. » *Ibid.* Vous le voyez, encore une fois, ce n'est pas l'action de manger, c'est le scandale qui est une cause d'impureté.

Différence entre les ablutions des Juifs et le baptême chrétien.

3. Telle est la souillure dont les Juifs étaient purifiés par leurs ablutions; mais le bain de la grâce, au lieu d'effacer de telles impuretés, efface celles qui souillent à la fois l'âme et le corps : ce ne sont pas ceux qui ont touché des corps morts, mais bien ceux qui ont accompli des œuvres mortes, qu'il rend à l'innocence. Qu'un homme ait commis l'impureté, la fornication, l'idolâtrie, un autre mal quelconque, réunirait-il en lui tous les désordres qui peuvent infecter l'humanité, il n'a qu'à descendre dans ce bain salutaire, et les rayons du soleil seront moins purs que lui quand il quittera l'onde sacrée. Et pour que vous ne pensiez pas que je parle ainsi par une sorte d'emphase, écoutez Paul expliquant la vertu de ce bain : « Ne vous y trompez pas, ni les idolâtres, ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les voluptueux, ni les hommes coupables de sodomie, ni les avares, ni ceux qui sont adonnés à l'ivresse, ni les médisants, ni les voleurs, ne posséderont le royaume de Dieu. » I *Corinth.*, vi, 9, 10. Et que fait tout cela, me direz-vous, à l'objet dont nous parlons ? Ce que nous voulons, c'est que vous nous montriez toutes ces souillures effacées par la vertu de ce bain. — Ecoutez donc ce qui suit : « Plusieurs d'entre vous ont été coupables de ces crimes; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés par le nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur et par l'Esprit de notre Dieu. » *Ibid.*, v, 11.

Nous vous avions promis de vous montrer que ceux qui s'approchent de ce bain sont purifiés de toute fornication, et voilà que notre discours est allé plus loin, puisqu'il vous les montre non-

seulement purs, mais encore en possession de la justice et de la sainteté. L'Apôtre ne s'est pas contenté de dire : « Vous avez été lavés; » il ajoute : « Vous avez été rendus saints, vous avez été rendus justes. » Que peut-on concevoir de plus admirable? sans efforts, sans sueurs, sans bonnes œuvres, la justice est produite dans les cœurs! Oui, telle est la bonté qui éclate dans le don divin : il nous communique la justice, sans que nous ayons pris aucune peine pour l'acquérir. Si une lettre de l'empereur, qui ne renferme qu'un petit nombre de caractères, rend la liberté à une foule de criminels, appelle même d'autres hommes aux plus grands honneurs, combien plus l'Esprit de Dieu, qui possède toute puissance et toute sainteté, ne nous délivrera-t-il pas de toute corruption, ne versera-t-il pas à flots la justice dans nos âmes et la confiance dans nos cœurs? De même qu'une étincelle venant à tomber au milieu des gouffres de la mer, s'éteint aussitôt et disparaît, absorbée par les ondes; ainsi toute malice humaine, quand elle est plongée dans le courant des eaux divines, s'évanouit soudain, ou plutôt d'une manière plus rapide encore et plus complète.

Mais peut-être m'objecterez-vous : Si ce bain efface de la sorte tous nos péchés, pourquoi ne l'appelle-t-on pas le bain du pardon, le bain de la purification, au lieu de l'appeler le bain de la régénération? C'est que non-seulement il nous remet les péchés, il purifie tous nos crimes, mais il produit cet effet avec tant de puissance que nous sommes comme engendrés de nouveau. C'est une seconde création. Il nous forme, il nous façonne, non du limon de la terre comme la première fois, mais en se servant de l'eau pour nous donner la vie : il ne se borne pas à purifier le vase, il le refait tout entier. Les vases qu'on purifie, bien que ce soit avec le plus grand soin, gardent encore à quelque degré l'empreinte et les traces de leurs anciennes souillures; mais ceux qui sont jetés dans la fournaise et renouvelés par le feu, y reprennent tout leur ancien éclat, en sortent avec la même splendeur qui revêt des vases entièrement neufs. Représentez-vous une statue d'or, noircie par le temps, la fumée, la poussière; en la jetant de nouveau dans le creuset, on la rétablit dans toute sa pureté, on lui rend sa beauté première. Eh bien, c'est à peu près ainsi que Dieu refond notre nature : elle était défigurée par la rouille du péché, noircie par la fumée de nos crimes, dépouillée de cette beauté qu'elle avait reçue de lui dans la création; et voilà qu'il la plonge dans les eaux comme dans le creuset du statuaire. C'est la grâce de l'Esprit qui tient ici la place du feu, et nous sortons de là revêtus d'une lumière qui le dispute à celle du soleil; le vieil homme est détruit et le nouveau paraît plus brillant et plus beau.

4. Cette destruction mystérieuse, cette résurrection spirituelle nous était jadis annoncée par le Prophète, quand il disait : « Vous les briserez comme des vases d'argile. » *Psalm.* II, 9. Or, qu'il fût là question des fidèles serviteurs de Dieu, c'est ce que montrent clairement les paroles qui précèdent : « Vous êtes mon Fils; je vous ai engendré en ce jour. Demandez, et je vous donnerai les nations pour héritage, et je soumettrai à votre pouvoir les extrémités de la terre. » *Ibid.*, 7, 8. N'est-il pas évident qu'il est ici question de l'Eglise des Gentils et de ce royaume du Christ qui doit s'étendre à tout l'univers? Et cependant le Prophète ajoute : « Vous les guiderez avec une verge de fer; » un instrument de force et non de destruction. Puis encore : « Vous les briserez comme un vase d'argile. » Voilà donc que le symbole nous représente plus au vif l'efficacité du sacrement, car il ne dit pas des vases de terre, mais bien des vases d'argile, et, dans le sens propre du texte, des vases qui sont encore entre les mains du potier. Remarquez, en effet : des vases de terre déjà passés au four, une fois qu'ils ont été brisés, ne peuvent plus être rétablis à cause de la dureté qu'ils ont acquise par l'action du feu; mais les vases du potier, qui ne sont encore que de l'argile, sont dès lors susceptibles, après qu'ils ont été détruits, de prendre une forme nouvelle sous la main habile de l'ouvrier. Aussi, quand l'Ecriture veut parler d'un malheur inguérissable, elle a soin de le figurer par un vase de terre qui se brise. Lorsque Dieu voulut signifier à son prophète et aux Juifs qu'il avait abandonné leur ville à d'irrémédiables calamités, il donne l'ordre à celui-là de prendre un vase de

terre et de le briser aux yeux de tout le peuple, en s'écriant : « Ainsi la ville sera détruite et brisée.» *Jerem.*, v, 11. Mais quand il a résolu de leur laisser une douce espérance, il introduit le Prophète dans la maison d'un potier, et, lui montrant non un vase de terre cuite, mais d'argile, molle, et s'échappant des mains de l'ouvrier, il s'exprime en ces termes : « Si ce potier a pu reformer ce vase échappé de ses mains, ne pourrai-je pas à plus forte raison vous rétablir après votre chute? » *Ibid.*, XXVIII, 8.

Nul doute donc que Dieu n'ait le pouvoir de nous ressusciter par le bain de la régénération. Il fait plus : après que nous avons reçu la grâce de l'Esprit et que nous sommes néanmoins retombés, il nous rétablit dans notre premier état par une sincère pénitence. Mais est-ce donc de la pénitence que je dois aujourd'hui vous parler? Ah! puissiez-vous plutôt n'avoir jamais besoin de semblables remèdes; puissiez-vous garder à jamais la splendeur et la beauté dont vous allez être revêtus! Pour que vous puissiez ainsi persévérer, laissez-moi vous dire encore quelque chose sur le genre de vie que vous devez vous proposer. Dans cette palestre figurative, les athlètes tombent sans danger; car ils luttent en famille, ils essaient leurs forces et préparent leurs coups sur le corps même de leurs maîtres. Mais quand l'heure aura sonné des combats de la vie, quand la lice s'ouvrira devant vous, quand les spectateurs se seront réunis pour contempler la lutte, qu'ils seront assis sur les gradins élevés et que le maître aura donné le signal, c'est alors qu'il faudra, ou bien succomber lâchement et se retirer de la lice avec ignominie, ou bien combattre avec vaillance et recevoir les applaudissements avec les couronnes. Ces trente jours sont pour vous le temps de la palestre, l'exercice de la vertu, l'école du courage. Apprenons donc dès ce moment à déjouer la malice du démon, car c'est avec lui qu'une fois baptisés nous devons descendre dans l'arène, contre lui que nous aurons à lutter, à remporter la victoire. Instruisons-nous de ses ruses et de ses stratagèmes, remontons à la source de sa malignité, voyons par où nous sommes accessibles à ses coups, afin que ses assauts ne nous trouvent pas sans expérience, et que nous ne soyons pas effrayés par des combats nouveaux pour nous, afin que nous ayons tout disposé d'avance pour le moment décisif, et que nous abordions avec une confiance intelligente et réfléchie l'ennemi de notre salut. Il est vrai qu'il peut nous nuire par toutes sortes de moyens, mais c'est surtout par la langue et la bouche. Rien ne favorise mieux ses artifices et ne contribue plus à notre perte, qu'une langue sans frein, une bouche qui ne sait pas demeurer fermée. De là pour nous les plus nombreuses chutes; de là les plus graves péchés. Ces dangers dont la bouche est la cause, nous sont clairement signalés dans ces mots : « Beaucoup sont tombés par le glaive, moins cependant que par la langue. » *Eccli.*, XXVIII, 22. Le même auteur nous dit plus haut combien sont graves ces sortes de chutes : « Plutôt tomber sous la pierre que sous la langue. » *Ibid.*, XX, 20. Ce qui signifie sans doute qu'il vaut mieux que le corps tombe et soit broyé, que de prononcer une de ces paroles qui donnent la mort à l'âme. Il ne se borne pas à nous rappeler la chute elle-même; il nous exhorte à déployer une grande prudence pour éviter d'être renversé. Voici comment il s'exprime : « Mettez à votre bouche une porte et des verrous. » *Ibid.*, XXVIII, 28.

Une lang sans frei source d graves p chés.

Assurément, il ne s'agit pas là d'une porte ou de verrous matériels; il nous représente par cette image les précautions que nous devons prendre pour fermer notre bouche à toute parole mauvaise. Ailleurs, voulant nous montrer que notre zèle, à nous, doit être accompagné et précédé du divin secours, afin que nous puissions retenir notre langue, enchaîner cette bête sauvage, le Prophète lève les mains vers Dieu en disant : « Mes mains élevées sont le sacrifice du soir. Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et que la circonspection forme une barrière à mes lèvres. » *Psalm.* CXL, 2, 3. Et celui qui nous avait donné les premiers avertissements, dit encore : « Qui donnera une garde à ma bouche? Qui mettra sur mes lèvres le sceau de la prudence? » *Eccli.*, XXII, 33. Les voyez-vous l'un et l'autre tremblants devant les chutes de ce genre, poussant des gémissements, donnant des conseils, faisant entendre des prières pour que la



langue soit soumise aux plus rigoureuses précautions? Mais pourquoi, direz-vous peut-être, si cet organe devait être pour nous la cause de si grands dangers, Dieu l'a-t-il donné primitivement à l'homme? C'est qu'il nous procure aussi les plus grands avantages, et, si nous sommes prudents, il n'a même que des avantages, aucun mal n'en résultera pour nous. Ecoutez ce que dit de plus celui que nous venons d'entendre : « Au gré de la langue, la vie et la mort. » *Prov.*, XVIII, 21. C'est la même pensée que le Christ exprime par ces mots : « D'après vos discours vous serez condamné, et d'après vos discours vous serez justifié. » *Matth.*, XII, 37. La langue est pour ainsi dire entre deux; à vous de choisir, vous êtes le maître. Un glaive est également entre deux : si vous vous en servez contre les ennemis, il vous est un instrument salutaire; si vous le retournez contre vous-même, ce n'est pas la nature du fer, c'est votre perversité qui vous devient fatale.

Ainsi devons-nous penser de notre langue; c'est un glaive indifférent au bien comme au mal, usez-en pour vous accuser vous-même de vos péchés, afin qu'il ne blesse pas votre frère. C'est pour cela que Dieu l'a comme entourée d'un double rempart: les dents lui sont une première enceinte, et les lèvres une seconde. N'est-ce pas nous signifier qu'elle ne doit jamais prononcer une parole imprudente et légère? Tenez-la sévèrement renfermée. Est-elle impatiente de ces entraves, châtiez-la avec vos propres dents, livrez-la à leurs morsures comme on livre un coupable au bourreau. Mieux vaut, en effet, la punir ici-bas de ses péchés par une semblable peine, que l'exposer à cette dévorante sécheresse qui lui fera désirer une goutte d'eau sans pouvoir l'obtenir. Que de crimes divers elle peut commettre : les injures, les blasphèmes, les obscénités, les basses flatteries, les jurements, les parjures!

xhorta éviter jure- its.

5. Mais pour ne pas accabler votre esprit par trop de choses entassées, je ne vous rappellerai qu'un précepte, celui d'éviter les jurements. Je vous le prédis et vous l'affirme, si vous ne fuyez pas, non-seulement les parjures, mais encore les serments faits pour une chose juste et vraie, je ne vous parlerai pas désormais sur une autre matière. En vérité, si des maîtres ne donnent pas une autre leçon à des enfants, qu'ils n'aient vu la première parfaitement fixée dans leur mémoire, agirions-nous raisonnablement si, n'ayant pu vous inculquer un précepte, nous allions malgré cela vous en présenter un autre? Ne serait-ce pas essayer de remplir un tonneau percé?

Si vous ne voulez donc pas arrêter nos discours, prenez en sérieuse considération le conseil que je vous donne. C'est là, croyez-le bien, un grave péché, extrêmement grave, et d'autant plus qu'il le paraît moins. Je le redoute, parce qu'il n'est redouté de personne, et c'est une maladie sans remède, parce qu'on n'y voit pas même une maladie. Comme la simple parole n'est pas un crime, on ne juge pas que celle-là le soit non plus; c'est avec confiance qu'on le commet. Qu'un homme veuille reprendre les coupables, il est aussitôt accueilli par le rire et le dédain; on le raille, non précisément parce qu'il s'élève contre les jurements, mais parce qu'il entreprend de guérir une maladie. Ne soyez donc pas étonnés que je m'arrête si longtemps sur ce sujet; il s'agit d'arracher de profondes racines, de détruire un mal de longue durée, et ne l'oubliez pas, je ne parle pas uniquement des parjures, je parle aussi des jurements faits pour la vérité. Je vous entends me dire : Mais cet homme vertueux, revêtu même du sacerdoce, vivant dans la tempérance et la piété, jure néanmoins. Ah! ne me parlez pas de cet homme vertueux, vivant dans la tempérance et la piété; ne m'opposez pas même un prêtre; prenez, si vous voulez, Pierre ou Paul, ou bien un ange descendu du ciel; eh bien, je n'aurais pas même égard à la dignité de leurs personnes. Ce n'est pas un serviteur, c'est le maître qui me donne la loi sur les jurements. Or devant un rescrit de la majesté royale doit s'évanouir toute la dignité des ministres. Si vous pouvez m'affirmer que le Christ ait permis les jurements, ou qu'il ne les punit pas quand ils ont été commis, montrez-le moi d'une manière évidente, et je me rends. Mais s'il le défend avec une extrême sollicitude, s'il en est à ce point préoccupé qu'il assimile à l'esprit du

mal celui qui jure, pourquoi me citer l'exemple de tel ou tel homme? « Oui, Non : a dit Jésus-Christ, et tout ce que vous ajoutez de plus vient du diable. » *Matth.*, v, 37. Ce n'est pas d'après la négligence de vos frères, c'est d'après la teneur de sa loi que Dieu prononcera la sentence. J'avais ordonné, dira-t-il; il fallait obéir à mes ordres, et non vous retrancher derrière l'exemple des autres, ni vous livrer à d'indiscrètes investigations sur les péchés dont ils pouvaient être coupables. Ce grand roi qu'on nomme David tomba dans un crime affreux : est-ce à dire pour cela que nous pouvons sans danger en commettre de semblables? Gardez-vous bien de le penser; il n'est que la conduite des saints que nous devons imiter. Si la négligence et la transgression de la loi s'offrent quelque part à vos yeux, fuyez au plus tôt ce dangereux spectacle. Ce n'est pas à vos frères, c'est à Dieu que vous aurez à rendre compte de votre vie et de toutes les actions qui en auront rempli le cours. Tenons-nous donc prêts à paraître devant ce tribunal. Quelque admirable d'ailleurs, quelque grand que soit celui qui aura violé ce précepte, ne doutez pas qu'il ne reçoive le châtiment réservé à une telle prévarication; car Dieu ne fait acception de personne.

Mais comment, par quels moyens pouvons-nous éviter ce désordre? Il ne suffit pas, en effet, de vous en avoir fait connaître la gravité; il faut encore que je vous montre la manière de vous en affranchir. Vous avez une femme, des enfants, un ami, des parents, des voisins? recommandez-leur à tous de déployer en ce point la plus grande vigilance. C'est une terrible chose que l'habitude; il est bien difficile de la déraciner tout à coup, de se tenir en garde contre ses atteintes, souvent elle nous surprend à l'improviste et malgré nous. En conséquence, plus vous connaîtrez la force de l'habitude, plus vous devez faire d'efforts pour vous en délivrer, pour contracter l'habitude du bien. De même que, dans le temps où vous cherchiez à vous en guérir, à vous garantir de son influence, à veiller avec soin sur vous-mêmes, elle a pu souvent vous faire succomber; de même, si vous avez une bonne fois contracté l'habitude de ne pas jurer, il vous sera comme impossible de retomber dans le jurement, en dépit même de votre négligence. Il est donc bien vrai que l'habitude est une grande chose, puisqu'elle triomphe de la nature elle-même. Il faut, je le répète, pour éloigner le danger des fréquentes rechutes, nous établir fortement dans une habitude contraire. Demandez à chacun de ceux qui vivent et conversent avec vous, demandez-leur comme une grâce de vous exhorter et de vous amener à fuir le jurement, de vous reprendre quand vous y tomberez. En déployant à votre égard cette vigilance, ils s'avertiront nécessairement eux-mêmes, et seront comme engagés de la sorte à se tenir dans les limites de la vertu.

Celui qui se charge de corriger ou d'empêcher les jurements d'un autre, ne saurait aisément se précipiter lui-même dans ce gouffre. Oui, c'est un gouffre, un gouffre d'une singulière profondeur que la coutume de jurer, et non-seulement quand il s'agit de choses de peu d'importance, mais lorsqu'il est question même des plus graves intérêts. Et nous, en achetant même les plus petits objets, en disputant deux oboles, en réprimandant nos serviteurs, nous laissant emporter à la colère, aux menaces, nous prenons toujours Dieu à témoin de nos paroles. Vous n'oseriez pas, pour de telles choses, sur la place publique, appeler en témoignage un homme de quelque dignité; et si vous l'osiez, vous en seriez puni comme d'un outrage : voilà cependant que, à propos du plus minime trafic, de quelques pièces de monnaie, de choses de néant, vous traduisez à votre barre le Roi des cieux, le souverain Maître des anges! Comment supporter une telle conduite? Par quels moyens pourrons-nous donc rompre avec cette funeste coutume? Non contents de nous donner les surveillants dont je parlais tout à l'heure, fixons-nous à nous-mêmes un temps pour nous corriger; et ne manquons pas de nous infliger une peine si, ce temps écoulé, notre conduite n'est pas meilleure. Et quel est le temps qui doit nous suffire pour cela? Je ne pense pas que des chrétiens pleins de vigilance et vraiment soucieux de leur salut, aient besoin de plus de dix jours pour se soustraire à la funeste habitude des jurements. Si nous nous sur-

prenons jurant encore après ces dix jours, soyons inflexibles sur la peine à nous infliger, prononçons la sentence sur nous-mêmes, et que le châtiment soit en rapport avec la transgression. Quelle sera cette sentence ? Ce n'est pas moi qui la déterminerai ; je vous en laisse les maîtres, je l'abandonne à votre jugement. Disposons si bien tout ce qui nous concerne, non-seulement à l'égard des jurements, mais encore à l'égard de toute autre faute, dans le temps à fixer pour notre correction, dans la sérieuse peine à nous imposer en cas de rechute, que nous soyons en état de nous présenter purs aux yeux du Seigneur, et de la sorte nous échapperons au feu de la géhenne, nous serons pleins de confiance devant le tribunal du Christ ; ce que Dieu daigne nous accorder en vertu de la grâce et de la bonté de notre divin Seigneur, avec qui et par qui gloire soit au Père, en union avec le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SECONDE CATÉCHÈSE

A ceux qui vont être illuminés; touchant les femmes qui frisent leurs cheveux et se couvrent d'ornements d'or; de ceux qui pratiquent les sortiléges, les ligatures, les enchantements, toutes choses qui s'éloignent du Christianisme.

Devoirs des nouveaux baptisés.

1. Je viens vous demander le fruit des paroles que j'adressai naguère à votre charité ; car nous ne parlons pas pour être uniquement entendu, mais bien pour que vous gardiez la mémoire de ce que nous avons dit ; et c'est à vos œuvres à manifester la fidélité de vos souvenirs ; et ce n'est pas seulement à nos yeux qu'elles doivent en être la preuve, elles doivent l'être encore aux yeux de Dieu, bien qu'il connaisse le secret des âmes. Voilà pourquoi notre discours s'appelle *Catéchèse ;* il faut que même en notre absence, il élève et discipline vos pensées. Et ne soyez pas étonnés si nous venons après dix jours à peine, exiger le fruit de la semence que nous avons répandue : c'est dans un seul et même jour qu'on peut et jeter la semence et faire la moisson. Ce n'est pas avec notre courage seul, c'est encore avec le secours divin, que nous sommes appelés à combattre. Quiconque donc aura fidèlement gardé notre parole en la réalisant par ses actes, doit partir de ce point pour aller à de nouvelles conquêtes. Et quant à ceux qui ne se sont pas jusqu'à ce moment élevés jusqu'à la pratique de nos conseils, qu'ils y viennent à cette heure même, et que par leur zèle à l'avenir, ils effacent la réprobation qu'ils ont encourue par leur négligence passée. Oui, je le répète, l'homme le plus indolent, s'il veut désormais se mettre résolûment à l'œuvre, peut réparer d'une manière complète le temps qu'il a perdu. De là cette exhortation du Prophète : « Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs comme au jour de l'obstination et de la résistance. » *Psalm.* XCIV, 8. En parlant de la sorte, il nous avertit et nous conseille de ne jamais désespérer, mais plutôt d'agir avec une sainte confiance, tant que nous sommes ici-bas, de tendre sans cesse vers le bien placé devant nous et de nous efforcer de saisir la palme immortelle que Dieu nous a proposée. C'est à ce but que nous devons aspirer, et pour cela cherchons à comprendre avant tout les noms par lesquels on désigne le don céleste qui nous est promis. Quand on ignore la grandeur d'une dignité, on ne la reçoit qu'avec indifférence ; quand au contraire on la connaît, elle excite à la fois la reconnaissance et le zèle. Ne serait-ce pas d'ailleurs une chose honteuse et ridicule d'être investi d'un si grand honneur auprès de Dieu, sans même savoir la signification des noms par lesquels cet honneur nous est représenté ?

Mais pourquoi borner cette observation au mystère qui nous occupe ? Songez au nom même qui nous distingue des autres créatures, et vous y trouverez une admirable règle de vertu en même temps qu'une puissante exhortation à la pratiquer. N'allons pas demander à des étrangers le sens de ce nom, *homme ;* prenons-le dans les sublimes enseignements de l'Ecriture. Un homme, ce n'est pas simplement quiconque a des mains et des pieds, ni même quiconque possède la raison ; un homme, c'est celui qui pratique avec confiance la religion et la vertu. Ecou-

tez plutôt ce qui est dit du patriarche Job : «Dans la terre de Hus était un homme. » Après ces mots ne vient pas une description de l'homme telle que la donnent les païens; l'Ecriture ne dit pas qu'il marchait sur deux pieds, qu'il avait des ongles aplatis; elle se borne à rappeler les témoignages de sa piété, puisqu'elle ajoute : « Juste, vrai, servant Dieu, s'abstenant de tout mal. » *Job*, I, 1. N'est-ce pas nous dire clairement que c'est là l'homme, selon ce que nous dit un autre auteur sacré : «Craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme. » *Eccle.*, XII, 13.

Si le nom d'homme est une aussi magnifique exhortation à la vertu, combien plus ne le sera pas celui-ci, *fidèle?* Vous êtes appelés fidèles, en effet, parce que vous croyez en Dieu, parce que vous possédez une justice qu'il vous a confiée, une sainteté, une pureté d'âme, et la filiale adoption, et le royaume des cieux que vous tenez également de lui. Il est des choses qu'à votre tour vous lui avez confiées, dont vous l'avez rendu dépositaire : vos aumônes, vos prières, votre modestie, toute vertu quelconque. Et que dis-je, des aumônes? alors même que vous ne lui auriez donné qu'un verre d'eau froide, vous ne le perdrez pas; il vous en réserve le prix pour le jour de la justice, il vous le rendra avec une merveilleuse surabondance; car, et c'est là surtout ce qui doit nous ravir d'admiration, il ne garde pas seulement notre dépôt avec fidélité, il le multiplie pour nous le rendre avec une royale magnificence. Mais il veut que vous agissiez de même, selon votre pouvoir, par rapport aux choses qui vous ont été confiées : la sainteté que vous avez reçue, rendez-la plus intense; la justice puisée dans l'onde baptismale, faites-la briller d'un éclat toujours nouveau, et que la grâce rayonne de plus en plus dans votre âme. C'est ainsi qu'agissait Paul : par les labeurs qui suivirent sa conversion, par le zèle apostolique et la ferveur de sa vie, il agrandit le bien déposé dans son âme. Et voyez l'économie de la divine Providence ; elle ne vous a pas tout donné, elle ne vous a pas tout refusé. Dieu vous a donné certaines choses; il vous en a promis d'autres. Et pourquoi ne vous a-t-il pas tout donné dès la vie présente? Pour vous fournir le moyen de montrer votre foi, votre confiance en lui, puisque sur sa promesse seule vous croyez à ce qu'il ne vous a pas encore donné. Pourquoi, d'autre part, n'a-t-il pas tout réservé pour la vie future, mais vous a-t-il donné déjà la grâce de l'Esprit, et la justice, et la sanctification? C'est pour vous imposer un léger travail et vous établir par ses dons présents dans la ferme espérance des biens à venir.

Aussi serez-vous toujours comme nouvellement illuminés; ce sera là pour ainsi dire votre nom : il y aura toujours en vous une lumière nouvelle, si vous le voulez, une lumière qui ne s'éteindra jamais. La clarté du jour, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, est constamment remplacée par la nuit, tandis que ce rayon divin ne connaît pas le pouvoir des ténèbres. «La lumière a brillé dans les ténèbres, est-il écrit, et les ténèbres ne l'ont pas saisie.» *Joan.*, I, 5. Ce monde, quand le soleil paraît à l'horizon, n'est pas revêtu d'un aussi vif éclat que notre âme quand elle reçoit la grâce de l'Esprit; elle est incomparablement plus belle et plus radieuse. Considérez de plus près la nature des choses. Lorsque la nuit enveloppe la terre et la couvre d'une profonde obscurité, souvent un homme apercevant une corde a cru voir un serpent; il fuit l'ami qui s'approche, le prenant pour un ennemi; il tremble à n'importe quel bruit. Mais quand le jour a repris son empire, rien de semblable n'a lieu; toute chose paraît ce qu'elle est en réalité. Vous pouvez aussi remarquer cela dans notre âme. Lorsque la grâce y venant en a chassé les ténèbres, nous connaissons la vérité des choses; celles que nous avions rédoutées jusque-là nous paraissent méprisables : nous ne craignons plus la mort, du moment où, par cette initiation sacrée, nous avons parfaitement appris que la mort n'est pas la mort, mais bien un sommeil qui doit finir, un assoupissement de courte durée; ni l'indigence ni la maladie, ni rien autre de semblable ne nous est un sujet de frayeur, dans la certitude où nous sommes que nous marchons vers une meilleure vie, immortelle, incorruptible, exempte de toutes les vicissitudes d'ici-bas.

2. Que nos désirs ne se dirigent donc plus vers les choses mortelles; méprisons et les plaisirs de la table et la richesse des vêtements. N'avez-vous pas le vêtement le plus magnifique, une table spirituelle, une gloire infinie qui vous attend là-haut? Le Christ s'est fait tout pour vous, table, vêtement, maison, chef glorieux, fondement inébranlable. En effet, « vous tous qui avez été baptisés, vous êtes revêtus du Christ. » *Galat.*, III, 27. Il vous est donc un vêtement. Pouvez-vous douter qu'il soit encore un aliment pour vous? « Celui qui me mange, dit-il, vivra à cause de moi, comme je vis à cause de mon Père. » *Joan.*, VI, 58. Il n'est pas moins votre maison. « Celui qui mange ma chair demeure en moi et je demeure en lui. » *Ibid.*, 57. Il est la racine qui vous communique la vie. « Je suis la vigne, et vous êtes les rameaux. » *Ibid.*, XV, 5. Il est pour vous un frère, un ami, un époux. « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, car vous êtes mes amis. » *Ibid.*, XV, 15. Paul ajoute : « Je vous ai fiancés à un seul homme, je veux vous présenter au Christ comme une vierge pure. » II *Corinth.*, XI, 2. Le même apôtre dit ailleurs : « Il faut qu'il soit le premier-né au milieu d'un grand nombre de frères. » *Rom.*, VIII, 29. Nous ne sommes pas seulement ses frères, nous sommes ses enfants bien-aimés. « Me voici, dit-il par la bouche de son prophète, avec mes chers petits enfants, que le Seigneur m'a donnés. » *Isa.*, VIII, 18. Ce n'est pas assez, nous sommes ses membres et son propre corps. I *Corinth.*, XII, 27. Mais on dirait que ces touchantes qualifications ne suffisent pas pour manifester la bienveillance, la charité qu'il nous porte; il dit quelque chose de plus, il exprime une plus parfaite union en se déclarant notre tête.

Instruits de tout cela, mes bien-aimés, témoignez par une conduite irréprochable votre reconnaissance envers un si généreux bienfaiteur; songez à la grandeur du sacrement, et parez votre corps d'une manière convenable; songez à ce que vous allez prendre dans votre main, et gardez-vous de frapper un de vos frères; ne déshonorez pas par la violence une main enrichie d'un tel présent; songez encore une fois à ce que vous recevez dans votre main, et conservez-la pure de toute avarice et de toute rapine. Souvenez-vous que vous ne le recevez pas seulement dans votre main, mais que vous le portez encore à votre bouche; et ne laissez jamais votre langue se souiller par des paroles outrageantes ou honteuses, par le blasphème, le parjure et autres péchés du même genre. Quoi de plus funeste, en effet, qu'une langue consacrée par de tels mystères, empourprée par un tel sang, transformée en or pur, et qui sert après cela d'instrument à la haine ou à la vanité! Respectez l'honneur dont Dieu lui-même l'a honorée, et ne la faites pas honteusement servir au péché. Observez, enfin, que de la main et de la bouche ces redoutables mystères passent dans votre cœur; ne tramez donc jamais aucun artifice contre le prochain, éloignez de votre âme toute malignité; c'est le moyen d'en garantir vos yeux et vos oreilles. N'est-ce pas une chose révoltante qu'après avoir entendu cette voix mystérieuse qui descend des cieux, que les chérubins eux-mêmes ont apportée, vos oreilles écoutent encore des chants voluptueux, des mélodies efféminées et corruptrices? Ne seriez-vous pas digne des derniers châtiments, si de ces mêmes yeux qui ont contemplé les augustes et terribles secrets de la religion, vous regardiez des femmes impudiques, commettant l'adultère dans votre cœur?

Vous êtes invité aux noces, mes enfants, n'entrez pas avec des habits sales et déchirés, revêtez une robe qui convienne à la fête. Car enfin, si des hommes invités à des noces temporelles, seraient-ils dans la plus extrême pauvreté, ont même recours à des emprunts pour acheter des habits convenables et répondre ainsi décemment à l'invitation qui leur est faite, engagés que vous êtes à des noces spirituelles, devant prendre place au banquet royal, voyez quelle est la robe nuptiale qu'il vous faut acheter pour y paraître. Mais que dis-je? Vous n'avez nul besoin de l'acheter, celui-là même qui vous invite vous la donne gratuitement, afin que vous ne puissiez pas prétexter votre indigence. Gardez donc avec soin le noble vêtement que vous avez reçu; car si vous venez à le perdre, nul ne pourra désormais vous en prêter ou vous en vendre un autre. Non, de tels vêtements ne sont nulle part mis

en vente. Vous souvenez-vous des gémissements que poussaient jadis ceux qui parurent dans la salle du festin sans en être dignes, comme ils frappaient leur poitrine, quels déchirants remords ils éprouvaient? Réfléchissez donc, mes bien-aimés, pour qu'il ne vous arrive jamais rien de semblable. Et comment échapperiez-vous à ce malheur, si vous n'aviez auparavant dépouillé vos mauvaises habitudes? Aussi, je vous l'ai déjà dit, je vous le dis encore maintenant, je ne cesserai de vous le dire, si quelqu'un n'a pas corrigé ses mœurs vicieuses, s'il ne s'est pas rendu facile la pratique de la vertu, qu'il ne vienne pas au baptême. Ce bain sacré pourrait bien effacer les crimes dont nous nous serions rendus coupables; mais nous aurions à craindre, nous serions dans un imminent danger d'y retomber dans la suite et de voir le remède se changer en poison. Plus grande est la grâce qui nous a été donnée, plus grave sera le châtiment pour ceux qu'elle n'aura pas détournés du péché.

3. De peur que nous ne retournions à notre vomissement, faisons nous-mêmes notre éducation. Qu'il faille avant tout se repentir et renoncer aux désordres de la vie passée, pour aller ensuite recevoir la grâce, vous ne sauriez en douter si vous écoutez ce que le saint Précurseur et le chef des apôtres disent à ceux qui vont être baptisés. Le premier s'exprimait ainsi : « Faites de dignes fruits de pénitence, et ne vous mettez pas à dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père. » *Luc.*, II, 8. Le second répondait à ceux qui l'interrogeaient : « Faites pénitence et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur. » *Act.*, II, 38. Or le vrai pénitent ne touche plus aux choses dont il s'est repenti. Et c'est pour cela qu'il nous est ordonné de dire : Je renonce à toi, Satan. — C'est afin de ne plus retourner à lui. Nous devons imiter en ceci l'exemple que nous donnent les peintres. Quand ils se proposent de faire un tableau, ils y tracent des lignes légères, dont les contours présentent l'image des héros; avant de donner à ces images la vérité des couleurs, ils travaillent en toute liberté sur la toile, effaçant certains traits, en faisant reparaître d'autres, corrigeant les fautes commises et modifiant d'après la beauté de l'idéal les dispositions du tableau; mais une fois qu'ils ont appliqué la couleur, ils ne sont plus libres d'effacer ou de corriger, ils gâteraient l'œuvre au lieu de l'embellir, ce serait une faute dont ils se rendraient coupables. Agissez, vous aussi, de la même manière, représentez-vous votre âme comme une image à peindre. Avant qu'y soient imprimées les vivantes couleurs de l'Esprit divin, faites disparaître les mauvaises habitudes que vous aviez contractées. Aviez-vous l'habitude de jurer, de mentir, d'outrager le prochain, de tenir des discours licencieux ou de faire des choses abjectes, de vous livrer, en un mot, à des actes défendus, détruisez cette funeste habitude, de peur d'y retourner après avoir reçu le baptême. Les péchés sont effacés par ce bain salutaire; mais c'est à vous auparavant de vous corriger, afin que, lorsque les couleurs auront été mises et que brillera de tout son éclat l'image royale, vous n'alliez pas la dégrader, vous ne lui portiez pas atteinte et ne couvriez pas de honteuses cicatrices cette beauté que vous tenez de Dieu.

Réprimez donc votre colère, ne vous laissez plus aller à la fureur, alors même que votre frère vous accablerait d'injures et de calomnies; donnez-lui plutôt des larmes, ayez pitié de lui, bien loin de vous laisser aller à l'indignation et à l'amertume. Ne dites pas : L'outrage est passé jusqu'à mon âme pour la tourmenter. Nul ne souffre un outrage dans son âme, à moins qu'il ne se l'inflige lui-même, et je vais vous dire comment il en est ainsi. On vous a volé votre bien, c'est dans votre fortune et non dans votre âme que vous avez souffert. Mais si vous gardez le souvenir du mal qu'on vous a fait, c'est vous alors qui blessez votre âme. L'argent volé ne cause pas une blessure à l'âme, il lui peut même être d'un grand secours; tandis qu'en gardant la colère, vous vous dévouez aux châtiments dont les ressentiments seront punis au jour de la justice. Un homme vous a-t-il outragé, insulté en face? il n'a fait aucun mal à votre âme, pas même à votre corps. Mais lui rendez-vous outrage pour outrage, insulte pour insulte? c'est vous alors qui blessez votre âme, puisqu'il faudra subir la peine des paroles que vous aurez prononcées.

Il est une chose que je voudrais vous persuader par-dessus tout, établir d'une manière inébranlable dans vos convictions, c'est que personne ne saurait blesser dans l'âme un chrétien, un fidèle, non personne, pas même le diable. Et ce n'est pas seulement cela que nous devons admirer, que Dieu nous ait mis au-dessus de toutes les embûches; il a fait plus, il nous a rendus capables d'accomplir un acte de vertu quelconque, et nul obstacle ne peut nous arrêter, si nous voulons le bien : ni l'indigence, ni l'affaissement du corps, ni l'abjection, ni le déshonneur, ni l'esclavage. Est-ce donc qu'on est empêché de pratiquer la vertu parce qu'on sera pauvre, faible, privé de quelqu'un de ses membres, dépouillé de sa liberté, ou sujet à n'importe quel mal de même nature? Et pourquoi parler de la pauvreté, de la servitude, du déshonneur? Seriez-vous chargé de chaînes, cela ne saurait être un obstacle pour pratiquer la vertu.

Laissez-moi vous développer encore cette pensée. Quelqu'un des vôtres vous a-t-il contristé, a-t-il fait naître en vous un sentiment de colère? Faites-lui le sacrifice de ce sentiment. Est-ce que les fers peuvent y mettre obstacle, non plus que le déshonneur ou la pauvreté? Ah! bien loin d'être un obstacle, ils sont un secours : ne servent-ils pas à comprimer les élans de l'orgueil? Voyez-vous quelqu'un réussir dans ses entreprises? ne lui portez pas envie. La pauvreté peut-elle encore ici quelque chose? Faut-il prier? remplissez ce devoir avec un esprit vigilant et dégagé. Rencontrez-vous encore ici quelque obstacle? Pratiquez la bonté, la mansuétude, la modestie, la sagesse, l'honnêteté; ces vertus n'ont besoin d'aucun secours extérieur. C'est même là ce qu'il y a de grand dans la vertu, que les richesses, la puissance, la gloire et les autres avantages temporels ne sont nullement nécessaires; elle exige une âme pure et sainte, rien de plus. Tout cela, remarquez-le bien, s'applique également à la grâce. Qu'un homme soit boiteux, qu'on lui ait arraché les yeux ou qu'on l'ait privé de quelque autre membre, qu'il soit accablé des plus grandes infirmités, rien de semblable n'empêchera la grâce de venir habiter en lui; car elle ne demande qu'une chose, une âme qui la reçoive avec joie; c'en est assez pour qu'elle franchisse toutes ces barrières extérieures. Quand il faut choisir des soldats, on fait attention à leur taille, à leur organisation physique, à leur santé; cela ne suffit pas même pour être reçu dans les rangs de la milice; il faut de plus la liberté; un esclave n'est pas jugé digne de porter les armes. Rien de tout cela n'est exigé par le Roi des cieux; il reçoit dans son armée les esclaves, les vieillards, les invalides; il ne rougit d'aucun d'eux. Que peut-on concevoir de plus généreux et de plus magnanime? Il ne nous demande que ce qui est en notre pouvoir, tandis que les autres réclament ce qui ne dépend pas de nous; il ne dépend pas de nous d'être esclaves ou libres, pas plus que d'avoir ou de n'avoir pas une haute stature, nous n'avons le choix d'aucun avantage corporel; mais la douceur et la patience sont à la disposition de notre volonté, comme toutes les autres vertus pareilles. Et c'est là seulement ce que Dieu demande de nous; il réclame ce que nous pouvons lui donner, et cela se comprend sans peine. Ce n'est pas pour son bien à lui, c'est pour notre bien à nous qu'il nous appelle à sa grâce; tandis que les rois veulent des hommes pour les servir : ceux-ci n'ont en vue que des combats matériels; Dieu nous propose une lutte spirituelle.

Et ce n'est pas uniquement pour la guerre avec l'étranger que se manifestent de telles exigences; on les retrouve encore dans les combats de gladiateurs. Ceux qui sont destinés à figurer dans l'amphithéâtre, ne descendent jamais dans l'arène que le héraut ne les ait auparavant placés sous les yeux des spectateurs, en s'écriant : Quelqu'un a-t-il une accusation à formuler contre cet homme?—Eh quoi! ce n'est pas l'âme, c'est le corps qui va faire les frais de la lutte; comment peut-il donc être ici question de noblesse ou de dignité? Bien différent, bien contraire même est le spectacle que la religion nous présente. Comme la lutte que nous avons à soutenir ne gît pas dans la force du bras, mais bien dans l'élévation de la pensée, dans l'énergie de l'âme, notre chef tient une conduite opposée. Il n'amène pas l'athlète devant les spectateurs en disant : Quelqu'un peut-il accuser cet homme? Il s'écrie:

Que tous les hommes, que le diable lui-même avec tous les démons s'élèvent contre lui, l'accusant des crimes les plus hônteux, révélant des iniquités secrètes, je ne le rejetterai pas, je ne le repousserai pas avec dégoût; mais, le délivrant, au contraire, de ses accusateurs, l'absolvant de ses iniquités, je le conduis ainsi dans l'arène. — Du reste, rien de plus naturel. Là, le chef des jeux ne fait rien pour procurer la victoire aux athlètes, il préside simplement à la lutte; ici le chef divin se fait le compagnon d'armes de ceux qui combattent pour la religion, il est leur auxiliaire, il engage avec eux le combat contre le diable. Et ce qu'il y a de plus étonnant, ce n'est pas qu'il nous pardonne nos péchés, c'est qu'il ne les manifeste pas et qu'il les tienne cachés aux yeux du monde; c'est à lui seul que nous devons en rendre compte, en sa présence que nous devons les confesser.

4. Si, parmi les juges séculiers, il s'en rencontrait un qui, s'adressant à un voleur dans sa prison, à l'un de ces malfaiteurs qui vont spolier les tombeaux, lui promettrait de le délivrer, à la seule condition d'avouer ses crimes, assurément c'est avec des transports de joie que le prisonnier accueillerait cette proposition; l'amour de la vie ferait taire le sentiment de la honte. Eh bien, cette condition n'est pas même exigée de nous; Dieu nous pardonne nos péchés, sans nous obliger à les déclarer devant plusieurs témoins. Il n'en exige qu'un, qui devra ressentir lui-même le bonheur du pardon et mieux apprécier de la sorte la grandeur du bienfait. Or n'est-ce pas une chose qui révolte, de voir que dans les bienfaits dont il nous comble, Dieu se contente de notre témoignage, tandis que dans les devoirs dont nous nous acquittons envers lui, nous cherchons toujours des témoins, nous agissons par ostentation et par vaine gloire? Pleins d'admiration pour sa bonté, sachons le payer de retour, mettons avant tout un frein à notre langue, ne parlons pas incessamment. « A beaucoup parler, la faute est inévitable. » *Prov.*, x, 19. Si vous avez quelque chose d'utile à dire, ne craignez pas de parler; si vous n'êtes pas dans cette nécessité, gardez le silence, vous n'en vaudrez que mieux. Etes-vous occupé d'un travail manuel? récitez des psaumes. Ne voulez-vous pas les prononcer de bouche? repassez-les dans votre cœur. Il n'est pas de plus grand ami que le psaume. Aucun mal ne saurait en résulter pour vous; vous serez comme un humble serviteur qui s'acquitte de sa tâche dans l'officine d'un monastère. Ce n'est pas le calme d'une demeure, c'est la pureté des mœurs qui donne le repos. Paul était un ouvrier qui travaillait dans sa boutique, sans que cela, je pense, ait amoindri sa vertu. Ne dites donc pas: Comment pourrai-je, artisan et pauvre, m'élever jamais à cette haute philosophie. — C'est précisément à cause de cela que la divine philosophie vous deviendra plus facile. Pour arriver à la piété, mieux vaut la pauvreté que la richesse, le travail que le repos. Les richesses ne sont-elles pas une entrave pour ceux qui ne se tiennent pas en garde contre leurs appâts? Quand il s'agit d'étouffer la colère, d'imposer silence à l'envie; quand il faut pardonner au prochain, se livrer à l'exercice de la prière, pratiquer la bonté, la mansuétude, la modestie, la charité, quel empêchement trouvez-vous dans l'indigence? Ce n'est pas à force d'argent que ces devoirs s'accomplissent, c'est par une volonté droite et ferme. C'est à l'aumône surtout que l'argent est nécessaire; et cependant elle brille beaucoup plus au sein de la pauvreté: celle qui donna deux oboles était sans contredit au dernier degré de la pauvreté, mais son action la mit au-dessus de tous les riches.

Hommage partout rendu à Dieu.

N'allons donc pas nous imaginer que la fortune soit une grande chose, ne pensons pas que l'or soit plus précieux que le fer; ce n'est pas la nature, c'est notre opinion qui fait le prix de certains corps. A bien examiner les choses, on reconnaît même que le fer est plus nécessaire que l'or: celui-ci ne répond par lui-même à aucun des besoins réels de notre vie, tandis que celui-là nous est nécessaire dans une foule de circonstances; il est peu d'arts qui puissent s'en passer. Mais pourquoi cette comparaison de l'or avec le fer? Les pierres que nous foulons aux pieds nous sont elles-mêmes plus nécessaires que les pierres précieuses: avec ces dernières on ne peut rien faire de véritablement utile; avec les premières on construit les maisons, les remparts, les villes.



Montrez-moi, je vous le demande, l'utilité que vous tirez des pierreries, ou plutôt dites-moi quel est le mal dont elles ne sont pas la cause? Pour que vous ayez la satisfaction de porter sur vous un diamant, des pauvres sans nombre sont tourmentés par la faim. Que pouvez-vous dire pour votre défense? quel prétexte pouvez-vous inventer? Prétendez-vous orner votre visage? Ce n'est pas avec des pierres précieuses que vous y réussirez, mais bien avec la pudeur et la modestie; c'est le meilleur moyen de captiver les regards de l'homme. Ces ornements mondains font naître les soupçons, la jalousie, les inimitiés, les disputes et les combats. Rien de plus honteux qu'un visage équivoque. La beauté qui provient de l'aumône et de la chasteté rend impossible tout soupçon injurieux; c'est le plus fort des liens pour attacher le cœur d'un époux. Ce n'est pas à la nature que le visage doit sa plus grande beauté, c'est à l'affection de celui qui le considère. Or rien ne produit l'affection comme la modestie et la pureté. Quelque belle que soit une femme, si l'homme n'a pour elle que de la répulsion, elle lui paraîtra d'une laideur extrême. Une autre sera loin d'être belle, mais elle plaît à son mari, celui-ci la jugera la plus belle de toutes les femmes; car encore une fois ce n'est pas sur les réalités qui frappent nos yeux, mais bien sur les sentiments avec lesquels nous les considérons, que nos jugements se forment.

Quel est le véritable ornement des femmes.

Ainsi donc perfectionnez la beauté de votre visage par la pudeur, la décence, la générosité envers les pauvres, l'amour du prochain, la charité chrétienne, l'affection pour votre mari, la douceur, la bienveillance, la patience dans le malheur. Voilà les couleurs dont se forme l'image de la vertu; par là vous attirerez les anges, non les hommes; par là vous mériterez les éloges de Dieu même : et lorsque Dieu vous aura pour agréable, il vous rendra telle aux yeux de votre mari. Si la sagesse illumine le visage de l'homme, la vertu illumine beaucoup mieux encore le visage de la femme. Attachez-vous quelque importance aux ornements extérieurs, dites-moi de quel avantage vous seront toutes les pierres précieuses au tribunal du Christ? Et quel besoin avons-nous d'en appeler à ce jour, quand nous avons dans les circonstances présentes un témoignage éclatant de cette vérité? Tandis qu'on traînait devant les tribunaux ceux qui avaient outragé l'empereur, et qu'ils étaient là tremblants pour leur tête, leurs mères et leurs femmes, rejetant loin d'elles leurs bijoux et leurs pierreries, leurs vêtements dorés et toutes leurs parures, mais prenant des habits abjects et misérables, se couvrant de cendre et se roulant aux portes du prétoire, s'efforçaient de toucher le cœur des juges. Si, dans de tels jugements, les riches parures, les vêtements somptueux et les pierreries sont à bon droit regardées comme un piége et comme un danger; si le dévouement et la soumission, la cendre, les larmes et les haillons plaident mieux la cause des coupables, combien plus n'en sera-t-il pas ainsi à ce tribunal redoutable que nul ne peut décliner? Quel motif de défense invoquerez-vous alors? Quelle excuse aurez-vous, je vous le demande, quand le Seigneur fera le procès à vos pompeuses richesses et placera sous vos yeux les pauvres que vous aurez laissés mourir de faim? C'est pour cela que Paul disait : « Ni cheveux frisés, ni or, ni perles, ni vêtements précieux. » I *Tim.*, II, 9. Ce sont là les cordes qui servent à former le lacet. Et quand bien même nous jouirions de ces avantages durant tout le cours de la vie, il faudra bien s'en séparer à l'heure de la mort.

La vertu seule nous donne toute sécurité; avec elle, nul changement, nulle ruine possible; ici-bas, elle seule nous assure la paix, seule elle nous accompagnera là-haut. Voulez-vous réellement posséder des pierres précieuses et ne jamais être dépouillés de ces trésors? arrachez tous vos ornements et confiez-les aux mains du Christ par celles des pauvres. Il vous gardera fidèlement toutes vos richesses, et lorsque, à la résurrection, vous aurez repris un corps glorieux, il se plaira lui-même à l'embellir; il le couvrira d'ornements d'autant plus beaux que vous l'aurez laissé dans une plus profonde abjection sur la terre. Songez donc devant qui vous voulez briller, pour qui vous revêtez ces parures : c'est pour qu'un bateleur, un faiseur d'images, un vil trafiquant vous regarde et vous admire. N'êtes-vous pas honteuse, ne rougissez-vous pas de mendier

les regards de ces hommes à qui vous ne daigneriez pas même adresser la parole? Quoi! c'est pour eux que vous travaillez? Comment en viendrez-vous à mépriser toutes ces vanités? Vous souviendrez-vous encore de la protestation que vous avez fait entendre pendant les cérémonies de l'initiation sacrée : Je renonce à toi, Satan, à tes pompes, à ton service? Votre fureur pour les pierreries et les autres parures, c'est la pompe de Satan. L'or que vous avez reçu ne doit pas être une chaîne autour de votre corps, il doit plutôt briser celle des pauvres et nourrir les affamés. Répétez souvent cette parole : Je renonce à toi, Satan. Rien de plus sûr que de parler ainsi, mais à la condition que ce sera par vos œuvres.

5. Vous, qui devez être initiés, apprenez-la, cette parole, je vous en conjure; c'est la formule de votre alliance avec le Seigneur. Lorsque nous achetons des esclaves, nous leur demandons s'ils veulent nous servir. Le Christ fait la même chose à l'égard de ses futurs serviteurs : il leur demande s'ils veulent renoncer à l'impitoyable tyran qu'ils ont servi jusqu'à cette heure, et ce n'est que sur leur réponse affirmative que le pacte est conclu; car son empire n'a rien de forcé. Et voyez comme la bonté de Dieu l'emporte sur celle de l'homme : pour nous, avant de payer le prix de l'achat, nous interrogeons les esclaves qui vont être vendus; nous ne donnons l'argent qu'après avoir entendu leur réponse. Combien différente est la conduite du divin Maître! Il a déjà donné le prix qui doit racheter tous les hommes, son propre sang; « Tel est le prix auquel vous avez été achetés, » dit l'Apôtre, I *Corinth.*, VII, 23; et cependant il ne nous oblige pas même alors à le servir malgré nous, si nous n'y sommes entraînés par la grâce, si notre cœur ne se soumet pas volontairement à son empire. Je ne vous y force pas, nous dit-il, je ne veux pas d'une obéissance qui ne serait pas libre. Nous nous gardons bien, nous, d'acheter des esclaves indociles, et s'il nous arrive de les prendre tels, c'est une mauvaise pensée qui nous guide dans cet achat et dans le paiement de la somme convenue. Mais le Christ, bien qu'il achète des esclaves ingrats et pervers, a néanmoins donné le prix que méritaient de bons serviteurs. Que dis-je? ce prix est beaucoup plus grand encore, et la grandeur en est telle qu'elle s'élève au-dessus de tous nos raisonnements et de toutes nos pensées. Pour nous racheter, il n'a pas donné le ciel, la terre et la mer, mais bien son sang précieux. Après cela, il n'exige de nous ni témoins, ni titres; il lui suffit d'un seul mot, c'est assez que nous disions du fond du cœur : Je renonce à toi, Satan, et à toutes tes pompes; et notre Maître se tient pour pleinement satisfait.

Prononçons-la donc cette parole, et puis gardons-la comme devant un jour en rendre compte au tribunal suprême, de telle sorte que le dépôt sacré n'ait subi dans nos mains aucune atteinte. Quelles sont les pompes du diable? Les théâtres, les hippodromes, toute sorte de péchés, la superstition qui s'attache à certains jours, les sortiléges, les divinations. Mais que désigne cette dernière parole? Souvent en sortant de chez soi on rencontre un homme borgne ou boiteux, et l'on en tire un présage. Voilà qui rentre essentiellement dans les pompes du diable : ce n'est pas la rencontre d'un homme qui rend un jour malheureux, c'est la persévérance dans l'état de péché. Lors donc que vous sortez de votre maison, n'ayez qu'une crainte, celle de commettre le péché : c'est là seulement ce qui peut vous être funeste; hors de là, le diable lui-même ne saurait vous causer aucun mal. Que me dites-vous? Vous apercevez un homme et vous en tirez un pressentiment? Que ne voyez-vous plutôt le piége qui vous est tendu par l'ennemi du salut? Que n'êtes-vous en garde contre les sentiments d'inimitié qu'il vous inspire envers un homme qui ne vous a fait aucune injure? Sans motif, il vous met en opposition avec l'un de vos frères. Dieu nous ordonne d'aimer même nos ennemis, et vous concevez de l'aversion à l'égard d'un être inoffensif, à qui vous n'avez rien à reprocher! Ne voyez-vous pas ce qu'il y a de ridicule, de déshonorant, de dangereux même dans votre conduite? Voulez-vous que je vous dise quelque chose de beaucoup plus ridicule encore? J'en ai honte vraiment et j'en rougis; mais je suis forcé de vous le dire dans l'intérêt de votre salut. Rencontrez-vous une jeune vierge, rien ne vous réussira dans ce jour; rencontrez-vous une femme

Contre les présages et les pressentiments.

perdue, ce jour-là sera heureux et prospère; vous aurez un plein succès dans votre négoce. Ah! vous vous cachez, vous portez la main à votre front, vous l'inclinez vers la terre : ce n'est pas maintenant et quand vous l'entendez simplement dire, c'est quand vous agissez d'après de telles idées que vous devriez rougir.

Remarquez, en effet, comme le diable vous tend encore ici ses piéges : il vous fait détester une femme vertueuse et rend agréable à vos yeux, puis bientôt à votre cœur, une femme impudique. Il connaît la parole du Christ : « Celui qui regarde une femme avec un mauvais désir, a déjà commis le péché. » *Matth.*, v, 28. Il voit néanmoins beaucoup d'hommes triompher de la volupté. Voulant alors les y pousser par un autre chemin, il leur inspire ces fausses idées pour que leurs yeux se reposent volontiers sur des images dangereuses. Que pourrait-on dire encore de certaines chants et de certaines ligatures, de ceux qui attachent autour de leur tête ou de leurs pieds des monnaies de cuivre d'Alexandre le Macédonien? Sont-ce là nos espérances, je vous prie? Quoi! quand nous avons devant nous la croix et la mort du Seigneur, nous mettons notre confiance dans l'image d'un roi gentil? Ignorez-vous donc les merveilleux effets de la croix? elle a détruit la mort, effacé le péché, rendu l'enfer inutile, renversé la puissance du diable; et vous ne vous confierez pas en elle pour obtenir la santé du corps? Elle a ressuscité l'univers entier; et vous ne jugez pas qu'elle mérite votre confiance? Dites-moi de quels châtiments vous ne seriez pas dignes?

Monnaies d'Alexandre servant à la superstition.

Ce n'est pas assez de ces absurdes liens, vous avez encore recours à d'autres enchantements, vous amenez dans vos maisons de vieilles femmes ivres, à la démarche chancelante. Et vous n'êtes pas confondus, et la rougeur ne couvre pas votre visage, quand vous êtes là tremblants devant ces femmes, après avoir reçu la sublime éducation du christianisme? Et ce qu'il y a de plus grave encore que votre erreur, c'est que lorsque nous voulons vous dissuader et vous détourner de ces pratiques, vous croyez vous justifier en disant : Mais cette femme, cette devineresse est une chrétienne, elle n'a dans la bouche que le nom de Dieu. — Voilà précisément ce qui fait que je l'ai surtout en aversion, que je l'abhorre davantage : elle n'emploie le nom de Dieu que pour le déshonorer, et, tout en se disant chrétienne, elle fait l'œuvre des païens. Les démons prononçaient, eux aussi, ce nom sacré, et cependant ils étaient des démons; ils disaient au Christ : « Nous savons qui tu es, le Saint de Dieu. » *Marc.*, I, 24. Mais le Sauveur leur imposait silence et les chassait. C'est pour cela que je vous conjure de vous mettre à l'abri de tels égarements; gardez comme un bâton pour soutenir votre faiblesse la parole que vous allez prononcer. Et de même que vous ne voudriez pas, avant d'avoir pris vos vêtements et votre chaussure, descendre dans l'agora; de même, ne franchissez pas le seuil de vos demeures, que vous n'ayez redit cette parole : Je renonce à toi, Satan, à tes pompes, à ton service. — O Christ, je m'attache à vous seul. — Ne sortez jamais sans vous être munis de cette protestation : ce sera là pour vous le bâton du voyageur, l'armure du guerrier, une tour inexpugnable. En prononçant ces mots, formez le signe de la croix sur votre front; vous n'aurez rien à craindre alors, non-seulement des hommes que vous pourrez rencontrer, mais encore du diable lui-même; en vous voyant revêtus de ces armes, c'est lui qui vous craindra. Nourrissez-vous dès ce moment de cette doctrine, afin que lorsque vous aurez arboré l'étendard, vous soyez un guerrier prêt au combat, et qu'en élevant le trophée en face de l'ennemi, vous saisissiez la couronne de justice. Puissions-nous tous nous en rendre dignes par la grâce et la bonté de Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

AVANT-PROPOS

SUR

LES TROIS HOMÉLIES SUIVANTES

La suite des idées nous amène à placer ces trois homélies immédiatement après les Catéchèses. Dans chacune d'elles, en effet, il est question de l'impuissance du diable ; on y prouve que ce n'est pas lui qui gouverne le monde, que la faiblesse et la lâcheté des hommes sont la cause réelle de tous les maux que le diable inflige à la vie humaine. Dans l'édition de Morel, ces homélies sont séparées et jetées en divers endroits des œuvres de saint Jean Chrysostome. Celle que nous mettons ici la première se trouve dans le tome cinquième, c'est la soixante-troisième de celles que ce volume renferme : la seconde de notre édition, *sur le diable tentateur*, est la vingt-troisième du tome premier ; la troisième, *sur la lâcheté*, est la dernière du tome second. Or, qu'elles soient ainsi disséminées dans la collection de Morel, c'est plutôt un effet du hasard, comme on peut le croire, que d'un système arrêté. Dans l'édition de Savilius, nos deux premières se suivent dans le tome sixième, et la troisième en est séparée par un certain nombre d'autres, bien que les catalogues les plus accrédités unissent la dernière aux deux précédentes, et que cette union soit également exigée par l'unité de sujet et de temps.

Quant à la première, ayant pour but de démontrer que les démons ne gouvernent pas les choses humaines, il est très-certain qu'elle fut prononcée après le dimanche où l'orateur avait parlé pour la seconde fois et d'une manière plus étendue sur l'obscurité des prophéties. Au commencement de l'instruction qui nous occupe, il rappelle, en effet, toutes les considérations qu'il déclare avoir traitées dans le discours du dimanche, et cela, en suivant le même ordre. Il est question là des hommes justes et saints qui reconnaissaient avec un sentiment de douleur et d'exécration leurs péchés propres, au lieu d'accuser ceux d'autrui; les exemples sont les mêmes aussi bien que la marche suivie. L'exemple même dont Tillemont regrette l'absence, à savoir, celui de saint Pierre disant à Jésus-Christ : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme et un homme pécheur; » vous le voyez dans ce second discours sur l'obscurité des prophéties, tel qu'il se trouve dans un très-ancien manuscrit. Mais, si ce premier point est mis hors de doute, il est entièrement impossible de dire si l'homélie *sur le diable tentateur*, que nous avons placée la seconde, suit ou précède celle-là; on ne sait pas davantage si elle est du même temps ou si elle appartient à une autre époque; car dans l'homélie que Chrysostome avait prononcée deux jours auparavant, comme il le rappelle au début de celle-ci *sur le diable tentateur*, il avait entrepris de traiter le même sujet. Voici ses expressions :

« Nous avons dit dernièrement (il venait de déterminer le jour) que l'esprit du mal ne triomphe pas par la violence, n'exerce pas une véritable tyrannie, n'impose aucune nécessité,

aucune coaction; s'il en était ainsi, il détruirait tout. Nous vous en avons donné pour preuve le fait des pourceaux qui se jetèrent dans la mer, et dans lesquels les démons ne purent pas entrer avant que le Seigneur leur en eût donné la permission. Nous avons cité de plus les troupeaux de Job, que le diable n'osa détruire que lorsqu'il en eut reçu le pouvoir d'en haut. Il est donc une chose que nous avons d'abord apprise, c'est qu'il ne remporte la victoire ni de vive force, ni par nécessité. Nous avons dit, en second lieu, que s'il triomphe par la ruse, ce n'est pas une raison pour qu'il l'emporte sur tous les hommes, et nous l'avons démontré par l'exemple de ce même Job, de ce généreux athlète contre lequel le diable eut beau dresser toutes ses machines, et qui, bien loin de se laisser renverser, remporta sur lui une pleine victoire. Il nous reste maintenant une question à traiter..... »

Ainsi donc, dans l'homélie qu'il rappelle en cet endroit et qu'il avait prononcée depuis deux jours, il avait établi l'impuissance du diable et l'indépendance de la volonté humaine vis-à-vis du tentateur, en ajoutant qu'il triomphait seulement de notre imprudence par ses machinations et ses artifices. Tel paraît avoir été le principal argument de ce discours. Il est vrai que dans la première des homélies suivantes, il est fait mention des pourceaux précipités dans l'abîme par la rage des démons, et des calamités que Job eut à souffrir de la part du diable; mais c'est dans un sens bien différent de celui qui se trouve exposé plus haut. L'orateur dit là qu'il avait démontré que le diable ne pouvait rien sur les volontés humaines, en vue de les entraîner au mal par la douleur et l'infortune, et dans notre première homélie Chrysostome prouve que les démons ne gouvernent pas les choses humaines, par la raison que s'ils les gouvernaient, ils dévasteraient et détruiraient tout dans le monde, et l'exemple des pourceaux dont il est parlé dans l'Evangile aussi bien que des malheurs causés à la famille de Job, toutes choses arrivées par la permission de Dieu, ne sert ici qu'à prouver la cruauté des démons et le mal qu'ils feraient aux hommes s'ils avaient un semblable pouvoir; pas un mot touchant le pouvoir du diable sur les volontés humaines dans le but de les faire tomber dans le péché. Mon opinion est donc que le discours dont il est question au commencement de la seconde homélie suivante est autre que la première, et que celui-là aura péri par l'injure des temps.

A cette seconde homélie *sur le diable tentateur,* nous en ajoutons une troisième qui a pour objet *la lâcheté de l'homme et l'impossibilité où le diable se trouve de nuire à celui qui veille.* Et nous pensons que celle-ci fut prononcée deux jours après celle-là, car voici comment elle commence : « Avant le jour d'hier, c'est du diable que j'ai entretenu votre charité, il était l'objet de mon discours. » Or dans l'une et dans l'autre l'argument est le même; car des deux côtés on démontre que ce n'est pas de la malice du démon, mais bien de la faiblesse et de la lâcheté des hommes que proviennent surtout les vices et les péchés. C'est donc à bon droit que, dans le catalogue édité par Savilius et dans un ancien manuscrit qui date de 1030, ces deux homélies sont placées à la suite l'une de l'autre et dans l'ordre que nous avons suivi, comme le demandait du reste, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, l'unité de sujet et de temps.

Il reste donc établi que la première de ces homélies ayant pour titre, *Les démons ne gouvernent pas le monde,* a été prononcée peu de jours avant celles qui ont pour objet l'obscurité des prophéties. Quant à la seconde, il paraît également certain qu'elle précéda de deux jours celle que nous mettons la troisième. Mais quel est l'intervalle qui s'écoule entre la première et la seconde? celle-ci doit-elle même être placée avant celle-là? C'est ce qu'il est absolument impossible de déterminer, comme nous en avons déjà fait l'aveu. Il est seulement une chose que nous pouvons affirmer, sur laquelle on ne saurait élever le moindre doute; c'est que ces trois homélies ont été prononcées à Antioche. Dans la première, Chrysostome parle de l'évêque en des termes tels qu'on voit bien que ce n'est pas de lui-même, mais d'un autre qu'il parle. Dans la seconde, il dit formellement qu'il prêche dans Antioche et devant l'évêque Flavien. Pour ce

qui regarde l'année, nous ne pouvons pas même former une conjecture. Tillemont croit à la vérité tirer des expressions de la seconde un moyen de fixer le temps; et voici comment il raisonne : Le même jour où Chrysostome donna cette seconde homélie, il avait prononcé le matin une allocution aux catéchumènes, ainsi que lui-même le dit, allocution dans laquelle il avait parlé, ajoute-t-il, du diable, du devoir de renoncer à son service et de s'engager au service du Christ. Or tout cela convient à merveille à cette catéchèse que l'on tient pour la vingt-unième homélie au peuple d'Antioche; cette homélie, d'autre part, étant de l'année 387, ou plus probablement, selon Tillemont, de l'année 389, on en conclut d'une manière au moins plausible que les trois homélies dont il s'agit doivent être rapportées à l'année 388. Nous avons résolu dans un autre endroit la question de l'année. De savoir maintenant si la catéchèse dont il est parlé est bien celle que l'orateur rappelle dans l'homélie *sur le diable tentateur,* c'est ce que nous ne pouvons dire qu'après un examen attentif.

Voici les expressions de S. Jean Chrysostome : « Mais il est temps que nous vous servions le repas spirituel; il se composera des reliefs de ce que nous avons déjà dit; car nous revenons encore sur le sujet que nous traitions il y a deux jours et dont nous parlions ce matin même à ceux qui sont initiés aux saints mystères, en leur expliquant le renoncement et l'engagement qu'ils vont contracter. Ce n'est pas que nous aimions à nous entretenir du diable..... » Il est donc vrai que dans la catéchèse prononcée le matin il avait traité le sujet qu'il développe encore dans son homélie, à savoir, que le diable ne peut pas violenter la volonté humaine pour la faire tomber dans le mal. Eh bien, dans cette catéchèse qui nous reste et que l'on tenait autrefois pour la vingt-unième des homélies adressées au peuple d'Antioche, il n'est pas même dit un mot là-dessus et ce n'est qu'en passant qu'on y parle du diable; car ce qui est dit vers la fin touchant les présages et les amulettes, ne présente aucun rapport avec l'argument développé dans la seconde homélie suivante. J'avoue cependant que dans cette catéchèse il est fait mention du renoncement qui précède le baptême et de la formule même de ce renoncement. Mais remarquez, je vous prie, que pendant les douze années de 386 à 398, que Chrysostome prêcha dans la ville d'Antioche n'étant encore que prêtre, il adressait au moins deux fois par an des instructions spéciales aux futurs baptisés; et dans ces instructions la formule consacrée, *Je renonce à toi, Satan,* devait si naturellement se présenter sur les lèvres de l'orateur, convenait si bien à la circonstance, qu'il ne pouvait guère s'empêcher de la redire souvent, en s'adressant à des catéchumènes qui devaient être baptisés. Ainsi donc, ce qu'il déclare avoir dit du diable ne pouvant convenir à la catéchèse qui nous reste, aura dû se trouver dans une autre qui n'est pas parvenue jusqu'à nous et dans laquelle était nécessairement rappelé le solennel renoncement au démon. Par conséquent, nous ne pouvons rien conclure de là pour déterminer l'année. Une seule chose peut se déduire du texte de la seconde homélie, c'est que, comme elle a été prononcée dans le carême en présence de l'évêque Flavien, on ne saurait la rapporter à l'année 387, puisque cette année-là Flavien, ayant entrepris le voyage de Constantinople, fut absent pendant presque tout le carême, et que de plus, dans tous les discours prononcés durant ce même temps, il est toujours question des malheurs d'Antioche par suite du renversement des statues.

PREMIÈRE HOMÉLIE

Contre ceux qui prétendent que les démons gouvernent les choses humaines, qui s'irritent des châtiments que Dieu leur envoie et se scandalisent de la prospérité des méchants et de l'adversité des justes.

1. Je craignais que l'assiduité à mes discours ne fût pour vous une cause d'ennui; mais je vois que c'est le contraire qui a lieu : loin de vous inspirer l'ennui, nos paroles ont excité l'ardeur de vos désirs; loin d'éprouver la satiété, vous les écoutez avec une satisfaction toujours croissante. En vérité, nous voyons se renouveler ici ce qui se passe à la table des mondains voluptueux : plus leurs libations sont abondantes, plus elles allument leur soif; et nous aussi, plus nous versons dans vos âmes les flots de la doctrine sacrée, plus nous voyons augmenter votre soif spirituelle, plus s'enflamment vos désirs et votre amour. Aussi, malgré le sentiment de ma profonde indigence, je ne cesse d'imiter les hôtes riches et généreux : vous aurez devant vous une table toujours servie; je vous tiendrai constamment pleine la coupe où vous puiserez la vérité. Ne vous vois-je pas, en effet, après que vous l'avez vidée tout entière, vous retirer toujours altérés? Si j'avais déjà remarqué cela dans d'autres temps, je m'en suis surtout aperçu le dernier dimanche.

e du peu- d'Antio- à enten- Chryso- ie.

C'est en ce jour qu'il m'a été pleinement démontré que la divine parole ne fatiguait jamais votre esprit. Je vous enseignais alors à ne prononcer aucune malédiction les uns contre les autres; et, pour donner une satisfaction légitime à ce besoin d'accuser, je vous exhortais en même temps à maudire incessamment vos propres péchés, au lieu de rechercher ceux des autres avec une dangereuse curiosité. Alors aussi je vous citais l'exemple des saints, toujours prêts à s'accuser eux-mêmes et jamais leur prochain; l'exemple de Paul en particulier quand il disait : « Je suis le premier de tous les pécheurs; » et plus haut : « Quand j'étais un blasphémateur, un persécuteur, joignant l'outrage à la haine, j'ai obtenu la miséricorde de Dieu; » I *Tim.*, I, 13-15; et ailleurs : « Je ne suis qu'un avorton indigne de porter le nom d'Apôtre. I *Corinth.*, XV, 8. J'ai cité Pierre s'exprimant ainsi : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur, » *Luc.*, V, 8; Matthieu, qui se nommait lui-même un publicain, au temps même de son apostolat; *Matth.*, X, 3; David, qui s'écriait : « Mes iniquités se sont élevées au-dessus de ma tête, et pèsent sur moi comme un accablant fardeau; *Psalm.* XXXVII, 5; Isaïe, qui fait entendre ces lamentations : « Je suis impur et je n'ai que des lèvres impures; » *Isa.*, VI, 5; les trois enfants de Babylone, qui reconnaissent et proclament dans leur prison de feu, qu'ils ont transgressé la loi sainte et désobéi aux ordres du Seigneur; Daniel, enfin, exhalant encore une fois les mêmes plaintes.

Non content de vous rappeler l'exemple de tous ces saints, j'ai puisé dans les mouches elles-mêmes une comparaison aussi vraie qu'instructive. Je vous disais qu'à l'exemple de celles dont l'aiguillon fait des piqûres venimeuses, ceux qui se font les accusateurs de leurs frères et relèvent chacun de leurs défauts, communiquent leur mal aux hommes avec lesquels ils vivent; et ceux dont la conduite est tout opposée, je les comparais à des abeilles, lesquelles ne provoquent pas des maladies, mais forment les suaves rayons de la piété céleste, volant dans les prairies pour y puiser le suc des vertus qui font les saints. C'est alors, oui, c'est alors que votre cœur se remplissait d'un amour inextinguible. Notre discours s'était prolongé au delà de toute mesure, il avait dépassé les bornes accoutumées; plusieurs craignaient qu'une telle longueur n'eût épuisé votre courage, altéré votre ferveur; c'est précisément le contraire qui était arrivé. Dans votre cœur s'allumaient de plus vives flammes, vous n'en étiez que plus avides d'entendre la vérité. Quelle en était la preuve? Vers la fin vos applaudissements étaient plus chaleureux et vos acclamations plus fortes. J'avais sous les yeux comme l'image d'une fournaise. Là le feu ne jette pas d'abord une vive clarté; mais quand la flamme a saisi tout le bois qui lui sert d'aliment, elle s'élève à une hauteur extraordinaire et brille de

tout son éclat. C'est là ce qui se passait dans cette enceinte : Au commencement, l'assemblée ne frémissait qu'avec une sorte de modération sous le coup de ma parole; mais quand le discours se fut prolongé, quand il eut comme enveloppé toutes les parties de ma thèse, quand la doctrine se répandit avec plus d'abondance, vos élans éclatèrent, laissant voir au dehors la sainte avidité de vos âmes; vos applaudissements prirent plus de consistance et de vigueur. Aussi, bien que je ne me fusse préparé qu'à vous dire peu de chose, je me sentis alors entraîné par delà toutes les limites. Je me trompe cependant; non, ces limites, je ne les ai pas franchies : ce n'est pas à l'étendue du discours, c'est aux sentiments de ceux qui l'écoutent, que j'ai coutume de mesurer l'étendue de ma doctrine. Celui qui rencontre des auditeurs indifférents et dégoûtés, a beau restreindre sa parole, il semble toujours produire l'ennui; mais celui qui se trouve en face d'un auditoire attentif et vigilant, quelques proportions qu'il donne à son discours, ne peut jamais combler les vœux de ceux qui l'écoutent. Et toutefois, comme dans un peuple aussi nombreux il se trouve toujours un certain nombre d'âmes faibles, incapables de supporter d'aussi longues instructions, je me suis promis de les engager à se retirer, quand elles en auront entendu autant que leur faiblesse en comporte, quand elles auront reçu ce qui suffit à leurs besoins. Nul ne les empêche d'en agir ainsi, nul ne les oblige à demeurer dans cette enceinte plus longtemps que leur force ne le permet; il ne faut pas qu'elles nous imposent la nécessité de tronquer nos instructions. Vous êtes rassasié peut-être, mais votre frère est encore tourmenté par la faim. Vous êtes comme plongé dans l'ivresse, et votre frère est dévoré par la soif. Il ne faut pas qu'il accable votre faiblesse, en vous forçant à recevoir plus que vous ne pouvez porter; il ne faut pas que vous fassiez obstacle à ses désirs, en l'empêchant de prendre tout ce qu'il pourrait recevoir.

C'est encore là ce qui se passe dans les repas du monde. Parmi les convives, les uns sont plus tôt rassasiés que les autres; mais ce n'est pas une raison pour que les premiers condamnent les seconds, et réciproquement. Il y a néanmoins cette différence, que là c'est une chose louable que de se retirer de bonne heure, tandis qu'ici cette même conduite, sans mériter d'être louée, est simplement digne de pardon. Là demeurer longtemps à table peut attirer le blâme et le mépris; ici plus on y reste, plus on est digne d'éloges et d'admiration. D'où vient cela? C'est que, d'une part, ce long séjour à table accuse l'intempérance et l'avidité; et que, de l'autre, la constance provient d'un insatiable amour pour les choses saintes.

2. Mais en voilà bien assez pour le préambule de ce discours; il est temps que nous en venions au sujet que nous devons traiter et qui nous était indiqué par notre dernière instruction. Que disions-nous alors? que les hommes n'avaient d'abord eu qu'une seule langue, de même qu'une seule nature; il n'y avait pas entre eux différentes manières de s'exprimer. Quelle a donc été la cause de cette étonnante diversité de langage? La négligence, l'infidélité de ceux qui avaient reçu ce bienfait. Or nous avons expliqué tout cela : par l'unité du langage nous avons démontré la miséricorde du Seigneur; par la diversité des langues, l'ingratitude des serviteurs. Dieu prévoyait sans doute que le don serait perdu, et cela cependant ne l'a pas empêché de l'accorder; quant à ceux à qui le dépôt divin avait été confié, ils n'ont su montrer que leur malice en le laissant périr dans leurs mains. La première explication qu'on peut donner des dispositions de la Providence, c'est que Dieu ne nous a pas retiré lui-même le bienfait, c'est nous qui l'avons perdu par notre faute. Voici la seconde explication : En résumé Dieu nous a donné beaucoup plus que nous n'avions perdu; pour des labeurs de peu de durée, il nous octroie la vie éternelle; en compensation des ronces et des épines, il a fait germer dans nos âmes les fruits de l'Esprit. Rien n'était plus dégradé que l'homme, rien n'a été plus glorieux que l'homme. Il était le dernier dans l'ordre des créatures intelligentes; mais ici les pieds se sont mis à la place de la tête, ils l'ont devancée sur le trône royal. Représentez-vous un homme plein de grandeur et de générosité qui, rencontrant un pauvre naufragé, dont

la vie seule a pu échapper à la fureur des flots, le prendrait dans ses bras, et, l'enveloppant d'une robe éclatante, le porterait au comble des honneurs : c'est ainsi que Dieu s'est conduit à l'égard de notre nature. L'homme avait perdu tout ce qu'il possédait, la liberté de la parole, la force d'élever la voix, ses rapports avec le Créateur, son heureuse existence du paradis, l'absence de tous les maux; dépouillé de tout, il échappait à peine au naufrage : Dieu le relève, le couvre aussitôt d'un vêtement précieux, et, le tenant par la main, le conduit par degrés jusqu'au ciel. Et cependant le naufrage était sans excuse; ce n'est pas à l'impétuosité des vents, c'est à la négligence du navigateur qu'il fallait attribuer ce désastre. Mais Dieu ne fait pas attention à tout cela, sa miséricorde s'émeut de la

¹ Adam a fait naufrage au port.

grandeur même de l'infortune; celui qui avait misérablement sombré dans le port, il l'accueille avec bonté, il lui prodigue sa tendresse, comme si le naufrage était arrivé au milieu de la mer. Tomber, en effet, dans le paradis, n'est-ce pas tomber dans le port?

Eh quoi! ni la tristesse, ni les soucis, ni les labeurs, ni les angoisses, ni les flots ameutés des passions, ne s'étaient encore déchaînés contre la nature humaine, et voilà qu'elle tombe et se brise. Ce fut alors comme il arrive quelquefois sur les mers : des hommes inspirés par le génie même du mal percent avec un fer aigu les parois du navire, pour y faire pénétrer l'onde et le submerger : de même, lorsque le diable aperçut le vaisseau d'Adam voguer avec bonheur, c'est-à-dire une âme sainte comblée de toute sorte de biens, il vint la percer avec une simple parole comme avec un fer aigu, et du coup il anéantit toutes ses richesses en engloutissant le navire lui-même. Mais le Seigneur a fait que le gain ait de beaucoup surpassé la perte, il a fait monter notre nature sur le trône royal. N'est-ce pas là ce que proclame l'Apôtre : « Il nous a relevés et nous a fait asseoir à sa droite au plus haut des cieux, afin de montrer aux siècles à venir les abondantes richesses de sa grâce par la bonté qu'il faisait éclater sur nous. » *Ephes.*, II, 6, 7. Que dites-vous, ô Paul? la chose est arrivée déjà, elle est déjà terminée, et vous dites : « Afin de montrer sa grâce aux siècles à venir. » Ne l'a-t-il pas montrée dans le passé? Oui sans doute, mais non cependant à tous les hommes. Pour moi qui suis fidèle, j'en suis instruit; l'infidèle n'a pas su ces divines merveilles. Un jour viendra où la nature humaine tout entière assemblée sur un même point admirera l'œuvre de Dieu; et nous-mêmes, nous surtout, nous la contemplerons d'une manière plus magnifique. Il est vrai que nous avons la foi; mais l'ouïe et la vue ne saisissent pas le miracle dans toute sa plénitude. Quand il s'agit des rois, en entendant parler de leur pourpre, de leur diadème, de leurs vêtements dorés et de leur trône, nous sommes déjà dans l'admiration; mais avec combien plus de puissance ce sentiment s'empare de notre cœur lorsque nous les voyons eux-mêmes au milieu de leurs courtisans, commander du haut de leur trône royal! Il en sera de même par rapport au Fils unique de Dieu. Quand nous verrons au milieu de la cour céleste le Roi des anges descendre du sublime séjour, entouré de ses légions immortelles, c'est alors que le miracle, en frappant nos regards, nous apparaîtra dans toute sa grandeur. Que sera-ce, dites-le-moi, de voir notre nature portée sur les ailes des chérubins, escortée de toutes parts par l'innombrable armée des anges?

3. Mais remarquez, je vous prie, la sagesse de Paul : quelles expressions il accumule pour rendre la divine bonté! Il ne nomme pas simplement la grâce, ni même les richesses. Eh quoi donc? « Les abondantes richesses de la grâce dans la bonté. » Et cependant il n'atteint pas même de la sorte à la grandeur de l'objet dont il parle. Les corps légers et subtils, alors même que des mains innombrables se réuniraient pour les saisir, se dérobent aisément à nos étreintes et nous échappent. Il en est de même de la bonté de Dieu, quels que soient les noms par lesquels nous essayions de la rendre; impossible à nous de l'embrasser, sa grandeur s'élève bien au-dessus de nos faibles paroles. C'est ce que Paul avait expérimenté; et comme il voyait la distance incommensurable qui sépare l'expression de la réalité, il ne dit qu'un mot et s'efface. Quel est ce mot de l'Apôtre? « Grâce à Dieu pour le don



mémorable qu'il m'a fait. » II *Corinth.*, IX, 15. Non, il n'est pas de parole, il n'est pas de pensée capable d'exprimer la prévoyante bonté de Dieu. Voilà pourquoi Paul l'appelle inénarrable; dans un autre endroit il déclare qu'elle dépasse notre intelligence, en disant : « Que la divine paix, qui surpasse tout entendement, garde vos cœurs. » *Philip.*, IV, 7.

J'avais annoncé deux explications, et je les ai données : d'abord, Dieu ne nous a pas repris ses dons, c'est nous qui les avons perdus; puis il a surabondamment compensé notre perte. Mais il est une troisième explication, que je veux aussi vous présenter. Quelle est-elle? La voici : Alors même qu'il ne nous eût pas donné plus que nous n'avions d'abord possédé, et qu'il nous eût simplement ravi le bien que nous tenions de sa munificence, comme nous avions posé la cause de ce dépouillement (ce qu'il ne faut pas perdre de vue), c'eût encore été une preuve suffisante de sa providence et de sa sollicitude envers nous. En effet, ce n'est pas seulement quand il nous donne, mais c'est aussi quand il nous dépouille, qu'il manifeste sa bonté.

Essayons de démontrer cela, si vous le voulez bien, par ce qui nous est dit du paradis terrestre. Il nous avait donné le paradis, c'est l'œuvre de sa bonté; nous avons été jugés indignes de ce don, c'est l'effet de notre perversité; il a repris ce bien à des indignes, c'est encore un témoignage de son amour. Mais quel est donc cet amour qui consiste à reprendre les bienfaits accordés? Ayez patience, et cela vous sera pleinement expliqué. Songez à ce que fût devenu Caïn, s'il fût resté dans le paradis après s'être rendu coupable d'homicide; si, lorsqu'il eut été chassé de ce séjour, condamné au travail et à la souffrance, lorsqu'il avait sous les yeux le malheur de ses parents et qu'il rencontrait à chaque pas les traces évidentes de la colère divine; si, malgré la barrière que tant de maux élevaient autour de lui, il se précipita néanmoins dans le désordre, au point de méconnaître les sentiments de la nature, d'étouffer la voix du sang qui lui parlait en faveur de son frère; s'il fut capable de mettre à mort celui dont il n'avait reçu aucune injure, de tremper ses mains dans un sang fraternel et d'en arroser la terre, et, quand Dieu s'efforçait de l'arrêter, si, loin d'obéir à ses ordres, il fit à son Créateur le plus cruel outrage et couvrit de honte les auteurs de ses jours; à quels excès ne se serait-il pas porté, pouvez-vous me le dire, en supposant qu'il eût encore habité le paradis? Tant de freins imposés à ses passions ne peuvent l'empêcher de se jeter dans ces terribles écarts; imaginez-vous qu'il n'eût plus rencontré de tels obstacles, où se fût donc arrêtée sa course désordonnée?

Voulez-vous maintenant que je vous montre par l'exemple de sa mère quel bien ce fut de n'avoir plus le paradis pour séjour? Examinez ce qu'était Ève avant cette exclusion, et ce qu'elle devint dans la suite. Antérieurement à cet événement, elle aima mieux s'en rapporter aux ruses du diable, à la parole de cet esprit pervers, qu'aux préceptes du Tout-Puissant; séduite par la seule vue d'un arbre, elle ne craignit pas de violer la loi qui lui avait été donnée. Mais une fois qu'elle eut été chassée du paradis, voyez quelle vertu, voyez quelle sagesse elle fait paraître. Après la naissance de son fils : « Je possède un homme, dit-elle, par la volonté de Dieu. » *Genes.*, IV, 1. La voilà qui recourt aussitôt au Seigneur, celle pour qui le Seigneur avait été un objet de mépris : elle n'attribue pas son bonheur à la nature, elle n'y voit pas un effet de l'union conjugale; mais elle s'élève immédiatement au Maître de la nature, c'est à lui qu'elle rend grâces de sa maternité. Elle avait entraîné l'homme dans la révolte, et la voilà qui forme son fils à la soumission, elle lui donne même un nom qui puisse à jamais lui rappeler le bienfait divin. Quand un troisième enfant lui est donné, voici comment elle s'exprime : « Dieu m'a favorisée d'un autre rejeton à la place d'Abel que Caïn a tué. » *Ibid.*, IV, 25. Elle se souvient de son infortune, et femme elle n'en murmure pas; au contraire, elle rend de nouveau grâces à Dieu; le nom qu'elle impose encore à ce fils est un nouveau témoignage de reconnaissance; c'est une perpétuelle leçon qu'elle grave dans son cœur. Il est donc bien vrai que même en nous dépouillant, Dieu nous accorde des biens plus précieux. La femme est exclue du paradis; mais

Vertu d'Ève après l'expulsion du paradis.



elle est ramenée par là même à la connaissance de Dieu. Elle gagna donc alors plus qu'elle ne perdit.

Ici se présente une objection : Si c'est un bien d'être exclu du paradis, pourquoi Dieu donna-t-il d'abord le paradis à l'homme? Oui, ce fut un bien, ô homme, mais à cause de votre négligence. Si nos premiers parents s'étaient tenus sur leurs gardes, avaient reconnu l'autorité du Seigneur, demeurant sobres et modestes, ils fussent demeurés dans l'honneur; mais dès qu'ils eurent fait tourner ses bienfaits à leur honte, ce fut réellement un bien pour eux d'être exclus du paradis. Pourquoi donc, encore une fois, Dieu le leur avait-il d'abord donné? Pour faire éclater sa munificence, pour montrer qu'il désire toujours nous appeler à une plus haute gloire; et nous, au contraire, nous nous créons partout des peines et des châtiments, en laissant périr par notre lâcheté les biens que nous tenions de la main divine. Comme un père plein de bonté garde au commencement son enfant auprès de lui et le fait jouir de tous les biens de la maison paternelle; puis, quand il l'a vu se dépraver au milieu de ces honneurs, à l'occasion même de ces avantages, il l'éloigne de sa table, ne lui permet plus de paraître à ses yeux, va quelquefois jusqu'à l'éloigner du toit paternel, afin que cette sorte d'exil et de flétrissure le ramène au sentiment du devoir, et que cet enfant se rende digne de rentrer un jour dans la maisonde son père et de recueillir son héritage; ainsi Dieu s'est-il conduit envers nous. Il avait donné le paradis à l'homme; et quand celui-ci se fut rendu indigne d'un tel séjour, Dieu l'en chassa, pour que ce pauvre exilé, ramené dans les voies de la sagesse et de la vertu par la honte et la souffrance, méritât d'être réintégré dans ses droits. Aussi, quand le pécheur est venu à résipiscence, Dieu le rappelle et lui dit : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » *Luc.*, XXIII, 43. Vous voyez donc bien que le plus grand témoignage de la divine bonté, ce n'est pas d'avoir donné le paradis à l'homme, mais bien de l'en avoir exclu; sans cette exclusion, l'homme n'eût pas été jugé digne de rentrer dans ce séjour.

4. Gravons à jamais ce raisonnement dans notre mémoire; permettez-moi de l'appliquer maintenant au sujet que nous allons aborder. Les hommes parlaient tous une même langue, et c'était encore un effet de l'amour de Dieu pour eux. Ils n'usèrent pas de ce don comme ils devaient en user, ils tombèrent dans une extrême démence; et Dieu leur reprend alors ce qu'il leur avait donné. Au moyen de cette langue unique, ils tentent de bâtir une tour qui s'élève jusqu'au ciel. S'ils n'avaient pas été punis aussitôt de leur folle tentative, n'auraient-ils pas conçu la pensée de se placer eux-mêmes au sommet des cieux? La chose était impossible, il est vrai; mais regardez l'intention de leurs cœurs, et vous verrez le crime déjà commis. Dieu, qui avait tout prévu, les dispersa par la division des langues; il le fallait, puisqu'ils avaient usé de la langue unique comme il ne fallait pas. Et considérez de plus près la manière dont il manifeste sa clémence : « Voilà qu'ils n'ont tous qu'une langue, dit-il, et ils ont commencé leur entreprise. » *Genes.*, XI, 6. Mais il n'en vient pas à diviser immédiatement leurs langues; il commence par se justifier en quelque sorte, comme s'il avait à répondre devant un tribunal, bien que nul être ne puisse venir lui dire : Qu'as-tu fait? et qu'il soit en son pouvoir de faire tout ce qu'il veut. Il consent néanmoins à justifier sa conduite, à présenter sa défense, nous apprenant ainsi à pratiquer la condescendance et l'humanité. Car si le Seigneur s'accuse auprès de ses serviteurs, de ceux qui l'ont outragé lui-même, à combien plus forte raison ne devons-nous pas offrir nos excuses à nos frères, alors même qu'ils nous auraient fait la plus grave des injures? Ecoutez de nouveau, je vous prie, comment Dieu s'excuse auprès de l'homme : « Leurs lèvres rendent le même son, ils n'ont tous qu'une langue, et voilà qu'ils ont commencé à réaliser leurs projets. » C'est comme s'il disait : Que nul ne vienne plus tard me reprocher la multiplicité des langues, que nul ne prétende que la langue des hommes fut ainsi divisée dès le commencement. « Leurs lèvres s'expriment de la même manière, ils ont tous une même langue. » Mais ils ont abusé de ce don. Comprenez en outre qu'il ne veut pas



tant punir le mal commis, que prévenir sagement celui qui devait se commettre; car entendez ce qu'il ajoute : « Et maintenant ils n'abandonneront rien de ce qu'ils ont résolu d'accomplir. » Or, voici le sens de ces paroles : S'ils ne sont immédiatement châtiés, s'ils ne sont dès le début arrêtés dans la voie du mal, jamais ils ne mettront un terme à leurs crimes. C'est là ce qu'expriment les paroles que je viens de citer. Après le péché qu'ils ont commis, semble-t-il dire, ils en commettront de plus grands encore. Telle est, en effet, la nature du mal : s'il n'est pas réprimé aussitôt qu'il commence à se produire, comme un feu qui tombe sur des bois secs, il s'élève à une hauteur prodigieuse. Ne voyez-vous donc pas, je vous le demande encore, à quel point Dieu manifeste sa bonté en détruisant l'unité du langage? Il n'introduit plusieurs langues chez les hommes que pour donner un frein à leur perversité.

Gardez toujours le souvenir de cette leçon, ne la laissez jamais s'effacer de votre mémoire. Ce n'est pas seulement quand il nous comble de ses bienfaits, mais c'est aussi quand il nous inflige une peine, que Dieu se montre bon et clément envers nous. Les châtiments et les supplices qui nous viennent de lui sont même la meilleure part de ses bienfaits, la plus haute manifestation de sa providence. Lors donc que vous verrez la famine, les épidémies, la sécheresse, des pluies continuelles, le dérangement des saisons ou d'autres semblables calamités s'abattre sur le genre humain, n'en soyez pas troublés, ne vous laissez pas aller au murmure; mais adorez plutôt l'auteur de toutes ces choses, admirez sa sollicitude et son amour; car c'est bien lui qui fait tout cela, et son but en châtiant le corps, c'est de procurer l'amendement de l'âme. Mais est-ce bien Dieu qui est l'auteur de ces malheurs, dira quelqu'un peut-être? Oui, c'est lui qui en est l'auteur. La ville entière, tout l'univers serait ici devant moi, que je ne craindrais pas de répéter la même chose. Puissé-je avoir une voix plus éclatante que celle de la trompette, puissé-je me placer sur les plus sublimes hauteurs, afin de proclamer et d'attester aux oreilles de tous les hommes que toutes nos calamités viennent de Dieu! Et qu'on ne m'accuse pas d'une folle présomption quand je tiens ce langage; je ne suis pas seul à parler ainsi : le Prophète joint sa voix à la mienne; entendez-le qui s'écrie : « Il n'est pas de mal dans la cité, que le Seigneur lui-même n'ait fait. » *Amos*, III, 6. Le mal? Ce mot est équivoque, et je veux en expliquer devant vous les deux significations, de peur que, l'ambiguïté de l'expression vous faisant confondre la nature des choses, vous ne tombiez dans le blasphème.

Le nom de mal pris en différents sens.

5. Le mal, le mal véritable, c'est la fornication, l'adultère, l'avarice et tous les autres péchés sans nombre qui méritent une condamnation et des châtiments suprêmes. Le mal, en second lieu, le mal improprement dit, c'est la faim, la peste, la mort, la maladie et toutes les autres calamités du même genre. Dans le fait, ce ne sont pas là des maux réels, on leur en donne simplement le nom. Et pourquoi ne sont-ce pas là des maux? S'ils l'étaient, ils ne seraient pas pour nous la cause de tant de biens : ils rabaissent l'orgueil, secouent l'indifférence, inspirent l'énergie, ravivent l'attention et le zèle. « Quand il les accablait de châtiments, dit le Prophète, c'est alors qu'ils le cherchaient; ils se tournaient vers lui, et dès le point du jour ils revenaient à Dieu. » *Psalm.* LXXVII, 34. Il s'agit donc ici du mal qui corrige, qui nous rend à la fois plus purs et plus diligents, qui nous enseigne la divine philosophie, et non de celui qui mérite le blâme et la condamnation. Ce dernier n'est certes pas l'œuvre de Dieu, il provient de notre propre volonté, que le premier tend à détruire. Si l'Ecriture désigne sous le nom de mal l'affliction qui nous est causée par la souffrance, ce n'est pas à dire que ce soit là naturellement un mal, c'est en parlant d'après l'opinion des hommes qu'on peut l'appeler ainsi. En effet, ce n'est pas seulement le vol et l'adultère, c'est encore le malheur, qui se nomme mal dans notre langue; et c'est à cet usage que se conforme l'écrivain sacré. Voilà ce qu'entend le Prophète quand il dit : « Il n'est pas de mal dans la cité que le Seigneur lui-même n'ait fait. » Isaïe parlant au nom du Seigneur, avait dit la même chose : « C'est moi, Dieu, qui produis la paix et qui crée les maux, »

Isa., XLV, 7; les maux, c'est-à-dire les malheurs. C'est encore là le genre de mal que le Christ indique dans son Evangile quand il s'exprime ainsi : « A chaque jour suffit son mal, » *Matth.*, VI, 34, son affliction, sa misère. Il est évident qu'il désigne par là les peines et les douleurs que lui-même nous inflige, et qui sont, je le répète, la plus haute manifestation de sa providence et de sa bonté.

Le médecin mérite des éloges, non-seulement lorsqu'il conduit son malade dans les jardins et les prairies, quand il lui permet les délices du bain, mais encore et surtout quand il l'oblige à garder le jeûne, quand il le tourmente par la faim et la soif, quand il l'étend dans son lit et transforme sa demeure en prison, quand il le prive de la lumière et l'entoure d'épais rideaux, quand il porte dans son corps le fer et le feu, quand il lui donne des boissons amères, car toujours il est médecin. Or, si tant de douleurs qu'il nous cause ne l'empêchent pas de porter un tel nom, n'est-ce pas une chose qui révolte la raison de voir qu'on blasphème contre Dieu, qu'on ne reconnaît plus les bienfaits de sa providence universelle, alors qu'il nous impose de semblables douleurs, la faim, par exemple, et même la mort? C'est lui, cependant, lui seul qui est le vrai médecin des âmes et des corps. Souvent, quand il aperçoit notre nature se complaire et s'enorgueillir dans la prospérité, se laisser envahir par la fièvre du vice, il emploie l'indigence, la faim, la mort, toutes les autres souffrances, comme autant de remèdes connus de lui, pour la délivrer de la maladie qui la dévore. Mais il n'y a que les pauvres qui sont exposés à la faim, me dira-t-on peut-être. — Aussi n'est-ce pas seulement par la faim que Dieu châtie; il a mille autres moyens d'exercer sa justice. Il corrige souvent par les angoisses de la pauvreté, par les tortures de la faim; mais le riche à son tour qui vit dans l'opulence est corrigé par les périls, les maladies, la mort des amis et des proches; les remèdes propres à notre salut ne sauraient manquer au médecin suprême. Ainsi font encore ceux qui gouvernent la cité : ils ne se contentent pas de proposer aux habitants des honneurs et des couronnes, de répandre des largesses et des bienfaits; souvent ils ont recours aux châtiments. Voilà pourquoi le glaive brille dans leurs mains, les cachots se préparent, les chevalets, les bourreaux, toutes sortes de supplices. Ce qu'est le bourreau pour le juge, la faim l'est pour Dieu; comme le bourreau, elle corrige et châtie. Vous pouvez encore observer la même conduite chez les agriculteurs. Non-seulement ils recouvrent le pied de la vigne, ils l'entourent d'une haie; mais ils la taillent avec le fer, ils en retranchent bien des rameaux. Ils ne s'arment pas seulement du hoyau, ils s'arment encore de la serpe. Nous n'allons pas les blâmer cependant; nous les louons, au contraire, en voyant qu'ils enlèvent tout le bois inutile, des branches exubérantes, afin que ce qui reste ait plus de force et de vie.

Dieu punissant comparé aux magistrats.

Or je vous le demande encore une fois, n'est-ce pas une chose absurde d'approuver ainsi le père, le médecin, le juge, l'agriculteur; de n'avoir aucun blâme, de n'élever aucune accusation contre le premier quand il chasse son fils de sa présence, contre le second quand il fait souffrir le malade, contre le troisième quand il punit les criminels, contre le dernier quand il émonde; tandis qu'on n'a pas assez de reproches et de récriminations quand Dieu veut nous guérir, comme d'une funeste maladie, de la malheureuse ivresse où le vice nous plonge? N'est-ce pas une extrême folie de refuser au Seigneur le droit de défendre sa propre cause, alors que nous l'accordons à ceux qui ne sont comme nous que les serviteurs de ce divin Maître?

6. Si je vous parle ainsi, c'est que je tremble pour les murmurateurs, je crains qu'en regimbant contre l'aiguillon, ils n'ensanglantent leurs pieds, qu'en lançant des pierres vers le ciel, ils ne les fassent retomber sur leurs têtes. Mais j'ai quelque chose de plus grave encore à vous dire sur ce sujet. Je ne chercherai pas à savoir si c'est un avantage pour nous que Dieu nous dépouille, je vous accorde même que cela ne soit pas; je me borne à vous dire : Quand bien même Dieu nous enlèverait ce qu'il nous a donné, qui pourra l'accuser d'injustice ? n'est-il pas toujours le maître de ses biens? Lorsqu'un homme nous a prêté de l'argent, nous lui témoignons notre re-

connaissance pour le temps pendant lequel il l'a laissé entre nos mains, nous nous gardons bien de nous irriter contre lui parce qu'il nous demande ce qui lui appartient : comment donc pouvons-nous murmurer contre Dieu quand il nous reprend ce qui n'a cessé d'être son domaine? Quel est celui, je le répète, qui ne verrait là le signe d'une extrême folie? Ah! telle ne fut pas la conduite du saint homme Job, de ce magnanime serviteur de Dieu : il rendait au Seigneur les plus vives actions de grâces, non-seulement quand il recevait ses bienfaits, mais encore quand il en était dépouillé; entendez-le s'écrier : « Le Seigneur m'a donné ces biens, le Seigneur me les a ravis; que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles. » *Job*, I, 21. S'il est vrai, comme nous ne saurions le révoquer en doute, que notre reconnaissance doit être égale dans les deux cas, qu'il ne nous est pas moins utile d'être privés de nos biens que d'en être enrichis, ne sommes-nous pas inexcusables en payant d'ingratitude un maître si doux, si bienveillant, plein d'une si tendre sollicitude, le plus sage des médecins, le plus indulgent des pères, le plus équitable des juges, celui qui l'emporte infiniment sur tous les agriculteurs dans les soins qu'il prodigue à nos âmes? Quoi! plus il a droit à nos adorations, plus notre cœur se remplit d'amertume? Est-il une démence, est-il une insensibilité comparable à celle de ces hommes qui, lorsque toutes choses sont ordonnées avec tant de sagesse, prétendent que Dieu n'exerce pas sa providence sur celles qui nous concernent?

Celui qui prétendrait que le soleil est obscur et froid, donnerait certes une preuve évidente de folie; mais celui qui doute de la paternelle bonté de Dieu, se rend coupable d'une folie beaucoup plus évidente encore. Non, le soleil n'est pas aussi lumineux que la divine Providence. Comment se fait-il que plusieurs vont dire que les démons gouvernent les choses humaines? Que me faut-il entendre? Vous reconnaissez la bonté du Seigneur, et vous en donnez vous-mêmes une preuve nouvelle : il aime mieux supporter vos blasphèmes en vous laissant parler ainsi, que de vous abandonner au pouvoir des démons, pour vous apprendre par une terrible expérience comment les démons gouvernent. En effet, vous sauriez alors, en l'éprouvant, jusqu'où va leur malice. Mais je puis, sans recourir à des suppositions, vous montrer ce qu'elle est par un exemple positif. Des hommes possédés du démon sortent de leurs sépulcres et se portent à la rencontre du Seigneur; les démons le prient de leur permettre d'entrer dans le corps des pourceaux : il le leur permet, et soudain le troupeau tout entier s'engloutit dans la mer. Voilà comment les démons gouvernent. Et remarquez qu'ils n'ont aucune haine contre ces animaux; tandis qu'ils vous font une guerre implacable, qu'ils vous livrent des combats acharnés, que la haine dont ils sont animés contre vous est immortelle comme eux. Si des êtres inoffensifs et contre lesquels ils n'avaient aucun sentiment de haine, ont été traités par eux avec une fureur tellement impatiente qu'ils les ont immédiatement exterminés, que ne feraient-ils pas s'ils nous avaient en leur puissance, nous leurs ennemis de tous les temps et qui ne cessons d'exciter leur colère? Quels irréparables malheurs ne feraient-ils pas tomber sur nous? Dieu ne leur a permis de s'emparer des pourceaux que pour vous montrer leur malice par leur conduite à l'égard de ces animaux privés de raison. Nul doute qu'ils n'eussent agi de la même manière envers les hommes qu'ils possédaient auparavant, si Dieu n'avait soin des démoniaques eux-mêmes, malgré les aberrations auxquelles ils sont en proie.

Les démons font une guerre implacable.

Et maintenant, si jamais vous rencontrez un homme au pouvoir du démon, adorez le Seigneur et reconnaissez la malice de ces esprits pervers. Deux choses éclatent, en effet, dans les possessions diaboliques : la bonté de Dieu, la malice des démons. Et, pour commencer par celle-ci, ne se montre-t-elle pas dans les agitations et les douleurs qu'elle fait subir à sa victime? Celle-là ne frappe-t-elle pas nos regards, en mettant un frein à la perversité de cet hôte cruel qui n'aurait pas d'autre désir que de perdre l'homme, en ne lui permettant pas d'user de tout son pouvoir, en le faisant même servir, soit à corriger l'homme, soit à manifester sa



propre malice? Voulez-vous que je vous montre encore par un second exemple de quelle façon le démon gouverne quand Dieu lui en donne la faculté? Rappelez à votre mémoire la destruction instantanée de tous les troupeaux de Job, la mort terrible de ses enfants, les plaies dont son corps fut couvert; et vous verrez alors quelle est la cruauté de ces anges déchus, à quels excès se porteraient leur rage et leur barbarie; vous comprendrez aussi par là avec quelle ardeur ils porteraient dans le monde le trouble et la destruction, si Dieu les laissait agir à leur guise; il ne vous sera pas moins évident qu'ils nous traiteraient comme ces vils animaux, et qu'ils ne sauraient pas retarder d'un instant notre mort et notre perte. Si les démons gouvernaient, nous ne serions pas dans un état meilleur que les démoniaques, que dis-je? nous serions dans un état plus affreux. Car Dieu n'abandonne pas entièrement les démoniaques à leur tyrannie; ces derniers auraient à subir, sans cela, des traitements tout autrement pénibles que ceux dont ils sont affligés. Volontiers je demanderais aux hommes dont je combats l'opinion, quelle est la confusion qu'ils aperçoivent dans les choses présentes, pour se persuader que les démons règnent pleinement sur notre vie. Ne voyons-nous pas le soleil depuis tant de siècles parcourir chaque jour sa route accoutumée, les divers chœurs des astres garder entre eux l'ordre qui leur fut prescrit, la lune fidèle à sa marche, la succession régulière du jour et de la nuit, tout ce qui est au ciel, tout ce qui est sur la terre, comme dans un concert parfaitement ordonné, et beaucoup mieux encore, avec une plus profonde et plus exacte harmonie, se tenir constamment à sa place, ne jamais troubler l'admirable économie du plan divin?

Il n'y a point de confusion dans l'ordre de la création.

7. Mais que nous importe, dira-t-on, que le ciel, le soleil et la lune, toute l'armée des astres, que toutes les créatures, en un mot, soient soumises à l'ordre le plus parfait, si notre nature à nous, dans tous les éléments qui la composent, est pleine de désordre et de confusion? O homme, quelle est cette confusion, et quel est ce désordre? — Voilà un homme riche, me répondrez-vous, et cet homme ne cesse d'exercer la violence, la rapine et la fraude, dévore continuellement la substance des pauvres; et cependant il semble à l'abri de tout mal. Cet autre accomplit religieusement tous ses devoirs, il pratique la tempérance et la justice, son âme est enrichie de toutes les vertus; et néanmoins il est en butte à la pauvreté, à la maladie, aux tribulations les plus accablantes. — C'est donc là ce qui vous scandalise? — Oui, cela même, me répondrez-vous. — Mais alors, si je vous montre des voleurs en grand nombre plongés dans la douleur, et des milliers d'hommes vertueux dans la joie, ne changerez-vous pas de sentiment, ne louerez-vous pas le Seigneur? — Non; car à mes yeux c'est précisément là le plus grand sujet de scandale. En effet, voilà deux méchants : pourquoi l'un est-il puni, tandis que l'autre échappe au supplice? Voilà deux hommes de bien : pourquoi l'un est-il comblé d'honneurs, tandis que l'autre est perpétuellement dans l'opprobre? — Oh! vous signalez en parlant ainsi l'un des plus beaux traits de la divine Providence. Si tous les pécheurs recevaient ici leur châtiment, si tous les gens de bien étaient comblés d'honneurs sur la terre, le jour du jugement deviendrait inutile. D'autre part, si le péché n'était jamais puni, la vertu jamais récompensée, les méchants deviendraient encore pires, ils s'enfonceraient de plus en plus dans cette négligence qui déjà les distingue des bons; ceux qui se laissent aller au blasphème iraient encore plus loin dans cette voie, ils se croiraient autorisés à nier complétement l'action de la Providence sur la direction de notre vie. Si, dans l'état actuel des choses, quand le vice est souvent châtié, quand la vertu n'est pas sans récompense, ils s'obstinent néanmoins à prétendre que Dieu ne s'occupe pas de nous, que ne diraient-ils pas, à quels excès ne se porteraient-ils pas dans leurs paroles, en supposant qu'il n'en fût pas ainsi? Voilà pourquoi l'inégalité du sort que Dieu fait, soit aux pécheurs, soit aux justes. Il ne punit pas toujours les premiers, pour mieux vous persuader la vérité d'une résurrection future; il ne veut pas que leurs crimes soient toujours impunis, afin de secouer leur torpeur par la crainte que leur

inspirera le châtiment des autres. Il veut aussi que les justes soient quelquefois dans les honneurs, afin de donner, aux yeux des faibles, un attrait de plus à la vertu ; mais il ne les appelle pas tous aux mêmes distinctions, pour que vous ne soyez pas tentés d'oublier qu'il existe une autre vie où nul mérite ne sera sans récompense. Si tous recevaient ici-bas la récompense méritée, beaucoup refuseraient de croire à ce qui nous est dit de la résurrection ; et, d'un autre côté, si personne n'avait ici-bas une première récompense, beaucoup seraient portés à négliger leurs devoirs. C'est pour cela, je le répète, que les uns sont punis, tandis que les autres ne le sont pas, ce qui tourne à l'avantage et des premiers et des seconds : de la sorte, la perversité des uns est réprimée, et les autres apprennent à s'amender, instruits qu'ils sont par la vue de ces exemples.

Je puis éclairer et confirmer cette vérité par la parole même du Christ. On lui rapporte qu'une tour s'est écroulée sur ceux qu'elle renfermait; et voici comment il s'exprime : « Pourquoi vous imaginez-vous qu'il n'y ait eu là que des pécheurs? Pour moi, je vous dis le contraire ; mais si vous ne faites pénitence, vous subirez vous aussi le même sort. » *Luc.*, XIII, 4. Vous le voyez donc, les uns périssent à cause de leurs péchés, les autres ne sont pas épargnés à cause de leur justice, mais le supplice d'autrui doit avoir pour objet de les rendre meilleurs. Si le Seigneur avait prévu que les victimes seraient revenues au bien par la pénitence, jamais il n'eût permis qu'elles fussent ainsi frappées. Il prévoit bien que sa longanimité ne sera d'aucune utilité pour un grand nombre, et cependant il continue à les supporter avec la même patience, réalisant ainsi les plans de sa sagesse, et leur donnant toujours la possibilité de se convertir. Comment alors priverait-il de ce bonheur qui s'acquiert par la pénitence, ceux dont la vie s'améliorerait par le châtiment des autres? Ainsi donc, aucune injustice n'a été faite à ceux qui ont péri, puisque le châtiment arrête le cours de leurs iniquités, et que les peines qu'ils auront à souffrir dans la vie future, sont allégées par les maux supportés dans celle-ci. Ceux qui n'ont pas été châtiés n'ont pas davantage le droit de se plaindre ; car il leur est ainsi donné d'user de la bonté de Dieu pour entrer dans une vie meilleure, de reconnaître son amour et d'adorer sa clémence, de revenir en un mot à la vertu, en faisant servir à leur propre salut le châtiment de leurs frères. S'ils persévèrent dans le mal, Dieu n'en est certes pas la cause, puisqu'il ne les supporte qu'en vue de les amener à se réconcilier avec lui; eux seuls doivent s'accuser de leur perte, ils se rendent indignes de pardon en n'usant pas comme ils le devaient de la miséricorde du Seigneur.

Pourquoi tous les impies ne sont pas punis en ce monde.

Ce n'est pas la seule raison pour laquelle tous les méchants ne sont pas malheureux sur la terre; nous pouvons en donner une autre qui n'est pas inférieure à celle-là. Quelle est cette seconde raison? C'est que, si Dieu tirait immédiatement vengeance de tous les péchés, le genre humain cesserait bientôt d'être et ne se perpétuerait pas jusqu'au jour déterminé. Et pour que vous ne doutiez pas de cette vérité, accueillez-la de la bouche même du Prophète : « Si vous relevez toutes nos iniquités, Seigneur, quel est celui qui subsistera ? » *Psalm.* CXXIX, 3. Pour nous rendre compte de cette parole, nous n'avons pas besoin de scruter à fond la vie de chaque homme en particulier, cette connaissance détaillée nous étant d'ailleurs impossible ; il nous suffit de remettre sous nos yeux ceux de nos péchés qui ne laissent aucune incertitude : il ressortira évidemment de là, que si nous étions frappés toutes les fois que nous péchons, nous aurions depuis longtemps péri. Il est écrit : « Celui qui traite son frère d'insensé, mérite le feu de la géhenne.» *Matth.*, V, 22. En est-il un seul parmi nous qui ne se soit rendu coupable d'une telle faute? Nous aurions donc disparu déjà du nombre des vivants ; il y a bien des années que nous serions descendus dans l'abîme. Celui qui jure, est-il encore dit, alors même qu'il jurerait pour la vérité, fait une chose qui provient de l'esprit malin. *Ibid.*, V, 37. Quel est donc celui qui n'a jamais prononcé de jurement? Quel est même celui qui n'ait, une fois au moins, commis un parjure? Celui qui regarde une femme avec un mauvais désir, mérite réellement le nom d'adultère. *Ibid.*, 28. Voilà certes un péché que

nous rencontrons fréquemment dans le monde; si les fautes manifestes sont tellement graves et nous méritent chacune un supplice auquel nous ne saurions échapper, repassons encore en nous-mêmes les fautes cachées; et c'est alors surtout que nous reconnaîtrons les voies de la divine Providence, en voyant qu'elle n'a pas voulu nous châtier sur l'heure pour chacun de nos péchés. Lors donc que se présente à vos yeux un homme qui commet la rapine ou la fraude sans en être puni, reportez vos regards sur votre conscience, remontez en silence le cours de votre vie, songez aux fautes que vous avez commises; et vous comprendrez quel bien c'est, pour vous-même avant tout, que Dieu ne sévisse pas contre chacun de nos crimes. Si beaucoup s'expriment avec tant de sévérité, c'est qu'ils ne considèrent pas leur propre vie avant d'examiner celle des autres; c'est que, nous négligeant nous-mêmes, nous étudions sans cesse le prochain. Ne tenons plus désormais cette ligne de conduite, suivons un chemin tout opposé. Si vous rencontrez également un juste dans l'affliction, souvenez-vous de Job : quelque juste que l'on soit, on ne l'est pas plus que ce saint patriarche, on est même toujours loin de sa justice; on a beau souffrir, on n'égalera jamais les souffrances de cet homme.

8. Pénétrés de ces pensées, vous cesserez de murmurer contre le Seigneur; car vous verrez clairement alors que, s'il permet qu'un homme vertueux soit affligé, ce n'est pas qu'il l'abandonne, c'est qu'il veut, au contraire, le disposer à recevoir un jour une couronne plus riche et plus éclatante. Si vous voyez le pécheur subir son châtiment, souvenez-vous du paralytique qui depuis trente-huit ans était couché sur un lit de douleur. Que cet homme ait si longtemps souffert à cause de ses péchés, c'est ce que le Sauveur atteste lui-même en lui parlant ainsi : « Voilà que vous avez recouvré la santé; et maintenant ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. » *Joan.*, v, 14. Quand nous sommes châtiés, ou bien nous expions les fautes que nous avons commises, ou bien nous sommes mis en demeure d'acquérir de plus belles couronnes en souffrant malgré l'innocence de notre vie. Que nous soyons donc justes, ou que nous soyons pécheurs, il nous est toujours avantageux d'endurer la souffrance : elle aura pour effet de nous rendre ou plus purs ou moins pervers; elle allége de plus les peines de la vie future. Vous ne pouvez pas douter, en effet, qu'un homme châtié dans cette vie et qui supporte tout avec action de grâces, ne doive dans l'autre vie subir une moindre peine; vous le voyez dans ces paroles de Paul : « Aussi beaucoup parmi vous sont dans l'abattement et la défaillance, beaucoup dorment du dernier sommeil. Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés; en nous jugeant nous sommes corrigés par le Seigneur afin de n'être pas condamnés avec le monde. » I *Corinth.,* xi, 30 et seq. Tout cela nous étant démontré, voilà comment nous devons raisonner sur la Providence et fermer la bouche aux contradicteurs. S'il arrive des choses qui dépassent la portée de notre intelligence, n'allons pas nier pour cela l'action de la divine Providence sur notre vie, et puisque nous la saisissons sous plusieurs rapports, confions-nous à sa mystérieuse sagesse, alors qu'elle échappe à notre entendement. Si l'homme qui n'a pas d'instruction ne peut pas atteindre à l'art d'un autre homme, faut-il s'étonner que l'intelligence humaine soit incapable d'embrasser l'incommensurable étendue de la pensée divine? « Ses jugements sont insondables et ses voies se cachent à nos investigations. » *Rom.*, xi, 33. Et toutefois, comme il n'est qu'un petit nombre de choses qui puissent fournir une preuve complète à notre esprit, une base inébranlable à notre foi, rendons grâces à Dieu pour tout ce qui arrive.

Il est, en effet, une autre voie par laquelle nous pouvons nous élever sans nulle crainte d'erreur à la philosophie de la divine Providence; cela dépend de notre volonté. Demandons à nos adversaires s'ils croient à l'existence de Dieu. S'ils nous disent que Dieu n'existe pas, ne leur faisons pas même l'honneur de leur répondre. De même qu'on ne répond pas à des hommes qui ont perdu la raison, on ne répond pas davantage à ceux qui ne croient pas qu'il existe un Dieu. Un navire, qui renferme un petit nombre

de nautoniers et de voyageurs, ne saurait voguer même l'espace d'un stade, sans être dirigé par la main d'un pilote : combien moins ce vaste univers, qui renferme en lui tant de corps différents composés d'éléments si multiples, aurait-il subsisté durant tant de siècles, s'il n'était une Providence qui le gouverne, le soutient et le dirige sans cesse? Si la croyance universelle du genre humain et le spectacle même des créatures les obligent, au contraire, à reconnaître un Dieu, voici ce que nous devons leur dire : Dieu ne saurait exister sans être essentiellement juste; car prétendre que Dieu n'est pas juste, ce serait dire qu'il n'existe pas : et s'il est juste, il rend à chacun selon ses mérites. Or nous voyons qu'ici-bas tous les hommes ne sont pas traités selon leur mérite. Il faut donc nécessairement qu'une autre rémunération nous attende, afin que la justice divine soit manifestée par l'équité des récompenses et des peines. Voilà donc que ce discours nous conduit à la philosophie qui repose en même temps et sur la Providence et sur la résurrection. Formés par de telles leçons, méditons nous-mêmes sur ce double objet, instruisons-en nos frères, appliquons-nous avec le plus grand soin à réduire au silence ceux qui s'élèvent follement contre le Seigneur, ne cessons enfin de le glorifier en toutes choses. En agissant ainsi, nous mériterons de plus en plus la protection de sa bonté paternelle, nous obtiendrons des secours plus abondants, nous serons affranchis du mal véritable, nous acquerrons les biens à venir, par la grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui et avec qui gloire soit au Père, en union avec l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Réponse à ceux qui demandent pourquoi le diable n'a pas été complétement anéanti; sa malice ne saurait en rien nous nuire si nous sommes vigilants; sur la pénitence.

1. Isaac désirant un jour manger d'un mets que son fils lui procurerait lui-même, fit sortir cet enfant de la maison et l'envoya à la chasse; mais notre Isaac voulant prendre un repas qui lui serait préparé de nos mains, ne nous envoie pas loin de nos demeures, il vient lui-même s'asseoir à notre table. Quoi de plus aimant, quoi de plus humble que cet ardent amour, et cette humilité profonde dont nous recueillons ici les témoignages? C'est pour cela que nous-mêmes, en venant porter le concours de notre voix à cette instruction matinale, en foulant ces parvis sacrés, nous sommes remplis de joie par la vue de notre Père, nous oublions notre infirmité, nous secouons notre torpeur, le bonheur nous émeut et nous transporte, nos yeux sont éblouis par les cheveux blancs de notre Père, notre âme est inondée de clarté. Aussi, avec quel empressement et quelle allégresse nous disposons le mystérieux banquet, afin que le repas soit encore une fois suivi de la bénédiction paternelle! Mais loin de nous la fraude et la substitution qui jadis eurent lieu : c'est à l'un que le père avait demandé le mets préféré, et c'est l'autre qui le lui servit. Maintenant, c'est à moi que l'ordre est donné, c'est moi qui l'accomplis. Et vous, ô Père, accordez-moi votre bénédiction, cette bénédiction spirituelle que nous désirons tous recevoir, celle qui remontera vers vous en descendant sur moi et sur votre peuple tout entier : priez notre commun Seigneur d'égaler le nombre de vos jours à ceux du premier Isaac, de vous accorder une aussi longue vieillesse; cela nous sera mille fois plus doux et plus avantageux que la rosée du ciel et la graisse de la terre.

Eloge de l'évêque Flavien.

Mais le moment est venu de dresser la table du festin. Quelle est cette table? de quels mets la

Il revient sur l'homélie précédentes.

couvrirons-nous? Des reliefs de notre précédent repas; nous allons développer ce que nous disions naguère à votre charité. Oui, notre discours doit encore rouler sur le diable, et nous revenons au sujet qui nous occupait il y a deux jours, dont nous parlions encore ce matin même à ceux qui vont être initiés aux divins mystères, en leur expliquant les renoncements et les engagements du saint baptême. Ce n'est pas assurément que nous trouvions notre plaisir à vous entretenir du diable, mais c'est que la doctrine dont il me fournit l'occasion vous est de la plus haute utilité. Il est notre adversaire, il est notre ennemi; et rien ne saurait inspirer la sécurité comme de connaître à fond la nature et les dispositions de l'ennemi contre lequel on doit combattre. Dernièrement nous avons dit qu'il ne triomphait pas de nous par la violence, que nous ne subissons pas fatalement sa tyrannie, qu'il n'agit sur nous ni par la force ni par la nécessité; car autrement il nous perdrait tous sans exception. Et nous en avons donné pour preuve, soit les pourceaux dont il est parlé dans l'Evangile, sur lesquels les démons ne purent rien qu'après que le Sauveur leur en eut donné la permission; soit les troupeaux de Job, qui ne furent exterminés par le diable que lorsque Dieu le voulut. Après vous avoir d'abord montré que l'esprit du mal n'exerce sur nous aucune violence, ne nous impose aucune nécessité, nous avons dit en second lieu que les victoires qu'il remporte par la ruse n'empêchent pas qu'il soit souvent vaincu; et c'est encore par l'exemple de Job que nous avons établi cette seconde vérité: l'ennemi du bien eut beau déployer toutes ses machinations contre ce vaillant athlète, loin de le terrasser, il subit une honteuse défaite.

Une question nous reste à discuter. La voici: Sans doute, me dira-t-on, il ne triomphe pas par la violence; mais après tout il triomphe par la ruse: mieux eût donc valu qu'il eût été complétement anéanti. A la vérité, Job sortit victorieux de la lutte; mais Adam s'était laissé séduire et renverser. Si le tentateur avait disparu, le premier homme ne nous aurait pas entraînés dans sa chute. Voilà qu'il subsiste toujours, et pour un qui résiste à ses attaques, un grand nombre y succombent; dix triomphent de lui, et mille tombent sous ses coups; or, si Dieu nous eût complétement délivrés de notre ennemi, ces mille eussent été sauvés. — Que répondrons-nous à cela? C'est que ceux qui remportent la victoire sont incomparablement au-dessus de ceux qui se laissent vaincre, bien qu'ils soient moins nombreux. « Un homme qui fait la volonté de Dieu, dit l'Ecriture, vaut mieux que mille qui vivent dans l'iniquité. » *Eccli.*, XVI, 3. Ajoutons que, l'ennemi n'existant plus, avec lui disparaissent l'occasion et les avantages de la victoire. Laissez-le subsister, le mal que les lâches en éprouvent provient de leur propre lâcheté, et nullement du courage des autres; supposez qu'il n'existe plus, les courageux subissent un grave dommage à cause de ceux qui ne le sont pas, ils ne peuvent ni faire preuve de vertu, ni gagner des couronnes.

2. Peut-être ne saisissez-vous pas bien encore l'enseignement que je vous donne: il faut donc que je vous le présente d'une manière plus claire. Voici devant vous un athlète; deux autres doivent lutter contre lui: l'un des deux est un homme affaibli par les excès de la table, digne de mépris, sans force et sans énergie; l'autre est plein de courage, son corps est heureusement disposé, il descend fréquemment dans l'arène, il se fortifie chaque jour par tous les exercices de la palestre. Otez l'antagoniste qui les attend, quel est celui des deux auxquels vous ferez injure? Est-ce au lâche, au paresseux? N'est-ce pas plutôt au vaillant athlète qui s'est préparé par tant de rudes labeurs? Nul doute que ce ne soit à ce dernier, puisqu'il perd, à cause du lâche, l'honneur qu'il pouvait acquérir; quant au premier, si l'ennemi reste à combattre, il n'a rien à souffrir du courage d'autrui, c'est à sa propre lâcheté qu'il doit uniquement attribuer sa défaite.

Laissez-moi vous donner une autre solution de cette difficulté, et vous comprendrez mieux que ce n'est pas le diable, mais bien leur propre incurie qui cause toutes les chutes et tous les malheurs dont les hommes se plaignent. Que le diable subsiste tant que l'on voudra, qu'il reste au milieu de nous avec toute sa malice, ce n'est pas sa nature, c'est sa volonté perverse et cor-

rompue qui l'a rendu mauvais : son nom même vous le dit. Diable signifie accusateur; c'est une fonction qu'il remplit, il accuse l'homme auprès de Dieu. « Est-ce que Job vous sert gratuitement? disait-il; mais appesantissez sur lui votre main, touchez à ce qu'il possède, et vous verrez s'il ne vous blasphème pas en face. » *Job.*, I, 9. Il accuse Dieu même auprès de l'homme. « Le feu du ciel est tombé, dit-il, et vos troupeaux ont été consumés. » *Ibid.*, 16. Il tâchait ainsi de persuader au patriarche que la guerre à laquelle il était en butte lui venait du ciel, s'efforçant par là de soulever le serviteur contre le Maître, et le Maître contre le serviteur. C'était là sans doute ce qu'il se proposait, mais sans pouvoir y parvenir. Lors donc que vous verrez un autre serviteur entrer en lutte avec le Maître, Adam s'attaquer à Dieu, croire aux paroles fallacieuses du tentateur, ce n'est pas à la force de celui-ci, mais uniquement à la faiblesse, à la pusillanimité de ce serviteur infidèle, que vous attribuerez cette triste défection. Le diable est donc un accusateur, c'est de là que lui vient son nom. Or accuser ou ne pas accuser ne tient pas à la nature, c'est une action qui tantôt s'accomplit et tantôt cesse d'être, c'est un accident qui peut exister ou ne pas exister; et ces sortes de choses ne sauraient revêtir les conditions de la nature et de la substance. Je n'ignore pas que beaucoup auront de la peine à comprendre ce que nous disons de la substance et des accidents; mais il en est aussi qui le comprendront, et cela suffit pour nous autoriser à donner une explication semblable.

Voulez-vous que je vous rappelle un autre nom? vous verrez que celui-là non plus ne désigne ni la substance ni la nature. On le nomme esprit malin; or la malice n'est pas dans la nature, elle est dans l'entendement et la volonté. La raison en est toujours la même : c'est que la malice existe à certains moments, et cesse d'exister à certains autres. Et ne me dites pas qu'elle a toujours été dans le diable; il en fut exempt dès l'origine, et ce n'est là qu'un accident de son être, accident survenu plus tard. De là vient qu'il porte aussi le nom d'apostat. Et cependant, bien que la malice affecte un grand nombre d'hommes, lui seul est appelé par excellence esprit malin. Mais quelle est la cause d'une telle dénomination? La voici : Alors qu'il n'avait reçu de nous aucune injure, qu'il ne pouvait absolument rien nous reprocher, il lui suffit de voir l'homme comblé d'honneur, pour être immédiatement jaloux de nos biens. Est-il une malice plus grande que celle-là? sans aucune apparence de motifs, elle hait, elle déclare la guerre. Laissons là le démon, et considérons maintenant la créature humaine, afin de nous bien convaincre que le démon n'est pas le véritable auteur de nos maux; c'est ce qu'il faut nous persuader si nous aspirons à faire quelques progrès dans le bien. Par là vous comprendrez aussi qu'un homme volontairement faible, négligent et lâche, se précipiterait de lui-même, sans que le démon fût là pour l'y pousser, dans l'abîme de tous les vices. Sans doute le diable est un esprit malin, je le sais, et tout le monde le proclame: mais écoutez avec un redoublement d'attention ce que j'ai maintenant à vous dire. Je n'aborde pas un sujet facile et vulgaire, bien qu'il ait été souvent traité par beaucoup d'autres, en divers endroits, dans un grand nombre de discours. C'est là l'objet de bien des contestations et de bien des luttes, non-seulement des fidèles avec les infidèles, mais encore des fidèles entre eux; ce qui doit nous pénétrer d'une plus vive douleur.

3. Ainsi donc, tout le monde reconnaît que le diable est mauvais; mais que dirons-nous des créatures placées sous nos yeux, de ces créatures si belles et si dignes? Dirons-nous aussi qu'elles sont mauvaises? Quel est l'homme assez dépravé par le cœur et par l'intelligence, pour oser s'élever contre la création? Non, elle n'est pas mauvaise, elle est empreinte d'une pure beauté, elle est la manifestation de la sagesse, de la puissance et de la bonté de Dieu pour les hommes. Voyez quel enthousiasme elle excitait dans l'âme du Prophète; entendez-le s'écrier : « Qu'elles sont splendides vos œuvres, Seigneur! vous avez tout fait avec une merveilleuse sagesse. » *Psalm.* CIII, 24. Il ne les examine pas chacune en particulier; mais il est comme accablé par l'immensité de la sagesse divine. Pour mieux nous élever au sentiment de la grandeur et de la beauté des

œuvres de Dieu, écoutez encore celui qui dit : « Par la magnificence des créatures, par l'aspect de l'univers, le Créateur se rend en quelque sorte visible. » *Sap.*, XIII, 5. Entendez Paul le proclamer à son tour : « Les choses invisibles de Dieu, manifestées par les créatures de ce monde visible, qui est l'œuvre de ses mains, sont aperçues par notre intelligence. » *Rom.*, I, 20. Chacun de ces auteurs sacrés, en nous parlant de la sorte, nous conduit par la main, des créatures à la connaissance du Créateur, en nous montrant que tout a été fait pour que nous connaissions Dieu. Eh quoi! si la création, toute belle, tout admirable que nous la voyons, a néanmoins été pour beaucoup une cause d'impiété, est-ce une raison pour qu'elle soit aussi l'objet de nos blasphèmes? Nullement, mais accusons ceux qui n'ont pas usé comme il le fallait de ce divin remède. Comment se fait-il qu'une chose qui nous élève à la connaissance de Dieu devienne une cause d'impiété? Les philosophes « se sont égarés, dit l'Apôtre, dans leurs raisonnements, et ils ont adoré la créature plutôt que d'adorer et de servir le Créateur. » *Rom.*, I, 21. Il n'est pas là question du diable, le démon n'est pour rien dans tout ceci; c'est la création toute seule qui nous est montrée comme une école sublime où nous apprenons à connaître Dieu. Par quel étrange renversement les hommes y puisent-ils l'impiété? Ce n'est pas assurément à cause de la nature elle-même, mais bien par l'incurie de ceux qui n'écoutent pas ces admirables leçons. Que faudra-t-il donc faire? Faudra-t-il détruire la créature, parce qu'on trouve moyen d'en abuser? Mais pourquoi vous parler de la créature en général? Ne considérons que notre propre corps; lui-même est pour nous une cause de perdition, si nous ne sommes pas en garde contre ses entraînements; et cela ne tient pas à sa nature, mais uniquement à notre lâcheté. Voyez plutôt : l'œil nous a été donné pour qu'en contemplant la créature, nous rendions gloire au Créateur; mais si vous abusez de cet organe, il devient pour vous une source d'impureté. La langue vous a été donnée pour louer et célébrer le Seigneur; cessez de veiller sur elle, et voilà qu'elle est un instrument de blasphème. Les mains vous ont été données pour que vous les leviez au ciel dans la prière; et si vous ne réprimez pas la cupidité, bientôt elles serviront à la rapine. Les pieds vous ont été donnés pour que vous couriez dans la voie des bonnes œuvres; livrez-vous à la négligence, et vous ne tarderez pas à les porter sur le chemin de la corruption. Vous le voyez encore une fois, tout blesse l'homme faible, les remèdes les plus salutaires l'entraînent à la mort. Est-ce à leur nature qu'il faut attribuer cet effet, ou bien à notre propre faiblesse? Dieu a fait le ciel pour que la vue de l'œuvre vous inspirât l'amour de son auteur; et beaucoup, oubliant le suprême artisan, ont adoré le ciel lui-même. Quelle autre cause de cela que l'égarement de leur intelligence et la perversité de leur cœur?

Le bon usage des membres corrompu par l'incurie.

Mais pourquoi vous parler d'une créature quelconque? En vérité, quoi de plus propre à procurer notre salut que la croix? et la croix elle-même n'a-t-elle pas été pour les infirmes un sujet de scandale? « La parole de la croix n'est que folie pour ceux qui marchent à leur perte; mais pour ceux qui se sauvent, elle est la vertu même de Dieu. » I *Corinth.*, II, 18. Ecoutez encore : « Nous prêchons Jésus crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les gentils. » *Ibid.*, 23. Qui jamais put mieux nous instruire que Paul ou les apôtres? Les apôtres cependant ont été pour beaucoup une occasion de ruine et de mort; car le même Paul a dit : « Pour les uns nous répandons une odeur de mort et qui conduit à la mort; pour les autres, une odeur de vie et qui conduit à la vie. » II *Corinth.*, II, 16. Ainsi donc, Paul est une source de mal pour l'infirme; et le diable n'en saurait faire aucun à l'homme fort.

4. Voulez-vous que nous allions plus loin et que nous parlions du Christ lui-même? Que pourrait-on comparer à l'œuvre de salut dont il a été l'auteur? Quoi de plus fécond que son avénement au milieu des hommes? Et cet avénement toutefois, si avantageux et si salutaire, n'a fait qu'ajouter au malheur d'un grand nombre. « C'est pour le jugement, dit le Sauveur, que je suis venu dans ce monde, afin que ceux qui ne voient pas soient éclairés, et que ceux qui voient deviennent aveugles. » *Joan.*, IX, 39. Que dites-



vous, ô divin Maître? Quoi! la lumière est une cause d'aveuglement! Non, ce n'est pas la lumière qui frappe les hommes de cécité; c'est la faiblesse de leur œil intellectuel qui ne leur permet pas de percevoir la lumière.

Vous le voyez donc, encore une fois, de toutes parts le faible reçoit des blessures, de toutes parts le fort reçoit de nouveaux biens. Mais, des deux côtés, c'est la volonté qui en décide, tout dépend de notre libre arbitre. Souvent le diable lui-même, si vous voulez bien le comprendre, nous est d'une grande utilité; il faut seulement savoir le faire servir à notre avantage : le gain qu'il procure est tel que nous ne saurions pas aisément l'apprécier. C'est ce que nous avons plus d'une fois démontré par l'exemple de Job. Paul nous l'apprend d'une manière non moins formelle, car voici ce qu'il dit d'un homme coupable d'impureté : « Livrez cet homme à Satan, pour que la chair soit frappée de mort et que l'esprit soit sauvé. » I *Corinth.*, v, 5. Voilà donc que le diable lui-même est un instrument de salut, non certes par un effet de sa volonté, mais par l'art divin de l'Apôtre. De même que les médecins se servent des vipères, après avoir retranché la partie venimeuse de ces animaux, pour en composer la thériaque, un salutaire médicament, de même a fait saint Paul : il a pris du supplice infligé à Satan tout ce qui pouvait servir à sa pensée, laissant de côté tout le reste. En effet, bien loin d'être par lui-même l'auteur du salut, le diable consacre tous ses efforts à perdre l'homme et ne cherche qu'à le dévorer; mais l'Apôtre dans sa sublime sagesse a brisé la gueule du serpent. Ecoutez ce qu'il dit du même impudique dans sa seconde *Epître aux Corinthiens :* « Raffermissez en lui la charité, de peur qu'il ne succombe sous le poids de la tristesse et qu'il ne soit enveloppé dans les piéges de Satan. » II *Corinth.*, II, 8. C'est comme s'il disait : arrachons un homme aux dents de cette bête féroce. En vérité, n'est-ce pas comme si l'Apôtre réduisait le diable au rôle de bourreau? Les bourreaux punissent les malfaiteurs, non autant qu'ils le voudraient, mais dans la mesure déterminée par le juge; c'est à la volonté de ce dernier que le bourreau doit obéir, et nullement à son propre instinct. Voyez à quelle dignité s'est élevé le grand Apôtre : revêtu qu'il était d'un corps mortel, il se fait d'un être incorporel un docile ministre. Le souverain Seigneur de tous les êtres avait dit au démon en parlant de Job : « Frappe son corps, mais ne touche pas à son âme, » *Job.*, II, 6, déterminant ainsi la mesure des souffrances et posant des limites à la rage de cette bête malfaisante, de peur que sa cruauté ne connaisse plus de frein. Le disciple agit de même. En livrant l'impudique au démon, il dit : « C'est pour que la chair soit frappée de mort. » N'est-ce pas comme s'il avait ajouté : Tu ne toucheras pas à son âme? Quelle autorité dans le serviteur! Ne craignez donc pas le diable, bien qu'il soit incorporel; il a trouvé des bornes contre lesquelles il s'est brisé. Or rien de plus faible qu'un être arrêté dans son essor, alors même qu'il n'est pas renfermé dans une prison corporelle, comme aussi rien de plus fort que celui dont l'action ne connaît pas d'entraves, dont la confiance n'a pas été trompée; le corps même dont il subit le fardeau n'amoindrit pas sa force.

5. Tout ce que je dis là n'a pas pour but de justifier le diable; c'est vous que je veux affranchir de votre lâcheté. Sa tactique à lui, c'est de nous faire rejeter sur son influence la responsabilité de tous nos péchés, afin que, séduits par ce fol espoir, nous nous précipitions dans tous les désordres, aggravant ainsi le poids de nos châtiments et nous rendant indignes d'obtenir un jour le pardon de nos fautes, parce que nous avons voulu les rejeter sur le tentateur, à l'exemple de notre première mère. Pour nous, gardons-nous bien de suivre cette ligne de conduite; apprenons à nous connaître nous-mêmes et les blessures que nous avons reçues. C'est ainsi que nous pourrons employer les remèdes nécessaires; car celui qui ne connaît pas sa maladie, n'a nul souci de son état déplorable. Nous avons beaucoup péché, je ne l'ignore pas, nous avons tous mérité d'être envoyés au supplice; mais le pardon ne vous est pas refusé, ni le moyen de faire pénitence : nous sommes encore dans la lice, au milieu de combats qui peuvent nous réconcilier avec Dieu. Seriez-vous parvenus à la vieillesse, toucheriez-vous aux dernières limites

de la vie, n'allez pas vous persuader qu'il n'y a plus possibilité pour vous de faire pénitence; ne désespérez pas de votre salut, mais souvenez-vous du larron qui sur la croix trouva la liberté. Quoi de plus court que le moment qui lui vaut la couronne? Ce moment lui suffit néanmoins pour opérer son salut. Etes-vous encore jeunes? ne vous fiez pas à votre jeunesse, ne vous imaginez pas avoir devant vous une longue carrière à parcourir : « Car le jour du Seigneur viendra comme un voleur pendant la nuit. » I *Thessal.*, v, 2. Il a voulu nous cacher l'heure de notre mort, afin que nous déployions un zèle plus constant, une plus infatigable sollicitude. Ne voyez-vous pas chaque jour des hommes enlevés par une mort prématurée? De là ce qui est écrit : « Ne tardez pas à vous convertir au Seigneur, et ne différez pas de jour en jour, » *Eccli.*, v, 8, de peur que vous ne soyez frappé tandis que vous renvoyez au lendemain. Que le vieillard s'applique cette parole, que le jeune homme profite de cet avertissement. Peut-être vivez-vous dans la sécurité, comblé de richesses; vos biens surabondent, vous n'éprouvez aucun fâcheux accident? mais écoutez ce que dit le grand Apôtre : « C'est quand ils proclameront le règne du calme et de la paix, que la mort les surprendra tout à coup. » I *Thessal.*, v, 3. Les choses humaines sont sujettes à bien des vicissitudes : si nous ne sommes pas maîtres de la mort, soyons-le du moins de notre vertu; l'amour du Christ pour les hommes ne faillira jamais.

Voies de la pénitence au nombre de cinq.

6. Voulez-vous que je vous expose maintenant les voies de la pénitence? Elles sont nombreuses et diverses, elles semblent même opposées; mais toutes nous conduisent au ciel. La première voie de la pénitence consiste à reconnaître ses désordres : « Soyez le premier à déclarer vos péchés, afin que vous soyez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. Voici comment s'exprimait un autre prophète : « J'ai dit, je proclamerai contre moi-même mon iniquité devant le Seigneur; et vous m'avez pardonné l'impiété de mon cœur. » *Psalm.* XXXI, 5. Condamnez donc aussi les péchés que vous avez commis : cela suffit pour vous justifier aux yeux de Dieu; car celui qui reconnaît ses fautes, est beaucoup plus lent à y retomber. Invoquez le témoignage de votre conscience, ne craignez pas cet accusateur domestique, de peur qu'un autre ne s'élève contre vous au tribunal du souverain Juge. Voilà donc la première voie où la pénitence nous engage, et celle-là est bien parfaite. Voici maintenant la seconde, qui n'est en rien inférieure à celle-là : Oublions les injures qui nous ont été faites par nos ennemis, commandons à la colère, sachons pardonner les torts de ceux qui servent avec nous un commun maître; ainsi nous seront pardonnés les torts que nous aurons envers lui. C'est une autre manière d'expier les péchés. « Car si vous remettez les dettes de vos débiteurs, nous est-il dit, votre père céleste vous remettra les vôtres. » *Matth.*, VI, 14.

Laissez-moi vous montrer une troisième voie par laquelle la pénitence nous conduit : c'est une prière attentive et fervente, qui part du plus profond de notre cœur. N'avez-vous pas vu comment cette veuve dont il est parlé dans l'Evangile parvint à se concilier le juge prévaricateur? Pour vous, vous avez un Maître plein de mansuétude, de clémence et de bonté. Dans sa prière, elle avait à lutter contre des ennemis; vous n'avez pas d'ennemis qui entravent la vôtre, vous ne demandez que votre salut. S'il m'est permis de vous indiquer une quatrième voie, je vous désignerai l'aumône; elle jouit d'un grand crédit, elle possède un pouvoir irrésistible. Nabuchodonosor s'était jeté dans toutes sortes d'excès; pas d'impiété dont il ne se fût rendu coupable; et cependant Daniel lui dit : « Roi, que mon conseil vous soit agréable : rachetez vos péchés par des aumônes, et vos iniquités par des bienfaits envers les pauvres. » *Dan.*, IV, 24. Que pourrait-on comparer à une telle miséricorde? Un homme s'est rendu coupable d'innombrables péchés, et, après tant d'injustices et de violences, Dieu promet son amour à celui qui l'a tant offensé, pourvu qu'il veuille seulement traiter avec bonté ses autres serviteurs. Mais qu'un homme soit modéré dans ses désirs, humble dans sa conduite; et ces vertus ne sont pas moins efficaces que les moyens indiqués déjà, pour anéantir ses péchés. Le publicain de l'Evangile nous en donne une preuve : il n'avait

aucune bonne œuvre à présenter au Seigneur, mais il offrit à leur place le spectacle de son humilité, et voilà qu'il fut déchargé du poids accablant de ses fautes.

Nous avons donc tracé cinq voies ouvertes à la pénitence : l'aveu des péchés, le pardon accordé au prochain, la prière, l'aumône, l'humilité. Ne vous laissez donc pas aller à la paresse; marchez plutôt chaque jour par toutes ces voies. Il est aisé de les parcourir, et vous ne pouvez pas prétexter votre indigence. Traîneriez-vous une vie réduite à la dernière pauvreté, cela ne vous empêche ni de renoncer à la colère ni de donner l'exemple de l'humilité; vous pouvez vous livrer à l'exercice constant de la prière et reconnaître vos péchés; la pauvreté ne saurait vous soulever aucun obstacle. Que dis-je? alors même qu'il s'agit de cette voie de la pénitence où l'on doit répandre de l'argent, je veux parler de l'aumône, la pauvreté n'est pas un obstacle qui puisse nous en détourner, nous mettre dans l'impossibilité d'accomplir ce devoir. C'est ce que nous montre l'exemple de cette veuve qui mit deux petites pièces de monnaie dans le trésor des pauvres. Instruits que nous sommes désormais des remèdes que nous pouvons appliquer à nos blessures, ne cessons pas d'y avoir recours, afin qu'après avoir recouvré la santé de l'âme, nous puissions nous asseoir avec confiance au banquet sacré, aller au-devant du Roi de gloire, revêtus que nous serons nous-mêmes de ses divines splendeurs, acquérir enfin les biens éternels par la grâce, la miséricorde et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui et avec qui gloire, puissance et honneur soient au Père, en union avec l'Esprit, source de sainteté, de bonheur et de vie, maintenant et toujours, pour les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TROISIÈME HOMÉLIE.

De la paresse naît la corruption, de la diligence naît la vertu; ni les hommes méchants ni le diable lui-même ne peuvent porter atteinte à l'homme diligent. Entre plusieurs autres raisons données à l'appui de cette vérité, elle est prouvée par l'exemple d'Adam et de Job.

1. Le discours que nous adressions avant-hier à votre charité roulait sur le diable et ses artifices; mais ce jour-là même, pendant que nous étions à développer un tel sujet, d'autres, assis sur les gradins du théâtre, étaient occupés à regarder les pompes du diable. Ceux-là écoutaient des chants licencieux, et vous recueilliez les fruits de la doctrine spirituelle; ils se nourrissaient des aliments impurs de Satan, et vous receviez une nourriture céleste. Qui donc les a précipités dans ces égarements? Qui les a séparés du troupeau de Jésus-Christ? Le diable ne les a-t-il pas trompés? Comment ne vous a-t-il pas trompés aussi? Vous êtes hommes aussi bien qu'eux, vous appartenez à la même nature, vous avez une commune origine et les mêmes passions. Comment donc se fait-il que vous n'ayez pas le même goût? C'est que la volonté diffère chez les uns et les autres; et de là vient qu'ils ont été séduits, tandis que vous ne l'avez pas été. Si je parle de la sorte, ce n'est pas assurément que je veuille justifier le démon; je n'ai d'autre but que de vous mettre à l'abri du péché. Oui, le diable est un esprit pervers, et je l'avoue sans peine; mais c'est sur lui-même, et non sur nous, si nous sommes vigilants, que sa perversité retombe. Cela même rentre dans l'essence du mal : il n'est funeste qu'à ceux qui en sont infestés, tandis que la vertu n'est pas seulement avantageuse à celui qui la pratique et qu'elle étend encore ses bienfaits sur le prochain. Mais pour que vous sachiez d'une manière encore plus certaine que le méchant n'est méchant que pour lui-même, et que l'homme bon est bon aussi pour les autres, écoutez ce que dit l'auteur du livre des *Proverbes :* « Mon fils, si vous êtes méchant, vous seul aurez à souffrir de votre malice; mais si

vous êtes sage, vous le serez pour vous-même et pour votre prochain. » *Prov.*, IX, 12.

Séduction des théâtres; indépendance de la volonté.

Ainsi donc, plusieurs ont été séduits dans les théâtres, tandis que vous ne l'avez pas été. C'est là une grande preuve de fait, une démonstration évidente, un argument sans réplique en faveur de l'entière indépendance de la volonté. Usez donc à votre tour de ce même argument; et si vous voyez quelqu'un vivre dans l'iniquité, se jeter dans tous les désordres, puis accuser la divine Providence et lui reprocher de nous avoir faits les jouets de la fatalité, de nous avoir soumis à la tyrannie des démons, rejeter enfin la responsabilité de ses fautes pour la renvoyer au Créateur qui prévoit et dirige tout, fermez la bouche de cet homme, non par vos discours, mais par vos actes; montrez-lui la sagesse et la vertu pratiquées par un autre serviteur du même maître. Vous n'avez besoin pour cela ni de longs discours, ni d'un pompeux étalage, ni d'habiles raisonnements; une telle démonstration se fait par les œuvres. Dites-lui : Vous êtes un serviteur de Dieu comme ce juste, il est homme comme vous ; vous habitez le même monde, vous vivez des mêmes aliments et sous le même ciel; pourquoi votre vie se passe-t-elle dans le vice, et la sienne dans la vertu?

C'est dans ce but que Dieu a permis qu'il y ait des méchants mêlés avec les bons ; il n'a pas fait une autre terre pour ces derniers, un autre monde pour les premiers : en les faisant habiter ensemble, il a réalisé une chose d'une admirable utilité. La vertu des bons n'en est que plus solide et plus éclatante, puisqu'ils continuent à la pratiquer au milieu d'hommes qui les détournent sans cesse du droit chemin et s'efforcent de les entraîner dans le mal. « Il faut, dit l'Apôtre, qu'il y ait des hérésies parmi vous, afin que ceux qui sont fermes dans le bien se reconnaissent dans vos rangs. » I *Corinth.*, XI, 19. Oui, voilà dans quel dessein Dieu laisse les méchants dans le monde, c'est pour que les bons brillent d'un plus vif éclat. Voyez donc quel bien c'est pour les derniers? Mais ce bien ne leur vient pas des méchants, il résulte de leur propre constance. Voilà pourquoi vous admirez Noé, non pas seulement parce qu'il était juste et parfait, mais parce qu'il demeura fidèle à la vertu, au milieu d'une génération perverse et dépravée, n'ayant sous les yeux aucun bon exemple, entouré de toutes parts de funestes entraînements : il marchait par une route entièrement opposée, tel qu'un voyageur intrépide qui laisse la foule se précipiter dans un sens, et se dirige, lui, dans un sens contraire. Aussi l'Ecriture ne dit-elle pas simplement : « Noé fut un homme juste et parfait, » elle ajoute : « dans sa génération, » *Genes.*, VI, 9, c'est-à-dire dans une génération dont la corruption ne laissait plus d'espérance, d'où les vertus étaient bannies. Tel est donc l'avantage que les méchants procuraient aux bons. C'est ainsi que les arbres battus par les vents contraires n'en deviennent que plus vigoureux. Les méchants, de leur côté, gagnent beaucoup à vivre avec les bons ; ils éprouvent en les voyant un sentiment de pudeur et de honte, ils se dérobent à leurs regards, et, s'ils n'abandonnent pas le chemin du vice, ils n'osent plus s'y livrer qu'en secret. Et ce n'est pas peu que l'iniquité perde son audace; elle apprend à rougir d'elle-même, à la vue de la conduite d'autrui. Voici comment les pécheurs parlent du juste dans nos Livres saints : « Son aspect seul nous est à charge. » *Sap.*, II, 15. Or n'est-ce pas un précieux commencement de conversion que ce tourment intérieur causé par la présence du juste? Ils ne parleraient pas ainsi dans le cas où la vertu leur serait indifférente. C'est là du moins, pour le vice et la corruption, une entrave qui n'est pas à dédaigner. Voyez donc, encore une fois, l'inappréciable gain que les méchants procurent aux bons, et les bons aux méchants. Etonnez-vous après cela que Dieu ne les ait pas séparés, qu'il ait voulu les faire vivre ensemble.

2. Ces considérations, nous pouvons maintenant les appliquer au diable. Dieu l'a laissé subsister pour vous rendre plus forts par la lutte, pour que l'athlète acquît plus d'honneur, pour que de plus grands combats fussent l'occasion d'une gloire plus éclatante. Par conséquent, si quelqu'un vous dit : Pourquoi Dieu permet-il que le diable subsiste? répondez-lui : Parce qu'il ne saurait nuire à ceux qui sont vigilants et zélés; qu'il leur est au contraire utile non par sa vo-

lonté, puisqu'elle est mauvaise, mais par le courage de ceux qui font servir sa malice à leur salut. Quand il attaqua Job, il ne voulait certes pas le couvrir d'une gloire nouvelle, son unique intention était de le renverser; et c'est à cause de la pensée qui l'anime, du but auquel il tend, qu'il est réellement mauvais. Il ne put rien néanmoins contre le juste; loin d'en recevoir aucun mal, celui-ci retira le plus grand bien d'une telle lutte, comme nous l'avons déjà montré, en sorte que le démon fit uniquement éclater sa malice et l'homme sa vertu.

Il en est cependant beaucoup dont il triomphe, me direz-vous. — Oui, mais à cause de leur faiblesse, et non de son pouvoir : c'est ce qui ne vous a pas été moins démontré par des raisons de plus d'un genre. Donnez-donc une bonne direction à votre esprit, et nul ne pourra jamais vous nuire; bien plus, les justes et les pécheurs contribueront également à votre perfection. Je l'ai dit, c'est dans ce but que Dieu a permis le mélange qui existe dans le monde; il a voulu surtout que les bons vécussent au milieu des méchants, pour attirer ces derniers à la pratique de la vertu. Ecoutez ce que le Christ disait à ses disciples : « Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend, et met dans trois mesures de froment. » *Matth.*, XIII, 33. Les justes ont donc la puissance du levain, ils peuvent transformer les pécheurs à leur image. Il est vrai que les justes sont peu nombreux, tout comme le levain est peu considérable; mais cette petite quantité ne nuit en rien à son efficacité : il agit sur toute la farine et la fait participer à son propre état. Il en est de même des justes : leur force ne consiste pas dans le nombre, mais gît entièrement dans la grâce de l'esprit. Les apôtres n'étaient que douze : voyez la petitesse du levain! Tout l'univers était plongé dans l'infidélité : voyez la grandeur de la masse! Eh bien, ces douze amenèrent à eux l'univers entier. Le levain et la masse ont la même nature, mais non la même qualité. Ainsi donc, si le Seigneur a laissé les méchants parmi les justes, c'est pour qu'ils en viennent à partager leurs sentiments, tout comme ils participent à leur nature.

Gravez cet enseignement dans votre mémoire, servez-vous-en pour fermer la bouche à ces hommes lâches, énervés et paresseux qui reculent devant les labeurs de la vertu, et ne craignent pas de mettre en cause notre souverain Seigneur. « Vous avez péché, est-il écrit, n'allez pas plus loin. » *Genes.*, IV, 7; *Eccli.*, XXI, 1. Ne tombez pas dans un péché plus grave; car celui que vous avez déjà commis ne vous rend pas aussi coupable que vous le seriez en accusant ensuite le Seigneur. Remontez à l'auteur du péché, vous n'en trouverez pas d'autre que vous-mêmes. Partout et toujours il est nécessaire d'avoir une volonté droite; c'est ce que je vous ai démontré, non-seulement par des raisonnements, mais encore par l'exemple de ceux qui, vivant dans le monde, servent le même Maître que vous.

L'hom[me] seul au[teur] du péché

Usez à votre tour de cette même démonstration; c'est là-dessus que le Seigneur nous jugera. Oui, confondez l'erreur de la même manière, et nul ne pourra vous répondre. Etes-vous en face d'un homme corrompu? opposez-lui celui qui vit dans la continence. Un autre est-il coupable d'avarice et de rapacité? montrez-lui l'homme généreux qui répand d'abondantes aumônes. Est-il dévoré par la haine et l'envie? appelez ses regards sur celui qui est exempt de ces passions. Est-il sujet à la colère? placez devant lui l'ami de la vraie sagesse. Il ne faut pas toujours en appeler à d'anciens souvenirs; puisons aussi nos instructions dans les choses présentes. Par la grâce de Dieu, notre époque n'est pas moins féconde en grandes vertus que les âges antérieurs. Est-ce un infidèle qui se présente à vous, un homme qui ne croit pas à la vérité des Ecritures, à la vertu de Job, par exemple, telle qu'on nous la dépeint? montrez-lui un autre homme qui retrace la vie de ce juste. C'est ainsi que le Seigneur nous jugera : il met un de ses serviteurs en présence d'un autre comme s'il ne voulait pas porter la sentence par lui-même, afin que personne n'ait la pensée de lui dire, à l'exemple du serviteur infidèle à qui le talent avait été confié et qui n'y trouva qu'un sujet d'accusation : « Vous êtes un homme austère. » *Matth.*, XXV, 24. Celui-là eût dû gémir de ce qu'il n'avait pas doublé son talent; et voilà

qu'il commet une faute encore plus grave, en ajoutant à sa paresse l'injuste accusation qu'il élève contre son maître. Que dit-il, en effet? « Je savais que vous êtes un homme austère. » Infortuné, misérable, ingrat et lâche que vous êtes! quand vous devriez accuser votre négligence, et tâcher d'amoindrir ainsi votre péché, vous ne savez accuser que votre maître, doublant votre péché au lieu de votre talent.

3. Voilà donc pourquoi Dieu confronte ses serviteurs; il veut que les uns condamnent les autres, et que ceux qui sont ainsi condamnés n'aient pas la possibilité de s'en prendre au Seigneur. C'est pour cela qu'il est écrit : « Le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père.» *Matth.,* XVI, 27. Remarquez cette identité de gloire. Il ne dit pas : dans une gloire semblable à celle du Père, mais bien : « dans la gloire du Père, pour réunir toutes les nations.» Redoutable tribunal, redoutable aux pécheurs, à tous les criminels; mais doux et rayonnant d'espérance pour ceux qui ont pratiqué la vertu. « Il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. » Des deux côtés ce sont des hommes. Pourquoi les uns sont-ils nommés des brebis, et les autres des boucs? Ce n'est pas une différence de nature, c'est une opposition de volonté, qu'il vous signale de la sorte. Allons plus loin : pourquoi ceux qui n'ont pas fait l'aumône sont-ils appelés des boucs? C'est que ces animaux ne sont d'aucune utilité; ils ne produisent rien pour l'usage de l'homme, ils ne lui fournissent ni nourriture, ni vêtement; ceux qui les possèdent ne peuvent en espérer aucun de ces avantages. Vous comprendrez ainsi que leurs noms servent à désigner les avares, dont l'existence est stérile pour les indigents. Les élus sont, au contraire, désignés sous le nom de brebis, à raison du triple avantage qu'elles procurent à leurs possesseurs, par la laine, le lait et les agneaux. Ecoutez ce que le Seigneur dira aux miséricordieux : « Vous m'avez vu tourmenté par la faim, et vous m'avez nourri; nu, et vous m'avez donné des vêtements; étranger, et vous m'avez recueilli. » *Matth.,* XXV, 35. Puis il tient aux autres un langage tout à fait opposé. Et cependant les uns et les autres sont des hommes, les uns et les autres avaient reçu les mêmes promesses; la même récompense leur avait été proposée s'ils marchaient dans la voie droite; lui-même était venu sur la terre pour ceux-ci comme pour ceux-là, souffrant également pour tous la nudité, la faim et l'exil : les mêmes biens leur étaient offerts en partage. Pourquoi donc cette étrange différence dans le terme auquel ils ont abouti? C'est que leurs volontés ont été diverses; c'est uniquement là ce qui établit entre eux une semblable distinction. Voilà pourquoi les uns sont à la géhenne, tandis que les autres montent au ciel. Si le diable avait été l'auteur des prévarications commises, aucun homme ne subirait le supplice éternel; le mal dont un autre serait l'agent ou la cause, ne saurait retomber sur lui. Considérez tour à tour l'état des pécheurs et celui des justes; voyez comme les premiers sont condamnés au silence par la vue des seconds.

Ne nous arrêtons pas là, passons à un autre exemple. Il y avait dix vierges, nous est-il dit; mais quelle opposition dans les volontés! Les unes s'acquittent fidèlement de leurs devoirs, les autres y manquent; les péchés et les vertus se trouvent là comme en présence; la narration évangélique les fait admirablement ressortir. Des deux côtés vous voyez des vierges, cinq de part et d'autre; toutes portent une lampe, toutes attendent l'Epoux. Pourquoi les unes sont-elles admises au banquet, tandis que les autres en sont exclues? C'est que celles-ci n'avaient pas la charité, et que celles-là possédaient et la douceur et l'amour. Voyez-vous encore une fois, comment la fin dépend de la volonté, et nullement du diable? De leur opposition naît la diversité des jugements, et la similitude des conditions ne fait pas celle du résultat. Rien par conséquent n'est plus vrai : ce sont les serviteurs du même maître qui se jugeront entre eux. Voulez-vous que je vous montre maintenant la même vérité par la différence des situations? Elle n'en ressort pas avec moins d'évidence, afin de mieux justifier la condamnation des méchants. « Les hommes de Ninive, dit le Sauveur, se lèveront pour condamner cette génération. » *Matth.,* XII, 41. Il n'y a plus ici de ressemblance entre ceux qui doivent subir le jugement : les uns sont des

barbares, les autres sont des Juifs; ces derniers avaient été formés à l'école des prophètes, les premiers n'avaient jamais entendu la vérité divine. Là n'est pas seulement ce qui les distingue : ceux-là n'avaient été visités que par le ministre, ceux-ci le furent par le Seigneur; l'un prédisait une ruine imminente, l'autre annonçait le royaume des cieux. Quels sont donc ceux qui paraissent devoir se montrer dociles, ces barbares sans instruction, qui n'ont jamais recueilli les leçons de la sagesse, la doctrine du salut, ou bien ceux qui dès leur plus tendre enfance ont tenu dans leurs mains le livre de la loi? Assurément il n'est personne qui n'eût pensé que les Juifs seraient les plus dociles; le contraire néanmoins arriva. Les enfants d'Israël ne crurent pas au Maître venant leur annoncer le royaume des cieux; et ces étrangers crurent à l'un de ses serviteurs qui ne leur faisait entendre que des menaces : rien ne pouvait mieux faire éclater la perversité des uns et la sagesse des autres. Etait-ce un démon, le chef même des légions infernales; était-ce le hasard ou le destin qui furent la cause de cet endurcissement ou de cette obéissance? et n'était-ce pas plutôt l'intime disposition des cœurs? Si les Juifs ne devaient pas être coupables, jamais le Seigneur n'aurait dit : « Cette génération sera condamnée; » jamais il n'aurait ajouté que la reine du Midi condamnerait les enfants du royaume. Ce n'est pas seulement un peuple qui condamne un autre peuple; souvent un homme suffit pour la condamnation d'un peuple entier. C'est ce qui a lieu lorsque ceux qui semblaient devoir être le jouet de l'erreur, savent néanmoins la déjouer, et que ceux, au contraire, qui semblaient prédestinés au triomphe, subissent une honteuse défaite.

C'est pour cela que nous avons parlé d'Adam et de Job; et c'est à ce sujet que nous devons maintenant revenir, pour achever de développer ce qui nous reste. Adam est simplement attaqué par la parole, Job est en butte aux agressions les plus positives : l'ennemi dépouille celui-ci de ses biens et le prive de ses enfants, tandis qu'il n'enlève rien à celui-là, pas même la plus légère portion de son bien-être. Voyons en outre les paroles qui lui sont adressées et les embûches qui lui sont tendues. « Le serpent s'approche, est-il écrit, et dit à la femme : Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger du fruit de tous les arbres qui sont dans le paradis? » *Genes.*, III, 1. Alors c'est le serpent qui tente; plus tard c'est la femme de Job qui remplit le rôle du tentateur; quelle différence entre ces deux conseillers! D'un côté, c'est un être subalterne; de l'autre, c'est la compagne de la vie : il y a donc la distance qui sépare le serviteur de l'auxiliaire. Aussi, quelle excuse pourrait invoquer notre première mère? Elle se laisse vaincre par un être soumis à son pouvoir, par un esclave; tandis que Job se montre supérieur à celle qu'il avait prise pour aide et pour compagne. Mais revenons encore à la parole du serpent : « Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger du fruit de tous les arbres? » Ce n'est pas là ce que le Créateur avait dit; il avait dit en quelque sorte le contraire. Voyez donc la ruse et la malice du diable : il affirme ce qui n'avait pas été dit, afin de savoir ce qui avait été dit. Que fit alors la femme? Quand elle aurait dû le réduire au silence, ou bien se taire elle-même, elle commet la folie de lui révéler la sentence divine, et lui donne ainsi une prise redoutable.

4. Apprenez par là quel mal c'est de se livrer aux ennemis, à ceux qui nous tendent des embûches. Voilà pourquoi le Christ disait : « Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas vos pierres précieuses devant les pourceaux, de peur que se tournant contre vous ils ne vous déchirent. » *Matth.*, VII, 6. C'est ce que Ève éprouva : elle livra les choses saintes à un chien, à un pourceau; aussi foula-t-il la parole aux pieds et déchira-t-il de ses dents cette femme imprudente. Remarquez, je vous prie, l'artifice de ses insinuations : « Non, vous ne mourrez pas, » lui dit-il. *Genes.*, III, 4. Observez encore ceci : La femme put aisément comprendre la ruse de l'ennemi; car du premier mot il manifeste sa haine et déclare la guerre à Dieu, il s'élève aussitôt contre sa parole. — Il voulait savoir la divine sentence, et vous avez satisfait son désir, soit; mais quand il a comme prononcé une sentence, pourquoi l'avez-vous écouté? Dieu avait dit : « Vous mourrez de mort; » et le

serpent répond à cela : « Non, vous ne mourrez pas. » La guerre pouvait-elle être plus ouvertement déclarée? Etait-il possible de reconnaître à des signes plus certains un adversaire, un ennemi? Des paroles aussi diamétralement opposées ne sont-elles pas une preuve évidente d'une telle hostilité? Il eût fallu repousser aussitôt cette amorce, il eût fallu s'éloigner promptement pour échapper au piége. « Non, vous ne mourrez pas, a-t-il dit; Dieu sait, au contraire, que le jour où vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux s'ouvriront; et vous serez comme des dieux. » Voilà donc que la femme séduite par l'espoir d'un bonheur plus grand, perd le bien dont elle était en possession. Le serpent leur promet les honneurs de la divinité, mais il les précipite sous le joug de la mort. Pourquoi donc, ô femme, avez-vous ajouté foi aux paroles du diable? Quel avantage vous promettiez-vous? L'autorité du législateur ne vous suffisait-elle pas? N'était-ce pas assez de savoir que Dieu était votre Créateur, la source de toute existence; et que celui-ci n'était qu'un tentateur, un ennemi perfide? Que dis-je? pour vous il n'était pas même un démon; vous n'aperceviez en lui qu'un serpent. Deviez-vous accorder au serpent une telle importance? Deviez-vous lui révéler la sentence du Seigneur?

Vous le voyez, rien de plus facile que d'apercevoir la ruse. Eve ne le voulut pas. Et cependant Dieu leur avait déjà donné des gages nombreux de sa munificence; il leur avait démontré par des faits éclatants sa providence et sa tendre sollicitude. Il avait appelé l'homme du néant à la vie, formé lui-même son corps, inspiré son âme; l'homme avait été fait à l'image du Créateur, il était roi de tous les êtres qui peuplent la terre, Dieu lui avait donné une compagne et le paradis pour séjour : il leur permet de manger du fruit de tous les arbres, un seul excepté; et cette défense encore n'avait-elle d'autre objet que leur bien. Le diable n'a rien fait pour eux, il ne leur a procuré aucun avantage, ni petit ni grand; mais par une simple parole il exalte l'esprit de la femme, il enfle son cœur par un vain espoir : et cela suffit pour la séduire. Oui, elle donne au diable une confiance qu'elle refuse à Dieu, et cela, malgré les œuvres qui manifestent la bonté de celui-ci, et quoique celui-là n'ait rien accordé, rien, si ce n'est une simple parole! Vous le voyez donc bien, c'est uniquement la faiblesse et la folie, ce n'est nullement la violence qui fait le succès de la ruse.

Et pour que vous puissiez moins en douter écoutez dans quels termes l'Ecriture accuse la femme. Il n'est pas dit là que Eve ait été trompée, mais bien : « Ayant regardé l'arbre et voyant que le fruit était beau, elle en mangea. » C'est donc à ce regard imprudent beaucoup plus qu'aux artifices du tentateur, qu'il faut attribuer la chute de notre mère; c'est par sa propre concupiscence qu'elle fut vaincue, et non par la malice du démon. C'est là ce qui la rendit indigne de pardon; elle eut beau dire : « Le serpent m'a trompée; » elle subit le dernier châtiment; et c'était justice, puisqu'elle eût pu si facilement éviter la défaite.

Mais cela vous paraîtra plus évident encore, si nous rappelons ici le souvenir de Job, si nous passons des vaincus aux vainqueurs, de la pusillanimité qui succombe à la vertu qui triomphe. L'exemple de cet homme est mieux fait pour ranimer nos esprits, pour nous donner le courage de lutter contre le démon. Là c'était le serpent qui déployait ses artifices, et il fut victorieux; ici c'est la femme, et cependant elle ne réussit pas, bien qu'elle eût tous les autres moyens de persuasion et de victoire. Remarquez de plus ce contraste : Job avait perdu toutes ses richesses, tous ses enfants, ses possessions de tout genre, quand il fut en butte aux machinations de l'enfer. Rien de semblable dans le paradis : pas d'enfants, pas de biens dont Adam eût été dépouillé; il n'était pas couché sur un fumier, il habitait un séjour de délices, il avait à sa disposition les fruits d'un nombre infini d'arbres, des fontaines limpides, des fleuves majestueux, tous les avantages imaginables; ni labeur, ni tristesse, ni chagrin d'aucune sorte; aucune injure, aucun reproche à subir, aucun de ces maux innombrables qui fondirent sur Job; et néanmoins, exempt qu'il était de tous ces obstacles, il se laissa choir et terrasser. N'est-il donc pas manifeste que sa chute n'est due qu'à sa lâcheté? Et si le patriarche, au milieu de tant de difficultés et

d'angoisses, ne se laissa jamais ébranler, remporta généreusement la victoire, n'est-il pas également évident que cela n'est dû qu'à sa grandeur d'âme?

5. De part et d'autre donc, mes bien-aimés, se présentent à vous de précieuses leçons à recueillir. Gardez-vous bien de marcher sur les traces d'Adam, puisque vous n'ignorez pas à quels maux la pusillanimité donne naissance; imitez la piété de Job, sachant désormais de quels biens la diligence est la source. Que votre pensée revienne sans cesse sur ce triomphateur; et dans toutes vos souffrances, dans tous vos revers, vous aurez un sujet de consolation et de force. Placé dans le monde comme dans un vaste théâtre, ce généreux serviteur de Dieu nous instruit par toutes ses angoisses, il nous apprend à supporter avec courage tous les accidents de la vie, à ne nous laisser abattre par aucune calamité. Il n'est aucune douleur humaine, non il n'en est aucune qui ne puisse être consolée par une telle considération. Toutes les souffrances répandues dans l'univers n'ont-elles pas été concentrées sur le corps de ce juste? Serait-il digne de pardon celui qui ne supporterait pas avec action de grâces la portion qui lui est échue, quand celui-là ne succomba pas sous l'universalité des maux qui peuvent affliger l'humanité?

Et ne m'accusez pas d'exagération; parcourons, si vous le voulez, ce lugubre cortége, afin que cette énumération confirme ma parole. Mettons au premier rang celui de tous les maux qui paraît le plus intolérable, la pauvreté, la pauvreté, dis-je, avec les douleurs qui l'accompagnent. N'est-ce pas là le sujet des plaintes les plus universelles? Or qui jamais fut plus pauvre que Job? Ni ceux qui sont relégués dans le fond des étuves, ni ceux qui reposent sur la cendre des fourneaux, ni les plus misérables des hommes, en un mot, ne sont tombés au même degré d'indigence. Ils ont au moins des haillons pour se couvrir, tandis qu'il n'avait de vêtements d'aucune sorte; et celui même que la nature nous a donné, cette chair qui nous enveloppe, avait subi d'étranges déchirements par les ulcères dont le diable l'avait affligé. De plus, les pauvres qui servent dans les bains publics, peuvent se mettre à couvert sous les vestibules ou dans les cabanes, tandis que, la nuit et le jour, le juste était exposé aux intempéries de l'air; il n'avait pas un simple toit sous lequel il pût abriter sa tête. Remarquez encore un plus douloureux contraste : ceux-ci ont toujours bien des fautes à se reprocher; celui-là n'avait rien sur sa conscience. On peut l'observer dans chaque malheur en particulier, ce qui augmente la douleur et l'angoisse, c'est de ne pas connaître la cause des maux qui nous accablent. Les malheureux, je le répète, ne peuvent ignorer qu'avant de le devenir ils ont été bien coupables; et ce n'est pas une légère consolation de reconnaître la justice du châtiment qui nous est infligé. Cette consolation n'existait pas pour le saint patriarche. Après avoir passé sa vie dans la pratique de la vertu, il subissait les tortures réservées aux derniers scélérats. Les pauvres que nous avons sous les yeux sont accoutumés de longue main à leur infortune; la pauvreté fondit sur lui de la manière la plus subite. En un instant il fut dépouillé de tous ses biens. Ainsi donc, cet adoucissement que procure à nos maux la satisfaction d'en connaître la cause, et celui qui résulte pour la pauvreté du long apprentissage qu'on en a fait, manquèrent à la fois à ce juste; et cependant il ne se laissa pas longtemps abattre. Le voyez-vous réduit à la plus extrême pauvreté, à une pauvreté qui n'a pas de terme de comparaison parmi les hommes? Car que peut-on imaginer de plus pauvre qu'un homme sans vêtement et sans asile? Mais quoi! il ne possédait absolument rien qui fût capable de lui donner un moment de répit. Ce n'est pas sur la terre, c'est sur un fumier qu'il était assis. Lors donc que vous serez tombé dans l'indigence, songez aux malheurs qu'il a soufferts, et vous vous ranimerez aussitôt et vous repousserez tous les assauts de la tristesse.

Tous les hommes voient dans cette calamité la source de toutes les autres. Une autre vient après, ou plutôt avant celle-là; c'est la plaie qui couvrait tout son corps. Qui jamais eut à souffrir une maladie de ce genre? Qui fut affligé de la sorte? Qui vit son corps, ou celui d'un autre, rongé par de telles plaies? Assurément personne.

Celui de Job était consumé par degrés, tous ses membres fourmillaient de vers, le pus en découlait incessamment, il répandait une odeur insupportable; cet état de consomption et de pourriture lui faisait repousser tous les aliments; une faim sans exemple et d'une nature inconnue torturait ses entrailles, il n'avait pas la force de toucher aux mets qui lui étaient offerts. « La pourriture, je le vois, disait-il, est ma seule nourriture. » Lors donc que vous serez visité par la maladie, souvenez-vous de ce corps si pur, de cette chair si sainte. Oui, cette chair était sainte et ce corps était pur, bien que déchiré par tant de blessures. Qu'un soldat, dépouillé tout à coup de ses armes, soit injustement et sans cause apparente, suspendu à un gibet; qu'il voie déchirer ses flancs, il ne tiendra pas ce supplice pour ignominie, il ne se laissera pas accabler par la honte, s'il rappelle à son souvenir l'image de ce saint. — Mais celui-là, me direz-vous peut-être, avait une consolation égale à ses douleurs, sachant qu'elles lui venaient de Dieu même. — C'est là précisément ce qui le troublait et l'affligeait davantage, de penser que Dieu, dont il connaissait la justice et qu'il avait toujours fidèlement servi, lui faisait maintenant la guerre. Il cherchait la cause des maux qui fondaient sur lui, et n'en pouvait trouver aucune. Quand enfin il l'eut connue, voyez la patience qu'il fit éclater. Lorsque le Seigneur lui eut dit : « Pour quel motif penses-tu que je t'ai révélé ma doctrine, si ce n'est pour manifester ta vertu? » *Job.*, XI, 8; frappé de cette parole, il répondit : « Je mettrai désormais ma main sur ma bouche; j'ai parlé une fois, je ne parlerai pas une seconde. » Puis il ajouta : « Auparavant mon oreille vous avait entendu, mais en ce moment je vous ai vu de mes yeux. Aussi me suis-je regardé comme une chose vile, et j'ai séché de frayeur; je n'ai plus été dans ma pensée que terre et que cendre. » *Ibid.*, XLII, 5, 6.

6. Si vous jugez que cela suffit pour consoler, vous pouvez vous-même avoir cette consolation. Bien que vous n'ayez pas à souffrir pour Dieu, et que vos malheurs vous viennent des hommes, si vous lui rendez grâces, si vous ne blasphémez pas contre Celui qui eût pu vous mettre à l'abri de ces peines et qui les a permises pour vous éprouver, vous aurez la récompense, vous obtiendrez la couronne de ceux qui souffrent pour Dieu, et cela, je le répète, parce que vous avez courageusement supporté la persécution, parce que vous avez loué le Seigneur, qui pouvait vous en affranchir et ne l'a pas voulu. Vous avez donc vu le juste accablé par une indigence et par une maladie qui dépassent toutes les bornes. Voulez-vous que je vous montre maintenant la guerre non moins terrible à laquelle il est exposé de la part de la nature, et la force qu'il y déploie? Il perd dix enfants, tous les dix ensemble, dix enfants à la fleur de la jeunesse, tous également vertueux, victimes, non des lois de la nature, mais d'une subite et lamentable catastrophe. Est-il une parole capable d'exprimer une telle calamité? Non certes. S'il vous arrivait donc de perdre en même temps votre fils et votre fille, revenez à la pensée de ce juste, et vous y puiserez une consolation efficace. Mais sont-ce là les seuls malheurs qui le frappèrent? Ajoutez-y l'abandon et la trahison des amis, les outrages, les dérisions et les injustes reproches. Quelle chose affreuse d'être de la part de tous un objet de persécution et de mépris! Nous souffrons moins des douleurs elles-mêmes que des personnes qui ne savent pas les respecter. Nul ne se présentait pour consoler le juste; mais beaucoup venaient l'insulter. Aussi l'entendez-vous se plaindre quand il dit : « Vous venez donc, vous aussi, m'assaillir. » *Job*, XIX, 5. Il les avait déjà traités d'hommes sans entrailles : « Mes proches m'ont renié, les membres de ma famille ont levé la langue contre moi; j'appelais les enfants de mes servantes, et ils se tenaient en arrière. » *Ibid.*, 14-17. « Plusieurs, ajoute-t-il, allaient jusqu'à cracher sur moi, j'étais pour tous un objet de raillerie. » *Ibid.*, XXX, 9, 10. « Mon habit lui-même, avait-il dit, m'a pris en horreur. » *Ibid.*, IX, 31. A peine si l'on peut écouter de semblables choses, qu'était-ce donc de les souffrir en réalité? Qu'était-ce de voir fondre sur soi la pauvreté la plus complète, une maladie intolérable, étrange, inouïe, la perte de ses enfants, et dans de telles circonstances, l'ingratitude des hommes, leurs traits malins et leur froide insen-



sibilité? Ce n'étaient pas seulement les ennemis qui l'invectivaient et l'outrageaient, c'étaient les amis eux-mêmes, et non-seulement les amis, mais encore les proches. On ne se contentait pas de le tourner en dérision et de l'accabler d'insultes, on le prenait même en dégoût, on l'avait en abomination, et cela, non pendant deux ou trois, ou même dix jours, mais durant des mois entiers. Seul entre tous les misérables, il ne reçoit de la nuit aucune trêve à ses maux : aux angoisses dont le jour l'abreuvait, venait s'ajouter, comme un redoublement de souffrance, la terreur des fantômes nocturnes. Que ses plus rudes épreuves aient eu lieu pendant le sommeil, c'est ce qu'il déclare lui-même. « Pourquoi m'effrayez-vous pendant le sommeil, et me consternez-vous par des visions? » *Job,* VII, 14. Quel est l'homme de fer, ou même de diamant, qui pourrait supporter ces souffrances? Si chacune prise à part paraît intolérable, comprenez quel tumulte épouvantable toutes réunies devaient exciter dans son cœur. Et cet homme cependant les supporta toutes, et dans aucun des malheurs qui lui arrivèrent, il n'offensa Dieu; pas un murmure ne sortit de ses lèvres.

7. Que ses maux dès lors soient le remède des nôtres; que les ondes furieuses dont il fut ballotté, nous deviennent un port dans nos infortunes! Songeons à ce saint dans chacune de nos peines; et, voyant qu'un seul corps a, pour ainsi dire, absorbé toutes les misères de l'univers, nous sentirons ranimer notre courage dans celles qui nous sont départies. Comme des enfants se précipitent vers la plus tendre des mères qui leur tend la main avec la plus vive sollicitude; les reçoit dans ses bras, dissipe leurs terreurs et leurs peines, ainsi devons-nous chercher constamment un asile dans ce livre divin, et fussions-nous les plus malheureuses des créatures, nous ne le quitterons pas sans en avoir reçu les plus abondantes consolations. Et ne dites pas : C'était Job, et c'est pour cela qu'il remporta de telles victoires; je ne puis en rien lui être comparé. — En parlant de la sorte, vous faites plus que jamais votre procès, à vous, et l'éloge de ce juste, car la patience dans les tribulations vous est plus facile qu'à lui. Pourquoi cela? Il vivait avant le règne de la grâce, avant même celui de la loi, alors que la vie humaine n'avait pas une direction parfaitement assurée, que l'Esprit n'avait pas répandu tous ses dons, que le péché était plus difficile à vaincre, que la malédiction dominait, que la mort était encore revêtue de toutes ses terreurs. A notre époque, au contraire, la lutte n'offre plus les mêmes difficultés, depuis que la venue du Christ a dissipé les ténèbres antiques. Il ne nous reste donc plus d'excuse, après que tant de siècles se sont écoulés, qu'un tel progrès s'est accompli, que Dieu nous a comblés de tant de faveurs, si nous n'atteignons pas à la vertu de ces anciens personnages. Pénétrés de semblables pensées, nous souvenant des maux incomparables et des pénibles combats que cet homme eut à souffrir, des circonstances désavantageuses au milieu desquelles il eut à triompher de l'ennemi, sachons supporter avec grandeur d'âme, avec des élans d'amour et de reconnaissance, les peines et les labeurs qui nous sont imposés, afin que nous puissions obtenir les couronnes décernées à ce juste, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire soit au Père, en union avec l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, et pour les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Les combats devenus faciles avec la grâce du Saint-Esprit.



AVANT-PROPOS

DES

HOMÉLIES SUR LA PÉNITENCE

Entreprendre de fixer l'ordre et l'époque de ces homélies, et même d'établir l'authenticité ou la non-authenticité de quelques-unes, est une chose qui ne présente ni peu de travail, ni peu de difficulté. Ceux qui s'en sont occupés avant nous, ont édité ces homélies comme elles s'offraient, sans observer aucune suite, sans examiner le degré de confiance qu'elles méritaient. Dégoûtés de cette tâche laborieuse, ils ne l'ont pas du moins conduite jusqu'au bout : après un faible essai de classification, ils ont pris de droite et de gauche, séparant ou rapprochant au hasard, sans aucune vue d'ordre ou d'ensemble. Le premier qui mit la main à cette œuvre, Lælius Tifernas, donna dix homélies sur la pénitence en latin. Celle qu'il a placée la première commence en grec par ces mots, Φαιδρὰ σήμερον ἡ πανήγυρις. La seconde, selon cet éditeur, est la première des homélies sur la Genèse; la troisième est celle qui débute ainsi, Εἰ καὶ χθὲς ὑμῶν ἀπελείφθην; la quatrième, Οἱ ποιμένες τὰ πρόβατα; la cinquième, Πάντοτε μέν. La sixième ne se trouve pas en grec, elle est apocryphe. La septième commence en latin, *Jam ergo turbine;* c'est un assemblage informe de cent passages divers, comme Fronton le Duc le montre dans ses notes. La huitième commence ainsi dans le grec, Ὡς τερπνὰ τῆς πνευματικῆς; la neuvième, Ἄρα οἴδατε πόθεν; la dixième et dernière, Ἄρα ἐμέμνησθε.

L'ordre suivi par Lælius Tifernas a été tantôt respecté, tantôt rejeté par Fronton le Duc. Il a gardé la première à son rang; mais il a renvoyé la seconde à la place qu'elle devait occuper parmi celles sur la Genèse. Après avoir rejeté la troisième, parce qu'il n'en avait pas trouvé le texte grec, il l'inséra plus tard dans son quatrième volume, tout en lui conservant le titre de *troisième* homélie sur la pénitence, fort loin, par conséquent, des autres homélies sur le même sujet : c'est qu'alors il avait trouvé le texte. Immédiatement après la première, il plaça la quatrième, avec ce même numéro d'ordre, puis la cinquième de Lælius. Il rejette la sixième et la septième, toujours pour le même motif, et met à la suite la huitième, la neuvième et la dixième, sans rien changer à ces nombres.

Savilius a disposé la série d'une manière toute différente : la dixième homélie de Tifernas et de le Duc devient ici la première; la cinquième est la seconde; la troisième est une instruction que Fronton le Duc a séparée de celles sur la pénitence et reléguée à la fin de son cinquième volume; la quatrième est la troisième de Tifernas; la cinquième n'appartient pas, encore, selon Le Duc, à la série que nous étudions, et paraît supposée ou n'est qu'un fragment d'un plus long discours; la sixième est la neuvième de l'éditeur que je viens de nommer; la septième est la quatrième de Tifernas; la huitième ne figure nullement dans Fronton, et n'existe là que par lambeaux incohérents et mal agencés. La première instruction sur la pénitence dans l'édition de Fronton le Duc, est la première sur le jeûne dans l'édition de Savilius; et ce dernier en donne une autre sur le même sujet, qui est la huitième sur la pénitence chez le premier. Le même Savilius donne encore trois homélies sur la pénitence, toujours dans le sixième volume, que l'on regarde à bon droit comme supposées.

Or, de toutes ces homélies jetées ainsi de droite et de gauche, il y en a six seulement que nous reconnaissons pour authentiques; mais nous en ajoutons d'autres qui ne sont que très-peu suspectes. Quant à celles-là, nous suivons l'ordre de Savilius, en élaguant seulement celles qui sont entièrement suspectes ou bien évidemment supposées. Pour les deux sur le jeûne, comme cet éditeur a cru devoir les intituler, nul ne saurait douter qu'elles ne roulent principalement sur la pénitence, et voilà pourquoi nous les avons rangées parmi les homélies dont tel est le titre, à l'exemple de Fronton le Duc.

Nous avons à parler maintenant de l'ordre que ces homélies ont entre elles. Celle que nous mettons la première, ainsi que le fait Savilius, et que le Duc avait placée la dixième ou la dernière, a-t-elle été prononcée à la même époque que les autres? est-il juste ou non de la faire passer au premier rang? Nous sommes à cet égard dans une complète ignorance. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'orateur la prononça après avoir quelque temps séjourné à la campagne pour rétablir sa santé, et quand il vint reprendre le cours de ses prédications. Est-ce dans la ville d'Antioche ou dans la ville de Constantinople qu'il donna cette homélie? Je ne puis pas le dire d'une manière sûre, mais j'inclinerais à penser que c'est dans la première de ces deux villes. Celle que nous mettons la seconde a-t-elle réellement suivi celle-là? Je ne puis pas même émettre sur ce point une conjecture. Si réellement elle est venue après, il faut, à mon avis, en placer une autre dans l'intervalle. En effet, la dernière homélie que Jean aurait prononcée avant celle-là, comme il le dit lui-même, traitait du combat de Satan avec le Christ et de la victoire remportée par le Sauveur; or nous ne voyons rien de semblable dans la première. Pour la troisième, il est indubitable qu'elle vient immédiatement après la seconde; car l'orateur ayant parlé dans celle-ci des diverses voies de la pénitence, il y revient dans celle-là, et déclare formellement qu'il reprend le sujet dont il parlait en dernier lieu. Mais à quelle époque ces deux dernières ont-elles été prononcées? Encore ici, toute conjecture serait hasardée; je penche néanmoins à les croire de l'époque d'Antioche, comme je l'ai dit de la précédente. Il parle dans une ville entourée de magnifiques faubourgs, où le peuple montre le plus vif désir d'entendre l'enseignement du Christ et se rend tous les dimanches avec empressement à l'église : ce sont les expressions de l'orateur, et ces traits désignent Antioche plutôt que Constantinople.

Notre quatrième homélie est là parfaitement à sa place, puisque dès le début Chrysostome déclare que c'est le quatrième jour et la quatrième fois qu'il traite de la pénitence : n'allez pas cependant conclure de là que les trois autres, ou même l'une d'elles, l'ait précédée. Il est bien évident que trois homélies ont dû être auparavant prononcées; mais sont-ce les trois que nous avons fait passer devant, ou d'autres? C'est encore là une chose que nous ignorons. Mais que celle-ci ait été donnée à Antioche, c'est ce que semblent indiquer ces paroles du second point : « Et certes, lorsque nous étions secoués par de nombreux fléaux, par la famine, la peste, la grêle, la sécheresse, les incendies, les incursions des ennemis, est-ce que l'église n'était pas trop petite pour la foule qui s'y réunissait? Mais quand la colère de Dieu s'est apaisée, aussitôt qu'il a lui-même calmé cette horrible tempête, nous sommes retournés à nos anciennes mœurs. Et c'est là ce que je ne cessais de vous prédire et de vous attester dans le temps même de nos tribulations. » L'orateur fait là une longue énumération des calamités qu'il avait lui-même vues pendant qu'il adressait la parole au peuple; et cela ne peut guère s'entendre que de l'époque où il prêchait dans la ville d'Antioche. Les ennemis dont il parle ne sont autres que les Huns, dont l'invasion eut lieu l'an 395; c'est ce que pense Tillemont, et son opinion me paraît très-probable. Quoi qu'il en soit, l'homélie est des derniers temps du séjour de Chrysostome à Antioche.

La cinquième peut à bon droit être regardée comme l'un des chefs-d'œuvre de ce Père. C'est

l'une des deux sur le jeûne dans l'édition de Savilius; et dans le fait elle traite du jeûne, mais principalement de la pénitence, et je dois avouer que je ne sais par quel lien elle se rattache aux autres. L'orateur y cite l'exemple des moines qui habitaient dans les montagnes voisines, comme il l'avait déjà fait dans ses célèbres homélies d'Antioche, ce qui nous indique assez qu'elle a été prononcée dans cette ville. L'objet de la sixième est bien réellement le jeûne. Rien ne nous permet de désigner le lieu où l'orateur l'a donnée. Plusieurs commentateurs ont pensé qu'il faudrait joindre aux homélies sur la pénitence les deux sur le Psaume cinquantième, que nous laissons néanmoins à leur place, car elles ne nous paraissent avoir aucun rapport avec celles-là, comme nous le dirons plus tard.

Les trois dernières ne portent pas les mêmes signes d'authenticité que les précédentes; le style s'éloigne un peu trop de l'élégance accoutumée de notre saint docteur. Ce n'est donc pas sans quelque scrupule que nous les maintenons dans le corps de ses œuvres; nous n'avons pas cru néanmoins devoir les en séparer, par la raison qu'il n'est pas toujours égal dans sa diction, comme nous avons eu soin de le dire ailleurs. Nous rejetons, comme évidemment supposées, d'autres homélies qui se sont répandues à tort sous le nom de saint Jean Chrysostome.

SUR LA PÉNITENCE.

PREMIÈRE HOMÉLIE,

Prononcée par Jean, à son retour de la campagne.

1. Avez-vous conservé notre souvenir durant ces jours que j'ai passés loin de vous? Pour moi, je n'ai pu rester un seul instant sans vous avoir présents à la pensée; car je n'ai point, en quittant la ville, laissé tout ce qui vous rappelle à mon affection. Semblable à ces personnes qui, éprises de la beauté physique, en emportent partout avec elles l'image séductrice, épris nous-même de votre beauté spirituelle nous emportons toujours avec nous la ravissante image de vos âmes. De même que les peintres par le mélange habile de diverses couleurs, exécutent des portraits d'une ressemblance frappante, ainsi votre zèle à prendre part à nos assemblées, votre empressement à nous écouter, votre bienveillance envers l'orateur, tous vos bons sentiments, en un mot, sont pour nous en quelque façon autant de nuances de vertus qui, rapprochées les unes des autres, nous permettent de reproduire les traits distinctifs de votre âme, d'en composer une image offerte sans cesse aux regards de notre esprit, et dont la contemplation a suffi pour dissiper les ennuis de l'absence. Assis dans l'intérieur de la maison ou debout, dans la promenade comme au repos, qu'il fallût entrer ou qu'il fallût sortir, nous ne faisions que rêver à votre charité. Le sentiment qu'exprime Salomon par ces paroles : « Je dors, et mon cœur veille, » *Cantic.*, v, 2, nous l'avons éprouvé dans toute sa vérité. Tandis que la violence du sommeil appesantissait nos paupières, la force de l'amour que nous vous portons tenait en éveil les yeux de notre cœur. Souvent il me semblait en dormant que je m'entretenais avec vous, car l'imagination nous représente d'ordinaire pendant la nuit les objets qui nous occupent pendant le jour. C'est ce que j'ai ressenti moi-même. Je ne vous voyais pas des yeux de la chair, mais je vous voyais des yeux de la charité. Je n'étais pas près de vous par le corps, mais j'étais près de vous par l'affection, et mes oreilles retentissaient continuellement du bruit de votre présence.

Ainsi, quoique l'état de notre santé nous obligeât à prolonger notre absence, et que la salubrité de l'air nous garantît le rétablissement de nos forces corporelles, l'affection extrême que vous nous inspirez ne nous a pas permis de rester loin de vous plus longtemps. Mais, élevant sa voix, elle n'a cessé de nous tourmenter qu'après nous

avoir déterminé à repartir avant le temps voulu, et nous avoir persuadé qu'il nous suffirait de revenir au milieu de vous pour retrouver la santé, le bonheur et toute sorte de biens. Nous avons obéi à ces inspirations, et nous avons mieux aimé revenir ici avec quelques restes de maladie, que d'attendre le parfait retour de la santé et d'ajouter encore à la peine que votre amour pour nous vous faisait éprouver. Au sein de notre retraite, nous n'ignorions pas vos reproches affectueux, dont nous informaient des lettres continuelles. Au reste, je n'ai pas moins été touché de ces reproches, que je ne l'eusse été de vos éloges, car ils partaient d'une âme aimante, et affligée par cette même raison de notre absence. Voilà pourquoi je me suis empressé de revenir auprès de vous; voilà pourquoi je n'ai jamais pu empêcher ma pensée de se porter vers vous.

Et qu'y a-t-il d'étonnant à ce que, au milieu des loisirs et de la paix de la campagne, je me sois souvenu de votre charité, lorsque Paul, malgré les fers dont il était chargé, malgré le cachot dans lequel il était plongé, malgré les périls sans nombre auxquels il se voyait exposé, aussi calme dans sa prison qu'il l'eût été dans une solitude champêtre, conservait le souvenir de ses frères et leur écrivait en ces termes: « Il est juste que je sois animé de ces sentiments à votre égard : je vous porte tous dans mon cœur au milieu des fers dont je suis environné pour la défense et l'affermissement de l'Evangile. » *Philipp.*, I, 7. Ainsi, en même temps qu'il était extérieurement chargé de liens par ses ennemis, il était intérieurement enchaîné par l'amour de ses disciples. Seulement, tandis que les chaînes extérieures étaient de fer, les chaînes intérieures étaient formées par la charité elle-même. L'apôtre déposa souvent les premières; mais les secondes, il ne les déposa jamais. De même que les femmes qui ont expérimenté les douleurs de l'enfantement et qui sont devenues mères sont irrévocablement attachées par le cœur aux enfants qu'elles ont mis au monde, en quelque endroit qu'ils se trouvent, de même Paul se sentait attaché et beaucoup plus étroitement encore, à ses disciples d'une manière irrévocable; liens d'autant plus forts que les enfantements selon l'esprit produisent des déchirements plus cruels que les enfantements selon la nature. D'ailleurs ce n'est pas une fois, mais deux fois que Paul enfanta ses disciples à la grâce. Entendez-le s'écrier : « Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement. » *Galat.*, IV, 19. Jamais une femme ne se résignerait à cette condition, et ne consentirait à souffrir les mêmes douleurs. Pourtant l'Apôtre nous offre ici cet exemple que nous chercherions en vain dans la nature, de concevoir en quelque sorte une seconde fois ceux qu'il avait déjà enfantés, et d'endurer pour eux les douleurs les plus cruelles. A cause de cela, il leur disait, en cherchant à les émouvoir : « O vous pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement...! » Comme s'il se fût exprimé de la façon suivante : Ayez compassion de moi. Aucun enfant ne déchire une seconde fois les entrailles maternelles en obligeant sa mère à un enfantement nouveau. Voilà cependant ce à quoi vous me réduisez.

Dans les enfantements selon la chair, les douleurs ne durent que quelques instants; elles cessent dès que l'enfant est sorti du sein de sa mère. Dans les enfantements selon l'esprit, les douleurs durent au contraire des mois entiers. Paul les a plus d'une fois ressenties pendant toute une année, sans pouvoir aboutir au résultat désiré. De plus, dans le premier cas, c'est la chair qui souffre; dans le second, ce ne sont pas les entrailles qui sont déchirées, mais l'âme avec ses plus nobles facultés. Pour vous montrer que les douleurs de ce dernier enfantement sont les plus cruelles, je vous demanderai si une mère s'est offerte à souffrir pour son fils les supplices de l'enfer? Eh bien, cet apôtre souhaitait, non-seulement de souffrir ces supplices, mais d'être frappé par le Christ d'anathème à la condition d'enfanter les Juifs à la vérité. *Roman.*, IX, 3. Il souffrait continuellement à ce sujet les douleurs de l'enfantement le plus laborieux; et comme ses désirs n'étaient point satisfaits; il disait avec l'accent d'une profonde affliction : « Je suis dans une grande tristesse, et le chagrin ne cesse de dévorer mon cœur. » *Roman.*, IX, 2. « Mes petits enfants, ajoutait-il ailleurs, je sens pour vous de nouveau les douleurs de l'enfante-

ment, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous.» *Galat.*, IV, 19. O maternité bénie, dont les fruits portent le Christ en eux-mêmes! O maternité féconde, qui embrassez tout l'univers! O maternité puissante, qui êtes capable de concevoir et d'enfanter de nouveau vos enfants déjà grands et forts! quelle maternité vous comparerons-nous? Est-ce que ses prodiges ne dépassent pas les lois de la maternité selon la nature?

Mais pourquoi l'Apôtre ne s'exprime-t-il pas ainsi: «Mes petits enfants, que j'engendre de nouveau;» au lieu de dire, «Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement?» Ne s'est-il pas ailleurs servi de ce terme, et n'a-t-il pas dit: «Je vous ai engendrés dans le Christ Jésus?» I *Corinth.*, IV, 15. C'est que dans ce cas-ci il voulait seulement rappeler à ses disciples les liens qui les unissaient à lui, et que dans le premier il se propose de leur rappeler la peine qu'ils lui causent. Comment cependant appelle-t-il du nom d'enfants ceux qu'il n'a pas encore enfantés? car, s'il souffre les douleurs de l'enfantement, c'est que l'enfantement n'a pas eu lieu. Comment donc les appelle-t-il ses enfants? — Il nous apprend en cela que ces douleurs ne sont pas les douleurs d'un premier enfantement: tel était le moyen qu'il avait cru propre à couvrir ses disciples de confusion. — Quoi! leur dit-il, j'ai été déjà votre père, j'ai déjà souffert ce à quoi ce titre m'obligeait; vous êtes déjà vous-mêmes mes enfants, et vous m'assujettissez une seconde fois à cette épreuve! La première n'est-elle pas suffisante? pourquoi donc une seconde? — C'est que les chutes des fidèles n'affligeaient pas moins l'Apôtre que l'aveuglement de ceux qui ne croyaient pas encore. Il lui était insupportable de voir des hommes, après avoir été admis à la participation de si grands mystères, retomber d'eux-mêmes dans l'impiété. De là ces gémissements aussi touchants que ceux de la mère la plus désolée; de là cette exclamation: «Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous.» *Galat.*, IV, 19. En parlant de la sorte, il remplissait les fidèles de confiance aussi bien que de frayeur. Il les pénétrait de frayeur et d'angoisse en leur disant que le Christ n'était pas encore formé en eux; en leur montrant qu'il pouvait y être formé, il ranimait leur confiance. Telle est la force de cette expression, «jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous,» qu'elle signifie, et qu'il n'y est pas encore formé, et qu'il peut y être formé. Si ce dernier point n'était pas vrai, il n'aurait pas eu raison de parler de la sorte, et il les aurait bercés d'une espérance illusoire.

La défiance et la paresse également funestes.

2. Que ces enseignements servent à nous préserver et d'une défiance excessive et de la nonchalance, deux maux également funestes. La défiance ne permet pas à celui qui est tombé de se relever; la nonchalance hâte la chute de celui qui est debout. L'une nous prive ordinairement des biens dont nous pourrions jouir; l'autre nous empêche de nous délivrer des maux qui nous accablent. Enfin, la nonchalance nous précipiterait du haut des cieux, le défaut d'espérance nous précipiterait dans l'abîme du mal, tandis que l'espérance suffirait pour nous en arracher. Examinez les effets de ces deux inclinations: vous verrez le démon, de bon qu'il était, renversé du faîte de la gloire, dès qu'il s'adonne à la nonchalance et au désespoir, et ravalé à un tel degré de malice qu'il ne pourra jamais s'en relever. Qu'il ait été bon, ces paroles l'indiquent: «J'ai vu Satan tomber comme la foudre du haut du ciel.» *Luc.*, X, 18. La foudre à laquelle il est comparé désigne et la splendeur de sa condition première et la rapidité de sa chute. Paul s'était abaissé jusqu'aux outrages, aux persécutions et aux blasphèmes; mais parce qu'il était plein de zèle et qu'il ne désespéra pas, il se releva de cet abaissement et devint égal aux anges. Judas était apôtre; la nonchalance en fit un traître. Après une vie de crimes, parce qu'il ne se livre pas au désespoir, le larron entre avant tous les autres dans le paradis. Le pharisien qui met son assurance dans l'excellence de sa vertu est humilié; le publicain conserve l'espérance: il est élevé au point de laisser son rival bien loin de lui.

Voulez-vous que je vous cite à l'appui de cette vérité l'exemple d'une ville entière? Je vous répondrai que telle est la raison pour laquelle Ninive ne fut pas détruite. Cependant la sentence portée contre elle était de nature à pousser ses



habitants au désespoir. Cette sentence ne disait pas : « S'ils font pénitence, ils seront sauvés ; » mais bien : « Encore trois jours, et Ninive sera détruite. » *Jon.*, III, 4. Malgré les menaces du Seigneur, malgré la voix du Prophète, quoique la sentence divine ne mentionne ni délai ni restriction, les Ninivites ne cèdent pas à l'abattement et ne perdent pas toute espérance. Si donc le Seigneur n'a voulu d'aucune restriction, s'il n'a pas ajouté : « Faites pénitence, et vous serez sauvés, » c'est afin que, à la sentence que nous entendrons porter sans restriction au nom de Dieu, nous ne perdions pas toute confiance et que nous apprenions par cet exemple à ne désespérer jamais. Mais la clémence du Seigneur ne se montre pas seulement en ce qu'il a daigné pardonner aux Ninivites repentants, quoique aucune restriction ne fût contenue dans la sentence ; elle se montre encore dans ce que cette sentence renferme d'absolu. En la fulminant de la sorte, il se proposait de les frapper de terreur et de les tirer de leur profond engourdissement, en même temps que le délai de la pénitence accordé aux habitants de Ninive fait ressortir sa charité ineffable. Comment trois jours de pénitence eussent-ils pu effacer tant d'iniquités ? Voyez-vous éclater ici la bonté divine ? Et n'est-ce pas à elle que les Ninivites furent principalement redevables de leur salut ?

Chassons toute pensée de désespoir.

Loin de nous donc toute pensée de désespoir. Parmi les traits que le démon lance contre nous, aucun ne saurait nous être aussi funeste que celui-là : de tous nos crimes, le désespoir est celui qui lui cause la joie la plus vive. L'histoire de l'impudique dont parle le grand Apôtre nous apprend que Paul redoutait le désespoir plus que tout autre péché. Ecrivant aux Corinthiens, il disait : « On parle de tous côtés d'impudicités qui se commettent parmi vous, et d'impudicités telles qu'on ne les nomme même pas chez les païens. » I *Corinth.*, v, 1. Il ne dit pas « d'impudicités telles qu'on n'en voit pas de semblables chez les païens, » mais « telles qu'on ne les y nomme même pas. » Ainsi, un crime dont le nom seul est insupportable aux gentils, vous avez osé le commettre. « Et vous êtes encore, poursuit-il, enflés d'orgueil ? » *Ibid.*, 2. Il ne dit pas : « Et l'auteur de ce crime est encore enflé d'orgueil ? » Mais, gardant le silence sur le criminel, il s'adresse aux fidèles qui n'avaient pas prévariqué, à l'imitation des médecins qui, parlant peu aux malades, s'expliquent plus clairement devant leurs parents. Du reste, ils s'étaient tous rendus coupables d'orgueil en négligeant de châtier l'impudique. Il les considère donc tous comme responsables du crime, afin de guérir plus aisément la blessure. C'est une chose grave que le péché ; mais c'est une chose encore plus grave que de joindre l'orgueil au péché. Si s'enorgueillir de la justice fait évanouir toute justice, s'enorgueillir au sein du péché n'est propre qu'à causer les plus sérieux dommages et à augmenter considérablement la culpabilité. De là cette parole du Christ : « Lorsque vous aurez exécuté tout ce qui vous aura été commandé, dites que vous êtes des serviteurs inutiles. » *Luc.*, XVII, 10. Si, après avoir rempli tous nos devoirs, nous devons encore nous humilier, combien plus le pécheur aura-t-il sujet de gémir et de se ranger parmi les derniers des hommes ?

C'est dans cette conviction que Paul ajoutait : « Et vous ne vous êtes pas abandonnés aux larmes ? » I *Corinth.*, v, 2. Que dites-vous, grand Apôtre ? Quoi, parce qu'un autre a péché, je dois verser des pleurs ! — Oui, répond-il, nous sommes les uns et les autres dans les mêmes relations que les membres d'un même corps. Le pied est-il blessé ? nous voyons aussitôt la partie du corps la plus auguste, la tête elle-même se courber. Elle ne se souvient plus de sa dignité au temps du malheur. Suivez, vous aussi, son exemple. C'est pour cela que Paul nous exhorte quelque part « à nous réjouir avec ceux qui se réjouissent et à pleurer avec ceux qui pleurent. » *Roman.*, XII, 12. C'est pour cela qu'il disait aux Corinthiens : « Et vous ne vous êtes pas au contraire abandonnés aux larmes, pour qu'on éloignât de vous l'auteur d'une action si honteuse ! » Il ne dit pas : « Et vous ne vous êtes pas efforcés d'obtenir son éloignement, » mais : « Et vous ne vous êtes pas mis en pleurs, » comme si la peste ou tout autre fléau eût fondu sur la ville ! La prière, semble-t-il ajouter, la confession et les supplications publiques sont nécessaires pour

que le mal soit exterminé dans la ville tout entière.

Voyez-vous la frayeur qu'il leur inspire? Ils croyaient que le mal regardait seulement le coupable et qu'il s'arrèterait à lui ; et Paul d'éveiller leur sollicitude par ces paroles : « Ne savez-vous pas qu'il suffit d'un peu de levain pour aigrir toute la pâte ? » I *Corinth.*, v, 6 ; langage qui revient à celui-ci : Si le mal poursuit librement sa marche, il atteindra les autres membres. A vous donc de prendre les sages résolutions que vous prendriez dans le cas où il s'agirait d'un danger commun. Ne m'objectez pas qu'il n'y a qu'un seul coupable, pensez plutôt que le péché est un abcès prêt à dévorer tout le reste du corps. Dans un incendie, les personnes qui ne sont pas encore atteintes éprouvent tout autant d'angoisses que les victimes du fléau, et elles ne négligent rien pour empêcher le feu de gagner leurs propres maisons. Tels sont les sentiments que Paul éveille dans l'âme des Corinthiens : — Un incendie se déclare, leur dit-il; prévenons la catastrophe ; éteignons le feu avant qu'il ait embrasé l'Eglise. Que si vous négligez la prévarication parce que vous considérez celui qui en est l'auteur comme vous étant étranger, c'est alors surtout que votre négligence vous devient funeste, car le coupable est un des membres du corps dont vous faites partie. Songez en outre qu'une négligence dédaigneuse vous rendrait bientôt la proie de l'iniquité. Si ce n'est à cause de votre frère, du moins à cause de votre propre intérêt, arrachez-vous à cet engourdissement, entravez la marche du fléau, arrêtez le mal et empêchez-le de pousser plus loin ses ravages.

3. Après leur avoir parlé de la sorte et avec encore plus de vigueur, après leur avoir ordonné d'abandonner le prévaricateur à Satan, l'Apôtre put dire plus tard, en voyant ce dernier converti et revenu à de meilleurs sentiments : « Il suffit de la peine qui lui a été imposée par l'assemblée. Consolidez maintenant votre charité à son égard. » II *Corinth.*, II, 8. Il l'avait dénoncé auparavant à tous les fidèles comme un ennemi public et dangereux; il l'avait séparé du troupeau; il l'avait retranché du reste du corps : avec quel zèle il s'applique en ce moment à l'unir à ce même corps, à le ramener dans ce même troupeau! Il ne se contente pas de dire : « Aimez-le. » Il s'exprime avec plus de force : « Consolidez, dit-il, votre charité à son égard; c'est-à-dire : Donnez-lui des témoignages d'une affection inébranlable et à toute épreuve, d'une affection ardente et en quelque façon tout embrasée : que votre amour ne soit pas moins prononcé que ne l'était naguère votre aversion. Que s'est-il passé, en effet? Est-ce que vous ne l'avez pas abandonné à Satan? — Sans doute, répondra-t-on. Mais vous n'avez pas agi ainsi pour le laisser entre les mains de l'esprit du mal; c'est plutôt pour qu'il fût promptement affranchi de sa tyrannie.

Et remarquez ici la vérité de l'observation que je faisais tout à l'heure, à savoir que Paul considérait le désespoir comme une des armes les plus redoutables du démon, et le craignait en conséquence. Après avoir écrit ces mots : « Consolidez votre charité à son égard; » il en assigne sur-le-champ la raison : « De crainte que cet infortuné ne soit accablé par une trop grande tristesse. » *Ibid.*, 7. La brebis est dans la gueule du loup : ne perdons pas de temps; délivrons-la avant qu'il l'ait dévorée ou qu'il l'ait mise en pièces. Le navire est en péril : travaillons à le sauver avant qu'il soit envahi par les flots. Lorsque la mer est grosse, lorsque les vagues dressent de tous côtés leurs crêtes menaçantes, le vaisseau est exposé à un naufrage imminent : de même l'âme que la tristesse assiége de toutes parts ne tarderait pas à périr si on ne lui tendait une main secourable, car la tristesse, salutaire d'ailleurs dans l'état de péché, deviendrait funeste dès qu'elle dépasserait une certaine mesure. Admirez ici la précision de l'Apôtre. Au lieu de dire : De crainte que le démon ne précipite la ruine du prévaricateur; il dit : « De crainte que nous ne soyons circonvenus par Satan. » Or circonvenir quelqu'un, c'est porter sur ce qui lui appartient une convoitise criminelle. C'est donc pour montrer que le pécheur converti n'appartient plus en rien au démon, et qu'il a été réintégré par la pénitence dans le troupeau du Christ, qu'il s'exprime de la sorte : « De crainte que nous ne soyons circonvenus

par Satan. » S'il parvenait à ravir cette proie, Satan nous ravirait un de nos membres, il enlèverait une brebis à notre troupeau, le repentir ayant effacé dans le coupable les traces de son péché. Le souvenir de l'empire que le démon avait pris sur Judas faisait craindre à Paul qu'il n'en prît autant dans le cas dont il s'agissait. Et qu'arriva-t-il à Judas? Le traître s'était repenti : « J'ai péché en livrant le sang innocent, » s'était-il écrié. *Matth.*, XVII, 4. Frappé de ces paroles, Satan comprit que le malheureux rentrait dans une meilleure voie, et qu'il se rapprochait du salut; il fut effrayé de ce changement. Son maître, se dit-il, est plein de clémence. Au moment où il allait être trahi, il versa des larmes, et chercha de mille manières à détourner son disciple de ce dessein. Comment ne l'accueillerait-il pas, s'il se repentait de son crime? Quand ce dernier persistait dans ses intentions perverses, Jésus avait pour lui les paroles et les attentions les plus touchantes. Comment n'achèverait-il pas de le gagner, s'il le voyait reconnaître ses torts et son crime? N'est-ce pas pour le sauver qu'il va mourir sur une croix?

Si Judas ne s'était pas livré au désespoir, il eût pu se sauver.

Que fit alors Satan? Il jeta l'épouvante dans le cœur de Judas : il l'ensevelit dans les ténèbres d'une tristesse affreuse; il le persécuta, il ne lui laissa pas un moment de repos jusqu'à ce qu'il l'eût déterminé à se donner la mort, et qu'il lui eût ravi la lumière après lui avoir ravi les sentiments d'un repentir salutaire. Que ce misérable eût été sauvé dans le cas où il eût encore vécu, l'exemple des bourreaux nous autorise à le croire. Si le Christ a daigné sauver ceux qui l'ont attaché à la croix; si, du haut de la croix elle-même, il a prié son Père et l'a conjuré de leur pardonner un tel forfait, il est évident qu'il eût reçu avec une bonté parfaite celui qui l'avait trahi, pourvu qu'il eût témoigné une sincère pénitence. Mais Judas, consumé par une noire tristesse, ne put se résoudre à recourir au remède qui lui était offert. C'est dans la crainte d'un semblable malheur, que Paul suppliait les Corinthiens d'arracher leur frère à la rapacité du démon. Et pourquoi insisterions-nous autant sur l'exemple des chrétiens de Corinthe? Après la communion mystérieuse, Pierre renonce son Maître par trois fois; il pleure et tout est expié. Paul le persécuteur, Paul le blasphémateur, Paul qui accablait d'outrages et de mauvais traitements non-seulement le Crucifié, mais tous ses disciples, Paul fait pénitence et devient un apôtre. La réparation que Dieu exige de nous est bien légère; il n'hésite pas à nous accorder après cela le pardon entier de nos péchés. Permettez-moi de vous rappeler une parabole qui confirme merveilleusement cette doctrine.

4. Deux frères divisent entre eux leur patrimoine. L'un des deux reste dans la maison paternelle; l'autre, après avoir dévoré la part de biens qui lui était échue, se bannit lui-même, ne pouvant supporter la honte de sa pauvreté. *Luc.*, XV, 11 et seq. Je vous rappelle de préférence cette parabole, afin que vous sachiez que les péchés commis après le baptême peuvent nous être remis, si nous le voulons sérieusement. Je vous le dis, non pour favoriser votre négligence, mais pour vous éloigner du désespoir, mal encore plus funeste que le premier. Le fils dissipateur est donc l'image des fidèles qui sont tombés après leur baptême. Il est clair qu'il représente les fidèles qui ont reçu le baptême, puisqu'il reçoit le nom de fils : or, avant le baptême, aucun homme n'a le droit de porter ce nom. Il avait de plus habité la maison de son père; il avait reçu une part de tous ses biens. En effet, quiconque n'a pas été baptisé, ne saurait avoir part aux biens du père, ni prétendre à son héritage. Ainsi tous ces traits dépeignent parfaitement la condition des fidèles. Le frère du prodigue était juste; car nous n'arrivons à obtenir ce titre de frère du Christ que par une régénération spirituelle. Mais quel est le langage du prodigue, une fois tombé au dernier degré du mal? Ecoutez-le : « Je reviendrai vers mon père. » *Luc.*, XV, 18. Si son père ne l'avait laissé partir, s'il ne l'avait pas empêché de s'en aller dans une contrée lointaine, c'était pour que l'expérience lui apprît les avantages précieux attachés au séjour dans la maison paternelle. Souvent le Seigneur, lorsque ses paroles ne parviennent pas à nous persuader, laisse à l'expérience le soin de nous démontrer la sagesse de ses enseignements. Il le disait formellement aux Juifs. Les discours que

leur tenaient en son nom les prophètes, n'ayant réussi ni à les convaincre, ni à les ramener, il leur tint ce langage : « Votre malice vous reprendra et vos révoltes dissiperont vos erreurs.» *Jer.*, II, 19. Ils eussent dû ajouter foi à ses paroles, avant que l'événement fût venu les justifier. Mais comme ils ont été assez insensés pour fermer l'oreille à ses conseils et à ses avis, et pour obéir à cette perversité dont il leur avait signalé les dangers, Dieu charge les événements de leur renouveler ses leçons, et de les ramener à lui.

Dans la terre étrangère où il s'est retiré, le prodigue ayant appris par sa propre expérience la triste condition de ceux qui sont éloignés de la maison paternelle, revient donc vers son père. Au lieu de lui témoigner du mécontentement, celui-ci le reçoit à bras ouverts. Pourquoi à bras ouverts ? Parce qu'il le reçoit en père et non en juge. Des chants, des réjouissances, un festin eurent ensuite lieu : toute la maison était resplendissante de joie. Qu'est-ce à dire ? Est-ce ainsi qu'on fête l'iniquité? Ce n'est point le criminel, l'homme, que l'on fête, mais son retour; ce n'est pas son péché, mais son repentir; ce n'est pas sa perversité, mais sa conversion. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que le fils aîné, ayant été indigné de ces démonstrations, son père lui-même le calme par ces paroles : « Pour vous, mon fils, vous êtes toujours avec moi. Mais votre frère était perdu, et il est retrouvé; il était mort, et il est ressuscité. » *Luc.*, XV, 31, 32. Lorsqu'il s'agit de sauver celui qui se perd, ce n'est pas le temps du jugement, ni de se livrer à une enquête minutieuse, mais uniquement le temps de la charité et du pardon. Aucun médecin n'ira renoncer à l'emploi des ressources de son art pour demander compte à son malade de sa vie déréglée et lui en faire porter la peine. Du reste, s'il faut à la rigueur une punition, votre frère a été puni suffisamment par le séjour qu'il a fait sur la terre étrangère. Il a bien souffert durant une si longue absence, assailli à la fois par la faim, le déshonneur et les maux les plus cruels. Aussi ai-je raison de dire qu'il était perdu et qu'il est retrouvé, qu'il était mort et qu'il est rendu à la vie. Ne vous arrêtez pas à ce qui se passe aujourd'hui ; mesurez plutôt la grandeur de ses précédentes misères : vous avez devant vous un frère et non un étranger. Il est retourné à son père qui ne pourrait se souvenir un seul instant de ses fautes, et qui ne se sent accessible qu'aux pensées capables de remplir son cœur de la pitié, de la tendresse, de la miséricorde, de l'indulgence qui conviennent à des entrailles paternelles.

Voilà pourquoi il parle, non de ce que son fils a fait, mais de ce qu'il a souffert, non des biens qu'il a follement dissipés, mais des épreuves auxquelles il a été en butte. C'est avec une tendresse égale, et même plus grande, que Dieu se met à la recherche de la brebis perdue. Là, c'est l'enfant qui revient; ici, c'est le berger qui part et qui, ayant trouvé sa chère brebis, la ramène, plus heureux de la revoir que de revoir celles qui étaient restées au bercail. Voyez comment il l'a ramenée : il ne l'a pas frappée, mais il l'a prise sur ses épaules, il l'a reconduite au milieu du troupeau. Ces paraboles nous apprennent que loin de se détourner des pécheurs repentants, le Seigneur les accueille avec autant de joie qu'il accueille les fidèles dont la vie a été exempte de péché. Loin de faire justice de leurs égarements, il se met lui-même à la recherche des âmes égarées, et leur retour à la vertu lui cause une plus douce émotion que la persévérance des justes.

En conséquence, gardons-nous autant de désespérer dans le malheur, que de nourrir dans la prospérité une excessive confiance. Justes, craignons de tomber par trop d'assurance; pécheurs, ouvrons notre âme au repentir. Je vous le disais en commençant, je vous le répète en terminant : il y a deux obstacles au salut : la présomption pour celui qui est debout, le désespoir pour celui qui est tombé. Paul voulant garantir les premiers de tout aveuglement, disait à leur sujet : « Que celui qui est debout prenne garde de tomber. » I *Corinth.*, X, 2. « Je crains, disait-il encore, qu'après avoir prêché aux autres le salut, je ne sois moi-même réprouvé. » I *Corinth.*, IX, 27. Afin de relever les derniers et de ranimer leur courage, il écrivait ces paroles dans une de ses épîtres aux Corin-

thiens : « Je crains d'avoir à pleurer sur plusieurs qui, ayant péché, n'auront pas fait pénitence; » II *Corinth.*, XII, 21; montrant ainsi que ce qu'il y a de plus déplorable, ce n'est pas le péché, mais l'impénitence. De là cette exclamation du Prophète : « Est-ce que celui qui est égaré ne retrouvera pas le droit chemin? » *Jerem.*, VIII, 4. De là encore ce conseil de David : « Si vous avez entendu sa voix aujourd'hui, n'endurcissez pas vos cœurs, comme au temps de la tentation. » *Psalm.* XCIV, 8. Que cette expression consolante, « aujourd'hui, » éloigne de nous toute pensée de désespoir : ranimons notre confiance dans le Seigneur, en nous souvenant de l'abîme de sa charité. Effaçons les défauts qui ternissent la pureté de notre conscience; attachons-nous pleins d'espérance et d'ardeur à la vertu; embrassons sans réserve les sentiments d'un vrai repentir, afin qu'après avoir expié ici-bas toutes nos prévarications, nous puissions nous présenter sans effroi au tribunal du Christ, et obtenir le royaume des cieux. Puissions-nous tous en jouir par la grâce et la bonté de Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec lequel la gloire, la puissance et l'honneur sont au Père, en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

De la pénitence; du repentir du roi Achab; du prophète Jonas.

1. Vous avez eu sous les yeux, dimanche dernier, un combat et une victoire; un combat livré par le démon, une victoire remportée par le Christ. Vous avez vu les précieux avantages de la pénitence; vous avez vu Satan dans l'impuissance de supporter ce coup et rempli de crainte et d'épouvante. Qu'as-tu donc à craindre, esprit déchu, de l'éloge de la pénitence? pourquoi ces soupirs, pourquoi cette frayeur? — Ah! répond-il, je n'ai que trop de raisons de m'affliger et de gémir. Des vases bien remarquables m'ont été enlevés par la pénitence. — Et quels sont ces vases? — Une courtisane, un publicain, un larron, un blasphémateur. — Oui, en vérité, la pénitence l'a dépouillé de vases nombreux; elle a renversé sa citadelle; elle l'a percé lui-même d'un trait mortel. Vous le comprendrez, mes bien-aimés, à l'aide des faits que l'expérience nous a fournis naguère. Pourquoi donc ne pas jouir des fruits de si sages leçons? Pourquoi ne pas nous rendre chaque jour à l'église, pour y pratiquer la pénitence? Etes-vous pécheur? Venez à l'église pour y déclarer vos péchés. Etes-vous juste? Venez à l'église pour ne pas déchoir de votre justice. L'église est pour vous, dans ces deux cas, un port où vous trouverez le salut. Etes-vous pécheur? Ne perdez pas courage; venez à l'église couvert du bouclier de la pénitence. Avez-vous commis quelque faute? Dites à Dieu : « Mon Dieu, j'ai péché. » Quoi de plus doux? quoi de plus simple? Quelle peine, quel embarras éprouveriez-vous à prononcer ces mots : « J'ai péché? » Et si vous ne vous déclarez pécheur vous-même, est-ce que le démon ne deviendra pas votre accusateur? Prévenez-le, et privez-le de cet honneur; car son honneur à lui, c'est de porter des accusations. Pourquoi ne le préviendriez-vous pas? pourquoi ne déclareriez-vous pas votre faute? pourquoi ne l'expieriez-vous pas, puisque vous n'ignorez pas que vous avez en lui un accusateur qui ne saurait garder le silence? Si vous avez péché, entrez donc dans l'église et dites à Dieu : « J'ai péché. » Ce seul aveu est tout ce que je vous demande. La divine Ecriture contient ces mots : « Avouez le premier vos iniquités, et vous serez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. Avouez votre péché, et vous effacerez votre péché. Encore une fois, ceci ne coûte ni beaucoup de peine, ni beaucoup de paroles, ni beaucoup d'argent. Dites seulement, sans atténuer à vos yeux votre faute : « J'ai péché. »

Et pourquoi, demandera quelqu'un, si je suis le premier à avouer ma faute, ma faute serait-elle effacée? — Je trouve dans l'Ecriture deux exemples : celui d'un homme qui avoue son crime, et dont le crime est en conséquence effacé; et celui d'un homme qui, n'ayant pas avoué son crime, est à cause de cela condamné. Caïn tue son frère Abel. La jalousie s'était emparée de lui, et la jalousie le conduisit au fratricide : il entraîne Abel dans la campagne et le fait tomber

sous ses coups. Dieu lui dit : « Où est Abel, ton frère? » *Genes.*, IV, 9. Sans doute si Dieu l'interroge ce n'est pas qu'il ignore sa conduite, lui qui connaît toute chose, mais c'est afin d'exciter le meurtrier au repentir. Le ton de la question indiquait d'ailleurs suffisamment qu'il connaissait tous les détails de cette horrible scène. « Où est ton frère Abel? — Caïn répondit : Je n'en sais rien; est-ce que je suis le gardien de mon frère? » *Ibid.* — Soit : tu n'es pas son gardien, mais pourquoi es-tu son meurtrier? tu n'étais pas chargé de le garder, mais pourquoi l'as-tu mis à mort? Tu ne nies pas ton forfait? Alors tu encours la responsabilité que tu déclines. — Que lui dit le Seigneur : « La voix du sang de ton frère Abel crie vers moi, de la terre sur laquelle il a été répandu. » *Genes.*, IV, 10. En même temps qu'il lui reproche son crime, il prononce sa sentence, par laquelle il flétrit autant son impudence que son forfait, car Dieu déteste encore moins le pécheur que l'impudent. Il est manifeste que les voies de la pénitence sont fermées à Caïn parce qu'il n'a pas déclaré sa faute le premier. « Mon péché, dit-il, est trop grand pour qu'il me soit remis. » *Genes.*, IV, 13. J'ai trop péché, semble-t-il dire; je ne suis plus digne de vivre. Le Seigneur avait auparavant reparti : « Tu seras sur la terre dans une frayeur et des gémissements continuels. » *Ibid.*, IV. Ce fut le châtiment effrayant et terrible qu'il lui imposa. Je ne t'enlève pas la vie, lui dit-il, afin que la vérité ne soit pas plongée dans l'oubli. Tu seras pour tous les hommes une loi dont ils comprendront le langage, et ton malheur sera pour eux une source de sagesse. Et voilà que Caïn allait de tous côtés, loi vivante, colonne mobile, silencieux, et néanmoins élevant une voix plus éclatante que les accents de la trompette : « Que nul ne me ressemble dans mon crime, s'il ne veut pas me ressembler dans mon châtiment. » Tel fut le supplice que son impudence lui attira. D'autre part, convaincu du forfait qu'il n'avait pas avoué, il fut condamné; tandis qu'il l'eût effacé, s'il eût commencé par le déclarer de lui-même.

2. Pour vous pénétrer mieux de la vérité de cette explication, voyez maintenant l'aveu d'une faute obtenir dans un autre cas le pardon du coupable. Il s'agit du roi David, de David le prophète. Je lui donnerai de préférence ce dernier titre, parce que sa royauté se bornait à la Palestine, et que ses prophéties se sont répandues jusqu'aux extrémités de la terre, parce que sa royauté finit après quelques années et que ses prophéties renferment des paroles immortelles. Mieux vaudrait que le soleil perdît son éclat que de voir les paroles de David tombées dans l'oubli. Ce prince se rendit coupable d'un adultère et d'un homicide. « Ayant aperçu, raconte l'Ecriture, une femme d'une beauté remarquable se baigner, il en fut épris. » II *Reg.*, XI, 2. Peu après il donna satisfaction à ses désirs criminels. Voilà donc ce prophète dans l'adultère, cette pierre précieuse dans la boue. Néanmoins il ne se rendait pas compte encore de son crime, tant il était dominé par sa passion. Lorsque le conducteur d'un char est dans l'ivresse, le char marche sans direction. Or ce qui arrive au char et à son conducteur arrive également au corps et à l'âme. Dès que l'âme est couverte de ténèbres, le corps ne tarde pas à être enseveli dans la fange. Tant que le conducteur est debout, le char sera bien dirigé; mais lorsque le conducteur est sans vigueur et dans l'incapacité de tenir les rênes, alors le char court de grands périls. Ainsi en est-il de l'homme. Tant que son âme se maintient sobre et vigilante, son corps se maintient chaste et pur : mais quand la nuit se fait sur la première, ce dernier devient la proie de la fange et des voluptés. David commet donc un adultère : il ignore son crime, et rien ne le lui reproche, quoiqu'il soit déjà dans un âge avancé. Apprenez par là que la vieillesse ne vous préserve pas des dangers, si vous vivez avec négligence, et que, si vous êtes prudent et actif, vous n'avez rien à craindre de la jeunesse. Ce n'est pas l'âge qui fait les mœurs, mais c'est la droiture de nos principes. Quoiqu'il n'eût que douze ans, Daniel rendit une juste sentence : des vieillards accablés de jours inventèrent une fable calomnieuse; en sorte qu'ils n'eurent pas plus à se féliciter de leurs cheveux blancs que Daniel à souffrir de son jeune âge. *Dan.*, XIII, 45 et seq.

Louange de David et de ses Psaumes

Comparaison de l'âme avec un char

Ce qui achèvera de vous démontrer que les sentiments et non l'âge permettent de juger avec sagesse de tout ce qui se rapporte à la tempérance, c'est que David dans sa vieillesse commet un adultère et un homicide, et que néanmoins il ignore le mal auquel il vient de s'abandonner, l'intelligence qui devrait le conduire ayant été enivrée par la passion. Que fait le Seigneur? Il lui envoie le prophète Nathan. Un prophète vient trouver un autre prophète. Ainsi en est-il parmi les médecins : dès que l'un d'eux devient malade, il a besoin aussitôt des secours d'un autre médecin. Un spectacle semblable se présente ici à vos regards : un prophète a péché, un autre prophète est chargé de lui apporter le remède. Nathan vient donc vers David, mais non avec un ton de reproche; il ne lui dit pas, dès le seuil de la porte : Prévaricateur et criminel que vous êtes, adultère et homicide; quoi! après avoir été comblé d'honneurs par votre Dieu, vous osez transgresser à ce point ses commandements! Non, tel n'est pas le langage que tient l'homme de Dieu : il ne veut pas que David ajoute à ses crimes celui de l'impudence; ce qui arrive d'ordinaire au pécheur, lorsque ses crimes lui sont publiquement reprochés. Nathan recourt à une parabole et s'exprime en ces termes : « Roi, j'ai une affaire de justice à vous soumettre : Il y avait deux hommes, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche avait de nombreux troupeaux de bœufs et de brebis, le pauvre n'avait qu'une brebis, laquelle buvait à sa propre coupe, mangeait à sa propre table et dormait sur son sein. » II *Reg.*, XII, 1-3. Il désigne par ces traits l'amour de l'épouse envers son époux. « Un étranger étant venu, le riche, pour épargner ses brebis, s'empare de la brebis du pauvre et l'égorge. » *Ibid.*, 4. Voyez-vous avec quelle habileté il compose sa fable, et dissimule le fer dont il va se servir? Que répond David? Ne doutant pas qu'il ne s'agît d'un de ses sujets, il porte sur-le-champ sa sentence. Ainsi font les hommes : quand leurs semblables sont en question, ils ne balancent pas à prononcer contre eux les sentences les plus sévères. David s'écria : « Vive le Seigneur ! cet homme a mérité la mort, et il paiera la brebis au quadruple de sa valeur. » *Ibid.*, 5, 6. Le prophète n'attend pas plusieurs heures pour amortir le coup : il découvre aussitôt le glaive, et frappe sans hésitation et sans ménagements. « Vous êtes cet homme, ô roi ! lui dit-il. — J'ai péché contre le Seigneur, repartit David. » *Ibid.*, 7, 13. Il ne s'écria pas : Qui es-tu donc, toi, pour oser me reprendre? De quelle part viens-tu pour me parler avec tant de liberté? Quelle est ton audace d'agir de la sorte? Loin de lui ce langage, il reconnaît sa faute et dit : « J'ai péché contre le Seigneur. » Et Nathan de lui répondre : « C'est pourquoi le Seigneur te pardonne ton péché. » II *Reg.*, XII, 13. Tu t'es condamné toi-même; je te fais grâce du châtiment. Tu as avoué spontanément ta faute; tu l'as par cela même expiée. Tu t'es soumis à la sentence que tu avais méritée, et je l'ai déchirée. Voyez-vous l'accomplissement de cette parole : « Avouez le premier vos iniquités et vous serez justifié? » *Isaï.*, XLIII, 26. Quelle peine y a-t-il à avouer de la sorte son péché?

3. Il est encore une autre voie que vous présente la pénitence. En quoi consiste-t-elle? à pleurer sur vos fautes. Vous avez péché? pleurez, et votre péché vous sera pardonné. Est-ce bien difficile? Tout ce que je vous demande, c'est de pleurer vos péchés. Je ne vous demanderai, ni de traverser les mers, ni de gagner un port, ni d'entreprendre un voyage, ni de sacrifier vos biens, ni de braver la fureur des flots. Que vous demandé-je donc? de pleurer sur vos péchés. Et d'où vient, direz-vous, qu'il suffit de pleurer sur ses péchés pour en obtenir le pardon? Vous en trouverez la preuve dans la divine Ecriture. Il y avait un roi nommé Achab. III *Reg.*, XXI. Ce roi, quoique ayant été animé de sentiments de justice, obéissait dans son règne aux inspirations perverses de la reine Jézabel son épouse. Un jour, s'étant mis à convoiter la vigne d'un Israélite nommé Naboth, il envoya quelqu'un qui lui dit : « Donnez-moi votre vigne que je désire, et prenez en retour ou de l'argent ou bien un autre domaine. » Naboth répondit : « Loin de moi la pensée de vendre jamais l'héritage de mes ancêtres ! » Malgré le désir violent qu'il éprouvait de posséder cette vigne, Achab ne voulait pas employer la force ouverte. Il tomba malade à la suite de cette contrariété; Jézabel vint le voir,

et alors cette femme, tout effronterie et impudence, tout souillure et impiété, lui dit : « Pourquoi vous abandonner à la tristesse, et vous priver de nourriture ? Levez-vous, mangez. Je me charge, moi, de vous mettre en possession de la vigne de Naboth de Jesrael ; » et aussitôt elle écrit de la part du roi aux vieillards une lettre conçue en ces termes : « Ordonnez un jour de jeûne et trouvez des hommes pervers pour témoigner que Naboth a blasphémé contre son Dieu et contre son roi. » O jeûne inspiré par l'iniquité ! On annonce un jour de pénitence, et c'est pour accomplir un meurtre ! Qu'arriva-t-il ? Naboth fut lapidé et mis à mort. Jézabel, informée de cela, dit à Achab : « Levez-vous, allons prendre possession de la vigne, car Naboth n'est plus. » Achab fut affligé de cela : néanmoins il vint dans la vigne, et s'en déclara possesseur. Sur ces entrefaites, Dieu parle ainsi au prophète Elie : « Va trouver Achab, et dis-lui : Parce que tu a mis à mort l'innocent, et que tu t'es emparé de son bien, ton sang sera répandu de la même manière, et les chiens lécheront ton sang, et les courtisanes s'y baigneront. » La colère divine éclate, la sentence est prononcée, le châtiment est résolu. Et remarquez l'endroit où Dieu envoie son prophète : dans la vigne même de Naboth ; là où la prévarication a été accomplie, là doit avoir lieu le supplice. Achab voyant Elie, lui dit : « Tu as trouvé celui dont tu es l'ennemi, » c'est-à-dire : « Tu me surprends coupable d'un crime ; tu as maintenant sujet de te déchaîner contre moi. Tu as trouvé celui dont tu es l'ennemi. » Comme Elie ne cessait de gourmander ce prince, celui-ci plein de la conviction de son péché, lui dit : « Tu me poursuis toujours de tes reproches. Eh bien, maintenant tu peux le faire avec justice. » Il connaissait, en effet, le crime dont il s'était rendu coupable. Élie cependant lui transmet la sentence divine : « Voici ce que te dit le Seigneur : Parce que tu as mis à mort l'innocent, et que tu t'es emparé de son bien, ton sang sera répandu de la même manière, et les chiens lécheront ton sang, et les courtisanes s'y baigneront. » A ces paroles Achab fut saisi de tristesse, et il se mit à pleurer son péché : et parce qu'il reconnut ainsi ses torts, Dieu révoqua la sentence déjà fulminée contre lui, non toutefois sans en avoir expliqué le motif à Élie pour sauvegarder sa propre véracité, et préserver son prophète des sentiments dont Jonas fut tourmenté. L'histoire de Jonas nous offre en effet un trait à peu près semblable.

Dieu lui avait dit : « Tu iras dans la ville de Ninive où habitent cent vingt mille hommes, sans compter les femmes et les enfants ; et tu diras à haute voix : Encore trois jours et Ninive sera détruite. » Jonas connaissant la miséricorde du Seigneur, se refuse à y aller et s'enfuit dans une direction opposée. J'irais, disait-il, prêcher cette menace : comme vous êtes miséricordieux, vous reviendrez à des sentiments plus doux, et je serais mis à mort en qualité de faux prophète. Cependant la mer, qui l'avait reçu dans son sein, ne l'y garda pas et le rendit à la terre ; elle le conserva pour Ninive comme un esclave qui veille à la conservation de son compagnon d'esclavage. « Jonas, dit la sainte Ecriture, descendit vers la mer pour s'enfuir : il trouva un navire qui allait à Tharsis, et ayant payé son passage, il s'y embarqua. » Où fuyez-vous, Jonas ! croyez-vous trouver un refuge dans une autre contrée de la terre ? Mais « la terre appartient au Seigneur, avec tout ce qu'elle renferme. » *Psalm.* XXIII, 4. Pensez-vous le trouver sur la mer ? Mais « la mer lui appartient et c'est lui qui en est l'auteur ? » *Psalm.* XCIV, 5. Sera-ce dans le ciel ? Et n'avez-vous pas entendu ces paroles de David : « Je contemplerai les cieux, c'est l'œuvre de vos mains ! » *Psalm.* VIII, 4. Pourtant, dans la frayeur qui l'avait saisi, Jonas croyait pouvoir fuir, quoique fuir le Seigneur soit chose impossible. La mer l'ayant rejeté sur le rivage, il vint à Ninive et prêcha aussitôt. « Encore trois jours et Ninive sera détruite. » *Jonas,* III, 4. Quant au motif de sa fuite, à savoir que Dieu dans sa miséricorde et dans sa longanimité reviendrait sur la sentence prononcée contre les Ninivites, ce qui l'exposerait à passer pour faux prophète, il le fait connaître lui-même. Après avoir prêché dans Ninive, il sort de la ville pour attendre l'issue de sa prédiction. Lorsqu'il vit les trois jours écoulés sans qu'aucune des menaces du Seigneur eût été accomplie, il reprend le rai-

sonnement qu'il avait fait tout d'abord, et il se dit : « N'est-ce pas là ce que je prétendais, à savoir que Dieu est plein de miséricorde et de bonté, et qu'il s'apaise facilement sur le crime des hommes ? » *Jonas*, IV, 2.

Afin qu'Elie n'entrât pas dans les mêmes sentiments que Jonas, le Seigneur lui communiqua la raison pour laquelle il pardonnait à Achab. « As-tu vu quel regret il a témoigné devant moi? je ne le traiterai pas comme le mériterait sa malice. » III *Reg.*, XI, 29. O merveille ! le maître se fait l'avocat de son esclave : Dieu excuse un homme devant un de ses semblables. « Ne crois pas, paraît-il lui dire, que je lui pardonne sans motifs. Comme il a changé de conduite, j'ai changé les résolutions de ma colère à son égard. Loin de toi cependant la pensée que tu as prophétisé en vain. Si sa conduite n'eût été changée, il aurait supporté le poids de sa sentence. Mais sa malice s'étant dissipée, mon courroux s'est également évanoui. » Voilà pourquoi le Seigneur avait tenu à Elie ce langage : « As-tu vu quelle tristesse et quelle douleur Achab a montrées devant moi ? Je ne suivrai pas envers lui les inspirations de ma colère. » C'est ainsi que les pleurs ont le pouvoir d'effacer les péchés.

Troisième gré de la énitence : humilité.

4. La pénitence nous offre de plus une troisième voie. Je vous parle de ces voies différentes afin de vous rendre par cette diversité de moyens, l'œuvre de votre salut plus facile. Quelle est donc cette troisième voie ? C'est l'humilité. Humiliez-vous, et vous briserez les fers de vos péchés. C'est ce que vous apprend encore la sainte Ecriture par l'exemple du publicain et du pharisien. Le pharisien et le publicain, y lisons-nous, montèrent au temple pour prier. Le pharisien commença par énumérer ses vertus. « Je ne suis pas, dit-il, comme le reste des hommes, ni comme ce publicain que voilà. » *Luc.*, XVIII, 18 et seq. O âme misérable et infortunée, tu condamnes donc l'univers entier ? pourquoi ajouter à cela cette injure à ton prochain ? Ne te suffit-il pas de prononcer sur tous les habitants de la terre, sans aller juger ce publicain ? Ces paroles amères atteignent tous les hommes, et tu n'en as même pu épargner un seul. « Je ne suis pas comme le reste des hommes, ni comme ce publicain que voilà. Je jeûne deux fois dans la semaine ; je donne aux pauvres la dîme de ce que je possède. » Quelle suffisance dans ce langage ! Encore une fois, malheureux, pourquoi, après avoir flétri les habitants de ce globe, frapper en particulier ce publicain, ton prochain ? N'es-tu pas satisfait de cette condamnation en masse, sans condamner encore celui qui est près de toi. Quel est le langage de ce dernier en entendant les paroles du pharisien ? Il ne lui répond pas : « Et qui es-tu, toi dont la bouche tient ces orgueilleux propos ? Comment ma vie a-t-elle été connue de toi ? Tu n'as pas eu de rapports intimes avec moi ; tu n'es jamais resté, tu n'as passé aucune partie de ta vie près de moi. Pourquoi t'enfler si fort ? Qui rend témoignage de tes bonnes œuvres ? pourquoi faire toi-même ton éloge ? pourquoi toi-même te vanter ? »

Au lieu de parler de la sorte, le publicain incline la tête vers la terre et adore en disant : « Mon Dieu, soyez-moi propice, car je suis pécheur ; » après s'être ainsi humilié, il se relève justifié. De manière qu'ils revinrent du temple, le pharisien après avoir perdu la justice, le publicain après l'avoir recouvrée. Ici les paroles furent plus puissantes que les œuvres. Malgré ses œuvres, le pharisien perdit la justice, tandis que le publicain, par l'humilité de son langage, la recouvra. Encore n'y avait-il pas, à proprement parler, chez celui-ci de l'humilité. En effet, l'humilité consiste à s'abaisser lorsqu'on est grand. Ce que nous offre la conduite du publicain n'est donc pas de l'humilité, mais la vérité : il disait vrai, car il était pécheur. Quoi de plus décrié qu'un publicain, je vous le demande ? Il profite des malheurs d'autrui pour s'enrichir, des travers d'autrui pour en recueillir en partie les fruits. Sans une ombre de peine, il accumule ses bénéfices, de façon que sa vie est un péché affreux et continuel. Qu'est-ce que la profession de publicain, sinon le droit de faire violence, un crime légal, une injustice dont l'exercice n'exclut pas la considération ? Rien de plus repoussant que le publicain assis dans la rue, recueillant les fruits des peines d'autrui ; lorsqu'il se présente quelque fatigue à partager, il n'y pense même pas ; et lorsque le gain se présente, il vient

prendre sa part d'une chose dont l'acquisition ne lui a rien coûté. Par conséquent, si le publicain, tout pécheur qu'il était, fut si richement récompensé de son humilité, combien plus belle sera la récompense de celui qui est juste et qui s'humilie ! Donc, pourvu que vous confessiez vos péchés et que vous vous humiliiez, la justice vous sera rendue.

Voulez-vous savoir maintenant ce que c'est que d'être humble, regardez Paul, qui l'était véritablement, Paul ce docteur de l'univers, cet orateur plein de l'esprit d'en haut, ce vase d'élection, ce port où expire la tempête, cette tour inébranlable, Paul qui, chétif de corps, n'en parcourut pas moins toute la terre, comme s'il eût eu des ailes. Considérez-le avec les bas sentiments qu'il a de lui-même, ignorant et sage, pauvre et riche tout ensemble. Je le proclame vraiment humble cet homme qui avait affronté d'innombrables fatigues, remporté sur le démon d'innombrables trophées, qui prêchait la vérité et qui disait : « La grâce n'a pas été stérile en moi; j'ai travaillé plus que les autres ; I *Corinth.,* xv, 10; cet homme qui eut à endurer la captivité, les tortures, les mauvais traitements; qui par ses Epîtres poursuivait la conquête de l'univers, qui avait été appelé par une voix du ciel, et qui pourtant s'écriait : « Je suis le dernier des apôtres, et je n'en mérite même pas le nom. » I *Corinth.*, xv, 9. Voyez-vous là l'humilité dans toute sa grandeur ? Voyez-vous Paul s'abaissant jusqu'à se mettre au dernier rang ? « Je suis le dernier des apôtres, et je n'en mérite même pas le nom. » Voilà la véritable humilité : s'abaisser en toutes choses, et se regarder comme le dernier de tous. Quel était cependant celui qui prononçait ces paroles ? C'était Paul le citoyen du ciel, Paul qui ne tenait à la terre que par son corps, Paul la colonne des Eglises, l'ange de la terre, l'homme des cieux. Que j'aime à m'arrêter devant cet homme, et à considérer la beauté de ses vertus ! Non, les rayons magnifiques du soleil levant ne réjouissent pas autant mes yeux que le visage éclatant de Paul réjouit mon âme. Le soleil illumine nos regards, mais avec Paul nous volons jusqu'à la voûte céleste elle-même ; notre âme devient plus sublime que le soleil, plus élevée que la lune. Telle est la puissance de la vertu : elle transforme l'homme en ange, et transporte notre esprit jusqu'au ciel. Cette vertu, Paul nous l'enseigne ; appliquons-nous à imiter ses exemples.

Revenons cependant au sujet d'où nous sommes parti. Nous nous proposions de vous montrer une troisième voie de la pénitence, qui est l'humilité. Nous avons vu le publicain, sans aller jusqu'à l'humilité, reconnaître ses péchés, avouer la vérité, et arriver à la justice, non à force de dépenses, non pour avoir traversé les mers, non pour avoir accompli un long voyage, non pour avoir affronté un océan inconnu, non par le crédit de ses amis, ou après une longue épreuve, mais parce qu'il s'était humilié. C'est ainsi qu'il obtint le royaume des cieux. Puissions-nous tous l'obtenir de même par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui la gloire et la puissance appartiennent dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TROISIÈME HOMÉLIE.

Sur l'aumône et sur les dix vierges.

1. Vous souviendriez-vous du point de départ de notre dernier discours, du point où nous nous sommes arrêté, ainsi que du sujet où nous avaient conduit les paroles de notre premier entretien ? Vous avez oublié, sans doute, les dernières considérations que nous vous avons soumises, mais moi, je ne les ai point oubliées. Ne pensez pas cependant que je prétende faire de ceci un sujet de blâme et de reproche. Vous avez tous une épouse; il vous faut vous occuper de vos enfants et songer aux affaires de la maison. Parmi vous, les uns suivent la carrière des armes, d'autres sont artisans, et chacun est absorbé par les exigences de la condition qui lui est propre. Pour nous, c'est à rechercher les choses capables de vous instruire que nous consacrons nos pensées, nos soins et notre temps. Aussi, loin d'avoir lieu de vous réprimander en cette matière, nous avons à vous louer de l'empresse-

L'orateur revient sur l'homélie précédente.

ment avec lequel, chaque dimanche, dédaignant toute autre occupation, vous accourez à l'église vous ranger autour de nous. Ce qui porte au plus haut degré la gloire de notre cité, ce n'est pas le bruit qui s'élève de son sein, ce n'est pas de posséder de vastes faubourgs, des édifices et des salles de festin aux lambris dorés, mais d'être habitée par un peuple rempli d'ardeur et de zèle. Nous connaissons la vigueur d'un arbre, non à ses feuilles, mais à ses fruits. Si nous l'emportons en dignité sur les animaux, c'est parce que nous avons le langage, parce que nous conversons avec nos semblables à l'aide de la parole, et que nous aimons à nous en servir. L'homme qui n'en aime pas l'usage, s'abaisse au-dessous des bêtes de somme; car il ne comprend pas en quoi consiste et d'où lui vient sa dignité véritable. De là ce beau mot du Prophète : « L'homme n'a pas compris la noblesse de son être; il s'est rabaissé jusqu'aux animaux sans raison, et il leur est devenu semblable. » *Psalm.* XLVIII, 12. Quoi donc, ô hommes, vous que le langage caractérise, vous n'en aimez pas l'usage? Mais quelle excuse pourrez-vous invoquer? Ah ! vous m'êtes plus chers que toutes choses, vous qui volez ici pour y écouter les enseignements de la vertu, et qui n'estimez rien au-dessus de la parole divine.

Mais reprenons notre sujet, et poursuivons le cours des considérations que nous avons abordées naguère. C'est une dette que j'ai contractée envers vous, et dont je m'acquitterai d'autant plus volontiers, qu'au lieu de m'appauvrir, j'augmente ainsi mes richesses. Dans l'ordre des affaires temporelles, les débiteurs évitent leurs créanciers afin de n'avoir pas à les satisfaire. Et moi, au contraire, je vais au-devant de vous pour vous rendre ce que je vous dois. C'est que la restitution en matière de biens temporels a pour conséquence l'appauvrissement, tandis que la restitution en matière d'idées a pour conséquence de nous enrichir. Prenons un exemple : Je dois à telle personne une somme d'argent. Si je paie cette dette, l'argent ne pouvant se trouver à la fois en ma possession et en la possession d'autrui, il passera évidemment de mes mains entre les mains de mon créancier. Mais lorsqu'il s'agit d'enseignements à donner, j'en jouis aussi bien que vous-mêmes. Si je les garde sans vous en donner communication, alors je reste pauvre : si je vous en fais part, alors je m'enrichis. Si je ne m'acquitte pas du discours qui vous est dû, j'en recueille seul les avantages; si je m'en acquitte, je les recueille en les partageant avec vous.

Je vais donc m'acquitter de ma dette. Et quelle est cette dette? Nous vous avons entretenus précédemment de la pénitence, et nous vous disions que les voies en étaient nombreuses et variées, ce qui nous rendait facile l'œuvre du salut. Si Dieu ne nous eût offert qu'une seule voie de pénitence, nous l'aurions repoussée en nous écriant : Il nous est impossible d'entrer dans cette voie; il nous est impossible d'opérer notre salut. — Pour vous enlever ce prétexte, le Seigneur vous présente non pas une, deux ou trois voies, mais des voies aussi nombreuses que variées, et qui vous rendent aisé l'accès du royaume des cieux. Nous vous avons dit encore que la pénitence n'avait rien de difficile, ni de rebutant. Etes-vous pécheur? Entrez dans l'église, dites que vous avez péché, et votre péché est effacé. Nous vous avons montré David expiant son crime de la sorte. Nous vous avons indiqué ensuite une seconde voie qui consiste à pleurer sur vos péchés, et nous vous avons dit : Quelle peine y voyez-vous ? Il ne s'agit pas de répandre votre argent, ni d'entreprendre de longs voyages, ni de quoi que ce soit de ce genre, mais simplement de pleurer nos prévarications. Et, recourant à l'Ecriture, nous vous avons fait voir le Seigneur changeant ses dispositions envers Achab, parce qu'il s'était livré aux gémissements et aux larmes, et disant lui-même à Elie : « As-tu vu quelle tristesse et quelle douleur Achab a témoignées devant moi? Je ne le traiterai pas selon ma colère. » III *Reg.*, XXI, 29. Après cela, il a été question d'une troisième voie de pénitence, dont l'exemple du pharisien et du publicain nous a fourni l'explication. Le pharisien s'enfle outre mesure, et il déchoit de la justice. Le publicain s'humilie, et il revient justifié; il recueille les fruits de la justification sans qu'ils lui aient coûté aucune peine. Il prononce quelques paroles, et il obtient un trésor. Continuons ce

sujet et exposons une quatrième voie de pénitence. Je veux parler de l'aumône, la reine des vertus, de l'aumône, avocat sublime qui introduit les hommes dans le sanctuaire céleste.

C'est une grande chose que l'aumône. Aussi Salomon s'écrie-t-il : « C'est quelque chose de bien grand que l'homme, et quelque chose de bien précieux que l'homme charitable. » *Prov.*, xx, 6. Les ailes de l'aumône sont bien puissantes: elles fendent l'air, elles dépassent la lune, elles s'élèvent au-dessus des rayons du soleil, et elles vont jusqu'au plus haut des cieux. Elles ne s'arrêtent même pas là : franchissant les cieux eux-mêmes, elles laissent derrière elles les légions angéliques, les chœurs des archanges et toutes les puissances supérieures, et elles viennent se prosterner devant le trône de Dieu. C'est l'Ecriture qui nous l'apprend : « Corneille, tes aumônes et tes prières sont montées devant la face de Dieu. » *Act.*, x, 4. Ces mots, « devant la face de Dieu, » déclarent qu'avec l'aumône pour protectrice, quels que soient nos péchés, nous n'avons rien à redouter. Aucune des puissances d'en haut ne s'élèvera contre l'aumône. Elle demande qu'on efface nos dettes, mais aussi elle porte dans ses mains le titre qui les annule. Le Seigneur lui-même l'a dit : « Ce que l'on aura fait à l'un de ces petits, on me l'aura fait à moi-même. » *Matth.*, xxv, 40. Ainsi quelques péchés que vous ayez commis, ils seront toujours légers quand vous pourrez leur opposer vos aumônes.

2. En lisant dans l'Evangile la parabole des dix vierges, n'avez-vous pas compris que c'est parce qu'elles n'avaient point pratiqué l'aumône, qu'elles ne furent pas admises, malgré leur virginité, dans la chambre nuptiale? « Il y avait dix vierges, dit le Sauveur, cinq étaient folles et cinq étaient sages. » *Matth.*, xxv, 2, 3. Celles-ci avaient de l'huile dans leurs lampes; celles-là n'avaient pas pris d'huile, en sorte que leurs lampes s'éteignaient. Les vierges folles s'approchant alors des vierges sages leur dirent : « Donnez-nous de l'huile que vous avez dans vos vases. » *Ibid.*, 8. Je sens à la fois mon front rougir de confusion et mes yeux se mouiller de larmes, à cette demande des vierges folles. Leur nom seul me fait rougir lorsque je les vois, après avoir pratiqué de si hautes vertus, après avoir conservé leur virginité, après avoir élevé leurs corps jusques aux cieux, après s'être montrées les émules des puissances célestes, après avoir résisté à la chaleur du jour et foulé aux pieds les ardeurs de la volupté; lorsque, dis-je, je vois ces vierges folles, et certes elles méritent bien ce nom, après avoir surmonté les principaux obstacles, échouer devant un insignifiant écueil. « Les vierges folles, s'approchant, dirent aux sages : Donnez-nous de l'huile qui est dans vos vases. Celles-ci leur répondirent : Nous ne pouvons vous en donner, de crainte qu'il n'y en ait plus assez pour vous et pour nous. » *Matth.*, xxv, 8, 9. Elles n'agissent ainsi ni par dureté, ni par méchanceté, mais à cause des embarras que la conjoncture présente leur suscite, l'époux devant bientôt arriver. Les unes et les autres étaient munies de lampes : seulement les lampes des unes contenaient de l'huile; les lampes des autres n'en contenaient pas. Le feu est l'image de la virginité; l'huile, l'image de l'aumône. De même que le feu de la lampe, s'il n'a de l'huile pour continuel aliment, ne tarde pas à s'éteindre, de même la virginité, si elle est séparée de l'aumône, ne tarde pas à perdre son éclat. « Donnez-nous de l'huile qui est dans vos vases. Et les vierges sages de répondre : Nous ne pouvons vous en donner. » Langage inspiré par la crainte et non par la malice : « De crainte qu'il n'y en ait plus assez pour vous et pour nous. — De crainte que, cherchant toutes à entrer, nous ne restions toutes dehors. — Mais allez-en acheter aux gens qui en vendent. » Quels sont les marchands qui vendent cette huile désirée? Les pauvres, tous ceux qui, assis à la porte de l'église, implorent une aumône. Et quel en est le prix? Celui que vous voudrez : je ne vous en fixe pas, afin que vous ne prétextiez pas votre indigence. Achetez-en autant que vous le pourrez; avez-vous une obole? achetez le ciel : non que le ciel se donne à vil prix, mais parce que la bonté du Seigneur vous le permet. Vous n'avez pas d'obole? donnez un verre d'eau froide; car il est écrit : « Quiconque donnera à l'un de mes frères les plus petits un

L'huile image de l'aumône qui manquait aux cinq vierges folles

verre d'eau froide à cause de moi, ne perdra pas sa récompense. » *Matth.*, x, 42.

Il nous est facile d'acheter et d'acquérir le ciel, et nous négligeons de le faire. Donnez donc un peu de pain, et recevez en retour le paradis; donnez des objets de peu de valeur, et recevez des biens d'une valeur immense; donnez des biens mortels, et recevez des biens immortels; donnez des biens corruptibles, et recevez des biens incorruptibles. S'il se présentait une foire où le blé fût abondant et à bas prix, où il fût facile d'acquérir beaucoup de choses pour peu d'argent, est-ce que vous ne vendriez pas ce que vous possédez, est-ce que vous ne renonceriez pas à toute autre affaire pour profiter de cette bonne fortune? Quand il s'agit de choses sujettes à la corruption, rien ne vous coûte; quand il s'agit de gagner l'immortalité, pourquoi cette indifférence et cette lenteur? Donnez à l'indigent; et, quoique vous gardiez le silence, des milliers de bouches parleront en votre faveur, et vos aumônes se lèveront pour prendre votre défense, car l'aumône opère la rédemption de l'âme. Semblables aux vases placés au seuil de l'église pour y purifier vos mains, les pauvres sont assis devant l'édifice sacré pour que vous purifiiez les mains de votre âme. Vous avez lavé dans l'eau les mains de votre corps, lavez par l'aumône les mains de votre âme. Ne parlez pas de votre indigence. Une veuve réduite à une extrême pauvreté donnait l'hospitalité à Elie, et son indigence ne l'empêcha pas de le recevoir avec une grande joie. Aussi en fut-elle abondamment récompensée, et recueillit-elle le fruit de son aumône.

Ici l'auditeur me dira : « Donnez-moi donc un Elie. » Que parlez-vous d'Elie? je vous donne le Seigneur d'Elie, et vous ne lui procurez pas de nourriture. Quelle hospitalité offririez-vous donc à Elie, s'il vous la demandait? C'est une sentence du Christ, le maître de l'univers : « Ce que l'on aura fait à l'un de ces petits, on me l'aura fait à moi-même. » *Matth.*, xxv, 40. Supposez un roi invitant un particulier à sa table, et tenant à ses courtisans assemblés ce langage : « Témoignez à cet homme la profonde reconnaissance que je devrais lui témoigner moi-même. Quand j'étais dans le dénûment, il a fourni à mes besoins; et il ne m'a pas refusé son hospitalité; et il n'a cessé, pendant ce temps d'épreuve, de me combler de bienfaits. » Est-ce que les courtisans ne s'empresseraient pas d'offrir chacun leur fortune entière à un homme qui a si bien mérité de leur prince? Est-ce qu'ils ne mettraient pas ce qu'ils possèdent à son service? Est-ce qu'ils ne chercheraient pas à s'insinuer dans ses bonnes grâces et à se lier d'amitié avec lui? Vous jugez aisément de l'efficacité des paroles royales. Mais si une pareille conduite attire tant d'honneur de la part d'un roi mortel, représentez-vous le Christ au jour du jugement, vous appelant et disant en présence des anges et de toutes les puissances : « Celui-ci m'a donné l'hospitalité sur la terre; celui-ci m'a comblé de bienfaits, celui-ci m'a recueilli quand j'étais étranger. » Pensez à la confiance que vous éprouverez à la face des anges, à la joie dont vous serez rempli à la face des tribus célestes. Comment la confiance de celui à qui le Christ rend témoignage ne s'élèvera-t-elle pas même au-dessus des anges?

3. C'est donc une grande chose, mes frères, que l'aumône. Embrassons-la, puisqu'elle est sans égale. Elle suffit pour effacer nos fautes, et pour éloigner de nous la sentence de condamnation. Quoique vous restiez muets, elle est debout et plaide votre cause. Que dis-je? pendant votre silence, les bouches de mille pauvres exhalent la reconnaissance dont ils sont pénétrés envers vous. Et pourtant, malgré tant de biens résultant de l'aumône, nous restons insouciants et négligents. Donnez donc un pain si vos ressources vous le permettent. Vous n'avez pas de pain? donnez une obole. Vous n'avez pas d'obole? donnez un verre d'eau froide. Vous n'avez même pas cela? prenez part aux douleurs du malheureux, et vous recevrez la même récompense. Ce n'est pas notre condition qui nous rend dignes d'être récompensés, mais notre intention.

Voilà cependant que, en parlant de toutes ces choses, nous ne nous occupons plus de la parabole des dix vierges. Revenons à notre sujet. « Donnez-nous de l'huile qui est dans vos vases, demandaient les vierges folles aux vierges sages.



— Nous ne pouvons vous en donner, répondirent celles-ci, de crainte qu'il n'y en ait plus assez et pour vous et pour nous. Mais allez en acheter aux gens qui en vendent. A peine les vierges folles s'étaient-elles éloignées que l'époux arriva; et celles dont les lampes étaient prêtes entrèrent avec lui, et la porte fut fermée. » *Matth.,* XXV, 10 et seq. Les vierges folles étant revenues se mirent à frapper à la porte en criant : « Ouvrez-nous. » Et elles entendirent la voix de l'époux qui leur disait de l'intérieur : « Eloignez-vous de moi, je ne vous connais pas.» *Matth.,* XXV, 11-12. Après tant de fatigues, c'est donc là ce qu'elles entendent : « Eloignez-vous de moi? » N'est-ce pas ce que je disais, à savoir, que la conservation du trésor de la virginité ne leur a servi de rien? Les voilà repoussées après tant d'efforts, après avoir dompté la sensualité, après avoir combattu contre les puissances infernales, après avoir méprisé les biens de cette vie, après avoir supporté les plus grandes ardeurs, après bien des victoires remportées, après s'être envolées de la terre aux cieux, après avoir maintenu intact le sceau de la virginité, après avoir obtenu la merveilleuse beauté qu'elle confère, après avoir rivalisé de vertu avec les anges, après avoir surmonté les nécessités corporelles, après s'être affranchies des exigences de la nature, après avoir vécu avec le corps comme si elles n'avaient pas eu de corps, en un mot, après avoir conquis irrévocablement le bien précieux de la virginité; les voilà qui sont frappées par cette sentence : « Eloignez-vous de moi; je ne vous connais pas. »

Et ne pensez pas que la virginité soit un bien d'une valeur ordinaire. Tel en est le mérite qu'aucun des hommes d'autrefois n'a pu la conserver. Aussi est-ce par un prodige de la grâce que nous voyons rendre aujourd'hui faciles des sacrifices qui effrayaient les prophètes et les hommes des anciens jours. Quels étaient ces sacrifices si coûteux et si pénibles? L'état de virginité et le mépris de la mort, choses que tant de faibles jeunes filles regardent maintenant comme ordinaires. Or l'état de virginité offrait tant de difficultés que nul parmi les hommes d'autrefois n'a osé l'embrasser. Noé était juste : Dieu lui-même a rendu de lui ce témoignage; néanmoins il s'engagea dans les liens du mariage. Abraham et Isaac, les héritiers de ses promesses, contractèrent de semblables liens. Le chaste Joseph repoussa avec horreur une proposition adultère; néanmoins il eut aussi sa femme légitime; tant semblait insupportable le fardeau de la virginité! On ne vit la virginité en honneur que lorsqu'eut brillé la fleur de la virginité elle-même. Quant aux anciens, aucun n'a pu la conserver à cause de la difficulté qu'il y a à dompter notre corps. Du reste, essayez de comprendre par la description orale de la beauté de la virginité la grandeur de cette vertu. Une guerre continuelle en est le partage, et elle ne saurait passer dans le calme un seul jour. Les guerres de barbares sont moins terribles que cette guerre à laquelle la virginité est condamnée. Du moins la guerre chez les barbares a-t-elle une trêve, lorsqu'on a conclu quelque traité de paix. De plus, tantôt on livre bataille, tantôt on n'en livre pas; il y a une tactique à suivre, du temps à attendre. Dans la guerre contre la virginité, point de trêve. Le démon qui conduit les hostilités ne sait pas temporiser; il n'attend pas pour l'attaque l'exécution de certains plans; toujours debout, il épie le moment où la vierge est sans défense, pour la frapper à propos. Impossible à celle-ci de mettre un terme à ces attaques : elle porte partout en elle l'ennemi de son repos et de sa vertu. Plus douce est la condition des condamnés, car ils ne voient leur juge qu'à de rares intervalles. Pour la vierge, en quelque endroit qu'elle aille, son juge l'accompagne, son ennemi la poursuit; son ennemi qui ne la laisse respirer ni le soir, ni le matin, ni à l'heure du midi. Toujours il la presse, toujours il lui présente l'image du plaisir; toujours il l'obsède de la pensée du mariage afin de vaincre sa vertu et de l'entraîner dans le mal, afin de triompher de sa chasteté et d'y substituer l'impureté : à chaque instant il ranime la fournaise de la volupté et ses flammes séductrices.

Concevez par là quelle difficulté présente la virginité. C'est après en être venues à bout que les vierges folles entendent ces paroles : « Eloignez-vous de moi; je ne vous connais pas. » Qu'elle est belle cette vertu! Donnez-lui pour sœur l'aumône, et aucun danger ne pourra rien

sur elle, et elle sera au-dessus de toutes choses. Si les vierges folles n'entrèrent pas avec l'époux, c'est parce qu'elles n'avaient pas ajouté l'aumône à la virginité. Il est honteux de le dire : Vous avez méprisé la volupté, et vous n'avez pas méprisé les richesses ! Vierge, vous avez dit adieu aux plaisirs de la vie, et sur la croix où vous êtes attachée, vous convoitez les richesses ? Plût à Dieu que vous eussiez désiré un époux ! vous ne seriez pas si coupable ; car votre désir eût été légitime. Votre crime est beaucoup plus grand dès lors que vous avez porté des regards de convoitise sur une matière aussi vile. Je vous accorde volontiers que les femmes soumises à un mari dissimulent mal leur inhumanité en alléguant les charges de la famille. Si vous leur dites : « Faites-moi l'aumône. » — « Nous avons des enfants, répondent-elles ; cela nous est impossible. » Dieu vous a accordé des enfants, vous avez reçu le fruit des entrailles; mais loin d'avoir à cause de cela le droit de repousser la prière du pauvre, vous êtes obligée à vous montrer plus charitable. Ne transformez pas un motif d'humanité en un motif d'inhumanité. Voulez-vous laisser à vos enfants un précieux héritage ? Laissez-leur l'exemple de vos aumônes, afin que votre éloge sorte de toutes les bouches et que votre mémoire reste florissante. Mais vous, vierge qui n'avez pas d'enfants, vous qui êtes crucifiée au monde, pourquoi ramasser des trésors ?

Voies de la pénitence, la prière et l'aumône.

4. Nous nous sommes animé en vous parlant des voies de la pénitence et en particulier de l'aumône. Après vous avoir dit que l'aumône était un grand trésor, nous avons été conduit au sujet profond de la virginité. Vous avez donc dans l'aumône un premier et un excellent moyen de faire pénitence, un moyen assez puissant pour rompre la chaîne de vos péchés. Je vous en indiquerai encore un autre des plus faciles, et à l'aide duquel vous vous affranchirez de vos fautes. Priez souvent, ne cessez pas de prier, invoquez avec constance la clémence divine, et Dieu ne repoussera pas vos persévérantes prières, et il vous pardonnera vos péchés, et il exaucera vos demandes. Vos prières auront-elles été exaucées ? priez encore pour témoigner votre reconnaissance. N'avez-vous pas obtenu ce que vous désiriez ? priez toujours pour être exaucé. Ne dites pas : J'ai déjà beaucoup prié, et je n'ai pas été exaucé ; car il en est plus d'une fois ainsi à cause de votre intérêt. Le Seigneur connaît votre indifférence et votre faiblesse; il sait que, vos désirs satisfaits, vous renoncerez à la prière et que vous vous en irez. En conséquence, il fait peser sur vous le besoin, afin que vous vous adressiez plus fréquemment à lui, et que vous ne négligiez pas de prier. Si vos besoins et vos nécessités ne vous préservent pas de la négligence, et ne vous rendent pas plus persévérant dans la prière, qu'arriverait-il si aucun de ces motifs ne vous y poussait ? En agissant de la sorte Dieu considère avant tout votre utilité, et il veut vous empêcher de renoncer à la prière. Priez donc sans cesse et ne vous abandonnez pas à la nonchalance.

Le pouvoir de la prière, mes bien-aimés, est immense ; et nous ne devons pas nous livrer à cet exercice, comme nous nous livrerions à une occupation ordinaire. Que la prière remette les péchés, les saints Evangiles nous l'apprennent. Le royaume des cieux, y lisons-nous, est semblable à un homme qui, ayant fermé sa porte, se met au lit avec ses enfants. Quelqu'un étant venu à une heure avancée pour lui emprunter quelques pains, il frappe à la porte et lui crie : Ouvrez-moi, j'ai besoin de pain. — Je ne puis vous en donner, lui répond le premier; nous sommes tous couchés, mes enfants et moi. Mais l'autre continuait à frapper à la porte. « Je ne puis vous en donner encore une fois, lui fut-il répondu ; nous sommes tous couchés, mes enfants et moi. » Cette réponse ne découragea pas le solliciteur ; il frappa toujours et insista jusqu'à ce que le père de famille eût dit : « Levez-vous, donnez lui ce qu'il demande, et qu'il s'en aille. » *Luc.*, XI, 5 et seq. Cette parabole vous enseigne qu'il faut toujours prier sans jamais se lasser. Quand même nous n'aurions rien reçu, persistons, jusqu'à ce que nous ayons obtenu l'objet de nos demandes.

Indépendamment de ces voies de la pénitence, l'Ecriture vous en indique d'autres. Avant l'avénement du Christ, Jérémie prêchait la pénitence

en ces termes : Est-ce que celui qui est tombé ne se relève pas ? Est-ce que celui qui est égaré ne retrouvera pas le droit chemin ? » *Jerem.*, VIII, 4. Et ailleurs : « Je lui ai dit ensuite : Quoique tu te sois livrée à l'impureté, reviens de nouveau vers moi. » *Jerem.*, III, 7. En nous donnant ces divers moyens de faire pénitence, le Seigneur a voulu ôter à notre paresse toute excuse ; car, si nous n'en avions qu'un seul, nous ne pourrions nous résoudre à l'employer. La pénitence est un glaive devant lequel le démon recule toujours. Avez-vous commis quelque péché ? entrez dans l'église, et effacez-y votre péché. Autant de fois qu'il vous arriverait de tomber sur la place publique, autant de fois vous vous relèveriez. De même, autant de fois qu'il vous arrivera de pécher, faites-en autant de fois pénitence. Ne perdez jamais confiance. Alors même que vous retomberiez dans le péché, recourez de nouveau au repentir, de crainte que par trop de négligence vous ne soyez frustré des biens proposés à notre espérance. Seriez-vous dans une extrême vieillesse, et vous arriverait-il de faire une faute, entrez dans l'église et repentez-vous : c'est ici le lieu du remède, et non le lieu du jugement; c'est ici le lieu où l'on pardonne, et non le lieu où l'on punit. Avouez à Dieu votre péché : « Seigneur, j'ai péché contre vous seul, et j'ai commis le mal à votre face ; » *Psalm.* L, 6 ; et votre péché vous sera remis.

Une autre voie de pénitence, sans difficulté aucune, extrêmement aisée au contraire, se présente devant vous. En quoi consiste-t-elle ? à pleurer sur vos prévarications. Ecoutez-ce que vous enseigne à ce sujet le divin Evangile. Pierre, le prince des apôtres ; Pierre le premier dans l'Eglise, l'ami du Christ ; Pierre qui avait été éclairé non par les hommes, mais par le Père, comme l'attestent ces paroles du Seigneur : « Tu es heureux, Simon Bar-Jona, car ce n'est ni la chair, ni le sang qui t'a ainsi éclairé, mais mon Père qui est dans les cieux ; » *Matth.*, XVI, 13 ; Pierre, ce rocher inébranlable, ce fondement immobile, cet apôtre si grand, le premier des disciples et par sa vocation et par son obéissance ; Pierre commit non pas une faute légère, mais la plus grave des fautes : il renia son maître, ce que je rappelle non pour rabaisser ce juste, mais pour vous encourager à la pénitence. Pierre renia donc le maître de l'univers, le Sauveur et le conservateur de tout ce qui existe. Pour reprendre les choses de plus haut, Jésus voyant quelques-uns de ses disciples le quitter, dit à Pierre : « Ne voulez-vous pas aussi vous en aller ? » Et Pierre lui répondit : « Fallût-il mourir avec vous, je ne vous renoncerai point. *Joan.*, VI, 67 ; *Matth.*, XXVI, 35. Que dites-vous là, Pierre ? Dieu vous annonce votre chute et vous affirmez le contraire ? Mais sa promesse montrait son caractère, tandis que la faiblesse de la nature le fit succomber. En quel temps ces choses se passèrent-elles ? Dans la nuit où le Christ fut trahi. Alors, comme Pierre était debout près d'un brasier, occupé à se chauffer, une servante s'approche et lui dit : « Tu étais hier avec cet homme. » Et Pierre répondit : « Cet homme, je ne le connais pas. » *Matth.*, XXVI, 69 ; *Marc.*, XIV, 68 ; *Luc.*, XXII, 61. Ce fait s'étant reproduit une seconde et une troisième fois, l'oracle du Sauveur fut accompli. Jésus jeta ensuite un regard vers Pierre, regard dont la signification était manifeste. Il ne voulut pas élever la voix, ni reprendre et confondre son disciple en présence des Juifs ; il se contenta de le regarder, mais d'un regard qui disait : « Pierre, ce que j'avais annoncé a été accompli. » Pierre comprit et se mit à pleurer. Ses larmes ne furent pas des larmes communes ; elles furent amères, et les pleurs qui coulèrent de ses yeux furent pour l'apôtre un second baptême. Il pleure amèrement, et sa faute est effacée ; et peu après les clefs des cieux lui sont remises.

Que si les larmes de Pierre ont effacé une si grande faute, comment vos larmes n'effaceraient-elles pas vos péchés ? Ce ne fut pas un crime sans importance que de renier le Seigneur lui-même ; ce fut un crime bien grand ; néanmoins des larmes l'ont effacé. Pleurez, vous aussi, sur vos péchés ; pleurez, non d'une manière quelconque ou seulement en apparence, mais amèrement comme Pierre pleura. Tirez du plus profond de votre cœur les sources de vos larmes ; et le Seigneur dans sa tendresse et dans sa miséricorde vous remettra vos péchés. Il l'a dit lui-

même : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, qu'il fasse pénitence et qu'il vive. » *Ezech.*, XVIII, 28. Ce qu'il vous demande est peu de chose; ce qu'il vous donne est beaucoup. Il épie le moment où vos sentiments lui permettront de vous accorder le trésor du salut. Montrez vos larmes, et il vous octroiera le pardon; montrez votre repentir, et il vous remettra vos péchés. Faites quelque chose de votre côté, et vous serez excusé de tout point à ses yeux. Il y a des choses qui doivent venir de nous, et il y en a qui doivent venir du Seigneur. Si nous faisons ce qui est en notre pouvoir, il fera, lui aussi, ce qui est en son pouvoir. Déjà nous avons reçu bien des preuves de sa munificence : il nous a fourni le soleil, la lune et le chœur varié des astres; il a répandu l'air à flots, il a déployé la terre, il a élevé des barrières à l'Océan; il nous a donné les montagnes, les collines les forêts, les fontaines, les lacs, les fleuves, des plantes sans nombre, des jardins délicieux et une infinité d'autres biens. A nous maintenant de faire le peu que nous pouvons, pour en obtenir encore les biens d'en haut.

Loin de nous donc toute négligence : n'allons pas compromettre l'œuvre de notre salut, quand nous avons devant nous un tel abîme de bonté, lorsque nous voyons le Maître du monde si prompt à nous pardonner nos péchés. La récompense qui nous est proposée, c'est le royaume des cieux, c'est le paradis; ce sont des biens que l'œil de l'homme n'a jamais vus, que son oreille n'a jamais entendus, que son cœur n'a jamais sentis, et que Dieu néanmoins prépare à ceux qui l'aiment. Ne devons-nous pas travailler de toutes nos forces, et faire quelque chose de notre côté pour n'être pas privés de cette récompense? Ignorez-vous ce que Paul disait? Lui qui avait surmonté tant de fatigues, qui avait remporté sur le démon tant de victoires, qui avait parcouru de son vivant le monde entier, qui avait erré sur la terre, sur la mer et dans les airs, qui allait de contrée en contrée comme s'il eût été porté sur des ailes; lui qui avait été lapidé, flagellé, maltraité de toutes manières, qui avait supporté tout cela pour le nom de Dieu, qui avait été appelé par une voix céleste; écoutez ce qu'il disait et les paroles qu'il prononçait : « Nous avons reçu la grâce du Seigneur; mais j'ai travaillé, et j'ai fait ce qui était en moi. La grâce qu'il m'a donnée n'a pas été stérile; j'ai travaillé plus que tous les autres, et j'ai fait en même temps ce qui était en mon pouvoir. » I *Corinth.*, XV, 10. Nous connaissons, semble-t-il dire, la grandeur de la grâce que nous avons reçue; mais elle ne m'a pas trouvé indifférent, et j'ai coopéré visiblement à ses inspirations. Nous aussi, mes frères, instruisons nos mains à faire l'aumône, afin de coopérer dans une certaine mesure à la grâce. Pleurons sur nos péchés, gémissons sur nos prévarications; et, en retour de ces légers efforts, nous recevrons une récompense dont le prix surpassera tout ce que nous pourrions concevoir : le paradis et le royaume des cieux. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec lequel la gloire, la puissance, l'honneur sont au Père, en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME HOMÉLIE.

Sur la pénitence et la prière.

1. Les bergers ont accoutumé de conduire leurs troupeaux là où ils remarquent l'herbe la plus épaisse, et ils ne les en retirent que lorsqu'elle est entièrement épuisée. A leur exemple, voici déjà le quatrième jour que nous conduisons ce troupeau dans les pâturages de la pénitence. Nous ne sommes même pas disposés à l'en retirer aujourd'hui, tant les pâturages nous paraissent y devoir être encore abondants, tant ils nous promettent d'avantages et de délices! Le feuillage des arbres sous le toit duquel les brebis se retirent vers le milieu du jour leur offre bien du charme; il leur fournit une ombre bien douce et bien salutaire : il leur réserve un sommeil bien suave : mais la lecture des divines Ecritures délasse et charme encore plus les âmes en proie à l'affliction et à l'angoisse; elle tempère



mieux la violence et l'excès de leur douleur, elle les comble de consolations plus douces et plus suaves. Ce n'est pas seulement dans les désastres de la fortune, dans la perte de nos enfants, et dans les calamités de ce genre qu'elle nous apporte ces consolations : elle nous les dispense encore lorsque nous sommes obsédés par le péché. Un homme a été surpris et circonvenu par le démon, et il est tombé : le remords de la conscience le poursuit; le souvenir continuel de sa faute le plonge dans un abîme de douleur dont la vivacité augmente tous les jours : s'il reste insensible aux consolations qu'on lui donne de tous côtés, qu'il vienne à l'église, et lorqu'il y apprendra que plusieurs saints se sont relevés des chutes qu'ils avaient faites, et qu'ils ont recouvré leur dignité première, il s'en retournera pénétré d'une consolation secrète. Quoiqu'il nous arrive souvent d'offenser nos semblables, nous ne pouvons nous résoudre à divulguer nos offenses, retenus que nous sommes par la confusion et la honte. Consentirions-nous à les divulguer, que nous n'en retirerions aucun avantage. Mais quand Dieu lui-même console et touche votre cœur, toute tristesse funeste ne tarde pas à s'évanouir. Si l'on conserve la mémoire des chutes des justes, c'est pour la plus grande utilité des chrétiens vertueux comme des pécheurs. En voyant un pécheur semblable à eux se relever de la chute qu'il avait faite, ces derniers ne s'abandonnent pas au désespoir, et les premiers n'en deviennent que plus zélés et plus vigilants. Il leur suffit, en effet, de voir que des hommes auxquels ils sont inférieurs en sainteté, n'ont pas été à l'abri de toute défaillance, pour devenir plus circonspects, pour marcher avec plus de précaution, et pour observer une rigoureuse prudence. De cette manière, celui qui pratique la vertu se confirme dans le bien, et le pécheur n'a point à craindre le désespoir. Celui-là se maintiendra ferme et debout; celui-ci remontera bientôt au degré d'où il a été précipité.

Les consolations que les hommes nous apportent dans nos chagrins, bien qu'elles nous procurent un soulagement de quelques instants, ne nous arrachent pas complétement à la tristesse. Mais quand le Seigneur se sert, pour nous consoler, d'hommes qui, après avoir péché, ont fait pénitence, et sont arrivés au salut, il nous donne un témoignage manifeste de sa bonté; en dissipant nos anxiétés au sujet du salut, il nous apporte un soulagement profond et durable. Indépendamment des choses où nous entraîne le péché, dans les malheurs auxquels on peut être en butte, les récits de l'Ancien Testament offriront aux tristes victimes de ces malheurs, si elles en écoutent les enseignements, un remède efficace. Que nos biens soient confisqués, que nous soyons poursuivis à outrance par la calomnie, que la prison, les tourments ou toute autre calamité semblable deviennent notre partage, le spectacle des justes qui ont déjà souffert et enduré les mêmes épreuves, nous rendra la pleine possession de nous-mêmes. Dans les maladies corporelles, un malade qui ne pense qu'aux autres malades aggrave son propre mal, et contracte souvent le mal qu'il n'avait pas. On a vu des gens, pour en avoir regardé d'autres dont les yeux étaient malades, être attaqués par cela seul du même mal. Il n'en est pas ainsi dans les choses de l'âme. Au contraire, le souvenir constant des justes qui ont souffert ce que nous souffrons allégera le poids de nos souffrances. Aussi est-ce une consolation que Paul offre aux fidèles, lorsqu'il leur cite l'exemple des saints déjà morts, aussi bien que des saints encore vivants. Pour soutenir ces Hébreux qui chancelaient déjà et qui étaient sur le point de tomber, il les entretient de Daniel, des trois enfants, d'Elie, d'Elisée, et il s'exprime en ces termes : « Ils ont fermé la gueule des lions, ils ont arrêté la violence du feu, échappé au tranchant du glaive, ils ont été lapidés, ils ont été couverts de railleries et d'outrages, et ils ont enduré les horreurs de la captivité. Ils ont mené une vie errante, revêtus de peaux de brebis et de peaux de chèvre, dans l'indigence, dans les angoisses et dans les persécutions, eux dont le monde n'était pas digne. » *Hebr.*, XI, 34-38. C'est une consolation pour les malheureux d'avoir des compagnons d'infortune. Quand on est seul à supporter un désastre, on ne trouve aucun soulagement à sa peine : le coup devient plus léger, dès qu'on aperçoit un de ses

Avoir des compagnons d'infortune est une consolation pour les malheureux.



semblables tomber dans l'affliction où l'on est tombé soi-même.

2. Afin donc de ne pas nous laisser abattre par les maux qui nous assiégent de toutes parts, prêtons une oreille attentive aux récits des Livres sacrés. Ils nous formeront à la patience et nous ranimeront, non-seulement en nous offrant le spectacle de pareilles afflictions, mais encore en nous apprenant à nous soustraire aux périls qui nous menacent, à conserver le repos une fois que nous l'aurons recouvré, à éviter également de céder à la négligence et de nous livrer à l'orgueil. Qu'au sein du malheur nous soyons humbles, modestes, et que nous nous livrions à de grandes démonstrations de piété, il n'y a en cela rien d'étonnant : c'est un effet des épreuves et des afflictions d'animer de ces sentiments ceux même qui auraient un cœur de pierre. Mais il n'appartient qu'à l'âme religieuse, à l'âme dont les yeux ne perdent jamais de vue le Seigneur, de ne point l'oublier quand l'orage s'est dissipé. Telle n'était pas la conduite des Juifs que le Prophète-Roi raillait en ces termes : « Lorsqu'il les frappait, alors ils le cherchaient et ils revenaient à lui, et dès le matin ils se présentaient devant Dieu. » *Psalm.* LXXVIII, 34. C'est pourquoi Moïse, qui connaissait bien ce peuple, lui disait souvent : « Quand vous aurez bu et mangé et que vous vous serez rassasiés, prenez bien garde de ne pas oublier le Seigneur votre Dieu. » *Deut.*, VI, 12, 13. Ce qu'il avait prévu arriva : « Jacob mangea, et ce peuple chéri, rassasié, appesanti, se révolta. » *Deut.*, XXXII, 15. La vie des saints n'est pas précisément admirable en ce qu'ils ont observé les voies de la piété et de la sagesse au milieu des tribulations, mais en ce que, la tourmente passée et le calme recouvré, ils ont montré la même retenue et le même zèle. J'admire volontiers un cheval dont la course n'a pas besoin d'être dirigée par le frein. Dès que la régularité de ses mouvements a pour principe le frein et les rênes, je ne l'admire plus, parce que cette régularité doit être attribuée, non aux généreux instincts de l'animal, mais à la puissance du frein. J'en dirai autant de l'âme : si, quand la crainte l'assiége, elle agit avec sagesse, je n'en suis pas étonné; mais, quand les épreuves se seront retirées, quand elle ne sentira plus le frein de la frayeur, qu'elle me montre alors la sagesse et la régularité de sa conduite.

Je crains fort, en ce moment, que l'accusation dont je poursuis les Juifs, ne retombe sur notre genre de vie. Quand nous étions visités par le malheur, quand nous étions en butte à la famine, à la peste, à la grêle, à la sécheresse, aux incendies, aux incursions des barbares, n'est-il pas vrai que l'église était trop étroite pour recevoir la foule qui accourait dans ses murs? Alors grande était notre sagesse; alors nous méprisions les choses de la terre; alors nous ne désirions pas les richesses, nous n'ambitionnions pas la gloire, nous ne poursuivions pas et nous n'aimions pas les plaisirs : aucune pensée mauvaise ne remplissait notre âme; nous ne songions qu'à honorer Dieu par nos prières et par nos larmes. Alors l'impudique observait les règles de la chasteté, le vindicatif se hâtait d'opérer la réconciliation, l'avare se résolvait à faire l'aumône, à l'irascibilité et à l'arrogance succédaient l'humilité et la douceur. Dès que le Seigneur a déposé son courroux, dès qu'il a éloigné la tempête, dès que la violence et la furie des flots ont fait place au calme, nous sommes revenus aussitôt à nos mœurs d'autrefois. Je ne cessais de vous l'annoncer et de vous en avertir au temps de l'épreuve : cela ne vous a servi de rien, et vous avez chassé ces souvenirs de votre esprit, comme un rêve ou une ombre passagère. Aussi suis-je beaucoup plus alarmé que je ne l'étais alors; la crainte que je vous exprimais, je la ressens aujourd'hui davantage : je redoute que nous n'attirions sur nos têtes des maux plus terribles que les précédents, et que Dieu ne nous frappe d'un coup sans remède. Quand un homme habitué au péché a reçu du Seigneur son pardon, s'il n'use pas de cette longanimité pour rompre avec le mal, il court le risque que le Seigneur ne le plonge dans un abîme de maux et qu'il ne le brise complétement sans même lui accorder le temps de faire pénitence. C'est ce qui arriva à Pharaon. Ayant expérimenté à la première plaie, à la seconde, à la troisième, à la quatrième et aux suivantes, la patience divine, et

n'en étant pas encore meilleur, il fut frappé sans miséricorde et il fut englouti avec son armée. C'est encore ce qui est arrivé aux Juifs : à la pensée de la ruine et de la désolation irréparable qui allait fondre sur eux, le Christ s'écriait : « Que de fois j'ai voulu rassembler vos enfants, et vous ne l'avez pas voulu! Voilà que vos demeures seront laissées dans la solitude. » *Luc.*, XIII, 34. C'est un semblable châtiment que je redoute pour nous, puisque ni les malheurs d'autrui, ni nos propres malheurs ne nous ramènent à de meilleurs sentiments. Je ne m'adresse pas seulement aux fidèles ici présents; je m'adresse encore à ces fidèles dont le zèle ne se soutient plus et qui ont oublié les calamités passées, à ces fidèles à qui je ne cessais de répéter de toutes mes forces : Alors même que ces épreuves auraient une fin, du moins que le souvenir en soit profondément gravé dans vos cœurs, et que la pensée fréquente du bienfait entretienne notre reconnaissance envers le Dieu de qui nous l'avons reçu.

3. Voilà ce que je disais alors; je vous le répète en ce moment, et par votre intermédiaire à vos frères. Marchons sur les traces des saints : ni les désastres ne les ont abattus, ni la prospérité ne les a amollis, comme il arrive à la plupart des hommes, véritables nacelles que le plus léger coup de vent engloutit. Tantôt c'est la pauvreté qui fond sur nous et nous submerge; tantôt ce sont les richesses qui, affluant tout à coup, nous précipitent dans l'orgueil et dans une détestable négligence. Laissez donc de côté, je vous en conjure, tout autre soin, pour vous occuper principalement du salut de vos âmes. Si l'affaire de notre salut est bien conduite, à quelques maux que nous soyons exposés, que ce soit à la faim, à la maladie, à la calomnie, aux pertes de fortune, les commandements de Dieu et la confiance que nous aurons placée en lui nous rendront tout léger et supportable. Au contraire, ne sommes-nous pas en bons rapports avec Dieu, nous avons beau regorger de biens, être environnés d'enfants, jouir de grandes richesses, des chagrins et des soucis de toute nature nous poursuivront sans cesse. En conséquence, ne songeons pas plus à rechercher la richesse qu'à fuir la pauvreté : occupons-nous avant toutes choses des soins que réclame notre âme, et rendons-la également capable et de bien régler la vie présente, et d'entrer avec confiance dans la vie future. Encore un peu de temps, et le moment qui doit fixer notre sort sera arrivé. Nous comparaîtrons tous alors au redoutable tribunal du Christ, avec nos actions pour cortége, ayant sous nos yeux, et les larmes des orphelins, et les honteux plaisirs par lesquels nous aurons souillé nos âmes. Les gémissements des veuves, les mauvais traitements infligés aux nécessiteux, les rapines exercées sur les pauvres y frapperont encore nos regards. Tout, jusqu'à nos pensées perverses, y sera dévoilé, car au Seigneur il appartient « de discerner les pensées et de juger les intentions. » *Hebr.*, IV, 12. « Il sonde les reins et les cœurs; » *Psalm.* VII, 10; et « il rendra à chacun selon ses œuvres. » *Matth.*, XVI, 27.

Ce langage ne regarde pas seulement les chrétiens qui vivent dans le siècle; il regarde pareillement ces chrétiens qui se sont bâti sur les montagnes de petites cellules pour y mener une vie solitaire; en outre qu'ils doivent préserver leurs corps de toute souillure d'impureté, il faut qu'ils interdisent à leur cœur toute convoitise injuste et criminelle. C'est en même temps, et aux femmes, et aux hommes, et à l'Eglise entière que parle l'Apôtre, lorsqu'il dit que la vierge doit être sainte dans son corps et dans son esprit, et qu'il ajoute : « Que vos corps témoignent d'une chaste virginité. » II *Corinth.*, XI, 2. — I *Corinth.*, VII, 34. Chaste, en quel sens? « En ce qu'elle soit exempte de taches et de rides. » *Ephes.*, V. 27. Les vierges dont les lampes étaient dépourvues d'huile avaient conservé leur virginité corporelle, mais non la pureté du cœur. Aucun homme ne les avait séduites, mais elles avaient cédé à la séduction des richesses. *Matth.*, XXV, 8 et seq. Leur corps était sans souillure, mais l'adultère régnait dans leur âme, avec toute sorte de pensées mauvaises, avec l'amour de l'argent, la dureté, la colère, l'envie, la paresse, l'ingratitude, l'orgueil, passions qui détruisaient en elles l'éclat de la virginité. De là ces mots de Paul : « Il faut que la vierge soit sainte dans son esprit et dans

son corps; *ut suprà,* et II *Corinth.,* XI, 2; il faut que la vierge paraisse chaste aux regards du Christ. » De même que l'impudicité livre le corps à la corruption, les pensées sataniques, les dogmes falsifiés, les fables absurdes corrompent l'âme. Celui qui dit : « Je suis vierge de corps, mais mon âme porte envie à mon frère, » celui-là n'a pas la véritable virginité. Il ne la possède pas non plus celui qui poursuit la vaine gloire : ces sentiments coupables, dès qu'ils sont entrés dans une âme, en flétrissent la virginité. Celui qui porte de la haine à son frère, celui-là n'est pas vierge, il est homicide. Pour tout dire en un mot, dès que notre âme est en proie à quelque maladie spirituelle, c'en est fait de sa virginité. Voilà pourquoi Paul repousse ces funestes mélanges et nous recommande de pratiquer la virginité de telle sorte que nous n'admettions dans notre esprit, de notre propre mouvement, aucune pensée criminelle.

Quelle est la véritable virginité.

4. Que dirons-nous encore? Dirons-nous de quelle manière nous obtiendrons miséricorde, de quelle manière nous opérerons notre salut? Je ne m'y refuse pas. Faisons fleurir dans nos cœurs la prière avec les vertus dont elle est le principe, l'humilité et la douceur. « Apprenez de moi, disait le Sauveur, que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. » *Matth.,* XI, 29. « Le sacrifice agréable à Dieu, ajoute David, c'est une âme dans la douleur. Non, le Seigneur ne dédaignera pas le cœur contrit et humilié. » *Psalm.* L, 19. Il n'est rien que Dieu regarde avec autant d'amour et de complaisance que l'âme douce, humble et reconnaissante. Prenez-y garde, mon frère, et quand vous serez frappé d'un coup ou d'un malheur inattendu, n'ayez pas recours aux hommes, et ne comptez pas sur l'assistance des mortels : élevez-vous au-dessus, et réfugiez-vous par la pensée dans le sein du médecin des âmes. Celui-là seul est capable de guérir nos cœurs qui les a façonnés et qui comprend toutes nos œuvres : lui seul peut pénétrer dans notre conscience, nous soulager et nous consoler. S'il ne nous console lui-même, les efforts des hommes seront inutiles et superflus : de même que, s'il nous ranime et nous console, vainement les hommes chercheraient-ils à nous nuire, ils ne pourront nous causer le plus léger dommage. Fortifié par son Dieu, le cœur de l'homme ne saurait être ébranlé.

Que ces considérations, mes bien-aimés, nous déterminent à chercher toujours notre refuge auprès de Dieu, qui possède le pouvoir et la volonté de mettre un terme à nos maux. Quand nous avons quelque grâce à solliciter des hommes, il faut nécessairement commencer par se mettre en rapport avec les gardiens des portes; il faut ensuite obtenir la faveur des courtisans et des parasites, et entreprendre de longues démarches. Pour arriver jusqu'à Dieu, il n'y a rien de semblable. On peut le prier sans employer le crédit d'autrui, et il n'est besoin ni de frais, ni de dépenses pour en être exaucé. Que le cri parte du cœur, que les larmes coulent de nos yeux, et nous sommes admis en sa présence, et nous touchons sa miséricorde. Dans les suppliques que nous adressons aux hommes, nous avons à craindre qu'un ennemi, qu'un adversaire ou un de leurs partisans, ne soit informé de nos mouvements, ou bien qu'une indiscrétion ne révèle le secret, et qu'ainsi le succès de notre cause ne soit compromis. Dans vos suppliques au Seigneur vous n'avez rien à craindre de cette nature. « Lorsque vous voudrez me supplier, nous dit-il, présentez-vous seul, loin de vos semblables : ne remuez même pas vos lèvres, criez vers moi du fond de votre cœur. Entrez dans votre chambre, fermez votre porte, et priez votre Père qui est avec vous dans cette retraite; et votre Père qui voit ce qu'il y a de plus caché, vous le rendra ouvertement. *Matth.,* VI, 6. Remarquez cet excès d'honneur : « Quand vous prierez, que personne ne vous voie. Mais quand il s'agira de vous récompenser, je rendrai l'univers témoin de ma magnificence. » Suivons ce conseil; évitons toute ostentation dans nos prières; ne demandons pas la punition de nos ennemis, et ne désignons pas à notre Dieu le genre de secours que nous en attendons. Si, quand nous avons à comparaître devant les juges séculiers, nous nous contentons d'exposer l'état de notre affaire aux avocats chargés de plaider notre cause, sans leur fixer la marche à suivre dans l'ordre de la défense,

laissant à leur prudence le soin de conduire la chose comme il leur semblera bon, à plus forte raison devrons-nous en agir ainsi envers Dieu. Vous lui avez fait connaître votre cause, vous lui avez expliqué le sujet de vos plaintes? N'allez pas jusqu'à lui marquer de quelle manière vous désirez qu'il vous assiste, car il connait parfaitement ce qui vous convient le mieux.

Il y a des hommes qui énoncent dans leur prière mille demandes : « Seigneur, disent-ils, donnez-moi la santé du corps, des biens deux fois plus considérables que mes biens actuels; faites que je tire vengeance de mon ennemi... » toutes choses complétement absurdes. Renonçons à cette forme de demande, et dans nos prières et nos supplications imitons le publicain qui disait : « Seigneur, soyez-moi propice, car je suis pécheur. » *Luc.*, XVIII, 13. Le Seigneur trouvera le meilleur moyen de vous venir en aide. « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît. » *Matth.*, VI, 33. Ainsi donc, mes bien-aimés, nous observerons humblement et laborieusement les règles de cette sagesse; nous frapperons notre poitrine comme le publicain de l'Evangile, et nous obtiendrons l'effet de nos demandes. Si nous priions, au contraire, avec des sentiments de colère et de fureur, nous serions un objet d'abomination et de haine devant Dieu. L'âme pénétrée de contrition et d'humilité, en même temps que nous prierons pour nous, prions pour ceux qui nous ont fait quelque peine. Si vous voulez fléchir votre juge, le prévenir en votre faveur, le gagner à votre cause, vous ne l'exciterez jamais contre vos adversaires. Telle est la conduite de ce souverain Juge : ses grâces et ses bontés sont principalement octroyées à ceux qui ne conservent pas de ressentiment, qui prient pour leurs ennemis et entretiennent à leur égard des sentiments pacifiques. D'ailleurs, plus ils sont confirmés dans ces dispositions, plus la vengeance que Dieu tire de leurs ennemis impénitents est terrible.

5. Vous le voyez, mes frères: ce n'est pas nous qui devons, pour les injures qui nous sont faites, nous abandonner au ressentiment et à la tristesse; nous devons plutôt obéir à la voix de la sagesse, persister dans notre reconnaissance envers Dieu, et attendre son secours. Est-ce que Dieu ne pouvait pas nous accorder ses biens, indépendamment de nos prières? Est-ce qu'il ne pouvait pas rendre notre vie exempte de toute douleur, éloigner de nous tout sujet de chagrin? Il ne l'a pas voulu, dans son extrême amour pour nous. En effet, pourquoi nous laisse-t-il en butte aux tribulations et ne vient-il pas aussitôt à notre secours? Pourquoi cela? afin que nous ne cessions de recourir à lui, d'implorer son aide, de chercher près de lui un refuge et d'invoquer son assistance. Voilà ce qui explique les maladies corporelles, les disettes de fruits et les famines. Ce sont ces calamités qui nous rattachent à lui; ce sont les fléaux temporels qui nous font mériter l'héritage de la vie éternelle. Aussi devons-nous remercier dans ces conjonctures ce Dieu d'amour, qui assure de la sorte le bonheur et le salut de nos âmes. Les hommes de qui nous avons reçu quelque insignifiant bienfait, ne sauraient être offensés par nous, même légèrement et involontairement, sans nous reprocher le bien que nous en avons reçu. C'est à ce point, que l'on voit des gens s'estimer malheureux d'avoir été l'objet des bienfaits d'autrui. Pour le Seigneur, au contraire, il sera méprisé et outragé par ceux auxquels il aura prodigué ses faveurs, qu'il cherchera encore à se justifier en quelque manière et à entrer en composition avec l'offenseur. « Mon peuple, dira-t-il, que vous ai-je donc fait? » *Mich.*, VI, 3. Les Juifs ne voulaient pas le reconnaître pour leur Dieu; mais lui ne cesse pas de les appeler son peuple. Les Juifs lui refusaient l'obéissance; mais lui, au lieu de les repousser, les regardant toujours comme siens, s'efforçait de les toucher en leur parlant en ces termes : « Mon peuple, que vous ai-je donc fait? Vous ai-je accablé de fardeaux odieux et insupportables? Mais vous ne pouvez alléguer rien de semblable. En eussiez-vous le pouvoir que vous n'auriez pas dû vous éloigner ainsi de moi. Quel est le fils qui n'est pas repris par son père? » *Hebr.*, XII, 7. « Et cependant vous ne sauriez me faire ce reproche. Quel crime vos pères ont-ils découvert en moi? » *Jerem.*, II, 5. O parole admirable et profonde! En quoi ai-je péché? demande le Seigneur. Dieu dit aux

Pourquoi Dieu nous laisse en butte aux tribulations.



hommes : En quoi ai-je péché? langage que des esclaves n'endureraient pas dans la bouche de leurs maîtres. Il ne dit pas : De quoi me suis-je rendu coupable envers vous; mais : « De quoi me suis-je rendu coupable envers vos pères? » Vous n'avez même pas, poursuit-il, ce grief à faire valoir, et vous ne pouvez pas vous autoriser de la haine de vos aïeux. Jamais je n'ai donné lieu à vos ancêtres de prendre en défaut ma providence; jamais je n'ai montré à leur égard la moindre négligence. Il ne dit pas simplement : Quel crime vos pères ont-ils à me reprocher; mais : « Quel crime ont-ils découvert en moi? » Ils ont eu beau chercher, ils ont eu beau scruter les longues années passées sous ma domination; ils n'ont pas trouvé le plus mince sujet d'accusation.

Ce sont là autant de motifs qui doivent nous engager à chercher dans le Seigneur un fréquent refuge, à implorer dans nos chagrins ses consolations, dans nos malheurs sa miséricorde libératrice, dans nos épreuves son secours. Quelque grande que soit la catastrophe, quelque profond que soit le désastre, il lui est facile de tout guérir et de tout réparer. En outre, une sécurité parfaite, la force, la gloire légitime, la santé du corps, la sagesse de l'âme, une confiance salutaire, la fuite du péché, tous ces biens nous les obtiendrons de sa tendresse. N'allons pas, après cela, murmurer comme des esclaves, et accuser notre Maître : rendons-lui grâces, au contraire, en toute circonstance, et persuadons-nous bien qu'il n'y a qu'un mal véritable, l'offense de Dieu. Avec ces dispositions, nous serons au-dessus des maladies comme de la pauvreté, du déshonneur, comme des disettes et de tous les maux que l'on redoute; et, après avoir joui durant la vie d'une pure et chaste félicité, nous obtiendrons en partage les biens de l'éternité, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui la gloire appartient ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME HOMÉLIE.

Sur le jeûne; sur le prophète Jonas; sur Daniel et les trois enfants. Cette homélie a été prononcée à l'entrée du temps consacré au jeûne.

1. Que la réunion de ce jour est brillante! comme cette assemblée est supérieure en éclat aux assemblées ordinaires! Quelle en est la cause? C'est, je le vois, au jeûne qu'il faut l'attribuer, non à un jeûne actuel, mais au jeûne que nous attendons. C'est ce jeûne qui nous rassemble dans la maison paternelle, c'est lui qui ramène aujourd'hui entre les mains de leur mère les fidèles qui se sont montrés jusqu'ici trop négligents. Si la perspective de ce temps consacré a réveillé parmi nous tant de zèle, de quelle piété serons-nous animés, lorsqu'il sera vraiment arrivé! C'est ainsi qu'on voit une cité bannir toute torpeur et déployer la plus grande activité pour recevoir un prince redouté. Ne croyez pas cependant que vous deviez redouter ce jeûne qui va prochainement arriver; ce n'est pas à vous, mais aux démons qu'il est redoutable. Faites entrevoir à un lunatique la présence du jeûne, et la crainte dont il est saisi le rend aussi immobile que les rochers, et charge en quelque manière ses membres de chaînes. Cela se produit surtout lorsque le jeûne est suivi de sa sœur et de sa compagne, la prière; car, dit le Sauveur, « cette espèce de démons n'est chassée que par le jeûne et la prière. » *Matth.*, XVII, 20. Puisque le jeûne met ainsi en fuite les ennemis de notre salut, puisqu'il inspire tant de frayeur aux ennemis de notre repos, nous devons l'aimer, le chérir, et non le craindre : à craindre quelque chose, c'est la débauche et l'intempérance et non le jeûne qui doivent nous inspirer de la crainte. La débauche et l'intempérance nous livrent, sans défense, à la tyrannie des vices, et nous rendent esclaves de ces maîtres pervers. Le jeûne au contraire brise les fers de notre servitude, rompt les liens qui garottent nos mains, nous affranchit de toute tyrannie, et nous remet en possession de notre antique liberté. S'il triomphe de nos ennemis, s'il nous arrache à l'esclavage, s'il

nous rend à la liberté, quelle preuve réclamerez-vous encore de sa bienfaisance envers le genre humain ? La plus grande preuve d'amour ne consiste-t-elle pas à nourrir les mêmes sentiments de haine et d'amitié ?

Voulez-vous connaître quelle gloire, quelle protection et quelle sécurité le jeûne procure aux hommes ? Considérez l'heureuse et admirable vie des solitaires. Ces hommes qui, fuyant loin des bruits du siècle, sont allés s'établir sur le faîte même des montagnes et ont bâti leurs cellules dans le calme du désert, port à l'abri des orages ; ces hommes, dis-je, ont fait du jeûne le compagnon inséparable de leur vie. Aussi les a-t-il transformés en anges, et les a-t-il conduits sur les hauteurs de la philosophie ; prodiges qu'il n'opère pas moins chez les habitants des villes qui en embrassent la pratique. Moïse et Elie, ces prophètes sublimes de l'Ancien Testament, avaient bien des titres de gloire ; ils jouissaient d'un grand crédit auprès du Seigneur : cependant, lorsqu'ils voulaient l'aborder et s'entretenir avec lui, comme il est possible à l'homme de le faire, ils avaient recours au jeûne, qui les conduisait en quelque sorte par la main jusqu'à Dieu. C'est pour cela que Dieu, après avoir au commencement créé l'homme, le mit aussitôt sous la loi du jeûne, comme entre les mains d'une tendre mère et d'un maître parfait. En effet, cette défense : « Vous mangerez du fruit de tous les arbres du paradis, mais vous ne mangerez pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, » ne prescrit-elle pas une sorte de jeûne ? *Genes.*, II, 16, 17. Si le jeûne a été jugé indispensable dans le paradis, il l'est encore plus hors du paradis ; s'il était un remède utile avant toute blessure, il le sera bien plus maintenant que nous sommes blessés ; s'il fournissait des armes redoutables, même avant que les passions révoltées nous eussent déclaré la guerre, son alliance nous est beaucoup plus nécessaire, maintenant que nous avons à subir les violents assauts des démons et des passions. Ah ! si Adam eût prêté l'oreille à cette parole, il n'eût pas entendu celle-ci : « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre. » *Genes.*, III, 19. Il enfreignit le précepte divin ; et dès ce moment, la mort, les soucis, les afflictions, les chagrins, une vie plus affreuse même que la mort, les épines, les ronces, les labeurs, les tribulations et les angoisses devinrent son partage.

2. Voilà comment Dieu châtie le mépris que l'on fait du jeûne : apprenez d'autre part comment il récompense cette pratique. Le mépris du jeûne, il l'a châtié en condamnant à la mort ; le respect du jeûne, il le récompense en rappelant à la vie. Pour vous en montrer la vertu, il a permis que le jeûne obtînt à des criminels leur grâce, quand la sentence avait été prononcée, quand elle était sur le point d'être mise à exécution, et que l'on s'acheminait déjà vers le lieu du supplice. Et il ne s'agit pas simplement de deux, de trois ou de vingt individus, mais d'un peuple tout entier. Cette grande et belle ville de Ninive déjà ébranlée dans ses fondements, déjà penchée sur l'abîme, déjà près de recevoir le coup fatal, le jeûne, semblable à un ange descendu du ciel, l'a arrachée des portes de la mort et l'a ramenée à la vie. Ecoutons, si vous le voulez bien, l'historien sacré.

Dieu récompense le jeûne.

« La voix du Seigneur se fit entendre à Jonas et lui dit : Lève-toi et va dans la grande ville de Ninive. » *Jon.*, I, 2. Dieu parle au prophète de la grandeur de cette ville pour mieux le persuader ; car il prévoyait sa fuite prochaine. Mais écoutons ce qu'il doit annoncer. « Encore trois jours, et Ninive sera détruite [1]. » *Jon.*, III, 4. Pourquoi, Seigneur, prédire les maux que vous devez accomplir ? — Pour ne pas réaliser mes menaces ! — Il nous menace de l'enfer, mais pour nous préserver de l'enfer. Soyez pénétrés de crainte par mes paroles, si vous voulez n'être pas victimes des événements. — Mais pourquoi assigner un terme si proche ? — Pour vous faire connaître la vertu de ces barbares, je veux dire des Ninivites, à qui il a suffi de trois jours pour dissiper le courroux que leurs péchés leur avaient attiré ; pour vous faire admirer la bonté de Dieu, qui se contente de trois jours de pénitence en expiation de tant de crimes ; pour

[1] Cette leçon est la leçon de la version des Septante que l'on suivait dans les premiers siècles de l'Église. La Vulgate porte : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite. »



que vous ne vous abandonniez jamais au désespoir, alors même que vos péchés seraient innombrables. Au reste, de même que l'âme lâche et négligente, quelque temps qu'elle assigne à la pénitence, n'aboutit à aucun résultat important, et ne parvient pas, à cause de sa lâcheté, à fléchir le Seigneur; de même l'âme pleine de résolution et d'énergie, par l'ardeur de sa pénitence, pourra expier en quelques instants les fautes de nombreuses années. Est-ce que Pierre ne renia pas trois fois son Maître? Est-ce que, la troisième fois, il n'y ajouta pas un jurement? Est-ce qu'il ne faiblit pas devant la parole d'une vile servante? Eh bien, aura-t-il eu besoin de plusieurs années pour obtenir le pardon de son crime? Point du tout: la même nuit le vit tomber et se relever, recevoir la blessure et en être guéri, atteint par la maladie et rendu à la santé. Et comment cela s'accomplit-il? par ses pleurs et par ses gémissements; non par des pleurs ordinaires, mais par des pleurs que lui arrachait la vivacité de ses regrets. Aussi l'Evangéliste ne se borne-t-il pas à dire qu'il pleura; il ajoute qu'il pleura amèrement. *Matth.*, XXVI, 75. Exprimer l'abondance de ses larmes est au-dessus de la parole humaine : l'issue de l'événement l'a fait seule comprendre. En effet, après cette épouvantable chute, car aucune faute n'est comparable à l'apostasie; après cette faute si grave, l'Apôtre recouvra sa dignité première, et fut chargé du gouvernement de l'Eglise universelle : et, chose encore plus admirable, il témoigne envers son divin Maître un amour supérieur à celui de tous les autres apôtres. « Pierre, lui avait dit le Sauveur, m'aimez-vous plus que ceux-ci? » *Joan.*, XXI, 15. Or nulle question n'était plus propre à mettre en évidence le degré de sa vertu?

Un instant de repentir efface beaucoup de péchés.

Vous seriez peut-être tentés de dire que Dieu a eu raison de pardonner aux Ninivites en considération de leur barbarie et de leur ignorance, et vous rappelleriez ce mot de l'Evangile : « Le serviteur qui ne connaît pas la volonté de son maître et qui ne l'accomplit pas, sera légèrement châtié. » *Luc.*, XII, 48. Pour vous convaincre du contraire, le Seigneur vous offre l'exemple de Pierre, serviteur qui certes connaissait bien la volonté de son Maître. Regardez à quel degré de confiance néanmoins il remonte, quoique s'étant rendu coupable d'un si grave péché. Quels que soient donc vos péchés, ne perdez jamais courage. Ce qu'il y a de plus à craindre que le péché, c'est de rester dans le péché; ce qu'il y a de plus dangereux dans une chute, c'est de ne pas se relever de sa chute. Voilà ce qui arrachait à Paul des gémissements et des larmes, et ce qu'il jugeait digne d'être déploré. « Je crains, disait-il, qu'à mon retour parmi vous, Dieu ne m'humilie, et que je n'aie à pleurer, non-seulement sur ceux qui ont péché, mais encore sur ceux qui n'ont pas fait pénitence des impudicités, des impuretés et des fornications qu'ils ont commises. » II *Corinth.*, XII, 21. Or quel temps plus propre à la pénitence que le temps consacré au jeûne?

3. Mais revenons à notre histoire. « Ayant entendu ces paroles, le prophète descendit à Joppé pour s'enfuir vers Tharsis, loin de la face du Seigneur. » *Jon.*, I, 3. O homme, où fuyez-vous? n'avez-vous pas ouï ces accents du Psalmiste : « Où irai-je loin de votre esprit? Où fuirai-je loin de votre face? » *Psalm.* CXXXVIII, 7. Sur la terre? Mais « la terre appartient au Seigneur avec tout ce qu'elle renferme. » *Psalm.* XXIII, 1. Dans l'enfer? Mais « si je descends dans les enfers, vous y êtes présent. » *Psalm.* CXXXVIII, 8. Dans le ciel? Mais « si je monte vers les cieux, je vous y trouve encore. » *Ibid.*, 7. Sur la mer? « Là aussi ce sera votre droite qui me soutiendra. » *Ibid.*, 10. C'est ce que Jonas apprit par sa propre expérience. Telle est, en effet, la nature de la faute, qu'elle jette notre âme dans une ignorance profonde. De même que les personnes tourmentées par l'ivresse ou par une pesanteur de tête marchent au hasard, sauf à se précipiter inconsidérément dans l'abîme ou dans le précipice qui se présenteraient sous leurs pas, ainsi lorsque nous sommes entraînés par le péché, enivrés en quelque sorte par nos coupables désirs, nous ne savons ce que nous faisons; le présent et l'avenir également nous échappent. Vous fuyez le Seigneur, n'est-ce pas? Eh bien, attendez un peu, et les événements vous apprendront que vous ne sauriez même vous dérober à la mer, qui n'est que son esclave.

A peine Jonas était-il monté sur le vaisseau, que la mer soulève ses flots et amoncelle ses vagues. Semblable à une esclave fidèle qui, surprenant un de ses compagnons d'esclavage en fuite, après avoir enlevé une partie des biens de son maître, ne se lasse pas de le poursuivre et d'inquiéter ceux qui seraient tentés de l'accueillir jusqu'à ce qu'elle s'en soit emparée et qu'elle l'ait ramené à son maître, la mer surprenant et reconnaissant ce fugitif, suscite mille difficultés aux matelots, gronde, mugit et les menace, non de les traduire en jugement, mais de les engloutir avec le navire, s'ils ne lui livrent l'esclave de son maître. Que firent les matelots en cette occurrence? « Ils jetèrent à la mer la cargaison du vaisseau, mais il n'en était pas plus soulagé. » *Jon.*, I, 5. Le fardeau véritable restait encore tout entier, Jonas lui-même qui accablait le bâtiment, non du poids de son corps, mais du poids de son péché; car il n'est rien de si lourd et de si pesant que le péché et la désobéissance. A cause de cela Zacharie les compare à du plomb; *Zach.*, V, 7; et David s'écrie à ce même propos : « Mes iniquités se sont élevées au-dessus de ma tête, et elles se sont appesanties sur moi comme un fardeau insupportable. » *Psalm.* XXXVII, 5. Le Christ disait aussi aux hommes qui vivaient au sein du péché : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui succombez sous le faix, et je vous soulagerai. » *Matth.*, XI, 28. C'était donc le péché qui surchargeait la nef et qui la menaçait d'une ruine totale. Quant à Jonas, il était enseveli dans le sommeil : non dans le sommeil d'une paix délicieuse, mais dans le sommeil pesant du chagrin; non dans le sommeil du repos, mais dans celui de l'abattement. Les serviteurs bien nés comprennent vite leurs fautes. Ainsi en fut-il du prophète : à peine eut-il commis sa désobéissance qu'il en comprit la gravité. Telle est la condition du péché : dès qu'il paraît au jour, il déchire l'âme à laquelle il doit l'existence, tout au contraire de ce qui arrive en vertu des lois naturelles à notre naissance. Tandis que notre naissance met un terme aux douleurs de nos mères, la naissance du péché inaugure les souffrances qui déchireront l'âme dans laquelle il a pris son origine.

Cependant le pilote s'approcha de Jonas et lui dit : « Lève-toi, et invoque ton Seigneur et ton Dieu. » *Jon.*, I, 6. Son expérience lui indiquait que ce n'était pas là une tempête ordinaire, mais un fléau envoyé du Ciel, que les efforts des nautoniers seraient inutiles et que les ressources de son art ne conjureraient pas la violence des flots. Il fallait en ce moment la main d'un pilote plus puissant, de celui qui gouverne le monde entier; il fallait le secours et la protection d'en haut. C'est pourquoi les matelots abandonnant les rames, les voiles et les cordages, au lieu d'occuper leurs bras à la manœuvre, les élevaient vers les cieux en implorant le Seigneur. La tempête persistant avec toute sa fureur, on consulta le sort, et le sort enfin trahit le coupable. Néanmoins, on ne le précipita pas sur-le-champ dans les flots. Transformant le navire en tribunal, au milieu de ce fracas et de ce bouleversement horrible, comme si l'on eût joui d'un calme parfait, on permit au criminel de prendre la parole et de se défendre. L'instruction fut ouverte avec autant de soin que s'il eût fallu rendre un compte rigoureux de la sentence qu'elle devait amener. Prêtons l'oreille à ces questions aussi détaillées que celles de la justice. Quelle est votre conditions? demande-t-on à Jonas. D'où venez-vous? Où allez-vous? En quelle contrée êtes-vous né? A quel peuple appartenez-vous? Quoique la mer l'accusât de sa voix tonnante, quoique le sort l'eût désigné, malgré les mugissements accusateurs de l'une, et le témoignage formel de l'autre, on ne prononce pas encore d'arrêt. De même que, dans une cause régulière, après avoir entendu l'accusation, après que les témoins ont parlé, après que les preuves et les indices de la culpabilité ont été produits, les juges attendent cependant pour porter leur sentence que l'accusé ait confessé son crime; de même ces matelots, ces hommes ignorants et barbares, observent cette marche de la justice; et cela, en face du plus terrible danger, au milieu d'une tourmente affreuse, au milieu de vagues courroucées, quand la mer leur permet à peine de respirer, tant elle est furieuse et agitée, tant les bruits qui s'élèvent de son sein paraissent effrayants! Pourquoi, mes bien-aimés, une disposition aussi favorable

envers le prophète? C'était Dieu qui le permettait ainsi, et en le permettant, il enseignait à son envoyé la douceur et la mansuétude. « Imite la conduite de ces matelots, semblait-il lui crier. Tout ignorants qu'ils sont, une âme n'est pas à leurs yeux un objet de mépris, et ils hésitent à sacrifier ta seule vie. Toi, au contraire, tu as exposé autant que tu le pouvais le salut d'une ville entière et de ses innombrables habitants. Quoiqu'ils connaissent la cause de leurs maux, tes compagnons de voyage ne se hâtent pas de te sacrifier, et toi, qui n'as rien eu à souffrir des Ninivites, tu les précipites dans la ruine et la désolation. Quand je t'ai ordonné de les ramener par ta prédication dans la voie du salut, tu n'as pas voulu m'obéir. Sans en avoir reçu l'ordre de personne, ceux-ci ne négligent aucun moyen pour te dérober au châtiment que tu as mérité. » En effet, la voix accusatrice de la mer, la décision du sort, les propres aveux du fugitif ne précipitèrent pas sa mort : les matelots faisaient, au contraire, tout ce qui était en leur pouvoir pour ne pas l'abandonner, même après une faute aussi éclatante, à la violence des flots. Mais ceux-ci, ou plutôt le Seigneur ne le permit pas, afin que le monstre marin achevât l'œuvre des matelots, et ramenât le prophète à de plus sages pensées. Jonas avait dit à ses compagnons : « Prenez-moi, et jetez-moi dans la mer. » *Jon.*, I, 12. Et ces derniers voulurent regagner le rivage, mais la tempête l'emporta sur leurs efforts.

4. Après avoir assisté à la fuite de Jonas, écoutez les aveux qu'il laisse échapper du sein du monstre qui l'a recueilli, car si cette punition est la punition de l'homme, ces accents sont les accents du prophète. Dès qu'il eut été jeté à la mer, celle-ci le renferma dans le ventre d'un monstre comme dans une prison, et conserva sain et sauf ce fugitif pour le ramener à son maître. Il n'eut à souffrir ni de la furie des flots qui se refermèrent sur lui, ni des étreintes du monstre encore plus redoutable qui le reçut dans ses flancs : il put se diriger plein de vie vers Ninive, instruit par cette obéissance de la mer et du monstre à une loi contraire aux lois de leur nature. Arrivé dans cette ville, il proclama aussitôt la sentence, comme s'il eût donné connaissance d'une lettre royale où il se fût agi d'un châtiment. « Encore trois jours, cria-t-il, et Ninive sera détruite. » *Jon.*, III, 4. A ce cri, loin d'y répondre par l'incrédulité ou par l'insouciance, les Ninivites se précipitèrent tous vers le jeûne; les hommes aussi bien que les femmes, les esclaves aussi bien que leurs maîtres, les princes aussi bien que les sujets, les jeunes gens aussi bien que les vieillards et les enfants. Les animaux dépourvus de raison y furent même soumis. Partout le sac, partout la cendre, partout les gémissements et les larmes. Celui-là même dont le front était ceint du diadème descendit les degrés de son trône, se revêtit d'un sac, se couvrit de cendre, et arracha la ville au péril qui la menaçait. Spectacle inouï, le sac succédant à la pourpre ; ce que la pourpre ne pouvait faire, le sac le faisait; ce que le diadème ne pouvait accomplir, la cendre l'accomplissait.

Voyez-vous si j'avais raison de vous dire que nous n'avions point à craindre le jeûne, mais l'intempérance et la débauche? C'est l'intempérance et la débauche qui ébranlèrent Ninive jusque dans ses fondements, et qui la mirent sur le penchant de sa ruine : c'est le jeûne qui la raffermit et qui la préserva de sa chute. Grâce au jeûne, Daniel enfermé dans la fosse aux lions, resta sain et sauf au milieu de ces animaux comme il fût resté au milieu d'innocentes brebis. Bouillonnant de colère, la prunelle ensanglantée, ils n'osaient s'approcher de la table dressée devant eux; et, quoiqu'ils sentissent le double aiguillon de leur férocité native, plus terrible que la férocité des autres animaux, et de la faim qu'ils enduraient depuis sept jours, ils respectèrent cette proie, comme si un bourreau intérieur leur eût, de sa voix menaçante, défendu de toucher aux entrailles du prophète. Grâce au jeûne, les trois enfants qui avaient été jetés dans la fournaise de Babylone en sortirent le corps plus éclatant que les flammes dans lesquelles ils étaient longtemps restés. Mais si le feu de cette fournaise était un feu véritable, d'où vient qu'il ne produisit pas les effets du feu? Si le corps de ces enfants était un corps réel, d'où vient qu'il n'éprouvait pas ce que les

corps éprouvent en pareil cas? Demandez-le au jeûne, et il vous répondra, et il vous résoudra cette énigme; car c'est vraiment une énigme que ce prodige d'un corps livré aux flammes et en sortant néanmoins victorieux. Voyez-vous cette lutte merveilleuse? Voyez-vous cette victoire plus merveilleuse encore? Soyez donc remplis d'admiration pour le jeûne, et recevez-le à bras ouverts. Puisqu'il paralyse les ardeurs d'une fournaise, qu'il garantit de la cruauté des lions, qu'il chasse les démons, qu'il obtient la révocation des sentences divines, qu'il apaise la furie des passions, qu'il nous conduit à la liberté, qu'il ramène le calme dans nos pensées, ne ferions-nous pas un acte de la dernière folie, si nous redoutions et si nous repoussions une pratique à laquelle tant de biens sont attachés? — Mais il brise et affaiblit notre corps, m'objectera-t-on. — Eh bien, plus l'homme extérieur s'affaiblira en nous, plus l'homme intérieur de jour en jour se renouvellera. Du reste, examinez sérieusement la chose, et vous trouverez que le jeûne est un principe de santé. Si vous refusez d'ajouter foi à ma parole, consultez les médecins, et ils vous affirmeront cette vérité de la manière la plus formelle. Ils appellent l'abstinence la mère de la santé; ils regardent la goutte, les pesanteurs de tête, les apoplexies, la phthisie, l'hydropisie, les inflammations, les tumeurs, et une infinité d'autres maladies, comme la conséquence de la mollesse et de l'intempérance; véritables ruisseaux empoisonnés provenant d'une source empoisonnée, et qui nuisent également et à la santé du corps et à la vertu de l'âme.

5. Pourquoi donc serions-nous effrayés du jeûne, s'il nous préserve de tant de maux? Ce n'est pas sans motifs que j'insiste sur ce point. Je vois des hommes aussi rebutés et effrayés par l'approche du jeûne, que s'ils étaient sur le point de s'unir à une femme d'un caractère insupportable; je vois des hommes se perdre dans l'intempérance et dans l'ivresse; et c'est pour cela que je vous exhorte à ne pas sacrifier à de semblables excès les avantages de ce genre de pénitence. Lorsqu'on se dispose à prendre quelque potion amère pour dissiper la répugnance qu'inspire à l'estomac la nourriture, si l'on commence par manger abondamment, on aura toute l'amertume de la médecine sans en éprouver l'efficacité salutaire, la malignité des humeurs résistant à l'action affaiblie du remède. Aussi les médecins nous ordonnent-ils en pareil cas de nous coucher sans prendre quoi que ce soit, afin que la médecine puisse agir énergiquement sur les humeurs mauvaises. Il en est de même du jeûne : Si vous vous plongez aujourd'hui dans l'ivresse, et que demain vous preniez ce remède, il sera pour vous vain et inutile; vous aurez enduré la privation qu'il entraîne, et vous ne recueillerez pas les avantages dont il est la source : toute sa vertu échouera contre le mal que vous auront causé vos excès de la veille. Mais si vous avez soin de diminuer le poids dû corps, et d'user de ce remède après vous y être préparé par la sobriété, il vous sera facile de vous purifier d'une grande partie de vos fautes passées. En conséquence, prenons bien garde, et de donner l'intempérance pour préparation au jeûne, et de tomber du jeûne dans l'intempérance : celui qui veut user trop vite des forces de son corps malade et à peine convalescent, n'en fera qu'une chute plus prompte. Tel est le sort de notre âme, lorsqu'au commencement et à la fin du temps consacré au jeûne, nous obscurcissons des nuages de l'intempérance les réformes opérées par l'abstinence en nos âmes. De même que les individus qui doivent combattre les bêtes féroces, n'abordent le combat qu'après avoir couvert d'armes défensives les principales parties de leur corps, de même, bien des hommes aujourd'hui se préparent aux combats du jeûne par les excès de la table; ils se gorgent de viandes, ils s'environnent de ténèbres, et c'est avec de telles folies qu'ils accueillent l'arrivée de ce temps de calme et de paix. Quel que soit celui à qui je demanderai : « Pourquoi vous empressez-vous d'aller aux bains? » il me répondra : « Pour purifier mon corps, et commencer ensuite le jeûne. » Si je vous demande également : « Pourquoi vous enivrez-vous? » vous me répondrez de nouveau : « Parce que je dois commencer le jeûne. » Mais n'est-il pas absurde d'accueillir ce saint temps à la fois et avec un corps pur et avec une âme abrutie et souillée?

Nous aurions bien des choses à ajouter; ce que nous avons dit suffira pour éclairer la bonne volonté des fidèles. Aussi bien est-il nécessaire de terminer, car il nous tarde d'ouïr la voix de notre père. Pour nous, quand nous prenons la parole à l'ombre de ce sanctuaire, nous ressemblons à de jeunes bergers jouant d'un léger chalumeau sous les ombrages du hètre et du chêne. Mais, pareil à un artiste divin qui tire de sa harpe d'or des accents dont l'harmonie ravit l'assemblée entière, notre père, par l'harmonie, non de ses accents, mais de ses paroles et de ses œuvres, enchante nos âmes. Tels sont les docteurs que recherche le Christ: « Celui qui parlera et qui enseignera de la sorte, disait-il, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 19. Tel est celui dont nous parlons; aussi est-il grand dans le royaume des cieux. Puissions-nous tous, avec le secours de ses prières et celles de tous nos supérieurs, l'obtenir ce royaume, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel la gloire appartient au Père dans l'unité du Saint-Esprit, maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SIXIÈME HOMÉLIE

Prononcée la quatrième semaine de la sainte Quarantaine.

1. Avec quelles délices nous contemplons les flots de cette mer spirituelle qui se déroule sous nos yeux; et combien ces délices surpassent celles que cause la contemplation des flots de l'Océan! Ceux-ci sont soulevés par la violence aveugle des vents, ceux-là par le désir de la parole sainte. Ceux-ci, dès qu'ils s'amoncellent, jettent le nautonier dans de cruelles angoisses; ceux-là n'apparaissent que pour remplir l'âme de l'orateur d'une douce confiance. Les uns sont l'indice d'une mer agitée, les autres d'une âme heureuse. Les uns viennent se briser contre les rochers avec un bruit sourd; les autres en se heurtant contre la parole doctrinale, retentissent de bruits harmonieux. Lorsque le souffle du zéphir se lève sur les moissons, et balance mollement leur ondoyante chevelure, on croirait entendre sur la terre le murmure des flots. Mais que sont ces moissons rustiques comparées aux moissons spirituelles? Ici ce n'est pas le souffle du zéphir, c'est l'esprit lui-même qui ranime et réchauffe vos âmes, et qui les remplit et les embrase de ce feu dont le Christ parlait en ces termes : « Je suis venu apporter le feu sur la terre; et que désiré-je, sinon qu'il se répande. » *Luc,* XII, 49.

Puisque tant de flambeaux, qui doivent à la crainte du Christ leur lumière, s'offrent à nos regards, essayons de les alimenter de l'huile de la vérité afin que nous puissions jouir plus longtemps de leur éclat. Au surplus le temps consacré au jeûne s'avance vers sa fin; nous avons déjà atteint le milieu de la carrière, et nous nous rapprochons à chaque instant du terme. De même que celui qui a mis la main à l'œuvre en a fait pour ainsi parler la moitié, de même celui qui en a fait la moitié, en saisit en quelque sorte la fin. Le temps donc s'écoule, et notre nacelle aperçoit d'ici le port. Mais le plus important n'est pas d'arriver au port; c'est de ne pas y arriver les mains vides. Je vous en prie et je vous en conjure, examinez tous dans le secret de votre conscience le bénéfice que vous avez retiré du jeûne; si vous trouvez ce bénéfice considérable, tâchez de l'augmenter encore; si vous n'avez, au contraire, rien amassé, mettez à profit le temps qui vous reste pour remédier à votre indigence. Tant que durera le temps de ce négoce mystique, redoublons d'efforts pour accroître nos profits, de crainte que nous n'ayons à nous retirer les mains vides, et qu'après avoir enduré les austérités du jeûne nous n'en perdions la récompense. Il peut arriver, sachez-le bien, que l'on endure les austérités du jeûne sans en recueillir le prix. Comment cela? Lorsque, renonçant à la nourriture, nous ne renonçons pas au péché; lorsque, ne touchant pas aux viandes, nous dévorons le patrimoine des pauvres; lorsque, évitant les fumées du vin, nous nous livrons à l'ivresse des désirs mauvais; lorsque, nous abstenant tout le jour d'aliments, nous employons ce même jour à regarder des scènes impudiques. Oui, nous avons la peine du jeûne sans en avoir le mérite, lors-

que nous montons sur les degrés impurs des théâtres. Ce n'est pas vous que mes paroles atteignent en ce moment; je sais que l'on ne saurait vous accuser de ce crime. Excusez la douleur, car telle est sa conduite habituelle, si en l'absence des personnes qui en sont les auteurs, elle se répand avec amertume sur les personnes présentes. Et quel mérite auraient-ils à jeûner les fidèles qui fréquentent des théâtres de prévarication, des écoles où l'on enseigne ouvertement la débauche, des gymnases publics de luxure, et qui viennent s'asseoir là où trône la contagion elle-même? Car on peut appeler sans exagération aucune, trône de pestilence, gymnase d'impudicité, école de luxure, antre de toutes les impuretés, ces théâtres détestables, ces lieux qu'infectent toute sorte de maux, cette fournaise babylonienne. Quand il a entraîné les habitants d'une ville au théâtre, comme dans une fournaise, le démon se met à attiser le feu, non en se servant de sarments comme le faisait un roi barbare, de naphte, d'étoupes et de poix, mais à l'aide de matériaux bien plus redoutables, d'impudiques regards, de paroles obscènes, d'attitudes provocantes, et de chants qui respirent l'iniquité. Des mains barbares avaient allumé la fournaise de Babylone; les pensées de personnes encore plus insensées allument celle-ci. Les flammes de l'une ne dévoraient que le corps; les flammes de l'autre, beaucoup plus redoutables, dévorent aussi les âmes. Ce qu'il y a de plus terrible, c'est que les victimes ne s'aperçoivent pas de leurs blessures; car si elles s'en apercevaient, elles ne riraient pas si aisément de toutes ces choses. C'est un bien fâcheux état que celui du malade qui ne se doute même pas de la présence de la maladie : il n'est pas moins fâcheux l'état de celui qui ne sent même pas l'affreux et déplorable incendie dont il est la proie.

Quelle sera encore, je vous le demande, l'utilité du jeûne, si en refusant à votre corps une nourriture légitime, vous accordez à votre âme une nourriture défendue? si vous passez la journée à regarder assis la nature humaine donnée ignominieusement en spectacle, des femmes plongées dans le vice, et des hommes en qui sont réunis tous les vices de leurs semblables, jouant des scènes où l'on célèbre l'adultère? Ils offrent, en effet, à vos yeux l'adultère et l'impudicité; ils font retentir à vos oreilles des blasphèmes, afin que le mal se glisse à la fois par les yeux et par les oreilles dans votre âme. Ils contrefont les infortunes d'autrui; d'où leur est venu le nom qui les flétrit. Mais quel avantage retirerez-vous du jeûne, si vous donnez à votre âme une pareille nourriture? De quels yeux regarderez-vous votre épouse, au sortir de ce spectacle? De quels yeux regarderez-vous votre fils, de quels yeux votre ami, de quels yeux votre esclave? Il vous faut nécessairement ou bien parler de ces hideux sujets, ce qui vous déshonore, ou bien garder le silence, ce qui vous couvre de confusion. Vous n'en serez pas réduits là, au sortir de notre assemblée. Rentrés chez vous, vous pourrez parler en toute liberté de ce que vous avez entendu, des oracles des prophètes, des enseignements des apôtres, des commandements du Seigneur; vous pourrez, en un mot, déployer le tableau de toutes les vertus; récits par lesquels vous rendrez votre épouse plus modeste, vos enfants plus sensés, vos esclaves plus soumis, votre ami plus dévoué, et peut-être déterminerez-vous votre ennemi à déposer sa haine.

2. Voyez-vous comment les enseignements que vous puisez ici sont de tout point salutaires, et ceux que vous recevez là-bas de tout point désastreux? Quels seront les avantages de votre jeûne si, tout en jeûnant corporellement, vous livrez vos yeux à l'adultère? Il n'est pas nécessaire, pour se rendre coupable de ce crime, de le commettre physiquement; il suffit pour cela d'un regard impudique. Quel avantage, je le répète, retirez-vous de vos jeûnes, si vous passez de l'une de ces choses à l'autre? L'une corrige, l'autre corrompt; l'une apporte au mal son remède, l'autre pose la cause du mal; l'une éteint les ardeurs de la flamme, l'autre ranime le feu de la concupiscence. « Une personne qui édifie et une autre qui renverse, qu'ont-elles gagné, sinon des fatigues? » *Eccli.*, XXXIV, 28. N'allons donc pas d'un côté et de l'autre; ne nous occupons que d'une seule chose afin de recueillir le fruit de nos efforts, au lieu de travailler inutilement, sans résultat, et pour notre condamna-

Quel doit être le véritable motif de jeûner.



tion. Lors même que plusieurs personnes seraient employées à bâtir, si une seule se met à détruire, elle viendra à bout, tant sa tâche est facile, des efforts réunis des ouvriers. Il est honteux de voir les jeunes gens et les vieillards se précipiter également dans ces écarts. Et plût à Dieu que le mal se bornât à la honte, quoiqu'il paraisse encore insupportable à un caractère généreux, quoique l'ignominie et la honte soient le dernier des outrages pour un homme de cœur! Mais le mal ne se borne pas ici à la honte; il entraîne avec lui une vengeance terrible et un châtiment imminent. Car, enfin, il est impossible que les fidèles qui fréquentent ces spectacles ne se rendent pas coupables d'adultère, sinon en commettant ce crime, du moins par leurs regards audacieux. Et qu'il en soit ainsi, je ne l'affirmerai pas de moi-même, de crainte que vous ne repoussiez mes raisons, mais je vous le prouverai par la loi divine que nul ne saurait repousser. Que dit donc la parole de Dieu?

« Vous savez que l'on a dit à vos pères : Vous ne commettrez pas d'adultère. Et moi je vous dis : Quiconque regarde une femme avec les yeux de la concupiscence, a déjà commis l'adultère dans son cœur. » *Exod.*, XX, 14; *Matth.*, V, 27, 28. Voyez-vous l'adultère caractérisé? Voyez-vous le péché consommé? Et, ce qu'il y a de plus effrayant, voyez-vous le coupable obligé de rendre compte de son crime non devant le tribunal d'un homme, mais devant le tribunal de Dieu, devant ce tribunal dont les châtiments sont éternels? « Quiconque regarde une femme avec les yeux de la concupiscence, a déjà commis l'adultère dans son cœur. » Ce n'est pas le mal simplement que le Seigneur attaque, mais la racine même du mal. La racine de l'adultère étant une concupiscence effrénée, il frappe, avec l'adultère, la concupiscence dont ce péché tire son origine. Les médecins ne se contentent pas de combattre la maladie; ils tâchent d'en détruire les causes : ont-ils à guérir un œil malade, ils détournent du côté des tempes l'humeur maligne qui s'est formée à la partie supérieure. Telle est la façon d'agir de Jésus-Christ. Comme l'adultère est une véritable cécité, une ophthalmie qui affecte non plus le corps, mais l'âme, il cherche à refouler par la crainte de la loi, les flots de la concupiscence, et en conséquence, il punit la concupiscence au même degré que l'adultère. « Il a déjà commis l'adultère dans son cœur. » Le cœur une fois corrompu, qu'adviendra-t-il du reste du corps? Dans les plantes et dans les arbres, dès que nous voyons le cœur rongé, nous renonçons à faire usage des autres parties. De même, lorsque le cœur de l'homme est mortellement frappé, peu importe la santé des autres membres. Le conducteur du char périt; il est jeté à bas et mis en lambeaux; c'est vainement que les chevaux poursuivent leur course.

Sans doute l'observation de la loi est laborieuse; sans doute le poids en est lourd; mais aussi à nos yeux brille une magnifique couronne. C'est la condition des choses laborieuses, de mener à de belles récompenses. Ne vous arrêtez pas à la peine; considérez la récompense qui vous attend, comme vous le faites pour les choses de la vie. Si vous envisagez la peine attachée à la pratique des bonnes œuvres, vous y verrez un fardeau trop pesant pour être soulevé : si vous pensez à la récompense qui vous est offerte, le fardeau vous semblera léger. Le nautonier ne mènerait jamais sa barque hors du port, s'il ne considérait que la mer; mais parce qu'il pense beaucoup plus à la richesse qu'aux flots, il ne craint pas de braver l'immensité de l'Océan. Ne présentez au soldat d'autre perspective que celle des blessures et du carnage, jamais il ne revêtira la cuirasse : parlez-lui au contraire avant tout de victoires et de triomphes, et il volera aux combats comme il volerait à une fête. Les choses naturellement pénibles deviennent aisées dès que, au lieu de songer à la difficulté, on songe aux avantages qui en sont le prix. Désirez-vous savoir comment s'opère ce prodige, écoutez Paul s'écrier : « Les tribulations si courtes et si légères de notre vie, produiront en nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. » II *Corinth.*, IV, 17. N'est-ce pas là une énigme véritable? S'il s'agit de tribulations, comment seraient-elles légères? S'il s'agit de choses légères, comment ces choses seraient-elles des tribulations? N'y a-t-il pas une contradiction

manifeste? Mais l'énigme disparaît, car les paroles suivantes de l'Apôtre indiquent ce qui rend les tribulations si légères. Et comment cela? « Parce que nous ne nous arrêtons pas à contempler les choses visibles. » *Ibid.*, 18. On nous présente la couronne, et le péril du combat disparaît : on nous montre la récompense, et les sueurs ne nous coûtent plus rien. Maintenant, vous verrez une femme au visage éblouissant, à la brillante ceinture; la concupiscence vous fera sentir son aiguillon, votre âme sera séduite par ce regard; regardez la couronne qui est au-dessus de vos têtes, et vous n'aurez rien à souffrir de ce dangereux spectacle. Vous avez vu l'esclave? pensez au Maître, et le mal s'apaisera sans retour. Si des enfants sous la discipline de leur gouverneur, au lieu d'errer oisifs çà et là, s'occupent à de continuelles études, ne devrez-vous pas avec beaucoup plus de raison être à l'abri de ces périls, si vous soumettez toutes vos pensées à la discipline du Christ? « Quiconque regarde une femme avec les yeux de la concupiscence, a déjà commis l'adultère dans son cœur. » C'est toujours avec délices que je relis les paroles de la loi. Que ne puis-je vous en entretenir le jour entier! ou plutôt que ne puis-je en entretenir les fidèles qui s'abandonnent au péché! Et à vous aussi, je voudrais les répéter; car vous n'en deviendriez que plus fermes, et ceux que la maladie tourmente encore n'en recouvreraient que plus rapidement la santé. « Quiconque regarde une femme avec les yeux de la concupiscence, a déjà commis l'adultère dans son cœur. »

3. C'est assez de la simple lecture de ces mots pour extirper l'ulcère du péché. Pardonnez-moi cependant : j'essaie de guérir vos blessures, et celui qui exerce cet art se voit dans la nécessité d'appliquer des médecines amères. Mais plus volontiers vous souffrirez mon langage, plus vite disparaîtra le principe de votre mal. De même que le feu dépouille d'autant mieux l'or de ses scories qu'il le pénètre davantage, de même vous serez d'autant plus affranchis du péché d'impureté que ces paroles enfonceront davantage la crainte dans votre âme. Eprouvons-la donc ici-bas par cette flamme, à savoir, par la parole de la vérité, pour qu'elle ne soit pas obligée de subir l'épreuve du feu de l'enfer. Si notre âme quitte la terre, déjà purifiée, elle n'aura rien à redouter de ce feu : si elle quitte la terre, chargée de péchés, ce feu sera son partage. « Quelle a été l'œuvre de chacun de nous, le feu en ce jour le montrera, » dit saint Paul. I *Corinth.*, III, 13. Livrons-nous donc maintenant à une épreuve exempte de souffrance, pour n'avoir pas à passer par l'épreuve de la souffrance.

Quoi que vous disiez, observera-t-on, l'accomplissement de la loi demeure toujours difficile. — Que signifie cela? Est-ce que Dieu nous ordonnerait l'impossible? évidemment non. Alors taisez-vous, et n'accusez pas le Seigneur. Loin d'atténuer ainsi vos fautes, vous ajoutez à ces fautes une faute encore plus grave. C'est un usage chez beaucoup de pécheurs d'accuser leur propre Maître. Ecoutez plutôt : le serviteur à qui cinq talents avaient été confiés en apporta cinq autres; celui à qui deux talents avaient été confiés en apporta deux autres; celui à qui on n'en avait confié qu'un, s'approche à son tour, et n'ayant pas d'autre talent à montrer, il y supplée par une accusation. Que va-t-il dire? « Je savais que vous étiez sévère. » *Matth.*, XXV, 24. Serviteur impudent! Quoi! non content de pécher vous osez élever la voix contre votre Maître! « Vous moissonnez, poursuit-il, où vous n'avez pas semé, et vous enlevez ce que vous n'avez pas donné. » *Luc.*, XIX, 21. C'est ainsi que les hommes dont les jours sont vides de bonnes œuvres, mettent le comble à leurs iniquités en s'attaquant à Dieu même.

N'allez donc pas accuser votre Créateur : il ne vous a rien ordonné d'impossible. En desirez-vous une preuve? Combien de fidèles qui vont même au delà des commandements! or, si ces commandements enjoignaient l'impossible, personne n'aurait possédé assez d'énergie pour aller au delà. Nulle part le Seigneur n'a imposé la virginité, et néanmoins bien des chrétiens la conservent. Nulle part, il n'a défendu la possession des richesses, et néanmoins bien des chrétiens se dépouillent spontanément de leur fortune. Ce sont ces faits qui établissent invinciblement la facilité extrême des commandements auxquels

nous sommes soumis, car jamais on n'eût fait ce qu'ils n'imposent pas, s'ils n'étaient eux-mêmes d'une observance aisée. Dieu, disions-nous, n'a imposé nulle part la virginité. Imposer la virginité, c'eût été courber les hommes, même contre leur gré, sous le joug de cette loi : se borner au conseil, c'est au contraire laisser à l'auditeur le droit de disposer de sa propre volonté. De là ces paroles de saint Paul : « Touchant la virginité, je n'ai pas reçu de commandement du Seigneur, j'en donnerai seulement le conseil. » I *Corinth.,* VII, 25. Ce n'est donc pas un commandement, mais uniquement un conseil; on n'impose donc pas, mais simplement on exhorte. La différence est grande; car, dans le premier cas, on perd sa liberté; dans le second, on la possède tout entière. « Je ne commande pas, dit l'Apôtre, pour ne pas vous accabler; je vous offre mes exhortations et mes conseils, afin de vous attirer. » De son côté, le Christ n'a pas dit non plus : « Vous garderez tous la virginité. » S'il eût ordonné à tous ses disciples de garder la virginité, et s'il eût fait de cet article une loi et un commandement formels, celui qui aurait obéi à la loi n'aurait pas eu le même mérite, et celui qui s'en serait écarté se fût exposé aux rigueurs de la divine justice.

Dieu n'impose jamais l'impossible.

Voilà l'indulgence de notre législateur envers nous; voilà sa sollicitude pour notre salut. Ne pouvait-il pas à la rigueur nous imposer ce précepte et dire : « Ceux qui garderont la virginité seront honorés; ceux qui ne la garderont pas seront punis? » Mais il eût accablé notre faible nature, et il voulait la ménager. Il a laissé hors du stade la virginité, et il en a fait le sujet d'une plus noble émulation, afin qu'en la conservant fidèlement, nous témoignions de notre grandeur d'âme, et qu'en ne la conservant pas, nous eussions lieu de compter sur l'indulgence du Seigneur. Il n'a pas fait non plus de la pauvreté un précepte, et il ne s'est pas borné à dire : « Vendez ce que vous possédez; » mais il a ajouté : « Si vous voulez être parfait, allez et vendez ce que vous possédez. » *Matth.,* XIX, 21. Cela dépend de votre bon vouloir; vous êtes le maître de vos résolutions. Je ne vous oblige pas à le faire, je ne vous en impose pas le fardeau. De même que, si vous suivez mon conseil, je vous récompenserai magnifiquement; si vous ne le suivez pas, je me garderai de vous en punir. Les sacrifices auxquels un précepte nous astreint n'auront pas une récompense aussi brillante. Mais ceux auxquels on se résout dans la plénitude de sa liberté, nous préparent de splendides couronnes. C'est Paul lui-même qui nous l'assure. « Si j'annonce l'Evangile, dit-il, je n'ai pas lieu de m'en glorifier. » Pourquoi cela? « C'est pour moi une nécessité de le faire. Malheur à moi, si je ne prêchais pas l'Evangile! » I *Cor.*, IX, 17. Vous voyez par vous-mêmes que l'observation des lois civiles ne confère pas de droit à une récompense : les observer est une nécessité, car celui qui les viole s'expose aux supplices et aux châtiments. « Malheur à moi, si je ne prêchais pas l'Evangile! » Telle n'est plus la condition des œuvres qu'on embrasse de son propre mouvement. « D'où me viendra donc la récompense? poursuit l'Apôtre. Elle viendra de ce que, prêchant l'Evangile, je l'annoncerai gratuitement, sans user du droit que je pourrais invoquer. » I *Corinth.,* IX, 18. Dans le premier cas, il obéit à la loi, et c'est pour cela qu'il s'attend à une récompense de peu de valeur : dans le second, il suit l'impulsion de son cœur, et c'est pour cela qu'il compte sur une récompense abondante.

4. Le but de toutes ces réflexions est de montrer que la loi divine n'est point un insupportable fardeau, et que l'accomplissement n'en est ni pénible, ni surtout impossible. Montrons l'évidence de cette vérité en nous servant des paroles du Sauveur, que nous rappelions tout à l'heure. « Quiconque regarde une femme avec les yeux de la concupiscence, a déjà commis l'adultère en son cœur. » *Matth.,* V, 28. Prévoyant qu'on ne manquerait pas d'insister sur la difficulté de la loi, le Christ, au lieu de l'énoncer simplement et de la présenter isolée, la rapproche des anciennes, afin que ce rapprochement mette en lumière la facilité et le caractère aimable de la loi nouvelle. Un peu d'attention, et vous le comprendrez aisément. Le divin Maître ne s'est pas borné à tenir ce langage : « Quiconque regarde une femme avec les yeux de la concupiscence a déjà commis l'adultère en son



cœur. » Prêtez ici une oreille attentive : il avait évoqué d'abord le souvenir de l'ancienne loi. « Vous savez qu'il a été dit à vos pères : Vous ne commettrez pas d'adultère. Et moi je vous dis : Quiconque regarde une femme avec les yeux de la concupiscence a déjà commis un adultère en son cœur. » *Exod.*, XX, 14; *Matth.*, V, 28. Voyez-vous les deux lois : la loi ancienne et la loi nouvelle, la loi de Moïse et la loi du Christ, ou plutôt les deux lois successivement promulguées par le Fils de Dieu, puisque Moïse pour la première n'avait été que son ministre. Et comment appert-il que Jésus-Christ est l'auteur de la loi mosaïque ? Je n'invoque le témoignage ni de Jean, ni d'aucun apôtre. Etant ici aux prises avec les Juifs, je m'appuierai sur les Prophètes auxquels ils accordent leur foi, et je leur montrerai que l'ancienne et la nouvelle loi sont d'un seul législateur.

Que dit Jérémie à ce sujet ? « Je vous donnerai un testament nouveau. » *Jerem.*, XXXI, 31. Entendez-vous le nom du Nouveau Testament prononcé dans l'Ancien ? L'entendez-vous retentir avec éclat ce nom, à une distance aussi reculée ? « Je vous donnerai un testament nouveau. » Mais d'où savons-nous qu'il a donné autrefois un testament? C'est que ces paroles, « Je vous donnerai un testament nouveau, » il les fait suivre de celles-ci : « Non comme le testament que j'ai donné à vos pères. » *Ibid.*, 32. Soit : cependant la question n'est pas entièrement éclaircie ; il nous faut rassembler toutes les difficultés, les étendre, afin de dégager notre doctrine de tout ce qui serait capable de l'obscurcir, afin d'enlever à d'audacieux adversaires tout motif de résistance. « Je vous donnerai un testament nouveau, non comme le testament que j'ai donné à vos pères. » Le Seigneur donne un testament à Noé, après le déluge. Le souvenir de ce cataclysme aurait pu nous faire craindre, en voyant que la pluie ne cessait pas de tomber, une ruine générale. Pour nous affranchir de ces frayeurs, Dieu dit à Noé : « Je ferai une alliance avec toi et avec tout ce qui respire. » *Genes.*, IX, 9. A Abraham il donna le testament de la circoncision. Enfin, il donna par le ministère de Moïse le testament que tout le monde connaît. « Je vous donnerai un testament nouveau, non comme le testament que j'ai donné à vos pères. » Et de quels pères parlez-vous, saint Prophète? Noé est notre père; Abraham aussi est notre père : duquel des deux s'agit-il ? car si vous ne désignez pas les personnes, vous jetez la confusion dans nos esprits. En ce moment-ci faites bien attention. « Non comme le testament que j'ai donné à vos pères. » De crainte que vous ne croyiez qu'il parle du testament donné à Noé, ou du testament donné à Abraham, il ne perd pas de vue l'epoque à laquelle ces testaments ont été donnés. En effet, après ces paroles : « Je vous donnerai un testament nouveau, non comme le testament que j'ai donné à vos pères, » il précise le temps de ce dernier : « Au jour où je les ai menés par la main pour les conduire hors de la terre d'Egypte. » Quelle clarté résulte de la dénomination du temps ! Maintenant, un Juif lui-même n'oserait prétendre le contraire. Songez à l'époque désignée, et fixez la loi dont il s'agit. « Au jour où je les ai menés par la main et où je les ai conduits hors de la terre d'Egypte ? » Pour nous montrer sa tendresse paternelle, il ne les fit pas sortir de l'Egypte comme des esclaves ; c'est un père qui prend par la main son fils d'un sang noble et libre, et qui le rend à la liberté.

Serez-vous convaincus, après cela, de l'origine identique des deux testaments ? Puisque nous n'avons plus d'attaque sur ce point à redouter, je vais vous prouver la même vérité à l'aide du Nouveau Testament, et vous démontrer ainsi la parfaite harmonie de l'un et de l'autre. Je vous ai cité une prophétie orale, je vais vous entretenir d'une prophétie figurative ; mais, comme vous n'avez peut-être pas une idée claire de la prophétie orale et de la prophétie figurative, je vous expliquerai brièvement en quoi elles consistent. La prophétie figurative est celle qui se sert des choses pour annoncer l'avenir ; la prophétie orale est celle qui se sert de paroles. Ainsi la prophétie persuade les sages par des paroles, et frappe en même temps les ignorants par des images sensibles. Or, comme un grand prodige devait s'accomplir ; comme un Dieu devait se revêtir d'une chair ; que notre terre devait

être transformée en ciel, et notre nature élevée en dignité jusqu'à la nature des anges; comme d'ailleurs les biens à venir étaient des biens supérieurs à notre attente et à nos espérances; de peur que l'accomplissement soudain de ces merveilles inconnues ne jetât le trouble dans l'esprit de ceux qui en seraient les témoins ou en apprendraient la réalisation, le Seigneur les annonça dès longtemps en se servant de figures et de paroles, accoutumant ainsi nos yeux et nos oreilles à ce mystère, et préparant les voies de son avénement. Ce sont là précisément les deux espèces de prophéties dont nous vous parlions, la prophétie figurative et la prophétie orale, l'une qui se dit par des choses, et l'autre par des paroles. Voulez-vous un exemple de l'une et de l'autre de ces prophéties, touchant un même objet? « Il a été conduit au lieu du sacrifice, comme une brebis, et il a été comme un agneau devant celui qui le tond. » *Isa.*, LIII, 7. Voilà une prophétie orale. Abraham emmène Isaac, et apercevant un bélier retenu par ses cornes dans les buissons, il l'offre en sacrifice; voilà une prophétie figurative du sacrifice de notre salut.

5. Comme je le disais il n'y a qu'un instant, voulez-vous que je vous montre deux testaments figurés? Vous avez vu tout à l'heure la prophétie orale concernant le divin sacrifice : voyez maintenant les deux testaments représentés par les choses elles-mêmes. « Dites-moi, vous qui voulez vivre sous la loi, » écrivait l'Apôtre aux Galates. *Galat.*, IV, 21. « Vous qui voulez...; » expression d'une justesse remarquable, car ils n'étaient pas sous la loi. S'ils y eussent été, par cela même ils n'y eussent pas été. Ce langage vous semble sans doute énigmatique. Il s'explique : La loi envoyait au Christ ses sectateurs. Or, se détourner avec mépris du maître, c'était méconnaître également l'enseignement de l'inférieur. « Dites-moi, demande l'Apôtre, vous qui voulez être sous la loi, vous ne connaissez donc pas la loi? Abraham eut deux fils, l'un de l'esclave, l'autre de la femme libre. Or ces faits ont une signification allégorique. » Voyez-vous la prophétie par les faits? Qu'Abraham ait eu deux femmes, ce sont là des faits et non des paroles. Je vous entretiens de ces deux femmes, l'une libre et l'autre esclave, afin que, persuadés déjà par les paroles inspirées, de cette vérité que les deux testaments sont l'œuvre d'un seul et même législateur, vous appreniez la même vérité par les figures. Abraham eut donc deux femmes. Or les deux femmes représentent les deux testaments; et Abraham, l'unique législateur. Le rapprochement de la brebis réelle et de la brebis figurée dont nous parlions précédemment dénote une admirable harmonie entre les paroles et les faits : on peut en dire autant des deux testaments. Jérémie les a prédits par ses paroles; Abraham les a figurés par les circonstances de sa vie. De même que nous voyons ici un seul mari et deux épouses, nous voyons là un seul législateur et deux testaments.

Mais ne perdons pas de vue le sujet de ces développements et le dessein que nous nous sommes proposé. « Quiconque regarde une femme avec les yeux de la concupiscence a déjà commis l'adultère dans son cœur; » *Matth.*, v, 29; tel a été notre point de départ. Ce que nous nous proposons au milieu de ces digressions, c'est d'expliquer pourquoi le Sauveur rappelle aux Juifs la loi ancienne. « Vous savez qu'il a été dit à vos pères : Vous ne commettrez pas d'adultère. » Il ne se dissimulait pas que la difficulté de ce précepte provenait, non de la nature même des choses, mais de la nonchalance de ceux qui l'écoutaient. Combien de choses, aisées d'elles-mêmes, deviennent difficiles par notre lâcheté; et combien de choses, difficiles d'elles-mêmes, deviennent faciles et aisées, dès que nous les abordons avec résolution! les difficultés que nous rencontrons proviennent moins de la nature même des choses que du point de vue sous lequel nous les envisageons. En voici du reste la preuve : La douceur et une douceur infiniment agréable est la propriété naturelle du miel; pourtant il n'offre qu'amertume au goût des malades; ce qui provient évidemment, non de la nature du miel, mais de l'influence de la maladie. C'est ainsi que la loi nous paraît pesante, non à cause de ce qu'elle est en elle-même, mais à cause de notre lâcheté. Il ne m'en coûterait pas beaucoup de vous démontrer que l'accomplissement de cette loi n'offre pas de difficulté. Pour qu'elle en

offrit, il aurait fallu que le Sauveur tînt un autre langage. Voici le langage qu'il vous tient : « Fuyez la présence des femmes ; éloignez-vous de l'impureté. » Voici le langage qu'il aurait dû tenir dans l'autre hypothèse : « Recherchez la société des femmes, portez sur leur beauté des regards de curiosité ; et après cela, domptez vos passions. » Voilà ce qui eût été difficile. De dire : « Fuyez la fournaise, restez loin du feu, ne vous approchez pas de la flamme, et vous en éviterez les atteintes, » c'est exprimer la chose la plus simple : c'est l'œuvre même de la nature.

« Vous savez qu'il a été dit à vos pères : Vous ne commettrez pas d'adultère. » Pourquoi rappeler à notre souvenir une loi ancienne, au moment d'en promulguer une nouvelle ? Afin que vous appreniez de ce rapprochement qu'il n'y a pas d'opposition entre l'une et l'autre. Le rapprochement mettant en évidence le jugement à porter, allant au-devant de ceux qui lui reprochaient de promulguer une loi contraire à une autre loi, il leur dit : « Voilà ces deux lois en face l'une de l'autre, examinez-les et remarquez-en l'harmonie. » Indépendamment de cette fin, il se proposait de montrer la facilité et l'opportunité de la loi nouvelle. De là ces paroles : « Vous savez qu'il a été dit à vos pères : Vous ne commettrez pas d'adultère. » Il y a longtemps que vous êtes retenus par les pratiques de la loi ancienne. Semblable à un maître qui, désirant hâter les progrès d'un élève dont la paresse prétendrait ne pas sortir de l'enseignement élémentaire, lui parlerait en ces termes : Songez donc au temps que vous avez déjà employé à ces études ; le Christ rappelle aux Juifs l'époque éloignée où l'ancienne loi leur a été imposée, le temps qu'ils ont passé à la pratiquer, et, concluant de là que le moment est venu de passer à une loi plus parfaite, il leur représente la législation sous laquelle avaient vécu leurs ancêtres, en leur disant : « Vous savez qu'il a été dit à vos pères : Vous ne commettrez pas d'adultère. Voilà ce qui a été dit à vos pères : voici ce que je vous dis. » Si ce dernier langage eût été tenu aux premiers Hébreux, vous auriez raison de vous récrier, parce que la nature humaine était alors trop imparfaite. Maintenant qu'elle a grandi en perfection, le moment est venu de promulguer une loi plus parfaite. En conséquence, il part de cette loi ancienne, et, de crainte que la sublimité de sa philosophie ne décourage ou ne paralyse ses auditeurs, il s'écrie : « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 20. — Mais vous m'imposez plus de fatigues ? Pourquoi cela ? Est-ce que je possède une autre nature que mes ancêtres ? Est-ce que je ne suis pas un homme semblable à eux ? — Pour prévenir des questions de ce genre : Pourquoi ce surcroît de labeur ? pourquoi augmenter nos épreuves ? il y répond d'avance en faisant briller à nos regards le royaume des cieux. « C'est, dit-il, que j'apporte de plus belles récompenses. » Après avoir parlé des labeurs, des épreuves, d'une addition à la loi, il mentionne les récompenses nouvelles. « Je ne vous donnerai pas la Palestine, ni une autre contrée où couleraient le lait et le miel ; le ciel même, voilà ce que je vous promets. »

Ce n'est pas seulement la récompense qui sera plus remarquable, nos péchés et nos violations de la loi seront encore punis par de plus terribles supplices. Les hommes qui existèrent avant la loi auront à subir des châtiments moins sévères que les hommes qui ont péché sous la loi. « Tous ceux qui ont péché sans la loi, dit l'Apôtre, périront sans la loi ; — c'est-à-dire, ne seront pas accusés par la loi, mais la nature elle-même portera leur sentence au milieu des pensées qui les accuseront ou les défendront. » *Roman.*, II, 12, 15. De même, ceux qui pécheront sous la loi de grâce subiront des peines plus redoutables que les prévaricateurs de la loi mosaïque. La différence qu'il y aura entre les premiers et les derniers est exprimée par saint Paul en ces termes : « Celui qui viole la loi de Moïse est mis à mort sans miséricorde sur la déposition de deux ou de trois témoins. Combien plus terrible devra être le châtiment mérité par celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura profané le sang de l'alliance par lequel il a été sanctifié, et qui aura outragé l'esprit de grâce ! » *Hebr.*, x, 28, 29. C'est ainsi que sous la loi nouvelle, les châtiments seront plus grands, de même que la récompense.

Mais puisque j'ai rappelé à votre esprit les redoutables et célestes mystères, efforcez-vous, je vous en prie, je vous en conjure avec les plus vives instances, de rompre sans retour les liens du péché, pour vous approcher de cette table auguste. « Recherchez la paix avec tout le monde et la sainteté sans laquelle personne ne verra Dieu. » *Hebr.*, XII, 14. N'être pas digne de voir le Seigneur, c'est n'être pas digne de participer au corps du Seigneur. De là ces paroles de Paul : « Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'alors seulement il mange de ce pain et boive de ce calice. » I *Corinth.*, XI, 18. Il n'est pas question de découvrir la plaie, ni de transporter l'accusation sur un théâtre public, ni de produire des témoins de nos crimes. C'est dans le secret de la conscience, loin de tout regard, excepté le regard de Dieu qui voit tout, qu'il vous faut dresser un tribunal, rechercher vos fautes, parcourir votre vie entière, traduire à la barre de cette justice de la conscience les péchés dont vous vous reconnaissez coupables, réformer les défauts de votre conduite. Après avoir purifié votre âme de la sorte, vous pourrez venir à la table sainte et participer au divin sacrifice. Conservons ces avis dans nos cœurs : ne perdons pas de vue ce que nous avons entendu sur la torture et sur la peine épouvantable réservée aux personnes qui regardent le visage d'une femme avec des yeux où brillent l'impureté et la passion. Que la crainte de Dieu et la charité, encore plus que l'enfer, impressionnent nos cœurs; rendons à notre conscience la pureté la plus parfaite, et alors nous approcherons des saints mystères, non pour notre jugement et notre condamnation, mais pour le salut et le bien de nos âmes, et pour entretenir l'espérance durable de voir ce salut accompli, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, auquel la gloire et la puissance appartiennent dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SEPTIÈME HOMÉLIE.

De la pénitence et de la componction; que Dieu est prompt à nous secourir et lent à nous châtier; de l'admirable histoire de Rahab.

1. Dans tous ses écrits on voit le grand Apôtre parler une langue céleste et divine, et dérouler avec une rare profondeur de science le tissu des vérités évangéliques. Son enseignement n'est pas le fruit de ses propres pensées, mais il énonce tous ses dogmes avec l'accent d'une autorité souveraine. Or cette profondeur de science, il la manifeste principalement lorsqu'il entretient les pécheurs de la pénitence, sujet que je prétends traiter aujourd'hui devant vous. Il vous souvient sans doute, pour toucher en passant à ce que nous avons déjà dit; il vous souvient du langage que cet homme aussi généreux qu'admirable tenait aux Corinthiens : « Je crains qu'en arrivant je n'aie à pleurer sur ceux qui ont péché autrefois, et qui n'en ont pas fait pénitence. » II *Corinth.*, XII, 21. Cet incomparable docteur n'était qu'un homme par la nature, mais il était, par mission, ministre de Dieu; et voilà pourquoi il emploie en quelque manière une langue céleste, menaçant les pécheurs, comme si sa voix descendait des cieux, et assurant au repentir la miséricorde. Si je m'exprime de la sorte, ce n'est pas que j'attribue à la parole même de Paul cette vertu : je rapporte au contraire tout à la gloire de Dieu; ce que l'Apôtre reconnaissait d'ailleurs en ces termes : « Est-ce que vous voulez éprouver la puissance du Christ qui parle par ma bouche? » II *Corinth.*, XIII, 3.

Saint Paul offre donc aux pécheurs la bonté de Dieu pour remède, et la pénitence pour moyen de salut. Avec la lecture des paroles apostoliques concourt l'autorité du Sauveur, qui, dans l'évangile que vous venez d'entendre, nous offre généreusement la rémission de nos péchés. « Mon fils, disait-il au paralytique qu'il allait guérir, vos péchés vous sont remis. » *Marc.*, II, 5. Or la rémission des péchés est en même temps la source du salut et le prix de la pénitence. La

pénitence est donc le remède qui efface le péché; la pénitence est un don céleste qui, par son admirable vertu, et par l'intervention de la grâce, arrête le cours de la loi. Aussi, elle ne repousse pas l'impudique, elle ne chasse pas l'adultère, elle ne se détourne pas avec aversion de l'intempérant, elle ne hait pas l'idolâtre, elle ne rebute pas le calomniateur, elle ne poursuit pas le blasphémateur et l'orgueilleux; elle les change tous, elle est le creuset où ils se purifient de leurs souillures.

Il serait nécessaire de rechercher d'abord le dessein du Seigneur en ceci : nous le découvrirons, non en laissant à nos propres pensées le soin d'approfondir ce sujet, mais en invoquant le témoignage des divines Ecritures, et en exposant la vérité qu'elles nous attestent. Dieu, en agissant avec miséricorde, se propose un double dessein, de tout point favorable à notre salut. Il veut ainsi accorder le salut aux pécheurs repentants, et assurer le secours de sa bonté à ceux de leurs descendants qui doivent s'adonner à la vertu. Pour le dire en d'autres termes, si Dieu est miséricordieux, c'est afin que le pécheur se convertisse, et que la voie du salut ne soit pas fermée à sa postérité. Quand même le pécheur persisterait dans ses prévarications, le Seigneur épargne souvent la racine pour conserver les fruits; souvent encore il change la racine ainsi que je l'observais tout à l'heure. Que si le pécheur s'abandonne à toute espèce de mal, Dieu diffère dans sa bonté de le chasser, afin d'attendre le salut de ceux qui feront pénitence. Comment cela? Je vais vous le dire. Tharé, père d'Abraham, était adorateur des idoles : pourtant il ne porta pas la peine de son impiété. Ce ne fut pas sans raison. En effet, si Dieu eût coupé la racine, que seraient devenus les fruits de salut qui ont surgi? Quelle perversité plus grande que celle d'Esaü, qui nous fournit cependant une autre preuve de la miséricorde du Seigneur? Quelle impudence et quelle malice! N'était-il pas fornicateur et profane, comme le rappelle l'Apôtre? *Hebr.*, XII, 16. N'en voulait-il pas aux jours de son père et de sa mère? et n'a-t-il pas nourri des projets fratricides? N'était-il pas un objet d'abomination devant Dieu, selon ce mot de l'Ecriture : « J'ai donné à Jacob mon amour, mais Esaü n'a été pour moi qu'un objet de haine! » *Roman.*, IX, 13. S'il est impudique, fratricide, profane et odieux au Seigneur, pourquoi n'est-il pas effacé et retranché du nombre des vivants? pourquoi ne subit-il pas sur-le-champ le supplice qu'il a mérité? — Pourquoi? demandez-vous. — Il est beau d'en révéler la cause. Si Esaü eût été retranché du nombre des vivants, le monde eût été privé d'un admirable fruit de justice. Ecoutez quel est ce fruit : « Esaü engendra Raguel; Raguel engendra Zara; Zara engendra Job. » *Genes.*, XXXVI. Quelle fleur de patience eût été condamnée à ne pas éclore, si Dieu dans sa justice eût frappé la racine?

2. En toutes choses ayez présente à l'esprit cette considération. Si les Egyptiens ne sont pas punis de leurs intolérables blasphèmes, c'est en vue des églises qui fleurissent de nos jours dans ces contrées, en vue des monastères qui s'y élèvent, en vue des fidèles qui y mènent une vie angélique. D'après l'enseignement des jurisconsultes et d'après les lois romaines elles-mêmes, si une femme enceinte encourt par ses crimes la peine de mort, elle ne doit subir son châtiment qu'après avoir mis au monde le fruit de ses entrailles, mesure tout à fait digne d'éloges, car il n'est pas juste, et on l'a compris, que l'innocent périsse avec le coupable. Si les lois humaines ne touchent pas ceux qui n'ont pris aucune part au crime, à plus forte raison Dieu conservera-t-il le chef d'une postérité, pour assurer à ses rejetons le bienfait de la pénitence. Du reste, remarquez que les pécheurs eux-mêmes sont admis à profiter de ce bienfait, et qu'ils sont environnés des témoignages de la même charité. Si la justice eût devancé la pénitence, l'univers eût été détruit, il aurait péri tout entier. Si Dieu eût été prompt au châtiment, l'Eglise n'aurait pas possédé Paul, elle n'aurait point reçu dans son sein un si grand homme. Dieu pardonne à Paul blasphémateur pour nous le montrer pénitent. C'est la miséricorde divine qui transforme le persécuteur en apôtre; c'est la miséricorde divine qui transforme le loup en berger; c'est la miséricorde divine qui fit d'un publicain un évangéliste; c'est la miséricorde divine qui, tou-

chée de notre sort, nous a tous changés, nous a tous convertis. Lorsque vous verrez l'intempérant d'autrefois jeûner aujourd'hui; lorsque vous verrez le blasphémateur d'autrefois parler de Dieu avec respect; lorsque vous verrez celui dont la bouche était autrefois souillée par des chansons ignobles purifier son âme par les divins cantiques, admirez la miséricorde divine, tout en louant ce repentir, et prenez occasion de ce changement pour répéter les paroles du Prophète : « Ce changement est vraiment l'œuvre de la droite du Très-Haut. » *Psalm.* LXXVI, 11.

Dieu est bon envers tous les hommes; il l'est d'une manière particulière envers les pécheurs. Désirez-vous entendre quelque chose d'étrange, d'étrange, veux-je dire, eu égard à nos habitudes, mais de vrai, eu égard à la piété? prêtez-moi votre attention. Tandis que Dieu se montre partout sévère pour les justes, il n'a pour les pécheurs que de la douceur et de la clémence. Il les relève de leur chute, et les ranime par ces paroles : « Est-ce que celui qui est tombé ne se relèvera pas? est-ce que celui qui s'est détourné du droit chemin ne le retrouvera pas? » *Jerem.*, VIII, 4. « Pourquoi l'impudente fille de Juda a-t-elle montré pour moi une aversion effrontée? » *Ibid.*, 5. « Tournez-vous vers moi, et je me tournerai vers vous. » *Zach.*, I, 3. Ailleurs, son extrême bonté l'entraîne jusqu'à confirmer par un serment la promesse de sauver le pécheur repentant : « Aussi bien que je vis, dit le Seigneur, je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » *Ezech.*, XXXIII, 11. Puis s'adressant au juste : « Si un homme, après avoir accompli toute vérité et toute justice, retourne en arrière et se livre au péché, je ne me souviendrai plus de sa justice, et il mourra dans son péché. » *Ezech.*, XVIII, 24. Quelle rigueur envers le juste! Quelle indulgence envers le pécheur! Telle est la diversité, l'opposition que nous offre la conduite du Seigneur. Ce n'est pas qu'il subisse aucun changement; mais il règle ainsi les manifestations de sa bonté, afin de les rendre plus efficaces. En voici la raison : Effrayer le pécheur et surtout le pécheur obstiné, serait le priver de toute confiance et le plonger dans le désespoir. Flatter le juste serait émousser la vigueur de sa vertu, et par ces mêmes flatteries le disposer à se relâcher de son zèle. En conséquence, il prend pitié du pécheur, tandis qu'il inspire de la crainte au juste. « Le Seigneur est terrible pour tous ceux qui sont autour de lui, » *Psalm.* LXXXVIII, 8, lisons-nous dans un passage des Livrés sacrés; or nous voyons dans un autre que « le Seigneur est plein de douceur pour tous les hommes. » *Psalm.* CXLIV, 9. « Il est terrible pour tous ceux qui sont autour de lui. » De qui parle-t-il sinon des saints? « Ce Dieu qui est glorifié dans l'assemblée des saints, s'écrie David, est grand et terrible pour tous ceux qui sont autour de lui. » *Psalm.* LXXXVIII, 8. S'il nous voit tomber, il nous tend la main de la clémence; s'il nous voit debout, il nous pénètre de crainte, agissant dans les deux cas d'après les inspirations d'une justice et d'une sagesse souveraines, car la crainte est la sauvegarde du juste, et la clémence réveille le pécheur.

Voulez-vous un exemple de cette bonté si généreuse, et de cette sévérité qui nous est si avantageuse et si profitable, prêtez-moi une attention soutenue, afin de bien saisir cette vérité dans toute sa profondeur. Une femme pécheresse qui, à la connaissance de tous, s'était roulée dans la fange du vice et de l'iniquité, cette femme toute couverte de crimes, toute chargée d'œuvres mauvaises, altérée du salut que donne la pénitence, se glisse jusqu'au banquet des saints : je lui donne ce nom parce que le Saint des Saints assistait lui-même à ce repas. Le Sauveur se trouvait à table dans la maison de Simon le pharisien, lorsque cette femme pécheresse entra et se mit aussitôt à s'emparer des pieds de Jésus, à les arroser de ses larmes et à les essuyer de ses cheveux. Malgré le fardeau d'iniquité dont elle est accablée, ce bon Sauveur la relève en lui disant : « Ses péchés lui sont remis. » *Luc.*, VII, 47. — *Matth.*, XXVI, 6 et seq. Mon dessein n'est pas en ce moment d'approfondir cet épisode, mais de l'invoquer en témoignage. Remarquez donc cette générosité : « C'est pourquoi je vous le dis; beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. » Ainsi, la femme pécheresse s'en retourna avec le pardon de ses innombra-

bles péchés. Au contraire, Marie, sœur de Moïse, pour un légèr murmure est frappée de la lèpre. *Numer.*, XII, 10. Il est dit aux pécheurs : « Vos péchés seraient-ils aussi rouges que l'écarlate, ils deviendront aussi blancs que la neige. » *Isa.*, I, 18. De sorte que le Seigneur accorde à la pénitence la vertu de changer les ténèbres en lumière, et que d'une parole pleine de bonté il efface la multitude de nos fautes. Mais à celui qui marche dans la justice, il est dit : « Quiconque traitera son frère d'insensé, sera condamné au feu de l'enfer. » *Matth.*, V, 22. Quel châtiment pour une seule parole, quand d'autre part les plus grands pécheurs obtiennent tant d'indulgence !

3. Remarquez encore une chose non moins extraordinaire. Les péchés contractant de véritables dettes, Dieu remettra aux pécheurs la somme tout entière, et il en exigera des justes l'intérêt. Un serviteur qui lui devait plusieurs talents vient le trouver, et après avoir essayé de le toucher par ses regrets et par ses supplications, il lui dit : « Seigneur, usez de patience envers moi, et je vous paierai le tout. » *Matth.*, XVIII, 26. Ce maître humain et généreux ne voulut pas entendre parler de paiement; ému du langage de son serviteur, il lui remit toute sa dette. Mais s'il remet à celui qui lui devait dix mille talents la somme entière, il déclare qu'il réclamera aux justes l'intérêt de l'argent qu'il leur aura confié. « Pourquoi n'avez-vous pas remis mon argent entre les mains des changeurs? A mon retour, je l'eusse retiré avec ses intérêts.» *Luc.*, XIX, 23; *Matth.*, XXV, 27. Ne concluez pas de là que le Seigneur soit animé de sentiments peu favorables aux justes ; car rien n'est plus agréable qu'un juste à ses yeux. Comme je l'ai déjà observé, il veut en ceci rassurer le pécheur pour le ramener, effrayer le juste pour le préserver de toute chute. C'est à cause de cela qu'il pardonne à ses ennemis, malgré leur orgueil, des fautes sans nombre, et qu'il exige de ses amis le compte le plus rigoureux, dans le but de les éloigner de tout ce qui pourrait les détourner du sommet de la perfection. Ce qu'est un riche devant le monde, le juste l'est devant Dieu ; ce qu'est un pauvre devant le monde, le pécheur l'est devant Dieu. De même qu'il n'y a personne de plus pauvre que le pécheur, de même il n'y a personne de plus riche que le juste. De là ces paroles que Paul adresse aux fidèles qui vivent au sein de la piété et de la vertu : « Je rends grâces à Dieu de ce qu'il vous a comblé de richesses par sa parole et par sa science. » I *Corinth.*, I, 4, 5. De là ces paroles de Jérémie sur les impies : « Ils sont pauvres sans doute ; et c'est pourquoi ils n'ont pas écouté la voix du Seigneur. » *Jerem.*, V, 4. Il qualifie donc de pauvres les hommes éloignés de la piété. Voilà comment le Seigneur se montre compatissant envers les pécheurs comme envers des pauvres, et exigeant envers les justes comme envers des riches. Voilà comment il témoigne aux premiers en considération de leur indigence sa libéralité, tandis que, pour augmenter les trésors de leur vertu, il traite les justes avec une sévérité bienveillante.

Personne de plus pauvre que le pécheur; personne de plus riche que le juste.

La conduite qu'il tient vis-à-vis des justes et des pécheurs, il la tient pareillement vis-à-vis des riches et des pauvres de la terre. Comme nous le voyons encourager le pécheur par sa clémence, et épouvanter le juste par sa sévérité, nous le voyons agir de la même manière dans l'ordre des choses temporelles. Aux hommes qu'environne l'éclat des dignités, aux rois, aux princes, à tous ceux qui vivent dans l'opulence, il parle un langage plein de terreur : il donne la frayeur comme un frein à la puissance. « Et maintenant, ô rois, entendez ; instruisez-vous, arbitres de la terre. Servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement; » *Psalm.* II, 10, 11 ; car « il est le roi des rois et le dominateur des dominateurs. » I *Timoth.*, VI, 15. Là où le pouvoir exerce son empire, Dieu jette le souvenir imposant de sa propre royauté. Là où il n'y a que faiblesse et qu'obscurité, il fait briller la lumière consolante de sa charité. Là Dieu est le grand roi des rois, le dominateur des dominateurs. Ici l'Ecriture nous le montre voilant l'éclat de sa majesté : c'est le père des orphelins, le défenseur de la veuve, lui le roi des rois, le prince des princes, le Seigneur des seigneurs. *Psalm.* LXVII, 6. Voyez-vous cette miséricorde sans bornes ?

Voyez-vous cette frayeur, salutaire à la fois à la piété et à la puissance, qu'il sait inspirer? Ici il remarque dans la puissance une garantie de bien être; il y joint la crainte comme garantie de sécurité. Là il remarque la faiblesse couronnant les douleurs de l'orphelin, et la pauvreté couronnant les misères de la veuve, il vient les consoler par les bienfaits de sa bonté. « Je suis le père des orphelins. » D'un côté il déploie sa clémence, de l'autre il réprime les excès du pouvoir. Il prend le titre de père des orphelins et pour consoler les cœurs affligés, et pour ôter aux puissants la pensée de poursuivre de leurs vexations les orphelins et les veuves. Ceux-là étant privés de leurs parents, celles-ci de leur époux, les décrets de la bonté divine viennent réparer les coups de la fatale mort. A la veuve cette bonté donne le roi des saints pour défenseur; elle le donne à l'orphelin pour père. Prenez garde, ô hommes injustes, dit le Seigneur, en persécutant la veuve, vous provoquez le courroux du défenseur de la veuve; en tourmentant l'orphelin, vous tourmentez celui dont Dieu est le père. C'est moi qui suis le père de l'orphelin et le défenseur de la veuve. Qui serait à la fois assez impie et assez audacieux pour tourmenter les enfants d'un Dieu, pour susciter des persécutions à de pauvres veuves placées sous la protection du Seigneur?

C'est ainsi que ce grand Dieu vient en aide à la piété, et qu'il agit sur les uns par la clémence, sur les autres par la frayeur, conservant toujours l'unité de ses desseins, et les mettant en harmonie avec les divers sentiments des hommes. A nous maintenant d'user du remède salutaire de la pénitence, ou plutôt de recevoir de Dieu même la pénitence qui amènera la guérison de nos maux; car ce n'est pas nous qui la lui présentons, mais lui qui nous la présente. Avez-vous vu la rigueur qu'il a déployée sous la loi, la bonté qu'il nous montre sous la grâce de l'Evangile? Quoique je parle de la sévérité de la loi, je n'en accuse pas la justice : je me propose seulement de faire ressortir la douceur de la grâce évangélique. La loi frappait les prévaricateurs sans pitié : la grâce diffère, par une miséricorde admirable, leur châtiment, afin de les déterminer au repentir. Embrassons donc la pénitence, mes frères, cette pénitence qui assure notre salut, ce remède qui nous délivre de tous nos péchés. Je ne parle pas de la pénitence qui s'affiche publiquement, je parle de celle qui se traduit par des œuvres, et qui efface du cœur lui-même les souillures de l'impiété. « Levez-vous, purifiez-vous, arrachez l'iniquité de vos cœurs, et ôtez-la de devant mes yeux, » disait le Seigneur. *Isa.*, I, 16. Que signifie cette superfluité de langage? Ces mots, « arrachez l'iniquité de vos cœurs » ne suffisaient-ils pas pour tout expliquer, pourquoi cette addition, « ôtez-les de devant mes yeux? » c'est que les yeux de Dieu ne voient pas comme les yeux des hommes. « L'homme voit à la surface; Dieu voit le fond du cœur. I *Reg.*, XVI, 7. N'allez pas revêtir les dehors d'une fausse pénitence : c'est devant mes yeux, qui scrutent les choses les plus cachées, qu'il vous faut en produire les légitimes fruits.

4. Après nous être purifiés de nos péchés, ne cessons pas pour cela de les avoir présents à la pensée. Quoique Dieu dans sa clémence vous en accorde le pardon, vous, pour la sécurité de votre âme, ne les perdez jamais de vue. Le souvenir des fautes passées est une garantie contre les fautes futures; et celui qui pleure encore sur les faiblesses d'autrefois, n'en montrera désormais que plus de prudence. « Mon péché, disait David, est toujours devant moi. » *Psalm.* V, 5. Il avait le passé devant les yeux pour ne plus tomber à l'avenir. Du reste, le Seigneur réclame expressément ce soin de notre part; écoutez plutôt ses paroles : « Moi-même, disait-il, j'effacerai vos crimes, et je n'en conserverai plus le souvenir : pour vous, souvenez-vous-en, et entrons en jugement. Avouez de votre propre mouvement vos péchés, et vous serez justifié. » *Isa.*, XLIII, 25, 26. Dès que la pénitence apparaît, Dieu ne diffère plus. Vous avez avoué votre faute, vous êtes justifié : vous avez fait pénitence, vous avez obtenu miséricorde. Ce n'est pas le temps qui plaide en notre faveur, c'est par sa conduite que le pénitent efface ses péchés. Il arrivera quelquefois que, malgré la longueur du temps de la pénitence, on ne recouvrera pas le salut; tandis que, en quelques instants, celui qui aura fran-

chement avoué ses péchés, en recevra le pardon. Samuel employa beaucoup de temps à prier pour le salut de Saül : il passa plusieurs nuits sans sommeil afin d'implorer la grâce du coupable. Mais Dieu, sans égard pour la durée de ses supplications, qui n'étaient pas secondées par le repentir de Saül, dit à son prophète : « Jusques à quand pleureras-tu Saül? pour moi, je l'ai rejeté. » I *Reg.*, XVI, 1. Ces mots, « jusques à quand» indiquentla durée des prières de Samuel, et sa persévérance. Néanmoins Dieu n'exauça pas cette longue prière, parce que à l'intercession du juste ne se joignait pas la pénitence du pécheur. Le bienheureux David se soumit aux reproches que le saint prophète Nathan lui avait faits au sujet de son crime; menacé de la vengeance divine, il donna des signes manifestes d'une conversion véritable, et il s'écria : « J'ai péché contre le Seigneur, » II *Reg.*, XII, 13; et ce fut assez de ce seul instant, de cette seule parole prononcée du fond du cœur, pour obtenir un pardon complet au prince repentant. Aussitôt, en effet, la sentence fut modifiée, et Nathan lui dit : « Le Seigneur t'a pardonné ton péché. » Voilà bien Dieu, lent à punir et prompt à sauver. Songez d'ailleurs que ce Dieu tout clément, attend de longs jours encore avant d'appliquer le remède efficace. David devint prévaricateur. La femme séduite devient enceinte, sans que la faute soit suivie d'aucune remontrance. C'est seulement lorsque le fruit du crime est venu à la lumière que paraît le médecin réparateur du péché. Et pourquoi n'a-t-il pas repris sur-le-champ le prévaricateur? Parce qu'il sait que dans les commencements du péché, l'âme des pécheurs est aveuglée; il sait que leurs oreilles sont fermées lorsqu'ils sont plongés dans l'abîme du crime. Tant que le mal se développe il suspend l'application du remède : c'est longtemps après, que la leçon est donnée; et dans le même moment apparaissent le repentir et le pardon. « Le Seigneur t'a pardonné ton péché. » Que les voies du Seigneur, même quand il menace, sont surprenantes! Voyez-vous la promptitude de sa miséricorde?

Cette même conduite, il la suit en bien d'autres matières; et toujours il se montre lent à détruire, empressé d'accorder son secours. A nous autres hommes, par exemple, il nous faut beaucoup de temps pour élever nos édifices, beaucoup de temps pour bâtir une maison; mais, s'il nous faut beaucoup de temps pour édifier, il nous en faut peu pour détruire. Pour Dieu, c'est tout le contraire. Quand il édifie, il le fait rapidement; quand il détruit, il le fait avec lenteur. La promptitude à élever, la lenteur à détruire, caractérisent du reste parfaitement le Seigneur : la première convient à sa puissance, la seconde à sa bonté : il est prompt à cause de l'infinité de sa puissance, il est lent à cause de la grandeur de sa bonté. Ce qui confirme ces paroles, c'est la nature même des faits. En six jours Dieu créa le ciel, la terre, les chaînes de montagnes, les plaines, les vallées, les bois, les forêts, les plantes, les sources, les fleuves, le paradis, la variété de toutes ces choses visibles, la mer si vaste et si profonde, les îles, les terres qui bordent la mer, et celles de l'intérieur du continent. Tout ce monde visible si beau, Dieu l'a créé dans six jours. Les animaux privés de raison comme ceux qui en sont pourvus, comme cette profusion d'ornements que l'œil aperçoit, Dieu les a créés en six jours. Eh bien, ce Dieu qui produit avec tant de rapidité, quand il s'agit de détruire une simple ville, hésite et temporise, à cause de sa bonté. Il veut renverser Jéricho, et il dit aux enfants d'Israël : « Faites le tour de la ville pendant sept jours, et le septième jour ses remparts tomberont. » *Jos.*, VI, 3-5. Quoi! vous formez le monde entier en six jours; il vous faut sept jours pour détruire une ville ordinaire? Quel obstacle arrête donc votre puissance? Pourquoi ne pas accomplir sur-le-champ cette destruction? N'est-ce pas de vous que le Prophète parle en ces termes : « Si vous ouvrez les cieux, les montagnes seront saisies de frayeur à votre vue, et elles se liquéfieront comme la cire sous l'action du feu. » *Isa.*, LXIV, 1, 2. Est-ce que David, racontant les prodiges de votre puissance, ne s'écriait pas : « Nous ne craindrons pas alors même que la terre serait dans le trouble, et que les montagnes se précipiteraient dans le sein de la mer. » *Psalm.* XLV, 3. Il vous est aisé de transporter des montagnes et de les précipiter

dans la mer, et vous ne voulez pas briser soudain une ville qui vous résiste, et il vous faut attendre le septième jour? D'où vient cela? — Ce n'est pas la puissance qui me fait défaut; c'est ma bonté qui attend, nous répond-il. Je leur accorde sept jours, comme j'en accorderai plus tard trois à Ninive : peut-être qu'ils accueilleront la voix de la pénitence, et qu'ils seront sauvés. — Et quel est pour eux le héraut de la pénitence? Les ennemis environnent la ville de tous côtés; leur général en observe les remparts; la consternation et le tumulte agitent ces malheureux. Quel chemin préparé par vous les conduira à la pénitence? Leur avez-vous envoyé quelque prophète, quelque prédicateur de la bonne nouvelle? Y a-t-il dans leurs rangs quelqu'un capable de leur suggérer ce qu'ils doivent faire? — Oui, répond le Seigneur, ils ont parmi eux un maître capable de leur enseigner la pénitence, cette admirable Rahab, que j'ai déjà sauvée par la pénitence. — Elle appartenait à ce peuple incrédule, mais n'ayant embrassé ni ses sentiments, ni son incrédulité, elle ne porte pas la peine de sa faute.

5. Admirez ici cette étrange prédication de la pénitence. Celui qui dit dans la loi : « Vous ne commettrez pas d'adultère, vous ne commettrez pas de fornication, » *Exod.*, xx, 14, empruntant à sa miséricorde un autre langage, crie par la bouche du bienheureux Jésus : « Que Rahab la courtisane vive. » *Jos.*, VI, 17. Ce Jésus, fils de Navé, qui dit, « que Rahab la courtisane vive, » était l'image du Seigneur Jésus qui dit aussi : « Les courtisanes et les publicains vous précéderont dans le royaume des cieux. » *Matth.*, XXI, 31. Si Rahab doit vivre, pourquoi vit-elle en courtisane? et si Rahab est une courtisane, pourquoi cette faveur lui est-elle accordée? — Je désigne sa première condition, afin que vous soyez plus étonné du changement qui survient. — Et qu'a donc fait Rahab pour mériter d'être sauvée? Est-ce parce qu'elle a fait aux espions hébreux un bienveillant accueil? Mais une hôtesse en fait tout autant. — Non, ce ne sont pas seulement ses paroles qui lui ont assuré le salut; c'est principalement à sa foi et à ses bons sentiments envers Dieu qu'elle en est redevable. Pour juger de la grandeur de sa foi, écoutez le récit et le témoignage que la sainte Ecriture nous offre de son admirable conduite. Elle était dans l'antre de l'impureté, comme la pierre précieuse ensevelie dans la fange, comme l'or qu'on a jeté et qui gît dans la boue. Fleur de piété, dont les épines empêchaient l'épanouissement, son âme religieuse était captive dans ce lieu d'impiété. Prêtez-moi ici toute votre attention. Rahab reçut les espions; et ce Dieu qu'Israël avait trahi dans le désert, elle le confessa dans le séjour de la prostitution. Pourquoi parlé-je d'Israël dans le désert? La montagne était couverte d'une ténébreuse nuée; les trompettes, les éclairs et d'autres prodiges effrayants se succédaient les uns aux autres. Tout à coup Dieu fit entendre sa voix du milieu des flammes : « Ecoute, Israël : le Seigneur ton Dieu, le Seigneur est unique. Il n'y aura pas pour toi d'autres dieux. C'est moi qui le suis, et dans les hauteurs des cieux, et dans les abîmes de la terre; et, à part moi, il n'existe pas d'autre Dieu. » *Deuter.*, VI, 4; *Exod.*, XX, 4; *Deuter.*, IV, 39. Après avoir entendu ces paroles, Israël fit fondre une idole, et abandonna son Dieu : il méconnut son Seigneur, il repoussa son bienfaiteur, et il dit à Aaron : « Fais-nous des dieux. » *Exod.*, XXXII, 1. Pourquoi ces mots, « fais-nous, » s'il s'agit de dieux? Comment seraient-ils des dieux, s'ils sont façonnés? C'est ainsi que la malice, poussée jusqu'à l'aveuglement, se combat et se détruit elle-même. On façonne un veau d'or, et l'ingrat Israël de s'écrier : « Voilà tes dieux, ô Israël : ce sont eux qui t'ont fait sortir de la terre d'Egypte. » *Exod.*, XXXII, 4. Il ne voit pourtant qu'un veau d'or; il ne voit qu'une idole : à quoi bon alors cette exclamation : « Voilà tes dieux! » C'est qu'il prétendait non-seulement adorer l'objet présent à ses regards, mais encore professer la pluralité des dieux; il traduisait sa pensée plutôt que ce qu'il apercevait.

Mais reprenons le cours de nos idées. Ces vérités qu'Israël avait entendu proclamer au milieu des prodiges dont l'entretenait une loi merveilleuse, et que néanmoins il repoussa, Rahab les annonce au fond d'un lupanar. « Nous savons, disait-elle aux espions, les grandes choses que votre Dieu a accomplies sur les Egyptiens. »



Jos., II, 9. Les Hébreux s'écrient : « Voilà tes dieux, ô Israël ; ce sont eux qui t'ont fait sortir de la terre d'Égypte ; » *Exod.*, XXXII, 4 ; et une courtisane attribue ces prodiges, non à des idoles, mais au Dieu unique. « Nous savons les grandes choses que votre Dieu a accomplies sur les Egyptiens, au désert ; et en les apprenant, notre cœur s'est amolli, et il n'y a plus en nous de courage. — Nous savons les grandes choses que votre Dieu a accomplies. » Voyez comme elle se soumet par la foi aux paroles du législateur suprême. « Et je sais que votre Dieu est présent dans les hauteurs des cieux et dans les profondeurs de la terre ; et qu'à part lui il n'y a pas d'autre Dieu. » Rahab est bien l'image de l'Eglise abandonnée autrefois à l'impure domination des démons, et accueillant les envoyés du Christ, non des envoyés de Jésus, fils de Navé, mais les apôtres de Jésus, le Sauveur véritable. « Je sais que votre Dieu est présent dans les hauteurs des cieux et dans les profondeurs de la terre ; et qu'à part lui il n'y a pas d'autre Dieu. » Ces enseignements, les Juifs les reçurent et ils n'y furent pas fidèles : l'Eglise les reçut, et elle les conserva précieusemen .

Rahab, image de l'Eglise, mérite donc un juste tribut d'éloges. Aussi le grand Paul convaincu de la noblesse de sa foi, loin de la réputer infâme à cause de sa condition première, la juge digne d'admiration à cause de sa conversion toute divine, et la nomme en même temps que les autres saints. Après ces paroles, « c'est par la foi qu'Abel offrit son sacrifice ; » c'est par la foi qu'Abraham offrit aussi le sien ; c'est la foi qui décida Noé à construire l'arche ; c'est par la foi que Moïse accomplit tant de prodiges ; après avoir rappelé une foule d'autres saints personnages, il ajoute : « C'est à cause de sa foi que Rahab ne périt pas avec son peuple incrédule ; ayant reçu les espions hébreux, et les ayant renvoyés par un autre chemin. » *Hebr.*, XI, 4-31. Voyez avec quelle habileté elle déguisa sa bienveillance. Les satellites chargés de rechercher les espions, lui ayant demandé : « Est-ce que des hommes sont venus chez toi ? » elle leur répondit : « Oui, ils y sont venus. » *Jos.*, II, 3, 4. Elle établit d'abord la vérité pour préparer les voies à l'erreur. Jamais le mensonge n'est cru pour lui-même, mais à cause d'une vérité qu'on lui adjoint préalablement. En conséquence, les personnes qui veulent attirer créance à leurs mensonges, commencent par avancer des choses incontestables et reconnues pour telles par tout le monde ; ensuite seulement, elles insinuent les choses incertaines et fausses. « Est-ce que ces hommes sont venus chez toi ? — Oui, répondelle. » Si elle eût répondu négativement, elle n'eût pas provoqué les recherches des satellites. « Oui, ils sont venus, et ils se sont retirés par ce chemin ; poursuivez-les et vous ne tarderez pas à vous en emparer. » O mensonge admirable ! Que j'aime cette réponse qui, en induisant en erreur, au lieu de trahir les choses divines, portait la religion de cette femme à son comble !

Voilà donc Rahab méritant son salut par la pénitence ; voilà Rahab dont le nom est proclamé par la bouche même des saints. « Que Rahab la courtisane vive ! » crie Jésus, fils de Navé, dans le désert. « C'est à cause de sa foi, dit saint Paul, que Rahab la courtisane ne périt pas avec son peuple incrédule. » A plus forte raison, nous-mêmes, si nous embrassons la pénitence, obtiendrons-nous le salut. C'est maintenant le temps de la pénitence ; car nous avons beaucoup à redouter des fautes qui pèsent sur nous, si nous ne prévenons le châtiment par notre repentir. « Hâtons-nous de tout avouer en sa présence. » *Psalm.* XCIV, 2. Eteignons le bûcher qu'ont allumé nos péchés. Il n'est pas besoin d'y verser l'eau à flots ; il suffit de quelques larmes. L'incendie qui naît du péché, quoique immense, est éteint par un petit nombre de larmes qui, en même temps qu'elles éteignent les flammes de nos crimes, en dissipent l'odeur repoussante. Nous en avons un témoignage dans ces paroles du bienheureux David, qui montrent bien la vertu des larmes : « Toutes les nuits je laverai mon lit, et j'arroserai ma couche de mes larmes. » *Psalm.* VI, 7. S'il n'eût voulu parler que de l'abondance de ses larmes, il lui eût suffi de dire : « J'arroserai ma couche de mes larmes. » Pourquoi donc a-t-il dit auparavant, « je laverai mon lit? » afin de nous enseigner que les larmes effacent et expient à la fois nos péchés.

Le péché source de tous les maux.

6. La source de tous les maux, c'est le péché. C'est au péché que la douleur, c'est au péché que les discordes, c'est au péché que les guerres, que les maladies, et toutes les souffrances difficiles à calmer doivent leur origine. De même que les bons médecins ne se contentent pas d'étudier les maladies dans leur manifestation, et qu'ils en recherchent les causes, de même, pour montrer aux hommes que le péché était la source de tous les maux dont les hommes sont affligés, le Sauveur, divin médecin des âmes, dit au paralytique, qu'il voyait plus malade dans son âme que dans son corps : « Vous voilà maintenant guéri, allez et ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. » *Joan.*, v, 14. D'où il résulte que le péché avait été la cause de sa précédente infirmité. Telle est, en effet, la cause de tout châtiment, la cause de toute affliction, la cause de toute calamité. Ce qui m'étonne en ceci, est de voir ce Dieu qui, dès le commencement, avait soumis l'homme à la douleur à cause du péché, opposer ensuite sentence à sentence, condamnation à condamnation. Je m'explique : La douleur était devenue la peine du péché; et c'est par la douleur que le péché est effacé. Suivez bien ma pensée. Dans son courroux contre la femme, et en lui signifiant le châtiment qu'elle s'était attiré par sa désobéissance, le Seigneur lui dit : « Tu enfanteras tes enfants dans la douleur, » paroles qui établissent que la douleur est le fruit du péché. Mais, ô libéralité de notre Dieu ! ce qui était un châtiment devient une source de salut. Le péché avait produit la douleur : à son tour la douleur détruit le péché; et comme le ver dévore l'arbre sur lequel il est né, ainsi la douleur inspirée par la pénitence dévore le péché auquel elle doit son origine. Ce qui faisait dire à Paul : « La tristesse qui est selon Dieu a pour effet la pénitence, qui conduit sûrement au salut. » II *Corinth.*, VII, 10.

La tristesse est donc salutaire pour les âmes vraiment repentantes. De même, il sied à merveille aux pécheurs de pleurer sur leurs prévarications. « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » *Matth.*, v, 5. Pleurez sur votre péché, pour ne pas pleurer sur votre supplice; désarmez votre juge, avant de comparaître à son tribunal. Ignoreriez-vous donc que l'on n'attend pas l'instruction de la cause, lorsque l'on veut se rendre un juge favorable, mais qu'on fait agir auprès de lui avant ce moment, soit par ses amis, soit par ses protecteurs, soit de toute autre manière? En ce qui regarde le jugement de Dieu, n'espérez pas, quand l'heure en sera venue, de fléchir votre juge. C'est avant cette heure seulement que vous le préviendrez en votre faveur. Aussi David s'écriait-il : « Hâtons-nous d'avouer nos fautes en sa présence. » *Psalm.* XCIV, 2. L'habileté des rhéteurs ne séduit pas plus ce grand juge, que la puissance ne le touche : il n'a pas plus d'égards aux dignités, qu'il ne redoute la qualité des personnes. Il est inaccessible à la corruption, ses jugements sont d'une effrayante et d'une implacable justice. Supplions donc ici-bas ce juge suprême, et implorons sa clémence. Faisons appel, non en nous appuyant sur les richesses, mais de tout notre cœur, à sa miséricorde. Il est vrai, à parler plus exactement, que ce Dieu si bon se laisse fléchir par des richesses, non par des richesses versées dans ses mains, mais par des richesses versées dans les mains des pauvres. Donnez de vos biens à l'indigent, et vous apaiserez votre juge. C'est mon affection pour vous qui m'inspire ces observations. Séparée de l'aumône, en effet, la pénitence demeure sans vie et sans ailes : c'est à l'aumône de fournir les ailes sur lesquelles s'envole la pénitence. C'est l'aumône qui prêta ses ailes au repentir sincère du centurion Corneille. « Vos aumônes et vos prières, lui fut-il dit, sont montées jusqu'aux cieux ; » *Act.*, x, 4; en sorte que si la présence de l'aumône eût fait défaut, le repentir de ce saint homme ne serait pas monté jusqu'au Seigneur. Ainsi un libre cours est ouvert aujourd'hui à vos aumônes. Voyez de tous côtés ces captifs et ces pauvres; voyez ces indigents qui errent sur la place publique; entendez ces cris, ces larmes, ces gémissements. Quel marché admirable se présente devant vous! Or l'avantage de ce genre d'institution est de permettre d'acheter à bas prix et de vendre à chers deniers. N'est-ce pas là tout ce que s'y proposent tous les marchands? Est-ce qu'ils s'occupent de com-

merce pour autre chose que pour vendre à un prix élevé ce qui leur a coûté peu de chose, et d'emporter ainsi de gros bénéfices? C'est une occasion à peu près semblable que Dieu vous propose aujourd'hui. Achetez la justice à bas prix, pour la revendre plus tard à un prix élevé, si toutefois on peut donner le nom de vente à une restitution véritable. Ici la justice vous coûtera peu de chose, un petit morceau de pain, un vêtement sans valeur, un verre d'eau froide. « Celui qui donnera en breuvage un verre d'eau froide, celui-là, je vous le dis en vérité, ne perdra pas sa récompense, » disait celui de qui nous avons appris ce négoce spirituel. *Matth.*, x, 42. Eh quoi! un verre d'eau froide aura sa récompense, et des vêtements ou de l'argent distribués en aumônes en seraient privés! Evidemment ils en auront une encore plus considérable. A quel dessein cependant le Sauveur a-t-il parlé d'un verre d'eau froide? pour désigner l'aumône qui ne coûte pas de frais; car un verre d'eau froide n'exige que vous dépensiez ni de votre bois, ni de toute autre chose. Que si une aumône si peu coûteuse nous assure une si belle récompense, quelle récompense ce juste juge accordera-t-il à celui qui dispense en aumônes des habits nombreux, de l'argent, et une infinité d'autres biens? Profitez donc du prix si peu élevé auquel vous sont offerts ces mérites, pour les accepter de la munificence divine, pour les enlever, pour les acquérir. « Vous qui avez soif, venez à la source des eaux; vous qui n'avez pas d'argent, accourez et achetez. » *Isa.*, LV, 1. Tant que l'occasion nous le permet, achetons des aumônes; ou plutôt au moyen de l'aumône achetons le salut. Vous couvrez la nudité du Christ, quand vous couvrez la nudité du pauvre.

Ces choses, me direz-vous, nous les savons et les connaissons parfaitement. Nous en avons été instruits avant même que vous en parliez. Ce n'est pas vous qui le premier nous les avez apprises. Vous ne nous annoncez rien de nouveau, mais des vérités que nous avons souvent entendues de la bouche de maintes personnes ici présentes. — Je ne l'ignore pas non plus : vous avez été instruits à plusieurs reprises de ces vérités et d'autres semblables. Plût à Dieu que nous répondions à ces fréquents enseignements par quelques bonnes œuvres! « Celui qui a pitié du pauvre, prête à Dieu. » *Proverb.*, XIX, 17. Prêtons à Dieu nos aumônes, afin de jouir en retour de sa clémence. Quelle sagesse dans cette sentence : « Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu! » Elle ne dit pas : « Celui qui a pitié du pauvre donne à Dieu, » mais, « Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu. » C'est que l'Ecriture connaît notre avarice : il ne lui a pas échappé que notre cupidité insatiable convoite toujours des richesses qu'elle n'a pas, et cherche à les acquérir. En conséquence, au lieu de ces termes, « Celui qui a pitié du pauvre donne à Dieu, » ce qui eût indiqué un don pur et simple, elle se sert de ceux-ci : « Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu. » Si nous prêtons à Dieu, il s'ensuit que Dieu est notre débiteur. Or voulez-vous que Dieu soit votre débiteur, ou bien qu'il soit votre juge? Le débiteur a un certain respect pour son créancier, mais le juge ne ménage pas celui qu'il a lui-même comblé de ses bienfaits.

7. Examinons encore pourquoi le Seigneur a dit que quiconque donne au pauvre lui prête à lui-même. C'est d'abord, observions-nous, en considération de notre avidité qui n'est jamais satisfaite, et qui ne nous permet pas de prêter de l'argent sans une garantie de sécurité. Le prêteur exige ordinairement comme garantie, l'une de ces trois choses : ou une hypothèque, ou un gage suffisant, ou une caution. C'est seulement en présence de l'une de ces trois conditions, de la caution, du gage ou de l'hypothèque, qu'il livrera son argent. Or le Seigneur sachant bien que personne n'est disposé à prêter en dehors de ces conditions, que personne n'agira uniquement par bonté, et que le gain est le but commun de tous les hommes, comme d'ailleurs le pauvre ne saurait fournir aucune de ces conditions, ni d'hypothèque, puisqu'il n'a point de propriété, ni de gage, puisqu'il est dans le dénûment, ni de caution, personne ne se chargeant, à cause de son indigence, de répondre pour lui, à la vue du double danger auquel cet état de choses exposait et le pauvre et le riche, le pauvre par suite de sa misère, le riche par suite de son inhumanité, le Seigneur voulut être

lui-même le gage de celui-ci et la caution de celui-là. — Vous ne comptez pas sur le pauvre à cause de son infortune ; comptez sur moi, à cause de l'infinité de mes trésors. Ainsi il vit le pauvre, et il fut touché de miséricorde ; il vit le pauvre, et loin de le mépriser, il consentit à devenir pour lui le gage de sécurité, et à l'assister de sa charité sans bornes ; charité que David célèbre en ces termes : « Le Seigneur s'est tenu debout à la droite du pauvre. » *Psalm.* CVIII, 31.

« Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu. » Ne craignez rien, c'est à moi que vous prêtez.— Et que gagnerai-je de si considérable à vous prêter à vous-même? Quoique ce soit inique au suprême degré d'exiger que Dieu nous rende compte de ses desseins, je condescendrai, dit-il, à cette étrange demande, et je me servirai de ma bonté pour amollir ton inflexibilité. Examinons donc la question soulevée. Quand vous prêtez à autrui, quel profit en retirez-vous? Quel intérêt lui imposez-vous ? Vous ne lui imposerez même pas un pour cent, si vous recherchez la justice. Si vous obéissez à votre insatiable cupidité, vous n'en deviendrez que deux et trois fois plus coupable. Eh bien, je comble les désirs de votre avidité ; je vais au delà des bornes de votre avarice : l'infinité de vos exigences se perd dans l'abondance de mes richesses. Vous demandez la centième partie de la valeur prêtée, et moi je vous la rends au centuple. — Je le crois, Seigneur, vous regardez comme un prêt fait à votre personne l'aumône donnée au pauvre ; mais quand me la rendrez-vous ? Je demande à être fixé sur ce point afin de rendre ce pacte plus complet encore. Veuillez me déterminer le temps où vous remplirez l'obligation contractée, précisez le terme où votre dette sera éteinte. — Ce serait une demande inutile, car, « Dieu est fidèle en toutes ses paroles. » *Psalm.* CXLIV, 13. Néanmoins l'usage existant pour le débiteur sincère de fixer le temps et le jour où il se libérera, écoutez à quelle époque et en quel lieu s'acquittera de sa dette Celui à qui vous prêtez en la personne du pauvre. « Lorsque le Fils de l'homme sera sur le trône de sa gloire, il mettra les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche ; et il dira à ceux qui seront à sa droite (considérez avec quelle libéralité le débiteur traite son créancier, et combien il lui témoigne, en se libérant, de reconnaissance) : « Venez les bénis de mon Père ; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. » *Matth.*, XXV, 31 et seq. Et pourquoi cela? « Car, j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu, et vous m'avez couvert ; j'étais prisonnier, et vous êtes venus à moi ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais étranger, et vous m'avez accueilli. » Alors les hommes qui l'auront servi de cette manière, portant successivement les yeux sur leur propre dénûment et sur l'excellence de ce débiteur extraordinaire, lui diront : « Seigneur, quand donc vous avons-nous vu ayant faim, et vous avons-nous rassasié ? quand vous avons-nous vu ayant soif, et vous avons-nous désaltéré ? » N'est-ce pas vers vous que se tournent les regards de tous les êtres ; et n'est-ce pas vous qui leur donnez la nourriture à tous en abondance ? *Psalm.* CXLIV, 15. O prodige de bonté ! Il cache sa dignité pour faire éclater sa miséricorde. « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ! » O bonté admirable ! ô générosité sans bornes ! C'est celui qui donne à toute chair sa nourriture, qui ouvre ses mains et comble tout animal de bénédictions, c'est ce Dieu qui dit : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, » sans rien ôter à sa dignité, et en se constituant par charité la caution des pauvres. « J'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. » Qui parle de la sorte? Celui qui verse aux lacs, aux rivières, aux sources leurs eaux, celui qui s'écrie dans l'Evangile : « Quiconque croit en moi, selon le témoignage de l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, » *Joan.*, VII, 38 : celui qui a dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » *Joan.*, VII, 37. Il ajoute ensuite : « J'étais nu, et vous m'avez couvert. » Ainsi, nous avons couvert celui qui couvre les cieux de nuages, et qui donne à l'Eglise, à la terre entière leur vêtement. « Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous vous êtes revêtus du Christ. » *Galat.*, III, 27. « J'étais prisonnier. » Vous prisonnier, vous qui brisez les fers des captifs ! Ah ! expliquez-nous ce que vous

dites là, car votre dignité incomparable ne nous permet pas d'ajouter foi à vos paroles. Quand vous avons-nous vu réduit à cette détresse? Quand vous avons-nous traité de la sorte? « Quand vous avez fait ces choses à l'un de mes frères les plus petits, vous me les avez faites à moi-même. » *Matth.*, xxv, 40. Elle est donc vraie cette sentence : « Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu. » *Proverb.*, xix, 17.

Chose non moins remarquable, observez que le Sauveur n'a aucunement mentionné les actes qu'inspirent les autres vertus. Il pouvait dire cependant : « Venez, les bénis de mon Père; vous avez été chastes; vous avez conservé la virginité; vous avez mené une vie tout évangélique. » Il garde le silence sur ces vertus; quoique dignes d'éloges, elles ne viennent qu'après la charité. De même qu'il montre à ceux qui sont à sa droite le royaume qui leur est accordé en récompense à cause de leur charité envers le prochain, de même il déclare à ceux qui sont à sa gauche le châtiment qu'ils se sont attiré par leur inhumanité. « Allez, maudits, aux ténèbres extérieures qui ont été préparées pour le démon et pour ses anges. » *Matth.*, xxv, 41. Et pourquoi cette condamnation? Quel en est le motif? « J'avais faim, et vous ne m'avez pas donné à manger. » Il ne leur dit pas : « Vous vous êtes souillés d'impuretés, d'adultères, de larcins, de faux témoignages, de parjures. » Ce sont là sans doute des crimes manifestes, mais bien inférieurs en malice à l'insensibilité et à l'inhumanité. Pourquoi, Seigneur, ne mentionnez-vous pas les autres voies d'iniquité? C'est que mon jugement s'exerce, non contre le péché, mais contre l'inhumanité : il s'exerce, non contre les pécheurs, mais contre les pécheurs qui n'ont pas fait pénitence. C'est à cause de votre inhumanité que je vous condamne. Vous aviez un remède d'une efficacité infaillible, l'aumône, dont la vertu efface toutes les fautes; et ce remède salutaire, vous l'avez méprisé. C'est pourquoi j'exècre l'inhumanité comme la racine de tout mal et de toute impiété, et j'aime la charité, comme la racine de tout bien : tandis que je menace la première d'un feu éternel, j'assure à la seconde le royaume des cieux.

Elles sont belles, Seigneur, les récompenses que vous nous promettez; il est beau ce royaume divin que nous attendons. Il est terrible aussi l'enfer dont vous nous menacez. Celui-ci nous épouvante, celui-là nous attire : l'un nous pénètre d'une frayeur salutaire, l'autre d'amour pour la vertu. Dieu ne nous menace pas de l'enfer pour nous jeter dans l'enfer, mais pour nous en préserver. S'il n'eût tenu qu'à punir, il ne nous aurait pas donné, en nous avertissant, la pensée de nous dérober prudemment à ses menaces. Conséquemment, il nous montre le châtiment afin que nous en évitions l'expérience; il effraie par ses paroles afin de ne pas punir en réalité. Ne refusez donc pas à Dieu les témoignages de votre charité. De la sorte, comme je vous le disais précédemment, il deviendra pour vous votre débiteur ou votre juge. Le débiteur est plein de respect pour son créancier : il le craint en même temps qu'il le respecte. Dès que le créancier se présente à la porte du débiteur, ce dernier, s'il est pauvre, prend aussitôt la fuite; s'il est riche au contraire, il l'accueille avec confiance. Voici encore un caractère de la justice du souverain juge, que me suggère la considération des choses humaines. Si vous avez prêté à l'un de vos semblables dans la détresse, et qu'ensuite il recouvre une fortune prospère, qui lui permette de s'acquitter envers vous, il vous rendra ce qu'il vous doit dans le plus grand secret, pour ne pas avoir à rougir de sa condition passée; il vous exprime sa reconnaissance, mais la confusion de son indigence d'autrefois le portera à cacher le bienfait. Ce n'est pas ainsi qu'agit le Seigneur : il reçoit en secret, et il rend avec éclat ce qu'il a reçu. Lorsqu'il reçoit, c'est sous le voile discret de l'aumône; lorsqu'il rend, c'est à la face de toutes les créatures.

On me dira peut-être : Pourquoi, de même que le Seigneur m'a comblé, moi riche, de ses biens, n'a-t-il pas enrichi de même le pauvre? — A la vérité il lui était facile de donner au pauvre aussi bien qu'à vous; mais il n'a pas voulu que votre opulence fût condamnée à la stérilité, et que l'indigence du pauvre demeurât sans récompense. A vous, riche, votre Dieu fournit l'occasion de vous enrichir encore par l'aumône, et d'user

de votre fortune selon la justice. « Il a répandu ses biens, il les a donnés aux pauvres; sa justice vivra dans les siècles des siècles. » *Psalm.* CXI, 9. C'est de cette manière que le riche amasse par l'aumône des trésors éternels. Regardez à son tour le pauvre : il n'a pas de biens pour accomplir cette espèce de justice; il a sa pauvreté, et dans sa pauvreté la patience qui lui méritera une récompense éternelle; car « La patience des pauvres ne sera pas plongée pour jamais dans l'oubli. » *Psalm.* IX, 19. Puisse-t-il en être ainsi par le Christ Notre-Seigneur, à qui la gloire appartient dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HUITIÈME HOMÉLIE.

1. Hier, je ne me trouvais pas au milieu de vous, mais c'était bien à contre-cœur et par nécessité. Je suis resté loin de vous par le corps, mais non par la pensée; je suis resté loin de vous par la chair, mais non par l'affection et le sentiment. Autant qu'il était en moi, je vous embrassais tous étroitement, et je vous portais tous dans mon âme. Malgré la maladie passagère qui nous a affligé, nous n'en avons été que plus empressé de jouir de votre présence; et c'est pourquoi, bien que le mal n'eût pas encore disparu, nous sommes accouru auprès de votre charité. Les malades en convalescence recherchent d'ordinaire le fréquent emploi des bains. Pour moi je me suis senti pressé de revoir vos visages chéris, et de satisfaire le louable désir que vous avez de la parole sainte, océan dont la profondeur est exempte d'amertume, mer dont les flots ne connaissent pas les tempêtes. Je suis venu voir votre champ purgé de toute herbe mauvaise. Et quel port comparerait-on à l'église? Quel paradis approchera de votre assemblée? Il n'y a point ici de serpent séducteur, mais le Christ qui nous initie à ses mystères. On n'y verra pas Eve et sa faiblesse fatale, mais l'église nous protégeant contre toute chute. Il n'y a point de feuilles d'arbres, mais des fruits spirituels; vous n'y rencontrerez pas de haie d'épines, mais une vigne féconde. Si j'y trouve des épines, je les change aussitôt en olives; car en ces lieux la pauvreté de la nature n'est point un obstacle; la libre volonté y exerce un souverain empire. Si j'y rencontre un loup, je le change en brebis : je ne touche pas à la nature, mais je modifie la volonté. C'est pourquoi il ne se trompera pas celui qui appellera l'église une arche d'une excellence particulière. L'arche recevait les animaux dans ses flancs pour les y conserver tels quels : l'église les reçoit et les transforme. Dans l'arche, l'autour y était entré autour, il en sortait autour; le loup y était entré loup, loup il en sortait. Mais dans l'église, l'autour qui y est entré, en sort changé en colombe; le loup qui y est entré, en sort changé en brebis; le serpent qui y est entré, en sort changé en agneau; non qu'ils se dépouillent de leur nature, mais ils se dépouillent de leur perversité. Telle est aussi la raison pour laquelle je vous entretiens si souvent de la pénitence. Importune et redoutable au pécheur, la pénitence remédie à nos prévarications, détruit nos iniquités, ouvre la source des larmes et nous rend Dieu propice. Elle est une armure qui nous défend des coups du démon, une épée qui lui tranche la tête, l'espérance du salut, le fléau du désespoir. C'est elle qui nous ouvre le ciel, qui nous introduit dans le paradis, qui triomphe de l'esprit du mal et qui nous inspire la juste confiance que nous en viendrons à bout. Voilà pourquoi ce sujet revient si souvent dans ma bouche. Etes-vous pécheur? ne perdez pas courage; c'est un remède que je ne cesserai jamais de vous appliquer, parce que je sais combien une confiance soutenue est puissante contre le démon. Si vous êtes environné de péchés, ne cédez point à l'abattement; je vous le répéterai sans cesse. Commettez-vous tous les jours le péché, faites tous les jours pénitence. Suivons à l'égard de nous-mêmes la règle qu'on suit à l'égard des vieux édifices. Lorsqu'ils renferment des parties d'une solidité plus que douteuse, on reconstruit à neuf ces parties, et on s'applique à surveiller le tout avec la plus grande attention. De même, vous sentez-vous ébranlé par le péché, renouvelez-vous par la pénitence.

Mais est-il bien possible d'arriver au salut par la pénitence? — Oui, cela est possible. — Quoi!



j'ai employé ma vie entière à offenser Dieu, et si je fais pénitence, je serai sauvé? — Oui, vous serez sauvé. — Comment cela peut-il se faire? — Par la bonté du Seigneur envers les hommes. Croiriez-vous par hasard que votre pénitence soit l'unique motif de ma confiance? Est-ce que votre pénitence est capable d'effacer tant de péchés? Si vous n'aviez d'autre sujet d'espérer que votre pénitence, vous trembleriez avec raison; mais puisque la clémence divine se joint à votre repentir, ayez confiance. La clémence de Dieu ne connaît pas de bornes, et le langage ne saurait exprimer la grandeur de sa bonté. Tandis que votre malice a sa mesure, le remède propre à la guérir n'en a pas. Votre perversité, si grande qu'elle soit, n'est après tout que de la perversité humaine. Or la bonté divine est infinie. Croyez donc qu'elle surpassera votre perversité. Une étincelle tombe dans l'océan, pensez-vous qu'elle puisse y rester et briller? Eh bien, ce qu'est une étincelle comparée à l'océan, nous représente ce qu'est la perversité de l'homme comparée à la bonté de Dieu. Il y a même plus : quelque grand que vous le supposiez, l'océan a néanmoins ses limites; la bonté de Dieu n'en a pas. Loin de moi la pensée de favoriser votre nonchalance par un tel langage; ranimer votre zèle est l'unique but que je me propose.

Je vous ai souvent exhortés à ne point monter au théâtre; vous avez entendu mes conseils, mais vous ne les avez pas suivis. Vous êtes allés au théâtre, laissant entièrement de côté mes observations. Ne rougissez donc pas de venir ici de nouveau et d'écouter ce que j'ai à vous dire. — Je vous ai déjà entendu, répondez-vous, et je n'ai pas tenu compte de vos observations; comment reparaîtrai-je dans l'assemblée? — Ainsi, vous ne l'ignorez pas, vous n'avez pas tenu compte de mes observations; ainsi, vous êtes saisi de confusion; ainsi, vous rougissez; ainsi, vous rongez un frein que personne ne vous impose; ainsi, mes paroles sont profondément gravées dans votre pensée, et mes enseignements, en mon absence, travaillent à votre salut. Vous n'avez pas observé mes avis, et vous vous condamnez vous-même? quoique vous ne les ayez pas observés et que vous vous borniez à dire : Je ne les ai pas observés, j'estime que vous l'avez fait à moitié; car celui qui se condamne lui-même de n'avoir pas suivi telle ligne de conduite n'est pas éloigné de la suivre. Avez-vous des regards à vous reprocher? êtes-vous tombé dans les pièges d'une courtisane? avez-vous commis le mal? êtes-vous allé au théâtre? Si, à ces souvenirs, la confusion vous gagne, approchez. A la confusion joignez-vous la douleur? Invoquez le Seigneur, votre résurrection est complète. Malheur à moi, dites-vous, j'ai ouï les conseils qu'on me donnait, et je n'en ai pas profité? Comment après paraître de nouveau dans l'église? Comment aller écouter de nouveau la parole divine? — Hâtez-vous de venir, puisque vous avez faibli, vous écouterez encore ces mêmes avis et vous y serez ensuite fidèle. Si le remède que vous aura administré le médecin demeure sans effet, croyez-vous qu'il ne vous l'administrera pas encore le jour suivant? Un bûcheron se propose de couper un chêne; il saisit sa hache et frappe la racine : si l'arbre ne tombe pas au premier coup, est-ce qu'il n'en donnera pas un second? est-ce qu'il n'en donnera pas un troisième et un quatrième? est-ce qu'il n'y reviendra pas dix fois, s'il le faut? Faites-en autant de votre côté. Votre chêne à vous, c'est la courtisane, ombre stérile, dont les fruits servent de pâture à de stupides animaux. Depuis longtemps ses racines poussent dans votre âme; elle a roulé autour de votre conscience les diverses couches de son bois. Or ma parole, voilà ma hache. Vous l'avez entendue une fois. Comment suffirait-il d'un seul coup pour couper des racines qui s'enfoncent si avant dans votre âme? Vous faudrait-il l'entendre deux fois, trois fois, cent fois, dix mille fois même, vous ne devriez pas être étonné si, au bout de ce temps seulement, vous retranchiez un principe aussi mauvais et aussi fort qu'une habitude criminelle. Les Juifs avaient la manne, et ils réclamaient les oignons d'Egypte : « Notre sort était heureux en Egypte, » disaient-ils, *Num.*, XI, 18, tant c'est une chose déplorable et honteuse qu'une mauvaise habitude! Ce n'est pas principalement parce que vous aurez passé dix jours, vingt jours, trente jours sans faiblesse, que je

Ce n'est q l'un aprè l'autre qu'o déracine l vices.

vous aimerai, que je vous féliciterai, que je vous comblerai de caresses; il suffira que vous ne vous livriez pas au découragement, que vous rougissiez de confusion et que vous vous condamniez vous-mêmes.

2. Je vous ai parlé aussi de la charité : vous avez entendu cette doctrine, vous vous êtes retirés, et vous vous êtes livrés à la rapine; vous n'avez pas conformé votre conduite à nos enseignements.— Que la confusion ne vous empêche pas de paraître dans l'église. Ayez honte de votre faute: n'ayez pas honte de vous en repentir. Remarquez bien en quoi consiste l'œuvre du démon. Ce sont deux choses différentes que le péché et la pénitence. Le péché, c'est la blessure; la pénitence, c'est le remède. La différence qui existe entre les blessures du corps et les remèdes destinés à les guérir existe pour l'âme entre le péché et la pénitence. Que si le péché doit avoir la honte pour compagne, la pénitence doit être accompagnée de la confiance. Prêtez-moi, je vous en prie, une oreille attentive, de peur que ne saisissant pas l'ordre des idées, vous n'en retiriez aucun fruit. La blessure et le remède, voilà donc le péché et la pénitence. La blessure c'est le péché; la pénitence est le remède. A la blessure il appartient de produire la corruption; au remède, de la faire disparaître. De même, au péché s'attache la corruption, le sarcasme et l'opprobre; à la pénitence se joignent la confiance, la liberté et la guérison du péché. Remarquez-le bien. La honte est la conséquence de la faute; la confiance est la conséquence de la pénitence. Vous avez saisi sans doute ma pensée. Or cet ordre, Satan l'a interverti, et il a fait de la confiance l'apanage du péché, et de la honte l'apanage de la pénitence.— Je n'abandonnerai cette question, dussé-je être conduit jusqu'au soir, qu'après l'avoir résolue. Il faut que je remplisse ma promesse : me désister est chose impossible. — Telle est la nature de la blessure et du remède, que la première a pour effet la corruption, et que le second a pour effet de la faire disparaître. Est-ce que la corruption proviendrait du remède; la guérison, de la blessure? L'un et l'autre n'ont-ils pas leur marche tracée, et ne leur est-il pas impossible de remplir les fonctions l'un de l'autre? Assurément oui. Cela posé, abordons l'âme chargée de péchés. L'apanage du péché, c'est l'opprobre, c'est la honte, c'est l'ignominie : l'apanage de la pénitence, c'est la confiance, c'est la sobriété, c'est la justice. « Avouez le premier vos iniquités, et vous serez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. « Le juste commence toujours par s'accuser lui-même. » *Prov.*, XVIII, 17. Comme il n'échappait pas à Satan que le péché est accompagné d'un sentiment de honte capable de ramener le pécheur, et la pénitence d'un sentiment de confiance capable d'entraîner le pénitent, il renverse cet ordre, et fait de la honte la compagne de la pénitence, et de la confiance la compagne du péché. Comment cela? je vais vous le dire.

Un homme est saisi d'une passion violente pour une courtisane : le voilà qui marche comme un captif à la suite de cette courtisane; il entre chez elle, et sans honte, sans confusion aucune, il satisfait sa passion, il se livre au péché. Je le répète ; il n'éprouve aucune honte, aucune confusion. Le péché commis, il sort, et quand il veut en faire pénitence, alors il rougit. Malheureux! vous ne rougissiez pas quand vous assouvissiez votre passion honteuse; et quand vous recourez à la pénitence, vous rougissez! — Il a honte, dites-vous. Pourquoi n'en éprouvait-il pas au moment de son crime? Il accomplit son mauvais dessein sans éprouver de confusion, et une parole le fait rougir! N'est-ce pas l'œuvre manifeste du démon? Au moment du péché, il ne lui permet pas la confusion la plus légère; mais il permet que le public le connaisse : c'est qu'il comprend que si la honte le saisit, il évitera le péché. Au moment de la pénitence, au contraire, il le remplit de confusion : c'est qu'il comprend que cette confusion l'éloignera de la pénitence. En sorte qu'il aboutit à un double résultat : il éloigne de la pénitence et il conduit au péché. — Pourquoi donc cette honte? Quand vous vous plongiez dans l'impureté, vous ne rougissiez pas; et quand vous approchez du remède, vous êtes couvert de confusion; vous rougissez lorsque vous vous affranchissez du péché! C'est en commettant votre faute qu'il vous fallait rougir, que vous auriez dû éprouver cette confusion. Quand

vous deveniez pécheur, vous ne rougissiez pas; et quand vous devenez juste, vous rougissez!

« Avouez le premier vos iniquités, et vous serez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. Le Seigneur ne dit pas : Et vous serez puni; mais, « vous serez justifié. » Et quoi! n'était-ce pas assez de ne pas le punir, et fallait-il encore le justifier? — Assurément. — Suivez bien mon discours. — Je veux encore le justifier. — Où en trouver un exemple? — Dans le larron; il lui suffit de parler ainsi à son compagnon : « Tu ne crains donc pas Dieu? Pour nous, c'est à bon droit que nous souffrons, et nous subissons le châtiment que nos méfaits ont mérité. » *Luc.*, XXIII, 40, 41. Et le Sauveur lui dit : « Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis. » *Ibid.*, 43. D'où il résulte, que non-seulement il l'exempta de toute peine et de tout supplice, mais de plus qu'il l'introduisit justifié dans le paradis. Voyez-vous ce larron justifié par le simple aveu de ses crimes? Elle est bien grande la bonté du Seigneur. Il n'épargne pas son Fils pour épargner un serviteur : il livre son Fils unique, pour racheter des esclaves ingrats; il fait du sang de son Fils le prix de leur délivrance. O bonté de mon Dieu! — N'allez pas me dire encore : J'ai beaucoup péché; comment pourrai-je être sauvé? — Ce que vous ne sauriez faire, votre Dieu le fera; et il est assez puissant pour effacer toutes vos prévarications. Comprenez-moi bien : il effacera de telle manière vos prévarications qu'il n'en restera même pas vestige. Vainement vous chercheriez cela dans la guérison des maux corporels. Quelques soins et quelques remèdes qu'un médecin emploie, alors même qu'il guérira la blessure, il n'empêchera pas, en la guérissant, que la cicatrice ne demeure, et n'atteste par la difformité qu'elle donnera, je le suppose, au visage, le fait de la blessure elle-même. Il a beau recourir à tous les moyens pour effacer une pareille cicatrice, la faiblesse de la nature s'y oppose, aussi bien que l'impuissance de son art et l'inefficacité de ses ressources. Pour Dieu, il efface si complétement le péché qu'il n'en subsiste plus de trace. En extirpant le mal, il restitue à l'âme sa beauté primitive; tout en la préservant des châtiments, il lui donne sa justice, et rend celui qui a commis le péché l'égal de celui qui ne l'a pas commis. La faute disparaît; il n'en reste plus rien, et elle est comme si elle n'avait jamais existé; elle est complétement détruite. Point de cicatrice, point d'indice, point de trace, point de vestige.

3. Et quelle en est la preuve? car je ne dois rien avancer sans preuves à l'appui; et il me faut, au lieu d'exposer simplement une idée, la démontrer par les Ecritures, afin de lui assurer une certitude inébranlable. Je vais donc amener au milieu de vous des hommes, formant un peuple entier, couverts de blessures et d'ulcères où règnent déjà la corruption et la pourriture; des hommes qui ne sont en un mot qu'une plaie, et qui néanmoins seront si bien guéris qu'il ne leur restera de ces blessures ni cicatrice ni le plus léger vestige. Je le répète; vous ne remarquerez pas seulement en eux une, deux, trois, ou quatre blessures, mais vous ne verrez pas autre chose depuis les pieds jusqu'à la tête. Prêtez une attention soutenue à ces paroles, car elles nous concernent tous également, et elles sont également utiles à notre salut. Les remèdes que je prépare l'emportent de beaucoup sur les remèdes des hommes de l'art; et les monarques eux-mêmes ne pourraient les procurer. Que peut à la rigueur un prince? délivrer de la prison, mais non arracher à l'enfer; donner de l'argent avec générosité, mais non sauver une âme. Mais si je vous remets entre les mains de la pénitence, vous connaîtrez son pouvoir; vous saurez que le péché ne prévaudra jamais contre elle, et qu'il n'y a point de prévarication à laquelle ne s'étendra pas sa vertu. Je vous citerai donc, non pas un homme, non pas deux hommes, non pas trois hommes, mais des milliers d'hommes dévorés d'ulcères et de plaies, chargés de péchés, qui en ont été si complétement guéris par la pénitence, qu'ils n'en conservent même plus de trace. Mais je vous en prie, écoutez attentivement mon discours : ne vous bornez pas à l'écouter; gravez-en dans votre mémoire les points principaux, afin d'instruire les absents et d'augmenter la ferveur des fidèles qui sont privés du bénéfice de ces enseignements.

Qu'il s'avance donc ce prophète qui contempla les séraphins, qui entendit la mystérieuse har-

monie des anges, ce prophète qui a prononcé tant d'oracles touchant le Christ. Demandons à Isaïe ce qu'il se propose de nous dire : « Vision qu'eut Isaïe sur Juda et sur Jérusalem. » *Isa.*, I, 1. Racontez-nous votre vision, grand prophète. « Cieux, écoutez, terre, prêtez l'oreille; car le Seigneur a parlé. » — Mais vous ne tenez pas le langage que vous avez annoncé. Qu'avez-vous annoncé? — Vous commencez en ces termes : « Vision sur Juda et sur Jérusalem; » et, abandonnant Juda et Jérusalem, vous vous adressez au ciel, et vous abaissez vos paroles jusqu'à la terre elle-même. Pourquoi, laissant de côté les hommes raisonnables, interpeller des éléments dépourvus de raison? — C'est que ces hommes ornés de la raison se sont ravalés au-dessous des créatures qui en sont privées. Lorsque Moïse conduisait les Hébreux vers la terre promise, prévoyant ce qui devait arriver et le mépris qu'ils feraient plus tard de ses paroles, il s'écria lui aussi : « Ciel, écoutez; que la terre soit attentive aux paroles de ma bouche. » *Deuter.*, XXXII, 1. Je prends le ciel et la terre à témoin que si, une fois entrés dans la terre de promission, vous abandonnez le Seigneur votre Dieu, vous serez dispersés parmi toutes les nations. — Isaïe parait : la menace de Moïse allait recevoir son accomplissement. Dans l'impuissance de s'adresser à Moïse et aux Hébreux qui l'avaient entendu, puisqu'ils n'étaient plus de ce monde, il s'adresse à ces mêmes éléments que le législateur des Juifs avait invoqués en témoignage. Vous avez violé vos promesses, ô Juifs; vous avez abandonné votre Dieu. Comment t'invoquerai-je, ô Moïse? tu es mort, et tu as terminé ta carrière. Invoquerai-je Aaron? lui aussi a été livré au trépas. — Tu ne peux invoquer les hommes; alors invoque les éléments. Et moi aussi, pendant ma vie, je n'invoquai ni Aaron, ni tel ou tel homme, parce qu'ils devaient tous mourir; ce sont des éléments au-dessus de la mort, c'est la terre et le ciel que j'appelai en témoignage.

« Cieux, écoutez; terre, prêtez l'oreille, » s'écrie donc Isaïe : c'est vous que Moïse m'ordonne d'invoquer aujourd'hui. Indépendamment de cette raison, il les invoquait encore parce qu'il avait affaire aux Juifs. « Cieux, écoutez; » car vous leur avez donné la manne : « Terre, prêtez l'oreille; » car vous leur avez donné des cailles en abondance. « Ecoutez, cieux, écoutez. » C'est vous qui avez laissé tomber la manne; c'est vous qui leur avez fourni une nourriture au-dessus de la nature; c'est vous dont la hauteur s'est transformée en une aire opulente. « Terre, prêtez l'oreille. » Vous étiez en bas, et vous leur avez dressé une table improvisée. La nature restait dans son repos; mais la grâce agissait, les bœufs n'accomplissaient pas de tâche, et la moisson était prête. Il n'était besoin ni des soins des cuisiniers, ni d'ordres exprès; véritable source sacrée, la manne suppléait à tout cela : la nature oubliait sa propre faiblesse. Comment se fait-il que les vêtements des Hébreux ne soient pas tombés en lambeaux? Comment leurs chaussures n'ont-elles pas été dévorées de vétusté? C'est que tous les éléments étaient à leur service. « Cieux, écoutez; terre, prêtez l'oreille. » Après ces avertissements, après ces bienfaits, le Seigneur n'en a pas moins été offensé. A qui m'adresserai-je? à vous? — Mais personne ne veut m'entendre. Voilà que je suis venu, et il n'y avait point d'homme : j'ai élevé la voix, et il n'y avait personne pour m'écouter. Je m'adresserai donc aux créatures privées de raison, puisque les créatures raisonnables se sont abaissées jusqu'à elles. — C'est pour le même motif qu'un autre prophète voyant la conduite insensée du roi, une idole adorée, Dieu outragé, tous les assistants immobiles de stupeur, s'écria : « Ecoute-moi, autel, écoute-moi. » III *Reg.*, XIII, 2. Quoi! vous adressez la parole à une pierre? Oui, car le prince est plus dépourvu de sens qu'une pierre. « Ecoute-moi, autel, écoute-moi : voici ce que dit le Seigneur. » Et en même temps l'autel se brisa; la pierre entendit l'homme de Dieu; la pierre se brisa et renversa le sacrifice. Et cependant le roi ne l'avait pas entendu. Il étendit la main pour saisir le prophète; et aussitôt que fait le Seigneur? il roidit cette main. Considérez la conduite et la bonté du Maître en même temps que la malice du serviteur. Pourquoi la main de celui-ci n'avait-elle pas été séchée dès le commencement? afin que le spectacle



de l'autel brisé le ramenât à des sentiments meilleurs. — Si la pierre n'eût pas éclaté, je t'aurais épargné. Puisque, malgré ce prodige, tu ne reconnais pas ta faute, ma colère va s'appesantir sur toi. Il étendit la main pour saisir le prophète, et la main sécha. Le monument était dressé. Des gardes nombreux, des capitaines, des secours de tout genre étaient à la disposition du monarque; mais rien de tout cela ne put guérir sa main. Elle demeurait immobile, publiant ainsi la défaite honteuse de l'impiété et le triomphe de la piété, la folie du prince et la bonté de Dieu envers les hommes : rien ne put rendre à cette main sa flexibilité première.

4. Comme en passant d'une idée à une autre il serait facile d'oublier le sujet qui nous occupe, remplissons sans plus de retard la promesse que nous avons faite. Que vous avons-nous promis? Nous vous avons promis de vous montrer qu'un homme a beau être couvert de blessures, s'il embrasse la pénitence et la pratique des bonnes œuvres, Dieu le guérira de telle manière qu'il ne lui restera ni cicatrice, ni indice, ni trace de ses fautes passées. Voilà ma promesse; voilà ce que je vais m'efforcer de démontrer. « Cieux, écoutez; terre, prêtez l'oreille; car le Seigneur a parlé. » Poursuivez; qu'a dit le Seigneur? « J'ai nourri des enfants, je les ai élevés; et ils m'ont méprisé. Le bœuf connaît son maître; » ils sont donc moins raisonnables que les animaux sans raison; « l'âne connaît son étable; » ils sont donc plus stupides que les animaux les plus stupides. « Mais Israël m'a méconnu, et son peuple ne m'a pas compris. Malheur à la nation pécheresse! » *Isa.,* I, 1-4. Eh quoi! n'y aurait-il plus d'espérance de salut? Pour quel motif dites-vous « malheur! » — Parce que je ne trouve plus de remède. — Pour quel motif encore, cette parole, « malheur? » — Parce que j'ai usé de toutes les ressources et que l'ulcère subsiste toujours. C'est pour cela que je me suis retiré. Que pourrai-je faire de plus? Je ne me consumerai pas à poursuivre cette guérison. — « Malheur! » On dirait une femme en pleurs qui se lamente; et en effet, elle ne gémit pas sans motifs. Appliquez-vous, je vous en conjure, à ce que je vais dire. Pourquoi s'écrie-t-il : « Malheur! » Quelque chose de semblable se présente dans les maladies corporelles. Lorsque le médecin perd toute espérance de sauver le patient, il verse des larmes; à ses larmes, les gens de la maison, les proches joignent leurs propres larmes et leurs lamentations. Larmes et lamentations inutiles. Un homme à son dernier moment, les pleurs du monde entier ne le rappelleront pas à la vie. Les pleurs en pareil cas sont le signe du deuil, et non du retour de la santé. Il n'en est pas de même pour l'âme : pleurez, et souvent vous rendrez à la vie celui qui était mort par son âme. Pourquoi cela? C'est que nulle puissance humaine ne saurait ranimer un cadavre, tandis qu'il suffit souvent d'une sage réprimande pour arracher une âme à la mort. Un impudique frappe vos regards : pleurez, et plus d'une fois vous le tirerez de son sommeil. C'est pour cela que Paul ne se bornait pas à des lettres et à des exhortations, il ajoutait encore aux avertissements adressés à chacun des fidèles, ses gémissements et ses larmes.

— Je comprends vos avis; mais à quoi bon pleurer? — Afin que mes pleurs suppléent, si besoin est, à l'insuffisance de mes paroles. C'est le même sentiment qui mouille les yeux du Prophète. A la vue de Jérusalem menacée de ruine, le divin Maître s'écriait : « Jérusalem, toi qui massacres les prophètes, et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi. » *Matth.,* XXIII, 37. C'est à une ville déjà tombée qu'il s'adresse, et ses paroles sont celles d'un homme navré de douleur. Le Prophète de son côté s'écrie : « Malheur à la nation pécheresse, à ce peuple chargé de péchés. » Dans ce corps, point de parties saines. Voyez-vous l'état affreux où ils sont réduits? « Malheur à cette race impure, à ce peuple couvert de crimes. » Pourquoi ces gémissements, ô homme de Dieu? « Vous avez abandonné le Seigneur; vous avez allumé la colère du saint d'Israël. Où encore vous frapper? » De quel fléau vous affligerai-je? De la peste, de la famine? Tous les châtiments ont été employés, et votre malice n'a pas été pour cela dissipée. « Vous ne cessez d'ajouter à vos prévarications. Toutes les têtes sont en travail; tous les cœurs sont dans la tristesse. Point de plaie, point de cicatrice. »

Isa., I, 5, 6. Voici un langage nouveau. Vous disiez tout à l'heure : « Race impure, enfants d'iniquité, vous avez abandonné le Seigneur, vous avez allumé la colère du saint d'Israël. Malheur à la nation pécheresse ! » Vous ne faites que gémir, vous lamenter, vous plaindre, énumérer des blessures, et vous dites ensuite : « Point de plaie, point de cicatrice. » Un instant cependant. Il y a blessure, lorsque le reste du corps étant sain, une de ses parties ne remplit pas ses fonctions ordinaires. Mais ici le Prophète nous représente le corps tout entier comme ne formant qu'une seule blessure. « Point de blessure, point de cicatrice, point de plaie tuméfiée; » des pieds à la tête impossible de mettre un appareil, d'y verser de l'huile, ou d'y appliquer des remèdes. « Votre terre est déserte, vos cités sont la proie des flammes; des étrangers dévorent votre patrie. » *Isa.,* I, 7. Quoique je vous aie frappés de toutes ces manières, vous n'avez pas changé de conduite. J'ai usé de toutes les ressources de l'art, et le malade est toujours dans les bras de la mort. « Venez, écoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome et de Gomorrhe. Que me fait la multitude de vos victimes? » *Ibid.,* 10. Que signifie ceci? Est-ce qu'il parle aux Sodomites? Non, c'est aux Juifs qu'il s'adresse : ils en imitaient les mœurs, ils en reçoivent le nom. « Venez, écoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome et de Gomorrhe. Que me fait la multitude de vos victimes? dit le Seigneur. Je suis rassasié de vos holocaustes de béliers, je ne veux plus de la graisse des agneaux. Si vous m'offrez la fleur de la farine de froment, c'est en vain. L'odeur de l'encens est en abomination devant moi. Mon âme abhorre vos néoménies et vos sabbats. Vos jeûnes et vos solennités me sont insupportables. Lorsque vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai mes yeux de vous. » *Ibid.,* 10-15. Où trouver un semblable courroux? Le Prophète invoque le ciel; il gémit, il se lamente, il verse des larmes, il s'écrie : « Point de plaie, point de cicatrice. »

Dieu est irrité, il ne veut plus ni de sacrifices, ni de néoménies, ni de sabbats, ni de fleur de farine, ni de prières, ni de supplications. Voyez-vous l'ulcère; voyez-vous ce mal intolérable qui dévore non plus une, deux ou dix personnes, mais une nation entière? Qu'entendrons-nous après? « Lavez-vous, purifiez-vous. » *Ibid.,* 16. Y a-t-il des péchés dont il faille désespérer? Ce même Dieu qui a dit : « Je ne vous écoute plus, » dit aussi : « Purifiez-vous. » A quoi bon ce double langage? Il est également utile dans les deux cas : dans le premier, pour effrayer; dans le second, pour attirer. Mais, Seigneur, si vous ne les écoutez plus, il ne leur restera aucune espérance de salut; et s'il en est ainsi, pourquoi ajouter : « Lavez-vous? » C'est que le Seigneur a pour ses enfants la tendresse d'un père; c'est que seul il est bon, et que les entrailles d'un père s'émeuvent moins facilement que ses propres entrailles. Pour que vous n'ignoriez pas sa qualité de père, il parle à ses enfants en ces termes : « Que ferai-je donc, Juda? » Est-ce que vous ne sauriez pas ce que vous devez faire? — Certainement, je le sais; mais je ne veux pas l'exécuter. La grandeur du crime m'y pousserait; la grandeur de ma bonté me retient. Que vous ferai-je donc? Vous pardonnerai-je? Mais votre indifférence n'en deviendra que pire. Vous accablerai-je de mon indignation? Mais ma clémence ne le souffrirait pas. Que vous faire? Vous traiterai-je comme Sodome, et vous détruirai-je comme Gomorrhe? Mon cœur est bouleversé! — Au-dessus des passions, Dieu imite l'homme dans ses passions, et surtout la mère dans son amour si tendre. « Mon cœur est bouleversé. » Ainsi une femme dirait au sujet de son enfant : Mon cœur est bouleversé par l'amour maternel. Ce n'est pas encore assez de cette expression, en voici de plus fortes : « Je suis troublé dans mon repentir. » *Ose.,* XI, 8. Dieu serait-il vraiment accessible au trouble? Non certes. La Divinité ne connaît rien de semblable; mais elle imite par là notre façon de parler. « Mon cœur est bouleversé. — Lavez-vous, purifiez-vous. »

Que vous avais-je promis? De vous prouver que des pécheurs plongés dans mille crimes, infectés de mille plaies, pourvu qu'ils fassent pénitence, seront guéris par le Seigneur, de telle sorte qu'il ne restera de leurs péchés ni cicatrice ni vestige. « Lavez-vous, purifiez-vous; ôtez de

vos âmes vos iniquités; apprenez à faire le bien.» Et quel bien nous ordonnez-vous? « Protéger l'orphelin, et défendre la veuve. » Ce ne sont pas des commandements bien difficiles; la nature elle-même nous porte à les observer; car la femme nous inspire de la pitié. «Venez ensuite, et discourons ensemble. » *Isa.,* I, 16-18. Faites quelque chose de votre côté, nous dit en ce passage le Seigneur, et moi j'y ajouterai le reste. Rendez-moi une petite partie, et je vous donne le tout. « Venez. » Où aller? A moi qui vous ai dit : « Je ne vous écoute plus, » afin qu'effrayé par cette menace, vous apaisiez ma colère. Venez à celui qui ne vous écoute plus, afin qu'il vous écoute. — Et que ferez vous? — Je ne laisserai en vous ni trace, ni indice, ni cicatrice. « Venez, et discourons ensemble, » dit le Seigneur. Il ajoute : « Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, je les rendrai blancs comme la neige. » *Isa.,* I, 18. Où voyez-vous une cicatrice? Y a-t-il une seule ride que n'auront pas effacée les teintes de cette pureté nouvelle? « Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, je les rendrai blancs comme la neige. » Où chercherez-vous une nuance différente, où trouverez-vous une tache, et comment cela se fait-il?— Est-ce que l'on vous avait promis autre chose? C'est la bouche du Seigneur qui vient de parler. Vous venez de voir, avec la grandeur des promesses divines, l'excellence de celui qui les accomplit. A Dieu toutes choses sont possibles, car il lui est aisé de tirer la pureté d'un amas de souillures. *Job.,* XIV, 4. Prêtons l'oreille à ses enseignements, et, après avoir usé du remède de la pénitence, rendons-lui la gloire qui lui est due : à lui, en effet, la gloire et la puissance appartiennent dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

NEUVIÈME HOMÉLIE.

Sur la pénitence; de ceux qui n'avaient point assisté aux précédentes assemblées; de la table sacrée et du jugement.

De même qu'il ne sert de rien aux semeurs de répandre le grain le long du chemin, de même il ne nous servira de rien de porter le nom de chrétiens, si nos œuvres ne sont pas en harmonie avec le titre dont nous sommes honorés. Si vous le permettez, je vous donnerai à l'appui de cette assertion un témoignage digne de confiance, celui de Jacques, frère du Seigneur. «Sans les œuvres, dit-il, la foi est morte. » *Jacob.,* II, 17. Donc en toutes choses le concours des œuvres est indispensable. Là où il fait défaut le titre de chrétien ne saurait nous être d'aucune utilité. Et n'en soyez pas étonnés. Quel honneur, je vous le demande, un soldat retirera-t-il du service militaire, s'il se montre indigne de porter les armes, et s'il ne se bat pas pour le prince dont il reçoit la solde? Sans doute, chose effrayante à avouer, il vaudrait mieux pour lui n'avoir jamais embrassé la carrière militaire, que de ne pas y soutenir l'honneur de son roi. Comment éviterait-il son châtiment celui qui ne combat pas en faveur du prince par lequel il est nourri? Mais à quoi bon parler du service d'un prince? Plût à Dieu que nous nous occupassions sérieusement de nos âmes!

Comment, objecterez-vous, me serait-il possible de me sauver dans les affaires et dans le monde où il me faut vivre? — Que dites-vous, ô homme! Il ne m'en coûtera pas beaucoup de vous prouver que ce n'est point le lieu qui nous sauve, mais notre conduite et notre volonté. Adam était dans le paradis comme dans un port, et il y fit naufrage : Loth était dans Sodome, véritable mer des tempêtes, et il se sauva. *Genes.,* III et XIX. Job, sur son fumier, n'en fut pas moins justifié; *Job.,* III; Saül environné de trésors perdit avec son royaume terrestre le royaume des cieux. I *Reg.,* XVIII. Ce n'est point une raison suffisante, de dire qu'il vous est impossible de faire votre salut à cause du monde, et des affaires où vous êtes engagé. Les difficultés que vous éprouvez, d'où naissent-elles? De ce que vous n'êtes pas assidu, soit à vos prières, soit à nos assemblées publiques. Voyez les hommes qui s'efforcent d'obtenir quelque dignité d'un roi de la terre; quelle constance dans leurs assiduités! comme ils pressent les gens en faveur d'user envers eux de leur protection, afin de n'être pas déçus dans les espérances qu'ils ont formées!

Ces reproches, je les dirige contre les fidèles



qui négligent d'assister à ces réunions divines: contre les fidèles qui, à l'heure où s'accomplissent les effrayants mystères de la table sainte, perdent leur temps à de vains propos, à des conversations oiseuses. A quoi pensez-vous donc, ô homme? Quand le prêtre vous disait : « Elevez vos esprits et vos cœurs, » ne le lui avez-vous pas promis, et n'avez-vous pas répondu : « Nous les tenons élevés vers le Seigneur ? » N'êtes-vous pas confus, ne rougissez-vous pas d'être convaincu en ce moment de mensonge? O prodige incompréhensible ! La table mystique est dressée, l'Agneau de Dieu s'immole pour vous, le prêtre est pour vous dans une sorte d'angoisse; la flamme spirituelle jaillit de la table sacrée, les chérubins sont là présents, les séraphins déploient leur vol, les esprits se couvrent la face de leurs ailes, toutes les puissances incorporelles, à l'exemple du prêtre, intercèdent pour vous; le feu divin descend des cieux ; le sang coule pour votre salut du flanc très-pur de l'Agneau et remplit la coupe : et vous n'êtes pas confus, et vous ne rougissez pas d'être convaincu en ce même moment de mensonge ! Parmi les cent soixante-huit heures dont se compose la semaine, le Seigneur ne s'en est réservé qu'une seule; et vous l'employez à des œuvres mondaines, à des propos plaisants, à des entretiens inutiles! Quelle sera votre confiance en vous approchant des saints mystères? Oserez-vous bien vous en approcher avec votre conscience souillée? Si vos mains étaient impures, auriez-vous assez de hardiesse pour toucher le bord du vêtement d'un roi de la terre? Ah! ne voyez pas ici du pain et ne regardez pas cette coupe comme remplie d'un vin ordinaire. Ces aliments n'ont pas le sort des autres aliments. Loin de vous de semblables pensées. Soumise à l'action du feu, la cire ne perd rien de sa substance, elle n'en dépouille aucune partie. Il en est de même des saints mystères, soumis à l'action de notre corps. C'est pourquoi, en vous approchant de la table sainte, ne vous imaginez pas que vous allez recevoir le corps d'un Dieu de la main d'un homme : représentez-vous ce feu qu'Isaïe vit manié par les séraphins eux-mêmes, *Isa.*, VI, et recevez le corps divin avec un égal respect. Approchez en quelque sorte vos lèvres de ce côté céleste et pur, et prenez-y votre part de ce sang de salut.

Paroles tirées de la liturgie.

Dans l'Eucharistie il n'y a plus ni pain ni vin, mais le corps et le sang de Jésus-Christ.

En conséquence, mes frères, ne demeurons pas éloignés de l'église, et quand nous y viendrons, ne nous y livrons pas à la dissipation. Tenons-nous-y avec crainte et tremblement, les yeux vers la terre, l'âme dans le ciel, gémissant en silence, et le cœur plein d'allégresse. Avez-vous remarqué la coutume des hommes qui se trouvent en présence d'un roi de ce monde, sujet à la mort et à la corruption, aussi bien que vous? immobiles, ils ne prononcent pas une parole, ils ne bougent pas, ils ne portent pas de côté et d'autre leurs regards; leur maintien sérieux exprime une crainte humble et respectueuse. Que cet exemple, ô homme! vous instruise : c'est ainsi que je vous exhorte à vous tenir devant Dieu. Réglez vos dispositions comme si vous alliez comparaître devant un monarque de la terre, quoiqu'il faille être animé d'une frayeur beaucoup plus profonde pour comparaître devant le monarque du ciel. Ce sont là des avis que je ne cesserai de vous répéter jusqu'à ce que votre conduite ne laisse plus rien à désirer. Lors donc que nous entrerons dans l'église, pénétrons-nous des dispositions convenables : bannissons de nos âmes tout ressentiment, et ne nous condamnons pas nous-mêmes, en récitant cette prière : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » *Matth.*, VI, 12. C'est une terrible parole que celle-là; et la prononcer, c'est dire hautement au Seigneur : Seigneur, j'ai pardonné, pardonnez-moi; j'ai délié, déliez-moi; j'ai été miséricordieux, soyez miséricordieux. Mais si j'ai retenu, retenez; si je n'ai pas remis au prochain ses fautes, ne me remettez pas les miennes. La mesure dont je me suis servi, employez-la à me juger moi-même.

Que toutes ces considérations, que le souvenir du jour redoutable de la vengeance, du feu et des supplices effrayants dont nous sommes menacés, nous déterminent à quitter désormais la voie où nous nous sommes égarés. Il viendra une heure où le théâtre de ce monde s'évanouira. Alors le temps du combat sera passé pour toujours. Après la carrière de la vie présente il ne

sera plus possible d'amasser des richesses ; ce théâtre évanoui, il ne sera plus possible de mériter des couronnes. Maintenant c'est le temps de la pénitence : alors ce sera le temps du jugement. Maintenant c'est le temps de la lutte : alors ce sera le temps du triomphe. Maintenant c'est le temps du travail ; alors ce sera celui du repos. Maintenant c'est le temps des épreuves ; alors ce sera celui de la récompense. Nous avons vécu par la chair, vivons à l'avenir par l'esprit : nous avons vécu dans les plaisirs, vivons dans la pratique des vertus : nous avons vécu dans la négligence, vivons dans le repentir. « De quoi s'enorgueillissent la cendre et la poussière ? » *Eccli.*, x, 9. Pourquoi cette enflure, ô homme ? pourquoi ce vain sentiment de vous-même ? qu'espérez-vous de la gloire et des biens de ce monde ? Transportons-nous, si vous voulez, auprès d'un sépulcre, et contemplons-en les mystères. Nous verrons là nature en dissolution, des ossements rongés, des cadavres en putréfaction. Regardez, si vous êtes sage ; si vous êtes habile, enseignez-moi à discerner le monarque du sujet, le noble de l'esclave, le savant de l'ignorant. Où est la beauté de la jeunesse ? où est cet aspect si gracieux ? que sont devenus ces yeux si brillants, ce nez si élégant, ces lèvres d'où jaillissait la flamme, ces joues si belles, ce front si radieux ? Tout cela n'est plus que cendre ; tout cela n'est plus que poussière ; tout cela n'est plus que vermine, corruption infecte et puanteur.

Repassons, mes frères, ces choses dans notre esprit ; ayons présent à la pensée notre dernier jour, et profitons du temps que nous avons pour revenir de nos égarements. Un sang précieux a été le prix de notre rachat. I *Petr.*, I. Pour vous sauver, ô homme, un Dieu a paru sur la terre, sans même avoir où reposer sa tête. *Luc.*, IX, 58. O merveille ! le juge comparaît devant un tribunal à cause des coupables ; la vie goûte la mort ; le Créateur est souffleté par des créatures ; celui que les séraphins ne sauraient contempler, est couvert des crachats d'un esclave : il boit du fiel et du vinaigre ; il est percé d'une lance ; il est déposé dans un tombeau ; et vous, mon frère, vous restez plongé dans la nonchalance, dans le sommeil et dans le mépris ! Ignorez-vous qu'en versant tout votre sang pour le Seigneur, vous feriez encore moins que vous ne devriez ? autre est le sang du maître, autre est le sang de l'esclave. Oh ! prévenez par votre conversion et votre pénitence le moment du trépas, de peur que, la mort survenant, toute pénitence ne soit pour vous inutile : c'est sur la terre seulement, et non dans les enfers, qu'elle est efficace. Tandis que nous en avons le temps, cherchons le Seigneur, *Galat.*, VI, 10 : faisons le bien, afin d'éviter les supplices éternels, et de mériter le royaume des cieux, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui la gloire et l'empire appartiennent dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS

DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

SUR QUELQUES FÊTES

DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST ET DES SAINTS

HOMÉLIE SUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR

AVANT-PROPOS

Cette homélie de saint Jean Chrysostome sur la nativité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, fut prononcée cinq jours après le discours sur saint Philogone, discours que nous avons rangé parmi les homélies où le grand orateur combat les Anoméens. On trouvera dans l'avertissement dont ces homélies sont précédées, la raison qui nous a décidé à leur adjoindre ce discours, au lieu de le mettre au nombre des panégyriques, ce qui eût paru sa place naturelle. Dans cette homélie sur la nativité du Sauveur, saint Chrysostome indique clairement que le discours sur saint Philogone avait été prononcé peu de jours auparavant. « Je vous donnais récemment un conseil, dit-il. Je vous le répéterai encore, et je vous le répéterai toujours. En quoi consiste-t-il? Lorsque vous serez sur le point de vous approcher de cette table effrayante et divine et de ces mystères sacrés, faites-le avec crainte et tremblement, avec une conscience pure, et après vous y être préparés par le jeûne et par la prière. Evitez le tumulte, » etc. *Homil. seq.*, VII. Que l'on mette en regard de ces paroles, celles qu'on lit à la fin de l'homélie sur saint Philogone.

C'est le vingt-cinq décembre de l'année trois cent quatre-vingt-six, au commencement de laquelle il avait été promu au sacerdoce, et où il avait inauguré son cours de prédication, que saint Jean Chrysostome prononça ce premier discours sur la nativité de Jésus-Christ. « Il n'y a pas encore dix-huit ans, disait-il aux habitants d'Antioche, que nous connaissons le jour précis de cette solennité. » *Homil. seq.*, I. C'est de l'Occident, où ce jour était fêté dès le commencement du christianisme, que la connaissance exacte leur en avait été transmise. *Ibid.*, II. Or bien des personnes condamnaient la solennité donnée à ce jour, comme étant de fraîche date et récemment introduite : un grand nombre pourtant l'approuvaient sans réserve. Pour apaiser cette division, le jeune orateur adressa au peuple en ce même jour l'homélie suivante où il se propose de trancher cette question soulevée dès le commencement même de son sacer-

doce, et d'établir par des arguments de diverses sortes que le jour de la naissance du Christ est bien le vingt-cinquième jour de décembre. Ce n'est pas là néanmoins l'unique motif qui nous permet de donner pour date à ce discours, l'an trois cent quatre-vingt-six : nous trouvons un motif beaucoup plus puissant dans le passage où l'auteur rappelle les nombreux et longs discours qu'il avait prononcés, le mois de septembre précédent, contre les Juifs. *Hom. seq.* v. Or ces discours contre les Juifs ont été prononcés au mois de septembre de l'an trois cent quatre-vingt-six. En effet, c'est l'année suivante, à l'époque même où il combattait les Juifs de nouveau, dans des discours aussi longs et aussi nombreux, au mois de février, que les statues de l'empereur, comme il nous l'apprend lui-même, furent renversées. On trouvera sur ce sujet des éclaircissements plus détaillés dans l'avant-propos qui précède les discours contre les Juifs.

Voici un aperçu des arguments sur lesquels s'appuie principalement saint Chrysostome pour démontrer que la nativité du Christ doit être fixée au vingt-cinquième jour de décembre. Il conclut en premier lieu la vérité de ce sentiment de ce que Dieu a permis qu'il fût répandu avec une incroyable rapidité, et accepté généralement sans difficulté. En second lieu, ce jour a été solennisé dès l'origine du christianisme dans tout l'Occident et particulièrement à Rome. Or le dénombrement que Cyrinus avait fait par l'ordre d'Auguste se trouvant inscrit sur des tables conservées à Rome, c'est la connaissance de ces tables qui avait sans doute révélé aux Romains quel était le jour véritable de la naissance de Jésus-Christ. Enfin, le troisième argument est tiré de la détermination du jour où Zacharie, que saint Jean Chrysostome croit avoir été grand prêtre, serait entré dans le Saint des saints. La détermination de ce jour sert de base à un calcul en vertu duquel l'orateur conclut que le Sauveur est né le vingt-cinquième jour du mois de décembre. Comme nous avons examiné cette question avec toute l'attention possible dans notre préface sur la *Topographie chrétienne* de Cosmas l'Egyptien, nous croyons utile de transcrire ici quelques observations propres à répandre une lumière considérable sur le sujet développé dans l'homélie suivante tout entière. Remarquons auparavant que les doutes soulevés par quelques savants sur l'authenticité de cette homélie n'ont pas le fondement le plus léger. Le rapprochement de cette homélie avec les homélies contre les Juifs et avec le discours sur saint Philogone, aussi bien que la couleur du style et les autres arguments intrinsèques, démontrent jusqu'à l'évidence que cette œuvre appartient de plein droit à saint Jean Chrysostome. C'est du reste le sentiment que nous avons exposé dans la préface citée tout à l'heure.

Le langage que tient Cosmas sur le jour de la Nativité mérite d'être signalé. Voici comment il parle des usages reçus chez les habitants de l'Egypte et de Jérusalem : « C'est le dixième jour du septième mois que Zacharie entra dans le temple, selon la tradition de la loi, et qu'il apprit qu'il lui naîtrait un fils nommé Jean, de sa femme Elisabeth. Or la Vierge ayant reçu le divin message le sixième mois après, c'est à ce dernier mois qu'il faut fixer le premier de sa grossesse. En effet, Zacharie ayant été instruit le dixième jour du septième mois, et ce même mois étant celui où Elisabeth conçut, il s'ensuit que six mois de l'année s'étaient déjà écoulés, et qu'il en restait six autres moins dix, et tout au plus moins douze, treize ou dix-sept jours; car il faut tenir compte du temps que dut prendre Zacharie pour rentrer chez lui. Il restait donc en tout cent soixante-trois, cent soixante-sept ou cent soixante-huit jours. L'époque à laquelle a eu lieu la conception du Seigneur, le commencement du premier mois de la grossesse de la Vierge était donc, au rapport des Evangiles, le sixième mois d'Elisabeth. Tel est l'ordre que Dieu a toujours indiqué et qu'il indique toujours. Voilà pourquoi nous fêtons la naissance du Sauveur le neuvième mois après celui de sa conception, c'est-à-dire, le vingt-huitième jour du mois de Choiac. Mais les fidèles de Jérusalem, s'appuyant sur l'autorité de ces paroles de Luc, que le Christ avait trente ans lorsqu'il fut baptisé, célèbrent le jour de sa

naissance le jour même de l'Epiphanie. Sans doute ce que dit Luc, et après lui les fidèles de Jérusalem, n'est pas dénué de fondement; mais la conclusion qu'on en tire n'est pas selon les règles de l'exacte raison, quoique en vérité le baptême du Sauveur ait eu lieu le même jour que sa naissance, comme l'avancent Luc et les fidèles de Jérusalem. Cependant, de crainte qu'en célébrant ces deux solennités le même jour, l'une ou l'autre ne tombât dans l'oubli, l'Eglise a ordonné que la fête de l'Epiphanie fût séparée de la fête de la Nativité par un intervalle de douze jours, nombre égal à celui des apôtres. C'est dans le même esprit qu'elle a fait précéder la fête de la résurrection de quarante jours de jeûne en l'honneur du jeûne supporté par le Sauveur avant sa lutte avec le démon. Elle veut que nous combattions selon nos forces, sur les traces de notre Maître, que nous imitions son exemple, encore que l'époque ne soit pas la même, et que nous nous préparions ainsi aux solennités de la passion et de la résurrection du Seigneur. De la même manière, elle a renvoyé la fête de l'Epiphanie au douzième jour après la Nativité. Les fidèles de Jérusalem sont les seuls à célébrer la Nativité le jour même de l'Epiphanie. La raison sur laquelle ils s'appuient offre bien un caractère de probabilité, mais elle n'est pas péremptoire. Quant au jour où l'on célèbre la Nativité du Sauveur, ils honorent la mémoire de David et de Jacques l'apôtre. Ce n'est pas que ces deux personnages soient morts tous deux en ce jour; on se propose plutôt, ce me semble, de leur accorder un souvenir spécial indépendamment de la fête destinée à rappeler la mémoire des proches de Jésus-Christ. »

Quant à ce point-ci, que Zacharie, père de Jean, entra dans le temple le dixième jour du septième mois, il est mentionné dans les lettres de Cyrille de Jérusalem au pape Jules, et dans les réponses de ce dernier. Comme il y est rapporté de la même manière, c'est peut-être à cette source que l'auteur cité plus haut a puisé. Cette correspondance de Cyrille et de Jules se trouve parmi les lettres de Jean, archevêque de Nicée, à Zacharie l'Arménien. On y voit le pape fixant la fête de la nativité du Christ au vingt-cinquième jour de décembre. La raison de cette décision est prise, vous le remarquerez, d'un ouvrage de l'historien Josèphe que l'on possédait à Rome. Voici les paroles qu'on invoque en témoignage : « Le septième mois, le jour de la fête des Tabernacles, il apparut un ange de Dieu. Et le prêtre en devint muet. » A ce propos, Jean de Nicée rapporte le rapprochement que Jules faisait des mois selon les Hébreux avec les mois selon les Romains. De ce rapprochement il conclut que l'Annonciation et l'Incarnation ayant été accomplies le sixième mois de la grossesse d'Elisabeth, elles correspondent au mois que les Hébreux appellent Nisan; ce qui le conduit à mettre la naissance du Christ au vingt-huit du mois de Choiac, c'est-à-dire au vingt-cinq décembre. V. Combéfis, *Hist. monothelit.*, p. 298. Cependant les Egyptiens et les Orientaux des trois premiers siècles, dont l'opinion sur ce point était la même, célébraient, le six janvier, dans une même solennité, l'Epiphanie et la Nativité du Sauveur. Mais vers le milieu du quatrième siècle, l'usage de fêter la Nativité le vingt-cinq décembre, commença à se répandre dans ces contrées : aussi Athanase donne-t-il cette date comme celle de la naissance de Jésus-Christ, dans ses fragments de commentaire sur saint Matthieu. Dans l'Eglise de Jérusalem, Cosmas nous apprend que la coutume primitive subsistait encore de son temps, quoiqu'elle eût été abolie dans les autres Eglises. Jean de Nicée confirme ce témoignage en disant que, à en croire les fidèles de Jérusalem, Jacques, frère du Seigneur et premier évêque de cette ville, aurait désigné lui-même pour la fête de la Nativité, le sixième jour de janvier. Quant à l'usage des premiers chrétiens d'Egypte de célébrer une fête le six janvier et non le vingt-cinq décembre, Cosmas ou bien l'a ignoré, ou bien l'a passé à dessein sous silence.

Nous disions tout à l'heure que, avant le milieu du quatrième siècle, les Orientaux connaissaient à peine l'usage qui fixait au vingt-cinq décembre cette solennité. Un discours de saint Grégoire de Nysse nous en fournit une preuve : « Maintenant, dans tout l'univers habité,

s'écrie-t-il, on voit ce jour de fête célébré avec un concert unanime : » *Serm. de die natali.* Maintenant...; donc il n'en était pas de même auparavant. Dans l'homélie suivante de saint Jean Chrysostome, qu'il a, croyons-nous, prononcée quand il était encore prêtre à Antioche, il est dit que la fête de Noël n'était connue des fidèles de l'Orient que depuis un petit nombre d'années, et qu'ils en avaient été instruits par des fidèles de l'Occident. Chez les Occidentaux, la fête de la Nativité était d'une institution postérieure à l'institution de l'Epiphanie. Aussi était-elle moins vénérée en Occident et à Rome même, que celle-ci. On lit, en effet dans un ancien *Ordo romain :* « N'oublions pas que la seconde Nativité du Christ, c'est-à-dire l'Epiphanie, signalée par de si grands mystères, est plus vénérable que la première, c'est-à-dire que Noël. » On retrouve cette phrase, mot pour mot, dans un *Traité des divins Offices*, cap. *de Baptismo Domini,* attribué à Alcuin, mais qui a paru seulement après le dixième siècle.

Observons que Cosmas, par ces paroles : « Selon la tradition de la loi divine, » fait allusion à la loi de Moïse, et semble penser que Zacharie est entré dans le sanctuaire le jour de la propitiation, comme l'ordonnait la loi. Or la loi ne conférant ce droit qu'au seul grand prêtre, il s'ensuivrait que Zacharie, père de Jean, aurait été, d'après Cosmas, investi du sacerdoce suprême. Il n'est pas étonnant que Cosmas ait pensé ainsi, car cette opinion, quoique fausse, a rencontré dans l'antiquité beaucoup d'adhérents. Saint Chrysostome, par exemple, dans le discours suivant, regarde Zacharie comme souverain pontife, et il en conclut qu'il est entré dans le Saint des saints, au jour de la fête des Tabernacles, ou plutôt, au jour de la propitiation, qui précédait cette fête de quatre jours, et qui était le seul où il fût permis au grand-prêtre d'exercer ce privilége.

HOMÉLIE

Sur la nativité du Sauveur. Le jour de la naissance du Sauveur, naguère inconnu, avait été déterminé depuis quelques années par des fidèles qui, venus de l'Occident, l'avaient fait connaître.

1. Ces mystères après lesquels soupirèrent les patriarches, que les prophètes ont prédits, que les justes appelaient de tous leurs vœux, ont reçu aujourd'hui leur accomplissement. Dieu a été vu sur la terre revêtu d'une chair et conversant avec les hommes. *Matth.*, XIII, 12; *Baruch*, III, 38. Livrons-nous donc, mes bien-aimés, à la joie et à l'allégresse. Si Jean, à l'arrivée de Marie chez Elisabeth, tressaillit dans le sein de sa mère, à plus forte raison devons-nous être animés des transports lés plus vifs, nous qui contemplons en ce jour, non-seulement Marie, mais notre Sauveur lui-même nouveau-né, et devons-nous considérer dans l'admiration la plus profonde ce dessein providentiel dont la grandeur surpasse toute pensée. Songez quel serait ce prodige, si le soleil descendait du ciel à vos propres yeux, et fournissant sa course sur la terre elle-même, répandait d'ici en tout sens ses rayons. Un pareil spectacle offert par un astre matériel vous ravirait d'étonnement, n'est-ce pas? examinez avec un peu de réflexion quel merveilleux spectacle c'est de voir le Soleil de justice lancer ses rayons à travers notre chair, et illuminer nos âmes.

Depuis longtemps je souhaitais l'arrivée de ce jour. Je ne voulais pas simplement le voir, mais le voir célébré par la foule qui se présente à nos regards. Oui, voir dans cet édifice les rangs aussi pressés qu'ils le sont maintenant, tel était l'objet de mes continuels désirs. Enfin, ces désirs ont reçu leur accomplissement. Il n'y a pas encore dix-huit ans que nous connaissons le jour précis de cette solennité; et néanmoins, grâce à votre zèle, elle est célébrée avec autant d'éclat que s'il nous était connu depuis longues années. Aussi pourrait-on avec raison appeler ce jour, un jour ancien et un jour nouveau : nouveau, à cause de l'époque rapprochée à laquelle nous l'avons connu; ancien, parce qu'il s'est promptement élevé à la hauteur des plus antiques solennités, et qu'il a déjà conquis le même degré de vénération dont ces dernières sont redevables à leur antiquité. Semblable à ces arbres pleins de séve et de vigueur qui, à peine confiés à la terre, atteignent bientôt un développement considérable et se couronnent de fruits, de même, ce jour qui était connu depuis longtemps des peuples occidentaux, et dont la connaissance est récemment arrivée jusqu'à nous, a été si bien accueilli et a produit des fruits si abondants parmi nous, qu'il n'y a plus de place dans cette enceinte, et que ce temple est trop étroit pour la multitude qui se presse à ses portes. La juste récompense d'un tel empressement, attendez-la du Christ qui naît aujourd'hui selon la chair : c'est lui qui vous récompensera dignement de votre zèle; car l'ardeur affectueuse avec laquelle vous célébrez ce jour, est un signe manifeste de l'amour que vous avez pour le divin enfant.

S'il faut que nous aussi, serviteurs du même Maître, apportions notre tribut, nous le ferons de grand cœur, dans la mesure de nos forces, ou plutôt suivant les inspirations utiles à votre salut que nous recevrons de la grâce divine. De quoi donc désirez-vous que je vous entretienne aujourd'hui?— Et de quoi, sinon du jour même que nous fêtons? Je sais bien que la division sur ce point règne en ce moment-ci parmi vous : les uns condamnent, les autres défendent. De tous côtés on s'occupe beaucoup de cette question : les uns condamnent ce jour comme nouveau et récemment introduit; les autres le défendent comme jouissant d'une antiquité vénérable. C'est, disent ces derniers, le jour marqué par les prophètes qui ont annoncé la naissance du Sauveur; et dès le commencement, tous les fidèles, depuis la Thrace jusqu'à Gadès, en ont possédé une connaissance précise et incontestable. Que ce soit là aussi le sujet de notre discours. A voir l'accueil bienveillant que vous faites à ce jour malgré la discussion qu'il suscite, il est évident que vous le célébrerez avec encore plus de ferveur, dès que vous serez persuadés de la légitimité de l'usage qui l'autorise, que la clarté répandue sur cette question par notre enseignement rendra vos dispositions encore plus

Trois raisons qui prouvent la naissance du Verbe divin en ce jour.

favorables. Les raisons que j'ai à vous soumettre sont au nombre de trois, et elles nous démontrent pleinement que c'est véritablement le jour où le Verbe divin, Jésus-Christ Notre-Seigneur, est venu au monde. Je tire la première de ces raisons de la publicité, de l'éclat et de la renommée acquis rapidement en tous lieux à cette fête. Ce que disait Gamaliel de la prédication évangélique : « Si cette œuvre vient des hommes, elle tombera en ruine ; si elle vient de Dieu, nous ne pourrons rien contre elle, à moins que vous ne vouliez combattre Dieu même, » *Act.*, v, 38, 39, je ne craindrai pas de l'appliquer à la question qui nous occupe. Oui, puisque le Verbe est Dieu né de Dieu, l'éclat de ce jour, au lieu de s'éteindre, ne fera que se répandre et que briller chaque année davantage. Est-ce que la prédication évangélique n'a pas retenti en quelques années sur toute la terre? Et pourtant c'étaient des fabricants de tentes, des pêcheurs, des gens ignorants et grossiers qui la portaient en tous lieux. Mais elle n'eut point à souffrir de la condition basse de ses ministres : la puissance de celui qu'ils annonçaient les précédait partout, renversait tous les obstacles, et se déployait dans toute sa grandeur.

La prédication de l'Evangile.

Autre preuve, le dénombrement.

2. Aux esprits assez pointilleux pour ne pas se contenter de cette raison, nous en présenterons une seconde. Et d'où la tirerons-nous? Du dénombrement même mentionné dans l'Evangile. « Il arriva en ces jours-là, raconte l'écrivain sacré, qu'il parut un édit de César Auguste prescrivant le dénombrement de toute la terre. Ce premier dénombrement fut fait par le gouverneur de Syrie, Cyrinus. Et tout le monde allait se faire inscrire, chacun dans sa ville. Joseph monta aussi de Nazareth, ville de Galilée, et vint en Judée, dans la cité de David appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour y être inscrit avec Marie son épouse, laquelle se trouvait enceinte. Et comme ils étaient là, il arriva que les jours de l'enfantement furent accomplis, et elle enfanta son premier-né, et elle l'enveloppa de langes, et elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. » *Luc.*, II, 1-7. Il résulte clairement de ce passage que le Sauveur est né à l'époque de ce premier dénombrement. Par suite, quiconque est en mesure de consulter les annales d'autrefois conservées à Rome par les soins de l'autorité, pourra très-facilement connaître la date précise de ce dénombrement. On me demandera ce que vaut cette considération pour nous qui sommes loin de Rome et qui n'y sommes jamais allés. Ecoutez-moi bien, et veuillez bien me croire; car nous n'avons fait que nous en rapporter sur cette question au témoignage de gens qui en possèdent une connaissance exacte, et qui habitent la ville dont nous parlons : ce sont les fidèles de Rome qui nous ont transmis la connaissance de ce jour; et ils n'ont pas cessé de le célébrer depuis l'époque la plus reculée.

Du reste, l'Evangéliste ne parle pas de ce temps sans un dessein particulier : il se propose de nous indiquer clairement le jour de la naissance du Fils de Dieu, et de nous raconter l'accomplissement du mystère de son incarnation. Ce n'est pas de lui-même et de son propre mouvement qu'Auguste promulgua son décret : il obéissait à l'impulsion secrète du Seigneur, qui l'obligeait à concourir malgré lui à l'avénement de son Fils unique. Mais de quelle importance cette particularité est-elle pour le mystère de l'incarnation? — Il n'y a rien en ceci, mes bien-aimés, de petit ni de fortuit : tout y est grand, et cette particularité est une de celles qui éveillent le plus impérieusement notre attention. Je m'explique : la Galilée est une contrée de la Palestine et Nazareth est une ville de cette contrée. La Judée est aussi une contrée du même pays, laquelle doit son nom au nom de ses habitants, et elle compte Bethléem parmi les villes qu'elle possède. Or le Christ, suivant les oracles des prophètes, devait venir, non de Nazareth, mais de Bethléem, et naître dans cette dernière ville. « Et toi Bethléem, terre de Juda, est-il écrit, tu n'es pas la moindre des principales villes de Juda, car de toi sortira le chef qui conduira mon peuple Israël. » *Matth.*, II, 6; *Mich.*, v, 2. Les Juifs eux-mêmes, interrogés à cette époque par Hérode sur le lieu de la naissance du Christ, lui répondirent en invoquant ce même témoignage. C'est pour cela que, Philippe disant à Nathanael : « Nous avons trouvé Jésus de Nazareth, » celui-

ci repartit : « Est-ce qu'il peut sortir quelque chose de bon de Nazareth ? » Or le Christ disait de ce dernier : « Voilà un véritable Israélite, en qui il n'y a point de duplicité. » Pourquoi en fit-il cet éloge? Parce que Nathanael ne s'était pas contenté de ce que lui avait dit Philippe, sachant d'une manière sûre et certaine que le Christ devait naître, non dans la Galilée et à Nazareth, mais à Bethléem dans la Judée. Ce dernier point était ignoré de Philippe; Nathanael, au contraire, qui connaissait parfaitement la loi, et qui savait que le Christ ne viendrait pas de Nazareth, s'inspira dans sa réponse de la prophétie rapportée plus haut. D'où ces paroles du Sauveur : « Voilà un véritable Israélite, en qui il n'y a point de duplicité. » *Joan.*, I, 45-47. Telle est encore la raison pour laquelle des Juifs disaient à Nicodème : « Consultez l'Ecriture, et vous verrez que la Galilée ne doit produire aucun prophète... — Est-ce que le Christ ne doit pas sortir de Bethléem, ville de David ? » *Joan.*, VII, 52; *ibid.*, 42. C'était une opinion universellement reçue que le Messie naîtrait en cette ville, et non en Galilée. Comme Joseph et Marie, natifs de Bethléem, avaient quitté cette ville pour s'établir et demeurer à Nazareth, imitant en cela beaucoup de gens qui, abandonnant leur patrie, viennent en des villes où ils n'ont pas vu le jour; comme il fallait aussi que le Christ naquît à Bethléem, il parut un décret qui secondant les vues de la Providence, mettait les pieux époux dans la nécessité de revoir leur ville natale. Pour obéir à la loi qui enjoignait à chacun de se faire inscrire au lieu de sa naissance, ils durent partir de Nazareth et se transporter à Bethléem, ce que l'Evangéliste rapporte dans ce passage : « Joseph monta donc de Nazareth, ville de Galilée, et vint en Judée, dans la cité de David appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour y être inscrit avec Marie, son épouse, laquelle se trouvait enceinte. Et comme ils étaient là, il arriva que les jours de l'enfantement furent accomplis, et elle enfanta son fils premier-né. » *Luc.*, II, 4-7.

3. C'est ainsi, mes bien-aimés, que la divine Providence emploie indifféremment les fidèles et les infidèles à l'exécution de ses desseins, et qu'elle manifeste aux hommes éloignés de la vraie religion, sa vertu et sa puissance. Un astre amena les mages de l'Orient; un décret amena Marie dans la ville marquée par les prophètes. *Matth.*, II, 1, 2; *Luc.*, II, 4-7. Ce qui prouve de plus que cette Vierge appartenait à la race de David. Evidemment, si elle était née à Bethléem, elle était en même temps de la maison et de la famille de ce saint roi. L'écrivain sacré nous l'apprend d'ailleurs formellement en disant : « Joseph monta de Nazareth, ville de Galilée, avec Marie, parce qu'ils étaient de la famile et de la maison de David. » *Luc.*, II, 4. Nous avons la généalogie de Joseph, mais nous n'avons pas une généalogie semblable de Marie. Or, si vous êtes tentés de douter et de demander la preuve de l'origine royale de la Vierge, écoutez ce qui suit : « Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé par le Seigneur dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, auprès d'une vierge de la maison de David, laquelle était l'épouse d'un homme appelé Joseph. » *Luc.*, I, 26, 27. Que ces paroles, « de la maison de David, » concernent la sainte Vierge, le sens l'indique ouvertement. Amener Joseph et Marie à Bethléem, voilà donc ce qui explique l'objet et la promulgation du décret. A peine sont-ils arrivés dans ce lieu, que Jésus vient au monde. On le coucha dans une crèche, les nombreux voyageurs qui accouraient de tous côtés occupant tous les lieux disponibles et rendant les abris difficiles à trouver. C'est dans la crèche que les mages vinrent adorer le Sauveur du monde.

Pour vous rendre ma démonstration plus lucide et plus frappante, veuillez vous élever aux considérations que je vais vous exposer : c'est en rappelant un souvenir historique des plus reculés, et en vous citant d'antiques lois, que j'essaierai de rendre mon sujet aussi clair que possible. La loi dont je parle existait chez les Juifs, dès la plus haute antiquité; mais il nous faut reprendre les choses encore de plus loin. Lorsque Dieu eut délivré le peuple hébreu des persécutions des Egyptiens et de la tyrannie d'une nation barbare, apercevant parmi ce peuple des restes d'idolâtrie, remarquant son inclination

Loi qui ex- tait dès plus haut antiquité chez les Ju



vers les choses sensibles et l'admiration que lui inspiraient la grandeur et la beauté des édifices religieux, il lui ordonna de construire un temple qui, par la richesse de la matière, aussi bien que par la variété des ornements et l'élégance de la forme, éclipsât tous les autres temples dela terre. De même qu'un tendre père accueillant après une longue absence son fils, qu'avait entraîné dans la dissolution la société d'hommes débauchés, corrompus et pervers, pourvoit à tous ses besoins avec une générosité et un éclat qui, le mettant à l'abri de toute gêne, éloignent de lui tout regret du passé et jusqu'à la pensée de ses égarements, ainsi le Seigneur, à la vue de l'attrait des Juifs pour les choses des sens, résolut de frapper leurs yeux d'un spectacle merveilleux qui bannit de leur âme le regret de tout ce qu'ils avaient vu ou éprouvé en Egypte.

Il élève donc un temple, image de l'univers entier, du monde visible et du monde invisible. La division qui règne entre le ciel, la terre et le firmament, sorte de muraille qui les divise, il l'établit dans cet édifice. Il y distingua deux parties dont un voile marquait la limite; la première partie, située en deçà du voile, était ouverte à tout le peuple; la seconde partie, que le voile cachait, était invisible et inaccessible à tout le monde; à l'exception unique du grand prêtre. Du reste, ceci n'est pas une simple conjecture de notre invention. Que le temple ait été fait sur le plan de l'univers, saint Paul l'indique en parlant de l'ascension de Jésus-Christ dans les cieux. « Le Christ n'est point entré dans un sanctuaire bâti de la main des hommes, image du sanctuaire véritable. » *Hebr.*, IX, 24. Conséquemment, le sanctuaire que l'on voyait sur la terre n'était que l'image du véritable sanctuaire. Que le voile du temple séparât le Saint des saints de l'autre partie de l'édifice, comme le firmament sépare les sphères supérieures des sphères inférieures que nous avons sous les yeux, l'Apôtre l'indique encore quand il appelle le ciel un voile véritable. Après avoir dit de l'espérance qu'elle est pour notre âme une ancre ferme et sûre, il ajoute : « Elle s'avance jusqu'au delà du voile, au delà de ce ciel où Jésus est entré comme notre précurseur. » *Hebr.*, VI, 19, 20. Voyez-vous le nom de voile donné au ciel? En deçà du voile du temple, on remarquait le candélabre, une table, un autel d'airain destiné aux holocaustes et aux sacrifices. Au delà du voile, se trouvaient, d'une part, l'arche revêtue d'or dans toutes ses parties, laquelle renfermait les tables de la loi, une urne d'or, et la verge d'Aaron qui avait fleuri; d'autre part, un autel d'airain sur lequel on offrait non plus des sacrifices et des holocaustes, mais le parfum de l'encens. Permis à tous les hommes de s'approcher des objets que contenait la première partie du temple; mais au grand prêtre seul appartenait le privilége de s'approcher des objets renfermés dans la seconde partie. J'invoquerai de nouveau en cette matière le témoignage de l'Apôtre. « Le premier tabernacle, dit-il, possédait des règlements touchant le culte de Dieu, et un sanctuaire terrestre. » *Hebr.*, IX, 1. Il désigne du nom de sanctuaire terrestre la partie extérieure du temple, parce qu'elle était accessible à tous. « On y voyait, poursuit-il, le candélabre, la table et les pains de proposition. Après le voile, le second tabernacle appelé le Saint des saints. Il y avait un encensoir d'or, l'arche d'alliance revêtue d'or en entier, dans laquelle était une urne d'or remplie de manne, la verge d'Aaron qui avait fleuri, et les tables de l'alliance. Au-dessus de l'arche, des chérubins éclatants couvraient le propitiatoire. Ces choses ainsi disposées, les prêtres entraient en tout temps dans le premier tabernacle, pour y remplir les fonctions de leur ministère. Mais quant au second, le pontife seul y entrait, et une seule fois l'année, et avec du sang qu'il offrait pour ses péchés et pour ceux du peuple. » *Hebr.*, IX, 2-7. Voyez-vous le grand prêtre ayant seul le pouvoir d'y entrer une fois l'année?

4. Quel rapport existe-t-il, direz-vous, entre ces choses et le jour dont nous nous occupons? Attendez encore un peu, et n'ayez point d'inquiétude. Nous avons pris la question à sa source même et nous nous efforçons d'en amener la solution de manière à ce que vous puissiez, sans peine aucune, en constater l'évidence. Ou plutôt, coupant court à tout ce qui serait capable de jeter de l'obscurité dans notre langage, et pour prévenir la lassitude qu'un discours trop long

vous causerait, je vous communiquerai un des motifs qui m'ont déterminé à prendre un semblable point de départ. Quel est ce motif? Il y avait six mois qu'Elisabeth était enceinte lorsque Marie conçut son divin fils. Par conséquent, si nous connaissons quel était précisément ce sixième mois, nous connaîtrons l'époque précise de la conception de la Vierge. Le temps auquel elle a dû concevoir une fois connu, il suffira de compter neuf mois pour en arriver à connaître le temps de sa délivrance. Et comment saurons-nous avec certitude quel était le sixième mois de la grossesse d'Elisabeth? Nous le saurons, si nous découvrons le mois où elle-même conçut. Et ce point, comment à son tour le connaître? par la connaissance de celui où Zacharie son époux reçut cette agréable nouvelle. Enfin, où apprendre encore cela? Dans la divine Ecriture : le saint Evangile rapporte que Zacharie était dans le Saint des saints, lorsqu'un ange lui apparut et lui prédit, avec la conception, la naissance de Jean. Si donc, à l'aide des Livres sacrés, nous voyons clairement le grand prêtre entrer absolument seul une fois l'année dans le Saint des saints, et en quel temps, en quel mois de l'année il exerce ce privilége, nous connaîtrons à n'en plus douter l'époque où Zacharie jouit de la présence de l'ange; et il sera aisé à chacun de nous de déterminer l'époque à laquelle fut conçu son enfant. Outre saint Paul qui nous montre le grand prêtre entrant une seule fois l'année dans le Saint des saints, voici le langage exprès que Moïse tient à ce sujet : « Le Seigneur s'adressant à Moïse s'exprima en ces termes : Parlez à Aaron votre frère; qu'il n'entre pas indifféremment en tout temps dans le sanctuaire qui est au delà du voile, devant le propitiatoire qui couvre l'arche, de crainte qu'il ne soit frappé de mort. — Qu'il n'y ait aucun homme dans le tabernacle du témoignage, poursuit-il plus bas, quand le pontife entre dans le sanctuaire pour prier, jusqu'à ce qu'il en soit sorti; et il priera pour lui, pour sa maison et pour l'assemblée entière d'Israël; et il priera sur l'autel qui est devant le Seigneur. » *Levit.*, XVI, 1, 2 et 17. Qu'il ne fût pas permis d'entrer en quelque temps que ce fût dans le Saint des saints, que personne ne dût s'en approcher lorsque le grand prêtre y était entré, et que l'on dût se tenir en deçà du voile, le passage précédent le prouve d'une façon irréfragable. Conservez soigneusement ce premier résultat.

Il nous reste maintenant à vous montrer quelle était l'époque précise où le grand prêtre usait de ce privilége extraordinaire. Qui nous le fera connaître? Le même livre que nous venons de citer. « Le dixième jour du septième mois, vous affligerez vos âmes, et vous ne ferez aucune œuvre, ni vous, ni l'habitant du pays, ni l'étranger qui passe au milieu de vous. En ce jour sera votre expiation, afin que vous vous purifiiez de tous vos péchés. Purifiez-vous devant le Seigneur. Ce sera le sabbat des sabbats, un temps de repos, un temps où vous affligerez vos âmes; et ce sera pour vous un usage perpétuel. Le prêtre qui aura reçu l'onction sainte, et dont on aura consacré les mains pour remplir les fonctions du sacerdoce à la place de son père, fera l'expiation : il se couvrira des vêtements sacrés et il purifiera le Saint des saints, et le tabernacle du témoignage; et il purifiera l'autel; et il priera pour les péchés des prêtres, et pour l'assemblée entière du peuple. Et ce sera pour vous une ordonnance perpétuelle; et vous prierez pour les enfants d'Israël et pour tous leurs péchés. Il en sera ainsi une fois l'an, comme le Seigneur l'a ordonné à Moïse. » *Levit.*, XVI, 29-34. Il s'agit en cet endroit de la fête des Tabernacles. C'est à cette époque de l'année que le grand prêtre entrait dans le Saint des saints; ce que déterminait le Seigneur en disant : « Il en sera ainsi une fois l'année. »

5. Puisqu'il est établi que le grand prêtre entrait seul dans le Saint des saints, à la fête des Tabernacles, montrons maintenant que Zacharie était dans le Saint des saints lorsque l'ange du Seigneur lui apparut. Il offrait seul de l'encens lorsqu'eut lieu l'apparition. Or à nulle autre époque, si ce n'est à celle-là, le grand prêtre n'entrait dans cette partie du temple. Mais laissons parler l'Evangéliste : « Au temps d'Hérode roi de Judée, il y avait un prêtre nommé Zacharie, dont l'épouse descendait des filles d'Aaron et se nommait Elisabeth. Or il arriva, tandis que Zacharie remplissait en son rang devant

Dieu les fonctions de son sacerdoce, selon la coutume reçue parmi les prêtres, que le sort décida qu'il offrirait de l'encens dans le temple du Seigneur. Or toute la multitude du peuple priait au dehors à l'heure de l'encens. » *Luc.*, I, 5-10. Ici, mes bien-aimés, rappelez le témoignage invoqué tout à l'heure : « Qu'il n'y ait aucun homme dans le tabernacle, quand le pontife entre dans le Saint des saints pour y prier, jusqu'à ce qu'il en soit sorti. » *Levit.*, XVI, 17. Cependant « l'ange du Seigneur apparut à Zacharie, debout à la droite de l'autel des parfums. » *Luc.*, I, 11. Il ne dit point, « à la droite de l'autel des sacrifices, » mais « à la droite de l'autel des parfums. » L'autel des sacrifices et des holocaustes était en dehors du sanctuaire; l'autel des parfums était au contraire dans l'intérieur. De ces deux circonstances que l'ange soit apparu au seul Zacharie, et que le peuple, au rapport de l'historien, ait dû attendre à la porte, il s'ensuit évidemment que Zacharie était entré dans le Saint des saints. « Zacharie à cette vue fut troublé, et la frayeur le saisit. Or l'ange lui dit : « Ne crains point, Zacharie, car ta prière est exaucée, ta femme Elisabeth te donnera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jean..... Et le peuple attendait Zacharie, et l'on s'étonnait qu'il demeurât si longtemps dans le temple. Quand il fut sorti, il n'usait que de signes, et il ne pouvait leur parler. » *Luc.*, I, 12-22. C'est donc dans l'intérieur du voile qu'il reçut cette heureuse nouvelle. Or c'était à l'époque du jeûne et de la fête des Tabernacles, comme l'indiquent ces paroles : « Vous affligerez vos âmes; » *Levit.*, XVI, 21 ; fête que les Juifs, de votre propre aveu, célébraient vers la fin du mois de septembre. Vous vous souvenez des longs et nombreux discours, dans lesquels nous leur avons reproché ce jeûne. Telle est donc l'époque à laquelle Elisabeth, femme de Zacharie, conçut un fils. « Et elle se cacha durant cinq mois, disant : C'est ainsi que le Seigneur en a agi envers moi, au jour où il m'a regardée pour effacer mon opprobre parmi les hommes. » *Luc.*, I, 25.

Il ne sera pas hors de propos à présent de prouver que le sixième mois de la grossesse d'Elisabeth était arrivé, quand Marie apprit la nouvelle bénie de sa maternité divine. L'ange Gabriel vint auprès d'elle et lui dit : « Ne craignez pas, Marie, vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. Voilà que vous concevrez dans vos entrailles et que vous enfanterez un fils et vous l'appellerez du nom de Jésus. » *Luc.*, I, 30, 31. La Vierge, à ces paroles, ayant été troublée, et désirant savoir comment s'accomplirait ce mystère, l'ange lui répondit en ces termes : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu; et voilà qu'Elisabeth, votre parente, a conçu elle-même un fils dans sa vieillesse, et ce mois est déjà le sixième pour celle qu'on nomme stérile, car rien ne sera impossible à Dieu. » *Ibid.*, 35-37. Elisabeth ayant conçu, comme on l'a démontré, vers la fin du mois de septembre, il faut compter six mois à partir de cette époque : ce sont les mois d'octobre, de novembre, de décembre, de janvier, de février et de mars. C'est donc vers ce dernier mois que Marie conçut le Sauveur. Or, si nous comptons neuf mois à partir de ce temps, nous arriverons précisément au mois actuel. Le premier mois de la conception du Sauveur étant le mois d'avril, les huit mois suivants sont les mois de mai, de juin, de juillet, d'août, de septembre, d'octobre, de novembre et de décembre. Ce dernier est celui dans lequel nous nous trouvons, dans lequel se trouve aussi la solennité que nous célébrons. Pour vous rendre encore plus claire cette démonstration, je vais la résumer en deux mots, et la présenter ainsi à votre charité. Une fois l'année seulement, il était permis au seul grand prêtre d'entrer dans le Saint des saints. En quel temps cela avait-il lieu? au mois de septembre. C'est donc en ce mois que Zacharie entra dans le sanctuaire, et que la naissance de Jean lui fut annoncée. A son retour auprès de sa femme, Elisabeth conçut. Le sixième mois de sa grossesse, c'est-à-dire le mois de mars, était déjà venu lorsque Marie conçut. Or les neuf mois que l'on compte à partir du mois d'avril nous mènent au mois actuel, mois dans lequel conséquemment est né Notre-Seigneur Jésus-Christ.

6. Nous venons de vous exposer clairement ce



qui concerne le jour de la nativité du Sauveur. Je vous soumettrai encore une observation, et je laisserai ensuite à notre commun Maître le soin de vous instruire sur des vérités plus importantes. Plusieurs païens nous tournant en ridicule quand on leur parle de l'incarnation et de la naissance d'un Dieu, nous poursuivant de leurs railleries et jetant le trouble dans les âmes simples; il ne sera pas inutile d'adresser quelques paroles, soit à ces infidèles, soit aux chrétiens dont ils troublent la paix, afin que ces derniers se gardent bien d'ajouter foi à des propos insensés, et ne soient ni ébranlés, ni inquiétés par ces sarcasmes sans valeur. Nous voyons souvent des enfants rire tandis que nous nous occupons de questions sérieuses et d'une haute importance; et ces rires, loin de nous convaincre de la légèreté du sujet qui les excite, ne nous rappellent qu'une chose, l'ignorance de ceux qui écoutent. Nous pouvons en dire autant en pareil cas des païens. Plus dépourvus de sens que des enfants, ils tournent en dérision des choses qui devraient inspirer une sorte de frayeur et d'admiration profonde; et les choses dont ils devraient se moquer, ils les traitent avec vénération et un emphatique respect. Et cependant nos croyances qui excitent leurs risées ne laissent pas que de subsister dans la majesté qui leur est propre, sans que leur éclat ait eu le moins du monde à souffrir de leurs moqueries. Leurs croyances, au contraire, malgré les ornements dont ils les chargent, trahissent déjà tout ce qu'elles renferment de misérable. Comment n'être pas confondu d'étonnement en voyant ces hommes versatiles, d'un côté, persuadés qu'ils ne font ou ne disent rien d'absurde lorsqu'ils transforment des pierres, du bois, de grossières statues en divinités, qu'ils y renferment comme dans une prison; et, de l'autre, nous faisant un crime de dire que Dieu, par l'inspiration du Saint-Esprit, s'est préparé un temple vivant destiné à sauver l'univers? Que signifie une accusation semblable? S'il est honteux pour un Dieu d'habiter un corps humain, il est beaucoup plus honteux pour lui d'habiter dans un morceau de bois ou de pierre, et d'autant plus honteux que la pierre et le bois sont, en dignité, bien au-dessous de l'homme : à moins qu'ils ne veuillent regarder notre nature comme inférieure à une matière dépourvue même de sentiment. Ne vont-ils pas, d'ailleurs, jusqu'à reconnaître dans les chiens et les chats la présence de l'essence divine? et un grand nombre d'hérétiques ne la reconnaissent-ils pas également en des choses plus ignobles? Pour nous, nous n'avons jamais soutenu d'opinions semblables, et nous ne consentirions jamais à les écouter. Nous prétendons seulement ceci, que le Christ a pris dans le sein d'une vierge une chair pure, sainte, sans tache, et inaccessible au péché, et qu'il a de la sorte réparé son ouvrage : ainsi, tandis que les païens, et avec eux les manichéens, dont les croyances ne sont pas moins impies, n'éprouvent ni horreur ni confusion à diviniser les chiens, les singes et toute espèce d'animaux, et à soutenir que leurs âmes sont sorties de l'essence divine, ils nous accusent de tenir un langage indigne de Dieu parce que nous nous refusons à concevoir même de pareilles idées, et que, ne sortant pas de la raison et de la convenance, nous disons que Dieu est descendu parmi nous et que l'incarnation est le moyen qu'il a choisi pour réparer l'œuvre de ses mains.

Que prétendez-vous donc, ô homme? C'est en admettant vous-même que l'âme des imposteurs et des homicides fait partie de la substance divine, que vous osez nous faire un crime de repousser ces énormités, de fermer l'oreille aux discours qui les énoncent, et de taxer d'impiété ceux qui soutiennent une telle doctrine! Notre doctrine à nous est celle-ci, que Dieu s'est préparé ce sanctuaire pour qu'il lui servît à transporter dans la vie humaine quelque chose de la vie des cieux. Est-ce que vous ne mériteriez pas mille morts, soit à cause des accusations dont vous nous poursuivez, soit à cause des impiétés que vous ne cessez d'accréditer? Si, comme vous le prétendez, il est indigne de Dieu d'habiter un corps pur et sans souillure, à plus forte raison est-il indigne de lui d'habiter le corps d'un imposteur, le corps d'un fossoyeur, le corps d'un brigand, le corps d'un chien, le corps d'un singe, au lieu de ce corps très-pur et très-saint qui est assis maintenant à la droite du Père. En quoi

Dieu aurait-il à souffrir, quelle tache emporterait-il d'une disposition de ce genre? N'avez-vous pas sous les yeux l'exemple du soleil? C'est pourtant un corps matériel, corruptible et périssable, dussé-je déplaire mille fois par ce langage aux manichéens et aux Grecs. Le soleil, dis-je, et en même temps que lui, la terre, la mer, toute la nature visible en un mot, est soumise à la vanité. Ecoutez le témoignage formel de Paul à ce sujet : « La créature est assujettie à la vanité, contre sa propre volonté, et à cause de celui qui l'a assujettie de la sorte, tout en lui conservant l'espérance. » *Rom.*, VIII, 20. Montrant ensuite en quoi consiste cette sujétion, il ajoute : « Car la créature elle-même sera affranchie de l'esclavage de la corruption pour jouir de la glorieuse liberté des enfants de Dieu. » *Ibid.*, 21. Ainsi la créature est maintenant vaine et corruptible, puisque l'esclavage de la corruption ne signifie pas autre chose. Que si le soleil, tout corps sujet à la corruption qu'il est, répand ses rayons de tous côtés; s'il touche de sa lumière les lieux bourbeux et infects, sans que ce contact nuise en rien à sa pureté ; s'il retire à lui ses rayons aussi brillants qu'auparavant pour en étendre de nouveau l'action bienfaisante à d'autres objets dont l'infection et la corruption n'en altéreront pas davantage l'éclat, n'est-il pas plus raisonnable de penser que le soleil de justice, le maître des puissances incorporelles, en s'unissant à une chair sans tache, au lieu de contracter quelque souillure, ne la rendra que plus pure et plus sainte? Pénétrez-vous bien de ces considérations; souvenez-vous de ce mot inspiré : « J'habiterai et je marcherai au milieu d'eux, » et de cet autre : « Vous êtes le temple de Dieu, et le Saint-Esprit habite en vous ; » *Levit.*, XXVI, 12; II *Corinth.*, VI, 16; I *Corinth.*, III, 16; et vous confondrez nos ennemis, et vous fermerez leurs bouches impies et impudentes. Félicitons-nous des biens qui nous sont accordés; rendons gloire au Dieu fait chair à cause de ce prodigieux abaissement; et dans la mesure de notre pouvoir, honorons-le et remercions-le comme le mérite sa bonté. Or la seule reconnaissance digne de lui, c'est l'accomplissement du salut de nos âmes et la pratique de la vertu.

7. Pour éviter l'ingratitude envers l'auteur d'un bienfait si précieux, consacrons-nous tous au culte de toutes les vertus, de la foi, de l'espérance, de la charité, de la tempérance, de la miséricorde, de l'hospitalité. Je vous donnais récemment un conseil; je vous le répéterai encore, et je vous le répéterai toujours. En quoi consiste-t-il? Lorsque vous serez sur le point de vous approcher de cette table effrayante et divine et de ces mystères sacrés, faites-le avec crainte et tremblement, avec une conscience pure, et après vous y être préparés par le jeûne et par la prière. Evitez le tumulte; ne frappez point des pieds, et ne poussez point vos voisins : ce serait le signe d'une suprême folie, et d'un mépris par trop indigne. Aussi une semblable conduite expose-t-elle à de redoutables châtiments. Songez, ô homme, quelle victime vous allez toucher, de quelle table vous allez vous approcher : songez que vous, cendre et poussière, vous allez prendre le corps et le sang du Christ. Si un prince vous invite à sa table, votre maintien exprime la crainte, et vous ne touchez aux mets qui vous sont présentés qu'avec un respectueux silence. Et lorsque Dieu même vous appelle à sa table et vous y offre son Fils, lorsque les puissances angéliques assistent à ce mystérieux banquet, pénétrées de la plus vive frayeur, que les chérubins se voilent la face, que les séraphins chantent, non sans crainte : Saint, saint, saint est le Seigneur! vous ne craindriez pas de vous approcher de cette table spirituelle, en semant sur votre passage le tumulte et les cris? Ne savez-vous donc pas que l'âme en ce moment a besoin du calme le plus profond? C'est la paix, c'est la tranquillité qu'il lui faut, et non du bruit, de l'humeur et du trouble, dispositions qui détruiraient en elle la pureté désirable. Serons-nous vraiment dignes d'excuse si, après avoir commis tant de fautes, nous négligeons de nous soustraire à ces sentiments désordonnés, au moment même de cette action importante? Quoi de plus auguste que les mystères offerts à nos regards? Qu'est-ce qui nous oblige à troubler le silence, à tout laisser pour courir précipitamment vers la table sacrée? N'allez pas, je vous en prie et je vous en conjure, attirer sur vous le courroux du



Seigneur. Ce qui nous est offert, c'est un remède capable de guérir toutes nos blessures, un trésor inépuisable qui nous assure le royaume des cieux. En conséquence, quand nous serons au moment d'en approcher, ouvrons notre âme à des sentiments de crainte et de reconnaissance; prosternons-nous en confessant nos péchés; pleurons de douleur sur nos misères; que nos prières montent sans interruption vers Dieu. Après nous être ainsi purifiés, marchons avec le silence et la modestie que réclame la présence du Roi des cieux. Quand nous aurons reçu cette victime sainte et immaculée, prodiguons-lui nos caresses, n'en détachons pas nos yeux, excitons en nos âmes la plus brûlante ferveur. C'est ainsi que nous emporterons comme fruit de ces assemblées, au lieu de notre jugement et de notre condamnation, une retenue parfaite, la charité, la vertu, la réconciliation avec Dieu, une paix inébranlable, une infinité d'autres biens qui nous permettront et de nous sanctifier nous-mêmes et d'édifier le prochain.

Tels sont les avis que je ne cesse et que je ne cesserai jamais de vous répéter. Quel avantage, du reste, retireriez-vous de votre empressement à venir en ces lieux, si vous n'y receviez aucun enseignement pratique? Quelle utilité y aurait-il à nous étudier dans nos discours, uniquement à vous plaire? Le temps qui nous appartient est court, mes bien-aimés : Soyons sobres et vigilants; réglons avec soin toutes nos actions, témoignons à nos frères un dévouement et une bienveillance sincères; en toutes choses, comportons-nous avec dignité. Qu'il faille ou bien écouter la parole sainte, ou bien prier, ou bien s'approcher de la table du Seigneur, faisons-le toujours avec crainte et avec tremblement. La négligence n'attirerait sur nos têtes que la malédiction; car il est écrit : « Maudit soit celui qui fait l'œuvre du Seigneur avec négligence. » *Jerem.*, XLVIII, 10. S'abandonner au tumulte et à la colère, c'est faire injure à la victime qui s'offre sur nos autels. Ce serait agir avec le dernier mépris que de se présenter souillé devant son Créateur. Ecoutez ce que dit l'Apôtre à ce propos : « Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu même le perdra. » I *Corinth.*, III, 17. Gardons-nous bien, quand nous avons besoin de nous rendre Dieu favorable, de l'irriter contre nous. Appliquons-nous plutôt à acquérir toute la gravité désirable, afin de nous présenter devant lui l'âme exempte de trouble, le cœur tout entier à la contrition et à la prière. Une telle conduite nous rendra propice Jésus-Christ Notre-Seigneur; et nous pourrons entrer en possession des biens qu'il nous a promis, par la grâce et la charité de ce Sauveur, à qui la gloire, la puissance, l'honneur appartiennent de même qu'au Père en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LE BAPTÊME DU SAUVEUR ET SUR L'ÉPIPHANIE

AVANT-PROPOS

L'homélie sur le baptême du Sauveur paraît avoir été prononcée peu de jours après l'homélie précédente sur la fête de Noël, à savoir, le jour de l'Epiphanie de l'année trois cent quatre-vingt-sept; du moins, est-ce une opinion à laquelle on peut assigner un fondement assez solide. Nous lisons, en effet, dans le discours suivant, ces paroles : « Un grand nombre parmi nous, je ne l'ignore pas, ont coutume, à l'occasion de cette solennité, de s'empresser autour de la table sacrée. Je vous l'ai dit souvent; au lieu de voir dans la présence d'une fête, une raison suffisante de communier, il faudrait purifier d'abord sa conscience, et ne toucher qu'après à l'auguste sacrifice. » *Homil.*, seq., IV.

Or saint Chrysostome avait tenu à peu près le même langage, quelques jours auparavant, dans son homélie sur saint Philogone, prononcée le vingt décembre de l'an trois cent quatre-vingt-six. « Bien des fidèles, dit-il, en sont venus aujourd'hui à ce point d'insensibilité et de mépris, qu'ils ne craignent pas de s'approcher de cette table, aux jours de nos solennités, avec effronterie et négligence, malgré les crimes dont leur conscience pullule, malgré le relâchement scandaleux de leur vie. » *Ibid.* XXIV. Dans cette même homélie sur le baptême du Christ, il s'exprime encore en ces termes : « En quoi consiste cette faute? En ce que vous ne vous approchez pas de la table sacrée avec le respect convenable; vous agitez vos pieds, vous frappez, vous témoignez de l'humeur, vous criez, vous vous injuriez les uns les autres, vous heurtez vos voisins..... Voilà ce que je vous ai dit maintes fois, et ce que je ne cesserai de vous dire. » *Ibid.*

Il avait dit également dans l'homélie sur la Nativité du Sauveur : « Je vous donnais récemment, c'est-à-dire, le jour de saint Philogone, un conseil; je vous le répéterai encore, et je vous le répéterai toujours. En quoi consiste-t-il? Lorsque vous serez sur le point de vous approcher de cette table effrayante et divine, et de ces mystères sacrés, faites-le avec crainte et tremblement, avec une conscience pure, et après vous y être préparés par le jeûne et la prière. Evitez le tumulte, ne frappez point des pieds, ne poussez point vos voisins...... » *Ibid.* VII. Ces rapprochements nous portent à croire que ces trois homélies ont été prononcées dans le même temps, et à peu de jours d'intervalle les unes des autres.

Dans ce discours sur le baptême et l'Epiphanie de Jésus-Christ, l'orateur commence par exhorter le peuple à venir assidûment à l'église, puis il traite des deux épiphanies du Sauveur, de celle où il fut révélé aux Mages, et de celle où il apparaîtra plein de gloire et de majesté, lors de la consommation des siècles. Il signale ensuite un miracle au sujet de l'eau du baptême. Vers le milieu de la nuit qui précédait le jour de l'Epiphanie, les fidèles avaient coutume de remplir quelques vases de l'eau qui servait au baptême; et cette eau, loin de se corrompre, se maintenait pure et limpide, une, deux et trois années entières. Après cela, il est question de la différence

qui existe entre le baptême des Juifs, le baptême de Jean et le baptême du Christ. Enfin, saint Chrysostome explique comment le Sauveur a accompli toute justice, et il exhorte vivement les fidèles à s'approcher avec respect des redoutables mystères.

HOMÉLIE

Sur le baptême du Sauveur. Contre ceux qui n'assistent pas aux divins offices; du saint et salutaire baptême de Jésus-Christ notre Sauveur; de ceux qui communient indignement; de ceux qui laissent l'office divin inachevé, et qui, à l'imitation de Judas, sortent avant la dernière prière.

1. Vous êtes tous aujourd'hui dans l'allégresse, moi seul je suis dans l'affliction. Lorsque je jette les yeux sur cet océan spirituel, que je contemple les richesses innombrables de l'église, et qu'ensuite je me représente, la fête actuelle une fois passée, cette foule se retirant pour se disperser, je sens mon âme livrée aux déchirements et à la douleur, en pensant que l'Eglise, dont la fécondité est si admirable, ne peut jouir de ses nombreux enfants dans nos assemblées ordinaires, mais seulement dans ses grandes solennités. Quels seraient nos transports et notre joie spirituelle; comme Dieu serait glorifié, comme nos âmes seraient édifiées, si à chacune de nos assemblées l'enceinte de cet édifice était remplie comme elle l'est maintenant! Le but des efforts des pilotes et des matelots est de traverser rapidement les flots et d'arriver au port. Nous, au contraire, nous nous plaisons à ne pas quitter la haute mer; nous laissons les affaires du siècle soulever sans cesse leurs vagues autour de nous, et, tandis que nous ne saurions nous arracher aux tribunaux et aux places publiques, c'est à peine si nous paraissons ici une ou deux fois dans l'année. Ne savez-vous donc pas que, dans les desseins de Dieu, les églises sont pour les villes ce que les ports sont pour l'océan? C'est ici que, au sortir de cette tourmente des affaires temporelles, nous trouverons un refuge et un calme parfaits. Ici vous n'avez aucun orage à redouter : ni les incursions des brigands, ni l'attaque soudaine des malfaiteurs, ni la violence des vents, ni les embûches des bêtes féroces ne vous menacent. C'est un port affranchi et exempt de tous ces dangers ; c'est le port spirituel des âmes. D'ailleurs, ne rendez-vous pas vous-mêmes témoignage de la vérité de mes paroles? Que l'un d'entre vous en ce moment déroule pour ainsi parler sa conscience, il y verra régner une paix profonde. Ne cherchez point ici le trouble de la colère, les ardeurs de la cupidité, les tourments de l'envie, l'enflure de l'orgueil, les périls de l'amour de la vaine gloire ; cédant en quelque façon au charme d'un enchantement divin, tous ces monstres s'apaisent, dès que la parole sainte, frappant les oreilles des spectateurs, pénètre dans leur âme et y subjugue toutes les passions contraires à la raison.

Comment ensuite ne pas estimer malheureux les hommes qui, pouvant acquérir une telle sagesse, négligent de se rendre assidûment auprès de l'Eglise, notre mère commune? De quelle manière, je vous le demande, emploieriez-vous mieux votre temps? Quelle société vous serait plus utile? Où est l'obstacle qui s'oppose à votre présence en ces lieux? Vous me direz sans doute que votre pauvreté ne vous permet pas de prendre part à cette brillante réunion; mais ce n'est pas une raison suffisante. Les sept jours dont se compose la semaine, Dieu les a divisés en deux parts. De ces deux parts il n'a pas pris la plus considérable, en nous laissant la moins importante, il ne les a même pas faites égales. Loin de prendre trois jours pour lui, et de nous laisser trois jours, il nous a donné six jours, et il ne s'en est réservé qu'un seul. Cependant vous ne daignez même pas ce jour-là vous abstenir complétement des affaires du siècle. Semblables à ces hommes assez hardis pour ravir des richesses consacrées, vous ne craignez pas de violer la sainteté de ce jour, que vous devriez passer exclusivement à écouter des enseignements spirituels et vous l'employez à vous occuper des soins de ce monde. Mais pourquoi parler du jour entier? Imitez du moins en ceci l'exemple

de la veuve de l'Evangile : elle offrit en aumône deux oboles, et cette aumône lui obtint la faveur divine. Accordez, vous aussi, deux heures au Seigneur, et vous rentrerez chez vous avec un bénéfice qu'une infinité de jours ne vous aurait pas procuré. Si vous le lui refusez, prenez garde que, pour ne pas être privé du gain terrestre que vous espérez de ces quelques instants de votre journée, vous ne perdiez le fruit des travaux de votre vie entière. Quand il s'est vu méprisé, Dieu sait bien dissiper les trésors que nous avons amassés. Il le disait dans son courroux aux Juifs qui négligeaient entièrement son temple : « Vous avez emporté vos biens dans vos demeures, et ils se sont évanouis à mon souffle, dit le Seigneur. » *Agg.* I, 9.

Et puis, je vous le demande, nous sera-t-il possible de vous instruire des choses nécessaires, si vous ne venez nous entendre qu'une ou deux fois l'an ? L'âme, le corps, l'immortalité, le royaume des cieux, les châtiments du Seigneur, l'enfer, la miséricorde et la bonté divine, la pénitence, le baptême, la rémission des péchés, les créations qui peuplent ce monde inférieur, celles qui peuplent le monde supérieur, la nature des hommes, la nature des anges, la malice des démons et les embûches qu'ils nous dressent, la manière de se conduire, les vérités qu'il faut croire, la foi droite, les hérésies et leur influence corruptrice, telles sont quelques-unes des questions que nul chrétien ne doit ignorer et sur lesquelles il doit être prêt à répondre à tout venant. Or vous ne sauriez même pas en connaître la plus petite partie si vous ne venez ici que de loin en loin, et encore par manière d'acquit, attirés plutôt par l'habitude et par la solennité que par la piété de votre âme. C'est à peine si le fidèle qui assiste exactement à toutes nos assemblées parvient à être fixé suffisamment sur tous ces points. Plusieurs d'entre vous ici présents ont des enfants et des esclaves; lorsque vous voulez les confier aux maîtres que vous avez choisis, vous ne les gardez plus dans vos maisons, et, après avoir pourvu à leurs vêtements, à leur nourriture et à tous leurs besoins, vous les obligez à demeurer chez leurs maîtres; vous refusez de les recevoir chez vous, afin que cette vie en commun rende leurs progrès plus rapides, et que nulle occupation étrangère ne les détourne de leurs études. Et quand il s'agit d'apprendre, non pas un art ordinaire, mais l'art le plus élevé de tous, l'art de plaire à Dieu et d'acquérir les biens du ciel, vous pensez qu'on y parviendra sans application aucune ! Mais n'est-ce pas d'une souveraine folie ? Voulez-vous savoir quelle application requiert l'étude de cette science, écoutez ce que dit le Sauveur : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » *Matth.*, XI, 29. Ecoutez ce que dit un prophète : « Venez, mes enfants, écoutez-moi; je vous enseignerai la crainte du Seigneur. — Instruisez-vous, et sachez que je suis le Dieu véritable. » *Psalm.* XXXIII, 11; et *Psalm.* XLV, 11. Il faut donc beaucoup de temps à celui qui désire se former à cette sagesse divine.

2. Mais n'employons pas exclusivement ce discours à reprendre les chrétiens qui s'éloignent de l'Eglise : contentons-nous de ce que nous venons de dire pour les exhorter à se corriger de leur négligence, et faisons maintenant de la solennité présente le sujet de nos réflexions. Bien des gens célébreront la fête, en connaîtront le nom, sans connaître pour cela les faits ou les circonstances qui en ont amené l'origine. Que la fête de ce jour soit appelée l'Epiphanie, personne ne l'ignore. En quoi consiste cette manifestation ? car tel est le sens du mot *Epiphanie :* S'agit-il d'une manifestation unique ou de deux ? c'est ce que plusieurs ne savent pas. Chose bien capable de les exposer à la confusion et à la risée, quoiqu'ils célèbrent chaque année cette fête, ils n'en connaissent pas le sujet. Il ne sera donc pas inutile d'apprendre à votre charité qu'il s'agit non d'une seule, mais d'une double manifestation. La première est déjà un fait accompli; la seconde s'accomplira avec le plus grand éclat à la consommation des siècles. Vous avez entendu aujourd'hui Paul entretenant Tite de l'une et l'autre de ces manifestations, et disant de la première : « La grâce de Dieu notre Sauveur s'est révélée à tous les hommes, nous apprenant à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, et à vivre en ce monde avec

tempérance, piété et justice; » et de la seconde : « Nous attendons l'accomplissement de nos espérances et l'avénement glorieux de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ. » *Tite*, II, 11-13. C'est de cette dernière que le Prophète disait : « Le soleil se couvrira de ténèbres, et la lune de sang, avant que vienne le jour éclatant et redoutable du Seigneur. » *Joël,* II, 31.

Comment se fait-il pourtant qu'on appelle Epiphanie, non pas le jour où le Sauveur est né, mais celui où il a été baptisé? C'est à pareil jour, en effet, qu'il a reçu le baptême et qu'il a sanctifié la nature de l'eau. C'est pour cela que, dans cette solennité, tous les fidèles vont puiser vers le milieu de la nuit et emportent dans leur maison une certaine quantité d'eau baptismale, qu'ils conservent toute l'année, en souvenir de la sanctification accordée, pareil jour, à cet élément. Il s'opère même à cet endroit un miracle manifeste, car l'eau ainsi puisée ne subit en aucune manière l'action délétère du temps : on la voit se maintenir durant l'année entière et souvent durant deux et trois années, également limpide et claire, et disputer de fraîcheur avec l'eau qu'on vient de chercher à une fontaine. Pourquoi donc donner à ce jour en particulier le nom de *manifestation?* Parce que ce n'est pas au jour de sa naissance que le Sauveur a été manifesté au monde, mais au jour de son baptême. Jusqu'à ce jour il etait demeuré ignoré du plus grand nombre. Qu'il soit demeuré ignoré, et que la plupart n'aient pas connu qui il était, ces paroles de Jean l'établissent ouvertement : « Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. » *Joan.* I, 26. Comment s'étonner d'ailleurs que les autres ne l'aient pas connu, lorsque Jean, jusqu'à ce jour, ne le connaissait pas lui-même? « Je ne savais pas, avoue-t-il, qui il était; mais celui qui m'a ordonné de baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur lequel tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, celui-là baptise dans l'Esprit saint. » *Ibid.* 33.

Il est par conséquent hors de doute qu'il y a deux *manifestations.* Il nous faut maintenant rechercher pourquoi le Christ se présente au baptême, et quel baptême il vient solliciter : cette dernière question n'est pas moins importante que la première. Je commencerai même par vous l'exposer, comme devant nous donner la solution de celle-là. Il y avait un baptême chez les Juifs, destiné à purifier non des péchés et des souillures de la conscience, mais des souillures corporelles. L'individu qui s'était rendu coupable d'un adultère, d'un vol, ou de tout autre crime, n'y trouvait pas l'expiation de sa faute; mais avait-il touché quelque cadavre, avait-il goûté des viandes proscrites par la loi, était-il resté quelque temps au milieu de la corruption, avait-il eu quelques rapports avec un lépreux, il se lavait, et restait souillé jusqu'au soir; puis il était purifié. *Levit.*, XV, 5 et seq. Il n'y avait en ces choses ni péché, ni souillure véritable. Mais Dieu, par toutes ces pratiques, se proposait de rendre plus religieux les Juifs d'ailleurs si imparfaits, et de les disposer à l'observation scrupuleuse de prescriptions plus importantes.

Le baptêm des Juifs i férieur à c lui de Jea inférieur lu même au baptême chrétien.

3. Si le genre de purification en usage chez les Juifs, impuissant à délivrer des péchés, n'effaçait que les souillures corporelles, il n'en est pas ainsi du genre de purifications en usage parmi nous. D'une nature beaucoup plus noble et accompagné d'une grâce abondante, il détruit le péché, il purifie l'âme, et l'enrichit des dons du Saint-Esprit. Supérieur au baptême judaïque le baptême de Jean était cependant inférieur au baptême chrétien; il formait un pont entre ce dernier et le premier, et il conduisait en quelque sorte par la main de l'un à l'autre. Ce n'était pas de maintenir parmi les Juifs l'observance des purifications légales que Jean se préoccupait. Détournant leur attention de ce point, il avait pour but de les conduire du vice à la vertu, et de les déterminer à placer leurs espérances de salut dans la pratique du bien, et non dans les purifications et les oblations de diverse nature. Il ne leur disait pas : « Plongez dans l'eau vos vêtements, lavez votre corps, et vous serez purs; » mais bien : « Faites de dignes fruits de pénitence. » *Matth.,* III, 8. Voilà en quoi le baptême du Précurseur était au-dessus du baptême judaïque et au-dessous du baptême chrétien. Il ne donnait pas le Saint-Esprit, ni la rémission des péchés par la grâce. N'ayant pas assez de vertu pour remettre les pé-

chés, il rappelait l'obligation de faire pénitence. Aussi Jean-Baptiste ajoutait-il : « Pour moi je vous baptise dans l'eau ; mais lui vous baptisera par l'Esprit saint et par le feu. » *Matth.*, III, 11. Donc Jean ne baptisait pas lui-même par l'Esprit. Que veulent dire ces mots : « par l'Esprit saint et par le feu? » Veuillez vous souvenir de ce jour où des langues de feu apparurent aux regards des apôtres, et vinrent se reposer sur chacun d'eux. *Act.*, II, 3. Voici encore une autre preuve de cette vérité, que le baptême de Jean était imparfait, qu'il ne conférait pas la grâce du Saint-Esprit et qu'il n'effaçait pas les péchés. Ayant rencontré quelques disciples, Paul leur demanda : « Avez-vous reçu le Saint-Esprit depuis que vous croyez. Et ils lui répondirent : Nous ne savons même pas qu'il y a un Saint-Esprit. — Quel baptême, repartit Paul, avez-vous reçu? — Le baptême de Jean, dirent-ils. Et Paul dit : Jean a baptisé le peuple du baptême de pénitence; » du baptême de pénitence, remarquez-le bien : il n'y est pas question de la rémission des péchés. Et pourquoi baptisait-il? « Il disait au peuple de croire en celui qui devait venir après lui, à savoir, dans le Seigneur Jésus. — Après ces paroles, ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus. Et Paul leur ayant imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux. » *Act.*, XIX, 2-6. Voyez-vous l'imperfection du baptême de Jean? Si ce baptême n'eût pas été imparfait, Paul n'aurait pas baptisé de nouveau ces disciples, et il ne leur aurait pas imposé les mains. En faisant l'une et l'autre chose, il a établi clairement l'excellence du baptême apostolique et l'infériorité marquée du baptême de Jean.

Nous venons d'apprendre la différence qui existe entre ces deux baptêmes, disons maintenant pourquoi le Christ s'est soumis au baptême, et lequel de ces baptêmes il a reçu. Certainement il n'a reçu ni le baptême des Juifs, ni celui des chrétiens, n'ayant aucunement besoin du pardon des péchés : comment en aurait-il besoin, puisque nul péché n'avait trouvé place en son âme? « Il n'a pas fait de péché, et l'on n'a pas rencontré d'artifice sur ses lèvres. » I *Petr.*, II, 22. « Qui de vous, demandait-il à ses ennemis, me convaincra d'un seul péché? » *Joan.*, VIII, 46. D'autre part, sa chair n'était pas étrangère à l'Esprit : Comment l'aurait-elle été, ayant été dès le commencement formée par l'opération du Saint-Esprit? Mais si le Sauveur était à la fois exempt de péché et en communication avec l'Esprit saint, pourquoi recevoir le baptême? Déterminons cependant auparavant la nature de ce baptême, la question ne nous en paraîtra que plus claire. A quel baptême le Christ s'est-il soumis? Ce n'est ni au baptême judaïque, ni au baptême chrétien, mais au baptême de Jean. Dans quel but? afin de vous apprendre qu'il ne cherchait dans le baptême, ni la rémission des péchés, ni la grâce du Saint-Esprit; dons que ne conférait pas ce baptême, comme il a déjà été observé. Il résulte donc évidemment de là que ce n'est point le pardon des péchés ni la grâce de l'esprit d'en haut qu'il est venu demander sur les rives du Jourdain. Néanmoins, afin d'ôter aux spectateurs la pensée qu'il obéissait en se présentant, à des sentiments de repentir, écoutez comment s'exprime son précurseur à ce sujet. Aux autres il avait dit : « Faites de dignes fruits de pénitence; » *Matth.*, III, 8; il dit à Jésus-Christ : « Je devrais recevoir de vos mains le baptême, et vous venez vers moi! » *Ibid.*, 14. Montrant ainsi qu'il n'y avait rien de commun entre le Rédempteur et la multitude pécheresse qui se pressait autour de lui; et, de plus, que loin d'être baptisé pour le même motif, il était d'une dignité et d'une sainteté incomparablement supérieures à la sainteté et à la dignité de Jean-Baptiste lui-même.

Et à quoi bon se faire baptiser, s'il ne le faisait ni par sentiment de repentir, ni pour obtenir le pardon des péchés ou les faveurs de l'Esprit divin? Il le fit pour deux raisons : le disciple nous indique la première; la seconde, Jean l'apprit de la bouche même de son Sauveur. Quel est, d'après Jean-Baptiste, le premier de ces motifs? Pour que l'on n'ignorât pas communément que Jean, selon la parole de Paul, administrait aux hommes le baptême de pénitence, « afin qu'ils crussent en celui qui devait venir après lui. » *Act.*, XIX, 4. Telle était la raison d'être de ce baptême. Aller de maison en

maison, se présenter à la porte et s'écrier en montrant le Christ : « Voilà le fils de Dieu ! » eût été une entreprise pleine de difficultés et propre à rendre suspect ce même témoignage. Conduire le Sauveur dans une synagogue et y déclarer publiquement sa divinité, n'eût pas concilié à ce témoignage plus d'autorité. Mais le peuple accourant en foule des villes environnantes vers le Jourdain et se pressant sur les rives du fleuve, Jésus venant lui-même pour y recevoir le baptême, la voix du Père déclarant du haut des cieux sa grandeur, l'Esprit saint descendant sur sa tête sous la forme d'une colombe, c'étaient autant de circonstances propres à laisser au témoignage de Jean toute sa valeur. Cette parole, « Je ne le connaissais pas, » rendait son affirmation digne de foi. *Joan.*, I, 31. Ils étaient cependant parents selon la chair. « Voici qu'Elisabeth votre parente a déjà conçu un fils, » *Luc.*, I, 36, avait dit l'Ange à Marie. Or la parenté des mères a pour conséquence évidente la parenté des enfants; mais, de crainte que le témoignage du précurseur en faveur du Christ ne parût inspiré par les liens qui les unissaient, l'Esprit de grâce disposa les choses de telle façon que Jean passa les premières années de sa vie dans le désert. Ainsi, au lieu d'attribuer son langage à l'affection ou à un dessein prémédité, il n'y avait plus sujet de douter qu'il ne suivît dans sa conduite les lumières et les ordres de Dieu. De là ces paroles : « Je ne le connaissais pas. » Comment alors l'avez-vous connu? « Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau me l'a indiqué. » Et que vous a-t-il dit ? « Celui sur lequel tu verras l'Esprit descendre en forme de colombe et se reposer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit saint. » *Joan.*, I, 33. Ce n'est donc pas comme descendant sur le Sauveur pour la première fois que le Saint-Esprit est annoncé à Jean, mais comme devant montrer pour ainsi dire du doigt, par l'apparition d'une colombe ailée, et faire connaître à tous les spectateurs Celui dont on proclamait ainsi l'excellence. Telle est la première raison pour laquelle le Sauveur est venu recevoir le baptême. Il y en a encore une autre qu'il indique lui-même. Cette raison quelle est-elle ? Jean lui dit : « Je devrais recevoir de vos mains le baptême, et vous venez à moi ! » Et Jésus lui répond : « Fais ce que je désire, car il nous faut remplir de cette manière toute justice. » *Matth.*, III, 14, 15. Voyez-vous ici la sagesse du serviteur ? Voyez-vous l'humilité du Maître ? Que signifient ces mots : « remplir toute justice? » La justice consiste dans l'accomplissement des commandements de Dieu. Ils étaient justes tous les deux, lisons-nous dans saint Luc, et ils marchaient sans reproche dans les commandements et les justices du Seigneur. » *Luc.*, I, 6. Cette justice, tous les hommes devaient l'accomplir. Personne ne l'ayant accomplie parfaitement, le Christ en venant a voulu l'accomplir dans toute sa perfection.

4. Comment en recevant le baptême, dira quelqu'un, a-t-il accompli cette justice? C'était accomplir la justice que d'obéir à un prophète. De même qu'il s'était soumis à la circoncision, aux sacrifices, aux sabbats, aux fêtes imposées par la loi mosaïque, il couronna cette obéissance en se soumettant au baptême que prêchait le nouveau prophète. C'était, sachez-le bien, la volonté de Dieu que tout le monde reçût alors le baptême. Jean ne dit-il pas : « Le peuple et les publicains ont glorifié Dieu, en recevant le baptême de Jean. Les pharisiens et les scribes au contraire ont méprisé le dessein de Dieu, en se refusant à le recevoir. » *Luc*, VII, 29, 30. Si la justice exige que l'on obéisse au Seigneur, Jean ayant reçu de lui la mission de baptiser le peuple, Jésus-Christ a rempli ce précepte comme il a rempli tous les autres préceptes de la loi. Représentez-vous les commandements de Dieu sous la forme de deux cents pièces d'argent. Cette somme, le genre humain devait la payer tout entière. Nous ne l'aurions pas payée ; et, à cause de notre infidélité, la mort était suspendue sur notre tête. Jésus-Christ étant venu, et nous ayant trouvés réduits à cette extrémité, il a payé notre dette, il a rempli notre obligation, et il nous a libérés d'une charge que nous étions impuissants à porter. C'est pour cela qu'il ne dit pas : « Il nous faut faire telle ou telle chose, » mais bien : « Il nous faut remplir toute justice. » Il faut que moi, le maître, je paye pour ceux qui sont dans l'incapacité de payer. *Matth.*, III, 15.

Le Christ accompli toute justic



C'est donc pour accomplir toute la loi qu'il s'est soumis au baptême. Telles sont les deux raisons que nous avons annoncées plus haut. Alors on vit descendre le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe. C'est que la colombe apparaît partout où il s'agit d'une réconciliation de Dieu avec les hommes. La colombe qu'avait lâchée Noé revint vers l'arche portant un rameau d'olivier, symbole de la bonté divine et signe de la cessation du déluge. Aujourd'hui aussi l'Esprit divin descend sous la simple apparence d'une colombe, non plus sous le symbole d'une colombe véritable, ce qu'il faut soigneusement remarquer, pour annoncer à la terre la miséricorde du Seigneur, et pour nous apprendre en même temps que l'homme spirituel doit être simple, sans perversité et sans malice. « Si vous ne changez et ne devenez comme de petits enfants, disait le Christ, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, XVIII, 3. La première arche demeura sur la terre, quand le cataclysme fut passé : la seconde, au contraire, dès que la colère divine eut été apaisée, fut transportée dans les cieux; et maintenant ce corps sans tache et sans souillure est assis à la droite du Père. *Genes.*, VIII.

Puisque j'ai parlé du corps du Seigneur, j'en ferai le sujet des réflexions par lesquelles je terminerai ce discours. Un grand nombre parmi nous, je ne l'ignore pas, ont coutume, à l'occasion de cette solennité, de s'empresser autour de la table sacrée. Je vous l'ai dit souvent, au lieu de voir dans la présence d'une fête une raison suffisante de communier, il faudrait purifier d'abord sa conscience, et ne toucher qu'après à l'auguste sacrifice. Celui qui est impur et souillé ne mérite pas de participer, même en un jour de fête, à cette chair divine et redoutable. Mais celui qui est pur, et qui a effacé toutes ses prévarications par une sincère pénitence, mérite de participer aux divins mystères, que l'on célèbre une fête ou qu'on n'en célèbre pas, et de jouir toujours des dons de Dieu. Puisque certains fidèles, je ne sais comment, s'abusent sur ce point, et que plusieurs, dont la conscience est chargée d'une foule de crimes, ne voient pas si tôt arriver une fête que, fascinés en quelque sorte, ils s'approchent de ces saints mystères, sur lesquels, dans de semblables dispositions, ils ne devraient même pas porter les yeux, sachez bien que nous repousserons ceux dont l'indignité nous est connue : mais quant à ceux dont l'indignité nous échappe, nous les abandonnons à ce Dieu qui lit dans l'âme de chacun jusqu'à ses pensées les plus secrètes. Aujourd'hui nous essaierons de corriger une faute où tombe à peu près tout le monde. En quoi consiste cette faute? En ce que vous ne vous approchez pas de la table sainte avec le respect convenable : vous agitez vos pieds, vous frappez, vous témoignez de l'humeur, vous criez, vous vous injuriez les uns les autres, vous heurtez vos voisins, vous soulevez le tumulte et le désordre. Voilà ce que je vous ai dit maintes fois et ce que je ne cesserai de vous dire. N'avez-vous pas remarqué aux jeux olympiques le bon ordre qui règne tandis que l'agonothète s'avance à travers l'assemblée, une couronne sur la tête, une verge à la main, et que le héraut recommande à haute voix la tranquillité et la décence? Ne serait-il pas absurde que le calme présidât aux pompes du démon, et que le tumulte régnât là où le Christ nous appelle auprès de lui? Pourquoi la paix au forum et des clameurs dans l'église, le calme sur la mer et la tempête au port? Pourquoi, ô homme, ce tumulte que vous excitez? Qu'est-ce qui vous presse? Les affaires réclameraient-elles votre présence ailleurs? Quoi donc! estimeriez-vous avoir des affaires en cette heure solennelle? Vous souviendriez-vous seulement que vous êtes sur la terre? Penseriez-vous être au milieu des hommes? Et ne faudrait-il pas avoir une âme de pierre pour se croire en ce moment parmi les hommes, et pour oublier que l'on est au milieu de ces chœurs angéliques avec lesquels vous avez entonné l'hymne mystique, avec lesquels vous avez fait retentir en l'honneur de Dieu ce chant de triomphe? Si le Christ nous a appelés des aigles dans ces paroles : « Là où sera le corps, là les aigles se rassembleront, » *Luc.*, XVII, 37, c'est afin que nous nous transportions dans le ciel, afin que nous prenions notre essor, portés sur les ailes de l'Esprit. Nous au contraire, nous rampons à la façon des reptiles, et nous faisons de la terre notre aliment.

Du respect à la sainte eucharistie.

Vous dirai-je d'où proviennent ce bruit et ce tumulte? De ce que nous ne tenons pas les portes fermées jusqu'à la fin du sacrifice, de ce que onus souffrons qu'avant la dernière action de grâces vous vous retiriez et rentriez chez vous; conduite qui, de votre part, dénote une singulière irrévérence. Que faites-vous, chrétien! Ainsi, quand le Christ est sous vos yeux, quand les anges vous regardent, quand vos frères sont initiés aux divins mystères, alors vous les laissez et vous vous retirez! Mais si vous étiez invité à un festin, quoique vous eussiez satisfait à vos besoins, vous n'oseriez pas vous lever de table avant vos amis; et ici, tandis que les mystères du Christ se célèbrent, tandis que ce sacrifice auguste s'accomplit, vous n'hésitez pas à tout laisser là, et à vous retirer! Une telle façon d'agir est-elle bien excusable? Peut-elle bien être justifiée? Voulez-vous que je qualifie l'acte de ces fidèles qui disparaissent avant la fin, et qui refusent ainsi de se joindre à nous pour chanter, la cène terminée, les cantiques d'action de grâces? Sans doute ce que je vais vous dire vous paraîtra dur, mais la négligence d'un grand nombre d'entre vous ne me permet pas de garder le silence. Après que Judas eut communié à la dernière cène, pendant cette nuit mémorable, il sortit à la dérobée, tous les autres apôtres demeurant avec le divin Maître. Or, voilà celui qu'imitent les chrétiens qui sortent avant la dernière action de grâces. Si Judas ne fût pas sorti, il n'aurait pas trahi le Sauveur; s'il n'eût pas abandonné ses frères, il n'eût pas couru à sa perte; s'il ne s'était pas glissé hors de la bergerie, le loup, ne le trouvant plus seul, ne l'aurait pas dévoré; s'il ne s'était pas éloigné du pasteur, il ne serait pas devenu la proie de cette bête féroce. C'est ainsi qu'il alla se joindre aux Juifs, au lieu que les autres disciples ne sortirent qu'avec leur maître, et après avoir récité l'hymne accoutumé. Remarquez-vous la ressemblance qui existe entre cet hymne des apôtres et notre dernière prière?

Et maintenant, mes bien-aimés, pénétrons-nous de ces vérités, réfléchissons sur ces enseignements, et redoutons la sentence qui attend les crimes de cette nature. Eh quoi! un Dieu vous donne sa propre chair, et vous ne lui exprimez pas seulement par quelques paroles votre reconnaissance, et vous ne le remerciez pas de ce que vous en avez reçu! S'agit-il d'une nourriture corporelle? en sortant de table vous recourez à la prière; et lorsque vous, homme, malgré la bassesse de votre nature, avez été admis à la participation d'une nourriture spirituelle qui surpasse en dignité toutes les créatures visibles et invisibles, vous ne daigneriez pas attendre quelques instants pour exprimer par des paroles et par des actions votre gratitude? N'est-ce pas vous exposer au plus terrible des châtiments? Je vous parle de la sorte, non pour m'attirer vos éloges, non pour encourager votre tumulte et vos cris, mais pour que vous vous souveniez de mes avis dans l'occasion, et pour que vous vous comportiez avec la décence désirable. Les mystères auxquels vous assistez en ont à la fois le nom et la réalité. Or, là où il y a des mystères, il doit y avoir un profond silence. Approchons-nous donc de ce sacrifice auguste avec un silence parfait, avec la piété et l'ordre requis, afin d'acquérir des titres plus grands à la bienveillance divine, de purifier nos âmes et de mériter les biens éternels. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel la gloire, les adorations, la puissance sont au Père, en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR LA TRAHISON DE JUDAS

AVANT-PROPOS

Les deux homélies suivantes sur la trahison de Judas et sur la Cène offrent des points de ressemblance si frappants, non-seulement par le sujet, mais surtout par la marche des idées et par les expressions elles-mêmes, que personne ne les lira, sans y reconnaître un seul et même discours, auquel saint Chrysostome aura fait subir quelques changements. Ainsi le grand orateur, après avoir prononcé plusieurs années auparavant la première homélie qui commence en ces termes : « Je me propose aujourd'hui de soumettre seulement quelques réflexions à votre charité, » *Homil., seq.,* I, traitant plus tard le même sujet, prononça le même discours, sauf quelques remaniements et quelques additions. Ce discours, qui s'ouvre par les paroles suivantes : « J'avais le dessein, mes bien-aimés, de vous entretenir encore du Patriarche, » fut prononcé durant le carême où il prononça ses trente-deux premières homélies sur la Genèse, homélies dont les dernières regardent Abraham. Saint Chrysostome appelait Abraham par antonomase, le *Patriarche*. Le commencement de sa deuxième homélie sur Judas en offre un exemple manifeste : « J'avais le dessein, mes bien-aimés, de vous entretenir encore du Patriarche, et d'en faire le sujet du repas spirituel que je dois vous offrir ; mais la trahison du plus ingrat des disciples sollicite notre langue à s'occuper de ce forfait. » Il interrompit donc le cours de ses homélies sur la Genèse, pour traiter, indépendamment de la trahison de Judas dont il s'occupa le Jeudi saint, les sujets en harmonie avec le temps où l'on était, comme il l'indique lui-même clairement dans l'exorde de sa trente-troisième homélie sur la Genèse. « Il fallait, dit-il, vous servir une table en harmonie avec l'époque où nous nous trouvions. C'est pourquoi, lorsque vinrent les jours de la trahison de Judas et de la passion du Sauveur, laissant le sujet examiné jusque-là sans interruption, nous avons cédé à l'attrait des sujets qui nous sollicitaient par leur actualité. D'abord, nous avons parlé du traître ; puis, nous vous avons soumis quelques réflexions sur la croix. A l'apparition du soleil de la résurrection, il fallait bien entretenir votre charité de la résurrection du Seigneur ; pareillement, nous devions, les jours suivants, démontrer ce fait important par les miracles dont il a été accompagné. De là, passant aux Actes des Apôtres, nous en avons fait la matière des quelques réflexions que nous vous avons présentées, et nous en avons pris occasion de donner de nombreux et fréquents avis aux fidèles qui ont reçu naguère la grâce du baptême. »

Dans cette même année, saint Jean Chrysostome aurait donc prononcé une longue suite de discours ; mais quelle fut cette année ? le contenu de ces discours ne nous en fournit que de très-vagues indices. Tillemont croit pouvoir rapporter, avec probabilité, les homélies sur la Genèse à l'année 395. Dans ce cas, nous n'hésiterions pas à rapporter à la même année la deuxième des homélies suivantes sur la trahison de Judas. Mais les motifs sur lesquels s'appuie

Tillemont sont, à notre avis, insuffisants, comme nous le montrerons avec détail dans l'avant-propos des homélies sur la Genèse. Voilà pour ce qui est de la deuxième homélie sur la trahison de Judas; quant à la première, nous ne pouvons rien dire ni de certain, ni de probable, touchant l'époque où elle aurait été prononcée, sinon qu'elle l'a été quelques années avant la seconde. Nous ne devons pas laisser ignorer que cette première homélie commençant par ces mots, « Je me propose aujourd'hui....., » était au nombre des œuvres authentiques énumérées dans l'ancien catalogue d'Augsbourg, tandis que la seconde n'y figurait pas : sans doute, parce que celle-ci, sauf l'exorde et quelques autres parties retouchées par saint Chrysostome, est absolument la même que celle-là. Du reste, selon la judicieuse observation de Savilius, si tous les ouvrages mentionnés dans ce catalogue sont d'une inattaquable authenticité, gardons-nous bien d'en inférer que tous les ouvrages exclus de ce catalogue soient apocryphes. Il y a beaucoup d'ouvrages, incontestablement de saint Chrysostome, dont ce catalogue ne fait pas mention. D'ailleurs, la même homélie ayant été l'objet d'un remaniement, certaines parties ayant été tellement modifiées qu'il en est résulté deux homélies, il n'est pas étonnant qu'il règne tant de différence entre les manuscrits. Comme les diverses leçons s'appliquent à l'une ou à l'autre, nous avons cru suffisant de les donner toutes deux, et de supprimer l'indication de cette diversité de leçons. Il y a dans l'une et dans l'autre de ces homélies un passage remarquable. « Devant vous, sur cette table, est le Christ. Ce n'est point un homme dont la puissance fait des offrandes le corps et le sang du Christ. Le prêtre qui, debout, prononce les paroles saintes, est la figure du prêtre véritable; mais la grâce et la vertu de ces paroles viennent de Dieu. Le prêtre dit : « Ceci est mon corps; et ces mots changent la nature des offrandes. » *Homil., seq.,* VI. La transsubstantiation et la présence du Christ dans l'Eucharistie sont ici formellement enseignées ; mais nous y reviendrons plus tard avec les développements nécessaires.

C'est le quatrième jour, dit l'orateur dans ces deux homélies, qu'il parle de la prière pour les ennemis. Ainsi, il aurait suivi dans ces deux années, le même ordre de matières.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

De la trahison de Judas; de la pâque et de la participation aux divins mystères; qu'il ne faut point se souvenir des injures. Homélie prononcée le grand jour du Jeudi saint.

1. Je me propose aujourd'hui de soumettre seulement quelques réflexions à votre charité. Si je dis, seulement quelques réflexions, ce n'est pas que vous me paraissiez redouter l'abondance du discours, car il serait impossible de trouver une autre cité où l'amour de la parole divine soit porté au même degré. Ce n'est donc pas l'ennui que de plus longues réflexions de notre part pourraient vous causer, qui nous oblige à nous renfermer dans d'étroites limites, c'est plutôt qu'une raison particulière nous impose aujourd'hui cette brièveté. Je vois un grand nombre de fidèles se préparer à s'approcher des redoutables mystères. Or, pour qu'ils s'approchent dignement de cet aliment sacré, et qu'ils ne soient pas privés non plus de l'aliment de la parole sainte, nous sommes obligé de leur dispenser cette dernière avec discrétion : de la sorte, vous en retirerez un double avantage, et remplis par nos enseignements d'une force toute spirituelle, vous participerez à ces mystères terribles avec la crainte, la frayeur et le respect convenables.

C'est à pareil jour, mes bien-aimés, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a été trahi. C'est à pareil jour, sur le soir, que les Juifs le saisirent et l'emmenèrent. Ne vous attristez pas en entendant cette parole, que le Christ a été trahi. Ou plutôt attristez-vous, pleurez amèrement non sur Jésus, victime de cette trahison, mais sur le traître lui-même, Judas. La victime de cette trahison a sauvé la terre; le traître a perdu son âme. La victime est en ce moment assise à la droite du Père dans les cieux; mais le traître est maintenant dans l'enfer, où il subit son éternel châtiment. Oui, pleurez, gémissez sur Judas, versez sur lui des larmes, car le divin Maître a aussi pleuré sur lui. « Lorsqu'il l'eut vu, raconte l'Evangéliste, il fut troublé, et il dit : Un d'entre vous me trahira. » *Joan.*, XIII, 21. O tendresse de mon Seigneur! C'est la victime qui pleure sur l'auteur de la trahison! « Lorsqu'il l'eut vu, il fut troublé et il dit : Un d'entre vous me trahira. » Pourquoi cette tristesse? Pour nous découvrir son amour, et en même temps pour nous apprendre que le sort le plus digne de compassion n'est pas le sort de celui qui est persécuté, mais de celui qui persécute. La condition de ce dernier est de beaucoup plus déplorable que la condition du premier. A parler exactement, il n'y a aucun mal à souffrir l'injustice, tandis que la commettre est toujours un mal. Souffrir l'injustice nous mérite le royaume des cieux : commettre l'injustice, au contraire, nous rend dignes des supplices de l'enfer. « Bienheureux, disait le Sauveur, ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient. » *Matth.*, V, 10. Voilà donc, d'un côté, le royaume des cieux promis en récompense aux victimes des persécutions injustes. Ecoutez maintenant les peines et les châtiments réservés d'un autre côté à l'injustice et au crime. Après avoir rappelé les forfaits des Juifs, « Ils ont mis à mort le Seigneur, ils ont persécuté les prophètes, » Paul ajoute : « Aussi la fin qui les attend sera-t-elle proportionnée à leurs œuvres. » I *Thessal.*, II, 15; II *Corinth.*, XI, 15. Voyez-vous les victimes des persécutions recevant le royaume des cieux, et l'auteur de ces mêmes persécutions n'ayant en partage que la colère divine.

L'auteur de la persécution est plus à plaindre que celui qui la souffre.

Le motif qui m'a inspiré ces paroles, est de vous déterminer à ne pas nourrir de ressentiment contre vos ennemis, mais à les prendre en pitié, à gémir sur eux et à déplorer leur état. C'est leur condition à eux qui est vraiment malheureuse. Si nous sommes animés de pareilles dispositions, alors il nous deviendra facile de prier pour nos ennemis eux-mêmes. Il y a quatre jours déjà que je vous rappelle cette obligation : j'espère que ces avis réitérés graveront cette doctrine plus avant dans votre âme. Au reste, si mon langage a quelque chose de pressant, c'est en vue de dégager vos cœurs de l'enflure de la colère et de calmer en vous la chaleur du ressentiment, de telle sorte que ces passions n'exercent aucun empire sur celui qui

On doit prier pour ses ennemis.

s'applique à la prière. Ce n'est pas seulement la cause de nos ennemis que plaide le Christ quand il nous sollicite de leur pardonner leurs offenses, il plaide encore notre propre cause. Lorsque nous pardonnons au prochain ses offenses, lorsque nous cessons de poursuivre un ennemi de notre ressentiment, nous recevons plus que nous ne donnons. Et comment cela, demanderez-vous? Par cela seul que vous pardonnez à votre ennemi ses torts envers vous, vos offenses envers le Seigneur vous sont pardonnées. Vos offenses à vous ne mériteraient par elles-mêmes ni indulgence, ni pardon. Les offenses de votre prochain peuvent aisément se réparer et s'expier. Héli disait à ses enfants : « Si un homme pèche contre un autre homme, on intercédera pour lui; mais s'il pèche contre Dieu, qui intercédera en sa faveur? » I *Reg.* II, 25. Ainsi, la prière seule ne saurait remédier à ce mal; plus puissant que la prière, le pardon des ennemis le guérira radicalement. Les péchés contre Dieu, le Christ les représente sous la figure de dix mille talents; les offenses de nos ennemis, sous la figure de cent deniers. *Matth.*, XVIII, 23 et seq. Remettez les cent deniers, et les dix mille talents vous seront remis.

2. Mais en voilà bien assez sur l'obligation de prier pour nos ennemis : revenons à la trahison de Judas, et examinons quelles en ont été les circonstances. « Alors l'un des douze, nommé Judas Iscariote, s'en alla vers les princes des prêtres, et leur dit : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? » *Matth.*, XXVI, 14, 15. Au premier aspect, ce récit est suffisamment clair, et il semble rendre toute observation superflue. Mais dès qu'on pèse soigneusement les détails, on y trouve un ample sujet de réflexions, et une profondeur de pensées étonnante. Considérons d'abord le temps. Ce n'est pas sans raison que l'Evangile le précise. Il ne se contente pas de dire que Judas s'en alla, mais il ajoute : « Alors il s'en alla... » Pourquoi cet *alors?* que m'indique-t-il, et quelle est la raison de ce temps ainsi déterminé? Ne croyez pas que ce mot ait été mis là par hasard. L'écrivain qui obéissait au mouvement de l'Esprit ne jetait pas ses paroles sans raison et sans but. Que signifie donc ce mot *alors?* Quelques instants auparavant une courtisane s'était présentée, un vase d'albâtre dans ses mains, et elle en avait versé le parfum sur la tête du Sauveur. Or c'est au moment où cette courtisane témoignait son repentir, au moment où elle touchait le cœur du Seigneur, c'est en ce moment que le disciple trahit son maître. De là ce mot *alors*, afin que vous ne soupçonniez pas de faiblesse le Maître que trahit son disciple. Telle était sa puissance, qu'il attirait sous sa loi jusqu'aux courtisanes elles-mêmes.

Quoi! vous écrierez-vous, il peut attirer à lui des courtisanes, et il ne pourrait attirer de même un de ses disciples! Il le pouvait assurément aussi; mais il ne voulut ni le contraindre à devenir bon, ni user de violence pour l'attirer à lui. « Alors, l'un des douze... s'en alla... » Cette expression « s'en alla, » mérite aussi que nous nous y arrêtions quelques instants. Elle nous montre Judas ne cédant ni à l'appel du prince des prêtres, ni à la nécessité, ni à la force, mais formant sa trahison dans la plénitude de sa spontanéité, et concevant son dessein sans que personne lui suggérât une telle monstruosité. « Alors, l'un des douze s'en alla. » Qu'est-ce à dire, « l'un des douze? » C'est encore une circonstance nouvelle qui aggrave sa faute. Jésus avait soixante et dix autres disciples; mais ceux-ci n'occupaient que le second rang; mais ils ne jouissaient pas des honneurs, du crédit et des mystérieux enseignements dont jouissaient les douze. Les douze étaient les disciples choisis du Sauveur; ils formaient le cortége particulier du Roi; ils étaient les auditeurs constants de la parole du Maître. Voilà le collége duquel s'éloigna Judas. Ces mots, « l'un des douze, » ont donc pour but de vous apprendre qu'il est ici question de l'un de ces disciples choisis, et non d'un disciple ordinaire. En rapportant ces faits, Matthieu n'éprouve aucune confusion. Que signifie cela? que les Evangélistes n'exposent jamais que la vérité, et qu'ils ne dissimulent même pas les faits qui leur sont le moins favorables. D'ailleurs les faits les plus défavorables en apparence font ressortir davantage la charité du Seigneur. C'est son amour qui le porta à

combler de ses biens ce traître, à la fois fourbe et voleur, et à le souffrir jusqu'au dernier moment. Il ne lui ménagea ni les avertissements, ni les exhortations, ni les soins de toute sorte. S'il n'y eut aucun égard, le Seigneur n'en fut certainement pas la cause. La courtisane le prouve ; elle rentra en elle-même et elle trouva le salut. Que l'exemple de celle-ci nous enseigne à ne jamais désespérer; mais que l'exemple de Judas vous enseigne à ne pas compter sur vous-même. La présomption et le désespoir sont également désastreux ; l'une renverse celui qui est debout, l'autre empêche celui qui est tombé de se relever. Aussi Paul disait-il : « Que celui qui pense être debout prenne garde de ne pas tomber. » I *Corinth.* x, 12. Souvenez-vous de ces deux faits : le disciple semble être debout, et il tombe ; la courtisane est gisante à terre, et elle se relève. Rien de plus mobile que notre esprit, rien de plus inconsistant que notre volonté ; c'est pour cela qu'il faut nous précautionner, et de toutes les manières.

« Alors, l'un des douze, nommé Judas Iscariote, s'en alla. » Voyez-vous de quel rang illustre il est tombé ? Voyez-vous quel enseignement il a méprisé ? Voyez-vous combien le mépris et la négligence sont des maux redoutables ? « L'un des douze, nommé Judas Iscariote..... » Pourquoi mentionner sa patrie ? Plût à Dieu que je ne le connusse même pas lui-même ! « Judas, dit Iscariote. » A quoi bon rappeler sa ville natale ? Il y avait un autre Judas, disciple du Seigneur, lequel était surnommé Zelotès. Afin d'éviter la confusion que l'identité de nom pouvait produire, l'Evangéliste a voulu distinguer les deux Judas. Il surnomma l'un Zelotès à cause de sa vertu ; à l'autre il ne donna aucun surnom à cause de sa perversité, il ne l'appela même pas le traître Judas. Il semble cependant qu'il eût dû le désigner ainsi, puisqu'il désignait le premier Judas par un surnom tiré de sa vertu. Mais, afin de vous enseigner à conserver votre langue pure de toute accusation, il épargne le criminel. « Judas Iscariote, dit-il, s'en alla trouver les princes des prêtres et leur dit : Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? » O parole exécrable ! Comment a-t-elle pu sortir de sa bouche ? Comment sa langue a-t-elle pu la prononcer ? Comment son corps n'a-t-il pas été tout entier glacé d'horreur ? Comment son âme n'est-elle pas sortie d'elle-même ? »

3. « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai. » Dis-moi, traître, est-ce là ce que t'enseignait le Christ ? Ne vous recommandait-il pas de ne posséder ni or, ni argent, ni monnaies dans vos ceintures, cherchant dès lors à contenir ton avarice ? *Matth.* x, 9. Ne revenait-il pas constamment sur ce sujet, et n'ajoutait-il pas ce conseil : « Si quelqu'un vous frappe sur une joue, présentez-lui l'autre ? » *Matth.* v, 39. « Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai. » Insensé ! qu'as-tu donc de grave ou de léger à reprocher à ton maître pour le trahir de la sorte ? Est-ce parce qu'il t'accorda le pouvoir de chasser les démons ? Est-ce parce qu'il te permet de guérir les malades, de purifier de la lèpre, de ressusciter les morts ? Est-ce parce qu'il te permet de t'opposer à la tyrannie de la mort ? Voilà donc comment tu le remercies de tant de bienfaits ! « Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ? » Quelle démence, ou plutôt quelle avarice, car c'est l'avarice qui conduisit un si noir dessein ; c'est par cupidité que le disciple trahit son maître. Telle est cette funeste passion. Lorsqu'elle a pénétré dans une âme, elle y réveille des fureurs que le démon n'y réveillerait pas : elle nous aveugle sur toutes choses, et sur le prochain, et sur nous-mêmes, et sur les lois naturelles ; elle nous ôte la raison, et nous emporte aux plus violentes extrémités. Que de choses elle déroba à l'attention de Judas ! Sa familiarité, ses rapports passés avec le divin Maître, la part qu'il avait eue à sa table, ses miracles, sa doctrine, ses avertissements, ses représentations ; tout cela s'évanouit dans l'oubli devant l'amour de l'argent. Aussi Paul s'écriait-il à bon droit : « La racine de tous les maux, c'est la cupidité. » I *Timoth.*, vi, 10.

« Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? » Que de folie dans cette parole ! Quoi ! tu te charges de livrer celui qui gouverne le monde, qui commande aux démons, qui impose des ordres à la mer, et qui est le maître absolu de toute la nature ! Ecoutez comment le Sauveur

confond cette démence et montre qu'il n'aurait jamais été livré s'il ne l'eût voulu le premier. Au moment où la trahison s'accomplissait et où des gens s'avançaient vers lui, munis de bâtons et de flambeaux, il leur dit : « Qui cherchez-vous ? » Or ils ne le connaissaient pas, lui qu'ils devaient prendre. *Joan.*, XVIII, 4. Il était si peu au pouvoir de Judas de le livrer, qu'il ne reconnaissait même pas la présence de celui qu'il trahissait, quoiqu'il se fût entouré de tant de flambeaux et de lumières. C'est ce que suggère l'Evangéliste en disant qu'ils avaient des flambeaux et de la lumière, et que néanmoins ils ne le voyaient pas. *Joan.*, XVIII, 3. Tous les jours, soit par ses œuvres, soit par ses paroles, Jésus-Christ faisait comprendre à son disciple que son projet de le trahir ne lui était pas inconnu. Il ne le réprimandait pas ouvertement en présence des apôtres, de crainte d'augmenter son impudence. Il ne se taisait pas non plus, de crainte que, se croyant assuré du secret, il ne fût encouragé dans sa trahison. Mais Jésus répétait souvent : « L'un de vous me trahira ; » jamais cependant il ne le désignait. Il parlait aussi, tantôt de l'enfer, tantôt du royaume des cieux, où il doit également faire éclater sa puissance, et en récompensant les justes, et en punissant les pécheurs. Comme Judas demeurait insensible à toutes ces leçons, Dieu ne voulut pas user de contrainte à son égard. Nous ayant laissés maîtres de choisir le bien ou le mal, il veut que, si nous sommes bons, nous le soyons avec une pleine liberté. C'est pourquoi, si nous nous y refusions, il ne recourt ni à la force, ni à la violence ; car être vertueux par force, c'est ne pas l'être du tout. Judas était donc dans la parfaite possession de son libre arbitre ; il était en son pouvoir de céder ou de ne pas céder à l'avarice, lorsque, s'aveuglant lui-même et sacrifiant son salut, il alla dire aux Juifs : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai. » La puissance du Sauveur se manifesta encore d'une autre manière : à sa voix, cette horde recula et tomba à la renverse. Cela n'ayant pas suffi pour dissiper l'audace éhontée de ces satellites, il se remit enfin entre leurs mains. J'ai fait, semblait-il leur dire, tout ce que je devais. Je vous ai découvert mon pouvoir, je vous ai prouvé que vous entrepreniez une œuvre au-dessus de vos forces. J'eusse voulu réprimer votre perversité. Puisque vous ne l'avez pas voulu et que vous vous opiniâtrez dans votre folie, je me livre à vous.

Nous faisons le bien librement.

Le but de ces réflexions est de répondre à ceux qui accuseraient le Christ, et qui diraient : Pourquoi n'a-t-il pas changé les sentiments de Judas? Pourquoi ne l'a-t-il pas ramené à la modération et à la sagesse? — Et comment eût-il dû être ramené à la modération? Par la persuasion ou par la nécessité ? S'il eût dû l'être par nécessité, il n'en fût pas devenu meilleur ; car la nécessité n'améliore personne. S'il eût dû l'être volontairement et librement, il a reçu de son maître toutes les leçons capables de redresser sa volonté et sa liberté. S'il n'a pas voulu du remède, la faute en est, non plus au médecin, mais au malade lui-même qui l'a repoussé. Songez à tout ce qu'a fait Jésus-Christ pour le gagner et le sauver : il l'avait instruit de sa sagesse divine, soit par ses paroles, soit par ses œuvres; il lui avait donné l'empire sur les démons ; il lui avait accordé le pouvoir d'accomplir un grand nombre de miracles ; il avait fait retentir à ses oreilles la menace de l'enfer ; il l'avait encouragé par la promesse de son royaume, il n'avait cessé de flétrir ces mystérieux projets, sans toutefois les divulguer et sans le reprendre publiquement ; il lui avait lavé les pieds comme au reste des apôtres ; il avait partagé avec lui sa nourriture et sa table ; il n'avait négligé aucun moyen, ni grand, ni petit, pour le convertir. Mais Judas s'obstina volontairement dans son criminel dessein. Voici, d'ailleurs, la preuve qu'il ne voulut pas changer, quand il l'aurait pu, et que sa négligence fut la cause de tout. Après sa trahison, il jette les trente pièces d'argent et il s'écrie : « J'ai péché en livrant le sang innocent. » *Matth.*, XXVII, 4. Qu'entends-je ? Lorsque vous étiez témoin des prodiges de votre maître vous ne disiez pas : « J'ai péché, en livrant le sang innocent ; » mais au contraire : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai. » C'est lorsque le mal est arrivé à son terme, que la trahison a pro-



duit son résultat, que le crime a été consommé, c'est alors que vous reconnaissez votre culpabilité. Quelle leçon tirer de cet exemple? Que les avertissements nous seront inutiles, tant que nous ne sortirons pas de notre indifférence, et qu'avec de la bonne volonté nous pourrons de nous-mêmes nous relever. Voyez Judas : son maître l'avertit, et il ferme ses oreilles. Personne ne le reprend, et sa conscience se soulève, et ses sentiments changent quoique la parole du maître ne se fasse pas entendre, et il condamne son forfait, et il jette le salaire de sa trahison. « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai; et on tomba d'accord de lui donner trente pièces d'argent. » On fixa le prix d'un sang qui n'avait pas de prix. Pourquoi reçois-tu ces trente pièces d'argent, ô Judas ? Il vient répandre gratuitement son sang pour le salut du monde, ce Christ que tu veux trahir; et de là ces conventions et ce pacte hideux; car, en effet, quoi de plus hideux qu'une convention de cette nature?

4. « Alors les disciples s'approchèrent. » *Matth.*, XXVI, 17. Quel temps désigne ce mot *alors?* Pendant que tout cela se préparait, que la trahison s'ourdissait, que Judas travaillait à sa propre perte, « les disciples s'approchant de Jésus, lui dirent : Où voulez-vous que nous préparions le festin de la Pâque? » *Ibid.*, 17. Voyez-vous la conduite si différente de Judas et des autres disciples? Celui-là trahit son maître, ceux-ci songent à préparer la Pâque. Celui-là conclut un pacte inique, ceux-ci se disposent à servir le Sauveur. Il avaient tous joui cependant des mêmes merveilles, des mêmes enseignements, de la même puissance. Quel est donc le principe de cette différence? La volonté, en qui tout le bien et tout le mal trouvent toujours leur principe. « Où voulez-vous que nous préparions le festin de la Pâque? » C'était le soir : le divin Maître n'avait pas à lui de maison; c'est pour cela que ses disciples lui adressent cette question : Où voulez-vous que nous préparions le festin de la Pâque? car nous n'avons ni hôtellerie, ni tente, ni demeure déterminée. — Qu'ils apprennent bien, ces hommes qui se construisent des palais brillants, de vastes portiques, de larges enceintes, que le Christ n'avait pas seulement où reposer sa tête. Voilà pourquoi on lui demande : « Où voulez-vous que nous préparions le festin de la Pâque? » De quelle Pâque s'agit-il? De la Pâque des Juifs, et non de celle que nous célébrons. Les disciples préparèrent la première : le Sauveur lui-même prépara la seconde; et non-seulement il la prépara, mais il devint lui-même notre Pâque. « Où voulez-vous que nous préparions le festin de la Pâque? Cette Pâque était la Pâque judaïque, celle qui avait été instituée en Egypte. Et pourquoi Jésus-Christ l'observa-t-il? Parce qu'il observait la loi dans toutes ses prescriptions. N'avait-il pas dit au moment de son baptême : « C'est ainsi qu'il nous faut accomplir toute justice. » *Matth.*, III, 15. Il est venu racheter l'homme de la malédiction de la loi; car « Dieu a envoyé son Fils né d'une femme et assujetti à la loi, afin de racheter ceux qui étaient sous la loi, » et d'en conclure l'abrogation. *Galat.*, IV, 4, 5. On eût pu dire : Il a abrogé la loi, parce qu'il ne lui eût pas été permis d'en accomplir les prescriptions, si dures, si onéreuses et si difficiles. En conséquence, c'est après s'être soumis à tout ce qu'elle ordonnait, qu'il en consomme l'abolition. La Pâque étant ordonnée par la loi, le Sauveur voulut observer la Pâque.

A quelle fin la loi ordonnait-elle la manducation de la Pâque? Telle était l'ingratitude des Juifs envers le Seigneur qu'aussitôt après en avoir été comblés de bienfaits, ils oubliaient ses commandements. Après leur sortie de l'Egypte, après avoir vu les flots de la mer divisés d'abord, et puis réunis de nouveau; après avoir été témoins d'une foule d'autres prodiges, ils s'écrient : « Faisons-nous des dieux qui marchent devant nous. » *Exod.*, XXXII, 1. Que dites-vous, malheureux? Les miracles sont encore sous vos mains, et vous avez déjà oublié votre bienfaiteur! En présence de tant d'insensibilité et d'ingratitude, Dieu se résolut à leur imposer un certain nombre de fêtes comme mémorial de ses bienfaits; et c'est ainsi qu'il leur enjoignit le sacrifice pascal. « Quand votre fils vous demandera : Que signifie cette Pâque? vous lui répondrez : Nos pères marquèrent autrefois en Egypte du sang de l'agneau la porte de leurs maisons,

afin que l'ange exterminateur, se détournant à cette vue, ne les atteignît pas de ses coups. — De la sorte, cette fête était un mémorial éternel de leur délivrance. Outre cet avantage, qu'elle leur rappelait le souvenir des bienfaits passés, elle offrait un avantage plus grand encore, en ce qu'elle représentait un bienfait à venir. L'agneau de la Pâque matérielle était la figure d'un autre agneau spirituel; la brebis présageait une autre brebis. Là était l'ombre, ici la vérité. Dès que le Soleil de justice fut apparu, l'ombre s'évanouit, comme les ténèbres à l'apparition du soleil. C'est pour cela que le même festin vit s'accomplir les deux pâques, la Pâque figurative et la Pâque véritable. De même que les peintres commencent par dessiner sur leur tableau les contours et la silhouette des objets qu'ils se proposent de reproduire, avant d'y appliquer les couleurs convenables; de même le Christ pendant le même repas fit précéder la célébration de la Pâque véritable par la célébration de la Pâque figurative. « Où voulez-vous que nous vous préparions le festin de la Pâque? » Ils parlaient de la Pâque judaïque : mais que tout flambeau s'éteigne au lever du soleil; à l'approche de la vérité, que l'ombre s'évanouisse!

Contre les Juifs.

5. C'est aux Juifs qu'en ce moment je m'adresse, à ces Juifs qui paraissent célébrer la Pâque, à ces Juifs au cœur incirconcis qui ont la hardiesse de nous jeter à la face leur fête des Azymes. Et pourquoi, ô Juif, célèbres-tu la Pâque? Le temple est détruit, l'autel renversé. le Saint des saints foulé aux pieds, tous les sacrifices abolis; et tu ne crains pas d'accomplir un acte aussi peu légitime! Tu étais un jour captif à Babylone, et ceux qui t'avaient emmené en captivité te disaient : « Chantez-nous quelques-uns des cantiques de Sion? » *Psalm.* CXXXVI, 3. Et tu t'y refusais. C'est David qui nous l'apprend dans ce Psaume : « Auprès des fleuves de Babylone, là nous nous sommes assis et nous avons pleuré. Aux saules de leurs rives nous avons suspendu nos instruments harmonieux. » *Ibid.*, 1, 2. Il parle sans doute du psaltérion, de la harpe, de la lyre et de quelques autres instruments dont ils se servaient pour le chant de leurs hymnes sacrées. Ils les avaient emportés avec eux dans leur captivité, moins pour en faire usage, que pour avoir devant leurs yeux un souvenir de la patrie. « Là ceux qui nous emmenèrent en captivité noùs ont demandé les paroles de nos chants. — Comment chanterions-nous le cantique du Seigneur dans une terre étrangère? » Eh quoi! vous ne chantez pas le cantique du Seigneur dans une terre étrangère, et vous célébrez dans une terre étrangère la Pâque du Seigneur! Oh l'ingratitude! oh l'iniquité! Lorsque des ennemis voulaient les y contraindre, ils n'osaient chanter un seul cantique sur la terre de l'exil. Maintenant, sans que personne les y contraigne, sans que personne leur fasse violence, de leur propre mouvement, ils osent combattre contre Dieu même. Voyez-vous l'impureté de ces Azymes, l'impiété de cette fête? Comprenez-vous qu'il n'y a plus aujourd'hui de Pâque judaïque? Elle existait autrefois cette Pâque; mais elle a été abrogée; et c'est désormais le règne de la Pâque spirituelle qu'institua le Christ. Pendant que ses disciples buvaient et mangeaient, prenant du pain, il le rompit et dit : « Ceci est mon corps, qui sera livré pour vous en rémission de vos péchés. » Les fidèles initiés à nos mystères comprennent ce que je dis. Prenant ensuite le calice, il dit : « Ceci est mon sang, qui va être versé pour plusieurs en rémission de leurs péchés. » *Matth.*, XXVI, 26-28. Or Judas était présent, quand le Christ parlait de la sorte. Le voilà, ô Judas, ce corps, que tu as vendu trente pièces d'argent. Le voilà ce sang dont tu trafiquais naguère honteusement avec les pharisiens pervers. O charité de mon Sauveur! O fureur, ô démence de Judas! Quoique le disciple vende son maître trente pièces d'argent, Jésus après cela ne dédaigne pas d'offrir le sang ainsi acheté à celui qui l'a vendu, s'il eût voulu l'accepter pour la rémission de ses péchés. Oui, Judas était alors présent, et il prenait part au banquet sacré. De même que son maître lui avait lavé les pieds comme aux autres disciples, il l'avait admis aussi à sa table sainte, afin que son opiniâtreté dans le mal ne pût s'autoriser d'aucune excuse. Ainsi le Seigneur ne négligeait rien de ce qui dépendait de lui; mais le traître persista dans ses dispositions criminelles.



6. Enfin le moment est venu de s'approcher de ce festin redoutable. Faisons-le tous avec le sérieux et la ferveur convenables. Point de Judas parmi nous; point de pervers; point de cœur envenimé; point de chrétien dont la bouche exprime des sentiments que son âme désavoue. Devant vous est le Christ : comme il avait préparé le festin dont nous parlions tout à l'heure, ainsi il a préparé lui-même le festin d'aujourd'hui. Ce n'est point un homme dont la puissance fait des offrandes le corps et le sang du Christ, mais ce même Christ qui a été crucifié pour nous. Le prêtre qui, debout, prononce les paroles saintes, est la figure du prêtre véritable, mais la grâce et la vertu de ces paroles viennent de Dieu. Le prêtre dit : « Ceci est mon corps; » et ces mots changent la nature des offrandes. La bénédiction du Seigneur, « Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre, » *Genes.*, I, 28, quoique n'ayant été prononcée qu'une fois, a conféré indéfiniment à la nature humaine le pouvoir de se perpétuer. Ainsi cette parole du Sauveur une fois prononcée a suffi et suffira pour opérer sur la table de toutes les églises, depuis la dernière pâque de Jésus-Christ jusqu'à nos jours et jusqu'à son avénement, l'accomplissement du plus parfait des sacrifices. Que nul d'entre vous ne se présente donc, la dissimulation, la perversité et le venin dans le cœur, de crainte d'attirer sur lui une sentence de condamnation. C'est après que Judas eut reçu sa part de l'offrande du Seigneur que le démon prit possession de son âme; non qu'il manifestât ainsi son mépris pour le corps du Seigneur, mais à cause du mépris que lui inspirait pour Judas l'impudence de ce disciple. Apprenez par là qu'il arrive aux chrétiens qui s'approchent indignement des saints mystères ce qui arriva à Judas : le démon s'empare souvent et prend de préférence possession de leur âme. Si les honneurs profitent aux personnes qui en sont dignes, ils exposent les personnes qui en sont indignes à de plus terribles châtiments. Je ne prétends pas en ceci vous effrayer, mais plutôt assurer votre salut. Qu'il n'y ait point de Judas parmi nous; que personne ne s'avance infecté du poison de l'iniquité. Ce sacrifice est une véritable nourriture spirituelle. Or, de même que la nourriture corporelle, si l'estomac qui la reçoit est chargé d'humeurs mauvaises, aggrave le mal, non par sa propre nature, mais à cause du mauvais état de l'estomac lui-même, ainsi cette nourriture spirituelle, lorsqu'elle est reçue dans une âme pleine de perversité, ne fait que rendre, à cause de cette même perversité, sa condition pire et plus déplorable. Loin de nous toute pensée mauvaise; que notre cœur soit pur. Nous nous approchons d'une victime pure : rendons à notre âme la sainteté; car cela peut se faire en un jour. Comment, de quelle manière?

Conservez-vous du ressentiment pour un ennemi? effacez ce ressentiment, guérissez cette blessure, bannissez toute pensée de haine; et l'aliment que vous allez prendre à cette table sacrée vous sera salutaire. Vous allez prendre part, ne l'oubliez pas, à un sacrifice saint et redoutable. Que la nature de l'offrande elle-même vous pénètre de respect : vous avez sous les yeux le Christ égorgé. Et pour quelle raison a-t-il été égorgé? Pour rendre la paix au ciel et à la terre; pour vous élever à l'amitié des anges, pour vous réconcilier avec le Dieu de l'univers, pour vous rendre son ami, d'ennemi et d'adversaire que vous étiez. Il a livré sa vie pour ceux qui le haïssaient; et vous entretenez de l'inimitié à l'égard d'un de vos pareils? Mais il vous est impossible de vous avancer vers cette table de paix. Le Christ n'a pas hésité à mourir pour vous, et vous vous obstinez à ne pas lui sacrifier le ressentiment dont vous êtes animé contre un de vos semblables! Et quelle excuse aurez-vous donc à faire valoir? On m'a causé de graves dommages, direz-vous, on m'a abreuvé d'injustices.—Quels sont ces dommages? une perte d'argent, voilà tout. Elle ne vous a pas cependant déchiré comme Judas déchira son maître; et pourtant Jésus a versé son sang pour le salut des malheureux qui le répandaient. Qu'avez-vous à dire de semblable? En refusant de pardonner à votre ennemi, ce n'est pas à lui que vous causez du mal, mais à vous-même. Vous lui aurez peut-être nui souvent durant la vie présente; mais vous vous êtes rendu indigne de pardon devant le tribunal suprême. Dieu a une aversion profonde pour

l'homme qui conserve opiniâtrément le souvenir des injures, pour celui dont le cœur est gonflé et l'âme enflammée de colère. Ecoutez plutôt ses paroles : « Lorsque vous présentez votre offrande à l'autel, et que là vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre offrande devant l'autel, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et puis vous présenterez votre offrande. » *Matth.*, v, 23, 24. Pourquoi vous demandez-vous si vous pardonnerez ? Certainement vous devez le faire ; ce sacrifice a été institué pour que vous viviez en paix avec votre frère. Si, ce sacrifice ayant été institué à cette fin, vous ne vouliez point de la paix, c'est en vain que vous participerez au sacrifice ; votre action devient complétement inutile. Commencez donc par accomplir ce qui constitue ce sacrifice, et vous en recueillerez abondamment les fruits. Pourquoi le Fils de Dieu est-il venu sur la terre sinon pour réconcilier le genre humain avec le Seigneur ; sinon encore pour nous communiquer son propre nom dans le cas où nous correspondrions à ses desseins? « Bienheureux les pacifiques, disait-il, car ils seront appelés les enfants de Dieu. » *Matth.*, v, 9. L'exemple que vous a donné le Fils unique de Dieu, imitez-le dans la mesure de vos forces, afin d'obtenir et pour les autres et pour vous-même le bienfait de la paix. Voilà pourquoi il vous donne, à vous ami de la paix, le nom d'enfant de Dieu ; voilà pourquoi, au moment du sacrifice, le seul précepte dont il vous rappelle le souvenir est le précepte de la réconciliation, montrant ainsi qu'il l'emporte sur tous les autres en importance.

Je voudrais encore prolonger mon discours ; mais ce qui précède suffira aux chrétiens qui l'ont attentivement écouté, s'ils le conservent dans leur mémoire. Souvenons-nous sans cesse, mes bien-aimés, de ces paroles, aussi bien que de ces baisers paternels et de ces embrassements si propres à nous effrayer, que nous nous donnions les uns aux autres. C'est le lien qui unit nos âmes et qui, de nous tous, fait un seul et même corps à cause de notre participation à un seul et même corps. Appliquons-nous donc à maintenir cette unité. Les corps ne contribuent point à la former ; mais elle résulte de l'union étroite que la charité établit entre nos âmes. Ainsi nous pourrons jouir avec confiance des douceurs de ce banquet céleste. Quels que soient nos mérites, ils nous deviendront inutiles, ils ne nous seront comptés pour rien, si nous persistons dans notre ressentiment, et nous n'en retirerons aucun avantage pour le salut. Pénétrés de ces enseignements, chassons de notre âme toute pensée de colère ; purifions notre conscience ; le cœur rempli d'affections douces et bienveillantes, approchons-nous de la table de Jésus-Christ, à qui toute gloire, tout honneur et toute puissance appartiennent, ainsi qu'au Père, en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SECONDE HOMÉLIE.

De la divine et mystique cène du Sauveur ; de la trahison de Judas ; de la Pâque ; de la participation aux divins mystères ; du pardon des injures. Cette homélie a été prononcée le grand jour du Jeudi saint.

1. J'avais le dessein, mes bien-aimés, de vous entretenir encore du grand patriarche Abraham, et d'en faire le sujet du repas spirituel que je dois vous offrir. Mais la trahison du plus ingrat des disciples sollicitant fortement notre langue à s'occuper de ce forfait, les souvenirs attachés au jour présent nous ont déterminé à vous parler de cette action, non moins insensée que sacrilége. C'est à pareil jour que Jésus-Christ Notre-Seigneur a été livré par son propre disciple entre les mains des Juifs. Que ces paroles, mon bien-aimé, ne vous remplissent pas de tristesse ; n'ouvrez pas votre cœur à l'indignation en apprenant que le divin Maître a été trahi. Ou plutôt, gémissez, pleurez, non sur Jésus victime de cette trahison, mais sur le traître lui-même, Judas. Ce Jésus qui a été trahi a sauvé la terre ; Judas qui le trahit a perdu son âme. Ce Jésus qui a été trahi, est assis aujourd'hui à la droite du Père dans les cieux ; Judas qui le trahit est maintenant dans l'enfer, voué à d'éternels et d'incessants supplices. Oui, pleurez, gémissez sur Judas ; car Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-

même, en le voyant, ne put se défendre d'être troublé et de verser des larmes. « Lorsqu'il le vit, raconte l'Evangéliste, il fut troublé et dit : Un de vous me trahira. » *Joan.*, XIII, 21. Pourquoi se trouble-t-il ainsi? Il pensait aux exhortations, aux enseignements que méprisait ce disciple aveugle en se précipitant dans le plus affreux des abîmes. A l'aspect d'une telle démence, le Seigneur, touché de miséricorde, fut troublé et répandit des pleurs. C'est une circonstance que les historiens sacrés mentionnent de diverses manières pour confirmer notre foi au mystère de la rédemption.

Ce trouble du Sauveur en présence de l'ingratitude et de la noirceur de son disciple, nous apprend que les victimes d'une injustice sont moins à plaindre que les auteurs de cette même injustice. Au contraire, les personnes en butte aux injustices et aux persécutions méritent plutôt que nous leur portions envie. D'où ces paroles du Christ : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. » *Matth.*, V, 10. Combien, à ce compte, le sort des victimes de la persécution est avantageux! Voyez maintenant, dans un autre passage, les châtiments terribles réservés aux persécuteurs. C'est Paul qui s'exprime en ces termes : « Vous, mes frères, vous êtes devenus les imitateurs des Eglises de Dieu qui sont établies en Judée. Vous avez souffert de la part de vos concitoyens les mêmes mauvais traitements que ces Eglises ont soufferts de la part des Juifs, lesquels ont mis à mort le Seigneur Jésus et leurs propres prophètes, et nous ont empêché d'annoncer aux Gentils la parole qui les eût sauvés, de telle sorte qu'ils comblent la mesure de leurs péchés. Aussi la colère de Dieu éclatera-t-elle sur eux jusqu'à la fin. » I *Thessal.*, II, 14-16. Vous le voyez; ils méritent bien nos larmes et notre compassion les hommes qui s'abandonnent au mal. C'est pourquoi ce doux Seigneur ne pouvait regarder son criminel disciple sans être troublé et sans verser des larmes; manifestant de cette manière la pitié qu'il lui inspirait, et déclarant la grandeur de sa bonté par ses diverses tentatives pour toucher ce malheureux, tentatives qui ne furent arrêtées que par l'accomplissement même de la trahison. Oui, pleurez amèrement et gémissez sur Judas, puisque le Seigneur daigna gémir sur lui. « Jésus fut troublé, et il dit : Un de vous me trahira. » *Joan.*, XIII, 21. O tendresse, ô charité de mon Sauveur! La victime pleura sur le traître! En le voyant obstiné dans ses pensées perverses, « il fut troublé, et il dit : Un de vous me trahira. » Quelle bonté et quelle grandeur d'âme! Comme il le ménage, cet ingrat! Comme il cherche à ne pas encourager son effronterie! Comme il remplit les autres disciples d'anxiété et de terreur, pour lui fournir l'occasion de renoncer à sa criminelle folie! Mais lorsque l'âme est devenue insensible et qu'elle repousse la semence de la piété, les avis, les conseils ne font rien sur elle; aveuglée par la passion, elle se jette tête baissée dans le précipice. Aussi le divin Maître ne retira-t-il aucun fruit de sa longanimité.

« Un de vous me trahira. » Pourquoi le trouble et l'affliction dont il fut saisi? Afin de nous découvrir son amour, et en même temps de nous apprendre quelle commisération méritent les hommes qui maltraitent le prochain. Comme ils attirent sur eux la colère divine, ils sont plutôt dignes de pitié que les victimes de leurs mauvais traitements. En supportant de nos semblables leurs procédés odieux, nous nous préparons le royaume des cieux; mais en les traitant à notre tour de la même manière, nous nous préparons l'enfer et ses supplices. « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. » *Matth.*, V, 10. C'est ainsi que les souffrances nous obtiennent en récompense le céleste royaume. Quant aux violateurs de la justice, ils n'auront en partage que l'enfer et ses châtiments. C'est pour cela que Paul, après avoir rappelé ces Juifs qui ont mis à mort le Seigneur et persécuté les prophètes, ajoute : « Telles ont été leurs œuvres, telle sera leur fin. » II *Corinth.*, XI, 15. Par conséquent, à ceux qui souffrent la persécution, le royaume des cieux; à ceux qui persécutent, la colère divine. Nous n'insistons pas sans raison sur ces vérités, mes bien-aimés. Puissent-elles nous apprendre à ne pas conserver de ressentiment contre nos ennemis, mais plutôt

à leur porter compassion, à gémir et à pleurer sur eux ! C'est leur condition qui est vraiment malheureuse, s'ils nous poursuivent sans motif de leur haine. En mettant notre âme dans la disposition de leur pardonner et de gémir sur leur sort, nous pourrons ensuite, selon le conseil du Seigneur, prier pour eux, et nous concilier par là les faveurs du Ciel. Si je vous parle encore pour la quatrième fois de la prière pour les ennemis, c'est afin que vous soyez mieux pénétrés de nos enseignements, et qu'ils poussent de profondes racines dans vos âmes. Faire disparaître en vous l'enflure de la colère, en éteindre les ardeurs, vous affranchir, en vue de la prière, de tout sentiment de cette nature, tel est le but des paroles qui retentissent si souvent à vos oreilles. Ce n'est pas seulement la cause de nos ennemis que plaide le Christ, en nous exhortant à leur pardonner leurs offenses, il plaide aussi notre propre cause. Lorsque vous pardonnez à un ennemi, vous recevez plus que vous ne donnez. Comment cela se fait-il, demanderez-vous? Suivez-moi avec attention : Au moment où vous pardonnez à votre ennemi ses offenses, Dieu vous pardonne de son côté vos prévarications. Vos prévarications à vous ne mériteraient par elles-mêmes ni indulgence, ni pardon; les offenses de votre prochain peuvent aisément se réparer et s'expier. Ecoutez ce que disait Héli à ses enfants : « Si un homme pèche contre un autre homme, le prêtre intercédera pour lui. Mais s'il pèche contre Dieu, qui intercédera en sa faveur? I *Reg.*, II, 25. Ce mal est grave, et la prière seule ne saurait y remédier aisément. Plus puissant que la prière, le pardon des offenses de nos ennemis le guérira radicalement. Les offenses envers le Seigneur, Dieu les représente sous la figure de dix mille talents; les offenses du prochain, sous la figure de cent deniers. *Matth.*, XIX, 23 et seq. Remettez les cent deniers, et les dix mille talents vous seront remis.

Prier pour ses ennemis.

2. Mais en voilà bien assez sur ce sujet. Si vous le voulez bien, nous reprendrons le discours de plus haut, et revenant à la trahison de Judas, nous examinerons comment Notre-Seigneur a été trahi. Pour mieux saisir la démence de cet apôtre, et pour mieux comprendre la noirceur de son ingratitude, en même temps que l'ineffable bonté du Sauveur, écoutons le récit de l'Evangéliste. « Alors, raconte-t-il, l'un des douze, nommé Judas Iscariote, s'en alla trouver les princes des prêtres, et leur dit : Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? » *Matth.* XXVI, 14, 15. Au premier aspect, ce récit est suffisamment clair, et il semble rendre toute observation superflue. Mais dès qu'on en pèse soigneusement les détails, on y découvre un ample sujet de réflexions, et une profondeur de pensée étonnante. Considérons d'abord le temps. Ce n'est pas sans raison que l'Evangéliste le précise. Il ne se contente pas de dire que Judas s'en alla; mais il ajoute : « Alors..... il s'en alla..... » Que signifie cet *alors?* Quelle est la raison de ce temps ainsi déterminé? Ce n'est pas sans motif que l'écrivain dont l'Esprit saint dictait les paroles détermine le temps, car celui qui parle d'après les inspirations d'en haut ne jette pas ses paroles au hasard et sans but. Qu'indique donc ce mot « alors? » Quelques instants auparavant une jeune fille s'était présentée, un vase d'albâtre dans les mains, et elle en avait répandu le parfum sur la tête du Sauveur. Cette femme montra dans cette circonstance une foi bien admirable; elle montra un admirable dévouement, une piété et une obéissance non moins admirables; elle avait brisé avec son premier genre de vie, et elle était revenue à la chasteté et à la vertu. Or c'est au moment où une courtisane témoigne son repentir, au moment où elle confesse le Seigneur, c'est en ce moment que le disciple trahit son Maître. « Alors..... » En quel moment? Lorsque la courtisane, s'approchant de Jésus et répandant son vase d'albâtre sur ses pieds, se mit à les essuyer de ses propres cheveux, et à lui donner les marques du plus profond dévouement, expiant par cette confession les péchés de sa vie tout entière. C'est alors, en voyant cette femme donner à son Maître un témoignage pareil de dévouement, que le disciple s'empresse d'aller ourdir sa trahison criminelle. Tandis que l'une sort de l'abîme du vice pour monter jusqu'aux cieux, l'autre, après avoir contemplé tant de miracles et tant de prodiges, après avoir ouï de

si divins enseignements, après avoir été l'objet d'une condescendance inexplicable, se précipite au plus profond des enfers. Tels sont les pernicieux effets de l'indifférence et de la corruption de la volonté. A cause de cela Paul s'écriait : « Que celui qui est debout prenne garde de tomber ; » I *Corinth.*, x, 12; et un prophète disait autrefois : « Est-ce que celui qui est tombé ne se relèvera pas ? et celui qui s'est égaré ne retrouvera-t-il pas le droit chemin ? » *Jerem.*, VIII, 4. Que celui qui est debout n'ait donc pas trop de confiance, mais qu'il soit toujours prêt au combat; que celui qui est tombé ne s'abandonne pas non plus au désespoir.

Voilà donc le divin Maître dont la puissance va jusqu'à ranger sous son obéissance les publicains et les courtisanes. Eh quoi! objecterez-vous, il peut attirer à lui des courtisanes, et il ne pourrait attirer de même un de ses disciples! — Assurément il le pouvait; mais il ne voulut ni rendre Judas vertueux par contrainte, ni l'attirer à lui par violence. En nous racontant ce qui concerne le mauvais disciple, l'Evangéliste s'exprime de la sorte : « Alors il s'en alla...., » pour faire entendre que Judas n'obéissait ni à une voix étrangère, ni à la force, ni aux conseils d'autrui ; que, sans subir l'influence d'aucune cause extérieure, il avait conçu ce forfait monstrueux de son propre mouvement et dans la plénitude de sa liberté, et que sa perversité personnelle l'avait seule entraîné à trahir son Maître. « Alors..... l'un des douze s'en alla..... » Ce n'est pas un grief léger que soulève cette expression, « l'un des douze ; » elle est mise en usage par l'historien, parce qu'il y avait soixante et dix autres disciples. « L'un des douze, » c'est-à-dire l'un des disciples de prédilection, l'un de ceux qui vivaient continuellement avec le Sauveur et qui jouissaient auprès de lui de la plus grande liberté. Sachez bien qu'il était l'un de ces douze, qu'il faisait partie de ce troupeau choisi. L'Evangéliste ne passe pas cette particularité sous silence, pour vous montrer en des choses en apparence indignes du Seigneur, dans ces biens dont il a comblé un voleur et un traître, un témoignage de sa sollicitude à notre égard. Vous avez vu la courtisane, à cause de son ardente charité, recouvrer le salut; vous voyez le disciple se perdre par son indifférence. Que l'exemple de celle-là vous apprenne à ne jamais désespérer ; que l'exemple de celui-ci vous apprenne à ne pas compter présomptueusement sur vous-mêmes : ce sont deux extrémités également pernicieuses. Rien de plus mobile que notre esprit ; rien de moins ferme que notre volonté, et c'est pourquoi il faut nous précautionner de toutes les manières.

« Alors l'un des douze, nommé Judas Iscariote, s'en alla... » Voyez-vous le rang illustre d'où il est tombé ? Voyez-vous quel maître il a abandonné ? Voyez-vous combien la négligence est un mal redoutable ? « Judas Iscariote... » Il y avait un autre disciple appelé aussi fils de Jacques, qui portait le même nom que lui. Remarquez la sagesse de l'Evangéliste qui, au lieu de caractériser le mauvais disciple par son crime, le désigne par le nom de sa ville natale, tandis qu'il nous fait connaître son homonyme, non par l'endroit de sa naissance, mais par le nom de son père. Il était naturel qu'il l'appelât Judas le traître : il s'en abstient pour nous apprendre à préserver notre langue de toute parole accusatrice. Que cet exemple nous enseigne à parler toujours avec modération de nos ennemis. Si l'écrivain sacré, tout en racontant cette action horrible, n'a pas voulu flétrir une telle trahison; si, gardant le silence là-dessus, il n'a mentionné que l'endroit où Judas avait pris naissance, quel châtiment nous sera réservé à nous qui traitons toujours défavorablement le prochain, à nous qui, peu contents de parler de nos ennemis avec mépris, n'épargnons même pas nos injures aux personnes animées de sentiments de bienveillance à notre égard ? Loin de vous, je vous en supplie, une semblable conduite. Paul vous y exhorte quand il dit : « Qu'aucun mauvais propos ne sorte de votre bouche. » *Ephes.*, IV, 29. Vous n'aurez pas ce défaut à reprocher au langage employé par saint Matthieu. « Alors, dit-il, l'un des douze, appelé Judas Iscariote, s'en alla trouver les princes des prêtres et leur dit : Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? » O parole exécrable ! O forfait monstrueux ! Je ne saurais y penser, mes bien-

aimés, sans frémir. Comment cette parole a-t-elle pu sortir de sa bouche? Comment sa langue a-t-elle pu la prononcer? Comment n'y a-t-il pas eu séparation entre son âme et son corps? Comment ses lèvres n'ont-elles pas été glacées d'horreur? Comment sa raison n'est-elle pas sortie d'elle-même?

3. « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? » Dis-moi, Judas, est-ce là ce que ton maître t'a si longtemps enseigné? As-tu donc oublié à ce point ses avis réitérés? Et pourquoi ce langage, « Ne possédez ni or, ni argent, » sinon pour réprimer dès le principe la fureur de ton avarice? Ne disait-il pas encore : « Si quelqu'un vous frappe sur une joue, présentez-lui l'autre? » *Matth.*, v, 39; et x, 9. Quel motif, je te le demande, t'entraîne à trahir ton maître? Serait-ce parce qu'il t'accorda le pouvoir de chasser les démons, de guérir les malades, de purifier de la lèpre et d'opérer une infinité d'autres prodiges? Voilà donc la reconnaissance que tu lui témoignes en retour de tous ces bienfaits. Quelle démence! ou plutôt quelle avarice! car c'est l'avarice qui est la cause de ces horreurs. Origine de tous les maux, cette passion obscurcit l'intelligence, environne de ténèbres les lois mêmes de la nature, nous porte hors de nous-mêmes, bannit de nos cœurs la pensée de l'amitié, des liens du sang, et tout autre souvenir, et, après nous avoir entièrement aveuglés, nous laisse errer dans une nuit profonde. Si vous en désirez une preuve évidente, considérez les biens dont elle dépouilla l'âme du malheureux disciple. Sa familiarité, ses rapports passés avec le divin Maître, cette communauté de vie, ces admirables enseignements, tout cela s'évanouit dans l'oubli devant l'amour de l'argent. Ah! Paul avait bien raison de dire « que la cupidité est la racine de tous les maux. » I *Timoth.*, vi, 10. « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? » Quoi! Judas, vous promettez de livrer Celui qui de sa parole soutient toutes choses! Vous trafiquez de l'Infini, du Créateur du ciel et de la terre, de l'auteur de notre nature, de celui à qui il a suffi d'un seul mot et d'un seul acte de sa volonté pour former l'univers! Mais c'est parce qu'il l'a bien voulu, ce grand Dieu, qu'il a été livré; écoutez ce qu'il fait : Au moment où la trahison s'accomplit, et où des gens s'avancent vers lui armés de bâtons et de glaives, munis de torches et de flambeaux, il leur dit : « Qui cherchez-vous? » *Joan.*, xviii, 4. Or ils ne le connaissaient pas, lui qu'ils venaient prendre. Il était si peu au pouvoir de Judas de trahir le Sauveur, qu'il ne s'apercevait même pas de sa présence, malgré les flambeaux et la lumière dont il s'était entouré. Après avoir raconté qu'ils étaient munis de lanternes et de torches, et que néanmoins ils ne reconnaissaient pas Jésus, l'Evangéliste indique l'impuissance égale de Judas en ajoutant : « Or Judas était avec eux; » celui-là même qui avait dit : « Je vous le livrerai. » Le Seigneur les frappe d'aveuglement et pour manifester sa puissance, et pour leur apprendre la folie de leur entreprise. Dès qu'ils eurent entendu sa voix, ils reculèrent et tombèrent à la renverse. Ainsi, ils ne supportent même pas une simple parole, et leur chute met bien à nu leur faiblesse. Admirez ici la bonté du Seigneur. Ce miracle n'ayant en rien diminué l'effronterie de Judas ni touché le cœur ingrat des Juifs, il se remet entre leurs mains. Je leur ai montré, nous dit-il, la monstruosité de leurs desseins, et j'ai essayé de réprimer leur démence. Puisqu'ils se refusent à tout cela et qu'ils s'opiniâtrent dans leur perversité, je m'abandonne à eux.

Le but de ces réflexions est de prévenir ceux qui accuseraient le Christ, et qui diraient : Pourquoi n'a-t-il pas changé les sentiments de Judas? Pourquoi ne l'a-t-il pas rendu meilleur? — Et comment aurait-il dû le ramener à la modération et à la sagesse? Par la nécessité ou par la persuasion? Si Judas eût subi l'action de la nécessité, il n'en fût pas devenu pour cela meilleur, car la nécessité n'améliore personne. Que s'il fallait recourir à la persuasion, nous observerons que tous les moyens en ce genre propres à fléchir le disciple obstiné, ont été mis en œuvre par le divin Maître. Si le remède n'a point été accepté, la faute en retombe, non sur le médecin, mais sur le malade qui l'a repoussé. Que n'avait pas fait le Sauveur pour le gagner!

Il lui avait octroyé le don des miracles, il lui avait annoncé à l'avance son crime, en un mot, il n'avait négligé aucun des ménagements que demandait sa qualité de disciple. Du reste, ce qui vous prouvera que Judas ne voulut pas, lorsqu'il le pouvait, renoncer à ses mauvais desseins, et que sa négligence fut la cause de tout, c'est que, le crime une fois consommé, et sa démence une fois satisfaite, il jeta les trente pièces d'argent et s'écria : « J'ai péché en livrant le sang du juste. » *Matth.*, XXVII, 3. Pourtant, vous disiez naguère, ô Judas : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? » Ce n'est qu'après l'avoir accompli qu'il reconnut son forfait. Apprenons par là que les avertissements et les conseils nous seront inutiles tant que nous persisterons dans notre indifférence, au lieu que, avec de la bonne volonté, nous pourrons de nous-mêmes nous relever. Car, remarquez-le bien, lorsque son maître l'avertit, lorsqu'il cherche à le dissuader de son dessein criminel, Judas ferme l'oreille et n'accorde aucune attention à ces avertissements. Lorsque personne ne le reprend, sa propre conscience se soulève, ses sentiments se modifient, quoique nul enseignement ne se fasse entendre, et il jette la somme qu'il avait reçue. « On tomba d'accord, dit l'Evangéliste, de lui donner trente pièces d'argent. » *Matth.*, XXVI, 16. On fixe le vil prix d'un sang qui n'a pas de prix. Pourquoi acceptes-tu ces trente pièces d'argent, ô Judas? Il vient répandre gratuitement son sang pour le salut du monde, ce Christ dont tu offres à prix d'argent la trahison ! Quoi de plus hideux qu'une convention de cette nature? Où voir, où entendre rien de semblable?

4. Apprenons cependant de l'historien sacré la conduite différente de Judas et des autres apôtres, car il nous raconte avec précision ces divers détails. Pendant que la trahison se tramait, que Judas courait à sa perte, qu'il concluait le pacte d'iniquité, qu'il épiait l'occasion favorable pour mettre son projet à exécution, « alors les disciples s'approchèrent et lui dirent : Où voulez-vous que nous préparions le festin de la Pâque? » *Matth.*, XXVI, 17. Voilà Judas, voilà les Apôtres. Celui-là songe à trahir son Maître, ceux-ci à lui préparer le festin pascal. Celui-là conclut un pacte inique et se dispose à recueillir le prix du sang du Seigneur; ceux-ci se disposent à le servir. Ils avaient néanmoins tous joui des mêmes prodiges, des mêmes enseignements. D'où provient donc cette différence de la volonté en qui le bien et le mal trouvent toujours leur principe? C'était le soir quand les disciples demandaient à Jésus-Christ : « Où voulez-vous que nous préparions le festin de la Pâque? » D'où il résulte que le Sauveur n'avait pas de demeure déterminée. Qu'ils prêtent l'oreille ces hommes qui se construisent de brillants palais, de larges enceintes : le Fils de l'homme n'avait pas où reposer sa tête. Aussi les disciples lui dirent-ils : « Où voulez-vous que nous préparions le festin de la Pâque? » De quelle Pâque s'agit-il? de la Pâque judaïque, de celle qui avait été instituée en Egypte, où elle fut célébrée pour la première fois. Et pourquoi le Christ l'observe-t-il? Il l'observe comme il a observé toutes les autres prescriptions de la loi. « C'est ainsi, disait-il à Jean-Baptiste, c'est ainsi qu'il nous faut accomplir toute justice. » Les disciples se proposaient donc de préparer la Pâque judaïque et non la Pâque des chrétiens. Ils préparèrent la première; Jésus-Christ prépara la seconde, ou, pour mieux dire, il devint lui-même notre Pâque par son adorable passion. Nous délivrer de la malédiction de la loi, tel était le but de ses souffrances. Ce qui faisait dire à Paul : « Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme et assujetti à la loi, afin de racheter ceux qui étaient sous la loi. » *Galat.* XI, 4, 5. On eût pu dire : Il a abrogé la loi parce qu'il ne lui eût pas été possible d'en accomplir les prescriptions, si dures, si onéreuses, si difficiles. En conséquence, c'est après en avoir accompli toutes les prescriptions qu'il en consomme l'abrogation. Aussi, la fête de Pâque étant d'obligation pour les Juifs, le Sauveur crut devoir s'y soumettre. Voici d'ailleurs l'origine de cette prescription.

Quelle était l'ingratitude des Juifs envers le Seigneur qu'aussitôt après en avoir été comblés de bienfaits, ils oubliaient leur bienfaiteur! Par exemple, ils sortent d'Egypte, ils traversent la mer Rouge, ils voient tour à tour ses flots divi-

sés et réunis; et nonobstant ils disent peu après à Aaron : « Faites-nous des dieux qui marchent à notre tête. » *Exod.*, XXXII, 1. Que dites-vous, ingrats que vous êtes? Vous venez d'être témoins de tant de prodiges, et déjà vous oubliez le Dieu qui vous a nourris, et vous ne vous souvenez déjà plus de l'auteur de tous ces bienfaits! En présence de cette légèreté, Dieu se résolut à leur imposer un certain nombre de fêtes comme mémorial de ses bienfaits, de telle sorte que, bon gré mal gré, ils ne pussent pas ne pas en conserver le souvenir. De là le sacrifice de l'agneau pascal. Et que rappelait-il? Lorsque votre fils vous demandera ce que cela signifie, vous lui répondrez : Nos pères teignirent du sang de l'agneau le seuil de leurs portes, et ils évitèrent la mort que l'ange exterminateur promenait parmi les Egyptiens; l'aspect de ce sang a suffi pour l'arrêter et écarter ses coups. *Exod.*, XII, 27. Dans la Pâque des Juifs, la victime était donc forcément immolée; dans la Pâque du Christ, il s'offre lui-même volontairement. C'est que la Pâque judaïque était la figure de la Pâque spirituelle. Remarquez les rapports étroits de l'une et de l'autre. Ici un agneau, et là un agneau; mais là un être sans raison et ici un agneau doué d'intelligence. De part et d'autre j'aperçois également une brebis, mais c'est l'ombre et la réalité. Le Soleil de justice apparaissant, l'ombre s'enfuit, comme les ténèbres au lever de l'astre du jour. La table mystique nous offre son agneau dans le sang duquel nous serons sanctifiés. Puisque le soleil s'est montré, tout flambeau devient inutile; et effectivement les choses de la loi n'étaient que l'image des choses à venir.

Erreurs des Juifs.

5. C'est aux Juifs que ces réflexions sont destinées. Qu'ils n'aillent pas se bercer d'une fausse illusion et s'imaginer célébrer la Pâque. Vainement nous opposent-ils cette fête des Azymes, ces hommes à l'oreille dure et au cœur incirconcis. Et pourquoi, ô Juif, célèbres-tu la Pâque? Le temple est détruit, l'autel renversé, le Saint des saints foulé aux pieds, tous les sacrifices abolis; et tu ne crains pas d'accomplir une chose si peu légitime! Tu étais un jour à Babylone; ceux qui t'y avaient emmené en captivité te disaient : « Chantez-nous donc quelques-uns des cantiques du Seigneur. » Et tu t'y refusais. Et maintenant tu célèbres la Pâque hors de Jérusalem! Tu t'écriais : « Comment chanterions-nous les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère? » *Psalm.* CXXXVI, 3 et seq. David lui-même nous l'apprend dans ce psaume : « Auprès des fleuves de Babylone, là nous nous sommes assis et nous avons pleuré. Aux saules de leurs rives nous avons suspendu nos instruments harmonieux. » Il parle sans doute du psaltérion, de la harpe, de la lyre dont les Juifs se servaient pour le chant de leurs hymnes sacrées. « Là ceux qui nous emmenèrent en captivité nous ont demandé les paroles de nos chants. Comment chanterions-nous le cantique du Seigneur dans une terre étrangère? » Eh quoi! vous ne chantez pas le cantique du Seigneur sur une terre étrangère, et vous célébrez dans une terre étrangère la Pâque du Seigneur? Quelle aberration! lorsque des ennemis voulaient les y contraindre, ils n'osaient chanter aucun cantique sur la terre d'exil : maintenant, sans que personne leur fasse violence, de leur propre mouvement, ils osent combattre contre Dieu même. Le bienheureux Etienne avait bien raison de dire : « Toujours vous résistez à l'Esprit saint. » *Act.* VII, 51. Voyez-vous l'impureté de ces Azymes, l'impiété de cette fête?

Autrefois la Pâque judaïque existait; aujourd'hui elle est abrogée. « Pendant que ses disciples buvaient et mangeaient, Jésus, prenant du pain entre ses mains pures et saintes, rendit grâces, le rompit, le bénit et le donna à ses disciples : Prenez et mangez, leur dit-il; ceci est mon corps qui va être livré pour vous et pour plusieurs en rémission de vos péchés. Prenant ensuite le calice, il le leur présenta en disant : Ceci est mon sang, qui sera répandu pour vous en rémission de vos péchés. » *Matth.* XXVI, 26-28. Or Judas était présent quand le Seigneur parlait de la sorte. Le voilà, ô Judas, ce sang que tu as vendu trente pièces d'argent; le voilà ce sang dont tu trafiquais honteusement naguère avec les pharisiens pervers. O charité de Jésus! O ingratitude de Judas! Le maître nourrit son serviteur, et ce serviteur le vend, et il le vend au prix de trente pièces d'argent, tandis que le Christ répand son sang pour nous racheter et en

offre le bienfait à celui qui le trahit. Avant d'exécuter sa criminelle pensée, le disciple s'était assis à la table du Sauveur, et il avait goûté de cette cène mystique. De même que Jésus avait lavé les pieds des autres apôtres, il avait admis Judas à sa table sainte : en sorte qu'on ne saurait trouver en faveur de celui-ci la plus légère excuse, ni le soustraire à une entière condamnation. Il persévéra dans sa résolution détestable ; sorti de la salle du festin, au lieu du baiser qu'il devait à son maître, il court le trahir ; et quand il l'a trahi, il jette les trente pièces d'argent et s'écrie : « J'ai péché en livrant le sang innocent. » *Matth.*, XXVII, 3. Aveugle ! tu partages son repas et tu trahis ton bienfaiteur. Pour le Seigneur, il justifiait ce mot de l'Ecriture : « Malheur à celui par qui vient le scandale. » *Matth.*, XVIII, 7.

6. Enfin le moment est venu de s'approcher de ce festin effrayant et redoutable. Faisons-le tous avec une conscience sans tache. Point de Judas parmi nous, qui s'occupe à dresser quelque embûche au prochain ; point de pervers ; point de fidèle qui cache le venin dans son cœur. Devant vous est le Christ ; c'est lui qui vous a préparé cette table ; car ce n'est pas la puissance d'un homme qui fait des offrandes déposées sur l'autel le corps et le sang du Sauveur. Le prêtre qui, debout, prononce les paroles saintes, n'est que la figure du prêtre véritable ; mais la grâce et la vertu de Dieu opèrent seules tous ces prodiges. Le prêtre dit : « Ceci est mon corps ; » et ces paroles changent la nature des offrandes. Quoique n'ayant été prononcée qu'une fois, la bénédiction du Seigneur, « Croissez, multipliez-vous, et remplissez la terre, » *Genes.*, I, 28, a conféré indéfiniment au genre humain la faculté de se perpétuer : de même la parole que nous rappelions tout à l'heure assure indéfiniment un accroissement de grâces aux chrétiens qui participent dignement à ces mystères. Loin d'ici donc les chrétiens qui s'abandonnent à la malice, à la rapacité, aux injures, à la haine, à l'avarice, à l'intempérance, à l'injustice, à l'envie, à l'impudicité, à la sodomie, et qui cherchent à dépouiller et à tromper leurs frères ; car ils recevraient leur propre condamnation. C'est après avoir participé indignement à la Cène mystique que Judas sortit pour aller trahir son maître. Apprenez par là que le démon s'empare plus fréquemment et de préférence des fidèles qui s'approchent indignement des saints mystères, et qu'ils attirent eux-mêmes sur leur tête un plus terrible châtiment. Je ne prétends pas en ceci vous effrayer, mais plutôt assurer votre salut. De même que la nourriture corporelle aggrave l'état de l'estomac lorsque cet organe est chargé d'humeurs mauvaises ; de même, cette nourriture spirituelle expose à une plus redoutable sentence celui qui la reçoit avec des dispositions criminelles. Que personne, je vous en supplie, n'entretienne de mauvaises pensées : purifions notre cœur, et nous serons alors véritablement les temples du Seigneur. Rendons à notre âme la sainteté désirable, car vous pouvez le faire en un seul jour. Comment, de quelle manière ?

Conservez-vous du ressentiment contre un ennemi ? effacez ce ressentiment, éteignez cette haine ; et vous trouverez à cette table salutaire votre propre pardon. Vous allez participer à un sacrifice saint et redoutable : vous avez sous les yeux le Christ égorgé. Pensez aux raisons pour lesquelles il s'est offert de la sorte. De quels mystères tu as été privé, ô Judas ! Le Christ a souffert volontairement pour renverser le mur de séparation et réunir les choses d'ici-bas aux choses d'en haut ; pour vous élever, vous, son ennemi et son adversaire, à la condition des anges. Ainsi le Christ donne sa vie pour vous, et vous entretenez de l'inimitié contre un de vos pareils ! Mais il vous est impossible de vous avancer vers cette table de paix ! Le Seigneur n'a point hésité à tout souffrir pour vous, et vous refusez de lui sacrifier votre ressentiment ! Pourquoi cela, je vous le demande ? Est-ce que la charité n'est pas la racine, la source, la mère de tous les biens ? On m'a causé de graves dommages, répondrez-vous ; on m'a abreuvé d'injustices ; on a même attenté à mes jours. — Soit : mais vous a-t-on attaché à une croix, comme les Juifs y attachèrent Jésus-Christ ? Si vous ne pardonnez au prochain ses offenses, votre Père céleste ne vous pardonnera pas davantage vos péchés. De quel front réciteriez-vous la prière : « Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié..? »

De plus, le Christ n'a-t-il pas donné son sang pour sauver ceux-là même qui le répandaient? Or que pouvez-vous faire de semblable? En refusant de pardonner à votre ennemi, ce n'est pas à lui que vous causez du dommage, mais à vous-même. Vous lui avez peut-être nui souvent durant la vie présente; mais vous vous êtes préparé un châtiment inévitable, pour le jour des vengeances. Dieu témoigne une aversion profonde à l'homme qui conserve opiniâtrément le souvenir des injures, à celui dont le cœur est gonflé, dont l'âme est enflammée de colère. Ecoutez plutôt ses paroles : « Lorsque vous présentez votre offrande à l'autel, et que là vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère : et puis vous reviendrez présenter votre offrande.» *Matth.*, v, 23, 24. Quoi! dites-vous, je laisserai

Celui qui aime la paix communie seul avec fruit.

là l'offrande et le sacrifice? — Certainement, puisque ce sacrifice est offert pour que vous viviez en paix avec votre frère. Cela étant, si vous ne voulez pas de la paix, vous avez beau participer au sacrifice, vos dispositions condamnables rendent cette participation inutile. Efforcez-vous donc avant toutes choses de rétablir cette paix qui est la fin du sacrifice, et vous en recueillerez alors les avantages. Pourquoi le Fils de Dieu est-il venu sur la terre? sinon pour réconcilier le genre humain avec son Père, selon ce mot de Paul : « Maintenant il a réconcilié toutes choses, détruisant en lui-même par la croix toute inimitié. » *Coloss.*, I, 22; *Ephes.*, II, 16. Outre la paix qu'il nous a rendue, il nous proclame encore bienheureux si nous suivons son exemple, et il nous applique le nom qui lui convient à lui-même. « Bienheureux les pacifiques, s'écriait-il, car ils seront appelés fils de Dieu! » *Matth.*, v, 9. L'exemple que vous a donné le Christ Fils de Dieu, imitez-le dans la mesure de vos forces, et procurez au prochain aussi bien qu'à vous-même le bienfait de la paix. Voilà pourquoi il vous communique à vous, ami de la paix, le nom de fils de Dieu. Voilà pourquoi le seul précepte dont il vous rappelle le souvenir au moment du sacrifice est le précepte de la réconciliation, montrant par là que la charité est la première des vertus.

Je voudrais, mes bien-aimés, prolonger encore mon discours; mais ce qui précède suffira aux chrétiens qui reçoivent dans un cœur attentif et intelligent la semence de la piété, et qui veulent bien écouter le langage qu'on leur adresse. Souvenons-nous donc, je vous en prie, sans cesse de ces paroles, en même temps que de cet embrassement si capable de nous effrayer que nous nous donnons les uns aux autres. C'est un lien qui unit nos âmes, et qui de nous tous, participant à un même corps, fait également un seul et même corps et les membres de Jésus-Christ. Appliquons-nous à réaliser cette unité de corps qui résulte non d'une union corporelle, mais de l'union étroite établie entre nos cœurs par la charité. De la sorte nous pourrons nous asseoir avec confiance à la table dressée devant nous, et jouir de la paix que le Christ nous a conquise. Quels que soient nos mérites, ils nous deviendront inutiles, ils nous seront comptés pour rien, si nous persistons dans notre ressentiment; et nous n'en tirerons aucun avantage pour le salut. Au moment de remonter vers son Père, Jésus ne laisse point à ses disciples en héritage une gloire temporelle, de nombreux trésors; il leur laisse sa paix. « Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix. » *Joan.*, XIV, 27. Et quels trésors, quelles richesses égaleraient la valeur de cette paix qui surpasse toute parole et tout sentiment? Le Prophète n'ignorait pas la gravité du péché opposé à cette divine paix; aussi nous représente-t-il le Seigneur s'exprimant en ces termes : « Mon peuple, que chacun parmi vous dise la vérité à son frère; qu'aucun de vous, se souvenant des offenses du prochain, ne pense le mal à son endroit. N'aimez point les faux serments, et vous ne mourrez pas, maison d'Israël, a dit le Seigneur. » *Zach.*, VIII, 16, 17. Mais vous mourrez certainement, leur insinue-t-il par ce langage, si vous pratiquez le mensonge et le parjure, si vous entretenez du ressentiment, et si vous oubliez mes préceptes.

Pénétrés de ces vérités, chassons de notre âme toute pensée de colère, mes bien-aimés; vivons en paix les uns avec les autres; extirpons de nos cœurs les racines de l'iniquité; purifions notre conscience : approchons-nous de ces redoutables

et effrayants mystères avec modestie, avec mansuétude et avec une piété profonde. Evitons de nous heurter mutuellement, de faire du bruit en frappant avec nos pieds, d'élever la voix et de crier. Soyons dans la crainte et dans la frayeur, dans la componction et dans les larmes, afin que notre Dieu si bon apercevant du haut des cieux la paix, la charité sincère et la véritable fraternité régner en nos cœurs, daigne nous accorder et ces biens, et ceux qu'il nous a promis, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire, l'honneur, la puissance sont au Père, en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR

LE CIMETIÈRE ET SUR LA CROIX

AVANT-PROPOS

Saint Chrysostome prononça cette homélie vingt jours environ, ou même moins, avant le jour où il parla des saintes femmes Bernicé, Prosdocé et Domnina. Cela résulte clairement du commencement de ce dernier discours où il dit avoir parlé environ vingt jours auparavant sur la croix du Seigneur, et avoir longuement commenté ce texte : « Il a brisé les portes d'airain; il a rompu les barrières de fer. » Ce qui s'applique parfaitement à l'homélie sur le cimetière et sur la croix. Les Grecs s'imaginant que l'orateur fait ici allusion à la fête de la Sainte-Croix, célébrée le 14 septembre, célèbrent la fête de sainte Domnina et de ses filles, vingt jours plus tard à peu près, à savoir le 4 octobre. Mais ils se trompent : ce n'est pas le jour de la fête célébrée en l'honneur de la sainte Croix, au mois de septembre, fête inconnue encore à cette époque, que cette homélie a été prononcée par saint Jean Chrysostome; c'est le jour même du vendredi saint, comme il le répète lui-même en plusieurs endroits. Ecoutons Tillemont sur ce point :

« Nous avons lieu de croire que la fête de sainte Domnina et de ses compagnes était célébrée le quatorzième jour d'avril, et non le 4 octobre : plusieurs martyrologes autorisent ce sentiment. En quelle année ces deux homélies ont-elles été prononcées? Chrysostome se plaint ici du désordre qui régnait au moment de la communion. Cette plainte étant renouvelée dans ses discours sur le jour de Noël de l'an 386, et sur l'Epiphanie de l'an 387, il ne paraîtrait pas invraisemblable d'assigner pour date à l'homélie présente le vendredi saint de l'une ou de l'autre de ces années. Mais en 386 le 14 avril était postérieur de onze jours au vendredi saint, et en 387 il lui était antérieur de onze jours également. On rapportera avec plus de probabilité cette homélie à l'an 392, où la Pâque tombant le 28 mars, la fête de sainte Domnina la précédait de dix-huit jours; par conséquent cette fête remontait de vingt jours avant le vendredi saint de la même année. »

Nous ajouterons à ces remarques, que la raison du désordre au moment de la communion, nous inclinerait à accepter la date de 386 ou de 387. On retrouve néanmoins cette plainte, non-seulement dans ses discours sur Noël et sur l'Epiphanie, mais encore dans la précédente homélie sur la trahison de Judas, homélie à laquelle nous n'avons pu assigner de date. Quelle difficulté y a-t-il à supposer que l'orateur répéta plusieurs années les mêmes exhortations, parce que, en chacune de ces années, se renouvelaient les mêmes désordres? Il nous semble donc plus raisonnable d'assigner pour date l'an 392, quoique ce ne soit pas absolument certain, les tables pascales, dressées plusieurs siècles après, ne s'accordant pas aisément avec les anciens calculs, n'étant pas en conséquence tout à fait dignes de foi.

HOMÉLIE.

Du nom de cimetière. — De la croix du Seigneur, notre Dieu et Sauveur, Jésus-Christ.

1. Je me suis demandé souvent à moi-même pourquoi nos pères ont établi la loi d'abandonner à pareil jour les édifices religieux que nous avons dans la ville, et de se réunir hors de ses murs et dans un lieu tel que celui-ci. Sans doute qu'ils n'ont point introduit cet usage sans motifs et sans raisons. C'est pourquoi, comme j'en recherchais la cause, j'en ai trouvé, par le secours de Dieu, une des plus acceptables, des plus satisfaisantes, et en harmonie parfaite avec la solennité que nous célébrons. Quelle est donc cette cause? Nous rappelons aujourd'hui le souvenir de la croix. Or le Sauveur fut cloué à la croix hors de Jérusalem; et voilà pourquoi on nous conduit hors de notre cité. Les brebis ne doivent-elles pas suivre leur pasteur? Les soldats ne doivent-ils pas être là où se trouve leur capitaine? Et n'est-ce pas là où est le corps que se rassemblent les aigles? *Matth.*, XXIV, 28. Telle est donc la raison pour laquelle nous sommes réunis en ce lieu. Du reste, il nous sera facile de le prouver par les divines Ecritures. Comme vous pourriez voir en cette raison une simple conjecture de notre part, je m'autoriserai du témoignage de Paul. Rappelons-nous ce qu'il dit des sacrifices. « Quant aux animaux dont le sang est porté par le Pontife dans le Saint des saints pour la rémission des péchés, on brûle leur corps hors de l'enceinte de la ville. C'est pour cela que Jésus, voulant sanctifier le peuple par son sang, a souffert hors des portes de Jérusalem. Sortons, nous aussi, de nos villes pour aller à lui, chargés comme lui d'un instrument d'ignominie. » *Hebr.*, XIII, 11 et seq. Paul a parlé; nous avons entendu ses ordres, et nous sommes venus. Voilà donc pourquoi nous nous sommes rassemblés hors de nos murailles.

Mais quel motif nous a conduits en ce monument des martyrs plutôt qu'en tout autre endroit? Grâces à Dieu, les reliques des saints entourent et protégent de toutes parts notre cité. Pourquoi donc nos pères nous ont-ils enjoint de nous réunir en ce lieu, de préférence à tout autre édifice semblable? C'est qu'ici la foule des morts a établi son séjour. Le Seigneur étant descendu aujourd'hui vers les morts, nous venons, nous aussi, en cet endroit. Il porte le nom de cimetière, afin de nous apprendre que les défunts étendus sous ce gazon, ne sont pas véritablement morts, mais que leur état est un état de sommeil et de repos. Avant la venue du Sauveur, la mort conservait ce nom redoutable. « Au jour où vous mangerez du fruit de cet arbre, vous mourrez de mort, » disait le Seigneur. *Genes.*, II, 17. « L'âme qui pèche, lisons-nous encore dans l'Ecriture, mourra certainement. » *Ezech.*, XVIII, 20. « La mort des pécheurs est terrible, » s'écriait David. *Psalm.* XXXIII, 22. Et il ajoutait en une autre circonstance : « La mort des saints est précieuse devant le Seigneur. » *Psalm.* CXV, 15. « La mort, disait Job, est pour l'homme le moment du repos. » *Job*, III, 23; et XVII, 16. Outre ce nom, elle portait aussi celui d'enfer; par exemple, dans ce passage du Roi-Prophète : « Cependant le Seigneur arrachera mon âme aux étreintes de l'enfer, et il daignera m'accueillir; » *Psalm.* XLVIII, 16; et dans ces paroles de Jacob : « Vous conduirez ma vieillesse chargée de chagrins, jusqu'à l'enfer. » *Genes.*, XLII, 38.

Que signifie le mot cimetière.

Voilà quels étaient les noms de la mort, avant que parût Jésus-Christ; mais, depuis sa venue, depuis qu'il est mort pour la vie du monde, la mort, au lieu de conserver ce nom, n'est plus qu'un assoupissement et un sommeil. Qu'elle soit un assoupissement, ces paroles du divin Maître le déclarent : « Lazare, notre ami, dort. » *Joan.*, XI, 11. Il ne dit pas : Lazare est mort. Et cependant Lazare était réellement mort. Ce nom était si nouveau que les disciples troublés à ces mots du Sauveur lui répondirent : « Seigneur, s'il dort, il ne tardera pas à guérir : » *Joan.*, XI, 12; tant ils comprenaient mal ce qu'ils venaient d'entendre. Paul de son côté, écrivait aux Corinthiens : « Alors ceux qui se sont endormis ne sont donc point perdus? » I *Corinth.*, XV, 18. « Pour nous, qui sommes vivants, disait-il encore, nous ne précéderons pas ceux qui se

sont endormis. » I *Thessal.*, IV, 14. Et ailleurs : « Debout, vous qui dormez... » Et, ce qui indique clairement qu'il parle d'hommes déjà morts, il ajoute : « Levez-vous d'entre les morts. » *Ephes.*, V, 14. Ainsi, dans tous ces textes, la mort est désignée sous le nom de sommeil. De là le nom de cimetière, comme si l'on disait : Lieu destiné au sommeil et au repos. Nom qui, au surplus, renferme de bien utiles et de bien sages enseignements. Lorsque vous accompagnerez ici le corps d'une personne qui n'est plus, ne vous livrez pas à l'affliction : car vous la conduisez, non au champ de la mort, mais au champ du sommeil. Il vous suffira de ce nom pour apporter un soulagement et une consolation à votre douleur. Sachez où vous venez : c'est au cimetière, à savoir au séjour du sommeil. Sachez quelle est l'époque où nous nous trouvons . elle est postérieure à la mort du Christ, de sorte que les liens de la mort sont définitivement rompus. De cette manière, la considération du temps et du lieu ne sera pas sans quelque consolation pour vous. Ces réflexions concernent principalement les personnes du sexe qui, dès le berceau, naturellement plus sensibles, sont par cela même plus exposées à l'abattement et au désespoir. Qu'elles se souviennent du nom donné à ce lieu et elles en recevront un adoucissement à leur tristesse. Telles sont, mes bien-aimés, les raisons qui nous rassemblent en ces lieux.

2. C'est aujourd'hui que Notre-Seigneur a visité les enfers; c'est aujourd'hui qu'il en a brisé les portes d'airain; c'est aujourd'hui qu'il en a rompu les verrous. *Psalm.* CVI, 16; *Isai.*, XLV, 2. Remarquez la force de l'expression. L'écrivain sacré ne dit pas : « Il a ouvert, » mais « il a brisé les portes d'airain, » en sorte que la prison devient désormais inutile. Le Sauveur n'emporte pas les verrous, il les met en pièces; de sorte que le geôlier est réduit à l'impuissance. Où il n'y a point de porte il n'y a point de verrous : on y entrera, mais on n'y sera pas retenu. Or, ce que le Christ a brisé, qui pourrait le rétablir? Ce que Dieu a renversé, qui pourrait le relever? Lorsque les princes de la terre accordent des lettres de délivrance à des prisonniers, ils ne s'y prennent pas de cette manière. Ils ne suppriment ni les portes, ni les geôliers, déclarant par là que cet édifice sera toujours prêt à recevoir, soit ceux-là mêmes auxquels la liberté est rendue, soit d'autres prisonniers. Ce n'est pas ainsi que fait Jésus-Christ : pour montrer que le règne de la mort est fini, il brise les portes d'airain. Elles sont dites d'airain, non qu'elles fussent en réalité composées de cette matière, mais afin de faire ressortir le caractère inflexible et inexorable de la mort. L'airain et le fer représentent ici la même chose; écoutez comment le Seigneur flétrit une impiété sans pudeur : « Ta tête est une verge de fer, et ton front est d'airain. » *Isai.*, XLVIII, 4. Certainement il ne s'agit pas là d'un front réellement d'airain, mais bien d'un front où on ne lisait qu'inflexibilité, effronterie et dureté. Voulez-vous apprendre jusqu'à quel point l'enfer avait été dur, inflexible, implacable? Jamais, durant tant de siècles, on n'avait pu obtenir de lui qu'il lâchât une seule de ses victimes : il fallut que le Seigneur des anges y descendît et l'y contraignît à force ouverte. Il commença par y enchaîner le fort; puis il s'empara de ses dépouilles, de ses trésors invisibles et ténébreux. *Isai.*, XLV, 3. Quoique le mot du Prophète soit assez simple, il offre cependant un double sens. Il existe des lieux de ténèbres; mais ces ténèbres se dissipent à l'apparition d'une lumière et d'un flambeau. Les régions infernales au contraire étaient obscures, désolées et n'avaient jamais reçu un seul rayon de lumière. C'est pour cela que ses trésors sont qualifiés de ténébreux et d'invisibles. Et, en vérité, ils demeurèrent ténébreux jusqu'à ce que le soleil de justice apparaissant en ces lieux, y répandît sa lumière et fît un ciel de l'enfer. En effet, où est le Christ, là est le ciel. Ce n'est pas non plus sans raison que l'enfer est désigné sous le nom de trésor ténébreux. De nombreuses richesses y étaient ensevelies. Le genre humain, trésor qui appartient à Dieu, lui avait été ravi par le démon, auteur de la chute du premier homme, et avait été soumis au joug de la mort. « Dieu est riche pour tous, et envers tous ceux qui l'invoquent, » *Roman.*, X, 12, disait Paul, nous enseignant par là que les hommes sont un



des trésors du Seigneur. Tel qu'un prince qui, s'étant emparé d'un brigand dont les bandes ravageaient les villes, pillaient de tous côtés et venaient enfouir ces richesses dans leur antre, enchaîne d'une part ce chef de voleurs et le livre au supplice qu'il a mérité, tandis que d'autre part il verse toutes ses richesses dans le trésor royal; ainsi le Sauveur, après avoir par sa mort chargé de chaînes le démon, véritable chef de brigands, et la mort qui veillait à la porte de l'enfer, a versé toutes leurs richesses, à savoir les hommes, dans les célestes trésors. C'est ce que Paul nous enseigne dans ces paroles : « Il nous a rachetés de la puissance des ténèbres, et il nous a transportés dans le royaume de sa charité. » *Coloss.*, I, 13.

Mais la chose la plus merveilleuse, c'est la présence du monarque lui-même en ces lieux désolés. Jamais roi de la terre n'a eu pareille condescendance : aux ministres du pouvoir royal il appartient de mettre en liberté les prisonniers. Ici, au contraire, le roi vient en personne au milieu des captifs. Sans rougir ni de la prison, ni des malheureux qu'elle enfermait, car comment eût-il rougi de son œuvre? il brise les portes, il rompt les verrous, il paraît au sein de l'enfer, rend à la liberté tous les captifs, jette dans les fers le gouverneur de ces lieux, et revient ensuite parmi nous. Ainsi, le tyran marche à son tour chargé d'entraves, le fort est entouré de liens. Abandonnant ses armes, la mort elle-même accourt dépouillée aux pieds du royal vainqueur. Voyez-vous ce magnifique triomphe? Voyez-vous ces prodiges opérés par la croix? Voici quelque chose de plus étonnant encore; car la manière dont cette victoire a été remportée portera notre admiration à son comble. C'est par les mêmes moyens qui avaient procuré au démon sa victoire, que le Christ en triomphe à son tour; c'est avec les propres armes de cet esprit du mal qu'il ne craint pas de le combattre. Comment cela? écoutez.

Une vierge, du bois, la mort, ces trois mots résument l'histoire de notre chute. La vierge, c'était Eve qui n'avait point encore connu Adam. Le bois était celui de l'arbre de la science. La mort avait été la peine du péché du premier homme. Or voilà de nouveau qu'une vierge, du bois, la mort résument l'histoire de notre rédemption comme ils résument celle de notre déchéance. A la place d'Eve se trouve Marie, à la place du bois de la science du bien et du mal se trouve le bois de la croix, et au lieu d'Adam, c'est le Christ que la mort a frappé. De manière que le démon est vaincu par les mêmes armes qui lui avaient donné la victoire. Il avait terrassé Adam auprès d'un arbre, c'est auprès d'un arbre qu'il a été terrassé par le Christ. Le premier arbre nous avait ouvert les portes de l'enfer; le second en délivre ceux qui y avaient été renfermés. L'un servit à cacher la nudité de l'homme déchu; l'autre offrit à tous les regards dans les airs la nudité de l'homme vainqueur. Enfin, tandis que la mort à laquelle Adam fut condamné, atteignait en même temps tous ses descendants; la mort du Christ rendit à la vie tous ceux qui avaient, dans des siècles antérieurs, accompli leur destinée. « Oh! qui racontera les merveilles du Seigneur? » *Psalm.* CV, 2. La mort nous assurant l'immortalité, telle est la vertu de la croix. Quelle victoire! Combien ils sont extraordinaires les moyens qui ont servi à l'obtenir! Et pourtant elle ne nous a absolument rien coûté. Nous n'avons dû ni ensanglanter nos armes, ni livrer bataille, ni recevoir de blessure, ni assister à la guerre; et néanmoins nous sommes victorieux. Au Seigneur le combat, à nous le triomphe. Puisque le triomphe est réellement le nôtre, entonnons tous aujourd'hui, à l'exemple des soldats, le chant de victoire, et célébrons la gloire du souverain maître. « La mort a été ensevelie dans sa victoire. Où est ta victoire, ô mort? Où est, ô enfer, ton aiguillon? » *Ose.*, XIII, 14; I *Corinth.*, XV, 54, 55.

La victoire du Christ ne nous a rien coûté.

Tels sont les prodiges de la croix. La croix c'est un trophée insultant pour les démons, le glaive redoutable au péché, l'épée dont le Christ a percé le serpent : la croix c'est la volonté du Père, la gloire du Fils, l'allégresse du divin Esprit, l'ornement des anges, le boulevard de l'Eglise, la gloire chère au cœur de Paul, le rempart des saints, la lumière de tout l'univers. De même qu'en allumant un flambeau dans un édifice où règne l'obscurité, et en le tenant élevé,

on dissipe les ténèbres; de même, la croix dressée par le Christ a été un flambeau dont la lumière a dissipé les profondes ténèbres dans lesquelles la terre entière était plongée. Comme un flambeau matériel est couronné par la lumière, ainsi la croix était couronnée à son sommet par la face resplendissante du soleil de justice. En le voyant ainsi attaché le monde frémit d'horreur, la terre fut ébranlée, les rochers se fendirent. Mais si les rochers se fendirent, il n'en fut pas de même du cœur insensible des Juifs. Le voile du temple se déchira, mais ils ne déchirèrent pas la trame de leurs desseins pervers. Savez-vous pourquoi le voile du temple se déchira? Parce que le Seigneur sur la croix était pour le temple un spectacle insupportable. Le déchirement de son voile, c'est le temple lui-même s'exprimant en ces termes : Foule, qui voudra, maintenant de ses pas le Saint des saints. A quoi servirait-il désormais, quand il s'offre et s'accomplit hors de cette enceinte un semblable sacrifice? Que me fait le testament? Que me fait la loi? C'est inutilement et en vain que j'en ai, durant tant d'années, annoncé les prescriptions à ce peuple. — Le Prophète disait aussi : « Pourquoi les nations ont-elles frémi? Pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots? » *Psalm.* II, 1. Ils avaient cependant entendu ces paroles : « Tel qu'une brebis il a été conduit au lieu du supplice; et il s'est tu comme l'agneau devant celui qui le tond. » *Isai.*, LIII, 7. Quoiqu'ils eussent eu si longtemps cet oracle sous les yeux, ils ne crurent pas cependant, quand l'heure de l'accomplissement fut sonnée. C'était donc bien vainement qu'ils avaient médité. Aussi le voile du temple se déchire, image de la solitude désolante à laquelle le temple est irrévocablement voué.

Pourquoi le voile du temple s'est déchiré.

Comment nous devons nous approcher de la sainte communion.

3. Comme ce soir même, ce divin crucifié doit se présenter à nos regards tel qu'un agneau immolé et offert en sacrifice, allons vers lui, je vous en conjure, pénétrés d'une vive frayeur, d'un saint respect et d'une piété profonde. Ne vous souvenez-vous donc pas du maintien qu'avaient les anges auprès du sépulcre où n'était déjà plus le corps du Sauveur? Et parce que ce lieu avait reçu sa dépouille, ne s'y tenaient-ils pas dans la plus respectueuse attitude? Ainsi, des anges dont la nature surpasse de beaucoup en excellence notre nature, exprimaient, par leur attitude devant le tombeau, la piété et le respect; et nous qui, au lieu d'environner un sépulcre vide, allons nous asseoir à cette même table où l'Agneau est immolé, nous y serions au milieu de la confusion et du tumulte! Et quelle excuse pourrions-nous invoquer? Ne croyez pas que je parle sans motifs. Je vois habituellement en ce jour les fidèles se livrer au bruit, aux cris, se heurter les uns les autres, frapper des pieds, s'injurier, travailler en un mot à leur perte plutôt qu'à leur salut; et c'est pour cela que je vous exhorte à tenir une conduite différente. O homme, quelle conduite est la vôtre? Quand le prêtre est là debout devant la table sacrée, les mains élevées vers le ciel, suppliant l'Esprit saint de descendre et de se reposer sur les offrandes, il règne une tranquillité parfaite, un profond silence; et quand le divin Esprit distribue sa grâce, quand il descend et se repose sur les offrandes, quand vous voyez la victime égorgée et toute prête, c'est alors que vous soulevez du tumulte, du trouble, des querelles et des propos messéants! Comment recueillerez-vous le fruit de ce sacrifice, si en vous approchant de cette table, vous semez sur votre passage du bruit et du désordre? Ce n'est pas assez pour nous de nous avancer chargés de souillures, il faut que nous ne laissions pas ce moment même passer sans nous rendre coupables de nouvelles fautes. Car, en occasionnant des altercations, en excitant du tumulte, en nous déchirant les uns les autres, est-il possible que nous soyons exempts de péché? Pourquoi cet empressement, je vous le demande? Pourquoi tant de hâte, dès que vous apercevez la victime immolée? Est-ce que le spectacle de ce sacrifice, fallût-il le contempler toute la nuit, devrait être pour vous un sujet de lassitude? Vous avez attendu un jour entier avec patience; une partie considérable de la nuit s'est également écoulée; et vous compromettez en ce moment et vous perdez le fruit d'une telle préparation.

Songez donc au sacrifice que vous avez devant les yeux, et à la cause de ce sacrifice. La victime s'offre pour vous, et c'est quand son immolation



s'est accomplie sous vos regards que vous l'abandonnez! « Là où est le corps, disait le Sauveur, là se rassembleront les aigles. » *Matth.*, XXIV, 28. Mais nous, ce n'est point à des aigles, mais à des chiens que nous ressemblons par notre conduite éhontée. Oh! pensez à la nature de ce breuvage. C'est du sang, le sang qui a annulé la cédule de nos péchés; le sang qui a purifié notre âme, qui a effacé toute tache, qui a triomphé des puissances et des principautés. « Dépouillant les principautés et les puissances, il les a données en spectacle avec une pleine autorité, après en avoir triomphé sur la croix. » *Coloss.*, II, 15. Les insignes qui décorent le trophée de sa victoire sont nombreux : du haut de la croix elle-même pendent les dépouilles. Semblable à un roi valeureux qui ayant remporté de glorieux triomphes, formerait un trophée élevé de la cuirasse, du bouclier et des armes du tyran et des soldats vaincus; le Christ, vainqueur dans le combat livré contre le démon, suspend au haut de sa croix, comme au haut d'un trophée, les armes de son adversaire, la mort et la malédiction, afin qu'elles soient en spectacle et aux puissances supérieures qui habitent les cieux, et aux hommes qui habitent cette terre, et aux esprits pervers dont il a détruit la domination. Favorisés d'un si grand bienfait, il ne nous reste plus qu'à nous montrer, selon l'étendue de nos forces, dignes des biens qui nous ont été accordés, afin d'obtenir un jour le royaume des cieux par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel la gloire, l'honneur, la puissance sont au Père, en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR

LA CROIX ET SUR LE BON LARRON

AVANT-PROPOS

Nous avons fait au sujet de l'homélie de la Trahison de Judas une observation que nous renouvellerons ici, à savoir que saint Chrysostome la prononça le jour du vendredi saint, après l'avoir revue et modifiée sur quelques points, en particulier au commencement de l'homélie qu'il avait déjà prononcée quelques années auparavant. La suite des idées est la même, et les termes le plus souvent aussi : les textes de l'Ecriture y sont invoqués dans le même ordre. Laquelle de ces deux homélies a été prononcée la première, nous ne saurions le dire : seulement celle que nous mettons en premier lieu est plus courte que l'autre. Tout y est semblable, sinon que dans l'une l'orateur dit qu'il parle déjà depuis cinq jours de la prière pour les ennemis, au lieu que dans l'autre il dit n'en parler que pour la seconde fois. La différence des années où elles ont été prononcées en est la cause.

Observons de plus que ces mots de la seconde : « Je vous donnais hier un avis; je vous le répète aujourd'hui, » n'indiquent pas que ce même avis n'ait pas été déjà donné les jours précédents. Dans les deux homélies sur la trahison de Judas qui semblent avoir précédé immédiatement les homélies suivantes, nous lisons ces paroles : « Voilà déjà quatre jours que je vous parle de la prière pour les ennemis. » Or, ces deux homélies ont été prononcées le jeudi saint, en deux années différentes; l'orateur y parle depuis quatre jours sur ce sujet, tandis que dans les homélies suivantes, il déclare en parler depuis cinq jours. On pourrait prétendre que celle où il parle de l'avis donné la veille ne doit suivre aucune des homélies sur Judas, mais aurait été renvoyée à une autre année. Cependant je n'oserais rien affirmer sur ce point.

Quant à l'année et à l'époque où ces deux homélies ont été prononcées, nous renvoyons à l'avant-propos des homélies sur la trahison de Judas.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

De la croix et du larron. — Du second avénement de Jésus-Christ. — Qu'il faut prier souvent pour nos ennemis.

1. Ce jour, où Notre-Seigneur Jésus-Christ est monté sur la croix, est pour nous un jour de fête; car, sachez-le bien, la croix est maintenant un sujet de fête et de solennité spirituelle. Autrefois, le nom de croix était un nom d'ignominie; aujourd'hui il désigne la plus vénérable des choses : autrefois c'était le symbole de la condamnation; aujourd'hui c'est un principe de salut. De quels innombrables bienfaits la croix ne nous a-t-elle pas gratifiés? Elle nous a délivrés de l'erreur; elle nous a ramenés des ténèbres à la lumière; nous étions en révolte contre Dieu, et elle a cimenté notre réconciliation; nous étions à ses yeux des étrangers, et elle nous a ouvert les portes de sa maison; nous étions éloignés de lui, et elle nous en a rapprochés : elle a détruit toute inimitié, elle nous a assuré la paix, elle est devenue pour nous un trésor de richesses inépuisables. Grâce à la croix, nous n'errons plus dans la solitude, car nous connaissons la véritable voie; nous ne demeurons plus hors du palais, car nous en avons retrouvé la porte; nous ne craignons plus les traits enflammés de l'ennemi, car nous savons où est la source qui les neutralise. Grâce à la croix, nous ne sommes plus dans l'amertume du veuvage, car nous avons reçu l'époux; nous ne redoutons plus le loup ravisseur, car le bon pasteur est parmi nous. « Je suis le bon pasteur, » nous disait Jésus-Christ. *Joan.*, x, 11. Grâce à la croix enfin, le tyran ne nous inspire plus de terreur, car nous sommes à côté de notre roi.

Voilà pourquoi nous sommes en fête; voilà pourquoi nous célébrons le souvenir de la croix. C'est Paul qui nous ordonne de célébrer la croix avec cette solennité. « Célébrons cette fête, nous disait-il, non avec le levain d'autrefois, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité. » I *Corinth.*, v, 8. Il en indique ensuite le motif de cette manière : « En effet, le Christ a été immolé pour nous, et il est devenu notre Pâque. » Et où s'est accompli, dites-moi, cette immolation? — Au sommet d'un gibet. L'autel du sacrifice est nouveau parce que le sacrifice est lui-même bien nouveau et bien étrange. Ici la victime et le prêtre étaient une même chose. Victime selon la chair, prêtre selon l'esprit; le Christ d'un côté était offert, tandis qu'il offrait de l'autre. Ecoutez l'Apôtre expliquer cette doctrine : « Tout pontife pris parmi les hommes, est établi pour eux. Par suite, il doit nécessairement avoir à offrir quelque chose. C'est pourquoi il s'offre lui-même. » *Hebr.*, v, 1. « Après avoir été offert une fois pour les péchés de plusieurs, dit-il ailleurs, le Christ apparaîtra à ceux qui l'attendent, pour les sauver. » *Hebr.*, IX, 28. Ainsi, dans ce dernier cas, il a été offert; dans le premier, il s'offrait lui-même. Voyez-vous comment il était à la fois prêtre et victime dans ce sacrifice, et comment le sacrifice a eu pour autel la croix?

Pourquoi, me demanderez-vous, au lieu d'être immolée dans le temple, la victime l'a-t-elle été hors de la ville et de son enceinte? Afin d'accomplir cette parole : « Il a été mis au rang des scélérats. » *Isa.*, LIII, 12. Pourquoi est-elle immolée sur un gibet élevé, et non sous le toit d'un édifice? Afin de purifier l'air lui-même. C'est pour cela qu'elle est immolée dans les airs, non sous la voûte d'un édifice, mais avec le ciel sur sa tête. En même temps que l'immolation de la victime sur un gibet élevé purifiait l'air, la terre était également purifiée par le sang qui jaillissait sur elle du côté du Sauveur. Si le sacrifice n'a pas été accompli sous le toit d'un édifice ou dans le temple de Jérusalem, c'est encore afin que les Juifs n'en revendiquassent pas exclusivement le bénéfice, et que vous ne soyez pas tenté de croire qu'il a été offert uniquement en leur faveur. Il est donc offert hors de la ville et de son enceinte, et cela vous apprend qu'il s'agit d'un sacrifice universel, d'un sacrifice offert pour la terre entière; cela vous apprend qu'il s'agit non d'une purification particulière, comme pour les Juifs, mais d'une purification générale. Dieu avait ordonné aux Juifs d'offrir leurs sacrifices et leurs prières, en un seul lieu, à l'exclu-

sion de toute la terre, parce que la terre était souillée de la fumée, de la graisse et de tout ce qui rapportait aux sacrifices offerts par les Gentils dans tout l'univers. Mais depuis que le Christ, par son avénement, a purifié la terre entière, il nous est permis de prier en tous lieux. De là cette recommandation expresse adressée par l'Apôtre à tous les fidèles de prier partout sans crainte. « Je veux, dit-il, que les hommes, en quelque endroit que ce soit, prient et tendent des mains pures vers le ciel. » I *Timoth.*, II, 8. Voyez-vous de quelle manière la terre a été purifiée? Nous pouvons élever en tous lieux des mains pures vers le Seigneur, parce que la terre entière a été sanctifiée, et qu'elle surpasse en sainteté l'intérieur du Saint des saints. Le sacrifice, offert dans le temple, était celui d'une victime sans raison; le sacrifice offert sur la croix est celui d'une victime spirituelle. Or, plus parfaite est la victime, plus parfaite est l'œuvre de sanctification qui en est la conséquence. Telles sont les raisons qui nous portent à fêter la croix du Sauveur.

Il est permis de prier en tous lieux.

2. Voulez-vous apprendre un autre prodige opéré par la croix? Le paradis qui était fermé depuis cinq mille ans et davantage, elle nous l'a ouvert aujourd'hui. C'est à pareil jour en effet, c'est à pareille heure que le Seigneur y introduisit le larron; accomplissant ainsi deux bienfaits, l'un en ouvrant le paradis, l'autre en y introduisant son compagnon de supplice. Aujourd'hui, il nous a rendu notre antique patrie; aujourd'hui, il nous a ramenés dans la ville de nos pères; aujourd'hui, il a donné au genre humain un abri. « Aujourd'hui, disait-il, tu seras avec moi dans le paradis. » *Luc.*, XXVIII, 43. — Que dites-vous là? Vous êtes cloué à la croix, et vous promettez le paradis? — Oui, répondit-il, je le promets; et, de la sorte, ma croix vous découvrira ma puissance. Comme le spectacle du Calvaire n'excitait que la pitié, pour que vous ne fissiez pas attention à la nature de l'instrument du supplice et que vous connussiez le pouvoir du Crucifié, il le manifesta sur la croix elle-même et il accomplit ce miracle. Ce ne fut pas en venant de rappeler un cadavre à la vie, ni de gourmander les vents et les flots, ni de chasser les démons, mais crucifié, les membres percés de clous, accablé d'injures, de crachats, d'outrages et d'opprobres, qu'il changea les sentiments criminels du larron. Ainsi sa puissance éclate à vos yeux de deux façons : d'un côté, il émeut la création tout entière et il brise les rochers; de l'autre, il attire à lui une âme plus dure que les rochers eux-mêmes, et il la comble d'honneurs : « Aujourd'hui, dit-il, tu seras avec moi dans le paradis. »

Il est vrai que les Chérubins veillaient aux portes du paradis; mais celui qui parle de la sorte n'est-il pas le Seigneur des Chérubins? Un glaive de feu étincelle dans les mains des célestes gardiens; mais Jésus ne commande-t-il pas au feu et à l'enfer, à la vie et à la mort? Quel prince souffrirait qu'un larron, et même qu'un de ses sujets, à son entrée dans une ville, fût assis à ses côtés? Voilà pourtant ce que fait le Christ. Il entre dans la patrie céleste et il y entre en compagnie d'un larron; et, loin de déshonorer ces lieux et de leur faire injure par la présence de ce criminel, il en rehausse au contraire l'éclat; car c'est une gloire pour le paradis d'appartenir à un Seigneur capable de rendre un malfaiteur digne de jouir du bonheur que l'on y goûte. Quand les portes en étaient ouvertes aux publicains et aux femmes de mauvaise vie, c'était un honneur pour le royaume des cieux, et non un outrage; parce que le souverain de ce royaume se montrait à nous avec la puissance de réformer si bien les courtisanes et les publicains, qu'ils méritassent une si belle récompense. De même que notre admiration atteint le plus haut degré, lorsque nous voyons un médecin guérir radicalement des personnes attaquées de maladies réputées incurables, et les ramener à un état de santé parfaite; de même nous devons au Christ un juste tribut d'admiration, lorsqu'il guérit des blessures d'ailleurs incurables, lorsqu'il ramène un publicain, une prostituée à un tel point de vertu, qu'ils en arrivent à devenir dignes du royaume des cieux.

Et qu'a donc tant fait un larron pour mériter le paradis après la croix? Ce qu'il a fait, je vais vous le dire en peu de mots. Lorsque Pierre reniait son maître loin de la croix, le larron le

confessait sur la croix. Loin de moi la pensée de mettre Pierre en cause; ce que je me propose, c'est uniquement de faire ressortir la magnanimité du bon larron. Le disciple faiblit devant les menaces d'une misérable servante; le larron voit autour de lui des flots de populace, vociférant et vomissant en fureur, mille sarcasmes, mille blasphèmes; il voit ce spectacle, et il n'en est pas ému, et il ne s'arrête pas à la vileté apparente du Crucifié, et, s'élevant par les yeux de la foi au-dessus de toutes ces considérations, foulant aux pieds tous ces obstacles, il reconnaît le Maître du ciel, et, se prosternant en esprit devant lui, il s'écrie : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez dans votre royaume. » *Luc.,* XXIII, 42. Ne passons pas avec indifférence devant ce larron; ne rougissons pas de recevoir des enseignements de celui que le Seigneur n'a pas rougi d'introduire le premier dans son paradis. Ne rougissons pas de recevoir des enseignements de celui qui parut digne de jouir avant tous ses semblables du droit de cité dans les cieux : examinons plutôt scrupuleusement chaque circonstance, afin de mieux apprécier la vertu de la croix. Jésus ne lui dit pas, comme il avait dit à Pierre : « Suis-moi, et je ferai de toi un pêcheur d'hommes. » *Matth.*, IV, 19. Il ne lui dit pas, comme il avait dit aux douze : « Vous siégerez sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. » *Matth.,* XIX, 28. Il ne lui adressa même pas une seule parole. Le larron ne vit pas le Fils de l'homme accomplir un seul prodige; il ne le vit pas ressuscitant les morts, chassant les démons; il ne vit pas la mer obéir à sa voix; il ne l'entendit parler ni de l'enfer ni du royaume céleste, et nonobstant il le confesse avant tous les autres, et cela, en dépit des insultes de son compagnon. Il y avait effectivement un autre scélérat crucifié avec le Sauveur, pour justifier le mot prophétique : « Et il a été mis au rang des scélérats. » *Isa.,* LIII, 12. Comme ils s'efforçaient de le couvrir d'infamie, les Juifs multipliaient leurs outrages de toutes les manières. Mais la vérité éclatait aussi de toutes les manières, et sa splendeur croissait en proportion des obstacles qu'on lui opposait.

L'autre malfaiteur insultait donc le Sauveur. Voyez-vous ces deux larrons? Ils sont l'un et l'autre sur la croix; l'un et l'autre avaient vécu dans le brigandage; l'un et l'autre avaient vécu dans le crime; mais ils n'eurent point l'un et l'autre le même sort. L'un obtint l'héritage du royaume des cieux; l'autre fut précipité dans l'enfer. Pareille chose se présenta hier : les disciples et le disciple, les onze et Judas frappèrent notre attention. Seulement les onze disaient : « Où voulez-vous que nous vous préparions le festin de la Pâque? » Judas qui machinait sa trahison demandait au contraire : « Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai? » *Matth.,* XXVI, 17 et 15. Les premiers se préparaient à servir leur maître, et à célébrer de divins mystères. Le dernier n'était pressé que d'exécuter sa trahison. Il en est de même ici des deux larrons; l'un insulte, tandis que l'autre adore; l'un blasphème, tandis que l'autre s'exprime avec un profond respect, et reprend le blasphémateur en ces termes : « Tu ne crains donc pas Dieu, toi? car nous subissons le châtiment que nos crimes nous ont mérité. » *Luc.,* XXIII, 40, 41.

3. Telle est la noble conduite de ce larron; tel est le noble langage qu'il tient sur la croix. Quelle belle philosophie il pratique au milieu de son supplice; quelle piété au milieu des tourments! Qu'il ait été maître de lui-même à ce point, que les clous dont il était percé ne lui aient pas ravi sa présence d'esprit; qui n'en serait profondément étonné? Et non-seulement il se possède parfaitement lui-même, mais encore, oubliant ce qui le concerne, il songe aux intérêts d'autrui, et du haut de la croix comme du haut d'une chaire, il blâme son malheureux compagnon d'infortune : « Tu ne crains donc pas Dieu, toi? » Ne fais pas attention à la justice d'ici-bas : il existe un autre juge qui est invisible, un autre tribunal qui est inaccessible à la corruption. Ne t'arrête pas à ceci, que tu as été condamné sur la terre. Autre est la marche du tribunal supérieur. Au tribunal des hommes, des justes seront quelquefois condamnés, tandis que les coupables échapperont à ses atteintes; les criminels seront mis en liberté, tandis que les innocents seront châtiés. Qu'ils le veuillent

ou ne le veuillent pas, les juges de la terre se trompent en bien des choses. Tantôt ils ignorent le véritable droit, et ils sont induits en erreur; tantôt corrompus par des présents, ils trahissent sciemment la vérité. Rien de semblable au tribunal suprême. Juste juge par excellence, Dieu prononce une sentence aussi éclatante que la lumière, et que n'obscurcissent ni les ténèbres ni l'ignorance. — Afin que son compagnon ne lui parle pas du tribunal humain qui l'avait jugé et condamné, le bon larron le conduit en présence du tribunal de Dieu, et lui rappelle cette justice redoutable. Porte tes regards de ce côté, semble-t-il lui dire, et tu n'accepteras pas le jugement qui a été porté, et tu ne te rangeras pas à l'avis des juges corrompus d'ici-bas, et tu te soumettras à la sentence équitable prononcée là-haut.

Comprenez-vous cette philosophie du bon larron? Comprenez-vous sa sagesse et ses enseignements? Il se transporte soudain de la croix au ciel! Puis, reprenant son compagnon dans l'ardeur de son zèle : « Tu ne craindrais pas, lui dit-il, quand nous sommes sous le coup de la même condamnation? » *Luc.*, XXIII, 40. Qu'est-ce à dire : Nous sommes sous le coup de la même condamnation? Nous subissons le même supplice. N'es-tu pas, toi aussi, sur la croix? Par conséquent, insulter à son sort, c'est insulter d'abord au sort que tu subis toi-même. Si l'homme qui accuse de péché un de ses semblables, quand il est plongé lui aussi dans le péché, commence par se flétrir lui-même; celui qui, au sein du malheur, reproche à autrui son propre malheur, se déshonore lui-même le premier. « Nous sommes sous le coup de la même condamnation. » C'est la loi formulée par l'Apôtre d'après les paroles évangéliques : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés. » *Matth.*, VII, 1. « Nous sommes sous le coup de la même condamnation. » Que faites-vous là, malheureux? Mais, en défendant ainsi le Sauveur, vous vous associez au crime de votre compagnon. — Non, certes, répondit-il, et ce qui suit éloigne, en effet, toute interprétation de cette nature. Pour vous ôter la pensée qu'il prétende conclure de la communauté de supplice à la communauté de crime, il explique ces paroles par ce qu'il ajoute : « Nous, du moins, nous souffrons justement, et nous subissons le châtiment que nous ont mérité nos crimes. » *Luc.*, XXIII, 41. Voyez-vous cette confession achevée? Voyez-vous comment sur la croix il expie ses péchés? Car il est écrit : « Commencez par avouer le premier vos fautes, et vous serez le premier justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. Personne ne le contraint à tenir ce langage; personne ne lui fait violence; c'est lui-même qui s'accuse volontairement et qui dit : « Nous, du moins, nous souffrons justement, et nous subissons le châtiment que nous ont mérité nos crimes. » Il ajoute ensuite : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, dans votre royaume. » *Luc.*, XXIII, 42. Mais ces mots : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, dans votre royaume, » il n'ose les prononcer qu'après avoir déposé par son aveu le fardeau de ses crimes. Jugez par là de l'importance de l'aveu de nos fautes. Le larron les avoue, et le paradis s'ouvre devant lui; il les avoue, et il éprouve tant de confiance que, malgré les crimes de sa vie, il demande le royaume des cieux. Qu'ils sont grands les biens dont nous sommes redevables à la croix! — Vous parlez de royaume, et qu'apercevez-vous de semblable? Vous ne voyez que la croix et des clous. — C'est que la croix est elle-même le symbole de la royauté. Si je donne au Christ le nom de roi, c'est parce que je le vois crucifié; c'est le devoir d'un roi de mourir pour ses sujets. Il l'a dit lui-même : « Le bon pasteur donne son âme pour ses brebis. » *Joan.*, X, 11. Par la même raison, un bon roi donne sa vie pour ceux qu'il gouverne. Le Christ a donné sa vie, et voilà pourquoi je l'appelle du titre de roi. « Souvenez-vous de moi, Seigneur, dans votre royaume. »

4. La croix est donc un symbole de royauté. En désirez-vous une nouvelle preuve? Le Sauveur n'a pas laissé la croix sur la terre, il l'a prise avec lui et il l'a portée au ciel. Comment le savons-nous? parce qu'il paraîtra avec la croix dans son second et glorieux avénement. Elle est dign d'une telle vénération qu'elle a été désignée sous le nom même de gloire. Mais examinons comment le Sauveur viendra avec sa croix;

car il est nécessaire de démontrer ce que nous avons avancé. « Si l'on vous dit : voilà le Christ dans le lieu le plus retiré de la maison ; le voilà dans le désert, n'y allez pas. » *Matth.*, XXIV, 26. C'est ainsi qu'il s'exprime lui-même au sujet de son deuxième et glorieux avénement, pour nous prévenir contre les faux christs, contre les faux prophètes, contre l'Antechrist, et pour nous prémunir contre leurs séductions. L'Antechrist devant précéder la venue du Christ, on pourrait fort bien, tout en cherchant le pasteur, devenir la proie du loup; et c'est pour cela qu'on nous marque le signe certain de la présence du bon pasteur. Comme le premier avénement du Sauveur s'est accompli dans le mystère, il vous prévient qu'il n'en sera pas de même du second, et il vous précise les caractères auxquels vous le reconnaîtrez. Si son premier avénement s'est accompli dans le mystère, ce n'est pas sans raison; car il venait chercher ce qui avait péri. Mais pour le second, il sera bien différent : et comment s'accomplira-t-il? apprenez-le-nous. « Semblable à l'éclair qui part de l'orient jusqu'à l'occident, tel sera l'avénement du Fils de l'homme. » *Matth.*, XXIV, 27. Il paraîtra soudain aux regards de tous les hommes, et personne n'aura besoin de demander : est-ce là, est-ce ici que se trouve le Christ? Quand l'éclair a brillé, il n'est pas besoin de demander s'il a réellement paru : ainsi, dès que l'avénement du Christ aura eu lieu, il sera superflu de s'informer s'il est de nouveau descendu sur la terre. Mais nous cherchons en ce moment s'il doit venir avec sa croix; n'oublions pas notre sujet. Or, écoutez ce qui suit.

« Alors. » Quand donc, alors? « Quand le Fils de l'homme sera venu, le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera plus sa lumière. » *Matth.*, XXIV, 29. La lumière jaillira alors si abondante que les astres les plus brillants en seront obscurcis. « Alors les étoiles tomberont du ciel; alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans les airs. » *Ibid.* Voyez-vous le glorieux privilége de la croix? Le soleil sera obscurci, la lune sera plongée dans la nuit; mais, plus éclatante que le soleil et la lune, la croix apparaîtra et resplendira. Lorsqu'un roi entre dans une cité, des soldats le précèdent portant sur leurs épaules l'étendard royal, et proclamant l'approche du souverain; de même, lorsque le Seigneur descendra des cieux, des légions d'anges et d'archanges le précéderont, portant ce signe sur leurs épaules, et proclamant au monde l'arrivée du roi de l'univers. « Alors les vertus des cieux seront ébranlées. » Ces mots désignent les anges qui seront saisis d'une crainte et d'une frayeur profondes. Et pourquoi cette frayeur? C'est qu'il se dressera alors un tribunal redoutable; c'est que le genre humain devra être jugé tout entier par ce tribunal, et comparaître devant lui. Mais pourquoi les anges seraient-ils dans la frayeur et la crainte? Ils ne doivent pas être jugés. — Quand un magistrat siége sur son tribunal, la crainte et la frayeur qu'il répand autour de lui ne s'arrête point aux accusés; elle s'étend jusqu'aux gardes eux-mêmes, quoiqu'ils n'aient aucun crime à se reprocher : ainsi, lorsque sera venu le moment de juger les humains, les anges seront pénétrés de frayeur, non que leur conscience soit chargée de quelque faute, mais à cause de la terreur prodigieuse que le souverain juge répandra autour de lui. Quelle est cependant la raison de l'apparition de la croix, et pourquoi signalera-t-elle la venue du Christ? Elle servira à dévoiler aux meurtriers du Sauveur leur horrible ingratitude. Voilà pourquoi il offrira à leurs yeux cette image destinée à rappeler leur forfait audacieux. Qu'il porte avec lui la croix pour ce motif, ces paroles d'un prophète nous l'attestent : « Alors les tribus de la terre se lamenteront; » *Matth,*, XXIV, 30; elles verront en elle un accusateur, et elles reconnaîtront leurs crimes. Ne vous étonnez pas, du reste, de voir le Christ porter sa croix à son avénement; ne découvrira-t-il pas aussi les plaies qu'il a reçues? « Les hommes verront celui qu'ils ont percé, » dit encore l'écrivain sacré. *Zach.*, XII, 10. De même que, pour convaincre l'incrédulité de Thomas, il lui montra le trou des clous et ses blessures, en disant : « Approche ta main et regarde; car un esprit n'a point de chair ni d'os; » *Joan.*, XX, 27; *Luc.*, XXIV, 39; de même, il montrera alors ses plaies et sa croix, pour qu'en lui on reconnaisse celui qui a été crucifié.



5. Mais ce n'est pas seulement la croix du Sauveur, ce sont encore les paroles prononcées par lui sur la croix qui nous manifestent son ineffable charité. De la croix à laquelle il était attaché, tandis qu'on le bafouait, qu'on le tournait en dérision, qu'on le conspuait, il s'écriait : « Mon Père, pardonnez-leur ce péché, car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. Il est crucifié, et il prie pour ceux qui le crucifient et qui, au contraire, lui disent : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix, et nous croirons en toi. » *Matth.*, XXVII, 40-42. C'est précisément parce qu'il est le Fils de Dieu qu'il ne descend pas de la croix; car, ce qu'il a voulu en venant sur la terre, c'est monter sur la croix pour notre salut. « Descends de la croix, et nous croirons en toi. » Pures paroles, prétexte derrière lequel s'abrita l'incrédulité. Descendre de la croix était un prodige bien moins considérable que de faire sortir du tombeau Lazare, avec les liens dont il était chargé, quoiqu'il fût mort depuis quatre jours. Ses ennemis criaient donc : « Si tu es le Fils de Dieu, sauve-toi toi-même ; » et lui employait tous les moyens pour sauver les malheureux qui le chargeaient d'outrages. « Pardonnez-leur ce péché, disait-il, car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. Eh quoi! leur aurait-il pardonné leur crime? Oui, il le leur pardonnait à la condition toutefois de faire pénitence. S'il ne leur eût point pardonné ce crime, jamais Paul n'eût été un apôtre ; s'il ne leur eût pas pardonné ce crime, ni trois mille, ni cinq mille, ni des millions d'hommes ne se fussent point soudain convertis à la foi. Que des milliers de Juifs se soient convertis à la foi, ces paroles que les apôtres adressaient à Paul, le prouvent : « Vous voyez, frère, les milliers de Juifs qui se sont convertis. » *Act.*, XXI, 20.

Nous devons prier pour nos ennemis.

Imitons le Seigneur et prions pour nos ennemis; car, encore aujourd'hui, je ferai porter sur ce point mon exhortation. Voilà déjà cinq jours que j'attire là-dessus votre attention : ce n'est pas que je vous accuse, tant s'en faut, de n'y en prêter aucune; j'espère au contraire fermement que vous n'en suivrez que mieux mes conseils. S'il y a parmi vous quelques personnes dures, rancunières, opiniâtres, au point de fermer l'oreille à ce que nous avons dit à propos de la prière, ce nombre de jours les rendra confuses, et elles déposeront peut-être toute inimitié et tout ressentiment. Imitez votre Maître : il est crucifié, et il intercède auprès de son père en faveur de ceux qui le crucifient. — Et comment, demanderez-vous, pourrai-je imiter mon maître? — Si vous voulez, vous le pourrez. Si vous étiez dans l'impuissance de le faire, aurait-il jamais dit: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur? » *Matth.*, XI, 29. Si vous étiez dans l'impuissance de le faire, Paul n'eût jamais dit : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis du Christ. » I *Corinth.*, XI, 1. Après tout, si vous ne voulez point imiter le Seigneur, imitez votre pareil, Etienne le diacre, veux-je dire; car lui aussi a imité le divin Maître. De même que le Christ, entre les mains des bourreaux, oubliant la croix, souffrant lui-même, priait son Père en faveur de ceux qui le crucifiaient; de même son serviteur, au milieu de ceux qui le lapidaient, victime de la violence générale, brisé par les pierres qu'on lui lançait, oubliant les souffrances dont il était abreuvé, s'écriait : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » *Act.*, VII, 59. Voyez-vous comment s'exprime le Maître ? Voyez-vous en quels termes prie le serviteur? L'un dit : « Mon Père, pardonnez-leur ce péché, car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. L'autre dit : « Ne leur imputez point ce péché. » Pour comprendre la ferveur de la prière d'Etienne, remarquez qu'il ne la prononce pas debout parmi les pierres qui l'accablaient, mais à genoux, avec componction, l'âme remplie d'une profonde pitié.

Voulez-vous que je vous montre un autre de ses semblables qui a souffert des traitements encore plus horribles? « J'ai été battu de verges par les Juifs trois fois, écrit Paul ; j'ai été lapidé une fois; j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer. » II *Corinth.*, XI, 24, 25. Et après cela? « Je souhaitais d'être anathème pour mes frères, pour mes proches selon la chair. » *Roman.*, IX, 3. Voulez-vous un autre exemple, pris non dans le Nouveau, mais dans l'Ancien Testament? Car ce qui est admirable au suprême de-

gré, c'est que sous une loi qui n'imposait pas l'amour des ennemis, où l'on payait dent pour dent, œil pour œil, et où l'on était traité comme l'on avait traité les autres, on se soit élevé jusqu'à la philosophie des apôtres. Ecoutez ce que dit Moïse, que les Juifs avaient si souvent lapidé et traité avec mépris. « Pardonnez-leur; sinon, effacez-moi du livre que vous avez écrit. » *Exod.*, XXXII, 31, 32. Voyez-vous comment chacun de ces grands hommes préfère à sa sécurité personnelle la sécurité d'autrui? — Mais vous n'avez commis aucun crime : pourquoi voulez-vous partager le châtiment des coupables? — Parce que nous sommes insensibles à la prospérité, répondent-ils, lorsque nos frères sont dans le malheur. — Ces exemples seraient suffisants sans doute : néanmoins, afin de mieux nous réformer nous-mêmes, je vous mettrai sous les yeux un autre saint personnage qui mit en pratique la même philosophie, David, cet homme si bon et si doux. L'armée entière l'avait abandonné; elle s'était rangée du côté de son fils Absalon, l'avait investi de la tyrannie et complotait la mort du roi. Dieu indigné de cela, — qu'importe qu'une autre cause ait été assignée à ce massacre? — Dieu envoie un ange qui, une épée nue à la main, porte la mort parmi le peuple. David voit périr ses sujets : que dit-il? « C'est moi, le pasteur, qui ai péché; c'est moi le pasteur qui ai commis l'iniquité. Que votre main s'appesantisse sur moi et sur la maison de mon père. » II *Reg.*, XXIV, 17. Voyez-vous combien sa conduite se rapproche de celle des apôtres? Vous indiquerai-je un autre exemple? il nous est facile de citer un nouveau trait d'une semblable vertu. Le prophète Samuel est outragé par les Juifs, dépouillé de son pouvoir, et maltraité au point que Dieu lui-même le console et lui dit : « Ce n'est pas toi qu'ils ont méprisé, c'est moi.» I *Reg.*, VIII, 7. Cet homme ainsi déshonoré, méprisé, outragé, quel langage tient-il? « Loin de moi la pensée de commettre le crime de ne plus prier pour vous le Seigneur. » I *Reg.*, XII, 23. Il regarde comme un péché de ne pas prier pour ses ennemis. « Loin de moi la pensée de commettre le crime de ne plus prier pour vous. »

Le Christ s'écrie : « Père, pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. Etienne s'écrie : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » Paul ajoute : « Je souhaitais d'être anathème pour mes frères, pour mes proches selon la chair. » Moïse dit : « Pardonnez-leur; sinon, effacez-moi du livre que vous avez écrit. » *Exod.*, XXXII, 31, 32. David, de son côté : « Que votre main s'appesantisse sur moi et sur la maison de mon père. » Samuel, enfin : « Loin de moi la pensée de commettre le crime de ne plus prier pour vous le Seigneur ! » II *Reg.*, XXIV, 17; *ibid.*, XII, 23. Quelle sera donc, je vous le demande, notre excuse si, quand les serviteurs de Dieu, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament, nous pressent par leurs exemples de prier pour nos ennemis, nous faisons tout le contraire, et nous tournons nos prières contre eux? Qu'il n'en soit pas ainsi, mes frères, je vous en conjure, qu'il n'en soit pas ainsi. Plus les exemples que nous avons sont nombreux, plus terrible, si nous ne les suivons pas, sera notre châtiment. D'ailleurs, il vaut bien mieux prier pour ses ennemis que prier pour ses amis ; et vous obtenez dans le premier de ces cas beaucoup plus d'avantages que dans l'autre. « Si vous aimez ceux qui vous aiment, vous ne faites rien que d'ordinaire, car les publicains en font tout autant. » *Matth.*, V, 46. Si donc nous nous contentons de prier pour nos amis, nous ne l'emportons en rien sur les païens et les publicains. Mais quand nous aimons nos ennemis mêmes, nous nous rapprochons, autant qu'il est possible à l'homme, du Dieu « qui ordonne au soleil de se lever sur les méchants et sur les bons, et à la pluie de tomber sur les justes et sur les injustes. » *Matth.*, V, 45. Rapprochons-nous donc du Père. « Devenez semblables au Père, » nous est-il dit : de la sorte nous mériterons de posséder le royaume des cieux, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur, Dieu et Sauveur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance appartiennent dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Discours sur la croix, prononcé le grand jour du vendredi saint. — De la confession du larron. — Qu'il nous faut prier pour nos ennemis.

1. C'est un jour de fête et de réunion pour nous que celui-ci, mes bien-aimés; car c'est à pareil jour que notre Maître a été cloué à la croix. Ne trouvez pas étrange que, en mémoire d'une chose aussi odieuse, nous soyons en fête : tous ces événements sont spirituels et opposés au cours accoutumé des choses humaines. Pour vous en convaincre parfaitement, qu'était-ce auparavant de parler de la croix? C'était parler de condamnation et de supplice : tandis que maintenant la croix est un objet de vénération et d'amour. Autrefois la croix était vouée à la honte et au châtiment; elle est aujourd'hui une source de gloire et d'honneur. Oui, la croix est une source de gloire; écoutez ces mots du Christ : « Père, glorifiez-moi de la gloire que je possédais auprès de vous avant la création du monde. » *Joan.*, XVII, 5. C'est à sa croix qu'il faisait allusion. La croix est le principe de notre salut; à la croix nous sommes redevables d'une infinité de biens. Grâce à la croix, nous qui étions naguère un objet de rebut et d'ignominie, nous sommes maintenant admis au rang des enfants. Grâce à la croix, nous ne sommes plus le jouet de l'erreur, et nous connaissons la vérité. Grâce à la croix, nous qui adorions du bois et des pierres, connaissons maintenant l'auteur de toutes choses. Grâce à la croix, de la servitude du péché nous avons été élevés à la liberté de la justice. Grâce à la croix, enfin, la terre est devenue un ciel. C'est la croix qui nous a affranchis de l'erreur et conduits à la vérité; c'est la croix qui a réconcilié les hommes avec Dieu; c'est la croix qui nous a tirés de l'abîme de l'iniquité pour nous faire monter au faîte de la vertu; c'est la croix qui a dissipé les erreurs que répandaient les démons, et nous a soustraits à leurs enseignements trompeurs. Grâce à la croix, désormais plus de fumée, ni de graisse, ni d'effusion de sang animal dans les sacrifices; partout un culte spirituel, partout des hymnes et des prières. Grâce à la croix, les démons ont été mis en fuite, et le diable vaincu. Grâce à la croix, la nature humaine est devenue par ses mœurs l'émule de la nature angélique : grâce à la croix, la virginité règne sur la terre. Depuis qu'a paru Celui qui est né d'une vierge, l'humanité a connu le chemin de cette vertu. C'est la croix qui a porté la lumière dans les ténèbres au milieu desquelles nous étions assis; la croix qui nous a rendus à la liberté quand nous étions captifs; qui nous a rapprochés, d'éloignés que nous étions; qui d'étrangers a fait de nous des enfants de la famille, de voyageurs autant de citoyens du ciel; la croix qui a éteint pour nous toute guerre, et nous a garanti la sécurité et la paix. A cause de la croix, nous ne craignons plus les traits enflammés du diable, ayant trouvé la source de vie; à cause de la croix, nous ne sommes plus dans les douleurs du veuvage, ayant reçu notre époux; à cause de la croix nous ne redoutons plus le loup, connaissant maintenant le bon pasteur. « Je suis le bon pasteur, » a dit le Christ. *Joan.*, X, 11. A cause de la croix, les tyrans ne nous inspirent plus de frayeur, et nous sommes venus nous ranger sous l'étendard du Roi.

La croix est aujourd'hui une source de gloire.

Voyez-vous de quels biens nous sommes redevables à la croix? C'est donc à bon droit que nous sommes en fête. Aussi Paul nous exhorte-t-il en ces termes : « Mettons-nous en fête, non avec l'ancien levain, ni avec un levain de malice et d'iniquité, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité. » I *Corinth.*, V, 8. — Et pourquoi cette recommandation, bienheureux Paul? Veuillez nous en donner le motif. — « C'est que Jésus-Christ, notre agneau pascal, a été immolé pour nous. » I *Corinth.*, V, 7. Comprenez-vous comment la croix est pour nous une fête? Comprenez-vous que c'est à cause de la croix que l'Apôtre nous ordonne de célébrer ce jour où le Christ a été immolé sur la croix? Or, là où s'offre ce sacrifice, là s'accomplit le pardon des péchés, là le Seigneur nous réconcilie, là tout doit être un sujet de fête et de joie. « Le Christ, notre agneau pascal, a été immolé pour nous. » Et où a-t-il été immolé? Au haut d'une croix. Autel étrange et nouveau, tel qu'il le fallait à un sacri-

fice nouveau et non moins étrange. La même personne était à la fois le prêtre et le sacrifice; sacrifice selon la chair, prêtre selon l'esprit. La même personne offrait et était offerte. Ecoutons encore parler l'Apôtre : « Tout pontife pris d'entre les hommes est établi pour les hommes en ce qui se rapporte à Dieu..... Aussi est-il nécessaire qu'il ait quelque chose à offrir. » *Hebr.*, v, 1; viii, 3. Le voilà donc ce Christ offrant. Paul poursuit ailleurs : « De même le Christ s'est offert une fois pour effacer les péchés d'un grand nombre. *Hebr.*, ix, 28. Voilà donc le Sauveur dans un cas offrant, dans l'autre offert lui-même. Vous le voyez : la même personne est à la fois prêtre et victime du sacrifice, et la croix est l'autel.

Mais il nous faut savoir pourquoi ce sacrifice, au lieu d'être offert dans le temple des Juifs, l'est hors de la ville, hors des remparts de Jérusalem. Jésus fut crucifié hors de la ville, comme un scélérat, afin que s'accomplît le mot du Prophète : « Et il a été mis au nombre des scélérats. » *Isa.*, liii, 12. Pourquoi hors de la ville, sur un lieu élevé et découvert? Il n'en fut pas de la sorte sans raison : il fallait purifier aussi l'air de ses souillures. Si donc le sacrifice a été offert sur un lieu élevé, hors de tout édifice, avec le ciel pour toit, c'est afin que le ciel tout entier fût purifié par la victime immolée en ce lieu. Le ciel a donc été purifié : la terre l'a été pareillement; car le sang coula du flanc du Christ sur la terre, et en effaça toutes les taches. Telle est la raison pour laquelle cette victime a été offerte hors de tout édifice. Pourquoi ne l'a-t-elle pas été dans le temple des Juifs? Cela n'est pas non plus sans mystère. De crainte que les Juifs ne revendiquent exclusivement pour eux le mérite de ce sacrifice; de crainte que vous ne pensiez vous-même qu'il a été uniquement offert en leur faveur, il s'accomplit hors de la ville, hors de ses murailles : ainsi vous ne pourrez pas douter de la catholicité de ce sacrifice; vous ne pourrez pas douter que la terre entière ne soit appelée à bénéficier de cette oblation, et l'humanité à recueillir les fruits de cette expiation. Dieu avait bien ordonné aux Juifs de sacrifier en un seul lieu, de prier en un seul lieu, à l'exclusion du reste de la terre. C'est que la terre entière était souillée par la fumée, la graisse, le sang des sacrifices idolâtres et par les autres abominations païennes : voilà pourquoi il leur assigne un lieu déterminé. Mais le Christ étant venu, et ayant souffert hors de Jérusalem, purifia la terre entière et rendit tout lieu propre à la prière. Désirez-vous apprendre comment la terre est devenue depuis tout entière un temple, et comment tout lieu est propre à la prière, prêtez l'oreille à ces paroles du bienheureux Paul ; « En tous lieux, levez des mains pures, sans esprit de coterie ni de contention. » I *Timoth.*, ii, 8. C'est ainsi que l'univers a été pacifié; c'est ainsi que nous pouvons élever en tous lieux des mains pures vers le ciel. Désormais la terre entière est devenue sainte, et plus sainte que les lieux consacrés chez les Juifs. Comment cela? Parce que dans ces lieux-ci on n'immolait que des victimes sans raison, tandis que la terre a été le théâtre de l'immolation d'une victime raisonnable. Conséquemment, la distance qui sépare ce qui est raisonnable d'avec ce qui ne l'est pas, sépare de la sainteté du temple des Juifs la sainteté de la terre. C'est donc à juste titre, encore une fois, que la croix est pour nous un sujet de fête.

La terre entière devenue un temple.

2. Voulez-vous connaître un autre prodige accompli par la croix, prodige qui surpasse toute intelligence humaine? A pareil jour qu'aujourd'hui, elle a ouvert le paradis qui était fermé; à pareil jour qu'aujourd'hui, elle y a introduit le larron : deux grands prodiges que ceux-là, le paradis ouvert, le larron introduit en paradis. Le larron recouvre son antique patrie, il est ramené dans la cité de ses pères. « Aujourd'hui, lui dit le Sauveur, tu seras avec moi en paradis. » *Luc.*, xxiii, 43. — Que dites-vous là? Et quoi! vous êtes attaché et cloué à la croix, et vous promettez le paradis! Et comment donnerez-vous vos preuves? — Paul disait : « Il a été crucifié par faiblesse. » II *Corinth.*, xiii, 4. Ecoutez ce qu'il ajoute : « mais il vit par la puissance de Dieu. » *Ibid.* « Ma vertu, écrit-il ailleurs, grandit dans la faiblesse. » II *Corinth.*, xii, 9. Oui, je promets sur la croix, afin que vous appreniez par là quelle est ma puissance.— La croix étant un objet d'horreur, il ne veut pas qu'en jetant les yeux

Promesse du paradis faite sur la croix.

sur ce qu'elle est, vous tombiez dans l'abattement; il veut au contraire que le spectacle de sa puissance sur la croix vous remplisse de joie et d'allégresse; et c'est pour cela qu'il vous donne en ce moment une preuve de cette même puissance. Ce n'est pas après avoir rappelé un cadavre à la vie, calmé les flots de la mer, chassé les démons; c'est quand on l'a attaché et cloué à la croix, quand on l'a chargé d'injures, accablé de crachats, outragé, bafoué, quand il est devenu l'objet de la risée universelle, que dans sa puissance il gagne à sa cause l'âme perverse du larron. Admirez sa puissance éclatant ici de deux côtés. Il ébranle la nature, il brise les rochers; et, l'âme du larron plus dure que le plus dur des rochers, il la rend plus molle que la cire.

« Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis.» Qu'est cela? Le glaive enflammé des chérubins défend l'accès du paradis, et vous promettez au bon larron de l'y introduire? — Oui, je le lui promets. Ne suis-je pas le Seigneur des chérubins; ne disposé-je pas en souverain du feu de l'enfer, de la vie et de la mort?— De là ces mots : « Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis. » Dès que les puissances célestes apercevront leur Seigneur, aussitôt elles se réuniront et lui livreront passage. Quel monarque a jamais souffert qu'un brigand ou qu'un de ses serviteurs entrât dans une ville, assis à ses côtés? Voilà pourtant ce qu'a fait notre bon Maître. Il entre dans la sainte patrie, et il y entre ayant avec lui le larron, et il ne déshonore pas le paradis par la présence de ce larron; et, bien loin de le déshonorer, il l'honore. C'est un bonheur pour le paradis que d'avoir un maître assez puissant et assez bon pour rendre un larron digne de jouir des délices du paradis. Lorsqu'il invitait au royaume de Dieu les publicains et les courtisanes, il voulait en cela, non rabaisser la dignité de ce royaume, mais la relever en montrant que le souverain du royaume des cieux peut justifier les courtisanes et les publicains et les rendre dignes de ces honneurs et de ces récompenses. De même que le médecin ravit notre admiration lorsque, après avoir guéri un homme d'une maladie incurable, il le rétablit dans une santé parfaite; de même, mes bien-aimés, admirez avec transport le Christ dont la puissance a délivré les âmes des maux incurables qui les dévoraient, et rendu dignes du céleste royaume des malheureux qui étaient montés au faîte de la perversité.

« Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis.» Quel honneur! Quelle admirable charité! Quel excès ineffable de bonté! C'est un grand honneur que d'entrer en paradis; mais c'est un honneur plus grand encore que d'y entrer avec le Seigneur. — Qu'est-ce donc? En quoi le larron a-t-il pu mériter en un moment le paradis du haut de sa croix?— Je vous l'expliquerai rapidement, si vous le permettez, et je vous montrerai la vertu de ce larron. Tandis que Pierre, le chef des apôtres, venait de renier son maître loin de la croix, le larron attaché à la croix le confessait hautement. Loin de moi la pensée de mettre ici Pierre en cause : mon devoir est uniquement de faire ressortir la magnanimité du larron et sa profonde sagesse. Pierre ne résiste pas aux menaces d'une simple servante. Le larron a sous les yeux tout un peuple en fureur, un peuple qui les entoure, qui vocifère, qui vomit contre le Crucifié mille injures : et néanmoins il ne s'arrête pas à l'infamie apparente de la croix; avec les yeux de la foi, il s'élève au-dessus de toutes ces considérations, et, dédaignant toute basse pensée, tout obstacle humain, il reconnaît le souverain des cieux, et il laisse échapper ces saintes paroles qui suffisent pour lui mériter le paradis : « Souvenez-vous de moi dans votre royaume. » *Luc.*, XXIII, 42. Ne passons pas inconsidérément devant ce mot, et ne rougissons pas de recevoir des leçons de ce brigand que Notre-Seigneur n'a pas rougi d'introduire le premier dans le paradis : ne rougissons pas d'accepter pour maître cet homme qui a mérité de jouir du paradis avant tous les autres hommes. Pesons attentivement chacune de ses paroles, et elles nous révéleront, elles aussi, la vertu de la croix.

Le Sauveur ne lui avait pas dit, comme il avait dit à Pierre et à André : « Venez, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » *Matth.*, IV, 19. Il ne lui avait pas dit non plus comme aux douze : « Vous serez assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. » *Matth.*, XIX, 28. Il ne daigna pas lui adresser

une seule parole. Le larron ne l'avait point vu accomplir des miracles, ressusciter des morts, chasser les démons, imposer ses ordres à la mer, annoncer le royaume des cieux. Comment avait-il pu songer à ce nom de royaume? admirons la pénétration de son intelligence. « Son compagnon, dit l'Evangile, injuriait le Sauveur. » En effet, un autre brigand avait été crucifié près de Jésus, selon ce mot prophétique : « Et il a été mis au nombre des scélérats. » *Isa.*, LIII, 12. Ils voulaient, ces Juifs insensés, obscurcir sa gloire; et pour cela ils l'insultaient de toutes les manières. Mais tous ces moyens ne firent que rehausser la vérité, et les obstacles accumulés qu'en augmenter l'éclat. L'autre larron injuriait donc le Sauveur. Suivant un évangéliste, les deux larrons l'auraient même accablé d'injures; *Marc.*, XV, 32; ce qui, étant vrai, tournait à l'avantage du bon larron. Il est vraisemblable qu'il avait commencé, lui aussi, par des injures, avant que de se convertir tout à coup. « Son compagnon injuriait donc le Sauveur. » Voyez-vous le larron opposé au larron? Tous les deux étaient attachés à la croix, tous les deux l'étaient à cause de leur scélératesse, tous les deux à cause de leur vie criminelle; mais ils n'eurent pas tous les deux le même sort : l'un obtint en partage le royaume du ciel, et l'autre fut précipité dans l'enfer. De même hier, il y avait le disciple et les disciples : seulement l'un se préparait à trahir son maître, les autres à le servir. L'un disait aux Pharisiens : « Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai? » Les autres, s'approchant de Jésus, lui demandaient : « Où voulez-vous que nous vous préparions le festin de la Pâque? » *Matth.*, XXVI, 15 et 17. Ici pareillement il y a un larron et un larron. Seulement l'un injurie, l'autre lui ferme la bouche : l'un blasphème, l'autre le reprend, et cela quand il voit le Sauveur crucifié, condamné, le peuple le couvrant en bas d'injures et vociférant. Mais aucune de ces choses ne l'entraîne, aucune ne l'éloigne de la vérité : il blâme énergiquement son compagnon, et il lui dit : « Tu ne crains donc pas Dieu, toi? »

3. Voyez-vous la hardiesse du larron? Il n'a pas oublié sur la croix sa profession, et il dérobe par sa confession le royaume des cieux. « Tu ne crains donc pas Dieu, toi? » dit-il. Voyez-vous encore une fois sa hardiesse sur la croix; voyez-vous sa philosophie, voyez-vous sa religion? Cette présence d'esprit, cette pleine possession de soi-même, quoiqu'il fût cloué à la croix, et qu'il en souffrît d'épouvantables tortures, ces généreux sentiments ne sont-ils pas dignes d'admiration? Pour moi, non-seulement je le jugerais digne d'admiration, mais j'estimerais son sort digne d'envie. Outre qu'il oubliait ses propres souffrances, et qu'il restait indifférent à son propre sort, il s'occupait de celui de son compagnon, et l'arracher de l'erreur, être son maître du haut de la croix était le but de son zèle. « Tu ne crains donc pas Dieu, toi? » Comme s'il lui disait : Ne te borne pas à considérer le tribunal de cette terre, ne juge pas ce que tu vois, ne regarde pas seulement les faits qui s'accomplissent. Il existe un autre juge qui est invisible, un autre tribunal qui est incorruptible et incapable de se tromper. Ne t'arrête pas à la condamnation prononcée ici-bas, en haut il en est autrement. Dans les tribunaux d'ici-bas, bien souvent l'innocence est condamnée et le crime absous; les justes endurent des châtiments auxquels les injustes échappent. Soit à dessein, soit sans le vouloir, la plupart des hommes s'éloignent de la justice. Tantôt par ignorance du droit, tantôt parce qu'ils ont été induits en erreur, tantôt connaissant la vérité, mais corrompus par les présents, ils trahissent cette vérité et condamnent l'innocence. En haut, rien de pareil. Dieu est un juste juge, et son jugement jaillira comme la lumière : pour lui point d'obscurité, point de secret, point de séduction possible. Comme son compagnon aurait pu lui dire : Les hommes l'ont condamné; pourquoi défends-tu sa cause? il le transporte devant le tribunal d'en haut, devant une barre redoutable, devant un prétoire incorruptible, devant un juge au-dessus de l'erreur, et il lui représente cette terrible perspective. Porte là tes regards, lui dit-il, et tu ne condamneras pas cet innocent, et tu ne te joindras pas à cette foule de la terre, et tu seras dans l'admiration, et tu accepteras la sentence du ciel.

« Tu ne crains donc pas Dieu, toi ? » Telle fut la philosophie du larron, telle son intelligence, tel son enseignement; aussi de la croix prit-il soudain son essor vers le ciel. Voyez-le accomplissant déjà la loi de l'Apôtre, indifférent à ce qui le concerne, et travaillant autant qu'il est en lui à délivrer son compagnon de l'erreur, et à le ramener à la vérité. A peine a-t-il dit : « Tu ne crains donc pas Dieu, toi ? » qu'il ajoute : « Et nous aussi nous subissons la même condamnation. » *Luc.*, XXIII, 40. Remarquez la franchise de cet aveu. Qu'est-ce à dire : « Nous subissons la même condamnation ? » la même peine, veut-il dire; car nous aussi sommes sur une croix. Donc les injures que tu lances contre lui t'atteignent le premier. De même, en effet, que quiconque reproche à autrui les péchés que sa conscience lui reproche à lui-même, se condamne le premier, de même quiconque reproche à autrui le malheur dont il est soi-même accablé, est atteint le premier par ses propres injures. « Nous subissons, nous aussi, la même condamnation. » C'est la loi des apôtres empruntée aux paroles évangéliques : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés. » *Matth.*, VII, 1. « Nous subissons, nous aussi, la même condamnation. » Que faites-vous, ô larron ? Est-ce que par ces mots : « nous subissons la même condamnation,» vous prétendez associer le sort du Christ au vôtre ? — Non, certes, répond-il ; voici le correctif que j'ajoute : « Mais nous, il est juste que nous souffrions; nous recevons ce que nos actions ont mérité. » *Luc.*, XXIII, 41. En entendant ces mots : « nous subissons, nous aussi, la même condamnation, » vous auriez pu croire qu'il voyait dans le Christ un de leurs pareils; c'est pourquoi il s'explique en disant : « Mais nous, il est juste que nous souffrions ; nous recevons ce que nos actions ont mérité. » Voyez-vous cette confession parfaite tombant de la croix ? Voyez-vous comment il efface ses crimes par son aveu ? Voyez-vous comment il accomplit ce mot d'un prophète : « Avouez vos prévarications le premier, et vous serez justifié? » *Isa.*, XLIII, 26. Nul ne l'a contraint, nul ne l'a accusé, nul ne l'a obsédé. C'est de son plein gré qu'il s'accuse lui-même, et, à cause de cela, il n'a plus à redouter d'accusateur. Il a pris d'avance ce rôle, il s'est fait connaître quand il a dit : « Mais nous, il est juste que nous souffrions ; nous recevons ce que nos actions ont mérité. Lui, au contraire, n'a rien fait de mal. » Quel profond respect !

Lorsqu'il se fut accusé lui-même, lorsqu'il eut exposé ce qui le regardait, lorsqu'il eut défendu le Seigneur en disant : « Nous, il est juste que nous souffrions. Lui, au contraire, n'a rien fait de mal, » alors il osa le supplier en ces termes : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez dans votre royaume. » Ces mots, « souvenez-vous de moi, » il n'ose les prononcer, tant qu'il ne s'est pas purifié par la confession des souillures du péché, tant qu'il n'a pas recouvré, en se condamnant lui-même, l'innocence et la justice ; tant qu'il ne s'est pas déchargé de ses prévarications, en s'accusant avec générosité. Telle est la vertu de la confession, même sur la croix. Que cet exemple, mon bien-aimé, bannisse le découragement de votre cœur : considérez la grandeur ineffable de la bonté divine, et travaillez ardemment à vous corriger de vos péchés. Si Dieu a honoré de la sorte le larron sur la croix, à plus forte raison nous recevra-t-il avec sa bienveillance accoutumée, dès que nous serons résolus à confesser nos prévarications. Recueillons donc les bénéfices de sa bonté, et ne rougissons pas d'avouer nos faiblesses. Grande est la puissance de la confession, grande est sa vertu. Le larron confesse ses crimes, et le paradis lui est ouvert : il confesse ses crimes, et il prend confiance au point de demander, lui brigand, le royaume des cieux; car jusque-là il ne l'avait jamais demandé. D'où vient, ô larron, ce souvenir du céleste royaume ? Que vois-tu en ce moment qui puisse te le rappeler ? Ce qui te frappe ce sont des clous, la croix, des cris accusateurs, des sarcasmes, des outrages. — Sans doute, répond-il, mais la croix est elle-même pour moi un signe de royauté. Si je proclame la royauté du Sauveur, c'est parce que je le vois attaché à la croix : c'est le devoir d'un roi de mourir pour ses sujets. Il a dit lui-même : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » *Joan.*, X, 11. Donc, le bon roi donne sa vie pour ses sujets. Le

Sauveur ayant offert sa vie, à cause de cela je l'appelle du titre de roi. « Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez dans votre royaume. »

4. Voulez-vous savoir comment la croix est un signe de royauté et quelle vénération elle mérite? Le divin Maître ne l'a pas laissée sur la terre; il l'a emportée avec lui dans le ciel. Et où en est la preuve? Elle paraîtra avec lui à son second avénement. Et comment doit-elle paraître avec lui? Ecoutons le Christ: « Si l'on vous dit : Le Christ est à votre porte, il est dans le désert, ne sortez pas. » *Matth.*, XXIV, 26. Ces paroles regardent son second avénement et sont dirigées contre les faux christs, contre les faux prophètes, contre l'Antechrist, afin que personne ne soit victime de ses tromperies. L'Antechrist devant venir avant le Christ, le Sauveur nous donne cet avertissement : Comme en cherchant le pasteur vous pourriez rencontrer le loup, je vous indique la marque et le signe auxquels vous reconnaîtrez aisément la présence du pasteur. Parce que son premier avénement a été obscur, ne pensez pas qu'il en soit de même du second avénement. C'est avec raison que le premier a été caché; le Sauveur venait à la recherche de ce qui avait péri. Mais tel ne sera pas le second. — Et comment sera-t-il? dites-le, enseignez-le-nous. — « Comme on voit l'éclair jaillir de l'Orient et briller jusqu'à l'Occident; tel sera l'avénement du Fils de l'homme. » *Matth.*, XXIV, 27. Il apparaîtra soudain à tous les regards; inutile de demander où il sera. De même que, lorsque l'éclair brille, nous n'avons pas besoin de rechercher s'il y a eu un éclair : ainsi, au second avénement, il ne sera pas besoin de demander si le Christ a paru. — Cependant, nous n'avons pas encore résolu la question proposée, à savoir, s'il paraîtra avec la croix. Ecoutez-le donc y répondre lui-même avec la plus grande clarté. Quand je viendrai, « alors le soleil sera obscurci et la lune ne donnera plus sa lumière. » *Matth.*, XXIV, 29. Sa lumière jaillira en si grande abondance que les astres les plus brillants en seront éclipsés. « Les étoiles tomberont; et le signe du Fils de l'homme se montrera dans le ciel. » Voyez-vous quelle doit être l'excellence de ce signe, son éclat et sa splendeur? Le soleil est obscurci, la lune ne brille plus, les étoiles tombent : ce signe seul apparaît; vous n'en pouvez douter, il est plus brillant que la lune, plus éclatant que le soleil. De même qu'à l'entrée triomphale d'un prince, les soldats qui le précèdent portent sur leurs épaules les étendards royaux, et annoncent l'approche du souverain ; de même, quand le souverain de l'univers descendra des cieux, il sera précédé de la milice des anges et des archanges, qui porteront cet étendard et nous signaleront l'approche de notre roi. « Alors les vertus des cieux seront émues. » Il parle des anges, des archanges et de toutes les puissances invisibles, qui seront alors en proie à une crainte, à une frayeur et à un saisissement profonds.—Et pourquoi, dites-moi, ces puissances seront-elles remplies de crainte? — Soit : un tribunal redoutable va être établi, l'humanité entière va être jugée; elle va rendre compte de ses actes et comparaître devant un juge terrible. — Mais pourquoi les anges seront-ils dans la crainte; pourquoi les puissances incorporelles seront-elles pénétrées de frayeur? Elles ne doivent pas être l'objet de ce jugement. — Quand un juge, du siége élevé qu'il occupe, prononce contre les coupables un arrêt de condamnation, non-seulement les coupables, mais les personnes présentes qui n'ont rien à se reprocher, ne sauraient considérer le juge sans saisissement et frayeur. De même, quand il s'agira de juger les hommes et de leur demander compte de leurs crimes, les anges, malgré la pureté de leur conscience, et les autres puissances célestes ne pourront se défendre d'un sentiment de frayeur et de crainte, à l'aspect menaçant du souverain juge.

Voilà un point éclairci : expliquons maintenant pourquoi et dans quel but le Sauveur viendra avec la croix. Il veut convaincre par les faits eux-mêmes ceux qui l'ont crucifié de la folie de leur conduite, et en conséquence il leur montre la croix comme une preuve de leur démence. Oui, s'il porte la croix avec lui, c'est pour confondre ses bourreaux. Ecoutez ce que dit l'Evangéliste : « Alors paraîtra le signe du Fils de l'homme, et toutes les tribus de la terre se lamenteront, » à la vue de cet accusateur, et re-

connaissant leur propre crime. *Matth.*, XXIV, 30. En quoi d'ailleurs seriez-vous étonné de ce qu'il vient avec sa croix ? est-ce qu'il ne doit pas apparaître avec les plaies qu'il a reçues ? — Et comment savez-vous qu'il doit apparaître avec ses plaies ? — Prêtez l'oreille à ces mots du prophète : « Ils verront celui qu'ils ont percé. » *Zach.*, XII, 10. Comme il en agit avec Thomas, quand pour le reprendre de son incrédulité, il lui montra la trace et la cicatrice des clous, en lui disant : « Mets ton doigt ici, approche ta main et regarde bien, car un esprit n'a ni chair ni os ; » *Joan.*, XX, 27 ; *Luc.*, XXIV, 39 ; le convainquant de la sorte de la vérité de sa résurrection ; ainsi alors montrera-t-il sa croix et ses plaies pour convaincre les hommes qu'il est vraiment celui qu'ils ont crucifié. C'est donc un bien salutaire et précieux que la croix, un gage puissant de la charité de notre Dieu.

5. Non-seulement la croix du Sauveur, mais de plus les paroles qu'il a laissées tomber de la croix, établissent sa charité sans mesure. Ces paroles, écoutez-les : Tandis que les auteurs de son supplice l'entourent, bouillonnant de haine et de fureur, il s'écrie : « Mon Père, pardonnez-leur ce crime, car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. Quelle bonté de la part du divin Maître ! Il est crucifié, et il prie pour ceux qui l'ont crucifié, et qui en ce moment l'insultent, le bafouent, et lui disent : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. » *Matth.*, XXVII, 40. C'est précisément parce qu'il est Fils de Dieu qu'il ne descendra pas ; car ce qu'il a voulu, en venant sur la terre, c'est monter sur la croix pour notre salut. « Qu'il descende de la croix, et nous le verrons ; et nous croirons en lui. » Remarquez l'impudence de ces paroles et ces prétextes de l'incrédulité. Il a fait bien plus que de descendre de la croix, et ils n'ont pas cru en lui, et maintenant ils disent : « Descends de la croix, et nous croirons en toi. » Descendre de la croix était un prodige bien moins considérable que de soulever la pierre du sépulcre sous laquelle il était couché et de s'arracher à la mort. Descendre de la croix était un prodige bien moins considérable que de faire sortir du tombeau, avec les liens dont il était chargé, Lazare quoique mort depuis quatre jours. Paroles insensées ! incroyable démence ! mais prêtez-moi, je vous en prie, une attention soutenue, afin de voir éclater l'immense charité de Dieu. La folie de ces malheureux est pour le Christ une occasion de les excuser. « Père, s'écrie-t-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Comme s'il disait : plus ils sont insensés, plus ils ignorent ce qu'ils font. Ainsi, tandis qu'ils disaient : « Si tu es le Fils de Dieu, sauve-toi toi-même, » *Matth.*, XXVII, 40, le Christ s'appliquait à les sauver, eux qui l'interrogeaient, qui le tournaient en dérision, qui le chargeaient d'injures. « Pardonnez-leur ce crime, car ils ne savent ce qu'ils font. » Qu'est cela ? Leur aurait-il pardonné ce crime ? Oui, il l'a pardonné à ceux qui ont consenti à faire pénitence. S'il ne l'eût pas pardonné, nous n'aurions pas eu dans Paul un apôtre. S'il ne l'eût pas pardonné, ni trois mille, ni cinq mille d'abord, ni des milliers de Juifs ensuite, ne se fussent convertis à la foi. Ecoutez ce que Jacques disait à Paul dans Jérusalem : « Vous voyez, frère, les milliers de Juifs qui se sont convertis à la foi. » *Act.*, XXI, 20.

Imitez donc, je vous en conjure, le Seigneur, et prions pour nos ennemis. L'avis que je vous donnais hier, je vous le renouvelle aujourd'hui : puisque vous comprenez le mérite de cette action, imitez votre Maître. Il était cloué à la croix, et il priait pour ceux qui l'avaient crucifié. — Mais comment, demanderez-vous, me serait-il possible d'imiter le Seigneur ? — Vous n'avez qu'à vouloir et vous le pourrez. Si cela était impossible, le Sauveur n'eût point prononcé cette sentence : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » *Matth.*, XI, 29. Si l'homme était dans l'impuissance de marcher sur les traces de son Maître, Paul non plus n'eût pas dit : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ. » I *Corinth.*, XI, 1. Au reste, si vous ne voulez pas imiter le Seigneur, imitez un de vos semblables, Etienne, qui le premier ouvrit la porte du martyre. Celui-là imita vraiment le Seigneur. De même que le Maître, environné des auteurs de son supplice, priait du haut de la croix pour ceux qui l'avaient crucifié ; de

même le serviteur, au milieu de ceux qui le lapidaient, en butte à tous les coups, exposé à une nuée de pierres, insensible aux douleurs qui l'assaillaient, disait à Dieu : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché, » *Act.*, VII, 59. Vous voyez quel est le langage du Fils, quelle est la prière du serviteur. L'un dit : « Père, pardonnez-leur ce crime, car ils ne savent ce qu'ils font; » l'autre dit : « Ne leur imputez pas ce péché. » Ce qui fait admirablement ressortir la ferveur du disciple, c'est que sa prière n'est pas une prière ordinaire et faite à la hâte : il prie, non debout, mais à genoux, avec une douleur et une pitié profondes.

Voulez-vous que je vous montre un de vos semblables plus grand encore, et priant également pour ses ennemis; écoutez Paul parler. Après avoir exposé tout ce qu'il a souffert, après avoir dit : « J'ai reçu jusqu'à cinq fois trente-neuf coups de fouet; j'ai été battu de verges par trois fois; j'ai été lapidé une fois; j'ai fait trois fois naufrage; » II *Corinth.*, XI, 24, 25; après avoir parcouru la série des persécutions souffertes et des piéges auxquels il était chaque jour en butte, il ajoute : « Je souhaitais que le Christ me rendît anathème pour mes frères, pour mes proches selon la chair, qui sont les Israélites. » *Roman.*, IX, 3. Désirez-vous d'autres exemples du même genre empruntés non au Nouveau, mais à l'Ancien Testament? Ils sont d'autant plus admirables qu'il n'était pas ordonné alors d'aimer ses ennemis et que l'on rendait dent pour dent, œil pour œil, que l'on subissait le traitement qu'on avait infligé aux autres. Néanmoins, il y a eu des hommes qui se sont élevés jusqu'au faîte de la perfection apostolique. Que disait Moïse, que les Juifs avaient essayé si souvent de lapider? « Pardonnez-leur ce péché, sinon, effacez-moi du livre que vous avez écrit. » *Exod.*, XXXII, 31, 32. C'est ainsi que les justes songeaient à la sécurité d'autrui plutôt qu'à leur propre salut. — Mais vous n'avez pas commis la faute; pourquoi vouloir partager le châtiment? — Je suis insensible à la prospérité quand mes frères sont plongés dans l'infortune. Il serait aisé de citer un autre exemple d'une semblable prière. Si je vous offre ces traits, c'est afin de nous réformer nous-mêmes, de soustraire notre âme à ce mal funeste qui consiste à éclater en imprécations contre ses ennemis. Ecoutez encore le langage du bienheureux David lorsque Dieu irrité a envoyé son ange pour châtier le peuple. A la vue de l'ange, brandissant une épée nue et prêt à frapper, il s'écrie : « C'est moi, le berger, qui ai péché : ceux-là, qui sont le troupeau, qu'ont-ils fait? Que votre main s'appesantisse sur moi et sur la maison de mon père. » II *Reg.*, XXIV, 17. Ce sont là des exemples de même nature. Voulez-vous que je vous en indique encore un autre? Le prophète Samuel avait été outragé par les Juifs, repoussé et traité avec tant de mépris que Dieu lui-même s'efforça de le consoler. Prêtez-moi, je vous prie, une attention soutenue. Dieu lui dit : « Ce n'est pas toi qu'ils ont rejeté, c'est moi. » I *Reg.*, VIII, 7. Que dit-il donc, le prophète, après avoir été repoussé, outragé, déshonoré, méprisé de la sorte? Ecoutez! « Loin de moi la pensée d'offenser le Seigneur au point de ne plus prier pour vous. » I *Reg.*, XII, 23. Il regarde comme un péché de ne pas prier pour des ennemis. « Loin de moi la pensée de pécher au point de ne plus prier pour vous. » Voyez-vous avec quel soin chacun de ces justes, marchant à la suite du Maître, s'est appliqué à la pratique de cette vertu?

Mais résumons ce que nous venons de développer. Le Seigneur dit : « Père, pardonnez-leur ce crime, car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. Etienne dit : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché. » *Act.*, VII, 59. Paul dit : « Je souhaitais que le Christ me rendît anathème pour mes frères, pour mes proches selon la chair. » *Roman.*, IX, 7. Moïse dit : « Pardonnez-leur ce péché, sinon, effacez-moi du livre que vous avez écrit. » *Exod.*, XXXII, 32. David ajoute : « Que votre main s'appesantisse sur moi et sur la maison de mon père. » II *Reg.*, XXIV, 17. Enfin Samuel : « Loin de moi la pensée d'offenser le Seigneur au point de ne plus prier pour vous. » I *Reg.*, XII, 23. Quelle excuse invoquerons-nous si, les saints de l'Ancien Testament aussi bien que ceux du Nouveau, nous pressant par leurs exemples de prier pour nos ennemis, nous ne nous appliquons pas à le faire

avec toute la ferveur dont nous sommes capables? Loin de nous toute négligence, je vous en supplie : plus nous avons d'exemples, plus terrible, si nous ne les suivons pas, sera notre châtiment. Il vaut bien mieux d'ailleurs prier pour nos ennemis que de prier pour nos amis; la première de ces prières nous est beaucoup plus profitable que la seconde. « Si vous aimez ceux qui vous aiment, disait le Christ, quelle sera votre récompense? Est-ce que les publicains n'en font pas autant? » *Matth.*, v, 46. Par conséquent, tant que nous nous bornons à prier pour nos amis, nous ne sommes en rien meilleurs que les publicains; mais quand nous aimons nos ennemis, quand nous prions pour eux, alors nous devenons, autant qu'il est possible à l'homme, semblables à Dieu. « Vous serez, dit le Sauveur, semblables à votre Père qui est dans les cieux, lequel ordonne au soleil de se lever sur les bons et sur les méchants, et à la pluie de tomber sur les justes et sur les injustes. » *Matth.*, v, 45. Puisque nous avons à la fois pour modèles et le Maître et ses serviteurs, travaillons avec zèle à pratiquer cette vertu; c'est ainsi que nous mériterons la possession du royaume des cieux, que nous approcherons avec plus de confiance de cette table effrayante, notre conscience étant purifiée de ses souillures, et que nous obtiendrons les biens promis, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance, honneur soient au Père, en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Amen.

HOMÉLIE

SUR

LA RÉSURRECTION DES MORTS

AVANT-PROPOS

A quelle époque a été prononcée l'homélie suivante, saint Chrysostome nous l'indique assez clairement dans ces paroles : « Nous vous avons précédemment entretenus des dogmes de notre foi, et de la gloire du Fils unique de Dieu, imposant silence à ceux qui le dépouillent de sa gloire, et qui le déclarent étranger au Père. » *Homil. seq.*, I. Ces mots concernent les homélies prononcées au commencement de l'année 387 contre les Anoméens, qui cherchaient à rabaisser la dignité du Fils. On en peut conclure que cette homélie a été prononcée au commencement de l'année 387, et avant le Carême de cette année, durant lequel saint Chrysostome ne cesse de déplorer les malheurs amenés par le renversement des statues.

L'orateur expose dès le début le sujet de son discours. Il y traite de la résurrection des morts, dont il établit la vérité, des conditions d'une vie réglée selon Dieu, des travaux que la grandeur de la récompense promise nous engage à supporter; il y prouve par l'exemple de Paul que nous sommes quelquefois récompensés dès cette vie de nos bonnes œuvres. Il réfute en passant les Manichéens qui prétendaient que les corps et la nature humaine étaient mauvais par eux-mêmes.

HOMÉLIE.

1. Nous vous avons précédemment entretenus des dogmes de notre foi, et de la gloire du Fils unique de Dieu, imposant silence à ceux qui le dépouillent de sa gloire et qui le déclarent étranger au Père. J'ai le dessein aujourd'hui de traiter un sujet plus pratique, et de faire rouler cette exhortation tout entière sur la manière dont nous devons régler notre conduite. Ou plutôt ce sera un discours à la fois moral et dogmatique; car je me propose d'aborder la question de la résurrection. C'est là un sujet bien fécond : nous y trouverons une lumière pour nos croyances, une règle pour notre vie, et nous y verrons la Providence divine justifiée de toute accusation. De même que, la résurrection rejetée comme point de foi, le désordre s'introduit dans notre existence, qu'elle est assaillie de toutes sortes de maux, que tout y est bouleversé; de même, quand on croit à la résurrection, cette foi confirme nos idées sur la Providence, nous dispose à rechercher avec sollicitude la vertu, à fuir avec zèle le vice, et fait régner partout le calme et la paix. L'homme qui ne s'attend ni à se reconnaître, ni à rendre compte de ce qu'il a fait sur la terre, qui s'imagine que notre destinée ne dépasse pas la vie présente, et qu'il n'y a rien au delà; assurément cet homme se souciera peu de la vertu : comment s'en soucierait-il puisqu'il n'admet aucune récompense en retour des efforts

auxquels il se sera livré? Il ne s'éloignera pas davantage du mal, car il ne pense pas être puni un jour des actions mauvaises qu'il aura commises; il s'abandonnera aux convoitises les plus effrénées, et se précipitera dans tous les genres d'iniquité. Mais l'homme qui est persuadé de la vérité d'un jugement à venir, qui a devant les yeux ce tribunal redoutable, ce compte rigoureux, cette sentence inévitable, celui-là s'appliquera de toutes les manières à pratiquer la tempérance, l'équité et toutes les autres vertus, de même qu'à éviter l'intempérance, l'orgueil et tous les autres vices; celui-là pourra très-aisément, dans ces conditions, fermer la bouche aux détracteurs de la Providence divine.

La crainte u jugement ıtur dispose changer de ›nduite.

Bien des gens, en effet, voyant les personnes appliquées au culte de la tempérance, de l'honnêteté, de la justice, subir néanmoins les angoisses de la pauvreté, être persécutées, calomniées, avoir à peine le strict nécessaire, être tourmentées souvent par de longues maladies et de cruelles douleurs, et privées de tout appui; tandis qu'au contraire des hommes tarés, impurs, pétris de vices, vivront au sein des richesses, des plaisirs, seront vêtus d'habits magnifiques, traîneront sur leurs pas un essaim de serviteurs, seront admirés, investis de charges, jouiront auprès de l'Empereur d'un crédit considérable; bien des gens à ce spectacle s'en prennent à la providence de Dieu et s'écrient : Où est donc cette providence, où cette justice dont vous nous parlez? L'homme chaste et honnête est plongé dans le malheur; l'homme impudique et corrompu est comblé de biens. On admire l'un, on méprise l'autre : l'un abonde de délices, l'autre endure la pauvreté et les maux les plus affreux. — Devant ces récriminations, celui qui doute de l'avenir n'aura qu'à se taire et ne pourra rien répondre. Mais celui qui n'ignore pas ce qu'il faut penser de la résurrection, n'aura pas de peine à réduire ces blasphèmes en poudre. Cessez, dira-t-il à ces hommes si indignés, cessez d'aiguiser votre langue contre le Dieu qui vous a créés. Notre destinée ne se borne pas à la vie présente; nous cheminons vers une vie beaucoup plus longue, ou plutôt, vers une vie qui n'aura pas de fin. Là ce pauvre dont vous parlez, s'il a vécu selon la justice, recevra sûrement la récompense de toutes ses douleurs; tandis que l'impudique et le scélérat y expieront leur perversité et l'iniquité de leurs plaisirs. Ne jugeons pas seulement de la providence de Dieu par les choses présentes; tenons compte aussi des choses à venir. La vie présente est un combat, un stade, une épreuve; la vie à venir sera celle des récompenses, des prix et des couronnes. Tel que l'athlète dans l'arène, obligé de combattre au milieu des sueurs, de la poussière, d'une chaleur accablante, des fatigues et des épreuves les plus diverses; le juste a beaucoup de peines à souffrir ici-bas, et il doit tout supporter avec générosité s'il veut un jour obtenir de brillantes couronnes.

S'il y a des personnes troublées par la prospérité des méchants, qu'elles s'appesantissent sur cette autre considération : Les brigands, les violateurs de tombeaux, les homicides, les écumeurs de mer avant d'être conduits devant la justice, goûtent bien des plaisirs, ils font des calamités d'autrui la source de leurs propres richesses, ils possèdent des trésors injustement acquis, ils se livrent tous les jours aux excès de la table; mais une fois tombés sous la sentence du juge, ils expient toute leur vie passée. De même les trafiquants de courtisanes, ces riches qui dressent des tables de sybarites, qui froncent les sourcils, qui étalent leur faste sur la place publique, qui oppriment les pauvres; lorsque le Fils unique de Dieu viendra entouré de ses anges, montera sur son tribunal et traduira la terre entière à sa barre, ils y comparaîtront dépouillés de tout leur faste et de toute leur opulence, privés de tout avocat et de tout protecteur, et ils seront impitoyablement précipités dans un fleuve de feu. Ah! n'enviez pas ces hommes, à cause des délices d'ici-bas; pleurez plutôt à la pensée du châtiment à venir. Ne plaignez pas non plus le juste à cause de sa pauvreté; estimez-le bienheureux à cause des biens et des richesses qui lui sont réservés. Dans tous les cas, enracinez profondément dans votre âme la doctrine de la résurrection, afin que si vous êtes juste, les épreuves contribuent à augmenter votre perfection, l'espérance des biens d'en haut développant votre courage; si vous

êtes méchant, au contraire, afin que vous renonciez à l'iniquité, et que la crainte du châtiment à venir vous ramène à des sentiments de sagesse.

2. C'est pour cela que Paul ne cesse de nous rappeler la doctrine de la résurrection ; ainsi aujourd'hui même vous avez entendu sa grande voix vous dire : « Nous savons que, si cette maison terrestre que nous habitons se dissout, Dieu nous en donnera une autre qui n'a point été élevée par la main de l'homme, une maison éternelle, dans les cieux. » II *Corinth.*, v, 1. Reprenons les choses de plus haut, et examinons comment l'Apôtre en est venu au sujet de la résurrection. Il n'est pas dans ses habitudes de le traiter sans motif et par hasard; c'est toujours dans le dessein de nous instruire sur les choses futures, et de fortifier les athlètes de la vertu.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, nous jouissons d'une paix profonde. Les empereurs professent la vraie religion, les grands connaissent la vérité ; les peuples, les cités, les nations ont renoncé à leurs erreurs pour adorer le Christ. Dans les commencements de la prédication évangélique, au contraire, lorsque le bon grain de la piété venait d'être à peine semé, il fallut soutenir des luttes bien nombreuses, bien diverses et bien étranges. Les princes et les magistrats, les amis et les proches, déclaraient la guerre aux fidèles; et contre eux s'élevaient des hostilités que condamnait la nature elle-même. Souvent le père livrait le fils, la mère la fille, le maître le serviteur. Ce n'étaient pas les cités seules, ni les contrées que ravageait cette division : elle s'introduisait jusque dans les maisons, et les désordres dont elle donnait le signal devenaient plus funestes qu'une guerre intestine. On dépouillait les fidèles de leurs richesses, on leur ravissait la liberté, ils couraient même risque de perdre la vie; non que nous eussions à subir les incursions et les ravages des barbares, mais parce que les hommes revêtus des insignes du pouvoir et de l'autorité, nourrissaient à l'égard de leurs subordonnés des dispositions que n'auraient point eues les ennemis les plus cruels. C'est ce que Paul déclare dans ce passage : « Vous avez soutenu de grands combats et de grandes afflictions. D'un côté, vous étiez devenus un spectacle public par les insultes et les tribulations que vous aviez endurées ; de l'autre, vous preniez part à la douleur de ceux qui enduraient, eux aussi, de pareilles indignités. Vous avez compati à mes chaînes, et vous avez vu avec joie tous vos biens enlevés. » *Heb.*, x, 32-34. Il écrivait également aux Galates : « Que de choses vous avez souffertes, et en vain! mais j'espère que ce ne sera pas en vain ! » *Galat.*, III, 4. Dans ses Epîtres aux Thessaloniciens, aux Philippiens, dans toutes en général, Paul rappelle de semblables épreuves.

Mais le mal ne se bornait pas à cette guerre acharnée et incessante qui venait du dehors; il s'élevait encore parmi les fidèles des scandales, des discussions, des querelles, des jalousies : plaies auxquelles fait allusion ce mot de Paul : « La lutte au dehors, la crainte au dedans. » II *Corinth.*, VII, 5. Guerre beaucoup plus funeste et pour les maîtres et pour les disciples. Aussi l'Apôtre redoutait-il moins les persécutions des ennemis, que les chutes du dedans, que les prévarications des fidèles. Un membre de l'Eglise tomba dans l'impureté ; voilà Paul qui ne cesse de pleurer durant tout le temps de ce scandale, de gémir amèrement et de déchirer ses entrailles. I *Corinth.*, v, et II *Corinth.*, II. Il y avait encore une troisième source d'épreuves non moins pénibles que les précédentes, à savoir la nature elle-même, qui nécessitait de la part des fidèles beaucoup de sueurs et beaucoup d'efforts. Ce n'était pas une voie commode et facile que la voie dans laquelle les conduisaient les apôtres; c'était une voie rude, escarpée, une voie qui exigeait une âme droite, sobre et d'une vigilance sans défaut. C'est pour cela que le Christ l'appelait une voie étroite et resserrée. Il ne s'agissait pas pour eux de vivre sans retenue, comme les Gentils, au sein des turpitudes, de l'intempérance, de la gloutonnerie, de la mollesse et du faste : il s'agissait d'imposer un frein à la colère, de dompter ses convoitises mauvaises, de mépriser les richesses; de fouler aux pieds la gloire, de s'élever au-dessus des sentiments de la jalousie et de l'envie. Quels efforts exige cette lutte, ceux-là le savent qui la soutiennent chaque jour. Quoi de plus pénible, je vous le demande, que cette con-

cupiscence criminelle qui, semblable à un chien possédé de la rage, ne cesse de fondre sur nous, sans nous laisser un seul jour de relâche, et qu'on ne peut repousser sans une vigilance de tous les instants? Quoi de plus acerbe que le ressentiment? Il est doux de se venger d'un oppresseur injuste, et pourtant il était défendu de se venger. Que dis-je, la vengeance était défendue? c'était même un devoir de faire du bien à ceux desquels on n'avait reçu que du mal, de bénir ceux desquels on n'avait reçu que des outrages, et de ne jamais prononcer une seule parole amère. Et la chasteté, ce n'était pas seulement dans sa conduite, c'était encore jusque dans sa pensée qu'il fallait la pratiquer. Il fallait s'abstenir non-seulement de toute action impure, mais aussi de tout semblable regard; au point qu'il était défendu de considérer une belle femme avec les yeux de la convoitise, sous peine d'expier ce crime par les derniers châtiments.

Perfection de la vie chrétienne.

Ainsi donc, à la guerre acharnée du dehors, à la crainte qui régnait au dedans, se joignaient les épreuves attachées à la pratique de la vertu. Une quatrième difficulté se présentait encore : l'inexpérience de ceux qui avaient à soutenir de pareils combats. Les hommes que les apôtres avaient gagnés à leur cause n'avaient point reçu de leurs ancêtres le culte de la piété; ils avaient été élevés dans la mollesse, dans les plaisirs, dans l'intempérance, dans les turpitudes et l'impudicité. Or ce n'était pas peu de chose, pour la difficulté de ce combat, que de n'avoir ni connu antérieurement, ni trouvé dans sa famille cette nouvelle sagesse, et d'avoir à descendre alors pour la première fois dans l'arène.

3. C'est pour encourager les athlètes, qui avaient alors tant de difficultés à surmonter, que Paul les entretenait sans cesse de la doctrine de la résurrection. En outre, de même qu'il les ranimait et les soutenait par cette considération, il le faisait encore en leur racontant ses propres souffrances. « Nous subissons, leur disait-il, toute sorte de tribulations, mais nous n'en sommes pas accablés; nous sommes dans la peine, mais nous n'en sommes pas abattus; nous sommes persécutés, mais nous ne sommes pas délaissés; nous sommes renversés, mais nous n'en périssons pas.» II *Corinth.*, IV, 8-9. Langage dans lequel il expose les extrémités auxquelles ils étaient réduits chaque jour, le trépas qu'ils avaient, comme des cadavres vivants, chaque jour à subir. C'est au moment où les fidèles étaient en butte à ces épreuves qu'il aborde le sujet de la résurrection. « Nous croyons, écrit-il, que celui qui a ressuscité Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous ressuscitera aussi avec Jésus et nous établira avec vous. C'est pourquoi dans ces maux, nous ne perdons pas courage, possédant au milieu de ces combats la plus douce des consolations, l'espérance des biens à venir. » II *Corinth.*, IV, 13, 14, 16. Il ne leur dit pas : C'est pourquoi, ne perdez pas courage; mais bien : « C'est pourquoi nous ne perdons pas courage, » montrant de la sorte la part qu'il prenait à ces luttes de tous les jours. Aux jeux olympiques, tandis que l'athlète combat dans la lice, celui qui l'a formé reste en dehors et ne lui prête d'autre assistance que celle des paroles, l'appui qu'il peut donner au combattant se bornant à des applaudissements et à des cris : quant à se tenir à ses côtés et à lui prêter le secours de ses bras, aucune loi ne le lui permet. Il n'en est pas de même dans les combats de la piété : le maître est à la fois maître et athlète, conséquemment il ne reste point hors de l'arène sur un siége; il se jette lui-même au milieu de la lutte, et soutient ceux qui combattent avec lui en leur disant : « Non, nous ne perdons pas courage. » Il ne dit pas : Je ne perds pas courage; mais, « nous ne perdons pas courage,» afin de ranimer ses compagnons par cet éloge.

« Quoique dans nous l'homme extérieur se détruise, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » II *Corinth.*, IV, 16. Admirez la sagesse de l'Apôtre. Il se sert d'abord pour les ranimer, des épreuves auxquelles ils étaient en butte : « Nous subissons toute sorte de tribulations, mais nous n'en sommes pas accablés. » Il se sert ensuite de la résurrection de Jésus : « Celui qui a ressuscité Jésus nous ressuscitera nous-mêmes. » *Ibid.*, 8 et 14. Il va maintenant les encourager d'une autre manière. Bien des hommes étant faibles, pusillanimes, misérables, et, quoique instruits sur le dogme de la résurrection, à la longue se laissant aller à la négli-

gence, à des hésitations et à des rechutes, l'Apôtre leur propose alors une récompense et une couronne indépendantes de la résurrection. Et quelle est cette récompense? « Quoique dans nous l'homme extérieur se détruise, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » Ce qu'il appelle l'homme extérieur, c'est le corps; ce qu'il appelle l'homme intérieur, c'est l'âme. Voici sa pensée : Avant que nous ressuscitions, avant que nous soyons admis à jouir de la gloire à venir, nous recevrons dès cette vie, en retour de nos peines, une riche rémunération; car au milieu des épreuves notre âme gagne sans cesse en jeunesse, en sagesse et en piété, elle devient de plus en plus patiente, elle acquiert une plus grande énergie et une plus grande fermeté. De même que les athlètes voués aux luttes corporelles, indépendamment des prix et des couronnes de l'arène, sont largement récompensés des exercices auxquels ils se livrent dans la palestre, par la vigueur et la santé qu'ils procurent à leur corps, et par l'absence de toute maladie; de même nous qui combattons les combats de la vertu, avant que le ciel s'ouvre, avant que le Fils de Dieu apparaisse, avant que nous recevions les récompenses promises, nous retirerons dès cette vie un fruit précieux de nos efforts, à savoir les progrès notables que notre âme aura faits dans la pratique de la sagesse. Et à la vérité, les hommes qui ont longtemps sillonné la mer, bravé bien des fois la fureur des flots, combattu des monstres à plusieurs reprises, supporté de nombreuses tempêtes, outre les profits de leur négoce, ne tardent pas à retirer de ces voyages des avantages considérables : ils affrontent ensuite les mers avec plus de confiance et d'audace; ils entreprennent sans crainte, et même avec plaisir, ces mêmes traversées. C'est ainsi que, dans la vie présente, le disciple qui, pour le Christ, a supporté de nombreuses tribulations, souffert bien des maux, recevra indépendamment du royaume des cieux une belle récompense : il jouira dès ici-bas d'un plus grand crédit auprès de Dieu, et il aura placé son âme si haut que désormais il se rira de toutes les afflictions terrestres.

Pour répandre sur cette doctrine plus de clarté, j'aurai recours à un exemple. Ce Paul dont nous parlions, ce Paul qui a dû braver tant d'épreuves, n'était-il pas dès ici-bas magnifiquement récompensé lorsqu'il se riait des tyrans, tenait tête à des peuples en fureur, méprisait tous les supplices; lorsque les bêtes féroces, le feu, les flots, les précipices, les embûches, les maux les plus affreux trouvaient invincible cet homme incomparable? Celui qui ne connaît point les épreuves, qui n'a jamais rien souffert, une chose indifférente le jettera dans le trouble. Que dis-je, une chose? une vaine attente. Que dis-je encore, une vaine attente; une ombre suffira pour le remplir d'anxiété et d'effroi. Mais l'homme qui est descendu, les membres nus, dans l'arène, qui a souffert des maux sans nombre, celui-là est au-dessus de toutes choses, et méprisera comme autant de geais babillards ceux qui le menaceraient. Or, ce n'est pas une couronne indifférente, ce n'est pas un avantage à dédaigner que d'être inaccessible aux afflictions humaines, de regarder avec dédain ce qui épouvante le reste des hommes, de sourire des choses devant lesquelles les autres tremblent et frissonnent, de porter la fermeté si haut qu'on n'ait rien à envier à la philosophie des puissances angéliques. Si nous qualifions de bonne constitution celle qui permet de supporter indifféremment le froid et le chaud, la faim, les privations, la marche et autres fatigues, à plus forte raison devrons-nous déclarer bienheureuse l'âme capable de supporter avec une constance inébranlable les coups de l'adversité, et de conserver en toute circonstance sa pensée indépendante et libre. Un tel homme possédera une royauté plus réelle que celle de tous les rois. Pour les rois de la terre, ils peuvent devenir victimes des piéges, des machinations et des attentats soit de leurs gardes, soit de leurs amis, soit de leurs ennemis. Mais l'homme dont le cœur est tel que je viens de le dépeindre, ni roi, ni satellite, ni esclave, ni ami, ni ennemi, ni le diable lui-même n'auront la puissance de lui nuire. Comment l'auraient-ils, puisque ce qui est un mal pour le reste des hommes ne l'est plus pour lui?

Récompense de saint Paul avant la résurrection.

4. Voilà ce qu'était le bienheureux Paul; aussi s'écriait-il : « Qui nous séparera de la charité

du Christ? Sera-ce la tribulation, l'angoisse, la privation, la faim, le dénûment, le glaive, les dangers, selon ce qui est écrit : On nous livre tous les jours à la mort à cause de vous, on nous regarde comme des brebis destinées à être immolées? Mais au milieu de tous ces maux nous triomphons par la vertu de celui qui nous a aimés. » *Rom.,* VIII, 35-37. C'était aussi le sentiment qu'il enseignait dans ces autres paroles : « Quoique l'homme extérieur se détruise en nous, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » II *Corinth.,* IV, 16. Le corps s'affaiblit, dit-il, mais l'âme n'en devient que plus forte et plus puissante, son essor n'en est que plus rapide. Le soldat qui se chargerait d'armes d'un poids accablant, malgré sa vaillance et son habitude des combats, ne saurait inspirer de frayeur aux ennemis, la pesanteur de ses armes paralysant la rapidité de ses mouvements et son adresse à combattre. Si, au contraire, il prend des armes légères et faciles à manier, il fondra sur les ennemis avec la vélocité de l'oiseau. Tel le chrétien qui, au lieu de laisser sa chair croupir dans l'ivresse, la licence et les plaisirs, la rend moins pesante et moins grossière, par les prières, les jeûnes, et les souffrances qu'il lui impose, d'un vol semblable à celui d'un oiseau qui fond du haut des airs sur sa proie, se précipitera avec une impétuosité redoutable contre les phalanges des démons, accablera et domptera sans peine les puissances opposées. C'est ainsi que Paul, après avoir été couvert de coups, jeté dans les fers, chargé d'entraves de bois, se trouvait faible quant à son corps, que les épreuves avaient exténué; mais son âme restait forte et indomptable. Telle était sa force dans les fers que, à sa voix, la prison s'ébranlait jusque dans ses fondements, que le geôlier tombait lui-même captif aux pieds du prisonnier délivré de ses fers, et que les portes qui étaient fermées s'ouvraient tout à coup.

Elles ne sont pas à dédaigner les consolations que l'Apôtre nous apporte, indépendamment de la doctrine de la résurrection, en nous montrant que nous devenons par les épreuves meilleurs et plus sages. De là cette parole : « La tribulation produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, laquelle ne confond jamais. » *Rom.,* V, 4. « L'homme qui n'est pas tenté, lisons-nous ailleurs, n'est pas éprouvé; et celui qui n'est pas éprouvé est sans valeur aucune. » *Eccli.,* XXXIV, 11. Voilà donc un avantage précieux que nous retirons de nos épreuves avant la résurrection, puisque notre âme en est plus éprouvée, plus prudente, plus sage et qu'elle est affranchie de toute crainte. Aussi l'Apôtre dit-il : « Quoique dans nous l'homme extérieur se détruise, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » II *Corinth.,* IV, 16. — Et comment, s'il vous plaît, se renouvelle-t-il? — Il se renouvelle à mesure que toute lâcheté est bannie de notre âme, que les convoitises criminelles s'évanouissent, que l'amour de l'argent, la vaine gloire, toutes les passions, en un mot, sont étouffées dans notre cœur. Si l'âme asservie à la paresse et à la licence, ne tarde pas à devenir la proie de ses passions, l'âme qui s'exerce sans relâche aux combats de la piété, n'a plus le loisir d'y songer un instant; les préoccupations pieuses qui l'absorbent la mettent à l'abri de tout danger. C'est pour cela que l'Apôtre disait : « L'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. »

Après cela, il console les âmes que déchirent les maux auxquels elles sont en butte, et qui ne connaissent pas cette philosophie, par l'espérance des biens à venir. « Les afflictions si légères de la vie présente, dit-il, produiront pour nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire, si nous considérons, non les choses visibles, mais les choses invisibles. Car les choses visibles sont passagères, mais les choses invisibles sont éternelles. » II *Corinth.,* IV, 17-18. Comme s'il disait : Nous retirons dès cette vie bien des avantages de la tribulation, notre âme y gagnera en sagesse et en jugement. Ce n'est pas tout pourtant : la tribulation nous assure, pour l'avenir, des biens sans nombre, des biens non-seulement en rapport avec les peines souffertes, mais bien supérieures aux combats soutenus, et par le nombre et par la valeur. Pour mettre en lumière ces deux choses, Paul compare à la grandeur des périls celle des récompenses; et il oppose à la brièveté des uns l'éternité des autres, à la légèreté la pesanteur, à la

tribulation la gloire. La tribulation est passagère et légère, dit-il : le repos, que dis-je, le repos? la gloire, c'est son expression, et il y a une grande différence entre le repos et la gloire; la gloire sera incessante, immense, éternelle. Il parle de poids, non qu'il s'agisse de quelque chose de pénible et d'accablant; mais, à l'exemple du vulgaire, qui désigne les objets de prix sous le nom d'objets de poids, il emploie cette expression pour désigner la magnificence et la distinction de cette gloire. Par conséquent, ces mots « un poids de gloire, » caractérisent la grandeur. Ne vous arrêtez donc pas, poursuit-il, aux maux qui vous torturent et vous pressent; songez encore aux couronnes et aux récompenses : celles-ci l'emportent en éclat et en valeur sur les choses présentes; elles n'auront ni bornes ni fin. Mais nous expérimentons les uns, tandis que les autres sont simplement l'objet de nos espérances. Les uns sont sensibles; les autres, loin d'être sensibles, sont sublimes et célestes. — Eh bien, malgré cela, elles sont plus apparentes que les choses sensibles. Que dis-je, plus apparentes? Il vous est beaucoup plus aisé de les voir que de voir les autres. Les choses terrestres passent; les choses célestes subsistent. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : « Si nous considérons, non les choses qui se voient, mais les choses qui ne se voient pas; car les choses qui se voient sont temporelles, les choses qui ne se voient pas sont éternelles. »

5. Que si vous demandez : Comment est-il possible de voir des choses invisibles, et de ne pas voir les choses présentes? je vais essayer, prenant pour point de comparaison les choses de ce monde, de vous le faire comprendre. En ce qui regarde les choses si vaines de ce monde, nul n'agit que les yeux fixés, plutôt sur ce qui est invisible que sur ce qui est visible. Par exemple : un trafiquant est ballotté par maintes tempêtes, il subit la fureur des flots, il est victime de plusieurs naufrages et d'autres maux sans nombre; car ce n'est qu'après ces épreuves qu'il jouit de ses richesses, après avoir vendu ses cargaisons, traité de nombreuses affaires. Or, ce qui se présente d'abord, ce sont les orages; le négoce ne se présente qu'ensuite : ce qu'il voit d'abord à sa sortie du port, ce sont les flots et les mers; mais le trafic des marchandises, il ne le voit pas; il ne le voit qu'en espérance. Et pourtant, s'il ne regardait pas cette chose qui est obscure, qui ne paraît pas, qui n'est point sous sa main, et qui n'existe qu'en espérance, il laisserait entièrement de côté les choses présentes et visibles. Pareillement, le cultivateur attellera ses bœufs, il conduira la charrue, il creusera des sillons à une grande profondeur, il jettera de la semence, il fera tout ce qui dépendra de lui, il souffrira le froid, les gelées, les pluies et mille incommodités, et toute cette peine, pour attendre le moment où il verra ses moissons luxuriantes et son aire remplie. Vous le voyez, la peine vient en premier lieu; la récompense ne vient qu'ensuite : la récompense est incertaine; la peine est certaine et incontestable : l'une est l'objet de l'espérance; l'autre est là sous la main. Néanmoins, si le cultivateur ne considère pas avant tout cette récompense, incertaine, cachée, invisible aux yeux du corps, non-seulement il ne conduira pas sa charrue, non-seulement il ne jettera pas sa semence, mais il ne voudrait pas même sortir de sa maison pour s'occuper un instant de ces travaux. Eh bien, ne serait-il pas absurde de considérer dans les affaires temporelles les choses invisibles plutôt que les choses visibles, de braver les fatigues avant que de goûter les récompenses, de commencer par supporter les épreuves les plus pénibles, sauf à en attendre les conséquences heureuses, d'être déterminé par l'espérance des choses invisibles à s'occuper des choses visibles, et, quand il s'agit des choses de Dieu, d'hésiter, de douter, de réclamer le prix avant le travail, et d'avoir le cœur moins haut que les laboureurs et les navigateurs?

Encore notre infériorité vis-à-vis de Dieu ne se borne-t-elle pas à cette défiance de l'avenir; elle ressort à un autre point de vue d'une façon non moins éclatante. — Qu'est-ce à dire ?— Les hommes dont nous parlons ne peuvent pas avoir dans le résultat espéré une confiance absolue, et cependant ils ne renoncent pas pour cela à leurs pénibles travaux. Vous, au contraire, qui êtes assuré des couronnes promises, vous êtes bien loin d'une pareille résolution. Combien de fois

après avoir jeté sa semence, cultivé ses champs, contemplé ses moissons jaunissantes, le laboureur n'a-t-il pas vu la grêle, la nielle, les sauterelles ou tout autre fléau lui ravir le fruit de ses travaux; et, après tant de sueurs, n'est-il pas revenu chez lui les mains vides? Et le marchand qui ramène sur son navire une riche cargaison, n'est-il pas quelquefois, après une longue traversée, précipité par les vents sur quelque rocher à l'entrée même du port, réussissant à grand'peine à se sauver lui-même dans le plus complet dénûment? Dans l'ordre des biens temporels, en un mot, il n'est pas rare de voir de semblables catastrophes se produire au dernier moment. Il n'en est pas de même dans les combats que vous avez à livrer : infailliblement celui qui aura vaillamment combattu, celui qui aura semé la piété, celui qui aura bravé beaucoup de fatigues, arriveront à leurs fins. Dieu ne permet pas aux variations de l'atmosphère, ni à la violence des vents d'anéantir ces espérances : elles ont leur objet dans les cieux, dans d'inviolables trésors. De là ce langage de Paul : « La tribulation produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance; et l'espérance ne confond jamais. » *Roman.*, v, 4, 5.

Ne dites donc pas que les biens à venir sont invisibles : si vous voulez examiner les choses sérieusement, ils vous paraîtront plus visibles que les biens de cette terre. C'est pour nous le montrer que l'Apôtre appelle les uns éternels, les autres temporels, établissant par cette expression la condition caduque de ces derniers. En effet, ils ne sont pas sitôt apparus qu'ils s'envolent, ils ne sont pas encore arrêtés qu'ils s'évanouissent : promptes en sont les vicissitudes, incertaine la possession. Cela est vrai de la richesse, de la gloire, de la puissance, de la beauté corporelle; cela est vrai, et l'on en conviendra aisément, de la force, aussi bien que de tous les autres avantages temporels. Aussi, le Prophète tournant en dérision les hommes adonnés aux plaisirs, qu'agitait la fureur des richesses et des biens sensibles, disait-il : « Ils ont vu dans ces choses des biens qui demeurent, et non des biens qui s'enfuient. » *Amos*, vi, 5. De même qu'on chercherait vainement à saisir

Incertitude des biens de ce monde.

une ombre, il est aussi impossible de saisir les choses de ce monde : les unes s'évanouissent en atteignant leur fin; les autres disparaissent même avant de l'atteindre, plus rapides qu'un torrent. Tels ne sont pas les biens à venir : ils ne connaissent pas de changement, ne subissent pas de vicissitudes, ne redoutent pas la vieillesse, n'éprouvent point d'altération; ils ont toujours la même fraîcheur, toujours le même éclat. S'il faut appliquer la qualification d'invisibles, d'incertains, de trompeurs, appliquons-la aux biens présents, que les possesseurs ne sauraient conserver, qui changent sans cesse de maîtres, qui chaque jour passent de celui-ci à celui-là, de celui-là à celui-ci.— C'est après nous avoir éclairés de toutes ces choses, après avoir en conséquence appelé les biens présents des biens temporels, et les biens à venir des biens éternels, que Paul aborde le point de la résurrection en ces termes : « Nous savons que cette tente, cette maison terrestre se dissout. Dieu nous en a préparé une autre, qui n'est pas faite de main d'homme, une maison éternelle dans les cieux.» II *Corinth.*, v, 1.

6. Remarquez encore la propriété de son langage et la justesse avec laquelle ses expressions rendent l'énergie de ses pensées. Il ne se borne pas à appeler ce corps une tente véritable, il nous signale de plus l'instabilité de la vie présente et la vie meilleure qui lui doit succéder, comme s'il disait : Pourquoi gémir, mon bien-aimé, pourquoi pleurer parce qu'on vous a frappé, qu'on vous a persécuté, qu'on vous a ravi la liberté? Pourquoi vous lamenter sur ces afflictions d'un moment, lorsque vous devez vous attendre à voir ce corps se dissoudre complétement, et non-seulement le corps, mais aussi le principe de corruption qui y réside? Comme sa pensée est que, loin de nous attrister de ces afflictions accidentelles, il faudrait nous en réjouir, il va jusqu'à prétendre que nous devrions soupirer après cette dissolution générale et définitive qu'opère la mort. « Et, en effet, ajoute-t-il, nous gémissons dans cette tente, désirant nous revêtir de la gloire de cette maison céleste qui nous est réservée. » II *Corinth.*, v, 2, 4. Il appelle le corps, une maison, une tente, appliquant à une seule chose une

double désignation : peut-être encore désigne-t-il ainsi les édifices que nous habitons, les cités, la figure de cette vie. Il ne dit pas seulement : « Je sais ; » mais, « nous savons, » s'emparant de la pensée de ses auditeurs. Je ne discute ni des questions douteuses, ni des questions inconnues, dit-il : il parle de questions sur lesquelles la foi vous a déjà éclairés, puisque vous croyez en la résurrection du Seigneur. C'est pour cela que nous donnons le nom de tentes aux corps des personnes qui quittent cette terre.

Et admirez la propriété de ses expressions. Il ne dit pas : « Si notre corps nous est ravi, » ou bien, « vient à disparaître, » mais, « vient à se dissoudre, indiquant par là que s'il se dissout, c'est pour ressusciter plus éclatant et plus glorieux. Tout à l'heure il comparait les peines aux récompenses quant à la quantité, à la durée et à la qualité; il fait de même ici. Il donne au corps le nom de tente, en tant qu'il est périssable ; il lui donne le nom de maison, en tant que ressuscité. Il ne l'appelle pas même simplement une maison, il ajoute, une maison éternelle. Il ne l'appelle même pas simplement éternelle, il ajoute, une maison céleste ; se servant et de la durée et du lieu qui lui sont réservés pour en établir l'excellence. L'une de ces maisons est donc terrestre, l'autre céleste : l'une est périssable, l'autre éternelle. Telle est maintenant notre faiblesse qu'il nous faut à la fois un corps et une demeure ; alors le corps et notre demeure seront la même chose ; nous n'aurons besoin ni d'un édifice, ni de vêtements ; l'incorruptibilité suppléera avantageusement à toutes ces choses. Après cela, l'Apôtre voulant nous faire comprendre la grandeur des biens qui nous attendent, parle en ces termes : « Et, en effet, nous gémissons dans cette tente. » Il ne dit pas : Je gémis, il se fait l'écho du sentiment général. « Et, en effet, nous gémissons, » dit-il, pour entraîner les fidèles vers une même hauteur de pensées et leur faire partager son propre jugement. « Et, en effet, nous gémissons dans cette tente, désirant nous revêtir de la gloire de cette maison céleste qui nous est réservée. » Le texte même ne se contente pas de cette expression, *nous revêtir;* c'est une expression équivalente à celle de *nous sur-revêtir* qu'il emploie. « Si toutefois, poursuit l'Apôtre, nous sommes trouvés vêtus et non pas nus. » II *Cor.*, v, 3. Ce passage, qui paraît obscur, est éclairci par ce qui suit : « Oui, nous qui sommes dans cette tente, nous gémissons sous ce toit, parce que nous désirons, non d'en être dépouillés, mais de recevoir par-dessus un vêtement nouveau. » *Ibid.*, 4. Vous le voyez, il ne se trouve pas en défaut, et il appelle toujours le corps, non pas une maison, mais une tente : « Parce que nous désirons, non d'en être dépouillés, mais de recevoir par-dessus un vêtement nouveau. »

Ici les malheureux qui déprécient la nature de notre corps et font un procès à notre chair, reçoivent un coup qui porte juste. Après avoir dit que nous gémissons et que nous voulons nous dépouiller, de crainte que vous ne lui attribuiez de la répulsion pour le corps dans lequel il verrait une source d'iniquité, un adversaire, un ennemi, l'Apôtre prévient cette hypothèse en ces termes : « Nous gémissons, dit-il d'abord, désirant nous *sur-revêtir* de la gloire de cette maison céleste qui nous est réservée. » Or, se *sur-revêtir*, c'est ajouter un vêtement à un autre. « Nous gémissons, dit-il ensuite, sous le toit de cette tente, parce que nous désirons, non d'en être dépouillés, mais de recevoir par-dessus un vêtement nouveau. » Ce qui revient à dire : Notre désir n'est pas d'être délivrés de cette chair, mais de sa corruptibilité, non de ce corps, mais de la mort. De là ces termes : « Parce que nous ne voulons pas être dépouillés, » à savoir, privés du corps, mais le revêtir de l'incorruptibilité. Le corps se trouve entre la corruption et l'incorruption. Qu'il rejette l'une pour revêtir l'autre; qu'il repousse ce qu'il a reçu du péché, et qu'il entre en possession de ce que donne la grâce de Dieu. Pour vous confirmer dans cette croyance, que le dépouillement dont parle l'Apôtre ne concerne pas le corps, mais la corruption et la mort, prêtez l'oreille à ce qui suit immédiatement. Quand il vient de dire : « Nous ne voulons pas être dépouillés, mais recevoir par-dessus un vêtement nouveau ; » il n'ajoute pas : « afin que le corps s'évanouisse dans l'immatérialité. » Qu'ajoute-t-il donc? « Afin que ce qu'il y a de mortel soit absorbé par la vie ; » c'est-à-dire, afin que ce qu'il

renferme de mortel disparaisse, périsse sans retour, ce qui s'applique non au corps, mais à la mort et à la corruption. La vie qui surviendra ne consumera pas et n'anéantira pas le corps: elle anéantira la corruption et la mort dont il renferme le principe. Si donc nous gémissons, ce n'est pas à cause de notre corps, mais à cause de la corruptibilité qui y est attachée. Le corps est un fardeau lourd et gênant, non par sa propre nature, mais à cause de la mortalité à laquelle il a été ultérieurement voué. Le corps, par lui-même, n'est pas sujet à la corruption; il est incorruptible, et telles sont la noblesse et la dignité de sa condition, qu'elles éclatent même au sein de la corruption. L'ombre des apôtres a suffi pour chasser les puissances incorporelles; leurs cendres et leur poussière ont triomphé des démons; les vêtements qu'ils avaient portés sur leur corps ont guéri des malades et rendu la santé.

Cause de nos gémissements.

D'où viennent nos misères et nos infirmités.

7. Ne me parlez donc ni des humeurs, ni de la bile, ni de la sueur, ni des autres misères qu'allèguent les détracteurs de la nature corporelle : ces misères ne sont pas inhérentes à la nature du corps humain; elles sont nées de la corruption à laquelle il a été postérieurement voué. Si vous désirez connaître ses mérites, examinez la disposition, la forme, la vigueur de ses membres et l'harmonie parfaite qui règne entre eux, et vous verrez que la cité soumise aux meilleures lois et dont les habitants seraient autant de sages serait moins admirable que le corps de l'homme avec les lois auxquelles ses membres sont assujettis. Si, après les avoir considérés sous tous les aspects, vous nous objectez la corruption et la mort qui les menacent, il ne nous sera pas impossible de les réhabiliter sur ce point. En effet, non-seulement l'humanité n'a point eu à souffrir de cette condition, mais de plus elle en a retiré de grands avantages. En voici du reste la preuve : Tous les saints, quoique vivant en un corps mortel, n'en ont pas moins mené une vie angélique, et aucun obstacle n'est venu de ce côté les empêcher dans la carrière de la vertu. Pour ceux dont les desseins n'étaient qu'impiété, ils ont trouvé dans la corruptibilité de leur corps une entrave puissante qui ne leur a pas permis de s'avancer trop loin dans la voie de l'iniquité. Bien des hommes ont rêvé dans ce corps passible et périssable qu'ils étaient les égaux de Dieu, et ont employé toute sorte de moyens pour en revendiquer la gloire; s'ils n'eussent point été attachés à ce corps dont les souffrances et la corruption étaient une preuve palpable de leur faiblesse, combien n'auraient-ils pas séduit d'insensés? Puis donc que le corps est une barrière à l'impiété, le dernier terme du mal, puisqu'il fournit aux saints l'occasion de déployer leur générosité, quelle excuse invoqueront ses détracteurs et ses calomniateurs?

Et encore là ne s'arrêtent pas nos raisons en sa faveur; nous pouvons ajouter qu'il nous permet de mieux connaître Dieu. Les perfections invisibles de Dieu, ayant été rendues visibles depuis la création du monde, et nous apparaissant dans ses œuvres, la foi, d'autre part, venant de l'ouïe, il est évident que l'âme est conduite par les yeux et les oreilles à reconnaître Dieu, son créateur. *Roman.*, I, 20. De là cet amour et ce cri de Paul : « Non, nous ne voulons pas être dépouillés, mais recevoir le vêtement nouveau de l'immortalité. » II *Corinth.*, V, 4. Ne me demandez pas ici comment il peut se faire que le corps ressuscite et devienne incorruptible? Lorsqu'il s'agit d'une œuvre opérée par la puissance divine, le mot *comment* doit être rejeté. Et pourquoi parlé-je de Dieu? N'a-t-il pas fait de vous un artisan de résurrection; et cela, au moyen des semences, au moyen des arts, au moyen même de matières métalliques? La semence ne produit point d'épi, si elle ne commence par mourir, se décomposer et se corrompre. Ainsi donc, puisqu'en voyant un grain se décomposer et se corrompre, vous ne doutez pas qu'il ne ressuscite; que cela vous serve de démonstration évidente en ce qui vous concerne. Effectivement, si ce grain ne se décomposait et ne se corrompait pas, jamais il ne reviendrait à la vie. Eh bien, raisonnez de même à propos de votre corps : quand sa corruption vous frappe, comptez d'autant plus sur la résurrection. Qu'est la mort si ce n'est la destruction définitive de la corruption? La mort ne détruit pas le corps; elle détruit la corruption qui y est attachée. Pareille chose arrive à propos des matières métalliques.

Quand ils ont de la terre chargée de minerai d'or, les hommes du métier la mettent dans le creuset et en font de l'or; de même, au moyen d'un mélange de sable et d'autres matières, ils fabriquent un verre très-pur. Si l'action du feu opère de telles merveilles, la grâce de Dieu ne pourra-t-elle, s'il vous plaît, en opérer autant? Et qui oserait le nier, à moins d'être tout à fait dépourvu de sens? Souvenez-vous comment Dieu créa l'homme dès le principe, et coupa court à toute espèce de doute sur la résurrection. Est-ce qu'il ne prit pas de la terre pour façonner le corps humain? Or, qu'y a-t-il de plus malaisé, de faire avec un peu de terre, la chair, les veines, la peau, les os, les fibres, les nerfs, les artères, les organes, les yeux, les oreilles, les narines, les pieds, les mains, de donner à chacun de ces organes une fonction qui lui soit propre, ou bien de rendre immortel ce qui était périssable? Ne voyez-vous donc pas combien la terre est uniforme, et combien au contraire le corps a de variété et de diversité, soit dans ses opérations, soit dans ses couleurs, soit dans sa conformation, soit dans sa substance et dans tout le reste? Pourquoi donc, je vous prie, ce doute sur les choses à venir?

Je vous parle du corps; et ces puissances sans nombre, ces tribus d'anges, ces archanges, ces milices célestes, comment Dieu les a-t-il créées, je vous le demande? Pour moi, ce que j'ai à dire, c'est qu'il lui a suffi d'un seul acte de volonté. Mais Dieu, qui a créé tant de phalanges incorporelles, ne pourra-t-il pas restaurer le corps périssable de l'homme et l'élever à une plus haute dignité? Et qui serait assez insensé pour en douter, et pour nier la résurrection? Si le corps ne ressuscite pas, l'homme ne ressuscitera pas davantage; l'homme étant formé, non par l'âme seule, mais par la réunion du corps et de l'âme. Si l'âme seule ressuscite, l'homme ne ressuscite qu'à moitié et non tout entier. Du reste, c'est improprement que l'âme est dite ressusciter. La résurrection ne convient qu'à ce qui est susceptible de chute et de dissolution; or le corps, et non l'âme, en est susceptible. Que signifient donc ces paroles : « Si nous sommes trouvés vêtus et non pas nus? » C'est une allusion à un profond et ineffable mystère. Et quel est ce mystère? Celui dont il est question dans une des Epîtres aux Corinthiens. « Nous ressusciterons tous, à la vérité, mais chacun selon son rang. » I *Corinth.*, xv, 22, 23. Quel est le sens de cette phrase? Que le Gentil, le Juif, l'hérétique, en un mot tout homme venant en ce monde doit ressusciter en ce jour. Et l'Apôtre l'affirme par ces paroles : « Nous ne serons pas tous transformés; mais nous ressusciterons tous, en un instant, en un clin d'œil, au son de la trompette suprême. » I *Corinth.*, xv, 51, 52.

8. La résurrection n'admettant pas d'exception, et devant être le partage des justes et des impies, des bons et des méchants, vous pourriez prendre occasion de là pour croire à un jugement sans équité et pour vous dire à vous-même : Qu'est donc ceci? Tandis qu'après avoir supporté avec résignation une infinité de peines et de misères, je ressusciterai, voici qu'un Grec, qu'un impie, qu'un adorateur des idoles, qu'un homme à qui le Christ aura été inconnu, ressuscitera de même, et jouira des mêmes honneurs? Pour que vous ne soyez pas troublé par de pareilles considérations, l'Apôtre dit : « Si nous sommes trouvés vêtus et non pas nus. » Et comment celui qui aura été revêtu de l'immortalité et de l'incorruptibilité pourrait-il être trouvé nu? — Si nous sommes privés de la gloire et de la faveur divines, les corps des pécheurs ressusciteront incorruptibles et immortels; mais ce privilége ne servira qu'à perpétuer leur supplice et leur châtiment : ils ressusciteront incorruptibles afin d'être éternellement la proie des flammes. Comme le feu de l'enfer est un feu inextinguible, il lui faut un corps qui ne se consume jamais. Voilà pourquoi l'Apôtre dit : « Si nous sommes trouvés vêtus et non pas nus. » Ce qu'il faut, ce n'est pas seulement ressusciter et revêtir l'immortalité, mais après être ressuscités, après avoir revêtu l'immortalité, n'être pas trouvés dépourvus de la gloire et de la faveur divines, sans quoi nous serions livrés aux flammes. De là ces mots : « Si nous sommes trouvés vêtus et non pas nus. »

Quand l'Apôtre a mis dans tout son jour la connaissance du dogme de la résurrection en

ajoutant que « l'élément mortel doit être absorbé par la vie, » il poursuit en ces termes : « Celui qui nous a assigné cette destinée, c'est Dieu. » II *Corinth.,* v, 5. C'est à savoir : Au commencement Dieu a formé l'homme non pour qu'il périsse, mais pour qu'il s'achemine vers l'incorruptibilité. En sorte que, s'il a permis la mort, il l'a fait dans cette pensée, afin que la peine vous servît de leçon, que vous devinssiez meilleurs et que vous puissiez reconquérir l'immortalité. C'est dès l'origine, de toute éternité, que Dieu a formé ce dessein et pris cette détermination; c'est avec cette idée arrêtée qu'il a créé le premier homme, et il nous l'a fait entrevoir dès le berceau de l'humanité. S'il ne se fût pas proposé de nous rouvrir les portes de la résurrection, il n'eût pas permis qu'Abel, dont l'âme brillait de toutes les vertus et qui avait su gagner son amitié, souffrît ce qu'il a souffert. Mais pour nous montrer que nous marchons vers une autre vie, qu'un autre âge est réservé aux justes où ils recevront les couronnes et les récompenses qu'ils auront méritées, il a permis que le premier juste ne fût pas récompensé ici-bas de ses épreuves et qu'en mourant, il nous fît entendre par l'exemple de ses propres souffrances et qu'il rappelât à tous cette vérité : Il existe après cette vie terrestre, une vie de rétribution et de récompense. De même, en ravissant Enoch, en enlevant Elie, Dieu nous éclairait encore sur le dogme de la résurrection.

La meilleure raison en ceci est la puissance du Créateur; mais, si quelque esprit par trop faible désirait une autre démonstration et un gage de la bonté à venir, Dieu nous les a donnés avec largesse, en nous accordant en abondance la grâce du Saint-Esprit. C'est pourquoi Paul après avoir prouvé la vérité du dogme de la résurrection, par la résurrection du Christ, et parce que Dieu lui-même en est l'auteur, ajoute ces mots : « Et il nous a donné pour arrhes, non de l'or et de l'argent, mais les arrhes de l'Esprit. » II *Corinth.,* v, 5. Les arrhes sont un commencement de paiement et une garantie du paiement tout entier. De même que dans les contrats, celui qui a touché des arrhes, compte désormais en toute sécurité sur la conclusion du contrat; de même, puisque vous avez reçu comme arrhes les dons de l'Esprit, n'ayez plus d'inquiétude sur les biens qui vous sont réservés. Quoi! vous ressusciteriez des cadavres, vous rendriez la vue à des aveugles, vous chasseriez les démons, vous guéririez des lépreux, vous dissiperiez des maladies, vous briseriez les liens de la mort, vous accompliriez ces prodiges dans un corps mortel et périssable, et vous douteriez de la résurrection? Et quelle excuse serait la vôtre? Si, avant que soit sonnée l'heure de la récompense, si en ce temps-ci qui est encore le temps des combats, Dieu vous accorde d'aussi belles couronnes, songez donc au prix magnifique qu'il vous accordera au temps de la récompense. On dira peut-être : Mais nous ne voyons plus de ces prodiges, et nous ne possédons plus cette puissance. — Je répondrai : Peu importe que ces prodiges s'accomplissent aujourd'hui ou qu'ils se soient accomplis autrefois. Les apôtres opéraient primitivement ces prodiges, et nous en avons pour garants les peuples, les cités, les nations qui, dans toute l'Eglise, se rangèrent sous la loi de ces obscurs pêcheurs. Jamais ils n'eussent conquis le monde ces hommes illettrés, pauvres, indigents et obscurs, sans le secours des miracles.

Mais vous-mêmes, vous n'êtes pas sans avoir participé à la grâce de l'Esprit saint : nous avons encore aujourd'hui bien des gages de sa libéralité, beaucoup plus précieux, beaucoup plus admirables que les prodiges indiqués tout à l'heure. Autre chose est de rappeler un cadavre à la vie, et de soustraire à la mort du péché une âme qui en a été victime : ce que fait le baptême. Autre chose est de chasser les maladies corporelles, et de débarrasser l'âme du fardeau du péché. Autre chose est de rendre la lumière à l'œil de l'aveugle, et de dissiper les ténèbres de l'âme. Si nous n'avions pas reçu, nous aussi, les arrhes de l'Esprit, il n'y aurait ni baptême, ni rémission des péchés, ni justification, ni sanctification; nous ne serions pas devenus les enfants adoptifs de Dieu, nous n'aurions pas été admis aux mystères; car le corps et le sang mystique supposent nécessairement la grâce de l'Esprit; nous n'aurions pas non plus de prêtres; car l'imposition des mains exige encore la présence de l'Esprit. Il y a bien d'autres gages de l'Esprit

saint que nous pourrions citer. Vous avez donc, vous aussi, des gages du divin Esprit; vous, aussi, avez vu s'éloigner la mort de votre âme, l'aveuglement des vaines pensées se dissiper; vous, aussi, vous avez dépouillé ce que vos mœurs avaient d'impur. Ne doutons plus de l'avenir, avec de semblables gages. Recueillons les raisons qui de tous les côtés viennent confirmer notre foi en la résurrection, élevons notre conduite à la hauteur de ce dogme, afin d'obtenir un jour les biens immuables qui surpassent tout raisonnement et toute pensée humaine. Puissions-nous les posséder par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel, grâce soit au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

CONTRE

L'IVRESSE ET SUR LA RÉSURRECTION

AVANT-PROPOS

L'homélie qui suit remonte à la même année que la deuxième homélie sur la trahison de Judas. Elle a été prononcée le jour de Pâques qui suivit le Carême où saint Chrysostome prononça ses trente-deux premières homélies sur la Genèse. Cette même année-là, l'orateur prononça neuf autres homélies, cinq sur le commencement des Actes, et quatre sur le changement des noms. Nous renvoyons le lecteur aux avertissements qui précèdent ces diverses homélies.

La présente homélie est mentionnée par Chrysostome dans la première des homélies sur les Actes des Apôtres, qui fut prononcée peu après : « La richesse, y dit-il, n'est donc pas un mal; c'est l'abus de la richesse qui est un mal. Naguère, vous parlant de l'intempérance, je ne m'en prenais pas au vin, puisque toute créature de Dieu est bonne, lorsqu'on en use avec action de grâces. » *Homil.* I, *in Princip. Act.* II. Langage qui se rapproche admirablement de celui que nous trouvons dans l'homélie suivante, et en particulier de ce passage : « Eloignons-nous de l'ivresse. Je ne dis pas : Renonçons au vin, mais : Eloignons-nous de l'ivresse. Ce n'est pas le vin qui est l'ivresse, étant une œuvre de Dieu. L'œuvre de Dieu ne produit rien de mal; c'est la perversité de la volonté qui cause l'ivresse. » Conséquemment, Chrysostome a dû prononcer dans la même année ses trente-deux homélies quadragésimales sur la Genèse, sa seconde homélie sur la trahison de Judas, au jour de la Cène du Seigneur, l'homélie contre l'ivresse et sur la résurrection au jour de Pâques, cinq homélies sur le commencement des Actes des apôtres, et ensuite quatre sur le changement des noms. Mais en quelle année ces homélies si nombreuses ont-elles été prononcées, c'est un point que nous n'avons pu déterminer, même d'une façon simplement probable.



HOMÉLIE

Contre l'ivresse, et sur la résurrection, prononcée le grand jour de Pâques.

1. Si nous avons déposé le fardeau du jeûne, ne déposons pas le fruit que nous en avons retiré. Il est possible de se décharger de ce fardeau et néanmoins d'en recueillir tout le fruit. Les fatigues de la lutte sont passées; mais qu'il n'en soit pas de même du zèle pour le bien. Le jeûne est terminé, mais que la piété reste. Ou plutôt à dire le vrai, le jeûne ne s'en est point allé. Ne craignez pas cependant. Je vous parle de la sorte, non pour vous annoncer une autre quarantaine, mais pour vous signaler les mêmes avantages. Le jeûne corporel n'est plus, mais le jeûne spirituel dure toujours; or celui-ci est bien supérieur à celui-là, et l'un n'a été institué que pour l'autre. Quand vous jeûniez, je vous disais que vous pourriez bien jeûner sans le faire : je vous dis aujourd'hui que l'on peut également jeûner en ne jeûnant pas. Peut-être ce langage vous semble-t-il énigmatique; mais je vais vous en donner sur-le-champ la clef. Comment est-il possible, tout en jeûnant, de ne pas jeûner? Il en est ainsi lorsque en renonçant à la nourriture accoutumée, on ne renonce pas à ses péchés. Comment est-il possible, tout en ne jeûnant pas, de jeûner? Il en est ainsi lorsqu'on use de la nourriture sans user du péché. Ce jeûne-là est bien meilleur que l'autre; et non-seulement meilleur, mais encore plus facile.

A l'époque du jeûne corporel, plusieurs fidèles alléguaient la faiblesse de leur complexion, l'échauffement incommode auquel ils étaient sujets. J'éprouve, disaient-ils, une démangeaison insupportable; je ne puis vivre sans bains; de l'eau pour boisson me tue; les légumes, impossible à moi d'y toucher. Des plaintes de ce genre j'en entendais alors de tous les côtés. Mais, pour le jeûne dont je parle maintenant, il n'y a rien à dire de pareil. Baignez-vous, prenez vos repas accoutumés, usez de vin avec modération, mangez même de la viande; personne ne s'y opposera : jouissez de toutes ces choses; seulement abstenez-vous du péché. Voyez-vous combien ce jeûne est pour tous chose facile? Vous n'avez point ici à opposer la faiblesse de votre tempérament; tout dépend des bonnes dispositions de l'âme. Il est aisé pareillement de tomber dans l'ivresse sans toucher au vin; et, tout en usant de vin, d'observer la tempérance. Qu'il y ait une ivresse indépendante du vin, ces paroles du Prophète vous l'apprendront : « Malheur à vous qui êtes ivres sans avoir pris de vin. » *Isa.*, XXXVIII, 1. Et comment s'enivrer sans prendre de vin? Lorsqu'on ne tempère pas l'effervescence des passions par de pieux sentiments. On peut aussi user de vin et ne pas tomber dans l'ivresse. Comment, dans le cas contraire, Paul eût-il fait à Timothée la recommandation suivante : « Prends un peu de vin, à cause de ton estomac et de tes continuelles faiblesses? » I *Tim.*, V, 23. En effet, l'ivresse n'est autre chose que la perte, pour l'âme, de son assiette naturelle, que le désordre dans le vice, le vide dans l'intelligence, le défaut de sens. Or ces effets ne résultent pas seulement de l'ivresse que produit le vin; ils résultent aussi de l'ivresse que produisent la colère et les convoitises criminelles. De même que la fièvre est produite aussi bien par les veilles, par la fatigue, que par la tristesse, que par la malignité des humeurs, en sorte que le mal est le même, quoique les causes en soient multiples : de même l'ivresse résulte tantôt du vin, tantôt de la concupiscence, tantôt de la corruption des humeurs, en sorte que, si les causes en sont diverses, le mal est invariablement le même. Eloignons-nous de l'ivresse. Je ne dis pas : Abstenons-nous du vin; car le vin n'est pas le principe de l'ivresse, étant une œuvre de Dieu. Or les œuvres de Dieu ne sont le principe d'aucun mal; c'est la perversité de la volonté qui cause l'ivresse.

Ce qui vous prouvera encore que l'ivresse peut provenir d'un autre principe que du vin, ce sont ces paroles de Paul : « Gardez-vous de l'ivresse que produit le vin, parce qu'elle est pleine de libertinage. » *Ephes.*, V, 18. Elles résument admirablement en peu de mots tout le procès de l'ivresse. « Gardez-vous de l'ivresse que produit le vin, car elle est pleine de libertinage. »

Nous appelons libertins, les jeunes gens qui, mis en possession de leur patrimoine, le dissipent aussitôt, sans se rendre compte ni de la nature, ni de la convenance des dépenses, et qui dévorent stupidement les biens de leurs parents, l'or, l'argent, les vêtements, avec des débauchés et des courtisanes. Telle est l'ivresse : envahissant l'esprit des gens qu'elle possède, comme le libertinage l'esprit des jeunes gens, elle asservit leur raison, et les contraint à faire connaître inconsidérément et sans comprendre ce qu'ils font, toutes leurs pensées. L'homme ivre ignore et quand il faut parler et quand il faut se taire : sa bouche est continuellement ouverte ; ses lèvres n'ont ni porte, ni verrou. L'homme ivre est dans l'impuissance de disposer avec jugement ses discours, et d'user sagement des richesses de ses idées, il ne sait ce qu'il faut en conserver, ni ce qu'il en faut dépenser ; il les répand toutes, il les dissipe toutes. C'est une démence volontaire que l'ivresse, une dilapidation de pensées, un malheur digne de risée, une maladie qui prête au ridicule, une passion dont nous sommes nous-mêmes les auteurs, la plus funeste des folies.

Peinture de l'ivresse.

2. Voulez-vous voir comment l'ivresse est pire que la possession diabolique ? Nous prenons tous en pitié le démoniaque ; nous haïssons tous l'homme ivre : le premier éveille notre compassion, le second notre indignation et notre courroux. Et puis l'état de l'un a pour cause la violence, l'état de l'autre une misérable faiblesse ; l'un est victime des embûches de ses ennemis, l'autre des embûches tendues par lui-même. Du reste, l'homme ivre offre les mêmes particularités que le démoniaque : comme lui, il a une démarche incertaine ; comme lui, il ne se possède plus : on le voit comme lui tomber, rouler des prunelles égarées, agiter les pieds lorsqu'il est étendu par terre, rejeter de sa bouche sans cesse écumante une salive impure, tandis que son palais répand une insupportable odeur. Un homme qui en est là devient pour ses amis un objet de dégoût, un objet de sarcasme pour ses ennemis, de mépris pour ses serviteurs, d'horreur pour son épouse, pour tous un fardeau, et un être plus repoussant que les bêtes brutes elles-mêmes. Encore celles-ci ne boivent-elles qu'en proportion de leur soif, et font-elles du besoin la mesure du désir : l'homme, au contraire, va par intempérance bien au delà du besoin, se montrant en cela moins raisonnable que les animaux privés de raison. Ce qu'il y a de plus funeste, c'est qu'un vice, source de tant de maux et de tant de calamités, passe pour n'avoir rien de criminel. A la table même des riches, il devient le sujet d'une lutte et d'une émulation ignominieuses, chacun s'efforçant de son côté de s'ériger en modèle ; d'exciter des rires plus éclatants, de relâcher le plus ses nerfs, de briser le plus ses forces, d'indigner le plus notre commun Seigneur : c'est un combat, une joûte vraiment diaboliques. L'homme ivre est plus misérable qu'un cadavre ; le cadavre gît du moins privé de sens et incapable, soit de bien, soit de mal ; tandis que celui-là éprouve pour faire le mal la plus grande facilité, et que, son âme étant couchée dans son corps comme dans un sépulcre, il promène çà et là un corps réduit à l'état de cadavre. Vous le voyez, l'ivresse rend un homme plus misérable que les possédés du démon, plus insensible que les morts.

Je vous dirai, si vous le permettez, quelque chose de plus frappant encore et de plus terrible, c'est que l'homme adonné à l'ivresse ne saurait entrer dans le royaume des cieux. Qui l'assure ? Paul lui-même : « Ne vous y trompez pas : ni les impudiques, ni les adorateurs des idoles, ni les adultères, ni les volupteux, ni les abominables, ni les voleurs, ni les avares, ni les hommes adonnés à l'ivresse, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui ne posséderont le royaume de Dieu. » I *Corinth.*, VI, 9-10. Avez-vous entendu dans quelle société il met l'ivrogne ? Dans la société des impudiques, des libertins, des idolâtres, des adultères, des médisants, des avares, des ravisseurs du bien d'autrui. Quoi donc ? dira quelqu'un, l'ivresse est-elle un crime comparable à l'impudicité ? est-elle comparable à l'idolâtrie ? — Ne parlez pas ainsi ; ô homme. Je vous ai lu les décrets divins ; ne m'en demandez pas les raisons. Adressez-vous à Paul et il vous répondra. L'ivresse partagera-t-elle le châtiment des autres crimes, ou sera-t-elle punie à part, je n'oserais le dire ; mais qu'elle exclue du royaume

des cieux aussi bien que l'idolâtrie, voilà ce que j'affirme de toute ma force. Ce point étant incontestable, à quoi bon me demander la raison de la grandeur du péché ? Puisque ce péché nous ferme les portes du ciel, qu'il nous fait déchoir du royaume de Dieu, et nous prive du salut, que signifient ces mesures, ces poids, ces balances que vous me représentez à propos de ces diverses prévarications? Oui, mes bien-aimés, l'ivresse est un mal aussi grave que funeste. Ce langage, je le sais, ne vous regarde pas, et je suis persuadé que votre âme est pure de ce vice redoutable : j'ai pour preuve de votre santé spirituelle votre présence en ces lieux, le zèle avec lequel vous vous rendez à cette assemblée, votre attention infatigable; car l'intempérant ne saurait soupirer après la divine parole.

« Gardez-vous de l'ivresse que produit le vin, car elle est pleine de libertinage; mais soyez rempli de l'esprit. » *Ephes.*, v, 18. Voilà une noble ivresse : assoupissez votre âme sous l'action de l'esprit, afin de ne pas l'assoupir sous l'action de l'ivresse. Pénétrez-en votre intelligence et vos pensées, afin qu'elles soient inaccessibles à cette passion honteuse. Aussi l'Apôtre ne dit-il pas : « Devenez participants de l'esprit, » mais : « Remplissez-vous de l'esprit. » Remplissez votre âme de cet esprit divin, comme vous rempliriez une coupe, jusqu'aux bords; afin que le démon soit dans l'impossibilité d'y rien jeter. Il ne nous faut pas participer à l'esprit, d'une façon quelconque; il faut nous remplir de cet esprit céleste, au moyen de ces chants, de ces hymnes, de ces cantiques spirituels, que vous ne cessez de faire entendre aujourd'hui; et c'est pour cette raison que j'ai grande confiance en votre sobriété. Nous avons, nous aussi, un magnifique calice où nous enivrer, un breuvage dont l'ivresse produit la sagesse et non l'engourdissement. Ce breuvage quel est-il? Le breuvage spirituel, le breuvage très-pur du sang de notre Maître. Celui-là ne produit pas d'ivresse désordonnée, celui-là ne produit pas d'engourdissement. Loin de nous ravir les forces, il les ranime : loin de nous énerver, il nous raffermit; ce breuvage engendre la sobriété; ce breuvage, les anges le révèrent, les démons le redoutent; il est le trésor des hommes, un objet de prédilection pour le Seigneur. Voyez comment David parle de ce breuvage spirituel que l'on nous offre sur cette table : « Vous avez dressé en ma présence une table contre ceux qui m'affligent. Vous avez répandu sur ma tête une huile onctueuse, et votre calice a été pour moi enivrant et délicieux. » *Psalm.* XXII, 5. Comme il eût pu se faire que vous eussiez été effrayé à ce nom d'ivresse, et que vous y eussiez vu l'ivresse qui affaiblit, le Psalmiste ajoute qu'elle est une source de force en même temps que de délices. Ivresse d'un genre nouveau, elle rend fort et robuste, car elle a coulé d'une pierre spirituelle; car, au lieu de jeter le désordre dans notre âme, elle en accroît les trésors spirituels.

3. Enivrons-nous de cette ivresse-ci, mais éloignons-nous de l'autre, pour ne pas traiter indignement la fête que nous célébrons. Ce n'est pas seulement une fête de la terre : c'est encore une fête du ciel. S'il y a aujourd'hui de la joie sur la terre, il y en a aussi dans le ciel. La conversion d'un seul pécheur est un sujet de joie au ciel et sur la terre; *Luc.*, xv, 10; à plus forte raison, à la vue de l'univers arraché aux mains du démon, le ciel sera-t-il dans la joie. Maintenant les anges tressaillent d'allégresse, maintenant les archanges se réjouissent, maintenant les chérubins et les séraphins célèbrent de concert avec nous cette solennité : ils ne rougissent pas de nous avoir pour frères, ils sont heureux de nos propres biens. Si c'est nous qui recueillons les bienfaits du Seigneur, ils en partagent avec nous le plaisir. Et pourquoi parlé-je de nos frères? Le Seigneur lui-même ne dédaigne pas de se joindre à eux et à nous pour célébrer cette fête. Pourquoi encore dire qu'il ne dédaigne pas? « J'ai ardemment désiré, nous disait-il, de manger cette pâque avec vous. » *Luc.*, XXII, 15. S'il a désiré ardemment de célébrer la pâque avec nous, il désire de même célébrer avec nous la résurrection. Puisque les anges sont dans la jubilation et les archanges aussi, puisque le souverain de toutes les puissances célestes célèbre avec nous cette fête, quelle raison pourrions-nous avoir de nous abandonner à la tristesse? Que le pauvre ne soit pas affligé de sa pauvreté; c'est une fête toute spirituelle : que le riche ne s'en-

orgueillisse pas de sa fortune ; les richesses ne sont pour rien dans la joie de cette solennité. Que dans les fêtes mondaines et profanes, dans les fêtes où le vin coule à flots, où la table est couverte de mets, où la gloutonnerie, l'infamie et une indécente gaieté se donnent carrière, où règne une pompe satanique, le pauvre s'attriste, et le riche rayonne, je le comprends : pourquoi cela? parce que le riche en présence de cette table somptueuse dressée par ses ordres s'enivre de plaisirs, au lieu que le pauvre ne peut à cause de sa pauvreté déployer la même magnificence. Ici rien de semblable : la même table est dressée pour le pauvre et pour le riche. Quelque opulent que l'on soit, on n'y ajoutera rien. Quelque pauvre que l'on soit, la pauvreté ne sera pas un motif pour être moins bien traité à cette table ; ce qui nous y est communiqué étant la divine grâce. Ne vous étonnez pas de cette égalité du riche et du pauvre. L'empereur lui-même, le front ceint du diadème, couvert de la pourpre, investi de l'empire de la terre; l'empereur avec tous ces honneurs, et le pauvre qui, assis, demande l'aumône, n'ont devant eux qu'une seule et même table. Telles sont les largesses du Seigneur; il n'a point égard, en les distribuant, à nos dignités, mais à nos sentiments et à nos dispositions.

Il n'y a pas de distinction des personnes dans la participation des saints mystères.

Lors donc que vous verrez dans l'église le riche à côté du pauvre, le simple particulier à côté du magistrat, le petit à côté du grand, celui qui dehors tremble devant un homme puissant, dedans assis sans crainte à ses côtés, songez à ce mot de l'Ecriture : « Alors le loup et l'agneau paîtront ensemble, » *Isa.*, XI, 6, désignant le riche sous la figure du loup, et le pauvre sous celle de l'agneau. Et d'où vient qu'il faut voir dans cette société du loup et de l'agneau l'image de celle qui existera entre le riche et le pauvre? Faites bien attention. Il arrive souvent que le riche et le pauvre sont ensemble dans l'église. L'heure des divins mystères sonne : le riche est exclu comme n'étant pas initié; le pauvre reste dans les célestes tabernacles, et pourtant le riche ne s'emporte pas, il sait qu'il n'est pas digne des divins mystères. Mais, ô grâce de Dieu! non-seulement ils sont traités dans l'église sur le même pied, il y a plus, en bien des cas, lorsqu'ils y sont l'un et l'autre, le pauvre a le pas sur le riche à cause de sa piété, et tout ce que le riche possède en dehors de la piété ne lui sert de rien, pas plus que le fidèle ne souffre en rien de son indigence lorsque, le cœur pur, il se présente au saint autel. Ce que je dis là, mes bien-aimés, regarde non les riches en général, mais les catéchumènes. Remarquez, mon bien-aimé, le maître sortir de l'église, tandis que le fidèle qui est son serviteur, s'approche des mystères; la maîtresse sortir aussi, tandis que la servante reste. « Dieu n'a point égard à la qualité des personnes. » *Galat.*, II, 6. Il n'y a dans l'Eglise ni libre ni esclave : l'Ecriture ne reconnaît qu'un seul esclave, l'homme asservi au péché; car, dit-elle, « celui qui commet le péché est l'esclave du péché. » *Joan.*, VIII, 34. De même, elle ne reconnaît comme libre que celui qu'a délivré la grâce divine.

Ainsi donc, le monarque et le pauvre s'approchent de cette table avec la même confiance, avec le même honneur; quelquefois même, est-ce au pauvre que revient le rôle le plus honorable. Quelle en est la raison? c'est qu'un monarque, enveloppé par un tourbillon d'affaires, comme un vaisseau que les flots battent de tous côtés, tombe infailliblement en beaucoup de fautes; ou bien que le pauvre, n'ayant à s'occuper que du nécessaire, menant une vie calme et sans sollicitude, et retiré comme dans un port à l'abri des orages, se présente à ce banquet divin avec une parfaite sécurité. Dans les fêtes profanes, ce n'est pas seulement à propos de la différence de leur table que le pauvre est sombre et que le riche rayonne; c'est encore à cause de la différence de leurs vêtements. Ce qui leur arrive au sujet de l'une de ces choses leur arrive pareillement au sujet de l'autre. Un indigent aperçoit-il un riche vêtu d'habits somptueux, il frémit et se regarde comme le plus malheureux des hommes. Mais ici point de diversité sous ce rapport : il n'y a pour nous tous qu'un seul et même vêtement, le baptême du salut. « Vous tous qui avez été baptisés au nom du Christ, vous avez revêtu le Christ. » *Galat.*, III, 27.

N'allons pas, en conséquence, profaner cette

fête par l'ivresse. Notre-Seigneur a honoré également le pauvre et le riche, les maîtres et les esclaves; témoignons-lui en retour de tant de bienveillance une juste gratitude, laquelle consistera surtout dans la pureté de la vie et la sobriété de l'âme. Cette solennité, cette réunion ne réclament ni frais, ni argent : il suffit de bonnes dispositions et d'une bonne volonté, les seuls objets de prix que l'on désire en ce lieu. On n'y trafique pas de choses corporelles; mais on y trouve la prédication de la parole sainte, les prières de nos pères, les bénédictions sacerdotales, la concorde, la paix, la bonne harmonie, les dons spirituels, les spirituelles récompenses. Célébrons donc ce jour si beau et si glorieux où le Seigneur est ressuscité. Célébrons-le à la fois avec éclat et piété. Le Seigneur est ressuscité, et il a ressuscité avec lui la terre entière. Il est ressuscité, et il a brisé les liens de la mort. Adam a péché et il est mort. Le Christ n'avait point péché et il est mort. Spectacle étrange et nouveau que celui-là : L'un pèche et meurt; l'autre ne pèche pas et meurt tout de même. Pourquoi donc? Afin que la mort de celui qui n'avait pas péché affranchît des fers de la mort celui qui était mort et qui avait péché. Ainsi en arrive-t-il des questions d'argent. Un débiteur, parce qu'il n'a pas de quoi payer ses créanciers, est mis en prison : c'est un autre ne devant rien et ayant de quoi payer qui rend ordinairement le prisonnier à la liberté. Pareille chose se présente pour Adam. Adam devait, il était retenu en captivité par le diable, sans avoir de quoi se libérer. Le Christ ne devait rien, il n'était point retenu par le diable, car il avait de quoi anéantir la créance. Il vint, et, en mourant, il éteignit la dette de celui que le démon retenait captif, et le rendit à la liberté.

4. Voyez-vous les bienfaits de la résurrection? Nous étions morts d'une double mort; il nous fallait donc une double résurrection. Le Christ n'est mort que d'une seule mort; et pour cela, il n'a eu besoin que d'une simple résurrection. Qu'est-ce à dire? Je m'explique : Adam est mort quant au corps et quant à l'âme : il a subi la mort de la nature et celle du péché. « Le jour où vous mangerez de cet arbre, vous mourrez de mort. » *Genes.*, II, 17. Il ne mourut pas le même jour quant à la nature; mais il mourut de la mort du péché, mort qui atteint l'âme, tandis que la première n'atteint que le corps. Mais, quoique l'on vous parle de la mort de l'âme, ne croyez pas que l'âme cesse d'exister; elle est immortelle. Ce qu'on appelle la mort de l'âme, c'est le péché et son éternel supplice. De là, ces mots du Christ : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps pour toujours dans l'enfer. » *Matth.*, X, 28. Ce qui est perdu ne laisse pas d'exister; mais les yeux de celui qui l'a perdu ne l'aperçoivent pas. Je disais donc qu'après avoir été atteints par une double mort, il nous fallait une double résurrection. Le Christ n'a subi qu'une seule mort, parce qu'il n'a point péché. Cette mort unique, il l'a subie à cause de nous; car il n'y était nullement obligé : n'ayant pas encouru la dette du péché, il n'avait pas encouru davantage celle de la mort. Puisqu'il n'avait subi qu'une seule mort, il lui a suffi d'une simple résurrection. Nous, au contraire, qui mourons de deux manières, nous devons ressusciter de deux manières. Jusqu'ici, nous sommes ressuscités une première fois, à savoir, de la mort du péché. « Car, nous avons été ensevelis avec lui par le baptême, et par le baptême nous sommes ressuscités avec lui. » Cette première résurrection nous délivre de nos péchés. Pour la seconde, elle ne regarde que le corps. Dieu vous a accordé la plus noble de ces résurrections; comptez sur la seconde; car celle-là est bien supérieure à celle-ci; il est bien plus prodigieux d'être délivré de ses péchés, que de revenir corporellement de la mort à la vie. C'est parce qu'il a péché que le corps a été voué à la mort. Le péché étant le principe de sa ruine, le principe de sa résurrection devra conséquemment consister dans l'affranchissement du péché. Or, comme nous avons déjà profité de la plus excellente de ces résurrections, ayant rejeté la mort du péché, ayant dépouillé nos vieux vêtements, ne doutons point de celle qui est la moins parfaite.

Or, la première résurrection, il y a longtemps que nous l'avons reçue; c'est au moment de notre

baptême. Les fidèles qui ont eu l'honneur de recevoir hier ce sacrement ont reçu le même bienfait, et sont les agneaux chéris du Christ. Avant-hier le Sauveur a été crucifié; mais il est ressuscité la nuit dernière. De même, ces fidèles se trouvaient avant-hier dans la captivité du péché; mais ils sont ressuscités avec le Seigneur. Jésus est mort corporellement et il est ressuscité de même : ceux-ci étaient morts par le péché, et ils ont été, en ressuscitant, affranchis du péché. Durant cette saison printanière, la terre nous dispense ses roses, ses violettes et mille autres fleurs; mais l'eau nous a offert un spectacle plus doux que toutes les fleurs de la terre. Et ne soyez pas surpris que des fleurs aient germé du sein des eaux. Ce n'est pas par sa propre vertu, mais conséquemment à l'ordre de Dieu, que la terre se couvre de plantes. Les eaux produisirent au commencement des animaux pleins de vie. « Que les eaux, dit le Seigneur, produisent des reptiles vivants. » *Genes.,* I, 20. La parole du Seigneur s'accomplit, et cet élément sans vie engendra des éléments pleins de vie. Le Seigneur a dit également : Que les eaux produisent, non des animaux vivants, mais des dons spirituels. Et de même qu'alors les eaux produisirent des poissons muets et privés de raison; de même elles ont produit ces poissons spirituels et raisonnables que les apôtres ont pris dans leurs filets. « Venez, leur avait-il dit, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » *Matth.,* IV, 19. C'est de cette pêche qu'il est question. Pêche singulière que celle-là! Les pêcheurs tirent les poissons des eaux, et nous, c'est en les jetant dans les eaux que nous faisons notre pêche. Il y avait autrefois une piscine chez les Juifs. Ecoutez la vertu de cette piscine pour juger de la pauvreté judaïque et des richesses de l'Eglise. Il y avait donc une piscine à Jérusalem : un ange y descendait et en agitait les eaux, et le malade qui y entrait le premier, après que l'eau avait été agitée, en sortait guéri. Il n'y en avait qu'un de guéri chaque année, et la vertu des eaux s'évanouissait aussitôt après, non à cause de l'indigence du bienfaiteur, mais à cause de la faiblesse du peuple qui recueillait ce bienfait. Voilà donc un ange qui descend dans la piscine, en agite les eaux et rend la santé à un infirme. Le Maître des Anges descend dans le Jourdain, en agite l'eau et rend la santé à toute la terre. Là, celui qui descendait le second dans la piscine y descendait en vain, signe de la pauvreté, de l'indigence des Juifs, à qui cette grâce était faite. Ici, après le premier, il en viendra un second, un troisième, un quatrième; il en viendra vingt, cent, dix mille, l'univers entier; vous les plongerez dans la piscine, la grâce n'en sera pas consumée, le bienfait épuisé, ni les eaux souillées. Nouveau genre de purification : elle n'est point corporelle; car, tandis que d'ordinaire, plus nombreux sont les corps que les eaux doivent purifier, plus nombreuses sont aussi les souillures dont ces eaux se chargent; ici, les eaux sont d'autant plus limpides qu'elles purifient un plus grand nombre d'âmes.

5. Il est bien admirable ce bienfait, n'est-ce pas? A vous maintenant, ô homme, de le conserver dans toute sa grandeur. Vous ne pouvez pas vivre avec indifférence; imposez-vous sérieusement la loi à vous-même. Il s'agit d'une lutte et de combats. Or celui qui veut descendre dans l'arène se prive de toute jouissance. Vous enseignerai-je un moyen excellent et sûr de pratiquer le bien? Tout ce qui paraît indifférent et néanmoins engendre le péché, éloignez-le de votre âme. Il y a des choses qui sont des fautes; il y en a d'autres qui ne sont pas des fautes, mais qui en sont une source. Par exemple, le rire n'est pas mauvais par lui-même; mais il devient un péché dès qu'il dépasse la mesure : du rire naissent, en effet, les plaisanteries, des plaisanteries les propos honteux, de ces propos des actions honteuses, et de celles-ci des supplices et des châtiments. Extirpez donc cette racine, afin d'extirper tout le mal. Si nous nous tenons en garde contre les choses indifférentes, jamais nous ne tomberons dans les choses défendues. Regarder une femme semble aussi à plusieurs une chose indifférente; cependant ce regard engendre des désirs corrompus, ceux-ci la fornication, et la fornication à son tour le châtiment et la peine. Un genre de rire recherché passe encore pour n'avoir rien de mal; mais il a pour conséquence l'ivresse et les maux

sans nombre qui en découlent. Exterminons de toutes parts les causes du péché. Tel est le but pour lequel la parole doctrinale retentit tous les jours à vos oreilles. Tel est le but pour lequel nous nous réunissons pendant sept jours consécutifs, dressant devant vous une table spirituelle, vous faisant goûter les charmes des divins entretiens, vous disposant tous les jours pour la lutte, et vous munissant d'armes propres à combattre le diable; car c'est maintenant que ses assauts deviennent le plus terribles; plus précieux est le don qui nous est offert, plus acharné doit être le combat. Si le démon ne put supporter la vue d'un seul homme dans le paradis, quand il en aperçoit un grand nombre dans le ciel, quels sont, je vous le demande, ses sentiments? Vous avez allumé la rage du monstre; mais ne craignez rien : vous avez été revêtu d'une force plus grande, vous avez reçu un glaive à la pointe fraîchement aiguisée; servez-vous-en pour percer le serpent. En lui permettant de diriger sa fureur contre vous, Dieu a voulu vous édifier par expérience sur votre vigueur. De même qu'un maître habile, ayant à faire un athlète d'un homme grossier, sans énergie, et dont personne ne s'est jamais occupé, frotte son corps d'huile, l'exerce, développe ses membres, ne lui laisse plus un moment de repos, et l'oblige à descendre dans la lice, afin de lui montrer sur cet essai à quel degré de force il l'a amené; ainsi le Christ en a-t-il agi envers vous. Il pouvait éloigner de vous l'ennemi; mais pour vous faire connaître la surabondance de la grâce, la grandeur de la force spirituelle que nous avons puisée dans le baptême, il a permis que vous en vinssiez aux mains, et vous a donné de la sorte l'occasion de mériter de nombreuses couronnes. Si donc vous jouissez de nos enseignements durant sept jours consécutifs, c'est pour vous former parfaitement aux luttes à soutenir. Du reste, ce qui vient de s'accomplir est un véritable mariage mystique. Or, quand un mariage se célèbre, le lit nuptial reste dressé durant sept jours. Nous aussi, nous avons établi que vous eussiez à rester sept jours à la porte sacrée de la chambre nuptiale. Dans le mariage ordinaire, au bout de sept jours le lit nuptial est enlevé; mais ici vous pouvez en user tant que vous le désirerez. Dans les mariages profanes, l'affection de l'époux envers son épouse n'est plus la même au bout d'un mois ou deux. Ici, c'est le contraire, plus le temps avance, plus ardent, si nous vivons dans la sobriété, est l'amour de l'époux, plus tendres sont ses embrassements, plus spirituelle sa société. A la jeunesse, pour le corps succède la vieillesse; ici, à la vieillesse succède la jeunesse, et une jeunesse qui, si nous le voulons, n'aura point de fin. La grâce reçue est grande; mais nous n'avons qu'à vouloir, pour qu'elle le soit davantage. Paul était parfait quand il fut baptisé; mais il le devint bien davantage dans la suite : lorsqu'il prêchait l'Evangile, il confondait les Juifs; plus tard, il fut ravi en paradis, il monta jusqu'au troisième ciel. Nous pourrons donc, cela dépend de nous, grandir encore et développer la grâce qui nous a été donnée par le baptême. Elle grandira au moyen des bonnes œuvres, elle gagnera en éclat, elle fera luire à nos yeux une plus brillante lumière : s'il en est ainsi, nous entrerons avec confiance dans la chambre nuptiale où nous attend l'époux, et nous y jouirons des biens réservés à ceux qui l'aiment. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire et adoration soient au Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR

AVANT-PROPOS

L'homélie suivante sur l'Ascension a été prononcée hors d'Antioche dans le *Martyrium* d'un endroit nommée Romanésie. On appelait *Martyrium* une église dédiée à des martyrs, ou bien dans laquelle des ossements de martyrs avaient été déposés. En quelle année cette homélie a-t-elle été prononcée, nous ne pouvons le dire, même d'une façon conjecturale. On voit dans ce discours quel était le respect profond de Flavien, évêque d'Antioche, pour les reliques des martyrs : comme elles gisaient sous le pavé de l'église, il les fit mettre en un endroit propre, décent et élevé, afin qu'elles fussent offertes à la vénération des fidèles.

HOMÉLIE.

Cette homélie a été prononcée dans le *Martyrium* de Romanésie. Les corps des martyrs qu'on avait ensevelis sous le pavé, auprès des corps des hérétiques, en furent tirés et placés séparément sur un lieu élevé.

Motifs de sa prédication hors de la ville

1. Quand nous avons honoré la mémoire de la croix, nous avons fêté cette solennité hors de la ville. Maintenant que nous célébrons l'ascension du Crucifié, jour illustre et glorieux, nous la fêtons également hors des murailles de notre cité. Nous ne prétendons pas, en agissant ainsi, faire injure à Antioche; nous voulons seulement honorer les martyrs comme ils le méritent. Il ne faudrait pas que ces saints nous accusent et disent : « On n'a donc pas daigné nous accorder la faveur de voir un des jours du Seigneur célébré dans notre tabernacle. » Il ne faudrait pas que ces saints nous accusent et disent : « Nous avons versé notre sang pour Dieu : nous avons eu l'honneur de livrer nos têtes au glaive pour lui; et nous ne sommes pas jugés dignes de voir un jour de ses solennités célébré dans nos tabernacles. » C'est pourquoi nous avons quitté la ville, nous sommes accourus aux pieds de ces saints, à l'occasion de la fête d'aujourd'hui, et pour nous justifier auprès d'eux au sujet du passé. S'il convenait de venir précédemment honorer ici ces valeureux athlètes de la piété, alors qu'ils reposaient sous le pavé du temple, nous devons le faire avec beaucoup plus d'empressement aujourd'hui que ces perles occupent une place à part, que les brebis sont séparées des loups, que ceux qui vivent ne sont plus à côté de ceux qui sont morts. A la vérité, ils ne souffraient aucunement de cette communauté de sépulture. Leurs esprits sont dans les cieux; quel mal pouvait causer à leurs corps ce voisinage? Leurs âmes sont dans les mains de Dieu; quel préjudice pouvait causer à leurs restes le lieu où ils reposaient? Ils ne souffraient donc aucunement, par le passé, de cet état de choses. Mais le peuple n'en souffrait pas peu, lui qui, accourant vénérer les reliques des martyrs, ne priait qu'avec doute et embarras, puisqu'il ignorait où



reposaient leurs tombes, où se trouvaient ces précieux trésors. Tel un troupeau que l'on mènerait s'abreuver à des courants d'eaux pures, arrivé auprès de ces sources vives, en serait détourné par de fétides odeurs qui s'exhaleraient du voisinage : tel était ce troupeau spirituel. Le peuple accourait aux sources pures des martyrs; et, à peine sentait-il l'odeur fétide que l'hérésie répandait tout auprès, qu'il en était détourné. Frappé de ce spectacle, le sage pasteur de ce troupeau, notre commun maître, qui se propose en toute chose l'édification de l'Eglise, n'a pas souffert que l'on fût longtemps sans porter remède à ce mal, lui le fervent ami, le fervent émule des martyrs. Qu'a-t-il donc fait? Admirons sa sagesse. Les courants aux eaux troubles et infectes, il les enfonce et les enfouit dans le sein de la terre; mais les sources pures des martyrs, il les transporte dans un lieu également pur. Remarquez la charité avec laquelle il a traité les morts, les honneurs dont il a entouré les martyrs et la sollicitude qu'il a témoignée envers le peuple. Il a témoigné sa charité envers les morts, en ne touchant point à leurs ossements et en les laissant en paix où ils reposaient; il a honoré les martyrs, en les soustrayant à cet impur voisinage; il a témoigné sa sollicitude envers le peuple, en mettant un terme à l'état de choses qui semait le trouble dans ses prières.

Aussi vous avons-nous conduits ici afin que l'assemblée fût plus brillante, que le spectacle fût plus splendide, étant formé non-seulement d'une réunion d'hommes, mais encore d'une réunion de martyrs; non-seulement d'une réunion de martyrs, mais de la présence des anges eux-mêmes. Oui, les anges sont ici présents; à l'assemblée d'aujourd'hui concourent également les anges et les martyrs. Vous désirez peut-être voir les uns et les autres? Eh bien, ouvrez les yeux de la foi, et vous contemplerez ce spectacle. Si l'air entier est peuplé d'anges, à plus forte raison en sera-t-il ainsi de l'Eglise : s'il en est toujours ainsi de l'Eglise : à plus forte raison en ce jour où leur maître a été enlevé de la terre. Que l'air entier soit peuplé d'anges, l'Apôtre vous le montre quand il commande aux femmes de se voiler la tête : « Les femmes, dit-il, doivent avoir un voile sur leur tête, à cause des anges. » I *Corinth.*, XI, 10. « Un ange, disait Jacob, m'a protégé dès ma jeunesse. » *Genes.*, XLVIII, 16. Ceux qui habitaient la même maison que les apôtres disaient à Rhodé : « C'est l'ange de Pierre. » *Act.*, XII, 15. « J'ai vu l'armée des anges, » disait encore Jacob. *Genes.*, XXXII, 2. Et pourquoi a-t-il aperçu sur la terre l'armée et le camp des anges? De même qu'un roi établit des garnisons en chacune de ses villes, de peur qu'une armée de barbares envahisseurs ne vienne à s'en emparer : de même, parce que les démons habitent l'atmosphère tels que de féroces barbares, qu'ils ne cessent de soulever des guerres, que la paix leur est odieuse, le Seigneur leur oppose les milices angéliques, afin que leur simple aspect les confonde, et qu'elles nous assurent une paix inaltérable; ce qui vous prouve que nous avons dans ces esprits des anges de paix, ce sont les mots que les diacres, dans nos cérémonies, répètent si fréquemment : « Implorez l'ange de paix. » Vous le voyez : les anges et les martyrs sont présents en ces lieux. Qu'ils sont donc malheureux ceux qui n'ont pas voulu assister aujourd'hui à notre assemblée! Que nous sommes heureux d'y être venus nous-mêmes, et de jouir de ce spectacle! Mais nous aurons lieu en d'autres occasions de parler des anges : revenons au sujet de la fête qui nous réunit.

Les anges et les martyrs sont présents partout.

2. Quelle est donc cette fête qui nous réunit? Elle est bien grande et bien vénérable, mon bien-aimé; elle dépasse de beaucoup l'intelligence des hommes; elle est bien digne de la munificence de Dieu, à qui nous en sommes redevables. En ce jour s'est opérée la réconciliation de Dieu avec le genre humain; en ce jour l'antique inimitié a cessé, et une longue guerre a pris fin. En ce jour une paix admirable, que l'on n'avait jamais auparavant espérée, nous a été rendue. Qui eût espéré la réconciliation de Dieu avec l'homme? Non certes que le maître soit inhumain, mais parce que le serviteur était bien mauvais; non que le Seigneur soit cruel, mais parce que l'esclave était un ingrat. Voulez-vous savoir comment nous avons indigné notre maître si bon et si doux? Il est juste que vous connaissiez le sujet de cette antique inimitié, afin que,



à la vue de l'honneur qui nous est fait, à nous étrangers et ennemis, vous admiriez la bonté de Celui qui nous honore; afin que vous n'attribuiez pas ce changement à vos propres mérites, et que, pénétré de la surabondance de cette grâce, vous ne cessiez plus de remercier Dieu de la grandeur de ses bienfaits. Voulez-vous donc apprendre comment nous avons irrité notre maître, tout bon, tout humain, tout généreux qu'il est, lui qui a tout ordonné en vue de notre salut? Il se demandait un jour s'il n'exterminerait pas le genre humain tout entier; et il était si fort courroucé à notre endroit qu'il songeait à nous faire périr avec nos femmes, nos enfants, les animaux, les troupeaux, et avec la terre entière. Je vous citerai, si vous le désirez, la sentence elle-même : « J'exterminerai l'homme que j'ai créé de la face de toute la terre, ainsi que les animaux et les bêtes de somme; car je me repens d'avoir créé l'homme. » *Genes.*, VI, 7. Cependant il n'agissait pas ainsi par haine pour notre nature, mais par aversion pour le mal, puisque lui qui a dit : « J'exterminerai l'homme que j'ai créé de la face de la terre, » dit ensuite à l'homme : « Le moment fatal de tout homme est venu pour moi. » *Genes.*, VI, 13. Or, s'il eût haï l'homme, il n'eût point conversé avec lui. Cela vous prouve qu'il ne voulait pas mettre à exécution ses menaces. Il y a plus, le maître prenait le parti de l'esclave, s'entretenait avec lui comme avec son égal, lui exposait les motifs de la catastrophe qui allait éclater, non pour que l'homme connût ces motifs, mais afin que les communiquant à ses semblables, il les ramenât à de meilleurs sentiments. Comme je le disais, il y a un instant, l'humanité s'est conduite autrefois avec tant de perversité, qu'elle a couru le risque d'être effacée de la terre. Et cependant, nous qui paraissions indignes de la terre, nous voilà transportés aujourd'hui dans le ciel. Nous qui étions indignes de commander ici-bas, voilà que nous pouvons recourir jusqu'au royaume d'en haut, nous avons franchi les cieux, nous avons été mis en possession d'un trône royal; et la nature à laquelle les Chérubins barraient l'entrée du paradis, est aujourd'hui assise au-dessus des Chérubins.

Comment ce prodige admirable a-t-il été accompli? Comment nous qui avions commis tant de crimes, nous qui paraissions indignes de la terre, qui étions déchus de toute principauté ici-bas, avons-nous été portés à une telle hauteur? Qu'est-ce qui a mis fin à cette guerre? Comment ce courroux a-t-il été dissipé? Comment? Et voilà le prodige, que la paix ait été faite, non à la requête de ceux qu'un ressentiment injuste animait contre Dieu, mais à l'invitation pressante que nous adresse Celui qui était à bon droit indigné contre nous. « Nous remplissons la fonction d'ambassadeur pour Jésus-Christ, disait l'Apôtre : c'est Dieu qui vous exhorte par notre bouche. » II *Corinth.*, V, 20. Qu'est ceci? Dieu est outragé, et c'est lui qui nous appelle? Oui; et cela, parce qu'il est Dieu, et voilà pourquoi il nous tient le langage d'un tendre père. Mais remarquez ce qui arrive : Le médiateur est le Fils même de celui qui nous appelle; ce n'est point un homme, ce n'est point un ange, ce n'est point un archange, ni aucun des serviteurs. Et quel rôle remplit ce médiateur? le rôle qui lui convient. Quand deux personnes sont irritées l'une contre l'autre sans vouloir se réconcilier, un tiers survient qui s'interpose entre les deux et met un terme à leur inimitié. Ainsi a fait le Christ. La fureur de Dieu était allumée contre nous; de notre côté, nous avions pris Dieu, un si bon maître, en aversion. Le Christ est venu s'interposer entre la nature divine et la nature humaine, et il les a réconciliées. De quelle manière s'est-il interposé? En subissant lui-même le châtiment que le Père avait décrété contre nous, en se soumettant à la peine fixée par le ciel, et aux outrages infligés par la terre. Voulez-vous le voir subissant ces deux conditions? « Le Christ, écrit l'Apôtre, nous a rachetés de la malédiction de la loi en assumant sur lui cette malédiction. » *Galat.*, III, 13. Le voyez-vous acceptant la peine décrétée d'en haut? Voyez-le maintenant subir les outrages venant de la terre : « Les injures de ceux qui vous injuriaient sont retombées sur moi. » *Psalm.* LXVIII, 10.

C'est ainsi qu'il a mis fin à cet état d'inimitié. C'est ainsi que toutes ses actions, ses souffrances, ses efforts n'ont tendu qu'à ramener à Dieu son



irréconciliable ennemi, et à le rendre désormais son ami. Et en ce jour, ces heureux résultats ont été obtenus. C'est comme les prémices de notre nature que le Christ vient offrir au Seigneur. Tel le laboureur prendra quelques épis dans ses champs couverts de moissons, et les présentera au Seigneur, afin d'attirer par ces prémices la bénédiction céleste sur son domaine entier : tel le Christ en offrant à Dieu cette seule chose, ces simples prémices, a fait descendre sur l'humanité la bénédiction divine. — Et pourquoi n'a-t-il pas offert la nature humaine tout entière? — Parce que offrir le tout, n'est pas offrir des prémices; offrir des prémices, c'est offrir seulement une petite partie d'un tout, au moyen de laquelle partie le tout lui-même est béni. — Alors, s'il s'agit de prémices, dira-t-on, il eût fallu présenter à Dieu le premier homme; les prémices d'un champ étant les premiers fruits qu'il porte, les premiers dont il se couvre. — Ce ne sont pas de véritables prémices, mon bien-aimé, lorsque nous offrons les premiers fruits, et que ces fruits sont chétifs et difformes, mais bien lorsque nous offrons des fruits parfaits de tout point. Comme Adam avait été souillé par le péché, il ne fut point offert, quoique se trouvant le premier des hommes. Mais le Christ était exempt de péché, et c'est pour cela qu'il a été offert, quoique postérieur à Adam : et telles sont nos véritables prémices.

3. Au reste, pour vous bien montrer que les prémices ne consistent pas dans les fruits qui viennent des premiers; mais dans les fruits savoureux, irréprochables, et parvenus à la maturité, j'invoquerai le témoignage des Ecritures : « Quand vous serez entrés dans la terre de promission, que vous abandonne le Seigneur, disait Moïse au peuple, et que vous y aurez planté des arbres produisant des fruits bons à manger, vous passerez trois ans sans toucher à ces fruits, et la quatrième année, ces fruits seront consacrés au Seigneur. » *Levit.*, XIX, 23, 24. Or, si les premiers fruits constituaient les prémices, il eût fallu donner au Seigneur les fruits qui seraient venus la première année. Et cependant Moïse dit : « Vous passerez les trois premières années sans toucher à ces fruits. » Vous les laisserez, parce que l'arbre est faible, parce que le fruit n'a pas la vigueur, la maturité convenable. « Mais la quatrième année, ces fruits seront consacrés au Seigneur. » Admirez la sagesse du législateur : il ne permet pas de manger de ce fruit avant qu'il ait été offert à Dieu; et il n'ordonne pas de le lui offrir à cause de l'imparfaite maturité qui le caractérise. Laissez-le, dit-il, parce qu'il est le premier fruit de l'arbre; mais ne l'offrez pas au Seigneur, parce qu'il ne mérite pas l'honneur d'en être accepté. Ce n'est donc pas au premier fruit qui vient à paraître, mais à des fruits parfaits de tout point que l'on applique le nom de prémices. Ce qui nous a conduit à parler sur ce sujet, c'est la chair que le Christ a offerte au Seigneur. Il a donc présenté au Père, les prémices de notre nature; et cette offrande a paru si agréable au Père, à cause de la dignité de celui qui la lui présentait, et de la pureté de l'offrande elle-même, qu'il a reçu cette humanité de ses propres mains, et qu'il l'a placée auprès de lui, en lui disant : « Asseyez-vous à ma droite. » *Psalm.* CIX, 1. A quelle nature Dieu a-t-il adressé ces mots : « Asseyez-vous à ma droite? » Evidemment à celle qui avait entendu cette sentence-ci : « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre. » *Genes.*, III, 19. N'aurait-ce point été assez pour elle, de franchir les cieux, de prendre rang à côté des anges? N'était-ce pas là un incomparable honneur? Mais non; elle a été élevée au-dessus des anges; elle est montée au-dessus des archanges; elle a dépassé les chérubins, laissé au-dessous d'elle les séraphins, franchi les puissances, et ne s'est arrêtée que pour occuper le trône du souverain. Considérez la distance qui sépare le ciel de la terre; ou plutôt, partons de plus bas : Considérez la distance immense qui sépare la terre de l'enfer, celle qui sépare le ciel de la terre, celle qui sépare du ciel lui-même, les anges, les archanges, les puissances, et le trône du roi de l'univers. Eh bien, c'est à cette distance, à cette hauteur qu'est montée la nature humaine. Comparez le point d'où elle est partie, et celui où elle est arrivée. Impossible de descendre plus bas que là où l'homme était descendu, ni de monter plus haut que là où il est monté. C'est ce qui inspirait à Paul ce langage :

Quelles so[nt] les véritabl[es] prémices.



« Celui qui est descendu est le même qui est monté. » *Ephes.*, IV, 10. Et où est-il descendu? « Dans les régions les plus basses de la terre. » *Ibid.*, 9. Et où est-il monté? Au-dessus de tous les cieux?

Considérez attentivement celui qui est monté de la sorte, avec quelle nature, et dans quel état cette nature se trouvait auparavant. J'insiste avec bonheur sur la bassesse de notre nature, afin de mieux comprendre l'honneur dont nous sommes redevables à la charité du Seigneur. Qu'étions-nous? Un peu de cendre et de poussière. Jusque-là point de faute : cette faiblesse était celle de la nature. Nous sommes devenus plus stupides que les animaux privés de raison. « L'homme, est-il écrit, s'est ravalé jusqu'au stupides bêtes de somme, et il est devenu leur égal. » *Psalm.* XLVIII, 21. Or, devenir l'égal des animaux, c'est devenir pire que les animaux. Que l'on soit privé de la raison, condamné à cette condition, la cause en est dans la nature; mais tomber dans une semblable stupidité, quand on a reçu le don précieux de la raison, la faute en est à la volonté. Par conséquent, lorsque vous entendez dire de l'homme qu'il est devenu l'égal des animaux, imaginez-vous, non que le prophète veuille établir une parité entre les brutes et les hommes, mais qu'il veut montrer combien ceux-ci sont au-dessous de celles-là. Oui, nous sommes devenus plus insensés et pires que des brutes. Si nous sommes tombés aussi bas, ce n'est pas parce que nous sommes hommes, mais parce que nous avons porté l'ingratitude au plus haut degré. « Le bœuf connaît celui à qui il appartient, disait à ce propos Isaïe; et l'âne la crèche de son maître. Mais Israël ne me connaît pas. » *Isai.*, I, 3. Ne rougissons pas de ces hontes passées; car « là où avait abondé le péché, a surabondé la grâce. » *Roman.*, V, 20. Vous venez de voir que nous étions descendus au-dessous des bêtes de somme. Désirez-vous voir encore combien nous sommes, en raison, au-dessous des oiseaux? « La tourterelle, l'hirondelle, les oiseaux des champs connaissent le temps de leur passage; mais mon peuple ne connaît pas mes jugements. » *Jerem.*, VIII, 7. Nous voilà donc plus insensés que les ânes et que les bœufs, que les oiseaux eux-mêmes, que la tourterelle et l'hirondelle. Voulez-vous une preuve de notre stupidité? On nous donnait des fourmis pour nous instruire, tant nous avions perdu le sens. « Allez trouver la fourmi, dit l'Ecriture, et imitez ses voies. » *Prov.*, VI, 6. Nous sommes devenus les élèves des fourmis, nous, créés à l'image de Dieu. Mais la responsabilité n'en revient pas à celui qui nous a créés; elle revient à nous qui n'avons pas conservé son image.

Je parle de fourmis; mais ne sommes-nous pas devenus plus insensibles que des pierres? Vous en donnerai-je une preuve? « Ecoutez, profondeurs et fondements de la terre, le Seigneur va juger son peuple. » *Mich.*, VI, 2. Eh quoi! vous jugez les hommes, et vous faites appel aux fondements de la terre? Certainement, puisque les hommes sont devenus plus insensibles que ces mêmes fondements. A quoi bon chercher un nouvel excès de perversité dans notre nature, puisque nous voilà plus insensés que les ânes, moins raisonnables que les bœufs, plus ingrats que l'hirondelle et que la tourterelle, moins prudents que les fourmis, plus stupides que les pierres, enfin pareils aux serpents? « Leur fureur, disait le Psalmiste, est celle des serpents, le venin des aspics distille de leurs lèvres. » *Psalm.* LVII, 4; XIII, 3; et CXXXIX, 3. D'ailleurs, pourquoi invoquer la stupidité des brutes, quand nous avons reçu le nom d'enfants du démon : « Vous êtes les enfants du démon, » est-il écrit. *Joan.*, VIII, 44.

4. Et pourtant, nous si insensés, si ingrats, si dépourvus de sens; nous supérieurs en insensibilité aux pierres elles-mêmes; nous qui étions descendus si bas, nous si abjects, si méprisables; — comment dirai-je, quel langage, quelle expression emploierai-je? — notre nature à nous, cette nature si vile, si privée d'intelligence, est aujourd'hui élevée au-dessus de toutes les créatures. Aujourd'hui les anges ont reçu ce qu'ils désiraient depuis longtemps; aujourd'hui les archanges ont vu ce qu'ils brûlaient de voir depuis bien des siècles, la nature humaine assise resplendissante sur un trône royal, et rayonnante d'une gloire et d'une beauté immortelles. Ce spectacle, depuis longtemps les anges le dési-

raient, depuis longtemps les archanges l'appelaient de leurs vœux. Quoique cet honneur élevât de beaucoup au-dessus d'eux notre nature, ils ne laissaient pas de se réjouir des biens qui nous étaient accordés; car lorsque Dieu nous punissait, ils souffraient de nos maux; et les chérubins eux-mêmes, chargés de veiller sur le paradis, compatissaient à notre misère. De même qu'un esclave qui, pour obéir aux ordres de son maître, jette un de ses pareils dans les fers et surveille sa captivité, gémit néanmoins de cette nécessité à cause de la sympathie qu'éveille en lui son camarade; de même les chérubins à qui était confiée la garde du paradis, gémissaient d'avoir à nous en interdire l'entrée. Qu'ils en aient réellement souffert, une comparaison dont les hommes fourniront le terme, vous le montrera clairement.

Dès que vous voyez des hommes compatir aux maux de leurs semblables, vous ne sauriez douter qu'il n'en soit ainsi des chérubins; ces puissances célestes étant beaucoup plus susceptibles de miséricorde que les hommes. Or, quel est le juste qui n'a pas souffert, de voir ses semblables punis, même à bon droit et après des prévarications infinies? Ce qu'il y a de surprenant, c'est que, tout en connaissant leur culpabilité, et étant témoins des offenses commises par eux envers le Seigneur, les justes ne compatissent pas moins à leur sort. Nous en avons un exemple dans Moïse après l'idolâtrie du peuple. Il disait à Dieu : « Pardonnez-leur ce crime, ou bien effacez-moi du livre que vous avez écrit. » *Exod.*, XXXII, 31-32. Que signifie cela? Vous êtes témoin de leur impiété, et vous souffrez de leur châtiment? Oui, je souffre, répond-il, et parce qu'ils sont punis, et parce que leur peine n'est que trop justifiée. Ezéchiel voit un ange frapper le peuple; et il s'écrie en gémissant : « Hélas! Seigneur, vous allez donc exterminer les restes d'Israël! » *Ezech.*, IX, 8. « Châtiez-nous, Seigneur, disait Jérémie, mais dans votre justice, et non dans votre fureur, afin de ne pas nous réduire à néant. » *Jerem.*, X, 24. Si Moïse, Ezéchiel, Jérémie ont été émus de nos maux, les puissances célestes pouvaient-elles être insensibles à nos misères? Et comment en serait-il ainsi? Puisqu'elles s'intéressent à tout ce qui nous regarde, jugez de la joie qu'elles ont dû éprouver lorsqu'elles nous ont vus réconciliés avec le Seigneur. Or, si elles n'avaient pas été affligées précédemment, elles n'auraient pas été dans la suite aussi satisfaites. Qu'elles en aient été heureuses, ces mots du Christ le prouvent : « Il y aura des réjouissances au ciel et sur la terre, à la conversion d'un pécheur. » *Luc.*, XV, 7. Si les anges ne peuvent voir un pécheur se convertir, sans en être réjouis; comment verraient-ils aujourd'hui la nature humaine introduite par ses prémices dans les cieux, sans en ressentir la plus douce satisfaction?

Ecoutez encore une autre preuve de la joie dont les habitants du ciel ont été remplis à la réconciliation des hommes avec Dieu. Comprenant, à la naissance selon la chair de notre Sauveur, que cette réconciliation était opérée; car Dieu ne serait pas descendu aussi bas, si elle ne l'eût pas été; comprenant donc cela, ils se forment en chœur, et font retentir la terre de ce cri : « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux; paix sur la terre, chez les hommes de bonne volonté. » *Luc.*, II, 14. Pour vous convaincre que s'ils glorifient Dieu, c'est à cause des biens conférés à la terre, ils en indiquent le motif : « Paix sur la terre, chez les hommes de bonne volonté; » chez ces hommes naguère éloignés de Dieu, et en guerre avec lui. C'est ainsi qu'ils glorifient Dieu des biens conférés à autrui, ou plutôt de leurs propres biens; car ils regardent les nôtres comme les leurs. Désirez-vous encore apprendre comment la vue du Sauveur montant aux cieux, les devait transporter de joie et d'allégresse, écoutez le Christ affirmant qu'ils ne cessaient de monter et de descendre. Or c'est là une preuve qu'ils désiraient vivement contempler ce spectacle extraordinaire. Et comment savons-nous qu'ils montaient et descendaient sans cesse? Prêtez l'oreille à ces paroles du Fils de Dieu : « Vous verrez bientôt le ciel ouvert, et les anges de Dieu monter et descendre autour du Fils de l'homme. » *Joan.*, I, 51. Ainsi en agit l'amour : il ne se résigne pas à l'attente, il s'efforce d'anticiper sur le plaisir. C'est pourquoi les anges descendent, impatients de voir cet étrange spec-

tacle, un homme apparaissant dans le ciel. C'est pourquoi nous voyons partout des anges, et lorsque le Sauveur naît, et lorsqu'il ressuscite, et aujourd'hui qu'il monte aux cieux. « Et deux anges se montrèrent vêtus de blanc, emblème de leur joie ; ils dirent aux disciples : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là debout ? Ce Jésus qui vient de vous être ravi dans les cieux viendra un jour comme vous l'y avez vu monter. » *Act.,* I, 10-11.

5. Prêtez-moi ici toute votre attention. Pourquoi les anges tiennent-ils ce langage ? Est-ce que les disciples n'avaient point d'yeux ? Est-ce qu'ils ne voyaient pas ce qui se passait ? L'Evangéliste ne raconte-t-il pas que Jésus s'éleva tandis qu'ils le regardaient ? Pourquoi ces anges viennent-ils leur apprendre qu'il est monté aux cieux ? Pour les deux raisons suivantes : D'abord, à cause de la douleur que les disciples éprouvaient de cette séparation. Cette douleur nous apparaît à travers ces mots du Christ : « Nul d'entre vous ne me demande : Où allez-vous ? Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. » *Joan.,* XVI, 5-6. Si une séparation d'avec nos parents, nos amis est toujours pénible, comment les disciples en se voyant séparés de leur Sauveur, de leur maître, si affectueux, si compatissant, si doux, si bon, n'en eussent-ils pas été navrés ? Comment n'auraient-ils pas eu le cœur déchiré ? Aussi un ange vient-il adoucir en eux la peine que leur causait l'éloignement de Jésus, en leur annonçant son retour futur. « Ce Jésus qui vient de vous être ravi dans les cieux, reviendra de même. » *Act.,* I, 11. Vous êtes affligés de sa disparition : ne vous affligez plus, car il viendra de nouveau. Ils auraient pu imiter Elisée qui, voyant son maître enlevé sur un char, déchira ses vêtements, n'ayant à ses côtés personne qui pût lui prédire qu'Elie reviendrait un jour : pour détourner les disciples d'agir de même, les anges se présentèrent à eux et les consolèrent de leur tristesse. Telle est la première raison de la présence des anges. La seconde n'est pas moins saillante ; elle est indiquée par ces mots de l'ange : « Ce Jésus qui vous a été ravi. » Quelle est donc cette raison ? « Il a été ravi dans les cieux. » La distance franchie était trop grande ; et la puissance de la vue humaine ne suffisait pas pour suivre le corps enlevé jusque dans les cieux. De même qu'un oiseau planant dans les hauteurs des airs disparaît d'autant plus à nos regards qu'il monte davantage ; de même le corps du Sauveur disparaissait à mesure qu'il s'élevait, la faiblesse de nos yeux ne permettant pas de le suivre à un intervalle aussi prodigieux. En conséquence, des anges vinrent annoncer aux apôtres qu'il était monté aux cieux, et qu'il y était monté, non à la façon d'Elie, comme ils eussent pu le penser, mais en toute vérité. D'où ces expressions : « Jésus qui vous a été ravi dans les cieux. » Ce n'est pas sans motif que les anges ajoutent ces mots. Elie parut être ravi dans les cieux, parce qu'il était serviteur ; Jésus y est monté réellement, parce qu'il était le maître. L'un est ravi sur un char de feu ; l'autre sur une nuée. Le moment venu de rappeler le serviteur, un char est envoyé ; mais pour le Fils c'est un trône royal qui le reçoit ; et non-seulement un trône royal, mais le trône même de son Père. Effectivement Isaïe disait du Père : « Voilà que le Seigneur est assis sur une nuée. » *Isai.*, XIX, 1. Or c'est parce que le Père est assis sur une nuée qu'il envoie une nuée à son Fils. Elie ravi au ciel laisse son manteau à Elisée ; Jésus monté aux cieux envoie à ses disciples des grâces qui créent non un seul prophète, mais des milliers d'Elisées, et des prophètes beaucoup plus illustres et beaucoup plus remarquables.

Pourquoi les anges apparaissent-ils dans l'ascension du Seigneur.

Debout donc, mes bien-aimés, et dirigeons vers le retour du Sauveur les regards de notre âme. « A l'ordre, à la voix de l'archange, dit l'Apôtre, il descendra des cieux ; et nous, qui serons vivants et qui serons demeurés jusqu'alors, nous serons enlevés sur les nuées pour aller dans les airs au-devant du Seigneur. » I *Thessal.,* IV, 15-16. Mais tous n'auront pas ce bonheur. Non, nous ne serons pas tous enlevés de la sorte ; les uns resteront, tandis que les autres iront au-devant du Sauveur, selon ses propres paroles : « Alors deux femmes moudront dans le même moulin : l'une sera prise, l'autre sera laissée. Deux hommes seront dans le même lit : l'un sera pris et l'autre laissé. » *Matth.,* XXIV,



40-41. Que signifie ce langage énigmatique? Qu'indiquent ces paroles mystérieuses? Sous l'image du moulin, le divin Maître nous représente tous ceux qui vivent dans la pauvreté et la misère. Sous l'image du lit et du repos, il indique ceux qui vivent dans les richesses et dans les honneurs. Désirant ensuite nous montrer que parmi les pauvres il y en aura de sauvés et il y en aura qui périront, il dit que de deux femmes trouvées dans un moulin, l'une sera prise et l'autre laissée. De même, poursuit-il, deux hommes seront dans un même lit; l'un sera pris et l'autre laissé; déclarant par là que les pécheurs seront laissés sur la terre pour y attendre leur châtiment, au lieu que les justes seront enlevés sur les nuées. De même que lorsqu'une ville reçoit l'empereur, les personnes revêtues de charges et de dignités, ou jouissant de la faveur du monarque, vont à sa rencontre hors la ville; tandis que les coupables et les criminels restent dans la ville sous bonne garde, en attendant la sentence de l'empereur : de même, quand le Seigneur viendra, les hommes qui seront en grâce avec lui, iront à sa rencontre dans les airs; les coupables et ceux qui auront la conscience souillée de crimes nombreux, attendront sur la terre leur juge.

« Alors nous serons enlevés..... » Si je dis nous, ce n'est pas que je me mette au nombre de ceux qui auront ce bonheur; car je ne suis pas encore privé de jugement et de sens au point de méconnaître mes propres péchés. Si je ne craignais de troubler la joie de cette solennité, il suffirait de cette parole pour m'arracher des larmes au souvenir de mes prévarications. Mais je ne veux pas troubler l'allégresse de cette fête, et je puis terminer ici mon discours en vous laissant la fraîche image de ce jour, de façon à ce que le riche ne se glorifie pas de sa fortune, et que le pauvre ne soit pas désolé de son indigence. Que chacun consulte sa conscience, et juge par là de sa misère ou de son bonheur. Le riche n'est point heureux parce qu'il est riche, ni le pauvre malheureux parce qu'il est pauvre. Celui-là sera heureux et trois fois heureux qui sera digne d'être enlevé sur les nuées, fût-il le plus pauvre des hommes. Celui-là sera un sujet de pitié et trois fois misérable, qui n'en sera pas digne, fût-il le plus opulent des hommes. Je vous tiens ce langage afin que nous gémissions sur notre sort si nous sommes dans l'état de péché, et que nous soyons pleins de confiance si nous pratiquons la vertu. Ou plutôt, non-seulement vivons pleins de confiance dans ce dernier cas, mais encore pleins de sécurité : de leur côté, que les pécheurs non-seulement gémissent, mais de plus qu'ils se convertissent. Il est toujours possible au méchant de quitter le vice, de revenir à la vertu, et de s'élever à la hauteur de ceux qui ont bien vécu dès le principe. Que ce soit là aussi le but de nos efforts. Quant à ceux qui suivent les inspirations de la vertu, qu'ils persévèrent dans la piété, qu'ils ne cessent d'augmenter ce trésor, et d'ajouter à leurs premiers titres de confiance. Pour nous qui sommes dans la crainte, et à qui la conscience reproche bien des fautes, convertissons-nous, afin qu'arrivés tous à la perfection de ces derniers, nous accueillions tous ensemble, d'un cœur unanime et avec la gloire convenable le souverain des anges, et que nous goûtions le parfait bonheur dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire et puissance soient, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Amen.

HOMÉLIES

SUR LA PENTECOTE

AVANT-PROPOS

Dans la cinquième homélie sur Anne, mère de Samuel, saint Chrysostome se plaint au commencement d'avoir vainement averti les fidèles dans son discours précédent du jour de la Pentecôte qu'il fallait aller à l'église non-seulement les jours de fête, mais encore les autres jours de l'année. Or Chrysostome s'étend assez longuement sur ce point, dès le début de la première homélie sur la Pentecôte, par où il semble qu'on puisse partir de là pour assigner une date à cette même homélie. Mais on oppose à ce dernier sentiment que l'orateur prétend avoir parlé longuement, dans le même discours, de l'enfant prodigue, dont il ne dit pourtant pas un mot dans l'homélie qui va suivre. Quoi qu'il en soit, Chrysostome, qui a prêché durant douze années à Antioche, a pu répéter plusieurs fois, à chaque solennité de la Pentecôte, les mêmes plaintes sur le petit nombre de personnes qui fréquentaient l'église.

Une difficulté importante est soulevée par l'énumération des principales solennités telle que l'orateur l'établit au commencement de ce discours. Celle qu'il met en premier lieu est l'Epiphanie; la seconde est la Pâque; la troisième, la Pentecôte. Pourquoi saint Chrysostome ne dit-il rien de la fête de Noël, et assigne-t-il le premier rang à la fête de l'Epiphanie? Comme il est incontestable que la fête de Noël se célébrait le 25 décembre au temps de notre orateur, et l'Epiphanie le 6 janvier, la fête de Noël n'a pu être omise; elle aurait dû même être nommée la première; les habitants d'Antioche commençant l'année, à ce qu'on croit, au mois de septembre, la première fête qui se présentait était conséquemment celle de Noël. — C'est que la fête de Noël et celle de l'Epiphanie, répondent quelques-uns, étaient comprises toutes deux sous le nom d'Epiphanie, et que ce nom était commun à l'une et à l'autre. — Mais cette réponse n'est pas satisfaisante. Chrysostome distingue si bien ces deux fêtes, et par le nom et par l'objet, dans les homélies dont elles ont fourni l'occasion, qu'il n'a pu vouloir, selon toute vraisemblance, les comprendre sous un seul et même nom. Ne serait-on pas plus fondé à dire que la fête de Noël ne se célébrait à Antioche le 25 décembre que depuis un petit nombre d'années, tandis qu'auparavant la fête de l'Epiphanie était consacrée à célébrer à la fois la naissance du Christ, l'adoration des Mages et le baptême du Sauveur? Chrysostome suivant en cela l'ancien usage, ne parle que de l'Epiphanie, et passe sous silence le jour de Noël.

La seconde homélie de la Pentecôte ne fournit aucun renseignement sur l'époque à laquelle elle a dû être prononcée. Dans cette homélie, le saint docteur appelle la Pentecôte la métropole des fêtes, sans doute, parce qu'elle réalisa la promesse du Seigneur. Chrysostome y combat les ennemis du Saint-Esprit, qui attaquaient son caractère auguste et divin : il termine son discours après s'être étendu quelque temps sur les fruits que produit l'Esprit de sainteté.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

1. Encore une fête, encore une réunion brillante, encore une occasion pour l'Eglise de s'enorgueillir du nombre de ses enfants, elle, mère si féconde et si tendre. Mais de quoi lui sert sa tendresse envers ses enfants, puisqu'elle ne peut voir tous les jours les traits aimés de ses fils, puisqu'elle les contemple seulement les jours de fête; telle qu'une personne qui, possédant un manteau, ne pourrait en user chaque jour? En effet, c'est un manteau pour l'Eglise que la grande foule des assistants, selon ce mot que le prophète lui adressait autrefois : « Tous ceux-ci seront pour toi comme le vêtement de l'époux, comme la tunique de l'épouse. » *Isai.*, XLIX, 18. De même qu'une femme honnête et libre revêtue d'une tunique qui l'enveloppe tout entière n'en a que plus de grâce et de dignité; de même l'Eglise brille aujourd'hui d'un éclat inaccoutumé, environnée de la foule ici présente, vêtement qui l'enveloppe tout entière. Aujourd'hui vous n'apercevrez chez elle aucune partie à nu,comme les jours précédents; nudité dont ceux-là sont les auteurs qui n'ont paru ici qu'aujourd'hui et qui ne veulent point servir toujours de ceinture à leur mère. Et ce n'est pas une chose indifférente de laisser une mère en cet état : souvenons-nous de l'histoire des anciens jours, souvenons-nous de celui qui vit son père dans un état pareil, et du châtiment qu'il eut à subir. Encore ne fut-il pas l'auteur de la nudité de son père, il ne fit que la voir; et néanmoins il n'échappa pas au supplice. Mais ceux qui sont présents aujourd'hui en ce lieu, et qui n'y venaient pas précédemment, ceux-là ne voient pas seulement leur mère dans cet état, ils en sont eux-mêmes la cause. Si, pour avoir vu un spectacle pareil, Cham n'évita pas le châtiment, ceux qui le préparent quelle excuse mériteront-ils? Je ne prétends pas en ceci vous effrayer; il s'agit seulement de nous dérober à la punition, de fuir la malédiction de Cham, d'imiter la compassion de Sem et de Japhet, et de ne laisser jamais notre mère sans vêtement.

C'est avoir des sentiments judaïques que de se présenter devant Dieu, trois fois dans l'année seulement. Il a été dit aux Juifs : « Trois fois dans l'année vous vous présenterez devant le Seigneur votre Dieu. » *Exod.*, XXIII, 17. Mais pour nous, Dieu veut que nous paraissions sans cesse en sa présence. Chez les Juifs, c'était la distance des lieux qui restreignait leurs assemblées à un si petit nombre. Comme les cérémonies religieuses s'accomplissaient en un lieu déterminé à l'exclusion de tout autre, il s'ensuivait que rarement les Juifs pouvaient y être réunis et y paraître. C'est à Jérusalem qu'il fallait venir pour adorer Dieu; ailleurs impossible : c'est pourquoi il n'était ordonné de se présenter que trois fois l'année devant le Seigneur. La longueur des voyages était encore pour les Juifs une excuse : pour nous vainement en invoquerions-nous une ombre. Les Juifs étaient dispersés sur toute la terre. « Il y avait à Jérusalem des Juifs, gens religieux, venus de toutes les contrées situées sous le ciel. » *Act.*, II, 5. Nous, au contraire, nous habitons tous la même cité, nous résidons dans les mêmes remparts, souvent même n'avons-nous qu'un pas à faire pour arriver à l'église; et cependant notre présence ici est aussi rare que si de vastes mers nous séparaient. Le Seigneur n'avait ordonné aux Juifs de se mettre en fête que trois fois l'an; mais nous, il veut que nous y soyons toujours; puisque pour nous chaque jour est une solennité. Afin de vous montrer que chaque jour est réellement pour nous une solennité, je rappellerai l'objet de nos fêtes, et vous comprendrez la justesse de mes paroles.

Nous pou[vons] toujour[s] assister au[x] solennités d[e] l'Eglise.

La première de nos fêtes est l'Epiphanie. Or que rappelons-nous dans cette fête? « Que Dieu a été vu sur la terre, et qu'il a conversé avec les hommes; » *Baruc.*, III, 38; que le Fils unique de Dieu, Dieu lui-même, est venu au milieu de nous. Mais il en est toujours ainsi. « Voici, nous dit-il, que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth.*, XXVIII, 20. Aussi tous les jours pouvons-nous fêter l'Epiphanie. Que se propose la fête de Pâques? Quel en est l'objet? Annoncer la mort du Seigneur, voilà ce qu'est la Pâque; mais ce

n'est pas seulement à cette époque déterminée que nous la faisons. Paul voulant nous affranchir de la nécessité d'observer les temps, nous fait voir qu'il est possible de célébrer en tout temps la Pâque. Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, nous dit-il, vous annoncerez la mort du Seigneur. » I *Corinth.*, XI, 26. Dès lors que nous pouvons annoncer en tout temps la mort du Seigneur, nous pouvons en tout temps célébrer la Pâque. Vous prouverai-je encore que la fête de ce jour peut se célébrer tous les jours, et même qu'elle est de tous les jours? Examinons quel en est le sujet et dans quel but nous la célébrons. Nous la célébrons parce que l'Esprit est venu parmi nous. Or comme le Fils unique de Dieu, l'Esprit saint habite le cœur des fidèles. Et où en est la preuve? « Celui qui m'aime, disait le Sauveur, observe mes commandements; et je prierai mon Père; et il vous donnera un autre Paraclet, afin qu'il demeure avec vous à jamais, l'Esprit de vérité. » *Joan.*, XIV, 15-17. De même que le Christ a dit à son propre endroit : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles; en sorte que nous avons toujours sujet de célébrer l'Epiphanie; de même il a dit de l'Esprit saint : « Il restera avec vous à jamais ; » et nous avons lieu de célébrer une Pentecôte continuelle.

2. Pour bien comprendre qu'il nous est permis de célébrer une fête continuelle, que les sujets n'en sont pas limités, et que nous ne sommes assujettis à aucune nécessité de temps, écoutez le langage de Paul : « Mettons-nous donc en fête. » I *Corinth.*, V, 8. Pourtant quand il écrivait ces mots, ce n'était pas un jour de solennité : ce n'était ni la Pâque, ni l'Epiphanie, ni la Pentecôte. C'est qu'il trouvait la condition essentielle d'une fête, non dans le temps, mais dans la pureté de conscienee. Qu'est-ce qu'une fête, sinon de la joie; et qu'est-ce qui produit la joie spirituelle, sinon la conscience de nos bonnes œuvres? Conséquemment, celui dont la conscience est pure et dont les œuvres sont bonnes, peut célébrer une fête continuelle. C'est ce que Paul donnait à entendre quand il disait : « Mettons-nous donc en fête, non selon le vieux levain, le levain de malice et de perversité, mais selon les azymes de la sincérité et de la vérité. » I *Corinth.*, V, 8. Vous le voyez, il ne vous astreint à aucune nécessité de temps; il vous exhorte uniquement à conserver votre conscience pure. Je voudrais bien consacrer notre entretien tout entier à cette question. Lorsque nous possédons, après une longue absence, des personnes qui nous sont chères, nous ne les laissons pas facilement s'en aller. Et nous aussi, puisque vous êtes venus, après une année, vous engager dans nos filets, nous ne consentirions pas à vous renvoyer aujourd'hui. Mais il ne faut pas non plus que vous vous retiriez sans avoir ouï quelque renseignement sur la solennité présente : nous quitterons donc cette exhortation pour vous entretenir du sujet de cette fête.

Des biens nombreux sont descendus à plusieurs reprises du ciel sur la terre en faveur du genre humain; mais des biens pareils à ceux d'aujourd'hui, il n'y en a jamais eu précédemment. Voyez quels sont les biens d'autrefois et les biens d'aujourd'hui, afin d'en mieux saisir la différence. « Dieu a fait tomber la manne sur la terre; il a donné aux hommes un pain céleste : l'homme a mangé le pain des anges. » *Psalm.* LXXVII, 24. Voilà sans doute un grand bienfait, un bienfait digne de la tendresse de Dieu pour les hommes. D'autre part, ce fut le feu qui descendit du ciel; il guida les Hébreux dans leur voyage; il dévora la victime sur l'autel. La faim consumant le peuple juif, une pluie lui fut encore envoyée, laquelle amena des moissons abondantes. Ces biens sont grands et admirables; mais les biens du jour présent le sont encore davantage. Ce n'est ni la manne, ni le feu, ni la pluie qui nous est aujourd'hui envoyée; c'est un torrent de dons spirituels : les nuées qui descendaient des cieux ne viennent pas ranimer la fertilité de la terre, mais faire naître dans la nature humaine la résolution d'offrir au Maître des hommes une moisson de vertus. Ceux qui reçurent une seule de ces gouttes divines oublièrent sur-le-champ ce qu'ils étaient, et en un moment une foule d'anges peuplèrent la terre; non des anges célestes, mais des anges qui, dans un corps humain, déployaient la vertu des

puissances incorporelles elles-mêmes. Les anges ne descendirent pas du ciel sur la terre; chose plus surprenante encore, les habitants de cette terre s'élevèrent jusqu'à la vertu des anges; et cela, non que leurs âmes rejetant la chair à laquelle elles étaient unies aient pris leur essor, mais c'est par la volonté, en conservant leur nature, qu'ils ont atteint la perfection angélique. Au surplus, le premier châtiment que Dieu infligea à l'homme quand il lui dit : « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre, » *Genes.*, III, 19, n'en était pas précisément un; aussi vous a-t-il permis de rester sur la terre afin que la puissance de l'Esprit éclatât d'autant plus qu'il se servait de corps terrestres pour opérer ses prodiges. On voyait alors une langue d'argile commander au démon; une main d'argile guérir les maladies; que dis-je, une main d'argile? spectacle bien plus surprenant, l'ombre de ces corps d'argile était victorieuse de la mort et des puissances incorporelles, je veux dire des démons. De même qu'à l'apparition du soleil les ténèbres s'évanouissent, les bêtes féroces rentrent dans leurs repaires, les brigands, les meurtriers, les violateurs de tombeaux, regagnent le sommet des montagnes; de même, dès que Pierre se montrait, dès que retentissait sa voix, les ténèbres de l'erreur étaient dissipées, le diable disparaissait, les démons prenaient la fuite, les souffrances corporelles s'évanouissaient, les maladies des âmes étaient guéries, le vice était vaincu, la vertu revenait sur la terre. Si peu que l'on prît dans les trésors impériaux où l'on conserve précieusement tant d'or et de pierreries, ne serait-ce qu'une seule pierre précieuse, celui qui la posséderait en serait considérablement enrichi. La bouche des apôtres accomplissait le même prodige. C'était comme un trésor impérial rempli de remèdes souverains, et dont il ne sortait pas de parole qui ne procurât des richesses spirituelles en abondance. Alors on voyait en toute vérité que la parole du Seigneur est plus désirable que l'or et les pierres précieuses; car ce que ni l'or ni les pierres précieuses ne pouvaient faire, la parole de Pierre le faisait. Quels talents d'or eussent pu redresser un boiteux de naissance? Eh bien, la parole de Pierre a pu guérir une pareille infirmité. Il dit : « Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche; » et il fut fait selon sa parole. *Act.*, III, 6.

Voyez-vous combien elle l'emporte sur l'or et les plus nombreuses pierreries? *Psalm.* XVIII, 11. Voyez-vous comment la bouche des apôtres était un véritable trésor royal? En vérité, voilà bien les médecins de l'univers, ses cultivateurs, ses pilotes : ses médecins, puisqu'ils guérissaient les malades; ses cultivateurs, puisqu'ils semaient la parole religieuse; ses pilotes, puisqu'ils apaisaient la tempête de l'erreur. C'est pourquoi le Sauveur leur disait tantôt : « Allez, guérissez les malades, » s'adressant à eux comme à des médecins; *Matth.,* x, 8; tantôt : « Voici que je vous envoie moissonner là où vous n'avez pas travaillé; » s'adressant à eux comme à des cultivateurs; *Joan.,* IV, 38; ailleurs : « Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes; » *Matth.,* IV, 19; ou bien, s'adressant à Pierre : « Ne crains pas; désormais ce sont des hommes que tu prendras; » *Luc.*, V, 10; les considérant comme des pêcheurs et des pilotes. Il faut voir aussi les prodiges succéder aux prodiges. La nature humaine est montée il y a dix jours jusqu'au trône suprême, et aujourd'hui l'Esprit saint descend sur elle. Le Seigneur emporte dans les cieux les prémices de l'humanité, et il en fait descendre le Saint-Esprit. Un autre Seigneur nous distribue ses biens; car l'Esprit saint est également Seigneur, le Père, le Fils, le Saint Esprit ayant partagé entre eux l'économie de notre rédemption. Dix jours ne s'étaient pas encore écoulés depuis l'ascension du Christ qu'il nous avait envoyé ces dons spirituels, ces gages de notre réconciliation. Afin que l'on ne fût point dans le doute et que l'on ne demandât pas avec embarras : Qu'est-ce que le Christ est allé accomplir dans les cieux; nous a-t-il réconciliés avec son Père; l'a-t-il fléchi en notre faveur? le divin Maître, pour nous montrer que la réconciliation était opérée, nous en a envoyé aussitôt les gages. Quand deux ennemis ont été réconciliés et rapprochés, la réconciliation est suivie d'invitations, de festins, de présents. C'est ainsi que nous avons donné la foi et que nous avons reçu du ciel les grâces de l'Esprit; que nous avons donné l'obéissance, et que nous en avons reçu la justice.

Le don du Saint-Esprit est un signe de réconciliation.

3. Que le Saint-Esprit nous ait été donné comme un signe de notre réconciliation avec Dieu, c'est un point dont je vais essayer de vous persuader au moyen des Ecritures. Je commencerai par établir une proposition en quelque sorte opposée, et par montrer que Dieu nous refuse la grâce de l'Esprit lorsqu'il est irrité. Une fois persuadés que l'absence de l'Esprit saint est une marque de la colère divine, quand vous le verrez envoyé de nouveau, vous comprendrez que Dieu ne nous aurait pas envoyé l'Esprit de sainteté si nous n'eussions été réconciliés avec lui. Et où trouverons-nous un exemple convenable? Le veillard Héli était un homme remarquable du reste par l'honnêteté et la gravité de ses mœurs, mais qui ne savait point châtier la perversité de ses enfants, et qui les aimait au delà de toute mesure. Ecoutez, vous tous qui avez des enfants, afin d'apporter une mesure dans votre affection pour eux et dans les convenances. Héli par cette conduite ayant provoqué l'indignation divine, le Seigneur entra dans une telle fureur qu'il détourna ses regards de la nation tout entière. L'historien qui raconte ces faits, voulant montrer quel degré atteignait l'aversion du Seigneur, s'exprime ainsi : « La parole était précieuse; et il n'y avait point de vision manifeste. » I *Reg.*, III, 1. Le mot *précieuse* signifie : *rare :* par où l'historien nous apprend combien était rare alors le don de prophétie. Un autre écrivain qui gémissait et se lamentait sur la colère de Dieu, disait aussi : « Et en ce temps il n'y a plus ni prince, ni prophète. » *Dan.*, III, 38. Et l'Evangéliste ajoute à son tour : « Le Saint-Esprit n'avait pas été donné parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. » *Joan.*, VII, 39. Comme Jésus, veut-il dire, n'avait pas encore été crucifié, l'Esprit saint n'avait pas été donné aux hommes. Le terme *glorifié* a la même signification ici que *crucifié*. Quoique la croix fût une chose ignominieuse, parce qu'il s'y soumettait par amour pour les hommes, le Christ la qualifiait de glorieuse. Et pourquoi, dites-moi, l'Esprit n'a-t-il point été donné avant la croix? — Parce que le péché, les prévarications, la haine, l'opprobre étaient le partage de la terre, l'Agneau qui a effacé les péchés du monde n'ayant pas encore été immolé. Or, le Christ n'ayant pas été crucifié, la réconciliation n'était pas accomplie. La réconciliation n'étant pas accomplie, l'Esprit saint n'était pas non plus envoyé, devant être envoyé comme gage de la réconciliation. C'est pourquoi le Christ disait à ses disciples : « Il vous importe que je m'en aille; si je ne m'en vais pas, l'Esprit ne viendra pas. » *Joan.*, XVI, 7. Si je ne m'en vais pas et si je n'apaise pas le Père, je ne vous enverrai pas le Paraclet. Voyez-vous par combien de textes nous vous montrons que l'un des signes de la colère de Dieu contre les hommes, c'est l'absence du Saint-Esprit parmi nous? « La parole était précieuse; et il n'y avait pas de vision manifeste. — Il n'y a plus en ce temps ni prince, ni prophète. — L'Esprit saint n'avait pas été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. — Il vous importe que je m'en aille; si je ne m'en vais pas, l'Esprit saint ne viendra pas. » I *Reg.*, III, 1; *Dan.*, III, 38; *Joan.*, VII, 39; *Joan.*, XVI, 7. L'absence du Saint-Esprit est donc un indice de la colère de Dieu. Par contre, quand vous verrez le même Esprit répandu avec abondance, ne doutez plus de la réconciliation.

— Et où est maintenant, demandera-t-on, l'Esprit saint? Vous avez raison en ce qui regarde le temps où s'accomplissaient des miracles, où les morts étaient ressuscités, tous les lépreux guéris. Mais quel signe donner maintenant de la présence de cet Esprit parmi nous? — Ne vous troublez pas; je vais vous montrer qu'aujourd'hui aussi nous possédons l'Esprit saint. Comment et de quelle manière? Si nous n'avions pas l'Esprit saint au milieu de nous, comment les fidèles qui ont été illuminés dans la nuit précédente auraient-ils été délivrés de leurs péchés? Car il est impossible, sans l'intervention du Saint-Esprit, que nous en soyons délivrés. Ecoutez le langage de Paul à ce sujet : « Nous étions nous-mêmes autrefois insoumis, incrédules, égarés, asservis à toute sorte de passions. Mais depuis que la bénignité et la tendresse de Dieu notre Sauveur ont paru, il nous a sauvés, non en considération des œuvres de justice que nous avons faites, mais par sa miséricorde, en nous faisant renaître par le baptême, et en nous

renouvelant par le Saint-Esprit. » *Tit.*, III, 3-5. « Ne vous y trompez pas, dit-il ailleurs; ni les impudiques, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les voluptueux, ni les abominables, ni les voleurs, ni les avares, ni les intempérants, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui, ne posséderont le royaume de Dieu. » I *Corinth.*, VI, 9-10. Il met sous vos yeux toutes les espèces de vices. « Voilà, poursuit-il, ce que vous-mêmes avez été; mais vous avez été purifiés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés. » *Ibid.*, 11. — Et de quelle manière? car nous cherchons si nous devons au Saint-Esprit d'avoir été déchargés de nos iniquités. — Prêtez donc l'oreille : « Mais vous avez été sanctifiés, vous avez été purifiés par le nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu. » Voyez-vous toutes ces souillures effacées par l'Esprit saint?

4. Et maintenant viennent ceux qui blasphèment contre la dignité du divin Esprit! S'il ne remet pas les péchés, c'est vainement que nous le recevons dans le baptême; s'il remet les péchés, c'est à tort que les hérétiques dirigent contre lui leurs blasphèmes. Sans l'Esprit saint nous ne pourrions même pas prononcer le nom du Seigneur Jésus. « Personne ne saurait prononcer le nom du Seigneur Jésus, si ce n'est par la vertu de l'Esprit saint. » I *Corinth.*, XII, 3. Sans l'Esprit saint, nous ne pourrions pas, nous fidèles, invoquer Dieu. Nous disons, en effet : « Notre Père qui êtes dans les cieux. » Or, de même qu'il nous est impossible sans le Saint-Esprit d'invoquer le nom du Seigneur, il nous est également impossible de donner à Dieu le nom de père. — Et où en est la preuve? — Dans ces mots du même apôtre : « Comme vous êtes ses enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie *Abba*, c'est-à-dire, mon Père. » *Galat.*, IV, 6. Lors donc que vous invoquerez votre Père, souvenez-vous que vous ne donneriez pas à Dieu ce nom, si l'Esprit n'y avait pas sollicité votre âme. Sans l'Esprit saint non plus, le don de sagesse et de science ne résiderait point dans l'Eglise. « A l'un l'Esprit saint communique le don de sagesse; à l'autre le don de science. » I *Corinth.*, XII, 8. Sans l'Esprit saint, il n'y aurait dans l'Eglise ni pasteurs, ni docteurs. C'est lui qui fait les uns et les autres, selon cette sentence de Paul : « L'Esprit saint vous a établis pasteurs et docteurs. » *Act.*, XX, 28. Voyez-vous encore ici l'intervention de l'Esprit? Si l'Esprit saint n'habitait en notre commun père et docteur, lorsque tout à l'heure il est monté sur cette chaire sacrée et qu'il vous a donné à tous la paix, vous ne vous seriez pas écriés d'une seule voix. « Et avec votre Esprit. » Aussi, n'est-ce pas seulement lorsqu'il monte sur cette chaire, qu'il vous adresse la parole, ou qu'il prie pour vous, que vous faites entendre cette réponse; mais encore lorsqu'il est debout devant cette table sainte. Les initiés savent ce que je veux dire; avant de toucher aux offrandes, il commence toujours par demander à Dieu sa grâce pour vous; à quoi vous répondez par ce cri : « et avec votre Esprit, » vous rappelant à vous-mêmes par cette réponse que la personne visible n'est pour rien dans ce qui s'accomplit, que les offrandes déposées sur l'autel ne sont pas l'œuvre de la nature humaine, mais que c'est la grâce de l'Esprit saint qui, présente et répandue au milieu de nous, accomplit ce sacrifice mystique. Quoique la personne visible soit un homme, elle est l'instrument de l'action divine. Ne vous arrêtez donc pas à la nature de celui que vous apercevez; pensez à la grâce que vous n'apercevez pas : aucune n'est humaine des choses qui s'accomplissent dans ce sanctuaire. Si l'Esprit n'était présent au milieu d'elle, l'Eglise ne subsisterait pas : que si elle subsiste, c'est un signe évident de la présence de l'Esprit. — Pourquoi cependant, dira quelqu'un, n'y a-t-il pas maintenant de miracles? — Prêtez-moi encore une attention soutenue. Bien des fois, incessamment même, j'entends une foule de gens me demander : Pourquoi autrefois avait-on le don des langues après le baptême, et en est-on privé aujourd'hui? — Apprenons d'abord ce qu'il faut entendre par le don des langues, et nous répondrons ensuite à la question proposée.

Il désigne l'évêque Flavien.

Paroles liturgiques.

Pourquoi ne se fait-il plus de miracles.

Qu'est-ce donc que le don des langues? Il consistait à parler, aussitôt le baptême reçu, la langue des Indiens, des Egyptiens, des Perses, des Scythes, des Thraces; en sorte que le même

homme parlait plusieurs langues, et que si nos nouveaux chrétiens eussent reçu le baptême à cette époque, vous les auriez entendus parler sur-le-champ plusieurs langues. Il est raconté que Paul ayant trouvé quelques individus qui avaient reçu le baptême de Jean, leur adressa cette question : « Avez-vous reçu le Saint-Esprit depuis que vous croyez? Ils lui répondirent : Nous ne savons même pas s'il y a un Saint-Esprit. » Et Paul les fit baptiser immédiatement. « Et lorsqu'il leur eut imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux, et ils parlaient tous diverses langues. » *Act.*, XIX, 2-6. Quelle est donc la raison pour laquelle cette faveur n'est plus aujourd'hui accordée aux hommes? Ce n'est pas une injure que Dieu prétend nous faire; c'est plutôt un honneur. Comment cela? Je vais vous le dire.

Les sentiments des premiers fidèles étaient ceux d'hommes bien peu éclairés. Affranchis tout récemment du culte des idoles, ils avaient des idées très-grossières et fort peu de jugement : tandis que les choses matérielles attiraient leur curiosité et leur attention, ils n'avaient absolument aucune intelligence de dons incorporels, et ils ne savaient en aucune façon ce que c'est qu'une grâce spirituelle et visible à la seule lumière de la foi. Voici pourquoi il y avait alors des miracles : parmi les grâces de l'Esprit, il y en a qui sont invisibles et accessibles à la foi seulement; mais il y en a d'autres qui se manifestent par des signes sensibles, afin d'avoir prise sur les infidèles. La rémission des péchés, par exemple, est une chose spirituelle, une grâce invisible, car, comment nos péchés sont effacés, nous ne le voyons pas des yeux de la chair. Pourquoi ne le voyons-nous pas? Parce que c'est notre âme qui est alors purifiée et que les yeux du corps ne sauraient voir l'âme. La rémission des péchés est, par conséquent, un don spirituel qui ne saurait être sensible aux yeux du corps. D'un autre côté, parler plusieurs langues est pareillement un effet de la vertu immatérielle de l'Esprit; ce don néanmoins se manifeste par un signe sensible, et de cette façon peut être saisi par les infidèles. En effet, les sons que la langue fait entendre au dehors, traduisent et démontrent, pour ainsi parler, l'action invisible qui s'exerce dans l'intérieur de l'âme. De là ce langage de Paul : « Les dons par lesquels l'Esprit se manifeste sont accordés à chacun pour son utilité. » I *Corinth.*, XII, 7. Or, moi, maintenant, je n'ai aucun besoin de prodiges. — Pourquoi? — Parce que j'ai été instruit à la foi envers le Seigneur sans l'intervention d'aucun miracle. Il faut des garanties à celui qui ne croit pas. Mais moi qui crois, je n'ai besoin ni de garantie, ni de miracle; et, encore que je ne parle pas plusieurs langues, je sais fort bien que j'ai été purifié de mes péchés. Autrefois, au contraire, on n'aurait pas cru, s'il n'y avait point eu de miracles. De sorte que les miracles ont été donnés en garantie non à la foi, mais à l'incrédulité afin qu'elle fît place à la foi. Paul lui-même l'assure : « Les miracles ne s'adressent pas à ceux qui croient, dit-il, mais à ceux qui ne croient pas. » I *Corinth.*, XIV, 22. Vous le voyez : ce n'est pas pour nous faire injure, mais par considération pour nous que Dieu a fait cesser le témoignage des miracles. Comme il veut mettre en relief notre foi, et montrer qu'elle n'a besoin ni de garanties ni de prodiges, il en agit de cette façon. Tandis que, à l'origine, sans des garanties et des miracles, les hommes n'eussent point cru aux choses invisibles que Dieu nous a révélées; pour moi, je lui accorde, en dehors de cette condition, une foi pleine et entière. — Telle est la raison pour laquelle il ne s'accomplit plus aujourd'hui de prodiges.

5. Je désirais aussi vous parler du sujet de cette fête, vous expliquer ce qu'est la Pentecôte, pourquoi c'est en ce jour que la grâce de l'Esprit nous a été donnée, pourquoi sous la forme de langues de feu, pourquoi au bout de dix jours. Mais, le développement de ces divers points devant m'entraîner trop loin, je me bornerai à quelques observations avant de terminer ce discours. « Lorsque les jours de la Pentecôte furent écoulés, les apôtres virent apparaître des langues divisées semblables à du feu. » *Act.*, II, 1-3. Il n'est point dit, *des langues de feu,* mais, *des langues semblables à du feu;* afin que vous ne prêtiez à l'Esprit rien de matériel. De même que

l'on vit descendre, sur la rive du Jourdain, non une colombe, mais l'apparence d'une colombe; de même ici on voit descendre non du feu, mais l'apparence du feu. Nous lisons plus haut : « Un bruit se fit entendre, pareil à un vent violent qui approche; » *un bruit pareil à un vent violent qui approche*, et non, *le bruit d'un vent violent*. *Act.* II, 2. Pourquoi Ezéchiel a-t-il reçu le don de prophétie au moyen d'un livre, et non, sous l'image d'un feu; tandis que les apôtres reçoivent les dons du Saint-Esprit de cette dernière manière? L'Ecriture raconte d'Ezéchiel qu'on mit dans sa bouche un livre sur lequel étaient retracées des lamentations, des chants et des malédictions, un livre écrit au dedans et au dehors; que le prophète dévora ce livre, et que ce livre remplit sa bouche de la saveur d'un miel délicieux. *Ezech.*, II, 9. Des apôtres, elle ne dit rien de semblable; mais seulement : « Ils virent apparaître des langues divisées semblables à du feu. » Pourquoi là un livre et des caractères, ici des langues et du feu? C'est qu'Ezéchiel devait aller déclarer la guerre au péché, et pleurer les calamités du peuple; tandis que les apôtres devaient aller seulement effacer les péchés de l'univers. A cause de cela le premier reçoit un livre qui lui rappellera les calamités à venir; les autres, au contraire, reçoivent du feu pour consumer les péchés de la terre entière, et les exterminer tous sans exception. Des épines, lorsqu'elles deviennent la proie du feu, ne tardent pas à être entièrement consumées; ainsi la grâce de l'Esprit consumait les péchés des hommes.

Sur ces entrefaites, les Juifs stupides, qui auraient dû, saisis de surprise et d'effroi, se prosterner devant l'auteur de ce don, font éclater une fois de plus la démence qui les caractérise en accusant d'ivresse les apôtres que l'Esprit saint a remplis. « Ils sont gorgés de moût, » s'écrient-ils. *Act.*, II, 13. Considérez ici l'ingratitude des hommes, et admirez la bienveillance des anges. Lorsque ceux-ci voyaient les prémices de l'humanité transportées dans les cieux, ils se réjouissaient et s'écriaient : « Elevez vos portes, ô princes; portes éternelles, élevez-vous, et le roi de gloire entrera. » *Psalm.* XXIII, 7. Les hommes voient descendre sur nous la grâce de l'Esprit, et ils accusent d'ivresse ceux qui l'ont reçue, et ils ne s'aperçoivent pas que la saison où ils sont les condamne; car, au printemps, il ne saurait y avoir de moût, et l'on était alors au printemps. Mais laissons-les de côté pour nous arrêter devant le bienfait dont nous sommes redevables à la charité de Dieu. Le Christ avait pris les prémices de notre nature; il nous a donné en retour la grâce de l'Esprit. De même qu'après une longue guerre, quand les combats sont finis et que la paix est faite, les adversaires échangent des gages et des otages réciproques; ainsi en fut-il de Dieu et de la nature humaine. Celle-ci envoya comme gage et comme otage au Seigneur les prémices qu'a emportées le Christ. A son tour, le Seigneur nous envoie comme gage et comme otage l'Esprit saint. Que ce soient des gages et des otages véritables, en voici la preuve : les otages doivent être ordinairement de race royale. Or c'est pour cela que le Saint-Esprit nous a été envoyé, comme étant d'une race éminemment royale. De même, il était de race royale, l'otage que nous avons livré, puisqu'il était de la race de David.

Aussi je ne crains plus, maintenant que notre humanité est assise dans les cieux. Ainsi, vous auriez beau me représenter le ver qui ne meurt pas, le feu qui ne s'éteint pas, les autres supplices et les autres châtiments, je ne craindrai plus désormais; ou plutôt, je crains encore, mais je ne désespère plus de mon salut. Si Dieu n'eût point arrêté dans ses desseins de combler la race humaine de bienfaits, il n'en aurait pas reçu les prémices dans le ciel. Auparavant, nous ne pouvions lever les yeux au ciel et considérer les puissances incorporelles sans ressentir plus vivement, par suite de cette comparaison, notre bassesse. Désormais, lorsque nous voudrons contempler la noblesse de notre destinée, nous n'aurons qu'à porter nos regards vers le ciel, sur le trône royal; car c'est là que siégent nos prémices. Un jour le Fils de Dieu descendra de ce ciel pour nous juger. Tenons-nous sur nos gardes afin de ne pas déchoir de tant de gloire. Il viendra sûrement, et il ne tardera pas, notre commun Maître. Il viendra suivi de ses armées, des phalanges angéliques, escorté par les tribus

des archanges, les bataillons des martyrs, les chœurs des justes, des apôtres et des prophètes; milices spirituelles au milieu desquelles le souverain brillera d'une ineffable et incompréhensible gloire.

6. A nous donc de faire tous nos efforts pour ne pas déchoir de cette belle destinée. Vous parlerai-je encore de ce qu'il y aura d'effrayant? Ne croyez pas que je veuille vous causer de la peine; je ne me propose en ceci que votre bien. Alors un fleuve de feu roulera ses flots devant ce juge; alors les livres seront ouverts; alors sera dressé un tribunal terrible et redoutable. C'est qu'on y lira, comme devant la justice humaine, le journal de notre vie, car ces livres sont bien souvent mentionnés par les prophètes. « Pardonnez-leur ce péché, dit Moïse, ou bien effacez-moi du livre que vous avez écrit. » *Exod.*, XXXII, 32. « Ne vous réjouissez pas, disait le Christ à ses disciples, de ce que les démons vous sont soumis. Réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. » *Luc.*, X, 20. Le prophète David disait pareillement : « Tous seront inscrits dans votre livre. Nos jours étaient comptés, et il n'en existait aucun encore. » *Psalm.* CXXXVIII, 16. Qu'ils soient effacés du livre des vivants, ajoutait-il ailleurs, et qu'ils ne soient pas inscrits au nombre des justes. » *Psalm.* LXVIII, 29. Voyez-vous les uns effacés et les autres inscrits? Vous montrerai-je que ces livres portent non-seulement les noms des justes, mais que nos péchés y sont écrits? C'est un jour de fête; apprenons-y les choses capables de nous soustraire au châtiment : ce sujet est effrayant à la vérité, mais bien important et bien utile, puisqu'il nous préserve d'une triste expérience. Instruisons-nous donc de ce point, que toutes nos prévarications sont écrites, et que tout ce que nous disons sur la terre est rapporté sur-le-champ et écrit dans le ciel. Et qu'est-ce qui le prouve? car, en semblable matière, une simple affirmation ne suffit pas. Malachie disait aux Juifs : « Malheur à vous qui provoquez le Seigneur. — Et comment, répliquaient-ils, l'avons-nous provoqué? — En ce que vous dites : Tout homme qui fait le mal est juste néanmoins devant Dieu. » *Malach.*, II, 17. Langage de méchants serviteurs. Et pourtant, disent-ils, Dieu se complaisait en eux, en des hommes pervertis et qui ne l'ont jamais servi. Voilà que nous avons observé ses recommandations, et nous estimons heureux ceux qui ont agi différemment. » *Malach.*, III, 14-15. Nous accomplissons tous les jours ses ordres, et les autres jouissent de la prospérité. Ainsi parlent souvent des maîtres les serviteurs. Qu'un homme tienne de tels propos sur le compte d'un homme, il n'y a rien de bien sérieux en cela, quoique ce ne soit pas dépourvu de gravité. Mais, parler sur ce ton du Maître de l'univers, du meilleur et du plus miséricordieux des maîtres, c'est une conduite digne d'une condamnation irrévocable et des derniers châtiments. Pour vous convaincre que de telles paroles sont inscrites là-haut, écoutez ces mots du Prophète : « Voilà que ces choses ont été écrites dans le livre des vivants pour servir de monument en présence de Dieu. » *Malach.*, III, 16. S'il en est ainsi, ce n'est pas que Dieu, pour rappeler tel ou tel jour, doive nous présenter ce livre à la fois comme témoin et comme accusateur. Peut-être ai-je rempli votre âme de crainte; mais avant d'en remplir votre âme, mon âme en a été remplie la première. Mettons donc un terme à ce discours, ou plutôt à cet effroi. Mais non, au lieu de dissiper cet effroi, je veux l'adoucir. Oui, qu'il demeure pour purifier nos âmes; retranchons seulement ce qu'il aurait d'excessif. Et comment opérer ce retranchement? En établissant que si nos péchés sont écrits dans le livre d'en haut, ils y sont également effacés.

Devant les tribunaux humains, tous les faits que l'une des parties peut alléguer sont écrits irrévocablement, et les effacer devient désormais impossible. Pour ce livre-ci, quoique vous disiez de mal, vous pourrez, si vous le voulez, l'en effacer. Et où en est la preuve? Dans l'Ecriture. « Détournez votre face de mes péchés, et effacez toutes mes iniquités. » *Psalm.* L, 11. Or on ne saurait effacer ce qui n'a pas été écrit; c'est donc parce que ses iniquités avaient été écrites que le Psalmiste demande à Dieu de les effacer. Un autre écrivain nous apprend comment elles s'effacent : « C'est par les aumônes,

et par la foi, dit-il, que les péchés se purifient. » *Proverb.,* xv, 27. Non-seulement ils s'effacent, mais ils sont purifiés de telle sorte qu'il ne reste aucune trace de leur présence. Ceci ne s'applique pas seulement aux péchés écrits après le baptême; tous ceux qui l'avaient été avant ce bain salutaire sont effacés sans exception par l'eau du baptême et par la croix du Christ, conformément à ces mots de Paul : « Il a effacé la cédule qui nous condamnait et qui était contre nous. Il l'a entièrement abolie, en la clouant à la croix. » *Coloss.*, II, 14. Voyez-vous comment a été effacée cette cédule? et non-seulement effacée, mais mise en pièces, les clous de la croix l'ayant lacérée au point qu'elle n'a plus aucune valeur. Pour ces fautes donc, elles ont été effacées par la grâce, la charité et la puissance du Christ crucifié. Quant à celles que nous commettons après le baptême, il faut de notre part un concours généreux, si nous voulons qu'elles soient effacées. Comme il n'y a pas de second baptême, nos larmes, le repentir, la confession, l'aumône, la prière, toutes les autres pratiques de la piété sont nécessaires : en sorte qu'après le baptême les péchés ne sont effacés qu'au prix de beaucoup de peines et de beaucoup de fatigues. Travaillons donc avec toute l'ardeur dont nous sommes capables à effacer nos iniquités dès cette terre, et à éviter la confusion et le châtiment de la vie à venir. Si nombreuses que soient nos prévarications, nous n'avons qu'à le vouloir pour en déposer le fardeau. Cette volonté, ayons-la. Il vaut bien mieux, en nous soumettant ici-bas à quelques souffrances légères, conjurer d'inévitables supplices, que de passer cette courte vie dans la nonchalance, sauf à subir ces éternels châtiments.

Résumons, il en est temps, ce que nous venons de dire. Nous avons blâmé les fidèles qui ne viennent dans l'église qu'une fois l'an, de ce mépris pour la nudité de leur mère. Nous leur avons rappelé l'antique histoire d'une malédiction et d'une bénédiction relatives à un sujet semblable. Nous vous avons parlé des fêtes judaïques, et nous avons expliqué pourquoi Dieu n'imposait aux Juifs l'obligation de paraître en sa présence que trois fois l'an. Nous avons dit que les fêtes ne cessent jamais pour nous, aussi bien la Pentecôte que la Pâque et l'Epiphanie. Nous avons dit que la pureté de conscience constituait la fête et non telle révolution de saisons et de jours. De là nous en sommes venus aux dons qui nous ont été envoyés du ciel. Nous avons dit qu'ils étaient un signe de réconciliation. Nous avons montré que l'Esprit saint résidait au milieu de nous, par la rémission des péchés, par la réponse que vous faites à votre évêque, par le don de science et de sagesse, par les ordinations, et par le sacrifice mystique. Nous avons dit qu'il y avait une réprocité de gages et d'otages entre Dieu et nous. Ensuite nous avons exposé la raison pour laquelle il n'y a plus aujourd'hui de miracles. Nous vous avons rappelé après, le tribunal redoutable, les livres qui seront ouverts. Nous avons ajouté que tous nos péchés y étaient inscrits, et nous avons montré qu'il nous suffisait de le vouloir pour les en effacer.

Gardez le souvenir de ces enseignements. Si vous ne pouvez vous souvenir de tous, souvenez-vous du moins des livres dont nous vous avons entretenus. Toutes les fois que vous aurez à parler, représentez-vous Dieu debout à côté de vous et écrivant vos paroles, et parlez avec prudence. Conservez toujours cette doctrine fraîche dans votre mémoire; que ceux d'entre vous qui sont inscrits au nombre des justes, accroissent leurs mérites; pour ceux au contraire dont bien des péchés sont inscrits au livre d'en haut, qu'ils les effacent sur la terre, sans que personne en sache rien, afin d'éviter la publicité du jugement. Comme nous vous l'avons montré, nous pourrons avec le zèle, la prière et une ardente piété, effacer toutes nos fautes. Que ce soit là le but constant de nos efforts, afin qu'au sortir de cette vie, nous obtenions indulgence, et nous évitions ces épouvantables supplices. Puissions-nous tous après les avoir évités, mériter la possession du royaume des cieux par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance, honneur soient au Père, en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.



DEUXIÈME HOMÉLIE.

1. Ils sont grands, mes bien-aimés, et ils surpassent de beaucoup le langage humain les trésors dont nous sommes redevables aujourd'hui à la bonté de notre Dieu. Réjouissons-nous donc tous unanimement, et chantons avec transport les louanges du Seigneur. C'est pour nous une fête, une grande solennité que le jour présent. De même que, par suite des révolutions des saisons, l'une succède à l'autre, ainsi dans l'Eglise, une fête succède à une autre fête, en sorte qu'elles nous conduisent les unes vers les autres. Il n'y a pas longtemps, nous avons fêté la croix, la passion, la résurrection, et ensuite l'ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le ciel. Aujourd'hui, nous voici arrivés au comble de tous les biens, nous voici parvenus à la métropole des solennités, nous voici prêts à recueillir les fruits de la promesse du Seigneur. « Si je m'en vais, nous disait-il, je vous enverrai un autre Consolateur, et je ne vous laisserai point orphelins. » *Joan.*, XVI, 7. Voyez-vous sa sollicitude? voyez-vous son ineffable charité? Il y a quelques jours à peine, il est retourné dans les cieux, il est rentré en possession du trône royal, il a repris son siége à la droite du Père; et aujourd'hui il nous gratifie de la venue de l'Esprit saint, et il nous envoie du haut des cieux des biens innombrables. N'est-il pas vrai, je vous le demande, que tous les biens nécessaires à notre salut nous ont été dispensés par ce divin Esprit? Par lui nous sommes délivrés de tout esclavage, nous sommes appelés à la liberté, nous sommes élevés à l'adoption des enfants, nous recevons pour ainsi dire une nouvelle nature et nous sommes déchargés du lourd et dégoûtant fardeau de nos péchés. C'est à l'Esprit saint que nous devons les chœurs des prêtres, l'ordre des docteurs. De cette source découlent et la grâce des révélations et celle de guérir les maladies. Enfin, c'est là que toutes les choses qui concourent à la beauté de l'Eglise de Dieu, trouvent leur principe.

La Pentecôte est la principale de nos solennités.

Aussi Paul s'écrie-t-il: « Tous ces effets, un seul et même Esprit les produit, les divisant à chacun en particulier, comme il l'entend. » I *Corinth.*, XII, 11. *Comme il l'entend,* dit l'Apôtre, et non comme il lui est ordonné; il divise, mais il n'est pas divisé; il agit en souverain, mais il n'est soumis à aucune souveraineté. La même puissance qu'il déclare appartenir au Père, Paul l'attribue également au Saint-Esprit. Comme il dit du Père: « C'est Dieu qui fait tout en toute chose, » *Ibid.* 6, il dit du Saint-Esprit : « Tous ces effets, un seul et même Esprit les produit, les divisant à chacun en particulier, comme il l'entend. » *Ibid.*, 11. Telle est la perfection de sa puissance. Du reste, là où la nature est la même, il faut évidemment que l'autorité soit la même; là où la dignité est égale, il doit y avoir une seule et même puissance, une seule et même vertu. C'est à l'Esprit saint encore que nous devons la rémission de nos péchés; c'est par lui que nous avons été purifiés de toute souillure; par sa bienfaisance, d'hommes que nous étions, nous sommes devenus des anges, nous qui avons reçu la grâce: non pas que nous ayons changé de nature, mais ce qui est encore plus admirable, tout en gardant la nature humaine, nous menons une vie pareille à celle des anges. Voilà ce que fait la vertu de l'Esprit saint. De même que le feu sensible transforme en un corps solide, l'argile molle que l'on soumet à son influence; de même l'âme qui est soumise au feu de l'Esprit divin, fût-elle plus molle que l'argile, deviendra, si les dispositions en sont bonnes, plus solides que le fer. Pareillement, celui qui peu auparavant était souillé de la fange du péché, le Saint-Esprit le rendra, en un instant, plus resplendissant que le soleil. Et voilà ce que le bienheureux Paul nous enseignait lorsqu'il nous disait de sa grande voix : « Ne vous y trompez pas : ni les impudiques, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les voluptueux, ni les abominables, ni les avares, ni les voleurs, ni les intempérants, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui, n'auront part à l'héritage du royaume de Dieu. » I *Corinth.*, VI, 9-10. Et, après avoir énuméré en quelque sorte toutes les espèces de vices, et nous

avoir appris que les personnes livrées à des crimes de ce genre n'auront rien à attendre du céleste royaume, il ajoute aussitôt : « Et c'est là ce que quelques-uns d'entre vous ont été autrefois ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés. » *Ibid.*, 11. — Comment, de quelle manière ? dites-le nous ; car c'est là ce qui nous intéresse. — « Au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur, répond-il, et par l'Esprit de notre Dieu. » *Ibid.* Voyez-vous, mon bien-aimé, quelle est la vertu de l'Esprit saint ? Voyez-vous cet esprit effaçant toutes nos iniquités et honorant en un instant de la dignité la plus haute, ceux que leurs prévarications vouaient auparavant à la perdition ?

2. Qui déplorera ensuite, qui plaindra, comme il le mérite, le sort de ces hommes qui attaquent par leurs blasphèmes la majesté de l'Esprit saint, qui, en proie à une espèce de démence, ne sauraient être détournés par la grandeur des bienfaits qu'ils ont reçus, des sentiments de l'ingratitude la plus noire ? Poussant l'audace jusqu'à compromettre de toute façon leur propre salut, ils dépouillent cet Esprit saint, autant qu'il est en eux, de la dignité souveraine, et s'efforcent de le rabaisser au rang des créatures. Je leur adresserais volontiers cette question : Pourquoi donc, malheureux, cette guerre acharnée que vous faites à la majesté du divin Esprit, ou plutôt à votre propre salut ? Ne laisserez-vous donc pas pénétrer dans votre cœur ces paroles du Sauveur à ses disciples : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ? » *Matth.*, XXVIII, 19. Voyez-vous exprimée par ces paroles l'égalité d'honneur, la parfaite harmonie, l'indivisibilité qui caractérise la Trinité ? Rien qui indique en elle la moindre différence, le moindre changement, la moindre diminution. Comment osez-vous altérer le sens des paroles du Maître ? Ignorez - vous que, dans les choses humaines, si quelqu'un essayait ou entreprenait dans son audace, d'ajouter ou d'effacer quoi que ce soit, dans une pièce émanée de l'Empereur, quoique l'Empereur possède la même nature et appartienne à la même race que nous, le dernier supplice punirait l'auteur d'un pareil attentat, sans que rien pût le soustraire à ce châtiment ? Si tel est le danger qui nous menacerait dans l'ordre des choses humaines, quel pardon espéreraient ceux qui poussent la folie jusqu'à essayer d'altérer le langage sorti de la bouche de notre Sauveur, et jusqu'à fermer l'oreille à la parole de Paul, qui, rempli du Christ dont il est l'organe, nous crie d'une voix éclatante : « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a point compris les biens que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment. » I *Corinth.*, II, 9. Mais si l'œil n'a point vu, si l'oreille n'a point entendu, si le cœur n'a pu comprendre les biens préparés par Dieu à ceux qui l'aiment, comment, ô bienheureux Paul, pourrons-nous en acquérir la connaissance ? — Attendez un instant, et vous verrez Paul nous l'apprendre. Il ajoute, en effet : « Mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit. » *Ibid.*, 10. Il ne s'arrête pas là : afin de nous montrer la grandeur de la puissance de l'Esprit saint, et l'identité de sa substance avec celle du Père et du Fils, « l'Esprit, dit-il, pénètre tout, même les profondeurs de Dieu. » *Ibid.* Désirant, ensuite, nous faire mieux saisir sa doctrine, il recourt à des comparaisons humaines, et il ajoute : « Qui d'entre les hommes connaît ce qui est dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ? De même, personne ne connaît ce qui est en Dieu, sinon l'Esprit qui est en Dieu. » *Ibid.*, 11. Voyez-vous la parfaite clarté de cette doctrine ? De même, dit-il, que personne n'est capable de connaître ce qui se passe dans l'esprit d'un homme, si ce n'est cet homme seul ; de même, personne ne connaît ce qui se passe en Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu : comparaison frappante et très-propre à nous instruire de la dignité de l'Esprit saint. En employant cette comparaison, l'Apôtre semble nous dire : il est impossible, assurément, qu'un homme puisse ignorer ce qui se passe dans son âme. Eh bien, si cela est impossible, il ne l'est pas moins que les choses de Dieu ne soient pas connues aussi parfaitement du Saint-Esprit. Evidemment le bienheureux Apôtre en s'exprimant de cette manière, atteint les hommes qui, suivant leur pensée particulière, combattent avec acharne-

ment, au détriment de leur salut, la divinité de l'Esprit, le dépouillent autant qu'il est en eux de la majesté souveraine, et l'abaissent au niveau des choses créées. Mais si ces hommes possédés de l'esprit de dispute, combattent ouvertement les enseignements de la divine Ecriture, pour nous, accueillons ces enseignements divins comme des oracles descendus des cieux, rendons au Seigneur les louanges qui lui sont dues, et mettons notre conduite d'accord avec la rectitude de la foi, avec la vérité.

Quant à ceux qui s'efforcent d'enseigner une doctrine contraire aux enseignements de l'Esprit lui-même, ce qui précède suffit pour les réfuter. Il nous faudrait maintenant dire à votre charité pourquoi le Seigneur ne nous a pas envoyé l'auteur de si grands biens, aussitôt après son ascension dans les cieux; pourquoi il a laissé quelques jours s'écouler, en sorte que les disciples se trouvaient livrés à eux-mêmes lorsque la grâce de l'Esprit leur fut envoyée. Ce n'est point sans raison ni sans but que ces choses se sont passées de la sorte. Dieu n'ignorait pas que le genre humain n'apprécie pas comme ils le mériteraient les biens dont il lui a donné la jouissance, et qu'il n'attache pas l'estime convenable aux avantages qui lui sont accordés, tant que les maux opposés ne lui en ont pas fait sentir par contraste la douceur et le prix. Ainsi, par exemple, pour mettre ce point en parfaite évidence, celui dont le corps est sain et vigoureux, ne sent pas et ne saurait parfaitement comprendre de quels biens il est redevable à la santé, tant qu'il n'a pas fait l'expérience de quelques maladies et de quelques infirmités : de même celui qui voit le jour reparaître, n'est frappé de cette apparition de la lumière, que parce qu'il a fait l'expérience de l'obscurité de la nuit. En effet, l'expérience des maux opposés nous donne toujours la claire connaissance des biens dont nous jouissions auparavant. C'est pourquoi, au temps du Sauveur, les disciples avaient joui, par sa présence, d'une infinité de biens et ils trouvaient à converser avec lui une rare félicité : leurs visages étaient pour tous les habitants de la Palestine comme autant de flambeaux vers lesquels ceux-ci tournaient leurs regards. Les disciples de Jésus ressuscitaient les morts, guérissaient les lépreux, chassaient les démons, délivraient les hommes de leurs maladies et opéraient une foule d'autres prodiges. C'est à cet éclat de renommée et de considération qu'ils étaient parvenus, lorsque le Sauveur permit qu'ils fussent quelque temps séparés de Celui dont la vertu les assistait, afin que, laissés à eux-mêmes, ils apprissent ce qu'ils devaient au bienfait de sa présence, et que, appréciant comme il convenait les biens passés, ils se préparassent à recevoir avec une ardeur plus grande la grâce du Consolateur. Car, le Saint-Esprit les consola véritablement dans leur tristesse, les réjouit de sa divine lumière, quand l'éloignement de leur maître les remplissait d'amertume et d'un sombre chagrin; il les releva au moment où ils allaient entièrement succomber; il dissipa les nuages de leur douleur, et mit un terme à leurs angoisses.

Lorsqu'ils eurent entendu cette parole du Seigneur : « Allez, enseignez toutes les nations; » *Matth.*, XXVIII, 19; les apôtres n'en étaient pas moins dans l'ignorance et dans le doute, à l'endroit de la direction que chacun devait prendre, et de la partie du monde où ils devaient annoncer l'Evangile. Le Saint-Esprit descend sous la forme de langues, il indique à chacun les contrées de la terre où il doit enseigner, et, au moyen de la langue dont il lui accorde la science, il assigne à chacun comme par une lettre de créance, les limites des fonctions et de l'enseignement dont il est chargé. Voilà pourquoi l'Esprit apparut sous forme de langues : il le fit encore, pour nous remettre en mémoire un fait de la plus haute antiquité. Les hommes en étaient venus autrefois à un tel point de démence, qu'ils entreprirent de bâtir une tour qui s'élèverait jusqu'aux cieux, et le Seigneur avait brisé par la division des langues l'accord de leurs desseins pervers; en apparaissant maintenant sous la forme de langues de feu, l'Esprit saint ramène la concorde sur la terre livrée antérieurement à la division. Il arriva, à ce sujet, une chose nouvelle et étrange : de même que la division des langues produisit autrefois sur la terre la division des peuples, et substitua cette division à l'unité qui régnait parmi les hommes pervers, de même

aujourd'hui les langues rendent l'unité à la terre, et substituent à la division l'harmonie.

Telle est la raison pour laquelle l'Esprit se montra sous la forme de langues; il se montra sous la forme de langues de feu, pour consumer en nous les ronces et les épines du péché. Une terre grasse et fertile qui n'est point cultivée, produit des épines en abondance : ainsi la nature humaine, qui était sortie des mains de Dieu bonne et propre à porter en abondance des fruits de vertu, parce qu'elle n'avait point été déchirée par le soc de la piété et qu'elle n'avait point reçu la semence de la connaissance de Dieu, avait produit des épines et une foule d'autres plantes inutiles; elle avait produit l'impiété. Et comme souvent la surface de la terre disparaît complétement sous la multitude des épines et des mauvaises herbes, de même ce qu'il y avait de noble et de pur dans notre âme, resta caché jusqu'à ce que vînt le cultivateur de la nature humaine; jusqu'à ce que, la remettant au feu de l'Esprit, il l'eût purifiée et rendue capable de recevoir en son sein la céleste semence.

3. Ces biens si considérables et une foule d'autres encore, nous ont été accordés en ce jour. C'est pourquoi, je vous en conjure, par la haute valeur de ces mêmes biens, mettons-nous tous en fête. Il ne s'agit pas de parer nos portes de couronnes, mais d'embellir nos âmes; non point d'orner la place publique de riches tapis, mais de donner à notre âme le vêtement splendide de la vertu. De cette façon, il nous sera permis de recevoir la grâce de l'Esprit, et d'en recueillir les fruits précieux. Et quels sont les fruits de l'Esprit saint? Ecoutons ces paroles de Paul : « Les fruits de l'Esprit saint sont, la charité, la joie, la paix. » *Galat.*, v, 22. Remarquez la précision de son langage, l'enchaînement de sa doctrine : il met en première ligne la charité, et ne parle qu'ensuite des autres fruits. Il commence par planter la racine avant d'en montrer les rejetons; il établit le fondement avant d'élever l'édifice; il part de la source avant d'arriver aux fleuves. En effet, nous ne saurions nous réjouir à bon droit, si nous ne regardons la prospérité des autres comme notre propre prospérité, et si nous n'estimons comme notre bien propre, le bien qui arrive au prochain. Or, ces sentiments n'apparaîtront que là où règne l'empire de la charité. La charité est la racine, la source, la mère de toute sorte de biens. Elle est la racine d'où s'élancent d'innombrables rameaux de vertus, la source d'où jaillissent une infinité de ruisseaux, la mère qui abrite dans son sein ceux qui cherchent auprès d'elle un refuge. Aussi le bienheureux Paul, comprenant ces choses, a-t-il appelé la charité, le fruit de l'Esprit. Ailleurs même, il lui accorde une telle excellence, qu'il voit en elle la plénitude de la loi : « La plénitude de la loi, dit-il, est la charité. » *Roman.*, XIII, 10. Le Seigneur de toute chose, quand il s'agit d'indiquer un signe suffisant et un caractère infaillible, auxquels on reconnaîtrait ses disciples, ne les cherche point ailleurs que dans la charité. « A cela tous les hommes reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » *Joan.*, XIII, 35.

Cherchons donc tous un asile auprès de la charité, attachons-nous, je vous en supplie, étroitement à elle, et accueillons la solennité présente avec un cœur où règne la charité. Là où règne la charité, les misères de l'âme ne tardent point à disparaître : là où règne la charité, les mouvements contraires à la raison, font place à un calme parfait. « La charité, dit l'Apôtre, n'agit jamais témérairement, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point ambitieuse. » I *Corinth.*, XIII, 4-5. La charité ne fait point de mal au prochain : là où s'exerce l'empire de la charité, il n'y aura point de Caïn, immolant son frère. Tarissez la source de l'envie, et vous aurez desséché le fleuve de tous les maux : coupez la racine, et vous aurez retranché le fruit. Si je parle de la sorte, c'est que les envieux m'inspirent plus de sollicitude que les personnes objet de leur envie. Les envieux se font à eux-mêmes le plus grand mal, ils s'exposent à la plus grande des calamités; tandis que les personnes objet de l'envie trouveront, si elles le veulent, dans leurs épreuves, une moisson de couronnes. Voyez, s'il vous plaît, les louanges chantées en l'honneur du juste Abel, sa gloire qui s'étend tous les jours, et sa triste fin, devenue pour lui l'occasion d'une renommée glo-

rieuse. Après sa mort, le sang d'Abel réclame hautement vengeance; il poursuit le fratricide d'une voix retentissante et accusatrice. Caïn, au contraire reçut dès cette vie le juste fruit de son forfait, et il passa son existence sur la terre à gémir et à trembler. Immolé et gisant sur le sol, Abel n'en eut que plus de puissance et d'autorité. Si le crime de Caïn réduisit le fratricide à mener une vie plus triste que la mort, la vertu de son frère n'obtint par la mort que plus de splendeur. Et nous aussi, pour acquérir une plus grande confiance dès ce monde et puis dans l'autre, pour recueillir de cette fête des joies plus abondantes, rejetons les haillons qui couvrent notre âme, et dépouillons-nous surtout du vêtement de l'envie. Quelque bonnes que paraissent être nos actions, elles seront perdues pour nous, si nous sommes infectés de cette funeste et sauvage passion.

Puissions-nous tous nous y soustraire, et principalement ceux qui ont aujourd'hui déposé dans les eaux de la grâce le vêtement antique de leurs péchés, et dont l'éclat peut désormais rivaliser avec celui des rayons du soleil. Vous donc, qui en ce jour avez été inscrits au nombre des enfants adoptifs du Seigneur, vous qui avez revêtu cette tunique glorieuse, conservez avec le plus grand soin, je vous en conjure, l'éclat que vous possédez maintenant, fermez de toute part l'accès au démon, et, recueillant ainsi en plus grande abondance la grâce de l'Esprit, vous fructifierez dans la proportion de trente, de cinquante ou de cent, et vous mériterez d'aller avec confiance au-devant du Roi des cieux lorsqu'il viendra récompenser par d'ineffables biens, les âmes qui auront passé la vie présente dans la pratique de la vertu; par Jésus-Christ Notre-Seigneur, auquel gloire et puissance soient, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Amen.

ÉLOGE

DE SAINT PAUL

AVANT-PROPOS

Chrysostome nous paraît avoir mentionné ses discours sur saint Paul, au commencement de son homélie sur les Calendes, en disant : « Naguère, quand nous célébrions la gloire du bienheureux Paul, vous éprouviez une telle allégresse qu'on eût dit qu'il était là sous vos yeux. Je me proposais de revenir aujourd'hui sur ce sujet; mais j'ai dû porter mon attention sur un autre, qui réclame plus impérieusement ma parole, puisqu'il s'agit de remédier aux désordres de toute la cité. Ceux qui désirent entendre l'éloge de Paul doivent avant tout imiter sa vertu, pour être plus dignes d'écouter un tel éloge. » Il est évident qu'il est question de discours déjà prononcés et d'autres qui le seront ensuite, ayant pour objet les louanges de Paul. Hermant pense toutefois que l'orateur veut parler en cet endroit des quelques mots qu'il avait dits à la gloire de l'apôtre dans l'homélie sur la demande des fils de Zébédée, n° 3. Tillemont rejette cette opinion, mais pour prétendre que l'homélie à laquelle il est fait allusion est celle sur le choix d'une épouse, où Paul est aussi parfois loué. Les expressions que nous avons reproduites ne sauraient en aucune façon être entendues d'un éloge accidentel comme on en trouve tant dans les discours de Chrysostome, quel qu'en soit le sujet; elles n'ont un sens qu'en s'appliquant à plusieurs panégyriques de saint Paul, c'est-à-dire aux homélies dont nous nous occupons en ce moment.

Il est indubitable que ces homélies ont été données dans la ville dite d'Antioche ; l'orateur le montre clairement dans la quatrième, puisqu'il y parle d'un temple d'Apollon situé dans le faubourg de Daphné, et sur lequel la foudre était tombée. Quant à l'année, on ne peut rien établir de certain ni même de très-probable. Si l'on pouvait s'en tenir au calcul de Tillemont, qui veut que l'homélie sur les Calendes soit de l'année 387, on sortirait de cette incertitude ; car, d'après ce que nous avons dit, cette homélie se place pour le temps entre celles qui sont consacrées à la gloire du grand apôtre : il en est une au moins qui la précède, et les autres la suivent. Malheureusement l'opinion de ce critique n'est appuyée sur aucune raison solide, ainsi que nous l'avons remarqué à propos de cette même homélie. Tout ce qu'il nous est permis d'affirmer en vertu du passage cité plus haut, c'est que les discours sur saint Paul ont dû précéder et suivre les calendes de janvier.

Il nous reste à dire quelque chose de l'auteur d'une traduction latine assez connue des érudits. On ne saurait guère douter que cet écrivain, nommé Anianus, ne soit ce diacre pélagien de Géléda, qui assista au synode de Diospolis et composa plusieurs livres pour soutenir les erreurs de Pélage : c'est ce qu'a démontré d'une manière frappante Jean Garnier, Dissert. I, après Marius Mercator, cap. VII. Tous les documents se réunissent pour établir cette opinion, deux lettres en particulier, adressées à deux pélagiens, un prêtre et un évêque, Evangelus et Orontius. Nous donnons ici la première, et nous réservons la seconde pour la mettre en tête du commentaire sur saint Matthieu, dont le même Anianus déclare avoir traduit les huit premières homélies. Ainsi s'expliquent les noms odieux de manichéens et de traduciens par lesquels il désigne saint Augustin et les autres catholiques qui soutenaient la doctrine de la grâce. Anianus, du reste, n'avait traduit les discours de notre saint docteur, que parce qu'il s'imaginait pouvoir les faire servir aux opinions pélagiennes. C'est ce qu'on voit en examinant de près certains passages de la lettre qui va suivre. On n'y trouvera pas sans doute une négation formelle de la grâce intérieure ; car les pélagiens étaient habiles à dissimuler leurs erreurs sous les artifices d'une insidieuse phraséologie. Mais on y voit les accusations qu'ils dirigeaient contre Augustin et les catholiques : à savoir, de mettre la volonté de l'homme sous le joug de la nécessité, d'anéantir le libre arbitre. Il ne peut donc rester aucun doute sur l'identité du diacre Anianus.

ANIANUS AU VÉNÉRABLE ET SAINT PRÊTRE EVANGELUS, SALUT.

« L'expérience m'a récemment appris combien sont utiles, à ceux qui les exécutent, les ordres des amis de la vertu : de tels hommes, guidés qu'ils sont par leur propre bonté, répandent des bienfaits en imposant même des préceptes. Que pouviez-vous me commander de plus agréable, de plus avantageux que de traduire en notre langue quelques fragments des œuvres de Jean, cet homme aussi grand par son génie que par sa sainteté, et surtout les sept discours qu'il a prononcés à la louange de l'apôtre saint Paul ? Quoique peu familier avec la langue qu'il parlait, j'ai trouvé dans ce travail moins de peine que de plaisir et de profit. Tandis que pour obéir à vos ordres je m'efforce de saisir la pensée du grec, je bois plus largement à cette source pure et me pénètre de plus en plus de cette profonde doctrine que verse partout à flots ce riche et puissant génie. Là le bienheureux Paul est peint au naturel, dans la parfaite réalité de ses vertus, et non avec les couleurs banales d'un portrait de convention : il est là si complet, si vrai, dans la grandeur de ses œuvres et les illuminations de sa parole, dans la puissance multiple de sa pensée et la sublimité de ses fonctions, dans l'héroïsme de ses souffrances et l'éclat de ses miracles, que son éloquent admirateur semble moins avoir tracé son image que rappelé à la vie, pour le présenter encore une fois au monde, ce modèle de perfection. Dans la plupart des panégyriques, les mêmes formules reviennent toujours, c'est un léger bruit monotone, le discours n'a ni solidité ni profondeur, les vertus y figurent pour mémoire, et plutôt par les noms que par les faits. Le regard de Jean, au contraire, a sondé le cœur de Paul et nous le montre dans une telle lumière, qu'il semble avoir dévoilé le secret et possédé le principe vivifiant des vertus de l'Apôtre. Elles respirent si bien dans cet éloge, elles y sont tellement ornées de leurs fleurs et de leurs fruits, que nous aimons presqu'autant les voir se dérouler dans la parole du panégyriste que dans la vie du héros.

Cette œuvre vous plaira spécialement, parce qu'elle rayonne des splendeurs de l'Ecriture,

et qu'elle dissipe, comme un astre éclatant, les erreurs du manichéisme. Quelle consolation pour nous de voir soutenir et défendre, par cet illustre et savant docteur de l'Orient, la vérité que le traducien attaque sans cesse en nous ! Cette vérité, le bienheureux Jean l'entoure de telles armes, l'enveloppe de si vives clartés qu'on le dirait moins occupé d'instruire les disciples qui l'écoutaient, que de nous préparer des moyens de défense contre les ennemis de la vraie foi. Avec quelle force il combat la nécessité, comme il s'élève en faveur du libre arbitre; quel accord avec les écrits de nos maîtres, quand il maintient les droits de la volonté tout en recommandant les secours de la grâce; comme il oppose aux ténèbres de tous les vices ce vase d'élection, miroir resplendissant de toutes les vertus! Dans le premier discours, il met Paul au-dessus de tous les saints, il en fait l'égal des anges; dans le deuxième, il fait servir ses vertus et ses sentences de fondement au bien de la nature; dans le troisième, éclate la charité de Paul, et son zèle pour le salut de tous les hommes; dans le quatrième, est retracée la vocation de l'Apôtre, et la manière dont il prouve en toute occasion la vérité de l'Evangile; dans le cinquième, la grandeur de ses épreuves et la diversité de ses fonctions; dans le sixième, sont résolues toutes les questions que le traducien soulève, au risque de flétrir la beauté de cette âme apostolique, pour river au péché les âmes des fidèles par cet exemple ainsi dénaturé; dans le septième, l'orateur exalte l'amour de Paul pour le Christ et cette ferveur qui l'élève au-dessus des autres prédicateurs de l'Evangile : ainsi disparaît le fatalisme introduit par les manichéens, également repoussé par la doctrine et par la vie du grand apôtre.

« Pour moi, dans l'interprétation d'un si remarquable ouvrage, bien que je compte avoir toujours fidèlement rendu la vérité du sens, je reconnais avoir beaucoup perdu les grâces du langage; j'étais dans l'impossibilité de faire passer dans notre langue l'éclat du style et l'élégance des expressions. Ne regrettez pas cependant l'ordre que vous m'avez donné; car, même avec ces imperfections, vous éprouverez du bonheur à cette lecture : les défauts et la pauvreté de la traduction sont largement compensés par la vigueur et la magnificence du texte. Jean est si lumineux par lui-même et répand de telles clartés qu'il triomphe de tous les nuages et rayonnera sans peine à travers la grossière enveloppe dont il est ici revêtu. »

Volontiers, je souscris aux sentiments exprimés à la fin de cette lettre, et je suis heureux de me les approprier; mais je dois m'inscrire en faux contre le témoignage que l'auteur rend à la fidélité de sa traduction. On y remarque de fréquentes inexactitudes, et parfois une sorte de violence faite au texte grec pour l'altérer et le détourner dans le sens des erreurs pélagiennes.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

On peut, sans crainte de se tromper, appeler l'âme de Paul la prairie des vertus, un jardin spirituel, tant elle brillait des fleurs de la grâce, tant à cette grâce correspondait sa sublime philosophie. Devenu qu'il était un vase d'élection, travaillant à se purifier chaque jour davantage, l'Apôtre reçut avec une merveilleuse abondance les dons de l'Esprit saint. De là coulent pour nous des fleuves admirables, non au nombre seulement de quatre comme dans le paradis, mais bien plus nombreux et dont les eaux ne tarissent jamais : au lieu d'arroser la terre, ces fleuves fécondent les âmes pour y faire lever les riches moissons de la vertu. Quelle est donc la parole capable de célébrer les mérites de cet homme ? quelle langue pourrait égaler sa

gloire? Seul il les réunit, mais au plus haut degré de plénitude, tous les genres du bien qui peuvent exister dans les hommes, plus que cela, dans les anges eux-mêmes. Oui, nous sommes impuissants à le louer. Nous ne garderons pas néanmoins le silence; c'est plutôt une raison de parler. Le plus magnifique éloge, c'est quand la grandeur des œuvres accomplies l'emporte sur tous les efforts de l'éloquence humaine : une telle défaite est plus glorieuse pour nous que mille trophées.

Par où commencerai-je donc ce panégyrique? Et par où pourrais-je débuter, si ce n'est par cette première assertion : Tous les genres de bien sont réunis dans l'âme de Paul? Oui, tout ce qu'on a vu de plus généreux dans les prophètes et les patriarches, les apôtres et les martyrs, dans les justes de tous les siècles, Paul se l'était approprié, Paul le possédait avec une supériorité qu'aucun d'eux ne put jamais atteindre. Voyez : Abel offrit un sacrifice, et son nom est en honneur; mais si vous mettez en présence le sacrifice de Paul, il l'emporte autant que le ciel l'emporte sur la terre. Et de quelle victime voulez-vous que je parle? Il en est plusieurs entre lesquelles nous pouvons choisir. Chaque jour il s'immolait lui-même. Et cette immolation était double, puisqu'il mourait chaque jour et qu'il portait sans cesse dans son corps la mortification de Jésus-Christ. I *Cor.*, XV, 31; II *Cor.*, IV, 10. Affrontant tous les dangers, acceptant le martyre dans son cœur, réduisant la chair à un état de mort, il n'était pas moins qu'une victime constamment offerte au Seigneur, et beaucoup plus encore. En effet, il n'offrait pas des brebis ou des bœufs, il s'offrait tous les jours lui-même, et par une double immolation, comme nous l'avons déjà remarqué. Aussi disait-il avec confiance : « Pour moi, je suis sous le coup de l'immolation, » parlant ainsi de l'effusion de son sang. II *Tim.*, IV, 6. Il ne se borne pas à ce sacrifice; après s'être offert lui-même avec tant de générosité, il veut offrir l'univers à Dieu : Le voilà qui parcourt, comme s'il avait des ailes, les terres et les mers, la civilisation grecque et la barbarie, toutes les contrées que le soleil éclaire, et cela, non pour accomplir un voyage stérile, mais arrachant partout les ronces du péché, répandant par sa parole la semence de la piété, chassant devant lui l'erreur et le mensonge, rétablissant l'empire de la vérité, transformant les hommes en anges, bien plus, en les faisant des anges de démons qu'ils étaient. Au moment donc de quitter ce monde, après tant de sueurs et de combats victorieux, il consola ses disciples en leur disant : « Si je suis moi-même immolé pour compléter le sacrifice et pour affermir votre foi, je m'en réjouis et je m'en félicite pour vous tous; réjouissez-vous aussi et félicitez-moi. » *Philipp.*, II, 17-18. Que trouverait-on d'égal à ce sacrifice, où Paul frappe la victime avec le glaive de l'Esprit, sur un autel qui s'élève au-dessus des cieux?

De quelle immolation parlait saint Paul.

Il est vrai qu'Abel meurt frappé par la main de Caïn, et c'est là ce qui rehausse sa gloire. Mais je vous ai déjà montré mille morts souffertes par l'Apôtre, autant qu'il passa de jours à prêcher l'Evangile. Si vous voulez cependant examiner celle qui termine réellement la vie, j'y consens : Abel est mis à mort par un frère qui n'avait reçu de lui ni injure ni bienfait; tandis que Paul est immolé par des hommes qu'il voulait arracher à des maux sans nombre et pour lesquels il avait enduré toutes les souffrances dont sa vie fut accablée. Noé se distinguait par sa justice et sa vertu de la génération à laquelle il appartenait; mais Paul est le plus parfait de tous les hommes sans exception. Celui-là ne sauva que lui-même et ses enfants; celui-ci, quand un déluge bien plus terrible couvrait le monde, délivra de la fureur des flots, non dans une arche fabriquée de ses mains, mais en écrivant ses Epîtres, le genre humain tout entier, au lieu de deux, de trois ou de cinq de ses proches. Son arche, à lui, n'occupe pas seulement un point dans l'espace; elle embrasse l'univers et donne encore asile à tous ceux qui veulent se sauver. Elle a été bâtie par ce savant architecte dans des proportions égales à celles du genre humain. Ceux qu'elle reçoit sont quelquefois moins raisonnables que les animaux; elle en fait les imitateurs des anges. Sous ce rapport, elle l'emporte de beaucoup sur la première arche : celle-ci avait reçu un corbeau,

c'est un corbeau qu'elle laissa s'envoler; elle ne peut rien changer à la férocité du loup. Il n'en est pas ainsi de celle de l'Apôtre : elle a changé les loups en brebis, les vautours et les milans en douces colombes; aux passions déraisonnables et féroces qui remplissaient le cœur humain, elle a substitué la mansuétude du divin Esprit. Elle garde aujourd'hui toute sa puissance, et rien n'a pu l'ébranler, sa charpente résiste à tous les orages de la perversité; bien plus, elle a dissipé les orages en sillonnant la mer. C'est que ses ais n'étaient pas revêtus de poix et de bitume, mais oints de la grâce du Saint-Esprit.

Nous admirons tous Abraham de ce que, sur cette simple parole : « Abraham, sors de ton pays et de ta famille, » *Genes.*, XII, 1, il abandonna sa maison et sa patrie, ses amis et ses proches, le précepte divin lui tenant lieu de tout. Mais que pouvons-nous comparer à Paul, qui, non-seulement abandonne sa patrie, ses parents, sa maison, mais encore ce monde lui-même? Que dis-je? Il renonce au ciel, aux cieux des cieux, à tout enfin, pour ne posséder que le Christ : une seule chose lui tient lieu de toutes les autres, la charité de Jésus. Ecoutez-le manifester ce sentiment en ces termes : « Ni les choses présentes, ni les choses futures, aucune élévation, aucune profondeur ne pourra me séparer de l'amour de Dieu. » *Rom.,* VIII, 38. Le patriarche se précipite au milieu des dangers pour arracher aux mains des barbares le fils de son frère; ce n'est pas un neveu, ce n'est pas trois ou cinq villes, c'est le monde entier que l'Apôtre arrache, non aux mains des barbares, mais à celles des démons eux-mêmes, affrontant chaque jour de nouveaux périls, et, par les morts qu'il subit, procurant aux autres la sécurité de la vie. La plus belle œuvre d'Abraham, le point culminant de sa philosophie, c'est d'avoir voulu sacrifier son propre fils; à cet égard encore, nous trouvons Paul au premier rang, puisqu'il a mille fois sacrifié, comme nous l'avons déjà dit, non son fils, mais lui-même. On admire également Isaac, et, parmi beaucoup d'autres vertus, on loue surtout sa patience, en voyant qu'après avoir creusé des puits, il se laisse chasser d'une terre qui est la sienne et dépouiller du fruit de ses travaux, sans opposer de résistance, allant chercher ailleurs un nouvel asile; il ne réunit pas les siens pour tomber sur les ennemis, et se laisse ravir tous ses biens jusqu'à satisfaire l'injuste cupidité qui s'attache à sa poursuite. Mais Paul ne voit pas combler de pierres les puits qu'il aurait creusés, il se voit lapider lui-même; et, non content de céder à l'injustice comme Isaac, il s'efforce d'élever au ciel ceux qui le lapident. Plus cette source est ravagée, plus elle coule avec abondance, plus elle répand de fleuves dans le monde.

L'Ecriture nous propose encore comme un admirable modèle de patience le patriarche Jacob, fils de ce même Isaac. Mais où trouver une âme de diamant capable d'égaler la patience de Paul? Ce n'est pas deux fois sept années, c'est sa vie toute entière qu'il voue à l'esclavage pour l'Epouse du Christ; il est consumé, non-seulement par la chaleur du jour et le froid de la nuit, mais encore par des tentations sans cesse renaissantes; il subit tour à tour le supplice des verges et celui de la lapidation; il lutte tantôt avec les bêtes et tantôt avec les flots; il est en butte aux angoisses continuelles de la faim, qui ne lui laisse de repos ni le jour ni la nuit; et le voilà qui bondit au milieu des ennemis, pour arracher les brebis à la gueule du dragon infernal. Joseph a brillé par sa chasteté; mais je craindrais de tomber dans le ridicule en faisant de cette vertu un titre de gloire à Paul : crucifié qu'il était pour le monde, ce n'est pas seulement la beauté du corps humain, c'est encore toute la splendeur des choses visibles, qu'il méprisait autant que nous pouvons mépriser la poussière et la cendre; tout cela le laissait aussi froid que l'est un cadavre à côté d'un autre cadavre. Il avait tellement étouffé le foyer du vice et repoussé loin de lui tout ce qui flatte la nature, qu'aucune impression humaine n'avait accès dans son cœur. Job frappe d'étonnement tous les hommes, et certes à bon droit; car c'est là un bien grand athlète, capable de se dresser en face de Paul, soit à cause de sa patience et de sa pureté de vie, soit à cause du témoignage que Dieu lui-même lui a rendu; sa lutte fut admirable, et plus ad-

Job et saint Paul mis en parallèle.

mirable encore la victoire qui la termina. Paul demeure dans la lice, non pendant quelques mois, mais durant des années entières, luttant toujours et toujours victorieux : il ne nettoie pas son corps avec un fragment d'argile; il livre sans cesse de nouveaux assauts au lion invisible; il résiste à d'innombrables tentations, plus ferme et plus inébranlable qu'un rocher ; ce n'est pas de trois ou quatre amis qu'il souffre les injures, mais de tous les ennemis de la foi, auxquels se joignent les faux frères; il est toujours insulté, toujours maudit.

L'hospitalité de Job était grande, non moins grand était son amour pour les pauvres, nous aimons certes à l'avouer; mais nous déclarons malgré cela que cette libéralité le cède à celle de Paul, et d'autant plus que le corps est plus inférieur à l'âme. Les soins que celui-là prodiguait aux infirmités corporelles, celui-ci les prodiguait plus généreusement encore aux maladies de l'âme : tantôt il ramenait dans le droit chemin les intelligences dévoyées, tantôt il couvrait du manteau de la céleste philosophie les nudités morales. En ce qui concerne même les bienfaits corporels, l'apôtre l'emportait sur le patriarche; car celui qui vient au secours des malheureux, alors qu'il souffre lui-même l'indigence et la faim, se montre bien supérieur à celui qui leur donne de son abondance. La maison de Job était ouverte à tous les étrangers; l'âme de Paul l'était à l'univers tout entier, il y recevait avec amour tous les peuples fidèles. Ainsi s'explique cette parole : « Vous n'êtes pas à l'étroit en nous, c'est dans vos propres entrailles que vous êtes à l'étroit. » II *Corinth.*, VI, 12. Le premier possédait d'immenses troupeaux de brebis et de bœufs, il pouvait être généreux envers les pauvres; le second n'avait que son corps en propriété, et cependant il soulageait avec efficacité toutes les misères. Lui-même proclame cette vérité : « Ces mains m'ont fourni le nécessaire, aussi bien qu'à ceux qui étaient avec moi. » *Act.*, XX, 34. Son travail personnel était comme une source de richesses pour tous les indigents. Je reconnais que les vers qui pullulaient dans les plaies de Job devaient lui causer d'intolérables douleurs; mais si vous considérez les souffrances de Paul pendant un si grand nombre d'années, la faim et la nudité, les chaînes et les prisons, les embûches et les périls que lui suscitaient les proches et les étrangers, les tyrans et la multitude, tout l'univers en un mot; si vous ajoutez à cela des supplices bien plus terribles, la tristesse que lui causaient les chutes de ses frères, sa sollicitude pour toutes les Eglises, le feu que tout scandale versait dans son sein, vous reconnaîtrez sans peine que la fermeté de cette âme l'emportait sur celle de la pierre, du fer et du diamant. Ce que l'un souffrait dans son corps, l'autre le souffrait dans son âme : le corps ne saurait être rongé par les vers aussi cruellement que l'était cette âme par la vue des scandales qui l'environnaient. De là ces larmes intarissables qui coulaient des yeux de Paul, les nuits entières aussi bien que tout le jour. Aucune mère n'a subi les angoisses qu'il endurait pour chacun des fidèles. Entendez-le s'écrier : « Mes bien-aimés, vous que j'enfante de nouveau. » *Galat.*, IV, 19.

Quel autre nom pourrait-on citer avec honneur après celui de Job ? Assurément, celui de Moïse. Eh bien, Paul l'éclipse encore par l'éminence de sa vertu. Cette grande âme a brillé par tous les genres de mérite ; mais elle se montre à son apogée, elle est au-dessus d'elle-même quand pour le salut des Juifs elle désire être effacée du divin livre. Moïse a demandé de périr avec les autres; et Paul voulait, non partager leur sort, mais le subir à leur place, perdre sa part de la gloire éternelle, pourvu qu'ils y fussent admis. Celui-là luttait contre Pharaon; celui-ci n'a cessé de lutter contre le diable : le premier, pour le sort d'un seul peuple; le second, pour tous les peuples de l'univers, arrosant partout la terre non de ses sueurs, mais de son sang, portant la lumière de l'Evangile au milieu des déserts comme dans les plus heureuses contrées du monde, chez les Barbares comme chez les Grecs. Je pourrais encore faire entrer dans ce parallèle Josué, Samuel, les autres prophètes; mais, pour ne pas prolonger ce discours, j'irai droit aux plus éminents d'entre eux, et quand nous l'aurons vu supérieur à ceux-là, nul doute ne pourra s'élever par rapport aux autres. Quels

sont donc ces coryphées? Après ceux que nous avons énumérés, qui nommerons-nous encore, si ce n'est David, puis Elie et Jean, ces deux précurseurs, Jean du premier, Elie du second avénement, unis dès lors par une même mission? Quel est le trait dominant de David? c'est son humilité profonde et son amour pour Dieu. Mais qui donc a surpassé ou même égalé Paul dans la pratique de ces deux vertus? Que doit-on le plus admirer en Elie? Est-ce d'avoir fermé les cieux, amené la famine, fait descendre le feu du ciel? Non, je ne puis le croire. C'est plutôt de s'être montré plein de zèle pour le Seigneur, et d'un zèle plus dévorant que le feu. Mais, si vous considérez le zèle de l'Apôtre, vous le verrez sous ce rapport l'emporter autant sur Elie que celui-ci l'emporte sur le reste des prophètes. Que peut-on, en effet, comparer à ces paroles, que lui dictait son amour pour la gloire divine: « Je voulais être anathème pour mes frères, pour ceux qui me sont unis par les liens du sang. » *Rom.*, IX, 3. C'est pour cela qu'au moment d'entrer dans les cieux et de saisir la couronne promise à ses travaux, il consentait à revenir en arrière, en disant: « Mais il est nécessaire que je demeure encore dans la chair à cause de vous. » *Philipp.*, I, 24. Aussi ne juge-t-il pas que les choses visibles, ni même que les choses invisibles suffisent à manifester son zèle et son amour; il en imagine d'autres qui n'existent pas, afin de donner une expression à l'impétuosité de ses désirs.

Jean se nourrit de sauterelles et de miel sauvage; mais Paul vit dans le monde comme Jean dans le désert: sa table est encore plus frugale; il néglige même de prendre les aliments les plus nécessaires, absorbé qu'il est par la ferveur de son zèle pour la prédication. Si le Précurseur montre une grande fermeté contre Hérode, l'Apôtre reprend avec une égale énergie, non pas un, deux ou trois monarques, mais des tyrans sans nombre, aussi cruels, plus cruels même que celui-là.

Il nous reste à comparer Paul avec les anges: repoussant donc la terre, élançons-nous vers les hauteurs des cieux. Que nul cependant n'accuse notre parole de témérité. Si l'Ecriture donne à Jean et même aux prêtres le nom d'anges, faut-il s'étonner que nous comparions le plus éminent de tous les hommes à ces sublimes vertus? Or que voyons-nous en elles de plus grand? N'est-ce pas leur parfaite obéissance aux ordres de Dieu? C'est le témoignage que leur rend David dans un sentiment d'admiration: « Anges du Seigneur, pleins de force, accomplissant toujours sa parole..... » *Psalm.* CII, 20. Aucun avantage n'égale celui-là dans ces purs esprits, seraient-ils encore mille fois plus étrangers à la matière; ce qui fait surtout le bonheur, c'est d'être soumis à Dieu, de ne jamais lui désobéir. Cette obéissance, Paul l'observe avec une incroyable ardeur: il ne se contente pas d'accomplir la parole de Dieu et ses préceptes; il va même au delà, comme il le déclare lui-même: « Quelle est ma récompense, alors que, dans le ministère de la prédication, j'annonce l'Evangile sans aucun gain? » I *Corinth.*, IX, 18. Quel autre éloge le prophète décerne-t-il aux anges? Il fait des esprits ses messagers, et de ses ministres un feu dévorant. » *Psalm.* CIII, 4. Paul vous offre le même spectacle: comme l'esprit et le feu, il parcourt la terre entière et la purifie. Et cependant il ne possède pas encore le ciel. Mais c'est là ce qu'il y a de plus admirable, que, vivant en ce monde et revêtu d'un corps mortel, il ait rivalisé avec les puissances incorporelles. De quelle condamnation ne sommes-nous donc pas dignes, lorsque, en présence de cet homme qui réunit en lui tous les biens, nous négligeons d'en imiter même la plus faible partie? Méditons sur ces choses, et mettons-nous à l'abri de toute accusation; aspirons à nous rapprocher de son zèle, afin d'avoir part à son bonheur, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Ce qu'est l'homme, jusqu'où va la dignité de notre nature, à quelle vertu cet être peut s'élever, Paul nous l'a montré plus que tout autre. Dès le premier moment et de nos jours encore, il marche à l'encontre de tous nos détracteurs, il plaide d'une voix triomphante la cause du Seigneur, il prêche l'amour de la vertu, il ferme les bouches impures qui vomissent le blasphème, il nous enseigne, enfin, qu'il n'existe pas une grande différence entre les hommes et les anges, si toutefois nous ne négligeons pas notre avancement dans le bien. Il n'était pas d'une autre nature que nous, il n'avait pas une autre âme, il n'habitait pas un autre monde ; sur cette même terre, dans les mêmes contrées, élevé sous des lois et des mœurs semblables, c'est par sa vertu qu'il l'emporta sur tous les hommes du temps présent et des âges passés. Où sont ceux qui prétendent que le bien est difficile et le mal aisé? Paul les réfute quand il dit : « Ici-bas, une tribulation légère et momentanée accumule pour nous, dans les hauteurs du ciel, un poids éternel de gloire. » II *Corinth.*, IV, 17. Si les tribulations de la vie sont légères, à plus forte raison les voluptés. Mais ce qui doit nous étonner dans cet homme, ce n'est pas seulement que la ferveur de sa piété l'ait rendu comme insensible aux labeurs qu'il supportait pour la vertu, c'est encore qu'il les ait acceptés sans égard à la récompense. Pour nous, la vue de cette récompense ne peut pas même nous faire aborder les fatigues de la vertu; tandis qu'il les embrassait et les aimait sans retour sur lui-même. Aucun obstacle n'arrêtait son généreux élan; il ne se rejetait ni sur la faiblesse de son corps, ni sur les innombrables affaires dont il était enveloppé, ni sur la tyrannie de la nature, ni sur aucun autre semblable motif; et cependant pas de général, pas de roi dans le monde qui fût accablé d'autant de soucis.

Immense [fe]rveur de [sa]int Paul.

Chaque jour, il montait plus haut et déployait contre les dangers qui l'environnaient une ardeur toujours nouvelle; c'est ce qu'il exprime clairement en ces termes : « Oubliant ce que je laisse en arrière, je m'efforce d'atteindre à ce qui est placé devant moi. » *Philipp.* III, 13. Ayant la mort sous les yeux, il appelle ses frères à partager sa joie : « Réjouissez-vous et félicitez-moi. » *Ibid.,* II, 18. Au milieu des périls, des injures et des opprobres, il tressaille de bonheur, et voici ce qu'il écrit aux Corinthiens : « Je me plais dans les infirmités, les outrages et les persécutions. » II *Corinth.*, XII, 10. C'est ce qu'il appelle les armes de la justice, la source pour lui des plus grands biens : il demeurait vainqueur de tous ses ennemis. Maltraité partout, injurié, maudit, il marchait comme en triomphe, comme s'il eût érigé sans cesse de nouveaux trophées, tant il se montrait heureux et bénissait le Seigneur. « Grâces soient rendues à Dieu, disait-il, qui triomphe toujours en nous. » *Ibid.,* II, 14. Il courait donc aux injures, aux ignominies qu'il recueillait dans le ministère de la prédication, avec plus d'ardeur que nous ne courons aux honneurs, aux plaisirs, il désirait la mort plus vivement que nous ne désirons la vie, la pauvreté plus que nous les richesses, le travail plus que nous le repos, les afflictions plus que nous les réjouissances; et qui pourrait dire à quel point ses désirs l'emportaient sur les nôtres? Il priait pour ses ennemis plus volontiers que d'autres ne les maudissent. Il avait changé l'ordre des choses; mais non, c'est nous qui l'avons bouleversé : il l'observait, lui, tel que Dieu l'avait établi. Tous ses désirs étaient conformes à la nature; les nôtres y sont opposés. Quelle en est la preuve? Tout homme qu'il était, Paul agissait autrement que nous. Une seule chose le faisait trembler et frémir, l'offense de Dieu, pas d'autre; et de même, par conséquent, il ne souhaitait qu'une chose, plaire à Dieu. Non, plus rien n'attirait ses désirs, ni dans la vie présente, ni dans la vie future. Ne me parlez pas des villes et des nations, de la possession des empires ou du commandement des armées, des trésors du monde ou des pouvoirs publics : tout cela n'était à ses yeux qu'une toile d'araignée. Mettez à la place de ces biens terrestres ceux qui sont dans les cieux, et vous aurez alors une idée

de l'ardent amour de Paul pour le Christ. Absorbé par cet amour, il n'avait d'admiration ni pour la grandeur des anges, ni pour celle des archanges, ni pour aucune autre grandeur semblable. Il y avait en lui quelque chose de bien plus grand, son amour pour le Christ : avec cela, il se regardait comme le plus heureux de tous les êtres.

Hors de cet amour, il n'est ni grandeur ni domination qui puisse le satisfaire : avec cet amour, il accepte d'être le dernier des hommes, de compter même au nombre des criminels. En être dépouillé, c'est l'unique châtiment qu'il connaisse; pour lui c'est l'enfer, le déshonneur, le mal à son comble. Le posséder, au contraire, c'est sa seule volupté; pour lui, voilà la vie, le monde, le ciel, le présent, l'avenir, la royauté, l'espérance, la réunion de tous les biens. Quant aux choses indifférentes sous ce rapport, aucune ne lui cause de la peine ou du plaisir : il méprise tous les objets visibles comme une herbe flétrie. Les tyrans ou les peuples enflammés de fureur, il les regarde comme de vils moucherons. La mort et tous les supplices ne sont que des jeux d'enfants, pourvu qu'il les supporte pour le Christ; car alors il les embrasse avec délices, il se pare de ses fers mieux que Néron de son diadème. Il habite la prison comme il habiterait le ciel; il reçoit les coups et les blessures avec plus de bonheur qu'on n'emporte la palme triomphale. Il ne met pas le labeur au-dessous de la récompense : le labeur est même une récompense à ses yeux; il le proclame une faveur divine. Voyez donc : c'était assurément une récompense pour lui d'échapper aux entraves corporelles et d'être avec le Christ; tandis que demeurer dans la chair n'était qu'une pénible lutte : et cependant il choisit ceci de préférence à cela, le déclarant même plus nécessaire. Etre séparé du Christ par l'anathème, c'était un combat, une douleur, et c'est même trop peu dire; l'union avec le Christ était la récompense : et voilà que Paul, par amour pour le Christ, se soumet à l'anathème. Cela n'est pas étonnant, me dira-t-on peut-être; ce même amour lui rendait toutes ces choses agréables. — Et moi aussi, je proclame : ce qui pour nous est une cause de chagrin, le remplissait de joie. Pourquoi parler de ses dangers et de ses autres angoisses? N'avait-il pas chaque jour de nouveaux sujets de douleur, lui qui disait : « Qui est infirme sans que je le sois avec lui? qui est scandalisé sans que je brûle? » II *Corinth.*, XI, 29.

Et quand bien même on dirait qu'on éprouve encore quelque joie dans la tristesse? Beaucoup de ceux qui ont été frappés dans leurs enfants, s'ils sont laissés à leurs larmes, y trouvent une sorte de consolation : tandis qu'ils souffrent davantage si l'on prétend les en détourner. C'est ainsi que Paul se nourrissait avec une secrète joie des larmes qu'il versait nuit et jour; car personne n'a jamais déploré ses propres peines comme il déplorait les peines d'autrui. Avec quelle amertume ne devait pas gémir, je vous le demande, sur la perte des Juifs, celui qui pour les sauver consentait à se voir privé de la gloire céleste? Il est évident que leur perte lui cause plus de douleur qu'il n'en ressentirait à périr lui-même. S'il n'en était pas ainsi, pourquoi le désir qu'il exprime? Il voit dans l'objet de ce désir, un moindre mal, une consolation même. Nul moyen de douter qu'il ne soit sincère; entendez-le s'écrier : « Le deuil est dans mon âme, je suis intérieurement torturé. » *Rom.*, IX, 2. Cet homme donc à qui n'étaient étrangers les malheurs d'aucun habitant de la terre, qui souffrait pour tous en général, pour les nations et les cités entières, et pour chaque individu en particulier, à qui peut-on le comparer? Est-ce au fer, est-ce au diamant? De quel nom désigner une telle âme? Dira-t-on que c'était une âme d'or, ou bien encore de diamant? Mais il n'est pas de diamant qui soit aussi solide; ni l'or, ni les perles les plus rares n'en égalent le prix : elle l'emporte, sous ce double rapport, sur ses diverses matières. A quoi donc la comparer, encore une fois? A rien de ce qui existe. Si l'on pouvait fondre ensemble l'or et le diamant, de manière à n'en former qu'un seul corps, peut-être à certains égards la comparaison serait-elle possible.

S. Paul plus fort que l'or et le diamant.

Mais pourquoi nous renfermer dans cette comparaison? Que sont l'or et le diamant? Mettez le monde entier dans un bassin de la balance, et l'âme de Paul dans l'autre, et vous verrez celui-



ci descendre rapidement. Si Paul lui-même a pu dire cela de ceux qui, vêtus de peaux, vivaient dans les antres, dans un petit recoin de l'univers, à plus forte raison pouvons-nous le dire de lui, qui leur était si supérieur à tous. Mais, si le monde n'est pas digne de lui être comparé, quel objet en sera digne? peut-être le ciel. Eh bien, non; le ciel est encore trop peu de chose. Si Paul a mis le ciel avec tout ce que le ciel renferme au-dessous de la divine charité, combien plus le Seigneur, lui dont l'amour l'emporte sur celui de l'apôtre autant que la bonté l'emporte sur la malice, ne devait-il pas le mettre lui-même mille fois au-dessus du ciel? Dieu ne nous aime pas comme nous l'aimons, mais d'une manière incomparablement supérieure et telle qu'aucun discours ne saurait l'exprimer. Voyez à quel point il l'honore avant même que soit venu le jour de la résurrection : il le ravit au paradis, il l'élève jusqu'au troisième ciel, il le fait participer à des mystères tellement ineffables que nul de ceux à qui la nature humaine est échue n'a le droit d'en parler. Et certes rien de plus juste; car, tandis qu'il foulait encore cette terre, Paul se conduisait en tout comme s'il eût été déjà le concitoyen des anges. A travers son enveloppe mortelle, il laissait briller leur pureté; soumis à toutes nos misères, il tâchait de rivaliser avec ces vertus supérieures. Il parcourait l'univers comme s'il avait eu des ailes; au mépris qu'il témoignait pour les dangers et les souffrances, on eût dit qu'il n'avait pas de corps; il semblait qu'il possédât déjà le ciel, tant il dédaignait la terre; à son infatigable vigilance, on eût jugé qu'il vivait avec les intelligences immatérielles.

A quels biens ineffables saint Paul a participé même ici-bas.

Il y a des anges à qui Dieu confie le soin de certains peuples; mais aucun n'a jamais montré pour un peuple seul la sollicitude que Paul déployait pour tous les peuples du monde. Et qu'on ne me dise pas que Paul ne les gouvernait pas en réalité; car je le dis moi-même. Bien que son action ne s'étendît pas à tout, il n'en était pas moins digne de participer à la gloire angélique, puisqu'il tenait son cœur au niveau d'une telle grâce. Michel présidait aux destinées du peuple juif; mais à Paul incombait le soin de la terre entière, de toutes les mers, de toutes les parties du monde, habitées ou inhabitées : et je le dis, non pour porter atteinte à l'honneur des anges, mais pour montrer l'homme prenant rang avec eux et leur étant assimilé. Pourquoi les anges n'ont-ils pas été chargés de ce ministère? Pour que vous n'eussiez aucune excuse dans votre apathie, pour que vous ne pussiez pas vous réfugier dans la différence des natures et vous y reposer; du reste, la merveille n'en était que plus grande. N'est-ce pas une chose étonnante, en effet, incroyable même, qu'une parole prononcée par une langue d'argile ait chassé la mort, brisé les chaînes du péché, redressé une nature tombée, et fait de la terre le ciel? C'est pour cela précisément que j'admire la puissance de Dieu et que j'applaudis à la générosité de Paul, quand je vois cet homme montrer une telle charité, s'élever lui-même à une telle hauteur.

Michel veillait aux destinées du peuple juif.

Et maintenant je vous adjure de ne pas vous en tenir à la simple admiration, mais de retracer en vous cet archétype de la vertu : vous pourrez ainsi posséder une couronne semblable à la sienne. Si vous êtes surpris de m'entendre dire qu'en marchant sur ses pas vous aurez part à sa gloire, écoutez-le lui-même quand il dit : « J'ai combattu le noble combat, j'ai parcouru la carrière, j'ai gardé la foi; et désormais la couronne de justice m'est réservée, elle me sera donnée par le Seigneur au jour de son équitable jugement, et non-seulement à moi, mais encore à tous ceux qui désirent sa manifestation. » II *Tim.*, IV, 7-8. Vous le voyez, il nous appelle tous à partager son sort. Puis donc qu'à tous sont réservés les mêmes biens, efforçons-nous de nous en rendre dignes. Ne nous bornons pas à considérer la grandeur et la sublimité de ses œuvres; mais voyons encore la ferveur qui les animait et qui le fit s'élever à une telle grâce; songeons aussi qu'il était de la même nature que nous, que tout nous est commun avec lui. Et de la sorte les choses les plus ardues nous paraîtront faciles et légères, nous mériterons de porter un jour, après le rapide labeur du temps, l'incorruptible couronne de l'immortalité, par la miséricorde et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

TROISIÈME HOMÉLIE.

Le bienheureux Paul, qui nous a montré jusqu'où peut aller le courage de l'homme, en s'élevant lui-même au ciel, au-dessus des anges, des archanges et des autres vertus célestes, voulut un jour nous appeler par son exemple à devenir les imitateurs du Christ, et voici dans quels termes : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même du Christ. » I *Corinth.*, XI, 1. Une autre fois il s'efface pour nous exciter à l'imitation directe de Dieu : « Soyez donc les imitateurs de Dieu, comme ses enfants bien-aimés. » *Ephes.*, V, 1. Pour nous enseigner aussitôt que rien ne produit cette imitation comme une vie qui procure le bien commun, une constante sollicitude pour tous, il ajoute : « Marchez dans la charité. » *Ibid.*, 2. Après avoir dit : « Soyez mes imitateurs, » il traite immédiatement de la charité, nous apprenant encore là que de toutes les vertus c'est celle qui nous rapproche le plus de Dieu. Les autres, en effet, qui sont d'un rang inférieur, ont toujours l'homme pour objet; ainsi la lutte contre la convoitise, les combats livrés à la gourmandise, à l'amour de l'argent, aux excès de la colère; mais la charité nous est commune avec Dieu. C'est pour cela que le Christ lui-même a dit : « Priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous deveniez semblables à votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, V, 44. Sachant bien que c'est là la reine de toutes les vertus, Paul s'efforçait d'en donner constamment l'exemple. Personne n'aima comme lui ses ennemis, personne ne rendit au même degré le bien pour le mal, personne n'a jamais autant souffert pour ses persécuteurs. Il ne regardait pas à ses propres souffrances, il ne songeait qu'aux liens qui l'attachaient aux autres hommes; et plus leur rage augmentait, plus il avait pitié de leur démence. Tel un père à l'égard d'un enfant dont la raison est égarée, s'attendrit et s'alarme en proportion même des injures et des coups qu'il en reçoit : Tel le saint Apôtre, jugeant du mal qui tourmentait ses ennemis par l'excès de leur haine, leur prodiguait de plus grandes preuves d'amour.

Mansuétude et charité de saint Paul.

Ecoutez avec quelle mansuétude, avec quelle bienveillance il nous parle de ceux qui l'avaient cinq fois frappé de verges, accablé de coups, chargé de chaînes, qui voulaient enfin s'abreuver de son sang et mettre son corps en lambeaux : « Je leur rends ce témoignage, ils sont pleins de zèle pour Dieu; mais ce zèle n'est pas selon la science. » *Rom.*, X, 2. Plus loin, s'adressant à ceux qui s'élevaient orgueilleusement au-dessus d'eux, il les reprenait de la sorte : « Ne vous livrez pas à de superbes pensées, tenez-vous plutôt dans la crainte; car si Dieu n'a pas épargné les rameaux naturels de l'arbre, peut-être ne vous épargnera-t-il pas davantage. » *Ibid.*, XI, 20-21. N'ignorant pas que la sentence divine était déjà portée contre eux, et ne pouvant pas agir en maître, voici ce qu'il faisait en leur faveur : souvent il pleurait sur leur sort, il gémissait, il les défendait contre toute injure, il ne négligeait pas une occasion de leur laisser au moins l'ombre d'une excuse. Comme il ne pouvait pas, à cause de leur endurcissement, les amener à la foi par la parole, il avait sans cesse recours à la prière. « Mes frères, dit-il, les vœux et les supplications que j'offre pour eux au Seigneur, ont uniquement leur salut pour objet. » *Rom.*, X, 1. Il tâchait de leur inspirer de meilleures espérances, en disant : « Les bienfaits de Dieu et son appel sont sans repentir. » *Ibid.*, XI, 29. Que veut-il, si ce n'est les arracher au désespoir et à la mort? De telles paroles ne lui sont inspirées que par un ardent amour et la plus généreuse bienveillance, elles rappellent cette prophétie : « Il viendra de Sion celui qui doit sauver Jacob et détourner de lui ses impiétés. » *Isa.*, LIX, 20. Son cœur était déchiré, son âme se consumait de douleur, en les voyant périr; il s'en allait partout cherchant un soulagement à sa cruelle blessure; tantôt en répétant le mot du Prophète : « Il viendra de Sion celui qui doit sauver Jacob et détourner de lui ses impiétés; » tantôt en s'écriant : « Ils ne croient pas à la miséricorde que vous avez obtenue, afin qu'ils obtiennent eux aussi miséricorde. » *Rom.*, XI, 26-31.



C'est ce qu'avait fait Jérémie, poussant l'amour jusqu'à la violence, s'efforçant par tous les moyens de pallier les torts des prévaricateurs; dans un endroit il dit : « Si nos péchés s'élèvent contre nous, agissez pour vous-même. » *Jerem.*, XIV, 7; et dans un autre : « La voie de l'homme n'est pas en son pouvoir, l'homme ne va pas où il veut et ne se dirige pas lui-même. » *Ibid.*, X, 23. David avait dit : « Souvenez-vous que nous ne sommes que poussière. » *Psal.* CII, 14. C'est un usage, que ceux qui prient pour des coupables, alors même qu'ils n'ont aucun moyen de défense, invoquent cependant en leur faveur une ombre de justification; non certes que leurs paroles puissent être prises à la rigueur et regardées comme l'expression de la vérité, mais plutôt comme une consolation pour ceux qui gémissent sur le malheur des autres. Ne pesons donc pas dans la balance de la froide raison les excuses invoquées par l'Apôtre; n'y voyons que l'expression d'une âme affligée et qui a besoin de parler en faveur des coupables; tel en est le véritable sens. Et maintenant pensez-vous qu'il se soit montré tel pour les Juifs seulement, et non pour les étrangers? Détrompez-vous, sa douceur était également grande pour les uns et pour les autres. Ecoutez donc ce qu'il disait à Timothée : « Le serviteur de Dieu ne doit pas aimer les querelles; il faut qu'il soit plein de mansuétude pour tous, en état d'instruire, plein de patience, reprenant avec modération ceux qui lui résistent, dans l'espoir qu'un jour Dieu leur inspirera le repentir et leur fera connaître la vérité, qu'ils échapperont aux filets du diable, à ces liens par lesquels il les guidait à son gré. » II *Tim.*, II, 24-26. Voulez-vous voir encore comme il parle aux pécheurs eux-mêmes? Ecoutez ce qu'il écrit aux Corinthiens : « Je crains qu'en arrivant je ne vous trouve pas tels que je veux. » II *Corinth.*, XII, 20. Puis il ajoute : « Oui, je crains que, lorsque je reviendrai, Dieu ne m'humilie parmi vous, et que je n'aie à pleurer sur beaucoup de ceux qui avaient péché et qui n'ont pas fait pénitence des fautes, de la fornication, des impuretés qu'ils ont commises. » *Ibid.*, 21. Il écrit aux Galates : « Mes bien-aimés, je vous enfante de nouveau jusqu'à ce que le Christ soit entièrement formé en vous. » *Galat.*, IV, 19. Et quand il s'agit du fornicateur, il gémit autant que lui-même, il intéresse les autres en sa faveur : « Confirmez en lui la charité, » leur dit-il. II *Corinth.*, II, 8. Alors même qu'il le séparait du corps de l'Eglise, il ne faisait pas cela sans verser d'abondantes larmes : « C'est sous l'inspiration de la douleur et de l'angoisse que je vous ai écrit, non pour que vous soyez plongés dans la tristesse, mais pour que vous connaissiez la charité dont je suis rempli pour vous. » *Ibid.*, 4.

Il avait déjà dit : « Je suis devenu comme Juif pour les Juifs, comme portant le joug de la loi pour ceux qui le subissent, comme infirme pour les infirmes; je me suis fait tout pour tous, afin de les sauver tous. » I *Corinth.*, IX, 20-22. Ailleurs il disait encore : « Je travaille à rendre tout homme parfait dans le Christ Jésus. » *Coloss.*, I, 28. Ne voyez-vous pas une âme qui domine la terre entière? Elle voudrait amener à Dieu tous les hommes, et, pour sa part, elle fit tout pour accomplir ce vœu. On eût dit que Paul était le père du genre humain, tant il se donnait de mouvement et de peine, tant il faisait d'efforts pour l'introduire au sein du royaume, prodiguant partout les remèdes, les soins, les conseils, les prières, les supplications; frappant les démons de terreur, mettant les corrupteurs en fuite, par sa présence et par ses lettres, par ses discours et ses actions, par ses disciples et par lui-même; ranimant les faibles, corroborant les forts, relevant ceux qui gisaient à terre, guérissant les blessés, donnant du cœur aux lâches, effrayant les ennemis par les éclats de sa voix et le feu de ses regards; tel qu'un vaillant capitaine ou qu'un habile médecin, tour à tour revêtu d'armes diverses, à la tête des guerriers, au chevet des malades, il se multipliait, il était tout suivant les besoins et les circonstances. Ce n'est pas seulement au service des âmes, c'est encore pour le bien des corps qu'il déployait cette vigilance et ce zèle infatigable. Ecoutez-le écrivant à tout un peuple, dans l'intérêt d'une seule femme : « Je vous recommande Phébée, notre sœur, qui remplit un ministère dans l'Eglise et qui est au port de

Cenchrées, afin que vous la receviez au nom du Seigneur comme on doit recevoir les saints, et que vous l'assistiez dans toutes les choses où elle pourrait avoir besoin de votre secours. » *Rom.*, XVI, 1-2. Et dans un autre endroit : « Vous connaissez la famille de Stéphana ; soyez bienveillant pour de telles personnes. » I *Corinth.*, XVI, 15-16. Et bientôt après : « Témoignez-leur votre reconnaissance. » *Ibid.*, 18. Une telle conduite est aussi le propre de l'amour des saints. Voilà comment agit Elisée envers la femme qui l'avait accueilli ; non-seulement il lui donne en retour des biens spirituels, mais encore il se montre prêt à la servir dans les choses temporelles ; il lui dit : « Avez-vous besoin que je parle au roi, ou bien à quelqu'un des chefs? » IV *Reg.*, IV, 13.

Ne soyez pas étonnés des recommandations que Paul fait dans ses lettres ; en appelant des disciples auprès de lui, il va jusqu'à s'occuper de leur viatique, et ne croit pas s'abaisser en consignant ce détail dans une de ses épîtres. Il écrit à Tite : « Envoyez-moi Zénon le juriste et Apollo, veillez à ce que rien ne leur manque. » *Tit.*, III, 13. Si des voyageurs sont pour lui l'objet d'une telle sollicitude, que ne fera-t-il pas pour des hommes qu'il sait être en danger? Quand il écrit à Philémon, voyez quel zèle affectueux il déploie pour Onésime, voyez son empressement et ses instances. S'il plaide avec cette ardeur la cause d'un esclave, d'un esclave fugitif, et qui de plus avait causé de graves dommages à son maître, s'il lui consacre une lettre entière, jugez de ce qu'il devait être pour les autres. A ses yeux, une seule chose était honteuse, omettre une occasion de travailler au salut du prochain. Aussi n'était-il rien qu'il ne mît en œuvre dans ce but ; il y consacrait tout sans hésiter, ses biens, son corps. Celui qui s'était exposé mille fois à la mort pour ses frères, aurait-il épargné ses biens, s'il en eût possédé? Mais que dis-je, et pourquoi cette restriction? Il est manifeste qu'il a trouvé dans sa pauvreté des trésors à répandre. Et pour que vous ne regardiez pas cette parole comme une énigme, écoutez ses propres expressions : « Volontiers je donnerai tout et je me donnerai de plus moi-même pour vos âmes. » II *Corinth.*, XII, 15. Il dit aux Ephésiens : « Vous le savez, ces mains ont pourvu à toutes mes nécessités aussi bien qu'aux nécessités de ceux qui étaient avec moi. » *Act.*, XX, 34. Grand par la charité, cette reine de toutes les vertus, il était plus ardent que le feu lui-même. Comme le fer, soumis à l'action du feu, se transforme en cet élément, ainsi Paul, dévoré par les célestes flammes, était devenu tout charité : il avait pour tout le genre humain un cœur de père ; il en avait toutes les sollicitudes et les tendresses, non-seulement pour les âmes, mais encore pour les corps ; ses biens, sa parole, son corps, son âme, il donnait tout pour ses enfants bien-aimés.

La charité, plénitude de la loi, lien de la perfection.

Il voyait dans la charité la plénitude de la loi, le lien de la perfection, la mère de tous les biens, le principe et la fin de toute vertu. Voici comment il en parle : « La fin du précepte est la charité, qui vient d'un cœur pur et d'une bonne conscience. » I *Tim.*, I, 5. Et ailleurs : « Vous ne commettrez pas l'adultère, vous ne tuerez pas ; tout précepte, quel qu'il soit, est renfermé dans cette parole : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » *Rom.*, XIII, 9. Puis donc que la charité est le commencement, la fin, la réunion de tous les biens possibles, tâchons d'imiter Paul dans la pratique d'une vertu qui le fit ce qu'il fut. Ne me parlez pas des morts qu'il ressuscita, des lépreux qu'il guérit ; Dieu ne vous demandera rien de semblable. Ayez la charité de Paul, et vous obtiendrez la couronne immortelle. Qui l'a dit? Le père même de la charité, celui qui l'a mise incomparablement au-dessus des signes, des miracles et de tous les dons réunis. Comme il en avait rempli tous les devoirs, il en connaissait à fond la puissance. Encore une fois, c'est à la charité surtout qu'il dut sa grandeur et sa gloire. C'est pour cela qu'il disait : « Aspirez à des grâces plus parfaites, et je vous montrerai une plus haute voie. » I *Corinth.*, XII, 31 ; désignant ainsi la charité, la meilleure et la plus facile de toutes les vertus. Voilà celle que nous devons suivre, pour qu'il nous soit donné de voir Paul, bien plus, le Maître de Paul, et de posséder la couronne incorruptible, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et la puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.



QUATRIÈME HOMÉLIE.

L'aveuglement de saint Paul devenu la lumière du monde.

L'heureux Paul, qui nous réunit encore aujourd'hui, et qui jadis éclaira le monde, fut frappé d'aveuglement au moment de sa vocation. Mais c'est cet aveuglement même qui devint la lumière de l'univers. C'est parce qu'il voyait mal, que Dieu lui ravit heureusement la vue, afin de le rendre plus clairvoyant dans la suite; car il lui manifestait ainsi son pouvoir, lui révélait l'avenir par la souffrance, le formait au ministère de la prédication, lui montrait enfin qu'il fallait se dépouiller du passé, pour marcher les yeux fermés sur les pas du divin Maître. C'est ce que Paul dit clairement lui-même, quand il s'écrie : « Si quelqu'un de vous veut se croire sage, qu'il devienne fou, afin d'acquérir la vraie sagesse. » I *Corinth.*, III, 18. Jamais il ne contemplerait la lumière sans cette heureuse cécité, s'il n'avait pas rejeté ses propres pensées, source de tant de troubles, pour se tourner entièrement vers la foi. Que personne cependant, en entendant cela, ne s'imagine que cette vocation impliquait une nécessité; car Paul était libre de revenir à son point de départ. Nous voyons dans le Nouveau comme dans l'Ancien Testament, que plusieurs, après avoir même vu de plus étonnants prodiges, sont revenus en arrière : tels Judas, Nabuchodonosor, Elymas le magicien, Simon, Ananie et Saphire, le peuple juif en masse. Il n'en fut pas ainsi de Paul. Une fois qu'il eut aperçu la pure lumière, il poursuivit généreusement sa route et ne cessa de s'élever vers les cieux. Si vous demandez la cause pour laquelle il fut frappé de cécité, il vous répond lui-même : « Vous avez ouï dire quelle était autrefois ma conduite dans le judaïsme, avec quelle incroyable ardeur je haïssais et persécutais l'Eglise de Dieu, à quel point mon zèle pour la loi l'emportait sur celui des hommes de mon temps et de ma race, combien j'étais plus passionné qu'eux pour les traditions de nos pères. » *Galat.*, I, 13-14. C'est précisément à cause de cette ardeur et de cette impétuosité qu'il avait besoin d'un frein plus énergique, de peur qu'emporté par les entraînements de son caractère il ne dédaignât les paroles qui lui seraient adressées.

Quelle était la vocation de saint Paul.

C'est pour cela que Dieu commence à réprimer ses frénétiques élans ; il fait tomber les vagues de son indomptable orgueil en le rendant aveugle ; et c'est alors seulement qu'il lui parle pour lui montrer et la sublimité de la sagesse et la profondeur de la science divine : Paul apprend ainsi quel est Celui contre lequel il combat, qu'il ne saurait supporter les coups de sa colère, pas même le poids de son amour. Ce n'est pas l'épaisseur des ténèbres, en effet, c'est la surabondance de la lumière qui causa cet aveuglement. — Et pourquoi cela n'eut-il pas lieu dès le principe? me direz-vous. — Ne me faites pas une telle question, ne cédez pas à la curiosité ; laissez à la mystérieuse providence de Dieu le droit de choisir le moment favorable. Ainsi faisait Paul, puisqu'il disait : « Lorsqu'il a plu à Celui qui m'a distingué dès le sein de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce, il m'a fait connaître son Fils. » *Galat.*, I, 15-16. N'en demandez donc pas davantage, après une telle déclaration. C'est alors, oui, c'est alors qu'il détruisait à la fois tous les scandales. Nous apprenons encore par là que personne, absolument personne avant Paul, pas plus que Paul lui-même, n'a trouvé le Christ en soi; que c'est le Christ qui prévient toujours une âme. De là cette parole du Seigneur : « Je n'ai pas été choisi par vous, c'est moi qui vous ai choisis. » *Joan.*, XV, 16. Mais comment se fait-il qu'en voyant les morts rendus à la vie, Paul n'embrasse pas la foi? qu'en voyant les boiteux marcher, les paralytiques reprendre leurs forces, les démons s'enfuir, il n'en retire aucun avantage? Il n'ignore rien de tout cela cependant, lui qui se livre à tant d'investigations contre les apôtres. Quand Etienne est lapidé, Paul est là, il voit la figure du martyr semblable à celle d'un ange, mais en vain. Pourquoi n'est-il pas touché de ce spectacle? C'est qu'il n'est pas encore appelé. N'allez pas, je le répète, induire de mes paroles qu'une telle vocation implique une nécessité. Je l'ai dit, Dieu n'exerce aucune contrainte ; il nous



laisse, après comme avant, libres dans notre choix. Il se découvrit bien aux Juifs, et dans le moment propice; mais ils ne voulurent pas le recevoir à cause de la gloire humaine qu'ils attendaient.

Quelque infidèle nous dira peut-être : Comment savez-vous que Paul fut appelé des cieux? Pourquoi ne suis-je pas appelé moi-même? — Et moi, je vous demande à mon tour : Croyez-vous à ce fait, ô homme? Si vous y croyez, cela vous suffit comme signe. Si vous n'y croyez pas, au contraire, d'où vient cette question : Pourquoi Dieu ne m'appelle-t-il pas aussi? La foi à cette vocation céleste vous serait un signe suffisant, je le répète. Croyez donc; et vous aussi, Dieu vous appelle du haut des cieux, si du moins vous avez une âme capable de comprendre la vérité. Si vous repoussez la lumière et vous plaisez dans la corruption, la voix d'en haut se ferait-elle entendre, cela ne suffirait pas à votre salut. Que de fois les Juifs entendirent cette voix descendue des cieux, et n'y furent pas dociles! Que de signes ils ont vus, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, sans en devenir meilleurs! Après mille prodiges, on les vit jadis se faire un veau d'or pour l'adorer; tandis que la courtisane de Jéricho, qui n'avait rien vu de semblable, montrait une foi digne d'admiration en accueillant leurs explorateurs. Dans la terre même de la promesse, quand les merveilles se multipliaient, ils demeuraient plus insensibles que la pierre : et les Ninivites, en voyant seulement Jonas, se soumirent, firent pénitence et détournèrent d'eux la colère qui les menaçait. Sous le Nouveau Testament, en présence même du Christ, le larron adora ce divin Maître, bien qu'il le vît attaché au gibet : les Juifs, qui l'avaient contemplé ressuscitant les morts, le chargèrent de liens et le crucifièrent. De notre temps, est-ce que le feu s'élançant des fondations du temple qui s'élevait à Jérusalem, ne dispersa pas les ouvriers qui travaillaient à le reconstruire? Il fit cesser leur criminelle entreprise, mais sans les convertir ni les éclairer.

Que d'autres miracles après celui-là, toujours inutilement pour ce peuple! La foudre tombant sur le faîte du temple d'Apollon; ce démon forçant un empereur à déplacer la sépulture d'un martyr et déclarant qu'il ne rendrait plus d'oracles tant qu'il verrait à ses côtés cette tombe odieuse. Puis, l'oncle de ce même empereur, pour avoir profané les vases sacrés, meurt dévoré par les vers; le ministre des finances impériales, encore pour avoir outragé l'Eglise, expire dans d'horribles déchirements; les sources dont nous sommes entourés et dont l'abondance ne le cède pas à celle des fleuves eux-mêmes, disparaissent tout-à-coup, comme refoulées dans le sein de la terre, ce qui ne s'était jamais vu jusqu'à ce que le monarque eût souillé ces contrées de ses offrandes et de ses victimes. Faut-il rappeler ici des malheurs connus du monde entier : une guerre désastreuse, la mort de l'empereur chez les Perses, ses fureurs avant la mort, une armée abandonnée au milieu des barbares, enveloppée de toute part comme dans un filet; cette même armée quittant ensuite d'une manière inespérée, merveilleuse, le sol étranger? En effet, aussitôt qu'un chef impie eut misérablement expiré et qu'un prince pieux eut pris sa place, toutes les calamités s'évanouirent; et nos soldats qui ne voyaient pas d'issue pour échapper à leur captivité, désormais protégés par Dieu, se dérobent aux barbares et rentrent en toute sécurité dans leur patrie. Quel est celui que de tels faits ne ramèneraient à la piété?

L'armée de Julien enveloppée par les Perses.

Ne voyons-nous pas de nos yeux des merveilles encore plus étonnantes? La croix prêchée, et l'univers qui se hâte d'accourir? Une mort ignominieuse, et tous de se précipiter? Des milliers d'hommes n'ont-ils pas été crucifiés? Deux larrons ne furent-ils pas suspendus au gibet en même temps que le Christ lui-même? Que de sages désormais, que de puissants ont courbé la tête sous le joug de la foi? Quel est celui dont le nom remporta jamais de tels triomphes? Et que dis-je, les sages et les puissants? Est-ce que de célèbres monarques ne sont pas venus à nous? Qui donc a de la sorte subjugué le monde en aussi peu de temps? Ne me parlez pas des hérésies, si multiples et si changeantes. Toutes annoncent le Christ, bien qu'elles le défigurent; toutes se prosternent devant Celui qui



fut crucifié dans la Palestine, sous Ponce Pilate. Tout cela ne renferme-t-il pas une preuve plus éclatante de sa vertu que cette voix elle-même descendue du ciel? Pourquoi ne s'est-il jamais élevé de roi qui remportât de telles victoires, et cela, malgré les plus grands obstacles? Les rois ont déclaré la guerre à la religion, les tyrans l'ont persécutée, tous les peuples se sont élevés contre elle; et, bien loin de subir un amoindrissement quelconque, elle a toujours brillé d'un plus vif éclat. A quoi faut-il attribuer une telle force, dites-le moi? — A la magie, répondrez-vous. — Quel magicien que le Christ! Il demeure seul de cette espèce. Vous avez assurément ouï parler des magiciens qui existaient et qui même existent encore chez les Perses et chez les Indiens; le nombre en est bien grand, mais le nom en est parfaitement inconnu dans le monde. — Celui de Tyanes, dira-t-on, séduisit aussi les hommes, les éblouit et se fit un nom par ses prestiges. — Où, et quand? dans un petit recoin du monde, pendant un très-court espace de temps; il disparut et s'évanouit aussitôt, ne laissant après lui ni réunion, ni peuple organisé, ni rien de semblable.

Le Christ accusé de magie.

Apollonius de Tyanes.

Et pourquoi parler de ces illusions dissipées, de ces prestiges anéantis? Où sont maintenant les cultes des dieux, et celui de Dodone, et celui de Claros? Comment ces officines de corruption sont-elles tombées dans le silence et le néant? D'où vient donc que les démons frémissent non-seulement à la vue de ce Crucifié, mais encore devant les restes de ceux qui ont souffert la mort pour lui? Pourquoi prennent-ils la fuite au seul nom de la croix? Elle devrait bien plutôt être pour eux un objet de risée. Est-ce que la croix a quelque chose de brillant et de noble? Mais c'est le contraire; on ne peut y voir que la souffrance et le déshonneur : la mort qu'on inflige aux criminels, la plus terrible des peines, un objet de malédiction pour les Juifs, d'abomination pour les Gentils. Comment se fait-il donc que les démons la redoutent? N'est-ce pas à cause de la puissance du Crucifié? Si c'est par elle-même qu'elle les effraie, un tel sentiment est encore plus indigne des dieux; car enfin plusieurs avaient été crucifiés avant le Christ, d'autres l'ont été dans la suite, deux le furent avec lui. Et quoi! si quelqu'un invoque le nom d'un larron ou de tout autre supplicié, sera-ce là, je le demande, une chose bien terrible pour le démon, un épouvantail qui le mette en fuite? Nullement, le démon ne fera qu'en rire. Venez-vous à prononcer le nom de Jésus le Nazaréen, ces esprits disparaissent comme à l'approche du feu. Que direz-vous à cela? comment expliquerez-vous cette victoire? direz-vous que Jésus était un séducteur? Ce n'est pas là ce que dit sa morale; et que de séducteurs on a vus! — Un magicien? — Ce n'est pas le témoignage que lui rend sa doctrine; et les magiciens ont été bien nombreux. — Un sage? — Mais que de sages ont existé, et pas un qui ait remporté une semblable victoire! Non, pas un nulle part au monde; pas un qui en approche même à quelque distance. D'où il suit évidemment que le Christ ne fut ni un magicien, ni un séducteur; qu'il venait au contraire redresser les erreurs de ces hommes, qu'il était la vertu même de Dieu, sa force invincible. De là vient que, non content de triompher de tout, il communique par son inspiration à un faiseur de tentes cette puissance que les événements ont proclamée. Un homme perdu dans la foule, exerçant un art manuel, un tanneur de peaux se montre assez fort pour soumettre à l'empire de la vérité les Romains, les Perses, les Indiens, les Scythes, les Ethiopiens, les Sarmates, les Parthes, les Mèdes, les Sarrasins, toutes les races d'hommes sans exception, et cela, dans l'espace de trente ans à peine.

Les démons tremblent à la vue des reliques des saints.

Comment se fait-il, dites-moi, qu'un obscur artisan, jusque-là caché dans sa boutique, n'ayant manié que les instruments de son métier, se soit lui-même élevé à une telle philosophie et l'ait persuadée aux autres; qu'il ait ainsi formé des nations et des cités entières, lui qui n'avait pas reçu le don puissant de la parole, dont le langage était sans art, dont la science était à peu près nulle? Il n'en rougit pas; écoutez-le se déclarer lui-même « inhabile à parler. » II *Corinth.*, XI, 6. Il ne possède aucun bien, et c'est lui qui le dit encore : « Jusqu'à ce moment, nous souffrons la faim et la soif, nous n'avons

pas de quoi nous couvrir, nous sommes meurtris de soufflets. » I *Corinth.*, IV, 11. Pourquoi parler de richesses, lorsque souvent il n'avait pas même la nourriture nécessaire, pas un vêtement à jeter autour de son corps? Quant à l'obscurité de sa profession, c'est un de ses disciples qui nous la fait connaître : « Il demeurait chez Aquilas et Priscilla, parce qu'il exerçait le même métier, qui consistait à faire des tentes. » *Act.*, XVIII, 3. Il ne tirait aucune distinction de ses aïeux, comme son métier seul le prouve, ni de sa patrie, ni de sa nation : et cependant, dès qu'il se produit et se montre au milieu des hommes, il jette le trouble parmi ses ennemis, il bouleverse tout; comme le feu, quand il tombe au milieu des roseaux ou de la paille, il réduit en cendres l'empire des démons, il change et transforme à son gré toute chose.

Mais ce que nous devons admirer, ce n'est pas seulement qu'un tel homme ait été revêtu d'une telle puissance; c'est aussi que la plupart de ses disciples aient été des gens pauvres, simples, sans instruction, souffrant la faim, d'une naissance aussi obscure que leur vie. Lui-même le proclame, il ne rougit pas de manifester leur indigence, pas même de mendier pour eux. « Je vais me rendre à Jérusalem, dit-il, pour aller servir les saints; » *Rom.*, XV, 25; ailleurs : « Que dès le premier jour de la semaine, chacun de vous mette de côté ce qu'il jugera convenable, afin qu'on n'ait pas à faire les collectes lorsque j'arriverai. » I *Corinth.*, XVI, 2. Que ses disciples fussent pour la plupart des gens simples, il le déclare également en écrivant aux Corinthiens : « Voyez ceux qui sont appelés parmi vous; il y a là peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu de nobles. » I *Corinth.*, I, 26. Bien loin d'être dans les hauts rangs, ces hommes appartenaient à la dernière classe. » « Car ce sont les plus faibles éléments du monde que Dieu a choisis, et ce qui n'était pas en quelque sorte, pour confondre ce qui était. » *Ibid.*, 27-28. Mais, quoique simple et sans instruction, était-il du moins habile à manier la parole? Nullement. Lui-même le confesse en ces termes : « Je ne suis pas venu vers vous avec un langage élevé, avec une profonde sagesse, pour rendre témoignage à la vérité. Je déclare ne rien savoir au milieu de vous, si ce n'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Ma parole et ma prédication n'ont rien des discours persuasifs des sages. » *Ibid.*, II, 1 et seq. C'est l'objet même de la prédication qui pouvait seul entraîner. Ecoutez ce qu'il dit encore à cet égard : « Puisque les Juifs demandent des signes et que les Grecs courent après la sagesse; pour nous, nous annonçons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Grecs. » *Ibid.*, I, 22-23. Mais jouissait-il lui-même de la paix? Non, les dangers ne lui laissaient pas le temps de respirer. « Je n'ai cessé, dit-il, d'être auprès de vous dans la défaillance, la peur et le frémissement. » *Ibid.*, II, 3.

Il n'était pas seul à souffrir, ses disciples enduraient les mêmes maux. « Souvenez-vous de ces premiers jours, leur dit-il, où, venant d'être illuminés, vous avez soutenu de nombreux combats et de grandes afflictions : d'une part, donnés en spectacle par les injures et les mauvais traitements dont on vous accablait; participant de l'autre, aux peines de ceux qui souffraient de semblables indignités. Vous avez, en effet, compati à ceux qui étaient dans les chaînes, et vous avez vu avec joie tous vos biens enlevés. » *Hebr.*, X, 32-34. Ecrivant aux Thessaloniciens, il dit encore : « Vous avez souffert de vos concitoyens les mêmes maux que les Juifs ont fait souffrir à l'Eglise, eux qui ont mis à mort le Seigneur et leurs prophètes; I *Thessal.*, II, 14-15, eux qui nous ont chassés, qui sont indociles envers Dieu et contraires à tous les hommes. Voici de plus comment il parle aux Corinthiens : « La passion du Christ vous est abondamment communiquée. De même que vous avez eu part aux souffrances, vous aurez part aux consolations; » II *Corinth.*, I, 5-7; puis aux Galates : « Serait-ce en vain que vous avez tant souffert? mais non, ce n'est pas en vain. » *Galat.*, III, 4. Du moment donc où le prédicateur était un homme simple, obscur, indigent, l'objet de sa prédication, une chose qui, bien loin de s'imposer, provoquait la résistance; quand on voit en outre que ses auditeurs étaient aussi pauvres, aussi faibles, des hommes de néant, que de continuels

dangers entouraient les maîtres et les disciples, et qu'il fallait adorer un crucifié, on se demande si la victoire était possible. N'est-il pas bien évident qu'elle réclamait une puissance supérieure et divine? Assurément, de toute évidence. Cela ressort encore de la vue des forces opposées. Tout se réunit contre la religion nouvelle : les richesses, les distinctions, les grandeurs de la patrie, les séductions du langage, les avantages de la paix, le prestige des vieux cultes; et voilà que tout s'écroule aussitôt devant de si faibles adversaires. Pourquoi cela? encore une fois, je vous le demande.

Comparaison de l'Evangile avec une armée.

On croirait voir à la tête d'une puissante armée un monarque attaquer les barbares en bataille rangée sans pouvoir les vaincre; et puis tout à coup un homme seul, sans armes, n'ayant pas même un trait à la main, un manteau sur les épaules, s'avancer à la rencontre des ennemis et faire ce que n'avaient pu les autres avec leurs armes et leur tactique. Ne méconnaissez donc pas la vérité, jugez sainement des choses, adorez la vertu du Crucifié. Non; si vous aviez vu le chef d'un vaste empire élever des forts, creuser des fossés autour d'une place, battre les murs avec des machines de guerre, sans qu'il vînt à bout de l'emporter, malgré le nombre de ses soldats, ses armes brillantes et ses inépuisables trésors; et si vous voyiez ensuite un homme qui combat la poitrine découverte, qui ne fait usage que de ses mains, et qui s'empare néanmoins, non d'une, deux ou vingt cités, mais de mille peuples divers, dans sa course rapide à travers le monde, non, vous ne regarderiez pas cela comme l'effet d'une puissance humaine. Evidemment il en est de même ici. Dieu, toujours dans le même but, a permis que des larrons aient été crucifiés avec le Sauveur, et que de faux messies aient paru vers la même époque; il voulait que la comparaison fît éclater aux yeux des plus aveugles la lumière de la vérité, et vous apprît à vous-mêmes quel insondable abîme le sépare de ceux auxquels on voudrait l'assimiler. Rien n'a pu ternir sa gloire, ni l'identité des supplices, ni la coïncidence des temps. Prétendre que les démons redoutaient la croix, et non la vertu du Crucifié, c'est ce qui n'est pas possible en face des deux larrons. Dira-t-on que les circonstances ont tout fait? Mais le sort de Theudas et de Judas prouve bien le contraire; ils eurent recours à tous les moyens, et dans le même temps environ, ils opérèrent même des prodiges; et cependant tous leurs efforts se sont évanouis. Je l'ai dit plus haut, Dieu permet de telles choses pour que ce qui vient de lui ressorte encore mieux par le contraste. C'est ainsi qu'il voulut qu'au temps des prophètes on vît s'élever de faux prophètes, et de faux apôtres au temps des apôtres, afin que vous sachiez bien que ses œuvres ne sauraient être obscurcies par aucune ombre.

Je vous montrerai sous un nouveau jour l'étonnante et merveilleuse puissance de la prédication : vous la verrez triompher et s'agrandir par les efforts de ses ennemis eux-mêmes. Parmi les adversaires de Paul, il y en avait qui prêchaient à Rome la même doctrine que lui. Dans le but d'exciter de plus en plus la haine de Néron contre Paul, ils en étaient venus jusqu'à s'adonner à la prédication, pour que, la parole se répandant avec plus de force et le nombre des disciples augmentant chaque jour, la colère du tyran s'enflammât dans la même proportion, et que la bête féroce sévît avec plus de rage. Paul lui-même nous l'apprend dans son Epître aux Philippiens : « Je veux que vous sachiez, mes frères, que l'état où je suis a servi puissamment au progrès de l'Evangile; en sorte que plusieurs de nos frères, encouragés par mes fers, ont annoncé la parole de Dieu sans crainte. Il est vrai que quelques-uns prêchent Jésus-Christ par jalousie et par contention; mais d'autres le font avec une intention droite. Ceux qui prêchent par contention et sans sincérité, veulent me causer un surcroît d'affliction dans mes chaînes. Ceux qui prêchent par amour savent que j'ai été établi pour la défense de l'Evangile. Mais qu'importe, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, soit par occasion, soit par zèle pour la vérité! » *Philipp.*, I, 12-18. Vous le voyez donc, il y avait des prédicateurs qui n'étaient animés que par la haine, et qui servaient néanmoins au triomphe de la religion.

Ce n'est pas le seul obstacle qu'elle eut à ren-

verser. Non-seulement les vieilles lois ne lui venaient pas en aide, mais elles la repoussaient et la combattaient; la malice et l'ignorance conspiraient à la calomnier. — Ils reconnaissent le Christ pour roi, disait-on. — Ce n'est pas le royaume céleste, ce mystérieux et terrible pouvoir, qu'on signalait de la sorte; on prétendait s'élever contre des hommes qui voulaient mettre le monde sous le joug; et tous d'un commun effort, et chacun en particulier leur faisaient la guerre : pour tous, il s'agissait de prévenir le renversement des sociétés et des lois; pour chacun, de défendre sa maison contre la désorganisation et la ruine. Car, alors, le père était en lutte avec le fils et le fils avec le père, les femmes avec les maris et les maris avec les femmes, les filles avec les mères, les parents avec les parents, les amis avec les amis; la guerre était partout et sous toutes les formes, envahissant et divisant les familles, bouleversant les jugements, portant le désordre dans les tribunaux; les mœurs anciennes étaient changées, les cérémonies religieuses disparaissaient avec le culte des démons, quoique ce fût là ce que les premiers législateurs avaient inscrit en tête de leurs codes. Ajoutez à cela que la perspective d'une nouvelle royauté faisait que les fidèles n'étaient tolérés nulle part. Nul ne pourrait dire que, si de telles choses se passaient chez les Gentils, les Juifs du moins demeuraient calmes; car ces derniers se montraient encore plus impitoyables : eux aussi reprochaient à l'Apôtre la destruction de leur nationalité. « Il ne cesse, disaient-ils, de blasphémer contre le lieu saint et contre la loi. » *Act.*, VI, 13. Eh bien, quand l'incendie s'étendait de toute part, quand tout concourait à l'alimenter, les familles et les cités, les campagnes et les solitudes, les Gentils et les Juifs, les chefs et les subordonnés, les étrangers et les proches, la terre et la mer, tous les hommes investis de la souveraine puissance, rivalisant tous de fureur et dépassant la cruauté des bêtes sauvages, Paul marchait sans s'émouvoir au milieu de ces flammes : entouré de loups dévorants, assailli de tous les côtés, couvert de blessures, non-seulement il ne succombait pas, mais encore il soumettait tous ses adversaires à la vérité.

A ces terribles combats j'en ajouterai de plus terribles encore : et d'abord, celui dont les faux apôtres étaient les auteurs; puis, chose pour lui de beaucoup la plus lamentable, les défaillances des siens, les chutes nombreuses des fidèles. Encore là néanmoins il triomphait. Comment et par quelle force? « Nos armes, dit-il, ne sont pas des armes charnelles; elles ont la puissance même de Dieu pour détruire les citadelles ennemies, abattre tous les raisonnements humains et toute orgueilleuse pensée qui s'élève contre la divine science. » II *Corinth.*, x, 4-5. Ainsi tout changeait de face, ainsi tout était renouvelé. Comme le feu dévore promptement les épines et purifie les champs, ainsi la langue de Paul va partout se faire entendre, et, plus rapide encore que le feu le plus actif, fait disparaître du monde le culte des démons, leurs solennités et leurs oracles, les coutumes des aïeux et les lois perverties, les fureurs des peuples et les menaces des tyrans, les embûches des faux frères et les maléfices des faux apôtres. Disons mieux, de même qu'aux premiers rayons du soleil, les ténèbres se dissipent, les animaux sauvages s'enfuient et rentrent dans leurs tanières, les voleurs et les homicides courent se cacher, les pirates replient leurs voiles, les spoliateurs des tombeaux disparaissent, aussi bien que tous ceux qui portent atteinte à l'honneur des familles ou à la sûreté des maisons, comme si la lumière allait les dénoncer, comme s'il n'y avait pas pour eux de retraite assez lointaine, d'assez profonde obscurité; tout brille alors, tout rayonne, tout se revêt des célestes clartés, et la terre, et la mer, et les montagnes, et les vallées, et les villes : de même, quand apparut le flambeau de la prédication, quand Paul en répandait partout la lumière, à l'ombre de l'erreur succédait l'éclat de la vérité; la fumée de l'encens disparaissait avec le bruit des cymbales, avec les libations et les festins, les fornications et les adultères, et tant d'autres horreurs que je ne saurais nommer, mais qui se pratiquaient dans les temples des idoles; tout s'évanouissait, tout était anéanti, comme la cire est consumée par le feu, comme la paille est dévorée par la flamme. La splendeur de la vérité montait avec une puissance toujours

croissante et s'élançait jusqu'aux cieux, triomphant de toutes les oppositions, faisant servir à son agrandissement toutes les résistances. Les dangers n'arrêtent pas son essor et n'entravent pas sa marche irrésistible : ni la tyrannie des usages antiques, ni la force des mœurs et des lois, ni la difficulté d'observer les nouveaux préceptes, ni rien de ce que nous avons énuméré.

Voulez-vous avoir une juste idée de tout cela, mettez sous les yeux des infidèles, je ne dirai pas de graves périls, la mort, la faim, mais la perte la plus légère, et vous verrez avec quelle promptitude ils changeront. Il n'en est pas ainsi de nos saintes croyances; sous le marteau qui démolit, sous le glaive qui tue, malgré les attaques incessantes et les efforts combinés de tant d'ennemis divers, elles sont de plus en plus florissantes. Mais pourquoi parler des Grecs actuels, de ces hommes dégénérés et méprisables? Citons ceux qui furent l'honneur des anciens temps, dont la philosophie fait retentir le nom dans le monde, un Platon, un Diagoras, le philosophe de Clazomène, tant d'autres qu'on peut leur comparer; et vous comprendrez la vertu de la prédication évangélique. Aussitôt que Socrate eut bu la ciguë, ses disciples se retirèrent à Mégare, craignant d'éprouver le même sort. L'un d'eux, chassé de sa patrie et dépouillé de sa liberté, ne put gagner aucun disciple, à part une femme seule; un autre n'a fondé de république que dans ses écrits : ainsi finit son œuvre avec sa vie. Et cependant aucun obstacle qui pût les arrêter; ils n'étaient ni sans défense ni sans crédit; ils disposaient du pouvoir de la parole et de celui de la fortune; ils avaient une patrie fameuse entre toutes : avec cela, qu'ont-ils pu? Rien. Telle est la nature de l'erreur, elle s'évanouit sans qu'on lui fasse la guerre : telle est la nature de la vérité, elle se fortifie à mesure que s'augmente le nombre de ses adversaires. C'est ce que proclame hautement la réalité même des choses; les discours sont inutiles ici, inutile est la parole, quand tout dans l'univers élève la voix, du sein des villes et des campagnes, des terres et des mers, du fond des solitudes et du sommet des montagnes. Non, la solitude n'a pas été déshéritée des célestes faveurs; elle en a même été comblée d'une manière spéciale, par la langue de Paul, par la grâce dont il avait reçu l'effusion. Comme la ferveur de l'Apôtre répondait au don divin, la grâce brillait en lui d'un plus vif éclat, rayonnait avec plus d'abondance, et sa parole opéra plus de grandes choses que nous n'en avons signalé.

L'erreur s'évanouit d'elle-même.

Puisque Dieu a fait à l'humanité cet honneur de vouloir qu'un homme fût l'auteur de tant de biens, efforçons-nous de marcher sur les traces de cet homme, imitons ses vertus, et ne pensons pas que cela soit impossible. Je vous l'ai dit bien souvent et je ne cesserai de vous le dire, il avait un corps comme nous, le même genre de nourriture, une âme semblable à la nôtre; mais il avait de plus un cœur magnanime, une brûlante ferveur; et c'est à cela que nous devons le grand Paul. Que nul donc ne perde confiance et ne se laisse aller à l'abattement. Elevez vos pensées, et rien n'empêche que vous n'ayez part à la même grâce; car Dieu ne fait acception de personne. Celui qui l'a formé est également l'auteur de votre être; vous avez le Maître qu'il avait; le juge qui l'a comblé d'éloges veut aussi vous couronner. Donnons-nous donc nous-mêmes au Seigneur et purifions-nous, afin d'obtenir à notre tour une grâce abondante et de posséder les mêmes biens, par la miséricorde et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles.

Amen.

CINQUIÈME HOMÉLIE.

Où sont maintenant ceux qui se plaignent de la mort et prétendent que ce corps soumis à la douleur et à la corruption leur est un obstacle dans le chemin de la vertu? Qu'ils entendent les nobles actions de Paul, et qu'ils mettent un terme à ces plaintes insensées. En quoi la mort amoindrit-elle notre nature? Comment la destruction corporelle entrave-t-elle la vertu? Portez les yeux sur Paul, et vous verrez que de notre mortalité résultent pour nous les plus grands avantages.

S'il n'avait pas été mortel, jamais il n'aurait pu dire, jamais surtout il n'aurait pu faire éclater dans ses actes cette sublime parole : « Chaque jour je meurs pour votre gloire, que j'ai placée dans le Christ Jésus. » I *Corinth.*, xv, 31. Ayons seulement de l'âme et du courage; nul obstacle alors ne se dressera devant nous. L'Apôtre n'était-il pas mortel, sans puissance et sans biens, obligé de pourvoir jour par jour à sa nourriture? N'avait-il pas un corps sujet à toutes les nécessités de la vie? Qu'est-ce donc qui l'empêcha d'arriver au faîte de la sainteté? Rien. Par conséquent, qu'il n'y ait pas de pauvre qui se laisse décourager, de faible qui succombe à la douleur, de petit qui s'abandonne aux larmes; à ceux-là seulement de se lamenter dont l'âme est sans énergie, dont l'intelligence languit dans les ténèbres. En effet, le seul obstacle à la vertu, c'est la corruption de l'âme et la perversion des idées. L'exemple du grand saint qui nous réunit aujourd'hui nous le montre avec évidence. Si, des maux énumérés, aucun n'a pu lui nuire, les biens opposés ne sauraient être d'aucun avantage en dehors de la religion, ni la puissance de la parole, ni l'abondance des richesses, ni l'éclat de la renommée, ni l'illustration de la famille, ni l'ampleur des dignités.

Pourquoi parler des hommes? et jusques à quand mon discours se traînera-t-il sur la terre, alors qu'il peut s'élever aux puissances d'en haut, aux Principautés, aux Dominations, à ces esprits qui règnent dans les ténèbres de ce siècle? De quoi leur a servi la noble nature qui leur était échue? Est-ce que toutes ces puissances ne comparaîtront pas devant Paul et devant ceux qui lui ressemblent? « Ne savez-vous pas, dit-il lui-même, que nous jugerons les anges, à plus forte raison les choses de la vie présente? » I *Corinth.*, vi, 3. Ne nous attristons donc de rien, si ce n'est du péché; ne nous réjouissons et ne nous félicitons pas d'autre chose que de la vertu. Si la vertu nous est chère, rien ne nous empêchera de ressembler à Paul. Ce n'est pas seulement à la grâce, c'est encore à ses propres efforts qu'il dut d'être ce qu'il a été; et l'action de la grâce est en rapport avec le zèle déployé. Chez lui ces deux forces étaient au suprême degré, celle qui vient de Dieu et celle qui naît de la volonté humaine. Voulez-vous savoir ce qu'il avait reçu de Dieu? Les vêtements de Paul effrayaient les démons. Mais je ne m'étonne pas de cela, pas plus que de voir l'ombre de Pierre dissiper les maladies. Ce qui m'étonne, ce qui est vraiment merveilleux, c'est que, avant d'avoir reçu la plénitude de la grâce, dès le début, quand il balbutiait encore, il se soit montré si grand; il n'avait ni la puissance ni l'autorité dont il fut investi dans la suite, et, néanmoins, il brûlait déjà d'un tel zèle pour le Christ que toute la nation juive était soulevée contre lui. Entouré des dangers les plus graves, voyant une ville assiégée, dont il franchit les murs, suspendu dans une corbeille, fugitif, il ne tomba pas néanmoins dans l'indolence, l'incertitude ou la peur; au contraire, il puisa dans les tribulations un plus grand courage, évitant les périls dans l'intérêt du bien, les bravant tous pour annoncer la vérité, portant toujours la croix à la suite du divin Maître, et cela, quand il avait encore sous les yeux l'exemple de la mort d'Etienne et qu'il était sans cesse poursuivi par la rage des Juifs, ses ennemis les plus implacables, qui eussent voulu se rassasier de sa chair.

Il ne se jetait pas dans les dangers par inconsidération, il ne les fuyait pas par faiblesse. Il aimait certes la vie à cause du gain spirituel qu'elle pouvait lui fournir; il la dédaignait, à cause de la philosophie à laquelle l'avaient élevé ses sublimes pensées et du désir qu'il ressentait d'aller avec le Christ. Je l'ai dit et je ne me lasserai pas de le redire, jamais aucun homme ainsi ballotté par des choses contraires, n'a su tirer des unes et des autres un égal avantage. Aucun n'a plus aimé que lui la vie présente, pas même ceux qui en manifestent le plus vif attachement : aucun ne l'a plus méprisée, pas même ceux qui vont à la mort avec délire. Il était tellement pur de toute passion et détaché de tout intérêt temporel, qu'il soumettait toutes ses aspirations à la seule volonté de Dieu : tantôt il déclarait la vie préférable à la société même du Christ, au bonheur d'être avec lui; tantôt il la jugeait si fatigante et si pénible, qu'il appelait par ses gémissements l'heure de sa délivrance.

Saint Paul a méprisé la vie d'ici-bas.

Il ne voulait que ce qui pouvait lui procurer un gain selon Dieu, malgré la contradiction apparente de ses désirs. Il était multiple, pour ainsi parler, et revêtait toutes les formes; non qu'il changeât par dissimulation, loin de nous une telle pensée, mais il se transformait en vue du ministère de la prédication et pour le salut des hommes : en cela, il marchait encore sur les traces de son divin Maître. En effet, le Seigneur s'est manifesté comme Dieu et comme homme, suivant que les circonstances l'exigeaient, dans le vent et dans le feu, quand c'était nécessaire, sous l'armure d'un soldat, avec l'aspect vénérable d'un vieillard, tel qu'un voyageur qui poursuit sa route, dans la réalité de la nature humaine, et n'a pas craint ainsi de s'exposer à la mort. Et que personne, encore ici je dois vous le dire, ne s'imagine voir le résultat d'une nécessité, mais uniquement la preuve de l'amour de Dieu pour les hommes. Il est assis tantôt sur un trône et tantôt sur les chérubins. Et dans tout cela brille l'économie de sa providence. Voici ce qu'il dit à ce sujet par la bouche d'un prophète : « J'ai multiplié les visions, et les mains des prophètes ont façonné mon image. » *Ose.*, XII, 10.

C'est sur ce type divin que Paul s'est formé : qui pourrait incriminer sa conduite? tour à tour se pliant aux usages des Juifs et se séparant de ses frères, accomplissant et dédaignant la loi, plein d'amour et de mépris pour la vie présente, demandant et repoussant les biens temporels; observateur des cérémonies légales et lançant l'anathème contre ceux qui les pratiquaient; circoncis et condamnant la circoncision. Voilà certes des actions bien contraires : mais la pensée en vertu de laquelle il agissait ne connaissait pas de variation, et son intelligence était toujours d'accord avec elle-même; il n'avait qu'un seul but, sauver ceux qui l'entendaient et le voyaient. Ainsi s'expliquent et ses respects et ses attaques à l'égard de la loi. Ce n'est pas seulement dans ses actes, c'est encore dans ses discours qu'il se montre de la sorte multiple et changeant, mais avec une pensée ferme et constante, sans jamais varier au fond, demeurant toujours ce qu'il était, ne prenant ces diverses apparences que pour les besoins du moment. Ne l'accusez donc pas à cause de cela; mais décernez-lui plutôt des louanges et des couronnes. Quand vous voyez un médecin employer tantôt le fer et le feu, tantôt les remèdes les plus doux et les plus agréables, interdire tout aliment, toute boisson même, et puis permettre au malade d'en user à son gré, le couvrir avec soin pour développer la chaleur, et lui ordonner ensuite de boire à pleine coupe une eau limpide et fraîche, vous ne ferez pas à ce médecin un crime de varier et de changer ainsi son traitement; bien au contraire, c'est alors surtout que vous louerez un art qui, s'élevant au-dessus de nos défiances et de nos frayeurs, agit avec une si noble confiance. Voilà l'homme habile et savant. Mais, si nous l'admirons dans des procédés aussi contraires, à plus forte raison devons-nous admirer l'âme de Paul dans les soins qu'elle prodigue à toute sorte de maladies.

Respects et attaques de saint Paul à l'égard de la loi.

En effet, pour guérir les infirmités de l'âme, il ne faut ni moins d'industrie ni moins de science que pour guérir celles du corps : si vous les abordez sans précaution, vous perdez tout, bien loin de tout sauver. Et devons-nous être surpris que les hommes aient recours à de tels ménagements, lorsque Dieu lui-même, qui est tout-puissant, ne guérit pas autrement les âmes et consent à prendre des détours avec nous? Comme il veut que nous allions au bien par un mouvement spontané, non par une impulsion violente et fatale, il suit une semblable voie, non certes par impuissance de sa part, mais à cause de notre propre faiblesse. A lui de faire seulement un signe, ou plutôt de vouloir simplement, et tout ce qu'il veut se réalise; mais nous, du moment où nous sommes maîtres de nous-mêmes, nous ne pouvons souffrir de lui obéir en tout. S'il nous attirait malgré nous, il nous ravirait ce qu'il nous a donné, le libre arbitre. C'est pour qu'il n'en fût pas ainsi, qu'il suit à notre égard des voies si diverses. Qu'on ne m'accuse pas de tenir en vain ce langage : j'ai voulu montrer la sagesse de Paul dans la diversité de sa conduite. Lors donc que vous le verrez fuir les dangers, ne l'admirez pas moins que lorsqu'il les affronte : là brille sa magnanimité, ici sa prudence. Quand il élève la voix il est aussi

digne de respect que lorsqu'il l'abaisse : son humilité n'est que l'égale de sa noble confiance. Admirez-le quand il se glorifie tout comme quand il se méprise : dans un cas, il est exempt d'orgueil; dans l'autre, il est plein de condescendance et de bonté. C'est pour veiller au salut d'un grand nombre qu'il agit ainsi. De là cette parole : « Dans l'extase, je vais à Dieu; dans le calme, je viens à vous. » II *Corinth.*, V, 13. Jamais un homme n'eut d'aussi puissants motifs de s'enorgueillir; jamais un homme ne fut plus modeste. Voyez : « La science enfle, » dit-il; I *Corinth.*, VIII, 1; et nous le dirions tous avec lui. Or, il possédait une science telle qu'on ne saurait rien trouver de semblable chez les mortels; et cependant, bien loin d'en tirer un sujet de gloire, il prend de là occasion de s'humilier. Et voici comment il s'exprime : « Partielle est notre science, partielle est notre prophétie. » I *Corinth.*, XIII, 9. « Je ne me persuade pas avoir atteint le but. » *Philipp.*, III, 13. « Celui qui s'imagine savoir quelque chose, prouve par là même qu'il ne sait rien. » I *Corinth.*, VIII, 2. Le jeûne enfle aussi; ce que montre clairement le pharisien quand il dit : « Je jeûne deux fois dans la semaine. » *Luc.*, XVIII, 12. Et Paul, qui, non-seulement jeûnait, mais encore souffrait la faim, se traitait lui-même d'avorton.

Mais que dis-je, le jeûne, la science, quand il s'agit d'un homme qui conversait avec Dieu d'une manière plus intime, plus continue qu'aucun des prophètes, aucun des apôtres, et qui cependant n'en devenait que plus humble! Et ne me parlez pas seulement de ce qui est écrit : Paul a tenu dans le secret la plupart de ses révélations; s'il n'a pas tout dit, c'est pour ne pas s'attirer une plus grande gloire; s'il n'a pas tout caché, c'est pour fermer la bouche aux faux apôtres. Un tel homme n'agissait jamais sans but; la justice et la raison dirigeaient toujours sa conduite. Egalement sage dans les actions les plus opposées, il était constamment digne des mêmes éloges. Voici ce que j'entends par là : C'est un grand bien que de ne rien dire de grand sur soi-même; mais lui, parlait alors avec tant d'à-propos, que sa parole avait encore plus de mérite que son silence. S'il ne s'était pas ainsi loué, il aurait été plus blâmable que ceux qui se louent hors de propos : en n'agissant pas de la sorte, il eût trahi les intérêts des siens, ruiné sa propre cause et servi celle des ennemis. Il savait si bien se prêter aux circonstances, saisir les occasions avec tant de droiture et de discernement, accomplir avec tant d'utilité des actes blâmables en apparence, qu'il n'en retirait pas moins de gloire que de son obéissance aux préceptes formels. Oui, Paul avait plus de mérite en se glorifiant qu'un autre n'en aurait en cachant ses vertus : personne n'a fait autant de bien, en se renfermant dans le silence, que l'Apôtre en donnant un libre cours à sa parole. Ce qu'il y a cependant de plus admirable, ce n'est pas de parler, c'est de ne parler qu'autant qu'il est nécessaire. Il n'abusait jamais du droit que lui donnait l'intérêt du bien, jamais il ne dépassait les justes limites, il voyait trop clairement jusqu'où il devait aller.

Mérite d saint Paul e se glorifian

Ce n'était pas assez pour lui : de peur d'être une occasion de chute pour les autres et de les porter à se louer outre mesure, il se traitait lui-même d'insensé; s'il se donnait des louanges, je l'ai dit, c'était toujours pour obéir à la voix de la nécessité. Il était évident que les autres, portant les yeux sur lui, abuseraient de son exemple, en feraient de fausses applications : ce qu'on voit également parmi les médecins, car tel remède dont l'un a fait usage avec autant de succès que de discernement, un autre l'applique sans intelligence et par là même sans efficacité. Pour qu'il n'en fût pas ainsi, voyez à quelles précautions il avait recours avant de se louer : ce n'est pas une ou deux fois, c'est avec insistance qu'il manifestait ses craintes. « Plaise à Dieu, dit-il, que vous excusiez un peu ma folie! » II *Corinth.*, XI, 1-2. Plus bas il ajoute : « Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur, mais comme dans un accès de démence; » *Ibid.*, 17; « aucun d'eux ne peut se glorifier d'une chose (je cède encore à la même folie) dont je ne puisse aussi me glorifier. » *Ibid.*, 21. Il ne se contente pas néanmoins de ces réserves; ayant à parler d'un fait qui tourne à son honneur, il prend soin de se cacher en s'exprimant de la sorte : « Je sais un homme... Voilà ce dont je

me louerai, jamais de rien qui vienne de moi; » et après tout cela : « Si j'ai parlé comme un insensé, c'est vous qui m'y avez contraint. » *Ibid.*, XII, 2, 5, 11. Quel est donc l'homme assez déraisonnable, assez dépourvu de sens, qui, voyant ce grand saint, sous l'empire même de la nécessité, trembler de dire une parole à sa louange, et, tel qu'un cheval arrivé tout à coup sur le bord d'un précipice, frémir et se rejeter en arrière, lui cependant si prudent et si réservé dans ces occasions, quel est l'homme qui ne fuirait pas devant un tel danger, ne redoublerait pas de vigilance, bien résolu à ne céder en cela qu'à la dernière extrémité?

Voulez-vous que je vous montre encore sa prudence sous un autre aspect? Voici qui n'est pas moins admirable : Non content du témoignage de sa conscience, il veut nous enseigner comment nous devons nous conduire dans de telles conjonctures; en se justifiant lui-même par la nécessité qu'il a subie, il forme les autres à ne pas décliner l'épreuve dans le moment opportun, à ne pas l'affronter à contre-temps. Dans les textes cités, c'est comme s'il nous tenait ce langage : Oui, c'est un grand mal de dire de soi ce qui peut nous attirer l'estime et l'admiration; c'est une extrême folie, mon bien-aimé, de se décerner des éloges sans une réelle nécessité, sans une nécessité pressante. Ce n'est pas là parler selon Dieu, c'est plutôt faire preuve d'extravagance; c'est se ravir à soi-même le prix de ses sueurs et de ses peines. — Tel et plus étendu encore est le sens de ses paroles; voilà ce qu'il dit à tous par les précautions dont il s'entoure quand il est forcé de parler. Mais, chose plus étonnante, il ne profite pas de cette impérieuse nécessité pour tout exposer aux regards des hommes; il en cache la plus grande, la meilleure part. « J'en viens, dit-il, aux visions et aux révélations dont le Seigneur m'a favorisé... Je vous les épargne cependant de peur que quelqu'un ne m'estime au delà de ce qu'il voit ou de ce qu'il entend de moi. » II *Corinth.*, XII, 1 et 6. En s'exprimant de la sorte, il nous enseigne à tous à ne pas dire, même dans un cas de nécessité, tout ce que nous savons de nous-mêmes, à nous contenter de ce qui peut être utile aux auditeurs.

Samuel aussi, — nous pouvons bien invoquer le souvenir de ce saint personnage, son exemple nous est une gloire en même temps qu'une léçon, — fit un jour son éloge et manifesta ses bonnes œuvres. Mais lesquelles, je vous prie? Celles-là seulement dont ses auditeurs pouvaient tirer un avantage. Il ne se glorifie ni de sa pudeur, ni de son humilité, ni de la générosité avec laquelle il oubliait les injures. De quoi se glorifie-t-il donc? De deux choses qu'il importait d'enseigner au roi; les voici : Un cœur ami de la justice, des mains pures de tout présent. David fait également son éloge; mais il ne se loue que de ce qui peut ramener son auditeur au bien. A l'entendre, sa force est son unique vertu : il mentionne l'ours et le lion qu'il a terrassés, et rien de plus. Porter plus haut le ton de sa parole, c'eût été de la vaine gloire et de l'orgueil; se borner à dire ce que réclame la nécessité du moment, c'est de l'amour pour les hommes et de la sollicitude pour leurs intérêts. Telle est la conduite de Paul : on l'accuse de n'être pas un véritable apôtre, de n'avoir aucune autorité. Il y a donc obligation pour lui de répondre à ces attaques en disant ce qui pourra le mieux établir sa dignité. Voyez comme il apprend à ses disciples à ne pas se louer sans raison, et d'abord, en montrant qu'il obéit à la nécessité; puis, en se traitant lui-même d'insensé pour des éloges entourés néanmoins de tant de réserves; en tenant caché ce qui lui ferait le plus d'honneur et ne disant que le strict nécessaire; en parlant de lui comme s'il s'agissait d'un autre, « je sais un homme... » II *Corinth.*, XII, 2; enfin, en ne découvrant de ses vertus que ce qu'il fallait pour les besoins de sa cause actuelle.

Tel il se montrait en se louant, tel il était quand il blâmait les autres. C'est assurément une chose défendue d'adresser à son frère des paroles blessantes; mais Paul en usait avec tant de discrétion, que ses reproches les plus vifs étaient préférables aux éloges les plus flatteurs. C'est ainsi qu'il traite à plusieurs reprises les Galates d'insensés, et les Crétois de ventres paresseux et de mauvaises bêtes; ce qui, loin de l'abaisser, lui devient même un titre de gloire. Il trace les limites dans lesquelles nous devons

nous renfermer, la règle que nous avons à suivre, quand il s'agit d'appliquer, non de vains palliatifs, mais un châtiment énergique aux âmes qui n'ont aucun souci de Dieu. Nous trouvons toujours en lui la juste mesure des choses, et c'est pour cela qu'il plaît toujours, soit dans ses actes, soit dans ses paroles, quand il emploie la sévérité et quand il procède par la persuasion et la mansuétude, qu'il s'excite ou se modère, qu'il s'exalte ou s'humilie. Faut-il d'ailleurs s'étonner que l'outrage et la malédiction aient parfois le don de plaire, alors que le meurtre et l'artifice ont en certains cas mérité des éloges sous l'ancienne et la nouvelle loi? Pesant donc toutes ces choses avec le plus grand soin, admirons Paul et rendons gloire à Dieu, réformons-nous aussi nous-mêmes, afin que nous obtenions à notre tour les biens éternels, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient honneur et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

SIXIÈME HOMÉLIE.

Voulez-vous, mes bien-aimés, que, laissant aujourd'hui de côté ce qu'il y a dans Paul de grand et d'admirable, nous prenions pour sujet de notre discours ce que plusieurs regardent comme répréhensible? Ne craignons pas de le voir ici déchoir de sa grandeur et de sa gloire. Quel est donc le côté faible de sa vie? — On l'a vu, dira-t-on, trembler devant les supplices. C'est ce qui eut lieu quand on le conduisait chargé de liens, et non-seulement alors, mais encore en d'autres circonstances, et notamment lorsque, en face de cette puissance qui faisait trafic de la pourpre, il se défendait avec tant d'ardeur contre les attaques dont il était l'objet. En agissant de la sorte, il ne se proposait pas autre chose que de se mettre en sûreté, de faire qu'à l'avenir il ne retombât plus sous le coup de pareilles menaces. — Que répondrons-nous à cela? Que Paul se montra là plus grand et plus admirable que jamais : avec une âme exempte d'audace et d'exaltation, avec un corps si sensible à la douleur et qui redoutait tant la torture, il s'élève, quand il le faut, au-dessus de ce qu'on peut imaginer de plus effrayant, comme auraient pu le faire les substances incorporelles elles-mêmes. Si vous le voyez donc trembler à l'approche des souffrances, rappelez-vous les paroles qu'il a prononcées et par lesquelles il s'élance par delà les cieux et rivalise avec les anges : « Qui nous séparera de l'amour de Dieu? Ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la persécution, ni la faim, ni le danger, ni le glaive. » *Rom.*, VIII, 35. Souvenez-vous encore qu'il a déclaré d'une manière non moins formelle que tout cela n'est rien : « Ces peines si rapides et si légères que nous souffrons dans le temps présent, accumulent pour nous dans la patrie céleste un poids éternel de gloire incomparable, pour nous qui contemplons, non les choses visibles, mais celles qu'on ne voit pas. » II *Corinth.*, IV, 17-18. Songez ensuite aux tribulations de chaque jour, aux morts sans cesse renouvelées, et, devant ce spectacle, admirez Paul, ne désespérez pas de vous-mêmes. Ce qui vous paraît une faiblesse de la nature, est la plus haute preuve de sa vertu, puisqu'il est ce que nous le voyons sous la pression des plus graves nécessités.

Comme sa conduite au milieu des plus terribles dangers pouvait faire croire, persuadait même à plusieurs que s'il était si grand c'est qu'il était affranchi des faiblesses humaines, Dieu n'a pas voulu qu'il fût à l'abri de nos défaillances, pour vous apprendre que par la nature il appartient à l'humanité, tandis que par son courage, non-seulement il est au-dessus de nous, mais il s'élève au niveau des anges. Avec cette âme et ce corps, je le répète, il souffrait mille morts, foulait aux pieds les choses présentes et les choses futures; de là ce cri sublime, cette incompréhensible parole : « J'ai désiré d'être frappé d'anathème par le Christ, si je pouvais ainsi sauver mes frères, ceux qui me sont unis par les liens du sang. » *Rom.*, IX, 3. Il suffit de vouloir, pour triompher par la vertu des résistances de la nature; et rien n'est impossible aux hommes de ce que le Sauveur a commandé. Si nous déployons, en effet, tout le zèle dont nous

Aucun des commandements du Seigneur n'est impossible.



sommes capables, Dieu nous soutient en même temps de sa force, et nous échappons aux dangers qui nous entourent, nous sommes délivrés de tous les maux. Ce n'est pas la peur qui mérite le blâme, c'est l'action mauvaise à laquelle on serait entraîné par la peur; celui qui craint et qui néanmoins soutient la lutte, est supérieur à celui qui ne craint pas : l'énergie de la volonté brille alors d'un plus vif éclat. Redouter la douleur, c'est le fait de la nature; mais ne commettre aucun mal par un tel sentiment, c'est le droit qu'a la volonté de corriger la nature et d'en vaincre les infirmités. Il en est de la peur comme de la tristesse : on n'est pas coupable parce qu'on est affligé; mais on le devient en faisant ou disant dans l'affliction ce qui déplait à Dieu. Si je prétendais que Paul n'est pas homme, c'est à bon droit que vous m'opposeriez les défectuosités de la nature, vous éluderiez ainsi mon discours; mais si j'affirme, si je proclame bien haut qu'il est homme et qu'il n'a sur nous que la supériorité de la vertu, c'est en vain que vous me tenez ce langage; ou plutôt, non, ce n'est pas en vain, vous rehaussez la gloire de Paul; car vous ne le montrez si grand que parce qu'il a pu dépasser les limites d'une nature qui cependant était la sienne. Et non-seulement vous l'exaltez, mais encore vous fermez la bouche à ceux qui s'endorment dans leur torpeur, en leur apprenant à compter sur les généreux élans du cœur, et non sur la sublimité de la nature.

Saint Paul a-t-il tremblé devant la mort?

Vous insistez et vous dites : Il a quelquefois tremblé devant la mort. — Oui, certes, et c'est ainsi que la nature se trahit. Mais celui-là même qui tout à l'heure redoutait la mort, écoutez comme il parle : « Tant que nous sommes dans ce corps comme dans une tente, nous gémissons sous sa pesanteur. » II *Corinth.*, v, 4. Puis encore. « Nous gémissons au dedans de nous-mêmes. » *Rom.*, VIII, 23. Vous le voyez, il oppose sans cesse aux faiblesses de la nature les saintes énergies de la vertu. Plusieurs martyrs ont pâli quand on les conduisait à la mort, ils étaient pleins de frayeur et d'angoisse; mais c'est là surtout ce qui les rendait admirables, de craindre la mort, et de l'accepter pour Jésus-Christ. C'est ainsi que Paul, à qui la mort inspirait de si vives craintes, se résignait par amour pour Jésus à la géhenne elle-même et, tout en repoussant l'idée du trépas, désirait voir son corps se dissoudre. Il n'était pas seul en butte à de tels sentiments : le chef des apôtres, après avoir souvent protesté qu'il était prêt à donner son âme, n'envisagea pas non plus la mort sans terreur. Ecoutez ce que lui dit à ce sujet son divin Maître : « Quand tu seras devenu vieux, un autre te chargera de liens, pour te conduire où tu ne voudrais pas aller. » *Joan.*, XXI, 18. Il lui dénonce ainsi les défaillances de la nature, non celles de la volonté. La nature se trahit toujours elle-même, en dépit de nos efforts; il n'est donné à personne, pas même aux cœurs les plus généreux, de la comprimer entièrement.

De là ne résulte pour nous aucun dommage, mais plutôt un surcroît de gloire. Quel blâme mérite donc la crainte de la mort? Quels éloges ne mérite pas, au contraire, celui qui la craignant ne se laisse pas honteusement subjuguer par cette crainte? Non, ce ne sont pas les défauts auxquels notre nature est sujette qui nous rendent criminels, c'est notre assujettissement volontaire à ces mêmes défauts : et celui-là doit être jugé grand, admirable, qui par une forte volonté relève une faible nature. Il montre aussi par là quelle est la puissance de cette même volonté, et réduit au silence ceux qui disent : Pourquoi ne sommes-nous pas naturellement bons? — Qu'importe, en effet, que nous ne soyons pas bons par notre nature, si nous pouvons l'être par notre choix? De combien même ceci n'est-il pas préférable à cela? C'est l'unique moyen d'obtenir de légitimes couronnes, une gloire pure et méritée. Direz-vous que ce qui vient de la nature ne saurait être ébranlé? Mais si vous savez former une généreuse résolution, vous y trouverez encore plus de force et de stabilité. Voyez les martyrs : leur corps est mis en pièces, la nature est brisée par le fer; mais la volonté ne cède ni ne succombe à la violence. Souvenez-vous d'Abraham : est-ce que la volonté chez lui ne triomphe pas de la nature, quand il reçoit l'ordre d'immoler son fils et que son obéissance fait si bien éclater ce triomphe? Ne voyez-vous pas la même chose dans la con-

duite des trois jeunes Hébreux? N'avez-vous jamais entendu cette parole de la sagesse humaine : Par l'habitude la volonté devient une seconde nature? Pour moi, je dirais plutôt la première, en m'appuyant sur ce qui vient d'être démontré.

Vous le voyez donc, on peut obtenir la stabilité même de la nature, pourvu que la volonté soit généreuse et vigilante; j'ajoute qu'il est plus beau de s'attacher au bien par un libre choix que d'y tenir par nécessité; c'est même là le vrai bien. Aussi, quand l'Apôtre dit : « Je châtie mon corps et je le réduis en servitude, » I *Corinth.*, IX, 27, je lui décerne les plus grands éloges, en voyant qu'il n'a pas suivi sans peine le chemin de la vertu; après cela nul ne pourrait, pour s'autoriser dans sa négligence, prétendre que le bien ne lui coûte aucun effort. Quand il dit encore : « Je suis un crucifié pour le monde, » *Galat.*, VI, 14; je tresse des couronnes à sa générosité : il est donc incontestable que la volonté peut imiter la force de la nature. A nous en tenir à l'exemple de cet homme, qui fut la personnification de la vertu, nous voyons qu'il s'efforça de donner la stabilité de la nature aux biens dont il était redevable à la volonté. Sans doute il gémissait sous les coups; mais il était après tout aussi ferme que les puissances qui n'ont pas de corps et sont à l'abri de la douleur. C'est ce qui résulte de ces paroles, qu'il n'a pu certes prononcer sous l'inspiration de notre nature. Ecoutez-le parler : « Le monde est crucifié pour moi, et je le suis pour le monde; » et plus haut : « Je vis, mais non, ce n'est plus moi; c'est le Christ qui vit en moi. » *Galat.*, II, 20. Qu'est-ce dire, si ce n'est qu'il avait déjà déposé son enveloppe terrestre? Que signifie ce qu'il dit ailleurs : « L'aiguillon de la chair m'a été donné; l'ange de Satan!... » II *Corinth.*, XII, 7. Evidemment cela signifie qu'il sentait la douleur dans son corps et qu'il l'y reléguait; non qu'elle n'essayât de pénétrer dans l'âme; mais l'énergie de la volonté la repoussait et la tenait éloignée de ce sanctuaire. Mais quoi! Ne dit-il pas des choses encore plus admirables, ne se réjouit-il pas des mauvais traitements, ne se glorifie-t-il pas de ses chaînes? Que pourrait-on ajouter à cela? En prononçant cette parole : « Je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé, » ne reconnaît-il pas la faiblesse de la nature? et par celles que nous avons rapportées plus haut ne proclame-t-il pas la noblesse de la volonté? Rapprochez ces deux choses, afin que les grandes ne vous portent pas à penser que Paul est d'une autre nature en vous jetant vous-même dans l'abattement, et que les petites ne vous inspirent pas de mépris pour cette âme si sainte, mais que, vous arrachant encore à la torpeur, elles vous élèvent à de nobles espérances.

Saint Paul prêche la grâce de Dieu

Aussi l'Apôtre parle-t-il aussitôt du secours de la grâce divine, en la rehaussant avec une sorte d'exaltation; mais non, je me trompe, avec un juste sentiment de reconnaissance, de manière à vous persuader que rien ne vient de lui. Il ne cache pas néanmoins les œuvres de son zèle, afin que vous ne vous en remettiez pas de tout sur Dieu seul, et que vous ne vous endormiez ainsi dans l'indifférence. Vous trouverez dans l'âme de ce saint la mesure et la règle qui conviennent à toute chose. — Mais un jour, me dira-t-on, il maudit Alexandre, l'artisan qui travaillait l'airain. — Et puis? ce n'était pas là le cri de la colère, c'était celui de la douleur à cause des outrages faits à la vérité : il n'exerce pas une vengeance personnelle, il combat un contradicteur de la parole sainte. « Cet homme a résisté, dit-il, avec opiniâtreté, non à moi, mais à ma parole. » II *Tim.*, IV, 15. Il exprimait ainsi son ardent amour pour la vérité et calmait en même temps la peine de ses disciples. Comme le scandale s'étendait à tous, tandis que les contradicteurs n'avaient rien à souffrir, il tint ce langage sévère. Mais il réprimait également les autres quand il disait : « Si toutefois il est juste aux yeux de Dieu de punir ceux qui nous suscitent des tribulations. » II *Thessal.*, I, 6. Non, il ne désire pas exercer un châtiment, il veut seulement ranimer ceux qui ont souffert de cette résistance. C'est pour cela qu'il ajoute : « A ceux qui sont affligés, que Dieu donne la paix. » *Ibid.*, 7. Lorsqu'il est lui-même l'objet de la persécution, écoutez comme il raisonne,

Saint Paul a quelquefois prononcé des malédictions par esprit de douleur.



comme il se venge de ses ennemis : « On nous maudit, et nous bénissons; on nous frappe, et nous ne murmurons pas; nous répondons aux blasphèmes par des prières. » I *Corinth.*, IV, 12. Si, ce qu'il dit ou fait pour les autres, vous l'attribuez à la colère, c'est à ce sentiment que vous attribuerez aussi le châtiment et les reproches infligés au magicien Elymas; vous direz que la mort d'Ananie et de Sapphire fut également due à la colère de Pierre. Mais il n'est pas un homme assez dépourvu d'intelligence, assez fou pour émettre une telle proposition.

Nous trouverions bien d'autres paroles, bien d'autres actions où Paul semble prêter à la critique, et qui sont néanmoins celles où sa prudence brille du plus vif éclat. Ainsi, quand il livre à Satan le Corinthien coupable de fornication, c'est d'un cœur plein d'amour, avec une intention pure. D'autre part, lorsqu'il gourmande les Juifs et qu'il dit : « Sur eux s'est étendue la colère de Dieu, » I *Thessal.*, II, 16, ce n'est pas la haine qui déborde de son cœur, puisque vous l'entendez sans cesse prier pour eux; il veut leur inspirer une crainte salutaire afin de les amener à de meilleurs sentiments. — Mais il insulta du moins le grand prêtre, insistera-t-on, quand il lui dit : « Dieu se dispose à te frapper, mur blanchi. » *Act.*, XXIII, 3. — Nous n'ignorons pas que plusieurs pour justifier cette parole, prétendent qu'elle renferme une prophétie. Je ne m'élève pas contre cette explication; et, dans le fait, l'événement eut lieu, cet homme ne tarda pas à mourir. Si toutefois un plus opiniâtre adversaire y contredisait, et, poussant plus avant, faisait cette objection : En supposant que ce soit là une prophétie, pourquoi l'Apôtre se serait-il excusé en disant qu'il ne connaissait pas le grand prêtre? voici ce que nous répondrions : Pour donner une leçon aux autres et leur enseigner le respect qu'ils doivent toujours avoir envers leurs supérieurs, il fit alors ce que le Christ avait fait lui-même. En effet, bien qu'il eût attaqué sans ménagement les Scribes et les Pharisiens, le Seigneur avait tenu ce langage : « Ils sont assis sur la chaire de Moïse, faites donc tout ce qu'ils vous ordonnent de faire. » *Matth.*, XXIII, 2-3. C'est l'exemple auquel Paul se conforme ici : il sauvegarde la dignité du pontife, tout en prédisant ce qui doit arriver. Il est vrai qu'il se sépara de Jean; mais il avisait de la sorte aux intérêts de la prédication. Celui qui se charge d'un tel ministère ne doit pas être un homme lâche et sans résolution, il faut, au contraire, qu'il soit armé d'un courage et d'une force à toute épreuve : qu'il ne se charge pas de ces sublimes fonctions, celui qui ne serait pas prêt à s'exposer mille fois à la mort, à braver tous les dangers, comme le Christ le recommande lui-même : « Si quelqu'un veut marcher sur mes traces, qu'il se renonce d'abord et qu'il prenne sa croix, puis qu'il me suive. » *Matth.*, XVI, 24. Celui qui n'est pas dans de telles dispositions causerait la perte d'un grand nombre de ses frères; et mieux vaut pour lui se tenir en repos, ne s'occuper que de lui-même, que de se produire en public et de prendre sur ses épaules un trop lourd fardeau; car, dans ce dernier cas, il exposerait son propre salut et celui des âmes nombreuses qui lui seraient confiées.

Ne serait-ce pas une chose déraisonnable qu'un homme qui ne sait pas gouverner un navire et lutter contre les flots, osât néanmoins, alors même qu'on lui ferait de toute part violence, s'asseoir au gouvernail? Or celui qui entreprend le ministère de la prédication et qui s'en charge au hasard, assumant de la sorte une responsabilité sans limites, n'est-il pas encore plus insensé? Non, ni le pilote, ni l'athlète qui va combattre contre les bêtes, ni le gladiateur, ni un homme quelconque ne doit avoir une âme inébranlable en face de la mort et de tous les supplices, comme le ministre de la parole sacrée. Bien plus grands sont ici les dangers, plus terribles les adversaires, et l'on n'affronte pas simplement une mort temporelle : le ciel est la récompense du vainqueur, et la géhenne le châtiment des vaincus; il s'agit de sauver ou de perdre à jamais son âme. Du reste, ce n'est pas le ministre de la prédication qui doit seul se tenir prêt pour une telle alternative, c'est aussi le simple fidèle lui-même; sur tous pèse l'obligation de porter la croix et de suivre le Christ. Si cette obligation est générale, elle incombe toutefois d'une manière plus particulière à ceux qui

sont chargés d'instruire et de diriger les autres. Or de ce nombre était Jean, qui portait aussi le nom de Marc. Comme, après s'être lui-même placé à la tête de la phalange, il s'était conduit avec une honteuse lâcheté, c'est avec une juste raison que Paul le repoussa, de peur que son exemple n'ébranlât le courage de tous ceux qui étaient là. Quoique saint Luc rapporte donc qu'une contestation s'éleva entre eux, n'allez pas y voir une faute. Ce n'est pas la contestation elle-même qui est un mal; c'est la déraison et l'absence de tout motif légitime. « Une colère injuste, est-il écrit, ne saurait être excusée. » *Eccl.*, XXVIII, 33. Ce n'est pas toute colère, vous l'entendez, mais bien une colère injuste. Le Christ dit à son tour : « Celui qui sans motif s'irrite contre son frère..... » *Matth.*, V, 22. La distinction doit également être remarquée. Le Prophète avait dit : « Mettez-vous en colère, mais ne péchez pas. » *Psalm.*, IV, 5. S'il n'était jamais permis d'user de cette passion , pas même quand la circonstance l'exige, c'est en vain et sans but qu'elle nous aurait été donnée; mais non , elle n'est pas inutile. C'est dans sa sagesse que le Créateur l'a implantée dans notre nature, pour ramener les pécheurs au droit chemin, pour réveiller de leur torpeur les âmes apathiques, pour vaincre nos lâchetés et nos irrésolutions : comme il a donné le glaive au soldat, il arme notre intelligence de cette pointe acérée de la colère, mais pour que nous en usions avec discernement. Voilà pourquoi, voilà comment Paul en a souvent usé ; ses emportements servaient plus au bien que les douces paroles des autres, parce qu'il agissait en tout selon les besoins du moment et les intérêts de la prédication. Prise d'une manière absolue, la douceur n'est pas toujours bonne ; cela dépend de l'occasion : en dehors de là, la douceur devient une faiblesse et la colère n'est que de l'opiniâtreté.

Ce n'est pas pour venger la gloire de Paul, que je dis ces choses, car il n'a pas besoin du secours de ma langue : sa gloire ne vient pas des hommes, mais de Dieu. Je me suis proposé d'enseigner à mes auditeurs la conduite qu'ils ont à tenir en toute circonstance, ainsi que je l'ai déjà dit. Nous pourrons de la sorte recueillir partout de précieux avantages, et, chargés de trésors, aborder à ce port qui ne connaît pas les orages, recevoir, enfin, les incorruptibles couronnes. Qu'il nous soit à tous donné de les mériter par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Amen.

SEPTIÈME HOMÉLIE.

Toutes les fois que des hommes revêtus des insignes de la royauté, annoncés par le son de la trompette et précédés par de nombreux soldats, font leur entrée dans une ville, tout le peuple accourt à leur rencontre, soit pour entendre l'instrument guerrier, soit pour contempler l'étendard qui se déploie dans les airs et la bonne mine de celui qui le porte. Aujourd'hui donc que Paul fait son entrée, non dans une ville, mais dans l'univers, accourons tous ensemble. Et lui aussi porte un étendard ; ce n'est pas l'étendard d'un roi de la terre, c'est la croix du Christ, ce Roi du ciel ; au lieu des hommes, ce sont les anges qui le précèdent, et pour honorer le signe porté, et pour seconder celui qui le porte. Si ceux qui n'ont à diriger que leur propre vie et n'ont aucun devoir public à remplir pour la direction des autres, ont néanmoins reçu du Maître de l'univers un ange pour guide, selon cette parole de quelqu'un : « L'Ange m'a délivré dès ma jeunesse, » *Genes.*, XLVIII, 16; à plus forte raison ceux dont la sollicitude embrasse le monde et dont les épaules plient sous ce glorieux et rude fardeau, doivent-ils avoir l'appui des Vertus célestes. Les hommes investis d'un tel honneur dans l'ordre des choses temporelles, portent de riches habits, un collier d'or, les plus éclatants insignes : au lieu d'être couvert d'or, l'Apôtre est chargé de fers ; il porte la croix, toujours poursuivi par la haine, accablé de coups et tourmenté par la faim.

Nous avons tous un ange pour guide.

Mais ne vous en affligez pas, mon bien-aimé. De tels ornements sont mille fois plus riches et

plus beaux que les premiers; de plus, ils sont agréables à Dieu : celui qui en est revêtu n'en éprouve aucune peine. Et voilà ce qui doit nous frapper d'admiration. Oui, sous les chaînes, les mauvais traitements et les blessures, Paul nous apparaît plus rayonnant que les rois avec leur pourpre et leur diadème. Qu'il en soit réellement ainsi, qu'il n'y ait pas d'exagération dans ma parole, c'est ce que vous montreront ses vêtements eux-mêmes. Placez autant de diadèmes et d'habits de pourpre qu'il vous plaira sur un malade consumé par la fièvre, et vous verrez s'il en éprouvera le moindre soulagement : la ceinture de Paul, au contraire, a le pouvoir de chasser une maladie quelconque en touchant seulement le malade. Et du reste, on le comprend : si les malfaiteurs, bien loin d'être attirés par l'appareil de la puissance temporelle, se cachent et s'enfuient à son aspect, combien plus rapidement les maladies et les démons disparaissent quand brille le signe du salut! Ajoutons : Paul le portait de telle manière qu'il ne fût pas seul à le porter; il formait les autres à le porter comme lui. De là cette parole : « Soyez mes imitateurs, vous voyez en moi l'image à retracer; » *Philipp.*, III, 17; et cette autre : « Ce que vous voyez, ce que vous entendez en moi, faites-le; » *Ibid.*, IV, 9; et plus haut : « Il vous a été donné, non-seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui. » *Ibid.*, I, 29. Les dignités de la vie présente paraissent plus grandes quand elles sont concentrées dans un seul homme. Le contraire a lieu pour les dignités spirituelles : elles répandent une plus vive clarté quand elles sont partagées, quand ce n'est pas un seul qui les possède; elles croissent avec le nombre de ceux qui vont occuper le siége d'honneur. Vous les voyez donc tous devenir des porte-étendard, chacun fait briller le nom du Christ aux yeux des peuples et des rois, mais Paul, en bravant la géhenne et les supplices. Voilà certes une chose qu'il ne commande pas, elle dépasserait la force des hommes.

Tous les chrétiens portent l'étendard du Christ.

Vous savez cependant de quelle vertu notre nature est capable; à ce point qu'il n'est rien de plus honorable que l'homme, dans les conditions même de sa mortalité. Que pourriez-vous me citer de plus grand, ou même d'égal? Ne l'emporte-t-il pas sur les anges et les archanges, celui qui a prononcé cette étonnante parole? S'il a pu, tandis qu'il était encore renfermé dans ce corps passible et mortel, donner pour le Christ, non-seulement ce qu'il possédait, mais de plus ce qu'il ne possédait pas encore, puisqu'il sacrifiait le présent et l'avenir, les sublimités et les profondeurs, en un mot, toute chose; que n'aurait-il pas dit, que n'aurait-il pas fait, en supposant qu'il eût été d'une nature immatérielle? J'admire les anges parce qu'ils se montrent dignes de l'honneur qui leur est accordé, mais nullement parce qu'ils n'ont pas de corps; car le diable est incorporel aussi, il est invisible, ce qui ne l'empêche pas d'être la plus malheureuse des créatures à cause de sa révolte contre le Créateur. Nous dirons de même que les hommes sont malheureux, non parce que nous les voyons ensevelis dans la chair, mais bien parce qu'ils ne savent pas en user comme ils le devraient. Paul était aussi revêtu d'une chair mortelle. D'où vient donc qu'il s'est élevé si haut? De lui-même, et par le secours de Dieu : l'efficacité de l'action divine suppose sa propre action; car Dieu ne fait acception de personne. Si vous me dites : Comment est-il possible d'imiter de tels hommes? souvenez-vous de la parole de Paul : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ. » I *Corinth.* XI, 1. Il imita le Christ, et vous ne savez pas imiter un serviteur comme vous; il s'efforça de rivaliser avec le Maître, et vous abandonnez les traces du disciple. Quelle excuse pourrez-vous invoquer? Il vous enseigne même de quelle manière il s'élevait à cette imitation.

Voyez-le au début et dès ses premiers pas dans la carrière. A peine sorti du bain sacré, il s'élança plein d'un tel feu qu'il ne réclama plus aucun maître. Il n'attendit pas que Pierre vînt à lui, il n'alla pas auprès de Jacques, ni d'aucun autre, emporté par sa propre ardeur, il enflamma tellement la ville qu'il attira sur lui la guerre la plus cruelle. Comme il était juif, il avait auparavant dépassé son pouvoir, liant, entraînant, traduisant les chrétiens devant le peuple. Ainsi Moïse, sans avoir reçu mission de



personne, défendait ses concitoyens contre les insolences des barbares. Voilà les signes certains d'une âme généreuse et d'un esprit indépendant : l'homme ainsi fait ne souffre pas en silence les maux de ses frères, alors même que l'on ne l'a pas chargé de les défendre. Comme il s'était emparé du pouvoir par un acte de justice, Dieu le lui communiqua plus tard. C'est ce qu'il fit également pour Paul. Comme celui-ci s'était noblement conduit en entrant dans le ministère de la parole et de l'enseignement, Dieu l'y confirma d'une manière ostensible en l'élevant bientôt à la hauteur des maîtres dans la foi. Si ces hommes s'étaient ingérés dans les affaires, en avaient assumé la responsabilité par amour pour les distinctions et la prééminence, on aurait le droit de les blâmer; mais comme ils allaient au-devant des périls et s'exposaient à mille morts, pour procurer le salut des autres, qui serait assez malheureux pour incriminer un tel zèle? Or, qu'ils aient agi de la sorte dans le but de sauver ceux qui périssaient, c'est ce que montrent, et le jugement de Dieu, et la perte des ambitieux qu'entraîne le coupable amour des honneurs.

D'autres, en effet, se sont emparés des dignités et de la puissance; mais ils ont été tous exterminés, tantôt dévorés par le feu, tantôt engloutis dans le sein de la terre; et cela, parce qu'ils étaient guidés par l'orgueil, et non par le dévouement. Ozias se rendit coupable d'usurpation; il en fut puni par la lèpre. Simon voulut des fonctions saintes; il fut frappé de réprobation et il courut les plus grands dangers. Paul en voulut aussi; et voilà qu'il ceignit la couronne, ce que j'entends, non du sacerdoce et des honneurs, mais des services, des labeurs et des épreuves. Le zèle et la ferveur qui guidèrent sa course, lui ont mérité les éloges et la gloire dont il est environné dès le premier pas. De même que l'homme solennellement investi du pouvoir, s'il ne gère pas dignement sa charge, n'en subira qu'un plus grand châtiment; de même celui qui, sans mission expresse, s'acquitte pour le bien public, je ne dis pas des devoirs du sacerdoce, mais des obligations qu'il a contractées envers ses frères, est vraiment digne de tout honneur. C'est pour cela que Paul ne demeura pas un seul jour dans l'inaction et se montra plus ardent que le feu : dès qu'il est sorti de l'onde sacrée, il remplit lui-même son cœur d'une céleste flamme, il ne connait plus les dangers, dédaigne les moqueries et les insultes des Juifs, ne se préoccupe nullement de leurs répulsions, ni de rien de semblable; il a reçu d'autres yeux, ceux de la charité, une autre intelligence, une force inépuisable; et, tel qu'un torrent débordé, il bouleverse tout chez les Juifs, en leur faisant voir par les Ecritures que le Christ est le vrai Messie. Son inépuisable force.

Il n'était pas enrichi, comme il le fut plus tard, des dons de la grâce, il n'avait pas au même degré le souffle de l'Esprit; et cependant il était déjà plein de feu, la mortification intérieure animait toutes ses actions, il semblait vouloir en tout réparer le temps passé, il cherchait les occasions de se jeter au milieu des travaux et des combats, il soupirait après les dangers les plus terribles. Mais, avec cette noble fierté, cette ardeur belliqueuse, cette flamme dévorante, il était tellement doux et soumis à l'égard des maîtres de la doctrine, qu'il ne les blessa jamais dans ses plus impétueux élans. Ils vont à cet homme saisi de ces violents transports, et lui disent de se rendre à Tarse, puis à Césarée; il n'y contredit pas : ils décident qu'on doit le faire descendre dans une corbeille du haut des murs; il se laisse faire : ils lui donnent le conseil de se raser; il y consent : ils ne veulent pas qu'il se présente au théâtre; il n'y va pas. Il montre partout le même zèle et le même dévouement pour le bien des fidèles, le même amour de la paix et de la concorde, partout il est le même dans l'exercice de la prédication. Lors donc que vous le voyez envoyer l'un des siens vers le tribun pour se soustraire aux dangers qui le menacent; lorsqu'il en appelle à César et qu'il se hâte de se rendre à Rome, gardez-vous bien de l'accuser de lâcheté. Celui qui gémissait d'avoir à demeurer dans la vie présente, n'aimait-il pas mieux être avec le Christ? Celui qui dédaignait les biens du ciel et la splendeur des anges, en les comparant à son divin Maître, se serait-il épris des choses du temps? Quelle était donc la raison de sa conduite? Evi-

demment il voulait continuer à prêcher et ne partir d'ici qu'avec un grand nombre d'hommes gagnés à la religion et tous dignes de la couronne. Il lui répugnait de quitter la terre pauvre et nu, sans avoir préalablement été pour beaucoup de ses semblables un instrument de salut. De là ce qu'il disait : « Que je demeure encore dans la chair, c'est une chose nécessaire pour vous. » *Philip.*, I, 24.

Aussi, lorsqu'il s'aperçut que le jugement auquel il était soumis tournait en sa faveur, au point que le juge fit cette remarque : « On eût pu délivrer cet homme, s'il n'en avait pas appelé à César; » *Act.*, XXVI, 32; il préféra être enchaîné, conduit avec plusieurs autres prisonniers, coupables ceux-là de mille crimes; il ne rougit pas de partager leurs fers; puis, il sauva du naufrage tous ceux qui étaient embarqués avec lui, plein de confiance pour lui-même et jouissant d'une profonde sécurité. Or, tandis qu'il traversait ainsi la mer en captif, il se réjouissait comme s'il allait prendre possession d'un vaste empire. Et, dans le fait, il avait devant les yeux un prix qui n'était pas à dédaigner, la conversion de Rome. En attendant, il ne néglige pas ses compagnons de voyage; il les ravit comme par une céleste mélodie en leur faisant part de la vision qu'il avait eue, et de la promesse qui lui avait été faite qu'aucun d'eux ne périrait. Il agissait ainsi, non pour s'exalter lui-même, mais pour les disposer à recevoir la foi de sa bouche. Voilà pourquoi Dieu permit que la mer fût agitée. Qu'on se montrât rebelle ou docile à la parole de Paul, la grâce dont il était rempli devait toujours se manifester. Quand il leur conseillait de ne pas mettre à la voile, on avait refusé de l'écouter, et l'on se trouvait maintenant dans un péril extrême. Il ne se vengeait pas néanmoins; au contraire, il déployait à leur égard la sollicitude d'un père à l'égard de ses enfants, il faisait tout pour les arracher à leur perte. Une fois entré dans la ville de Rome, avec quelle sagesse il annonce la vérité! avec quelle indépendance il ferme la bouche aux ennemis de la foi! Il ne s'arrête pas dans cette ville, il part de là pour aller parcourir l'Espagne.

Sagesse et indépendance de saint Paul à Rome.

Les dangers redoublent sa confiance; il en sort avec une plus noble fierté. Il n'est pas seul, et ses disciples imitent son exemple. S'ils l'avaient vu tomber dans le découragement et l'apathie, nul doute qu'ils n'eussent eux-mêmes succombé; mais, en le voyant ainsi montrer chaque jour un nouveau courage, plus de constance et de fermeté, ils prêchaient avec plus d'assurance. C'est ce qu'il déclare en ces termes : « Un grand nombre de nos frères, encouragés par mes fers, osaient répandre avec plus d'abondance et sans trembler la parole de Dieu. » *Philipp.*, I, 14. Quand un général donne l'exemple de la valeur, non-seulement en frappant et terrassant les ennemis, mais en recevant lui-même des blessures, il inspire une égale ardeur à ceux qui sont placés sous ses ordres : oui, les blessures reçues valent mieux pour cela que les blessures faites; car, en le voyant, malgré son sang qui coule et les blessures dont il est couvert, bien loin de lâcher pied devant les ennemis, leur tenir tête avec plus d'audace, les accabler de traits, abattre tous ceux qui lui résistent, dominer la douleur par le courage, les soldats sont fiers d'obéir à un tel chef. C'est ce que Paul a réalisé. On ne pouvait pas, en effet, le voir chargé de chaînes, et toutefois exerçant librement son ministère au fond des cachots, accablé de coups et subjuguant ceux qui le frappaient, sans puiser dans ce spectacle un redoublement d'énergie. Lui-même nous le montre; car il ne dit pas simplement que ses frères avaient plus de confiance, mais bien « qu'ils osaient répandre avec plus d'abondance et sans trembler la parole de Dieu. » Oui, maintenant que je suis captif, ils sont plus intrépides que lorsque j'étais libre. Alors un nouveau courage s'emparait de son propre cœur; il attaquait plus vigoureusement les ennemis, et, à mesure que croissait la fureur de la persécution, croissaient aussi la fermeté de son âme et les élans de sa générosité. Il était sous les verrous; mais il lançait de tels éclairs que les murs étaient ébranlés et les portes ouvertes; le geôlier se convertissait et le juge était sur le point d'embrasser lui-même la foi, puisqu'il disait au prisonnier : « Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien. » *Act.*, XXVI, 28.

Un jour, on le lapide, et il amène à la vie la ville qui veut le mettre à mort. Il est appelé en jugement, tantôt par les Juifs, tantôt par les Athéniens, et ses juges deviennent ses disciples, et ses contradicteurs se soumettent humblement à sa parole. Comme le feu, quand il atteint les matières qu'on lui jette, acquiert de plus grandes proportions et transforme ces objets étrangers en sa propre substance; ainsi la langue de Paul, aussitôt qu'on avait pu l'entendre, gagnait et transformait les cœurs : les ennemis qu'atteignait sa parole, n'étaient plus que l'aliment de ce feu spirituel, et servaient eux-mêmes à le communiquer aux autres. C'est dans ce sens que l'Apôtre disait : « Je suis captif, mais la parole n'est pas enchaînée. » II *Tim.*, II, 9. On le chassait : à l'heure même, c'était un homme exilé; mais au résultat, c'était un instituteur qu'on envoyait à d'autres peuples. Ce qu'auraient fait des amis et des frères, les ennemis le faisaient également, en ne lui permettant pas de se renfermer dans la même contrée, en le forçant par leurs embûches et leurs violences à porter en tout lieu, céleste médecin, les merveilleux effets de sa parole. Le chargeait-on de liens, on ajoutait à sa puissance, en excitant le zèle de ses disciples, en donnant un maître à ceux qui n'en avaient pas. Le traduisait-on en jugement, on ouvrait un plus vaste champ à son apostolat. Aussi les Juifs disaient-ils dans leur anxiété : « Que ferons-nous à ces hommes? » *Act.*, IV, 16. Ils grandissent par les moyens que nous prenons pour les écraser.

On livrait Paul au geôlier pour qu'il fût tenu dans d'étroites chaînes; mais celui-ci était bientôt plus étroitement lié que celui-là. On enfermait l'Apôtre avec les criminels pour qu'il ne prît pas la fuite; il enseignait la religion aux prisonniers. On l'embarque, on le lance sur la mer, et voilà que sans le vouloir on l'achemine plus rapidement à son but; l'orage qui survient lui fournit même l'occasion d'instruire les voyageurs embarqués avec lui. On le menaçait de mille supplices pour étouffer la prédication, qui ne faisait par là que s'étendre davantage. En parlant du Seigneur, ils avaient dit : « Faisons-le mourir, de peur que les Romains ne viennent et ne s'emparent de notre ville et de notre nation. » *Joan.*, XI, 48. C'est le contraire qui eut lieu : c'est parce qu'ils l'avaient fait mourir que les Romains renversèrent la nation et la ville; ce qu'ils pensaient devoir être un obstacle devint un instrument de progrès pour l'Evangile. Il en fut de même de la prédication de Paul : les obstacles entassés par ses adversaires pour la refouler, la dilatèrent et la firent monter à d'incommensurables hauteurs. Pour tous ces biens si heureusement accomplis, rendons grâces à Dieu, qui en est le premier auteur; félicitons Paul, qui en fut l'instrument. Puissions-nous participer nous-mêmes à ces biens, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, en l'union du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles.

Amen.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MÉLÈCE

AVANT-PROPOS

Aussitôt après le commencement de cette homélie, Chrysostome en assigne l'époque. « Voici la cinquième année écoulée, dit-il, depuis que ce juste a quitté la terre pour aller à Jésus. » Or c'est en 381, vers la fin du mois de mai, que Mélèce mourut dans la ville de Constantinople où l'empereur l'avait mandé. L'homélie, prononcée devant les reliques du saint, est donc postérieure au mois de mai 386; la force du mot employé par l'orateur ne permet pas même de rapporter ce discours au cinquième anniversaire. Il est probable qu'il fut donné le jour de la translation des reliques à Antioche, c'est-à-dire le 12 février de l'année suivante : la fête du saint est fixée à ce jour par les martyrologes grec et romain. Telle est la conjecture la plus plausible touchant l'époque du panégyrique. Quant au héros, il fut mêlé aux agitations religieuses du IVe siècle. Les ariens, qui le croyaient de leur parti ou voulaient l'y engager, l'élevèrent au siége épiscopal d'Antioche; mais il se montra un ardent défenseur de la consubstantialité du Verbe. En voyant cela, les ariens, alors maîtres du pouvoir, le firent exiler. Nous avons déjà parlé dans l'avant-propos de l'homélie *sur l'Anathème*, de la division qui survint entre les catholiques. Vous trouverez ici de précieux documents sur le culte des images et l'intercession des saints.

HOMÉLIE.

De la sainteté de notre père Mélèce, archevêque de la grande ville d'Antioche. Du zèle de ceux qui s'étaient réunis.

1. Quand je porte de tout côté mes regards sur cette assemblée, quand je vois la ville entière ici présente, je ne sais qui je dois le plus féliciter, ou saint Mélèce, de ce qu'il reçoit de tels hommages, même après sa mort, ou votre charité, qui vous inspire de si tendres sentiments envers vos pasteurs, bien que le trépas vous en sépare. Heureux le saint de ce qu'il a pu laisser dans toutes vos âmes un amour aussi fort; heureux vous-mêmes de ce que, cet héritage sacré, vous l'avez si fidèlement gardé jusqu'à ce jour. Voici déjà cinq ans passés que votre père est allé vers Jésus, objet de ses désirs, et vous venez à lui avec autant d'empressement que si vous aviez cessé de le voir depuis un ou deux jours à peine. Oui, je le proclame heureux d'avoir engendré de tels enfants, et vous d'avoir eu un tel père. Puissante et noble est la racine; mais dignes d'elle sont les fruits qu'elle a produits. Comme une racine admirable de fécondité, quoique cachée dans le sein de la terre, se manifeste par ses fruits et montre ainsi sa vigueur; le bienheureux Mélèce, enfermé qu'il est dans cette châsse, n'apparaît pas lui-même à nos regards, mais, par vous dont la vertu fut son œuvre, il manifeste la grâce qui lui a été donnée.

Garderions-nous le silence, cette solennité et la ferveur de votre zèle suffiraient pour publier, d'une voix plus éclatante que celle de la trompette, l'amour paternel de Mélèce. Il a de la sorte allumé dans vos âmes un tel amour pour lui, que son nom seul, en frappant vos oreilles, excite en vous les plus brûlants transports. Aussi n'est ce pas par hasard, mais bien avec intention et par un sincère élan que j'entremêle ce nom à mes paroles. Tel que celui qui tressant une couronne d'or, l'enrichit de pierres précieuses, afin d'en rehausser la splendeur; tel moi-même, en couronnant aujourd'hui de mes éloges cette tête vénérée, je sème mon discours de diamants par la fréquente répétition de ce nom glorieux, assuré que je suis de rendre ainsi cet éloge plus agréable à vos cœurs, plus brillant à vos yeux. Il est dans la nature de l'amitié de baiser le nom de ceux qu'on aime, de tressaillir en l'entendant seulement prononcer : c'est ce qui vous arrive à l'égard de votre saint pasteur. Dès le principe, aussitôt qu'il eut fait son entrée dans cette ville et que vous l'eûtes accueilli, chacun donnait à son enfant le nom du nouvel évêque; il vous semblait que vous introduisiez ainsi le saint dans vos maisons : oui, laissant de côté les pères et les aïeux, chaque mère imposait au nouveau-né le nom de Mélèce. La piété l'emportait sur la nature, et ce n'était plus seulement par l'irrésistible impulsion du cœur, c'était encore par la douce influence de ce nom sacré que les enfants étaient chers à leurs parents. On le regardait comme l'ornement de la famille, la sécurité de la maison, la protection de ceux qui le portaient, l'expression d'un amour plus heureux et plus tendre. De même que des hommes plongés dans l'obscurité, dès qu'ils aperçoivent une lampe qui brille tout à coup au sein des ténèbres, se hâtent d'en allumer d'autres à celle-là pour les transporter dans leurs demeures; de même, quand le nom du bienheureux descendit sur la cité comme un flambeau céleste, chaque foyer s'illumina de sa clarté, et ce nom fut pour tous un trésor qui renfermait des biens sans nombre.

C'était là tout un enseignement pieux. Forcé qu'on était de l'avoir toujours présent à la mémoire, le saint lui-même étant ainsi dans les âmes, c'était là comme un objet de terreur qui mettait en fuite tout sentiment, toute pensée contraire à la raison : partout ce nom frappait les oreilles, dans les carrefours, sur la place publique, dans les champs, sur les routes, et partout il produisait les mêmes effets. Ce n'est pas le nom seul qui vous affectait de la sorte; vous éprouviez la même chose pour ses traits extérieurs : son image s'était multipliée par vos soins aussi bien que son nom. Cette figure de saint ornait les anneaux, les cachets, les vases précieux, les murs de vos chambres : de toute part on la voyait reproduite; non-seulement on entendait sans cesse ce nom chéri, mais on contemplait encore ses vénérables traits, et la douleur de l'exil en était doublement consolée. A peine, en effet, était-il arrivé parmi vous qu'il fut chassé de la ville par les manœuvres des ennemis de la vérité. Dieu le permit pour manifester à la fois et sa vertu et votre constance. Imitant dans votre cité la conduite de Moïse en Egypte, il l'avait purgée des erreurs de l'hérésie, il en avait retranché les membres gangrénés et sans espoir de guérison, rendu une santé parfaite au corps de l'Eglise; c'est alors que les ennemis de la vérité, ne pouvant supporter cette action réparatrice, réussirent, en excitant contre lui l'empereur, à l'expulser de la ville, espérant par là triompher de la pure doctrine et détruire le bien qui s'était fait. Les choses tournèrent à l'encontre de leurs espérances : on vit briller d'un plus vif éclat le zèle des disciples en même temps que la science et l'habileté du maître. Quant à lui, dans l'espace de trente jours, qui ne furent pas même complets, il vous avait tellement affermis dans la connaissance et l'amour de la foi, que les souffles déchaînés de mille erreurs ne purent ébranler dans vos âmes les enseignements reçus, et votre ferveur ne fut pas moins éclatante, puisque trente jours et un peu moins avaient suffi pour que la bonne semence répandue par lui dans vos cœurs y germât d'une manière aussi rapide, grâce à votre concours, y poussât des racines aussi profondes, y produisît, enfin, des convictions capables de résister à toutes les épreuves qui devaient survenir.

Sa figure était reproduite partout.

Exil de saint Mélèce.

Mélèce partant pour l'exil sauve la vie au gouverneur qui l'emmenait.

2. Il est juste de ne pas omettre ici ce qui eut lieu pendant sa persécution. Comme le gouverneur de la ville traversait l'Agora, monté sur son char, ayant le saint à son côté, une nuée de pierres vint fondre de toute part sur la tète de cet homme ; la ville ne voulait pas consentir à se voir enlever son pasteur, chacun était prêt à sacrifier sa vie plutôt que de le voir s'éloigner. Que fit alors le saint évêque? A la vue de ces pierres lancées, il forma plusieurs plis de son manteau pour en envelopper la tète du gouverneur, faisant ainsi rougir les ennemis par l'héroïsme de sa charité, et de plus apprenant à ses disciples avec quelle douceur il faut traiter ceux qui nous persécutent; leur montrant qu'il ne suffit pas de ne leur faire aucun mal, mais qu'on doit encore détourner avec tout le zèle dont on est capable les dangers auxquels ils sont exposés de la part des autres. Qui ne fut alors frappé de stupeur, en voyant et l'amour immense de la cité, et la sublime philosophie, la mansuétude, la générosité du maître de la doctrine? En effet, il y avait là quelque chose d'étonnant et d'incompréhensible. Le pasteur était exilé, et les brebis ne se dispersaient pas ; le pilote était jeté hors du navire, et le navire ne sombrait pas ; le vigneron était jeté hors de ses terres, et la vigne n'en donnait que des fruits plus abondants. Unis que vous étiez les uns avec les autres par les liens de la charité, ni la violence des tentations, ni la violence des épreuves, ni l'imminence des dangers, ni la grandeur des distances, ni la longueur du temps ne purent vous séparer de votre chef spirituel; rien ne fut capable d'ébranler votre constance : en l'éloignant de la ville, on voulait l'enlever à ses chers enfants ; et c'est le contraire qui arriva. La charité rendit l'union plus étroite et plus intime : en partant pour l'Arménie, il emportait la cité tout entière. Vos corps demeuraient bien dans la patrie; mais les esprits et les cœurs, comme portés sur des ailes invisibles, sous l'impulsion de l'Esprit divin, s'en allaient au loin sur ses traces; et lui-même vous portait tous, encore une fois, dans son cœur de père : vos sentiments n'étaient que le fidèle écho des siens. Renfermés dans l'enceinte de ces murs, vous vous envoliez chaque jour, par la force de votre affection, vers des contrées lointaines, vous contempliez ce visage vénérable, vous écoutiez cette douce et sainte voix, et puis vous rentriez dans vos demeures.

C'est pour cela sans doute que Dieu avait permis qu'il fût expulsé de votre ville; il voulait, comme je l'ai déjà dit, que la fermeté de votre foi fût manifestée à ceux qui vous faisaient la guerre en haine des enseignements de votre pieux instituteur. Impossible d'en douter; car il revint après ce premier exil, et il passa au milieu de vous, non trente jours seulement, mais plusieurs mois, un an ou deux, plusieurs années même. Après que vous aviez suffisamment prouvé la force et la stabilité de votre foi, il vous fut donné de jouir en toute sécurité de la présence de votre Père. N'était-ce pas, en effet, un bonheur suprême de contempler ce visage de saint? Il n'avait pas besoin d'instruire ou d'élever la voix pour enseigner la vertu; il suffisait de le voir pour qu'une âme fût comme inondée de la céleste doctrine. Quand il revint au milieu de vous, quand la ville entière se porta à sa rencontre, ceux qui purent l'approcher, se jetaient à ses pieds, baisaient ses mains et s'enivraient de sa parole; les autres à qui la foule ne permettait pas d'approcher, se contentaient de l'apercevoir de loin, et, comme si cette vue seule était pour eux une bénédiction, ils se retiraient le cœur rempli d'une sainte joie, non moins heureux que les premiers. On voyait se renouveler ici les merveilles qui signalaient les courses des apôtres. De même, en effet, que l'ombre des apôtres, en atteignant ceux qui ne pouvaient les toucher, leur communiquait une même grâce, les guérissait de leurs infirmités; de même, à la présence du saint évêque, ceux qui se trouvaient le plus éloignés de lui se sentaient pénétrés d'une douce et divine influence, comme si cette tête sacrée répandait au loin les rayons de la gloire spirituelle.

3. Quand vint le moment où le Maître de l'univers voulût le retirer de la vie présente et l'introduire au sein des chœurs angéliques, tout fut admirablement disposé pour cela : l'empereur, poussé par la main même de Dieu, écrivit

à Mélèce pour l'appeler auprès de lui. Le voilà donc obligé de se transporter, non dans une contrée voisine, mais dans la Thrace elle-même, afin que les Galates, les habitants de la Bithynie, de la Cappadoce et de la Thrace surtout, fussent instruits de notre bonheur; afin que les évêques de toutes les parties du monde, voyant en lui l'image vivante et l'archétype de la sainteté, comprissent de mieux en mieux par un si frappant exemple quelle règle ils doivent suivre dans l'exercice de leur sublime ministère, à quelles inspirations ils doivent obéir dans l'administration et le gouvernement de leurs églises. Attirés par la grandeur de cette capitale et par la présence de l'empereur, les visiteurs affluaient alors de tous les points de la terre; et les évêques en particulier, saisissant avec joie ce premier moment de calme et de sérénité dont l'Eglise jouissait après de si longues guerres et de si fréquents orages, se rendaient tous à l'appel du monarque. C'est donc alors que notre saint aborda dans cette ville. On vit se renouveler en cette occasion ce qui s'était accompli jadis pour les trois jeunes Hébreux auxquels étaient destinées une gloire si grande et de si brillantes couronnes : ils avaient triomphé de la puissance du feu, dédaigné la colère du tyran, repoussé toutes les attaques de l'impiété; les spectateurs étaient accourus des contrées les plus lointaines; les satrapes, les princes et les gouverneurs de toutes les provinces de l'empire se trouvaient là réunis, quoique appelés dans un autre but; et tels furent les athlètes qui descendaient devant eux dans l'arène. Le théâtre où devait briller la vertu de Mélèce n'était pas moins éclatant : là se trouvaient réunis des évêques de tous les pays du monde; convoqués dans une autre intention, ils eurent sous les yeux le spectacle d'un saint. Or, quand ils l'eurent bien contemplé, quand ce modèle de la piété, de la sagesse, de la foi la plus ardente leur eut été manifesté, quand il eut offert à ses collègues l'exemple d'une vertu sans tache, Dieu l'appela tout à coup à lui.

Sans doute que la Providence voulait adoucir de la sorte les regrets de notre cité; car s'il avait rendu le dernier soupir au milieu de vous, comment eussiez-vous supporté l'écrasant fardeau d'une telle perte? Quel est celui qui se serait senti le courage d'assister à ses derniers instants, de voir ses paupières s'affaisser et sa bouche se fermer après avoir prononcé la parole suprême? quel est, encore une fois, celui qui n'aurait pas succombé sous une telle calamité? C'est pour ménager notre piété filiale que Dieu permit qu'il mourût sur une terre étrangère; il voulait que le temps nous accoutumât à l'idée de notre malheur, afin qu'en voyant revenir au milieu de nous son corps inanimé, notre âme ne fût pas complétement abattue et que notre chagrin eût déjà perdu quelque chose de sa première violence : c'est ce qui eut lieu. Lorsque ces précieuses dépouilles arrivèrent dans notre ville, il y eut, à la vérité, des gémissements et des larmes; mais bientôt le deuil se dissipa, soit pour la cause déjà signalée, soit pour celle que nous allons dire. Dieu dans sa miséricorde prit pitié de notre douleur et nous donna promptement un père qui reproduisait avec une admirable fidélité l'image de celui que nous avions perdu, tant il s'appliquait à retracer ses vertus et son caractère. A peine était-il monté sur le trône épiscopal que son aspect nous fit quitter nos habits de deuil et mit un terme à nos soupirs, mais en ravivant la mémoire du saint qu'il remplaçait. La douleur perdait assurément de sa force; mais l'amour s'enflammait dans la même proportion, si bien que le chagrin eut bientôt complétement disparu. Ce n'est pas là ce qui se passe dans la perte des êtres qui nous sont chers : quand un père est privé d'un fils bien-aimé, quand une femme perd un mari digne de son affection, tant que se conserve la mémoire des morts, le chagrin avec toutes ses amertumes vit également dans le cœur; quand, au contraire, le deuil se dissipe avec le temps, c'est que le souvenir n'a plus la même vivacité; il s'efface à mesure que s'affaiblit la douleur. Il en a été tout autrement par rapport à notre saint évêque : la tristesse a complétement disparu; et la mémoire, bien loin de subir la même altération, s'est ravivée de jour en jour.

Pourquoi saint Mélèce est mort sur une terre étrangère.

Eloge de Flavien.

Et vous m'en êtes témoins, vous qui, malgré le temps qui s'est écoulé, semblables aux abeilles

volant autour de la ruche, ne cessez d'accourir auprès du corps du bienheureux Mélèce. Or, ce n'est pas ici la fascination d'un amour fondé sur la nature, c'est le résultat d'un jugement éclairé. De là vient que sa mémoire n'est pas effacée par la mort, n'est pas affaiblie par le temps; elle acquiert une puissance toujours croissante, un rapide et merveilleux accroissement, non-seulement en vous dont les yeux ont contemplé le saint, mais encore dans l'âme de ceux qui ne l'ont jamais vu. Chose admirable, ceux qui de son temps étaient trop jeunes pour le connaître sont entraînés vers lui par une ardeur égale à la vôtre. Votre âge vous donne sur eux une incontestable supériorité, puisque vous avez eu le bonheur de vivre avec lui, de jouir de sa sainte conversation; mais ils l'emportent sur vous, parce que, sans avoir vu ce grand homme, ils n'éprouvent pas pour lui un amour inférieur à celui que vous éprouvez vous-mêmes. Prions donc tous, magistrats et subordonnés, hommes et femmes, jeunes et vieux, esclaves et libres; mais ayons soin d'unir nos prières avec celles du bienheureux Mélèce : son crédit est aujourd'hui plus puissant, plus tendre est aussi l'affection qui l'entraîne vers vous. Prions de la sorte pour l'accroissement de notre charité; et, de même que nous sommes maintenant réunis autour de cette tombe sacrée, puissions-nous l'être un jour autour du tabernacle qu'il habite dans l'éternité; puissions-nous tous obtenir les biens qui nous sont réservés, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire et puissance soient au Père, en union avec le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LUCIEN

MARTYR

AVANT-PROPOS

Ce discours fut prononcé le 7 janvier 387, le lendemain du jour de l'Epiphanie, jour où Chrysostome avait prêché sur le Baptême du Christ, c'est ce que démontrent les premiers mots de la manière la plus évidente. Comparez ce début que vous allez lire avec celui de l'homélie sur le Baptême du Seigneur, et vous ne pourrez pas douter un instant que l'un de ces deux discours n'ait été réellement prononcé le lendemain de l'autre. Or il a été prouvé dans l'avant-propos de celui-ci qu'il est de l'année 387. Quant au martyre de saint Lucien, prêtre d'Antioche, il eut lieu en 311 ou 312, pendant la persécution de Maximin. Le Martyrologe romain place au 7 janvier la fête de ce martyr. Les ariens prétendaient à tort qu'il avait professé leurs opinions, et cela, parce que plusieurs de ses disciples s'étaient jetés dans leur parti. Arius lui-même et Eusèbe de Nicomédie, les premiers chefs de cette secte, avaient été les disciples de Lucien ; ils se vantaient même d'appartenir à une école qui s'honorait de son nom. Mais ils étaient aussi loin du saint martyr que de la foi catholique.

HOMÉLIE

1. L'événement a confirmé les craintes que j'exprimais hier ; les voilà maintenant réalisées : aussitôt que la fête a été finie, la foule a disparu, et notre réunion est bien moins considérable. Je savais, à n'en pas douter, qu'il en serait ainsi; mais cela ne m'a pas empêché de faire appel à votre zèle ; et, quoique tous ceux qui m'entendaient hier n'aient pas écouté mon exhortation, tous ne l'ont pas dédaignée, ce n'est pas là pour nous un faible encouragement. Aussi persisterai-je aujourd'hui dans mes conseils; et ceux qui n'ont pas voulu les recevoir de notre bouche, peut-être les accepteront-ils plus volontiers de la vôtre. Qui pourrait, sans élever la voix, être témoin d'une pareille négligence ? qui pourrait juger dignes d'excuse et de pardon des hommes qui, après avoir si longtemps contemplé leur mère et joui des biens qu'elle leur prodiguait, se sont ensuite éloignés et n'ont pas voulu revenir vers elle, imitant ainsi, non la colombe, mais le corbeau de Noé ? Et cependant, la fureur de la tourmente est toujours la même ou plutôt elle s'accroît de jour en jour ; et sous mes yeux est toujours cette arche sainte, appelant, attirant tous les hommes avec un infatigable amour, offrant une sécurité complète à ceux qui se réfugieront dans son sein. Elle lutte sans cesse, non contre les assauts des vagues irritées, mais contre les troubles et les séditions que soulèvent les passions insensées; elle apaise l'envie, elle met un frein à l'orgueil.

En effet le riche ne pourra plus mépriser le

pauvre quand il entendra ces mots de l'Ecriture sainte : « Toute chair est comme l'herbe des champs, et toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe. » *Isa.*, XL, 6. Ni le pauvre, en voyant les autres s'enrichir, ne sera tourmenté par l'envie ; car c'est encore un prophète qui lui dira : « Ne craignez pas, quand l'homme sera devenu riche, quand la gloire de sa maison se sera multipliée ; à sa mort il n'emportera pas toutes ces choses, et sa gloire ne descendra pas avec lui dans la tombe. » *Psalm.* XLVIII, 17-18.

Vanité des richesses.

Telle est la nature de ces biens : ils ne suivent pas ceux qui les ont possédés, ils n'émigrent pas avec leurs maîtres, ils ne vont pas leur servir de défense au jugement de Dieu; la main de la mort nous en dépouille entièrement ; souvent ils nous quittent même avant la mort ; l'acquisition en est incertaine, la jouissance fragile, la possession pleine de dangers. Autres sont les biens de la vertu et de la miséricorde : ce trésor ne saurait nous être ravi. Comment le savons-nous? Le même qui dans sa sagesse disait des biens temporels : « La gloire de l'homme ne descendra pas avec lui dans la tombe, » nous instruit également touchant les trésors de la miséricorde, ces trésors dont rien ne peut nous séparer ou nous dépouiller ; et voici ses expressions: « Il a distribué ses biens, il les a donnés aux pauvres; sa justice demeurera dans tous les siècles. » *Psalm.* CXI, 9. Quoi de plus merveilleux? On perd ce qu'on ramasse; on conserve ce qu'on distribue. Et certes, rien de plus juste : ceci tombe entre les mains de Dieu, et nul ne peut l'en arracher; cela est renfermé dans les trésors de l'homme; exposés à tant d'embûches, de haines et de cupidités.

Ne négligez donc pas, mon bien-aimé, de fréquenter cette sainte demeure ; si la tristesse assiége votre cœur, elle expire sur le seuil; si les soucis vous tourmentent, ils sont dissipés; si vous êtes sujet à de folles passions, elles sont apaisées. En quittant la place publique , les théâtres et les autres réunions profanes, vous rentrez dans votre maison le cœur rempli de sollicitudes et de chagrins, l'âme malade. Au contraire, si vous venez fréquemment ici, vous vous débarrassez entièrement des maux que vous avez contractés au dehors ; mais si vous vous éloignez, si vous fuyez cette enceinte, vous perdez tous les biens que vous avez acquis dans la lecture des saints Livres : toutes vos richesses spirituelles s'évanouiront par degrés dans les assemblées et les conversations du monde. Pour vous convaincre de cette vérité, quand vous aurez quitté l'église, tâchez de joindre ceux qui se sont absentés aujourd'hui, et vous verrez quelle distance il y a entre votre ardeur et leur lâcheté. Non, une jeune épouse, pleine de grâce et de beauté, ne brille pas dans la maison nuptiale, comme brille une âme par l'éclat de la pureté et la gloire de la vertu, quand elle exhale dans l'église l'odeur des célestes parfums. Si l'on vient ici dans des sentiments de zèle et de foi, on emporte en se retirant des biens inappréciables : il suffit d'ouvrir la bouche, pour embaumer, pour enrichir de trésors spirituels tous ceux que l'on rencontre ; aurait-on à souffrir d'innombrables malheurs, on les supporte avec égalité d'âme, après avoir ainsi puisé le courage et la philosophie à la source des divines Ecritures. Tel qu'un homme qui se tient constamment au sommet d'un rocher, se rit de la fureur des ondes; tel celui qui demeure fidèle à nos saintes réunions et que la parole divine inonde de ses clartés, se tient constamment à des hauteurs d'où son regard saisit à fond la réalité des choses, et de la sorte il est à l'abri de toutes les séductions humaines, placé qu'il est au-dessus de toutes les fluctuations de la vie présente. Non-seulement les instructions entendues, mais encore la prière en commun, la bénédiction paternelle, la réunion elle-même, la charité qui fait de nous tous une même famille, et tant d'autres avantages qu'on ne saurait énumérer, ont rempli son âme de force et de suavité ; et c'est ainsi qu'il se retire emportant chez lui d'inappréciables richesses. Voyez donc de quelles bénédictions vous allez être comblés en ce jour, et quelles pertes éprouvent les absents. Tandis que vous vous retirez les mains pleines des dons que vous avez reçus des martyrs, les autres, privés déjà de ces biens, auront subi de plus un grave dommage, à cause des soucis et des souillures qu'auront laissés dans leur cœur de vaines et folles distractions. De



même, en effet, que « celui qui reçoit un prophète en cette qualité, reçoit la récompense du prophète; » *Matth.*, x, 41; de même celui qui reçoit un martyr en cette même qualité, reçoit également la récompense du martyr. Or recevoir un martyr, c'est venir célébrer sa mémoire, écouter avec amour le récit de ses combats, admirer ses grandes actions, imiter sa vertu, redire aux autres les preuves de son courage et de sa sainteté. Et voilà aussi les dons des martyrs; tout comme vous leur faites de la sorte les honneurs de votre demeure : c'est le spectacle que vous nous offrez en ce jour.

2. Hier notre divin Maître était baptisé dans les eaux; aujourd'hui le serviteur est baptisé dans le sang : hier se sont ouvertes les portes du ciel; aujourd'hui les portes de l'enfer se sont fermées sous les pieds du vainqueur. Et ne vous étonnez pas si j'appelle le martyre un baptême, car là se trouve aussi l'Esprit saint avec l'abondance de ses grâces, les péchés sont effacés, l'âme est purifiée d'une manière admirable et merveilleuse : comme ceux qu'on baptise sont purifiés par l'onde sacrée, ceux qui souffrent le martyre le sont par leur propre sang. C'est ce qui eut lieu pour notre saint. Mais, avant de parler de sa mort, il est nécessaire que nous disions quelque chose des artifices du diable. Voyant que le martyr se riait de toutes les terreurs et de tous les supplices, des brasiers les plus ardents et des plus profonds abîmes; qu'on avait beau le placer sur la roue et le suspendre au gibet, le jeter dans les précipices et l'exposer aux dents des bêtes; que rien n'avait pu venir à bout de sa philosophie, le tentateur cherche à l'ébranler d'une autre manière; il tourne de tout côté pour trouver une torture et plus cruelle et plus longue. Comme il arrive, en effet, que les plus intolérables douleurs sont celles dont on est le plus promptement délivré, et que les plus longues amortissent la sensibilité, il s'efforce d'en inventer une qui ait ce double avantage d'être à la fois excessive et prolongée : il veut que la violence et la durée réunies abattent enfin la fermeté de cette grande âme. Que fait-il donc? Il soumet le saint martyr au tourment de la faim. En entendant ce dernier mot, ne glissez pas sur l'idée qu'il réveille. De tous les genres de mort, c'est ici le plus terrible. C'est ce que pourraient attester ceux qui en ont ressenti les angoisses; car plaise à Dieu que nous n'en fassions jamais l'expérience : admirable leçon que celle qui nous apprend à demander à Dieu de nous éloigner de la tentation! Comme un bourreau qui aurait élu domicile dans nos propres entrailles, la faim détruit à sa source toute notre vigueur; plus ardente que le feu, plus acharnée qu'une bête sauvage, elle ronge notre corps dans toutes ses parties, elle cause à l'être humain de continuelles et d'indicibles souffrances. Pour savoir ce que c'est que la faim, songez que des mères ont plus d'une fois mangé leurs propres enfants, dans l'impossibilité de supporter de pareilles tortures. C'est le malheur que déplorait le Prophète quand il disait : « Les mains des femmes au cœur si tendre ont fait cuire le fruit de leurs entrailles. » *Thren.*, IV, 10. Oui, des mères dévoraient ceux qu'elles avaient enfantés, le sein même d'où l'enfant était sorti, devenait son tombeau : la faim triomphait de la nature, et non-seulement de la nature, mais encore de la volonté; elle ne triompha pas néanmoins de la magnanimité de notre Saint.

Lucien soumis aux horreurs de la faim.

Qui ne serait transporté d'admiration en entendant cela? Et cependant, quoi de plus fort que la nature? quoi de plus subtil que la volonté? Mais la crainte de Dieu, sachez-le bien, l'emporte sur l'une et sur l'autre : si des mères ont été vaincues au point de ne plus écouter la voix de leur tendresse, rien n'a pu venir à bout du courage d'un saint, sa philosophie s'est montrée supérieure à la torture; c'est en vain que la douleur a lutté contre sa générosité : plus ferme que le diamant, il est resté debout, nourrissant son cœur de sublimes espérances, puisant dans le combat une beauté nouvelle, se redisant sans cesse à lui-même cette parole de Paul : « Dans la faim et la soif, dans le froid et la nudité.....; » II *Corinth.*, XI, 27; et cette autre : « Jusqu'à ce moment, nous souffrons la faim et la soif, l'indigence et les soufflets. » I *Corinth.*, IV, 11. Il savait aussi, il savait parfaitement que « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais encore de toute parole qui sort de

la bouche de Dieu. » *Matth.*, IV, 4. Mais quand l'esprit du mal vit que le martyr ne succombait pas à de si terribles privations, il s'efforça d'en aggraver encore l'intensité : prenant des viandes offertes aux idoles et chargeant une table de ces viandes, il les fit placer sous les yeux de cet homme que la faim dévorait; il voulait ainsi livrer un dernier assaut à cette âme si courageuse. Nos appétits, en effet, sont bien plus irrités quand nous en avons l'objet sous les yeux que lorsqu'il est hors de notre présence : celui-là triomphe beaucoup plus aisément de la volupté qui détourne ses regards des séductions de la beauté matérielle, que celui qui la considère avec trop d'assiduité. Mais le juste triompha même de ces piéges; et ce qui devait avoir raison de sa fermeté, dans la pensée du démon, c'est ce qui l'enflamma davantage au combat; non-seulement il ne fut pas entraîné par la vue de ces viandes impures, mais encore il en conçut plus de dégoût et de mépris. Les impressions que nous ressentons à l'égard de nos ennemis, qui nous deviennent d'autant plus odieux, d'autant plus insupportables, que nous les avons sous les yeux, il les éprouva par rapport à la chair des victimes immolées aux faux dieux : la vue constante d'une telle nourriture augmentait sa répulsion et son horreur. Si la voix de la faim retentissait avec force dans ses entrailles et semblait le contraindre à goûter de ces mets, la crainte de Dieu lui retenait les mains et le rendait capable d'oublier les entraînements de la nature. En présence de cette table souillée par l'idolâtrie, il se souvenait d'une autre table qu'entoure une sainte frayeur et sur laquelle l'Esprit se donne lui-même; il était enflammé d'une telle ardeur qu'il avait résolu de tout supporter et de tout souffrir plutôt que de toucher à ces aliments sacriléges. Il se souvenait encore de la table à laquelle s'asseyaient les trois jeunes Hébreux : emmenés captifs dès leur bas âge, sans aucune sorte de protection, ils montrèrent sur une terre étrangère et chez un peuple barbare une telle philosophie, qu'on célèbre encore de nos jours leur sublime courage. Les Juifs tombaient dans l'impiété au sein même de la patrie, ils adoraient les idoles jusque dans l'intérieur du temple : et ces enfants transplantés sur un sol étranger, au milieu des idoles et des tentations les plus séduisantes, demeurèrent fidèles aux rites sacrés de leurs aïeux. Si des captifs, des esclaves, des enfants se sont élevés à cette haute philosophie, se disait-il à lui-même, serions-nous dignes de quelque indulgence alors que nous ne saurions pas pratiquer cette même vertu ?

[margin: ...ucien dé... é par la ...n rejette viandes ...ures.]

3. Avec de telles pensées dans l'esprit, il se riait de la malice du diable, il foulait aux pieds tous les artifices du tentateur; et rien de ce qu'il voyait ne pouvait le séduire. Voyant tous ces moyens frappés d'impuissance, l'ennemi le fait de nouveau comparaître devant le tribunal; on l'accable de questions et de nouvelles tortures; mais à chaque question qu'on lui fait, il répond par cette seule parole : Je suis chrétien. Le bourreau lui demande quelle est sa patrie : Je suis chrétien, dit-il encore; quelle est sa profession : Je suis chrétien; quelle est sa famille, et chaque fois il se contente de dire : Je suis chrétien. Avec ce mot si court et si simple, il fait courber la tête du diable, il inflige à son ennemi blessure sur blessure. Sa jeunesse avait été nourrie dans l'étude des lettres humaines; mais il savait parfaitement que dans ces sortes de combats, c'est sur la foi qu'on doit compter, et non sur l'éloquence; qu'une âme pleine d'amour pour Dieu vaut mieux alors que le génie de la parole : un seul mot suffit, pensait-il, pour mettre en fuite la légion tout entière de Satan. Ceux qui n'examinent pas de près les choses croiront peut-être avoir le droit de blâmer sa réponse; mais pour ceux qui savent en pénétrer le sens, ils y voient une nouvelle preuve de la sagesse du martyr. Quand il dit, en effet : Je suis chrétien, il fait admirablement connaître sa patrie, sa race, sa profession, tout ce qui le concerne. Comment cela? Je vais vous le dire : Le chrétien n'a pas de patrie sur la terre; la Jérusalem céleste est sa patrie. « Cette Jérusalem qui est là-haut, dit l'Apôtre, jouit de la vraie liberté; et c'est là notre mère. » *Galat.*, IV, 26. Le chrétien ne professe pas un art qui l'attache à ce monde; il a droit de cité dans un monde supérieur. « Notre conversation est dans les cieux, » est-il écrit.

Philipp., III, 20. Le chrétien appartient à la famille des saints, ses parents sont dans la patrie future. « Nous sommes les concitoyens des saints, et nous faisons partie de la maison de Dieu. » *Ephes.*, II, 19. Ainsi donc avec un mot il montre qui il est, d'où il vient, quels sont ses pères, ce qu'il fait dans la vie : tout est manifeste. C'est en prononçant ce mot qu'il abandonne la terre, qu'il va porter au Christ le dépôt intact de sa foi ; et par ses souffrances il apprend à toutes les générations à marcher sur ses traces et à ne rien craindre, si ce n'est le péché et l'apostasie.

Sachant nous-mêmes tout cela, profitons du temps de la paix pour nous exercer à la guerre, si bien que, le moment du combat étant venu, nous puissions à notre tour ériger de magnifiques trophées. Il méprisa la faim, méprisons les délices, renversons la tyrannie des appétits sensuels ; et si l'heure vient à sonner où le Maître exigera de nous le même courage, exercés que nous serons par de moins rudes épreuves, nous pourrons paraître avec éclat dans l'arène. Il éleva la voix avec une sainte liberté devant les puissances de la terre et les maîtres du monde : faisons-en de même aujourd'hui ; et si nous avions à paraître dans les assemblées des riches et des grands parmi les idolâtres, sachons professer notre foi sans crainte, et nous rire de leurs erreurs. S'ils tâchent de défendre leur cause et de la faire triompher au détriment de la nôtre, ne nous taisons pas, ne le supportons pas avec indifférence ; mettons plutôt à nu leurs ignominies et relevons la gloire du christianisme avec autant de sagesse que de fierté. Comme un roi porte autour du front le diadème, portons en tout lieu, nous aussi, la confession de notre foi. La couronne l'embellit moins que la foi noblement confessée n'embellit le fidèle. Ce n'est pas seulement par la parole, c'est encore et surtout par les œuvres que nous accomplirons ce devoir ; montrons en tout une vie digne de nos croyances : ne déshonorons pas nos dogmes par nos actions, afin que, glorifiant sans cesse notre divin Maître, nous obtenions nous-mêmes la gloire de là-haut et celle d'ici-bas. Puissions-nous tous la posséder par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui louange, empire, honneur soient au Père, en l'union avec l'Esprit saint, l'auteur du salut, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Amen.

DISCOURS

SUR SAINT BABYLAS

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE ET MARTYR

AVANT-PROPOS

L'homélie sur saint Babylas, que nous mettons la première, a été prononcée après la troisième sur Lazare, et conséquemment dans la même année et au même mois que cette homélie : ce mois est celui de janvier, et ce fut sans doute le 24 de ce même mois, jour auquel tous les martyrologes rapportent la fête de saint Babylas, que l'homélie suivante a été prononcée. Quant à l'année, il n'est pas facile de la déterminer. Que le lecteur se rappelle l'avant-propos des homélies sur Lazare.

A l'homélie sur saint Babylas nous joignons l'opuscule intitulé : *De saint Babylas contre Julien et les Gentils*; nous suivons en cela Savilius et Fronton le Duc. J'ai dit *opuscule;* car je ne pense pas qu'il s'agisse d'un discours prononcé en présence du peuple. Comment un discours aussi long l'aurait-il été en une seule fois? De plus, on n'y trouve pas la conclusion en l'honneur de la Trinité qui couronne tous les discours de saint Chrysostôme. En outre, il s'adresse, dans le quatorzième paragraphe, *aux témoins encore vivants,* langage qui ne paraît pas appartenir à un orateur parlant au public. Vous direz qu'en plusieurs endroits il interpelle des personnes présentes. Il le fait, j'en conviens, mais par un artifice oratoire et à la façon des déclamateurs; car cet opuscule est rempli tout entier de déclamations chargées de tropes et de figures. On pourrait dire encore qu'il composa ce livre pour le lire à ses amis dans une réunion particulière.

Le temps où le saint Docteur a composé cet opuscule peut être apprécié au moyen d'un passage où il déclare que vingt ans se sont écoulés depuis la tentative de Julien l'Apostat pour rebâtir le temple de Jérusalem. Or cette tentative a eu lieu en l'année 362 de l'ère chrétienne : par conséquent, ce serait en l'année 382 que ce livre aurait été écrit. On peut accepter cette date, si le calcul de Chrysostome est exact; mais l'écrivain n'est pas toujours sur ce point d'une exactitude irréprochable : c'est pourquoi on ne saurait accepter ce calcul comme parfait et incontestable. Tout ce que nous pouvons affirmer sans témérité, c'est que la composition de cet opuscule remonte environ à l'année 382, quoique rien ne défende de croire qu'elle a eu lieu quelques années après ou quelques années avant.

Le sujet de ce livre est le récit du martyre de saint Babylas, évêque d'Antioche, récit déclamatoire et surchargé de figures. Il est même quelquefois en défaut eu égard à la vérité. S'il est certain, à mon avis, que saint Babylas a souffert la mort pour le Christ, il ne l'est pas moins que Chrysostome en désignant le genre et la cause de son martyre, mentionne un bruit populaire plutôt que l'exacte vérité des faits. Quel serait, s'il vous plait, cet empereur chrétien qui, ayant conclu avec un monarque barbare la paix à la condition que celui-ci lui abandonnerait l'éducation de son enfant, aurait fait égorger cet enfant aussitôt après l'avoir reçu, et qui pour se venger de Babylas dont l'indignation lui aurait interdit l'entrée de l'église, aurait ordonné de mettre le saint évêque en prison et de lui trancher la tête? Un scoliaste prétend que cet empereur est Numérien : opinion absurde; car prétendre que Numérien a été chrétien, ou qu'il a mis à mort le fils d'un monarque barbare après l'avoir reçu comme gage de paix, contredit également la vérité de l'histoire. Il ne faut pas croire davantage à certains actes édités par Bollandus au 24 janvier, et qui représentent l'idolâtre Numérien s'efforçant d'entraîner saint Babylas dans l'impiété, et lui procurant, ainsi qu'à quelques enfants, la gloire du martyre; circonstance qui ne saurait convenir à notre Babylas. A ce propos, on se demanderait s'il n'y a pas eu plusieurs saints de ce même nom. Consultez là-dessus Bollandus, aux Actes des saints du 24 janvier. Ce qui est vraisemblable, c'est que l'empereur dont il s'agit ici est Philippe, qui, ayant mis à mort Gordien pour s'emparer de l'empire, réussit au gré de ses désirs. Etant venu après ce meurtre à Antioche, il se présenta à l'église, au temps de Pâques, pour participer à la prière et aux mystères. Instruit de cela, saint Babylas barra le passage à l'empereur, lui interdit l'entrée de l'église, et lui ordonna de prendre place parmi les pénitents jusqu'à ce qu'il eût expié son crime par le repentir et qu'il fût rentré dans la communion des fidèles. Eusèbe raconte que Philippe supporta avec modération et reconnaissance cette leçon du saint évêque, qu'il prit place parmi les pénitents, qu'il confessa son crime selon les règles de l'Eglise, et que les portes du lieu saint lui furent ainsi ouvertes. Plus tard Dèce monta sur le trône : sous le règne de cet ennemi des chrétiens, le bienheureux Babylas perdit sa tête pour le Christ. Ce que raconte Eusèbe de la pénitence et du christianisme de Philippe étant raconté par lui, non comme une chose incontestable, mais comme un bruit reçu par quelques personnes, est révoqué en doute par bien des savants. Que l'on s'informe à ce sujet auprès des auteurs spéciaux. Mais il est probable, comme je le disais, que l'histoire de Philippe, meurtrier de Gordien, est la source première du récit altéré que l'on trouve dans saint Chrysostome.

Il en est tout autrement des détails que le saint Docteur nous donne sur les reliques de saint Babylas et leur translation du faubourg de Daphné à Antioche, aussi bien que sur le temple d'Apollon incendié par la foudre. Ces faits avaient pour témoins oculaires, non-seulement Chrysostome, mais encore tous ses auditeurs qu'il interpelle dans son homélie. Du reste, il parle de ces prodiges soit dans l'homélie, soit dans l'opuscule sur saint Babylas.

HOMÉLIE

1. Je voulais bien vous payer aujourd'hui la dette que j'ai contractée dernièrement envers vous. Mais que faire? Le bienheureux Babylas nous est apparu dans l'intervalle, et il nous a appelés à lui; non qu'il ait fait entendre sa voix, mais il a attiré nos regards par sa face resplendissante. Ne soyez donc pas fâchés, si nous différons l'acquit de cette dette. D'ailleurs, plus nous différerons, plus l'intérêt de la dette augmentera. Et nous vous la paierons avec intérêt, puisque le Maître qui nous a confié cet argent nous l'ordonne. *Luc.*, XIX, 23. Vous voilà donc rassurés sur ce qui vous est dû et n'ayant rien à craindre ni pour le capital ni pour le revenu. C'est pourquoi ne négligeons pas le gain qui se présente aujourd'hui, et délectons-nous dans les grandes œuvres du bienheureux Babylas.

Comment il a gouverné cette église qui est la nôtre, comment il a maintenu saine et sauve au milieu de la tempête, de l'ouragan et des flots, cette nef sacrée, quelle hardiesse il a déployée en présence de l'empereur, avec quel courage il a donné sa vie pour ses brebis et répandu son sang précieux, ces choses et d'autres semblables, les plus anciens de nos docteurs et votre commun Père vous les raconteront. Les faits les plus reculés, les vieillards pourront vous en donner une connaissance parfaite. Pour moi qui suis jeune, je vous entretiendrai de ce qui est arrivé récemment et de notre temps : je veux parler de ce qui est survenu après la mort et la sépulture du martyr, quand ses restes reposaient dans le faubourg. Les Grecs, je le sais bien, se riront de notre engagement à vouloir nous entretenir des œuvres remarquables d'un homme déjà mort, enseveli et réduit en poussière. Nous ne garderons pas néanmoins le silence; au contraire, nous prendrons précisément la parole afin qu'après l'exposition inattaquable de ces faits étranges, nous fassions retomber ce ridicule sur la tête de nos ennemis. Sans doute un homme ordinaire ne saurait, après sa mort, accomplir de grandes choses. Mais un martyr en accomplira de sublimes et de nombreuses; non certes pour acquérir plus d'éclat, n'ayant pas besoin de la gloire que donne la multitude, mais pour vous apprendre à vous, infidèles, que la mort des martyrs n'est pas une mort, qu'elle est le commencement d'une vie meilleure, le principe d'une existence plus spirituelle, un changement en vertu duquel à un état moins parfait succède un état plus parfait. Ne vous arrêtez pas à ceci, que le corps du martyr est là sous vos yeux, nu et privé de l'influence de l'âme : considérez plutôt qu'une vertu différente et supérieure à la vertu de l'âme l'assiste, la grâce du Saint-Esprit, qui, par ses prodiges, démontre à tous les hommes la certitude de la résurrection. Si Dieu gratifie des corps privés de vie et réduits en poussière d'une vertu supérieure à celle de tous les corps vivants, à plus forte raison les gratifiera-t-il d'une vie meilleure et plus heureuse que la première au temps des couronnes. Quelles sont donc les grandes œuvres de Babylas? Ne vous effrayez pas si dans notre discours nous remontons un peu plus haut. Lorsque l'on veut montrer un tableau sous un point de vue favorable, on fait éloigner un peu du tableau les spectateurs, puis on le découvre, la distance leur permettant d'en mieux distinguer les détails. Souffrez, vous aussi, que nous portions le discours un peu en arrière.

Persécution de Julien l'Apostat contre les chrétiens.

Lorsque ce Julien, dont rien n'a égalé l'impiété, fut monté sur le trône impérial et eut pris en main le sceptre, il leva aussitôt le bras contre le Dieu qui l'avait créé, il méconnut son bienfaiteur, et jetant de la terre des regards de haine vers le ciel, il se mit à hurler comme ces chiens furieux qui poursuivent également de leurs aboiements et ceux qui ne les nourrissent pas et ceux qui les nourrissent. Que dis-je? sa rage était encore plus furieuse. Du moins, ces animaux ont-ils pour leurs maîtres et pour les étrangers une aversion et une haine égales; mais Julien n'avait pour les démons, pour les ennemis de son salut que toute sorte d'égards et de respects; tandis que son bienfaiteur, son Sauveur, ce Dieu qui pour lui n'avait même pas

épargné son Fils unique, il le poursuivait de sa haine et de son aversion. Il prenait pour sujet de ses sarcasmes la croix, cette grande chose qui a relevé l'humanité, étendue sur sa face, qui a chassé de tout côté les ténèbres et qui a fait briller sur nous une lumière plus éclatante que celle du soleil. Là ne s'arrêtait pas encore sa fureur, et il s'engageait à exterminer du milieu de la terre la race des Galiléens; car tel était le nom sous lequel il nous désignait habituellement. Pourtant, s'il estimait le nom de chrétien un nom ignominieux et abominable, d'où vient ce désir de nous flétrir par un nom étranger, au lieu de le faire par celui-là? Mais il savait bien que tout nom supposant des rapports étroits avec le Christ honore infiniment non-seulement les hommes, mais encore les anges et les puissances d'en haut. De là toute sorte d'efforts pour nous dépouiller de cet honneur, pour arrêter la prédication de l'Evangile. Chose impossible, misérable et infortuné que vous êtes; non moins impossible que de détruire le ciel, d'éteindre le soleil, d'ébranler les fondements de la terre ou de la réduire en poudre. Le Christ l'avait prédit dans ces paroles : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » *Matth.*, XXIV, 35. Vous ne voulez pas de la parole du Christ, écoutez du moins la voix des événements. Moi qui sais la valeur d'une sentence divine, ce qu'elle a de fort et d'irrésistible, je crois fermement qu'elle est plus certaine que l'ordre de la nature, que toutes les lois de l'expérience. Mais vous qui rampez encore à terre, qui n'admettez d'autre enquête que celle des raisonnements humains, ne récusez pas le témoignage des faits; je ne vous opposerai plus rien, je ne pousserai pas plus loin la discussion.

Julien donnait aux chrétiens le nom de Galiléens.

2. Quel langage donc les faits tiennent-ils? Le ciel et la terre, a dit le Christ, périront avant que ne périsse une seule de ses paroles. Un empereur s'est élevé contre la parole du Christ et a menacé d'exterminer tous ses dogmes. Où est l'empereur qui a proféré ces menaces? Il a péri, il est mort, et il est maintenant dans l'enfer subissant un épouvantable supplice. Et le Christ qui a décrété cette sentence, où est-il? Dans les cieux, où il occupe, à la droite du Père, un trône glorieux et élevé. Cette langue impudente de l'empereur avec ses insolents blasphèmes, qu'est-elle devenue? de la cendre, de la poussière, la pâture des vers. Et le décret du Christ? Il brille de tout l'éclat d'une vérité justifiée par l'expérience, il resplendit appuyé sur l'issue des événements comme sur une colonne d'or. Néanmoins, rien n'avait été négligé par l'empereur au moment de soulever contre nous la guerre; il appelait les devins, il rassemblait les enchanteurs, partout régnaient les démons et les esprits mauvais. Or, quels ont été les fruits de cet empressement? Des villes détruites et la plus affreuse famine. Vous savez et vous n'avez pas oublié certainement la pénurie de vivres qu'offrait la place publique, le tumulte qui remplissait les boutiques, chacun s'efforçant de saisir ce qu'il voyait et de s'enfuir après. Et pourquoi parlé-je de la famine, lorsque les sources vives tarissaient elles-mêmes, des sources dont les flots jaillissaient auparavant plus abondants que des fleuves? Puisque j'ai parlé de sources, remontons jusqu'à Daphné, et faisons des grandes œuvres du martyr, l'objet de notre discours. Vous désirez, il est vrai, que nous mettions encore à nu les turpitudes des Gentils; comme c'est aussi mon désir, offrons-les à tous les regards; d'autant plus qu'on ne saurait parler des martyrs, sans couvrir de honte les Gentils. L'empereur Julien, étant donc allé à Daphné, ne cessait d'importuner Apollon, le priant, le conjurant, le suppliant de lui révéler quelques points de l'avenir. Que lui répondit ce dieu, ce prophète, cette divinité puissante des Grecs? — Les morts m'empêchent de parler. Toi, brise leurs cercueils, cherche dans la terre leurs ossements, transporte ailleurs leurs cadavres. — Quoi de plus impie que des ordres pareils? Voilà d'étranges lois que le démon établit touchant la violation des tombeaux, de singulières façons de violer l'hospitalité, qu'il imagine. Qui jamais a ouï parler de chasser des cadavres? Qui jamais a vu ordonner l'expulsion de corps privés de vie comme l'a ordonné le démon, bouleversant ainsi de fond en comble les lois universelles de la nature? C'est, en effet, une loi universellement reçue parmi les hommes qu'il

faut cacher le trépassé dans la terre, l'honorer de la sépulture, et l'ensevelir dans le sein de notre mère commune. Cette loi, ni les Grecs, ni les Barbares, ni les Scythes, ni les plus sauvages des mortels ne l'ont jamais ébranlée : tous la respectent, l'observent, tant cette loi semble sacrée et vénérable. Mais le démon arrachant son masque s'élève, le front découvert, contre ces prescriptions générales de la nature ; ce sont des êtres impurs, dit-il, que les morts. — Non, les morts ne sont point des êtres impurs. Esprit pervers, ce qui est abominable, c'est la perversité de la volonté. J'avancerai même quelque chose de surprenant, à savoir que les corps des vivants sont plus imprégnés de mal que les corps impurs des trépassés ; car ceux-là exécutent les ordres de l'âme, tandis que ceux-ci restent privés de mouvement; or, un corps privé de mouvement et de sensibilité est par cela même à l'abri de toute culpabilité. Je ne prétendrai pas, cependant, que les corps des vivants soient naturellement impurs, mais je dirai que partout une volonté pervertie et dépravée est estimée détestable. Non, un cadavre n'est point un être impur, ô Apollon : persécuter une vierge qui veut garder la chasteté, attenter à l'honneur d'une jeune fille, gémir parce que l'on n'est pas venu à bout d'un honteux dessein, voilà ce qui mérite flétrissure et châtiment. Il y a eu parmi nous beaucoup de prophètes admirables et grands; ils ont annoncé bien des choses à venir; mais jamais ils n'ont ordonné à ceux qui les interrogeaient d'enlever du sein de la terre les ossements des trépassés. Ezéchiel, se trouvant auprès de ces ossements, loin d'éprouver dans ce voisinage un obstacle, leur rendit la chair, les nerfs, la peau et les rappela à la vie. *Ezech.*, XXXVII. L'illustre Moïse n'était point debout au milieu des ossements des morts; mais il avait emporté le cadavre entier de Joseph, et, néanmoins, il prédisait l'avenir. *Exod.*, XIII, 19. On le comprend, car la grâce du Saint-Esprit pénétrait les paroles de ces prophètes; tandis que les paroles de ceux-ci ne sont que tromperies et mensonges impossibles à déguiser. Que la réponse d'Apollon n'ait été qu'un vain prétexte et qu'il ait redouté le bienheureux Babylas, la conduite de l'empereur le prouve : il laissa tous les autres cadavres et ne toucha qu'à celui du martyr. Pourtant, si l'impureté du cadavre, et non la frayeur qu'il inspirait, eût dicté cette conduite, il eût fallu ordonner de briser le cercueil, de le jeter dans les flots, de le transporter dans un désert, de le faire disparaître et de le détruire de quelqu'autre manière. Voilà comment il fallait traiter un être abominable. Ainsi agit Dieu, lorsqu'il fit connaître aux Hébreux sa volonté sur les abominations des nations : il leur ordonna de briser les statues des idoles, et non de transporter ces objets impurs des faubourgs dans l'intérieur de la ville.

3. On déplaça donc le corps du martyr. Mais le démon n'en fut pas pour cela plus tranquille; il apprit bientôt que s'il est possible de faire changer de place les ossements d'un martyr, il est impossible de se dérober aux mains du martyr. A peine le cercueil eut-il été porté dans la ville que la foudre tombant sur la tête de l'idole livra tout aux flammes. Si l'empereur impie ne s'était pas mis en fureur précédemment, il semble du moins qu'il eût dû le faire alors, et assouvir sa rage sur l'église consacrée au martyr. Il n'osa pas cependant, tant sa frayeur était grande. Quoiqu'il vît l'incendie sans remède et qu'il en connût parfaitement la cause, il ne témoigna aucune colère. Ce qui est surprenant, ce n'est pas seulement qu'il n'ait pas détruit le martyrium, mais qu'il n'ait même pas tenté de couvrir de nouveau le temple. Comme il savait l'origine divine de cette catastrophe, il craignait qu'en poussant plus loin ses desseins il n'attirât le feu du ciel sur sa tête. Voilà pourquoi il se résigna à voir le temple d'Apollon réduit à une désolation pareille. Il n'y eut pas d'autre raison pour laquelle il ne répara point cet accident, si ce n'est la crainte : c'est elle qui le contraignit à rester en repos, et cela lorsqu'il savait bien quelle honte en résultait pour le démon, quelle gloire pour le martyr. Et maintenant les murs subsistent comme autant de trophées et ils font entendre une voix plus éclatante que les accents de la trompette et, par leur simple aspect, ils racontent tout aux habitants de Daphné, à ceux de la ville, aux étrangers venus de loin, aux

Idole et temple d'Apollon livrés aux flammes.



contemporains et aux hommes de l'avenir, le combat, la victoire, le triomphe du martyr. Celui qui reste loin du faubourg, lorsqu'il verra le martyrium privé des dépouilles du saint, et le temple d'Apollon privé de son toit, demandera vraisemblablement la cause de ces deux choses, et ne se retirera qu'après avoir appris toute l'histoire. Tels sont les exploits que le martyr accomplit après sa mort.

Aussi félicité-je votre cité d'avoir honoré ce saint avec tant de zèle. Car, lorsqu'on le transportait de Daphné, la ville entière s'était répandue sur le chemin, et les places publiques étaient désertées par les hommes, les maisons par les femmes, les appartements secrets par les jeunes filles. Tous les âges et tous les sexes accouraient de la ville, comme pour recevoir un père revenant après bien des années d'un long voyage. Vous l'avez confié à un cœur animé d'un même zèle ; mais la grâce de Dieu n'a pas permis qu'il restât constamment ici et il a été transporté au delà des fleuves, en sorte que plusieurs contrées ont été remplies des parfums suaves du martyr. Arrivé là, il ne dut pas non plus y être seul, et il eut bientôt pour voisin et pour habitant du même édifice, un personnage dont les mœurs étaient semblables aux siennes. Effectivement, celui-ci fut revêtu de la même dignité et déploya en faveur de la religion la même hardiesse. Aussi, cet imitateur admirable du martyr obtint-il en partage, à bon droit, comme on le sait, le lieu qu'il habitait. Pendant longtemps il fit les plus grands efforts, ne cessant d'écrire à l'empereur, d'importuner les magistrats, et témoignant au martyr même, d'une façon corporelle, le dévouement qu'il méritait. Vous savez et vous vous souvenez comment au fort de l'été à l'heure de midi, il s'y rendait tous les jours avec ses ministres, non comme simple spectateur, mais pour mettre lui-même la main à l'œuvre. Bien des fois il mania des pierres, se suspendit à la corde, et, si quelqu'un demandait assistance, il prévenait en cela les ouvriers. C'est qu'il savait la récompense que lui mériterait une semblable conduite. Aussi persévérait-il à honorer les martyrs, non-seulement en élevant de magnifiques édifices, et en célébrant des fêtes continuelles, mais d'une manière bien plus remarquable. Et quelle est cette manière ? Il a imité leur vie, rivalisé avec eux de courage et reproduit en toute chose, autant qu'il était en lui, leur image. Voyez, en effet : les martyrs ont livré leur corps au supplice ; celui-ci a mortifié les appétits de sa chair sur la terre. Les martyrs ont supporté l'ardeur des flammes ; celui-ci a éteint les flammes de la concupiscence. Les martyrs ont bravé les dents des bêtes féroces ; celui-ci a apaisé la fureur des passions, notre ennemi le plus redoutable. Pour tous ces motifs, rendons grâces à Dieu qui nous a donné des martyrs aussi vaillants, des pasteurs dignes des martyrs, pour la perfection des saints, pour l'édification du corps du Christ avec lequel gloire, honneur, puissance soient au Père, en l'unité de l'Esprit, source de sainteté et de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Amen.

Le corps de Babylas déposé proche l'Oronte.

OPUSCULE SUR SAINT BABYLAS.

Contre Julien et contre les Gentils.

1. Notre-Seigneur Jésus-Christ, étant au moment de marcher au supplice et de subir cette mort vivifiante, prit en particulier, dans la dernière nuit, ses disciples, et entre autres exhortations et conseils leur adressa ces paroles : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croira en moi, fera les œuvres que je fais, et il en fera même de plus grandes. » *Joan.*, XIV, 12. Il y a eu bien d'autres maîtres qui se sont entourés de disciples et qui ont accompli des miracles ; du moins, les Gentils le prétendent : mais aucun d'eux n'a conçu rien de semblable, et n'a osé l'affirmer. Et quoique leur impudence ne connaisse point de bornes, nul des Gentils ne saurait prouver l'existence chez eux d'une prédiction et d'un langage pareils. Plusieurs d'entre eux disent bien qu'un grand nombre de thaumaturges sortis de leur sein ont montré des fantômes de trépassés, et les images de quelques défunts ; ils

disent bien que l'on a quelquefois entendu des voix sortir des tombeaux ; mais que l'un de ces hommes tant admirés chez eux et qu'ils ont honorés comme des dieux après leur mort, ait tenu à ses disciples un propos de ce genre, personne n'oserait le soutenir. Si vous le voulez, je vous dirai pour quel motif ces hommes qui, en toute autre matière, ont menti effrontément et sans rougir, n'ont jamais tenté de forger une imposture de cette sorte. Ce n'est pas au hasard ni sans quelque raison qu'ils s'en sont abstenus. Ils ont compris, dans leur malice, ces hommes pernicieux, qu'en voulant répandre des fables mensongères, il leur fallait présenter des choses vraisemblables, tout-à-fait séduisantes, et dont le caractère erroné fût difficile à constater. Pour prendre des poissons ou des oiseaux, le pêcheur ou l'oiseleur n'iront pas leur présenter l'instrument tout nu; mais ils l'environneront complétement d'un appât et ils viendront ainsi facilement à bout de leur dessein. Si, au contraire, ils découvraient les filets aux regards des animaux dont ils veulent s'emparer, ni les poissons, ni les oiseaux ne s'y engageraient jamais; ou plutôt ils ne s'en approcheraient même pas, et le pêcheur et le chasseur seraient obligés de se retirer chez eux les mains vides. Comme ces Gentils se proposaient d'enlacer les hommes avec leurs filets, ils ne jetèrent pas l'erreur toute nue dans l'océan de la vie. Après avoir façonné et composé des appâts capables de séduire les esprits simples, ils se gardèrent bien de pousser le mensonge trop avant, redoutant tout excès et craignant que le défaut subséquent de mesure ne compromît les succès déjà obtenus. S'ils eussent dit qu'un des leurs avait fait la promesse faite par le Sauveur à ses disciples, ceux qu'ils trompaient se seraient les premiers moqués d'eux, à cause de l'invraisemblance de cette imposture. Prédire de pareilles choses et les accomplir à la lettre n'appartient qu'à la puissance divine. Si les démons ont bien pu autrefois fasciner les hommes par quelques prestiges, c'est que le plus grand nombre ignorait encore la source de la lumière. Les sacrifices humains, aussi bien que tous les autres sacrifices, prouvent évidemment que ces faits étaient l'œuvre des démons. Ces lois qui ensanglantaient leurs autels de sang humain et qui ordonnaient aux parents d'immoler leurs enfants pour victimes, quel excès de démence ne supposent-elles pas? Ces esprits mauvais, qui ne sont jamais rassasiés de nos malheurs, qui ne connaissent ni bornes ni limites à la guerre qu'ils poursuivent contre nous et dont la rage est éternelle, comme si ce n'était pas assez pour assouvir leur haine d'immoler les femmes et les enfants sur leurs autels en guise de bœufs et de brebis, inventèrent un homicide d'une scélératesse nouvelle et introduisirent une calamité d'un genre inouï. A ceux qui auraient dû pleurer la mort violente des victimes, ils persuadaient de les pousser vers cette immolation abominable. Et, afin que les lois établies parmi les hommes ne fussent pas seules violées, ils bouleversèrent complétement les décrets mêmes de la nature, la mirent en lutte avec elle-même, et introduisirent parmi les hommes le plus détestable des homicides. Il n'y avait point d'ennemis qu'on redoutât alors autant que les parents, et ceux qui auraient dû jouir de la confiance la plus absolue, étaient précisément l'objet de la défiance et de l'aversion universelle. Les esprits pervers usant de ceux par lesquels Dieu avait accordé aux hommes le spectacle de ce monde pour les priver de ce bienfait, faisaient des auteurs de leur vie les auteurs de leur mort, comme pour leur montrer qu'ils ne retiraient de la bonté de Dieu aucun avantage, n'ayant besoin d'autres bourreaux que de leurs parents. Après cela, quand même quelque grand prodige eût été accompli, à plus forte raison s'il s'agit d'un prodige sans valeur, sans importance, et trahissant la fourberie; quand même les choses dont je viens de parler eussent été vraiment grandes, il n'en fallait pas davantage pour montrer aux intelligences qui n'étaient pas trop superficielles ce qu'il fallait penser des artisans de ces œuvres, de leur perversité, de leur scélératesse, qui ne se proposait en tout que la ruine et le bouleversement de l'humanité.

2. Mais rien de semblable ne nous a été imposé par le Seigneur Jésus : s'il est admirable par ses prodiges, il ne l'est pas moins par ses préceptes, et il mérite à ces titres divers que tous

les hommes l'adorent et croient à sa divinité. C'est lui qui par son avénement a mis un terme à cette coutume impie. Ce qui est plus surprenant encore, c'est qu'il a délivré de cette sauvage et monstrueuse tyrannie, non-seulement nous ses adorateurs, mais aussi ceux qui l'accablent de leurs blasphèmes, car il n'y a plus aujourd'hui de gentils qui soient obligés d'offrir à ces divinités de tels sacrifices. Voilà avec quelle bonté Dieu a traité notre race; et les démons ont causé moins de maux aux amis du Seigneur que le Seigneur n'a fait de bien à ses ennemis. Les démons réduisaient leurs adorateurs à devenir les meurtriers de leurs propres enfants. Le Christ a affranchi de cette nécessité des hommes qui le haïssent; et, non content d'éloigner ses serviteurs de cette conduite sauvage et d'établir parmi eux une admirable paix, il a fait de même à l'égard des étrangers, faisant ressortir la tyrannie des démons, leur haine acharnée envers la race humaine par cela qu'ils traitaient en étrangers leurs propres sujets; et en effet ceux-ci leur étaient étrangers. Mais Dieu était à la fois le monarque, le créateur, le sauveur de l'humanité; aussi a-t-il épargné des étrangers comme il épargnait ses propres sujets. Le genre humain était en vérité son œuvre, selon ce mot du disciple : « Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. » *Joan.*, I, 11. Raconter tous les témoignages de sa miséricorde, nous ne le pourrions pas en ce moment : du reste, en parlerait-on durant des siècles entiers et avec une intelligence égale à celle des puissances incorporelles, on ne la louerait pas comme elle le mérite. La grandeur de sa bonté, Dieu seul la connaît, parce que Dieu seul est bon dans cette mesure. Ecoutez donc ce qu'il dit à ses disciples : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et il en fera même de plus grandes. *Joan.*, XIV, 12. » Or il ne les eût point élevés à cet honneur, s'il n'eût été bon à l'excès et sans limite.

Bienfaits du Christ en faveur des gentils.

Si quelqu'un doutant de la vérité de cet oracle nous demandait en quel temps il s'est accompli, qu'il prenne dans ses mains le livre intitulé *Actes des Apôtres*, où il s'agit non pas de tous les actes de tous les apôtres, mais d'un ou deux apôtres et de quelques-uns de leurs actes, et il verra qu'on étendait les malades sur leurs couches, et qu'en les touchant seulement l'ombre de ces bienheureux les rendait à la santé; il verra de plus que les vêtements de Paul suffirent pour délivrer des possédés du démon qui les agitait. Si l'on prétend que ce sont là de vains mots, et des prodiges imaginaires et inadmissibles, ceux que nous voyons aujourd'hui, suffisent pour fermer et confondre ces bouches blasphématoires et pour imposer un frein à ces langues indomptées. Il n'y a pas sur cette terre de contrée, de nation, de ville, où l'on ne chante ces prodiges que l'on n'admirerait certes pas, s'ils étaient chimériques. Et c'est vous-mêmes qui témoignerez en faveur de cette assertion; et nous n'aurons pas besoin d'autres preuves pour établir la vérité de nos paroles, parce que vous, nos ennemis, vous nous les fournissez abondamment. Dites-moi donc pourquoi les noms de Zoroastre et de Zamolxis ne sont même pas connus de la multitude, ni même de beaucoup de personnes, mais seulement d'un très-petit nombre? Sans doute parce que les histoires que l'on aurait mis sur leur compte n'étaient que des fables. Pourtant et ces hommes et ceux qui ont composé ces histoires passent pour avoir été habiles, les uns à imaginer et à exercer des prestiges, les autres à voiler le mensonge sous la vraisemblance du discours; mais tout cela n'a ni portée ni valeur lorsque le sujet du discours n'est qu'imposture et mensonge; de même que le sujet étant véritable et certain, tous les moyens imaginés par les ennemis pour combattre la vérité demeurent sans résultat et sans force. C'est que la vérité n'a besoin pour tout auxiliaire que d'elle-même : et l'on chercherait de tout côté à l'obscurcir que, loin de s'évanouir, elle emprunterait aux efforts dirigés contre elle plus de sublimité et de splendeur, elle se rirait des hommes qui s'imposent ces tourments et cette rage inutiles.

Quant à nos prodiges, que vous déclarez des chimères, les tyrans, les empereurs, ces sophistes invincibles dans l'art de la parole, les philosophes même, les enchanteurs, les magiciens, les démons, se sont efforcés de les détruire. « Et

leur langue, selon la prédiction du prophète, s'est retournée contre eux, et les traits des enfants les ont cruellement blessés. » *Psalm.* LXIII, 9-8. De leurs persécutions contre nous, les empereurs n'ont retiré d'autre avantage qu'une réputation universelle de férocité : et leur haine envers les martyrs les ayant entraînés à traiter avec barbarie la nature humaine, ils ont attiré sur eux, à leur insu, toute sorte d'opprobres. Les philosophes et les rhéteurs habiles qui avaient obtenu une renommée brillante aux yeux de la foule, les uns par leur honnêteté, les autres par leur éloquence, après avoir engagé la lutte avec nous, ont été couverts de ridicule, et l'on aurait dit des enfants occupés à jouer. Parmi tant de nations et de peuples, ils n'ont pu gagner à leur cause, ni un sage, ni un ignorant, ni une femme, ni même un petit enfant; et leurs ouvrages sont si peu sérieux que les uns sont oubliés depuis longtemps, et que les autres en grand nombre sont morts en paraissant à la lumière. Si quelques-uns ont été conservés, on trouvera qu'ils l'ont été chez les chrétiens : tel est le peu de frayeur que nous inspirent ces efforts insidieux, c'est ainsi que nous nous rions de ces tentatives et de ces artifices étudiés. Si nous avions des corps de diamant et supérieurs à la corruption, nous ne craindrions pas assurément de prendre dans nos mains des scorpions, des serpents, du feu, nous ferions même étalage de ce pouvoir. De même le Christ nous ayant donné des âmes et une foi de diamant, nous ne redoutons pas davantage le venin de nos ennemis. S'il nous est commandé de fouler aux pieds les serpents, les scorpions, et toute la tyrannie du diable, à plus forte raison les insectes et les vermisseaux ; car telle est la distance qui sépare le pouvoir malfaisant des hommes de celui de l'esprit du mal.

3. Telle est notre religion : pour la vôtre, jamais personne ne lui a fait la guerre. Il n'est pas permis aux chrétiens d'employer la contrainte et la violence pour renverser l'erreur ; c'est par la persuasion, par la raison, par la douceur qu'ils doivent opérer le salut des hommes. Aussi aucun des empereurs soumis au Christ n'a établi contre vous les décrets qu'ont établis contre nous les empereurs serviteurs des démons. Malgré ce calme parfait, malgré l'absence de toute persécution, l'erreur de la superstition grecque s'est évanouie naturellement, elle s'est affaissée sur elle-même, comme ces corps dévorés depuis longtemps par le mal, et qui, sans attaque du dehors, se décomposent d'eux-mêmes, se dissolvent insensiblement et périssent. Si donc ce rire satanique n'a pas encore disparu de la terre, le passé suffit pour vous répondre de l'avenir. La plus grande partie du mal ayant été exterminée en peu de temps, il n'y a plus à douter de ce que deviendra la partie qui reste. Lorsqu'une ville a été prise, que ses murs ont été renversés, que ses tribunaux, ses théâtres, ses portiques ont été livrés aux flammes, que tous les hommes valides ont été mis à mort, si quelqu'un apercevait des colonnes à demi-consumées, les débris de quelques édifices debout et parmi eux quelques vieilles femmes ou quelques petits enfants, il ne douterait pas que le vainqueur après s'être acquitté de la tâche la plus difficile, ne vînt aisément à bout de ce qu'il y aurait encore à faire. Oui, l'œuvre des pêcheurs n'a rien à craindre, tous les jours elle devient plus florissante. Et ce n'est pas à la faveur du calme et de la facilité qu'elle s'établit au milieu des hommes, mais en dépit des tribulations, des luttes, des combats. Après avoir étendu son empire sur toute la terre et régné sur les âmes de tous les mortels, après avoir joui d'une si grande puissance, accompli de si grands progrès, l'idolâtrie fut détruite par la vertu du Christ. Pourtant la prédication évangélique n'attendit pas une diffusion complète et un établissement solide pour avoir des ennemis : avant d'avoir été plantée et enracinée dans les âmes de ses auditeurs, dès le principe, elle fut obligée d'entrer en lutte avec l'univers entier, « avec les principautés, les puissances, les princes de ce monde de ténèbres, avec les esprits pervers. » *Ephes.*, VI, 12. L'étincelle de la foi n'ayant pas encore propagé l'incendie, de tout côté se répandaient des fleuves et des cataractes. Or vous savez qu'il n'est pas également difficile d'arracher un arbre planté depuis longues années, et l'arbre qui vient d'être planté récemment. Il en était ainsi, lorsqu'un déluge ennemi

se précipita, comme je l'ai dit tout à l'heure, sur cette faible étincelle de la piété; et, non seulement cette étincelle n'en fut pas éteinte, mais elle en acquit plus de force et d'éclat, elle se répandit partout en un moment, ravageant, dévorant avec facilité les possessions des ennemis, en sorte que l'édifice de la religion s'éleva rapidement jusqu'à une incroyable hauteur, quoique les instruments de cette construction fussent des hommes faibles et obscurs.

Basse condition des hommes qui ont prêché le christianisme.

C'est que la raison de ce développement se trouve, non dans la parole ou dans les miracles de ces pêcheurs, mais dans la vertu du Christ dont ils étaient animés. Parmi les auteurs de cette révolution, l'un était un fabricant de tentes, Paul; l'autre, Pierre, était un pêcheur : jamais des gens aussi faibles et aussi obscurs n'eussent conçu un pareil dessein, on les aurait regardés comme des fous et comme des insensés. Mais ils n'étaient point des insensés, comme le prouvent les effets de leurs paroles et le nombre de ceux qui aujourd'hui encore leur obéissent. Jamais, non plus, ils n'eussent mis en avant de telles impostures et des vanteries sans fondement. Comme je le disais au commencement, celui qui veut tromper ment sans doute, mais il ne ment pas de manière à ce que tout le monde surprenne sa mauvaise foi. Si, après tous ces événements, malgré les témoignages nombreux en faveur de la vérité, témoignages rendus et par ceux qui ont cru à cette époque, et par ceux qui depuis ont proclamé la foi én tout lieu, et non-seulement parmi nous mais encore chez les barbares, et chez des hommes encore plus sauvages que les barbares; si, dis-je, malgré tant de preuves et cette déposition de la terre entière, il y a des hommes qui ne croient pas au passé, et un grand nombre sans enquête et sans examen, qui donc dès le commencement aurait ouvert à cette foi l'entrée de son âme sans avoir vu les faits ou sans avoir ouï des témoignages dignes de confiance?

Encore une fois, quel motif aurait déterminé les apôtres à imaginer et à ourdir un semblable dessein? Ils ne comptaient ni sur leur éloquence; comment l'auraient-ils fait, étant l'un et l'autre illettrés? ni sur l'abondance des richesses, car à peine avaient-ils le nécessaire, vivant tous les deux du travail de leurs mains. Ils ne pouvaient pas non plus s'enorgueillir de l'éclat de leur race : nous ne savons quel a été le père de l'un tant il était obscur et ignoré; le père de Pierre nous est connu, il est vrai; mais toute la différence qu'il y a, c'est que l'Ecriture nous a désigné son nom, et cela à cause de son fils. Que si l'on veut chercher leur patrie et leur nation, on trouvera que l'un était Cilicien, et l'autre citoyen d'une ville obscure, ou plutôt non d'une ville, mais de la dernière des bourgades, car Bethsaïde est le nom du bourg de Galilée, où était né le bienheureux Pierre. Que si l'on veut connaître leurs métiers, on verra qu'ils n'avaient rien de remarquable ni de grand : le métier de fabricant de tentes, quoique moins vil que celui de pêcheur, est cependant inférieur à tous les autres. Or, je vous le demande, où donc auraient-ils puisé l'audace de jouer un tel rôle? De quelle espérance se seraient-ils flattés? Sur quoi auraient-ils compté? Sur le roseau et l'hameçon, ou bien sur le tranchet et sur la tarière? Mais n'iriez-vous pas vous donner la mort par un lacet ou en vous précipitant, après avoir entrepris une semblable folie?

4. Supposons, si vous le voulez bien, qu'une chose impossible devienne néanmoins possible, que cet homme sorti d'une barque de pêcheur vienne vous dire : L'ombre de mon corps a ressuscité des morts; et que cet autre sorti d'une boutique où l'on fabriquait des tentes, vienne se vanter de la même chose au sujet de ses vêtements; qui serait assez insensé pour entendre ces propos et y ajouter foi sans preuve aucune? Pourquoi donc aucun autre artisan n'a-t-il pas, à cette même époque, affirmé la même prétention, ou bien pourquoi d'autres ne l'ont-ils pas affirmée de lui? Or, si nos prétentions étaient chimériques, il eût été beaucoup plus facile, ce semble, de répandre de semblables impostures postérieurement aux Apôtres. Ceux-ci ne pouvaient point s'appuyer sur des précédents pour légitimer leurs espérances de succès en matière d'imposture. Ceux au contraire qui seraient venus après eux, encouragés par leur exemple et induits à compter sur les

bons résultats d'une nouvelle tentative, auraient mis certainement la main à l'œuvre avec plus d'ardeur, comme si la raison était bannie de la terre, comme si tous les hommes étaient hors d'eux-mêmes et insensés, et comme s'il était facile à quiconque le voudrait d'avancer et de faire accepter tout ce qu'il lui plairait sur son propre sujet. Jeu, dérision que tout cela, assertions d'une ineptie digne de la gentilité. Si quelqu'un entreprenait d'envoyer contre le ciel une nuée de flèches, comme si elles devaient le déchirer, ou bien d'épuiser l'Océan comme si ses seules mains étaient capables de le faire, personne si poli qu'il fût ne se dispenserait d'en rire, personne si grand qu'il fût, ne pourrait s'empêcher de verser d'abondantes larmes. De même lorsque les Grecs nous opposent leurs contradictions, nous devrions en rire ou en pleurer; car ils entreprennent une œuvre plus difficile encore que celle de percer le ciel et de mettre à nu l'abîme. Jamais la lumière ne sera l'obscurité tant qu'elle sera lumière; jamais non plus la vérité de notre religion ne sera confondue, car elle est la vérité, et la vérité est ce qu'il y a de plus fort. Du reste, les histoires de l'antiquité que la tradition nous a apprises ne méritent pas moins notre foi que les histoires accomplies de notre temps et sous nos yeux, comme le reconnaîtra tout homme sérieux et qui n'a pas perdu le sens. Mais, pour rendre notre victoire encore plus complète, je veux vous raconter un prodige arrivé sous la génération présente. Et ne soyez pas surpris cependant, si en vous promettant de vous raconter un fait tout récent, je rattache à des temps reculés le premier fil de la narration. Je ne m'arrêterai point à ces circonstances, de même que je n'emprunterai rien à l'antiquité qui soit étranger à ce piquant sujet. Ces choses sont nécessaires les unes aux autres, et l'on ne pourrait briser le lien qui les unit: vous le comprendrez parfaitement lorsque vous aurez entendu notre récit.

5. Il y a eu sous nos ancêtres un empereur que je m'abstiendrai de qualifier à tout autre point de vue, mais dont l'attentat odieux que vous allez entendre vous fera comprendre les mœurs barbares. Quel est donc cet attentat? une nation qui était en guerre avec cet empereur se résolut à mettre fin aux hostilités, à ne pas pousser plus loin le carnage soit dans ses propres rangs, soit dans les rangs des ennemis, à se soustraire aux embarras, aux dangers, à la frayeur, à se contenter de ce qui lui appartenait, à ne pas demander davantage; car il vaut infiniment mieux jouir avec sécurité de biens médiocres que de soupirer après des biens considérables, sauf à vivre toujours dans la crainte et dans le tremblement, toujours préoccupé de faire du mal aux autres ou d'en recevoir. Ayant donc pris la résolution de mettre fin à la guerre et de mener une existence paisible, ces peuples voulurent consolider leur dessein par un traité inébranlable et par des conditions de même nature. Le traité conclu, les serments échangés, ils s'efforcèrent de décider de plus leur prince à livrer son enfant encore tout petit, comme gage assuré de la paix: il inspirerait ainsi à ses ennemis d'autrefois la plus grande confiance, et leur donnerait un témoignage indubitable de sa parfaite sincérité et de la droiture de ses intentions, en concluant la paix avec eux. Ces raisons persuadèrent le prince, qui livra son enfant à des hommes qu'il estimait des alliés et des amis, et il le livra, comme le montra la suite des choses, au plus barbare des monstres. A peine l'empereur eut-il reçu cet enfant de race royale sous le sceau de l'amitié et de l'alliance, qu'il foula aux pieds et viola ouvertement les serments, les traités, le respect des hommes, la religion envers Dieu, la pitié que l'âge inspire. Ni la jeunesse ne toucha cette bête féroce, ni le châtiment qui atteint inévitablement de pareils attentats n'intimida ce cœur sauvage. Il fut également insensible au souvenir des recommandations du père quand, lui confiant son enfant, le lui remettant entre les mains, il le conjurait de veiller sur lui avec une profonde sollicitude, de le traiter comme son propre fils et comme s'il était lui-même son père, de l'entretenir et de l'élever en cette considération, de le rendre digne de la noblesse de ses ancêtres, et qu'après ces paroles il mit la main de l'enfant dans la main du meurtrier et s'éloigna en versant des larmes. Aucune de ces raisons n'agit sur l'esprit de ce scélérat:

repoussant violemment ces influences, il consomma ce meurtre abominable.

Car ce crime est encore pire qu'un infanticide; et vous m'en fournissez une preuve, vous qui n'auriez pas été autant affligés, du moins à devoir juger de vos sentiments par les miens, si l'on vous eût dit que ce malheureux immola son propre fils. Alors, avec les lois ordinaires, les lois de la nature eussent paru également violées. Mais ici une foule de circonstances concourent, qui par leur nombre exerçaient une action plus puissante que celle de la nature elle-même. Lorsque je me représente ce petit enfant qui n'avait fait aucun mal, qui avait été livré par son père, arraché au palais de ses ancêtres, à l'abondance, à l'éclat, aux honneurs qui y régnaient, pour aller habiter un palais étranger, en otage, destiné à rassurer ce misérable sur l'exécution du traité; quand je me le représente ensuite égorgé, j'éprouve deux sentiments opposés : mon âme est à la fois déchirée et hors d'elle-même, sous la double action de la colère et de la tristesse. Oui, lorsque je songe à ce scélérat couvert de ses armes, brandissant le glaive, saisissant la gorge de l'enfant, et de cette main qui avait reçu le dépôt dirigeant la pointe de l'arme cruelle, je me sens comme suffoqué et brisé par la fureur. Mais lorsque je m'imagine ce pauvre enfant effrayé, tremblant, exhalant ses derniers gémissements, invoquant son père, l'accusant d'être la cause de sa mort, et l'attribuant non pas à celui qui lui perçait la gorge, mais à l'auteur de ses jours, ne pouvant ni fuir ni se défendre, accablant d'inutiles reproches celui qui l'avait engendré, recevant le coup, se débattant, s'agitant sur le sol, arrosant la terre de ruisseaux de sang, je sens mes entrailles déchirées, les ténèbres voiler mon esprit et comme un nuage de tristesse se répandre sur mes yeux. Mais ce monstre n'éprouva rien de pareil, et il accomplit ce meurtre abominable comme s'il eût eu à immoler un agneau ou un taureau.

Tandis que l'enfant frappé mortellement gisait sur le sol, le meurtrier songeait à dépasser encore ce forfait et à éclipser ce qui venait de se passer par des crimes nouveaux. On croira peut-être que je fais allusion à la sépulture; en sorte que ce misérable aurait même refusé à sa victime un peu de terre après sa mort; non, ce que je vais dire est encore plus horrible : après avoir souillé de ce sang innocent ses mains impures et accompli ce meurtre inouï, comme s'il n'eût commis aucun attentat, dans son impudence et dans sa dureté supérieure à celle de la pierre, il se rendit à l'église de Dieu. On sera vraisemblablement étonné que la vengeance divine n'ait pas frappé un pareil scélérat, ou que Dieu ne l'ait pas foudroyé du haut du ciel et n'ait pas envoyé contre sa face impudente, avant qu'il n'entrât dans le lieu saint, ses flammes vengeresses. Si quelques-uns ont eu cette pensée, je les en félicite et j'admire leur zèle, quoique à mon avis il manque encore quelque chose de très-important à cet étonnement, à ces louanges. Sans doute ils ont conçu une juste indignation, à la vue de cet enfant déloyalement égorgé, et des lois divines violées avec cette audace; mais, dans l'ardeur de leur indignation, leur perspicacité n'a pas pénétré aussi avant qu'elle aurait dû le faire, parce que à côté de cette loi fort juste, à la vérité, il en est une autre que l'on met dans les cieux bien au-dessus. Quelle est donc cette loi? C'est de ne pas punir sur-le-champ les criminels et d'accorder aux prévaricateurs du temps et un délai, afin qu'ils puissent expier ces prévarications et se joindre par le repentir à ceux qui n'ont fait aucun mal. Dieu nous en a donné un exemple au sujet de ce misérable. Il n'en profita pas, il ne rentra pas en lui-même; mais, quoiqu'il le prévît, Dieu dans sa miséricorde n'abandonna pas complétement le pécheur, il ne laissa pas de faire ce qui dépendait de lui, il se transporta lui-même auprès du malade, et lui présenta les remèdes propres à lui rendre la santé : celui-ci refusa de les accepter, et il maltraita même le médecin que Dieu lui avait envoyé à cet effet. Quant à la nature de ce remède et de ce traitement, voici en quoi elle consista.

6. A l'époque où s'accomplissait ce drame horrible et lamentable, un homme grand et digne d'admiration, si même nous devons l'appeler un homme, veillait sur le troupeau de cette cité. Il avait nom Babylas. De cet homme auquel la

grâce de l'Esprit avait confié l'Eglise du Christ fondée en ce lieu, je ne dirai pas qu'il ait surpassé Elie et Jean son émule, de crainte qu'on ne vît en ceci une exagération insupportable; mais telle fut sa vertu qu'il ne le céda pas en générosité à ces grands hommes. Ce ne fut pas un tétrarque chargé du gouvernement d'une ville, ni le souverain d'une seule nation, mais le souverain qui régnait sur la plus grande partie de l'univers, un souverain homicide aux ordres duquel obéissaient des peuples nombreux et une armée considérable, un souverain redoutable à tous les points de vue, et par l'étendue de son empire et par la barbarie de ses mœurs, qu'il chassa de l'église comme un esclave vil et méprisable, avec aussi peu de crainte et de timidité qu'un berger en mettrait à écarter du troupeau une brebis malade et contagieuse, pour empêcher le mal de se communiquer aux autres brebis. En agissant ainsi, il confirmait par sa conduite cette parole du Sauveur : que celui-là seul est esclave qui commet le péché, sa tête fût-elle ceinte d'innombrables couronnes, tous les habitants de l'univers fussent-ils soumis à son empire; au lieu que quiconque n'a aucune faute à se reprocher, fût-il au nombre des sujets, surpasserait en dignité tous les monarques.

Le sujet imposa donc hardiment ses ordres à son souverain, l'inférieur jugea l'arbitre de l'univers et porta contre lui une sentence de condamnation. Pour vous, en entendant ces choses, ne passez pas indifféremment devant ces paroles : il suffirait de cette seule circonstance, d'un empereur à qui un de ses sujets interdit l'entrée de l'église pour exciter la curiosité et l'étonnement des auditeurs. Et si vous voulez vous faire une idée exacte de ce spectacle prodigieux, ne vous arrêtez pas à de simples mots; représentez-vous encore les gardes armés de lances et couverts de boucliers, les généraux, les magistrats, les officiers de la maison impériale, les gouverneurs des villes, l'appareil somptueux qui précédait le prince, la foule des courtisans qui marchaient à sa suite et tout le reste de sa cour. Représentez-vous ensuite l'empereur lui-même s'avançant au milieu, le front haut, et sa majesté rehaussée par l'éclat des vêtements de pourpre et par les pierreries dont sa main et les coutures de son manteau étaient couvertes, et dont resplendissait le diadème posé sur sa tête. Ne terminez pas là le tableau; qu'il embrasse encore le bienheureux Babylas avec son extérieur plein d'humilité, son vêtement grossier, son âme contrite, son cœur vide de tout orgueil. Après les avoir dépeints ainsi et rapprochés l'un et l'autre, alors vous comprendrez parfaitement ce prodige. Ou bien, non; même alors vous ne le comprendrez pas parfaitement; car cette magnanimité, aucune parole, aucun tableau ne saurait la reproduire, il faut l'avoir vue à l'œuvre. Celui-là seul comprendrait la fermeté de cette âme généreuse qui pourrait s'élever au faîte de la grandeur. Avec quel courage ce vieillard s'avança! Comme il fendit la foule des gardes! Comme il ouvrit sa bouche! Comme il fit entendre sa voix! Il prononça des paroles de blâme, et porta sa main sur cette poitrine embrasée encore de colère et agitée par le meurtre récent! Comme il repoussa l'homicide! Rien de ce qui venait de se passer ne l'effraya et ne refroidit sa résolution. O âme inaccessible à la crainte, ô cœur sublime! ô courage céleste et fermeté digne des anges! Comme s'il n'eût eu sous les yeux qu'une peinture murale de tout cet appareil, cet homme généreux poursuivit avec intrépidité son dessein. C'est que les livres divins lui avaient appris que toutes les choses du monde ne sont qu'un songe et qu'une ombre, encore moins que cela. C'est pourquoi loin de l'effrayer, ce spectacle ne lui inspira que plus de hardiesse. Cet appareil visible transporta sa pensée jusqu'au Souverain d'en haut, assis sur les chérubins et sondant les abîmes, jusqu'au trône glorieux et sublime, jusqu'à l'armée céleste, jusqu'aux phalanges innombrables des anges et des archanges, jusqu'à la barre redoutable, jusqu'au jugement incorruptible, jusqu'au fleuve de feu et jusqu'au Juge lui-même. Se détachant de la terre pour se transporter tout entier dans les cieux, comme s'il eût été en face du Juge suprême, et s'il l'eût entendu lui ordonner de chasser du troupeau sacré ce scélérat, ce misérable, il le repoussa et le sépara du reste du troupeau, n'accordant aucune attention aux choses sensibles capables



d'inspirer de la frayeur, et n'hésitant pas à prêter main forte par sa résistance mâle et énergique, aux lois de Dieu qui avaient été violées. Quel devait être, je vous le demande, son courage dans les autres circonstances? Lui qui résistait à un empereur avec cette liberté, lequel des autres hommes aurait-il redouté? Pour moi, je croirai volontiers : oui, dis-je, jé croirai volontiers je suis certain que cet homme n'a jamais dit une parole, n'a jamais fait une action par haine ou pour capter la faveur, et que la crainte, la flatterie encore plus puissante que la crainte, et toutes les passions semblables, si nombreuses parmi les hommes, ont rencontré en lui une résistance énergique et généreuse, et n'ont jamais imprimé la moindre altération à la rectitude de son jugement. Si les vêtements d'un homme, son sourire, sa démarche indiquent ce qu'il est, à plus forte raison de telles œuvres sont-elles capables de nous donner à l'égard du saint Evêque une idée du reste de sa vie. Ce n'est pas seulement à cause de sa magnanimité qu'il mérite notre admiration, mais pour l'avoir déployée dans une certaine mesure qu'il n'a pas ensuite dépassée.

7. Telle est, en effet, la sagesse du Christ : en matière de résistance elle ne permet d'excès ni dans un sens ni dans un autre, et elle observe en toute chose la modération. Il aurait pu néanmoins, s'il l'avait voulu, franchir ces limites. Un homme qui avait renoncé à la vie, — et certes, il ne se serait pas présenté tout d'abord, s'il ne se fût armé de cette résolution, — pouvait assurément se permettre toute sorte de procédés, accabler l'empereur d'outrages, lui arracher le diadème, meurtrir son visage de coups, puisqu'il lui avait posé la main sur la poitrine. Mais il ne fit rien de pareil; car le sel spirituel avait pénétré son âme. Il ne faisait rien sans raison et sans motif, tout avec un jugement droit, des pensées élevées et des vues saines. Il n'agit pas comme les sages des Grecs qui jamais n'observent la mesure convenable et qui toujours, pour ainsi parler, restent en fait de courage en deçà ou vont au delà des limites convenables; de telle façon qu'ils ne sauraient mériter la réputation de force, mais bien celle de toute autre passion déraisonnable, de lâcheté quand ils n'atteignent pas la mesure, de forfanterie et d'orgueil lorsqu'ils la dépassent. Il n'en était pas ainsi de notre bienheureux : loin de mettre à exécution ce qui se présentait à son esprit, il assujettissait tous ses desseins à un examen scrupuleux, les mettait en harmonie avec les lois divines et ne passait qu'ensuite à l'exécution. Voilà pourquoi il ne se contente pas d'une section superficielle, afin de ne pas omettre la plus grande partie du mal; ni d'une section trop profonde, afin de ne pas compromettre la santé par la grandeur excessive de la plaie : proportionnant au contraire celle-ci au mal, il a suivi dans sa cure une marche irréprochable.

De là je conclurai hardiment qu'il a été exempt d'emportements, de lâcheté, de jactance, d'orgueil, de haine et de flatterie. Quoiqu'on doive s'en étonner, le dirai-je? j'admire moins la hardiesse de notre bienheureux à l'encontre de la fureur du souverain, que son intelligence des bornes où il devait la contenir, sans rien dire et sans rien faire au delà. Et vous en trouverez la preuve en ce qu'il vous sera très-facile de citer un grand nombre de personnes qui, ayant observé le premier de ces points, ont failli sur le second. Parler simplement avec hardiesse, le premier venu pourra le faire. Mais le faire dans l'occasion et au temps convenable, avec la modération voulue, avec l'intelligence des choses, exige une âme grande et admirable. Seméi outragea bien avec une singulière hardiesse le bienheureux David, et le qualifia d'homme de sang; mais je n'appellerai pas cela hardiesse, courage; je l'appellerai plutôt intempérance de langue, effronterie, insolence, démence, tout enfin hormis hardiesse ou courage. Il faut, ce me semble, lorsque l'on doit adresser des reproches, éloigner son âme autant que possible de l'effronterie et de la démence, et concentrer toute son énergie dans la nature des expressions et des choses. Les hommes de l'art qui ont à amputer quelque membre gangrené ou à réprimer quelque inflammation, n'aborderont pas l'opération bouillants de colère, mais ils commenceront par rétablir leur âme dans le calme nécessaire, afin que son agitation ne de-

vienne pas un obstacle à l'exercice de leur art.

Si pour guérir les corps il faut tant de calme, quel calme exigerons-nous de celui qui guérit les âmes, de quelle philosophie voudrons-nous qu'il soit orné? D'une philosophie beaucoup plus considérable évidemment, d'une philosophie semblable à celle de notre grand martyr. Il nous a donné en quelque sorte des règles et des limites qui pussent nous servir par analogie de mesure en tout le reste, en repoussant ce misérable des sacrés parvis. Au premier aspect, on ne voit dans ce fait qu'une seule action; mais si on l'envisage et si on l'examine de toute part avec attention, on y trouvera une deuxième, une troisième action également méritoires et un trésor d'une intarissable utilité. Celui que l'on repoussait de la sorte était unique, mais ceux qui en retirèrent un avantage étaient en grand nombre. Tout ce qu'il y avait d'infidèles dans l'empire gouverné par ce tyran, — et il embrassait la plus grande partie de l'univers, — furent saisis d'étonnement et de stupeur lorsqu'ils apprirent la hardiesse dont le Christ animait ses serviteurs, et ils méprisèrent la servilité, l'abjection, la bassesse qui régnaient parmi eux, et ils virent les différences qui existaient entre la noblesse des chrétiens et l'infamie des gentils. Les hommes qui dans leurs rangs sont investis des fonctions sacrées ont plus d'attention pour les empereurs que pour leurs maîtres et leurs idoles : c'est par crainte des empereurs qu'ils rendent un culte à leurs divinités, de manière que les esprits mauvais remercient eux-mêmes les empereurs des honneurs qui leur sont rendus. Aussi, arrive-t-il au pouvoir un empereur qui n'honore pas leurs divinités, entrez dans les temples des idoles, et vous verrez de toute part les araignées tapisser les murs de leurs toiles, l'idole couverte de tant de poussière que l'on n'aperçoit plus ni le nez, ni les yeux, ni aucune autre partie du visage; des débris d'autels seulement debout, la plus grande partie en ayant été détruite; l'herbe pousse partout avec tant d'abondance que vous croiriez voir, si vous l'ignoriez, un amas de fumier. La raison en est qu'autrefois les prêtres des idoles pouvaient à l'aide de leurs statues dérober et manger ce qu'ils voulaient. Pourquoi maintenant se donnent-ils tant de peine? En retour de leurs soins et de leurs hommages, ils n'attendent de leurs dieux aucune récompense, car ceux-ci ne sont que du bois et de la pierre : ce qui les détermine à rendre ce culte mensonger, ce sont les honneurs accordés par les souverains aux idoles. Mais ces honneurs s'évanouissent, lorsque les empereurs reviennent à des idées de sagesse et adorent le Fils de Dieu.

8. Il n'en est pas ainsi de notre culte, c'est tout le contraire. Lorsqu'un prince qui partage notre foi en ce qui concerne la gloire de Dieu, vient à monter sur le trône impérial, les affaires des chrétiens sont languissantes, tant les suffrages humains leur sont peu favorables. Lorsqu'il y a au pouvoir un empereur impie qui nous persécute avec acharnement et multiplie les maux autour de nous, alors tout est chez nous prospère et florissant, alors c'est le temps des récompenses et des trophées, des couronnes et des proclamations, alors c'est le temps où se déploie le courage. Si l'on nous objecte qu'il existe encore des villes animées envers les idoles de la même superstition et de la même folie, outre qu'on en citera seulement un très-petit nombre, cela ne fera rien d'ailleurs à notre raisonnement : l'hypothèse est toujours la même; seulement au lieu de l'empereur, ce sont les habitants de la ville qui contribuent à maintenir le culte de l'idolâtrie. La raison de ce culte se trouve dans les festins crapuleux, dans les orgies du jour et de la nuit, dans le son des flûtes et des cymbales, dans ces propos dont la turpitude dépasse toutes les bornes, et dans ces actes plus infames encore, dans cette gloutonnerie poussée à l'excès, dans cette ivresse dont les transports aboutissent à la plus ignoble démence; tels sont les moyens honteux qui servent encore de soutien et d'appui à l'erreur chancelante. Les personnages les plus riches recueillant ceux que leur paresse condamnerait à mourir de faim, les mettant au rang de leurs parasites et des chiens qui viennent chercher autour de la table leur nourriture, gorgent leurs estomacs avides des restes de leurs impurs repas, et en font ensuite ce qu'ils veulent.

Tout est prospère e florissant dans les per sécutions.



Pour nous qui avons en horreur votre stupidité et votre perversité, nous ne nourrissons pas ceux que la paresse condamne à souffrir la faim, mais nous les engageons à subvenir par le travail à leurs besoins et aux besoins d'autrui. Ceux dont le corps est infirme, nous permettons qu'ils reçoivent des riches la nourriture strictement nécessaire. Quant aux orgies, aux festins, aux débauches, et à toutes les autres folies et turpitudes, nous les avons bannies et nous avons mis à la place tout ce qu'il y a d'auguste, tout ce qu'il y a de chaste, tout ce qu'il y a de juste, tout ce qu'il y a de bon, tout ce qui est une source de vertu et de louange. Les prétentions que les Grecs affichent en faveur de leurs philosophes, font voir que leur conduite n'est qu'orgueil, arrogance et puérilité. Personne chez les chrétiens ne s'est enfermé dans un tonneau, et ne s'est montré en public revêtu de haillons. Quoique ces actes semblent mériter quelque admiration et supposent bien des souffrances et des misères supportées, ils ne sont dignes néanmoins d'aucun éloge. C'est un effet de la perversité du diable d'entraîner ses serviteurs à de telles épreuves, une source de tortures : on est victime de ses séductions et le jouet d'un ridicule suprême. Toute souffrance à laquelle n'est attaché aucun bien n'est louable à aucun degré. Il y a même aujourd'hui des misérables perdus de vices qui font des choses bien plus extravagantes que le philosophe dont nous parlions tout à l'heure. Les uns mangent des clous pointus et aiguisés, les autres ramassent des chaussures et les dévorent, les autres se portent à des extrémités encore plus détestables. Pourtant toutes ces choses sont plus extravagantes que le tonneau et que les haillons; mais nous n'approuvons pas plus les unes que les autres, et nous estimons également malheureux, nous plaignons avec larmes et ce philosophe, et ces derniers, et tous ceux qui pratiquent des jongleries aussi absurdes.

Diogène le Cynique.

Faits et gestes de certains charlatans.

Cependant le philosophe du tonneau répondit à un prince avec une grande liberté de langage. — Voyons de près cette liberté si grande, si par hasard elle ne serait pas plus vaine que le prodige du tonneau. Quelle fut donc cette liberté? Au temps où le Macédonien commençait son expédition contre les Perses, ce prince s'étant approché du philosophe et lui ayant fait demander s'il n'avait besoin de rien : « Rien, répondit le philosophe qui se réchauffait au soleil, si ce n'est que tu cesses de me faire ombre. » N'êtes-vous pas confus? Ne vous voilerez-vous pas la tête? N'irez-vous pas vous cacher dans le sein de la terre pour vous être glorifié de choses dont il vous faudrait rougir? N'eût-il pas mieux valu que ce philosophe couvert d'habits moins sordides fût occupé à travailler et qu'il eût exposé au roi une demande utile, que d'être assis avec ses haillons, et de se réchauffer au soleil, à l'exemple de ces petits enfants à la mamelle, que les nourrices après les avoir baignés et couverts de parfums exposent ainsi, pour la même raison qui y amenait ce philosophe, dont la requête eût parfaitement convenu à une femme vieille et misérable? Mais sa hardiesse n'est-elle pas surprenante? Elle l'est, et il n'y a même rien de plus prodigieux. L'homme de bien doit se proposer en tout l'utilité commune et la réforme des mœurs d'autrui; mais cette demande d'un peu plus de soleil, quelle cité, quelle maison, quel homme, quelle femme a-t-elle sauvés? Dites-moi donc quels ont été les fruits de cette hardiesse : nous vous avons montré, nous, ceux de la hardiesse du martyr, et plus nous irons en avant, mieux nous vous les découvrirons.

9. En attendant il châtia l'insolence de l'empereur, et il la châtia comme un prêtre a le droit de le faire; il mit un frein à l'ardeur des grands, il soutint les lois de Dieu ébranlées, il tira vengeance de cet homicide affreux, et la vengeance la plus redoutable pour ceux dont l'esprit est sensé. Vous vous souvenez assurément encore quelle émotion embrasait chacun des auditeurs lorsque nous parlions de ce crime, tous désirant tenir le meurtrier entre leurs mains et souhaitant de voir paraître d'un côté ou de l'autre un vengeur de ce forfait. Voilà ce qu'a fait notre bienheureux; il a imposé au criminel une peine convenable, une peine capable de le ramener, s'il n'eût pas été d'une insensibilité extrême : il ne demanda pas à l'empereur de s'éloigner du soleil qui le réchauffait, et de ne pas lui faire

ombré ; mais, au moment où celui-ci franchissait effrontément l'enceinte sacrée et où il y portait la confusion, le martyr le repoussa loin de la maison du Seigneur, comme il eût repoussé un chien ou un esclave criminel. Vous le voyez, ce n'est pas simplement par vanterie que notre saint a montré, à mon avis, la puérilité des prétendus miracles de vos philosophes. — Mais le philosophe de Sinope a observé la chasteté, il a vécu dans la continence et il a même renoncé à l'union qu'autorise la loi. — Ajoutez donc comment et de quelle manière il l'a fait. Vous ne l'ajouterez pas, et vous consentirez plutôt à le frustrer de la gloire de la chasteté que d'indiquer comment il l'a observée, tant cette manière est honteuse et flétrissante. Passons au babil, aux vains efforts et aux turpitudes des autres. Quelle utilité, je vous le demande, résulte-t-il des mœurs infâmes dont le philosophe de Stagyre donna l'exemple ? Quel bien y a-t-il dans l'union des mères et des sœurs qu'ordonnait le philosophe du Portique? Et le chef de l'Académie, et son maître lui-même, et d'autres que l'on a admirés encore davantage, je montrerais qu'ils ont poussé encore plus loin la turpitude, et je dépouillerais des voiles de toute allégorie cette pédérastie que la philosophie antique regardait comme une chose honorable, si le discours ne devait pas nous entraîner trop loin, si une autre question ne réclamait pas notre attention et s'il ne suffisait pas de l'exemple d'un seul pour découvrir le ridicule de tous les autres. Lorsque le prince des philosophes, celui qui semble l'emporter par l'austérité de la doctrine, la hardiesse de son langage et par sa tempérance, pousse l'absurdité, l'infamie, l'ineptie jusqu'à déclarer indifférent l'usage de la chair humaine comme nourriture; pourquoi combattre davantage les autres en présenee du ridicule, de la puérilité et de la stupidité que montre à tous les regards celui des philosophes qui marche à leur tète et qui les surpasse tous en éclat?

Revenons donc au point de départ de cette digression. Voilà comment notre bienheureux confondit les infidèles, rendit les fidèles plus pieux, les soldats, les chefs, les gouverneurs aussi bien que les simples particuliers, leur prouvant que parmi les chrétiens porter le titre d'empereur ou le dernier de tous, c'est ne porter que des noms, et que le front ceint du diadème n'est pas plus vénérable que celui du plus obscur chrétien lorsqu'il a mérité des reproches et des châtiments. En outre, il a fermé la bouche à ces impudents qui prétendaient que notre religion n'était qu'une œuvre artificielle et sans consistance, en leur mettant sous les yeux par ses actes la hardiesse des apôtres et leur enseignant qu'il a dû y avoir autrefois des hommes de même trempe, d'autant plus que les miracles opérés par eux leur communiquaient une plus grande autorité. Un troisième résultat tout aussi peu indifférent est celui-ci : Pour les princes et les prêtres qui paraîtront à l'avenir il a abaissé la pensée des uns et élevé celle des autres, déclarant que l'homme investi du sacerdoce exerce sur la terre et sur tout ce qui s'y passe une surveillance plus légitime que celle de l'homme revêtu de la pourpre ; qu'il ne faut pas retrancher de la grandeur de cette autorité, et qu'il vaut mieux perdre la vie qu'une puissance reçue de Dieu avec une dignité céleste. Quiconque meurt de cette façon pourra, même après sa mort, être utile à tous ses frères : celui qui abandonne son rang, non-seulement après sa mort il n'est utile à personne, mais durant sa vie il augmente la mollesse du plus grand nombre de ses subordonnés, et il est en butte aux outrages et aux risées des infidèles. Au sortir de cette vie, c'est avec honte et confusion qu'il se présentera devant le tribunal du Christ, d'où les puissances chargées de cet office l'entraîneront au feu de l'enfer. C'est pourquoi un sage nous donnait ce conseil : « Ne composez pas votre visage au préjudice de votre âme. » *Eccli.*, IV, 26. S'il y a de l'imprudence à feindre avec un homme outragé, celui qui garde le silence et qui reste indifférent en présence des lois divines violées, quel châtiment ne méritera-t-il pas ?

Avec ces leçons le saint martyr nous en a donné une autre non moins précieuse, à savoir que chacun doit remplir son devoir, dût-il n'en retirer aucun profit. Sa hardiesse à l'égard de l'empereur ne lui servit de rien : néanmoins il remplit son devoir jusqu'au bout et ne laissa

rien en arrière. C'est le patient qui dans sa stupidité rendit inutile la science de son médecin et empêcha dans sa fureur que le remède ne fût appliqué à la blessure. Comme s'il n'eût pas suffi à son impiété d'avoir commis un meurtre et d'avoir franchi effrontément le seuil du temple de Dieu, à ce meurtre il en ajouta un autre. On eût dit même qu'il voulait éclipser le premier par le second et que les maux précédents fussent effacés par la grandeur des maux qui allaient suivre. Telle est la rage du démon, qu'il conduit l'homme d'une extrémité à l'autre; c'est pourquoi il donna à ces deux crimes un caractère d'affinité et de correspondance. Le premier, le meurtre de l'enfant, fut plus cruel que le second; le second, le meurtre du bienheureux Babylas, fut plus impie que le premier. Un homme qui a goûté une fois du péché et qui reste insensible, augmente de beaucoup la gravité du mal. Telle une étincelle tombant sur un amas de matériaux embrase sur-le-champ ce qui se trouve auprès, et ne s'arrêtant pas là promène partout ses ravages, acquérant une puissance destructive d'autant plus grande que les flammes rencontrent plus d'aliments; en sorte que la quantité des bois enflammés menace ceux qui ne le sont pas encore, la flamme se faisant une arme des uns contre les autres : tel le péché, lorsqu'il s'est emparé des sentiments de l'âme, sans que personne extirpe le mal, devient d'autant plus redoutable qu'il avance davantage. C'est pourquoi les péchés subséquents sont souvent plus graves que les précédents, les péchés qui surviennent précipitant l'âme dans un orgueil et dans un mépris plus incurables, la dépouillant par là de toute sa force, et en même temps développant celle du mal. C'est ainsi que plusieurs sont tombés dans toute sorte de crimes pour n'avoir pas combattu l'incendie dès le commencement; c'est ainsi que ce misérable ajouta à ses premiers crimes des crimes encore plus horribles. Après avoir mis à mort cet enfant, il passa du meurtre à une tentative sacrilége contre le temple : poursuivant cette voie, il s'éleva avec arrogance contre le sacerdoce, précipita le saint chargé de fers dans un cachot, le punissant et tirant ainsi vengeance de ses bienfaits; et, quand il aurait dû l'admirer, le couronner et l'honorer plus qu'un père, il le réduisit à porter les fers des scélérats, à subir les horreurs de la captivité.

Martyre de Babylas.

10. Comme je le disais donc, une fois que le péché s'est déchaîné sans que personne ne se soit jeté au devant pour lui barrer le passage, il devient ensuite impossible de l'arrêter et de le contenir : il est semblable à ces chevaux furieux qui, après avoir rejeté le frein de leur bouche, mis leur cavalier à bas, terribles à ceux qui se portent au devant, échappent à toute atteinte et se brisent d'eux-mêmes avec une impétuosité aveugle dans les précipices. Si l'ennemi de notre salut inspire aux âmes cette fureur, c'est afin de les surprendre dans la privation de toute sorte de soins, et de les accabler ainsi de persécutions et de maux. Dans les maladies corporelles, tant que les patients permettent aux personnes qui les soignent de les approcher, l'on conserve un grand espoir de les sauver; mais si dans des accès de frénésie ils se mettent à frapper des pieds et à mordre ceux qui veulent les guérir de leur mal, alors leur état devient désespéré, moins encore à cause de la nature du mal lui-même qu'à cause de l'éloignement de ceux qui pourraient les délivrer de leur fureur. C'est dans une fureur semblable que tomba le personnage dont nous parlons : saisissant son médecin, tandis qu'il opérait sa blessure, il le chassa aussitôt et l'envoya le plus loin possible de sa maison. C'était le drame d'Hérode, non plus frappant seulement les oreilles, mais se déroulant sous les yeux avec les péripéties les plus étonnantes : le diable le faisait jouer de nouveau sur le théâtre du monde avec un appareil beaucoup plus considérable. Au lieu du tétrarque, il y avait un empereur; au lieu d'un crime unique, il s'agissait d'un double crime, crime beaucoup plus affreux que le crime d'Hérode; en sorte que non-seulement le nombre, mais encore la nature de ces crimes augmentait le funèbre éclat de cette tragédie. Il ne s'agissait pas ici comme autrefois du mariage outragé, d'un commerce criminel, mais du meurtre beaucoup plus impur d'un enfant, de la tyrannie la plus cruelle, d'une violence exercée non contre une femme, mais contre la

sainteté elle-même : c'est avec ces éléments que l'esprit mauvais ourdit sa fable.

Plongé dans un cachot, notre bienheureux se réjouissait de ses fers, mais il gémissait sur la perte de son persécuteur. Ni un père, ni un maître, lorsque c'est la méchanceté de leurs enfants ou de leurs disciples qui accroît leur considération, n'éprouvent à ce sujet un plaisir sans mélange de tristesse; aussi Paul disait-il aux Corinthiens : « Ce que nous demandons à Dieu, c'est que vous ne fassiez aucun mal, non pas pour acquérir nous-même une plus haute estime, mais afin que vous accomplissiez ce qui est bon, quand même nous devrions perdre de notre considération. » II *Corinth.*, XIII, 7. De même, cet homme admirable désirait alors plus vivement le salut de son disciple que la récompense de sa captivité; il désirait qu'en revenant à de meilleurs sentiments celui-ci l'eût privé de sa gloire; ou plutôt il aurait voulu qu'il ne fût jamais tombé dans un tel malheur. Les saints ne veulent point de couronnes au prix du malheur des étrangers. S'ils n'en veulent pas à ce prix, à plus forte raison au prix des maux de ceux qui leur appartiennent. Voilà pourquoi le bienheureux David, après son triomphe, après sa victoire, ne faisait que gémir et pleurer, parce que le malheur de son enfant en avait été le prix. Quand ses officiers partaient pour la guerre, il ne cessait de leur recommander l'usurpateur, et il modérait l'ardeur de ceux qui se proposaient de le mettre à mort, par ces paroles : « Epargnez mon enfant Absalon. » II *Reg.*, XVIII, 5. Absalon immolé, il le pleurait, et il appelait son ennemi au milieu des gémissements et des larmes les plus amères. Si telle est la tendresse d'un père selon la nature, quelle sera celle d'un père selon l'Esprit. Que la paternité selon l'Esprit ait plus de tendresse que la paternité selon la chair, jugez-en par ces paroles de Paul : « Qui est faible sans que je sois faible? Qui est scandalisé sans que je brûle moi-même ? » II *Corinth.*, XI, 29. Mais ces paroles n'expriment que l'égalité des deux sentiments : encore qu'un père parle rarement ainsi, accordons qu'il arrive jusque-là, nous apporterons alors une preuve plus forte. Et où la trouverons-nous? Dans les entrailles elles-mêmes, dans les paroles du législateur. Quelles sont ces paroles : « Si vous voulez leur pardonner ce péché, pardonnez-le leur; sinon effacez-moi du livre que vous avez écrit. » *Exod.*, XXXII, 31-32. Il n'y a pas de père qui, pensant jouir d'une infinité de biens, préférerait être châtié avec ses enfants. Or, l'Apôtre, dont la grâce dirigeait tous les sentiments, poussait sur ce point à cause du Christ la tendresse beaucoup plus loin. Non-seulement il préférait être châtié avec ses enfants, comme dans le cas précédent, mais il eût volontiers acheté le salut des autres au prix de sa propre perte : « Je souhaiterais, disait-il, que Jésus-Christ me rendît moi-même anathème pour mes frères, pour ceux qui me sont unis selon la chair. » *Rom.*, IX, 3. Voilà la tendresse, voilà la miséricorde qui remplissaient les âmes des saints; c'est pour cela que les entrailles du martyr étaient plus cruellement déchirées à la vue de la perte de plus en plus imminente de l'empereur. Sa conduite précédente n'avait pas eu seulement pour motif la douleur de voir le temple souillé, mais de plus la bienveillance qui l'inclinait vers lui. Car celui qui viole la majesté du culte divin, quoiqu'il ne l'altère en aucune façon, se précipite lui-même dans un abîme de maux.

11. En conséquence, ce tendre père, voyant la colère entraîner cet enfant sacrilége dans le précipice, s'efforçait d'arrêter son élan aveugle, comme on s'efforcerait de retenir en arrière par la violence un coursier rebelle au frein. Mais ce malheureux ne le permit pas : rongeant le mors, résistant de toutes ses forces, obéissant à la colère et à la fureur, au lieu d'obéir à la droite raison, il se jeta dans le gouffre de la suprême perdition, et, tirant le saint de la prison, il ordonna de le conduire à la mort chargé de chaînes. Ce qui apparaissait alors était tout le contraire de la vérité : l'un, enchaîné, était néanmoins libre de tout lien, et des liens formés par le fer, et de ces autres encore plus lourds, je veux parler des soucis, des peines et de toutes les afflictions qui nous assaillent dans cette vie passagère : l'autre, qui paraissait libre de toute chaîne de fer et de diamant, était chargé de liens beaucoup plus terribles, enchaîné par les liens du péché. Au

moment d'être immolé, le bienheureux martyr demanda qu'on ensevelit son corps avec ses fers, montrant par là que ces choses réputées ignominieuses, deviennent augustes et resplendissantes lorsqu'on les porte pour le Christ, et que, loin d'en avoir honte, il faut plutôt s'en glorifier. Il imitait en cela le bienheureux Paul, qui parlait à tout propos de ses stigmates, de ses chaînes, de ses liens, fier et noblement orgueilleux de ce dont rougissaient les autres. Que les autres en rougissent, l'Apôtre nous le montre dans son discours devant Agrippa. Comme celui-ci lui disait : « Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien, » Paul répondit : « Plût à Dieu que non-seulement il s'en fallût peu, mais encore que vous et tous ceux qui m'écoutent devinssiez chrétiens, à la réserve de ces chaînes; » ce qu'il n'eût pas ajouté, si l'on n'eût vu généralement dans les chaînes quelque chose d'ignominieux. *Act.*, XXVI, 28-29. Comme les saints étaient remplis d'amour pour le Seigneur, ils acceptaient avec empressement pour lui toutes ces souffrances, et ils n'en étaient que plus joyeux. De là ce mot d'un apôtre : « Je me réjouis dans mes afflictions. » *Coloss.*, I, 24. Luc parle dans le même sens des autres apôtres. Après avoir été cruellement flagellés, dit-il, ils revenaient joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le Christ. *Act.*, V, 41.

Au moment d'être immolé Babylas demande qu'on ensevelisse son corps avec ses fers.

De peur donc qu'un infidèle ne s'imaginât que ses luttes et ses souffrances fussent le résultat de la nécessité, le saint voulut que les symboles de ces mêmes luttes fussent ensevelis avec son corps; il serait alors évident qu'il les avait embrassées, aimées avec transport, à cause de son ardente charité pour le Christ. Et maintenant encore, avec ses cendres reposent aussi ses fers, enseignant à tous ceux qui sont préposés aux églises à souffrir, s'il le fallait, la captivité, la mort, toutes les tortures, avec courage et même avec bonheur, plutôt que d'exposer la liberté qui nous a été confiée à la moindre atteinte, à la plus légère flétrissure. Voilà de quelle manière glorieuse ce bienheureux martyr quitta la vie. Quelqu'un pensera peut-être que nous devons, nous aussi, finir là notre discours, par la raison qu'après la vie il n'y a plus ni devoirs à remplir, ni courage à déployer, tout comme, passé le temps des combats, les athlètes n'ont plus de couronnes à gagner. Que les gentils raisonnent de la sorte, on le comprend, puisque toutes leurs espérances sont renfermées dans les bornes de la vie présente; mais nous pour qui le trépas est le commencement d'une vie supérieure, nous sommes loin d'admettre et de professer de telles idées. Et c'est nous qui sommes dans le vrai; nous le montrerons plus à propos dans un autre discours. En attendant, les grandes choses accomplies par le généreux Babylas après qu'il eut quitté la terre, viennent puissamment à l'appui de notre parole. Il avait combattu pour la vérité jusques à la mort, donné son sang dans la lutte en résistant au péché, sacrifié son âme plutôt que d'abandonner le rang où l'avait placé le grand Roi; il était mort avec plus de gloire que les hommes les plus valeureux : aussi lui-même est désormais dans le ciel, et la terre possède le corps qu'il avait mis au service de la vertu; car tel est le partage des deux substances qui constituaient l'athlète. Il aurait pu certes monter au ciel comme Enoch, être enlevé comme Elie, puisqu'il avait été l'émule de l'un et de l'autre; mais Dieu, dans son amour pour les hommes, dans son désir de nous ménager mille moyens de salut, nous ouvre une voie nouvelle pour nous conduire à la vertu, en laissant au milieu de nous la dépouille mortelle des saints.

En effet, après la puissance de la parole vient celle des tombeaux où les corps des saints sont renfermés, pour entraîner à l'imitation de leurs exemples les âmes de ceux qui contemplent ces restes sacrés. Du moment où l'on est là devant cette châsse, on y puise aussitôt la sublime énergie de la sainteté. La vue de ce pieux monument, en venant frapper une âme, l'excite et la soulève : c'est comme si celui qui gît là confondait ses prières avec les nôtres, faisait sentir sa présence, se manifestait à nos yeux. Sous une telle influence, on est rempli d'une merveilleuse ardeur et l'on s'éloigne de ces lieux comme si l'on venait de changer de nature. Pour vous convaincre à quel point les sentiments de ces morts glorieux, par l'impression des objets visibles, passent dans l'âme des vivants, songez à



ceux qui s'avancent courbés sous le poids de la tristesse : ils ne sont pas plutôt en présence de ces tombes vénérées, qu'ils aperçoivent en quelque sorte, au lieu de la tombe elle-même, celui dont elle renferme le corps, les appelant à lui dès qu'ils ont foulé le seuil de son tombeau. Un grand nombre de ceux qui ont versé des larmes, inconsolables, n'ont pu consentir à se séparer des pieux monuments auxquels s'attache la mémoire des personnes enlevées à ce monde : ils ne l'auraient pas fait, si la vue de ce lieu même ne leur avait procuré quelque consolation. Mais que dis-je, le lieu, la tombe? souvent un habit qui frappe nos regards, un mot qui revient à la pensée, réveille soudain notre âme, ravive le souvenir de ceux qui ne sont plus. Voilà pourquoi Dieu nous a laissé les reliques des saints.

12. Or, que ce ne soit pas ici un vain étalage de paroles, que tout cela soit réel et n'ait pas d'autre but que votre bien, c'est ce que peuvent aisément prouver, et les miracles chaque jour accomplis par l'intercession des martyrs, et la foule qu'ils attirent sans cesse, et, d'une manière non moins signalée, les œuvres saintes dues à notre bienheureux, même après sa mort. Et dans le fait, après qu'il eût été enseveli conformément à ses désirs, et lorsque un temps considérable se fût écoulé depuis sa sépulture, au point qu'il ne restait plus dans son tombeau que des ossements et de la cendre, un homme qui devait régner plus tard jugea convenable de transporter ce tombeau dans ce faubourg de Daphné; et cette pensée venait de Dieu, qui guidait à son gré l'âme du prince. Voyant, en effet, que la jeunesse s'était emparée de ce lieu pour en faire le théâtre de ses désordres, et qu'on avait à craindre qu'il ne fût abandonné par les honnêtes gens, par tous ceux qui veulent mener une vie régulière, il envoya quelqu'un pour mettre un terme à ces outrages dont son cœur s'était ému. Par une disposition de la Providence, tous les genres d'agrément et de beauté se trouvaient réunis en ce lieu, des eaux abondantes, un air pur, un sol fertile, un ciel doux et tempéré, tout ce qui peut, non-seulement réjouir l'homme, mais encore lui faire glorifier la bonté du Créateur. Or, l'ennemi de notre salut, qui s'efforce toujours de faire tourner à son avantage les dons de Dieu, avait usurpé cet heureux séjour pour en faire le rendez-vous d'une jeunesse voluptueuse et la demeure même des démons; il en avait terni la gloire par une fable impure, et ce magnifique faubourg était ainsi soumis à son empire.

Cette fable, la voici : La jeune Daphné était la fille du fleuve Ladon. — C'était l'usage chez les idolâtres de donner aux fleuves des enfants et de changer ses enfants en des êtres insensibles; on inventait bien d'autres prodiges pareils. — Cette jeune fille d'une remarquable beauté fut un jour aperçue par Apollon; il ne put la voir sans éprouver pour elle une ardente passion, et il se mit à sa poursuite afin de l'enlever; comme elle fuyait, elle arrêta sa course dans ce faubourg. Sa mère alors, pour la dérober à l'insulte, la reçut promptement dans son sein, puis, au lieu de la jeune fille, produisit une plante du même nom; et le dieu qui la poursuivait avec tant d'ardeur, trompé dans ses désirs, n'embrassa qu'un arbre. Dès ce moment il s'appropria l'arbre et le lieu; c'est là qu'il établit désormais sa demeure, c'est le lieu qu'il choisit et qu'il aima de préférence à toutes les autres contrées de la terre. On ajoute que le roi qui régnait alors lui fit bâtir un temple et dresser un autel, pour que ce démon eût un adoucissement à ses frénétiques transports. Telle est la fable; mais ce qui ne l'est pas, c'est le mal dont elle a été la source. Après qu'une jeunesse corrompue, comme je l'ai déjà dit, eût flétri par ses excès et ses orgies la beauté de ce séjour, le diable, pour étendre et propager le mal, plaça là ce démon et donna cours à cette histoire imaginaire, si bien faite pour enflammer les passions et corroborer l'impiété. Fable de Daphné.

Dans le but de détruire ce foyer de vices, le prince ne pouvait pas employer un plus habile moyen : donner au saint une telle demeure, c'était envoyer le médecin aux malades. S'il avait usé de son pouvoir souverain pour interdire l'accès de ce faubourg aux habitants de la ville, on l'eût accusé de tyrannie, ou même de barbarie et de cruauté; s'il l'avait permis aux personnes sages et vertueuses, en le défendant aux

amis de l'intempérance et de la volupté, il se fût engagé dans une voie sans issue, puisqu'il aurait fallu discuter chaque jour et juger la vie de chacun. Il pensa donc que la meilleure solution de ces difficultés serait la présence du bienheureux martyr; que celui-ci pouvait seul abattre la puissance du démon et corriger les mœurs de la jeunesse. Il ne fut pas trompé dans son espoir. En effet, dès qu'un homme arrive à Daphné et qu'en entrant dans le faubourg il aperçoit le monument du martyr, il est saisi d'une crainte salutaire, comme le serait un adolescent dans la joie d'un festin, en voyant un maître redouté se dresser tout à coup devant lui et lui prescrire du regard la modération et la décence dans le boire et le manger, dans la parole et le rire. Pénétré d'un sentiment religieux à cet aspect et croyant apercevoir le martyr lui-même, il s'approche aussitôt de la tombe sacrée; là une crainte encore plus vive s'empare de son cœur, il se dépouille entièrement de sa nonchalance, il est transporté d'une noble ardeur en se retirant. Ceux qu'il rencontre en chemin, à son retour dans la ville, il les envoie puiser la même sagesse et le même bonheur à Daphné; à peine s'il peut s'empêcher de pousser ce cri : « Réjouissez-vous dans le Seigneur avec crainte; » *Psalm.* II, 11; volontiers il ajouterait avec l'Apôtre : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, n'importe l'action que vous faites, ayez toujours pour but la gloire de Dieu. » I *Corinth.*, X, 31. Et ceux qui dans la ville même, après des repas somptueux, subjugués par la passion et secouant le frein de la tempérance, se sont abandonnés aux funestes entraînements du plaisir, il leur ouvre sa maison malgré leur état d'ivresse et ne permet pas qu'ils rentrent chez eux avec les mêmes hallucinations; il les ramène par le sentiment de la crainte à la sobriété qu'ils pratiquaient avant de se plonger dans le désordre. Un léger souffle de vie passe en quelque sorte dans l'homme tout entier quand il approche des saintes reliques, un souffle qui n'ajoute rien au corps, mais qui va droit à l'âme, la remplit de vigueur, la revêt de beauté, et, la débarrassant de tout fardeau terrestre, la réjouit, la rend prompte et légère, de pesante et d'affaissée qu'elle était.

13. Les agréments naturels de Daphné attirent vers ce lieu les hommes les moins sensibles; et le martyr, se tenant là comme dans un endroit favorable à la pêche, tend des piéges aux visiteurs et les prend dans ses filets. Il commence alors par les faire rentrer dans l'harmonie de l'ordre, et ne les renvoie que lorsqu'ils sont dans la disposition d'honorer ce qu'ils avaient outragé de leur amour. Comme, en effet, les hommes ne veulent pas, les uns par indifférence, les autres à cause des sollicitudes de la vie, se rendre au tombeau des martyrs, la divine sagesse leur a présenté cette amorce, afin de procurer ainsi la guérison de leur âme. Il en use envers eux comme on le fait envers un malade qui refuse de prendre un remède salutaire : on enduit la coupe de miel pour que la potion soit acceptée. On s'achemine donc vers la santé spirituelle alors qu'on se transporte en ce lieu; ce n'est plus seulement par l'attrait du plaisir, c'est encore par celui de la sainteté que beaucoup sont entraînés vers le faubourg. Les personnes les plus vertueuses n'ont que le second motif, celles qui le sont moins ont les deux à la fois; avec une vertu plus faible encore, on n'en a pas d'autre que le premier. Dès qu'on est là le martyr vous appelle à lui, ranime vos forces, vous revêt d'une éclatante armure et vous met à l'abri de tous les dangers. Ce qui se passe alors est une chose merveilleuse : des hommes plongés dans la mollesse et l'apathie s'élèvent aux abnégations de la vertu; à la folie succède la sagesse; c'est comme si l'on tombait dans la fournaise sans éprouver les atteintes du feu. Quand les ardeurs de la jeunesse, en effet, les fougues du caractère, les influences du vice et de la satiété, se répandant avec plus de violence que la flamme, égarent la raison, des yeux de ceux qui le contemplent le saint fait tomber dans leur âme une douce rosée, qui calme les effervescences de la nature, éteint l'incendie et distille dans les cœurs les purs sentiments de la piété. C'est ainsi qu'il brisa le joug de la volupté. Comment renversa-t-il l'empire du démon? D'abord il le frappa d'impuissance et discrédita sa fabuleuse histoire; puis, il le chassa lui-même.

Avant de vous dire la manière dont il l'ex-

pulsa, je vous prie de remarquer avec attention que ce n'est pas là le premier usage qu'il fit de son pouvoir en arrivant ici; mais qu'il commença par le réduire à l'inaction et au silence, à tel point que le démon demeura plus muet qu'une pierre. Or, il n'était pas moins beau de le vaincre en le retenant auprès de soi, que de le chasser. Celui qui se jouait auparavant de tous les hommes, n'osait pas même soutenir la vue des cendres du bienheureux Babylas : Telle est la puissance des saints, que de leur vivant il suffit de leur ombre ou de leur vêtement pour mettre les démons en fuite, et de leur tombe après la mort pour les faire trembler. S'il en est donc qui ne croient pas à ce que l'Ecriture nous dit des apôtres, qu'ils rougissent enfin d'une telle impudence, en voyant ce qui se passe sous nos yeux. Celui qui jadis avait triomphé de la gentilité tout entière, gourmandé maintenant par un martyr comme par un maître, a mis fin à ses aboiements et n'ose plus élever la voix. On put croire en premier lieu que son silence tenait à la cessation des sacrifices et des autres cérémonies de son culte. Les démons sont ainsi faits, que lorsque s'exhale l'odeur et la fumée des victimes et que le sang coule en leur honneur, ils sont là pour s'en repaître, comme des chiens avides se jettent sur une proie sanglante; et quand il n'y a plus personne qui leur fasse de telles offrandes, ils sont en quelque sorte consumés par la faim. Qu'on immole ces victimes, qu'on célèbre ces honteuses solennités, qu'on accomplisse des mystères qui ne sont pas autre chose que d'infâmes amours, l'enfance outragée, le mariage avili, la famille dissoute, sans parler des rites lugubres et sanguinaires, ni des repas encore plus hideux qui les suivent; c'est alors que les démons accourent et se réjouissent; et cela quand bien même les immolateurs seraient des artisans de maléfices et d'impostures, le fléau du genre humain : autres ne sont pas du reste les ministres de ces impiétés. L'homme sage, en effet, modeste et pieux, repousse les festins et l'ivresse, ne prononce jamais une parole obscène et n'écoute pas ceux qui pourraient en prononcer. Ah! si de tels dieux avaient quelque souci de la vertu chez les hommes, s'ils avaient le moins du monde à cœur le bonheur de ceux qu'ils adorent, ils auraient dû se proposer avant tout la pureté de la vie, la sainteté des mœurs et rejeter bien loin ces repas sacriléges. Mais, comme rien ne leur est plus doux que la perte des hommes, ils trouvent leur joie dans ce qui fait le désordre de notre vie, dans ce qui ruine de fond en comble tous les biens : voilà les honneurs qu'ils réclament.

Le démon de Daphné muet en présence des reliques de saint Babylas.

14. C'est aussi pour ce motif que le démon de Daphné parut d'abord se taire; mais il fut évident plus tard qu'il était sous la pression d'une nécessité supérieure : la crainte le dominait et comme un frein l'empêchait d'user de ses artifices accoutumés pour tromper les hommes. D'où le savons-nous? Soyez sans crainte. Je me hâte de vous le montrer, afin de couper court à toutes les négations impudentes qui pourraient se produire, soit sur les faits anciens, soit sur la puissance de notre martyr, soit sur la faiblesse du démon. Ce n'est ni par de simples conjectures ni par des raisonnements spécieux que je mettrai ce point en lumière; il me suffira d'en appeler au témoignage du démon lui-même. C'est lui qui vous a fait une mortelle blessure et qui a ruiné toute votre confiance. Mais que cela n'excite pas votre courroux : ce n'est pas volontairement qu'il a dépouillé son prestige; il ne l'a fait que contraint par une force supérieure à la sienne. Par quel moyen et de quelle manière? Après la mort de l'empereur par les soins duquel la translation du martyr avait été faite, son frère fut publiquement investi de la souveraine puissance par celui dont il la tenait lui-même, sans toutefois recevoir le diadème avec l'empire; car la dignité du frère mort fut la mesure de celle du nouvel empereur. Celui-ci, homme fourbe et méchant, crut devoir dans les premiers temps simuler des sentiments chrétiens, par égard pour l'auteur de sa fortune; mais aussitôt que ce dernier eut également quitté la vie, il jeta le masque, se montra tel qu'il était, et son attachement au culte des démons, qu'il avait jusque-là tenu secret, il le fit éclater au grand jour, à la vue de tous les hommes; ses décrets allèrent de toute part restaurer les temples des idoles, relever leurs autels, rétablir les cérémo-

nies autrefois célébrées en leur honneur, aplanir toutes les voies pour y ramener les peuples.

Dès lors les magiciens, les imposteurs, les devins, les augures, les représentants de toutes les vieilles superstitions accoururent de tous les points du monde ; on voyait le palais se remplir d'êtres infames et qui naguère fuyaient la société. Des hommes qui mouraient de faim, pris en flagrant délit d'empoisonnements et de maléfices, qui n'avaient de séjour que les prisons ou les mines; d'autres qui pouvaient à peine subsister en exerçant les métiers les plus vils, transformés tout à coup en prêtres, en hiérophantes, brillaient au sommet des honneurs. Tels étaient aussi ceux que le prince envoyait à la tête des armées et des provinces; il s'entourait d'hommes dégradés, de femmes arrachées aux antres du vice, et c'est avec une semblable cour qu'il se produisait dans toute la ville et jusque dans les derniers carrefours. Le cheval de l'empereur et ses gardes se tenaient bien loin en arrière; tandis que les pourvoyeurs de la corruption et les courtisanes les plus éhontées, toutes les recrues de la débauche entouraient la personne du monarque et se promenaient avec lui dans l'agora, lançant en l'air des paroles, poussant des éclats de rire comme on pouvait en attendre de gens sortis de telles officines. Nous savons bien que ces choses paraitront incroyables à la postérité, car c'est là l'hyperbole de l'extravagance ; il n'y a pas un simple particulier, quelle que soit la bassesse de sa condition et celle de ses sentiments, qui voulût de la sorte afficher son déshonneur en public. Pour ceux qui vécurent alors et qui vivent encore, ils n'ont pas besoin de discours : ce dont ils furent témoins par eux-mêmes, ils l'entendent maintenant raconter. Et j'écris sous l'œil et le contrôle de ces témoins, pour qu'on ne puisse pas supposer qu'en m'enfonçant dans les ténèbres des âges j'invente en toute liberté. Il y a parmi nous des vieillards, il y a même des hommes jeunes qui ont vu ces excès : je les adjure tous, si j'ai ajouté la moindre circonstance, de s'avancer et de me démentir. Ils ne peuvent me reprocher des additions : mais des omissions, ils le peuvent, par la raison qu'il n'appartient pas à la parole d'atteindre à de pareilles ignominies. Quant à ceux qui plus tard refuseraient d'y croire, je leur dirai que de semblables ministres conviennent parfaitement au culte du démon appelé parmi vous Vénus. Il ne faut donc pas s'étonner si l'apostat, qui s'était abandonné sans réserve aux caprices des démons, n'avait aucune honte de ce que ses dieux regardaient comme un honneur. Qui pourrait peindre les évocations des morts et les immolations des enfants? Ces sacrifices, en effet, usités avant la venue du Christ, mais que la lumière de l'Evangile avait fait cesser, il eut l'audace de les renouveler, en secret cependant et dans l'ombre; car, tout souverain qu'il était, bien que possédant un pouvoir sans limites, l'énormité de ce crime et de cette impiété dépassait encore la grandeur de sa puissance. Il osa cependant les commettre.

Julien l'Apostat tente de rétablir le culte des Dieux.

15. Cet empereur se rendit donc fréquemment à Daphné avec de nombreuses offrandes : les sacrifices furent multipliés, les torrents de sang coulèrent des flancs des victimes; il demandait avec instance au démon de lui rendre une réponse en rapport avec les pensées qui l'agitaient en ce moment. Tout le courage de l'esprit impur alla jusqu'à dire : « Celui qui sait le nombre des grains de sable et l'étendue de la mer, voit la pensée du sourd, entend celui qui ne parle pas. » Ce sont les expressions même de l'oracle ; car il ne voulut pas avouer d'une manière franche et formelle qu'il demeurait muet, qu'il ne pouvait pas élever la voix à cause de saint Babylas et de cette puissance qui résidait dans son voisinage : il eût craint de s'exposer ainsi à la risée de ses adorateurs. Dans le but de voiler sa défaite, il explique son silence par un autre motif; mais ce motif le rend encore plus ridicule que son silence. En effet, le mutisme dont il était frappé ne manifestait que sa faiblesse; au lieu qu'en s'efforçant de cacher une chose qui de sa nature ne pouvait pas être cachée, il trahissait, avec sa faiblesse, son déshonneur et son impudence. Quel est donc ce motif? — Daphné, dit-il, est un lieu plein de cadavres; et c'est là ce qui l'empêche de rendre des oracles. — Combien n'eût-il pas mieux valu, misérable, confesser la puissance du martyr que de mettre

en avant un si grossier prétexte? Voilà quelle fut la réponse du démon; et le monarque insensé, comme un acteur qui joue son rôle sur la scène, vint aussitôt au tombeau du bienheureux Babylas.— Mais comment se fait-il, êtres pervers et les plus pervers des êtres, à moins que vous ne cherchiez à vous tromper réciproquement, ou que vous ne soyez d'accord pour la perte des autres, comment se fait-il que toi, d'abord, tu parles de morts, sans en nommer, sans en désigner aucun, et que toi, ensuite, sans plus d'hésitation que si tu venais d'entendre un nom, une désignation précise, tu laisses de côté toutes les autres tombes pour attaquer uniquement celle du saint?— Dans le fait, d'après la réponse du démon, il eût fallu déterrer tous les morts qui pouvaient être à Daphné, éloigner le plus possible de la vue des dieux cet étrange épouvantail. — Mais ce n'est pas de tous les morts, objectera-t-on, qu'il a voulu parler. — Eh! que ne le disait-il alors d'une manière claire? Tandis que tu jouais cette comédie, le démon te laissait à deviner cette énigme. — Pour moi, je parle de morts en général, semble-t-il dire, pour que ma défaite ne paraisse pas au grand jour; et d'ailleurs, je craindrais d'appeler le saint par son nom : c'est à toi de me comprendre; éloigne le martyr sans t'occuper d'aucun autre, puisque c'est lui qui nous ferme la bouche.

Celui-là connaissait bien la démence de ses adorateurs, il les savait incapables de découvrir un piége aussi mal déguisé. Car enfin, supposons-les tous dépourvus de sens et d'intelligence; ils ne pouvaient pas encore s'empêcher de voir une semblable défaite, tant elle était évidente et manifeste. — Si les cadavres des hommes, en effet, sont une chose aussi pestilentielle, aussi repoussante que tu le dis, à plus forte raison les cadavres des bêtes; dans la mesure bien certainement de l'infériorité de cette dernière espèce, par rapport à la première. Or les restes d'un grand nombre de chiens, de singes, d'ânes, étaient enfouis autour du même temple; c'est donc par là qu'il fallait commencer, si toutefois, dans ton opinion, l'homme n'est pas au-dessous du singe. — Où sont maintenant ceux qui, flétrissant cette noble créature de Dieu, ce splendide serviteur de l'homme, le soleil, l'assignent au démon, prétendant même que celui-ci ne se distingue pas de celui-là? Mais le soleil, dans sa course autour du monde, touche de ses rayons une infinité de morts répandus sur la terre; il n'est rien dont il détourne sa lumière et son efficacité par crainte d'une souillure : et votre Dieu, pour qui la plus honteuse corruption, la magie, le meurtre, bien loin d'exciter sa répulsion et sa haine, sont un objet de prédilection, de complaisance et d'amour, déteste néanmoins les corps humains! L'aspect du mal est pour ceux-là même qui le commettent une chose détestable et digne de toute réprobation; tandis qu'un corps privé de mouvement et de vie ne mérite ni désaffection ni blâme. Mais vos démons sont ainsi disposés qu'ils abominent ce qui n'est nullement abominable, et qu'ils acceptent avec honneur ce qui n'est digne que de haine et d'exécration.

Un homme de bien ne se laissera jamais détourner d'un projet utile ou de l'accomplissement d'un devoir par la vue d'un cadavre. Pourvu qu'il jouisse de la santé de l'âme, habiterait-il au milieu des tombeaux, il ne laissera pas pour cela de pratiquer la tempérance, la justice, toutes les vertus. Tout artisan fera sans difficulté les travaux qui le concernent et les fournira comme toujours à ceux qui recourent à son art, quoiqu'il se trouve dans le voisinage des morts; bien plus, il travaillera, s'il le faut, à la construction de leurs monuments funèbres : sculpteurs, tailleurs de pierre, ouvriers sur le bois ou sur l'airain, tous y contribuent pour leur part. Apollon seul est empêché par les morts, à ce qu'il déclare, d'exercer son métier, qui consiste à prévoir les choses futures. Nous comptons même parmi nos pères dans la religion, de grands, d'admirables personnages qui prédisaient l'avenir quatorze siècles avant sa réalisation, et qui pour prophétiser n'exigeaient rien de semblable, ne faisaient entendre aucune récrimination, ne demandaient pas qu'on démolît les tombeaux voisins, qu'on en rejetât les cadavres; ils ne connaissaient pas, eux, cette étrange et sacrilége violation des sépultures : et cependant plusieurs d'entre eux habitaient chez

des nations impies et perverses; d'autres vivaient au milieu des barbares, c'est-à-dire au sein de la dégradation et de la corruption la plus complète. N'importe, ils annonçaient toujours la vérité; la perversité des autres ne nuisait en rien à la clarté de leurs visions. Pourquoi cela ? C'est que, dans ce qu'ils disaient, les prophètes obéissaient au souffle inspirateur de la puissance divine; tandis que le démon, entièrement dépourvu qu'il est de cette énergie supérieure, ne peut dès lors rien prophétiser; et c'est pour dissimuler son impuissance qu'il est obligé d'inventer des choses en apparence plausibles, mais au fond dignes de risée. Comment, je vous prie, n'avait-il auparavant rien dit, rien imaginé de semblable? C'est qu'alors il pouvait donner pour prétexte l'abandon de ses adorateurs. Mais, cette excuse n'étant plus possible, il s'est retranché derrière les morts, afin d'échapper à de nouvelles humiliations. Il reculait en quelque sorte devant le déshonneur; et c'est vous-mêmes qui le forcez dans ses derniers retranchements par vos hommages et vos sacrifices, en ne lui permettant plus de dire que son culte est délaissé.

Julien l'Apostat fait enlever le corps de saint Babylas.

16. Sur la parole du dieu, le comédien fait enlever la châsse, pour que la défaite subie paraisse à tous les regards, ne soit ignorée de personne. Si le démon avait dit : C'est la présence du saint qui m'enlève la parole; mais ne touchez à rien, ne faites aucun éclat; sa faiblesse n'eût été connue que de ses affidés, et ceux-ci n'auraient pas révélé cette honte aux autres. Mais non, il fait tout ce qu'il faut pour rendre sa faiblesse bien publique, comme si c'était là son plus ardent désir; voudrait-on la cacher, ce sera désormais impossible. Comment l'illusion serait-elle maintenue, quand de tous les morts le martyr seul est éloigné? Ce ne sont donc plus uniquement les habitants de la ville, du faubourg ou des campagnes environnantes, ce sont encore les étrangers, venus même de loin, qui, ne voyant plus la tombe du saint à sa place et qui demandant la cause de cette disparition, apprennent que, sollicité par l'empereur de rendre des oracles, le démon a déclaré qu'il ne le pouvait pas jusqu'à ce qu'on l'eût délivré de la présence du bienheureux Babylas. Mais, ô plaisante divinité, tu pouvais bien du moins recourir à d'autres subterfuges, selon ta louable habitude, et fabriquer, comme toujours, une réponse qui se prêtât à tout événement. Ainsi tu disais au célèbre Lydien que, s'il passait le fleuve Halys, il renverserait un grand empire; puis, tu le livrais au bûcher. Dans ton oracle sur Salamine, c'est le même genre d'habileté, une alliance de mots non moins ridicule. Dire en effet : « Vous ferez périr les enfants nés de la femme, » vaut bien ta réponse au sujet du Lydien. Mais ajouter à cela : « Soit qu'on répande, soit qu'on réunisse les fruits de Cérès, » c'est plus ridicule encore, et digne tout au plus des baladins qui vont parler dans les carrefours. Tu pouvais aussi cacher ton ignorance sous un voile plus épais; car cet artifice ne t'est pas moins familier. Il est vrai que tous alors t'auraient pressé de leurs questions, ne comprenant pas et voulant savoir le sens de ta réponse.

Un autre moyen te restait, te réfugier dans les astres, comme tu l'as fait si souvent sans en rougir de honte; car ce n'est pas à des hommes ayant la raison que s'adresse ta parole, c'est à de lourds animaux, ou même à des êtres moins raisonnables encore. Tes derniers adorateurs sont-ils donc plus intelligents que ces Grecs qui entendirent tes anciens oracles et ne surent pas découvrir tes mensonges? Mais peut-être les aurait-on découverts cette fois? — Il te fallait alors avouer la vérité à l'un de tes prêtres : il eût sans doute mieux que toi trouvé le secret de déguiser ta défaite. Qui t'a donc poussé, misérable, à te jeter dans une impudence aussi manifeste? — Peut-être cependant n'est-ce pas ta faute : ce sera l'empereur qui, jouant mal son rôle d'histrion, s'est attaqué seulement au saint, quand tu venais de lui parler de tous les morts indistinctement. — C'est lui dès lors qui t'aurait trahi, qui aurait dévoilé ta ruse. Ce serait certes sans le vouloir; car le même homme ne saurait à la fois t'honorer par de telles offrandes et t'infliger un tel affront. — Au fond, c'est le martyr dont la puissance les frappe tous d'aveuglement et ne leur permet pas de voir la réalité des choses : toute cette trame était dirigée contre

les chrétiens; mais, au lieu d'atteindre ceux qui devaient en être les victimes, le ridicule en retomba sur les auteurs. Les frénétiques croient toujours se venger du prochain quand ils vont se heurter contre les murs et vomissent contre les personnes présentes toute sorte de malédictions, se déshonorant eux-mêmes par une telle conduite, et non ceux qui sont l'objet de leur fureur : c'est l'image de ce qu'on vit alors. On traînait par les chemins la vénérable châsse : le martyr, comme un vaillant athlète, rentrait alors dans sa ville; il allait recevoir une seconde couronne sur le théâtre même où la première lui avait été décernée. Si quelqu'un n'admettait pas la résurrection, en voyant le saint martyr faire après sa mort des œuvres plus éclatantes que pendant sa vie, désormais il rougirait de confusion.

Tel, en effet, qu'un généreux capitaine, il ajoute les trophées aux trophées, à la gloire acquise une gloire encore plus belle, aux merveilles accomplies des merveilles encore plus grandes. Il avait auparavant lutté contre l'empereur seul; il luttait maintenant contre l'empereur et contre le démon. Il avait rejeté le monarque hors de l'enceinte sacrée; et le voilà qui ne laisse pas de place à l'esprit du mal dans toute l'étendue de Daphné : il n'avance pas la main, comme la première fois; c'est avec une force invisible qu'il triomphe d'un invisible ennemi. Vivant, il fit par sa noble fierté trembler un prince homicide; mort, il a confondu par la seule présence de sa cendre l'orgueil de l'empereur et celui du démon, à qui l'empereur servait d'instrument en cette circonstance. Or qu'il ait frappé ces derniers d'une terreur beaucoup plus grande, voici ce qui le prouve clairement : le premier, s'étant emparé de lui, le chargea de fers et le fit mourir; les autres n'ont fait que le déplacer. D'où vient que ni le démon n'a commandé ni le prince n'a voulu qu'on jetât à la mer sa tombe? D'où vient qu'on ne l'a ni brisée, ni brûlée? D'où vient qu'elle n'a pas été reléguée dans un désert, dans une profonde solitude? Si ce n'était là qu'une chose abominable et souillée, si l'on obéissait, en l'éloignant, à la répulsion et non à la crainte, ce n'est pas dans une ville qu'il fallait l'envoyer, mais bien dans des montagnes ou des vallées sauvages.

17. Le monarque impie connaissait, non moins qu'Apollon lui-même, la puissance du bienheureux et son crédit auprès de Dieu; il aurait donc craint, en agissant de la sorte, d'attirer sur lui la foudre ou tout autre fléau. La puissance du Christ lui était également connue par de nombreux exemples : elle avait éclaté sur ses prédécesseurs; elle éclatait encore sur ceux qui partageaient avec lui le pouvoir. Parmi les chefs de l'empire, ceux qui précédemment avaient commis de semblables témérités, assaillis bientôt par de longues et terribles infortunes, étaient morts objets de honte et de pitié. L'un d'eux, Maximin, avait été de son vivant frappé d'une manière étrange, les prunelles de ses yeux s'étaient détachées d'elles-mêmes; un autre était devenu fou : les malheurs étaient différents, mais la fin était identique. De ceux qui vécurent avec lui, son oncle se signalait par ses emportements contre nous : il osa de ses mains impures toucher les vases sacrés; non content de cela, il en vint aux plus grossiers outrages, puisqu'il renversa ces vases sur le sol et s'en servit comme d'un siége. Il ne tarda pas à porter la peine de cette stupide audace : aussitôt la partie secrète de son corps fourmilla de vers; impossible de douter que ce ne fût là une vengeance céleste. Les médecins imaginèrent de tuer des oiseaux engraissés et venus de loin, et de les appliquer sur cette putréfaction, afin d'en retirer la vermine : vains efforts, elle semblait s'acharner davantage à sa proie; les chairs furent lentement dévorées, et le malheureux expira dans des souffrances atroces. Un autre, qui était préposé à la garde du trésor impérial, ayant commis une infamie du même genre, subit un même châtiment : ses entrailles éclatèrent avant qu'il ne fût sorti du palais.

Qu'arriva-t-il après cela? Chose admirable et qui manifeste, non seulement la puissance, mais encore l'ineffable bonté de Dieu! le saint martyr était dans le sanctuaire où il avait été déposé avant qu'on le transférât à Daphné; l'esprit du mal n'eut pas de peine à comprendre qu'il avait inutilement dressé contre lui ses embûches;

qu'il n'avait pas à lutter avec un mort, mais bien avec un être vivant, plein de force et de vigueur, capable de le vaincre lui-même et tous les démons ensemble. En effet, le saint pria Dieu de livrer le temple païen aux flammes; et la toiture entière fut consumée, aussi bien que l'idole elle-même jusqu'aux extrémités des pieds, ne laissant sur l'autel qu'un peu de poussière et de cendre; tandis que les murs restèrent debout et sans dégradation aucune. En voyant l'état actuel de cet édifice, on ne dirait jamais que c'est là l'œuvre du feu : ce n'est ni le désordre, ni l'indomptable violence qui signale la marche d'un incendie; mais on jugerait plutôt qu'il était guidé par une main intelligente et ferme, lui montrant tour à tour ce qu'il fallait épargner ou détruire, tant on remarque de mesure et de précision dans la manière dont le temple a été découvert; cela ressemble, non aux monuments ravagés par la flamme, mais aux constructions dont l'enceinte est achevée, auxquelles il manque seulement la toiture. Avec les murs ont été respectées toutes les colonnes, soit celles de l'intérieur, soit celles du portique, une seule exceptée qui se trouvait dans la partie la plus reculée du temple. Et ce n'est pas sans raison que celle-ci fut brisée; cette raison, nous la dirons tout à l'heure.

Idole et temple d'Apollon détruits par le feu du ciel.

Aussitôt après l'événement, le prêtre du démon fut traîné devant les juges pour avoir à déclarer l'auteur de l'incendie. Comme il ne le savait pas, on disloqua ses membres, on l'accabla de coups; puis, l'élevant en l'air, on lui déchira les flancs, sans pouvoir en obtenir davantage. Il se passait là quelque chose de ce qui avait eu lieu lors de la résurrection du Christ : on avait placé des soldats près de son tombeau pour le garder et pour empêcher ses disciples, disait-on, de venir en secret dérober son corps; mais ces précautions n'eurent d'autre effet que d'enlever tout prétexte à ceux qui voudraient jeter du doute sur la résurrection. Le malheureux prêtre était de même pressé d'attester que c'était là l'œuvre de la malice des hommes, et non de la colère de Dieu. Torturé, déchiré, ne pouvant toutefois dénoncer personne, il finit par déclarer que le feu venait d'une cause divine; et de la sorte il ôtait à l'impudence le pouvoir d'élever désormais la voix. Ce que j'ai différé pour un instant, trouve naturellement ici sa place. Qu'est-ce donc? Le martyr remplit l'âme du tyran d'une telle frayeur que celui-ci n'osa pas pousser plus loin son audace. Désormais, ni ce prêtre qu'il tenait auparavant en si grand honneur et qu'il avait ensuite accablé de tant de maux à cause de l'incendie du temple, dont il avait déchiré les membres comme une bête avide de sang, dont il aurait même dévoré les chairs sans la crainte de s'attirer l'exécration universelle, n'aurait eu tant de maux à souffrir; ni le saint devant qui le démon était resté muet ne serait rentré dans la ville, pour y recevoir de plus magnifiques hommages. Il put se modérer d'abord quand le démon avouait sa propre défaite; mais après l'incendie il eût tout renversé, tout détruit, il eût réduit en cendres les deux sanctuaires du martyr, et celui de Daphné, et celui de la ville, si la peur ne l'avait emporté sur la colère, et l'instinct de la conservation sur les angoisses de la douleur. Que d'hommes, en effet, qui dans l'emportement ou le chagrin, s'ils ne peuvent s'en prendre aux auteurs de leurs peines, font tomber leur courroux sur tous ceux qu'ils rencontrent et surtout qu'ils soupçonnent! Ici le soupçon tombait naturellement sur le martyr; car c'est à son arrivée dans la ville que le temple prit feu. Mais, je l'ai dit, la passion luttait contre la passion, la peur triomphait de la colère. Représentez-vous ce sage montant au faubourg, voyant en face de lui le monument du martyr, puis le temple brûlé, l'idole détruite, ses offrandes anéanties, le culte qu'il aimait et le souvenir des pompes diaboliques entièrement effacés : n'aurait-il ressenti ni colère ni tristesse à cette vue; il n'aurait pu du moins en supporter la honte et l'immense risée; il eût alors étendu ses mains sacriléges sur l'asile du héros chrétien, s'il n'avait été retenu par la cause que nous avons signalée. Ce n'était pas là, dans le fait, un événement de peu d'importance : il ruinait toute la confiance des Gentils, tarissait toute leur joie; la tristesse avait répandu sur eux un nuage aussi sombre que si tous leurs temples venaient d'être renversés.

18. Du reste, je ne parle point ainsi par emphase; et je vous citerai les propres paroles des lamentations et de la monodie que le sophiste de la ville composa à cette époque sur cette divinité. Voici en quels termes commence ce chant de douleur : « Hommes dont les yeux sont couverts, comme les miens, d'un nuage de tristesse, n'appelons plus cette ville, ni belle, ni grande. » *Liban., Monod.* Ayant ensuite dit quelques mots du mythe de Daphné, et ayant discouru sur ce point, car nous ne saurions rapporter ici son discours tout entier, pour ne pas être nous-même d'une longueur démesurée, il ajoute qu'un roi de Perse s'étant emparé un jour de la ville, épargna ce temple. « Le prince qui menait son armée contre nous, ce sont ses propres termes, ne douta pas qu'il ne dût conserver le temple; en sorte que la beauté de la statue dompta la fureur de ce barbare. Et maintenant, ô soleil, ô terre, quel est-il donc, et d'où vient-il cet ennemi qui sans avoir besoin ni d'oplites, ni de cavaliers, ni de vélites, avec une simple étincelle, a réduit tout en cendres? » Montrant ensuite que le démon fut vaincu par notre bienheureux, alors que l'idolâtrie florissante jouissait des sacrifices et des initiations, « ce n'est point, poursuit-il, ce terrible cataclysme qui a balayé le temple; c'est par un temps serein, quand la tempête était passée, qu'il a été renversé. » Il appelle tempête et cataclysme le règne du dernier empereur. Etant allé un peu plus avant, il gémit avec encore plus d'amertume sur cet événement : « Tandis que tes autels étaient altérés de sang, tu restais, ô Apollon, gardien vigilant de Daphné, et pourtant oublié. Naguère, quand on t'accablait d'outrages, et qu'on te dépouillait des honneurs accoutumés, tu le supportais. Et maintenant, après tant de brebis et de bœufs immolés, après avoir reçu à tes pieds la bouche sacrée de l'empereur, après avoir vu celui que tu avais annoncé, après avoir été contemplé toi-même par celui que tu avais prédit, délivré du voisinage incommode d'un impur cadavre, voilà que tu t'es dérobé au culte dont on t'environnait. Comment désormais nous glorifier en face des hommes, au souvenir de tes cérémonies sacrées et de tes statues?

Que dites-vous, ô lugubre rapsode? Quand on le déshonorait et quand on l'outrageait, Apollon a conservé en sécurité la possession de Daphné : et quand on le comblait d'attentions et d'honneurs, il n'a pas pu garder son temple; et cela, sachant bien que son temple écroulé, il serait couvert d'une ignominie plus grande que l'ignominie précédente. Quel est donc, ô sophiste, ce mort insupportable à votre dieu? Quel est donc ce funeste voisinage? Ayant rencontré ici les vertus du bienheureux Babylas, et ne pouvant passer sa honte sous silence, le sophiste se voile en quelque sorte lui-même; le démon, tout en s'efforçant de cacher sa défaite, l'avait mise dans un plus grand jour, et il parle simplement du voisinage funeste dont il était débarrassé. Pourquoi donc ne dites-vous pas, ô le moins sérieux des sages, quel était ce mort, pourquoi lui seul était à charge à votre divinité, pourquoi lui seul fut changé de place? Pourquoi qualifiez-vous son voisinage de funeste, je vous le demande? Parce qu'il mettait à nu la fourberie du démon? Mais ce n'était pas là l'effet d'un voisinage funeste, ni l'œuvre d'un mort, mais d'un personnage vivant, actif, bon, puissant, plein de sollicitude, et se proposant en toute chose votre salut, si vous l'eussiez voulu. Afin qu'il ne vous fût plus permis de vous séduire plus longtemps vous-même et de prétendre que le dieu s'était retiré de son propre mouvement, courroucé et rempli de griefs contre vous, au sujet des sacrifices et du reste de son culte; à cause de cela le martyr l'a chassé irrévocablement de cette contrée qu'il chérissait plus que toutes les autres et qu'il préférait au point d'y rester même déshonoré. C'est vous-même qui nous avez signalé cette circonstance. « En ce temps où l'empereur lui sacrifiait des brebis et des bœufs sans nombre. » Preuve manifeste que la nécessité et une force irrésistible avaient contraint le démon à abandonner Daphné. Babylas aurait bien pu l'en chasser tout en laissant les statues debout; mais vous n'auriez point cru, de même que vous ne crûtes pas autrefois, lorsque le martyr l'enchaîna, et vous auriez continué à le servir. C'est pour cela qu'après avoir laissé d'abord la statue debout, il saisit le mo-

ment où les flammes de l'impiété étaient les plus ardentes pour la renverser, déclarant par là qu'il est d'un triomphateur de vaincre ses ennemis, non lorsqu'ils sont humiliés, mais lorqu'ils sont florissants et superbes. Car pourquoi n'ordonna-t-il point à l'empereur qui le transportait à Daphné, de détruire le temple et de transporter ailleurs l'idole comme il transportait son cercueil? Parce qu'il n'avait rien à craindre de l'idole, parce qu'une assistance charnelle lui était inutile : voilà pourquoi, et alors et maintenant, il l'a renversée sans aucun bras humain. Sa première victoire, il ne nous la découvrit pas; après avoir fermé la bouche au démon, il se tint en repos.

Tels sont les saints ; se proposant uniquement ce qui regarde le salut des hommes, ils ne consentent à déclarer à la foule que ces œuvres sont les leurs, que dans une nécessité extrême. J'appelle nécessité l'intérêt des hommes qu'il s'agit de sauver, comme il arriva alors. Les ravages de l'erreur grandissant, la victoire du martyr nous fut révélée, non par le vainqueur, mais par le vaincu lui-même. De cette manière ce témoignage était irrécusable, même pour nos ennemis; le saint évitait, même dans un cas de nécessité, de proclamer ses propres actions. Comme les progrès de l'erreur ne s'arrêtaient pas malgré cela, et que, surpassant les pierres en insensibilité, les infidèles persistaient à invoquer le vaincu et à fermer les yeux à une vérité aussi éclatante, alors le feu dut nécessairement être lancé contre l'idole, afin que cet incendie éteignît l'incendie propagé par l'idolâtrie.

19. Pourquoi donc reprochez-vous au démon de s'être retiré quand il était environné d'honneurs? Il ne s'est pas retiré volontiers : c'est contre son gré qu'il a été repoussé et chassé; c'est lorsqu'il eût voulu principalement demeurer, pour savourer l'odeur des sacrifices, qu'il a été contraint de s'enfuir, comme s'il n'eût régné que pour cela, pour détruire les troupeaux de la terre entière. Le prince d'alors immolait sans ménagement sur les autels et bœufs et brebis; il en était venu à ce point de folie qu'un grand nombre de ceux qui passent chez les Gentils pour philosophes, le qualifiaient de cuisinier, de boucher, et lui donnaient d'autres noms semblables. Assurément, le dieu ne se fût pas éloigné volontiers d'une table aussi abondante, de ces lieux remplis de fumée, de graisse, de ruisseaux de sang, lui qui, à ce que vous prétendez, y restait quand il n'avait aucune de ces choses, à cause de sa passion pour une jeune fille. Mais suspendons le cours de nos propres paroles et prêtons de nouveau l'oreille aux lamentations du sophiste. Abandonnant Apollon, il se plaint auprès de Jupiter en ces termes :

« O Jupiter, quelle délicieuse retraite nous avons perdue pour nos esprits fatigués! Quel lieu exempt de tumulte que Daphné! Le temple était encore plus paisible : c'était un port que la nature avait mis dans un autre port. L'un et l'autre étaient à l'abri des tempêtes; mais le second offrait un calme plus profond. Qui n'y a pas déposé la maladie, la crainte, la douleur? Qui s'est pris à désirer les îles fortunées? » Oh! quelle délicieuse retraite nous avons perdue, misérables que nous sommes! Comme ce temple était exempt de tumulte! Comme il ressemblait à un port à l'abri des orages ce lieu qui retentissait du bruit des flûtes, des cymbales, de la débauche, des orgies, de l'ivresse! Qui ne s'y est pas déchargé de la maladie? Qui n'y a pas contracté le mal de votre culte, fût-il auparavant plein de santé, et le mal le plus funeste de tous? Car celui qui se prosterne devant le démon, qui ajoute foi à l'histoire de Daphné, et qui voit un dieu possédé d'une telle folie, que, son amante ayant disparu, il s'attache encore à l'endroit et à l'arbre qui l'ont vu disparaître, à quelles ardeurs insensées ne sera-t-il pas lui-même exposé, à quelle tempête, à quel trouble, à quelle maladie, à quelle passion? Et c'est ce que vous appelez un lieu de retraite pour l'âme, un port à l'abri des flots, un remède à toutes les maladies! Mais serait-il étonnant que vous mettiez ensemble les choses les plus opposées? Les personnes atteintes de démence ne comprennent point les choses telles qu'elles sont naturellement, et les jugements qu'elles portent contredisent la réalité.

« Les fêtes olympiques ne sont pas très éloignées. » Je reviens encore à ses lamenta-

tions, pour montrer quel coup ont reçu tous les Grecs qui habitaient alors la ville, et que le prince, loin de supporter cela avec modération, eût déchargé tout son courroux sur le cercueil du martyr, s'il n'eût été retenu par une crainte plus forte. Quel est donc ce langage? « Les fêtes olympiques ne sont pas très-éloignées. La solennité appellera les villes, et elles viendront offrir des hécatombes à Apollon. Que pourrons-nous faire? où nous réfugier? Quel dieu nous ouvrira les entrailles de la terre? Quel héraut, quelle trompette ne prendrait pas le ton des larmes? Qui appellerait les jeux olympiques un temps de fête, quand cette chute récente nous a plongés dans la tristesse? Donnez-moi l'arc d'Apollon, dit la tragédie. Je le demanderai aussi, et de plus un peu d'esprit prophétique afin de découvrir d'abord, et de percer ensuite l'auteur de cet attentat. Oh l'audace impie! oh l'âme impure! oh la main téméraire! Certainement c'est ici un autre Titye, ou bien un autre Idas, frère de Lyncée; non pas grand comme l'un, ni habile archer comme l'autre; mais ne sachant qu'une chose, insulter les dieux. Quand les fils d'Aloüs complotaient contre les dieux, tu les as arrêtés par la mort, ô Apollon; et quand celui-ci, le feu dans la main, se trouvait encore loin, une flèche n'a pas volé au-devant de lui et ne lui a pas percé le cœur! O main furieuse! ô feu sacrilége! Où donc est-il tombé tout d'abord! Par où a commencé le fléau! Comment étant parti du toit a-t-il envahi tout le reste, cette tête, ce visage, ce vase, ce diadème, cette ample tunique? Et Vulcain, ce dispensateur du feu, n'a point élevé une voix menaçante contre ce feu envahisseur, par reconnaissance pour l'avertissement que le Dieu lui avait donné autrefois! Et Jupiter, le modérateur des nuées, n'a pas répandu des flots sur cette flamme, lui qui autrefois a éteint les flammes d'un bûcher en faveur d'un roi de Lydie malheureux! Quelles furent les premières paroles prononcées par l'auteur de cette destruction? D'où lui est venue cette audace? Comment a-t-il persisté dans sa fureur? Comment n'a-t-il pas renoncé à son dessein par respect pour la beauté du dieu? »

Jusques à quand resterez-vous dans l'aveuglement, misérables et malheureux que vous êtes, et direz-vous que ceci est l'œuvre d'une main humaine, et, comme des gens qui déraisonnent, vous contredirez-vous et vous combattrez-vous vous-mêmes? Si, au moment où le roi des Perses, après s'être emparé de la ville à la tête d'une armée innombrable, après avoir livré aux flammes tous les autres temples, au moment où tenant la torche dans les mains il se disposait à la lancer contre ce temple, le démon a changé ses sentiments; car vous rappeliez en gémissant ce fait au commencement de votre monodie en ces termes : « Un roi des Perses, l'un des ancêtres de celui qui est en guerre avec nous, s'étant emparé de la ville par trahison et l'ayant incendiée, se dirigeait vers Daphné pour lui faire subir le même sort; mais le dieu le changea de telle façon que, jetant sa torche, il se mit à adorer Apollon, tant l'aspect du dieu eut de puissance pour le changer et le fléchir! » ce dieu, dis-je, qui vint à bout, à ce que vous prétendez, de la fureur du barbare et d'une armée aussi nombreuse, qui put repousser alors le danger, et qui, d'après vous, arrêta par la mort les fils d'Aloüs complotant contre les dieux, comment après des actes d'une telle puissance n'en a-t-il pas fait autant dans la circonstance présente? A ne pas faire autre chose, il eût fallu du moins qu'il prît en pitié le prêtre injustement déchiré et découvrît l'auteur de l'attentat. Que si, au moment de l'incendie, il a pris la fuite, du moins lorsque cette malheureuse victime suspendue et les flancs déchirés, ne pouvait indiquer, comme on le lui demandait, l'auteur de ses souffrances, le dieu eût dû arrêter et livrer le criminel, ou bien le découvrir, s'il eût été incapable de le livrer. Or il dédaigne, ingrat et insensible qu'il est, son serviteur injustement maltraité; il dédaigne l'empereur couvert de ridicule par ses nombreux sacrifices. Et en effet, tout le monde se moquait de lui, comme d'un insensé et d'un furieux, lorsqu'il assouvissait sa colère sur ce malheureux.

Comment une divinité qui annonçait à l'avance, comme vous le disiez précédemment, l'arrivée prochaine du prince qui était encore loin, n'a-t-elle pas vu l'auteur de l'incendie, qui



était tout près? Et pourtant vous lui attribuez le don de prophétie, et, en répartissant les autres arts entre vos dieux, comme vous le feriez entre des hommes, vous avez réservé à celui-ci l'art de la divination : et vous ne lui demandez pas de vous faire part de cet art? Comment n'a-t-il pas connu ses propres malheurs? Ils n'eussent pas échappé à l'homme lui-même. Aurait-il été endormi par hasard, quand on y mettait le feu? Mais personne n'est tellement insensible qu'il ne se lève sur-le-champ, quand on approche de lui la flamme, et qu'il ne saisisse celui qui l'approche. En vérité les Grecs seront toujours des enfants; de vieillards grecs il n'y en a aucun. Vous devriez pleurer votre propre stupidité, car les choses elles-mêmes proclament la fourberie des démons; et malgré cela, vous ne vous y dérobez pas, et, vous précipitant vous-mêmes dans la perdition, sacrifiant votre salut, vous vous laissez conduire comme de stupides animaux là où les démons veulent vous mener, vous tous qui ne cessez de pleurer la destruction de vos idoles. Et vous demandez un arc, pour ressembler de tout point au personnage de qui la tragédie tient ce langage. N'est-ce point une folie claire et évidente d'espérer quelque avantage de ces armes qui n'ont servi de rien à celui qui les possédait? Si vous croyez être doué vous-même d'une habileté et d'un art supérieurs à ceux du démon, vous ne devriez point honorer un être plus faible et plus incapable que vous, même dans les choses où, d'après vous, il excelle. Mais si vous lui abandonnez le premier rang, qu'il s'agisse de tirer de l'arc ou de deviner, comment espéreriez-vous faire, avec une connaissance incomplète de ces arts, ce que n'a pu celui qui les connaissait parfaitement?

20. Mais ce ne sont là que des fables ridicules; car il ne possédait point l'art de la divination, et, l'eût-il possédé, cet art ne lui eût servi de rien. Ce n'est point, non, ce n'est point un homme qui a fait toutes ces choses, mais une vertu divine; j'en découvrirai plus tard la nature. Pour le moment, il est utile de voir pourquoi il accuse Vulcain d'ingratitude dans les termes suivants : « Vulcain, ce dispensateur du feu, n'a point élevé une voix menaçante contre le feu envahisseur, par reconnaissance pour l'avertissement que ce dieu lui avait donné autrefois. » Quelle est cette reconnaissance? Quel est cet avertissement d'autrefois? Pourquoi donc cacher les belles actions de vos dieux? Si vous nous disiez le sujet de cette reconnaissance, vous feriez mieux ressortir l'ingratitude de Vulcain. Mais vous avez honte et vous rougissez. C'est nous dès lors qui parlerons hardiment à votre place. De quel service s'agit-il donc? Mars, à ce que l'on raconte, s'était épris de Vénus; mais il redoutait Vulcain, époux de la déesse. Profitant un jour de son absence, il se rendit auprès de Vénus. Apollon s'étant aperçu de l'entrevue, alla dénoncer à Vulcain son déshonneur. Celui-ci s'étant rendu sur les lieux et ayant trouvé les deux amants ensemble, les enveloppa de liens qui ne leur permirent pas de se séparer, et invita les dieux à contempler cet infame spectacle, se vengeant de cette manière de la tache fait à son honneur. Tel est le bienfait dont Vulcain était redevable à Apollon et dont, au dire de notre sophiste, il ne fut en aucune façon reconnaissant, quand la circonstance le réclamait. Et Jupiter donc, ô mon excellent ami, lui aussi, vous l'accusez de cruauté. « Jupiter, non plus, vous écriez-vous, ce modérateur des nuées, n'a pas répandu des flots sur ces flammes, lui qui autrefois a éteint les flammes d'un bûcher, en faveur d'un roi de Lydie malheureux. » C'est avec un merveilleux à-propos que vous mentionnez ce monarque lydien; car il fut également induit en des espérances mensongères par cet impur démon, et précipité dans un désastre affreux. N'eût été l'humanité de Cyrus, Jupiter ne lui eût servi de rien. En sorte que vous n'avez aucune raison de reprocher à Jupiter d'avoir mieux traité le Lydien que son propre fils. Du reste, dans la ville du monde où il était le plus honoré, dans la cité de Romulus, veux-je dire, il ne put se garantir lui-même de la foudre dont il fut frappé. Mais écoutons la suite de ces lamentations; nous connaîtrons ainsi parfaitement la douleur dont leurs âmes furent pénétrées.

« O hommes, mon âme se sent entraînée vers l'image du dieu, et mon imagination place de-

vant mes yeux son type divin, l'élégance de sa forme, le velouté de sa peau, et cela exprimé par la pierre elle-même; la ceinture qui rattachait sur sa poitrine sa robe d'or, de façon à ce que les plis en fussent d'une part abaissés, de l'autre relevés. Quelle fureur ardente n'eût point apaisé l'ensemble de son maintien? On eût dit qu'il chantait harmonieusement; et quelqu'un même, à ce que l'on raconte, a entendu vers l'heure de midi les accents de sa lyre. Heureuses furent les oreilles de cet homme! Sans doute, ce chant était en l'honneur de la terre sur laquelle il dut, à mon avis, verser les libations de sa coupe d'or, après qu'elle se fut entr'ouverte et refermée sur la jeune fille. » S'étant ensuite lamenté quelque peu sur l'incendie du temple, il ajoute : « Le voyageur poussa des cris lorsque la foudre éclata; la prêtresse des dieux qui habitait le bois de Daphné fut profondément troublée : on eût dit des personnes qui se frappaient la poitrine; des lamentations déchirantes courant à travers ces lieux boisés tombèrent au milieu de la ville et y répandirent l'horreur et l'effroi. Les yeux du gouverneur, que le sommeil venait d'appesantir, à cette nouvelle funeste furent arrachés au sommeil. Transporté de fureur et demandant à Mercure ses ailes, il se mit à rechercher la racine du mal, embrasé lui-même intérieurement d'un feu non moins ardent que celui du temple. Cependant les poutres croulaient, et portant le feu dans les parties inférieures, livraient à la destruction les objets les plus rapprochés. Le premier fut la statue d'Apollon, laquelle était à peu de distance du toit; puis les autres ornements, les statues des muses, les pierreries brillantes, de magnifiques colonnes. En même temps la foule gémissait tout autour, incapable d'y porter remède, comme il arrive à ceux qui, contemplant de la terre un naufrage, ne peuvent pour toute assistance que pleurer sur la catastrophe. Assurément les nymphes sortant de leurs fontaines firent éclater de profonds gémissements, ainsi que Jupiter, qui résidait auprès, comme il lui convenait de le faire, en présence de son fils déshonoré. Profonds furent aussi les gémissements des divinités innombrables qui résidaient dans le bois; elle ne fit pas non plus entendre, du milieu de la ville, le cri d'une moindre douleur, Calliope, à la vue du coryphée des muses insulté par le feu. » Vers la fin il s'exprime en ces termes : « Puisses-tu maintenant à ma voix, ô Apollon, devenir tel que tu devins à la voix de Chrysis maudissant les Achéens; rempli de fureur et pareil à la nuit; car, tandis que nous te rendions tes ornements et que nous te remettions tout ce qui avait été enlevé, l'objet de notre culte nous a été ravi, comme un fiancé qui disparaîtrait au moment même où l'on tresserait les couronnes. »

21. Telle est cette lamentation, ou plutôt une petite partie de cette lamentation. Pour moi, j'admire comment le rapsode croit devoir s'honorer de choses dont il devrait rougir; semblable à un jeune homme débauché et impudique qui viendrait vers le milieu du jour jouer de la cythare, déclarerait qu'il va prendre son amante pour sujet de ses chants, et qui proclamerait bienheureuses les oreilles qui entendraient ses accents honteux. Quant à ces circonstances, des habitants de Daphné et des lieux voisins versant des larmes, du gouverneur de la ville embrasé de colère et du deuil que l'on montre régner partout, elles n'ont rien d'étonnant; mais que les dieux eux-mêmes aient été réduits à une égale impuissance, et qu'ils n'aient eu qu'à pleurer en eux-mêmes; que ni Jupiter, ni Calliope, ni la foule des divinités, ni les nymphes n'aient point réussi à barrer aux flammes le passage, et qu'ils se soient tous bornés à des lamentations et à des gémissements, ceci est souverainement ridicule. Que ce coup ait été terrible, ce que nous venons de dire le montre suffisamment : le sophiste n'avoue-t-il pas lui-même au milieu de sa monodie le coup mortel qui a été porté? Certes, l'empereur n'eût point supporté cela avec résignation, s'il n'eût été en proie à une crainte et à une frayeur excessives?

Ce qu'il nous faut maintenant montrer, c'est la raison pour laquelle Dieu appesantit sa colère, non sur le prince, mais sur le démon, et pourquoi, au lieu de consumer le temple tout entier, le feu ayant embrasé le toit n'a fait que renverser l'idole. Ces choses-là n'ont été faites

ni sans motif ni sans cause ; les vues miséricordieuses du Seigneur sur les hommes égarés ont tout dirigé. Celui qui connaît toutes les choses avant même qu'elles soient savait entre autres celle-ci, que si la foudre eût éclaté sur le prince, les personnes en présence desquelles serait arrivé cet accident auraient été momentanément effrayées; mais, deux ou trois ans écoulés, le souvenir de ce fait se serait effacé, et beaucoup eussent refusé d'ajouter foi à ce prodige. La flamme tombant au contraire sur le temple annonçait avec plus de clarté qu'un héraut ne l'eût fait, non-seulement aux contemporains, mais encore à toute la postérité, le courroux du Seigneur; de manière à ce qu'il fût absolument impossible aux impudents qui voudraient ensevelir dans l'oubli cette histoire, de réaliser leur projet. En effet, quiconque se transporte en ce lieu est impressionné comme si l'événement était encore tout récent ; un sentiment de terreur le saisit, et, jetant un regard vers le ciel, il glorifie aussitôt la puissance de l'auteur de ces merveilles. Si un homme courageux, forçant le repaire et l'antre d'un chef de brigands, l'en arrachait et l'emmenait chargé de fers, et, s'emparant de toutes ses richesses laissait cet endroit aux bêtes féroces et aux hiboux pour qu'il leur servit de refuge ; quiconque ensuite pénétrerait dans cette caverne, au seul aspect de ces lieux, se représenterait aussitôt les incursions, les rapines et l'image elle-même de celui qui l'habitait antérieurement. Or il se passe ici quelque chose de semblable : quiconque aperçoit de loin ces colonnes et, s'approchant, franchit le seuil du temple, songe soudain au culte abominable du démon, à ses tromperies, à ses piéges, et il se retire dans la stupeur, devant ce témoignage de la colère et de la puissance de Dieu. En sorte que cet édifice, naguère voué à l'erreur et aux blasphèmes, est maintenant pour le Seigneur une source de gloire; tant la sagesse de notre Dieu est étonnante dans ses ressources!

Et ces choses merveilleuses, ce n'est pas aujourd'hui que Dieu les opère pour la première fois; il les a accomplies dès les générations les plus reculées. Quoique ce ne soit pas le moment de les parcourir toutes, je rappellerai un fait qui ressemble d'une manière frappante à celui-ci. La guerre s'étant élevée autrefois en Palestine entre les Juifs et quelques étrangers, les ennemis remportèrent la victoire; s'étant emparés de l'arche du Seigneur, ils la consacrèrent, comme prémice du butin, à une idole qu'ils nommaient Dagon. Dès que l'arche eut été introduite dans le temple, l'idole tomba et resta renversée sur le sol. Cette chute n'ayant pas révélé aux idolâtres l'intervention de la puissance divine, ils relevèrent la statue et la replacèrent sur sa base. Etant venus vers l'aurore, ils la trouvèrent non-seulement renversée, mais brisée en éclats : les mains séparées du tronc avaient été rejetées ainsi que les pieds presque au seuil du temple, les autres parties du dieu étaient également dispersées en divers endroits. Le pays de Sodome, pour rapprocher une petite chose d'une grande, devint avec ses habitants la proie des flammes, afin que cette catastrophe servit de leçon, et aux contemporains et à la postérité. Si la vengeance divine n'eût frappé que les hommes, on n'eût pas ajouté foi dans la suite à l'événement : aussi la terre elle-même fut-elle frappée; et, comme le temps ne la détruit pas, elle rappelle à chacune des générations qui se succèdent que des crimes semblables seront, en vertu des décrets divins, punis par un semblable châtiment; encore que ce châtiment ne soit pas immédiat, comme on le voit par la destinée de ce temple. Déjà vingt ans se sont écoulés depuis le temps dont nous parlons, et dans cet édifice aucune des parties que le feu avait respectées n'a péri; elles sont debout, douées d'une solidité à toute épreuve, et telle est cette solidité qu'elles peuvent durer cent, deux cents ans, et même un plus grand nombre d'années. Mais est-il bien étonnant qu'aucune des colonnes séparées des autres, ne soit tombée sur le sol ? Parmi celles qui se trouvaient à l'arrière du temple, une seule a été brisée, et encore elle n'est pas tombée. Après avoir été arrachée de sa base, elle s'est inclinée vers le mur, et elle est demeurée dans cet état; en sorte que la partie comprise entre la base et l'endroit où elle a été brisée s'appuie obliquement contre le mur; celle au contraire qui est comprise entre ce dernier endroit et le couron-

nement est restée droite, maintenue ainsi par la partie inférieure. Et pourtant les vents se sont déchaînés bien souvent avec violence contre le temple, des tremblements de terre se sont produits, le sol a été ébranlé; et les restes de l'incendie n'ont pas été anéantis, et ils sont demeurés inébranlables, proclamant en quelque manière que leur conservation est une leçon à l'adresse de la postérité.

22. Voilà la raison par laquelle on peut expliquer la conservation de la partie du temple que le feu a respectée. Si l'on cherche pourquoi le tonnerre n'a point frappé le prince, on trouvera une raison nouvelle émanant de la même source, à savoir de la bonté et de la miséricorde du Christ. S'il détourna le feu du ciel de la tête de l'empereur et s'il le lança contre le toit du temple, ce fut pour qu'instruit par ce malheur étranger, le prince impie se dérobât au châtiment en se convertissant et en renonçant à l'erreur. Encore ne fut-ce pas là le seul, ni le premier témoignage que le Christ lui donna de sa propre puissance, il lui en donna en outre beaucoup d'autres non moins remarquables. Son oncle et son intendant moururent alors tous les deux; la famine fondit tout à coup en ce moment sur la ville; il y eut une rareté d'eau telle qu'on n'en avait jamais vu auparavant, rareté qui se produisit après les sacrifices offerts par l'empereur auprès des fontaines; il y eut enfin une infinité d'autres choses, soit dans l'armée, soit dans les villes, qui eussent été capables d'amollir un cœur de pierre, non-seulement par leur nombre, et parce qu'elles se produisaient toutes simultanément, sans interruption et à la suite de ces attentats, comme autrefois au temps du roi d'Egypte, mais encore parce que les prodiges qui éclataient, en eux-mêmes étaient tels qu'aucun n'avait besoin d'un autre pour convertir les spectateurs, et qu'ils étaient tous seuls capables de procurer cet effet. Pour ne pas parler d'autre chose, quel homme si stupide qu'il fût n'aurait point été frappé du prodige dont les fondements de l'ancien temple de Jérusalem furent le théâtre? Ce prodige quel est-il?

Le tyran voyant la foi du Christ se répandre dans tout l'empire soumis à ses lois, touchant déjà au royaume de Perse et à plusieurs autres contrées barbares, allant encore au delà et occupant pour ainsi parler toutes les régions éclairées par le soleil, déchiré et torturé par ce spectacle, se disposait à déclarer la guerre aux Eglises, ignorant, l'infortuné, qu'il regimbait contre l'aiguillon. En premier lieu, il s'efforça de relever le temple de Jérusalem, que la puissance du Christ avait détruit de fond en comble; lui, gentil, il prit en main les intérêts des Juifs, afin de battre ainsi en brèche l'empire du Christ. Ayant convoqué quelques Juifs et leur ayant ordonné de sacrifier, prétendant que leurs ancêtres avaient observé ce genre de culte, comme ceux-ci se retranchaient derrière ce prétexte, qu'il ne leur était pas permis de le faire, hors de leur ancienne capitale, il leur ordonna de prendre sur le trésor impérial de l'argent, de se procurer toutes les choses nécessaires pour construire, d'aller relever le temple et de reprendre l'antique usage de leurs sacrifices. Ces Juifs insensés, jouets de l'erreur dès le sein de leur mère et agissant en enfants jusque dans la vieillesse, s'en allèrent accomplir le dessein de l'empereur. Mais à peine eurent-ils commencé à creuser le sol qu'un feu, jaillissant soudain des fondements, les dévora tous. Cet événement ayant été rapporté à l'empereur, il n'essaya pas de pousser plus loin son audacieuse tentative : il était retenu en cela par la crainte. Mais il ne voulut pas s'affranchir de l'erreur et de la tyrannie des démons, à laquelle il était asservi. Cependant il resta pour le moment en repos. Peu de temps après, il se mit à poursuivre de nouveau son projet insensé; il n'essaya pas de rebâtir le temple, mais il nous combattit d'une autre manière. Jusque-là il avait hésité à nous déclarer ouvertement la guerre; pour première et pour principale raison, parce qu'il était persuadé de l'absurdité de son entreprise; pour deuxième raison, parce qu'il ne voulait point nous fournir l'occasion de ceindre la couronne du martyre. Car ce qui lui était insupportable et surpassait à ses yeux toute calamité, c'était que l'on endurât avec courage, pour la cause de la vérité, tous les tourments jusqu'à la mort. C'est ainsi qu'il

Persécutio des chrétie par Julien.



manifestait sa haine profonde contre nous. Il savait en effet, il savait, à n'en pas douter que, s'il eût poussé jusque là sa témérité, tous les fidèles eussent livré volontiers leur vie pour le Christ. Pervers et habile comme il l'était, il laissait en pleine liberté tous ceux que les chefs de l'Eglise avaient punis à cause de quelques crimes et qu'ils avaient dépouillés de leurs dignités, ouvrant de cette manière aux scélérats une large carrière, bouleversant les lois ecclésiastiques et soulevant les chrétiens les uns contre les autres. Il pensait qu'il en viendrait facilement à bout quand ils auraient été précédemment la proie d'une guerre intestine. Un individu, à cause de la perversité de sa doctrine et de la scélératesse de sa vie, avait été chassé des dignités ecclésiastiques : Etienne était son nom. Il lui ordonna de monter de nouveau sur la chaire doctrinale. Le nom du Seigneur, il travaillait de toutes ses forces à l'anéantir : dans ses édits il nous appelait Galiléens, au lieu de chrétiens, et il pressait les magistrats d'en faire autant.

Les signes dont j'ai parlé, la famine, la sécheresse, étant survenus dans ces entrefaites, il ne laissa pas de persister dans la même impudence et la même insensibilité au moment de marcher contre les Perses, et tout en entreprenant cette expédition avec un incroyable orgueil, comme s'il allait exterminer cette nation barbare tout entière, il proférait contre nous mille menaces et assurait qu'à son retour il nous détruirait complétement. Cette dernière guerre lui paraissait plus sérieuse que la guerre contre les Perses, et il lui fallait d'abord terminer heureusement la moins importante avant d'aborder la plus importante. Voilà ce que nous avons appris des personnes qui étaient initiées à ses desseins. Bouillonnant de fureur à notre endroit, et sa folie grandissant tous les jours, il ne persista pas dans ses premières pensées, et renonçant à ce dessein il nous menaça de la persécution. C'est pour le contenir et pour réprimer sa colère que Dieu opéra ce nouveau prodige et lança la foudre sur le temple à Daphné.

23. Mais le courroux du prince ne fut pas pour cela évanoui ; possédé du désir de notre ruine, il n'attendit pas le temps marqué par ses menaces, et quand il fallut passer l'Euphrate, il mit ses soldats à l'épreuve. Il en séduisit un petit nombre par ses flatteries : pourtant il ne renvoya pas de son armée ceux qui lui résistèrent, de crainte qu'en les éloignant il n'opposât aux Perses qu'une armée affaiblie. Et maintenant qui nous racontera les événements subséquents, événements bien plus effrayants que ceux du désert, ceux de la mer, ceux de l'Egypte, alors que l'insensible Pharaon était châtié et que tous ses soldats étaient submergés ? De même qu'à cette époque, parce que l'Egyptien avait refusé de céder à toutes les plaies et de devenir meilleur, le Seigneur l'extermina à la fin avec toutes ses troupes ; ainsi, de nos jours, ce prince ayant résisté à tous les prodiges du Seigneur, s'étant obstiné à n'en retirer aucun fruit, et à ne pas revenir à des sentiments plus sages, Dieu l'enveloppa dans un affreux châtiment, afin que, s'il n'avait pas voulu lui-même profiter des exemples d'autrui, son propre désastre rendit les autres meilleurs. Cet empereur qui avait emmené des myriades de soldats telles qu'aucun autre prince n'en avait jamais emmené, qui s'attendait à se rendre maître de la Perse entière d'emblée et sans peine aucune, vit son expédition se terminer par une fin aussi triste et déplorable que s'il eût eu avec lui une armée de femmes et de petits enfants, et non une armée d'hommes. Et d'abord, par son imprévoyance, il réduisit ses soldats à une telle extrémité qu'ils durent manger la chair de leurs chevaux, et que les uns périrent consumés par la faim, les autres par la soif. Comme s'il se proposait de combattre en faveur des Perses, au lieu de les soumettre ; comme s'il se proposait de leur livrer ses propres soldats, il enferma ceux-ci en des lieux tellement resserrés qu'ils furent pour ainsi dire livrés les mains liées.

Quant aux maux qui survinrent alors, ceux-là même qui les ont vus ou qui les ont éprouvés ne sauraient les raconter tous, tant ils furent horribles. Pour tout dire en un mot, le prince y périt lui-même misérablement et honteusement : d'après les uns, il serait mort sous les coups d'un homme de peine que ces maux avaient poussé à bout ; d'après d'autres, il n'aurait pas connu son



meurtrier, et il aurait seulement, une fois frappé, demandé qu'on l'ensevelît en Cilicie, où ses restes reposent maintenant. Quand il eut péri de cette façon ignominieuse, les soldats se voyant réduits à toute extrémité, allèrent implorer les ennemis et s'obligèrent avec serment à quitter une place forte des plus redoutables et qui fermait tout le pays que nous habitons comme un boulevard inexpugnable : ils furent écoutés avec humanité par les barbares, et ils sortirent de la sorte de cette extrémité. Il n'en revint qu'un petit nombre; et encore le corps exténué, rougissant du traité qu'ils avaient conclu, et contraints par leurs serments d'abandonner les possessions de leurs ancêtres. Il fallait voir ce spectacle plus navrant que celui de n'importe quelle captivité : les habitants de cette ville furent ainsi traités en ennemis par ceux dont ils attendaient toute sorte de biens, et qui, placés là comme un mur de défense, comme l'enceinte redoutée d'un port sûr et tranquille, devaient les protéger tous et faire face à tous les dangers; les voilà désormais réduits à fuir leurs maisons et leurs champs, violemment arrachés aux possessions qu'ils tenaient de leurs pères; et tout cela, c'est à des frères qu'ils en étaient redevables. Tels sont les biens dont ce prince nous a gratifiés dans sa magnificence.

Tout ceci n'a pas été dit en vain : c'est une réponse à ceux qui demandent sans raison pourquoi Dieu n'a pas châtié l'empereur dès le principe. Il a voulu souvent arrêter le cours de ses fureurs, et le corriger par le spectacle des châtiments infligés à d'autres coupables. C'est parce qu'il s'est raidi que ce malheureux s'est vu réduit aux dernières extrémités. Quoique le souverain Juge réserve pour le grand jour la véritable répression de nos désordres, il veut par les supplices présents secouer notre indifférence et nous rendre meilleurs. La bonté de Dieu pour nous est si grande qu'elle attire à la fin une plus terrible justice sur ceux qui n'en ont pas suivi les inspirations : autant elle est avantageuse aux pécheurs repentants, autant elle devient funeste à ceux qui persistent et s'obstinent dans le mal. Quelqu'un dira peut-être : Eh quoi, Dieu n'avait-il pas prévu que le tyran ne reviendrait jamais au bien? Nous répondons à cela que Dieu l'avait prévu sans doute, mais que la prévision qu'il a de notre malice ne saurait l'arrêter dans l'accomplissement de ses desseins. Alors même que nous n'acceptons pas ses leçons, il n'en montre pas moins son amour pour nous. Deviendrions-nous pires, cela n'atteint pas Dieu, qui diffère de nous frapper, non pour notre perte, mais pour notre salut : la faute en retombe sur nous seuls qui faisons outrage à son ineffable longanimité. Et voilà comment se manifeste l'immense amour de Dieu pour les hommes. Quand nous ne voulons pas profiter de sa patience pour notre propre salut, il la fait tourner à l'avantage des autres, nous montrant à la fois et sa sagesse et sa bonté; c'est ce qui eut lieu dans cette circonstance.

Telle fut donc la fin du tyran; et les monuments sont là qui nous attestent sa démence et le pouvoir du bienheureux Babylas : le temple des idoles et le sanctuaire du martyr, celui-là vide, celui-ci toujours puissant comme à son origine. La châsse n'est pas de nouveau transférée, par une disposition spéciale de la providence, afin qu'aux yeux de tous les visiteurs rayonnât avec plus de force la gloire des vertus du saint. Tout étranger qui se rend en ce lieu, n'y voyant pas les ossements du martyr, en demande aussitôt la raison : les faits lui sont alors racontés, et son édification au départ n'en est que plus grande; c'est ainsi qu'on emporte d'une visite à Daphné les plus heureux fruits. Voilà quelle est la puissance des martyrs, vivants ou morts, présents ou absents. Du commencement à la fin, les œuvres admirables de celui-ci n'ont pas discontinué. Voyez en effet : il vengea les lois divines outragées, il exerça contre ses meurtriers une justice éclatante, il montra la différence qu'on doit faire entre le sacerdoce et la royauté, il renversa toutes les pompes du monde et dissipa toutes les illusions de la vie; il apprit aux monarques à ne pas étendre leur pouvoir au delà des limites que Dieu leur a posées, aux prêtres à conserver la noblesse de leurs sublimes fonctions. Tel et plus grand encore il se montra dans sa chair. Après qu'il l'eut dépouillée et qu'il eut quitté la terre, il ruina l'empire du dé-

Puissance des martyrs vivants ou morts, présents ou absents.

mon, mit à nu l'erreur des Gentils, la vanité de leurs oracles, brisa l'image du dieu, lui arracha le masque dont il se couvrait, le réduisit au silence dans l'idole même qui lui servait d'instrument, lui fit subir, enfin, la plus terrible défaite. Les murs du temple sont encore debout, annonçant à tous la honte du démon, sa chute ridicule et son impuissance, en même temps que les couronnes, la victoire et la force triomphante du martyr. Telle est, je le redis en terminant, la puissance des saints; elle est invincible, elle frappe d'effroi les princes et les démons, sans en excepter le chef des démons lui-même.

PANÉGYRIQUE

DES SAINTS MARTYRS

JUVENTIN ET MAXIMIN

MORTS SOUS JULIEN L'APOSTAT

AVANT-PROPOS

Cette homélie, comme on peut le voir par les premiers mots, fut prononcée peu de jours après celle de saint Babylas, et non le lendemain, ainsi qu'on l'a pensé d'après une traduction latine, qui rend le mot πρῴην par *heri, hier,* tandis qu'il signifie *naguère, dernièrement.* Là-dessus les auteurs des Martyrologes ont mis au 25 janvier la fête de ces deux saints, le lendemain de celle de saint Babylas. Ce n'est pas dans les Ménologes grecs qu'ils ont puisé cette opinion; car, comme le remarque très-bien Bollandus, il n'est fait aucune mention des saints martyrs Juventin et Maximin dans les monuments de ce genre. C'est sur des autorités plus récentes, ajoute-t-il, qu'on s'est appuyé pour placer ainsi leur fête; et les expressions mêmes dont il se sert, ne permettent guère de douter qu'il n'ait voulu faire allusion à la traduction dont il s'agit. Théodoret parle de ces deux martyrs. *Hist. eccl.*, III, XIV.

Ce n'est pas seulement par le début qu'on peut établir que l'homélie suivante est postérieure à celle sur saint Babylas; un autre mot, qui vient après l'exorde l'indique également d'une manière assez claire. L'orateur rappelle là qu'il a *dernièrement* entretenu ses auditeurs d'un prince impie, son contemporain, dont la haine contre la religion avait dépassé celle de tous ses prédécesseurs. Or, c'est dans l'homélie sur saint Babylas qu'il a surtout dépeint Julien l'apostat, évidemment désigné dans ces paroles. Il ne faut pas croire qu'il soit ici question du livre assez étendu qui traite du même saint. Ce n'est pas là un discours, une homélie qu'on ait pu prononcer en public, comme nous l'avons observé dans l'avant-propos qui la précède. C'est la première homélie sur saint Babylas qui est ainsi désignée. Quant à l'année où Chrysostome fit l'éloge des deux martyrs, impossible de la déterminer, ou même d'émettre là-dessus une conjecture plausible. Ce qu'on peut affirmer, c'est que cette homélie est de la même époque que celles sur Lazare.

PANÉGYRIQUE.

1. Dernièrement, le bienheureux Babylas et les trois enfants nous réunissaient dans cette enceinte; aujourd'hui, deux pieux guerriers nous montrent l'armée du Christ sur le champ de bataille. Quatre martyrs triomphaient alors, deux triomphent aujourd'hui. Leur âge n'est pas égal, mais leur foi est la même; ils soutiennent des combats différents, mais avec une bravoure égale. Ceux-là appartiennent à la génération passée, ceux-ci ont été nos contemporains. C'est le propre du trésor de l'Eglise, que les perles qu'il renferme, nouvelles ou anciennes, aient toutes la même beauté. Le temps ne flétrit ni n'altère leur fraîcheur; la nature de leur brillant est d'être inaccessible à la rouille et à la vétusté. Les biens corporels ne résistent pas à l'action du temps et périssent à la longue : les vêtements s'usent, les maisons se renversent, l'or est consumé par la rouille; en un mot, tout ce qui appartient à la nature des biens sensibles dépérit chaque jour et finit par disparaître. Mais il en est autrement des trésors spirituels. — Voyez les martyrs : ils conservent toujours la même vigueur, toujours la même fleur de jeunesse; toujours leur gloire rayonne du même éclat. C'est parce que vous le savez très-bien, qu'on ne voit pas de différence dans votre culte envers les saints qui vécurent autrefois et ceux qui sont plus rapprochés de nous; vous les honorez, vous les fêtez tous avec le même empressement, le même amour et la même tendresse. Peu vous importe l'époque où ils ont paru; ce qui vous intéresse, ce que vous cherchez en eux, c'est cette force d'âme, cette piété, cette foi invincible, ce zèle ardent et infatigable, toutes les vertus enfin, qui distinguèrent les saints dont la fête nous réunit aujourd'hui. Ils étaient, en effet, tellement embrasés de l'amour divin, qu'ils obtinrent la couronne du martyre sans avoir vu la persécution : pour eux, les trophées précédèrent le combat; la victoire n'attendit pas que la guerre eût été déclarée; sans descendre dans la lice, ils remportèrent le prix. Comment cela? Je vais vous le dire; mais permettez que je reprenne mon sujet d'un peu plus haut. Notre génération a vu un empereur qui a surpassé en impiété tous ceux qui ont occupé le trône avant lui; j'ai déjà eu occasion de vous en parler. Voir que le sang des martyrs ne fait qu'ajouter à l'éclat de nos triomphes, et que c'est là ce qui fait courir à la mort pour demeurer fidèles à leur foi, non-seulement les hommes dans la force de l'âge, mais encore les enfants, les jeunes vierges, en un mot, les chrétiens de tout âge et de tout sexe, était pour lui un chagrin cruel; et il ne voulait pas cependant nous déclarer ouvertement la guerre; car il se disait à lui-même : Tous voleront au martyre comme les abeilles s'envolent vers leurs ruches. Et cela, il ne l'avait point appris à une école autre que celle de ses propres aïeux.

Les tyrans, en effet, n'ont pas cessé de persécuter l'Eglise, ni les peuples de se soulever contre nous, même lorsque la religion n'était encore qu'une faible étincelle, étincelle toutefois qu'ils n'ont pu éteindre ni détruire, mais qui a brillé sur leur propre destruction. Elle allait croissant tous les jours, s'élevant dans les airs et envahissant de toute part l'univers entier, pendant que les chrétiens périssaient par milliers sous la hache, dans les flammes, sur les gibets, précipités dans les eaux, jetés aux bêtes féroces. Ils marchaient sur les charbons ardents comme sur une terre humide et fraîche; la mer avec ses flots était pour eux comme une prairie; ils couraient au glaive comme à un diadème et à une couronne; ils étaient tellement au-dessus de tous les tourments, qu'ils les supportaient, non-seulement sans craindre et sans faiblir, mais encore avec joie et avec délices. Comme les plantes croissent davantage si elles sont arrosées, de même notre foi, dès qu'elle est attaquée, devient plus florissante; elle puise dans les persécutions un plus grand accroissement; et la fertilité des jardins qu'arrosent d'abondantes eaux, n'est pas comparable à la fécondité de l'Eglise, arrosée du sang des martyrs. Le tyran, qui connaissait toutes ces choses et d'autres en-

core, redoutait d'engager ouvertement la lutte contre nous. Gardons-nous bien, se disait-il, de leur fournir l'occasion de multiplier leurs trophées, de remporter victoires sur victoires et d'ajouter sans cesse à leurs couronnes. Que fera-t-il donc? Voyez, je vous prie, sa méchanceté. Il porte un édit qui ordonne à tous les médecins, militaires, maîtres de philosophie ou d'éloquence, d'abjurer la foi chrétienne ou de renoncer à leur profession. C'est ainsi qu'il nous attaque et nous jette ses traits de loin, en plaçant les chrétiens dans l'alternative, ou d'être vaincus d'une manière ridicule en renonçant à la foi, puisqu'ils la sacrifiaient à un peu d'argent, ou de ne remporter qu'une victoire peu honorable en demeurant fidèles, puisqu'il n'y a rien de grand, en effet, à compter pour peu un art ou une profession, quand il s'agit de garder sa foi. Il ne s'arrête pas là : s'il y en avait qui, sous les règnes précédents, lorsque les empereurs donnaient l'exemple de la piété, eussent ou détruit quelque temple païen, ou renversé quelque autel, ou enlevé quelque ornement sacré, ou fait toute autre chose de cette nature, ils étaient traînés devant les tribunaux et aussitôt mis à mort, et non pas seulement les auteurs du délit, mais aussi ceux qui étaient dénoncés comme tels. Il inventait une infinité d'autres prétextes d'accusation, au point qu'il n'y avait pas un homme chrétien dont la vie ne fût menacée. Le but de toutes ces manœuvres, le voici : avilir la couronne du martyre, et, tout en faisant couler à flots le sang des chrétiens, dérober à tous les yeux l'éclat de leur triomphe. Mais il n'avançait pas pour cela davantage; car, ni ses calculs, ni toute sa méchanceté ne pouvaient rien contre ses victimes dans le jugement incorruptible qui devait leur décerner au ciel la couronne des vainqueurs.

2. Pendant que les choses étaient ainsi et que l'empereur, brûlant toujours de nous déclarer la guerre, ne pouvait s'y déterminer néanmoins, de peur d'être vaincu, eut lieu un banquet militaire, où se trouvaient les deux martyrs que nous honorons aujourd'hui. Comme il arrive en de telles occasions, on parla beaucoup et de beaucoup de choses; chaque groupe suivait son thème; Juventin et Maximin déploraient les malheurs présents et faisaient l'apologie du passé. — A quoi bon vivre plus longtemps, à quoi bon l'air et la lumière des cieux, quand on voit les lois les plus sacrées foulées aux pieds, la religion outragée, le Maître de toutes les créatures devenu un objet de mépris? Tout est infecté par l'odeur et la fumée des sacrifices impurs, qui couvrent toute la terre; nous ne pouvons pas même respirer un air qui ne soit corrompu. — Ne passez pas, mes frères, sur ces paroles de nos deux saints, sans remarquer la circonstance où elles étaient proférées, et quelle foi elles révélaient en eux. Car, si dans une réunion de ce genre, toute composée d'hommes de guerre, où règnent l'intempérance et l'ivresse, où l'on fait assaut de prodigalité, où c'est à qui fera le plus d'excès, à qui extravaguera davantage, ils gémissaient ainsi et versaient des larmes, que devait-ce être dans leur intérieur, lorsqu'ils s'entretenaient seul à seul? Quels devaient être dans le jeûne et la prière ces hommes qui, dans les plaisirs mêmes, alors qu'ils devaient naturellement se contraindre, témoignaient des sentiments si apostoliques? La chute des uns leur faisait verser des larmes, l'impiété des autres les remplissait d'une sainte indignation. L'infirmité de leurs frères leur ôtait le sentiment de leur propre vigueur : ils gémissaient, ils pleuraient sur les maux dont ils étaient témoins; comme si le monde entier eût été placé sous leur tutelle. Cependant leurs propos ne demeurèrent pas ignorés : un vil adulateur, leur compagnon d'armes, et qui avait été du nombre des convives, pour faire preuve d'attachement à l'empereur, dénonça tout ce qu'ils avaient dit. Le tyran avait là une occasion comme il en désirait : s'emparant d'un prétexte qui pouvait enlever à nos deux saints l'honneur du martyre, il les accuse, sur les propos qu'ils ont tenus, d'avoir aspiré au souverain pouvoir, fait prononcer la confiscation de tous leurs biens, et ordonne qu'ils soient jetés nus en prison. Entendez comment, à cette sentence, éclatent leur joie et leur fierté : Que nous font les richesses, s'écrient-ils, que nous font les vêtements précieux? S'il faut, pour garder la fidélité au

Juventin et Maximin jetés en prison.

Christ, dépouiller jusqu'à ce vêtement de chair, nous ne chercherons pas à le défendre, nous le donnerons volontiers. Déjà les sceaux sont apposés à leur demeure ; et bientôt le fisc a fait sa proie de tout ce qu'ils possédaient.

Les individus qui ont résolu d'aller chercher une autre patrie sur une terre lointaine, s'y font ordinairement précéder de tout leur avoir, qu'ils ont eu soin de convertir en espèces ; c'est ce que nous voyons également ici : Juventin et Maximin, à la veille d'émigrer de la terre au ciel, s'y font précéder de toutes leurs richesses; et ce sont leurs ennemis eux-mêmes qui se chargent de l'envoi. En effet, ce ne sont pas seulement les biens donnés en aumônes qui sont transportés dans le ciel ; ceux que nous ravissent les ennemis de la foi et les persécuteurs de la vertu, y seront aussi notre trésor. Et pour que vous sachiez bien qu'il en est de ces derniers comme des autres, écoutez ces paroles de l'Apôtre : « Lorsqu'on vous a dépouillés de vos richesses, vous l'avez souffert avec joie, sachant qu'elles vous attendent dans le ciel, dans un état plus excellent et à jamais impérissable. » *Hebr.*, x, 34. Aussitôt qu'ils furent incarcérés, toute la ville accourut pour les voir. L'intimidation et la menace étaient partout; on s'exposait aux plus grands dangers en les approchant ou en communiquant avec eux par parole ou par écrit ; mais la crainte de Dieu renversa tous ces obstacles; et nos martyrs purent encore faire des martyrs parmi leurs nombreux visiteurs, qui puisaient dans leur société le mépris de la vie présente : les chrétiens venaient en foule passer avec eux les nuits entières dans la récitation des psaumes et dans des entretiens spirituels. Leur prison devint ainsi une église, quand toutes les églises étaient fermées; et leurs compagnons de captivité, aussi bien que ceux qui venaient du dehors, trouvaient dans leur patience et dans leur foi les meilleures leçons de sagesse et de vertu. Nouvel et plus grand embarras pour le tyran , quand il apprit le résultat de ses rigueurs. Recourant alors à la ruse, et espérant lasser le courage de nos deux athlètes, il employa pour y réussir quelques hommes perdus de mœurs, qui se livraient aux pratiques de la magie. Ils commencèrent par être très-assidus auprès des illustres prisonniers ; puis, quand ils pouvaient les entretenir sans témoins, comme s'ils eussent obéi à leur inspiration, et en se gardant bien de dire par qui ils avaient été envoyés, ils les engageaient à renoncer au Dieu des chrétiens pour embrasser la religion de l'empire. C'est là, leur disaient-ils, le moyen non-seulement d'échapper au danger qui vous menace, mais aussi d'apaiser la colère de l'empereur, et dès lors de vous élever aux honneurs et aux premiers grades dans l'armée. N'en voyez-vous pas en effet, qui étaient dans vos rangs et qui ont fait ce que nous vous disons ?

C'est pour cela même que nous resterons fermes, répondaient Juventin et Maximin, afin de nous offrir en holocauste pour leur apostasie. Nous avons un Maître plein de miséricorde, qu'une seule victime immolée sur ses autels réconcilie tous les jours avec le monde entier. Comme les trois jeunes Hébreux s'écriaient autrefois : « Nous n'avons en ces jours, Seigneur, ni roi, ni prophète, ni chef, ni holocauste, ni sacrifice, ni lieu pour vous offrir nos prémices, afin que nous puissions trouver grâce devant vous ; mais vous agréerez l'hommage de nos cœurs contrits, de notre âme humiliée ; » *Dan.*, III, 38-39 ; de même, en voyant les autels renversés, les temples fermés, les prêtres bannis, les fidèles chassés de leurs demeures, nos martyrs ne cessaient de s'offrir pour tous au Seigneur, soupirant après le jour où ils quitteraient la milice, les légions de la terre, pour aller s'unir aux chœurs des anges dans le ciel. Quand même nous ne mourrions pas maintenant, disaient-ils, il nous faut bien mourir un peu plus tard, et subir alors le sort qui nous menace aujourd'hui. Il est plus beau de se sacrifier pour le Dieu des anges, que pour un homme qui méprise Dieu et ses anges ; il est plus avantageux de combattre pour la patrie qui nous attend au-dessus de tous les mondes, que pour celle d'ici-bas, que foulent nos pieds. Celui qui meurt en servant un roi de la terre, n'en recevra pas une récompense digne de son dévouement : quel homme, en effet, pourrait faire bénéficier de ses faveurs celui qui n'est plus ? Ah ! voyez

plutôt : souvent ce brave n'est pas même jugé digne d'un tombeau, et son cadavre gît abandonné à la voracité des chiens. Mais nous, si nous mourons pour le Roi du ciel, nous reprendrons notre corps, devenu plus brillant de jeunesse et de beauté ; nous revivrons dans la splendeur et dans la gloire ; nos travaux seront bien plus magnifiquement récompensés ; nos fronts seront ornés de couronnes immortelles. Revêtons donc l'armure de la foi. Nous n'avons besoin ni d'arcs, ni de flèches, ni d'autre arme matérielle quelconque : la parole suppléera à toutes. La bouche des saints, en effet, est comme un carquois d'où partent des traits qui vont frapper à coups redoublés la tête du dragon infernal.

3. Ces réponses étaient fidèlement transmises à l'empereur, qui, sans se décourager, essayait toujours par le ministère de ses agents de nouveaux moyens de séduction. Fidèle à son plan, cet homme dissimulé, plein d'astuce, de sagesse même pour faire le mal, se proposait, dans le cas où les deux prisonniers viendraient à faiblir, de les produire en public, et là d'obtenir qu'ils finissent par sacrifier aux idoles. Si, au contraire, ils persévéraient dans leur résistance et montraient la même ardeur pour la lutte, il devait leur faire trancher la tête, comme coupables d'avoir aspiré au souverain pouvoir, afin que ces faits se rattachant à leur victoire ne fussent point divulgués. Mais celui qui dévoile les secrets les plus profonds ne permit pas que ces machinations et ces embûches restassent ignorées. Comme, autrefois, cette femme égyptienne, en sollicitant Joseph dans le secret de sa demeure et loin de tous les yeux, croyait assurément que jamais homme ne connaîtrait son crime, et ne put néanmoins se cacher non-seulement à cet œil que le sommeil ne ferme jamais, mais pas même aux yeux de la postérité, puisqu'on répète partout aujourd'hui ce qu'elle dit, sans témoin, au jeune Israélite ; de même le tyran espérait que tout ce qu'il avait tenté dans la prison au moyen de ses vils affidés demeurerait caché ; mais il se trompa également : tous apprennent maintenant ses tentatives insidieuses, en même temps que la victorieuse résistance de nos martyrs. Cependant un temps considérable s'était écoulé ; et comme les délais, au lieu d'abattre leur courage, l'excitaient au contraire, et augmentaient le nombre de leurs imitateurs, il ordonna enfin qu'ils fussent emmenés, au milieu de la nuit, sur le lieu où les criminels étaient mis à mort. Bientôt, en effet, on les retirait de la prison à la faveur des ténèbres, et ces deux flambeaux de la religion s'éteignaient sous la main du bourreau. Leurs têtes étaient tombées ; mais elles étaient alors encore plus redoutables au démon, que quand elles avaient l'arme de la parole : telle, autrefois, la tête de Jean-Baptiste inspirait moins de terreur, quand elle tonnait contre un prince incestueux, que lorsqu'elle reposait muette sur un plateau. En apprenant l'exécution de nos bienheureux, plusieurs chrétiens, sans tenir compte du danger auquel ils exposaient leur vie, se mirent à la recherche des victimes, et enlevèrent ces précieuses dépouilles, étant en quelque sorte martyrs même de leur vivant ; car s'ils ne devaient point trouver la mort dans leur entreprise, ils l'avaient du moins acceptée en tentant de l'exécuter. Ceux qui assistèrent à ces saintes funérailles, et qui eurent le bonheur de voir les corps encore saignants de nos martyrs, disent que, lorsqu'ils étaient étendus l'un à côté de l'autre, avant d'être ensevelis, leur visage était resplendissant de beauté, comme autrefois, selon le rapport de saint Luc, celui d'Etienne, au moment où il allait prier pour les Juifs, et qu'il n'y en eut aucun parmi eux qui ne se sentît saisi d'une sainte horreur. Hors d'eux-mêmes, à la vue de ce spectacle, tous redisaient à haute voix ces paroles du roi prophète : « Après avoir été unis durant leur vie, ils n'ont point été séparés à la mort. » II *Reg.*, I, 23.

Martyre de Juventin et de Maximin.

Ils ont, en effet, confessé ensemble la foi de Jésus-Christ, demeuré ensemble dans la prison, marché ensemble au supplice ; leurs têtes sont tombées à la fois, et la même urne renferme leurs corps, comme aussi un même tabernacle les recevra dans le ciel, lorsqu'ils revivront à une gloire immortelle. C'est avec raison qu'on leur donne les noms de colonnes, de forts, de tours, de flambeaux, de taureaux : ils soutiennent l'E-

glise, comme des colonnes, la protègent comme des tours, la défendent contre toute surprise comme des forts avancés, tenant ainsi dans une sécurité parfaite tous ceux qui vivent dans son sein. Comme des flambeaux, ils ont dissipé les ténèbres de l'impiété; comme des taureaux, enfin, ils ont courbé sous le joug suave du Seigneur leur corps et leur âme, et l'ont porté avec une égale vigueur. Venons donc souvent leur offrir l'hommage de notre piété; approchons de leur tombeau, et, dans les sentiments d'une vive foi, baisons leurs saintes reliques, certains de trouver dans ce contact une vertu céleste. Comme de braves soldats parlent avec confiance à leur souverain, quand ils peuvent lui montrer les blessures qu'ils ont reçues en combattant pour sa gloire; de même nos deux saints, quand ils se présentent devant le Roi du ciel, portant dans les mains leur tête, qu'ils ont donnée pour son nom, peuvent obtenir de lui tout ce qu'ils demandent. Oui, venons dans ce sanctuaire avec une grande confiance et un saint empressement: nous y trouverons dans la vue des tombeaux de nos martyrs, dans le souvenir de leurs combats, dans tous les objets qui s'y offrent à nos regards, de nombreux et puissants secours, à l'aide desquels nous pourrons traverser heureusement cette mer de la vie, en demeurant toujours fidèles au Seigneur, entrer au port avec toutes nos richesses spirituelles, parvenir enfin au royaume des cieux par la grâce et la miséricorde divine de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur et adoration soient au Père et au Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen.

ÉLOGE

DE SAINTE PÉLAGIE

MARTYRE D'ANTIOCHE

AVANT-PROPOS

Celle des deux homélies suivantes que nous plaçons la première a été indubitablement prononcée à Antioche, ville dans laquelle sainte Pélagie souffrit le martyre. Bien des questions sont soulevées sur cette illustre vierge; Fronton-le-Duc y répond comme il suit avec son érudition ordinaire : « De ces deux homélies, éditées pour la première fois par Louis Lipoman, mais seulement en latin, dans les Vies des Saints, tome septième, nous en reproduisons une d'après les manuscrits du roi Henri IV. C'est le 8 octobre qu'elle aurait été prononcée, s'il faut s'en rapporter à une note marginale écrite sur l'un de ces manuscrits. Le célèbre cardinal Baronius, dans son Ménologe des Grecs, pense qu'il s'agit là d'une autre Pélagie d'Antioche, laquelle mourut en paix, avant de tomber aux mains de ses persécuteurs, tandis qu'elle priait pour demander à Dieu la conservation de son intégrité virginale; il ajoute néanmoins que les Grecs célèbrent la fête de cette même Pélagie le 4 des ides de juin, quoique le martyrologe romain place cette fête au jour suivant, c'est-à-dire au 9 du même mois. Il affirme en outre que saint Ambroise et saint Jean-Chrysostome s'accordent à reconnaître que Pélagie était de la ville d'Antioche, et qu'elle avait d'elle-même couru à la mort pour échapper au danger de perdre sa virginité; mais qu'ils diffèrent entre eux sur le genre de mort, saint Ambroise prétendant que la sainte avait péri dans un fleuve avec sa mère et sa sœur, et Chrysostome qu'elle s'était précipitée du haut d'un toit. Louis Vivès, dans ses annotations sur la Cité de Dieu, de saint Augustin, I, XXXI, affirme également que saint Ambroise a parlé du premier genre de mort dans son traité sur les Vierges, III. Nous avons eu beau lire ce traité avec le plus grand soin, nous n'y avons rien trouvé de semblable. L'auteur dit, au contraire, qu'en l'absence de sa mère et de ses sœurs, Pélagie fut surprise seule dans sa maison, n'ayant aucun secours humain, mais pleinement secourue par la puissance divine, et qu'elle s'était envolée de la sorte, avec le trésor intact de sa virginité, vers le Christ son époux céleste. La mort de la sainte n'est pas autrement indiquée. Il est ensuite rapporté que ses persécuteurs, s'étant vu ravir leur proie, s'étaient mis à la recherche de la mère et des sœurs de Pélagie, et qu'ils les avaient trouvées se tenant par la main et se dirigeant ainsi, comme si elles avaient marché à une joyeuse fête, vers la partie la plus profonde et la plus rapide du fleuve.

Saint Augustin, dans le livre déjà cité, ne reproduit pas précisément la version de saint

Ambroise, puisqu'il se contente de dire que de saintes femmes, pour se dérober aux outrages dont elles étaient menacées, s'étaient précipitées dans un fleuve et y avaient trouvé la mort, ajoutant que l'Eglise catholique célèbre leur mémoire avec la plus grande solennité. Il ne nomme ni Pélagie, ni Sophronie; c'est Louis Vivès qui, par le trait de saint Ambroise, embellit ainsi la narration de saint Augustin. Du reste, il reconnaît que les saintes ont obéi, non à un sentiment humain, mais à une inspiration divine, comme nous devons indubitablement le croire d'après Samson; car il proclame ce principe, qu'on ne doit jamais se donner la mort pour échapper à des peines temporelles, puisqu'on s'exposerait à des châtiments éternels. Dans cette homélie, Chrysostome déclare simplement que Pélagie remplaça par un vêtement incorruptible celui qui est sujet à la corruption, et plus loin il dit que plusieurs s'étant précipités du haut d'un toit n'en avaient souffert aucun mal. Mais dans l'édition de Surius, tome III, cette dernière circonstance est formellement rapportée de sainte Pélagie. La même chose est consignée dans les Actes de Lucien, recueillis par Jean de Nicomédie et publiés encore par Surius, tome I. Voilà comment saint Ambroise a pu croire que c'est en se précipitant de la sorte que Pélagie conserva le trésor de sa pureté virginale. D'après cela, rien n'empêche de regarder comme ses sœurs, Bernice et Prosdocé, qui moururent de la même manière, comme l'atteste ailleurs saint Chrysostome lui-même. Le Martyrologe romain mentionne au 19 octobre le martyre de Béronicus, Pélagie et plusieurs autres, morts à Antioche; mais le même martyrologe place au 8 octobre la fête d'une autre Pélagie, dont la patrie fut également Antioche, et qui mourut à Jérusalem sous le règne de Théodose le Jeune. Nicéphore parle de cette sainte, IV, XL. On n'est pas d'accord sur l'époque du martyre de sainte Pélagie : elle fut mise à mort sous Dioclétien, selon les uns; sous Maximin, selon les autres. On peut consulter sur ce point les continuateurs de Bollandus, 9 juin.

La seconde homélie n'existe qu'en latin; c'est de Métaphraste que Surius l'a tirée. Elle porte le nom de Chrysostome, et à bon droit, on peut le croire; car elle ne diffère en rien du style et de la forme oratoire du grand docteur. Ce qui pourrait uniquement soulever quelque doute, c'est qu'elle est moins longue que la plupart de ses discours; mais il en est qui ne dépassent pas la même limite, et qu'il est cependant impossible de lui refuser.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

1. Béni soit Dieu! et les femmes aussi se jouent de la mort, et les jeunes filles rient du trépas, et les vierges dans l'âge le plus tendre, ignorantes de la vie, se jettent sur les aiguillons de l'enfer, sans en éprouver aucun dommage. Or, tous ces biens nous sont venus par le Christ né d'une vierge : c'est après cette heureuse naissance, après ce merveilleux avénement, que la mort a perdu sa puissance, que l'empire du diable a été renversé, et qu'il est désormais un objet de mépris, non-seulement pour les hommes, mais encore pour les femmes, et pour les plus jeunes, pour les plus faibles d'entre elles. De même, en effet, qu'un berger plein de courage, qui, voyant un lion répandre dans son troupeau l'épouvante et la dévastation, le saisirait, puis, lui arrachant les dents, lui coupant les griffes, lui abattant la crinière, le livrerait à la risée des enfants, en ferait le jouet des jeunes filles elles-mêmes; de même le Christ s'emparant de la mort, si terrible à notre nature, l'effroi du genre humain, a complétement dissipé la crainte qu'elle inspirait, à tel point qu'elle n'a plus été qu'un amusement pour les vierges. Voilà pourquoi la bienheureuse Pélagie a volé avec transport à sa rencontre, n'a pas attendu les mains des bourreaux, n'a paru devant aucun juge, et, poussée par une impétueuse ardeur, a prévenu la cruauté des hommes. Elle était prête à toutes les douleurs, à tous les genres de supplices; mais elle craignait de perdre la couronne de la virginité. Pour que vous sachiez bien qu'elle redoutait uniquement les passions des impies, elle devance leurs coups, afin de se dérober à de honteux outrages. C'est ce qui n'avait jamais été tenté par un homme : tous comparaissaient devant les tribunaux, ils déployaient là leur mâle courage. Mais les femmes sont de leur nature plus exposées à l'insulte, et n'ont pas reculé pour ce motif devant ce genre de mort.

Si elle avait pu tout ensemble garder intacte sa virginité et gagner la couronne du martyre, elle n'eût pas refusé de paraître en jugement. Dans la nécessité de perdre l'une de ces deux choses, elle eût regardé comme une extrême folie de se contenter de la moitié d'une couronne quand elle pouvait en obtenir deux. Elle ne voulut donc pas se rendre devant les juges, se donner en spectacle à des yeux impudiques, fournir par son aspect un aliment aux passions, exposer à la flétrissure son corps immaculé. De la couche virginale, du gynécée, elle s'élança vers une autre couche, celle des cieux. C'est une grande chose, il est vrai, de voir une faible créature au milieu des bourreaux, qui lui déchirent les flancs; mais ce que je dis n'est pas inférieur. Dans le premier cas, quand tous les genres de tourments sont en quelque sorte épuisés, la mort n'est plus à craindre, elle n'est alors que la fin et la délivrance de tous les maux; tandis que, dans le second, quand le corps est encore intact et n'a subi aucune torture, il n'appartient qu'à une âme grande et généreuse de se soustraire à la vie par une mort violente. Si vous admirez donc le courage des martyrs, admirez la mâle vertu de cette femme; si leur patience vous étonne, seriez-vous moins surpris de sa générosité, de l'audace qui lui fait affronter une telle mort?

Ne passez pas légèrement sur les faits; songez quels devaient être les sentiments de cette jeune fille, qui ne connaissait rien que sa pieuse retraite : les soldats se précipitent dans sa maison, tiennent les portes assiégées, veulent la traîner devant les juges, et la punir de ses nobles vertus en l'amenant sur la place publique. Ni son père, ni sa mère ne sont là; sa nourrice n'est pas auprès d'elle; pas une servante, une voisine, une amie : elle est seule au milieu de ses bourreaux. Où fuir? Que répondre à ces barbares soldats? Comment ouvrir la bouche, élever la voix? Où porter les yeux, où trouver un asile et respirer librement? On demeure frappé d'étonnement et de stupeur à ce spectacle. Ici la nature humaine n'est rien; c'est surtout à la volonté divine qu'il faut s'en rapporter. La vierge ne demeura pas cependant inactive : de son côté, rien ne fit défaut, ni le courage, ni la sagesse, ni la magna-

nimité, ni l'énergie, ni la résolution, ni le dévouement, ni la constance; mais la fin de tout cela reposait sur le secours divin et sur l'inspiration d'en haut. A nous de la proclamer grande et heureuse : heureuse, d'avoir eu Dieu pour auxiliaire dans le combat; grande, à cause de sa propre générosité. Qui pourrait, sans injustice, n'être pas transporté d'admiration en voyant qu'un instant lui suffit pour former un tel dessein, l'affermir dans son âme et le mettre à exécution? Vous savez tous, en effet, que souvent, après avoir longtemps réfléchi, si la circonstance nous presse, si la plus légère crainte envahit notre esprit, nous abandonnons toutes nos résolutions, déconcertés que nous sommes par de telles angoisses. Et cette jeune fille n'a besoin que d'un instant pour concevoir une pensée si forte et si terrible, arrêter son dessein et le traduire en acte. Ni les terreurs dont elle est environnée, ni le temps qui la presse, ni l'isolement au milieu des embûches, ni la solitude de la maison, ni aucune chose semblable, ne jettent le trouble dans ce grand cœur; on la croirait au milieu de ses proches et de ses amis, tant elle agit avec liberté; et certes, rien de plus légitime. Non, elle n'était pas seule dans sa demeure, elle avait Jésus pour conseiller : il était à côté d'elle; c'est lui qui soutenait son cœur, c'est lui qui remplissait son âme de confiance, c'est lui seul qui dissipait toute crainte. Mais cette action divine n'était pas sans motif : la sainte martyre s'était elle-même rendue digne d'un tel secours.

Pélagie a pour conseiller Jésus qui soutient son cœur.

2. Elle se présente aux soldats et demande qu'on lui permette de rentrer pour changer de vêtements; et, revenant à l'intérieur, elle revêt l'incorruptibilité au lieu de la corruption, l'immortalité au lieu de la mort, une vie qui ne doit jamais finir à la place d'une existence éphémère. Pour moi, ce n'est pas là seulement ce qui m'étonne; j'admire de plus comment des soldats accordent cette faveur, des hommes se laissent tromper par une femme, ne soupçonnent rien de ce qui doit arriver, se laissent prendre à ce piége. On ne saurait dire ici que la chose était sans exemple; car beaucoup de femmes s'étaient jetées dans les précipices ou dans la mer, beaucoup avaient plongé un glaive dans leur poitrine ou mis un lacet à leur cou : l'époque était remplie de pareils drames. Mais Dieu aveugla leur esprit au point qu'ils n'aperçurent nullement la pieuse ruse. C'est ainsi que la vierge s'envola du milieu de leurs filets. Telle qu'une biche qui, se trouvant entre les mains des chasseurs, leur échappe et s'enfuit au sommet des montagnes, que les pieds de l'homme n'ont jamais foulé, où ses traits ne sauraient atteindre, arrête sa course et reporte avec bonheur ses regards sur ceux dont elle a déjoué les embûches; telle, se voyant au pouvoir de ses ennemis, prise dans sa maison comme dans les rets des chasseurs, la jeune vierge s'enfuit, non au sommet des montagnes, mais aux sublimes hauteurs des cieux, et de là regardant ces hommes s'en retourner les mains vides, se livre à des transports de joie, tandis qu'ils sont couverts de honte.

Représentez-vous cette étrange déception : le juge est assis sur son tribunal, autour de lui sont les bourreaux avec leurs instruments de supplice, une immense foule est réunie, les soldats sont dans l'attente, tous tressaillent de bonheur dans l'espoir de voir bientôt arriver leur proie; alors reviennent ceux qu'on avait envoyés, la tête penchée vers la terre, et ils racontent ce qui vient de se passer. De quelle confusion, de quelle douleur ne durent pas être accablés tous ces infidèles? quelle insulte à leur pouvoir! Comme, à leur retour, ils devaient cacher leur visage, en s'apercevant au résultat qu'ils faisaient la guerre, non aux hommes, mais à Dieu. Joseph, en butte aux séductions de la femme de son maître, abandonna le manteau que les mains dégradées de cette femme avaient saisi, et prit la fuite sans ce vêtement. La vierge ne permit pas même durant sa vie que son corps fût touché par des mains non moins impures; mais, en s'élevant au ciel par son âme seule et ne laissant à ses ennemis que sa chair sacrée, elle fit pleinement échouer leurs manœuvres; car qu'auraient-ils fait désormais de cette dépouille? Ainsi Dieu se plaît à manifester son pouvoir : il tire ses serviteurs de l'angoisse pour les introduire au sein de la paix; il arrache ses adversaires, ceux qui se mettent en guerre avec

lui, à leurs prospérités apparentes et confond tous leurs desseins.

Quelle situation plus désespérée que celle où se trouvait la jeune fille? quel succès plus complet que celui de ses persécuteurs? Ils la tenaient seule enfermée dans sa propre demeure comme dans une prison, et voilà qu'ils se retirèrent après avoir lâché leur proie. Et la jeune fille, n'ayant aucun auxiliaire, dépourvue de tout secours, ne voyant d'aucun côté une issue pour se dérober au danger, étant en quelque sorte dans la gueule de ces bêtes féroces, se tire de leurs dents, pour ainsi dire, sort de leurs filets et triomphe des soldats, des juges, des tyrans. Tant qu'elle vivait, tous espéraient la vaincre; elle morte, ils voient l'inutilité de leurs efforts : ils apprennent par là que la mort des martyrs est la victoire des martyrs. On dirait un vaisseau chargé de nombreuses marchandises et des plus belles pierreries, qui serait assailli par la tempête à l'entrée même du port et semblerait prêt à sombrer; s'il échappe au naufrage, la fureur même des flots le conduit plus rapidement dans cet asile. Il en est ainsi de Pélagie : l'empressement des soldats, l'appareil effrayant des tortures, les menaces du juge, plus terribles que les ondes irritées, ne firent que précipiter son essor vers les cieux. Ces ondes qui sont sur le point d'engloutir le navire, lui font plus tôt trouver le calme et la sécurité du port. Le corps seul resta plus lumineux que la foudre, et tel que le diable n'en pouvait soutenir la vue. Non, la foudre tombant du ciel n'est pas pour nous aussi terrible que l'est pour les phalanges des démons le corps d'un martyr, et, dans le fait, il est plus redoutable que la foudre.

3. Pour vous bien persuader qu'il faut voir en tout cela l'intervention divine, ne considérez pas seulement la généreuse confiance de la victime, l'aveuglement des soldats sur ses intentions, leur condescendance à ses vœux, la complète réussite de son dessein; mais voyez encore comment elle meurt; ceci ne vous en dira pas moins que ce qui précède. Plusieurs se sont précipités du haut d'un toit sans en éprouver un mal considérable; d'autres ont eu quelques membres brisés, ce qui ne les a pas empêchés de vivre longtemps après cette fracture. Dieu n'a pas permis qu'il en fût ainsi de la sainte; il a voulu que l'âme fût aussitôt séparée du corps; il a reçu cette âme, jugeant qu'elle avait assez combattu, qu'elle avait accompli son œuvre. La mort est résultée, non de la chute elle-même, mais de la volonté de Dieu. Le corps, après cela, gisait sur la terre, au lieu de reposer sur un lit. Ne croyez pas cependant qu'il fût déshonoré par une telle couche : la terre elle-même était honorée pour avoir reçu un corps aussi glorieux. Et le corps, à son tour, acquérait une gloire plus grande d'être ainsi couché sur le sol; car les injures subies pour le Christ ajoutent un nouveau lustre à notre honneur. Il était donc là sur la terre nue, n'occupant qu'un étroit espace, ce corps virginal plus précieux que tout l'or du monde. Les anges l'entouraient, tous les archanges le contemplaient avec vénération, le Christ lui-même se tenait à ses côtés. Si les maîtres, en effet, se font gloire de mettre la main aux funérailles de leurs principaux serviteurs, à plus forte raison le Christ devait-il honorer de sa présence la dépouille d'une âme qui pour lui n'avait pas craint d'affronter un tel danger. Elle était là, cette jeune fille, à qui son martyre servait de funèbre ornement, belle de sa généreuse confession, revêtue d'une robe triomphale plus éclatante que la pourpre des rois, plus riche que les tissus les plus précieux, et cette robe était double, le martyre et la virginité : c'est avec cette même parure de mort qu'elle se présentera devant le souverain Juge.

Et nous aussi, tâchons de porter une robe semblable, et dans la vie, et dans la mort; nous n'ignorons pas que celui dont le corps est paré d'habits d'or, n'en retire aucun avantage, qu'il subira même une plus sévère répression, vu qu'il aura porté jusqu'au tombeau l'amour de la vaine gloire; tandis que s'il a la vertu pour vêtement, il recueillera mille louanges même après la mort. Les palais des monarques, au jugement de tous, n'égaleront pas la splendeur de cette tombe où sont renfermés les débris d'un corps qu'auront orné, durant la vie, la vertu et la piété. Et vous m'en êtes témoins, vous qui passez devant les tombeaux des riches, bien

qu'ils soient couverts d'étoffes d'or, comme vous passeriez devant une caverne, et qui accourez avec tant d'ardeur auprès de cette sainte, parce que la foi, le courage et la virginité lui tinrent lieu des plus magnifiques parures, et qu'elle est sortie de la vie par le martyre. Imitons-la donc dans la mesure de nos forces : elle a méprisé la vie, méprisons les délices; dédaignons toutes les pompes mondaines, repoussons le vil plaisir du boire et du manger. Ce n'est pas sans raison que je vous tiens aujourd'hui ce langage : j'en vois beaucoup qui, lorsque sera terminé ce religieux spectacle, vont de nouveau retourner à leurs habitudes sensuelles, dans ces maisons où les attendent les mêmes tables chargées de liqueurs et de mets délicats, les mêmes chutes honteuses. Je vous en conjure donc, je vous l'ordonne, ayez toujours présent à votre esprit le souvenir de cette sainte, n'avilissez pas ce discours, ne détruisez pas la confiance que fait naître en nous cette solennité. Ce n'est pas au hasard que, discutant avec les Gentils, nous nous glorifions du concours que provoque une telle fête; nous leur disons pour les confondre que toute la cité, tout ce grand peuple se réunit chaque année autour des restes mortels d'une jeune fille, et que le temps n'a pu ralentir ce pieux empressement. Ah! s'ils viennent à comprendre ce qui se passe ici, nos éloges perdront beaucoup de leur valeur. Que la foule assemblée en ces lieux garde un ordre convenable, et ce sera pour nous un grand honneur; qu'on y voie la négligence et le désordre, et ce sera pour nous un sujet de honte et de reproche.

4. Ainsi donc, voulez-vous que notre concours soit réellement glorieux, rentrons dans nos maisons avec le calme et la retenue qui conviennent à ceux au milieu desquels la courageuse vierge a daigné se trouver. Si vous ne vous retirez pas dans de telles dispositions, non-seulement vous n'emportez aucun fruit, mais encore vous attirez sur vous les plus graves dangers. Je sais que vous êtes pour la plupart exempts des maux que j'ai signalés; cela ne suffit pas néanmoins pour votre justification : il faut de plus ramener à une parfaite décence, à des sentiments plus élevés, ceux de vos frères qui déshonorent la religion par leurs vices. Vous avez glorifié la sainte en vous rendant ici; glorifiez-la de plus en corrigeant ceux qui sont avec vous les membres d'un même corps. Si vous apercevez chez eux des rires immodérés, une précipitation intempestive, une démarche peu décente, une tenue sans dignité, allez à leur rencontre et fixez sur les coupables un regard sévère et menaçant. Peut-être vous mépriseront-ils et vous tourneront-ils en dérision? Prenez avec vous deux ou trois témoins, un plus grand nombre même, afin d'inspirer par là plus de respect. Et s'il arrive que vous ne puissiez pas encore réprimer leur folie, traduisez ces insensés devant les prêtres; mais il n'est guère possible qu'ils poussent l'impudence au point de ne pas écouter ces avertissements et ces réprimandes; ils mettront un terme à leurs extravagances, à des amusements déplacés et puérils. N'en auriez-vous gagné que dix, trois, deux, un seul même, vous aurez mérité et vous obtiendrez une précieuse récompense. Long est le chemin à parcourir : mettez ce temps à profit pour rappeler les instructions reçues; remplissez la route des suaves parfums de la vertu. Non, elle ne serait pas aussi agréable si partout l'air était réellement embaumé par les plus douces senteurs, qu'elle le sera si tous ceux qui la parcourent en ce jour, redisent entre eux les louanges de la glorieuse martyre, et font de leurs langues comme autant d'encensoirs. Ne voyez-vous pas, quand l'empereur entre dans la ville, avec quel ordre les soldats marchent des deux côtés, portant fièrement leurs armes et s'exhortant réciproquement à garder un maintien calme et respectueux pour n'être pas indignes des nombreux spectateurs qui les contemplent?

Faisons comme eux, et nous aussi, nous escortons un monarque, non un monarque dont la majesté frappe les sens, un monarque de la terre, mais bien le Roi des anges. Marchons dans le même ordre, avec la même dignité, rappelons-nous les uns les autres au sentiment du noble office que nous remplissons; étonnons ceux qui nous voient, non-seulement par notre multitude, mais encore par la beauté de notre maintien. Je vais plus loin, ne serions-nous vus

de personne, serions-nous seuls en chemin, nous n'en devrions pas moins nous respecter nous-mêmes, à cause de cet œil toujours ouvert, présent partout et qui voit toute chose. Songez maintenant que parmi nous se trouvent beaucoup d'hérétiques; s'ils nous voient mener des chœurs de danse, rire, crier, nous abandonner à l'ivresse, ils s'éloigneront de nous en blâmant notre conduite. Si celui qui scandalise un seul de ses frères ne peut se dérober au châtiment, quelles peines n'aurons-nous pas à subir nous qui en scandalisons un si grand nombre? Mais à Dieu ne plaise qu'après avoir entendu ces conseils et ces exhortations, quelqu'un demeure encore sujet aux travers signalés. Ils étaient déjà sans excuse par eux-mêmes; mais nos paroles aggravent le sort de ceux qui ne se corrigent pas ou qui ne corrigent pas les autres. Voulez-vous les soustraire au supplice, et mériter pour vous-mêmes une plus belle récompense, ayez soin de vos frères; amenez-les à recueillir d'abord et puis à répandre tout ce que nous disons: de telle sorte qu'après s'en être entretenus pendant tout le chemin, ils apportent à ceux qui sont restés dans les maisons les restes de cette table spirituelle, et que vous ayez là comme un second festin. Nous sentirons mieux ainsi le bonheur de cette fête, et nous aurons plus de droits à la protection de la bienheureuse martyre, parce que nous lui rendrons alors un véritable honneur. Ce n'est pas en nous réunissant en tumulte que nous lui serons agréables; c'est en nous retirant avec les fruits et les avantages spirituels dont nous lui serons redevables. Puissiez-vous, par les prières de cette sainte et de tous ceux qui ont soutenu les mêmes combats, garder fidèlement dans votre mémoire toutes les leçons que vous avez entendues, les mettre toutes en pratique, et, dans tout le cours de la vie, plaire à Dieu, qui possède la gloire et la puissance, dans les siècles des siècles. Amen.

SECONDE HOMÉLIE.

Il faudrait à Pélagie un plus vaste théâtre; les combats de cette généreuse vierge sont si grands qu'ils devraient avoir de plus nombreux spectateurs. C'est assez néanmoins que le Christ la contemple: il suffit seul à la gloire de son martyre, à l'ornement de son triomphe; où se trouve le Christ, se trouve aussi le chœur de tous les anges. Du reste, les martyrs ont cela de commun, que leurs corps ont été supérieurs à toutes les tortures, et qu'ils ont par là même singulièrement agrandi la lice dans laquelle ils ont lutté contre le diable; car, en opposant au fer une chair fragile et mortelle, ils ont élevé cette chair au-dessus des esprits dégagés de la matière. Quand je vois des jeunes filles ne demandant qu'à mourir pour le Christ mort sur la croix, volontiers je ris de l'imprudence du démon: lui qui avait tant de sanctuaires où retentissaient ses oracles et qui là prétendait annoncer l'avenir, n'a pas su prévoir le déshonneur et les risées dont il devait être couvert en ce jour. Quoi de plus risible, en effet, que la mésaventure éprouvée par le diable aujourd'hui? Il tenait dans ses filets une jeune vierge; et voilà qu'il la laisse échapper, qu'il est dépouillé de sa capture, comme s'il avait saisi, non un être vivant, mais une ombre. Elle savait allier à la simplicité de la colombe la prudence du serpent: elle s'était laissé prendre, simple comme la colombe; elle s'enfuit, prudente comme le serpent. Jusque dans le piége, elle ne désespéra pas de la victoire. Elle était libre par le cœur et la pensée; le corps seul était captif. Et ces entraves, elle trouva le moyen de les rompre, et de laisser dans la stupéfaction ceux qui les avaient tendues.

Quel fut ce moyen? La jeune vierge feignit d'avoir changé d'intention; et, pour le persuader, elle a la force, au milieu des flots déchaînés, dans un si grand péril de naufrage, d'affecter un visage heureux et riant. Trompés par cette pieuse feinte, rassurés par cette joie factice, les soldats se conduisent envers la vierge avec une sorte de générosité. Elle leur demande le temps nécessaire pour aller revêtir les ornements qui conviennent à l'épouse: ils se rendent à ses désirs. En agissant de la sorte, ils comptent plaire, non-seulement à la jeune fille, mais encore au juge qui l'attendait, et qui ne

manquerait pas de les louer, pensaient-ils, en la voyant arriver dans une plus riche parure. Au comble de ses vœux, elle revêt aussitôt la seule robe qu'on puisse regarder comme absolument belle. Animée d'un courage surhumain, soutenue par une espérance inébranlable, ne doutant pas de la résurrection, elle court au faîte de l'édifice, et de là s'élance dans l'espace. Elle vient d'accepter le défi que le démon portait un jour au Seigneur comme une suprême épreuve, quand il lui disait : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas. » *Matth.*, IV, 6. Cette foi de la jeune fille et cette magnanimité me plongent dans la stupeur. Quelles auraient été les pensées d'une autre à sa place ? Elle se serait dit : Voilà que je me précipite de ces hauteurs, unique voie qui me soit ouverte pour échapper au déshonneur que je redoute. C'est bien, mais pourvu que la mort résulte aussitôt de la chute ! De sauvages passions pourront alors se déchaîner sur moi ; mais je n'en aurai ni le sentiment, ni la connaissance. S'il arrive cependant que mes membres brisés gisent sur la terre et que mon âme ne se soit pas envolée, il me restera la honte et la douleur de l'outrage ; je serai traînée devant le juge, mes craintes seront réalisées, à la souffrance s'ajoutera la souillure, la mutilation ne m'aura pas sauvée de l'outrage, on me rejettera comme un objet immonde : je serai donc frappée d'un double malheur, ayant perdu mes membres et ma virginité. — Cela, certes, eût suffi pour troubler une autre jeune fille. Mais Pélagie se montra pleine de confiance, comme si quelqu'un lui eût garanti le dénouement. De là l'empressement avec lequel elle y vola.

Ainsi donc, ô diable, tu succombes devant le courage d'une enfant, la force d'âme d'une vierge. Le défi que tu portas jadis au Seigneur, une jeune fille, sa servante, te le porte aujourd'hui : elle gagne rapidement le faîte de la maison, et se précipite elle-même. Le juge l'a mandée ; mais elle refuse de t'obéir, à toi l'instigateur de cet ordre ; elle n'a garde d'accepter un combat déloyal. Elle n'ignore pas tes artifices : que de vierges ont été par toi traînées devant les juges, en apparence pour être torturées, et puis au lieu de subir la lutte qu'elles avaient acceptée, elles sont jetées dehors après une captivité bien plus funeste. Si tu l'appelais réellement au combat, si tu voulais entrer avec elle dans la lice, attaque-la dans les airs, arrête-la dans sa chute. C'est là que sont l'athlète et la lice qui provoquent ton pouvoir. Si tu veux, attends la vierge sur la terre, épuise tes manœuvres, prépare le glaive homicide, tous les instruments propres à donner la mort, brise les os de la victime. Elle a triomphé de tous les artifices, les plus habiles et les plus cachés. Chose plus grande encore ! elle n'a pas exigé de Dieu qu'il tînt à son égard cette parole de l'Ecriture : « Commandez à vos anges, Seigneur, pour que mon corps ne vienne à se heurter contre la pierre. » *Luc.*, IV, 10-11. Ce dont elle l'a prié, c'est d'ordonner que son âme quittât son corps aussitôt après sa chute.

O généreuse enfant, femme par le sexe, homme par le cœur ! O vierge glorieuse à double titre, ta place est marquée dans le chœur des vierges et dans celui des martyrs ! O jeune fille, tellement chaste que tu n'as pas même voulu qu'un regard impur tombât sur ton visage ! Imitons cette modestie, luttons avec constance contre la volupté jusqu'à ce qu'il nous soit donné d'arborer le signe de la victoire ; repoussons les assauts de l'incontinence et de l'intempérance, disposons notre âme à demeurer toujours ferme dans la piété ; ôtons aux juges eux-mêmes tout sujet de tentation ; soyons intrépides dans l'occasion et dépouillons toute faiblesse ; mortifions, enfin, nos membres qui sont sur la terre, pour que le Seigneur transforme ce corps d'ignominie et le rende semblable à son corps glorieux : honneur et puissance à Dieu dans tous les siècles. Amen.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT IGNACE THÉOPHORE

AVANT-PROPOS

Chrysostome prononça ce discours à Antioche peu de jours après avoir parlé de sainte Pélagie, d'où il suit que nous ne pouvons pas dire en quelle année; impossible d'émettre à cet égard même une conjecture. Chez nous la fête de saint Ignace se célèbre le premier février; chez les Grecs, c'est le 20 décembre. Comme les plus anciens manuscrits la fixent également à ce dernier jour, il est très-probable que c'est celui où ce discours fut prononcé, et non le 17 décembre où l'Eglise romaine célèbre la translation du saint martyr. Cette observation est de Fronton-le-Duc qui compte trois translations. La première fois, les reliques de saint Ignace furent transférées de Rome à Antioche, comme on le croit sur l'autorité de ses disciples qui ont écrit ses Actes. Et dans le fait, les ossements sacrés reposaient dans cette dernière ville, hors de la porte de Daphné, ainsi que le déclarent saint Chrysostome dans cette homélie et saint Jérôme dans son traité des écrivains ecclésiastiques. La seconde translation eut lieu par l'ordre de Théodose II : les reliques furent alors transportées du cimetière dans le temple de la Fortune; et ce temple, consacré jadis aux démons, le fut alors au saint martyr, selon le témoignage d'Evagre. La troisième fois, le corps fut transféré d'Antioche à Rome et déposé dans l'église de Saint-Clément, comme on le voit dans le Martyrologe romain.

PANÉGYRIQUE

Du saint et sacré martyr Ignace le Théophore, archevêque de la grande Antioche, qui souffrit la mort à Rome, et qui fut ensuite reporté à Antioche.

1. Ceux qui se plaisent dans les somptueux et splendides festins, aiment également à les renouveler fréquemment, soit pour faire parade de leur opulence, soit pour faire preuve de leur magnificence envers leurs amis. Telle est aussi la grâce de l'Esprit, qu'elle ne cesse de nous donner des preuves de sa puissance et de manifester sa généreuse affection envers les amis de Dieu, en leur offrant, l'une après l'autre, les fêtes des martyrs comme des tables richement servies. Naguère c'était une jeune vierge, presque une enfant, la bienheureuse Pélagie, qui dans son martyre nous offrait un somptueux banquet : aujourd'hui, c'est le généreux martyr saint Ignace qui renouvelle pour nous cette pieuse solennité. Les personnages sont différents; mais la table est la même : les armes ont changé

mais non la couronne : les combats sont différents, la récompense est la même. Dans les combats dont la terre est l'objet, comme le labeur pèse sur le corps, on n'admet à bon droit que les hommes : ici, l'âme seule prenant part à la lutte, le stade est ouvert pour les deux sexes, pour les deux également le théâtre est rempli. Non, les hommes ne sont pas seuls à prendre les armes, de peur que les femmes, se réfugiant dans la faiblesse de leur nature, ne croient pouvoir sans déshonneur rester dans l'inaction; les femmes non plus ne descendent pas seules dans la lice pour y combattre vaillamment, couvrant ainsi les hommes de confusion : nombreux sont de part et d'autre ceux dont le nom est proclamé et dont le front reçoit la couronne, afin que vous sachiez que, pour ces nobles exercices, il n'y a dans le Christ Jésus aucune distinction entre les deux sexes; qu'il n'y a ni faiblesse corporelle, ni défaillance des années, ni rien de semblable qui doive arrêter ceux qui marchent dans le chemin de la piété, pourvu qu'ils aient une âme généreuse, un esprit vigilant, et que la crainte de Dieu, une crainte qui les échauffe et les enflamme, ait poussé dans leur cœur de profondes racines. Voilà pourquoi les jeunes filles, les femmes aussi bien que les hommes, les enfants et les vieillards, les esclaves et les maîtres, tous les rangs, tous les âges, l'un et l'autre sexe sont disposés pour de tels combats; et nul ne subira de défaite s'il porte dans l'arène une volonté ferme et résolue.

Mais il est temps d'aborder notre sujet et d'exposer les grandes œuvres du bienheureux martyr. Ici mon esprit se trouble et demeure confondu, ne sachant par où commencer, par où continuer, par où finir, tant affluent de toute part les choses qui réclament mes louanges. Nous éprouvons ce qu'éprouverait un homme en entrant dans un splendide jardin et qui verrait là des roses, des violettes, des lis sans nombre, toutes les fleurs si multiples et si variées dont le printemps couvre la terre : il se demande en vain quelle est la première, la seconde qu'il a vue, toutes sollicitant à l'envi ses regards. Et nous aussi, quand nous entrons dans ce jardin spirituel formé par les vertus de saint Ignace, et que nous avons là sous les yeux, non des fleurs printanières, mais les fruits si nombreux et si divers dont le divin Esprit a rempli son âme, éblouis nous ne savons quel est celui de ces fruits qui doit passer avant les autres dans ce discours; chacun réclame la préférence et par les charmes de sa beauté captive les regards de notre âme. Voyez plutôt : il gouverna notre Eglise avec tout le dévouement et toute la diligence que le Christ exige de ses ministres. Les sublimes devoirs de l'épiscopat tracés par ce divin Maître, devinrent la règle de sa vie : c'est là qu'on pouvait encore les lire. Il avait entendu cette parole de la bouche du Christ : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis; » *Joann.*, x, 11 ; c'est avec une abnégation pleine d'énergie qu'il donna la sienne pour le troupeau qui lui était confié. Il conversa avec les apôtres et se montra digne de cette faveur, puisant ainsi à la source des biens spirituels. Quel ne devait pas être cet homme formé par de tels instituteurs, vivant toujours avec eux, se nourrissant de leurs paroles et de leurs exemples, jugé digne par eux d'être investi d'une semblable autorité? Bientôt revint le temps qui réclamait un mâle courage, une âme supérieure à toutes les choses présentes, brûlant de l'amour divin, pour qui les objets visibles ne sont rien en comparaison des biens invisibles : alors il se dépouilla de sa chair avec autant de facilité qu'on se dépouille d'un habit. Que mettrons-nous donc en avant : la doctrine apostolique qu'il ne cessa de professer, son mépris pour la vie temporelle, l'irréprochable vertu qu'il montra toujours dans le gouvernement de son Eglise? Qui rappellerons-nous d'abord : le martyr, l'évêque ou l'apôtre? En effet, une triple couronne avait été tressée et placée sur cette vénérable tête par la grâce de l'Esprit. Ce n'est pas assez dire; et si l'on énumérait ses couronnes avec quelque exactitude, on en verrait bien d'autres germer et fleurir avec celles-là.

2. Si vous le voulez, nous commencerons par l'éloge de son épiscopat. Or vous paraît-il qu'il n'y ait là qu'une couronne? Voyons, examinons les choses de près, et vous en découvrirez deux, trois, un plus grand nombre même qui s'offriront à nous. Ce n'est pas seulement pour avoir

été jugé digne d'une telle élévation que j'admire cet homme ; c'est aussi pour en avoir été revêtu par ces saints personnages : heureuse cette tête qu'ont touchée les mains des bienheureux apôtres! Non, ce n'est pas un médiocre sujet de gloire, que d'avoir reçu la grâce d'en haut avec plus d'abondance, et, par leur entremise, une plus puissante effusion de l'Esprit divin; d'avoir, à leur témoignage, toutes les vertus qu'on peut trouver chez un homme. Pourquoi cela? Je vais le dire. Paul écrit à Tite, — et quand je dis Paul, ce n'est pas de lui seul que j'entends parler, mais bien de Pierre, de Jacques, de Jean et de tout le chœur apostolique ; car, de même que dans une lyre il y a plusieurs cordes concourant toutes à la même symphonie, de même dans le chœur apostolique il y a plusieurs individus enseignant tous la même doctrine, par la raison qu'il n'y a qu'un artiste, l'Esprit saint, qui meut toutes ces âmes, ce que Paul nous montre évidemment par cette parole : « Que ce soit eux, que ce soit moi, nous prêchons ainsi; » I *Corinth.*, xv, 11; — ce même Paul donc écrit à Tite, pour lui tracer les devoirs d'un évêque : « Il faut qu'un évêque soit à l'abri de toute accusation, comme étant le dispensateur des grâces de Dieu; qu'il ne soit ni superbe, ni colère, ni adonné au vin, ni violent, ni avide d'un gain sordide; mais hospitalier, doux, prudent, sobre, juste, saint, tempérant, attaché de cœur aux vérités de la foi, telles qu'on les lui a transmises, pour être en état d'exhorter les autres selon la saine doctrine et de réfuter les contradicteurs. » *Tit.*, I, 7-9. Ecrivant à Timothée sur le même sujet, il s'exprime en ces termes : « Si quelqu'un désire l'épiscopat, c'est une œuvre de bien qu'il désire. Il faut donc qu'un évêque soit irréprochable, qu'il n'ait été marié qu'une fois; il doit être sobre, prudent, plein de décence, aimant l'hospitalité, capable d'instruire, nullement sujet au vin ou à la violence, modéré, fuyant les contestations, désintéressé. » I *Tim.*, III, 1-3. Voyez-vous quelle perfection de vertu l'Apôtre exige d'un évêque?

Tel un peintre éminent combine diverses couleurs pour reproduire avec toute l'exactitude possible les traits de l'empereur, et laisser un modèle qu'on n'aura plus qu'à copier fidèlement pour avoir une complète ressemblance : tel le bienheureux Paul, voulant aussi tracer un portrait royal, léguer à l'avenir un sublime modèle, fond ensemble toutes les nuances de la vertu, nous offre la parfaite image d'un évêque, afin que chacun de ceux qui seraient appelés à cette dignité, fixant les yeux sur ce prototype, mette le même soin à le copier dans tous les détails de sa vie. Or je le dis avec assurance, le bienheureux Ignace en avait religieusement gravé tous les traits dans son âme : il était à l'abri de tout reproche et de tout soupçon, sans orgueil, sans colère, fuyant le vin et la violence, les contestations et le vil intérêt, juste, saint, maître de lui-même, docile aux enseignements reçus, plein d'amour pour la parole de la foi, sobre, prudent, de mœurs pures, réunissant, en un mot, toutes les qualités indiquées par l'Apôtre. — Et qui nous le garantit? me dira-t-on. — Ceux-là mêmes qui lui ont rendu ce témoignage et qui lui imposèrent les mains. Eux qui donnaient aux autres des instructions si sévères et qui prenaient tant de précautions pour ne donner un tel pouvoir qu'à des hommes éprouvés, n'auraient pas sans doute tenu à son égard une conduite différente; s'ils n'avaient pas vu toutes ces vertus enracinées dans l'âme du martyr, jamais ils ne lui eussent confié des fonctions aussi saintes. Ils étaient loin d'ignorer le danger dont on est menacé quand on impose les mains sans discernement et comme au hasard. Voilà ce que Paul nous enseigne encore écrivant au même Timothée : « N'imposez les mains à personne avec précipitation, et ne participez pas aux péchés d'autrui. » I *Tim.*, v, 22. — Que dites-vous? un autre est coupable, et j'aurai part aux accusations et aux châtiments dont il sera frappé? — Sans doute, répond-il, puisque vous aurez donné carrière à sa perversité. De même qu'en remettant un glaive entre les mains d'un fou furieux, qui s'en servirait pour verser le sang, on serait responsable de ses meurtres; de même, en appelant un homme de mœurs corrompues à des fonctions qui lui faciliteront le mal, on attire sur soi les flammes vengeresses provoquées par ses crimes et ses scandales : ce-

Celui qui ordonne un indigne participe à ses péchés.

lui qui pose la racine, est l'auteur de tous les fruits sans exception que cette racine produira. Vous la voyez donc briller à vos yeux, la double couronne de l'épiscopat, et vous voyez aussi que la dignité de ceux qui lui imposèrent les mains rehaussa l'éclat de sa propre dignité, et qu'ils rendirent témoignage de la perfection de sa vertu.

3. Voulez-vous que je vous montre, sans sortir de ce premier point de vue, une autre couronne qui fleurit à nos yeux? Souvenons-nous des circonstances au milieu desquelles il fut fait évêque. Gouverner une Eglise aujourd'hui ne nous dit guère ce que c'était que de la gouverner alors : ce n'est pas la même chose de marcher par un chemin battu, parfaitement disposé, à la suite de beaucoup d'autres voyageurs, ou d'entrer le premier dans une voie qu'il faut ouvrir de vive force, semée de précipices et de rochers, sillonnée de bêtes féroces, que personne enfin n'a tentée. A notre époque, grâce à Dieu, les évêques n'ont à courir aucun danger; nous jouissons tous d'une paix profonde, d'une parfaite sécurité; la parole de l'Evangile est parvenue jusqu'aux extrémités de l'univers, ceux qui nous gouvernent, se montrent les zélés défenseurs de la foi. Rien de semblable alors : quelque part qu'on portât les yeux, on apercevait des précipices et des abîmes, des guerres publiques et privées, des périls sans nombre; les rois et les peuples, les cités et les nations, les proches et les étrangers tendaient également des piéges aux croyants. Ce n'était pas le seul malheur qu'on eût à déplorer : de nombreux fidèles, nourris à peine du lait d'une nouvelle doctrine, chancelaient inévitablement dans la foi; faibles encore, ils étaient aisément terrassés; et cela n'affligeait pas moins leurs maîtres que les attaques qui venaient du dehors; cette douleur était même la plus grande : les guerres et les embûches qui leur étaient suscitées par les étrangers leur étaient souvent un sujet de bonheur, en réveillant en eux l'espoir des récompenses futures. Voilà pourquoi les apôtres sortaient pleins de joie de la salle du conseil; parce qu'ils avaient été frappés pour la religion; *Act.*, v, 41; et Paul s'écrie pareillement : « Je me réjouis dans mes souffrances. » *Coloss.*, I, 24. Partout il se glorifie de ses tribulations. Mais les blessures reçues par les membres de la même famille, les chutes de leurs frères ne leur permettaient pas même de respirer; telles qu'un joug accablant, elles pesaient sur leur âme et la remplissaient d'une continuelle douleur. Ecoutez comment Paul, lui qui se réjouissait tant dans les souffrances, déplorait amèrement de semblables calamités : « Qui est infirme, dit-il, sans que je le sois avec lui? qui est scandalisé sans que je brûle? » II *Corinth.*, XI, 29. Il ajoute encore : Je crains qu'à mon arrivée je ne vous trouve pas tels que je le voudrais, et que vous ne me trouviez moi-même tel que vous ne voudriez pas. » *Ibid.*, XII, 20. Il poursuit : « Je crains que Dieu ne me réserve une humiliation au milieu de vous, et que je n'aie à pleurer sur beaucoup de ceux qui ont auparavant péché et qui n'ont pas fait pénitence des impuretés, des fornications et des turpitudes qu'ils ont commises. » *Ibid.*, 21. En toute occasion, vous le voyez dans les larmes et les soupirs à cause de ses frères; il tremble toujours pour ceux qui ont embrassé la foi.

Comme nous admirons un pilote, non quand il conduit en sûreté les passagers au port par une mer tranquille et des vents favorables, mais bien quand il dirige et sauve le vaisseau, malgré l'agitation de la mer et la fureur des ondes, tandis que la discorde règne dans l'intérieur même du navire, alors assailli par une double tempête et doublement menacé de périr : ainsi devons-nous admirer et louer ceux qui gouvernaient l'Eglise dans ces anciens temps, beaucoup plus que ceux qui la gouvernent de nos jours; car une guerre multiple sévissait au dedans et au dehors, la foi n'était encore qu'une tige naissante qui demandait les plus grands soins; le peuple chrétien, comme un enfant nouveau-né, réclamait autant de prévoyance que de sagesse de la part d'une âme chargée de veiller à sa conservation. Mais pour que vous compreniez encore mieux de combien de couronnes étaient dignes ceux à qui l'on confiait dans ces premiers temps le gouvernement d'une Eglise, à quels labeurs, à quels dangers on les dévouait, je citerai le témoignage même du

Christ; il confirme le jugement que je viens d'émettre, il appuie ma parole de son autorité. Voyant beaucoup d'hommes venir à lui, et voulant signifier aux apôtres que les prophètes avaient subi de plus rudes fatigues qu'eux, il leur dit : « D'autres ont travaillé, et vous êtes entrés dans leurs travaux. » *Joan.*, IV, 38. En réalité, néanmoins, les apôtres ont plus travaillé que les prophètes; mais comme ceux-ci furent les premiers à répandre dans les cœurs la parole sainte, à faire briller un rayon de vérité dans les âmes ignorantes, il leur est fait une plus large part de labeur. Au fond, ce n'est pas la même chose, non certes, de venir enseigner après que beaucoup d'autres ont déjà transmis les mêmes enseignements, ou bien d'être le premier à jeter la bonne semence. Ce qui n'est étranger ni aux idées, ni aux habitudes est facilement adopté; mais ce qu'on entend pour la première fois, trouble l'esprit de ceux qui l'entendent et suscite de nombreux soucis à ceux qui l'enseignent. C'est là ce qui jetait dans la confusion les auditeurs athéniens, ce qui les faisait s'éloigner de l'Apôtre en lui disant : « Ce sont des dogmes nouveaux que tu viens faire retentir à nos oreilles. » *Act.*, XVII, 20. Si, même aujourd'hui, le gouvernement d'une Eglise présente de graves difficultés, songez donc que le labeur devait alors être double, triple, incomparablement supérieur, parmi des guerres, des embûches et des terreurs continuelles. Impossible, absolument impossible d'exprimer par la parole les chagrins qui pesaient sur ces saints personnages; celui-là seul pourrait en avoir une idée qui en aurait fait l'expérience.

4. J'ai à vous signaler une quatrième couronne qui résulte à nos yeux d'un tel épiscopat. Quelle est-elle? C'est que le saint ait eu précisément à gouverner notre patrie. S'il est difficile de bien diriger cent hommes, ou même cinquante, quand il s'agit de gouverner une aussi grande cité, un peuple qui ne compte pas moins de deux cent mille âmes, quelle vertu, quelle sagesse ne faut-il pas déployer? Dans les armées, les cohortes prétoriennes et les plus nombreuses légions sont confiées aux plus habiles capitaines : on met également les chefs les plus distingués à la tête des cités les plus puissantes et les plus populeuses. Du reste, notre patrie fut toujours de la part de Dieu l'objet d'une attention toute spéciale, comme les faits eux-mêmes l'ont clairement démontré. L'apôtre auquel il avait soumis le monde entier, Pierre, qui avait reçu de sa main les clefs du royaume des cieux, avec un pouvoir sans limites, séjourna longtemps ici, par un effet de la volonté divine; et notre ville semblait par là contrebalancer en quelque sorte, à ses yeux, le reste de l'univers. Puisque j'ai rappelé le nom de Pierre, c'est une cinquième couronne que je place au front de celui qui lui succéda sur ce siége. Quand on enlève une grande pierre aux fondements d'un édifice, on doit la remplacer par une autre de même grandeur, si l'on ne veut pas ébranler toute la construction ou bien en préparer la ruine : ainsi, lorsque Pierre dût quitter Antioche, la grâce de l'Esprit lui substitua un maître semblable à lui, pour que la maison sainte ne fût pas affaiblie par la faiblesse même du successeur. Voilà donc cinq couronnes énumérées : elles proviennent de l'élévation du rang, de la dignité des consécrateurs, de la difficulté des circonstances, de l'étendue de la cité, de la vertu de celui qui lui transmit le trône épiscopal. Toutes ces couronnes tressées, je pourrais en ajouter une sixième, une septième, beaucoup d'autres encore. Mais il ne faut pas que tout mon temps soit absorbé par l'évêque et que le martyr soit exclu de mon discours; passons donc aux combats de ce dernier genre.

Une cruelle guerre fut alors excitée contre les Eglises; la plus impitoyable tyrannie enveloppait la terre, et tous les fidèles étaient enlevés en pleine Agora, non qu'on les accusât d'aucun délit, mais parce qu'ils fuyaient l'erreur et couraient à la véritable piété, parce qu'ils reconnaissaient le vrai Dieu et se prosternaient devant son Fils unique; au lieu des couronnes, de l'admiration et des honneurs qu'une telle conduite leur méritait, ils ne recevaient que des châtiments et souffraient mille tortures, en punition de leur foi, et plus spécialement les chefs des Eglises. Le diable, en effet, cet instigateur du mal, si habile à dresser de pareilles

embûches, se persuadait qu'en enlevant les pasteurs, il porterait aisément la désolation dans les bergeries. Mais Celui qui se plaît à prendre les sages dans leurs propres artifices, voulant lui montrer que ce ne sont pas les hommes au fond qui gouvernent ses Eglises, et que lui-même dirige toujours et partout ceux qui professent sa foi, permettait toutes ces choses, afin de convaincre le démon que, les évêques étant enlevés, le règne de la piété n'en était point amoindri, que la parole évangélique, loin de perdre son énergie, gagnait à de telles épreuves; afin que lui-même et tous ceux qui lui servent d'instrument apprissent par les faits que notre religion n'est pas une chose humaine, que la doctrine dont nous sommes nourris est d'origine céleste, que Dieu conduit et protége incessamment toutes les Eglises, et qu'on ne saurait jamais prévaloir quand on fait la guerre à Dieu.

Ce n'était pas là le seul mal machiné par le démon; il en était un autre non moins grave. Il ne voulait pas que les évêques fussent mis à mort dans les cités auxquelles ils présidaient; il les poussait vers des cités étrangères pour leur ôter la vie. Il se proposait en cela de les dépouiller des choses nécessaires et de les épuiser en même temps par les fatigues de la route, espérant en avoir plus facilement raison : c'est ce qu'il fit pour notre saint. A son instigation, Ignace fut appelé de notre ville à Rome : le nombre des stades à parcourir, les ennuis du voyage et la longueur du temps devaient abattre, pensait-il, le courage de l'évêque. Il ne voyait pas qu'ayant Jésus pour compagnon de route et pour soutien dans tout ce long trajet, le saint y puiserait une force nouvelle; qu'il donnerait une plus grande preuve de sa vertu, un secours plus efficace aux Eglises. Les cités qui se trouvaient sur son chemin couraient à sa rencontre, encourageaient de toute manière l'athlète du Christ, lui fournissaient un abondant viatique, luttant avec lui de ferveur dans la prière. Elles recevaient une consolation peu commune en voyant le martyr marcher à la mort avec une confiance telle que doit l'avoir celui qui va prendre possession du royaume des cieux. Et dans le fait, cette mort vers laquelle un homme s'avance avec tant d'ardeur et d'intrépidité, ne pouvait pas leur paraître une mort réelle, mais plutôt un acheminement, un passage, une ascension vers la patrie céleste. C'est ce qu'il enseignait dans chaque ville par ses discours et ses actions; puis il s'éloignait. Ce qui eut lieu par rapport aux Juifs, lorsqu'ils envoyèrent à Rome Paul enchaîné, pensant bien l'envoyer à la mort, tandis qu'ils envoyaient un instituteur à ceux de leurs frères qui habitaient cette capitale, se renouvela pleinement ici : Ignace devint un maître admirable, non-seulement pour les habitants de Rome, mais encore pour ceux de toutes les villes qu'il eut à traverser, leur enseignant à tous à mépriser la vie présente, à ne compter pour rien les choses visibles pour s'attacher uniquement aux biens à venir, à tenir les yeux levés au ciel, à fouler aux pieds tous les maux de la terre.

Telles, et plus abondantes encore, étaient les clartés qu'il répandait sur son chemin, allant comme le soleil de l'Orient vers l'Occident. Je dirai qu'il était même plus brillant que cet astre : le soleil, en effet, accomplit sa course bien haut au-dessus de nous et ne répand qu'une lumière matérielle; Ignace rayonnait ici-bas même et versait dans les âmes la lumière spirituelle de la vérité : en arrivant à l'Occident, celui-là se cache et nous plonge dans la nuit; celui-ci brilla d'un plus vif éclat sur les plages occidentales, après avoir semé d'innombrables bienfaits dans toute sa carrière. Arrivé dans la capitale de l'univers, Ignace forma cette ville à la divine philosophie. Dieu voulut qu'il y terminât sa vie, afin que sa mort fût une école de piété pour tous les habitants de Rome. Quant à vous, grâce à Dieu, vous n'aviez plus besoin de semblables leçons, enracinés que vous étiez dans la foi; tandis que cette grande ville, où toutes les impiétés affluaient alors, réclamait un secours extraordinaire. C'est pour cela que Pierre, Paul et notre saint après eux y furent immolés; cette ville souillée par le sang des victimes idolâtriques devait être purifiée par leur sang; eux-mêmes venaient rendre témoignage par leurs œuvres à la résurrection de Jésus crucifié et montrer à tout ce peuple qu'ils n'auraient jamais fait avec bonheur le sacrifice de leur vie, s'ils n'avaient

eu la ferme conviction qu'en mourant ils iraient à ce même Jésus et qu'ils le contempleraient dans le ciel.

En effet, quelle plus grande preuve de la résurrection que de voir le Christ immolé déployer après sa mort le pouvoir de persuader à des hommes pleins de vie qu'on doit mépriser pour la gloire de son nom la patrie, la famille, les amis et les parents, préférer aux biens sensibles les mauvais traitements, les dangers et la mort elle-même? Ce n'est pas un homme frappé de mort et renfermé dans le tombeau qui peut exercer une telle puissance; elle n'appartient qu'à celui qui est ressuscité et rentré en pleine possession de la vie. Pourrait-on s'expliquer autrement, que ces mêmes apôtres aient été si timides et si faibles quand ils conversaient avec le Christ, au point de l'abandonner et de le trahir; tandis qu'après sa mort, non-seulement Pierre ou Paul, mais encore Ignace, qui ne l'avait jamais vu, qui n'avait pas entendu sa parole, montrerait tant d'amour pour lui, se sacrifierait volontiers pour son honneur?

5. Pour apprendre à tous les Romains la vérité de ce qui leur était annoncé, Dieu permit donc que le saint vînt mourir au milieu d'eux. Or, que tel ait été le but de la divine Providence, je l'établirai par le genre même de cette mort. Ce n'est pas hors des murs de la ville, dans un gouffre ignoré, dans un cachot solitaire, ou dans tout autre réduit obscur que Ignace fut condamné à périr; c'est au milieu du théâtre, en présence de tout le peuple assis sur les gradins, qu'il subit son martyre, qu'on lâcha sur lui les bêtes féroces; c'est aux yeux de tous qu'il vainquit le diable et qu'il érigea son trophée : il engageait ainsi tous les spectateurs à devenir les imitateurs de ses combats, versant devant eux son sang, non-seulement avec courage, mais encore avec joie. Non, ce n'est pas comme un homme à qui l'on arrache la vie, c'est au contraire comme un homme qui va jouir d'une vie plus heureuse et plus noble, qu'il considère les animaux prêts à le dévorer. Comment le savons-nous? Par les paroles mêmes qu'il prononce au moment de mourir. En apprenant déjà qu'on le destinait à ce genre de supplice : « Je jouirai des bêtes féroces, » dit-il. Ainsi parle l'amour : quand on souffre pour ceux qu'on aime, on a du bonheur à souffrir, et plus est grande la souffrance, plus on est au comble de ses désirs. C'est là ce que nous voyons se réaliser dans ce saint. Ce n'est pas assez pour lui de mourir à l'exemple des apôtres, il veut de plus imiter leur ardeur. Sachant qu'après avoir été flagellés ils sortaient pleins de joie de la salle du conseil, il avait résolu de retracer leur exemple par son allégresse aussi bien que par sa mort. De là cette parole : « Je jouirai des bêtes. » Il regardait comme beaucoup moins nuisibles les dents de ces animaux que la langue du tyran, et certes avec raison; car celle-ci le poussait à la géhenne, et celles-là allaient l'envoyer au ciel.

Après avoir ainsi quitté la terre, ou plutôt conquis le ciel, il nous est revenu avec sa couronne. Ce fut encore une disposition de la bonté divine de nous redonner le martyr et de l'attacher à nos cités. Rome fut arrosée de son sang, vous avez recueilli ses dépouilles; vous avez eu l'avantage de le posséder comme évêque, ils ont recueilli son dernier soupir; ils ont été témoins de son combat, de sa victoire et de son triomphe, vous l'avez toujours au milieu de vous : Dieu vous l'avait ravi pour un peu de temps, et il vous l'a rendu avec un surcroît de gloire. Comme un débiteur rend avec intérêt l'argent qu'il avait reçu; ainsi le Seigneur, en vous empruntant à courte échéance ce précieux trésor, afin de le montrer aux Romains, vous l'a restitué plus riche et plus splendide. Vous aviez envoyé un évêque, on vous a rendu un martyr; au départ vous l'accompagniez de vos prières, au retour vous l'accueilliez avec des couronnes, et non-seulement vous, mais encore toutes les villes qu'il traversait. Quelles ne devaient pas être, pensez-vous, leurs émotions en contemplant les saintes reliques? Quelle douce consolation! Quels transports de joie! Quelles vives acclamations s'élevant de toute part vers le triomphateur! Tel un généreux athlète, vainqueur de tous ses rivaux, quand il sort de l'arène tout couvert de gloire, est enlevé sur les bras des spectateurs, qui ne lui permettent pas de toucher la terre et l'emportent dans sa maison au

milieu des plus magnifiques éloges : tel notre saint, au sortir de Rome, fut porté d'une ville à l'autre sur les épaules des peuples qui se succédaient et qui vous le transmirent ainsi, glorifiant l'athlète couronné, louant l'agonothète suprême, faisant du diable l'objet de leurs risées, et lui rappelant que toute son astuce avait tourné contre lui, que sur sa tête retombaient les coups dirigés contre le martyr. Ce fut là pour toutes ces villes une source de biens et d'enseignements salutaires; la nôtre acquit alors une richesse que le temps n'a pu diminuer. Comme un trésor permanent où l'on puise toujours, sans l'épuiser jamais, le bienheureux Ignace comble de bénédictions, de confiance, de nobles pensées et de généreux sentiments tous ceux qui l'approchent.

Les tombeaux des saints sont remplis d'une grâce spirituelle.

Accourons donc auprès de lui, non-seulement aujourd'hui, mais tous les jours, pour recueillir les fruits spirituels qu'il ne cesse de produire. Oui, quiconque se présente avec foi, reçoit les plus grands biens; car ce n'est pas le corps seul des saints, c'est encore leur cercueil qui déborde de grâces spirituelles. S'il arriva qu'un mort, en touchant la tombe d'Elisée, rompit ses funèbres liens et revint à la vie, combien plus en notre temps, où la grâce est plus abondante et la vertu de l'Esprit plus active, l'homme animé par la foi ne puisera-t-il pas de force au contact de cette tombe sacrée? C'est pour cela que Dieu nous a laissé les dépouilles mortelles de ses fidèles serviteurs : il a voulu exciter en nous le zèle qui les animait, et nous donner en eux un port assuré, un asile contre tous les maux qui nous poursuivent sans cesse. Je vous exhorte donc tous, que vous soyez accablés par les chagrins ou les maladies, courbés sous le poids du malheur ou du péché, venez ici dans un sentiment de foi; et vous vous en retournerez après avoir déposé le fardeau, le cœur rempli d'une sainte allégresse : cette vue seule aura rendu le calme à votre conscience. Je dis plus : ce n'est pas aux malheureux uniquement que ce refuge est nécessaire; il l'est encore à ceux qui sont pleins d'ardeur, qui possèdent la gloire, la puissance, une grande confiance en Dieu. Non, ceux-là même n'ont pas le droit de refuser un tel secours. L'aspect de ce temple et du saint qui l'habite vous affermira dans la possession de ces biens, vous enseignera la modestie par le souvenir même de vos bonnes œuvres, et ne permettra pas que la conscience des vertus pratiquées enfante l'orgueil dans vos âmes. Or, ce n'est pas une chose peu importante de garder la modération quand tout succède à nos vœux, d'être humbles dans la prospérité. C'est donc ici un trésor utile à tous, un asile ouvert à ceux qui sont tombés, afin qu'ils soient délivrés de la tentation, à ceux qui sont encore debout, afin que leur bonheur demeure stable; aux malades, pour qu'ils reviennent à la santé; à ceux qui la possèdent déjà, pour qu'ils ne viennent pas à la perdre. Pénétrés de toutes ces pensées, mettons ce séjour au-dessus de toutes les délices, de toutes les voluptés; et, participant de la sorte aux mêmes joies, aux mêmes avantages, nous deviendrons les concitoyens et les amis des saints, par le secours de leurs prières, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire au Père, en l'union du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT EUSTATHE

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE

AVANT-PROPOS

Chrysostome mentionne formellement ce discours sur saint Eustathe, dans sa première homélie sur les paroles de Jérémie, n. 1; et voici dans quels termes : « Après avoir dernièrement traité des apôtres Pierre et Paul, et de la contestation qui s'éleva entre eux dans la ville d'Antioche; après vous avoir montré que la lutte qui sembla les diviser, avait été plus utile qu'une paix quelconque, voyant votre esprit fatigué par une telle dissertation, nous vous avons entretenu d'un autre sujet, nous avons fait devant vous l'éloge du bienheureux Eustathe, puis celui du généreux martyr saint Romain; et le théâtre où nous parlions était devenu plus éclatant, les applaudissements et les acclamations retentissaient avec plus de force. » Voilà donc la place de ce panégyrique parfaitement déterminée, et c'est sur la parole même de Chrysostome que nous mettons à la suite celui de saint Romain, martyr. Tous les discours mentionnés dans ce passage ont été prononcés à Antioche, mais en quelle année, nous l'ignorons.

Ici nous devons dire quelque chose de cet évêque d'Antioche nommé Eustathe, qui souffrit des maux nombreux et fut même exilé pour la foi catholique. Plein de zèle pour le triomphe de la vérité, ennemi déclaré des ariens, qu'il sépara publiquement de sa communion et retrancha de la société fidèle, il encourut la haine et l'envie d'Eusèbe de Nicomédie et des sectaires qui reconnaissaient cet évêque pour leur chef. De plus, Eustathe mit au jour plusieurs ouvrages contre les ariens, comme on le voit dans saint Jérôme et Théodoret. Il soutint une controverse avec un autre Eusèbe de Césarée, qu'il poursuivit sans relâche comme un adversaire de la foi de Nicée. Celui-ci l'accusa d'être lui-même partisan des opinions de Sabellius : c'était la récrimination obligée des ariens contre tous ceux qui attaquaient leur hérésie. Eustathe ne s'éleva pas seulement contre les deux Eusèbe, il ne traita pas avec moins de vigueur Patrophile de Scythopolis et Paulin de Tyr. Pleins de ressentiment, les ennemis de la foi le circonvinrent de leurs embûches et de leurs accusations. Les écrivains ne s'accordent pas sur le genre de calomnies qu'ils mirent en usage. Saint Athanase dit qu'on le dénonça à Constantin le Grand comme coupable d'avoir outragé sa propre mère; et sur-le-champ il fut envoyé en exil, avec beaucoup de prêtres et de diacres qui s'attachèrent à ses pas. Socrate et Sozomène racontent que les Eusébiens animés d'une haine implacable, le firent déposer dans

un synode tenu à Antioche, comme coupable de sabellianisme et d'un autre crime qu'ils ne veulent pas nommer. Mais Théodoret nous le fait connaître; et voici sa narration.

Eusèbe de Nicomédie, en apparence dans un autre but, se rendit à Antioche avec une suite assez nombreuse, et fut gracieusement accueilli par Eustathe. Là il gagna une misérable femme qui faisait trafic de sa beauté; il fut convenu qu'elle accuserait le saint pasteur d'avoir eu commerce avec elle. Introduite dans l'assemblée et portant un enfant dans ses bras, elle déclara que cet enfant avait Eustathe pour père. N'ignorant pas la conspiration formée contre lui, Eustathe ordonne à cette femme de faire comparaître un témoin de ce crime, si toutefois elle a des témoins. Comme elle n'en a pas en effet, les Eusébiens lui défèrent le serment. Elle jure, et les juges iniques condamnent l'évêque comme fornicateur, malgré les vives réclamations des autres évêques réunis, hommes énergiques et vertueux, qui ne veulent pas qu'Eustathe se soumette à la sentence. Saint Jérôme rappelle ce trait dans sa seconde apologie contre Rufin. « Voilà, dit-il, les moyens à l'usage des hérétiques, c'est-à-dire, de tes maîtres : convaincus de perfidie, ils ont recours à la calomnie. C'est ainsi que l'évêque Eustathe se trouve avoir des enfants, sans le savoir. »

Mais je suis vraiment étonné qu'il ne soit nulle part question dans saint Athanase d'une aussi noire calomnie dirigée contre un collègue et un ami. Ce silence est fait pour jeter quelque doute dans l'esprit sur cette histoire, quand on songe surtout que des récits semblables à celui de Théodoret affluent à cette époque, et dont plusieurs ne nous paraissent pas mieux fondés, tels que celui qui regarde saint Athanase lui-même au synode de Tyr. Ce qui nous frappe encore, c'est que dans l'homélie suivante il n'est pas dit un mot, un seul de cette circonstance. Il faut tout dire néanmoins : ce ne sont là que des arguments négatifs, et quant à la répétition de circonstances identiques dans la vie de plusieurs défenseurs de la foi, saint Jérôme l'explique en reprochant en face aux dissidents l'emploi fréquent de tels moyens.

La déposition d'Eustathe fut suivie de la sentence d'exil, arrachée par les Eusébiens à la bonne foi de l'empereur. Ces témoignages varient et ne sont pas d'ailleurs très-explicites sur le lieu de l'exil. D'après Théodoret, ce serait une ville d'Illyrie; saint Jérôme nomme Trajanopolis en Thrace, et notre orateur, comme on le verra dans le discours même, appuie ce sentiment en disant que le saint fut enseveli dans cette dernière contrée. Je ne dois pas omettre que la déposition d'Eustathe fut le signal d'une violente sédition dans la ville d'Antioche : les partis prirent les armes; les soldats intervinrent de leur côté; et le sang eût coulé, le carnage eût été grand sans doute, si l'arrivée d'un rescrit impérial n'avait calmé le peuple. Une série d'évêques ariens occupa pendant environ cent ans le siége d'Antioche. Les catholiques alors, prêtres et laïques, formèrent une réunion séparée et célébraient en particulier les saints mystères. On les désigna sous le nom d'Eustathiens, à cause de l'affectueux souvenir qu'ils gardaient pour leur ancien évêque; et ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que la division se mit entre les catholiques eux-mêmes. Nous en avons parlé dans l'avant-propos de l'homélie sur l'anathème.

Ajoutons, en terminant, que d'après le récit de Théodoret, la courtisane qui avait déposé contre Eustathe, étant tombée dans une longue et grave maladie, révéla les machinations calomnieuses dont elle avait été l'instrument; et ce n'est pas en présence de deux ou trois témoins, mais bien d'un grand nombre d'ecclésiastiques qu'elle déroula ce tissu de mensonges, auquel elle ne s'était mêlée qu'à prix d'argent.



PANÉGYRIQUE.

1. Un sage, un vrai philosophe, qui connaissait à fond la nature des choses humaines, leur faiblesse et leur instabilité, nous avertit tous sans distinction de ne jamais proclamer un homme heureux avant sa mort. Puisque le bienheureux Eustathe est mort depuis longtemps, nous pouvons le louer avec une pleine confiance ; s'il est vrai qu'on ne doit louer personne avant sa mort, il l'est également qu'on a le droit de louer après sa mort l'homme qui le mérite. Il a franchi le tumultueux détroit des affaires de la vie, il n'a plus rien à craindre des flots courroucés, le voilà désormais dans un port calme et sùr, l'avenir n'a plus pour lui d'incertitude, il ne saurait périr; des sublimes hauteurs où sa vertu l'a conduit, il se rit de la fureur des ondes. Son éloge n'offre donc plus aucun danger, le panégyrique est pleinement légitime : le héros ne peut plus éprouver ni changement ni chute. Pour nous qui vivons encore, nous subissons les vicissitudes auxquelles sont sujets ceux qui voguent au milieu des mers : tantôt ils s'élèvent sur la crête des flots qui bouillonnent, tantôt ils descendent au fond des abîmes ; mais ni l'élévation ni l'abaissement ne leur offrent de stabilité, l'une et l'autre n'ayant d'autre base que le fluide et capricieux élément. Ainsi dans les choses humaines rien n'est ferme et constant; les variations y sont aussi fréquentes que rapides. Celui-ci est porté en haut par la prospérité, celui-là tend en bas sous la pression de l'infortune ; mais que le premier ne s'enorgueillisse pas, et que le second ne se laisse point abattre : un instant peut changer leur sort. Il n'en est pas ainsi de celui qui est entré dans le royaume céleste, qui a trouvé place auprès de Jésus-Christ, objet de ses désirs : il habite un séjour à l'abri de tous les troubles, à jamais exempt de douleurs, de chagrins et de larmes. Là ni l'apparence d'un changement ni l'ombre des vicissitudes, tout est ferme et permanent, tout est constant et immuable, incorruptible et éternel. C'est pour cela qu'il est dit : « Avant la mort ne louez personne. » *Eccli.*, XI, 30.

Mais encore pourquoi? Parce que l'avenir est incertain et la nature fragile, la volonté lente à se mouvoir et le péché prompt à nous assaillir; nombreux sont aussi les piéges. « Sachez, est-il encore écrit, que vous marchez à travers les piéges. » *Ibid.*, IX, 20. Les tentations se succèdent sans interruption, les affaires ne nous laissent pas de relâche, la guerre que nous font les démons ne connaît pas de trêve et les passions nous livrent des assauts continuels. Ainsi donc, « avant la mort ne louez personne. » Louez par conséquent après la mort, vous le pouvez sans crainte, non cependant après une mort quelconque, mais après une mort telle que nous l'avons signalée, quand un homme emporte la couronne en quittant la vie, quand il a confessé la foi sans détour. Si l'on a pu donner quelque louange aux morts indistinctement, combien plus à ceux qui meurent de cette manière ! — Qui donc, me demanderez-vous, a loué les morts sans distinction ? — Salomon, oui, ce même Salomon qui possédait toute sagesse. Ne passez pas légèrement devant cet homme, voyez ce qu'il était, comment il vécut, dans quelle sécurité et dans quelles délices, combien il était éloigné des peines et des soucis. Il parcourut tous les genres de félicité, il ne refusa rien à son âme, il varia ses plaisirs avec tant d'art qu'il parut en inventer de nouveaux. A ce sujet, voici ce qu'il dit lui-même : « Je me suis bâti des palais et j'ai planté des vignes, j'ai formé des jardins et des vergers avec des bassins d'eaux vives; j'ai acheté pour moi des serviteurs et des servantes, et les esclaves se sont multipliés dans ma maison; les troupeaux de bœufs et de brebis ne m'ont pas manqué, l'argent et l'or entassés étaient chez moi comme le sable; j'ai réuni des chanteurs et des chanteuses ; les hommes et les femmes concouraient au service de ma table. » *Eccle.*, II, 4-8. Et puis, que dit ce même homme après un tel amas de trésors, de passions, tant de satisfactions et de plaisirs ? « J'ai félicité les morts beaucoup plus que les vivants ; et plus heureux que tous est celui qui n'est pas né. » Certes, nous devons croire à cet accusateur des

Croire Salomon parlant contre les richesses. délices quand il en porte un tel jugement. Si c'était un de ces hommes dont la vie s'écoule dans l'indigence et la mendicité, qui portât ce jugement sur l'opulence, ce n'est pas sur la vérité, mais bien sur l'inexpérience que semblerait reposer une opinion aussi désavantageuse ; mais du moment où celui qui parle ainsi a parcouru tous les chemins de la fortune, les a tous explorés, ses récriminations ne peuvent plus être révoquées en doute.

Peut-être pensez-vous que cette dissertation nous a fait perdre de vue notre sujet. Examinons bien les choses, et nous verrons, au contraire, qu'elle s'y rattache par d'intimes liens ; car au souvenir des martyrs, il faut mêler, comme un accompagnement nécessaire, les principes de la divine philosophie. Ce que nous avons dit n'est pas un acte d'accusation contre la vie présente, loin de là ; c'est à la volupté seule que nous faisons le procès : le mal, ce n'est pas de vivre, mais de vivre au hasard et sans but.

2. Celui qui voudra passer sa vie dans la pratique des bonnes œuvres et l'espérance des biens à venir, pourra dire avec Paul : « Il est bien meilleur pour moi de vivre encore dans la chair, puisque j'y recueille le fruit du travail. » *Philipp.*, I, 22. C'est ce que nous voyons également dans le bienheureux Eustathe, dont la conduite fut si parfaite dans la vie et dans la mort. Ce n'est pas dans sa patrie, c'est sur une terre étrangère qu'il mourut, et ce fut là le crime de ses ennemis. Ils l'avaient exilé pour le flétrir ; mais cet exil provoqué par l'envie ne fit que le rendre beaucoup plus grand et plus illustre, comme le montra l'issue des événements. Sa gloire brille d'un tel éclat que son souvenir fleurit de jour en jour dans cette ville, tandis que son corps est enseveli dans la Thrace. Oui, une contrée barbare garde son tombeau ; mais son amour va toujours croissant dans nos cœurs, malgré la distance qui nous en sépare. Et même, à vrai dire, son tombeau est aussi parmi nous, et non pas seulement dans la Thrace. Les monuments des saints ne se bornent pas à leurs cercueils, à leurs châsses, aux colonnes et aux inscriptions qui les ornent ; ils embrassent encore

Eustathe meurt sur une terre étrangère.

leurs nobles actions, leur zèle pour la foi, la pureté de leur conscience envers Dieu. Cette église proclame plus haut que toutes les colonnes la gloire du martyr : elle a des inscriptions qui parlent ; c'est par la voix des faits, plus éclatante que celle de la trompette, qu'elle ravive sa mémoire et publie sa grandeur ; chacun de vous ici présents vous êtes le tombeau du saint, mais un tombeau vivant et spirituel. Si je pénètre, en effet, dans la conscience de chacun de ceux qui m'écoutent, j'y trouverai le saint dans ses sentiments et sa vie même.

Vous voyez le peu de succès obtenu par ses ennemis : non-seulement ils n'ont pas éteint sa gloire, mais ils en ont encore disséminé les rayons et rehaussé la splendeur ; pour un tombeau, ils en ont élevé plusieurs, un nombre incalculable, tombeaux animés, ayant une voix puissante, où brûle le feu divin du même zèle. Aussi les corps des saints, je les appelle une source, une racine, un céleste parfum. Je m'explique : des choses énumérées, aucune ne garde en soi sa vertu ; toutes la répandent au loin. De quelle manière? Le voici : les sources jaillissent de plusieurs points, mais ne gardent pas leurs eaux dans leur premier bassin ; elles forment de longs fleuves qui coulent jusqu'à la mer ; c'est comme un bras qu'elles étendent et qui va saisir au loin l'onde salée. La racine des arbres, à son tour, demeure cachée dans le sein de la terre, mais n'y renferme pas sa vertu, et telle est surtout la nature des vignes qui s'attachent aux arbres ; elles projettent en tout sens leurs branches, qui montent en rampant, s'entrelacent avec leurs soutiens et forment de leurs pampres touffus une sorte de large toiture. Il y a quelque chose de semblable dans les parfums : renfermés qu'ils sont le plus souvent dans l'intérieur des maisons, ils exhalent néanmoins leur suave odeur par toutes les fissures, l'air extérieur en est imprégné dans les rues, les carrefours et les places publiques ; et c'est ainsi qu'ils révèlent à tous leur présence. Or si les sources, les racines, la nature des arbres et des aromes ont une telle énergie, plus grande encore est celle qui réside dans les corps des saints. Et vous-mêmes rendez témoignage à la vérité de

mes paroles : le corps du martyr repose dans la Thrace, avons-nous dit ; vous ne vivez pas dans la Thrace, vous en êtes séparés par un intervalle immense ; et cependant l'odeur de sa sainteté est parvenue jusqu'à vous ; c'est là ce qui vous fait accourir ; ni l'éloignement, ni le temps n'ont affaibli ces vivifiantes émanations. Telle est l'essence des œuvres spirituelles : aucun obstacle corporel ne saurait les arrêter ; on les voit fleurir et s'étendre de plus en plus ; elles ne subissent ni l'action délétère de la durée ni celle de l'espace.

Du reste, ne soyez pas étonnés si, dès le début même de ce discours, aux premiers mots de cet éloge, j'ai nommé le saint un martyr. — Comment pourrait-il avoir ce titre, pensez-vous, puisqu'il n'a pas souffert une mort violente ? — Je l'ai souvent dit à votre charité, ce n'est pas la mort seule qui fait le martyr, c'est aussi l'intention. Non, la couronne du martyre n'est pas uniquement tressée par les mains de la mort, elle l'est encore par les dispositions de l'âme. Cette définition du martyre n'est pas de moi ; c'est Paul qui la donne quand il dit : « Je meurs chaque jour. » I *Corinth.*, xv, 31. — Comment se fait-il que vous mouriez tous les jours ? est-ce que dans un seul corps on peut recevoir mille morts successives ? — C'est par l'intention, répond-il, par une constante disposition à mourir. — Dieu parle de même ; car Abraham n'avait ensanglanté ni le glaive ni l'autel, il n'avait pas immolé Isaac, et son sacrifice néanmoins était parfait. — Qui l'a dit ? — Celui-là même à qui le sacrifice était offert. « Par amour pour moi, tu n'as pas épargné ton fils bien-aimé. » *Gen.*, xxii, 12. — Il le ramena cependant sain et sauf ; peut-on dire qu'il ne l'a pas épargné ? — Oui, répond le Seigneur ; car j'apprécie les sacrifices, non par les faits matériels, mais par les sentiments intérieurs. La main n'a pas frappé ; mais le sacrifice était accompli dans le cœur : le glaive n'a pas été plongé dans la gorge de l'enfant, n'a pas tranché sa tête ; mais il y a des sacrifices sans effusion de sang. Les initiés savent ce que nous disons. C'est parce qu'il devait être la figure de notre sacrifice, que celui-là s'accomplit sans effusion de sang. Voyez-vous l'image crayonnée longtemps d'avance dans l'Ancien Testament ? Ne refusez pas de croire à la vérité.

3. Ce martyr donc, puisqu'il est prouvé que nous pouvons lui donner ce titre, était prêt à souffrir mille morts ; ajoutons qu'il les souffrit dans son cœur et par son courage. On l'exila de sa patrie, on le confina dans une terre étrangère, on lui suscita dans le temps bien d'autres épreuves ; et cela, sans avoir un grief légitime, mais parce que, d'après cette parole de Paul : « Ils ont adoré et servi la créature de préférence au Créateur, » *Rom.*, i, 25, il fuyait l'irréligion et le péché ; ce qui certes devait lui mériter des couronnes et non des accusations. Mais voyez, je vous prie, la malice du diable : comme la guerre faite à l'Eglise par les Gentils avait naguère cessé ; comme les fidèles de toutes les parties du monde respiraient depuis peu des lourdes et continuelles persécutions qu'ils avaient subies ; comme les temples avaient été récemment fermés, les autels détruits, la rage des démons réduite à l'impuissance, tout cela tourmentait le chef de ces esprits pervers ; il ne pouvait pas se résigner à laisser ainsi l'Eglise en paix : que fait-il donc ? Il lui suscite une guerre encore plus cruelle. Celle-là venait du dehors, celle-ci fut une guerre intestine. Or, les guerres de ce dernier genre sont bien plus difficiles à prévenir ; elles surprennent plus aisément les hommes. En ce temps notre Eglise était gouvernée par le bienheureux Eustathe. Un fléau sorti de l'Egypte, comme une fatale épidémie, gagnant rapidement les villes qui nous séparent de cette contrée, était sur le point d'envahir notre ville. Mais lui, pasteur vigilant et dévoué, voyant approcher l'orage, déployait tous ses efforts pour l'éloigner de nos têtes. Tel qu'un habile médecin, avant que la maladie eût pénétré dans la ville où il siégeait, il préparait tous les remèdes nécessaires ; ou bien, comme un pilote expérimenté, il gouvernait avec une prudence victorieuse le navire sacré, le parcourant en tout sens, encourageant les matelots, les rameurs, tous les passagers, les tenant constamment en éveil, leur montrant les pirates toujours au moment de les attaquer et de leur ravir le trésor de la foi,

Eustathe évêque d'Antioche.

Son zèle ne se renfermait pas dans nos murs; il envoyait de toute part des ouvriers évangéliques chargés d'instruire les peuples, de les exhorter, de répondre aux hérétiques, de fermer tout accès aux ennemis. Il avait appris des divines leçons de la grâce que le pasteur d'une église ne doit pas seulement veiller au salut de celle qui lui a été confiée par l'Esprit saint, mais qu'il doit encore étendre sa sollicitude à toutes les autres sans exception; c'est aussi dans nos saintes prières qu'il avait puisé cet enseignement. — S'il faut prier, disait-il, pour l'Eglise universelle, répandue dans toutes les parties de l'univers, à plus forte raison faut-il déployer une activité qui ne connaisse pas d'autres limites, une sollicitude qui ne souffre pas d'exception, une prévoyance qui s'étende à tout le troupeau. — On vit se renouveler en lui ce qu'on avait autrefois vu dans Etienne. De même que les Juifs, ne pouvant résister à la sagesse du saint diacre, se mirent à le lapider; de même les hérétiques, ne pouvant non plus résister à la sagesse de notre saint et voyant les fortifications dont il avait entouré la ville, en expulsèrent ce héraut de la vérité. Sa voix néanmoins ne fut pas réduite au silence : l'homme était exilé; mais la parole doctrinale ne l'était pas. Et Paul aussi était dans les chaînes; mais la parole de Dieu n'était pas enchaînée. II *Tim.*, II, 9. Donc le docteur était loin, et la doctrine restait au milieu de nous. Les persécuteurs se précipitèrent avec l'impétuosité d'un torrent qui vient de rompre des digues, sans pouvoir toutefois arracher les plantes, détruire les fruits, ravager la moisson, tant il avait habilement cultivé le champ, si profondes étaient les racines.

Pourquoi Dieu permit qu'Eustathe fût exilé.

Il est maintenant à propos d'expliquer pourquoi Dieu permit qu'il fût expulsé d'ici. Nous venons de le dire, l'Eglise respirait depuis peu; le gouvernement de ce pasteur était pour elle une source de consolations; il l'avait entourée de fortes murailles, il repoussait les assauts des ennemis. Pourquoi donc en fut-il chassé; pourquoi Dieu donna-t-il cette puissance aux persécuteurs? pourquoi? Et ne pensez pas que ce que je vais dire soit simplement la réponse à cette question; vous y trouverez la solution de toutes les difficultés qui pourront vous être faites, soit par les païens, soit par les hérétiques. Oui, Dieu permet que la vraie foi, la foi apostolique soit incessamment attaquée, et que les hérésies et le paganisme jouissent d'une profonde paix. Voulez-vous en savoir la raison? C'est pour que vous appreniez la faiblesse de ces institutions qui, sans éprouver aucun choc, se dissolvent d'elles-mêmes; et que vous reconnaissiez en même temps la force de la foi, en la voyant grandir par les efforts mêmes que l'on fait pour la détruire. Et ce n'est pas ici une conjecture que j'avance en mon nom, mais bien une sentence divine et descendue du ciel; afin de nous en convaincre, écoutons ce que dit Paul à ce sujet. Et lui aussi connut les souffrances attachées à l'humanité : tout Paul qu'il était, il participait à notre nature. Qu'est-ce donc qu'il eut à souffrir? Il était chassé, attaqué, frappé de verges, entouré de mille embûches, au dehors, au dedans, de la part de ses frères comme des étrangers. Mais à quoi bon rappeler toutes les tribulations auxquelles il fut en butte? Succombant à la fatigue, ne pouvant plus supporter les attaques des ennemis qui sans cesse entravaient sa prédication, s'opposaient à sa parole, il se prosterne un jour devant le Seigneur, l'appelle à son aide et parle ainsi : « L'ange de Satan m'a été donné pour me souffleter. Voilà pourquoi j'ai prié le Seigneur trois fois; et il m'a répondu : Ma grâce te suffit; ma force éclate dans la faiblesse. » II *Corinth.*, XII, 7-9.

Je sais que plusieurs entendent cela de l'infirmité corporelle. Il n'en est pas ainsi toutefois, non, il n'en est pas ainsi. Sous le nom d'ange de Satan, il désigne les hommes qui lui faisaient la guerre. En effet, Satan est un mot hébreu qui signifie adversaire. L'Apôtre appelle donc anges de Satan les hommes qui se font les instruments et les esclaves du diable. — Mais alors pourquoi, dira-t-on, parler aussitôt de l'aiguillon de la chair? — Parce que la chair, en effet, était tourmentée, tandis que l'âme s'élevait excitée par l'espoir des choses futures. La tentation ne pénétrait pas jusqu'à l'âme, elle ne portait pas le trouble dans les pensées; ses efforts s'arrê-

taient à la chair, ainsi que la guerre, sans pouvoir aller plus avant. C'est parce que la chair était soumise à la torture, accablée de coups, chargée de liens, — car l'âme ne peut pas être enchaînée, — que l'Apôtre disait : « L'aiguillon de la chair m'a été donné, l'ange de Satan, qui m'humilie de ses soufflets; » désignant par là les épreuves, les tribulations, les persécutions auxquelles il était sujet. Qu'ajouta-t-il à cela? « Voilà pourquoi j'ai trois fois prié le Seigneur; » ce qui veut dire : j'ai souvent prié pour obtenir que la tentation me laissât un instant de répit. — J'ai déjà dit pour quelle cause Dieu permet que les siens soient affligés, persécutés, tourmentés de mille manières, et vous ne l'avez pas oublié : il veut manifester par là sa puissance. Voici encore un saint qui demande d'être délivré des maux sans nombre et des ennemis qui l'assiégent, sans pouvoir l'obtenir. Il dit aussitôt la raison pour laquelle sa demande est repoussée. Quelle est cette raison? Rien n'empêche de la remettre sous vos yeux. « Ma grâce te suffit, répond le Seigneur; car ma puissance éclate dans l'infirmité. »

4. Vous le voyez donc, Dieu permet que les anges de Satan oppriment ses serviteurs, leur suscitent mille embarras, dans le but de montrer sa puissance. Que nous ayons à discuter avec les Gentils, ou bien avec les malheureux Juifs, pour les obliger à reconnaître la puissance divine, il nous suffit de leur présenter les triomphes remportés par la foi sur tant d'ennemis conjurés, le monde entier soulevé contre elle, tous les hommes luttant avec un incroyable acharnement contre douze, et ces douze apôtres, en si peu de temps, malgré les verges, les proscriptions, tous les supplices, se rendant complétement maîtres des auteurs mêmes de ces maux. C'est pour concourir à cette démonstration éclatante, selon l'économie du plan divin, que le bienheureux Eustathe fut exilé : ainsi brillent davantage à vos yeux, et la force de la vérité, et la faiblesse des hérétiques. En partant pour une terre étrangère, assurément il se séparait de votre cité, mais non de votre charité : on le chassait de son Eglise, mais on ne le dépouillait pas de ses devoirs de pasteur; bien loin de se croire déchargé de ses pieuses fonctions envers vous, il ne vous en témoigna que plus d'amour et de sollicitude. Aussi, après avoir convoqué tous ses enfants, il les conjura de ne pas se disperser, de ne pas se laisser envahir par les loups, de ne pas leur abandonner le troupeau, mais de rester dans la place pour réprimer leur fureur, leur résister en face, et soutenir ceux des fidèles qui faibliraient dans le combat. Les événements montrèrent l'admirable utilité de ces recommandations : si vous n'étiez pas alors restés dans l'église, la majeure partie de la cité se fût laissé corrompre, les loups auraient emporté les brebis au désert pour les dévorer; c'est sa parole qui les empêcha d'exercer leur fureur. A la force des événements se joignait celle des enseignements de Paul; car c'est à l'école de l'Apôtre que s'était formé notre saint instituteur. Comment donc s'exprime Paul? On allait le conduire à Rome; il était sur le point de quitter ses disciples pour la dernière fois, il ne devait plus les revoir, comme il le dit lui-même : « Je ne vous verrai plus désormais. » *Act.*, xx, 25. Or il leur tenait ce langage, non pour les affliger, mais pour les raffermir; et voici par quelles paroles il les raffermissait au moment de partir : « Je sais qu'après mon départ viendront à vous des loups dévorants, et que de vos rangs mêmes sortiront des hommes qui tiendront des discours pervers. » *Ibid.*, 29-30. C'était leur annoncer une triple guerre, dans la nature même des bêtes qui devaient les attaquer, dans la fureur des attaques, dans cette circonstance; enfin, que ce seraient non des étrangers, mais des frères qui s'élèveraient contre eux; et c'était là ce qu'il y avait évidemment de plus terrible. En effet, si les coups et la guerre me viennent du dehors, je pourrai facilement en venir à bout; mais si c'est un ulcère qui se forme dans l'intérieur, provenant du corps lui-même, le mal est bien plus difficile à guérir : c'est ce qui devait alors avoir lieu. De là cet avertissement qu'il leur donne : « Veillez sur vous et sur tout le troupeau. » *Ibid.*, 28. Il ne leur dit pas : Abandonnez les brebis et cherchez votre sûreté dans la fuite.

C'est après avoir recueilli de telles leçons que

le bienheureux Eustathe instruisait ses disciples; et ce qu'il disait, ce sage et généreux maître l'accomplissait dans ses actes. Il n'abandonnait pas ses brebis quand les ennemis envahissaient le troupeau, bien qu'il ne lui fût pas possible de siéger sur le trône épiscopal. Mais qu'importait cette distinction à la noblesse de son âme, à l'élévation de ses pensées? Il abandonnait les honneurs de la prélature aux autres; il en gardait les travaux pour lui; il restait là, vivant au milieu des loups. Il est vrai qu'il n'avait rien à craindre de leurs morsures, tant était solide la foi dont il était revêtu : cet homme ne pouvait être entamé par leurs dents. Demeurant donc dans la ville, les tenant tous en échec dans cette guerre incessante, il procurait aux brebis une merveilleuse tranquillité. Non content de fermer la bouche aux hérétiques et de repousser leurs blasphèmes, il allait visiter ses chères brebis, s'informant auprès de chacune si quelque trait ne l'avait pas frappée, si elle n'avait pas reçu quelque grave blessure; et sur-le-champ il appliquait le remède. En agissant ainsi, il anima tous ses enfants d'une sainte ardeur pour la vraie foi; il continua son œuvre jusqu'à ce que le bienheureux Mélèce, ouvrier préparé par Dieu même, vint la reprendre tout entière de ses mains. Celui-là avait semé, celui-ci moissonna. Quelque chose de semblable nous est rapporté de Moïse et d'Aaron : comme un levain qui fait fermenter la masse, en vivant au milieu des Egyptiens, ils excitaient chez un grand nombre d'hommes le zèle dont ils étaient eux-mêmes animés. C'est ce que Moïse atteste en disant qu'une foule nombreuse montait avec les Israélites.

A l'exemple de Moïse, Mélèce, avant même d'être investi du pouvoir, en accomplissait les œuvres. Le premier n'avait pas encore été mis à la tête du peuple, qu'il punissait déjà les injustes agresseurs et protégeait les victimes avec autant de force que de générosité; il quittait la table royale, les honneurs et les distinctions, pour aller pétrir la boue et façonner l'argile; il estimait bien supérieurs à toutes les délices, à toutes les satisfactions du luxe et du pouvoir, les soins à donner à ses frères. Les yeux fixés sur ce modèle, le second instruisait à son tour ceux qui gouvernent, par l'exercice d'un semblable dévouement envers le peuple : au repos il préférait le travail, toutes les vexations réunies, des inimitiés sans cesse renaissantes. Mais tout lui était léger; dans les choses mêmes qu'il avait à souffrir, il trouvait sa consolation et sa joie. Que tout cela nous inspire une vive reconnaissance envers Dieu, avec un ardent désir d'imiter les vertus dont ces saints nous ont donné l'exemple, afin qu'il nous soit aussi accordé de partager leurs couronnes, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire, honneur, empire sont au Père, en union avec le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ROMAIN

MARTYR

AVANT-PROPOS

Comme nous l'avons dit dans le dernier avant-propos, l'homélie sur saint Eustathe fut immédiatement suivie de celle sur saint Romain martyr : on ne peut admettre que peu de jours d'intervalle. Dans les Martyrologes cependant, la fête de saint Eustathe est le 16 juillet, et celle de saint Romain le 18 novembre. La réponse à cela c'est que l'Eglise d'Antioche devait célébrer un autre jour la fête de ces deux saints, ou de l'un d'eux.

Fronton-le-Duc recherche à grand renfort d'érudition si le saint dont Chrysostome fait l'éloge est celui dont parle Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique,* VIII, 12, et qui était diacre de l'église de Césarée, bien qu'il ait souffert le martyre à Antioche; ou celui dont Prudence a si longuement discouru. Après un mûr examen, il conclut que ces auteurs, selon toute apparence, parlent du même saint.

A l'exemple de nos devanciers, nous donnons deux homélies sur le même sujet. La première est bien certainement un fruit du génie de Chrysostome; mais nous ne voudrions pas l'affirmer de la seconde. On remarque entre celle-ci et les autres œuvres du grand orateur de telles différences de style, qu'on a de la peine à croire qu'elle soit réellement de lui. Il y a là une exubérance de métaphores et d'exclamations qui semble déceler une origine étrangère. Je croirais que cette homélie est d'un prêtre d'Antioche qui, sous l'évêque Flavien, remplissait avec Chrysostome le ministère de la prédication. Mais on ne peut rien affirmer à cet égard, et nous donnons l'homélie comme douteuse.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

1. Encore la mémoire des martyrs, encore un jour de fête, encore l'éloge d'un saint. Ils ont eu la fatigue, et nous avons la joie; ils sont descendus dans l'arène, et nous tressaillons dans la paix; ils ont la couronne, et l'éclat en rejaillit sur nous, ou plutôt la gloire en revient à toute l'Eglise. — Et comment en est-il ainsi? me demandera-t-on. — Par la raison que les martyrs sont les membres d'un corps dont nous faisons partie. Or, « quand un membre souffre, tous souffrent avec lui; et quand il est glorifié, tous participent à son bonheur. » I *Corinth.*, XII, 26. La tête est couronnée, et tout le corps tressaille de bonheur; un seul homme remporte la palme olympique, et tout un peuple se réjouit en l'accueillant avec des cris d'enthousiasme. Si dans les luttes d'Olympie ceux qui n'ont pas versé dans l'arène une goutte de sueur, éprouvent néanmoins une joie si vive, combien plus ne doit-il pas en être ainsi lorsqu'il s'agit des athlètes de la piété? Nous ne sommes que les pieds, et les martyrs sont la tête; mais la tête ne peut pas dire aux pieds : « Je n'ai nul besoin de vous.» *Ib.*, 21. De quelque gloire que des membres soient revêtus, cette gloire ne les rend pas étrangers aux membres avec lesquels ils sont naturellement unis, leur gloire grandit même par l'effet de cette union qu'ils conservent avec nous : l'œil sans doute est plus brillant que tout le reste du corps; mais s'il en était séparé, il perdrait aussitôt son éclat. Et que dis-je, les martyrs? Leur Maître n'a pas rougi de devenir notre tête : rougiraient-ils donc, eux, d'être nos membres? Ils ont la charité profondément enracinée dans l'âme, et il est dans la nature de la charité de rapprocher et d'unir les choses divisées, sans trop s'arrêter à la dignité respective. De même donc qu'ils participent à la douleur de nos fautes, prenons de même part à la joie de leurs vertus. C'est là ce que Paul aussi nous ordonne quand il dit : « Réjouissons-nous avec ceux qui se réjouissent; pleurons avec ceux qui pleurent. » *Rom.*, XII, 15.

Nous sommes les membres des martyrs et même du Christ.

Mais il est aisé de pleurer avec ceux qui pleurent; tandis qu'il l'est beaucoup moins de se réjouir avec ceux qui se réjouissent; et, dans le fait, nous ressentons les angoisses des malheureux beaucoup mieux que l'allégresse des heureux. Le malheur a quelque chose de si sympathique qu'il toucherait de compassion la pierre elle-même; tandis qu'en face de la prospérité, la haine et la jalousie étouffent dans les cœurs tout élan généreux, à moins qu'on ne soit doué d'une philosophie supérieure. Comme la charité fait disparaître les divisions, l'envie les fait naître. Raison de plus pour moi de vous conjurer d'ouvrir votre cœur aux joies pures dont vous êtes les témoins; c'est le moyen d'éviter la tache honteuse de la jalousie : rien ne met à l'abri de cette maladie si grave et si difficile à guérir, comme de se réjouir avec ceux qui vivent dans la pratique de la vertu. Voyez à quelle sublimité de perfection Paul s'était élevé sous ce double rapport : « Qui est infirme, dit-il, sans que je le sois avec lui? Qui est scandalisé, sans que je brûle? » II *Corinth.*, XI, 29. Il ne dit pas : « Sans que je sois affligé; » mais bien : « sans que je brûle, » voulant par cette expression nous faire comprendre l'intensité de sa douleur. Voici maintenant comment il s'exprime dans l'autre sens : « Vous avez régné sans nous; et plût à Dieu que vous eussiez une royauté véritable, car nous régnerions avec vous. » I *Corinth.*, IV, 8. Ailleurs, il dit encore: « Désormais nous vivons, pourvu que vous demeuriez fermes dans le Seigneur. » I *Thessal.*, III, 8. Combien il était zélé pour le bonheur de ses frères, celui qui ne croyait pas même vivre s'ils n'étaient pas sauvés! Cet homme qui avait été ravi au troisième ciel et transporté dans le paradis, cet homme auquel avaient été communiqués d'ineffables mystères et qui jouissait d'un si grand crédit auprès de Dieu, fût demeuré comme insensible à tous ces biens, s'il ne voyait pas ses frères se sauver avec lui. Il savait, mais d'une science parfaite, qu'il n'y a rien de supérieur, rien d'égal à la charité, pas même le martyre, le plus grand néanmoins de tous les

biens. Comment cela? Le voici : la charité sans le martyre fait un disciple de Jésus-Christ; tandis que le martyre sans la charité ne le peut pas. D'où le savons-nous? De la bouche même du Christ; car il disait à ses disciples : « Tous reconnaîtront à ceci que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » *Joan.*, XIII, 35. Voilà donc que la charité fait les disciples sans le secours du martyre. Et maintenant que le martyre sans la charité ne puisse pas faire un disciple, ne soit même d'aucune utilité pour celui qui le souffre, c'est Paul qui vous le dit; écoutez sa parole : « Alors même que je livrerais mon corps, de telle sorte qu'il fût consumé par les flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. » I *Corinth.*, XIII, 3.

2. C'est la cause pour laquelle surtout j'aime le saint qui nous réunit aujourd'hui, le bienheureux Romain, dont la charité fut si grande dans le martyre; et c'est pour cela qu'on lui coupa la langue. Du reste, il est bon d'examiner ici pourquoi le diable, au lieu de tant d'autres supplices et de tortures diverses qu'il eût pu lui faire subir, lui fait précisément couper la langue. Ce n'est pas sans dessein, c'est avec une profonde malice qu'il agit ainsi; c'est une bête artificieuse autant que perverse, qui ne laisse rien à faire, rien à essayer pour empêcher notre salut. Voyons donc pourquoi le démon a recours à ce genre de supplice; mais reprenons d'un peu plus haut notre sujet : nous comprendrons mieux de la sorte, et l'amour de Dieu pour les hommes, et l'héroïque patience du martyr, et la méchanceté du diable. A la vue de la divine bonté, nous bénirons le Seigneur; le courage du martyr nous excitera à l'imiter, puisque nous servons le même Maître; les manœuvres du diable nous étant mieux connues, nous nous éloignerons davantage de ce dangereux ennemi. Dieu nous a donné la connaissance des artifices du démon pour qu'il nous soit plus naturel de le haïr et plus facile de le vaincre. Or, que les pensées du diable puissent nous être connues, vous n'en douterez pas si vous écoutez ce que dit Paul écrivant aux Corinthiens et parlant de celui qui s'était rendu coupable de fornication : « Raffermissez en lui la charité, de peur que nous ne soyons nous-mêmes circonvenus par Satan; car nous n'ignorons pas ses pensées. » II *Corinth.*, II, 8 et 11. Pour quel motif donc le démon fit-il couper la langue au saint? Encore une fois, reprenons les choses de plus haut.

Une guerre cruelle fut un jour excitée contre les Eglises; ce n'étaient ni les barbares ni les étrangers qui se précipitaient sur nos villes; c'étaient ceux-là mêmes qui semblaient présider à cette partie du monde que nous habitons, et qui se montraient plus impitoyables que tous les tyrans envers des hommes soumis à leur empire. Le danger ne menaçait pas alors la liberté, la patrie, les biens matériels, la vie présente; on en voulait aux droits des fidèles sur le royaume des cieux, aux biens à venir, à la vie immortelle, à la foi dont le Christ était l'objet. On avait inventé un nouveau genre d'exil : on ne chassait pas les hommes de la cité qu'ils ont sur la terre, mais on aspirait à les exclure de cette Jérusalem céleste où règne la vraie liberté; on voulait les forcer à sacrifier leur âme sur de sacriléges autels, à renier leur Seigneur, à courber la tête sous le joug des démons, à se prosterner devant ces implacables ennemis de notre salut, chose plus terrible, plus intolérable mille fois que la mort et que la géhenne à des âmes pleines d'amour pour le Christ. C'est en ce moment, au fort de la tempête, lorsque plusieurs étaient submergés et faisaient tristement naufrage, que le bienheureux Romain s'avançant au milieu d'eux, sans considérer le péril auquel il s'exposait, vint ranimer les hommes saisis par la crainte, ceux qui tombaient, ceux qui renonçaient à leur salut; il relève leur courage et les excite à renouveler le combat, tendant la main à ceux qui ont déjà succombé, fortifiant par ses prières, ses exhortations, ses conseils, ceux qui sont encore debout; prodiguant à tous les instructions les plus sublimes sur les choses présentes et les choses futures; leur rappelant que celles-là n'ont qu'un temps et que celles-ci sont éternelles; opposant les récompenses aux labeurs, les couronnes aux tortures, les palmes aux douleurs; leur enseignant ce que c'est que la vie présente, ce que c'est que la vie future,

combien l'une diffère de l'autre, que la mort après tout est un mal inévitable; et dans le fait, si la vie ne nous est pas arrachée de cette manière, il faudra bien dans peu de temps, par la loi même de la nature, que nous soyons séparés de notre corps.

Par de telles exhortations et d'autres semblables, il rendait la force aux mains abattues, raffermissait les genoux chancelants, ramenait les fuyards, dissipait la crainte et l'angoisse, donnait à tous du cœur; de timides qu'ils étaient, il les rendait fermes et courageux : de chevreaux et de cerfs craintifs, il les transformait en lions pleins de force; il réorganisait l'armée du Christ; et, la honte qui planait sur nous, il la rejeta sur la tête de nos ennemis. Aussi, quand le démon vit le changement si rapide qui s'était opéré, et ceux qui la veille encore tremblaient devant lui, le tourner maintenant en dérision et lui résister avec audace, affronter les dangers et courir au devant des supplices; voyant aussitôt d'où partait le coup, il laisse de côté tous les autres et s'attache à Romain seul; c'est sur cette bienheureuse tête qu'il concentre toute sa puissance et toute sa rage. Que fait-il? Comprenez sa malice : il ne jette pas le saint dans les tourments, il ne lui tranche pas la tête; l'expérience lui a démontré que de tels moyens sont vains et stériles. Par là, non-seulement il n'a pas ralenti l'ardeur des fidèles, mais encore il l'a rendue plus intense, plus expansive et plus brûlante.

Je plaçais sous leurs pas, se dit-il, des charbons ardents; ils y marchaient comme sur des roses : j'allumais des feux; ils s'y jetaient comme dans une eau limpide et rafraîchissante : je leur déchirais les flancs, j'y creusais de profonds sillons, j'en faisais couler des ruisseaux de sang; ils étaient aussi fiers qu'avec un manteau d'or flottant sur leurs épaules : roulant dans des précipices ou lancés dans la mer, au lieu de paraître tomber dans les abîmes, ils avaient l'air de monter vers les cieux, tant ils laissaient éclater de transports et d'allégresse. En allant à la mort, ils semblaient prendre part aux chœurs des danses sacrées, ou jouer dans une prairie verdoyante, ils recevaient les tourments, non comme des tourments véritables, mais comme des fleurs printanières dont ils se seraient couronnés : c'est par le plus vif enthousiasme qu'ils préludaient à mes implacables rigueurs. Que faut-il donc faire? ajoutait-il; trancherai-je la tête à celui-ci? Mais voilà précisément ce qu'il désire, et l'exemple est la plus éloquente exhortation qu'il puisse adresser à ses disciples; car il leur a dit que la mort des martyrs, loin d'être la mort, est une vie qui n'aura pas de fin, et qu'on doit tout souffrir pour la mériter, jusqu'aux dernières angoisses. Par conséquent, si je lui tranche la tête, sans ébranler son cœur, il leur apprendra par les faits avec une autorité suprême à mépriser de même la mort, il leur inspirera de plus hautes pensées et de plus énergiques élans, en mourant de la sorte. — C'est ainsi qu'il se résout à lui couper la langue, afin que les disciples du martyr, privés désormais du secours de sa parole, n'entendant plus ses conseils et ses exhortations, deviennent plus timides, retombent dans leur ancien abattement; le saint ne pourra désormais ni réveiller leur courage ni les armer pour le combat.

3. Encore une fois, voyez l'artifice du diable. Hérode trancha la tête de Jean; il se contente, lui, de couper la langue du martyr : preuve évidente de sa malice et de sa perversité. — Si je lui tranche la tête, se dit-il, s'il est mis à mort, il ne verra pas la mort de ses frères. Eh bien, je veux qu'il soit témoin de la défaite et du malheur de son armée, qu'il expire de douleur, en voyant tomber les autres sans pouvoir leur porter secours, ni leur donner les conseils qu'il leur donnait, n'ayant plus cette langue dont il a fait un tel usage. Mais celui qui se plaît à prendre les sages dans leurs propres filets, fait tourner contre lui cette perfide manœuvre; non-seulement les disciples ne seront pas dénués de conseils; ils auront des exhortations encore plus abondantes, de plus hauts enseignements spirituels. Maître d'agir à sa guise, il fait appeler pour cette opération un médecin, qui change alors de rôle et devient bourreau; car il ne guérit pas un membre malade, il détruit un membre sain. On eut beau cependant lui ravir la langue; on ne put pas lui ravir aussi la voix : à



cette langue qu'il tenait de la nature vint se substituer dans la bouche du bienheureux la langue de la divine grâce. Sous l'action irrésistible du fer, le corps perdait un de ses membres; mais Dieu ne permit pas que le saint perdît en même temps la parole. Je l'ai dit, la doctrine spirituelle n'en était que plus abondamment répandue dans l'âme des disciples, non par une voix humaine comme auparavant, mais par une voix céleste et divine, supérieure à notre nature; et tous accouraient, d'en haut les anges, d'ici-bas les hommes, désirant chacun voir cette bouche qui n'avait plus de langue et l'entendre ainsi parler.

En vérité, c'était une chose merveilleuse, incompréhensible, qu'une bouche qui parlait sans avoir de langue, couvrant ainsi le diable de confusion et le martyr de gloire, prodiguant aux disciples les consolations et les encouragements. Dès longtemps, dès l'origine même, il entre dans l'économie du plan divin de faire retomber sur la tête du démon ses machinations contre nous, et de les faire servir à notre salut. Voyez vous-mêmes : il chasse l'homme du paradis, et Dieu ouvre le ciel à l'homme; il le dépouille d'une royauté terrestre, et Dieu lui donne le royaume des cieux, élève notre nature sur un trône éternel. Toujours Dieu nous accorde des biens supérieurs à ceux dont le diable nous prive. Ce que le Seigneur se propose en cela, c'est d'abord de rendre le tentateur moins prompt à nous dresser des embûches, puis de nous apprendre à ne pas trop redouter ses manœuvres. C'est ce qui eut lieu par rapport au martyr. La parole dont le diable avait cru le dépouiller, Dieu la lui rendit plus forte et plus éclatante. Ce n'était assurément pas la même chose de parler au moyen ou sans le secours de la langue : cela est naturel et commun à tous; ceci était surnaturel et propre à cet homme seul. Et quand bien même le martyr fût resté muet après avoir perdu la langue, il n'en aurait pas moins soutenu le combat avec honneur et mérité la couronne; n'était-ce pas la preuve la plus forte et la plus éclatante de la défaite de son ennemi? Si tu n'avais pas craint cette langue, esprit pervers, instigateur de toute malice, pourquoi l'aurais-tu coupée? Pourquoi ne pas laisser le champ libre à ton antagoniste, et lui fermer ainsi la lice? Voici un athlète qui, s'étant annoncé comme devant soutenir tous les genres de lutte, reçoit après cela d'effrayantes blessures, et, quand il n'est plus en état de résister, demande qu'on tranche les mains à son adversaire, qu'il frappe ensuite sans danger : aurait-on besoin d'une autre preuve pour constater sa défaite et décerner la victoire à l'athlète mutilé? C'est ainsi que l'amputation de la langue est pour le martyr la plus incontestable démonstration de sa victoire sur le diable. C'était là sans doute une langue sujette à la mort; mais comme elle avait fait au tentateur des blessures immortelles, c'est contre elle qu'il déchaîne toute sa fureur, s'infligeant de la sorte à lui-même un surcroît de déshonneur, et décernant au martyr une plus glorieuse couronne. Autant il est merveilleux de voir un grand arbre qui n'a pas de racine, un fleuve qui n'a pas de source, autant il est merveilleux d'entendre parler un homme qui n'a pas de langue.

Contre ceux qui refusent de croire à la résurrection.

4. Où sont maintenant ceux qui refusent de croire à la résurrection? Vous avez devant vous une voix qui meurt et qui ressuscite; et ces deux faits se produisent dans le même instant. Il y a même quelque chose ici de plus étonnant que la résurrection des corps; car enfin la nature des corps subsiste, leurs éléments seuls entrent en dissolution; ici c'est l'instrument même de la parole qui se trouve détruit, et la parole n'en devient que plus éclatante. Enlevez les languettes de la flûte, et l'instrument reste désormais sans usage. Il n'en est pas ainsi de la flûte spirituelle : privée qu'elle est de sa langue, non-seulement elle n'a pas perdu sa voix, mais elle rend encore des sons plus mélodieux et plus purs, elle excite une admiration plus grande. Brisez l'archet de la lyre, et l'artiste n'aura plus qu'à se croiser les bras, son art est inutile, inutile est son instrument. Le contraire se produit ici : la bouche du martyr est la lyre, sa langue en est l'archet, l'âme c'est l'artiste, et la foi c'est l'art; quoique l'archet ait disparu, je veux dire la langue, ni l'artiste, ni l'art, ni l'instrument ne sont frappés d'impuissance, tout est plein de

force et de vie. Quel est l'auteur de ces prodiges? qui bouleverse ainsi toutes nos idées? C'est Dieu, qui fait seul des choses admirables, à qui David parle en ces mots : « O Seigneur, notre Seigneur, que votre nom est glorieux dans toute la terre! Votre magnificence s'est élevée au-dessus des cieux. C'est par la bouche des petits enfants, de ceux qui sont encore à la mamelle, que vous publiez vos louanges. » *Psalm.* VIII, 2-3. Oui, c'était alors par la bouche de tout petits enfants, et maintenant c'est par la bouche de ceux qui n'ont pas de langue : la nature était bien précoce alors : mais la bouche est vide maintenant : la racine était bien tendre encore, quoique le fruit fût déjà parfait; maintenant pas de racine, et le fruit n'en est pas moins produit. La parole n'est-elle pas, en effet, le fruit de la langue? Les dernières merveilles sont vraiment supérieures aux premières. C'est pour que nous ne refusions pas de croire à celles-là que celles-ci ont précédé : notre intelligence ne devait plus se troubler de prodiges auxquels elle était habituée. Les faits récents et manifestes nous rendent également plus facile la croyance à ce qui s'accomplit jadis et qui nous est moins connu.

La verge d'Aaron refleurit de la même manière que refleurit la bouche du martyr. Pourquoi le premier prodige? parce que l'autorité du prêtre était méconnue. Pourquoi le second? parce que le grand prêtre, Jésus-Christ, était en butte aux blasphèmes des hommes. Voyez la ressemblance et la beauté des merveilles opérées : de même, en effet, que cette verge, n'ayant plus ni racine ni séve, ne tirant plus de la terre son suc nourricier, entièrement dépourvue de cette vertu qui donne la vie et la fécondité, se couvrit néanmoins de fleurs; de même une voix qui n'avait plus en quelque sorte la racine qui la produit, ni l'instrument de sa puissance, germa tout à coup dans une bouche stérile et ravagée. Autre chose est la ressemblance, autre chose est la beauté; une grande distance en sépare les fruits : là, le fruit était sensible; il est invisible ici, et ce dernier donne l'accès du ciel à celui qui a fait entendre cette merveilleuse parole. Pleins de ces souvenirs, félicitons le martyr, glorifions Dieu, l'auteur de tous les miracles, marchons sur les traces de celui qui servait le même Maître que nous et rendons à ce divin Seigneur grâce pour grâce. De ce qui a été dit résultera pour nous une abondante consolation dans les épreuves. Admirons aussi la puissance, la tendre sollicitude, la providence paternelle de notre Créateur; faisons tout ce qui dépend de nous, et rien ne nous manquera de ce qui vient de lui; que les hommes, les démons, le chef même de ces derniers nous attaquent, ils n'obtiendront sur nous aucun avantage, mais à la condition toujours que nous déploierons toute l'ardeur dont notre âme est capable et que nous ferons tout ce qui nous est prescrit. De la sorte, nous attirerons sur nous le divin secours dans la vie présente, et dans la vie future l'immortelle gloire et la souveraine félicité. Puissions-nous tous les posséder par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur, Jésus-Christ, avec qui sont au Père, en union avec le Saint-Esprit, gloire, honneur, empire, dans les siècles des siècles. Amen.

SECONDE HOMÉLIE.

1. Si l'on acquiert dans la palestre la vigueur corporelle et la connaissance de l'art des athlètes, la mémoire des martyrs prémunit les âmes contre la tactique des démons, et les exerce à soutenir leurs attaques. Comme elle offre à tous les regards la vigueur athlétique et la lutte qu'ils ont soutenue sans faiblir contre les verges, elle élève la piété jusqu'à la hardiesse, nous montrant par le récit de leurs tourments, comme au milieu de l'arène, la carrière que les martyrs ont fournie. Telle est surtout la mémoire de l'athlète qui a été couronné aujourd'hui. Qui n'aborderait avec confiance les luttes contre le diable, après avoir formé son âme à l'école d'un martyr que tant de dangers n'ont pu ébranler? En effet, la tyrannie de l'impiété imposait au monde son joug insultant; l'humanité ressemblait à la mer soulevée jusque dans ses profondeurs, les flots de l'abîme se précipitaient sur la terre, et

la tourmente horrible du mal engloutissait l'esquif de la religion; de tout côté on voyait une foule de pilotes périr et un nombre considérable de nautonniers submergés : ce n'était partout qu'amères frayeurs et catastrophes. La fureur des princes était encore plus violente que la tempête; les tyrans soulevaient des vagues épouvantables; l'émotion régnait sur les siéges des magistrats, les juges proclamaient le renoncement au Christ, les législateurs menaçaient de terribles supplices; on entraînait les hommes aux sacrifices offerts aux démons; on conduisait violemment les femmes à leurs abominables autels; les vierges elles-mêmes étaient contraintes à la même folie : la fuite ou une mort violente étaient le partage des prêtres, les fidèles étaient chassés de leur retraite sacrée.

C'est pour de pareils combats que notre martyr avait pris les armes; c'est à de pareils dangers qu'il opposait sa résolution; se riant de la lutte comme d'une ombre vaine, foulant en quelque sorte les juges aux pieds de sa foi, comme il les eût foulés dans la poussière de la lice, il poussa de la sorte à bout le courroux du magistrat qui commandait alors, l'arrêtant au moment où il allait faire invasion dans l'église. En conséquence, ce généreux chrétien fut conduit sur-le-champ au supplice et soumis à des tortures nombreuses et variées. Le martyr, sous l'action des tourments, rappelait la harpe résonnant harmonieusement sous l'action de l'archet. Tandis que les bourreaux qui l'entouraient brisaient son corps, lui, tel qu'un instrument d'airain, faisait retentir les accents de la piété. Les bourreaux le déchiraient sur le chevalet auquel ils l'avaient suspendu; mais lui embrassait cet instrument de supplice comme l'arbre de vie : les bourreaux mettaient en lambeaux les joues de ce juste comme ils y avaient mis ses flancs; lui, au contraire, comme s'il eût eu un plus grand nombre de bouches, n'en parlait que plus éloquemment et couvrait son adversaire de la honte d'une nouvelle défaite. Voyant le juge le solliciter d'embrasser le culte des démons, il demande qu'on lui amène de la place publique un enfant pour qu'il prononce lui-même sur les propositions du magistrat. L'enfant ayant été amené, il l'interroge sur la matière en question. Mon fils, lui dit-il, faut-il adorer Dieu, ou bien ce que ces hommes qualifient de divinités? O sagesse admirable du martyr! C'est un enfant qu'il prend pour juge de son juge. Une sentence favorable au Christ ne tarda pas à être prononcée; preuve que les enfants surpassent en prudence les juges impies, et de plus, preuve que le martyr non-seulement méritait ce titre, mais encore celui de maître des martyrs. Néanmoins la rage du juge ne fut point pour cela calmée : le martyr fut incontinent mis avec l'enfant sur le chevalet; au supplice du chevalet succéda la prison, à la prison une sentence qui assignait à chacun des athlètes un châtiment différent, car l'enfant fut condamné à mort, et le martyr à avoir la langue coupée.

Admirable réponse d'un enfant interrogé par saint Romain.

A-t-on jamais ouï parler d'un pareil jugement? Les juges soumettent aux verges les accusés pour leur arracher l'aveu de leurs crimes; et voici un juge impie qui fait couper la langue à l'accusé pour l'obliger à garder le silence sur ses propres méfaits. Quelle perversité monstrueuse dans cet expédient! Je ne suis point venu à bout, dit-il, de cette âme remplie de la sagesse du Christ; du moins retrancherai-je cette langue qui défend la cause du Christ. — Coupe-la, ô tyran, cette langue, afin d'apprendre que la nature n'a pas besoin de langue pour parler en faveur du Christ : arrache cette langue de sa bouche pour te convaincre de la véracité de celui qui a promis le don des langues. A peine eut-il fait couper cet organe que la parole coula avec plus d'impétuosité, comme si avec la langue on eût écarté quelque obstacle. Spectacle étrange et nouveau que celui d'un homme de chair parlant à des hommes de chair sans le secours de la chair! A notre martyr convient donc le chant du Prophète : « Notre bouche était remplie de joie, et notre langue d'allégresse. » *Psalm.* CXXV, 2. Sa bouche fut remplie de joie, ayant offert sa langue au Christ comme un nouveau sacrifice. Sa langue fut inondée d'allégresse, devenant un martyr avant-coureur du martyr. O langue qui prévenait l'âme elle-même auprès des phalanges des martyrs! O bouche qui avez engendré ce mar-

tyr caché ! O langue dont la bouche a été l'autel! O bouche qui avez eu la langue pour victime! Nous ignorions, ô vaillant athlète, que vous aviez dans votre bouche un temple, un temple où vous avez immolé, comme une hostie nouvelle, votre propre langue.

2. Quel orateur pourrait donc célébrer dignement vos vertus? Vous aviez reçu de la nature une langue et vous l'avez levée pour le martyre : vous aviez reçu la bouche pour protéger la langue, et vous en avez fait pour elle un autel. Vous avez reçu pour parler un instrument harmonieux, et quand il a été retranché, vous nous en avez montré un rejeton : vous aviez reçu la langue comme instrument de la parole, et vous l'avez sacrifiée au Christ comme une victime sans tache. De quel terme me servir pour honorer convenablement votre langue? quel nom assez noble lui appliquer? Les bourreaux lui présentaient le fer, et à l'exemple d'Isaac chargé de liens, elle restait immobile : dans la bouche où elle était comme sur un autel, elle attendait le coup avec joie, nous apprenant que la langue humaine doit non-seulement parler, mais encore s'immoler pour le Christ. Vous êtes devenu, ô généreux martyr, le digne émule du patriarche dans le sacrifice de son fils unique, en offrant la langue unique, que vous possédiez. Aussi est-ce à bon droit que le Sauveur vous a gratifié du plant d'une langue nouvelle; car il avait trouvé que vous aviez admirablement cultivé la première. C'est avec raison également qu'il ne vous donna pas une langue de chair; une langue de chair ne convenait pas à des sentiments angéliques. C'est avec raison enfin qu'il vous donna cette langue en récompense. Vous aviez employé la vôtre en sacrifice pour le Seigneur; il l'a remplacée en vous accordant une voix d'une persuasive éloquence. Il s'est produit un échange de bons offices entre votre langue et le Christ; l'une a été coupée pour le Sauveur; à la place de cette langue c'est le Sauveur ensuite qui a parlé. Où est maintenant Macédonius, cet ennemi du Paraclet, de l'auteur du don des langues? Que je ne commette point d'erreur en rapportant à la divinité du Paraclet le don des langues, le bienheureux Paul nous l'atteste, lui qui fait entendre aux oreilles de votre charité ces paroles : « Toutes ces choses, un seul et même esprit les opère, distribuant à chacun ses dons comme il veut. » I *Corinth.*, XII, 11. Comme il veut, entendez-vous bien? et non comme on lui ordonne. Mais pour ne pas surcharger votre mémoire en multipliant les digressions, laissons là ce sujet, après avoir rappelé cette sentence claire et irrécusable en faveur du Paraclet : tout en dédaignant leurs erreurs, soyons indulgents envers ces malheureux, et prosternons-nous devant le Paraclet et sa divinité.

Contre Macédonius qui niait la divinité du Saint-Esprit.

La trompette prophétique annonçant l'accord unanime que devait rencontrer le Christ, avait dit : « Ils me connaîtront, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand. Et toute langue proclamera le vrai Dieu. » *Jerem.*, XXXI, 34; *Rom.*, XIV, 11. Comme je le disais tout à l'heure, le Prophète enveloppe toute langue dans le filet de la connaissance divine. Or, nous aujourd'hui nous entendrons un orateur privé de langue, défendre la cause de la piété; semblable à une cithare privée d'archet qui louerait son auteur. Que le bienheureux Romain s'écrie donc : « Ma langue est comme la plume d'un écrivain rapide. » *Psalm.* XLIV, 1. Quelle langue? non pas celle que le fer avait arrachée; mais celle que l'Esprit par sa grâce lui avait substituée. Car lorsque sa langue lui eut été arrachée, elle fut remplacée par la grâce de l'Esprit. Les apôtres avaient leur langue; mais pour que la vertu d'en haut éclatât, l'argile restait oisive, et le feu céleste parlait. Les livres de Moïse nous présentent l'image de cette chose si supérieure à nos idées; en effet, nous y trouvons à la fois un buisson et le feu réunis. Le feu apostolique nous montre dans le buisson une figure de la parole évangélique; il donne une voix à un objet inanimé, afin de ne pas rencontrer d'incrédulité, lorsqu'il descendrait sur des instruments intelligents. Si le contact de ce feu a suffi pour communiquer la parole à un être inanimé, comment ne devait-il pas faire exhaler à des êtres raisonnables les plus harmonieux accents? C'est à une grâce pareille que participa notre illustre Romain : on

lui avait coupé la langue, et pourtant il n'en adressait au tyran que de plus éclatants reproches. Pour celui-ci, il ne se fût point hâté de lui couper la langue, s'il n'eût redouté le flux de ses reproches, s'il n'eût été effrayé de l'impétuosité de la parole évangélique, s'il n'eût estimé briser les flots de l'éloquence chrétienne. Mais examinons comment le tyran fut poussé à un pareil attentat.

3. Cet impie, après avoir un jour sacrifié au démon, tout imprégné de cette fumée et de ces senteurs, dégoûtant de ces abominables souillures, se dirigea sur son char vers l'église, et, précédé d'une hache teinte de sang, il cherchait à consommer un détestable sacrifice sur un autel que le sang ne souille jamais. La démence du tyran n'échappa point au martyr. Se précipitant soudain dans le vestibule, il arrête le cours impétueux de l'impiété. De même qu'un pilote habile, voyant les vagues se précipiter contre la proue, ne saurait rester en repos, parcourt rapidement tout le navire, et soulevant la poupe au moyen du gouvernail, présente la face opposée du navire aux flots, soulève la partie qui périclite, s'ouvre un chemin au milieu des flots, et par son habileté trace un sillon à travers les vagues amoncelées; ainsi en agit le bienheureux Romain. Les flots de l'idolâtrie faisaient retentir leurs mugissements blasphématoires; ils se déchaînaient contre la nef de l'église, et vomissaient une écume sanglante contre nos autels. Romain tient seul tête à cet océan furieux, et voyant la nef sur le point d'être submergée, il réveille le Maître qui dormait sur le vaisseau, il le réveille du sommeil où sa longanimité l'avait plongé. Le martyr contemple l'abîme bouleversé par la tourmente; empruntant alors les paroles des disciples en péril, « Maître, s'écrie-t-il, sauvez-nous, nous périssons. » Des pirates environnent votre esquif, des loups assaillent votre troupeau, des brigands violent votre demeure, d'impurs propos se tiennent autour de votre épouse, le serpent a rompu une fois de plus les barrières du paradis, la pierre fondamentale de l'Eglise est ébranlée : jetez-nous du haut du ciel l'ancre évangélique, consolidez la pierre ébranlée. « Maître, sauvez-nous, nous périssons. » *Luc.*, VIII, 24. Le danger commun préoccupe le martyr qui s'adresse avec confiance au Seigneur; en même temps, il tient au tyran ce langage hardi :

Paroles de Romain au tyran.

Arrête, ô tigre, le cours de ta fureur; reconnais la mesure de ta faiblesse, respecte l'empire du Crucifié. Ses limites ne sont pas les murs de l'Eglise, mais les extrémités de la terre : secoue ta folie ténébreuse; considère la terre, et songe à la fragilité de ta nature; élève les yeux vers le ciel, et rends-toi compte des proportions de cette guerre. Méprise l'alliance impuissante des démons. Remarque-le bien, frappés par la croix, les démons se servent de toi pour défendre leurs propres autels. Pourquoi poursuivre ce que tu ne saurais saisir? pourquoi lancer des traits sans but? Dieu n'est point circonscrit dans des murailles. La Divinité n'a point de limites. Notre-Seigneur n'est point accessible aux regards. Il est par son essence invisible et incorporel, quoique dans son humanité on puisse le voir et le dépeindre. Est-ce qu'il habiterait la pierre et le bois, et vendrait en échange d'un bœuf ou d'une brebis sa providence? Est-ce que l'autel jouerait le rôle d'entremetteur dans ses rapports avec nous? Ce sont là les réclamations intéressées de vos divinités. Pour mon Seigneur, ou plutôt pour le Seigneur de l'univers, pour le Christ, il habite le ciel, il gouverne le monde : le sacrifice qu'il désire, c'est l'âme élevant vers lui ses regards; son unique nourriture, c'est le salut des croyants. Cesse de porter les armes contre l'Eglise. Si le troupeau est sur la terre, le portier est dans les cieux : si les sarments sont sur la terre, la vigne est dans le ciel : si tu coupes les sarments tu augmenteras la fécondité de la vigne. Tes mains sont inondées de sang, ton glaive fume encore de tes grossiers sacrifices. Epargne ces animaux innocents, et tourne le fer contre nous qui te blâmons : épargne ces bêtes muettes, et mets-nous à mort, nous tes accusateurs. Car je redoute moins le fer homicide que la hache des sacrifices; l'un met en pièces le corps, l'autre donne la mort à l'âme; l'un égorge la victime, l'autre perd et la victime et le sacrificateur. Tranche ma tête et ne souille point l'autel; devant toi se présente une victime

volontaire; pourquoi lier un taureau captif et rebelle? Si tu veux immoler des victimes, immole dans le vestibule de l'église une victime raisonnable.

Le tyran fait couper la langue de Romain.

Le tyran ne supporte pas la sublime hardiesse du martyr, et il commence aussitôt par le sacrifice de sa langue. Il la fait donc couper, moins pour en priver le martyr que pour combattre l'Evangile; moins par haine du héraut que par jalousie pour celui qu'il annonçait. Mais « le Dieu qui prend les sages dans leur propre sagesse, » I *Corinth.*, III, 19, rétablit du haut du ciel l'organe qu'on venait d'arracher, donna pour appui à la parole hésitante une langue invisible, et rendit la voix au martyr mutilé; faisant assister dans une certaine mesure le tyran à la formation de la nature humaine. Et de même que les constructeurs de puits, à mesure qu'ils découvrent de nouvelles sources, augmentent l'abondance de l'eau qui jaillit; de même le tyran en perçant avec le fer la langue jusque dans la racine, en est accablé d'un flux plus impétueux de reproches.

J'eusse bien voulu poursuivre jusqu'à la fin l'éloge si intéressant du martyr; mais la mesure convenable est remplie et elle m'invite à rentrer dans le silence. Ce que je viens de dire suffit à votre édification, et doit d'ailleurs être complété par les enseignements de notre père. Pour nous, gravons ce que nous venons d'entendre au plus profond de notre mémoire, ouvrons les sillons de notre âme aux paroles qui vont nous être adressées, et sur toute chose adorons le Christ auteur de ces merveilles; car la gloire lui appartient ainsi qu'au Père et au Très-Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIES

SUR LES MACCHABÉES

AVANT-PROPOS

Ces homélies ont été prononcées à Antioche; elles n'indiquent aucune date. La première exalte singulièrement le courage et la constance de la mère des Macchabées. La seconde, outre l'éloge de la mère, fait aussi l'éloge du septième et plus jeune des frères Macchabées. Saint Chrysostome fut plus court dans cette homélie parce que, dit-il, ces martyrs devaient être loués avec plus d'étendue par l'évêque Flavien qui allait parler après lui. Quoique la troisième homélie soit d'une authenticité douteuse, nous n'avons pas cru devoir la passer sous silence. Nous y joignons un fragment de saint Jean Chrysostome sur les Macchabées, que Jean Damascène cite dans un de ses ouvrages : *De Imag.,* III, parce qu'on ne le trouve dans aucune de ces trois homélies.

PREMIÈRE HOMÉLIE

Sur les saints Macchabées et sur leur mère.

1. Comme la ville nous apparaît brillante et joyeuse! Certainement il n'y a pas dans toute l'année de journée plus éclatante que la présente journée. Ce n'est pas que le soleil répande aujourd'hui sur la terre des rayons plus lumineux qu'à l'ordinaire; mais la lumière des saints martyrs inonde notre cité d'une splendeur supérieure à celle de l'éclair; car une infinité de soleils pâliraient auprès de ces saints, et les astres immenses seraient obscurcis. C'est à cause d'eux que la terre est aujourd'hui plus imposante que le ciel. Ne me parlez pas de poussière, n'arrêtez votre pensée ni à la cendre ni aux ossements que le temps a consumés; ouvrez les yeux de la foi et considérez la vertu de Dieu qui réside en

eux, la grâce de l'Esprit dont ils sont environnés, la lumière céleste et glorieuse dont ils sont pénétrés. Non, les rayons que le globe du soleil darde sur la terre ne sont pas comparables à la splendeur qui jaillit de leurs corps et qui aveugle les yeux du démon. De même, en effet, que les chefs de brigands et les violateurs de tombeaux n'aperçoivent pas si tôt des armes impériales posées quelque part, une cuirasse, un bouclier, un casque tout brillant d'or, qu'ils s'enfuient soudain sans oser ni s'avancer, ni les toucher, dans la crainte d'un grave péril s'ils poussaient jusque-là leur audace; ainsi les démons, véritables chefs de brigands, en quelque endroit qu'ils voient déposés les corps des martyrs, tournent le dos et s'enfuient sur-le-champ. C'est qu'ils ne considèrent point en eux la nature mortelle, mais la dignité ineffable du Christ qui les a animés. Ces armes, ce n'est point un ange, ni un archange, ni une autre puissance créée qui les a revêtues, mais le Seigneur même des anges. Si Paul s'écriait : « Est-ce que vous voulez éprouver la puissance du Christ, qui parle par ma bouche? » II *Corinth.*, XIII, 3. Ils peuvent eux aussi s'écrier : Est-ce que vous voulez éprouver la puissance du Christ, qui a combattu en nous? Ils sont vénérables ces corps, parce qu'ils ont été couverts de blessures pour leur Maître, parce qu'ils portent des stigmates pour le Christ. La couronne impériale étant ornée de mille pierreries, resplendit de mille différentes clartés : ainsi les corps des saints martyrs, ornés de blessures reçues pour le Christ, comme des pierres précieuses, nous apparaissent plus vénérables et plus augustes que le diadème d'un empereur.

Les corps des martyrs mettent en fuite les démons.

Les agonothètes profanes qui organisent les jeux estiment faire quelque chose de remarquable lorsqu'ils introduisent dans l'arène, pour y disputer le prix, des athlètes jeunes et vigoureux, de telle sorte qu'avant de les voir aux prises, l'heureuse proportion de leurs membres ravit d'admiration les spectateurs. Il n'en est pas ici de même; c'est plutôt tout le contraire : le combat que propose le Christ ne ressemble aucunement à ces combats profanes; il est effrayant et terrible. Il ne s'agit pas d'une lutte d'hommes à hommes, mais d'un combat entre les hommes et les démons. Or en mettant sous nos yeux ce combat, le Christ n'introduit point dans la lice des athlètes jeunes et vigoureux, mais de tout jeunes enfants et avec eux un vieillard, Eléazar, et en outre une femme avancée en âge, la mère de ces adolescents.— Qu'est donc ceci, Seigneur? Quoi! c'est l'âge de l'impuissance que vous menez dans l'arène pour y combattre? A-t-on jamais ouï parler d'une femme qui ait combattu dans une telle vieillesse? Jamais assurément. Eh bien, cette chose étrange, nouvelle, inouïe, répond le Christ, j'en montrerai la possibilité par les faits eux-mêmes. Je ne suis pas un de ces agonothètes qui font tout dépendre de la vigueur des combattants : je suis là pour assister mes athlètes, pour leur tendre la main; et la principale partie de leurs exploits n'est due qu'à mon assistance.

Quand donc vous verrez une femme tremblante, avancée en âge, ayant besoin d'un bâton, marcher au combat, rendre inutile la fureur du tyran, triompher des puissances incorporelles, vaincre le diable avec facilité, briser sans peine aucune sa puissance, admirez la grâce de l'agonothète; inclinez-vous devant la puissance du Christ. Ces athlètes ne sont pas vigoureux selon la chair, mais ils le sont selon la foi : la nature en eux est faible, mais la grâce dont ils sont revêtus est forte : leurs corps sont cassés par la vieillesse, mais leurs cœurs sont fortifiés par la piété et l'amour. Il n'est pas question d'un combat sensible : ne considérez donc pas ces athlètes par le dehors; pénétrez par la pensée jusqu'à la vigueur de leur âme; pesez la force de leur foi, et sachez bien que pour combattre les démons l'homme n'a besoin ni d'un corps vigoureux, ni d'un âge florissant, et que le plus jeune enfant, aussi bien que le vieillard le plus décrépit, pourvu qu'ils soient animés d'un cœur généreux et vaillant, n'auront dans ce combat rien à craindre de leur âge.

2. Et pourquoi parlé-je d'un vieillard et d'un enfant, lorsque des femmes ont engagé ces luttes et ont remporté de magnifiques couronnes? Les combats profanes exigeant un âge, un sexe, un



rang déterminés, sont inaccessibles aux esclaves, aux femmes, aux vieillards et aux enfants. Mais ici, c'est un théâtre largement ouvert à tout âge et à tout sexe, afin que vous compreniez la générosité et l'ineffable puissance de celui qui ouvre cette lice, et que vous voyiez l'accomplissement de ce mot de l'Apôtre : « la vertu éclate dans la faiblesse. » II *Corinth.*, xii, 9. Dès lors que des enfants et des vieillards montrent une force supérieure à leur nature, c'est une manifestation irréfragable et brillante de la vertu divine qui agit en eux. Pour vous convaincre que la faiblesse extérieure de ces athlètes augmente la splendeur de leurs couronnes, nous ne parlerons ni des vieillards ni des enfants, et nous offrirons à vos yeux quelque chose de plus faible encore, une femme avancée en âge, une femme mère de sept enfants. Assurément la tendresse maternelle n'est point un léger obstacle en de pareils combats. Sur quoi d'abord fixer en elle notre admiration? sur la faiblesse de son sexe? sur son âge avancé? sur la délicatesse de son cœur maternel? Car ce sont là de bien grands obstacles pour une épreuve qui demande tant de fermeté. Il me reste à dire une chose encore plus surprenante et bien propre à nous découvrir le courage de cette femme et la perversité du démon. Quelle est donc cette chose? Remarquez la malignité de l'esprit impur : il ne l'entraîne pas la première dans l'arène; ce n'est qu'après ses enfants qu'il la mène au combat. Et pourquoi? Afin que les tourments de ses sept enfants ayant abattu son courage, affaibli sa résolution, et que le spectacle du supplice de ses fils ayant consumé toute sa vigueur, le démon triomphât ensuite plus facilement de son cœur ainsi amolli. Ne considérez pas seulement les tourments qu'endurèrent ses fils; considérez plutôt que chaque nouveau supplice augmentait ses douleurs, et qu'elle était déchirée avec chacun de ses enfants. Elles le comprennent parfaitement les femmes qui ont souffert les douleurs de l'enfantement, et qui sont devenues mères. Combien de fois une mère voyant son enfant dévoré par la fièvre, consentirait volontiers à tout pourvu qu'elle attirât sur elle-même le feu qui dévore le corps de son enfant!

C'est ainsi que les mères sont infiniment plus sensibles aux douleurs de leurs enfants qu'à leurs propres douleurs. Si ce point est incontestable, et on n'en saurait douter, lorsque ces enfants étaient tourmentés, leur mère souffrait bien plus qu'eux et son martyre était bien plus cruel que leur propre martyre. Si la nouvelle de la maladie d'un enfant suffit pour bouleverser les entrailles maternelles, quand il s'agissait non pas d'un seul enfant mis à mort, mais de plusieurs enfants, non pas de souffrances apprises par ouï-dire, mais de souffrances que la mère voyait de ses propres yeux, que ne dut-elle pas éprouver? Comment n'eût-elle pas été hors d'elle-même à la vue de ses enfants mourant lentement l'un après l'autre, au milieu d'horribles tourments? Comment son âme ne brisa-t-elle pas les liens du corps? Comment au premier de ces spectacles ne se précipita-t-elle pas sur le bûcher pour échapper à ceux qui l'attendaient? Quoique pleine de philosophie, elle était mère; quoique sainte, elle était revêtue de chair; quoique courageuse, elle participait à la faiblesse de son sexe; quoique enflammée des ardeurs de la piété, elle portait les liens de la tendresse maternelle. Que si, tout hommes que nous sommes, nous ne pouvons voir un criminel traverser la place publique bâillonné, pour être conduit au puits des condamnés, sans être émus de ce spectacle, quoique aucun lien d'amitié ne nous unisse à lui, encore que la perversité du patient soit une raison pour combattre cette émotion, que ne dut pas souffrir cette mère qui ne voyait pas seulement un condamné conduit au supplice, mais ses sept enfants périr le même jour, non pas emportés par un rapide trépas, mais consumés par des tourments divers? Eût-elle été de rocher, ses entrailles eussent-elles été formées de diamant, comment n'aurait-elle point été bouleversée, comment n'aurait-elle point ressenti ce que devait ressentir une femme et une mère? Rappelez-vous notre admiration pour le patriarche Abraham liant lui-même son fils et le plaçant sur l'autel, et vous aurez alors une juste idée du courage de cette femme.

Héroïsme de la mère des Macchabées.

O spectacle navrant et doux à la fois! Navrant par la nature des choses qui se passent, doux à

cause des sentiments de celle qui le contemple. C'est qu'elle regardait non le sang qui coulait, mais les couronnes de justice qui étaient préparées : elle voyait non les flancs que l'on déchirait, mais les tabernacles construits dans l'éternité : elle portait ses yeux non sur les bourreaux qui l'environnaient, mais sur les anges présents tout autour. Elle oubliait sa tendresse de mère, elle méprisait la nature, elle dédaignait son âge; elle méprisait la nature, cette chose si tyrannique, la nature à laquelle les bêtes féroces elles-mêmes ne résistent pas. Bien des animaux de capture difficile sont victimes de leur tendresse pour leurs petits : indifférents à leur propre salut, ils tombent inconsidérément dans les mains des chasseurs. Quelque faible que soit un animal, il défendra toujours sa progéniture; quelque doux qu'il soit, la privation de ses petits le rendra furieux. Or cette femme se soustrait à la tyrannie que la nature exerce et sur les hommes raisonnables et sur les animaux privés de raison. Non-seulement elle ne saisit pas le tyran à la gorge, et ne lui déchire pas le visage à la vue de ses enfants mis en pièces; mais elle pousse la philosophie si haut qu'elle lui prépare elle-même ce festin barbare : tandis que les premiers étaient dans les tourments, elle encourageait les autres à braver les mêmes supplices.

3. Que les mères entendent ceci, qu'elles imitent le courage de cette femme, sa tendresse envers ses enfants, qu'elles les élèvent de cette manière : l'office d'une mère n'est pas de les mettre au monde, ceci regarde la nature, mais de les élever, chose qui dépend de la volonté. Ce qui vous prouvera que l'enfantement ne constitue pas la maternité, mais bien une sage éducation, c'est Paul couronnant la veuve, non pour avoir mis au monde, mais pour avoir élevé ses enfants. En effet, après ces mots : « Que la veuve choisie n'ait pas moins de soixante ans; que ses bonnes œuvres lui rendent témoignage, » il détermine le principal de ses titres. Quel est-il donc? « Qu'elle ait fait l'éducation de ses enfants, » ajoute-t-il. Il ne dit pas : Qu'elle ait mis des enfants au monde; mais bien : « Qu'elle ait fait leur éducation. » I *Tim.*, v, 9-10. Représentons-nous donc ce que devait souffrir cette femme, si nous pouvons l'appeler une femme, lorsqu'elle voyait les doigts de ses enfants étendus sur un brasier, leur tête tombée à terre, une main de fer saisissant la tête de l'un d'eux et en arrachant la peau, et la victime de ce traitement debout et la parole sur les lèvres. Comment ouvrait-elle la bouche? Comment remuait-elle la langue? Comment son âme ne s'envola-t-elle point de sa chair? Comment cela? je vais vous le dire : Son regard n'était pas fixé sur la terre, elle ne songeait qu'aux biens à venir. Elle ne craignait qu'une seule chose, que le tyran ne fût ému et ne mît un terme au combat, qu'il ne brisât la chair unie de ses enfants, et que quelques-uns ne demeurassent sans couronnes. Que telle ait été sa crainte, on le voit par cela seul que, saisissant en quelque sorte de ses propres mains son dernier fils, elle le précipita dans la chaudière; car les conseils et les exhortations pressantes qu'elle lui adressa jouèrent le rôle des mains. Si le récit des maux d'autrui nous remplit de tristesse, pour elle, elle contemplait sans tristesse ses propres maux. N'écoutons pas ces paroles avec indifférence, et que chacun des auditeurs applique à ses enfants toute cette tragédie. Qu'il se représente leurs traits chéris, qu'il se dépeigne à lui-même ces êtres bien-aimés, qu'il transporte en eux ces souffrances, et alors il se fera une idée exacte de ce que nous venons de dire. Ou plutôt, il ne le comprendra pas, aucun discours n'étant capable d'exprimer les douleurs de la nature que l'expérience seule fait connaître.

C'est à propos qu'on appliquerait à cette femme, après le triomphe de ses sept enfants, le mot du Prophète : « Vous êtes comme un olivier fécond dans la maison de Dieu. » *Psalm.* LI, 10. Aux jeux olympiques, mille athlètes ont beau paraître dans l'arène, la couronne n'est décernée qu'à un seul : ici, sur sept athlètes sept ont été couronnés. Où pourriez-vous me montrer un champ aussi fertile? un sein aussi fécond? une semblable maternité? La mère des enfants de Zébédée eut pour enfants des apôtres, mais elle n'en eut que deux. Je ne connais point de mère qui ait enfanté à la fois sept martyrs, et puis ait été jointe à eux, de

manière à subir non pas un seul, mais plusieurs martyres. Ses enfants ne formaient que sept martyrs : le corps de leur mère ajouté à leurs corps n'était qu'un simple corps; et cependant elle endurait en lui pour ainsi dire jusqu'à quatorze martyres, et parce qu'elle souffrait le martyre en chacun de ses enfants, et parce qu'elle les avait rendus tels, nous ayant donné en eux une véritable église de martyrs. Elle enfanta sept fils; elle n'en enfanta aucun pour la terre, tous pour le ciel ou plutôt pour le Roi des cieux; elle les enfanta tous pour la vie à venir. Pour elle, le démon la conduisit la dernière au combat à cause du motif que j'indiquais tout à l'heure, je veux dire dans l'espoir d'en venir plus facilement à bout en l'attaquant en dernier lieu, lorsque ses forces auraient été épuisées par le spectacle des tourments. Si des hommes en voyant couler le sang tombent souvent en défaillance, et exigent bien des soins pour retenir la vie qui les quitte, et l'âme prête à s'envoler du corps; celle-ci qui vit des ruisseaux de sang couler de la chair de ses propres enfants, et non d'une chair étrangère, que n'endurait-elle pas? Quel bouleversement dans son cœur!

Le diable donc, comme je le disais, la mena après ses enfants au combat, en vue de la vaincre plus aisément. Or, il arriva tout le contraire, car elle ne combattit qu'avec plus de courage. Comment et pour quelle raison? Parce qu'elle ne craignait plus rien, qu'elle n'avait pas la sollicitude que ses enfants survivants s'amollissent et perdissent la couronne; parce qu'elle les avait déposés dans le ciel, comme dans un trésor inviolable et qu'elle les avait mis en possession des célestes lauriers et des biens qui ne changent pas. Voilà pourquoi elle affronte la lutte avec non moins de courage que d'allégresse. Ajoutant son corps au chœur de ses enfants, comme une pierre précieuse à une couronne, elle s'envole vers son bien-aimé Sauveur, nous laissant le meilleur des encouragements et des conseils, l'exhortation de l'exemple, afin que nous bravions avec fermeté d'âme, avec des sentiments élevés, quelque péril que ce soit. Quel homme effectivement, quelle femme, quel vieillard, quel jeune homme pourrait désormais se justifier ou s'excuser des frayeurs que lui inspireraient les dangers à braver pour le Christ, lorsqu'une femme, une femme avancée en âge, mère de nombreux enfants, ayant à combattre avant le temps de la grâce, quand les portes de la mort étaient encore fermées, que le péché n'était pas encore exterminé, que la mort n'était pas encore vaincue, nous apparaît supportant pour Dieu les tourments avec une ardeur et une constance pareilles?

Pénétrés de ces enseignements, nous tous hommes et femmes, jeunes gens et vieillards, retraçons ces luttes et ces combats dans notre cœur comme sur un tableau, conservons dans notre âme le souvenir de la patience de cette femme comme une exhortation incessante à mépriser tous les maux, afin qu'après avoir imité ici-bas la vertu de ces saints-là, nous partagions en haut leurs couronnes; autant de philosophie qu'ils ont déployée au fort des périls, autant de fermeté mettons à combattre nos passions mauvaises, la colère, la cupidité, l'impureté, la vaine gloire et tous les sentiments du même genre. Que si nous triomphons de ces flammes comme ces martyrs ont triomphé du feu, nous pourrons nous rapprocher d'eux et partager leurs titres de confiance. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

1. Sans doute il n'est pas possible de faire avec une seule langue l'éloge de tous les saints martyrs; mais eussions-nous une infinité de bouches et autant de langues, nous ne suffirions pas à cette tâche. Quand je considère les hauts faits de nos sept martyrs, j'éprouve ce qu'éprouverait un homme cupide assis auprès d'une source vomissant de l'or par sept ouvertures, s'efforçant de l'épuiser entièrement, et après de nombreuses et incroyables fatigues en laissant derrière lui la plus grande partie. En effet, vous

aurez beau puiser à cette source, vous en laisserez la partie la plus considérable. Quoi donc? parce que nous ne pourrons les louer comme ils le méritent, garderons-nous le silence? Assurément non. C'est à des martyrs que nous offrons ces présents, et ils suivront l'exemple de leur maître pour en apprécier la valeur. Que fait donc leur maître? Quelqu'un lui offre-t-il des présents, pour déterminer sa récompense il a égard non point à la quantité de ce qu'on lui offre, mais à la générosité de celui qui l'offre. Il en agit ainsi envers la veuve : cette femme ne donna que deux oboles, et elle fut mise au-dessus de ceux qui avaient donné une somme beaucoup plus considérable, parce que Dieu regarde non l'exiguité de la somme, mais la munificence des sentiments. Si la somme ne renfermait que deux oboles, des milliers de talents d'or n'égalaient pas la valeur des sentiments, *Luc.*, XXI, 2-4. Ne craignons donc pas d'aborder cet éloge, et, ce que nous avons fait hier, faisons-le, si vous le voulez bien, encore aujourd'hui. Hier, nous nous sommes arrêtés devant la mère seule, nous lui avons consacré le discours tout entier, et cela, non pour l'isoler du chœur de ses enfants, mais pour accroître plus sûrement nos richesses. Eh bien, faisons de même maintenant : prenons à part un enfant, entretenons-nous de lui quelques instants. Il serait à craindre autrement que, semblables à sept fleuves, les éloges de tous les sept martyrs n'entraînassent irrésistiblement notre parole, et ne la submergeassent. Prenons donc un de ces adolescents, non pour le séparer du chœur de ses frères, mais pour alléger notre fardeau. Du reste, ses frères partageront cet éloge et cette couronne, ayant partagé les mêmes épreuves. Leur mère se présentera aussi à nous inévitablement aujourd'hui, encore que nous ne nous en occupions pas. Elle viendra par la force même des choses, et elle ne se résoudra pas à quitter ses enfants : ne les ayant pas quittés dans le combat, elle ne les quittera pas non plus au moment des éloges.

Nous offrons aux martyrs de dignes présents.

Lequel donc de ces sept athlètes voulez-vous que nous prenions? Sera-ce le premier, le second, le troisième, le dernier? ou plutôt il n'y a pas parmi eux de dernier. Ils forment un chœur, et dans un chœur on ne voit ni le commencement ni la fin. Mais, pour déterminer celui dont nous ferons l'éloge, nous parlerons du plus jeune de ces martyrs. La fraternité règne entre leurs combats, une sorte de parenté entre leurs hauts faits. Or là où règne cette parenté de hauts faits, il n'y a ni premier, ni second rang. Prenons donc le plus jeune de ces adolescents, qui était bien l'égal des autres par le cœur, et qui l'était non-seulement de ses frères, mais même d'un vieillard. Seul de tous ses frères, il fut conduit sans liens au supplice. Il n'attendit pas que les bourreaux missent la main sur lui, et sa propre générosité prévenant leur barbarie, il s'avança déchargé de tout lien. Aucun de ses frères n'assista à son supplice; ils étaient déjà tous morts. Mais il combattit sous des yeux plus vénérables encore, sous les yeux de sa mère. Ne vous disais-je pas que la mère se présenterait inévitablement, sans intention de notre part? Voilà que la suite des idées l'a ramenée vers nous. Il était illustre et vénérable le théâtre où son enfant combattait; car les phalanges angéliques et ses frères eux-mêmes le contemplaient, non plus de la terre, mais du haut des cieux. Ils étaient assis, le front ceint de couronnes, comme le sont les juges aux jeux olympiques, non pour décider de l'issue du combat, mais pour encourager et accueillir le vainqueur après sa victoire. Celui-ci était donc debout, libre de tout lien, et proférant des paroles remplies de philosophie. Il désirait bien communiquer ses sentiments religieux au tyran. N'ayant pu y réussir, il fit ce qui lui restait à faire, et s'offrit au supplice. Tandis que le tyran gémissait sur sa jeunesse, il versait des larmes sur son impiété. Car les regards du tyran et du martyr ne considéraient pas les mêmes choses. Si chez eux les yeux de la chair étaient les mêmes il n'en était pas ainsi des yeux de l'esprit. C'est pourquoi l'un considérait la vie présente, l'autre au contraire la vie à venir vers laquelle il allait prendre son essor. Le tyran voyait les grils, le martyr voyait l'enfer dans lequel le tyran allait se précipiter. Si nous admirons Isaac qui, chargé de liens et d'entraves par son père, ne s'arracha point à l'autel, et ne fit aucun mouvement à la

vue du glaive levé sur sa tête; *Genes.*, XXII, 10; à plus forte raison devons-nous admirer ce martyr qui, sans être lié, sans avoir aucunement besoin de chaînes, sans attendre la main des bourreaux, se transforma spontanément lui-même en prêtre, en autel et en victime. Ayant regardé autour de lui et n'ayant aperçu aucun de ses frères, il en fut ému, et il se sentit pressé de se hâter et de marcher sur leurs traces, afin de n'être pas séparé de leur chœur. Voilà pourquoi il n'attendit pas la main des bourreaux. Comme il redoutait la pitié du tyran, qui par commisération aurait pu l'isoler de la société de ses frères, il prit les devants, et se déroba à sa cruelle humanité. Et, en effet, bien des motifs pouvaient amollir le tyran, la jeunesse de la victime, le supplice de ses frères, qui eût été capable de rassasier une bête féroce et qui néanmoins ne le rassasiait pas, l'âge avancé de la mère, l'inutilité des précédentes rigueurs.

2. Aussi le jeune homme ayant pesé ces considérations, se précipita-t-il lui-même dans un supplice sans remède, et se jeta-t-il dans la chaudière comme il se fût jeté dans les eaux d'une fontaine rafraîchissante, réputant ce bain un baptême divin. Tels les hommes dévorés de brûlantes ardeurs se plongent au sein des flots : tel ce jeune homme dévoré par le désir de rejoindre ses frères se plongea-t-il dans ce tourment. Il était de plus encouragé par sa mère : ce n'est pas qu'il eût besoin d'exhortation; mais vous comprendrez par là la fermeté de cette femme. Envers aucun de ses sept enfants, elle n'agit comme eût agi une mère; ou plutôt elle agit en véritable mère envers chacun d'eux. Elle ne se dit point à elle-même : Qu'est donc ceci? le chœur de mes enfants m'a été ravi, il ne me reste plus que celui-ci : que je le perde, et me voilà sans enfants! Qui me nourrira désormais dans la vieillesse, s'il vient à me quitter? N'est-ce point assez d'avoir sacrifié la moitié de mon bonheur, ou du moins les deux principales parties; et le seul enfant qui me reste pour me consoler dans ma vieillesse, faudra-t-il encore que je le sacrifie? — Elle ne dit rien, elle ne pense rien de pareil; et, soulevant son enfant par ses exhortations comme elle l'eût fait avec ses mains, elle le plonge dans la chaudière en glorifiant Dieu d'avoir daigné accepter tous les fruits de ses entrailles, de n'en avoir réprouvé aucun, et d'avoir dépouillé l'arbre tout entier. Aussi ne craindrai-je pas de dire qu'elle a plus souffert que ses enfants. Pour ceux-ci, la douleur physique et morale était singulièrement atténuée; tandis que, dans la condition où la nature la plaçait, son esprit conservant toute sa force et toute sa lucidité, elle avait un sentiment plus distinct de ce qui se passait.

Il fallait voir ce triple incendie, celui que le tyran avait allumé, celui qu'attisait la nature, celui que développait l'Esprit saint. La fournaise allumée par le tyran de Babylone était moins ardente que la fournaise allumée par ce tyran pour la mère des martyrs. Dans le premier cas, le feu avait pour aliment le naphthe, la poix, les étoupes, les sarments; dans l'autre, c'était la nature, la maternité, la tendresse, les sentiments unanimes des enfants. Dans le feu où ceux-ci étaient plongés, ils étaient en proie à de moindres ardeurs que leur mère; elle était consumée par son amour; mais elle en triomphait par la piété. La nature luttait contre la grâce; mais la victoire demeurait à la grâce. La religion l'emportait sur les entrailles, le feu l'emportait sur le feu, le feu spirituel sur le feu de la nature et sur celui qu'avait allumé la cruauté du tyran. Et de même que l'on voit au milieu de l'Océan un rocher battu par les flots rester inébranlable, tandis que les vagues se dissipent en écume et s'évanouissent en un moment; de même le cœur de cette femme battu par la douleur, comme le rocher par la mer, restait inébranlable tout en dissipant ces assauts par sa fermeté et sa philosophie. Elle aspirait à montrer au tyran qu'elle était vraiment la mère de ces martyrs, et qu'ils étaient encore plus ses enfants par les liens de la vertu que par les liens du sang. Ce n'était pas le feu des supplices, mais les torches nuptiales qu'elle croyait avoir devant les yeux. La mère qui pare ses enfants pour l'hyménée est moins heureuse que ne l'était cette mère à la vue des tortures des siens. Et, comme si elle avait revêtu celui-ci de sa robe nuptiale, formé pour celui-là des couronnes, dressé pour l'autre la couche de

La mère des Macchabées inébranlable comme un rocher battu par les flots.

l'hymen, ainsi la vue de l'un courant vers les chaudières, de l'autre se dirigeant vers les grils, d'un troisième dont on tranchait la tête, la remplissait d'allégresse. On n'apercevait partout que graisse et que fumée, en sorte que tous ses sens l'entretenaient de ses enfants; les apercevant par les yeux, entendant par les oreilles leurs paroles chéries, recevant par l'odorat les exhalaisons suaves et insupportables en même temps de leurs chairs; exhalaisons insupportables aux infidèles, mais de la plus grande suavité pour Dieu et pour elle; exhalaisons qui souillaient l'air environnant, mais qui ne souillaient point le cœur de cette femme. Elle restait debout, en effet, assistant avec une fermeté et une constance inébranlables à cet horrible spectacle.

Mais il est temps de mettre un terme à ce discours, afin que notre commun maître offre aux martyrs un tribut plus précieux de louanges. Que cette femme soit un sujet d'imitation pour les pères, d'émulation pour les mères, pour les hommes, pour les femmes, pour ceux qui ont embrassé la virginité, qui se sont revêtus de sacs et qui portent le cilice. A quelque point d'austérité, de philosophie que nous soyons arrivés, la philosophie de cette femme laisse bien loin derrière elle notre générosité. Que nul parmi ceux qui ont porté au plus haut degré la noblesse et le courage n'estime indigne de lui de se mettre à l'école de cette femme avancée en âge. Prions-la plutôt tous ensemble, et ceux qui habitent la ville, et ceux qui vivent dans la solitude, et ceux qui pratiquent la virginité, et ceux qu'entoure l'éclat d'un mariage honoré, et ceux qui dédaignent tous les biens présents, et ceux qui ont crucifié leurs corps, afin de posséder, après avoir fourni la même course, les mêmes titres de confiance que cette mère, afin de trouver place à ses côtés au jour du jugement, par le secours de ses saintes prières, de celles de ses enfants et d'Eléazar, de ce grand et généreux vieillard qui vint compléter leur chœur, et qui montra dans les épreuves une âme de diamant. Nous l'obtiendrons, si nous prêtons aux prières de ces saints un concours sans réserve, si, avant les luttes et les dangers, au sein de la paix, nous domptons nos propres passions, nous réprimons les révoltes insolentes de la chair, et si nous réduisons notre corps à l'obéissance et à la servitude. De la sorte, si notre vie s'écoule dans la paix, nous mériterons les couronnes éclatantes des gymnases; et si Dieu dans sa bonté juge convenable de nous soumettre aux mêmes combats, nous descendrons préparés dans l'arène et nous mériterons les biens célestes. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire, honneur, puissance soient au Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

Exhortation morale d'imiter la vertu de cette femme.

TROISIÈME HOMÉLIE.

1. Lorsque je considère les louanges que nous devrions faire par nos actes des martyrs et que je vois l'embarras du plus grand nombre, je suis couvert de confusion. Laissons donc, si vous le voulez bien, pour le moment la doctrine, et appliquons-nous à reproduire la fermeté des martyrs. Que le vieillard Eléazar s'offre le premier à nos regards, lui qui donna le signal du combat, qui posa le fondement du martyre, qui ouvrit la porte de l'arène, le prince du courage, le premier par la fermeté, vieillard plein de jeunesse, le premier martyr de l'Ancien Testament, l'image de Pierre le coryphée des apôtres. L'ennemi épuise les flatteries et les rigueurs; mais la victime ne cesse de faire entendre sa voix courageuse. Le vieillard était debout, tremblant à cause de son âge; le tyran était assis, ne respirant que menaces et carnage. Or celui qui tremblait se retira plein de vigueur, et celui qui était dans l'ardeur de l'âge se retira vaincu. La vieillesse restait debout au milieu des tourments; et tandis que la jeunesse exerçait avec faste et fureur le souverain pouvoir, la victoire restait à la vieillesse. O nouveau genre de triomphe! une armée entière avec ses arcs est mise en fuite par un vieillard blessé.

Les combats merveilleux d'Eléazar ne me permettraient pas de parler du courage des jeunes

martyrs; il nous faut néanmoins dire quelques mots de la résistance qu'ils opposèrent au tyran, car eux aussi remportèrent sur lui un brillant trophée : la jeunesse ne devait pas le céder à la vieillesse en intrépidité. Après avoir donc successivement combattu, ces jeunes gens qui, sortis des mêmes entrailles, avaient soutenu la même épreuve, furent couronnés. Je n'en dirai pas davantage, s'il le faut, ô vaillants coryphées des vaillants martyrs? Comme je le disais, ces sept jeunes gens, après avoir successivement combattu, furent couronnés; sortis des mêmes entrailles, soumis à la même épreuve, unis les uns aux autres par le sang et par la vertu, ils marchèrent au combat les uns après les autres. C'est maintenant, ô généreux martyrs, à moi de rappeler le texte évangélique : « Bienheureux le sein qui vous a portés, et les mamelles qui vous ont allaités. » *Luc.*, XI, 27.

Ces paroles me conduisent à m'occuper de la mère de ces héros, laquelle en un seul corps subit plusieurs trépas, ou plutôt, quoique plusieurs fois égorgée, ne fit pas entendre une seule plainte; de cette mère insensible et en même temps couverte de blessures. Elle était moins troublée à la vue de son premier enfant traîné à la mort, que remplie de frayeur à l'idée du second qui n'avait pas encore essayé de la lutte. De même, la mort du second l'affligeait moins que la pensée du troisième, plein de vie, et dont elle ignorait le sort, ne l'effrayait. C'était pour elle peu de chose que la mort sanglante de son troisième et de son quatrième enfant, tant que le cinquième n'avait point été égorgé. Le trépas du sixième ne triompha pas davantage de sa philosophie. Restait encore le dernier en présence du combat, son septième enfant, complément de cette cithare de martyrs à sept cordes. Fut-elle donc émue par son extrême jeunesse? Se plaignit-elle à la vue de ce rejeton unique de ses entrailles? Non; car elle poussa elle-même son fils à la mort, sinon de ses propres mains, du moins par ses conseils Ne diminuez pas, ô mon fils, le nombre des couronnes : soyez digne de vos frères par votre héroïsme, comme vous l'êtes par le sang; joignez à cette communauté d'origine la communauté de conduite; montrez-vous, même dans les épreuves, le frère de ces victimes. Vous êtes dans l'ordre de la nature mon septième enfant, soyez pour moi par votre volonté le septième martyr. Ne faites pas, ô mon fils, que moi, mère de sept enfants, je sois appelée mère de six martyrs. Où sont maintenant ces personnes qui refusent même à Dieu le tribut de quelques-uns de leurs biens? Voilà une mère qui aujourd'hui offre au Seigneur ses sept jeunes enfants, et qui n'hésite pas pour ce sacrifice à déchirer ses propres entrailles. Combien de gens font avec répugnance l'offrande de quelques oboles! Pour nous, faisons à Dieu l'offrande de nos âmes, de nos biens, de nos corps, et glorifions en toute chose le Christ, auquel gloire et puissance soient dans tous les siècles des siècles. Amen.

FRAGMENT SUR LES MACCHABÉES.

Extrait de saint Jean Damascène. *De Imag.*, *III.*

Les traits des empereurs ne sont pas seulement reproduits sur l'or, l'argent ou d'autres matières précieuses; l'airain lui-même peut les reproduire avec fidélité. La diversité de la matière n'enlève rien à la valeur de l'image. Un portrait frappé sur une matière précieuse n'amoindrit aucunement le portrait frappé sur une matière commune. L'un et l'autre sont également ennoblis par la figure impériale; et comme celle-ci n'est en rien dégradée par la matière, elle rehausse la valeur de l'objet sur lequel elle est empreinte.

PANÉGYRIQUE

DES

SAINTES BERNICÉ ET PROSDOCÉ

ET DE DOMNINE, LEUR MÈRE

AVANT-PROPOS

Dans l'avertissement qui précède l'homélie sur les cimetières et sur la croix, laquelle fut prononcée le vendredi saint, nous avons dit qu'elle le fut vingt jours avant l'homélie sur les saintes martyres Bernicé, Prosdocé, etc., et qu'à celle-là se rapportent les premiers mots de celle-ci : « Il n'y a pas encore vingt jours que nous avons fêté le souvenir de la Croix. » A l'appui de ce sentiment se présentent les paroles qu'on lit peu après : « Je vous disais alors : Il a brisé les portes d'airain, il a rompu les verrous de fer. » En effet, l'orateur, dans l'homélie sur la croix, insiste assez longuement sur ce texte. C'est pourquoi l'on doit rejeter l'opinion des Grecs qui, voyant dans cette fête de la Croix la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix laquelle se célèbre le quatorze septembre, mettent la fête des saintes martyres vingt jours après, c'est-à-dire au quatrième jour d'octobre; ils ne s'aperçoivent pas que cette homélie sur la croix a été prononcée le vendredi saint, et non le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, fête qui n'était pas connue du temps de saint Chrysostome. Le Martyrologe romain est plus près de la vérité lorsqu'il place la fête de ces saintes martyres au quinzième jour d'avril, quoiqu'il se trompe en un point, qualifiant de vierge, Domnine, qui était la mère de Bernicé et de Prosdocé. Cette date du Martyrologe romain nous permet de trouver l'année où ont été prononcées ces deux homélies : ce serait l'année 392, en laquelle la Pâque a été célébrée le vingt-huitième jour de mars; par conséquent, à partir du vendredi saint qui était le vingt-sixième jour du même mois, on trouvera que le vingtième jour coïncide avec le quatorze avril. On peut s'en tenir à cette date, quoiqu'elle ne soit pas absolument certaine. Comme nous l'avons dit ailleurs, les tables pascales qui ont été dressées plus tard sont loin de s'accorder avec les tables anciennes.



PANÉGYRIQUE.

1. Il n'y a pas encore vingt jours que nous avons fêté le souvenir de la Croix, et voilà que nous fêtons celui de plusieurs martyres. Voyez-vous avec quelle promptitude apparaissent les fruits de la mort du Christ? C'est à cause de cette brebis qu'ont été égorgées ces génisses, à cause de cet agneau que l'ont été ces victimes, à cause de ce sacrifice qu'ont été offertes ces hosties. Vingt jours ne sont pas encore écoulés, et soudain le bois de la croix a poussé ces magnifiques rejetons de martyres; car ce sont là les effets de la mort du Sauveur. Vous voyez donc aujourd'hui confirmées par les faits, les paroles que je vous citais naguère. Je vous disais alors : « Il a brisé les portes d'airain, il a rompu les verrous de fer. » *Psalm.* CVI, 16. Aujourd'hui les faits justifient ce langage. Si le Sauveur n'avait pas brisé les portes d'airain, ces portes restant fermées, de simples femmes n'en auraient point franchi le seuil avec autant de facilité et de courage. S'il n'eût pas rompu les verrous de fer, de simples vierges n'auraient point eu la force de les arracher. S'il n'eût pas rendu la prison inutile, ces martyres n'y fussent point entrées avec autant d'intrépidité. Béni soit Dieu! Une femme brave la mort; elle qui avait assujetti notre vie à la mort, rend impuissante entre les mains du diable cette arme antique du diable; un faible et fragile instrument se transforme en un glaive irrésistible. De simples femmes bravent la mort; qui n'en serait frappé de stupeur? Honte aux Grecs, confusion aux Juifs, qui ne croient pas en la résurrection du Christ. Et quelle preuve plus forte, dites-moi, exigez-vous de cette résurrection, quand vous avez sous les yeux un changement si profond? Des femmes affrontent la mort, la mort qui, auparavant, glaçait des hommes et des saints de terreur et d'effroi. Apprenez la crainte qu'elle inspirait autrefois, afin qu'en présence du mépris qu'on en fait aujourd'hui, vous vous incliniez devant Dieu, l'auteur de ce changement : apprenez quelle était autrefois la puissance de la mort, afin qu'à la vue de sa faiblesse actuelle vous rendiez grâce au Christ qui l'a réduite à une impuissance complète.

Autrefois, mon bien-aimé, il n'y avait pas de force comparable à la force de la mort, ni de faiblesse comparable à notre faiblesse; mais aujourd'hui la faiblesse de la mort surpasse toute autre faiblesse, et notre force, toute autre force. Voyez-vous quelle heureuse révolution a été accomplie? Voyez-vous comment Dieu a changé la force en faiblesse et la faiblesse en force, nous manifestant de ces deux manières sa puissance? Au reste, ceci n'est point une simple assertion, et en voici la preuve : En premier lieu, si tel est votre avis, montrons la crainte que la mort inspirait autrefois non-seulement aux pécheurs, mais encore aux saints personnages qui jouissaient d'un grand crédit auprès de Dieu, qui étaient riches en mérites et consommés en vertus. Mon but en ceci n'est pas d'attirer du blâme sur les saints, mais d'exalter l'admirable puissance de Dieu. Et où est la preuve que la vue de la mort inspirait autrefois de la terreur, et qu'elle pénétrait tous les hommes d'horreur et d'effroi? Dans l'histoire du premier patriarche; oui, Abraham, ce patriarche, ce juste, cet ami de Dieu, qui avait abandonné sa patrie, sa maison, ses proches, ses amis, qui avait sacrifié tous les biens d'ici-bas pour obéir au Seigneur, redoutait et craignait la mort à ce point, que, au moment d'entrer en Egypte, il tenait à son épouse ce langage : « Je sais que vous êtes belle. Il arrivera donc que les Egyptiens, vous voyant, vous garderont et me mettront à mort. » Et après? « Dites : Je suis sa sœur, afin qu'ils me traitent bien à cause de vous; et ainsi à cause de vous ma vie sera épargnée. » *Genes.*, XII, 11-13. Qu'est-ce cela, ô saint, ô patriarche? Quoi, vous êtes insensible à la perspective de votre femme outragée, de votre couche souillée, de vos droits violés? est-ce donc à ce point que vous redouteriez la mort? Encore ne vous arrêtez-vous pas là, et ourdissez-vous le mensonge avec votre épouse, et jouez-vous par avance le drame de votre déshonneur, et cherchez-vous

de toutes les manières à assurer le secret aux desseins adultères du roi d'Egypte, et après avoir dépouillé votre compagne du titre d'épouse, lui imposez-vous le rôle de sœur! — Je crains cependant qu'en nous efforçant d'atténuer l'influence de la mort, nous ne paraissions faire au juste son procès. J'essaierai donc d'atteindre ces deux fins, et de prouver la faiblesse de la mort, et de soustraire le juste à cette accusation; mais il est nécessaire d'exposer d'abord la frayeur que la mort lui inspirait, avant de le justifier complétement.

Examinons donc le supplice intolérable et terrible qu'il eut à souffrir. Voir, en effet, une épouse outragée, la voir déshonorée par l'adultère est un supplice plus intolérable que la plus cruelle des morts. Et que dis-je, déshonorée par l'adultère? Que l'ombre d'un soupçon à ce sujet pénètre dans l'âme, et la vie devient tout entière un horrible tourment. La passion de la jalousie est un feu, une flamme dont les ardeurs sont insurmontables. Un sage exprimait ce qu'elle renferme de tyrannique et de fatal en ces termes : « Le cœur de son époux est rempli de jalousie; aucune expiation n'éteindra sa haine, — il sera inflexible au jour de la vengeance, et il ne sera pas désarmé par le nombre des présents. — La jalousie, est-il dit encore, est dure comme l'enfer. » *Proverb.*, VI, 34-35; *Cant.*, VIII, 6. De même que l'enfer est insensible aux présents, de même on ne saurait adoucir et fléchir la jalousie. Plus d'une fois des époux auraient acheté au prix de leur vie la satisfaction de découvrir l'adultère : ils auraient bu avec délices le sang de l'homme qui avait souillé leur épouse, et ils auraient volontiers pour cela tout fait, tout supporté. Et cependant ce tourment intolérable, ce sentiment inexorable, tyrannique, le juste l'a supporté avec une admirable patience, et il s'est résigné au déshonneur de sa femme à cause de l'effroi que lui inspiraient la mort et le trépas.

Eloge d'Abraham.

2. Qu'Abraham ait redouté la mort, ce qui précède le prouve. Il nous reste ensuite à le justifier de toute accusation et de tout blâme à ce sujet, après avoir toutefois énoncé les reproches qu'on lui fait. Et quels sont ces reproches? Il aurait dû, dit-on, mourir plutôt que de laisser déshonorer sa femme. Voilà le crime dont plusieurs l'accusent, d'avoir préféré la conservation de sa vie, à celle de la chasteté de son épouse. Que prétendez-vous? qu'il eût dû mourir plutôt que de laisser déshonorer sa femme? et qu'y aurait-il gagné? Si par sa mort il eût arraché sa femme au déshonneur, vous auriez raison. Mais si sa propre mort ne devait en rien la préserver de l'infamie, pourquoi inconsidérément et sans raison eût-il sacrifié son propre salut? Pour vous montrer que sa mort n'aurait point soustrait sa femme à l'adultère, écoutez ce qu'il dit : « Et il arrivera que les Egyptiens vous ayant vue, vous garderont, et me feront mourir. » *Genes.*, XII, 12. Un double crime se fût donc accompli, un adultère et un homicide : or il était de la plus simple prudence d'empêcher au moins l'un de ces crimes. Si, encore une fois en sacrifiant sa vie, Abraham eût mis Sara à l'abri de tout outrage; si, après avoir mis à mort le juste, les Egyptiens eussent dû respecter sa compagne, vos reproches auraient quelque fondement; mais si Abraham, une fois mis à mort, sa femme n'en aurait été pas moins déshonorée, pourquoi reprocher au saint patriarche d'avoir, par sa sagesse, de deux crimes qui se préparaient, l'adultère et l'homicide, empêché l'homicide? Et c'est précisément ce qui lui mériterait nos louanges, d'avoir conservé pure de son sang la main de l'adultère. Vous ne pourriez pas même avancer que par ces mots : « Je suis sa sœur, » Sara provoquait l'insolence de l'Egyptien, parce que, eût-elle dit : *Je suis sa femme,* elle ne l'eût pas davantage éloignée, ce qu'exprimaient clairement les paroles du patriarche : « Si l'on vous voit, on dira : c'est sa femme, et l'on me tuera, tandis qu'on vous gardera. » Par conséquent, eût-elle dit : *je suis sa femme,* un adultère et un meurtre auraient été commis; mais en disant : *je suis sa sœur,* l'homicide ne se commettait pas. Voyez-vous comment, de deux crimes qui menaçaient de se commettre, le patriarche par sa sagesse sut en prévenir un?

Désirez-vous apprendre encore comment il prévient autant qu'il est en lui le crime d'adul-

tère, et comment il l'empêche de se consommer; prêtez à son langage une oreille attentive. « Dites : Je suis sa sœur. » Que dit-il? quiconque prend une sœur n'est point adultère; car l'adultère dépend de la volonté. Les rapports de Juda avec Thamar, sa belle-fille, ne furent point qualifiés d'adultère, parce qu'il avait vu en elle, non sa belle-fille, mais une prostituée. De même en ce sujet, l'Egyptien qui allait prendre Sara, non comme la femme d'Abraham, mais comme sa sœur, n'encourait pas l'accusation d'adultère. — Et que fait ceci à Abraham, objecte-t-on; il savait bien qu'il livrait sa femme et non sa sœur? — Cette observation ne charge aucunement le patriarche. Si, en entendant ces paroles : *elle est ma femme,* on eût dû s'abstenir de tout outrage, le reproche que vous adressez au juste serait fondé; mais puisque le titre d'époux ne devait en rien protéger et défendre Sara contre le déshonneur, selon ces mots : « ils diront : c'est sa femme, et ils vous garderont; » ce serait une raison de plus pour admirer ce juste d'avoir pu, en des circonstances aussi délicates, préserver l'Egyptien de toute tache de sang, et empêcher autant qu'il était en lui le crime d'adultère.

Passons maintenant à Jacob, son petit-fils : vous le verrez trembler et craindre devant la mort, lui qui dès son jeune âge avait montré une sagesse tout apostolique. Paul donnait à ses disciples le précepte suivant : « Que nous ayons un peu de nourriture et de quoi nous couvrir, et nous serons contents. » I *Tim.*, VI, 8. Or Jacob demandait à Dieu les mêmes choses : « Que le Seigneur, disait-il, nous donne du pain à manger et des vêtements pour nous couvrir, et ce sera assez pour nous. » *Genes.*, XXVIII, 20. Et pourtant, cet homme qui ne demandait que le nécessaire, qui avait sacrifié la maison paternelle, reçu les bénédictions, obéi à sa mère, cet homme ami de Dieu, dont la sagesse avait vaincu la nature, puisque n'étant que le second dans l'ordre de la nature, il devint le premier dans l'ordre des bénédictions; cet homme dont la puissance, la philosophie et la piété avaient été si grandes, après une infinité d'épreuves, de luttes, de combats, après avoir remporté une multitude de couronnes, retournant dans sa patrie et sur le point de rencontrer son frère, dont la présence lui apparaît comme celle d'un monstre, et dont il redoute le ressentiment, se jette aux pieds du Seigneur et le supplie en ces termes : « Délivrez-moi de la main de mon frère Esaü; car je crains beaucoup qu'il ne vienne me frapper et qu'il ne frappe aussi la mère avec les enfants. » *Genes.*, XXXII, 11. Le voyez-vous redouter également la mort, trembler et implorer Dieu à ce sujet? Vous montrerai-je encore un autre grand homme éprouver les mêmes sentiments? Représentez-vous Elie, cette âme vaste comme le ciel, cette âme divine. Eh bien, Elie qui a fermé le ciel et qui l'a ouvert de nouveau, qui a fait descendre le feu d'en haut, qui a offert un sacrifice admirable, qui était consumé de zèle pour Dieu, qui dans un corps humain menait une vie angélique, qui n'avait que son manteau de peau de brebis, qui s'était élevé audessus de toutes les choses de la terre, Elie redoute et craint la mort à ce point qu'après toutes ces merveilles, après avoir ouvert le ciel, offert son sacrifice, malgré son manteau grossier, sa solitude, sa philosophie, sa hardiesse si extraordinaire, il est intimidé par une misérable femme, et prend pour cela la fuite. Jézabel avait dit : « Que les dieux m'accablent de maux semblables et de maux plus grands encore, si demain je ne fais de ta vie ce qu'on a fait de la vie de ceux qui sont morts. Elie craignit, poursuit l'historien, et il s'enfuit, et il marcha pendant quarante jours. » III *Reg.*, XIX, 2-3.

Autre exemple d'Elie qui redoute et craint la mort.

3. Voyez-vous combien la mort était redoutable? Admirons donc le Seigneur qui, de cette mort redoutable aux prophètes, a fait pour des femmes un objet de mépris. Elie fuyait la mort; des femmes courent au-devant de la mort : l'un s'en éloignait avec empressement; les autres s'empressent de la poursuivre. Qu'il est profond ce changement soudainement opéré! Des hommes comme Abraham et Elie considèrent avec angoisse le trépas; et des femmes le foulent sous leurs pieds comme de l'argile. Mais n'adressons aucun reproche à ces saints : il n'y a de leur part aucune faute; c'est la nature qui en eux était faible, et non la volonté qui était cri-

minelle. Dieu voulait alors que la mort fût terrible, afin de manifester ensuite la grandeur de sa grâce. Il voulait qu'elle fût terrible, parce qu'elle était un supplice, et c'est pourquoi il laissait la menace de ce supplice suspendue sur la tête des hommes, afin qu'ils ne vinssent pas à tomber dans l'indifférence. Que cette sentence, disait-il, demeure pour les effrayer et les rendre sages : viendra d'ailleurs, oui, viendra le jour où ils seront affranchis de ces angoisses. Et c'est ce qui est arrivé. Que Dieu nous ait affranchis de ces angoisses, les martyrs nous le prouvent et Paul encore mieux que les martyrs. Vous avez entendu dans l'Ancien Testament Abraham s'écrier : « Pour vous, ils vous garderont; mais moi, ils me mettront à mort. » *Genes.*, XII, 12. Vous avez entendu ces mots de Jacob : « Délivrez-moi de la main d'Esaü mon frère, car je le redoute. » *Genes.*, XXXII, 11. Vous avez vu Elie fuyant par crainte de la mort devant les menaces d'une femme. Ecoutez les sentiments de Paul à cet endroit, écoutez s'il estime, comme ces justes, la mort une chose terrible, s'il en considère avec effroi et tristesse les approches. Au contraire, la mort est pour lui une chose désirable. Aussi disait-il : « Etre dégagé des liens du corps et aller avec le Christ, est pour moi bien préférable. » *Philip.*, I, 23. Ce que les uns redoutaient, l'autre le préfère; ce qui était odieux à ceux-là, charme celui-ci. Et c'est avec raison; car, si autrefois la mort précipitait dans l'enfer, maintenant elle réunit au Christ. Jacob disait : « Vous conduisez avec tristesse mes vieux ans dans l'enfer. » *Genes.*, XLII, 38. Quant à Paul, il disait : « Etre dégagé des liens du corps et aller avec le Christ est pour moi bien préférable. » *Philip.*, I, 23. En parlant de la sorte, il ne condamnait pas la vie présente, tant s'en faut; prenons bien garde de donner prise aux hérétiques; il ne la repoussait pas comme mauvaise, mais il soupirait après la vie à venir comme après une vie meilleure. En effet, il ne dit pas simplement qu'il soit bon pour lui d'être délivré et d'aller avec le Christ, mais qu'il est préférable. Or ce qui est préférable supposera toujours un bien réel pour corrélatif. De même qu'en disant : « Celui qui se marie fait bien, et celui qui ne se marie pas fait encore mieux, » I *Corinth.*, VII, 38, il déclare le mariage une chose bonne, et la virginité une chose meilleure; de même ici, la vie présente, dit-il, est bonne sans doute, mais la vie à venir est bien préférable.

Pour les chrétiens la mort est un gain.

Se livrant ailleurs à des considérations de même nature, il disait : « Quand même je serais immolé pour le sacrifice et l'offrande de votre foi, j'en aurais de la joie et je m'en féliciterais avec vous tous; et vous aussi vous devriez en avoir de la joie et vous en féliciter avec moi. » *Philip.*, II, 17-18. Que dites-vous? Quoi, vous allez mourir, ô Paul, et vous invitez les hommes à partager votre joie? et qu'est-il donc arrivé, je vous le demande? — Je ne vais pas mourir, répond-il, mais passer à une vie meilleure. Telles les personnes promues à des dignités invitent la foule de leurs connaissances à s'associer à leur joie : tel Paul, marchant à la mort, réclamait les félicitations des fidèles. C'est que la mort est un repos, la fin de nos fatigues, la récompense de nos sueurs, le prix et la couronne de nos combats. Aussi, aux lamentations et aux pleurs qu'on répandait autrefois sur les morts ont succédé maintenant les psaumes et les cantiques. On pleura Jacob quarante jours; les Juifs pleurèrent sur Moïse et menèrent le deuil durant quarante jours également, parce qu'alors la mort était la mort. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi : ce sont des hymnes, des prières, des psaumes, toutes choses qui expriment la joie; car les psaumes sont un signe d'allégresse : « Quelqu'un, parmi vous, est-il rempli d'allégresse ? est-il dit, qu'il chante un psaume. » *Jacob.*, V, 13. C'est donc parce que nous sommes remplis d'allégresse que nous chantons sur les morts des psaumes qui nous exhortent à envisager la mort avec confiance. « Retourne, dit-on, ô mon âme, dans ton repos; car le Seigneur t'a gratifiée de ce bienfait. » *Psalm.* CXIV, 7. Voyez-vous la mort transformée en un bienfait et en un repos? Celui qui y est entré, s'y repose de ses œuvres comme Dieu s'est reposé des siennes.

4. En voilà bien assez sur la mort. Abordons l'éloge des martyrs, si toutefois votre attention n'est pas trop fatiguée. C'est à l'occasion de cet éloge que se sont présentées ces paroles. Repre-

nons, car il le faut, d'un peu plus haut notre sujet. Il s'éleva un jour contre l'Eglise une guerre terrible, guerre la plus funeste de toutes. Cette guerre était double, intérieure et extérieure à la fois : l'une allumée par des proches, l'autre par des ennemis; l'une par des étrangers, l'autre par des connaissances. Et quand même il se fût agi d'une simple guerre, le mal n'en eût pas moins été souverainement déplorable; n'y eût-il eu que la guerre du dehors, il n'en fût pas moins résulté de désastreuses conséquences. Mais la guerre dont il s'agit était double, et la guerre du dedans était encore plus terrible que celle du dehors. On peut aisément se tenir en garde contre un ennemi déclaré; mais il est difficile de déjouer les piéges de celui qui sous le masque de l'amitié cache les sentiments de la haine. Une double guerre s'était donc alors élevée, une guerre civile, et une guerre étrangère : ou plutôt, à dire vrai, l'une et l'autre étaient une guerre civile. Car les ennemis du dehors, les juges, les magistrats, les soldats, loin d'être des étrangers et des barbares, loin d'appartenir à un autre gouvernement et à un autre empire, obéissaient aux mêmes lois, habitaient la même patrie, participaient au même régime politique. Si la première guerre civile venait du côté des juges, une seconde, bien plus funeste, venait du côté des proches, guerre étrange, inconcevable, inspirée par une affreuse cruauté. Les frères livraient les frères, les pères les enfants, les maris leurs femmes; tous les droits du sang étaient foulés aux pieds, la terre entière était déchirée par la division, et personne ne reconnaissait plus personne. C'était le diable dont la puissance régnait sans aucune limite.

Or, au milieu de cette guerre et de ce bouleversement, les femmes dont nous parlons, si nous devons les appeler des femmes, car dans des corps de femmes elles ont montré des âmes d'hommes; et non-seulement elles ont montré des âmes d'hommes, mais encore elles se sont élevées au-dessus de la nature et ont rivalisé avec les puissances incorporelles elles-mêmes : ces femmes donc, abandonnant la ville, leur maison, leurs parents, partirent pour une terre étrangère. Puisque l'on outrage le Christ, dirent-elles, il n'y a plus pour nous de liens d'estime ni d'affection. En conséquence, elles quittèrent tout et s'éloignèrent. De même qu'un incendie venant à se déclarer au milieu de la nuit, les habitants de la maison incendiée n'entendent pas plutôt dans leur sommeil le tumulte qui s'y est élevé, qu'abandonnant précipitamment leur couche ils se hâtent de franchir le seuil de la maison, n'emportant aucune des choses du dedans, et ne se préoccupant uniquement que de dérober leur corps aux flammes et de devancer la marche rapide et envahissante du feu : ainsi firent ces femmes. A la vue de l'incendie qui embrasait la terre entière, elles franchirent sur-le-champ les portes de la ville, et s'enfuirent, ne songeant qu'à une chose, à sauvegarder de toutes les manières le salut de leur âme. Il y avait alors un incendie terrible, en effet; de plus, il régnait de profondes ténèbres, des ténèbres plus affreuses que celles de la nuit : c'est pourquoi les amis comme dans l'obscurité méconnaissaient leurs amis, et les hommes livraient leurs femmes; et c'est pourquoi on passait à côté des ennemis pour assaillir des amis et des proches : c'était comme une horrible mêlée nocturne; tout était bouleversé. C'est dans ces circonstances que nos martyres quittèrent leur patrie, à l'exemple du patriarche Abraham, auquel il avait été dit : « Sors de ton pays et de ta famille. » *Genes.*, XII, 1. Tel était le parti que leur dictait ce temps de persécution, d'abandonner leur patrie et leur famille, pour conserver le céleste héritage. La mère sortit donc de sa maison accompagnée de ses deux filles. Pour vous, n'écoutez pas avec indifférence parler du départ de ces femmes, qui avaient reçu une éducation libérale et qui n'avaient jamais expérimenté de pareils maux; mais pesez dans votre pensée ce que cette extrémité avait de dur, ce que la chose avait de difficile. Si des hommes qui entreprennent un voyage ordinaire, quoiqu'ils soient pourvus de montures, de serviteurs, cheminent en sécurité, maitres de revenir, éprouvent cependant de nombreux ennuis, supportent de nombreux désagréments; quand il s'agit d'une femme et de jeunes filles, privées de serviteurs, abandonnées

Au milieu de la guerre civile les femmes s'enfuient comme d'un incendie au milieu de la nuit.

Fuite de deux jeunes filles avec leur mère dans un temps de persécution.



de leurs amis, au sein du désordre, du trouble et d'une intolérable frayeur, exposées à des dangers divers, combattant pour leur âme et environnées d'ennemis de toute part, quel discours racontera dignement les luttes de ces femmes, leur courage, leur grandeur d'âme et leur foi? Si la mère fût partie seule, l'épreuve n'eût pas été aussi terrible; mais elle emmenait ses filles, et toutes deux vierges; en sorte qu'elle était en proie à une double frayeur et à des sollicitudes infinies : plus une chose a de prix, plus il est difficile de la conserver. Elle partit donc avec ces deux vierges, ne sachant à quel asile les confier. Vous le savez cependant : il ne faut rien moins que des appartements secrets, des gynécées, des portes, des verrous, des gardiens, des surveillants, des servantes, des nourrices, la présence continuelle de la mère, la prudence du père, les précautions les plus grandes des parents, pour conserver intacte la fleur de la virginité; et encore n'y réussit-on qu'avec peine. Or, cette mère était privée de tous ces secours : comment donc a-t-elle pu la conserver? Par le secours des lois divines. Elle n'avait point une maison pour la protéger; mais une main puissante était étendue d'en haut sur sa tête : elle n'avait ni portes ni verrous, mais elle avait la véritable porte qui la défendait contre toute attaque. Et de même que Loth assiégé dans sa maison au milieu de Sodome, ne ressentit aucun mal, les anges étant avec lui; ainsi ces martyres, assiégées de tout côté au milieu de Sodome et d'une infinité d'ennemis, ne ressentirent aucun mal, parce que le Seigneur des anges habitait dans leurs âmes. Elles ne souffrirent pas davantage dans le chemin désert qu'elles suivirent; car elles tenaient la véritable route qui les conduisait vers les cieux. Aussi, au sein d'une guerre et d'un bouleversement et d'une tourmente semblables, elles n'en marchaient pas moins d'un pas sûr. Chose étonnante, ces brebis s'avançaient au milieu des loups, ces agneaux cheminaient au milieu des lions, et personne ne jeta sur elles des yeux impudiques : et comme il avait empêché les Sodomites, qui se trouvaient auprès de la porte, d'en apercevoir l'entrée, ainsi Dieu frappa d'aveuglement tous les yeux pour sauvegarder l'honneur de ces vierges.

5. Elles se dirigent donc vers une ville nommée Edesse, ville moins policée que bien d'autres, mais beaucoup plus religieuse. Quel autre asile comparable à cette ville eussent-elles cru pouvoir trouver dans un si fort ouragan, quel autre port gagner dans une telle tempête? Et cette ville accueillit ces étrangères, étrangères quant à la terre, mais concitoyennes quant aux cieux; elle reçut ce dépôt et le garda. Et que personne n'accuse ces femmes de faiblesse, parce qu'elles ont pris la fuite; elles accomplissaient le précepte suivant du Seigneur : « Lorsqu'on vous persécutera, fuyez d'une ville dans l'autre. » *Matth.*, x, 23. L'ayant entendu, elles prirent la fuite; et en même temps se tressait pour elles une même couronne. Et cette couronne quelle était-elle? La couronne réservée au mépris de tous les biens d'ici-bas. « Quiconque abandonnera ses frères et ses sœurs, a-t-il été dit, ou sa patrie, ou sa maison, ou ses amis, ou ses parents, recevra le centuple et obtiendra la vie éternelle. » *Matth.*, xix, 29. Et elles étaient là, en la compagnie du Christ; car si, là où deux ou trois personnes sont rassemblées, il est au milieu d'elles, certainement là où non-seulement elles étaient rassemblées, mais où, de plus, elles enduraient l'exil pour son nom, il y avait encore plus de droit à son assistance. Or, tandis qu'elles habitaient Edesse, on envoyait partout des édits pervers où la tyrannie était poussée à l'extrême et où la cruauté allait jusqu'à la barbarie. Que les proches, disaient-ils, livrent leurs proches, les maris leurs épouses, les pères leurs enfants, les enfants leurs pères, les frères leurs frères, les amis leurs amis. Ici, veuillez vous souvenir du langage du Christ, et admirer sa prédiction; car il avait annoncé ces choses depuis longtemps. « Le frère, avait-il dit, livrera le frère, le père son enfant; les enfants s'élèveront contre leurs parents. » *Matth.*, x, 21. Prédiction qui a trois fins : premièrement, elle a pour fin de nous apprendre la puissance du Sauveur et sa divinité réelle, puisqu'il prévoit longtemps à l'avance ce qui n'existe pas encore. Qu'il annonce l'avenir dans ce but, ces paroles

vous le montrent : « Si je vous ai dit ces choses avant qu'elles arrivent, c'est afin qu'en les voyant arriver, vous croyiez en moi. » *Joan.*, XIV, 29. En second lieu, il veut empêcher ses ennemis de dire que ces choses arrivent, ou à son insu, ou contre son gré. Les ayant prévues de loin, il aurait pu les arrêter. Il ne l'a pas fait pour que nos couronnes en soient plus éclatantes. Tels sont les motifs de la prédiction précédente. Il y en a encore un troisième. Et quel est-il? Il voulait faciliter la lutte aux combattants. Les épreuves inattendues, quelles qu'elles soient, nous semblent rudes et excessives; tandis que les épreuves prévues et attendues, nous sont légères et faciles. Les ennemis qui, alors, imposaient de tels ordres, en même temps qu'ils manifestaient leur cruauté, accomplissaient sans le savoir la prophétie du Sauveur.

Et les frères livraient les frères, et les pères les enfants, et la nature combattait la nature, et les liens de la parenté étaient mis en pièces, et toutes les lois étaient bouleversées, partout régnaient le trouble et le désordre, et les démons inondaient les maisons du sang d'une même famille. Certainement le père qui livre son fils est bien celui qui l'égorge : s'il n'a pas enfoncé le poignard, s'il n'a pas accompli le meurtre de sa main, il a fait néanmoins tout cela par la pensée; car quiconque livre à un meurtrier sa victime, est lui-même l'auteur de l'homicide. Poussons, disaient les démons, les pères à immoler leurs enfants; faisons des enfants, par la trahison, autant de parricides. — Autrefois, en effet, on leur offrait de semblables sacrifices, et les pères égorgeaient leurs enfants. « Ils ont sacrifié, s'écriait le prophète, leurs fils et leurs filles aux démons. » *Psalm.* CV, 37. C'est de ce sang que les démons étaient altérés; et comme le Christ avait mis un terme à ces sacrifices impies et abominables, ils s'efforçaient de les remettre en vigueur. Cependant, n'osant pas dire ouvertement et sans pudeur : Égorgez vos enfants, parce que personne ne les aurait écoutés, ils usent de détours et de ruse pour imposer ce commandement et cette loi; et, par la bouche des juges ils ordonnent aux pères de livrer leurs enfants. Peu nous importe, disaient-ils, qu'un père égorge son enfant lui-même, ou qu'il le livre au couteau : dans l'un et l'autre cas, il commet le même crime.

Ainsi, tandis que les yeux étaient frappés des parricides, des infanticides, des fratricides, du désordre et des perturbations qui s'affichaient partout, ces femmes jouissaient du calme le plus profond. Le rempart dont elles étaient entourées était l'espérance des biens à venir. Habitant une terre étrangère, elles n'y étaient pas comme dans une terre étrangère; car elles avaient leur véritable patrie, la foi, leur propre cité, la confession; et, soutenues par leurs magnifiques espérances, elles restaient insensibles au présent, et ne regardaient que l'avenir. Sur ces entrefaites, le père arrive dans cette ville accompagné de soldats, pour s'emparer de cette proie. Il arrive père et époux, père des deux jeunes filles, époux de leur mère, si toutefois l'on doit accorder à un homme qui agit de la sorte le titre de père et d'époux. Mais ayons pour lui tous les ménagements possibles; il a été le père de deux martyres et l'époux d'une martyre. N'allons pas, par nos accusations, envenimer sa blessure.

6. Et admirez, je vous prie, la sagesse de ces femmes. Quand il fallait fuir, elles ont fui; quand il a fallu marcher au combat, elles sont restées fermes, et elles sont allées en avant, avec l'amour du Christ pour chaîne. S'il ne faut pas rechercher les épreuves, cependant, lorsqu'elles se présentent, il faut en soutenir le choc, pour faire preuve dans le premier cas de modestie, et dans le second de courage. Ainsi firent alors nos martyres : revenant sur leurs pas, elles marchèrent au combat. Car la lice était ouverte, et le temps de la lutte était venu. Or, voici quel fut le genre du combat. Elles vinrent dans la ville appelée Hiéropolis; et de là, elles arrivèrent sûrement à la cité sainte, de la manière suivante. Le long du chemin qu'elles suivaient, coulait un fleuve. Elles se dérobèrent aux soldats, qui prenaient leur repas et s'abandonnaient à l'ivresse : d'autres disent qu'elles se servirent de leur père pour tromper les soldats, et je le crois volontiers; car peut-être celui-ci l'a-t-il fait afin d'avoir à alléguer au jour du jugement une faible excuse en faveur de sa délation, dans l'assistance, le se-

Les saintes martyres, marchant aux combats, vinrent à Hiéropolis.

cours et les facilités qu'il leur aurait fournies pour accomplir leur martyre : prenant donc leur père pour complice, et ayant réussi par son entremise, à éloigner les soldats, elles entrèrent dans le fleuve, et s'abandonnèrent au courant des flots. La mère y entra avec ses deux filles. Que les mères et les vierges prêtent ici l'oreille, les unes pour obéir ainsi à leurs mères, les autres pour élever ainsi leurs filles, pour aimer ainsi leurs enfants. La mère y entra donc ayant à ses côtés ses deux filles, la femme au milieu des deux vierges, le mariage séparant la virginité; au milieu se trouvait le Christ. Semblable à un arbre, de la racine duquel s'élancent en des sens opposés deux rejetons, cette bienheureuse entra dans le fleuve avec ses deux filles à ses côtés, elle les entraîna dans les flots, et elles furent englouties. Ou plutôt elles ne furent point englouties, mais elles reçurent un nouvel et étrange baptême. Si vous voulez vous convaincre que ce fut un baptême véritable, écoutez le Christ appelant sa propre mort de ce nom. S'adressant aux fils de Zébédée : « Vous boirez mon calice, leur dit-il, et vous recevrez le baptême que je recevrai moi-même. » *Marc.*, x, 38. Et quel baptême le Christ a-t-il reçu après le baptême de Jean, sinon celui de la mort et de la croix? Par conséquent, de même que Jacques reçut le baptême du Christ, non sur la croix, mais en ayant la tête tranchée; de même ces femmes, bien qu'elles n'aient point été crucifiées et qu'elles aient expiré dans les eaux, ont reçu le même baptême que le Christ. C'est leur mère qui le leur donna. Que dites-vous? Qu'une femme baptise? — Oui, ces baptêmes-là, des femmes les donnent : cette femme le donna en cette circonstance; elle fut investie d'un sacerdoce. Car elle offrit des hosties spirituelles, et la volonté suppléa chez elle à l'imposition des mains. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que pour son sacrifice elle n'eût besoin ni d'autel, ni de bois, ni de feu, ni de glaive : le fleuve fut pour elle tout cela, autel, bois, glaive, feu, sacrifice, baptême, et un baptême plus manifeste encore que notre baptême. Paul disait de celui-ci : « Nous avons été entés en lui par la ressemblance de sa mort. » *Roman.*, vi, 5. Mais du baptême des martyrs il ne dit plus qu'il constitue une ressemblance, mais une reproduction de sa mort.

Les saintes martyres, sous la conduite du Christ entrent dans un fleuve pour se soustraire aux soldats.

Le saint appelle baptême la mort reçue par le martyre.

La mère conduisait donc ses filles, comme si elle les eût amenées, non vers le fleuve, mais dans la chambre nuptiale elle-même. Elle les conduisait les tenant l'une et l'autre à ses côtés, et disant : « Me voici, moi et les enfants que le Seigneur m'a données. » *Isa.*, viii, 18. Vous me les avez données, et c'est à vous que je les confie, que je confie et moi-même et tout ce qui m'est cher. De la sorte, cette femme subit un double, ou plutôt un triple martyre. Elle le subit d'abord en elle-même, et puis en la personne de ses deux filles. Si au moment de se précipiter dans les flots, elle eut besoin d'une grande énergie, lorsqu'elle y entraîna ses enfants avec elle, il ne lui en fallut pas moins, et même il lui en fallut bien davantage; car, d'ordinaire, les mères souffrent moins lorsqu'elles sont elles-mêmes sur le point de mourir, que lorsque leurs filles éprouvent ce triste sort. Conséquemment, celle-ci subit en la personne de ses filles un martyre plus cruel : elle dut combattre la voix tyrannique de la nature, résister aux ardeurs de la tendresse maternelle, aux intolérables déchirements de ses entrailles, et aux troubles de son cœur de mère. Une femme qui voit mourir une de ses filles prend la vie en horreur. Puisque celle-ci, au lieu de voir mourir en un instant ses deux filles, les entraîne de sa propre main à la mort, songez à ce qu'elle eut à souffrir, endurant réellement une épreuve dont les autres peuvent à peine écouter le récit. — Cependant les soldats ne sachant rien de ce qui s'était passé, attendaient qu'elles se remissent sous leur garde; mais elles étaient déjà avec les anges du ciel, avec les soldats du Christ. Quant à leurs gardiens, ils ne les voyaient pas, n'ayant pas les yeux de la foi. Paul a dit de la mère : « Elle sera sauvée par la génération des enfants. » I *Tim.*, ii, 15. Ici ce sont les filles qui ont été sauvées par la mère. C'est ainsi que les mères devraient enfanter. Cet enfantement serait bien supérieur au premier; et si les douleurs en sont plus vives, les avantages en sont plus considérables. Touchant ce dernier enfantement, toutes les mères savent quelle douleur on éprouve à voir une fille mou-

rir; mais qu'une mère l'immole de sa propre main, c'est une chose au delà de toute expression.

7. Et pour quelle raison cette femme n'a-t-elle point paru devant le tribunal? — C'est qu'elle voulait emporter le trophée avant le combat, ravir la couronne avant la lutte, avant l'épreuve recevoir le prix. Elle redoutait, non les tourments, mais les yeux impudiques des infidèles : elle ne craignait pas d'avoir les flancs déchirés; mais elle craignait qu'on ne flétrît la virginité de ses filles. Qu'elle ait éprouvé la première de ces craintes et non la seconde, et que ce motif l'ait éloignée du tribunal, en voici la preuve. Elle eut à supporter dans le fleuve de bien plus cruelles tortures; comme je l'ai dit tout à l'heure, il est bien moins douloureux et bien moins cruel de voir sa chair déchirée, que de faire périr de sa propre main ses propres entrailles, ses filles, veux-je dire, et de les voir englouties dans les flots. Il eût fallu à cette femme bien moins de philosophie pour endurer les tourments, que pour avoir la force de tenir la main de ses enfants et de les entraîner avec elle dans le courant du fleuve. Il n'est pas, en effet, également pénible pour une mère de voir le mal que d'autres personnes font éprouver à ses enfants, et d'être elle-même l'instrument de leur mort, d'être pour elles le ministre du trépas, et de remplir auprès d'elles le rôle de bourreau : les déchirements dans ce dernier cas sont bien plus insupportables. Vous confirmerez mes paroles, vous toutes qui avez été mères, qui avez expérimenté les douleurs de l'enfantement, et qui avez eu des filles. Comment put-elle saisir la main de ses enfants? comment sa propre main ne se dessécha-t-elle point? comment ses nerfs ne perdirent-ils pas toute force? comment ne fut-elle pas hors d'elle-même? comment sa raison put-elle concourir à l'accomplissement d'un pareil acte? Car cet acte lui était plus amer qu'une infinité de tourments, et son âme était déchirée, si son corps ne l'était pas. Mais pourquoi nous obstinerions-nous à poursuivre un but impossible à atteindre? Aucun discours ne saurait exprimer la grandeur de cette épreuve : la femme qui en a fait l'expérience et qui l'a soutenue connaît ce que sont de pareils combats.

Ces choses, que les mères les écoutent, que les jeunes filles les écoutent : les mères afin de former ainsi leurs filles; les jeunes filles afin d'obéir ainsi à leurs mères, car la mère qui donna un semblable conseil ne mérite pas seule nos louanges : nous devons encore admirer ses filles de n'avoir pas hésité à le suivre. Des liens ne furent pas nécessaires à la mère pour attacher les hosties et les victimes; les génisses ne regimbèrent pas : traînant avec une ardeur et une âme égales le joug du martyre, elles entrèrent dans le fleuve, laissant leurs chaussures sur la rive. Elles le firent par attention pour leurs gardes; tant ces saintes avaient de charité. Elles voulaient leur laisser le moyen de se justifier devant le tribunal, si, par hasard, un juge dur et cruel les accusait de noire trahison, et d'avoir à prix d'argent rendu la liberté à ces femmes. Elles laissèrent donc leurs chaussures pour témoigner en faveur des soldats qu'elles s'étaient précipitées, sans complicité de leur part, et à leur insu, dans le fleuve.

Peut-être vous sentez-vous embrasés d'amour pour ces saintes femmes. Prosternons-nous donc avec ce sentiment devant leurs restes. Embrassons les cercueils qui les renferment; car les cercueils des martyres peuvent avoir une grande vertu, de même que les ossements des martyres une grande puissance. Non-seulement en ce jour de fête, mais encore les autres jours, venons les implorer, supplions-les, pressons-les de devenir nos protectrices. Ce n'est pas seulement durant leur vie, mais aussi après leur mort qu'elles jouissent d'un grand crédit : il est même plus grand après leur mort. Maintenant elles portent les stigmates du Christ : et il leur suffit de montrer ces stigmates pour obtenir de leur roi toute chose. Puisque telles sont l'amitié et la puissance que Dieu leur accorde, intéressons-les à notre sort par notre empressement et notre assiduité à les venir implorer, et attirons-nous par leur entremise la miséricorde de Dieu. Puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire soit au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

AVANT-PROPOS

SUR LE DISCOURS SUIVANT

C'est pour la première fois, que nous sachions, que l'homélie suivante paraît à la lumière. Elle fut prononcée peu de jours après la fête de Pâques, et le jour même de la fête des saintes Bernicé, Prosdocé et Domnine leur mère, qui tombait, comme nous l'avons dit précédemment, au quinzième jour d'avril. Chrysostome ne les désigne pas par leur nom; mais il en parle de telle sorte que le doute à cet égard est impossible. C'est, en effet, d'une mère et de ses deux filles qui, après avoir quitté leur patrie, se précipitèrent dans un fleuve pour sauver leur foi et leur honneur, qu'il y est question. Une circonstance que ne mentionne pas la précédente homélie, c'est la tentative infructueuse du tyran contre la virginité des filles de Domnine. Du reste, cette circonstance s'accorde parfaitement avec le contenu du septième paragraphe. Chrysostome y demandait pourquoi Domnine se précipita avec ses filles dans les flots avant toute sentence; et il répondait qu'elle l'avait fait pour sauvegarder l'honneur de ses filles. Quant à l'année où cette homélie a été prononcée, nous n'avons pu rien découvrir de certain. Avant de parler de ces saintes femmes, l'orateur rappelle l'homélie précédente où il s'était demandé pourquoi Jean est parmi les évangélistes, le seul qui ait parlé de la résurrection de Lazare. Après en avoir donné la raison, il consacre à ce sujet quelques développements dans son style accoutumé. Ce discours a été vraisemblablement improvisé, comme plusieurs autres d'une brièveté semblable.

HOMÉLIE.

Sur Lazare le ressuscité, et sur les saintes martyres Domine, Bernicé et Prosdocé.

En vous tressant naguère, mes bien-aimés, une couronne de fleurs printanières, et en vous offrant dans nos paroles, comme dans un tableau, l'image de cette saison de l'année, nous ne nous sommes pas borné à vous montrer les bois ornés de verdure, les prairies émaillées de fleurs, les brises ranimant partout la vie; nous, vous avons fait voir encore les symboles de résurrection que nous offre à cette même époque la nature humaine, et, traitant un sujet conforme à la circonstance, nous avons conduit en votre présence Lazare le ressuscité. Mais nous n'avons pas pu remplir notre promesse, et nous avons dû faire de notre première question la mesure de notre discours. Nous nous sommes demandé d'abord pourquoi les autres évangélistes gardent le silence sur Lazare, dont Jean



raconte seule l'histoire : et nous avons répondu que l'Esprit saint, pour garantir la sincérité de leur récit, tout en permettant que les évangélistes racontent avec un accord et une harmonie parfaite les miracles du Sauveur, les laisse en omettre quelques-uns ; donnant en cela une preuve évidente que ni la fraude, ni la préméditation, ni un accord préalable, ni la recherche de la renommée n'avaient présidé à la composition des Evangiles ; en sorte que tous ensemble, quoiqu'un en particulier pût renfermer quelque omission, exprimaient la vérité toute pure. Mais comme nous avons suffisamment approfondi ce sujet, examinons quels avantages résultaient pour les disciples du Sauveur de la résurrection de Lazare.

Après les avoir bien souvent entretenus de sa passion, le Sauveur voyait ses disciples n'accueillir ses paroles qu'avec répugnance et terreur. Dans les souffrances qu'on leur annonçait, ils entrevoyaient moins de la sagesse que de la faiblesse ; et, n'ayant encore que des pensées humaines, ils étaient dans l'agitation et la crainte. C'est pour cela que, la passion approchant, et le Christ devant être bientôt attaché à la croix, il rappelle Lazare à la vie, afin d'apprendre par cet acte à ses disciples, qu'il ne subirait pas la croix et la mort par faiblesse, afin de prouver aux assistants qu'il commandait à la mort, et qu'il pouvait rappeler une âme dont les liens terrestres étaient déjà brisés. Peut-être encore avait-il en vue sa propre mort, et figurait-il par avance en Lazare sa résurrection après trois jours ; soit pour préparer ses disciples pusillanimes au bref séjour qu'il devait faire dans le tombeau, soit pour dissiper à propos leurs craintes, à la veille de la croix, leur donnant à entendre qu'il lui serait facile de jouir lui-même de la faveur qu'il accordait à autrui, dissipant par ses œuvres elles-mêmes leurs hésitations, prêtant en quelque façon un langage aux événements, et, par sa conduite parlant pour ainsi dire en ces termes : Jamais je n'ai laissé l'humanité que j'ai prise séparée de l'action divine, agissant tantôt en homme, tantôt en Dieu, tantôt manifestant ma nature, tantôt démontrant la vérité de l'Incarnation, enseignant à rattacher les actes les plus humbles à l'humanité, à rapporter les plus nobles à la divinité. J'explique par ce mélange d'actions de valeur inégale, l'union inégale des natures, et par la vertu que j'exerce sur les souffrances d'autrui, je fais voir que les miennes seront bien volontaires. Comme Dieu, j'ai dompté la nature, supportant la faim durant quarante jours ; puis j'ai eu faim et j'ai senti la lassitude comme homme. Comme Dieu j'ai calmé la mer en courroux ; comme homme j'ai été tenté par le diable. Comme Dieu, j'ai chassé d'une parole les démons ; comme homme, je dois souffrir pour les hommes. Mais pour que vous n'y voyiez pas de la faiblesse, avant que d'aller à la mort, je lui arracherai une victime. Après avoir manifesté la puissance de ma divinité, alors seulement je paierai l'antique dette de l'humanité. Je n'accepterai des liens qu'après les avoir brisés, et je montrerai par mes actes que j'ai le pouvoir de donner ma vie, et que j'ai celui de la reprendre.

Tel était l'enseignement que le Sauveur donnait par ses œuvres. S'il en eût été autrement, si le Christ n'avait point concerté la résurrection de Lazare dans un dessein particulier, lorsqu'on lui annonça en chemin la maladie de Lazare ; car, « ses sœurs envoyèrent dire au Seigneur : voilà que celui que vous aimez est malade, » *Joan.*, XI, 3 ; il n'aurait point agi après cette nouvelle avec tant de lenteur, et ce qu'il fit à l'égard du Centurion et de la Chananéenne, guérissant le serviteur de l'un et la fille de l'autre en leur absence, il l'aurait fait également à l'égard de Marthe, quand elle l'informa de la maladie de son frère. Or il attend la mort exprès, il temporise à dessein, il diffère avec préméditation son arrivée, afin d'annoncer son triomphe sur la mort avant le commencement du combat ; et, pour que le trépas soit mieux constaté, il attend encore trois jours. C'est en présence des Juifs qu'il fait ouvrir le sépulcre, prenant ses ennemis pour hérauts de ce prodige. C'est par la prière et par l'invocation du Père qu'il ressuscite Lazare, pour paraître ne contredire en rien les lois du Créateur. Et remarquez ce qu'il y a d'étrange en ceci : il ne dit pas, *Lazare,*

reviens à la vie; que dit-il donc? « Lazare, viens dehors, » *Joan.*, xi, 43; enseignant ainsi aux assistants qu'il est celui qui appelle les choses qui n'existent pas comme celles qui existent; leur montrant qu'il est bien le Dieu des vivants et non des morts; pour prouver l'efficacité instantanée du commandement divin, et rappelant au souvenir de ceux qui l'entouraient celui qui a dit: « Que le firmament soit; que les eaux soient rassemblées en un seul lieu; que la terre se couvre d'herbes; que les eaux produisent des reptiles vivants. » *Genes.*, i, 6-20. « Lazare, viens dehors. » C'est pour confirmer et consolider la foi des personnes présentes, le suaire, les liens attestant la mort réelle de Lazare, et la soudaineté de son obéissance de même que son empressement à briser tous les obstacles attestant la puissance du Seigneur. « Lazare, viens dehors, » et celui qui était lié se redressa, et celui que dévorait la corruption recouvra le sentiment; et le cadavre obéit, et le captif accourut, et celui que l'on pleurait s'élança de sa couche funèbre. Et pourquoi le Sauveur a-t-il crié en cette circonstance? car l'Evangéliste s'exprime en ces termes : « Ayant dit ces choses, il cria d'une voix éclatante : Lazare, viens dehors. » *Joan.*, xi, 43. Peut-être, par ce cri, nous représentait-il la résurrection à venir. « On sonnera de la trompette, est-il écrit, et les morts ressusciteront. » I *Corinth.*, xv, 52.

Quoique j'aie encore bien des choses à vous dire, je me sens entraîné vers un autre sujet, et d'un sépulcre il me faut passer à un autre sépulcre. Il est utile sans doute de comparer le sépulcre de Lazare à d'autres sépulcres, mais elle n'est pas, à ce qu'il semble, sans utilité non plus la mort de ces femmes, que nous célébrons auprès de leur sépulcre. Ici un sépulcre, et là un sépulcre : le sépulcre ouvert de Lazare déclare la puissance du Christ; le sépulcre fermé et néanmoins plein de vertu de ces femmes, proclame la grâce du Sauveur. Là un cadavre s'élance contre les lois de la nature hors du sépulcre; ici des femmes surmontant la nature courent vers leur tombeau : là éclate la puissance divine; ici une généreuse volonté : là Lazare sort du royaume de la mort; ici des femmes en franchissent courageusement le seuil : là, après la mort la résurrection; ici la vie s'immole : là, la mort est violemment dépouillée; ici elle est ouvertement foulée aux pieds. Là, après avoir ravi Lazare à la vie, la mort le relâche soudain; ici c'est bien mieux, selon l'Apôtre « les femmes recouvrèrent par la résurrection ceux qu'elles avaient perdus. » *Hebr.*, xi, 35. Dieu l'ordonnant ainsi; elles ont quitté une vie passagère pour une vie qui ne finira pas, la mère et ses filles qui nous ont aujourd'hui réunis, cette mère pieuse qui souffrit les douleurs de l'enfantement, et ses filles qui ne les connurent pas; cette mère qui cessa d'être vierge pour engendrer des vierges, cette mère qui enfanta la chasteté, cette mère qui, selon les lois de la nature, donna le jour à des vierges. Un tyran qui faisait partout la guerre à la piété, un tyran qui se servait du glaive destiné à répandre le sang des barbares pour répandre celui de ses concitoyens, un tyran persécuteur du Christ qu'il ne voyait pas, un tyran qui croyait en ravageant le troupeau atteindre le berger, un tyran qui essayait de frapper le ciel de ses traits, un tyran qui voyait avec envie s'étendre le royaume du Christ, un tyran étranger à la famille, obsédait ces vierges, qui défendaient énergiquement leur virginité. Elles avaient été dépouillées de leurs biens, privées de leur patrie; des soldats impies entraînaient ces amantes de la chasteté et de l'honneur, véritables scélérats qui les contraignaient à se prosterner devant l'image du Nabuchodonosor spirituel. Mais, à l'exemple de ce qui arriva aux trois martyrs de Babylone, les liens de leurs corps et de leurs âmes ayant été rompus, elles prirent librement leur essor vers les cieux. Le serpent qui dès le commencement tenta Eve dans le paradis, le corrupteur de l'innocence et de la simplicité, voyant le fleuve changé en une piscine salutaire, et l'Esprit de Dieu se répandre sur le courant des eaux, après avoir poursuivi jusque-là ces bienheureuses, fut repoussé par ces eaux mêlées à un feu spirituel; et renfermant en lui-même son arrogance, il dut gémir sur l'inutilité de ses machinations antiques : ces femmes, autrefois si faciles à tromper et à intimider, il les voyait lutter avec un courage indomptable contre la

Il est question ici des saintes martyres Domnine, Bernicé et Prosdocé.

mort, et ces pieds qu'il cherchait à entraîner dans la chute, il les voyait s'élancer de la terre vers le ciel.

Mais nous avons suffisamment exalté ces femmes chargées de trophées : après avoir rattaché sans relâche à notre sujet ce qui pourrait vous être utile, après avoir donné pour ornement aux sépulcres antiques ces sépulcres nouveaux, après avoir rapproché de cette résurrection extraordinaire cette généreuse mort, mis sous les yeux des hommes et des femmes ces modèles de vertu et de piété, raconté une mort glorieuse et une résurrection admirable, rendons grâces au Christ, maître de la vie et de la mort, auquel gloire et puissance soient, ainsi qu'au Père, en l'unité de l'Esprit source de sainteté et de vie, dans les siècles des siècles.

Amen.

HOMÉLIE

SUR

LES SAINTS MARTYRS

AVANT-PROPOS

L'homélie sur les saints martyrs prononcée à Antioche doit avoir suivi les discours sur les Macchabées : c'est Chrysostome lui-même qui nous l'indique; car il nous apprend dès le premier paragraphe, que ce discours suivit de près la fête des Macchabées, que l'évêque Flavien étant allé célébrer la fête des martyrs à la campagne, avait laissé à Chrysostome le soin de porter la parole dans la ville. Le saint docteur, dans cette homélie, traite admirablement de la vertu des martyrs : Leurs ossements muets, dit-il, servent mieux à la pénitence, à la componction, au salut, que les paroles et les exhortations de n'importe quels docteurs.

De là il passe aux chrétiens qui s'approchaient indignement des mystères; et il déclare qu'ils ne seront pas moins châtiés, que les auteurs du crucifiement de Jésus.

Après ce discours, bien des fidèles trouvant cette doctrine excessive, s'emportèrent contre l'orateur. Vous nous éloignez, disaient-ils, de la sainte table : vous nous repoussez loin de la communion. Chrysostome prononce alors cette belle homélie dans laquelle il prouve qu'il n'y a pas moins de danger pour les auditeurs que pour l'orateur, lorsque dans ses discours, cet orateur ne cherche qu'à plaire. Quoique cette homélie ne fasse point partie des panégyriques, on aurait regardé comme un crime de la séparer de l'homélie sur les saints martyrs; puisqu'elle a fourni le sujet de cette première homélie. En quelle année ont-elles été prononcées l'une et l'autre, nous ne pouvons le savoir même d'une façon conjecturale; ce que nous apprend seulement la deuxième de ces homélies, c'est qu'elles auraient été prononcées après l'homélie sur Lazare. Le saint docteur y dit en effet : « Et pourquoi parcourir la parabole tout entière? Vous connaissez toute cette histoire, la cruauté du riche qui éloignait le mendiant de sa table, l'indigence de celui-ci et ses luttes perpétuelles contre la faim. » Ce langage paraît avoir donc été tenu après les discours sur Lazare, quoique je n'ose pas l'affirmer. Au surplus, nous ne savons même pas d'une manière certaine en quelle année ces discours sur Lazare ont été prononcés.

HOMÉLIE.

L'évêque étant allé célébrer à la campagne la fête des martyrs, l'homélie suivante fut prononcée à Antioche sur les martyrs. — De la componction et de l'aumône.

1. C'était hier le jour des martyrs; c'est encore aujourd'hui le jour des martyrs : et plût à Dieu que nous célébrassions toujours la fête des martyrs. Si les hommes fous de théâtres, et possédés d'une passion stupide pour les combats de chevaux, ne sont jamais rassasiés de ces absurdes spectacles, avec combien plus de raison ne devrions-nous jamais être lassés des solennités des saints? Il s'agit là d'une pompe diabolique, ici d'une fête chrétienne : là, les démons bondissent de joie; ici, les anges mènent les chœurs : là, les âmes se perdent; ici, le salut est assuré à tous ceux qui y sont réunis. — Mais les premiers spectacles sont bien enivrants? — Ils ne le sont pas autant que ceux-ci. Quel plaisir de voir uniquement et simplement courir des chevaux! Ici vous ne voyez point des chars traînés par des bêtes privées de raison, mais les chars innombrables des martyrs, et à la tête de ces chars, Dieu, qui dirige leurs courses vers le ciel. Car les âmes des saints sont les chars de Dieu. Ecoutez ces paroles du Prophète : « Des millions d'esprits célestes, des milliers d'esprits transportés de joie forment le char de Dieu. » *Psalm.* LXVII, 18. Or, l'honneur qu'il a fait aux puissances d'en haut, il l'a également accordé à notre nature. Les Chérubins lui servent de siége, selon ce mot des Psaumes : « Il est monté sur les Chérubins, et il a pris son essor. » Et encore : « Lui qui est assis sur les Chérubins et qui sonde les abîmes. » *Psalm.* XVII, 11; *Dan.*, III, 55. Ce privilége, il nous l'a octroyé; il est assis sur les Chérubins, il habite en nous. « J'habiterai en vous et j'y établirai mon séjour. » *Levit.*, XXVI, 12 : II *Corinth.*, VI, 16. Ceux-là sont ses chars, nous sommes son temple. Voyez-vous cette parité d'honneur? Voyez-vous comment il a pacifié les choses d'en haut et les choses d'ici-bas? Donc, si nous le voulons, nous ne différerons en rien des anges.

Comme je le disais en commençant, c'était hier le jour des martyrs, c'est aujourd'hui le jour des martyrs, non des martyrs qui nous appartiennent, mais des martyrs de la campagne. Ou plutôt, ils nous appartiennent à nous aussi; car si la ville et la campagne, au point de vue temporel, sont distinctes l'une de l'autre, dans l'ordre de la piété elles s'identifient et se confondent. Ne vous arrêtez pas, je vous prie, à la langue barbare de ces martyrs, mais songez à la philosophie qui remplissait leur âme. Et que me fait à moi la communauté de langage, lorsqu'il y a division dans les sentiments? Que m'importe la diversité des langues, lorsqu'il y a unité dans les choses de la foi? A ce point de vue, la campagne n'est en rien inférieure à la ville; elle possède un droit égal aux biens essentiels. C'est pour cela que Notre-Seigneur Jésus-Christ, au lieu de résider dans les villes, et de laisser les campagnes dépeuplées et solitaires, parcourait les villes et les bourgades, prêchant l'Evangile et guérissant toute maladie et toute infirmité. C'est afin d'imiter son exemple que notre commun maitre et pasteur nous a laissés, pour aller au milieu d'eux. (Flavien évêque d'Antioche.) Que dis-je; il ne nous a pas laissés, en allant vers eux, puisqu'il est allé vers nos frères. Et de même que, pour célébrer la fête des Macchabées, la campagne tout entière s'était déversée dans la ville; de même, pour célébrer la fête de ces martyrs, il fallait que la ville entière se transportât auprès d'eux. Aussi, en peuplant de martyrs, non-seulement la ville, mais encore la campagne elle-même, Dieu veut que nous trouvions dans ces solennités une occasion sûre de nous mettre en rapport les uns avec les autres. Il a même accordé à la campagne plus de martyrs qu'à la ville : l'inférieur a reçu de lui une dignité plus considérable; et parce que la campagne est la partie la plus faible, à cause de cela elle a été traitée avec plus de sollicitude. Les habitants des villes jouissent d'un enseignement sans relâche; mais les habitants de la campagne ne sont pas traités avec la même libéralité. Pour les

dédommager de leur indigence en fait de docteurs, par la présence d'une multitude de martyrs, Dieu a permis qu'il y en eût un plus grand nombre d'ensevelis auprès d'eux. Sans doute ils n'entendent pas continuellement la parole des docteurs; mais ils entendent la voix beaucoup plus puissante des martyrs, qui s'élève vers eux du fond du sépulcre.

Parallèle des martyrs avec les docteurs.

Car, sachez-le bien, le silence des martyrs, est plus éloquent que nos discours. Souvent, après avoir entretenu longtemps le peuple de la vertu, on n'aura rien obtenu; tandis que d'autres, tout en gardant le silence, recueilleront par l'éclat de leur vie les meilleurs résultats. A plus forte raison cela est-il vrai des martyrs. Si leur langue reste muette, la voix de leurs œuvres retentit plus haut que celle de la bouche, et s'adressant à l'humanité tout entière, ils lui parlent en ces termes : Jetez vos regards sur nous; considérez les maux que nous avons soufferts. Quels sont-ils, puisque après avoir été condamnés à mort nous avons trouvé la vie qui ne finira pas? Nous avons eu le bonheur de nous dépouiller de nos corps pour le Christ. Si pour le Christ nous ne nous en étions pas alors séparés, il nous aurait fallu peu à peu perdre forcément la vie corruptible dont ils étaient animés. Le martyre ne nous l'aurait pas ravie; mais la mort, à laquelle notre nature est vouée, fondant sur nous, nous eût condamnés à la pourriture. Aussi, ne cessons-nous pas de rendre grâces à Dieu qui a daigné se servir d'un trépas absolument inévitable pour sauver nos âmes et qui a reçu de nous, comme un présent, une chose que nous lui devions nécessairement, et qui y a attaché le plus grand prix. — Mais les tourments sont bien douloureux et bien effrayants. — Mais ils ne durent qu'un instant, tandis que la félicité dont ils sont la cause dure des siècles sans fin. Et même ces tourments ne paraissent-ils en aucune façon douloureux à ceux qui considèrent les biens à venir, et qui ont les yeux fixés sur l'Agonothète. Parce qu'il voyait le Christ des yeux de la foi, le bienheureux Etienne ne s'apercevait pas des pierres qui pleuvaient sur lui; et il comptait, non ces pierres, mais les prix et les couronnes. Et vous aussi, détournez vos yeux du présent pour regarder l'avenir, et les maux vous trouveront complétement insensibles.

2. Telles sont les choses et bien d'autres encore que disent les martyrs; ils persuadent ainsi beaucoup mieux que nous ne le ferions nous-mêmes. Si je dis que les tortures ne causent point de douleurs, mes paroles ne sembleront pas dignes de foi. Il n'est pas difficile d'énoncer de ces belles sentences. Mais le martyr qui parle par ses actes, ne trouve pas de contradicteurs. Voyez ce qui arrive dans les bains, où, lorsque la piscine est remplie d'eau bouillante, et que nul n'osant y descendre, les gens assis sur le bord ont beau s'exhorter de vive voix les uns les autres, et ne décident personne; tandis que si l'un d'eux, après y avoir plongé la main ou enfoncé le pied, y plonge ensuite avec confiance son corps entier, il persuade, tout en gardant le silence, plus efficacement que par un flux de paroles, aux personnes assises au-dessus d'entrer dans la piscine; le même fait se produit à propos des martyrs. Ici la piscine est remplacée par le bûcher. Les gens qui en sont éloignés, ont beau ajouter les exhortations aux exhortations, ils n'émeuvent guère. Mais qu'un martyr, peu content d'en approcher le pied ou la main, y précipite son corps tout entier, son exemple, plus puissant que toute exhortation et que tout conseil, affranchit de la crainte ceux qui l'environnent. Voyez-vous combien est puissante la voix des martyrs, même dans leur silence? C'est pour cela que Dieu nous a laissé leurs corps. C'est pour cela que, vainqueurs depuis longtemps, ils ne sont pas encore ressuscités, qu'ayant subi ces épreuves depuis tant d'années, ils ne sont pas encore revenus à la vie; et cela, pour votre avantage, afin qu'au souvenir de ces athlètes, vous vous élanciez dans la même carrière. Pour eux, ce délai ne leur est en rien préjudiciable; pour vous, il est de la plus grande utilité. Pour eux, ils recevront plus tard ce qu'ils n'ont pas reçu maintenant; mais s'il les avait enlevés du milieu de nous, Dieu nous aurait privés d'encouragements et de consolations inestimables. Car ils sont bien grands en vérité les encouragements et les consolations que les

tombeaux de ces saints dispensent à tous les hommes. Vous-mêmes attestez la vérité de mes paroles. Plus d'une fois, en dépit de nos menaces, de nos caresses, de nos intimidations, de nos exhortations, vous témoignez bien peu d'ardeur pour la prière, et vous ne secouez pas votre engourdissement. Vous rendez-vous à l'église des martyrs, sans conseil aucun, à la simple vue du tombeau des saints, vous répandez des larmes abondantes et vous priez avec ferveur. Et cependant le martyr est là étendu sans voix et dans un profond silence. Qu'est-ce donc qui stimule la conscience, et qui fait jaillir comme d'une source des ruisseaux de larmes? L'image du martyr elle-même, et le souvenir de toutes ses belles actions. De même que les pauvres, à la vue des richesses des grands, de leurs dignités, du cortége qui les environne, des honneurs dont ils sont comblés par le prince, sentent plus vivement leur indigence en la comparant à la prospérité d'autrui; ainsi, nous-mêmes à la pensée du crédit dont les martyrs jouissent auprès de Dieu le souverain de toute chose, de leur splendeur et de leur gloire, pensée rapprochée du souvenir de nos propres péchés, nous voyons mieux par leur opulence notre pauvreté personnelle, et nous nous affligeons et nous gémissons, comprenant de combien nous en sommes éloignés; et voilà ce qui nous arrache tant de larmes.

Si Dieu nous a encore laissé leurs corps ici-bas, c'est afin que notre âme étant obscurcie par l'ennui des affaires et couverte d'épaisses ténèbres par la foule des sollicitudes temporelles, qu'elles naissent, soit de nos intérêts privés, soit des intérêts publics, et les occasions semblables sont nombreuses, nous quittions notre maison, nous sortions de la ville, disant un sincère adieu à toutes ces causes de troubles, nous nous retirions dans le Martyrium, pour y savourer cette brise spirituelle, pour y oublier nos occupations nombreuses, y jouir du calme, converser avec les saints, implorer leur Agonothète pour notre salut, répandre des supplications abondantes, décharger de toutes ces manières notre conscience de tout fardeau, et retourner ensuite chez nous avec un contentement profond. Les tombeaux des martyrs ne sont autre chose que des ports à l'abri de la tempête, des sources de courants spirituels, des trésors inaccessibles aux voleurs et dont l'abondance est inépuisable. Comme les vaisseaux ballottés par les flots courroucés, trouvent dans les ports qui les reçoivent la sécurité; ainsi nos âmes ballottées par les choses humaines, trouvent auprès des tombeaux des martyrs qui leur donnent asile, la sécurité et la paix. Comme la fraîcheur des eaux vives délasse le corps accablé de chaleur et de fatigue; ainsi ces tombeaux rafraîchissent nos âmes embrasées par les passions mauvaises, dissipent les convoitises criminelles, le ver rongeur de l'envie, les ardeurs de la colère; et si quelqu'autre sentiment semblable nous tourmente, il nous suffit de les voir pour que ce sentiment s'évanouisse. Ces tombeaux sont pour nous de beaucoup préférables à des trésors. Les trésors temporels exposent à de nombreux dangers ceux qui les trouvent; divisés en plusieurs parts, ils perdent de leur prix à cette division. Rien de semblable pour nos trésors; on les trouve sans courir de dangers, on les divise sans qu'ils diminuent; c'est tout le contraire de ce qui arrive pour les trésors matériels. Comme je l'ai déjà dit, ceux-là diminuent à mesure qu'ils sont divisés; pour ceux-ci, c'est lorsqu'ils ont été distribués entre plusieurs mains qu'en éclate mieux l'abondance. Telle est la nature des biens spirituels; ils augmentent à mesure qu'on les distribue, et ils abondent d'autant plus qu'ils sont divisés. Non, il n'y a pas de comparaison entre le charme des prairies qui étalent aux regards leurs roses et leurs violettes, et le charme inaltérable et toujours plein de fraîcheur dont les tombeaux des martyrs pénètrent l'âme de ceux qui les contemplent.

Les tombeaux des martyrs sont des ports contre la tempête, des sources abondantes, des trésors inaccessibles aux voleurs.

Les biens spirituels augmentent à mesure qu'on les distribue.

3. Approchons-nous donc de ces cercueils avec un cœur plein de foi et de ferveur, et répandons-nous en gémissements. Nous avons commis de bien nombreuses et bien grandes prévarications; aussi avons-nous besoin de soins particuliers et d'une confession sincère. Les saints martyrs ont versé leur sang à flots : que vos yeux versent des torrents de larmes, car les larmes peuvent éteindre les bûchers de vos péchés. Ils

ont vu leurs flancs déchirés, les bourreaux s'agiter autour d'eux : faites de même à l'égard de votre conscience ; conduisez votre raison sur le siége du tribunal incorruptible de votre âme, faites comparaître en sa présence toutes vos fautes, donnez à vos prévarications un cortége de pensées redoutables, châtiez vos convoitises mauvaises, et que les passions sources du péché, soient soumises à une question énergique. Si nous prenions le soin de nous juger ainsi nous-mêmes, nous éviterions le jugement terrible de l'avenir. Car celui qui se juge soi-même dès à présent, et qui soumet à un compte rigoureux ses prévarications, ne subira pas les peines futures. Ecoutez, en effet, ces paroles de Paul : « Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés par le Seigneur. » I *Corinth.*, XI, 31. Blâmant ceux qui participaient indignement aux mystères, il leur disait : « Quiconque mange et boit indignement, sera coupable envers le corps et le sang du Seigneur. » *Ibid.*, 27. Ce qui revient à dire : Comme ceux qui ont crucifié Jésus, ceux qui participent indignement aux mystères, seront un jour châtiés. Et qu'on n'aille pas accuser ce langage d'exagération. C'est un manteau impérial que le corps du Seigneur. Or celui qui déchire la pourpre impériale, et celui qui la souille de ses mains impures, commettent le même outrage ; c'est pourquoi ils subiront le même supplice. Pareille chose arrive au sujet du corps du Sauveur. Les Juifs l'ont déchiré avec des clous sur la croix ; vous qui vivez dans le péché, vous le déchirez par votre langue et vos pensées impures. Voilà pourquoi Paul vous menace de la même vengeance, et il ajoute : « Aussi y en a-t-il parmi vous beaucoup de malades et de languissants et plusieurs qui sont morts. » *Ibid.*, 30. Pour montrer ensuite qu'en faisant ici-bas une recherche exacte de nos fautes, en nous établissant les juges de nos péchés, en évitant d'y retomber à l'avenir, nous pourrons nous soustraire à la sentence terrible et inévitable du jugement futur, il dit encore : « Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas assurément jugés. Or si nous sommes jugés maintenant, c'est le Seigneur qui nous reprend afin que nous ne soyons pas condamnés, avec le monde. » I *Corinth.*, XI, 31-32.

Ceux qui communient indignement seront punis.

En conséquence, déchirons notre âme, flétrissons énergiquement les pensées impures, effaçons nos souillures par nos larmes. Ils sont bien précieux les fruits de ces gémissements, aussi bien que les consolations et le soulagement qu'ils procurent. Si le rire et la dissipation nous exposent à de graves châtiments, des pleurs incessants nous rempliront de consolation. « Bienheureux ceux qui pleurent, disait le Sauveur, car ils seront consolés. Malheur à ceux qui rient, car ils pleureront. » *Matth.*, V, 5; *Luc.*, VI, 25. C'est pour cela que Paul, bien que sa conscience ne lui reprochât aucune faute, ne faisait que gémir et pleurer. Et qui nous l'assure ? Ce bienheureux lui-même : « Durant trois ans, dit-il, et la nuit et le jour, je n'ai cessé de reprendre avec larmes chacun de vous en particulier. » *Act.*, XX, 31. Paul pleure trois ans, et nous à peine un mois. Il pleure la nuit et le jour, il pleure pour les péchés d'autrui ; et nous, nous gémissons à peine pour nos propres péchés ; il pleure quoique sa conscience ne lui reproche rien, et nous nous ne pleurons que bien peu, quoique un lourd fardeau accable notre conscience. Et pourquoi pleure-t-il ? pourquoi ne se borne-t-il pas aux exhortations et aux enseignements et y joint-il les larmes ? Tel qu'un tendre père, dont le fils unique en proie à une grave maladie ne se prêterait pas au traitement des médecins et le repousserait, s'efforce par ses douces paroles, par ses baisers, par ses embrassements, sa présence constante auprès de lui, et par toute sorte de ménagements, de le toucher et de le décider à se soumettre au traitement qui lui rendra la santé ; tel, Paul qui chérissait tous les fidèles répandus sur la terre, comme il eût chéri un fils unique, et voyant un grand nombre d'entre eux tomber dans l'iniquité, en proie à des maladies spirituelles et incurables, puis, au lieu d'accepter les observations et les reproches salutaires qu'on leur adressait, les fuir au contraire, s'efforce de les retenir par ses larmes, afin qu'à la vue de ses gémissements et de ses pleurs, émus eux-mêmes jusqu'aux larmes à son aspect, ils acceptent le remède et, délivrés de leur mal, reviennent à une parfaite santé. Voilà pour-

quoi il entremêlait toujours ses exhortations de larmes. Si Paul traite les fautes d'autrui avec tant de sollicitude, avec quel zèle ne devrions-nous pas travailler à nous corriger de nos propres fautes? La tristesse selon Dieu est d'une bien grande vertu et d'une bien grande utilité. C'est à ce sujet qu'Isaïe, ou plutôt Dieu par sa bouche, prononçait ces paroles : « A cause de ses péchés, je l'ai quelque peu affligé. » *Isa.*, LVII, 17. Assurément, dit-il, je ne l'ai pas puni comme il le méritait. — Quand il s'agit de récompenser nos bonnes actions, Dieu dépasse toujours la mesure; mais quand il s'agit de punir le péché, Dieu dans sa bonté ne nous inflige souvent pour nous punir qu'un léger châtiment. Vérité qu'il indique dans le passage suivant : « A cause de ses péchés je l'ai quelque peu affligé ; et voyant qu'il était dans l'affliction et qu'il marchait plein de tristesse, j'ai guéri ses voies. » *Ibid.*, 17-18.

4. Voyez-vous les nombreux et prompts avantages de la pénitence? Après lui avoir imposé une légère peine, dit le Seigneur, dès que je l'ai vu triste et affligé, je lui ai remis ce léger châtiment; tant Dieu est disposé à se réconcilier avec nous et à saisir l'occasion la plus simple ! Fournissons-lui donc le sujet de nous rendre son amitié, et appliquons-nous à nous conserver purs de toute faute. Que s'il nous arrive de glisser, relevons-nous promptement et gémissons sincèrement sur nos prévarications, afin de mériter la joie selon Dieu. S'il a suffi d'être affligé et de marcher avec tristesse pour se réconcilier avec Dieu, celui qui y joint les larmes et qui implore le Seigneur avec instance, que n'obtiendra-t-il pas ? Je le sais, votre cœur est maintenant brûlant; mais il nous faut empêcher cette ferveur de se refroidir, quand nous serons dehors, et l'entretenir en nous-mêmes. La terre de votre âme est bien fertile; à peine a-t-elle reçu la semence que, sans délai et sans intervalle, elle se couvre d'épis; mais je crains votre ennemi. A la porte de l'église se tient le diable; il n'ose pas entrer dans ce sacré bercail. Là où est le troupeau du Christ, le loup ne paraît pas; il reste dehors, par crainte du berger. Une fois donc sortis d'ici, n'allons pas sur-le-champ prendre part à des réunions inopportunes, à des discours oiseux, à des occupations sans utilté; tandis que nous avons les choses que l'on a dites présentes à la pensée, rentrons en toute hâte chez nous, et que chacun, en la compagnie de sa femme et de ses enfants, songe sérieusement à ce qu'il a entendu. Si vous ne voulez pas rentrer en votre maison, réunissez ceux de vos amis qui ont assisté avec vous à l'assemblée, retirez-vous à l'écart, et, rapportant chacun ce que vous avez pu retenir de la doctrine qu'on vous a enseignée, formez-en de nouveau le tissu complet, afin que votre présence ici n'ait point été inutile. Les commandements de Dieu sont un flambeau : « Les préceptes de la loi, sont un flambeau, une lumière, une réprimande et une discipline de vie. » *Proverb.*, VI, 23. Or, celui qui allume un flambeau ne s'arrête pas sur la place publique; il se hâte de rentrer chez lui, de crainte que la violence des vents n'éteigne la lumière et qu'une longue attente ne consume la flamme. Agissons, nous aussi, de la même manière. L'Esprit saint nous a embrasés du feu de sa doctrine. Une fois donc que nous serons sortis pénétrés de son enseignement, qu'un ami, qu'un parent, que des gens de la maison ou que toute autre personne vienne au-devant de nous, poursuivons notre chemin, pour qu'en nous entretenant avec eux de choses sans importance et superflues, le feu de la doctrine ne s'éteigne pas dans l'intervalle, pour qu'il brille dans notre âme comme dans notre demeure et que du haut de la raison, comme du haut d'un chandelier, il ne cesse de brûler et d'éclairer tout notre intérieur. Ne serait-il pas puéril de ne pouvoir supporter que notre maison reste le soir sans flambeau ni lumière, et de supporter notre âme vide de toute doctrine? Si nous commettons de nombreuses fautes, c'est parce que nous n'allumons pas assez promptement ce flambeau en notre âme : de là nos chutes de chaque jour; de là l'indifférence et l'insouciance qui règnent dans les dispositions de notre esprit. Car après avoir reçu l'enseignement de la divine doctrine, nous le rejetons loin de nous, avant même d'avoir franchi le seuil de l'Eglise; en sorte que, la lumière étant éteinte, nous marchons au milieu d'une obscurité profonde. S'il en a été ainsi précédemment,

La doctrine est la lampe qui éclaire notre âme

qu'il n'en soit plus de même à l'avenir; conservons un flambeau sans cesse allumé dans notre esprit et embellissons notre âme plutôt que notre demeure. Celle-ci reste sur la terre; mais celle-là, nous l'emportons d'ici avec nous : c'est pour cela qu'elle réclame de notre part plus de soins.

Or, il y a des hommes dont les dispositions sont si misérables que, s'appliquant à orner leurs maisons terrestres de lambris d'or, de pavés en mosaïque, de peintures brillantes, de magnifiques colonnes et de mille autres décorations, ils laissent leur âme dans un état plus triste que l'hôtellerie la plus abandonnée, dans la fange, dans la fumée, dans une horrible infection, et dans une désolation inexprimable. La cause de ces maux c'est que le flambeau de la doctrine ne brille pas continuellement chez nous; d'où notre négligence à l'égard des choses nécessaires et notre zèle à l'égard des choses sans importance. Ce que je dis aux riches, je le dis également aux pauvres. Ceux-ci pareillement en travaillant souvent à orner leurs maisons autant qu'il est en eux, laissent leur âme dans l'abandon. Aussi adressé-je aux uns et aux autres le même enseignement, les pressant et leur conseillant de faire peu de cas des choses de la vie présente, et de transporter toute leur ardeur et tous leurs soins aux choses spirituelles et nécessaires. Que le pauvre considère la veuve qui donna deux oboles, et qu'il n'estime pas la pauvreté un obstacle à l'exercice de l'aumône et de la miséricorde. Que le riche songe à Job, et, de même que celui-ci, qu'il regarde ses biens comme appartenant aux pauvres et non à lui-même; car, si Job supporta avec courage la privation de ses richesses, c'est parce que avant d'être éprouvé par le diable, il les avait considérées comme lui étant étrangères. Et vous aussi méprisez les richesses de ce monde, et, si elles vous quittent un jour, vous le verrez sans douleur. Usez-en convenablement tant que vous les avez, afin que si elles vous sont ravies, vous recueilliez une double récompense, celle de l'excellent usage que vous en aurez fait, et celle de la philosophie qui vous a instruits à les mépriser et dont vous goûterez les avantages, au temps où vous serez dans la pauvreté. Des noms que l'on donne aux richesses, l'un nous apprend que nous devons, non les enfouir, mais en user pour le bien; l'autre que nous devons les posséder, mais que nous ne devons pas en être possédés. Etes-vous à la tête d'une fortune considérable, ne devenez pas l'esclave de biens dont le Seigneur vous a fait le maître. Or, vous n'en serez pas l'esclave, si, au lieu de les enfouir, vous en usez pour le bien. Rien de glissant comme la richesse, rien d'instable comme l'opulence. Puisque la possession de ces biens est incertaine, qu'ils s'envolent plus d'une fois loin de nous avec plus de rapidité que l'oiseau, qu'ils nous quittent avec plus de brusquerie qu'un esclave fugitif, faisons-en un usage convenable tant que nous en serons les maîtres, afin de mériter à l'aide de ces richesses fragiles, les biens qui ne changent pas, et que nous ayons part aux trésors qui sont préparés dans les cieux. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père, en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE SUR LA PRÉDICATION.

Que les orateurs sacrés ne doivent pas, dans leurs discours, se proposer de plaire à ceux qui les écoutent : que ce serait une chose également funeste aux uns et aux autres. — Qu'il est utile et infiniment juste d'accuser ses propres péchés.

1. Nous vous avons, je crois, suffisamment gourmandés naguère, et nous vous avons blessés trop au vif pour qu'il ne faille pas guérir aujourd'hui cette blessure, et y appliquer des remèdes propres à l'adoucir. Le traitement le meilleur pour les abcès ne consiste pas seulement à les opérer, mais encore à y appliquer convenablement l'appareil. De même le meilleur genre d'enseignement ne consiste pas seulement à blâmer, mais aussi à encourager et à consoler. C'est ce que Paul nous ordonnait de faire : « Reprenez, blâmez, encouragez. » II *Timoth.*, IV, 2. Si l'on parlait toujours sur le ton de l'en-

couragement, on porterait ses auditeurs à la négligence; si l'on se bornait à des reproches, on ne tarderait pas à les exaspérer, car ils ne pourraient se résoudre à subir le fardeau de reproches continuels, et ils ne tarderaient pas à s'éloigner. C'est pourquoi il faut de la variété dans le ton de l'enseignement; et puisque nos paroles précédemment ont déchiré trop violemment l'âme de chacun de vous, nous avons besoin d'adoucir aujourd'hui notre langage, et sur les blessures que vous ont faites nos reproches, de verser goutte à goutte comme l'huile onctueuse du discours. Mais commençons par vous rappeler l'objet de ces reproches.

Nous vous avons cité dernièrement la loi de Paul sur la participation aux mystères, loi qui oblige tous les initiés. Cette loi, la voici, car rien ne nous empêche de la mentionner de nouveau : « Que chacun s'éprouve lui-même, et qu'ensuite seulement il mange de ce pain et qu'il boive de ce calice. » I *Corinth.*, XI, 28. Les initiés comprennent ces paroles, quel est ce pain, et quel est ce calice. « Car, poursuit l'Apôtre, celui qui boit et qui mange indignement, sera coupable envers le corps et le sang du Seigneur. » *Ibid.*, 27. Nous vous avons rappelé cette loi, et nous vous avons expliqué le sens de ces paroles. Nous vous avons dit ce qu'il faut penser de celles-ci, « sera coupable du corps et du sang du Seigneur, » à savoir que l'on subirait un châtiment égal au châtiment de ceux qui crucifièrent Jésus-Christ. Comme ses meurtriers, dit l'Apôtre, ceux qui participent indignement aux mystères sont coupables de son sang : tel est le sens de ce texte, « sera coupable du corps et du sang du Seigneur. » Ce langage paraissait souverainement exagéré et cette menace semblait intolérable. Nous avons alors eu recours à un raisonnement basé sur une comparaison concluante. De même, disais-je, que déchirer la pourpre impériale ou la souiller de fange, c'est également outrager le prince qui en est revêtu; de même, et ceux qui ont mis à mort le corps du Seigneur, et ceux qui le reçoivent dans une âme impure, traitent avec un égal mépris le manteau de notre roi. Les Juifs l'ont déchiré sur la croix; celui qui le reçoit dans une âme impure lui imprime une souillure : en sorte que, si la forme du crime est différente, l'outrage au fond est le même. Plusieurs ont été émus de cette doctrine, plusieurs en ont été troublés : elle a pénétré jusqu'au vif dans la conscience des auditeurs; et non-seulement dans leur conscience, mais encore dans ma conscience à moi qui parlais devant vous. C'était la même doctrine, ce furent les mêmes blessures; et en conséquence j'y applique le même remède. C'est un acte de la charité de Dieu d'avoir soumis l'orateur et les auditeurs aux mêmes lois, à la même nature, et à la même sanction, s'ils tombent dans quelque faute. Pourquoi cela? Afin que l'orateur apporte dans ses reproches de la mesure, qu'il traite les pécheurs avec indulgence, et que le souvenir de sa propre faiblesse lui interdise une impitoyable sévérité. C'est pour cela que Dieu n'a pas envoyé du ciel des anges pour servir de maîtres au genre humain; doués d'une nature excellente, et ne connaissant pas la faiblesse de l'homme, ils nous auraient traités avec une sévérité sans ménagement. Ce sont des hommes mortels que Dieu nous a donnés pour prêtres et docteurs, des hommes environnés de faiblesses, afin que l'égalité de condition de l'orateur et des auditeurs devînt pour la langue du premier un frein qui l'empêchât dans ces reproches de dépasser la mesure. Que ceci soit la vérité, Paul nous l'apprend, lui qui porte cette loi, et qui nous en donne le motif en ces termes : « Tout pontife pris d'entre les hommes est établi pour les hommes, de manière à pouvoir compatir à ceux que retiennent l'ignorance et l'erreur. » D'où et pourquoi cela? « Parce qu'il est lui-même environné d'infirmités. » *Hebr.*, V, 1-2. Voyez-vous la faiblesse devenir une cause de sympathie, et les liens étroits de la nature nous interdire, même dans nos reproches les plus violents, de dépasser la mesure?

Pourquoi parlé-je ainsi? Afin que vous ne disiez pas : Vous êtes pur de toute faute, vous êtes à l'abri de la peine que causent les reproches; aussi ne vous inquiétez-vous pas d'enfoncer le fer bien avant dans le vif. — Cette peine, je la sens le premier; car moi aussi je

suis coupable de plusieurs fautes. « Nous avons tous quelque chose à nous reprocher.— Nul ne saurait se glorifier de posséder un cœur pur. » *Eccli.*, VIII, 6 : *Prov.*, XX, 9. Ce n'est donc, ni parce que je me livre à des spéculations sur les maux d'autrui, ni par humanité, mais par une sollicitude profonde que je vous ai adressé ces reproches. Si les médecins du corps, lorsqu'ils pratiquent une incision n'en ressentent aucune douleur, et si le patient est seul en proie aux déchirements de la souffrance, il n'en est point ainsi chez les médecins des âmes, à moins que je ne me trompe en jugeant des autres par ce que j'éprouve; mais pour lui, il est le premier à souffrir des reproches qu'il adresse aux autres. Du reste, les réprimandes d'autrui nous font moins de peine que les réprimandes adressées par nous aux autres, à propos de fautes dont nous sommes nous-mêmes coupables. La conscience de l'orateur se révolte alors sur-le-champ; en voyant que, quoique revêtu de la dignité de docteur, il tombe dans les mêmes fautes et qu'il mérite les mêmes reproches, il en ressent la plus vive douleur.

2. Ce n'est pas sans motif que je gémis de la sorte. Un grand nombre de fidèles trouvant mes paroles intolérables vinrent après l'assemblée nous dire avec indignation et emportement : Mais vous nous éloignez de la table sainte, vous nous repoussez loin de la communion! Aussi ai-je dû vous tenir ce langage pour vous apprendre que, loin de vous en éloigner, je vous y convie; loin de vous repousser et de vous barrer le passage, je prétends plutôt par mes reproches vous attirer. En effet, la crainte du châtiment dont on nous menace, tombant sur la conscience pécheresse comme le feu sur la cire, dissipe et dévore nos prévarications : suspendue continuellement sur notre tête, elle rend notre âme pure et resplendissante, nous anime d'une plus grande confiance, et, avec ce doux sentiment, nous inspire une ardeur plus vive à nous approcher fréquemment des ineffables et redoutables mystères. De même que les médecins, par les remèdes amers qu'ils administrent aux estomacs dégoûtés, chassent les mauvaises humeurs, stimulent l'appétit éteint, et disposent le malade à prendre avec plus d'empressement sa nourriture accoutumée; ainsi, par l'amertume de son langage, l'orateur chasse de l'âme les mauvaises pensées, la délivre du lourd fardeau de ses fautes, permet à la conscience de respirer, et la dispose à trouver au corps du Seigneur une saveur délicieuse. Par conséquent, loin de s'indigner des choses qui ont été dites, il fallait plutôt les accepter avec reconnaissance. Si quelques-uns, dans leur faiblesse extrême, ne voulaient pas de cette défense, je leur dirais : que les lois que je vous expose ne viennent pas de moi, que les décrets dont je vous fais la lecture sont descendus du ciel; que, pour celui à qui un semblable ministère a été confié, il lui faut ou bien dire avec hardiesse ce qu'il doit dire, recherchant en toute chose l'intérêt et non la satisfaction de ses auditeurs; ou bien, s'il redoute leur mécontentement, sacrifier par cette condescendance intempestive, leur salut et le sien.

La crainte du châtiment diminue les péchés.

Qu'il soit extrêmement périlleux, et pour celui qui parle, et pour ceux qui l'écoutent, de laisser dans l'ombre ce qui se rapporte aux lois divines; que les docteurs soient estimés coupables d'homicide lorsqu'ils n'ont pas le courage de publier tous les jugements de Dieu, le témoignage de Paul nous en fournira la preuve. Si, en toute circonstance, je m'empresse de recourir à cette sainte âme, c'est que les paroles de Paul sont autant de lois divines et pleines d'utilité. Ce n'est pas Paul qui parle, mais le Christ qui dirigeait son âme, et auquel il dictait toutes les choses qui sortaient de sa bouche. Quel est le langage de ce saint? Ayant convoqué les habitants d'Ephèse pour leur adresser un dernier discours, car il était au moment de les quitter, rappelant à leurs chefs que garder le silence sur les choses importantes les rendraient passibles des mêmes supplices et des mêmes châtiments que s'ils versaient le sang des disciples, il leur dit ces paroles : « Pour moi, je suis innocent du sang de vous tous. » Et pourquoi? « Car je n'ai jamais hésité à vous faire connaître tous les conseils de Dieu. » *Act.*, XX, 26-27. Si donc il eût négligé de les leur faire connaître, il n'aurait pas été

innocent de ce sang, et il aurait été à bon droit estimé homicide. L'homicide ne détruit que le corps, mais l'orateur qui dans ses discours ne cherche qu'à plaire, et qui favorise la négligence de ses auditeurs, immole les âmes. Le premier inflige une mort temporelle; le second en immolant les âmes les précipite dans des supplices et des châtiments éternels. Mais Paul est-il le seul à parler de la sorte? Non certes, et longtemps avant Paul un prophète, de la part de Dieu, avait indiqué la même vérité en ces termes : « Je vous ai donné comme une sentinelle avancée à la maison d'Israël. » *Ezech.*, III, 17. Qu'est-ce à dire, sentinelle avancée? Une sentinelle avancée, c'est un soldat qui, placé sur un ieu dominant et élevé, tandis que l'armée campe au-dessous, surveille la marche des ennemis, signale leur approche, avertit l'armée à laquelle il appartient, de se préparer au combat, de crainte que, attaquée à l'improviste, elle ne soit trop aisément vaincue. Comme nous, qui marchons terre à terre, apercevons un très-petit nombre des maux qui nous menacent, Dieu dans sa bienveillante providence a établi des saints pour nous signaler longtemps à l'avance, du haut de leurs vues prophétiques, comme d'un lieu élevé, son courroux qui s'apprête à fondre sur nous, afin que, rentrant en nous-mêmes par la pénitence, et relevant notre âme de ses chutes, nous nous prémunissions contre les coups de sa vengeance divine. De là ces mots : « Je vous ai donné comme une sentinelle avancée à la maison d'Israël. » Vous lui signalerez l'approche du malheur, comme la sentinelle signale l'approche des ennemis.

Et ce n'est pas un supplice quelconque qui est réservé à celui qui n'annonce pas à l'avance le courroux du Seigneur. Et quel est ce supplice? « Je réclamerai de ta main, dit-il, les âmes de ceux qui périssent. » Or qui serait assez cruel, assez inhumain, assez insensible, pour faire un crime à l'orateur de parler sans cesse de la colère divine, lorsque son silence l'exposerait à un châtiment si terrible? Il est donc extrêmement important pour nous, orateurs sacrés, de ne pas garder sur ces points le silence; le Prophète et l'Apôtre nous ont là-dessus suffisamment édifiés. Qu'il le soit également pour vous, auditeurs, en voici la preuve : Si, en gardant le silence, j'ensevelissais les fautes dans ce silence, on s'indignerait et on s'emporterait avec raison contre une conduite opposée; mais, si nous avons beau maintenant garder le silence, nos prévarications devant un jour être inévitablement et sans exception dévoilées, quel avantage ce silence nous procurerait-il? Aucun, tout en nous faisant le plus grand mal. Si je parle, je vous exciterai à la pénitence et à la componction : si au contraire je ne dis rien, nous ne songerons plus à nos fautes et nous n'en ferons pas ici-bas pénitence; et au jour du jugement, ces fautes paraissant à nu et à découvert devant nos yeux, nous nous livrerons alors à des lamentations vaines et inutiles.

3. Quant à gémir sur nos péchés, nous devrons nécessairement le faire en ce monde-ci ou dans l'autre; or, il vaut bien mieux le faire non dans l'autre, mais en celui-ci. Et qu'est-ce qui le prouve? Le langage des prophètes et celui de l'Evangile. « Quels aveux vous fera-t-on dans l'enfer, » disait un prophète? *Psalm.* VI, 6; non pas que la conscience y soit muette, mais parce que les aveux y sont sans utilité. Le Christ nous inculque la même vérité dans une parabole : Il y avait, dit-il, un mendiant nommé Lazare, entièrement couvert d'ulcères, et atteint d'une maladie incurable. Il y avait en même temps un riche qui refusait à ce pauvre les miettes de sa table. Mais pourquoi parcourir la parabole tout entière? Vous connaissez toute cette histoire, la cruauté du riche qui éloignait le mendiant de sa table, l'indigence de celui-ci et ses luttes perpétuelles contre la faim. Voilà ce qui se passait en ce monde. Lorsqu'ils furent morts l'un et l'autre, le riche aperçut le pauvre dans le sein d'Abraham; et que dit-il? « Abraham, mon père, envoyez Lazare afin qu'il laisse tomber de l'extrémité de son doigt une goutte d'eau, et qu'il soulage mes souffrances. » *Ibid.*, 24. Voyez-vous sa punition? Il a refusé des miettes; il n'obtient pas une goutte d'eau. « On se servira à votre égard, est-il écrit, de la mesure que vous aurez employée vous-même. » *Marc.*, IV, 24. Que répond Abraham

« Mon fils, vous avez reçu vos biens, et Lazare ses maux; maintenant lui est ici consolé, et vous êtes dans les tortures. » *Luc.*, XVI, 25. Mais voici la question qui nous intéresse : tout en gémissant sur leurs péchés, en étant changés et en revenant à de meilleurs sentiments dans l'enfer, les pécheurs n'en retirent aucun avantage propre à calmer les flammes qui les dévorent. « Mon père, poursuit le riche, envoyez Lazare dans ma maison, afin qu'il rende témoignage à mes parents, et qu'ils ne viennent point en ce lieu. » *Ibid.*, 27-28. N'ayant pas obtenu la grâce qu'il réclamait, il s'occupe du salut des autres. Voyez-vous à sa cruauté précédente succéder l'humanité? Pendant sa vie, il ne s'arrêtait même pas devant Lazare gisant sous ses yeux; maintenant il se préoccupe de ses proches absents : alors il ne prenait même pas au sein de l'opulence la peine de regarder le triste état du mendiant; maintenant, livré à des tortures et à un sort irréparable, il s'intéresse à ses parents et demande qu'on envoie un messager pour leur annoncer ces choses. Voilà à quel point il est devenu doux, humain et compatissant. Quoi donc? le repentir lui a-t-il servi à quelque chose? a-t-il retiré quelque fruit de la pénitence? Aucun; le temps de la pénitence était passé, le théâtre s'était évanoui, la lice avait disparu, ce n'était plus le moment des combats.

Le repentir n'est d'aucune valeur après la mort

C'est pour cela qu'il nous faut ici, je vous y exhorte, je vous en prie, je vous en conjure, pleurer et gémir sur nos péchés. Que les paroles nous affligent ici-bas, et que nous ne soyons pas épouvantés un jour par la réalité : que le discours nous déchire ici-bas, et que le ver empoisonné ne nous déchire pas plus tard; supportons ici-bas le feu des reproches, afin de ne pas supporter un jour le feu de l'enfer. Pour ceux qui pleurent sur la terre, il convient qu'ils soient plus tard consolés; pour ceux qui vivent dans le rire et les plaisirs et qui sont insensibles au souvenir de leurs péchés, ils seront inévitablement condamnés aux gémissements, aux pleurs et aux grincements de dents. Ce n'est pas moi qui parle ainsi, mais Celui qui doit nous juger un jour. « Bienheureux, dit-il, ceux qui pleurent, car ils seront consolés. — Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez. » *Matth.*, V, 5; *Luc.*, VI, 25. Combien ne vaut-il pas mieux gagner au prix d'une douleur et de lamentations passagères, des biens immortels et une félicité qui n'aura pas de fin, que de passer sur la terre dans la joie, cette vie courte et périssable, sauf à subir ensuite des châtiments éternels! Peut-être avez-vous honte et rougissez-vous d'avouer vos péchés? Fallût-il les avouer et les proclamer en présence de vos semblables, même alors vous ne devriez pas rougir : il est honteux de commettre, et non d'avouer le péché. Or il n'est même pas nécessaire de l'avouer en présence de témoins. Que l'enquête de vos prévarications se fasse devant les pensées de votre conscience; que le jugement soit sans témoin; que Dieu voie seul vos aveux, Dieu qui loin de vous reprocher vos fautes, les effacera à cause de la confession. Balancez-vous et hésitez-vous encore? Je sais, il est vrai, que la conscience ne supporte guère le souvenir de ses propres péchés. Que nous abordions seulement la pensée de nos prévarications, et l'âme bondit, telle qu'un poulain rebelle au frein et indompté; mais contenez-la, imposez-lui le frein, caressez-la de la main, adoucissez son humeur, représentez-lui qu'il faudra faire un jour l'aveu qu'elle ne fera pas maintenant, et qu'alors le châtiment sera plus terrible et l'infamie plus éclatante. Ici-bas, c'est un tribunal sans témoin; vous-même vous jugez les prévarications que vous avez commises : alors elles seront toutes données en spectacle à la face de la terre, si vous n'avez pas eu la précaution de les effacer dès cette vie. Quoi! vous rougissez d'avouer vos péchés! rougissez d'avoir commis le péché. Quand il s'agit de le commettre, nous le faisons hardiment et sans crainte; mais quand il s'agit de l'avouer, alors nous rougissons, nous hésitons, tandis que nous devrions le faire avec empressement. Ce n'est pas une honte d'accuser ses fautes, c'est justice et vertu. Si ce n'était pas justice et vertu, Dieu n'aurait point promis à ce sujet de récompenses; car des récompenses sont assurées à la confession, selon ces paroles : « Avouez le premier vos iniquités, et vous serez justifié. » *Isai.*, XLIII, 25. Qui rougirait d'un acte qui lui rend la justice? Qui rougirait d'avouer



ses péchés? Est-ce donc pour nous punir que Dieu nous ordonne cet aveu? Ce n'est pas pour nous punir, mais bien pour nous pardonner.

4. Dans les tribunaux de la terre, l'aveu est suivi du châtiment. Aussi le Psalmiste, craignant précisément que la perspective du châtiment, conséquence de l'aveu, ne nous portât à nier nos fautes, s'écrie : « Confessez-vous au Seigneur, car il est bon, car sa miséricorde est éternelle. » *Psalm.* CV, 1. Croyez-vous qu'il ne connaîtra pas vos péchés, si vous ne les avouez? Que gagnerez-vous donc à ne pas faire cet aveu? Etre inconnu de lui, c'est impossible. Quand même vous garderiez le silence, il sait tout; mais si vous parlez, il oubliera tout : « Me voici, moi, Dieu, qui efface vos iniquités et qui ne m'en souviens plus. » *Isaï.,* XLIII, 25. Voyez-vous? *Je ne m'en souviens plus,* dit-il; telle est sa charité : vous, souvenez-vous-en, afin d'avoir occasion de vous corriger. Frappé de ces choses, Paul conservait un souvenir continuel des fautes dont Dieu ne se souvenait plus. « Je ne mérite pas, disait-il, d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise. — Le Christ est venu dans le monde sauver les pécheurs, desquels je suis le premier. » I *Corinth.,* XV, 9; I *Tim.,* I, 15. Il ne dit pas *j'étais*, mais *je suis*. Dieu lui avait pardonné ses péchés, et le souvenir des péchés pardonnés vivait toujours dans Paul; ce que le Seigneur avait effacé, il le publiait hautement. Vous avez entendu le mot du Prophète : *Je ne me souviendrai plus;* pour vous, souvenez-vous-en. Dieu appelle Paul un vase d'élection, et Paul s'appelle le premier des pécheurs. S'il n'oubliait pas les fautes qui lui avaient été pardonnées, quel souvenir, je vous le demande, devait-il conserver des bienfaits de Dieu? — Et pourquoi dire qu'il n'y a point de honte à se souvenir de ses péchés? — Il est bien moins glorieux pour nous de nous souvenir de nos bonnes actions que de nos péchés. Que dis-je? non-seulement le souvenir de nos bonnes actions n'est pas pour nous un sujet de gloire, mais un sujet de condamnation et de honte : le souvenir de nos péchés, au contraire, est pour nous un sujet abondant, et de confiance et de justice. Qui l'affirme? Le pharisien et le publicain. Celui-ci déclare ses péchés, il descend justifié; celui-là déclare ses bonnes œuvres, et il revient bien inférieur au publicain. Voyez-vous combien il est pernicieux de rappeler ses bonnes œuvres, et combien avantageux de ne pas oublier ses prévarications? Et c'est avec raison. Celui qui songe à ses belles actions, se laisse emporter par l'orgueil, méprise le reste des hommes, comme faisait le pharisien. Il n'en serait pas venu à ce point d'arrogance, il n'aurait pas dit : « Je ne suis pas comme les autres hommes, » s'il n'eût point pensé aux dîmes et à ses jeûnes. *Luc.,* XVIII, 11. Le souvenir de nos fautes couvre l'âme de confusion, lui inspire l'humilité, et au moyen de l'humilité lui attire la bienveillance divine. Ecoutez le Christ nous ordonner d'ensevelir nos bonnes œuvres dans l'oubli : « Lorsque vous aurez fait toutes ces choses, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » *Luc.,* XVII, 10. Vous, dites que vous êtes un serviteur inutile; moi, je ne vous traiterai point en serviteur inutile; reconnaissez votre propre bassesse; moi je vous comblerai de gloire et de couronnes. Voyez-vous combien de preuves établissent les avantages du souvenir de nos péchés, et les dangers du souvenir de nos bonnes œuvres, et par contre les supplices auxquels nous expose l'oubli de nos péchés, et les biens dont l'oubli de nos bonnes œuvres est pour nous la source? Donnerai-je une preuve nouvelle du grand mérite qu'il y a à se souvenir de ses péchés? Ecoutez Job, entre autres choses dont il se glorifiait, se glorifier de l'aveu de ses fautes. « Lorsque j'ai péché de moi-même, disait-il, je n'ai jamais redouté la foule de mon peuple, ni de faire connaître mes péchés. » *Job.,* XXXI, 34. Jamais, veut-il dire, la présence d'un grand nombre de mes semblables, ne m'a inspiré de honte. De quoi me servirait l'ignorance des hommes, le souverain Juge connaissant toute chose? En quoi la connaissance que les hommes auraient de mes fautes me serait-elle préjudiciable, si Dieu veut bien n'en pas tirer vengeance? Ils auraient beau me condamner unanimement, pourvu que ce juge ne me condamne pas, peu m'importe leur sentence. De même ils auraient beau m'accorder des louanges et une admiration unanimes, si Dieu me

Penser sou vent aux pé chés commis



condamne, leur appréciation ne me servira de rien.

Ayons donc toujours les regards tournés vers ce juge : faisons pour nos péchés ce que nous faisons pour nos dépenses pécuniaires. A peine nous sommes-nous levés, avant même de paraître sur l'Agora, ou de mettre la main à une affaire, soit publique, soit privée, nous appelons notre serviteur, et nous lui demandons compte de ce qu'il a dépensé, pour connaître les dépenses inutiles et les dépenses nécessaires, et combien il nous reste; s'il nous reste peu de chose, nous songeons à augmenter nos revenus de toutes les manières, de crainte de tomber par imprévoyance dans le besoin. Agissons de même à l'égard de nos actions. Appelons notre conscience et demandons-lui compte de nos paroles, de nos œuvres, de nos pensées : recherchons les dépenses convenables et les dépenses nuisibles; les propos consacrés à tort aux injures, aux turpitudes, aux outrages; les pensées qui ont dirigé un regard impudique; les desseins préjudiciables à nos intérêts, qui ont été traduits en actes, soit par nos mains, soit par notre langue, soit même par nos yeux. Appliquons-nous à retrancher ces dépenses insensées, et pour remédier à ces prodigalités funestes, à mettre en réserve d'autres revenus, remédiant aux paroles vaines par les prières, aux regards impudiques par les aumônes et les jeûnes. Car, si nous dépensions toujours hors de saison, sans rien garder, sans mettre aucun bien en réserve, nous tomberions dans la dernière indigence, et sans nous y attendre nous nous précipiterions dans les supplices d'un feu éternel. De même que nous avons coutume d'examiner le matin nos dépenses pécuniaires, pour ce qui est de nos actes faisons-le après le repas, sur le soir, étendus sur notre couche; et là, dans un calme profond, à l'abri de toute importunité, demandons-nous à nous-mêmes compte de toutes nos paroles et de toutes nos actions de la journée. Si nous découvrons quelque faute, châtions notre conscience, gourmandons notre esprit et remplissons notre âme d'une componction tellement vive que nous n'osions plus, à partir du lendemain, nous porter vers l'abîme de ce même péché, retenus que nous sommes par la pensée de la correction de la veille.

Examiner la conscience sur nos paroles, nos actions, nos pensées.

5. Ce temps est le plus propre à un semblable examen, comme vous l'apprennent ces paroles du Prophète : « Ce que vous dites dans vos cœurs, déplorez-le dans le lieu de votre repos. » *Psalm.* IV, 5. Durant le jour, nous faisons bien des choses, comme nous ne le voudrions pas : exaspérés par nos amis, mis hors de nous-mêmes par nos serviteurs, contrariés par notre épouse, tourmentés par nos enfants, assaillis par une multitude d'affaires temporelles et publiques, nous ne saurions même pas comprendre comment nous tombons. Une fois délivrés de tous ces embarras, rendus à nous-mêmes, et jouissant d'une tranquillité parfaite, faisons le soir dans notre lit ce jugement, afin de nous rendre, par cette enquête, Dieu propice. Si, tout en péchant et en blessant notre âme chaque jour, nous ne nous en apercevions jamais, semblables aux personnes qui, atteintes de coups nombreux et ne prenant aucun soin attirent sur elles les ardeurs de la fièvre et une mort douloureuse, nous aussi, par cette insensibilité obstinée, nous attirerions sur nous d'inéluctables supplices. Ce langage, je le sais, est bien dur; mais il nous sera aussi bien profitable. Nous avons un maître plein de mansuétude : il ne désire qu'une occasion, et aussitôt il nous manifeste toute sa charité. Si, lorsque nous avons péché, l'impunité ne nous rendait pas pires, peut-être nous épargnerait-il tout châtiment. Mais sachant, à n'en pas douter, que l'impunité ne nous est pas moins pernicieuse que le péché lui-même, à cause de cela il nous châtie, non pour tirer vengeance du passé, mais pour nous corriger à l'avenir.

Pour vous convaincre que les choses sont ainsi, écoutez ce que dit le Seigneur à Moïse : « Laisse-moi, et dans ma colère, je les briserai. » *Exod.*, XXXII, 10. Laisse-moi, disait-il : ce n'est pas que Moïse le retînt, car il n'avait point prononcé une seule parole, et il était là debout en silence; il voulait seulement lui fournir l'occasion d'intercéder pour les Hébreux. Ceux-ci ayant commis des crimes dignes de châtiment, et d'un châtiment terrible, et Dieu voulant les traiter non avec rigueur mais avec miséricorde, comme dans ce dernier cas ils n'en seraient devenus que plus négligents, Dieu poursuivit un double des-



sein, celui de ne pas les punir, et celui de ne pas encourager par cette impunité leur négligence, en leur apprenant qu'ils devaient à l'intercession de Moïse, et non à leurs propres mérites, d'avoir évité le courroux du Seigneur. Nous agissons nous-mêmes souvent de la sorte : quand nos serviteurs ont commis quelque faute digne de châtiment, et que nous ne voulons ni les châtier, ni les délivrer de toute crainte à ce sujet, nous prions un ami de les arracher de nos mains, afin qu'ils ressentent toutes les angoisses de la frayeur, et qu'ils se dérobent néanmoins à nos coups. Voilà ce qu'a fait Dieu; et le langage qu'il tient démontre cette vérité : « Laisse-moi, dit-il, et dans ma colère..... » Pour nous, lorsqu'on nous empêche de punir comme nous le voudrions, nous nous mettons en fureur; quant au Seigneur, il dit : « Laisse-moi, et je m'abandonnerai à ma colère; » pour nous apprendre que la colère en Dieu n'est pas une passion, et que par cette expression il fait allusion aux châtiments que nous avons mérités. Lors donc que vous entendrez dire à Moïse : « Si vous pouvez leur pardonner ce péché, pardonnez-le leur, » avant le serviteur, admirez le Maître qui lui a donné l'occasion d'agir avec une semblable charité. *Exod.*, XXXII, 31.

Ce n'est pas seulement ici que Dieu en agit de la sorte; il tient encore à Jérémie et à Ezéchiel le même langage : « Parcourez les rues de Jérusalem, et voyez si quelqu'un observe la vérité et la justice, et je leur serai propice. » *Jerem.*, V, 1. Quelle bonté ! la multitude des méchants bénéficie de la vertu d'un seul; mais pour la perversité de la foule, si un homme de bien vit au milieu d'elle, il n'en partagera pas le châtiment. Un seul homme, par la droiture de sa vie, arrachera au courroux divin un peuple entier; mais la corruption d'une ville entière n'entraînera jamais dans le même châtiment, dans la même ruine, dans le même supplice l'homme qui a bien vécu. Nous en avons une preuve dans Noé; tous les hommes ayant péri, lui seul fut sauvé. Moïse nous le démontre également; seul il put obtenir la grâce d'un peuple si nombreux. Mais voici un exemple plus frappant encore de la miséricorde de Dieu. Ne trouvant pas au nombre des vivants des hommes assez justes pour obtenir la grâce des pécheurs, il pense à ceux qui sont morts, et il déclare qu'en leur faveur il pardonnera aux criminels. « Je défendrai cette ville, disait-il à Ezéchias, à cause de moi et de David, mon serviteur. » Or, David était mort depuis longtemps. IV *Reg.*, XX, 6. Convaincus que Dieu cherche par tous les moyens imaginables à nous épargner ses châtiments et sa vengeance, fournissons-lui l'occasion d'exercer sa miséricorde par nos aveux, notre repentir, nos larmes, nos prières, le pardon des fautes du prochain, le soulagement de la pauvreté d'autrui, la vigilance dans les prières, la pratique de l'humilité, et le souvenir continuel de nos fautes. Il ne suffit pas de dire : *Je suis pécheur,* il faut de plus mentionner chaque espèce de prévarication en particulier. De même que le feu tombant au milieu des buissons, les dévore en un clin d'œil; de même l'âme qui recherche sans cesse en elle-même ses prévarications, les détruit et les efface facilement. Que Dieu, qui s'élève au-dessus des iniquités, qui efface les injustices, nous délivre de nos péchés et daigne nous accorder le royaume des cieux, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

Il faut se confesser de chaque péché.



AVANT-PROPOS

SUR L'HOMÉLIE SUIVANTE

Si nous mettons cette courte homélie immédiatement après la précédente, c'est à l'exemple de Fronton-le-Duc, et parce que nous ne connaissons pas de place plus convenable. Quelques savants estiment, soit à cause de la brièveté de cette homélie, soit à cause de la manière dont elle débute, le commencement perdu. La raison tirée de la brièveté ne prouve rien, car on peut citer d'autres panégyriques encore plus courts, et auxquels néanmoins rien ne manque. La seconde raison ne paraît pas non plus concluante. — Comme il est facile de s'en convaincre, cette homélie a été prononcée dans la campagne d'Antioche où se rendaient de la ville un grand nombre de ses habitants. Mais après avoir vénéré les martyrs et entendu le discours, ils se livraient à l'intempérance ; ce dont le saint docteur les blâme vivement.

HOMÉLIE SUR LES SAINTS MARTYRS.

Les solennités des martyrs ne dépendent pas seulement de la succession des jours, mais aussi des dispositions avec lesquelles on les célèbre. Par exemple, avez-vous imité un martyr? rivalisez-vous de vertu avec lui? courez-vous sur les traces de sa philosophie? quoique ce jour ne soit pas dédié au martyr, vous avez célébré la fête d'un martyr. C'est fêter un martyr que d'imiter un martyr. De même que les sectateurs du vice, aux jours de solennité, sont étrangers à toute solennité; de même les sectateurs de la vertu célèbrent des solennités en dehors de toute solennité; toute fête ayant pour caractère principal la pureté de conscience. C'est ce que Paul nous apprenait en ces termes : « Ainsi donc, célébrons nos fêtes, non avec l'antique levain de malice et de perversité, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité. » I *Corinth.*, v, 8. Les Juifs ont des azymes; nous avons aussi les nôtres : chez les Juifs les azymes sont composés d'un peu de farine, chez nous ils sont formés par une vie pure, et par des mœurs étrangères à toute perversité. En sorte que quiconque garde ses mœurs pures de tache et de souillure, célèbre chaque jour une solennité, est continuellement en fête, quoiqu'il ne soit ni au jour ni dans les tabernacles des martyrs, et qu'il reste dans sa maison; car nous pouvons célébrer en nous-mêmes la fête des martyrs.

Et je parle ainsi, non pour que nous n'accourions pas au tombeau des martyrs, mais pour que, y étant venus, nous en approchions avec la ferveur convenable, et que nous témoignions la même piété, que ce soit ou que ce ne soit pas le jour de leur fête. Qui, aujourd'hui, ne contemplerait pas avec admiration notre assemblée, cette réunion brillante, l'ardeur de notre charité, la chaleur de nos sentiments, notre amour inaltérable? La ville entière s'est en quelque sorte transportée ici. Ni la crainte de son maitre n'a retenu le serviteur, ni les exigences de la pauvreté l'indigent, ni la faiblesse de l'âge le

vieillard, ni l'infirmité de son sexe la femme, ni le faste de l'opulence le riche, ni l'orgueil de la puissance le magistrat : l'amour des martyrs faisant disparaître toute inégalité, la faiblesse de la nature et les dures lois de la pauvreté, c'est la seule chaîne qui a entraîné ici une foule aussi nombreuse; et son dévouement aux martyrs lui donnant des ailes, elle vit maintenant, elle converse dans le ciel. Foulant aux pieds toutes les suggestions de l'impureté et de la luxure, vous êtes embrasés de l'amour des martyrs. De même qu'à l'apparition de l'aurore, les bêtes féroces s'enfuient et se cachent dans leurs tanières; ainsi, à peine la lumière des martyrs se lève-t-elle sur vos âmes que tous leurs maux disparaissent, et que s'allume en elles le flambeau resplendissant de la philosophie. Mais que cela n'existe pas seulement en ce moment-ci; qu'il en soit toujours de la sorte. Quand ce théâtre spirituel aura disparu, conservons cette flamme, rentrons chez nous pénétrés de la même piété et laissant de côté les tavernes et les lupanars, la débauche et l'intempérance. Vous avez fait de la nuit le jour par ces veilles sacrées; ne faites pas de nouveau du jour la nuit par l'ivresse, le désordre et les chants obscènes. Vous avez honoré les martyrs par votre présence, par votre attention, par votre zèle; honorez-les par la modestie de votre retour : que personne ne vous voie dans une taverne, et ne dise frappé de vos excès. Vous êtes venus, non pour les martyrs, mais pour développer vos passions, pour satisfaire vos convoitises criminelles. Si je parle ainsi, c'est pour empêcher les fidèles, non de se réjouir, mais de faire le mal, non de boire, mais de s'abandonner à l'ivresse. Le vin n'est pas par lui-même mauvais; c'est l'intempérance qui est mauvaise; le vin est un présent de Dieu; l'intempérance est une invention du diable. « Servez donc le Seigneur dans la crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement. » *Psalm.* II, 11. Voulez-vous goûter du plaisir? goûtez-en dans votre maison où, tomberiez-vous dans l'ivresse, vous seriez entouré de soins, et non dans une maison publique où vous seriez la risée des assistants et le scandale des autres. Ne croyez pas cependant que je permette l'ivresse chez soi : ce que je veux, c'est que vous ne fréquentiez pas les cabarets. Songez-donc quelle risée ce serait de voir, après une réunion semblable, après ces veilles, après l'audition des saintes Ecritures, après la participation aux divins mystères, après ces largesses spirituelles, un homme ou une femme passer leur journée dans un cabaret? Ne savez-vous donc pas le châtiment réservé aux personnes adonnées à l'ivresse? elles sont exclues du royaume de Dieu, déchues de ces biens ineffables, et envoyées au feu éternel. Qui l'assure? Le bienheureux Paul. « Ni les avares, dit-il, ni les ivrognes, ni les ravisseurs du bien d'autrui, n'auront part au royaume de Dieu. » I *Corinth.*, VI, 10. Quel sort plus misérable que celui de l'intempérant, puisqu'il sacrifie à un plaisir d'un instant la jouissance d'un si beau royaume! Encore même l'intempérant ne saurait-il goûter le moindre plaisir; car le plaisir dépend de la mesure, et l'excès nous en enleve tout sentiment. Comment celui qui ne sent pas où il est assis, où il est étendu, sentirait-il le plaisir de la boisson? Celui qui est environné des nuages épais de l'ivresse, comment connaitra-t-il l'allégresse? telles sont, en effet, les ténèbres où il est plongé, que les rayons du soleil ne suffisent pas pour dissiper cette obscurité.

En tout temps, mes bien-aimés, l'ivresse est un mal; mais surtout au jour des martyrs. Outre qu'elle est un péché, elle constitue un outrage des plus grands, un acte de démence et un mépris de la parole divine : d'où un double châtiment lui est réservé. Si donc, après être venus aux tombeaux des martyrs, vous deviez, au retour, vous abandonner à l'ivresse, vous eussiez bien fait de rester chez vous et de ne pas ainsi étaler votre impudeur, de ne pas faire injure à la fête des martyrs, de ne pas scandaliser le prochain, de ne pas traiter votre âme en ennemie, et de ne pas augmenter le nombre de vos péchés. Vous êtes venus voir des hommes déchirés par les tortures, couverts de sang, parés d'une infinité de blessures, et qui, se dépouillant de la vie présente, se sont envolés vers la vie future : soyez dignes de ces combattants. Ils ont méprisé la vie; méprisez, vous, le plaisir : ils se sont dépouillés de l'existence présente; dépouillez-

vous de toute passion pour l'ivresse. Mais il vous faut des jouissances? Restez alors près du tombeau du martyr, versez-y des torrents de larmes, brisez votre cœur, emportez de ce sépulcre une bénédiction. Invoquant dans vos prières sa protection, lisez sans relâche le récit de ses combats; embrassez ce cercueil, attachez-vous à cette urne funéraire; car non-seulement les ossements des martyrs mais encore leurs tombeaux et leurs urnes funéraires sont une source intarissable de bénédictions. Prenez l'huile sainte, répandez-la sur votre corps tout entier, sur votre langue, sur vos lèvres, sur votre cou, sur vos yeux, et vous ne serez plus engloutis dans l'ivresse. Par sa délicieuse odeur l'huile sainte rappellera les luttes des martyrs, domptera les passions impures, inspirera une patience soutenue et maîtrisera les maladies de l'âme. Vous faut-il, pour passer votre temps, des jardins, des prairies, des vergers? vous les aurez, non pas maintenant que la foule est si nombreuse, mais un autre jour. Aujourd'hui c'est le temps de la lutte, aujourd'hui c'est le spectacle du combat, et non des plaisirs, et non du repos. Vous êtes venus ici, non pour vous abandonner à l'oisiveté, mais pour apprendre à lutter, à combattre, et, tout homme que vous êtes, à briser la puissance des esprits invisibles. Personne ne vient dans la palestre pour s'y livrer au plaisir; le temps de la lutte arrivé, on ne songe pas au soin de sa personne; et l'on ne demande pas, au moment de la bataille, la table du festin.

Les ossements des martyrs et leurs tombeaux sont remplis de bénédictions

En conséquence, vous qui êtes venus contempler la force de l'âme, l'énergie du caractère, un trophée étrange et nouveau, un combat différent des autres, des luttes, des coups, un homme subissant l'épreuve du pancrace, n'y ajoutez pas des actions diaboliques en vous livrant, au sortir de ce terrible et extraordinaire spectacle, à l'intempérance et à la mollesse. Conservez, au contraire, les fruits qu'en a retirés votre âme, et en retournant chez vous, montrez à tout le monde par votre aspect que vous venez de voir les martyrs. De même qu'en revenant du théâtre, les spectateurs en sont facilement reconnus de tout le monde, à cause du désordre, de la confusion, de la mollesse qu'on remarque chez eux, car ils emportent l'image de tout ce qui se passe en ces lieux; de même celui qui vient de visiter les martyrs, doit le faire connaître à tous les yeux, par son regard, son maintien, sa componction, et le recueillement de son âme. Respirant des flammes, il sera modeste, humble, sobre, vigilant, et les mouvements de son corps manifesteront la philosophie qui règne dans son cœur. Retournons ainsi à la ville avec la décence convenable, avec une démarche mesurée, avec sagesse et retenue, avec un regard brillant de douceur et de calme. « Le vêtement d'un homme, son sourire et sa démarche déclarent ce qu'il est. » *Eccli.*, XIX, 27. C'est ainsi qu'il nous faut toujours revenir d'auprès des martyrs, de ces parfums spirituels, de ces prairies célestes, de ces nouveaux et singuliers spectacles : de la sorte, nous pratiquerons nous-mêmes avec plus de facilité la vertu, nous procurerons à nos frères la liberté, et nous obtiendrons les biens à venir par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance, honneur soient au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR SAINT JULIEN

AVANT-PROPOS

C'est à Antioche qu'a été prononcée l'homélie suivante : cela résulte, soit des détails qu'elle renferme sur ce qui se passait dans le bourg de Daphné, soit de ce que, les reliques de saint Julien ayant été transférées à Antioche, il y avait dans cette ville une église qui portait le nom de ce saint, et dont il est souvent fait mention dans l'histoire ecclésiastique. Pour l'année où cette homélie aurait été prononcée, aucune circonstance ne nous permet de la désigner. Le Martyrologe romain, dit Fronton-le-Duc, parle de plusieurs Juliens : pour celui dont il est question ici, il nous en raconte l'histoire abrégée au seizième jour de mars. Il serait donc né à Anazarbe, en Cilicie; son père était sénateur et sa mère chrétienne. Elevé par celle-ci dans la foi du Christ, après s'être appliqué à l'étude des saintes lettres, il fut traduit à l'âge de dix-huit ans au tribunal du préfet Marcien, et ayant refusé de sacrifier aux idoles, il dut subir plusieurs mauvais traitements. Jeté ensuite en prison, et déclarant, suivant le conseil de sa mère, qu'il ne cesserait de confesser le Christ jusqu'à son dernier soupir, il fut enfermé dans un sac rempli de sable et de serpents venimeux; précipité dans la mer, il reçut ainsi la couronne du martyre. C'est ce Julien, ajoute le Ménologe des Grecs, dont Chrysostome a fait un éloge magnifique.

HOMÉLIE.

Eloge du saint martyr Julien.

1. Si les martyrs reçoivent sur la terre de semblables honneurs, quelles sont donc les couronnes qui, après leur départ de cette vie, sont tressées pour leurs fronts sacrés? Si telle est la gloire dont ils jouissent avant la résurrection, quelle sera après la résurrection leur splendeur? Si tel est le culte que leurs semblables leur prodiguent, de quelle bienveillance le Seigneur les environnera-t-il? Si nous, méchants que nous sommes, nous savons honorer et admirer de la sorte ceux de nos pareils qui ont fait le bien, pour avoir combattu sous les drapeaux du Christ; à plus forte raison notre Père céleste comblera-t-il ceux qui ont travaillé pour lui d'une infinité de bienfaits; car il est à la fois magnifique et miséricordieux. Du reste, ce n'est pas seulement pour cela qu'il leur réserve les plus grands honneurs, mais encore parce qu'il est leur débiteur. Les martyrs n'ont pas été immolés pour nous, et cependant nous accourons ici pour les honorer. Si nous nous réunissons en si grand nombre, nous pour lesquels ils n'ont pas été égorgés, le Christ, pour qui ils ont livré leur tête, que

ne fera-t-il pas? Si à ceux auxquels Dieu ne devait rien, il a prodigué tant de bienfaits, ceux dont il est le débiteur, avec quelle munificence ne les récompensera-t-il pas? Il ne devait rien autrefois à la terre : « Car tous avaient péché, disait Paul, et ils avaient besoin de la gloire de Dieu. » *Roman.*, III, 23. Que dis-je? il lui devait des châtiments et des supplices; et quand nous n'avions droit qu'à des supplices et à des châtiments, nous en avons reçu la vie éternelle. Si donc à ceux auxquels il devait des supplices, il a donné son royaume; à ceux auxquels il doit la vie éternelle, que ne leur donnera-t-il pas, de quels honneurs ne les environnera-t-il pas? Il se laisse crucifier, et il répand son sang pour ceux qui le haïssent; pour ceux qui l'ont confessé jusqu'à verser leur propre sang, que ne fera-t-il pas? Ceux qui l'avaient abandonné et qui s'étaient éloignés de lui, il les a aimés au point de mourir pour eux; ceux qui l'ont aimé lui-même de l'amour le plus grand, « car la plus forte marque d'amour est de sacrifier sa vie pour ceux que l'on aime, » avec quelle bonté et quel empressement ne les accueillera-t-il pas? *Joan.*, XV, 13.

Pour les athlètes des luttes profanes, la même carrière les voit combattre, vaincre, proclamer et couronner : il n'en est point de même pour les athlètes de la piété. Ils ont combattu dans le siècle présent; ils sont couronnés dans le siècle à venir : ils ont lutté ici-bas contre le diable et ils ont été vainqueurs; mais leur victoire n'est proclamée que là-haut. Et afin de vous bien convaincre de cette vérité, qu'ils ne reçoivent pas leurs couronnes ici-bas, et que toutes leurs récompenses sont mises en réserve dans le ciel, écoutez ces paroles de Paul : « J'ai combattu le bon combat, j'ai fourni ma course, j'ai gardé ma foi; il ne me reste qu'à recevoir la couronne de justice. » Où et quand? « Le Seigneur me la donnera en ce jour, comme un juste juge. » II *Tim.*, IV, 7-8. Il a couru ici-bas; c'est là-haut qu'il est couronné : il a vaincu ici-bas; c'est là-haut qu'il est proclamé vainqueur. Vous avez entendu aujourd'hui sa grande voix nous dire : « Tous ces justes sont morts dans la foi, n'ayant pas reçu les biens promis, mais les voyant, les saluant comme de loin. » *Hebr.*, XI, 13. Pourquoi donc pour les athlètes profanes les victoires et les couronnes sont-elles simultanées, tandis que pour les athlètes de la piété, loin d'être simultanées, elles sont séparées par un intervalle de temps considérable? Ils endurent ici-bas des labeurs, des fatigues, des coups sans nombre, et Dieu ne les couronne pas sur-le-champ? Non, certes, nous répond-il, car la vie présente est naturellement incapable de contenir l'immensité de ces récompenses : le siècle présent est court et périssable; le siècle à venir est sans limites, immortel et impérissable. Si donc Dieu a donné en partage les fatigues à ce siècle court, rapide, périssable, et réservé les couronnes au siècle immortel et qui ne vieillit pas, c'est afin d'alléger le poids de l'épreuve qui dans une durée aussi courte ne tarde pas à s'évanouir, et de rendre continuel et impérissable le bonheur du triomphe, dont la durée se confond avec les siècles immortels de l'éternité. Ainsi, c'est parce qu'il voulait les mieux honorer qu'il a différé leurs récompenses; et non-seulement à cause de cela, mais encore pour qu'ils possèdent à jamais une félicité sans mélange. De même que celui qui, au sein des plaisirs et de la prospérité, voit fondre ensuite sur lui la tribulation, ne sent pas les douceurs du présent à cause de la perspective des maux à venir; de même celui qui commence par lutter, par combattre et par endurer toute sorte de maux, sauf à en recevoir plus tard la couronne, est insensible aux maux présents, charmé qu'il est par l'espérance des biens à venir.

Et ce n'est pas seulement par l'espérance de l'avenir que leurs épreuves ont été allégées, mais encore par l'ordre de priorité que la tribulation possède sur la félicité; de telle façon qu'ils souffrent beaucoup moins des peines actuelles en considérant ce qui leur est réservé. C'est ainsi que dans le pugilat les combattants s'exposent volontiers aux coups, songeant non à la souffrance, mais à la couronne : c'est ainsi que les navigateurs bravent des dangers, des tempêtes sans nombre, des luttes terribles, la rapacité des monstres sauvages et des écumeurs de mer, songeant non point à ces choses, mais au port et

aux riches profits qu'ils attendent de leurs négoces : c'est encore ainsi que les martyrs, au milieu des tortures diverses qui déchiraient leurs corps, au lieu de considérer ces choses, soupiraient avec ardeur après le ciel et les biens qu'il renferme. Pour bien comprendre que l'espérance de l'avenir rend léger et facile ce qui est naturellement accablant et difficile, écoutez une âme passionnée pour ces biens nous dire : « Les afflictions si courtes et si légères de la vie présente produiront pour nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. » Comment, je vous le demande? « Parce que nous considérons, non les choses visibles, mais les choses invisibles. » II *Corinth.*, IV, 17-18.

2. Je ne parle pas ainsi sans motif, mais bien à cause de vous; afin que si vous voyez un homme jouir, en cette vie, de plaisirs et d'une prospérité dont il doit être puni dans l'autre, loin de l'estimer heureux de ses jouissances présentes, vous l'estimiez malheureux du châtiment à venir. De même, lorsque vous verrez dans la tribulation, les afflictions, et dans une infinité d'épreuves dès cette vie passagère, un de ceux à qui de grands honneurs sont réservés dans l'autre vie, ne pleurez point sur lui à cause des maux présents, mais estimez-le bienheureux et digne d'envie à cause des couronnes qui lui seront décernées dans ces siècles sans fin. De même que Paul, le saint que nous honorons doit le jour au peuple cilicien; l'un est le concitoyen de l'autre, et tous les deux sont sortis de ce peuple pour servir l'Eglise. Lorsque le stade de la piété eut été ouvert à notre saint, et que les circonstances l'eurent invité au combat, il rencontra une bête féroce qui alors exerçait l'office de juge. Et remarquez cet artifice : voyant la fermeté de son âme et l'impossibilité qu'il y avait de venir à bout, par la rigueur des tourments, de ses inébranlables résolutions, le juge se mit à user de délais et à temporiser, à l'appeler à sa barre et à le renvoyer tour à tour. Il ne lui fit pas trancher la tête, après l'avoir entendu le premier jour, de crainte que la précipitation du supplice lui rendît trop aisée la victoire; mais il se mit tous les jours à l'appeler, à le renvoyer, joignant les interrogations aux interrogations, le menaçant de tourments cruels, lui offrant l'appât d'un langage plein de caresses, recourant à toute sorte de moyens pour arriver à ébranler ce fondement inébranlable. Durant une année entière il le promena sur tous les points de la Cilicie, l'abreuvant d'ignominies, ou plutôt, contrairement à ses desseins, rehaussant la gloire de sa victime. Quant au martyr, il criait lui aussi, et chantait avec Paul : « Grâces soient rendues à Dieu, qui nous fait triompher toujours dans le Christ, et qui répand par nous en tout lieu le parfum de sa doctrine. » II *Corinth.*, II, 14. De même qu'un parfum conservé dans un appartement ne communique pas à l'air extérieur son odeur délicieuse, tandis que porté en plusieurs lieux, il manifeste partout sa vertu; ainsi en fut-il alors du martyr. On le conduisait çà et là, pour le couvrir de honte; et il arrivait tout le contraire : cette pompe ne faisait qu'augmenter la gloire de l'athlète, et transformait tous les habitants de la Cilicie en admirateurs de sa vertu. On le promenait en tout lieu; pour que l'on n'apprît pas seulement ses combats de la renommée, et que le vainqueur parût en personne aux yeux des spectateurs. Plus on multipliait pour lui les allées et les venues, plus on rendait ses courses brillantes. Plus rudes étaient les épreuves imposées, plus admirables paraissaient les combats : enfin, plus ces tribulations avaient de durée, plus parfaite devenait sa patience. En effet, plus de temps vous laisserez l'or plongé dans le feu, plus pur il en sortira. C'est ainsi qu'alors l'âme de notre saint était d'autant plus resplendissante que ses tourments se prolongeaient davantage.

En sorte que le juge, en promenant le martyr, promenait en définitive un trophée remporté sur lui-même et sur le diable, une preuve de la cruauté des gentils, une démonstration de la piété des chrétiens, un gage frappant de la puissance du Christ, un spectacle qui exhortait vivement les fidèles à braver avec courage ces mêmes épreuves, un héraut de la gloire de Dieu, un maître qui enseignait la science de ce genre de combats. Ce maître engageait tous les hommes à imiter sa conduite; et ce conseil, il le donnait non-seulement de la voix, mais par son exemple, dont les accents surpassaient en éclat ceux de la

trompette. Et de même que les cieux racontent la gloire de Dieu, non qu'ils fassent entendre une voix, mais parce que le spectacle resplendissant qu'ils offrent conduit celui qui le contemple à l'admiration du Créateur; de même, ce martyr racontait la gloire de Dieu, étant devenu lui aussi un ciel, et un ciel beaucoup plus brillant que ce ciel visible. Car, les chœurs des astres ne donnent pas au firmament une splendeur comparable à la splendeur que le corps du martyr reçoit des plus hideuses blessures. Et pour vous convaincre que les blessures du martyr surpassent en éclat les astres attachés à la voûte céleste, remarquez ceci : Quant au ciel et aux astres visibles, les démons les regardent aussi bien que les hommes; pour les blessures du martyr, les fidèles parmi les hommes les regardent, mais les démons n'oseraient les considérer en face; et s'ils essayaient de le faire, ils seraient sur-le-champ aveuglés, et dans l'impuissance de supporter les rayons de ce foyer éblouissant. Pour montrer cette vérité, je me servirai non des faits de l'antiquité, mais de ceux qui se passent encore aujourd'hui. Prenez un démoniaque furieux, conduisez-le auprès du tombeau vénérable qui renferme les restes du martyr, et certainement vous le verrez aussitôt se retirer et prendre la fuite. Comme s'il avait à marcher sur des charbons ardents, il reviendra soudain sur ses pas dès le vestibule sans oser lever les yeux vers le cercueil. Si, après tant d'années, maintenant qu'il ne reste plus du saint martyr que de la cendre et de la poussière, les démoniaques n'osent lever leurs regards vers le sépulcre, ni vers les simples ossements du martyr; évidemment, alors qu'il était complétement couvert de son sang comme d'une pourpre, ses blessures plus brillantes que les rayons du soleil auraient ébloui ces malheureux et les auraient contraints de se retirer dans cet état.

Les démons redoutent les tombeaux des martyrs.

3. Voyez-vous comment les plaies des martyrs sont plus éclatantes et plus admirables que les astres du ciel, et possèdent une plus grande vertu? On faisait donc comparaître le saint en public; d'affreux tourments l'environnaient de toute part, la crainte de l'avenir, les labeurs du présent, les douleurs des maux qui se préparaient, les angoisses d'une terrible attente. Semblables à des bêtes féroces, les bourreaux se pressant autour de son corps, fouillaient dans ses flancs, déchiraient les chairs, dénudaient les os, et pénétraient jusqu'aux entrailles elles-mêmes. Mais, en dépit de ces recherches avides, ils ne réussirent pas à lui enlever le trésor de la foi. Pour les trésors des princes, ces trésors qui renferment de l'or et des richesses en abondance, vous n'avez qu'à percer des murailles, qu'à ouvrir des portes, pour voir ce trésor se déployer à vos yeux : c'était tout le contraire pour ce saint temple qui renfermait le Christ. Les bourreaux avaient beau percer les murailles, briser sa poitrine, ils ne parvenaient ni à voir les trésors qui y étaient déposés, ni à les emporter. De même que les habitants de Sodome, s'agitant près de la maison de Loth, n'en trouvaient jamais l'entrée; de même les bourreaux, après avoir fouillé en tout sens dans le corps du martyr, ne purent y trouver le trésor de la foi et en épuiser les richesses. Telles sont les vertus de l'âme des saints : on ne saurait ni les ravir, ni les asservir : sous la garde de leur courage, comme dans un asile inviolable, elles défient et les regards des tyrans, et les mains rapaces des bourreaux. Déchirerait-on le cœur lui-même, siége principal de la force d'âme, et le réduirait-on en morceaux, loin d'épuiser ce trésor, on en augmenterait l'abondance. S'il en est ainsi, c'est que Dieu habite dans ces âmes : or, impossible à l'homme de lutter contre Dieu avec succès; nécessairement, il se couvrira de ridicule, et il se retirera honteusement vaincu.

C'est pour cela qu'alors on voyait l'ordre accoutumé renversé. Toujours les actes l'emportent sur les paroles; alors les paroles l'emportaient sur les actes. Et comment cela? On employait contre le martyr le feu, le fer, les tourments, on employait les supplices, les tortures, les fouets, on lui creusait horriblement les flancs; et le patient restait invincible : il ne faisait qu'ouvrir la bouche, prononcer une simple parole, et cette parole rendait tous ces actes inutiles. La bouche du martyr faisait entendre sa voix sainte, et il en sortait en même temps une lumière plus éclatante que celle du soleil. La lumière

du soleil a pour mesure de sa vertu toute la distance qui sépare le ciel de la terre; elle ne saurait même franchir cette distance tout entière lorsque un toit, une muraille, un nuage ou quelqu'autre corps lui barre le passage, les obstacles de ce genre l'arrêtant et l'empêchant d'aller plus avant. Mais la voix qui jaillit de la bouche sainte du martyr s'élança jusqu'aux cieux ; elle alla au delà du ciel et des cieux : les anges la virent, et ils se retirèrent; les archanges lui ouvrirent un passage; les chérubins et les autres intelligences la dirigèrent dans sa course, dans son rapide essor, et ne s'éloignèrent qu'après l'avoir amenée devant le trône du Souverain même.

En entendant cette parole, le juge comprenant la vanité, l'inutilité de ses machinations, comprenant qu'il regimbait contre l'aiguillon et qu'il s'attaquait au diamant, que fit-il? Il n'eut plus qu'à reconnaître sa défaite, et il dépouilla le martyr de cette vie. La mort des martyrs, en effet, est le signe de la défaite des meurtriers, et du triomphe éclatant des victimes. Examinez ici, je vous en prie, le genre de maux cruels et douloureux qui fut imaginé, genre bien propre à faire ressortir la barbarie du juge et le courage du martyr. Quel fut donc ce genre de supplices? Le tyran fait apporter un sac, ordonne de le remplir de sable, d'y jeter des scorpions, des serpents, des dragons, des vipères, d'y mettre ensuite le saint et de le précipiter dans la mer. Voilà donc le martyr avec de cruels animaux, voilà de nouveau un juste renfermé avec des bêtes : je dis, *de nouveau*, par allusion à l'antique histoire de Daniel. On renferma Daniel dans une fosse, on jeta le martyr dans un sac : on ferma l'un avec une pierre, on cousit l'autre, rendant ainsi plus étroite la prison du juste. Mais toujours les animaux ont respecté les corps des saints, à la honte et à la confusion de ces êtres honorés de la raison et revêtus de la dignité humaine, qui éclipsent la férocité des brutes par leur cruauté monstrueuse, comme le tyran dont nous parlons. Il s'opéra alors un étrange prodige, un prodige aussi merveilleux que celui de Daniel. De même que les Babyloniens considérèrent avec admiration Daniel revenant après plusieurs jours de la fosse aux lions; de même l'âme de Julien, s'élevant du sac et des flots vers le ciel, fut contemplée avec admiration par les anges. Daniel affronta et vainquit deux lions, mais deux lions corporels : Julien affronta et vainquit un seul lion, mais un lion spirituel. C'est que le diable notre ennemi, est-il écrit, rôde comme un lion rugissant, cherchant une proie à dévorer. Mais il fut mis en pièces par le courage du martyr. Le démon n'avait plus alors le venin du péché ; et c'est pourquoi il ne dévora pas le martyr; et c'est pourquoi le martyr ne redouta ni ce lion, ni la fureur des plus hideux reptiles.

4. Vous rappellerai-je encore une histoire antique où il est question d'un juste et des bêtes féroces? Souvenez-vous du cataclysme arrivé sous Noé, et de l'arche : alors aussi un juste et des bêtes féroces se trouvaient ensemble. Mais pour Noé, homme il entra dans l'arche, homme il en sortit; pour Julien, homme il entra, ange il sortit. Le premier entra de la terre dans l'arche, et sortit de l'arche sur la terre; le second entra de la terre dans l'instrument de son supplice, et de celui-ci s'envola vers les cieux. La mer le reçut non pour le faire périr, mais pour le couronner, et, après l'avoir couronné, elle nous a rendu cette arche sainte, le corps du martyr, arche que nous avons conservée jusqu'au jour présent, et qui est un trésor de toute sorte de biens. Car Dieu a partagé avec nous ce trésor des martyrs : prenant leurs âmes, il nous a donné d'une certaine manière leurs corps, afin que nous ayons dans ces ossements sacrés un monument éternel de vertu. Si la seule vue des armes ensanglantées d'un guerrier, de son bouclier, de sa lance, de sa cuirasse, nous remplit sur-le-champ d'enthousiasme, fussions-nous de la timidité la plus grande, nous échauffe, nous entraîne au combat, l'aspect de ces armes nous portant à nous conduire de la même manière; quand nous voyons, non pas des armes, mais le corps même d'un saint qui a mérité l'honneur d'être couvert de sang pour la confession du Christ, fussions-nous les plus lâches des hommes, comment ne serions-nous pas remplis d'ardeur, ce spectacle tombant sur

notre âme comme un brandon enflammé, et nous invitant au même combat? Voilà pourquoi Dieu nous a laissé jusqu'au moment de la résurrection les corps des saints, véritable foyer de la philosophie la plus haute. Mais il ne faudrait pas que les louanges des martyrs souffrissent de la faiblesse de notre langue : qu'ils attendent le divin Agonothète; car celui qui les couronnera fera en même temps leur éloge. Ce n'est pas aux hommes qu'il appartient de les louer, mais à Dieu. Nous-même, dans ce que nous venons de dire, nous ne nous sommes pas proposé de rehausser la gloire du martyr, mais d'accroître votre ferveur. Laissons donc les éloges, et adressons-nous uniquement à vous; mais non, il n'est pas possible de passer sous silence l'éloge des martyrs, lorsqu'on s'entretient dans une église des choses qui nous intéressent. Soutenez votre attention, car je voudrais aujourd'hui retrancher une habitude également ancienne et mauvaise, afin que, non contents d'accourir auprès des martyrs, nous songions de plus à les imiter. Le culte des martyrs ne consiste pas seulement à se présenter devant eux : il consiste surtout à reproduire leur générosité. Mais disons d'abord quelle est cette habitude mauvaise; il est difficile de guérir une maladie quand on ne la connaît pas : aussi commencé-je à découvrir la plaie, avant d'y poser l'appareil. Quelle est donc cette habitude coupable?

Exhortation spirituelle.

Parmi les fidèles rassemblés aujourd'hui en ce lieu, car loin de moi la pensée de flétrir de cette accusation l'assemblée entière, il y en a plusieurs qui, par indifférence et naïveté, nous laisseront pour aller à Daphné, répandant de la sorte demain ce que nous avons recueilli aujourd'hui, et détruisant ce que nous avons élevé. Pour qu'ils retirent quelques avantages de leur présence en ce lieu, nous toucherons rapidement ce point, avant de terminer le discours. Pourquoi, je vous le demande, accourez-vous vers ce faubourg de la ville? Voici le faubourg de la Jérusalem d'en haut; voici le faubourg spirituel de Daphné. Si là vous trouvez des sources d'eaux vives, vous trouvez ici la source des martyrs; s'il y a là des cyprès, arbres stériles, il y a ici les reliques des saints, racines plantées profondément et dont les rejetons s'élancent jusqu'au ciel. Voulez-vous voir les fruits de ces rejetons? ouvrez les yeux de la foi, et je vous découvrirai aussitôt la nature de ces fruits admirables. Il ne s'agit pas des fruits de l'automne, ou des noix, ou de tout autre fruit corruptible et périssable; vous y verrez les corps mutilés guéris, les péchés pardonnés, l'iniquité effacée, les maladies de l'âme chassées, des prières continuelles, la confiance en Dieu, toutes choses spirituelles et remplies de biens célestes. Ces fruits, on a beau les cueillir, ils poussent toujours et ne font jamais défaut à ceux qui les cultivent. Les arbres plantés dans la terre ne produisent qu'une fois l'an; et si vous n'en cueillez pas le fruit, à l'arrivée de l'hiver ils sont dépouillés de leurs ornements, leurs fruits se corrompent et périssent. Ces arbres-ci ne connaissent ni l'hiver, ni l'été, ni les lois des saisons; vous ne les verrez jamais sans fruit aucun, ils sont toujours parés de la même beauté, ils échappent à la corruption et aux vicissitudes des temps. Combien déjà, depuis que ce corps a été déposé dans la terre, ont recueilli sur ce tombeau sacré des guérisons innombrables! et cependant les fruits n'ont jamais manqué. On a coupé la moisson, et les épis n'ont pas été épuisés; on a usé largement de ces sources, et leur abondance n'a jamais tari, et les eaux ne cessent de jaillir, et on ne les attend jamais en vain; et, chose étonnante, ce qui en reste est toujours supérieur à ce qui en a été tiré. Outre les prodiges qui s'accomplissent ici, nous y apprenons encore la philosophie. Avez-vous des richesses, de la superbe, de la hauteur, venez ici, et, à la vue du martyr, vous apprécierez la différence de vos richesses et de son opulence, vous réprimerez sur-le-champ votre enflure, vous déposerez votre hauteur; en contemplant les richesses du martyr, vous vous rirez des biens de ce monde, et, en vous retirant, vous emporterez avec vous une précieuse philosophie; que vous soyez en butte aux outrages, aux pertes pécuniaires, aux mauvais traitements, comprenant que vous n'avez pas encore autant souffert que ce saint martyr, vous goûterez avec ces pensées une douce consolation.

Daphné dans le voisinage d'Antioche.



Tels sont les fruits de ces racines : inépuisables, spirituels, ils touchent à l'âme elle-même. Je ne vous défends pas d'aller au faubourg, mais quant à demain je m'y oppose. Et pourquoi? Afin que vous n'y goûtiez point des joies coupables, afin que vos plaisirs soient purs, et que vous ne donniez point lieu à une sentence de condamnation. Il vous est facile, un autre jour, de vous divertir et d'éviter le péché. S'il vous faut maintenant des jouissances, quoi de plus aimable que cette assemblée? quoi de plus agréable que ce théâtre spirituel, que cette réunion de vos propres membres, de vos propres frères? Vous faut-il prendre part à un repas matériel? Vous pouvez, à la fin de cette assemblée, chercher un abri près du Martyrium, sous un figuier ou sous une vigne, et à la fois accorder un moment de relâche à votre corps et préserver votre âme de toute condamnation. Car le martyr que vous voyez en quelque sorte à peu de distance, et qui est près de vous, assistera à ce repas et ne permettra pas que le plaisir dégénère en faute : tel qu'un gouverneur ou qu'un père excellent, nous le verrons des yeux de la foi réprimer les rires, retrancher les plaisirs criminels, arrêter tous les mouvements déréglés de la chair, auxquels vous ne sauriez vous soustraire. Et comment? Parce que demain le faubourg sera plein d'hommes qui danseront : or, un pareil spectacle entraîne souvent contre son gré celui qui voudrait agir avec réserve, à imiter ces mêmes désordres, surtout lorsque le diable y est présent, et il y est présent en effet; car les chants de débauche, les paroles obscènes, une pompe satanique l'y invitent. Mais vous, vous avez renoncé à toute cette pompe, vous vous êtes voués au culte du Christ, le jour où vous avez eu l'honneur d'être admis aux sacrés mystères. Souvenez-vous donc des paroles et du pacte de ce jour, et gardez-vous bien de les violer.

5. Je veux aussi dire quelques mots à ceux d'entre vous qui ne s'y rendent pas, et leur recommander le salut de leurs frères. Le médecin qui visite un malade échange peu de paroles avec le patient : quant aux remèdes, à la nourriture et aux autres soins à prescrire, il appelle les proches du malade et leur donne toutes les explications. Et pourquoi agit-il ainsi? Parce que le malade fait peu d'attention aux recommandations qu'on lui adresse, tandis qu'une personne en santé écoutera avec le plus grand soin les paroles du médecin. C'est pour cela que je désire vous adresser quelques conseils. Présentons-nous demain devant les portes; empressons-nous dans les rues; hommes, faisons descendre les hommes de leurs chars; femmes faites descendre les femmes : ramenons-les ici, et n'en rougissons pas; quand il s'agit du salut de ses frères, il n'y a pas de quoi rougir. Si eux-mêmes n'ont pas honte d'assister à cette fête impie, à plus forte raison ne devons-nous pas en avoir de les ramener à cette fête sacrée. Puisque le salut de nos frères est en question, ne reculons devant rien. Le Christ étant mort pour nous, il n'est rien que nous ne devions supporter pour lui. Que vos frères vous frappent, qu'ils vous injurient, tenez ferme, et ne lâchez pas prise que vous ne les ayez conduits auprès de ce saint martyr. En appelleraient-ils au jugement des passants, écoute qui voudra. Ecriez-vous : Je veux sauver mon frère; je vois une âme qui se perd, et je ne saurais être insensible à une perte qui me touche de si près. Vous accuse qui voudra, vous condamne qui voudra; ou plutôt, personne ne vous accusera; tous au contraire feront votre éloge et vous approuveront hautement. Car il ne s'agit ici ni de richesses à gagner, ni d'une injure personnelle à venger; je n'insiste, je ne lutte pour rien de temporel, mais pour le salut de mon frère : qui n'approuverait, qui n'admirerait cette conduite? Quoique nous ne soyons pas unis les uns aux autres par les liens de la parenté selon la chair, la tendresse qu'inspire la parenté selon l'esprit ne le cède point à la tendresse paternelle. Si vous le voulez, prenons avec nous le martyr : il ne rougira pas de venir pour sauver ses frères. Plaçons-le sous leurs yeux; que sa présence les intimide, que ses prières et ses supplications les couvrent de confusion. Il ne rougit pas de supplier; son maître employait bien envers la nature humaine le langage des supplications : « Nous remplissons pour le Christ, disait Paul, la fonc-

tion d'ambassadeurs, comme si Dieu vous suppliait par notre entremise; réconciliez-vous avec Dieu; » II *Corinth.*, v, 20; à plus forte raison ce serviteur le fera-t-il. Une seule chose l'afflige, notre perdition; une seule chose le réjouit, notre salut, et pour l'assurer il n'est rien qu'il n'entreprenne : ne rougissons pas conséquemment et ne regardons pas comme superflu d'agir ainsi nous-mêmes. Si des chasseurs gravissent des montagnes, des précipices, des lieux escarpés et inaccessibles, pour s'emparer, soit d'un lièvre, soit d'un chevreuil et d'autres animaux semblables, ou bien encore d'oiseaux sauvages; quand il s'agit de retirer de la perdition, non pas un être privé de raison, mais un frère spirituel pour lequel le Christ est mort, vous hésiteriez à franchir, non des montagnes et des forêts, mais simplement votre porte, et vous en rougiriez? Et quelle serait, dites-moi, votre excuse? N'entendez-vous pas cette sentence du Sage : « Il y a une honte qui conduit au péché? » *Eccli.*, IV, 25. Craignez-vous qu'on ne vous blâme? Transportez-en sur moi qui vous parle la responsabilité; dites que vous obéissez aux ordres de votre maître; je suis prêt à défendre ma cause contre ceux qui m'attaqueraient et à justifier ma conduite. Mais non, ni vous, ni moi ne serons incriminés, même par les plus impudents; tous approuveront et admireront notre sollicitude, et non-seulement les habitants de notre patrie, les habitants des villes voisines eux-mêmes exalteront la charité ardente, le zèle et la tendresse profonde qui règnent parmi nous. Et pourquoi parlé-je des hommes? nous aurons l'approbation du Seigneur, même des anges.

Connaissant la récompense qui nous est réservée, ne dédaignons pas cette tâche; demain ne revenons pas seuls, et que chacun amène avec lui une conquête. Si vous vous dirigez vers ce lieu à l'heure où chacun quitte sa maison et se met en chemin, et si vous déterminez un de vos frères à conduire ici ses pas, vous ne rencontrerez plus désormais de difficultés. De même que celui-ci sera pénétré pour vous avant peu de reconnaissance, vous deviendrez en même temps l'objet des louanges et de l'admiration de tout le monde; et, ce qui vaut encore mieux, le Maître des cieux vous récompensera par de nombreux bienfaits, et mettra le comble à vos mérites et à votre gloire. Songez donc aux avantages qui résulteront pour vous de cette manière d'agir; répandons-nous tous hors de la ville, arrêtons-y nos frères et emmenons-les ici, afin que demain notre assemblée soit complète, et que rien ne manque à notre réunion, et que, de plus, en retour du zèle que nous aurons montré, le saint martyr nous reçoive pleins de confiance dans les tabernacles éternels. Puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père, ainsi qu'à l'Esprit, source de sainteté et de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Amen.

HOMÉLIE

SUR

SAINT BARLAAM

AVANT-PROPOS

Comme l'observe Fronton-le-Duc, la fête de saint Barlaam, martyr, est fixée au seizième jour de novembre, dans un Ménologe manuscrit, comme dans le Martyrologe romain. Mais au temps de saint Chrysostome, cette fète se célébrait à une époque bien différente. Dans l'homélie sur ces paroles de l'Apôtre : « Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que nos ancêtres, etc., » homélie qui fut prononcée le lendemain de la fête de saint Barlaam, le saint docteur dit que l'hiver a disparu pour faire place à l'été; circonstance qui ne saurait convenir au mois de novembre. C'est donc à une époque différente de l'année que fut prononcée à Antioche l'homélie sur saint Barlaam. Je dis, à Antioche : il y avait, en effet, dans la campagne d'Antioche beaucoup de tombeaux de martyrs, où les habitants de cette ville se rendaient avec empressement pour honorer la mémoire de ces saints et implorer leur protection. En outre, sur la fin de cette homélie, Chrysostome implore les prières de *tous ses prélats*. Or, à Constantinople, Chrysostome ne reconnaissait aucun prélat, possédant lui-même la dignité souveraine. Quant à l'année où l'éloge de saint Barlaam a été prononcé, nous sommes dans une ignorance complète.

HOMÉLIE.

Éloge du saint martyr Barlaam.

1. Si le bienheureux Barlaam nous convie à cette fête sacrée et à cette réunion brillante, ce n'est pas pour que nous proclamions ses louanges, mais pour que nous marchions sur ses traces; ce n'est pas pour que nous entendions son éloge, mais pour que nous imitions ses vertus. Dans l'ordre temporel, les personnes investies des plus hautes dignités voudraient que l'accès des mêmes honneurs fût interdit à leurs semblables, l'envie et la jalousie éteignant en elles toute charité. Loin qu'il en soit ainsi dans l'ordre spirituel, il arrive tout le contraire; c'est alors surtout que les martyrs jouissent des honneurs qui leur sont accordés, quand ils voient leurs semblables admis à partager les mêmes biens. Si donc vous voulez louer les martyrs, imitez les martyrs; si vous voulez exalter les athlètes de la piété, soyez l'émule de leurs fatigues. Voilà ce qui ne sera pas moins agréable aux martyrs

Jalousies des grands les uns envers les autres.

que leurs propres mérites. Ce qui vous prouvera qu'ils jouissent principalement de leurs biens lorsqu'ils nous voient à l'abri de tout danger, et qu'ils estiment cette chose l'une de leurs plus grandes gloires, ce sont ces paroles de Paul : « Maintenant nous sommes pleins de vie, pourvu que vous soyez fermes dans le Seigneur. » I *Thess.*, III, 8. Avant Paul, Moïse disait à Dieu : « Si vous le voulez, pardonnez-leur ce péché ; sinon, effacez-moi du livre que vous avez écrit. » *Exod.*, XXXII, 31-32. Leur malheur, veut-il dire, me rend insensible aux honneurs dont vous me comblez. C'est un corps véritable que la société des fidèles : à quoi bon couronner la tête, quand les pieds subissent la torture ?

Et comment pourrions-nous maintenant, objectera-t-on, imiter les martyrs ? Ce n'est plus le temps des persécutions. — Je ne l'ignore pas non plus : ce n'est pas le temps des persécutions, mais c'est le temps du martyre ; ce n'est plus le temps des luttes d'autrefois, mais c'est le temps des couronnes ; les hommes ne persécutent plus, mais les démons persécutent ; les tyrans ne nous tourmentent plus, mais le diable, le plus affreux des tyrans, nous tourmente ; vous n'avez pas sous les yeux un brasier ardent, mais vous y avez les flammes ardentes de la convoitise. Les martyrs ont foulé aux pieds ces brasiers, foulez aux pieds, vous aussi, ce brasier de la nature : les martyrs ont combattu des bêtes féroces ; réprimez, vous, votre ressentiment, ce monstre si féroce et si indomptable ; les martyrs ont affronté d'insupportables douleurs ; maîtrisez, vous, les pensées criminelles et mauvaises qui abondent dans votre cœur : c'est ainsi que vous imiterez les martyrs. « Nous n'avons pas maintenant à lutter contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les gouverneurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits de perversité. » *Ephes.*, VI, 12. C'est un feu que la convoitise de la nature, un feu perpétuel et inextinguible. Chien furieux et en proie à la rage, vous avez beau le repousser, il reviendra toujours vous assaillir, sans jamais se lasser. Les ardeurs d'un brasier sont bien redoutables ; mais elles sont encore plus terribles, celles de la convoitise. A cette guerre, il n'y a jamais de trêve, il n'y a jamais de relâche dans la vie présente ; c'est un combat qui dure toujours, afin que la couronne soit plus éclatante. Aussi, Paul ne cesse-t-il de nous donner des armes, parce que c'est toujours le temps de la guerre, parce que notre ennemi veille toujours. Voulez-vous voir que la convoitise brûle aussi profondément que le feu, écoutez ces paroles de Salomon : « Qui marchera sur des charbons ardents sans consumer ses pieds ? De même celui qui s'approche de la femme de son prochain, celui qui la touchera, ne restera pas impuni. » *Proverb.*, VI, 28-29. Voyez-vous la nature de la convoitise rivaliser avec la nature du feu ? De même qu'il est impossible de toucher le feu et de n'en être pas brûlé ; de même la vue d'un visage agréable pénètre l'âme d'un impudique avec plus de rapidité que le feu : les corps remarquables par leur beauté sont pour les regards des débauchés comme une matière prompte à s'enflammer. C'est pourquoi il faut bien se garder d'alimenter par l'inconsidération des regards le feu de la concupiscence : il faut au contraire le comprimer de toute part, l'étouffer sous les pensées pieuses, arrêter les progrès de l'incendie, et ne pas lui permettre d'entamer la fermeté de notre âme. Oui, tout plaisir, au temps où les passions dominent, brûle notre cœur avec plus de violence que le feu, à moins qu'on n'oppose à chacune des passions une résistance pleine de générosité et de foi. C'est ce que fit à l'égard de sa main le bienheureux et vaillant athlète du Christ, Barlaam, qui tint dans sa main droite un brandon enflammé et qui, loin de céder à la douleur, offrit l'insensibilité d'une statue. Ou plutôt il souffrait et il ressentait la douleur, puisqu'il avait un corps et non du fer ; mais en dépit de ses douleurs et de ses souffrances, il montrait dans un corps mortel la philosophie des puissances incorporelles.

Imiter les martyrs dans leurs combats.

2. Mais je prendrai son martyr au commencement, afin que le récit en soit plus clair. Remarquez, je vous en prie, la méchanceté du démon. Parmi les saints, il étendit les uns sur les grils, il plongea les autres dans des chaudières bouillantes dont la température surpassait celle du feu le plus ardent ; il déchira les

flancs de ceux-ci, il précipita ceux-là dans la mer, il en exposa d'autres aux bêtes féroces, il en jeta d'autres dans les fournaises, il disloqua les membres des uns, il fit écorcher vifs les autres, exposa des corps ensanglantés à des charbons ardents, en sorte que les étincelles qui rejaillissaient sur les plaies leur causaient une douleur plus cuisante que la morsure des bêtes sauvages : enfin, il imaginait sans cesse des supplices de plus en plus cruels. Quand il eut vu tous ses efforts tournés en dérision, les victimes résister courageusement à ces tortures, et fournir à leurs successeurs des motifs puissants de confiance dans les mêmes épreuves, que fait-il ? il imagine une ruse nouvelle et il songe à venir à bout du courage du martyr par un supplice inconnu et inaccoutumé. Quelque cruel que soit un supplice que l'on connaît et dont on a entendu parler, l'attente et la réflexion parviennent à nous le faire mépriser; mais un supplice inattendu, quelque léger qu'il soit, est souverainement intolérable. Que la lutte soit donc nouvelle, les moyens d'attaque inaccoutumés, afin que cette nouveauté et cette étrangeté, troublant l'athlète, amènent aisément sa chute. Que fait donc le démon? Il fait sortir le saint de la prison chargé de chaînes. C'était encore un effet de sa malice de ne pas mettre en œuvre dès le commencement les moyens violents, ou de ne point user de tortures affreuses et de recourir aux moyens les plus communs. Pourquoi cela? Afin que la défaite de ses ennemis, s'ils étaient vaincus, les couvrît de honte, puisqu'ils n'auraient pas résisté au choc le plus léger; si, au contraire, ils triomphaient et restaient vainqueurs, afin que, leurs forces s'étant épuisées dans ces épreuves légères, ils succombassent promptement sous de plus opiniâtres attaques. Voilà pourquoi il emploie d'abord ses moyens les moins sérieux, afin que, ni en cas de victoire, ni en cas de défaite, il ne fût déçu dans son attente. Si je suis vainqueur, disait-il, je me rirai d'eux; si je ne le suis pas, du moins je les aurai affaiblis pour les épreuves à venir.

Il fait donc sortir Barlaam de la prison. Barlaam parut comme un vaillant athlète qui s'était longtemps exercé dans la palestre. La palestre du martyr, en effet, était la prison ; c'est là que, s'entretenant en particulier avec Dieu, il avait appris de lui tous les genres de combats; car, là où sont des fers semblables, là le Christ est présent. Il sortit donc, d'autant plus fort que sa captivité avait été plus longue. Quand il fut sorti, et que le diable, par l'intermédiaire des instruments de sa perversité, l'eût fait comparaître en public, il ne fut point attaché au chevalet ni environné de bourreaux. Le démon comprenant qu'il le désirait et qu'il l'avait prévu depuis longtemps, approche de cette tour une machine singulière, nouvelle et inimaginable, afin de la renverser avec facilité. Ce qu'il a le plus à cœur en toute chose, c'est d'entraîner la chute des saints, plutôt que de les torturer. Quel est donc ce moyen? On ordonne au martyr d'étendre la main tout ouverte sur l'autel, on la remplit de charbons et d'encens; et s'il manifeste de la douleur, s'il retourne sa main, on doit voir en cela une transgression et un sacrifice. Voyez-vous la méchanceté du diable? Mais admirez comment celui qui enveloppe les sages dans leurs propres filets, rendit vains ses moyens, et se servit de l'habileté de ses piéges et des ressources de sa malice, pour accroître et porter au comble la gloire du martyr. Lorsque, malgré les efforts redoublés de son astucieux adversaire, l'athlète de la piété le force à se retirer vaincu, sa gloire n'en est que plus grande. C'est ce qui arriva ici. Le bienheureux Barlaam tint sa main raide et ferme comme si elle eût été de fer ; encore que, si sa main se fût renversée, ce n'eût pas été un crime de la part du martyr.

On remplit de charbons ardents la main de Barlaam au-dessus d'un autel profane.

3. Prêtez-moi ici, tous, une attention soutenue, afin de bien comprendre que, quoi qu'il fût arrivé à sa main, ce n'eût point été une défaite. Comment cela? Parce que le jugement que nous portons des personnes auxquelles on déchire les flancs, ou que l'on soumet aux diverses autres tortures, nous devons le porter ici. S'il arrive à celles-là de fléchir et de sacrifier, on en rejette la faute sur leur faiblesse, ayant sacrifié parce qu'elles n'ont pu supporter la douleur. Mais si, malgré les douleurs qu'elles ressentent, elles endurent avec fermeté les tourments, et ne trahissent pas leur religion, nul ne leur fera un

crime de leurs souffrances; au contraire, nous les louerons et nous les admirerons d'autant plus que, ces douleurs, elles les ont supportées avec courage et n'ont pas apostasié. De même, si le bienheureux Barlaam, impuissant à supporter la douleur du feu, se fût engagé à sacrifier, il eût été vaincu; mais si sa main se fût renversée, sans que lui-même cédât, les sentiments du martyr eussent été à l'abri de tout reproche. Ce n'est pas sa volonté qui eût faibli; c'est parce que ses nerfs auraient été dépouillés de leur vigueur naturelle et que la main du saint aurait fléchi contre son gré sous l'action du feu, que cela serait arrivé. Nous ne faisons point un crime à ceux dont on déchire les flancs de ce que leur chair est mise en lambeaux; pour employer encore un exemple plus sensible, personne ne reprocherait aux malades, que la fièvre ou des spasmes nerveux tourmentent, l'inflexion de leurs mains, cela résultant non de leur propre mollesse, mais de ce que l'ardeur du mal, desséchant et contractant les nerfs, leur donne une disposition contraire à celle de la nature. Eh bien, notre saint n'eût pas été plus coupable, si sa main se fût renversée. Si la fièvre est capable de contracter et de disloquer les membres en dépit du malade, à plus forte raison des charbons ardents placés sur la main eussent-ils pu produire le même effet, sans faiblesse de la part du martyr.

Mais il n'en fut pas ainsi; preuve éclatante que la grâce de Dieu soutenait l'athlète, ranimait ses forces et suppléait à la faiblesse de la nature. Ce que sa main éprouvait, loin d'en rappeler la condition, eût fait croire qu'elle était formée de diamants, tant elle demeurait immobile. Qui, à cette vue, n'eût pas été dans l'admiration? qui n'eût pas été dans la stupeur? Du haut du ciel, les anges regardaient, les archanges contemplaient ce spectacle magnifique et vraiment au-dessus de la nature humaine. Qui n'eût désiré voir les combats de cet homme insensible aux souffrances humaines? le voir à la fois autel, prêtre et victime? Aussi, une double fumée s'élevait-elle, la fumée de l'encens qui brûlait, et celle de la chair qui se consumait; la première, bien plus suave que la seconde, et le parfum de celle-ci préférable au parfum de celle-là. Alors s'accomplissait de nouveau le prodige du buisson. De même que le buisson brûlait sans se consumer, de même, tandis que la main du martyr brûlait, son âme n'était pas atteinte : le corps était dévoré, mais la foi n'était pas entamée; la chair se consumait, mais le courage était toujours le même. Quand les charbons eurent consumé la paume de la main, ils tombèrent sur le sol, mais la force de son âme ne défaillit pas. Sa main fut dévorée et réduite en cendres; elle était de chair et non de diamant; mais son âme cherchait aussitôt une autre main pour donner une nouvelle preuve de sa fermeté. Tel, un vaillant soldat court à l'ennemi, taille en pièces tout ce qui lui oppose de la résistance, et, si son épée vient à voler en éclats sous les coups nombreux qu'elle donne, il se retourne pour en chercher une autre, car il n'est pas encore rassasié du sang de ses adversaires : telle l'âme du bienheureux Barlaam, après avoir perdu sa main à mettre en pièces les phalanges de démons, en réclamait aussitôt une autre pour exercer encore son courage.

Ne me dites pas qu'il n'a sacrifié qu'une main : songez plutôt qu'en sacrifiant sa main, il a en même temps exposé sa tête, livré ses flancs, bravé le feu, les bêtes, les flots, les précipices, la croix, la roue, et tous les tourments connus, qu'il les a soufferts, sinon en réalité, du moins par ses dispositions. Ce n'est pas au-devant de tortures déterminées que marchent les martyrs, c'est une infinité de tortures qu'ils affrontent. Ils ne sont pas les maîtres de la volonté des tyrans, et ils n'ont pas à marquer à leur cruauté des bornes et une mesure. Tous les maux que les instincts les plus barbares et les plus inhumains peuvent inspirer aux tyrans, ils sont préparés à les souffrir, à moins que le corps, perdant ses forces dans l'intervalle, ne permette pas aux tyrans d'assouvir leur cruauté. La chair du martyr était donc flétrie, mais sa volonté n'en avait que plus d'énergie, elle surpassait les charbons eux-mêmes en éclat et en splendeur; car au dedans brûlait un feu spirituel bien plus ardent que ce feu périssable. Aussi le martyr ne sentait-il pas celui-ci, étant embrasé en son âme du

feu ardent et inextinguible de la charité du Christ.

4. Ces choses, mes bien-aimés, ne nous bornons pas à les écouter; mais de plus, mettons-les en pratique. Ce que je vous disais dès le commencement, je vous le répète encore : Qu'il ne nous suffise pas d'admirer en ce moment-ci le martyr; que chacun de nous en rentrant chez lui, y amène ce saint, qu'il l'introduise dans sa maison ou mieux encore dans son propre cœur. par le souvenir des choses qu'on vous a dites. Accueillez-le donc, je vous le répète, et placez-le avec sa main étendue dans votre cœur : accueillez ce vainqueur, et ne le laissez plus sortir de votre âme. Si nous vous avons conduits en présence du tombeau des saints martyrs, c'est afin que ce spectacle soit pour vous une leçon de vertu, et qu'il vous détermine à marcher sur leurs traces. C'est assez de la renommée d'un vaillant guerrier pour stimuler un autre guerrier : à plus forte raison le ferait-il par sa présence et son aspect; surtout si, pénétrant dans la tente de ce vaillant, on contemplait son glaive ensanglanté, sur le sol la tête d'un ennemi, audessus les dépouilles suspendues, les mains de ce guerrier dégoûtantes encore du sang de son dernier trophée, partout des boucliers, des arcs et les autres pièces d'une armure. C'est pour un semblable motif que nous nous sommes réunis en ce lieu. C'est vraiment une tente de guerriers, que le tombeau des martyrs. Ouvrez les yeux de l'âme, vous y découvrirez la cuirasse de la justice, le bouclier de la foi, le casque du salut, la chaussure de l'Evangile, le glaive de l'esprit; et gisant sur le sol la tête du diable elle-même. Car, lorsque vous voyez un démoniaque étendu à la renverse près du tombeau d'un martyr, et se déchirant souvent de ses propres mains, vous avez sous les yeux la tête tranchée de l'esprit pervers. Ils ont encore leurs armes, les soldats du Christ : et, de même que les princes font ensevelir avec leurs armes les vaillants guerriers; de même le Christ a fait ensevelir les martyrs avec leurs armes, afin que leur gloire et leur puissance éclatent, même avant la résurrection.

Etudiez donc leur armure spirituelle, et vous emporterez, en vous retirant d'ici, les fruits les plus précieux. Une guerre terrible, mon bien-aimé, existe entre vous et le diable; une guerre terrible, sans trève, ni merci. Etudiez donc leurs combats, afin d'imiter leurs victoires. Riez-vous de la richesse, de l'argent, et de tout le faste du siècle. Estimez heureux, non les riches, mais les martyrs; non les hommes de plaisir, mais ceux qui ont été étendus sur des grils; non les convives d'une table somptueuse, mais ceux qui ont été plongés dans des chaudières bouillantes; non les habitués des bains, mais ceux qui ont été jetés dans d'horribles fournaises; non ceux qui exhalent l'odeur des parfums, mais ceux dont la chair brûlée exhale une odeur de graisse et de fumée : odeur bien préférable à celle-là et bien plus avantageuse; car celle-là précipite ceux qui en usent dans les tourments, tandis que celle-ci nous met en possession des récompenses et des couronnes célestes. Pour vous apprendre ce qu'il y a de mauvais dans la mollesse, l'usage des parfums, l'ivresse, l'usage immodéré du vin et les raffinements de la table, je vous citerai ces paroles du Prophète : « Malheur à ceux qui dorment sur des lits d'ivoire et qui s'étendent mollement sur leurs couches; qui mangent des agneaux choisis, et les génisses les plus grasses; qui boivent un vin exquis et qui se couvrent des parfums les plus précieux. » *Amos*, VI, 4-6. Si ces choses étaient condamnées dans l'Ancien Testament, à plus forte raison le sont-elles sous l'ère de la grâce, ère d'une plus parfaite philosophie. Ces observations s'appliquent également aux hommes et aux femmes. Il n'y a qu'un seul stade; la différence des sexes n'établit pas de divisions dans l'armée du Christ : l'unité règne absolument parmi nous. Les femmes aussi peuvent revêtir la cuirasse, manier le bouclier, lancer le javelot, soit en temps de martyre, soit dans un autre temps qui exige une grande force d'âme. De même que l'excellent archer, par un trait de son arc habilement dirigé, porte le désordre dans l'armée des ennemis; de même les saints martyrs et tous les soldats de la vérité, ayant à combattre les ruses du diable, n'ont qu'à prononcer de leur langue quelques paroles; et, semblables à des traits lancés avec adresse,

Il sévit contre ceux qui vivent dans le luxe et les délices.



ces paroles volent à travers les airs, surprennent les phalanges invisibles des démons et portent la confusion dans leur ordre de bataille. C'est ce que fit le bienheureux Barlaam : ses simples paroles, pareilles à des traits rapides, mirent en déroute l'armée du diable. Imitons, nous aussi, cette adresse. Ne remarquez-vous pas chez les personnes qui viennent du théâtre une plus grande mollesse? La cause en est qu'elles accordent la plus sérieuse attention aux choses qui s'y passent. Les roulements d'yeux, les contorsions des mains, les mouvements circulaires des pieds, en un mot, toutes les attitudes d'un corps brisé impriment dans leurs âmes comme autant d'images qu'ils emportent avec eux. Or, ne serait-il pas absurde, en présence de la sollicitude que ces malheureux témoignent pour la perte de leur âme, et du souvenir fidèle qu'ils conservent des choses du théâtre, que nous qui, en imitant les saints martyrs, devons nous élever à la hauteur des anges, nous n'apportions pas un empressement égal à l'observation des conseils qu'on nous donne? Oh, je vous en supplie et je vous en conjure, ne négligeons pas à ce point notre salut, conservons tous dans nos cœurs l'image des martyrs avec celle des chaudières et des autres instruments de supplices et de tortures. De même que les peintres ont le soin de rafraîchir les tableaux que la fumée, les émanations de la flamme ont après un long temps obscurcis; faites le même usage, mon bien-aimé, du souvenir des saints martyrs, et lorsque les soucis du siècle pénétrant dans votre âme l'auront obscurcie, servez-vous de la mémoire des martyrs pour lui rendre son premier éclat. Si vous conservez, en effet, cette mémoire, vous n'admirerez point la richesse, vous ne gémirez point sur la pauvreté, vous n'exalterez point la gloire et la puissance; enfin, parmi les choses humaines, vous n'estimerez, ni celles qui brillent, vraiment grandes, ni celles qui nous affligent, intolérables : placé que vous serez au-dessus de toutes ces choses, la contemplation de cette image sera pour vous une leçon incessante de vertu. L'homme qui voit tous les jours des soldats se conduire avec courage dans les guerres et les combats, ne soupirera pas après les plaisirs, et donnera son admiration, non à une vie molle et efféminée, mais à une vie rude, austère et façonnée aux combats. Car qu'y a-t-il de commun entre l'ivresse et la lutte, l'amour de la bonne chère et la vaillance, les parfums et les armes, la guerre et les festins? Vous êtes soldat du Christ, mon bien-aimé; prenez vos armes et ne vous occupez pas de votre parure : vous êtes un de ses généreux athlètes; songez à combattre virilement et non à rehausser votre beauté. C'est ainsi que nous imiterons ces saints, que nous honorerons ces vaillants, ces triomphateurs, ces amis de Dieu, et qu'après avoir suivi la même voie, nous mériterons les mêmes couronnes. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire soit au Père, en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

Contre ceux qui fréquentent les spectacles.

HOMÉLIE

SUR SAINTE DROSIS

AVANT-PROPOS

Saint Chrysostome a prononcé cette homélie dans la campagne d'Antioche, où, à l'occasion d'un beau jour, l'évêque Flavien avait conduit son peuple. Nous savons peu de choses sur sainte Drosis : de son martyre nous ne connaissons qu'une particularité, à savoir, comme nous l'apprend le saint docteur, qu'elle périt sur un bûcher. Chrysostome parle dans cette homélie non-seulement de sainte Drosis, mais de plusieurs autres martyrs dont les ossements reposaient dans le même lieu : il exalte le pouvoir qu'ils exerçaient sur les démons et sur les maladies, et il développe les grands avantages qu'il y a à se transporter auprès d'eux. Nous ne savons rien de l'année où cette homélie a été prononcée.

ELOGE

de la sainte et remarquable martyre Drosis; de la pensée de la mort.

1. Lorsqu'après un long hiver, les pasteurs laborieux voient le soleil plus brillant, les journées plus douces, faisant sortir leurs troupeaux du bercail, ils les conduisent aux pâturages accoutumés. C'est à leur exemple que notre bon pasteur a conduit ce troupeau sacré, cette bergerie spirituelle du Christ à ces pâturages spirituels des saints. La satiété s'empare bientôt des troupeaux attachés à la crèche; mais une fois qu'ils sont sortis de leurs étables, la campagne exerce sur eux l'influence la plus salutaire; courbés avec avidité vers la terre, ils en saisissent l'herbe avec leurs dents, ils respirent un air pur; une lumière diaphane et éclatante réjouit leurs regards; ils bondissent auprès des fontaines, des sources et des fleuves; sans compter le charme dont les pénètre la terre avec les fleurs qui l'embellissent de toute part. Pour nous aussi, la mesure prise par notre pasteur est de la plus grande utilité. Sans doute, nous avons dans l'intérieur du bercail une table abondamment pourvue d'aliments spirituels; néanmoins, à nous transporter auprès de ces saints, il y a pour notre âme un véritable délassement, et des fruits plus précieux que ce délassement même. Ce n'est pas que nous respirions un air pur, mais les hauts faits de ces vaillants guerriers fixent nos regards. Ce n'est pas auprès des fleuves matériels, mais auprès des fleuves de la grâce qu'éclatent nos transports : ce n'est pas que nous saisissions avidement une herbe tendre, mais ce sont les vertus des martyrs que nous recueillons : ce n'est pas que nous con-

templions la terre et sa parure de fleurs, mais des corps couverts de dons spirituels.

Utilité des saintes reliques.

Entre autres avantages que chaque Martyrium procure aux fidèles qui s'y rassemblent, celui-ci surtout est remarquable : à peine en avons-nous franchi le seuil qu'aussitôt la multitude des tombeaux frappe de tout côté nos regards et que nos yeux, quelle qu'en soit la direction, rencontrent partout les urnes, les monuments et les cercueils des trépassés. Or, ce n'est pas une leçon de philosophie sans importance que la vue des tombeaux. A cet aspect, l'âme ressent une commotion soudaine, si elle est dans l'indifférence; si elle est pleine de vigilance et de ferveur, elle en devient plus fervente. Votre pauvreté vous afflige-t-elle, cet aspect suffit pour vous consoler; êtes-vous fier de vos richesses, il abaisse et confond votre orgueil. La vue des tombeaux oblige quiconque les regarde à réfléchir, même contre son gré, sur sa propre fin, et lui fait comprendre l'instabilité de toutes les choses présentes, soit des biens, soit des maux. Or, celui qui est persuadé de cette vérité sera difficilement enveloppé dans les filets du péché. De là ce conseil d'un sage : « Dans tous vos discours, rappelez-vous votre dernière heure, et vous ne pécherez jamais. » *Eccli.*, VII, 40. Un autre sage disait dans le même sens : « Disposez vos œuvres pour le départ et préparez-vous au voyage. » *Proverb.*, XXIV, 27. Il ne parlait pas d'un voyage ordinaire, mais du départ de cette vie. Si nous avions sans cesse et toujours devant les yeux l'incertitude de la mort, nous ne pécherions pas si promptement; ni le faste de la vie ne nous enorgueillirait, ni les afflictions ne réussiraient à nous troubler et à nous abattre, toutes ces choses ayant une fin incertaine. Bien souvent celui qui est aujourd'hui plein de vie n'arrive même pas au soir. Vraisemblablement, si nous étions restés dans la ville nous ne nous serions pas livrés à ces sages réflexions, mais comme nous en avons franchi l'enceinte, que nous sommes venus auprès de ces tombeaux, que la foule des trépassés a fixé nos regards, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, il nous faut accepter les pensées que ce spectacle inspire, après les avoir acceptées, élever plus haut nos sentiments et nous dépouiller de toute affection pour les choses du siècle. Indépendamment de ces pensées qui pénétreront notre âme, nous éprouverons un vif désir de retourner dans notre éternelle patrie, de nous y préparer, de disposer autant qu'il est en nous toute chose pour le départ de ce monde, sachant que tout ce que nous laisserons ici de nos biens sera pour nous autant de perdu. De même qu'un voyageur poursuivant une longue route et désireux de rentrer dans sa patrie, s'il vient à laisser quelque objet dans une hôtellerie, cet objet est perdu pour lui sans retour; ainsi nous-mêmes nous aurons perdu sans retour tous les biens qu'à notre départ nous laisserons sur la terre. C'est pourquoi il nous faut emporter les uns avec nous, et nous faire précéder des autres. C'est un voyage que la vie présente, un voyage qui n'a pas de temps d'arrêt, et tel que ni les biens ni les maux ne suspendent notre course. Si donc j'ai pour ce lieu une prédilection marquée, c'est que, non-seulement au temps de l'assemblée, mais encore en dehors de ce temps je m'entretiens continuellement, lorsque j'y viens, de ces réflexions, tandis que mes yeux dans une solitude et une tranquillité profondes se promènent sur ces tombeaux, et que mon âme se transporte auprès de ces trépassés et au sein de la gloire dont ils jouissent.

2. Aussi félicité-je ce généreux père de nous avoir conduits ici à la faveur d'un si beau jour, sous la direction et à la suite de la bienheureuse Drosis, dont nous honorons la mémoire. Outre les avantages dont nous venons de parler, il en est un autre plus grand encore que nous pouvons ici recueillir : lorsque, laissant de côté tous les autres cercueils, nous nous présentons devant ceux des martyrs, nos sentiments s'élèvent, notre âme s'affermit, notre ardeur augmente, notre foi gagne en ferveur. De plus, en repassant en notre esprit les labeurs, les combats, les récompenses, les lauriers et les couronnes de ces saints, nous y trouvons un sujet parfait d'humilité. Quelque grandes que soient nos vertus, nous estimerons n'avoir rien fait de grand, en comparant ces vertus à leurs épreuves : et si nous n'avons rien fait de bon ni de grand, nous ne



désespérerons pas de notre salut, encouragés par l'exemple de leur vaillance à embrasser la vertu, et songeant en nous-mêmes, que Dieu, dans sa miséricorde, nous accordera peut-être un jour la grâce de reproduire la vigueur de ces élans, de nous élever soudain jusqu'au ciel, et de jouir d'un crédit également remarquable. Tels sont, et il y en a bien d'autres encore, les sages enseignements que nous pouvons emporter de ce lieu. La mort des martyrs, c'est une source d'encouragement pour les fidèles, de confiance pour les Eglises; elle est la confirmation du christianisme, la ruine de la mort, une preuve de la résurrection, la confusion des démons, la condamnation du diable. Elle nous forme à la philosophie, nous exhorte à mépriser les biens d'ici-bas, nous conduit à désirer les biens à venir, nous console des maux qui nous accablent, nous enseigne la patience, nous dispose à la résignation; en un mot, il n'y a point de biens dont elle ne soit la racine, la source et la mère. Nous vous démontrerons, si vous le voulez, chacun de ces points, et nous vous dirons comment elle est une source d'encouragement pour les fidèles, de confiance pour les Eglises, une preuve de la résurrection, et comment elle justifie toutes les autres qualifications que nous lui avons données.

Puisque les Gentils nous cherchent querelle, qu'ils attaquent nos dogmes, et qu'ils incriminent notre foi, entre autres moyens de défense opposons-leur celui-ci, je veux parler de la mort des martyrs, et disons-leur · Qui donc a inspiré aux martyrs ce dédain de la vie présente? Si le Christ, après sa mort, n'est pas ressuscité, quel est l'auteur de ces actes supérieurs à la nature? Qu'il ne soit pas au pouvoir de l'homme de persuader durant si longtemps non-seulement à des milliers d'hommes, mais à des milliers de femmes, de vierges, de petits enfants, de mépriser cette vie, d'affronter les bêtes féroces, de se rire du feu, de ne craindre aucune espèce de torture et de supplice, et de soupirer après la vie future, ils n'auront pas besoin de nos arguments pour le comprendre, et il leur suffira de s'interroger eux-mêmes pour obtenir une réponse concluante. Depuis l'avénement du Christ, il y a eu des empereurs infidèles et des empereurs fidèles. Or la plupart des premiers ont mis les serviteurs du Christ en face des cachots, des bûchers, des précipices, des flots, de la fureur des bêtes, d'une infinité de tortures et de tourments, s'efforçant par tous les moyens imaginables d'arracher la foi de leur âme; mais, loin de réussir, ils ont dû se retirer confondus; plus les fidèles étaient persécutés, plus la foi faisait de progrès. Quant aux empereurs religieux, aucun n'a jamais employé contre un infidèle les châtiments et les tortures pour le contraindre à abjurer l'erreur. Et cependant l'erreur périt et s'évanouit d'elle-même, preuve admirable et de la force de la vérité et de la faiblesse du mensonge : celui-ci se dissipant de lui-même sans que personne l'attaque, celle-là au contraire grandissant avec les obstacles, et parvenant à une inexprimable hauteur. C'est que le Christ est vivant et agissant dans les âmes des martyrs. Lors donc qu'on vous dira : *Il n'est pas ressuscité*, demandez à votre tour : Et qui donc a fait toutes ces choses? serait-ce un mort, dites-moi? Il y a eu jusqu'ici bien des morts, et aucun n'a rien fait de semblable. Serait-ce un enchanteur et un magicien? Il y a eu bien des magiciens, bien des enchanteurs et des imposteurs; et tous sont ensevelis dans le silence, et il ne reste plus rien d'eux nulle part, et avec leur vie se sont évanouis leurs enchantements. Quant à l'empire du Christ, il grandit tous les jours, et je le comprends, car il est l'œuvre, non du prestige, mais de la puissance divine : c'est pourquoi il ne saurait périr.

Et ce n'est pas seulement le développement de l'empire du Christ qui démontre sa puissance, mais encore le bien qu'il a fait et l'influence salutaire qu'il a exercée parmi les hommes. Depuis l'avénement du Christ, les habitants de la terre ont été transformés de bêtes féroces en hommes et même d'hommes en anges; du moins ceux qui s'attachent à lui en toute vérité. — Mais reprend-on, les martyrs ont été trompés et induits en erreur; de là leur mépris de la vie présente. — Et les premiers n'ont pas ouvert les yeux aux seconds, ni les seconds aux troisièmes; et plus augmentait le nombre des persécutions, plus augmentait leur ardeur : et personne, dans

Les reliques des saints redoutables aux démons.

un si long espace de temps n'a découvert l'erreur! Et qui oserait le soutenir? S'ils ont été trompés, comment se fait-il que les démons redoutent leurs cendres, qu'ils évitent leurs tombeaux? car vous n'expliquerez point cela par la crainte que les morts inspirent aux démons. Vous avez bien des morts sur toute la surface de la terre : or les démons ne fuient pas leur voisinage, et vous verrez une foule de possédés vivre au milieu des solitudes et des tombeaux. Mais les lieux où les ossements des martyrs sont déposés, ils les fuient comme un brasier et comme un supplice insupportable, ils proclament d'une voix éclatante la puissance invisible qui les tourmente.

3. Voilà la preuve de cette vérité, que la mort des martyrs fait ressortir la faiblesse des démons; qu'elle flétrisse de plus leur ingratitude, ce qui suit le montrera. Puisque les martyrs, malgré les nécessités du corps et de la nature auxquelles ils étaient assujettis, malgré la multitude de douleurs et d'afflictions dont ils étaient environnés, tout en menant cette existence périssable et en demeurant sur la terre, nous apparaissent faisant si peu de cas de la vie présente pour l'amour du Dieu qui les a créés; tandis que les démons indépendants de toute chair, de toute souffrance et de toute douleur semblable, n'ont eu pour leurs bienfaiteurs que de l'ingratitude et des outrages, quelle sera la défense de ces derniers, quelle sera leur excuse? Nulle absolument; la vertu des martyrs ne condamnant que trop leur malice. Car les hommes ne jugeront pas seulement les hommes : les hommes fervents ne condamneront pas seulement la négligence de leurs semblables; mais les démons eux-mêmes seront condamnés par notre ferveur. C'est Paul qui nous l'assure par ces paroles : « Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges? à plus forte raison jugerons-nous les choses du siècle! » I *Corinth.*, VI, 3. Les anges dont il parle sont les anges du diable, les apostats. Et comment les jugerons-nous, demandera-t-on? Ce n'est pas en instruisant leur cause du haut d'un tribunal; notre ferveur sera la condamnation de leur indifférence. C'est ce que l'Apôtre nous enseignait en ces termes : « Si le monde est jugé par vous..... » *Ibid.*, 2. Il ne dit pas *en votre présence,* mais *par vous.* De même, ces mots du Sauveur : « Les habitants de Ninive se lèveront et condamneront cette génération, » *Luc.*, XI, 32, ne signifient pas que les Ninivites doivent demander compte aux Juifs, contemporains du Christ, de leur incrédulité, mais que la foi des premiers condamnera l'incrédulité des seconds.

Nous pouvons encore trouver dans l'exemple des martyrs des secours puissants pour pratiquer la vertu et pour mépriser les choses d'ici-bas. Quand vous les verrez dédaigner tous les avantages de la vie, seriez-vous le plus insensible et le plus lâche des hommes, vous élèverez vos pensées, vous aurez en dégoût les plaisirs, vous regarderez avec indifférence les richesses, et vous soupirerez après le ciel. Etes-vous en proie aux maladies, vous trouverez d'excellentes leçons de patience dans les souffrances des martyrs. La pauvreté ou toute autre affliction vous éprouve-t-elle, considérez les tourments affreux qu'ont endurés les martyrs, et vous en recevrez un adoucissement à tous vos maux. Voilà pourquoi surtout je chéris le souvenir des martyrs; je les aime et je les honore avec empressement tous, mais principalement, lorsque ce sont des femmes qui combattent. Plus l'instrument a de faiblesse, plus la grâce a de grandeur; plus le trophée est glorieux, plus la victoire est éclatante. Cela ne tient pas seulement à la faiblesse du sexe des athlètes, mais encore à ce qu'elles triomphent de l'ennemi par qui autrefois elles avaient été vaincues. C'est par une vierge que le diable perdit autrefois Adam, c'est par une vierge que plus tard le Christ triompha du diable; et le glaive que le dragon avait aiguisé contre nous fut précisément celui qui lui trancha la tête. Pareille chose était arrivée à David : de même que ce juste, courant vers Goliath, saisit le glaive du barbare et lui coupa la tête; de même ici, après avoir été vaincu par une femme, c'est par une femme que le démon fut défait. L'arme dont il se servait autrefois est devenue maintenant l'instrument de sa mort, et un instrument invincible. La première femme pécha et mourut; celle-ci est morte pour ne pas pécher : la

première, séduite par une promesse et une espérance vaines, foula aux pieds les lois de Dieu; celle-ci sacrifie la vie présente pour ne pas violer la foi promise à son bienfaiteur. Quelle pourrait être désormais la justification des hommes efféminés, quelle serait leur excuse, lorsque des femmes montrent un si mâle courage, lorsqu'elles affrontent avec tant de générosité les combats de la piété? Ni le sexe, ni l'âge, ni quoi que ce soit ne saurait être pour nous un obstacle, lorsque l'âme est remplie de dévouement, de zèle et d'une ardente foi, lorsque par tous ces moyens nous attirons sur nous la grâce de Dieu. Voyez l'exemple de cette bienheureuse : son corps était faible, son sexe fragile, son âge tendre; mais la grâce survenant dissipa toutes ces causes de faiblesse, parce qu'elle trouva une ardeur généreuse, une foi inébranlable, et une âme préparée aux périls.

4. Il n'y a rien, en effet, de plus puissant que l'homme qui s'est appliqué énergiquement à pénétrer son âme de la crainte de Dieu. On a beau le menacer du feu, du fer, des bêtes féroces ou de tout autre supplice, il les méprise tous avec la plus grande facilité. Ainsi agit la bienheureuse Drosis. Le tyran fit mettre le feu à un bûcher : il ne la précipita pas dans le puits des condamnés, il ne lui fit pas trancher la tête, de crainte que la brièveté du supplice ne lui rendît la victoire trop aisée; pour frapper cette âme indomptée de stupeur, et en venir à bout par l'aspect du bûcher, il la fit comparaître en sa présence; le bûcher ayant été allumé, la fournaise embrasée et les flammes s'élevant à une grande hauteur, la bienheureuse martyre, à cette vue, sentait, elle aussi, des ardeurs la dévorer, le feu de l'amour du Christ la consumer; elle se souvenait des trois enfants, et elle comptait en elle-même que, si elle partageait les mêmes épreuves, elle obtiendrait les mêmes couronnes. De même que les aliénés ne voient pas les choses telles qu'elles sont, qu'ils se précipiteraient sans hésiter sur un glaive tranchant placé sous leurs yeux, et que ni les bûchers, ni les abîmes, ni les précipices, ni les flots, ni rien de semblable ne saurait les arrêter; de même cette sainte, sous l'empire, non d'une passion semblable, tant s'en faut, mais d'une passion plus digne de respect que la plus parfaite modestie, et possédée de l'amour du Christ, ne voyait pas les choses visibles, et habitant le ciel où s'était transportée son âme, se riait de tous les maux, estimant le feu, non du feu, mais une fraîche rosée.

Aussi, ce bûcher, l'appellerai-je une source d'eaux très-pures, une teinture merveilleuse, un véritable creuset. De même que l'or se purifie dans le creuset, ainsi l'âme de cette bienheureuse sortit plus pure de ce bûcher. Ses chairs étaient consumées, ses os brûlés, ses nerfs dévorés par la flamme, une humeur corrompue coulait de toutes les parties de son corps; mais la foi de son âme n'en était que plus ferme et que plus éclatante. Dans ce spectacle, les bourreaux ne voyaient que le travail de la mort, tandis qu'elle ne faisait que se purifier davantage. Un individu inexpérimenté qui voit l'or se décomposer, se liquéfier et se mêler à la cendre, l'estime corrompu et perdu; tandis que l'homme de l'art, ayant une parfaite connaissance de ces choses, sait fort bien que l'or n'en sera ensuite que plus pur; et, après l'avoir soumis au feu, il le recueille avec soin et l'en retire tout brillant. Pareille chose arriva à notre sainte : les infidèles voyant sa chair consumée et liquéfiée, pensaient qu'elle allait être réduite en poussière et en cendres; mais les fidèles savaient avec la certitude la plus complète que sa chair, en se consumant déposait toute souillure, et qu'elle se relèverait plus glorieuse et revêtue de l'immortalité. Dès le bûcher même, avant la résurrection, cette chair exerçait un irrésistible empire sur les puissances ennemies : tout en pétillant sous le feu qui la consumait, elle les mettait en fuite avec une inconcevable facilité. Tel un vaillant guerrier couvert d'une armure d'airain, porte par le seul fracas de ses armes, l'épouvante dans le cœur de ses timides adversaires; telle, la bienheureuse Drosis, par le seul pétillement de la flamme qui la consumait, mettait en fuite les puissances diaboliques. Elle ne le fit pas seulement de cette manière, mais d'une autre encore non moins étonnante : dès qu'elle fut sur le bûcher, et que la fumée fut montée vers les cieux et se fut répandue dans l'air, elle

Le saint compare son bûcher avec une source et un creuset.

suffoqua, pour ainsi dire, tous les démons qui y résident, chassant le diable et purifiant la nature de l'air lui-même. Comme il avait été souillé par la fumée des idoles, une autre fumée s'élevait, à son tour, pour effacer les premières souillures.

A ce bûcher convient encore à merveille l'image d'une fontaine : comme si elle se fût dépouillée de ses vêtements pour laver son corps dans une fontaine, ainsi Drosis, après avoir déposé au milieu des flammes sa chair plus facilement qu'un manteau, et avoir orné son âme d'une éclatante beauté, s'envola vers son époux, environnée d'un cortége angélique. Si Lazare, ce malheureux couvert d'ulcères, fut porté par les anges dans le sein d'Abraham, à plus forte raison les anges durent-ils servir d'escorte à notre sainte, et, la prenant au sortir de la fournaise, comme au sortir d'un appartement sacré et d'une chambre nuptiale, la conduire au céleste époux. Pourquoi ai-je encore appelé ce bûcher une teinture merveilleuse? Parce que de ce bûcher où elle fut plongée comme dans une teinture merveilleuse, elle fut envoyée, véritable pourpre impériale, au souverain d'en haut, et elle pénétra avec confiance dans les sacrés parvis; le Christ lui-même tenant de sa main invisible la tête de la martyre, et l'immergeant dans le feu, comme il l'eût fait dans l'eau. O bûcher merveilleux! Quel trésor il contenait! Combien cette cendre et cette poussière surpassaient l'or par leur prix, tous les parfums par leur suavité, toutes les pierreries par leur valeur! Que de choses les richesses et l'or ne sauraient accomplir, et que les restes des martyrs accomplissent! Jamais l'or n'a chassé une maladie, n'a mis en fuite la mort, deux choses qu'ont opérées les ossements des martyrs, l'une au temps de nos ancêtres, l'autre au temps même où nous vivons. Ce point important, nous ne sommes pas seuls à le comprendre, les justes qui vivaient avant l'avénement du Christ le comprenaient tout aussi bien : quand les Hébreux sortirent d'Egypte, les uns emportant de l'or, les autres de l'argent, au lieu de toutes ces richesses, Moïse prit les ossements de Joseph et emporta avec lui ce trésor précieux, source d'une infinité de biens.

5. Mais on dira peut-être : Et pourquoi les transporta-t-il d'Egypte en Palestine? Car ce sont là des questions qu'il est utile d'examiner, surtout dans les jours consacrés aux martyrs. En effet, bien des gens, se préoccupant puérilement de leur sépulture, recommandent à leurs proches, dans le cas où ils viendraient à décéder ailleurs, de faire transporter leur corps chez eux, et de l'y ensevelir. Si une pareille pusillanimité nous fait sourire, ils mettent en avant cette histoire; et si nous leur disons : Peu importe que l'on soit enseveli chez soi ou dans une terre étrangère, ils nous répondent : Alors pourquoi, si c'est un point sans importance, Moïse a-t-il pris les ossements de Joseph pour les transporter d'Egypte en Palestine? — Je dirai moi-même quelque chose de plus fort : non-seulement Moïse a fait cela; mais Joseph en mourant l'a lui-même ordonné. Assurément cela est plus fort. « Il viendra un jour, dit-il, où Dieu vous visitera, et vous emporterez mes ossements. » *Genes.*, L, 24. Pourquoi donc cet ordre de Joseph et cette obéissance de Moïse? Question vraiment digne d'examen. Eh quoi! ce patriarche qui avait méprisé la vie présente, qui en avait dédaigné tous les biens, lui, dont le monde n'était pas digne, lui étranger et voyageur, qui tous les jours songeait aux choses du ciel, dont les regards étaient fixés sur la Jérusalem d'en-haut, qui durant sa vie dut à sa crainte de Dieu d'être dépouillé de sa patrie et de la liberté, plongé dans un cachot, sans qu'il fût ébranlé par de pareilles épreuves aurait-il donc eu au moment de sa mort des sentiments assez petits pour s'occuper avec tant de sollicitude de la translation de ses os, et pour ordonner si longtemps à l'avance d'emporter ses restes? Qui oserait le dire? Quelle utilité, quel avantage résulterait-il pour lui une fois mort de la translation de ses ossements? Pourquoi donc l'ordonnait-il? — Ce n'est pas qu'il se préoccupât de ses ossements; mais, on peut le dire, parce qu'il redoutait l'impiété des Egyptiens. Les ayant comblés de grands et nombreux bienfaits, ayant été leur protecteur et leur nourricier, ayant porté efficacement remède à la famine, ayant été le premier et le seul à pénétrer et à expli-

quer des choses incompréhensibles à tout autre, ayant donné la clef des songes, ayant non-seulement prédit la famine, mais de plus pris des mesures propres à la combattre, ayant rempli les greniers de l'Egypte, de telle façon qu'on ne sentît pas la présence du fléau; de crainte que la grandeur de ses bienfaits ne l'exposât, après sa mort, à passer pour un dieu, vu la facilité de ces barbares à diviniser des hommes, pour enlever tout prétexte à leur impiété, il ordonna d'emporter ses os dans la Terre promise.

Voilà une première raison. Il en est une autre tout aussi incontestable et que nous pouvons autoriser du témoignage des Ecritures elles-mêmes. Quelle est donc cette raison? Il savait, l'ayant appris de son père qui lui avait transmis la parole prophétique de son aïeul, que les Egyptiens devaient durant de nombreuses années soumettre son peuple aux persécutions et à la servitude. « Tes descendants habiteront une terre étrangère, et on les réduira en servitude, et on les persécutera quatre cents ans, » avait dit le Seigneur à Abraham. *Genes.*, XV, 13. De crainte que ce long espace de temps ne les jetât dans le désespoir, que, pliant sous leurs malheurs, ils ne crussent point au retour et qu'ils ne perdissent courage, Joseph, pour leur donner un gage assuré d'espérance, leur prédit la translation de ses os, de manière à ce qu'ils raisonnassent ainsi en eux-mêmes : Si ce juste n'eût point été instruit clairement et n'eût été fortement convaincu de notre délivrance générale, il n'aurait rien ordonné au sujet de ses os. — C'était donc pour eux une preuve évidente et un gage assuré de leur retour dans leur première patrie. Que ce soit la vérité, et qu'en prophétisant au sujet de ses os, Joseph ne se soit préoccupé nullement de sa sépulture, et qu'il ait songé à prévenir l'incrédulité des Hébreux, vous le verrez par ces paroles de Paul : « C'est par la foi que Joseph mourant entretint les enfants d'Israël de leur délivrance et qu'il leur donna des ordres au sujet de ses ossements. » *Hebr.*, XI, 22. Qu'est-ce à dire, *par la foi?* Qu'il prévoyait les choses qui devaient arriver de longues années après, et que ses descendants recouvreraient certainement leur patrie. Tel est donc l'objet pour lequel Joseph prédit ces deux événements. Ce fut un spectacle également surprenant et nouveau que la translation de ses ossements, lors de la délivrance des Israélites. Ce même Joseph qui les avait attirés en Egypte, les précédait de nouveau à leur retour, les formant à la patience et à l'espérance pour l'avenir : en effet, ses restes placés sous les yeux des Hébreux leur rappelaient son histoire tout entière; et alors, considérant en eux-mêmes qu'il avait été en butte à la méchanceté de ses frères et jeté dans une citerne, qu'il avait couru les plus grands dangers, qu'il avait habité un cachot, et qu'après une foule d'autres événements il était devenu chef et prince de l'Egypte, le père et le gouverneur d'un grand peuple, ils concevaient une ferme espérance d'être délivrés des maux qui ne cessaient de les accabler; les ossements du juste leur enseignant que nul, ayant mis sa confiance en Dieu et comptant sur son assistance, n'en a jamais été abandonné. Des épreuves pénibles et inattendues auront beau se jeter à la traverse et suspendre les promesses divines, la foi ne saurait jamais tromper nos espérances, et les événements marqués par un décret d'en haut se produisent infailliblement pour la gloire de ceux qui attendent avec résignation tout ce que Dieu a prédit.— Voilà pourquoi Joseph ordonna la translation de ses ossements.

Certitude des promesses de Dieu.

6. Ne vous mettez donc pas puérilement en peine d'être ensevelis chez vous; craignez, non la mort, mais le péché. Ce n'est pas la mort qui a enfanté le péché, mais le péché qui nous a engendré la mort; la mort, c'est le remède du péché. Non, il ne faut pas craindre la mort, mais le péché; écoutez ces paroles du Prophète : « Précieuse est devant le Seigneur la mort de ses saints, » Et ailleurs : « La mort des pécheurs est effrayante. » *Psalm.* CXV, 15; XXXIII, 22. Voyez-vous comment les personnes vigilantes peuvent retirer de la mort les plus grands biens; tandis que les personnes négligentes et lâches subiront avec la mort leur condamnation? Ce n'est pas sans raison que je parle sur ce point : j'entends souvent bien des gens s'entretenir des divers genres de mort, rougir de ceux qui ne sont aucunement ignominieux, parler indifféremment de ceux

Il ne faut pas craindre la mort.

qui mériteraient la plus vive flétrissure; et c'est pour cela que je vous tiens en ce moment ce langage. Quoi de plus favorable à cet ordre élevé de considérations que le jour des martyrs? J'en ai donc entendu beaucoup disant : Un tel est mort à l'étranger plus misérablement qu'un chien : aucun des siens n'était là pour l'assister et pour lui rendre les derniers devoirs; c'est à peine si, à l'aide de quelque argent recueilli par aumône à l'instigation mutuelle de quelques voisins, il a pu être enseveli. — Or, pour que nous ne soyons pas attristés de choses pareilles, nous devons redresser ce sentiment. Non, ce n'est pas là, ô homme, mourir plus misérablement qu'un chien : mourir plus misérablement qu'un chien, c'est mourir dans le péché, et non terminer sa vie sur une terre étrangère. Ne me parlez pas de celui que l'on porte sur un lit doré, de celui que la ville entière accompagne, que la foule acclame, sur le passage duquel on étend avec profusion des étoffes d'or et de soie; car tout cela n'est autre chose que parer plus somptueusement la table des vers. Ne m'alléguez donc pas cet homme : montrez-le-moi, cet homme dont de pareils honneurs ont signalé les funérailles, au jour où le Christ siégera sur un tribunal élevé, appelé et traduit à sa barre et rendant compte de ses paroles, de ses actes et de ses pensées. Alors aucun membre de cette multitude ne l'assistera et ne l'arrachera à son supplice et à son châtiment; les cris et les louanges ne lui serviront plus de rien : les yeux baissés, tremblant de crainte, confus des crimes qu'il a à se reprocher, il sera traîné impitoyablement par les puissances du mal à des tourments éternels. Outre le terrible grincement de dents, les vains gémissements et les pleurs, d'insupportables souffrances seront son partage. Telle sera l'autre vie; mais ce qui se passe sur la terre ne lui est pas plus favorable.

Même en cette vie les pécheurs sont punis.

Après ces louanges publiques achetées à prix d'argent ou extorquées par la crainte, il entendra de toute part des voix accusatrices; et dans les carrefours, sur l'Agora, dans les maisons privées, dans les tavernes, dans les boutiques, dans les chemins, dans la campagne, partout, chacun tout en cheminant racontera avec terreur à son voisin cette histoire, et parlera des maux qui lui sont réservés, des supplices qui le menacent, des tourments qui l'attendent. De quoi lui a servi la vie présente? quel avantage a-t-il retiré de son avarice? Il est mort laissant aux autres sa fortune : pour lui, il a été enseveli, n'emportant que ses crimes. De tout côté des accusateurs sans nombre compatissent à ses victimes, quoiqu'ils n'aient point été eux-mêmes lésés. Si, en matière de bienfaisance, ceux qui ne l'éprouvent pas, participent à la joie de ceux qui l'éprouvent et publient les louanges du bienfaiteur; ainsi, en matière d'injustice, ceux qui n'ont point été lésés partagent la douleur de ceux qui l'ont été, et maudissent le spoliateur; de là ce mot : « La mort des pécheurs est effrayante, » soit à cause des flétrissures d'ici-bas, soit à cause des châtiments à venir. Voilà celui dont la mort est plus misérable que celle d'un chien.

Mais il n'en est pas ainsi du juste. Qu'il meure dans le délaissement, sans que personne l'entoure, sans que personne l'assiste, le juste a toujours ses honneurs funèbres, ses droits à l'amitié de Dieu : il a un magnifique convoi; car les anges sont auprès de lui et conduisent son âme, comme je vous l'ai fait voir à propos de Lazare : l'éloge de sa vie est dans mille bouches. Laisse-t-il des enfants, tous les habitants de la ville les prendront sous leur tutelle et sous leur protection, en reconnaissance de la bonté de leur père. Pour celui qui est mort dans le péché et les injustices, s'il laisse des enfants, il leur lègue l'héritage de la haine publique, et il les laisse au milieu d'ennemis : s'il termine sa vie sans enfants, les édifices et les autres biens, fruits des injustices et des rapines, élèveront éternellement contre lui une voix accusatrice. Tel n'est pas le juste; sa mort *elle-même* est une source de biens; le souvenir de sa vertu profite aux survivants et les rend meilleurs. Pour cette raison le méchant trouve dans la mort un châtiment. Non-seulement pendant leur vie, mais encore à leur mort, les méchants nuisent à un grand nombre de leurs semblables, laissant de tout côté des preuves de leurs injustices. Cela étant, estimons malheureux, non ceux qui meurent sur une terre étrangère, mais

ceux qui meurent dans le péché; estimons bienheureux, non ceux qui meurent dans leur maison et sur un lit, mais ceux qui meurent dans la vertu. Cultivons la vertu, évitons le vice. La vertu est utile à la vie et à la mort : le vice est nuisible à l'une et à l'autre, il nous couvre, à notre mort, d'ignominie, et nous précipite dans des tourments éternels. Que Dieu, après avoir donné à la bienheureuse qui nous a réunis aujourd'hui, d'entrer dans la lice, de combattre, de vaincre, d'être couronnée, daigne aussi nous introduire tous ensemble, quand nous aurons fourni la course de cette vie présente, observé ses commandements et ses lois, dans ses saints tabernacles, et nous admettre à la jouissance des biens qui ne finiront pas. Puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire soit au Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR

LES MARTYRS ÉGYPTIENS

AVANT-PROPOS

Est-ce à Constantinople ou à Antioche que cette homélie a été prononcée, aucune preuve certaine ne nous l'indique. Cependant Tillemont penche pour Constantinople, parce qu'une translation de reliques ayant été l'occasion de ce discours, Constantinople, dit-il, voyait beaucoup plus fréquemment de ces translations qu'Antioche. — Nous laissons aux savants le soin d'apprécier la solidité de cette conjecture.

ELOGE

des martyrs égyptiens.

1. Béni soit Dieu, car l'Egypte a eu aussi ses martyrs : de cette Egypte ennemie de Dieu et souverainement insensée, de cette Egypte aux bouches impies, aux langues blasphématrices, sont sortis des martyrs. Et non-seulement il y en a eu en Egypte, non-seulement dans les contrées voisines et limitrophes, mais encore sur tous les points de la terre. Et de même que, dans une année d'abondance, les habitants des villes voyant que leurs produits sont supérieurs à leurs besoins, en envoient aux provinces voisines, et pour montrer leur propre largesse, et pour se procurer aisément auprès d'elles les choses dont, indépendamment de cette abondance, ils ont besoin; ainsi les Egyptiens en ont-ils agi ici pour les athlètes de la piété. Possédant par la grâce de Dieu ces athlètes en nombre considérable, ils n'ont pas retenu pour eux ce présent remarquable du Seigneur, ils ont répandu sur toute la terre ces trésors de biens, soit pour témoigner de leur charité fraternelle, soit pour glorifier le souverain Maître de toute chose, soit pour rehausser aux yeux de tous l'honneur de leur patrie, et pour montrer en elle la métropole de l'univers. Si des circonstances vaines et frivoles, si des libéralités dont l'utilité se borne à la vie présente ont suffi pour investir plusieurs cités de ce prestige ; un pays dont les bienfaits n'ont rien de passager et de périssable, d'où viennent ces hommes qui, même après leur mort, font la sécurité des villes auxquelles ils sont échus en partage, n'est-il pas juste qu'il obtienne, à nos yeux, de préférence à tout autre, la même prérogative? Car les corps de ces saints sont pour une cité des remparts d'une solidité inexpugnable et supérieure à celle du diamant : tels que des rochers élevés et dominant de toute part, non-seulement ils re-

poussent les attaques des ennemis corporels et visibles, mais encore les assauts des esprits invisibles, et ils déjouent et dissipent toutes les ruses du diable, avec autant de facilité qu'en mettrait un homme robuste à renverser et à mettre en pièces des jouets d'enfants. Pour les fortifications dont les hommes font usage, telles que les remparts, les fossés, les armes, les troupes de soldats, en un mot tout ce que l'on imagine pour la sécurité des habitants, les ennemis peuvent les rendre inutiles, en mettant eux-mêmes en œuvre des moyens plus puissants et plus habiles. Mais pour les corps des saints, lorsqu'ils forment la défense d'une ville, les ennemis auront beau dépenser des sommes sans fin, jamais il n'opposeront aux villes qui possèdent ces corps un moyen d'attaque comparable à la défense.

Ce n'est pas uniquement contre les attaques des hommes ni contre la malice des démons, que ce trésor est pour nous précieux, mon bien-aimé; si notre commun Maître était irrité contre nous par la multitude de nos fautes, nous pourrions, en attirant les regards du Seigneur sur ces corps, le fléchir aussitôt en faveur de notre patrie. Si, parmi nos ancêtres, des hommes pleins de mérite, en recourant au nom de saints personnages, et en se réfugiant sous l'invocation d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, y trouvaient des consolations réelles et retiraient du souvenir de ces noms de grands avantages; à plus forte raison, nous qui mettons en avant, non de simples noms, mais des corps qui ont soutenu l'épreuve du combat, parviendrons-nous à fléchir le Seigneur, à nous le rendre propice et favorable. Et nos paroles ne sont pas des paroles sans fondement: un grand nombre d'habitants de cette contrée aussi bien que des contrées étrangères, savent quelle est la vertu de ces saints, et ils attestent la vérité de ce que nous disons, ayant expérimenté eux-mêmes le crédit de ces saints auprès de Dieu. Et certes c'est justice, car ils n'ont pas faiblement combattu pour la vérité; ils ont résisté aux violences brutales et excessives du démon avec une fermeté et un courage inébranlable, comme s'ils combattaient avec des corps de pierre et de fer, et non avec des corps mortels et périssables, comme s'ils eussent déjà revêtu une nature inaccessible aux souffrances et à la mort, supérieure aux tourments et aux souffrances du corps. Tels que des bêtes sauvages, cruelles, féroces, des bourreaux se pressant tout autour du corps des saints, perçaient leurs flancs, déchiraient leurs chairs, mettaient à découvert et à nu leurs os; rien n'arrêtait une cruauté et une inhumanité semblables : et quand ils avaient sondé les reins et les entrailles, et qu'ils avaient pénétré dans l'intérieur du corps, ils n'y trouvaient pas à dérober le trésor de la foi qui y était déposé; éprouvant le sort d'ennemis qui ayant assiégé une capitale remplie de richesses et de trésors abondants, et en ayant renversé les murailles, une fois arrivés près des lieux où étaient déposées ces richesses, en briseraient les portes, en arracheraient les verrous, en creuseraient le pavé, chercheraient partout sans pouvoir s'emparer de ces trésors et les emporter. Tels sont les biens de l'âme : ils ne sont pas livrés par les souffrances du corps, lorsque l'âme fait sur eux bonne garde. Quand même vous fouilleriez la poitrine, que vous en arracheriez le cœur et que vous le mettriez en morceaux, elle ne relâchera jamais le trésor que la foi lui a précédemment confié. La grâce de Dieu qui dirige toute chose, et qui peut en de faibles corps accomplir des prodiges, est le principe de cette œuvre. Voici qui est encore plus surprenant : non-seulement les bourreaux, en dépit de leur fureur, n'ont pu enlever les trésors déposés dans le corps des martyrs; mais à cause d'eux, ces trésors ont été gardés avec une plus grande sécurité, et ils ont gagné en valeur et en abondance. Aussi bien que l'âme, le corps lui-même a reçu plus de grâces; et, loin de perdre l'assistance qui le soutenait, après avoir été maintes fois déchiré et mis en pièces, il a mérité une assistance plus étendue et plus efficace. Qu'elle est admirable cette victoire ! Les bourreaux disposaient en maîtres des martyrs, ils les chargeaient de fers, ils les maltraitaient en toute liberté; et pourtant ils n'ont pu les vaincre, ils ont été au contraire vaincus de la manière la plus honteuse et la plus pitoyable. C'est qu'ils combattaient non point des hommes, mais Dieu qui habitait en eux : or qui-

Ceux qui tourmentent les saints font la guerre à Dieu.

conque combat contre Dieu doit être infailliblement et complétement défait, et porter, c'est une chose trop évidente, la peine de cet inique dessein.

2. Telles sont les victoires des saints. Si leurs combats et leurs luttes nous paraissent aussi admirables et aussi extraordinaires, que dire des récompenses et des couronnes réservées à leur courage! Car ils ne se sont pas bornés à ces tourments, ils n'ont pas arrêté là leur course, leurs épreuves se sont encore prolongées; le génie du mal espérant par de nouvelles tortures, entraîner la chute des athlètes, et Dieu, dans sa miséricorde, lui permettant cette nouvelle cruauté et ne l'en empêchant pas, de façon à faire éclater aux yeux de tous la fureur des infidèles, et à augmenter pour les martyrs le nombre et la splendeur des couronnes. On l'avait déjà vu dans les luttes du diable contre Job : celui-là demandait au Seigneur de nouvelles afflictions contre celui-ci, espérant venir à bout par ces maux redoublés de la piété de ce généreux athlète; Dieu le lui accorda, et, en se prêtant aux exigences perverses de l'esprit pervers, il assurait à son athlète un nouvel éclat. Pareille chose arriva dans l'histoire qui nous occupe. Quand le démon eut assouvi sa rage sur le corps des martyrs, quand, plus cruel que les bêtes féroces, il eut baigné sa bouche et sa langue, non dans le sang des saints, mais dans ces décrets inhumains et barbares, dompté par leur fermeté et rassasié de ce festin sauvage, il se retira. Quelle dut être la patience des saints, puisque une rage semblable s'est assouvie de leurs souffrances! Cependant le démon animé d'une fureur nouvelle, et ambitieux de surpasser tous les monstres en cruauté, recommença bientôt l'attaque et le combat. C'est sous l'impulsion de la nature que les monstres accourent à de sanglants festins; une fois rassasiés, ils se retirent et apercevraient-ils une foule de corps, ils ne toucheraient plus à aucun d'eux. Quant au démon, poussé par la perversité de sa volonté, il accourait vers cette proie; quoique rassasié de leurs chairs, il ourdit contre les saints une trame nouvelle; et, les livrant à une mort plus lente et plus horrible, il les condamne à perpétuité aux travaux des mines. Quelle folie! Après avoir expérimenté aussi clairement leur énergie et leur patience, il croit par ce moyen en venir à bout!

Les saints habitèrent donc avec les bêtes féroces, eux les compagnons des anges, les citoyens des cieux, dont les noms étaient définitivement écrits dans la Jérusalem d'en haut. Aussi nulle ville n'égalait-elle le désert en sainteté. Dans les villes, en effet, on exécutait tous les jours ces décrets impies et tyranniques; le désert ne connaissait pas l'accomplissement de ces mesures inhumaines. Les tribunaux n'étaient occupés que d'impiété et de lois contraires à la justice : le désert avait pour habitants les plus justes des hommes, des hommes transformés en anges; et il rivalisait avec le ciel, du moins par la vertu de ceux qui l'habitaient. Sans doute cette peine était naturellement bien dure; mais la générosité de ces vaillants soldats la leur avait rendue légère, aisée, suave. Ils croyaient alors contempler une lumière bien plus brillante, la lumière annoncée par la parole du prophète: « La lune sera comme le soleil, et le soleil sera sept fois plus éclatant; » ils croyaient l'avoir déjà obtenue. *Isa.*, xxx, 26. Car il n'y a rien, non, il n'y a rien de plus joyeux qu'une âme admise à l'honneur de souffrir pour le Christ quelques-unes de ces choses que nous réputons terribles et intolérables. Déjà ils se croyaient transportés dans le ciel et mêlés aux chœurs des anges. Et en quoi avaient-ils besoin des anges et du ciel, quand le Maître des anges, Jésus lui-même, était avec eux dans le désert? Si, là où sont rassemblées en son nom deux ou trois personnes, il est au milieu d'elles, à plus forte raison se trouvait-il au milieu de ces hommes rassemblés alors, non en son nom, mais pour être châtiés jusqu'à la mort à cause de son nom. Vous le savez, personne ne l'ignore, que cette peine est la plus terrible de toutes : bien des coupables condamnés à ce supplice ont aimé mieux braver toute autre sorte de mort que d'endurer les souffrances de ce genre de vie. Ils furent donc conduits aux mines; et ils durent y chercher du cuivre, eux bien plus précieux que l'or, et que l'or immatériel, que cet or dont la ferveur des fidèles, et non la main des condamnés, trouve la veine. Ils

travaillent aux mines, eux qui possédaient des trésors infinis. Quoi de plus amer et de plus douloureux qu'une pareille vie? Ils voyaient s'accomplir en eux l'histoire de ces grands hommes, ce que Paul raconte des saints en ces termes : « Ils ont erré couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne. » *Hebr.*, XI, 37-38.

Puis donc, mes bien-aimés, que tous les amis de Dieu, nous ne devons pas l'ignorer, aujourd'hui comme autrefois, depuis qu'il y a des hommes, ont eu en partage une existence rude, laborieuse et traversée par mille maux, ne poursuivons pas une vie de mollesse, de dissipation et de relâchement, mais une vie de labeurs, de fatigues, une vie de tribulations et d'épreuves. S'il est impossible que le repos, l'oisiveté, les plaisirs mettent l'athlète en possession de la couronne, les soldats en possession des trophées, qu'ils conduisent le navigateur au port, qu'ils remplissent l'aire du cultivateur; de même il est impossible que le fidèle, après avoir passé sa vie dans la négligence, obtienne la possession des biens promis. Et ne serait-il pas absurde, tandis que pour les choses temporelles, les fatigues précèdent toujours le plaisir, les périls, la sécurité; et encore les biens espérés à la suite de ces fatigues sont-ils sans grandeur et sans prix; lorsque l'on offre à nos espérances le ciel, les honneurs des anges, une vie sans fin, la société des esprits bienheureux, des biens devant lesquels la pensée et la parole sont impuissantes, que nous nous attendions à les obtenir par l'indifférence, la torpeur, la lâcheté, et que nous ne les estimions pas dignes du même zèle que les biens temporels? Je vous en supplie, ne nous maltraitons pas nous-mêmes et ne traitons pas notre salut avec une légèreté aussi funeste : jetons les yeux sur ces saints, sur ces vaillants et généreux athlètes, véritables flambeaux que Dieu nous a donnés; formons notre vie sur le modèle de leur fermeté et de leur patience, afin que par leurs prières nous puissions, au sortir de cette vie, les voir, les embrasser et prendre place dans leurs tabernacles célestes. Puissions-nous l'obtenir tous par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR SAINT PHOCAS

AVANT-PROPOS

L'homélie sur saint Phocas, martyr, a été très-certainement prononcée à Constantinople. L'authenticité de cette homélie est également indubitable. Quant à l'année où elle aurait été prononcée, nous ne sommes pas aussi bien fixés. Un mot de Chrysostome sur l'habitude où il est, non de persécuter, mais d'être persécuté, permettrait jusqu'à un certain point de rapporter cette homélie à la fin de l'année 403, ou au commencement de l'année 404, époque voisine de sa première persécution et de son premier exil.

Le Ménologe grec édité à Venise parle, au vingt-deux septembre, de deux Phocas martyrs, tous deux originaires de Sinope, mais dont l'un fut évêque, tandis que l'autre resta simple jardinier. C'est de Phocas évêque qu'il serait question, au sentiment de Fronton-le-Duc, dans le discours de saint Chrysostome : il le conclut du titre de *sacré martyr* que l'inscription lui donne, titre sous lequel les Grecs désignent souvent dans leur Ménologe les évêques et les prêtres martyrs. Dans cette homélie, l'orateur, après quelques mots sur Phocas, combat les anoméens : on sait qu'il lutta contre eux, non-seulement à Antioche, mais encore à Constantinople.

HOMÉLIE.

Du saint et sacré martyr Phocas ; contre les hérétiques ; du psaume CXLI « J'ai crié de ma voix vers le Seigneur ; de ma voix, j'ai adressé à Dieu mes prières. »

1. Comme la ville resplendissait hier à nos yeux ! elle étincelait de splendeur et d'éclat, non à cause de ses nombreuses colonnes, mais parce qu'un martyr venu du Pont arrivait en pompe au milieu de nous. Il a vu votre esprit d'hospitalité, et il vous a comblés de bénédictions ; il a admiré votre zèle, et il a béni ceux qui étaient présents. J'ai déclaré bienheureux ceux qui étaient accourus et qui avaient respiré l'odeur suave du martyr ; j'ai déclaré malheureux ceux qui n'y assistaient pas. Mais, pour que leur malheur ne soit pas irréparable, nous publions les louanges de ce saint encore aujourd'hui ; de la sorte, ceux que leur négligence avait précédemment éloignés, qu'ils s'efforcent d'obtenir du martyr, par leur ferveur, une double bénédiction. Je vous l'ai dit souvent, et je ne cesserai de vous le dire, je ne réclame pas le châtiment de vos prévarications ; j'offre seulement le remède à vos infirmités. Etiez-vous absents hier ? Venez du moins aujourd'hui, afin que vous le voyiez conduit au lieu qui lui est destiné. L'avez-vous vu porté à travers la place publique ? Considérez-le maintenant sur les flots, afin que les deux éléments soient comblés de ses bénédictions.



Que personne ne demeure étranger à cette sainte solennité. Que la vierge ne reste point chez elle, que la femme ne garde point la maison, dépeuplons la ville et rendons-nous au tombeau du martyr. Et voyez, les empereurs eux-mêmes se joignent à notre cortége. Quelle excuse aurait donc le simple particulier, quand les empereurs, laissant leurs palais, se transportent auprès du tombeau d'un martyr ? Telle est la puissance des martyrs : non-seulement les particuliers, mais encore les têtes ceintes du diadème sont prises dans leurs filets. Voilà ce qui confond les Grecs, ce qui fait l'opprobre de leur erreur, la ruine des démons; voilà notre noblesse à nous, et la couronne de l'Eglise.

Oui, je me livre aux élans et aux transports les plus vifs avec les martyrs, quand leur trophée au lieu de prairies, le sang qu'ils ont répandu, au lieu de fontaines, frappent mes regards : leurs ossements ont été dévorés, mais leur mémoire acquiert tous les jours une jeunesse nouvelle. Il est impossible que le soleil s'éteigne : de même pour la mémoire du martyr; c'est le Christ qui l'a déclaré : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » *Matth.*, XXIV, 35. Mais, pour l'éloge du martyr, attendons le temps convenable; ce que nous avons dit suffit au zèle de ceux qui n'ont pu se rassembler et augmenter l'éclat de ce jour de fête. Je vous répéterai aujourd'hui ce que je vous disais hier : la gloire du martyr ne gagnera rien à votre concours, quelque nombreux qu'il soit; mais d'abondantes bénédictions seront votre partage si vous êtes venus auprès du martyr. De même qu'en regardant le soleil, vous n'ajoutez rien à l'éclat de cet astre, mais vous illuminez votre propre regard; de même, en honorant le martyr, vous n'ajoutez rien à son honneur, mais vous attirez sur vous sa glorieuse bénédiction. Faisons aussi de la mer une église, sortant d'ici avec des flambeaux, portant le feu au milieu des eaux et les couvrant de flammes. Que personne ne redoute les flots; le martyr n'a pas craint la mort, et vous craindriez l'eau ? Mais c'est assez sur ce point; à l'aide de ce qui vous a été lu aujourd'hui, nous allons vous servir le repas accoutumé. Si nos corps sont à l'étroit, que notre âme prenne son essor; ce ne sont pas vos rangs serrés, mais votre ferveur que je considère. C'est un doux spectacle pour le nautonier que la mer agitée, de même pour l'orateur sacré c'est un doux spectacle qu'une assemblée ondulant comme des flots. Et dans ces eaux-ci, il n'y a ni saumure, ni écueils, ni monstres; c'est une mer, ce sont des abîmes d'où s'exhale une suave odeur. Ici les vaisseaux ne vont point d'une terre à une autre; mais ils voguent de la terre vers le ciel, chargés non d'argent, d'or et de biens matériels, mais de foi, d'ardeur, de sagesse et de charité.

2. Eh bien, lançons vigoureusement ce navire qui ne périt jamais, n'éprouve jamais de naufrage; mais prêtez à nos paroles une attention soutenue. Le psaume d'aujourd'hui nous conduit en face des hérétiques, non pour les renverser, s'ils sont debout, mais pour les relever du sol où ils gisent. Telle est, en effet, la guerre que nous faisons, elle ne porte pas la mort là où règne la vie, mais elle porte la vie là où règne la mort, tant elle respire de bonté et de mansuétude ! Je ne mets point en œuvre les persécutions; si j'attaque, c'est par la parole, non l'hérétique, mais l'hérésie : ce n'est pas l'homme que je prends en aversion, c'est l'erreur que je hais et que je désire détruire. Je ne fais point la guerre aux substances, les substances étant l'œuvre de Dieu; mais je voudrais redresser les sentiments qui ont été corrompus par le diable. C'est ainsi que le médecin en soignant un malade, loin d'attaquer le corps, cherche à le délivrer du mal qui le consume. De même, si j'entre en hostilité avec les hérétiques, ce ne sont pas les hommes eux-mêmes que j'attaque, mais l'erreur que je voudrais extirper, mais la corruption dont je voudrais les délivrer. Pour moi, c'est à subir et non à exercer des persécutions, à être tourmenté et non à tourmenter, que je suis accoutumé. Le Christ aussi triomphait, non en infligeant, mais en souffrant le supplice de la croix; non en donnant, mais en recevant des soufflets. « Si j'ai mal parlé, disait-il, montrez-moi en quoi je l'ai fait; mais si, au contraire, j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? » *Joan.*, XVIII, 23. Le Maître de l'univers se justifiant auprès du ser-

Le saint attaque, non l'hérétique, mais l'hérésie.

viteur du grand prêtre, après avoir eu la bouche meurtrie, cette bouche d'où est sortie la parole, cette bouche qui a dompté la mer, qui a rappelé d'entre les morts Lazare après quatre jours de sépulcre, qui mettait en fuite le mal, qui dissipait les maladies et les péchés; voilà un des actes merveilleux du Crucifié. Quand il pouvait lancer la foudre, ébranler la terre, dessécher la main du serviteur, au lieu d'agir ainsi, il veut bien se défendre et triompher par la douceur; vous instruisant par là, vous qui n'êtes qu'un homme, à ne jamais vous emporter, et, soit que l'on vous crucifie, soit que l'on vous frappe au visage, à dire avec votre Maître : « Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi je l'ai fait; si au contraire, j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? »

Exemple de patience offert par le Christ.

Et remarquez sa charité, il venge les injures de ses serviteurs, et il néglige ses propres injures. Un jour un prophète, reprenant un monarque impie, s'approche et dit : « Autel, écoute. » III *Reg.*, XIII, 2. Comme le roi Jéroboam offrait debout un sacrifice aux idoles, le prophète survenant s'adresse à l'autel. — Que faites-vous, ô prophète ? Quoi, vous laissez l'homme et vous interpellez l'autel ? — Oui, répond-il. — Et pourquoi ? — L'homme étant devenu plus insensible que la pierre, je m'adresse à celle-ci, et je néglige celui-là, pour vous apprendre que la pierre écoute, si l'homme n'écoute pas : « Ecoute, autel, écoute : » et au même instant l'autel est brisé. Le roi étend sa main pour saisir le prophète, et il ne peut la retirer à lui. Voyez-vous l'autel écouter plus docilement que le prince ? Voyez-vous le prophète laisser l'homme doué de raison; et s'adresser à l'être insensible, pour guérir par la docilité de celui-ci l'insensibilité et la perversité de celui-là ? L'autel fut brisé et la perversité du prince ne le fut pas. Et notez ce qui arrive : le roi étend sa main pour saisir le prophète, et sa main est aussitôt desséchée. L'accident de l'autel ne l'ayant pas rendu meilleur, un accident qui l'atteint personnellement lui rappelle le devoir d'obéir à Dieu. — Par ménagement pour vous, j'ai voulu faire tomber mon courroux sur la pierre : puisque vous n'avez pas profité de cette leçon, vous aurez vous aussi votre châtiment. Et il étendit sa main, et elle fut sur-le-champ desséchée. Et l'on voyait ce monument de la victoire du prophète, et le prince ne pouvait la ramener à lui. Où était son diadème ? où ses vêtements de pourpre, où sa cuirasse, où son bouclier, où sa lance, où son armée ? Dieu ordonne et toutes ces choses deviennent inutiles; le roi est entouré de ses officiers, et ils ne peuvent le secourir, et ils sont réduits à contempler seulement le coup qui le frappe. Et le roi étendit sa main, et elle fut desséchée. Une fois desséchée, elle porta du fruit. Remarquez, je vous prie, le rapprochement qui se présente avec l'arbre du paradis et l'arbre de la croix. De même que le premier, quoique plein de sève, produisit la mort, et que le second, quoique desséché, produisit la vie; de même la main du roi, quand elle était pleine de force, produisait l'impiété, tandis que desséchée elle produisit la soumission. Telles sont les choses étranges que Dieu opère. Comme je le disais tout à l'heure, lorsqu'on le frappait au visage, il laissait l'auteur de cet outrage impuni; mais lorsqu'on est sur le point d'outrager son serviteur, il frappe un monarque, pour vous apprendre à venger les offenses de Dieu et à oublier vos propres offenses. — J'oublie les miennes pour venger les vôtres : vous aussi, vengez les miennes et oubliez les vôtres. — Mais prêtez-moi toute votre attention. Quand l'heure du combat est sonnée, c'est alors qu'il faut des auditeurs dont l'attention soit soutenue : vous vous rendrez compte ainsi des liens dans lesquels j'embarrasse nos adversaires, de la manière dont je dissipe leurs difficultés, vous vous rendrez compte du combat et de la victoire. Si au théâtre les spectateurs, le visage et le corps tendus, considèrent deux hommes aux prises, et suivent des combats ignominieux, des combats qu'il serait honteux d'imiter; à plus forte raison devons-nous être attentifs au langage des saintes Ecritures. Puisque vous louez tant les athlètes, pourquoi ne vous faites-vous pas athlète ? Si vous rougissiez de vous faire athlète, pourquoi répéter les louanges qu'on leur donne ? Il n'en est point ainsi de nos combats, ils nous sont communs à tous, et ils sont également utiles à ceux qui parlent et

à ceux qui écoutent. Si j'en viens aux mains avec les hérétiques, c'est pour vous transformer vous-mêmes en athlètes, pour que non-seulement dans vos chants, mais encore dans vos entretiens, vous enchaîniez leurs langues.

Que dit donc le Prophète? « De ma voix j'ai crié vers le Seigneur; de ma voix j'ai adressé à Dieu mes prières. » *Psalm.* CXLI, 1. Suivez bien : est-ce que cette parole serait pour nous une occasion de combat? Examinez comment s'engage la lutte, et comment je prépare la couronne. « De ma voix j'ai crié vers le Seigneur; de ma voix j'ai adressé à Dieu mes prières. » Ici, appelez-moi un hérétique; qu'il soit présent en ces lieux, ou qu'il n'y soit pas. S'il y est présent, qu'il écoute les enseignements de notre voix; s'il n'y est pas, c'est à vous qui nous aurez entendu de les lui transmettre. Je le répète, loin de vouloir le tourmenter s'il est ici, je suis prêt à le dérober aux tourments qui lui viennent, non de notre côté, mais de sa propre conscience, conformément à ce mot : « L'impie fuit sans que personne le poursuive. » *Prov.*, XXVIII, 1. Si l'Eglise est une mère qui a ses enfants, en même temps qu'elle accueille ceux-ci, elle ouvre également son sein aux étrangers. L'arche de Noé était comme un édifice public; mais l'Eglise lui est sous ce rapport bien supérieure. L'une reçut des animaux privés de raison et les conserva privés de raison; l'autre reçoit des êtres privés de raison, mais elle les transforme. Par exemple, un hérétique entre-t-il ici renard, j'en fais une brebis; y entre-t-il loup, j'en fais, autant qu'il est en moi, un agneau; s'il s'y refuse, la responsabilité en retombe, non sur moi, mais sur son ingratitude. Le Christ avait douze disciples, l'un d'entre eux le trahit; non que ce fût la faute du Christ, mais bien des sentiments pervertis du disciple. Elisée avait aussi un disciple avare, non par la faiblesse de son maître, mais par suite de sa propre lâcheté. Pour moi, je jette la semence; si vous, qui la recevez dans votre sein, êtes une terre fertile, vous vous couvrirez d'épis; si vous êtes un stérile rocher, je n'ai rien à me reprocher. Que vous écoutiez ou que vous n'écoutiez pas, je ne cesserai de vous répéter mes chants spirituels, de combattre vos blessures, pour que l'on ne dise pas un jour . « Méchant serviteur, il te fallait confier mon argent aux banquiers. » *Matth.*, XXV, 26. « De ma voix j'ai crié vers le Seigneur; de ma voix j'ai adressé à Dieu mes prières. »

Attaque contre les Anoméens.

3. Que dites-vous, ô hérétique? De qui parle le Prophète, et à qui donne-t-il le titre de Seigneur et de Dieu? car il n'est question que d'une seule personne. En effet, ces malheureux altérant l'Ecriture, au risque de leur propre tête et sans cesse en quête de nouveaux obstacles à leur salut, se précipitent eux-mêmes sans s'en apercevoir dans l'abîme de la perdition. Pour le Fils de Dieu, ni les bénédictions n'augmentent sa gloire, ni les blasphèmes ne l'obscurcissent. La substance incorporelle n'a pas besoin de nos bénédictions : de même qu'en affirmant la splendeur du soleil, nous n'ajoutons rien à son éclat, et qu'en l'assimilant à un corps ténébreux, nous n'ôtons rien à sa nature, et que cette opinion indiquerait suffisamment l'aveuglement où nous serions; de même celui qui déclare le Fils de Dieu une créature, et non le Fils, démontre jusqu'à l'évidence sa propre folie; celui, au contraire, qui le reconnaît consubstantiel, manifeste sa propre droiture; sans que l'un nuise en rien au Fils, ni que l'autre lui serve : seulement le premier compromet son propre salut, que le second assure. Comme je le disais donc, altérant les Ecritures, ils laissent de côté les autres passages pour chercher s'ils ne trouveront pas quelque texte favorable à leur folie. Et ne me dites pas que la faute en est à l'Ecriture; elle n'en est pas à l'Ecriture, mais à leur perversité. Le miel est doux, et pourtant le malade le trouve amer : ce n'est point la faute du miel, c'est la maladie qui en est la cause. De même, les personnes atteintes de démence ne voient pas les choses placées sous leurs yeux; et la faute en est non à ces choses elles-mêmes, mais à l'état d'aliénation de ces personnes. Dieu a fait le ciel pour qu'à la vue de cette œuvre nous en adorions l'auteur. Or, les Grecs ont divinisé cette œuvre : la faute en est non pas à l'œuvre, mais à la perversité des Grecs. Si le méchant ne recueille des avantages d'aucun côté, le bon en trouve en lui-même. Quelle bonté que celle du

Christ! et cependant elle ne servit de rien à Judas. Quoi de plus pervers que le diable? et cependant Job a été couronné. Ni le Christ ne servit de rien à Judas à cause de son insensibilité, ni le diable ne nuisit en rien à Job à cause de sa droiture. Je fais ces observations afin que l'on accuse, non les Ecritures, mais la perversité de ceux qui dénaturent en l'interprétant une excellente doctrine. Le diable aussi se servait des Ecritures pour disputer avec le Christ. L'Ecriture n'est donc ici pour rien, mais l'esprit qui donne à une doctrine excellente une fausse interprétation.

Les noms *Dieu* et *Seigneur* sont-ils propres au Père et au Fils ?

Pour montrer l'infériorité du Fils à l'égard du Père, les hérétiques vont chercher avec des soins puériles des noms extraordinaires : à propos de ces noms *Dieu* et *Seigneur,* ils disent que le Père est *Dieu,* que le Fils est *Seigneur,* et ils divisent ces noms, et ils donnent celui de Dieu au Père, celui de Seigneur au Fils, comme s'ils étaient chargés de faire les parts et les lots de la divinité. L'Ecriture désigne le Fils sous le titre de Seigneur : est-ce bien vrai? N'avez-vous pas entendu le psaume d'aujourd'hui parlant d'une seule personne : « De ma voix j'ai crié vers le Seigneur; de ma voix j'ai adressé à Dieu mes prières. » Il donne donc à la même personne le titre de Seigneur et de Dieu : à qui voulez-vous donner le titre de Dieu, au Fils ou au Père? Sans doute, vous attribuerez au Père ces noms. Donc le Fils est Dieu, et le Père est Seigneur. Pourquoi séparer ces noms? pourquoi ajouter ici, et là diviser? Paul ne dit-il pas, et plût à Dieu que vous entendissiez Paul et que vous eussiez ce bonheur : « Pour nous, il n'y a qu'un Dieu, le Père, de qui tout est sorti; qu'un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui tout a été fait. » I *Corinth.,* VIII, 6. Il n'a point appelé le Fils Dieu. Et comment l'a-t-il qualifié? de Seigneur. Et en quoi, je vous le demande, le titre de Dieu est-il plus auguste que celui de Seigneur, et celui de Seigneur au-dessous de celui de Dieu? Soutenez, je vous en prie, votre attention. Si je vous montre que *Dieu* et *Seigneur* c'est une même chose, que répondrez-vous? Vous dites que le titre de Dieu est plus auguste, et que celui de Seigneur l'est moins? Ecoutez ces mots du prophète : « C'est le Seigneur qui a fait le ciel; c'est Dieu qui a formé la terre. » *Isai.,* XLV, 18. Au Seigneur le ciel, à Dieu la terre. Le prophète attribue à la même personne les titres de Seigneur et de Dieu. « Ecoute, Israel, lisons-nous encore; le Seigneur ton Dieu, le Seigneur est unique. » *Deut.,* VI, 4. Voilà le nom de Seigneur employé deux fois et celui de Dieu une seule : en premier lieu, le mot *Seigneur;* puis le mot *Dieu;* puis encore le mot *Seigneur.* Si ce dernier était de pire condition que l'autre, l'Ecriture n'aurait pas, à propos de cette grande nature, fait précéder du titre le moins noble le titre le plus noble; elle se serait contentée d'employer celui-ci et elle n'y aurait pas ajouté celui-là.

Avez-vous saisi mes paroles? je répète la même doctrine, car ce n'est pas ici un théâtre de parade; il s'agit d'un enseignement qui produira la componction; il ne faut pas que vous vous retiriez sans défense, mais complétement armés. Vous prétendez, ô hérétiques, que le mot *Dieu* est plus digne, et celui de *Seigneur* moins digne? Je vous ai rappelé les paroles du prophète : « C'est le Seigneur qui a fait le ciel; c'est Dieu qui a formé la terre. » Je vous présente encore Moïse disant : « Ecoute, Israël, le Seigneur, ton Dieu, le Seigneur est unique. » Comment serait-il unique, si ces deux noms désignaient, l'un une substance supérieure, l'autre une substance inférieure? Une substance ne saurait être ni inférieure ni supérieure, mais égale et parfaitement simple. « Le Seigneur ton Dieu, le Seigneur est unique. » Voici la preuve que le nom de *Seigneur* équivaut à celui de *Dieu;* car enfin, si le nom de Seigneur est moins noble, et celui de *Dieu* plus noble, quel nom a été le sien? Est-ce le nom plus obscur de *Seigneur* où celui plus élevé de *Dieu*? S'il vous dit : Quel est mon nom? Que répondrez-vous, ô hérétique? Direz-vous que le nom de Seigneur convient mieux au Fils, et celui de Dieu au Père? Et si je vous montre que celui de Seigneur tout inférieur qu'il est, désigne le Père, que ferez-vous? « Qu'ils sachent que votre nom est *Seigneur,* » dit le prophète. *Psalm.* LXXXII, 19. Il ne dit pas *Dieu* : et pourtant si le mot *Dieu* est le plus noble, pourquoi

n'a-t-il pas dit : « Qu'ils sachent que votre nom est *Dieu.* » Si le mot *Dieu* est son nom propre et caractéristique, et si le mot *Seigneur* lui est étranger et se trouve indigne de lui, pourquoi ce langage : « Qu'ils sachent que votre nom est *Seigneur.* » Pourquoi emploie-t-il ce mot simple, éloigné et au-dessous de la grandeur divine, au lieu d'un mot noble, élevé et digne de cette grandeur? Mais pour vous apprendre que celui-là n'a rien qui le rapetisse et le rabaisse, et qu'il possède la même énergie : Qu'ils connaissent, dit le prophète, que votre nom est *Seigneur.* Vous seul êtes élevé au-dessus de toute la terre. »

4. Vous ne vous retirez pas néanmoins du combat, et vous persistez à soutenir la supériorité du mot *Dieu* et l'infériorité du mot *Seigneur.* Si donc je vous montre le Fils désigné sous un titre encore plus élevé, que direz-vous? mettrez-vous un terme à la lutte? vous désisterez-vous de votre opiniâtreté? reconnaîtrez-vous votre salut? renoncerez-vous à votre folie? avez-vous compris ce que je dis? Les hérétiques assignent au Fils le nom de Seigneur, et au Père celui de Dieu comme étant supérieur : par conséquent, en vous montrant le Fils appelé d'un nom supérieur au nom même de Dieu, le combat est fini; je triomphe de vous par vos propres armes, je m'élève au-dessus de vous à l'aide de vos propres ailes. Vous avez dit que le nom de *Dieu* est au-dessus du nom de *Seigneur.* Or je me propose de vous faire voir que ce dernier ne sied point au Père, si le Père est au-dessus du Fils, et que le premier ne sied pas non plus au Fils, si le Fils est au-dessous du Père. Ecoutez ces paroles du prophète : « Celui-ci est notre Dieu, et l'on n'en reconnaîtra pas d'autre que lui. C'est lui qui a trouvé toutes les voies de la sagesse : après cela, il a été vu sur la terre et il a conversé avec les hommes. » *Baruc.*, III, 36-38. Que dites-vous à cela? qu'opposez-vous à ces paroles? Rien, n'est-ce pas? car la vérité reste, rayonnante de clarté et éblouissant les yeux même des hérétiques qui lui refusent leur foi.

Quoique la lutte soit sérieuse et la chaleur accablante, cependant l'amour de la parole doit l'emporter chez les auditeurs sur toute incommodité, de même que la rosée de la doctrine tempère ce que la chaleur a d'excessif. Puisque nous ne nous réunissons qu'une ou deux fois par semaine, il n'est pas permis d'écouter avec indifférence. Si, au sortir de ce lieu, l'on vous demande : De quoi l'orateur vous a-t-il entretenus? et qu'après avoir répondu : Il a parlé contre les hérétiques; on ajoute : Et qu'a-t-il dit? vous ne vous en souveniez plus, votre confusion serait au comble. Mais si vous le lui exposez, vous l'impressionnez profondément : si c'est un hérétique, vous le redressez; si c'est un ami négligent, vous le ramenez; si c'est une femme légère, vous lui inspirez plus de retenue; car vous devez rendre compte même à une femme. « Que les femmes, dit l'Apôtre, gardent le silence dans l'Eglise : si elles veulent s'instruire sur quelque point, qu'elles interrogent leurs époux. » I *Corinth.*, XIV, 34-35. Lorsque vous serez rentré dans votre maison et que votre femme vous demandera : Que m'apportez-vous de l'Eglise? répondez-lui : Je ne vous apporte ni de la viande, ni du vin, ni de l'or, ni une parure corporelle, mais une doctrine propre à remplir l'âme de sagesse. Lorsque vous serez auprès de votre épouse, servez-lui une table spirituelle : dites-lui, tandis que vos souvenirs sont vivants : Goûtons d'abord les aliments spirituels, et nous goûterons ensuite les aliments d'une table matérielle. Si nous adoptons cette disposition en ce qui nous concerne, Dieu sera au milieu de nous et pour bénir la table et pour nous couronner. Pour tous ces bienfaits rendons-lui grâce à Lui, Père, en l'unité du Fils et du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Amen.

HOMÉLIE

SUR

LES SAINTS MARTYRS

AVANT-PROPOS

Aucun passage de cette homélie ne nous permet de découvrir si c'est à Antioche ou à Constantinople qu'elle a été prononcée. Nous n'en savons pas davantage sur l'année. C'est de tous les saints martyrs que parle l'orateur. Fronton-le-Duc observe qu'il devait y avoir dans l'Eglise grecque, peu de jours après la Pentecôte, une fête consacrée à la mémoire de tous les martyrs, fête qui devint plus tard la fête de tous les saints. A cet effet, il cite un calendrier grec qui annonce au premier jour de juillet *la fête de tous les saints*, après avoir fixé au vingt-cinq juin la fête de la Pentecôte.

ÉLOGE

de tous les saints qui, dans tout l'univers, ont souffert le martyre.

1. Depuis que nous avons célébré la solennité sacrée de la Pentecôte, sept jours ne se sont pas encore écoulés, et voilà que le peuple des martyrs nous environne; je devrais dire l'armée, le camp des martyrs, camp qui ne le cède en rien au camp des anges que vit le patriarche Jacob, et qui en est l'émule et l'égal. Les martyrs et les anges n'ont de différence que celle des noms; leur condition autrement est la même : les anges habitent le ciel, les martyrs aussi; les anges sont incorruptibles et immortels; il en sera de même des martyrs. — Mais les anges sont incorporels de leur nature. — Qu'est-ce que cela? Si les martyrs sont entourés d'un corps, ce corps est immortel : ou plutôt, même avant l'immortalité, la mort du Christ pare le corps d'une beauté supérieure à l'immortalité. Le ciel avec le chœur des astres pour parure est moins resplendissant que le corps des martyrs paré du chœur brillant de leurs blessures. Si conséquemment, ils sont morts, ils n'en sont pour cela que plus glorieux, ayant reçu même avant l'immortalité leur récompense, et ayant été couronnés par la mort : « Vous l'avez abaissée un peu au-dessous des anges; vous l'avez couronnée de gloire et d'honneur, » disait David, de la nature humaine. *Psalm.* VIII,6. Mais, par son avénement, le Christ a supprimé cette courte distance, ayant exterminé la mort par la mort. Pour moi, je ne m'appuierai pas sur cela, mais sur ce que la mort, qui faisait notre infériorité, est devenue pour nous un avantage. Si nous n'eussions pas été

mortels, il n'y aurait pas eu des martyrs; en sorte que, si la mort n'avait pas existé, il n'y aurait pas eu de couronne; si le trépas n'eût pas existé, il n'y aurait pas eu de martyrs; si la mort n'eût pas existé, Paul n'aurait pas pu dire : « Tous les jours je meurs, par la gloire que je reçois de vous en Jésus-Christ. » I *Corinth.*, xv, 31. S'il n'y avait pas eu de mort ni de corruption, le même apôtre n'aurait pas pu dire : « Je me réjouis dans les maux que je souffre pour vous, et j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ. » *Coloss.*, I, 24. Ainsi donc, ne nous affligeons pas d'être mortels; mais réjouissons-nous de ce que la mort nous a ouvert le stade du martyre, de ce que la corruption est devenue pour nous une source de récompenses, de ce que nous avons là une occasion d'épreuves. Admirez cette sagesse avec laquelle Dieu a fait servir à notre honneur et à notre gloire le plus grand des maux, l'une de nos principales calamités, celle dont nous étions redevables au démon, la mort, veux-je dire, et comment il s'en sert pour conduire des athlètes à la couronne du martyre. — Quoi donc! remercions-nous le démon de nous avoir assujettis à la mort? Gardons-nous en bien; ceci n'est point une conséquence de ses desseins, mais un bienfait de la sagesse divine. Le démon a introduit la mort pour nous perdre, et l'a amenée sur la terre pour nous enlever toute espérance de salut; mais le Christ en se soumettant à la mort l'a transformée, et il s'est servi d'elle pour nous introduire dans le ciel.

Que personne ne nous fasse donc un crime de donner à la foule des martyrs les noms de chœur et d'armée, de donner à une même chose deux noms opposés. Le chœur et l'armée, ailleurs opposés l'un à l'autre, se trouvent ici réunis. En effet, comme s'ils eussent mené des chœurs, les martyrs marchaient rayonnants au supplice; comme des combattants, ils déployaient le courage et la valeur la plus admirable, et ils triomphaient de leurs ennemis. Si vous considérez les faits en eux-mêmes, vous y verrez des combats, des guerres, des batailles; mais si vous examinez les sentiments des martyrs, leur histoire vous fera songer aux chœurs, aux festins, aux jours de fête, aux plus vives réjouissances. Vous montrerai-je que ces choses sont plus effrayantes que les choses de la guerre? Je parle des épreuves des martyrs. Qu'y a-t-il d'effrayant dans la guerre? Deux armées sont en face l'une de l'autre, défendues par des retranchements; la terre brille du reflet éclatant de leurs armes; de tout côté des nuées épaisses de traits obscurcissent les airs, des ruisseaux de sang coulent sur le sol; on voit de toute part les victimes tomber comme les épis au temps de la moisson, et les soldats se précipiter les uns contre les autres. De ce spectacle, je vais vous mener à celui d'un autre combat. Vous verrez également ici deux armées, celle des tyrans et celle des martyrs : les tyrans sont couverts d'armures; mais les martyrs combattent le corps nu : or la victoire reste de leur côté, et non du côté où se trouvent les armures. Qui ne serait dans la stupeur à la vue du triomphe qu'obtient celui que l'on frappe de verges sur son bourreau, celui qui est enchaîné sur celui qui est libre, celui qui est livré aux flammes sur celui qui les allume, celui qui meurt sur l'auteur de sa mort? N'est-ce pas là un spectacle plus effrayant que le premier? Quoique le premier soit terrible, il n'offre rien pourtant que de naturel : ici c'est un spectacle au-dessus de la nature et de l'ordre accoutumé des événements, pour vous apprendre que Dieu est le principe de ces grandes œuvres.

Et cependant que d'injustices dans ce combat, que d'iniquités dans ces épreuves? A la guerre, les combattants de part et d'autre sont armés : il n'en est pas de même ici; l'un est nu, tandis que l'autre a des armes. Il est permis également aux combattants durant la lutte de se servir de leurs bras : ici, au contraire, l'un est enchaîné, tandis que l'autre frappe tout à son aise. Par une véritable tyrannie, les juges se réservent la faculté de maltraiter les martyrs et laissent aux justes celle de souffrir; mais, quoiqu'ils en viennent aux mains dans ces conditions avec les saints, ils ne sont pas pour cela vainqueurs, et, malgré l'inégalité de la lutte, ils doivent se retirer vaincus. Tel un guerrier que l'on conduirait au combat, que l'on priverait du

fer de sa lance, qu'on dépouillerait de sa cuirasse, et à qui on ordonnerait de combattre le corps nu, malgré les coups, malgré les blessures qui pleuveraient sur lui de toute part, n'en érigerait pas moins un trophée : tels, les martyrs conduits au combat, nus et les mains liées derrière le dos, frappés et torturés de toutes les manières, n'en ont pas moins vaincu, et quoique couverts de blessures, n'en ont pas moins dressé un trophée à la honte du diable. De même que le fer, loin d'entamer ou de ramollir le diamant sous ses coups, en est plutôt brisé; de même les âmes des saints, quoique soumises à d'affreuses tortures, n'en éprouvaient aucun mal, et, brisant les armes de leurs bourreaux, les obligeaient après une infinité de traitements intolérables à se retirer du combat, accablés d'une défaite ignominieuse et ridicule. On les attachait à des chevalets, on fouillait dans leurs flancs, on y creusait des sillons, comme si au lieu de déchirer des corps, on déchirait la terre : et l'on voyait le sein ouvert, les flancs déchirés, les poitrines brisées. Ces bêtes féroces altérées de sang ne bornaient pas là leur fureur; retirant les martyrs du chevalet, elles les étendaient au moyen d'une échelle de fer sur des charbons ardents; et alors, spectacle encore plus affreux que le précédent, deux sortes de ruisseaux coulaient de leurs corps, les uns formés par le sang, les autres par les chairs qui se consumaient. Quant aux saints, ils considéraient ces choses avec autant de plaisir que s'ils eussent été couchés, non sur des charbons ardents, mais sur des roses.

Description magnifique de la constance des martyrs.

2. Que cette échelle de fer, dont vous entendez parler, vous remette en mémoire cette échelle que le patriarche Jacob vit se dresser de la terre jusqu'au ciel. Les anges descendaient au moyen de celle-ci; les martyrs montent au moyen de celle-là : sur chacune d'elles le Seigneur est appuyé. Sur la première les anges montaient et descendaient; sur la seconde les martyrs, c'est évident, n'ont fait que monter. Comment cela? C'est que les anges sont envoyés pour assister ceux qui doivent recevoir l'héritage du salut; tandis que les martyrs, comme des athlètes vainqueurs et dont les combats sont terminés, se transportaient irrévocablement auprès de l'Agonothète. Et ne prêtons pas une oreille indifférente lorsqu'on parle des brasiers sur lesquels étaient étendus les corps des martyrs; songeons à ce que nous éprouvons nous-mêmes lorsque la fièvre nous a saisis : nous estimons la vie insupportable, nous sommes inquiets, mécontents, nous nous emportons comme de petits enfants, et nous assimilons ces ardeurs aux ardeurs de l'enfer. Mais les martyrs, ce n'était pas la fièvre qui les tourmentait, c'étaient les flammes qui les environnaient de tout côté, des étincelles qui rejaillissaient sur leurs plaies et qui déchiraient leurs blessures plus cruellement que les bêtes les plus sauvages; et comme s'ils eussent été de diamant, et comme si ces tortures eussent été infligées à des corps qui ne leur appartenaient pas, ils persévéraient dans leur confession avec une générosité et une fermeté dignes de leur grande âme; ils restaient inébranlables au milieu de tous ces maux, faisant éclater et leur propre courage et la grâce de Dieu. Vous avez vu souvent à l'aurore le soleil levant répandre dans les airs des rayons de safran. Tels étaient les corps des saints; semblables à des rayons de safran, des ruisseaux de sang coulaient sur eux de toute part et inondaient leurs corps d'une splendeur supérieure à celle dont le soleil inonde le ciel. Ce sang, les anges le regardaient avec bonheur, les démons avec effroi, et le diable lui-même avec tremblement. En effet, ce sang n'était pas du sang ordinaire; c'était un sang de salut, un sang de sainteté, un sang digne des cieux, ce sang qui ne cesse d'arroser les plantes magnifiques de l'Eglise. Le diable voyait ce sang, et il était glacé de terreur; il se souvenait d'un autre sang, de celui du Seigneur. C'est à cause de celui-ci que celui-là coulait; car depuis que le flanc du Maître a été ouvert, mille autres flancs, qui ont été ouverts également, frappent vos regards. Qui ne serait heureux, en effet, de prendre part à ces combats, quand nous devons être associés aux souffrances de notre Maître et reproduire l'image de la mort du Christ? Cette récompense est bien suffisante; cet honneur est bien supérieur à toutes les fatigues, ce prix bien au-dessus

de l'épreuve, même avant le royaume des cieux. Ne soyons donc pas saisis d'horreur, en apprenant qu'un tel a souffert le martyre; mais plutôt en apprenant qu'un tel a faibli, et qu'il est déchu de ses sublimes récompenses. Si vous voulez connaître celles qui suivront cette vie, aucun langage ne serait capable de les exprimer : « Ni l'œil n'a vu, est-il écrit, ni l'oreille n'a entendu, ni le cœur de l'homme n'a compris les biens que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment. » I *Corinth.*, II, 9. Or aucun homme n'a aimé Dieu, comme l'ont aimé les martyrs. Quoique la grandeur des biens qui nous sont promis surpasse tout langage et toute pensée, nous ne garderons pas pour cela le silence, et, autant qu'il sera possible à nous de le dire et à vous de le comprendre, nous essaierons de vous peindre obscurément la félicité dont jouissent les martyrs dans l'autre vie : ceux-là seuls la connaissent clairement qui la possèdent en réalité.

Ces maux affreux et intolérables, les martyrs ne les souffrent que dans un court espace de temps. Une fois affranchis de cette vie, ils montent dans les cieux, précédés des anges, escortés des archanges; car ces esprits bienheureux ne rougissent pas de leurs compagnons, et il n'est rien qu'ils ne fissent pour eux, parce que ceux-ci n'ont reculé devant aucun sacrifice pour le Christ, leur commun Maître. Quand ils sont arrivés au ciel, toutes ces saintes intelligences d'accourir. Si, lorsque des athlètes étrangers arrivent dans une ville, un peuple entier accourt de toute part et les environne pour considérer l'heureuse disposition de leurs membres; à plus forte raison lorsque les athlètes de la piété arrivent dans les cieux les anges accourent-ils, toutes les puissances d'en haut se présentent-elles de tout côté pour contempler leurs blessures, et comme on le fait pour les vaillants qui reviennent de la guerre et des combats après des trophées brillants et des victoires nombreuses, les accueillent-ils et les embrassent-ils tous avec enthousiasme. On les conduit ensuite entourés d'un immense cortége au Monarque des cieux, devant ce trône resplendissant de gloire que gardent les chérubins et les séraphins. Arrivés là, après avoir adoré celui qui est assis sur le trône, ils reçoivent du Seigneur un accueil encore plus affectueux qu'ils ne l'ont reçu de leurs pareils. Il ne les accueille pas comme des serviteurs, encore que ce fût un grand bonheur et un honneur incomparable, mais comme ses amis : « Vous êtes mes amis, dit-il; » *Joan.*, XV, 14; et c'est à bon droit, car il a dit aussi : « Il n'y a point d'affection supérieure à l'affection de celui qui donne sa vie pour ceux qu'il aime. » *Ibid.*, 13. Parce qu'ils lui ont donné le témoignage le plus haut de leur charité, le Seigneur les accueille, les comble de gloire; après quoi ils font partie des chœurs célestes et prennent part aux concerts mystiques. Tandis qu'ils étaient revêtus de leurs corps, la participation aux mystères les introduisait dans ce chœur où ils chantaient avec les chérubins l'hymne : *Saint, saint, saint,* comme vous le savez, vous, qui avez été initiés; combien plus maintenant qu'ils se sont réunis aux membres du même chœur, chantent-ils hautement ce cantique d'allégresse! Le martyre ne vous inspirait-il point auparavant de la terreur? Et maintenant ne désireriez-vous pas le martyre? et n'êtes-vous pas attristés de ce que le temps n'en est pas venu? Eh bien, exerçons-nous pour le temps du martyre. Les saints ont méprisé la vie; méprisez, vous, les plaisirs : ils ont abandonné leurs corps au feu; abandonnez, vous, vos biens, dès maintenant, aux mains des pauvres : ils ont foulé aux pieds des charbons ardents; éteignez, vous, la flamme de la convoitise. La tâche est pénible, mais elle est bien avantageuse. Ne considérez pas les ennuis du présent, mais les biens de l'avenir; non les maux du moment, mais les trésors objet de vos espérances; non les épreuves, mais les récompenses; non les fatigues, mais les couronnes; non les sueurs, mais le prix qui leur est réservé; non les afflictions, mais le bonheur auquel elles conduisent; non les ardeurs du feu, mais le royaume qui vous est offert; non les bourreaux qui vous environnent, mais le Christ qui vous couronnera.

Chœurs de chérubins chantant l'hymne *Saint*, etc.

3. C'est une voie des plus faciles et un moyen des plus efficaces pour la vertu que de ne pas en considérer isolément les difficultés, et d'en considérer à la fois et les difficultés et la récompense.

Moyen d'arriver à la vertu isolément et efficacement.

et non pas l'une de ces choses à l'exclusion de l'autre. Lors donc que vous aurez à faire l'aumône, ne faites pas attention à la dépense pécuniaire, mais aux trésors de justice que vous allez recueillir. « Il a dispersé ses biens, il les a donnés aux pauvres; sa justice durera dans les siècles des siècles. » *Psalm.* CXI, 9. Regardez, non vos richesses qui s'épuisent, mais vos trésors qui augmentent. Si vous avez à jeûner, ne vous arrêtez pas aux incommodités corporelles du jeûne, mais au calme spirituel qui en est la conséquence. Si vous avez à passer la nuit en prière, songez, non aux fatigues de la veille, mais à la confiance que la prière vous donnera. Ainsi font les soldats; ils songent, non aux blessures, mais aux récompenses; non au trépas, mais à la victoire; non à ceux qui tombent et périssent, mais aux vaillants qui sont couronnés. De même, les nautoniers pensent au port plutôt qu'à la tempête, à leur négoce plutôt qu'au naufrage, aux biens dont ils jouiront après la traversée plutôt qu'aux périls de la traversée elle-même. Faites de même, vous aussi; songez au bonheur qu'il y a durant une nuit profonde, quand les hommes, les animaux sauvages et domestiques sont tous plongés dans le sommeil, au milieu de la tranquillité la plus parfaite, à être seul debout, et à vous entretenir en toute liberté avec le Souverain de l'univers. — Mais le sommeil est bien doux. — Ce qui est plus doux encore, c'est la prière. Si vous vous entretenez seul à seul avec Dieu, vous pourrez obtenir beaucoup de choses, personne ne vous obsédant et ne vous éloignant de la prière, et le temps où vous êtes étant lui-même un allié qui vous aidera à obtenir ce que vous voulez. — Mais sur la couche molle où vous vous agitez étendu, il vous en coûte de vous lever. — Rappelez-vous les martyrs étendus sur une échelle de fer et couchés, non sur un lit moelleux, mais sur des charbons ardents.

Je terminerai ici mon discours, afin que vous vous retiriez avec le souvenir de cette échelle de fer, lumineux et vivant, et que vous y songiez et le jour et la nuit. Quelques liens qui nous retiennent, il nous sera facile de les briser tous et de nous lever pour prier, si nous n'oublions jamais cet instrument de torture. Outre cet instrument de torture, gravons encore l'image de tous les autres supplices des martyrs sur les parois de notre cœur. A l'exemple des personnes qui décorent leurs demeures et les ornent en tout sens de riantes peintures; nous aussi, peignons sur les murs de notre âme les souffrances des martyrs. Si la première de ces peintures est sans utilité, celle-ci a bien des avantages. Elle n'exige ni de l'argent, ni des dépenses, ni un art quelconque; un cœur ardent, généreux, vigilant, suffit pour retracer, comme une main habile, ces combats. Représentons-nous donc les saints en notre âme, les uns couchés sur des grils, les autres étendus sur un brasier, ceux-ci plongés dans des chaudières, ceux-là précipités dans la mer, d'autres déchirés, d'autres brisés sur la roue, d'autres jetés d'un lieu élevé en bas, ceux-ci combattant les bêtes féroces, ceux-là jetés dans le puits des criminels, chacun enfin avec le genre de supplice qui a terminé sa vie. En même temps que la variété de ces peintures rendra notre demeure brillante, nous ferons de cette dernière un lieu de repos propre à recevoir le Roi des cieux. Quand il apercevra ces peintures dans notre âme, il viendra avec le Père et s'établira en nous avec le Saint-Esprit. Dès lors notre cœur sera un royal palais; aucune mauvaise pensée ne saura y pénétrer; car le souvenir des martyrs, semblable à un tableau magnifique, demeurant continuellement en notre âme, l'inondera de splendeur, et le Souverain de toute chose, Dieu, ne cessera d'habiter avec nous. Après avoir reçu ici-bas le Christ de la sorte, nous pourrons au sortir de ce monde être reçus nous-mêmes dans les tabernacles éternels. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père, ainsi qu'à l'Esprit, source de sainteté et de vie, dans les siècles des siècles. Amen.



HOMÉLIE

SUR

UN TREMBLEMENT DE TERRE

AVANT-PROPOS

Nous avons déjà donné une homélie sur un tremblement de terre, et nous avons prouvé à ce sujet que ces secousses avaient été, principalement au temps de saint Chrysostome, fréquentes à Antioche. Celle dont il est maintenant question se produisit pendant que le saint docteur était au lit malade. Il n'hésita pas à se transporter auprès de son peuple. Quelques-unes de ses paroles induisent à croire qu'il prononça ce discours hors de la ville, dans une des églises pour lesquelles les habitants d'Antioche avaient une dévotion particulière. Aucun renseignement ne nous édifie sur l'année où se produisit ce tremblement de terre.

HOMÉLIE

après un tremblement de terre.

Si la maladie nous a empêché de prendre part à votre chœur spirituel, pour vous, les fatigues de la route ne vous ont pas arrêtés. Quoique vous soyez arrivés ici couverts de sueur à la suite de cette lassitude, de même que la prédication de la parole sainte nous a fait passer de la maladie à la santé, ainsi le chant des psaumes vous a délassés vous-mêmes de vos fatigues. C'est pourquoi, bien que souffrant, je n'ai pas enchaîné ma langue dans le silence; et, quoique fatigués, vous ne nous avez pas néanmoins refusé votre attention; mais dès que le discours a commencé, votre lassitude s'est évanouie; dès que la doctrine s'est montrée, votre fatigue a disparu. La maladie et la fatigue regardent le corps; la doctrine, au contraire, regarde l'âme, dont elle est le remède. Plus l'âme l'emporte en excellence sur le corps, plus les actes de l'une surpassent en valeur les actes de l'autre. Aussi, ni la maladie, ni une infinité d'autres obstacles ne sauraient me détourner de m'unir étroitement à votre charité; et aujourd'hui je n'ai pas voulu être privé de cette belle solennité. Nous étions naguère retenu dans notre lit, mais Dieu n'a pas permis que nous périssions complétetement d'inanition. Si vous souffrez de la faim à ne pas nous entendre, nous en souffrons également à ne pas vous parler. Ainsi une mère, quoique malade, aimera mieux que son enfant dessèche sa mamelle, que de le voir consumé par la faim. Que mon corps à moi soit desséché de même. Qui ne serait heureux de répandre son sang pour vous, pour vous qui brûlez d'une piété et d'un zèle si admirables, et qui, en un instant, avez montré des sentiments d'un repen-

Les Antiochiens pieux et zélés.

tir si touchant? Vous ne connaissez ni le jour ni la nuit, et vous avez transformé en jour le temps de l'un et de l'autre, sans changer les lois célestes, et en portant par vos veilles la lumière au sein de la nuit. Pour vous, les nuits sont sans sommeil, et la tyrannie du sommeil est brisée, l'amour du Christ surmonte la faiblesse de la nature. Vous avez soustrait vos corps à la condition humaine, par l'imitation des puissances supérieures, par votre ardeur à veiller, par vos jeûnes prolongés, par les rudes fatigues du voyage, fatigues selon la nature, repos selon la volonté. Voilà le fruit de vos craintes, le bénéfice que vous avez retiré du tremblement de terre, bénéfice qui ne saurait être épuisé, bénéfice qui élèvera les pauvres à l'opulence et qui enrichira les riches eux-mêmes, qui ne connaît ni la pauvreté ni la richesse. Le tremblement de terre est survenu, et l'inégalité des conditions a été effacée. Où sont maintenant ceux qui se couvraient de soie? l'or, qu'est-il devenu? Toutes ces choses se sont évanouies; elles ont été dissipées plus aisément que la toile de l'araignée, elles ont surpassé les fleurs du printemps en caducité.

Mais puisque votre âme m'apparaît si bien disposée, je veux vous servir une table plus abondante. Vos corps, je le vois, sont fatigués, mais votre esprit est plein de vigueur; les sources de sueur sont nombreuses, mais elles purifient votre conscience. Si les athlètes versent leur sang à flots pour quelques feuilles de laurier, qu'ils reçoivent aujourd'hui et qui se flétriront demain; combien plus, vous, qui êtes entrés dans la lice des bonnes œuvres, devez-vous ne point céder aux fatigues qu'impose la vertu, et ne pas vous laisser amollir? Votre assemblée est pour moi une couronne, et chacun de vous est un auditeur que j'estime à l'égal de la ville entière. Il y a des hommes qui remplissent des cratères, d'autres qui réunissent de sataniques banquets, d'autres qui ont dressé une table somptueuse; mais pour vous, c'est à ces pieuses veilles que vous vous êtes occupés, vous avez purifié la ville entière par les saintes traces de vos pieds, et parcourant l'Agora dans toute son étendue, vous avez sanctifié l'air lui-même. Car l'air est sanctifié par le chant des psaumes, selon ce mot, que vous avez entendu aujourd'hui, de Dieu à Moïse : « Le lieu dans lequel tu es debout est une terre sainte. » *Exod.*, III, 5. Vous avez sanctifié le pavé, l'Agora; vous nous avez transformé la ville en église. Et de même qu'un torrent furieux renverse tout de ses eaux impétueuses, ainsi ce torrent spirituel, ce fleuve céleste qui réjouit la cité de Dieu a purifié par l'abondance de ses eaux la fange de l'impiété. Il n'y a plus d'impudiques; et s'il en reste encore quelqu'un, il est bientôt changé. Il entend des voix, et son esprit est transformé; la mélodie le pénètre et l'impiété s'évanouit, et l'avarice, avec les maux qui l'accompagnent, disparaît. Que s'il n'en est pas ainsi, pareille aux bêtes sauvages qui se cachent l'hiver dans les antres, l'âme impudique se dérobe aux regards pareils aux serpents qui, durant les froids rigoureux, ensevelissent leurs corps dans les lieux les plus profonds, les sentiments ignobles et serviles se cachent comme au fond d'un abîme. Ceux-là même qui les portent avec eux en rougissent; et s'ils les portent avec eux, encore est-ce à l'état de cadavre. Vos chants exercent sur eux l'influence de l'hiver. Les sons de votre voix frappent l'oreille de l'avare, et s'ils ne mettent pas en fuite sa passion, ils le réduisent du moins à l'état de mort : ils frappent les oreilles du débauché et de l'orgueilleux, et s'ils n'exterminent pas en eux la luxure et l'orgueil, du moins les obligent-ils à rester enfouis. Ce n'est pas peu de chose que de dépouiller le vice de toute arrogance.

Je vous disais hier que les tremblements de terre sont une source de grands avantages : vous avez vu la charité du Seigneur. Il fait trembler la ville, et il raffermit nos âmes; il ébranle les fondements, et il donne de la consistance aux pensées; il fait chanceler la cité, et il fortifie les cœurs. Considérez sa miséricorde : il ébranle un moment, et il affermit pour toujours; le tremblement de terre a été de deux jours, que votre piété persévère éternellement; vous avez été attristés quelques instants, que vos racines soient affermies à jamais. Je sais bien que votre piété doit à la crainte que Dieu vous a inspirée d'avoir

pris racine; le calme revenu, le fruit n'en demeurera pas moins. Désormais les épines ne l'étoufferont plus, les pluies torrentielles ne l'emporteront plus : la crainte a exercé sur vous une impression salutaire, elle est venue en aide à ma parole. Si je garde le silence, les fondements de la ville élèvent leurs voix; si je garde le silence, le tremblement de terre fait entendre ces accents plus éclatants que ceux de la trompette : « Le Seigneur est miséricordieux et compatissant, il est rempli de longanimité et de miséricorde. » *Psalm.* CII, 8-9. Je suis survenu, non pour vous engloutir, mais pour affermir votre courage. Tel est le langage du tremblement de terre, telle est la voix qu'il fait entendre : Je vous ai effrayés, non pour vous affliger, mais pour vous rendre plus diligents. Suivez attentivement mes paroles. Parce que le discours était impuissant, le châtiment a élevé sa voix; parce que la doctrine était sans vigueur, l'épouvante estvenue la seconder. Voilà ce que je viens rapidement vous rappeler, poursuit-il, autant qu'il est en moi. Quand vous aurez subi mon étreinte, je céderai la place à la parole, afin qu'elle ne devienne pas inutile. Trouvant le champ rempli de pierres et couvert d'épines, je l'en débarrasse afin que la parole doctrinale y répande la semence d'une main généreuse.

Qu'avez-vous perdu à être quelques instants affligés? d'hommes vous êtes devenus des anges; vous vous êtes transportés dans le ciel, sinon par le lieu, du moins par la conduite. Que je ne cède point en ceci à la flatterie, les faits eux-mêmes le prouvent. Car a-t-il manqué vraiment quelque chose à votre pénitence? Vous avez chassé l'envie, repoussé les passions ignominieuses, planté la vertu, employé la nuit entière à de saintes veilles, au milieu de la charité et de la ferveur les plus grandes. Personne ne songe à l'usure, personne ne parle de l'avarice; non-seulement les mains sont pures de tout péché, mais les langues s'affranchissent de l'iniquité et de l'injure. Nul n'outrage son prochain, nul ne court à de sataniques banquets; pures sont les maisons, pure est l'Agora; le soir arrive, et nulle part on ne voit des chœurs de jeunes gens chantant des airs de théâtre. On voit bien des chœurs, non des chœurs d'impureté, mais des chœurs de vertu. On entendra sur la place publique des chants sacrés; dans leurs demeures, les uns chanteront des psaumes, les autres des hymnes. La nuit tombe, et tous de se rendre à l'église, port où les flots ne sont pas agités, où règne un calme à l'abri de la tempête. Je croyais qu'après un ou deux jours, les veilles briseraient vos corps : or plus les veilles se prolongent, plus augmente votre zèle. Ceux qui chantaient se sont lassés et vous êtes pleins de vigueur; ceux qui chantaient sont à bout de forces, et vous, vous en avez pris de nouvelles. Où sont maintenant les riches, je vous le demande? Qu'ils se forment à la philosophie des pauvres. Ils dorment, tandis que les pauvres, au lieu de dormir, fléchissent les genoux sur le pavé, à l'imitation de Paul et de Silas. Ceux-ci chantaient, et ils ébranlaient la prison, vous chantez, et vous affermissez la ville ébranlée. Ces résultats sont opposés l'un à l'autre, mais tous deux concourent à la gloire de Dieu. Paul ébranle la prison, pour ébranler l'âme des infidèles, pour délivrer le geôlier, pour annoncer la parole de Dieu : vous avez, vous, raffermi la ville afin de fléchir la colère de Dieu; seulement, l'économie de l'une et de l'autre chose a été différente.

Pour moi, je me réjouis, non de ce que la cité est debout, mais de ce qu'elle est debout grâce à vos prières; vos chants sacrés lui ont servi de fondement. Du ciel venait le courroux, de la terre s'élevaient vos voix : les voix qui s'élevaient de la terre ont arrêté le courroux qui fondait du ciel sur nous. Les cieux avaient été ouverts, la sentence prononcée, le glaive aiguisé; la ville allait joncher le sol, la colère semblait inflexible. Nous n'avons eu besoin que de repentir, de gémissements et de larmes, et tout s'est dissipé : Dieu nous avait condamnés, et nous avons fléchi son courroux. Personne ne se tromperait en vous qualifiant de protecteurs et de sauveurs de la ville. Où sont les magistrats? où ces sauveurs si puissants? C'est vous qui en vérité êtes les tours, les remparts, les barrières de la ville. Ceux-là, par leurs vices, l'avaient mise sur le penchant de sa ruine; vous, par vos vertus, vous l'avez affermie. Si l'on demandait,

pourquoi la ville a-t-elle été ébranlée ? on aurait beau ne rien répondre, elle l'a été évidemment à cause des péchés, des rapines, des injustices, des iniquités, de l'orgueil, de la mollesse, du mensonge. Et de qui ? Des riches. Si l'on demande ensuite, d'où vient que la ville n'a pas été détruite, c'est évidemment à cause des cantiques, des prières, des veilles. Et les veilles de qui ? Des pauvres. Aux premiers, la cause de l'ébranlement de la ville ; à vous, celle de son raffermissement : donc vous en avez été les protecteurs et les sauveurs. Mais terminons ici ce discours ; et en persévérant dans les veilles, dans le chant des psaumes, rendons la gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR

LA TRAHISON DE JUDAS

C'est maintenant que Daphné se revêt de piété et de charmes, non à cause des sources limpides que l'on y voit jaillir, des arbres aux gracieux feuillages qu'elle nourrit, mais parce qu'elle a donné asile à un arbre extraordinaire, à l'arbre de la croix : maintenant elle est vraiment une fontaine rafraîchissante et redoutable au démon pythien. Elle ne présente plus aux pieds d'hommes impies son sol à fouler; mais à vous et à votre piété, elle offre un bocage, image de ce lieu tout aimable, du jardin, veux-je dire, où le forfait de la trahison du Sauveur a été consommé, où a commencé le drame de notre salut. Pour moi, je ne sais que dire dans la solennité qui nous occupe; cette solennité invite ma langue à flétrir Judas; mais ma bouche se sent attirée vers la miséricorde du Sauveur. Deux sentiments me sollicitent, la haine du traître, l'amour du Seigneur. Cependant l'amour l'emporte sur la haine, il est plus puissant et plus fort. C'est pourquoi, laissant le traître de côté, je chanterai mon bienfaiteur, non autant qu'il le mérite, mais autant que j'en serai capable.

Comme il a abaissé les cieux pour descendre sur la terre ! Comme il est venu vers moi, lui qui remplit l'univers tout entier ! C'est pour moi qu'il est né, c'est mon image qu'il a prise : il reçoit pour disciple celui qu'il sait devoir le trahir, et à cet ennemi il ordonne comme à un ami de le suivre. Insensible à son propre malheur, comme il se préoccupe du salut de celui qui le trahit ! « Le soir étant venu, dit l'Evangéliste, Jésus était assis avec ses douze disciples, et, tandis qu'ils mangeaient, il leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. » *Matth.*, XXVI, 20-21. Il prédit la trahison pour prévenir le forfait. Ses paroles ne désignent personne; et cependant elles ne peuvent triompher de la perversité du disciple, laquelle reste inconnue des assistants. Quel acte de bonté, de la part du Seigneur ! On le trahit, et pour celui qui le trahit il n'a que de l'amour ! Qui répond au mépris par la miséricorde ? Qui accepterait à sa table le misérable par lequel il serait lui-même vendu ? Qui répondrait aux complots par l'indulgence ? « Et tandis qu'ils mangeaient, il leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. » En tant qu'homme, il mangeait, en tant que Dieu il annonçait l'avenir : il se soumettait pour moi aux lois de ma nature. Comme tous les disciples étaient frappés de stupeur par cette parole, que leur conscience en était terriblement tourmentée, et qu'ils transformaient le temps du repas à un temps de tristesse, chacun disant : « N'est-ce pas moi, Seigneur ? » *Ibid.*, 22, et voulant par cette interrogation, trouver un soulagement aux soupçons qui l'obsédaient; le Sauveur pour guérir la blessure dont leurs âmes avaient été atteintes hors de propos, déclare par sa réponse quel est l'auteur inconnu de la trahison. Celui, dit-il, qui met la

main avec moi dans le plat, celui-là me trahira. Le Fils de l'homme s'en va, selon ce qui est écrit de lui; mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi : il eût mieux valu pour cet homme qu'il ne fût pas né. » *Ibid.*, 23-24. Il prend pitié de celui qui ne veut pas de pitié; il a compassion de celui qui n'a pas compassion de son âme elle-même. Il hésite à dévoiler celui qui depuis longtemps s'était dévoilé lui-même, et il lui donne le temps de faire pénitence, de même qu'il adoucit la tristesse des autres disciples.

Mais le traître n'en devint pas pour cela meilleur. Il aurait dû se lever de table sur-le-champ après ces effrayantes paroles; il aurait dû recourir à l'intercession des disciples; il aurait dû embrasser les genoux du Sauveur et le supplier à peu près en ces termes : J'ai péché, ô mon bon Maître; j'ai péché, j'ai commis l'iniquité en vendant aux hommes à vil prix une pierrerie inestimable; j'ai commis l'iniquité en livrant pour quelques pièces d'argent un trésor infini. Pardonnez-moi d'avoir acheté mon malheur et ma perte; pardonnez-moi de ce que mon cœur a été séduit par l'amour de l'or; pardonnez-moi d'avoir été misérablement trompé par les pharisiens. — Aucun de ces sentiments n'inspira ni les paroles, ni les pensées de Judas; montrant par la rudesse de sa voix l'effronterie de son âme, il s'écria : « N'est-ce pas moi, Seigneur? » O la langue impudente; ô l'âme éhontée ! Comme un ignorant, il questionne sur ses propres desseins, et il s'imagine les dérober à l'œil qui ne connaît pas le sommeil. Il porte la fraude dans son esprit, et sa langue tient le langage de l'ignorance : il a déjà consommé la trahison dans son cœur; et de la bouche, il le croit du moins, il cache son crime. Il emploie les mêmes paroles que les autres disciples, quoique ses sentiments soient bien différents. Loup par ses dispositions, il parle avec une voix de brebis. Que lui répond le Sauveur? « Tu l'as dit. » C'est par cette douce parole qu'il confond l'arrogance du scélérat. Il aurait pu lui tenir ce langage : Que dis-tu, misérable? que dis-tu, esclave de l'argent, véritable suppôt du diable? Et tu oses feindre l'ignorance ! et tu oses cacher un dessein qui ne saurait être caché ! N'étais-je point présent par ma divinité lorsque tu forgeais ce projet odieux? Ne t'ai-je point vu des yeux de la divinité, te diriger vers les princes des prêtres? Quoique absent, ne t'ai-je pas entendu dire : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? » *Matth.*, XXVI, 15. Est-ce que je ne sais pas à quel prix tu m'as vendu? Et tu oses déployer, après ces preuves, tant d'impudence! Pourquoi t'efforcer de tenir tes desseins secrets? Tout est à nu devant moi. — Le Christ aurait pu lui répondre de cette manière; mais il ne l'a pas fait, et il n'a répondu que cette parole simple, douce et sans fiel : « Tu l'as dit; » nous enseignant par là à traiter de même nos ennemis. Malgré tant d'efforts pour le guérir, Judas resta dans son mal, par suite non de la négligence du médecin, mais de sa propre négligence. L'un mettait en œuvre tous les remèdes capables de le sauver; l'autre se refusait à les recevoir, et ne songeant qu'à l'avarice, il préférait l'or au Christ, et gardait pour ceux qui l'avaient acheté son affection et sa fidélité.

« Et Judas s'avançant dit au Sauveur : Salut, Maître; et il l'embrassa. » Mode singulier de trahison qui procède par une salutation et un baiser. « Et Jésus lui dit : Mon ami, pourquoi es-tu venu? » *Matth.*, XXVI, 49-50. Pourquoi ce salut joyeux avec le dessein de déchirer mon cœur? Pourquoi cette parole caressante, quand tu me frappes en réalité? Pourquoi m'appeler ton maître, toi qui n'es plus mon disciple? Pourquoi violer les lois de la charité? Pourquoi faire un signe de trahison d'un symbole de paix? Quel exemple suis-tu donc en cela? Est-ce ainsi que tu as vu naguère la courtisane embrasser mes pieds, le centurion prosterné à mes genoux, les démons mis en déroute? Ah! je sais qui t'a montré le secret de ce baiser perfide : c'est le diable qui t'a inspiré ce genre nouveau d'embrassement; tu obéis à ce conseiller pervers et tu exécutes sa volonté. « Mon ami, pourquoi es-tu venu? » Accomplis le pacte inique que tu as conclu avec les pharisiens, remplis les clauses de ton marché; signe ce que tu as promis; livre celui qui désire être livré, joins désormais à ta bourse le prix de l'iniquité; cède la place au

larron qui, par sa confession, doit prendre le rang que par ta trahison tu as perdu. « Alors s'avançant ils jetèrent les mains sur Jésus et s'en emparèrent. » Ce fut l'accomplissement de la parole du Prophète : « Ils m'ont entouré comme des abeilles entourent un rayon de miel; la fureur les a dévorés comme le feu dévore les épines. » Et encore : « Des chiens dévorants m'ont environné; d'énormes taureaux se sont précipités sur moi. » *Psalm.* CXVII, 12; XXI, 17.

Admirez cette longanimité qui n'appartient qu'au Seigneur. Dans le ciel, les chérubins et les séraphins n'osant contempler en face l'immensité de sa gloire, couvrent leur face de leurs ailes en guise de mains; et sur la terre il supporta que sa chair fût en la puissance et dans les mains des impies. Voyez-vous la mansuétude et la charité du Maître dont vous êtes les serviteurs? Traitez donc vos ennemis, qui sont vos pareils, comme vous avez vu le Seigneur traiter ses ennemis. Vous aussi devez être conviés à une cène spirituelle, et vous asseoir avec le divin Maître à la même table. Qu'il ne se trouve parmi vous aucune âme de Judas : présentez-vous tous avec des sentiments de douceur et de paix, accourons tous avec une conscience pure vers le Sauveur. Il est à la fois le jeûne et le festin des fidèles, il est leur nourricier et leur nourriture, il est en même temps pasteur et brebis. Gloire à lui dans les siècles des siècles. Amen.

ŒUVRES DONT L'AUTHENTICITÉ EST DOUTEUSE

HOMÉLIE

SUR

LA MÉMOIRE DE SAINT BASSUS

De la crainte ; de ces mots : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » *Matth.*, XI, 29.

1. Il conviendrait sans doute, après les flots de doctrine qui, selon l'usage, vous ont été abondamment versés, après le somptueux repas spirituel que vous ont servi les prêtres et les docteurs qui nous ont précédé, que nous retenions les gouttes rares de nos paroles ; d'autant plus qu'une longue maladie corporelle, que la faiblesse de la voix, nos sollicitudes incessantes sont pour nous autant d'obstacles, ô amis du Christ ! Mais puisque, possédés par un désir insatiable d'entendre la parole divine, vous nous pressez de dire quelques mots, nous essaierons avec la grâce du Sauveur d'offrir à votre bienveillance quelques considérations en rapport avec la circonstance qui nous réunit. Cela sera, je pense, également convenable et à nous qui parlons, et à vous qui nous écoutez et dont l'esprit recherche toujours ce qui vous est le plus utile et le plus profitable. Le saint, le célèbre martyr et évêque Bassus, celui à qui nous devons aujourd'hui cette réunion brillante, jouit des récompenses que lui ont méritées ses travaux. Sans avoir aucunement besoin d'un tribut d'éloges de notre part, il ne cesse d'implorer le Seigneur en notre faveur, ayant obtenu par l'épreuve du martyre un grand crédit auprès de lui, et ayant déjà reçu de sa main la couronne incorruptible préparée aussi par le Christ aux fidèles. Ils sont abondants, selon le mot de l'apôtre, les dons du Seigneur : depuis longtemps il comble de bienfaits par l'intercession des martyrs ceux qui l'invoquent avec sincérité ; et il le fera surtout maintenant que nous allons bientôt rappeler le souvenir des craintes de l'année dernière, et que les menaces terribles de la colère miséricordieuse du Seigneur nous invitent à chanter ses louanges.

En vérité nous avons vu son courroux resplendir de miséricorde lorsque nous étions assiégés par la crainte des tremblements de terre, lorsque l'univers était ébranlé sous nos yeux, que des secousses violentes agitaient le sol. Mais le Sauveur ne renonça point à ses admirables miséricordes : nous nous attendions à une mort affreuse, nous pensions que nos maisons allaient devenir nos sépulcres ; saisis de terreur par ces

secousses, nous ne trouvions aucun lieu sûr, aucune sorte de refuge; arrivés au milieu du jour, nous n'espérions pas en contempler le soir; le glaive était d'en haut suspendu sur nos têtes, tandis qu'ici-bas on se livrait aux bonnes œuvres et à la prière; d'une voix unanime les peuples imploraient miséricorde; et le Seigneur se laissa fléchir et toucher de compassion : lui dont le regard ébranle toute chose rétablit de sa main le calme dans la création agitée. Mais pourquoi ne pas tout dire en un mot? « Si le Seigneur des armées ne nous eût assistés, l'enfer fût devenu sans aucun doute la demeure de notre âme. » *Psalm.* XCIII, 17. Qui ne serait dans le saisissement devant cette charité du Sauveur? Quelle âme ne serait point excitée à la reconnaissance par les événements de cette époque? et non-seulement par ceux-là, mais encore par ceux qui suivirent, et par ceux qui sont survenus il n'y a pas longtemps? il ébranla les soutiens de la terre, il secoua les fondements de nos maisons, les édifices ressemblaient à des navires ballottés par les vagues de la mer : il ne fit que montrer son œil de juge, et nous fûmes tous agités, comme nous l'eussions été au milieu des flots. L'épouvante était grande; mais les effets de la miséricorde de Dieu le furent encore plus. S'il ébranla la création, il ne la bouleversa pas; s'il secoua l'univers, il ne le joncha pas de ruines, et il ne dépouilla pas la terre des créatures qui en font la beauté. C'est pour que nous nous souvenions de lui qu'il s'est borné à secouer les toits de nos demeures, et il n'a pas voulu que nous ayons goûté l'amertume de la destruction.

Telle est la grandeur de sa miséricorde envers nous; car même en ébranlant les colonnes de la terre, il nous a témoigné sa sollicitude et sa tendresse. Il voyait nos prévarications et notre conduite intolérable; il voyait notre amour pour les rapines; il nous voyait ajouter les maisons aux maisons, rapprocher les champs d'autres champs pour enlever quelque chose au prochain; il voyait les orphelins traités sans pitié et les veuves n'obtenant pas de justice; il voyait les maîtres faire le contraire de ce qu'ils enseignaient; il voyait les disciples fréquenter les désordres des théâtres et déshonorer la dignité ecclésiastique; il nous voyait vivre dans la perversité et la jalousie; il nous voyait unir à la jalousie la fraude; il voyait l'hypocrisie engloutir la simplicité comme la tempête un esquif; il nous voyait verser sans remords le sang de nos semblables et commettre autant d'injustices que nous le pouvions; il voyait la charité faire naufrage, et la tromperie voguer à pleine voile sur l'océan de la vie; il nous voyait fuir la vérité et rechercher le mensonge; en un mot, il nous voyait servir non le Seigneur, mais l'argent : en ébranlant la terre, il l'a chargée de nous corriger comme un gouverneur corrige des enfants. Rappelant par son amour une tendre mère qui, voulant préserver son enfant à la mamelle de l'habitude de pleurer à tout propos, agite avec vivacité son berceau, non pour faire du mal à son nourrisson, mais pour l'effrayer; ainsi le Maître de toute chose, qui tient en ses mains l'univers, l'ébranle, non pour le détruire, mais pour ramener dans la voie du salut ceux qui vivent au milieu du désordre.

2. Et que personne ne nous reproche d'avoir comparé le Seigneur à une tendre mère, puisque lui-même emploie dans l'Evangile la comparaison suivante : « Jérusalem, Jérusalem, qui mets à mort les prophètes et qui lapides ceux qui ont été envoyés vers toi, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins; et tu ne l'as pas voulu. » *Matth.*, XXIII, 37. Dieu donc dans sa miséricorde a ébranlé la terre qui n'a point d'âme, afin de mettre notre âme à l'abri des mouvements désordonnés : il nous a menacés de la mort selon la chair, afin de nous tenir en garde contre la mort selon l'esprit. Voyez-vous, chrétiens, combien est grande envers nous la tendresse du Créateur? Voyez-vous ses menaces où brille la charité? voyez-vous son indignation prévenue par sa pitié? voyez-vous sa sentence cédant à sa bonté? Il n'y a rien d'étrange en cela, c'est toujours le même Maître doux et miséricordieux, et qui, préoccupé sans cesse de notre salut, nous fait entendre dans l'Evangile cette invitation expresse qu'on nous lisait tout à l'heure : « Venez, apprenez de moi que je suis doux et humble de

cœur. » *Matth.*, XI, 29. Quelle condescendance de la part du Créateur! et la créature n'en est point touchée! Venez, instruisez-vous auprès de moi; car le Seigneur est venu consoler ses serviteurs déchus. Tel est pour nous le Christ. Il nous témoigne de la compassion quand il pourrait châtier nos péchés; quand il pourrait exterminer la race qui allume sa colère, il adresse aux coupables ces miséricordieuses paroles : « Venez, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Dieu est humble, et l'homme orgueilleux; le juge est plein de mansuétude, et le coupable, de superbe; le Créateur fait entendre une voix timide, et l'argile parle sur le ton d'un roi. « Venez, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Vous n'avez pas été fléchis par les événements précédents, vous n'avez pas entendu le langage de ceux qui ont suivi et de ceux qui se sont produits naguère; maintenant et toujours, s'il a ébranlé la nature, il l'a aussi raffermie par miséricorde.

Pourquoi Christ est ux et hum- : dans ses roles.

« Venez donc, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Il ne tient pas la verge pour frapper, mais des remèdes pour guérir. Venez, considérez cette ineffable bonté. Comment ne pas aimer un maître qui ne frappe jamais? Comment ne pas admirer le juge qui supplie le criminel? Certainement l'humilité de ces paroles vous plonge dans la stupeur. Je suis artisan, et j'aime mon ouvrage; statuaire, j'ai un faible pour la statue que j'ai formée. Si je n'écoutais que ma dignité, je ne relèverais point l'humanité de sa chute. Si, au mal incurable qui la dévore, je n'opposais de bienfaisants remèdes, elle ne s'en relèverait jamais; si je ne la traite avec douceur, elle s'éteint; si je n'use que de menaces, elle périt. C'est pour cela que je lui applique dans la chute l'appareil de la bonté; par compassion pour elle, je m'incline profondément, afin de la relever du sol où elle gît. Celui qui est debout ne relèverait point celui qui est tombé s'il ne s'abaissait pour lui tendre la main. « Venez, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Je ne fais point étalage de paroles; je vous ai permis d'en juger par l'expérience des choses elles-mêmes. « Que je sois doux et humble de cœur, » vous vous en convaincrez en considérant quelle est mon origine. Regardez quelle est ma forme, songez à ma dignité et adorez ma condescendance pour vous. Rapprochez le séjour d'où je suis sorti, de celui où je vous parle. J'ai le ciel pour trône, et je m'entretiens avec vous sur la terre. On chante mes louanges là-haut, et telle est ma longanimité que je ne connais point ma colère, « car je suis doux et humble de cœur. » Si je n'étais point doux, fils du Roi, je n'aurais pas choisi une mère esclave; si je n'étais point doux, moi le Créateur des substances visibles et invisibles, je ne me serais point exilé parmi vous; si je n'étais point doux, je n'aurais point été enveloppé de langes, moi le père des siècles; si je n'étais point doux, je n'aurais point accepté la pauvreté de la crèche, moi qui possède les trésors de la création tout entière; si je n'étais point doux, je ne me serais point trouvé au milieu d'animaux sans raison, moi que les chérubins ne peuvent contempler en face; si je n'étais point doux, moi qui rends avec un peu de salive la lumière aux aveugles, je n'aurais jamais été conspué par des lèvres impies; si je n'étais point doux, moi qui rends la liberté aux esclaves, je n'aurais point supporté les soufflets d'un esclave; si je n'étais point doux, je ne serais point offert aux verges qu'avaient méritées des captifs. Mais pourquoi ne pas dire ce qu'il y a de plus fort? Si je n'étais point doux, je n'aurais pas, moi qui ne devais rien, payé pour ceux qui devaient mille souffrances, la dette de la mort. Je l'ai payée, afin de délivrer aussi de la sentence de condamnation ceux qui étaient prisonniers dans les abîmes de l'enfer; car je ne suis pas seulement le Souverain des vivants, je suis encore le Seigneur des morts. Aussi, dans l'accomplissement de ce mystère j'ai suivi une double voie. Après avoir paru en tant qu'homme, je suis resté quelque temps à l'état de mort, afin de communiquer à tous les habitants des contrées souterraines le bienfait de mon incorruptibilité. « Venez, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Ce sont mes sentiments et non ma nature qu'affecte chez moi l'humilité; inaccessible par ma substance, je vais par mon âme audevant de tous. « Venez, apprenez de moi que



je suis doux et humble de cœur, » mais non par ma dignité; mesuré dans mes sentiments, je ne le suis pas dans ma puissance; redoutable aux anges par ma puissance, par mes sentiments je suis humble aux regards des hommes. « Venez et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Je parle, non selon ma condition, mais selon la miséricorde qui m'anime; car je chéris la bonté bien au-dessus de la puissance. Je suis roi, moi qui vous parle de la sorte, mon pouvoir est sans bornes; mais je ne veux point, en vous apparaissant dans ma grandeur, épouvanter votre faiblesse. Je ne vous dis point : Venez, apprenez de moi que je suis le maître, le seigneur de l'univers, que je regarde la terre, laquelle tremble à mon aspect, que je mesure le ciel avec la paume de ma main, et que mon poing soutient la terre. Mais je vous dis : « Venez, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Voici quelle est ma douceur : c'est vous qui avez péché, et c'est moi qui en ai porté le châtiment. Voici quelle est la spontanéité de mon humilité : je suis venu, moi, le Maître, pour rendre la liberté à des esclaves; et ces esclaves m'ont outragé, moi leur libérateur, et ils m'ont crucifié; et malgré tout cela je suppliais mon Père en leur faveur, et je disais : « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. « Venez donc, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Venez, je vous en prie avec supplication; je ne rougis pas de supplier mes serviteurs, j'aime mieux les supplier que d'être obligé de les punir. Venez, apprenez de moi quelle est ma douceur, avant de voir jusqu'à quel point je suis terrible. Venez, maintenant je guéris, bientôt je demanderai des comptes; maintenant je pardonne, bientôt je porterai des sentences; maintenant je n'écoute que ma miséricorde, bientôt vous ne verrez en moi que le plus juste des juges. « Venez, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Si vous n'honorez pas ma douceur, vous aurez à redouter ma puissance. Venez, hâtez-vous de prévenir par la confession ma présence, car le temps est la limite que j'ai marquée à ma mansuétude.

3. Oui, la vie présente est la seule où je manifeste ma longanimité : il viendra un jour où la porte de cette bonté qui m'anime sera fermée; il viendra un jour où les larmes versées par les pécheurs ne leur profiteront plus; il viendra un jour où les trompettes retentissant de toute part annonceront mon second avénement, où les anges parcourant la terre entière conduiront la foule des morts au jugement, où mon tribunal sera dressé, où je me présenterai porté sur les vertus d'en haut et escorté des principautés et des puissances, où les flambeaux de mon royaume éclaireront le monde entier, où les livres de la vie de chacun seront ouverts, où les lois seront appliquées dans toute leur rigueur, où les démons rendront exactement leurs comptes, où l'accusé se présentera n'ayant pour le défendre que ses œuvres, où les pensées serviront à vous accuser et la conscience à vous confondre, où les esprits mauvais prêteront une oreille attentive aux paroles du juge, où la fournaise attendra sa sentence, où le cri *miséricorde* ne servira plus de rien à celui qui le proférera. Venez donc avant que je ferme la porte de ma pitié, avant que ce jour de fête de la vie soit terminé, avant que le théâtre de cette existence ait disparu. Les moments qui précèdent la fin sont proches. Venez avant que le jugement commence : une fois sur mon trône occupé à juger, je ne ferai plus grâce. C'est pour cela que j'ai employé l'exemple si clair des vierges folles dont les lampes de vie, n'ayant pas l'huile de la justice, furent bientôt éteintes, auxquelles les portes de la chambre nuptiale furent fermées, et qui venant à y frapper n'obtinrent d'autre réponse que ces mots : « Je ne vous connais pas; » *Matth.*, XXV, 1 et suiv. réponse semblable à celle qu'obtiendront les pécheurs au jour du jugement.

Le second avénement du Christ sera terrible.

Puisque nous voilà instruits, mes frères, par les paroles du Sauveur, de son admirable bonté, n'écoutons pas avec mépris les conseils miséricordieux que le juge nous donne avant le jugement; ne perdons pas le temps de la pénitence, entourons nos âmes d'aumônes et de bonnes œuvres; que chacun de nous s'occupe déjà de préparer les provisions nécessaires pour la vie éternelle, et tenons-nous éloignés des actions mauvaises. Si nous conservons notre foi iné-

branlable dans la pratique du bien, la création restera aussi inébranlable avec nous. Donnons pour ornement à nos cœurs la chasteté, et faisons l'acquisition solide de cette pierre inestimable de la foi. Avant que le temps de la vie se soit écoulé pour nous, avant que la figure de ce monde, que la fleur de la gloire et tous les charmes de la terre se soient flétris, gagnons les bonnes grâces de notre incorruptible juge. C'est lui qui tient ce langage : « Je vis, dit le Seigneur; or, je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » *Ezech.*, XVIII, 32. S'il eût voulu châtier le pécheur, il eût gardé le silence; il veut faire miséricorde, de là ses avertissements, il veut pardonner, de là ses exhortations. S'il vous épouvante par ses menaces, c'est pour que vous ne fassiez pas l'expérience du danger. Quand Dieu gronde, c'est qu'il veut sauver; quand il se tait, c'est qu'il a résolu de punir. Nous pouvons nous en convaincre par plusieurs exemples. Il menaça les Ninivites, et il leur pardonna : il ne dit rien aux habitants de Sodome, et il les châtia. C'est lui qui nous a préparé les couronnes ; c'est nous-mèmes qui nous condamnons aux tourments. Quant au Seigneur, il voudrait que l'enfer fût oisif; il voudrait fermer cette prison de ténèbres; il voudrait garder pour le diable seul toute sa colère; il voudrait monter sur son tribunal non pour y punir quelques-uns d'entre nous, mais pour nous couronner tous. Puisque nous avons un tel Maître, saisissons avidement cette parole remplie de tant de bonté. Ecoutons-le quand il nous dit : « Venez, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, » afin d'entendre cette autre désirable et bienheureuse parole : « Venez les bénis de mon père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé. » *Matth.*, XXV, 34. Puissions-nous en jouir tous par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire soit au Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen.

DISCOURS

SUR PIERRE L'APOTRE

ET

SUR LE PROPHÈTE ÉLIE

1. Un bien petit nombre de fidèles sont ici présents aujourd'hui : quelle en est la cause? nous célébrons la mort des martyrs, et personne n'est venu à nous. Serait-ce la longueur du chemin à faire qui a jeté les absents dans la négligence? Mais non, ce n'est pas la longueur du chemin, c'est leur torpeur qui leur a servi d'entrave. Si l'homme à la volonté ardente et énergique ne connaît point d'obstacles, l'homme sans énergie et sans nerf trouve des obstacles de tout côté. Les martyrs ont répandu pour la vérité leur propre sang, et vous ne daigneriez même pas faire un court espace de chemin! Ils ont sacrifié leur tête pour le Christ, et vous ne voulez même pas franchir les portes de la ville pour votre Maître! Le Seigneur est mort pour nous, et vous ne feriez rien pour lui! Nous célébrons la mémoire des martyrs, et vous resteriez indifférent et lâche! Votre devoir est d'être ici pour y voir le diable vaincu, le martyr vainqueur, Dieu glorifié, l'Eglise couronnée.

Mais voici leur prétexte : Je suis pécheur; je ne puis donc pas me présenter. — Vous êtes pécheur; venez donc précisément à cause de cela, afin de ne pas rester déchu de la justice. Quel homme est sans péché, je vous le demande? Le sacrifice, l'Eglise, les prières, les jeûnes, ont pour raison d'être les plaies nombreuses de nos âmes : de là les remèdes nombreux qu'on leur a opposés; car à chacune des blessures de l'âme correspond un remède particulier. Vous avez l'Eglise et les sacrifices qu'elle offre, les prières de vos pères, les grâces du Saint-Esprit, la mémoire des martyrs, la réunion des saints, et plusieurs autres moyens semblables propres à vous ramener du péché à la justice. Quoi? vous ne venez point implorer des martyrs! et quelle est votre excuse? Aucun danger cependant ne se rencontre sur vos pas, et vous ne vous joignez pas à la communion des martyrs? Seriez-vous retenu par les soucis du siècle? Vous en seriez encore plus coupable, car vous refuseriez à Dieu quelques courts instants, sauf à garder le jour tout entier pour vous. Je suis pécheur, dites-vous, je ne saurais me présenter. — Vous êtes pécheur; donc entrez ici. Ne savez-vous donc pas que ceux qui assistent à l'autel ne sont pas étrangers aux liens du péché? Ne sont-ils pas revêtus de chair, formés de sang; et des os ne soutiennent-ils pas leurs membres? Nous-mêmes qui, de ce trône où nous sommes assis, vous prêchons la doctrine, sommes embarrassés dans les liens du péché. Mais nous ne désespérons pas de la bonté de Dieu, et nous ne voyons pas en lui un maître inhumain : nous tous sommes hommes et formés des mêmes éléments. Cependant nous ne vous refuserons pas la doctrine, parce que nous considérons l'abîme de la divine

Pourquoi Dieu a permis que les prêtres ne fussent pas exempts de pécher.

miséricorde. Pour vous, quand même vous vous présenteriez ici pécheurs, vous n'en seriez pas bien coupables, n'ayant qu'à recevoir la doctrine. Nous, au contraire, plus notre dignité est élevée, plus grande est notre responsabilité. Autre est la faute du disciple, autre est la faute de celui qui enseigne. Néanmoins nous n'hésiterons pas à remplir ce devoir, de crainte que, sous prétexte d'humilité, nous ne tombions dans la négligence. Du reste, c'est par un conseil divin, que les prêtres eux-mêmes sont sujets à des chutes. Ecoutez-en la raison : si les docteurs et les prêtres étaient au-dessus du péché et des passions du siècle, ils traiteraient leurs semblables sans miséricorde et avec inhumanité. C'est pourquoi les prêtres et les supérieurs ont été asservis également aux passions, afin qu'instruits par leurs propres épreuves ils traitent le prochain avec indulgence. Telle a toujours été la conduite de Dieu, autrefois comme aujourd'hui : ceux à qui il devait confier son Eglise et son peuple, il a permis qu'ils commissent des fautes, afin qu'au souvenir de leurs chutes ils fussent humains envers leurs frères. S'ils n'eussent jamais péché, ils n'auraient eu aucune pitié pour les pécheurs, et ils les auraient chassés tous avec dureté de l'Eglise. Que ce soit là la vérité, et que je ne parle pas de la sorte sans raison, nous allons le voir en considérant les choses de plus près.

Les clefs de l'Eglise devaient être confiées à Pierre, ou plutôt les clefs mêmes des cieux; Pierre devait être chargé du gouvernement d'un peuple nombreux. En effet, le Seigneur lui dit : « Tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux; tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans les cieux. » *Matth.*, XVI, 19. Or le caractère de Pierre était empreint d'une certaine rudesse. S'il eût été exempt de péché, quelle indulgence ses disciples en auraient-ils obtenue? Aussi, par une disposition de la divine grâce tomba-t-il dans une faute; en sorte que sa propre faiblesse l'instruisit à traiter les hommes avec bonté. Et remarquez en quelle faute Dieu a permis qu'il soit tombé ce Pierre, le coryphée des apôtres, ce fondement inébranlable, cette pierre indestructible, ce prince de l'Eglise, ce port imprenable, cette tour qui ne saurait être renversée. Ce Pierre qui avait dit au Christ : « Me fallût-il mourir avec vous, je ne vous renierai pas; » *Matth.*, XXVI, 35; Pierre qui, éclairé par la lumière divine, avait confessé la vérité : « Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant; » *Matth.*, XVI, 16; Pierre, dans la nuit où le Christ fut trahi, entre et se présente auprès du feu pour se chauffer, et une jeune fille s'étant approchée et lui disant : « Et toi aussi tu étais hier avec cet homme; » Pierre répond : « Cet homme, je ne le connais pas. » *Matth.*, XXVI, 69-70. Et vous disiez naguère : « Me fallût-il mourir avec vous; » et maintenant vous niez et vous dites : « Cet homme, je ne le connais pas ! » O Pierre, est-ce bien ce que vous aviez promis? Vous n'avez encore vu ni les tourments ni les fouets, et, pour avoir entendu simplement quelques mots d'une obscure jeune fille, vous vous êtes hâté de nier. Vous niez, Pierre, et vous ne voyez ni tortures, ni verges, ni mauvais traitements, ni magistrats en fureur, ni glaives aiguisés, ni sentences portées, ni princes menaçants, ni mort imminente, ni gardes, ni flots, ni précipices, ni rien de semblable; et déjà vous avez nié? « Cet homme, je ne le connais pas. » Et la jeune fille lui dit de nouveau : « Et toi aussi tu étais hier avec cet homme. » Et il lui répondit : « Je ne connais pas l'homme dont vous parlez. » Quel est le personnage qui vous parle, pour nier ainsi? Ce n'est aucun personnage important, mais une femme; et encore une portière, une femme obscure, esclave, indigne de toute considération; c'est elle qui parle, et vous niez? O l'étrange chose! Une fille s'approche de Pierre, une servante bouleverse la foi de Pierre. Pierre, cette colonne, ce rocher, ne résiste pas aux paroles d'une femme; celle-ci ne fait que parler, et la colonne est ébranlée, et le rocher lui-même devient le jouet des flots. Qui avez-vous donc vu, ô Pierre, pour nier de la sorte? Une méprisable jeune fille, une misérable portière : voilà ce que vous avez vu, et vous avez nié! On lui dit une troisième fois : « Et toi aussi tu étais hier avec cet homme; » et il le nia une troisième fois. Jésus l'ayant ensuite regardé lui rappela ses paroles : Pierre comprit et se mit à pleurer son péché et à s'en repentir. Et le Sau-

veur dans sa miséricorde lui pardonna sa faute: il savait que Pierre, étant homme, était sujet aux misères humaines. Mais, comme je le disais tout à l'heure, en disposant ainsi les choses et en permettant que Pierre péchât, Dieu songeait au peuple nombreux qu'il devait lui confier, de crainte que, si à la sévérité il eût joint l'impeccabilité, il ne fût impitoyable envers ses frères. Il tomba dans le péché afin que, au souvenir de sa propre faiblesse et de l'indulgence du Seigneur, il témoignât à ses frères de l'indulgence et de la bonté, conformément aux desseins de la Providence divine. Le Seigneur permet la chute de celui à qui l'Eglise devait être confiée, de Pierre, la colonne des Eglises, le port de la foi, le docteur de l'univers; le Seigneur permet sa chute afin qu'elle l'instruisît à traiter les autres avec miséricorde.

Pourquoi parlé-je ainsi? Pour vous apprendre que nous prêtres, nous qui occupons un siége élevé et qui vous instruisons, sommes sujets aux liens du péché. Si le sacerdoce n'a été confié ni aux anges ni aux archanges, qui sont à l'abri du péché, c'est pour que, dans leur sévérité, ils n'appelassent pas soudain la foudre sur les prévaricateurs. C'est un homme né d'un homme qui a été mis sur ce trône, un homme sujet à la convoitise et au péché; de la sorte, s'il rencontre quelque pécheur, il se montre envers lui plus indulgent à cause de ses propres péchés. Un ange revêtu du sacerdoce à qui se présenterait un fornicateur l'exterminerait sur-le-champ, étant lui-même affranchi de ce genre de passion. C'est pour cela que si un ange eût été investi de la dignité sacerdotale, au lieu d'instruire, il eût frappé aussitôt; et se trouvant lui-même au-dessus de toute faute, il eût accablé de sa colère l'homme dont la condition est différente. Telle est la raison pour laquelle cette dignité a été confiée à l'homme : connaissant ses propres péchés et instruit par l'expérience, il accueille avec indulgence les pécheurs, n'éprouve pas les emportements de la colère; et l'Eglise trouve dans ses réunions les leçons dont elle a besoin.

2. Mais pourquoi m'arrêter à Pierre dans l'étude de cette question et ne pas remonter à un autre personnage? Faisons-le donc comparaître à vos yeux. Je parle d'Elie, de ce grand prophète, de cet ange de la terre, de cet homme du ciel, de cet homme qui de la terre où il marchait, disposait en maître des choses célestes, de cet homme dont la taille grandissait de trois coudées et dont les pieds ne touchaient point à la terre, de cet homme qui fut transporté dans les hauteurs des cieux, qui disposait de l'abîme des eaux et dont la langue donnait la pluie en abondance et était la clef des cieux, de cet homme pauvre et riche, ignorant et philosophe à la fois : pauvre, puisqu'il ne possédait rien; riche, puisque sa langue dispensait des nuées de pluie. Lui aussi était rude envers les pécheurs, au point d'arrêter la pluie par ses prières. Que dit-il, en effet? « Vive le Seigneur; il n'y aura point de pluie sur la terre si ce n'est par ma bouche. » III *Reg.*, XVII, 1. Que faites-vous, ô Élie? Quelle est cette sentence? Priez du moins le Seigneur, et exécutez ainsi votre parole. « Vive le Seigneur; il n'y aura pas de pluie si ce n'est par ma bouche. » Où sont les hérétiques qui prétendent que le Fils de Dieu prie? Malheureux, misérables, impudents que vous êtes : Élie porte des sentences, et le Fils prierait! Le serviteur ordonne, et le Maître implorerait! Mais vous ne lui accordez même pas la dignité que vous accordez à Elie! Refuseriez-vous donc de reconnaître au Maître la même puissance qu'au serviteur? Celui-ci, sans prier, sans demander, prononce une parole en forme de serment, et il ferme le ciel. Commencez donc par prier, ô Elie. Que répond-il? Je sais que mon Seigneur m'exaucerait; j'obéis en ceci à mon zèle. Quel nouvel et étrange spectacle! Voyez-vous le maître obéir à sa bienveillance pour son serviteur?

Dieu permit qu'Elie péchât, afin qu'il fût lui-même indulgent pour les autres.

En effet, c'était dans l'ardeur de son zèle qu'Élie agissait de la sorte. Il voyait bien des crimes se commettre; il voyait l'impureté et une infinité de vices régner parmi les hommes. La terre entière était plongée dans la nuit; d'épaisses ténèbres enveloppaient toute chose. Tous se précipitaient vers le mal : c'était un débordement universel, non de flots, mais d'impureté; la chasteté repoussée, la débauche triomphait; la vertu persécutée, le vice étendait par-

tout son empire : les collines, les montagnes, les forêts, les chemins, les appartements privés, l'air lui-même était souillé, le soleil était obscurci, la terre flétrie; le ciel avili, le mal de l'idolâtrie dévorait la création tout entière; les hommes cheminaient comme dans la nuit, s'aveuglant sur les choses créées; ils voyaient une pierre, et ils l'adoraient comme une divinité; ils voyaient du bois, et ils l'assimilaient aussi à un dieu. Plongés dans la nuit la plus profonde, ils avaient le Créateur sous les yeux et ils se prosternaient devant des créatures. Seul, Elie possédait le flambeau de la vertu; assis au faîte de la philosophie comme au faîte d'une montagne, il en pratiquait les œuvres et tenait seul le flambeau de la piété. Mais ce flambeau ne servait de rien aux hommes engourdis par le sommeil, enchaînés par l'idolâtrie. Elie donc rempli d'une sainte fureur, navré de tristesse, se répandait en gémissements et en paroles, sans être écouté : il suppliait, et personne n'y faisait attention. Enfin dans son zèle, il veut donner aux hommes une leçon et un avertissement efficaces, afin que, la faim les consumant, ils recourent par la prière au Créateur, et que ce fléau les ramène à la piété. Rien, dit-il, ne saurait les corriger, si ce n'est la famine. Quand le malheur les environnera de toute part, ils se retourneront vers l'auteur de toute chose? Que fait alors Elie. «Vive le Seigneur, s'écrie-t-il; il n'y aura pas de pluie sinon par ma bouche.» La parole du prophète s'accomplit : l'air aussitôt fut changé, le ciel devint d'airain, non que la nature en fut altérée, mais parce que la vertu en fut suspendue; en un moment les éléments furent transformés. Semblable aux ardeurs de la fièvre, la parole du prophète tombant sur le sein de la terre y répandit sur-le-champ la sécheresse, la désolation et la ruine. On voyait en un instant se flétrir les plantes, les arbustes, les arbres à fruits et les arbres stériles, et ceux qui étaient dans la campagne, et ceux du bord de la mer; tout fut desséché en un clin d'œil. Et l'on voyait les êtres vivants périr, les enfants pleurer, les mères se lamenter, et le désespoir régner en tout lieu. Le Prophète ne dit qu'une parole, et tels en furent les effets. Les bêtes féroces, les animaux domestiques, les enfants, les hommes, les animaux, tous les oiseaux mouraient : c'était un désastre universel, un fléau qui s'étendait sur la terre entière. Personne n'y échappait; tous mouraient faute d'eau; les plantes se désséchaient aussi bien que les sources, les fleuves, les lacs; en un mot, partout s'étendait la destruction. Ce n'était point l'eau, mais le défaut d'eau qui enveloppait l'univers entier dans un naufrage. Le ciel qui était fermé, et qui refusait ses bienfaits, avait changé la face de la nature. Tout périssait donc et succombait sous la colère divine. Elie ne s'en préoccupait aucunement; car il était enivré par son zèle. Et partout s'étendaient les atteintes prématurées de la mort. Que faites-vous, ô Elie? Les jeunes gens ont péché, soit; mais pourquoi châtier les enfants? Les hommes ont péché, soit, mais pourquoi les animaux domestiques périssent-ils? Seriez-vous à ce point privé d'entrailles? Vous ne vous inquiétez en rien des hommes; vous n'avez ni femmes, ni enfants; vous ne faites pas de cas de ceux qui périssent. — Et Dieu que lui dit-il? « Va-t-en auprès du fleuve Chorrath, et j'ordonnerai à des corbeaux de t'y nourrir. III *Reg.*, XVII, 3.

Ici j'inviterai volontiers un juif à se présenter, et je lui adresserai la parole pour lui montrer que la loi a renversé les prescriptions de la loi, et qu'elle n'est ni stable, ni conséquente avec elle-même. C'est qu'elle était, non la vérité, mais l'ombre : là était l'ombre, ici la vérité; là le type, ici la réalité. Cet Elie que vous honorez, dont vous attendez la venue, dont vous avez une haute estime, que vous qualifiez de prophète, comment se fait-il qu'il ait été nourri par un corbeau? Le corbeau d'après la loi était immonde : c'est la loi elle-même qui range le corbeau dans cette catégorie. Si la loi déclare le corbeau immonde, de toute rigueur l'homme nourri par un corbeau le sera également. Mais il n'en fut pas ainsi, tant s'en faut : Elie, qui fut nourri par un corbeau, n'estimait immonde aucune des créatures du Seigneur. Au bout de quelque temps le fleuve ayant tari, Dieu tire le prophète de son repos, afin de pourvoir à sa nourriture. « Va, lui dit-il, à Sarepta, dans le pays de Sidon, et j'ordonnerai à une

veuve de t'y nourrir. » III *Reg.*, XVII, 8. C'était avec une profonde sagesse que Dieu agissait de la sorte. Elie ne connaissait point ce qui se passait; car ne se trouvant qu'en un seul lieu, il ne voyait pas les ravages universels du fléau, la sécheresse qui atteignait tous les êtres, les lacs, les fontaines, les fleuves, les plantes, les arbres, les fruits mûrs et ceux qui ne l'étaient pas, les arbres à fruits et les arbres stériles, ceux qui se trouvaient auprès des sources, et ceux qui se trouvaient auprès des étangs; il ne voyait pas les oiseaux, les animaux domestiques, et toutes les autres bêtes périr, les enfants expirer, les mères se désoler, la terre entière en proie à ce fléau.

Dieu le tira donc de son repos et lui fit parcourir jusqu'à Sidon un espace immense, afin que frappé de cet état de choses il priât le Seigneur d'envoyer la pluie. Si Dieu lui imposa cette longue route, ce n'était certainement pas qu'il ne pût le nourrir là où il était, mais parce qu'il voulait mettre cette calamité sous ses yeux, et le porter ainsi à demander la pluie. Sans doute, il pouvait la donner sans cela; mais il désirait ne pas faire de la peine à son serviteur en se réservant pour lui-même d'octroyer les faveurs, après lui avoir permis de produire les fléaux : c'est pourquoi il attendait sa prière. Mais Elie ne fut pas fléchi pour cela : il fit ce chemin comme possédé par une sorte de démence, n'éprouvant aucune pitié et ne tenant compte de rien : comme je l'ai déjà dit, il était enivré par son zèle. Pourquoi cette démence, ô Elie? Pourquoi tant d'inhumanité? Attendez un peu, et bientôt vous-même serez surpris en flagrant délit de péché. A cause du péché des habitants, vous avez appelé la sécheresse, vous avez fermé le ciel, vous avez rendu stérile la terre, vous avez enchaîné le cours de la nature, et vous refusez de prier à ce sujet! Avant peu vous aussi vous serez convaincu de péché, et la miséricorde que vous aurez obtenue de votre Maître vous apprendra à traiter plus miséricordieusement vos semblables.

3. En abordant ces questions dans mon discours d'aujourd'hui, je me suis proposé de vous dire que si le sacerdoce a été confié, non point à un ange, mais à un homme né d'un autre homme, c'est afin que l'impeccabilité ne portât point à exterminer les pécheurs. Que le prêtre fût un ange à l'abri du péché, il châtierait les pécheurs sur-le-champ; mais le prêtre est un homme : et de la sorte il traite avec indulgence ses semblables, se souvenant des passions qui lui sont communes avec eux. J'ai ajouté ensuite que, par une permission de Dieu, de grands personnages auxquels un peuple nombreux devait être confié, sont tombés dans le péché, et que s'il leur a pardonné, c'est afin qu'instruits par leur propre expérience, ils devinssent plus charitables. Je vous ai cité Pierre, cet apôtre célèbre que Dieu laissa pécher, et au repentir duquel, il accorda dans sa miséricorde, la rémission de sa faute. Revenons maintenant à Elie, et exposons ses trésors de vertu. Dieu voulait faire miséricorde, Elie s'y refusait : Dieu voulait accorder la pluie; mais il réclamait la prière de son serviteur. Qu'arriva-t-il donc? Elie après un long voyage arriva à Sarepta dans le pays de Sidon; il aperçut une femme veuve qui ramassait du bois. Remarquez ici la philosophie et la foi du prophète. Sa vertu éclate de nouveau dans toute sa grandeur. Il ne dit point à Dieu : Vers qui donc m'envoyez-vous! vous m'obligez à braver une infinité de dangers, et cela, pour m'envoyer auprès d'une veuve, et m'y faire subir les dernières privations? N'y aurait-il pas d'autres personnages plus riches, capables de soulager ma pauvreté? Voilà que je fais une longue route pour arriver auprès d'une veuve, au sein même des maux; et non-seulement auprès d'une veuve, mais d'une veuve indigente. — Rien de semblable, remarquez-le bien, ne sortit de la bouche du serviteur de Dieu : il se confiait en son Maître, qui rend possible ce qu'il y a d'impossible. « Va-t-en, lui avait-il été dit, à Sarepta, dans le pays de Sidon; et il aperçut une veuve qui ramassait du bois. » Pourquoi poursuivre votre marche, ô Elie? Pourquoi venir auprès de cette veuve? Vous avez vu le portique de la pauvreté, ne demandez pas quels en sont les embarras et les douleurs : vous avez vu le vestibule de la pauvreté, ne demandez pas quel en est l'intérieur. Où entrez-vous, ô Elie?

Pourquoi le sacerdoce est-il confié aux hommes plutôt qu'aux anges.

Vous voyez une femme qui ramasse du bois, et vous voulez qu'elle vous nourrisse ?

Cependant, comme il avait pour garantie la parole du Seigneur, il s'approcha et adressa quelques mots à la veuve. Et que lui dit-il? « Donnez-moi un peu d'eau, afin que je boive.» III *Reg.*, XVII, 10. Voyez-vous la prudence d'Elie? il ne demande pas d'abord ce qu'il y a de plus coûteux, mais ce qu'il y a de plus ordinaire. Il ne dit pas : Donnez-moi du pain, mais seulement : donnez-moi de l'eau. Il commence par demander de l'eau, espérant qu'après avoir obtenu de l'eau il pourrait aussi trouver du pain. « Donnez-moi, lui dit-il, un peu d'eau.» La veuve, étant allée en chercher, lui en apporta, et il but. Encouragé par-là, il ajouta : « Portez-moi aussi un peu de pain, et j'en mangerai. » Elle lui répondit : « Vive le Seigneur, je n'ai pas de pain cuit sous la cendre : j'ai seulement dans un vase une poignée de farine et un peu d'huile dans une fiole : nous l'apprèterons et nous en mangerons moi et mes enfants, et puis nous mourrons. » *Ibid.*, 11-12. « Va, lui dit Elie, fais-moi cuire d'abord un pain sous la cendre, et j'en mangerai; tu en feras autant pour tes enfants, et ils en mangeront. » Qu'est cela, ô Elie? vous voulez du pain, soit; mais pourquoi en voulez-vous en particulier et tout d'abord? Ne deviez-vous pas la remercier d'en manger vous-même avec ses enfants? Et vous voulez en manger seul et faire périr ainsi ses enfants de faim? — Je ne veux point les faire périr, mais les combler de bienfaits, je connais assez la générosité de mon Maître. La veuve ne se troubla pas cependant, aucune pensée déplacée ne se présenta à son esprit; elle ne dit pas : Vous êtes l'auteur de cette famine, et vous voulez que je vous nourrisse avec le peu de provisions qu'elle nous a laissées! Elle ne dit pas : C'est donc pour faire périr mes enfants que vous avez parcouru un si long espace de chemin et que vous êtes venu vers moi, vous l'auteur de ce fléau ? — Digne émule d'Abraham, cette femme entrant chez elle exécuta la parole du prophète. L'hospitalité de cette veuve fut même plus remarquable que celle d'Abraham. Ce patriarche était riche quand il accueillit les anges : celle-ci s'attendait à mourir de faim lorsqu'elle accueillit le prophète. Elle méprisa la nature, pour remplir les devoirs de l'hospitalité; elle n'écouta pas le cri de ses entrailles, pour recevoir l'ordre de Dieu; elle enferma tous ses enfants dans un même sépulcre, car il ne dépendit pas de la volonté de cette pauvre veuve que ses enfants ne mourussent; mais grâce à la bonté de Dieu, ils restèrent sains et saufs et pleins de vie. Vraiment je ne sais comment célébrer cette veuve. Quel détachement de ses enfants, quel amour de l'hospitalité! Comment la nature ne fut-elle pas brisée? comment son sein ne fut-il pas déchiré, ainsi que ses entrailles, à la vue de tous ses enfants sur le point de périr de faim? Mais s'élevant au-dessus de ces considérations, elle ne refusa pas l'hospitalité au prophète. Quand celui-ci en eut profité et qu'il eut mangé, il donna ensuite à la veuve sa récompense. A peine celle-ci eut-elle jeté la semence de l'hospitalité qu'elle en recueillit les épis florissants. En effet, Elie lui dit : « Vive le Seigneur; le vase de farine ne sera point épuisé et la fiole d'huile ne diminuera pas.» *Ibid.*, 14. Ainsi sa main droite devint pour la veuve un pressoir, et sa main gauche une aire, et à la parole du prophète des gerbes donnèrent leurs fruits en ce temps de nécessité, et nourrirent cette pauvre veuve. Sa maison devint donc une aire et un pressoir. Il ne fallut ni rosée, ni pluie, ni printemps, ni automne, ni été, ni chaleur, ni le souffle des vents, ni le changement des saisons; une seule parole sortie de la bouche du prophète, une sentence qu'il porte de sa pleine volonté, produit cette abondance.

Après cela, car il faut abréger ce discours, Elie alla trouver le roi Achab. Je rapporte maintenant ses grandes actions afin qu'à la vue de son péché, vous compreniez combien est miséricordieuse la grâce de Dieu. Que lui dit Achab? « C'est vous qui bouleversez Israël. — Ce n'est pas moi, répondit Elie, mais vous et la maison de votre père. » III *Reg.*, XVIII, 17-18. Voyez-vous avec quelle hardiesse le prophète reprend le monarque? Comme il était assis ensuite sur une montagne, un chef de cinquante soldats vint à lui et lui dit : « Homme de Dieu, descends, le roi te demande. » Le prophète répond :

« Si je suis un homme de Dieu, que le feu descende du ciel sur toi et tes cinquante soldats. » Un autre officier étant venu de nouveau, et lui disant : « Homme de Dieu, descends, le roi a besoin de toi. — Si je suis un homme de Dieu, répartit Elie, que le feu descende du ciel et qu'il te dévore toi et tes cinquante soldats. » IV *Reg.*, I, 9-12. Une autre fois, invitant les prêtres infâmes de Baal à mettre en parallèle l'efficacité de leurs prières et des siennes, « Prions, » leur dit-il; et il ajouta : « Dressez un autel à part pour vous, choisissez deux bœufs, mettez du bois sur l'autel, sans y mettre de feu, j'en ferai autant de mon côté. Invoquez le nom de vos dieux, et j'invoquerai le nom de mon Dieu; et le Dieu qui déclarera par le feu qu'il nous a exaucés sera le Dieu véritable. » III *Reg.*, XVIII, 23-24. Ces prêtres d'ignominie dressèrent donc un autel et se mirent à invoquer Baal, en disant : « Exauce-nous, Baal, exauce-nous. » *Ibid.*, 26. Leurs prières s'étant prolongées sans que personne les exauçât, car Baal n'avait point de voix et il ne pouvait les entendre, Elie considérait patiemment ces malheureux dans leurs invocations; et, voyant l'ardeur qu'ils y mettaient, quoiqu'ils ne fussent pas exaucés, il leur disait par moquerie: « Criez bien fort; votre dieu est peut-être plongé dans le sommeil. » *Ibid.*, 27. Midi étant arrivé, et le moment étant venu, il leur dit : « Eloignez-vous maintenant, que je prépare mon holocauste : » *Ibid.*, 30, et il dressa un autel, y mit du bois, et il dit : « Portez de l'eau tout autour de l'autel; et ils en portèrent : faites de même une seconde fois; et ils le firent : faites-le une troisième fois; et ils le firent encore. » *Ibid.*, 34. Examinez la raison pour laquelle Elie agit ainsi. C'est une coutume de l'erreur de prêter à la vérité ses propres défauts : telle est la manière d'agir des courtisanes qui commencent par donner ce nom aux femmes de condition libre pour que celles-ci ne leur jettent pas l'outrage à la face.

4. Pourquoi donc Elie prend-il ici cette précaution? Ce que je vais vous dire, j'en ai été moi-même le spectateur. Dans les autels des idoles, des trous sont disposés à la partie inférieure; et au-dessous se trouve une cavité secrète. Les artisans de l'erreur descendent dans cette cavité et au moyen de ces trous soufflent le feu de bas en haut pour consumer la victime; supercherie dont plusieurs sont le jouet, s'imaginant que le feu descend du ciel. Afin qu'on ne soupçonnât point Elie de recourir à un semblable moyen, il fit répandre de l'eau, preuve qu'il n'y avait point de ces trous; car là où l'eau rencontre une issue, au lieu de séjourner elle s'écoule. Le prophète inonda donc l'autel et pria en ces termes : « Exaucez-moi, Seigneur, aujourd'hui au sujet du feu : vous m'avez exaucé au sujet de l'eau; exaucez-moi aussi pour le feu. » III *Reg.*, XVIII, 37. Et voilà qu'à son invocation le feu descendit aussitôt du ciel et dévora la victime, les pierres, et l'eau elle-même. Et le prophète dit au peuple : « Saisissez ces prêtres infâmes; qu'aucun d'eux ne soit épargné. » Et on les saisit et on les mit à mort; il y avait quatre cent cinquante prêtres de Baal et quatre cents prêtres des hauts lieux. Jézabel, femme d'Achab, ayant appris ce qui s'était passé, envoya dire à Elie : « Que les dieux me traitent de même et qu'ils m'accablent de maux si demain je ne t'arrache la vie comme tu l'as arrachée à chacun de ces prêtres. » III *Reg.*, XIX, 8. A ces paroles Elie prit la fuite. Qu'est devenu cet Elie si hardi et si grand? Mon but est de montrer qu'il est tombé dans le péché. Je dis, dans le péché, non pour blâmer ce juste, mais pour vous offrir un exemple salutaire. A la vue de ces hommes qui dans leurs péchés ne perdent jamais l'espérance et obtiennent de Dieu miséricorde, si vous venez vous-même à pécher, vous espérerez fermement en votre salut.

Lors donc que Jézabel eût dit : « Que les dieux me traitent de même et qu'ils m'accablent de maux si demain je ne t'arrache la vie comme tu l'as arrachée à chacun de ces prêtres, » Elie devant ces paroles s'enfuit à une distance de quarante jours de marche. Quelle crainte excessive! Il entend la parole d'une femme, et il s'enfuit, et il marche durant quarante jours : il ne marche pas un jour, deux jours, trois jours seulement; mais à peine la menace de cette femme est-elle venue aux oreilles du prophète que la crainte le saisit, et, ne sachant ce qu'il faisait, il s'enfuit à une si grande distance. Qu'est cela, ô Elie? Etes-

vous bien celui qui a fermé le ciel, enchaîné la pluie, commandé à l'air, appelé le feu du ciel, fait mettre les prêtres à mort, dit au roi Achab : « C'est vous qui bouleversez Israël, vous et la maison de votre père ? » III *Reg.* XVIII, 17 et XVII, 1. Etes-vous bien celui qui disait : « Vive le Seigneur, il n'y aura pas de pluie si ce n'est par ma bouche ; » celui qui a fait de la maison de la veuve une aire couverte de gerbes, qui imposait des ordres aux élements? Et pour avoir entendu un mot d'une courtisane vous avez pris la fuite, et une simple femme vous enchaîne comme un prisonnier! Voilà deux citadelles renversées par une femme. Pierre a peur d'une servante; Elie, de Jézabel : tous les deux commettent le même péché. Elie s'enfuit à une distance de quarante journées de marche. Où est donc, ô Elie, ce zèle qui vous animait quand vous disiez : « Vive le Seigneur il n'y aura pas de pluie si ce n'est par ma bouche; » quand vous repreniez hautement le roi Achab et que vous appeliez le feu d'en haut? Et, après ces grandes actions, vous n'avez pu supporter la parole d'une simple femme! où est cette fermeté avec laquelle vous vous refusiez à demander à votre maître la pluie pour la terre? Il vous disait dans un langage parfaitement clair : Demande-moi cette faveur; je pourrais bien l'accorder sans toi, mais je ne le veux pas afin que tu sois l'auteur du bienfait, de même que tu l'as été du fléau. Vous avez agi en cela, ô Elie, avec bien de la dureté. Dieu était touché de cette calamité, parce qu'il est le créateur et l'artisan de toute chose, et qu'elles sont toutes de sa part l'objet d'une égale sollicitude. Il désirait amollir la dureté de votre cœur, et vous persistiez dans ces sentiments. Je connais, vous disait-il, l'étendue du fléau; je connais les lamentations des mères, je connais les sanglots des enfants : je vois la terre que j'ai créée, livrée à la ruine : je voudrais user de miséricorde, mais je ne voudrais pas te faire injure, ni envoyer la pluie sans ton consentement, afin qu'ayant été l'auteur du mal, tu ne sois pas étranger au bien : telle est pour toi mon estime. Ainsi la miséricorde du maître le cédait à sa bienveillance pour son serviteur. Parce qu'il avait été à l'abri du péché, Elie était hautain à l'excès. Maintenant vous l'avez vu tomber lui aussi dans le péché, Dieu le permettant et en disposant ainsi pour que la miséricorde dont le prophète était favorisé le rendît moins sévère à l'égard du prochain. « Et Elie s'enfuit, dit l'Ecriture, à une distance de quarante jours de marche. » III *Reg.*, XIX, 3. Où sont ces paroles que le prophète adressa aux chefs de cinquante soldats, et à la suite desquelles le feu du ciel descendit et les consuma? C'est que Dieu voulait montrer que les prodiges d'Elie étaient, non l'œuvre de ce dernier, mais de la puissance divine. Voyez, en effet, ce qui arrive : Quand Dieu agit, les rois, les grands, les peuples succombent; lorsque Dieu se retire, une femme inspire de l'épouvante : Dieu s'est éloigné et la nature est apparue dans toute sa faiblesse.

Après cette fuite de quarante jours, Elie arriva dans un lieu où il s'endormit. Dieu alors vint à lui, le Maître vers le serviteur, Dieu rempli de tant de sollicitude et de bonté. Et que lui dit-il? Il savait bien le motif qui l'avait amené en ce lieu; cependant il le lui demande : « Pourquoi es-tu ici, ô Elie? pourquoi es-tu ici? » III *Reg.*, XIX, 13. C'est par allusion à sa fuite, et comme s'il disait : Tu as pris la fuite; où est donc la confiance dont tu étais animé? Ceci t'apprendra à ne pas te confier en toi-même. « Pourquoi es-tu ici, ô Elie, et qu'y fais-tu? » Elie lui répond; mais autres sont ses pensées, autres ses paroles : « Seigneur, dit-il, ils ont mis à mort vos prophètes, ils ont ruiné vos autels, et je suis resté seul, et ils cherchent à m'arracher la vie. » Dieu le reprend aussitôt : Non, ce n'est pas pour cela que tu as pris la fuite, ô Elie; tu n'es pas le seul qui ne se soit pas prosterné devant Baal. Et, poursuivant sur ce ton de reproche, il ajoute : « Il me reste encore sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. » *Ibid.*, 18. Il le blâme donc d'avoir fui, non pour cette raison, mais à cause de la terreur que lui avait inspirée une femme. Ainsi une simple femme a réduit cet homme si remarquable et si grand à prendre honteusement la fuite; pour vous apprendre, ô Elie, que vos merveilleuses actions, vous devez les rapporter non à vous-même, mais à la puissance de Dieu. Voyez-vous quelle est, en l'ab-

sence de la grâce, la faiblesse de la nature? « Elie s'enfuit à une distance de quarante jours de marche. » Quelle terreur profonde, quelle excessive timidité! Ce n'est pas à la distance d'un jour, de deux jours, de trois jours de marche qu'il s'enfuit; il s'enfonça en des contrées désertes, n'emportant avec lui ni provisions, ni nourriture. Ivre en quelque sorte d'épouvante, il ne songeait point à ces choses, et il ne cherchait que des lieux inhabités. La parole d'une femme arrive à l'oreille du prophète : de même qu'un vent violent se précipitant sur les voiles, emporte le vaisseau avec une irrésistible impétuosité; de même la parole de cette femme étant arrivée au prophète l'emporte impétueusement au désert. Qu'avez-vous fait, ô Elie, de votre hardiesse d'autrefois, de cette bouche redoutée, de cette langue qui dirigeait le cours des pluies? Qu'est devenu celui qui commandait en maître aux éléments, tantôt fermant le ciel, tantôt faisant descendre le feu sur l'autel du sacrifice? Mais, je le répète, il n'avait opéré ces prodiges que par la vertu de la grâce; et c'est pour cela que Dieu lui donne cette leçon. C'est ainsi que par une permission divine Elie tombe dans une faute légère, afin de revêtir entièrement le manteau de la charité. Vous voilà désormais instruit, ô Elie; soyez à l'avenir miséricordieux comme votre maître, et que ce châtiment, que cette leçon de sa part ne soit pas perdue pour vous.

Voyez-vous comment Dieu a permis que ces colonnes, ces rochers, ces tours, aient éprouvé de légères secousses? C'est afin que, dans leur perfection, ils ne retranchassent pas leurs semblables de l'Eglise; afin que si, en présence d'un pécheur, ils étaient tentés de le repousser sans miséricorde, ils se souvinssent de leur propre péché et qu'ils lui manifestassent une miséricorde égale à celle qu'ils avaient obtenue eux-mêmes du Seigneur. En parlant ainsi, notre dessein n'est pas d'incriminer ces justes, mais de vous aplanir la voie du salut, de vous prémunir, lorsque vous aurez péché, contre le désespoir par le souvenir de ces justes qui, malgré leurs prévarications, grâce au repentir, ne sont pas déchus de leur dignité. Nous vous avons d'abord raconté leurs vertus, nous vous avons soumis ensuite leur faute. Si donc vous êtes pécheurs, ne vous éloignez point de l'Eglise; si vous êtes justes, ne vous en éloignez pas davantage, afin que, ne perdant jamais de vue les enseignements de l'Ecriture, vous persévériez dans la justice, et que vous n'oubliiez jamais les choses du royaume des cieux et ces biens que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment. A lui appartient la gloire, ainsi qu'au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

DISCOURS

SUR

LE BIENHEUREUX ABRAHAM

Chez un vieillard la faiblesse du corps n'altère pas l'ardeur de sa foi.

1. Avez-vous vu cette vigueur dans un âge avancé et cette verte vieillesse ? Avez-vous vu ce généreux athlète luttant contre la nature et contre son cœur? Avez-vous vu cet homme au terme de la vie plus ferme que le diamant? Il avait perdu de ses forces corporelles; mais sa foi n'en avait acquis que plus de vigueur. Tels sont les priviléges de l'Eglise; la faiblesse du corps n'altère en aucune façon l'ardeur de la foi. C'est un ornement pour l'Eglise qu'une vieillesse courbée par les ans, jointe à une foi dont rien n'arrête l'essor ; voilà ce dont l'Eglise se réjouit de préférence. Dans l'ordre temporel, le vieillard est un être inutile, on ne le charge de rien ; partout on le traite avec indulgence à cause de l'impuissance où sa faiblesse le met de pourvoir aux nécessités de la vie. Le vieillard ne saurait, par exemple, combattre à la guerre, monter à cheval, brandir un javelot, agiter un bouclier, supporter les ardeurs du soleil, résister aux fatigues d'une longue route, braver les souffrances de la faim et porter le fardeau d'une vie aussi agitée. C'est un séjour paisible que réclament ses cheveux blancs. La vie sur mer donnera lieu à la même observation : un vieillard ne saurait non plus tenir le gouvernail, sillonner les flots, manier la rame, suspendre la voile, lutter contre les vents opposés, supporter les rigueurs du froid, ni rien faire de semblable ; il restera assis sur le vaisseau, ayant dans son âge une excuse suffisante. Voyez encore ce qui se passe chez les cultivateurs : un vieillard ne conduira pas la charrue, ne creusera pas les sillons, ne domptera pas les chevaux, ne maîtrisera pas des bœufs robustes, ne soutiendra ni les ardeurs de la canicule, ni le faix de la chaleur, ni le poids du hoyau, ni celui des autres instruments de culture ; il restera à la maison, justifié en cela par ses cheveux blancs

Il n'en est pas ainsi dans l'Eglise : c'est lorsqu'on a vieilli dans l'exercice de la vertu que l'on y est le plus utile ; parce que l'on y demande non la force du corps, mais la vigueur de la foi. Tel fut Abraham ; ses forces corporelles étaient affaiblies, mais la vigueur de sa foi n'avait fait qu'augmenter. C'était un vieillard ; mais dans son âge avancé il luttait contre la nature et remportait sur elle les trophées d'un magnifique triomphe ; c'était un vieillard, mais plus ferme que l'acier, plus dur que le diamant. Dans sa jeunesse il n'accomplit aucune de ces grandes actions : quand sa vie se fut à peu près en entier écoulée, alors il remporta sa glorieuse victoire. Il était dans l'extrême vieillesse, mais la vieillesse ne fut pas pour lui un obstacle. Aussi Dieu qui connaissait sa générosité, lui apparut-il pour lui dire : « Sors de ta terre, de ta parenté, de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai. » *Genes.*, XII, 1. Abraham obéit à cette parole, quoiqu'il fût déjà vieux et que ses forces fussent affaiblies ; il ne dit pas en lui-même : Où aller dans un âge aussi avancé? abandonnerai-je la maison de mon père, la terre où je suis né, où j'ai des biens considérables,

des parents illustres, de vastes domaines et des amis dévoués? — Sans doute cette perspective l'affligeait; mais il n'en obéit pas moins. Dans son amour pour la patrie, il lui en coûtait de la quitter; dans son amour pour Dieu, il était prêt à se soumettre et à obéir. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que Dieu ne lui assigna pas de lieu déterminé; sans préciser aucun nom, il mit sa bonne volonté à l'épreuve. S'il lui eût dit : La terre où je veux te conduire est une terre où coulent le lait et le miel; on croirait qu'Abraham, au lieu d'obéir à la voix de Dieu, aurait préféré une contrée à une autre. Abraham partit donc ne sachant où il allait. Voyez-vous le lustre que la vertu donne à la vieillesse? Voilà, je le répète, ce qui se passe chez nous : nous ne souffrons ni de l'infirmité de la vieillesse, ni de l'action délétère du temps, car il s'agit ici non de la vieillesse des corps, mais de celle de l'âme : aussi sommes-nous au-dessus de la vieillesse. Abraham partit donc n'emportant rien, et n'habitant que sous la tente. Il n'eut ni incrédulité, ni hésitation; la voix de celui qui l'avait appelé lui servait de garantie suffisante. Or il était sans enfants et sans postérité, aussi bien que Sara sa femme. Le fils qu'il eut, Isaac, fut le fils de la promesse; à l'impuissance de la nature suppléa l'action bienfaisante de la grâce. Le patriarche fut ainsi largement récompensé de son obéissance, mais sans l'avoir su par avance; car, à l'avoir su, sa conduite n'eût rien eu de remarquable. Pour vous convaincre que tel n'avait pas été le motif de son obéissance, voyez-le se soumettre à l'ordre qu'on lui impose d'immoler son fils, étouffer la voix de la nature, embrasser l'amour de son Dieu, fouler aux pieds ses propres entrailles, et ne pas être rebelle à la voix qui l'appelle. Que lui dit le Seigneur?

« Abraham, Abraham. Et il répondit : Me voici. Et Dieu dit : Prends ton fils chéri et bien-aimé, Isaac, et offre-le en sacrifice sur l'une des montagnes que je t'indiquerai. » *Genes.*, XXII, 2. Il ne lui désigna même pas la montagne, redoublant par ce langage sa tristesse. Rien de tout cela ne troubla Abraham. Ou plutôt il en fut troublé; il souffrit comme devait souffrir un homme, mais il ne connut pas les souffrances que produit le péché; jouet des flots en tant que père, grâce à sa piété, il n'était pas submergé; la douleur consumait son cœur, mais la victoire restait à la foi. Ne dites pas qu'Abraham n'a rien souffert : songez aux ardeurs dévorantes qui torturaient ses entrailles, et considérez en outre sa philosophie. Il ne dit rien à Sara, dans la crainte qu'elle ne s'opposât à l'accomplissement de cet ordre mystérieux. En effet, s'il lui en eût parlé, vraisemblablement elle aurait combattu ses résolutions en ces termes : Où menez-vous votre enfant, cet enfant que j'ai eu contre toute espérance, dont je suis redevable à une promesse, qui m'a été donné comme prix de l'hospitalité, que Dieu m'a accordé dans l'extrême vieillesse? Où le conduisez-vous, où l'emmenez-vous? Vous n'avez eu aucune vision. Comment Dieu se serait-il montré à vous, et vous aurait-il demandé un fils qu'il m'a donné, quand je ne l'espérais plus? Le reprendrait-il donc après me l'avoir donné? S'il me l'avait donné pour le reprendre, il vaudrait bien mieux qu'il ne me l'eût pas donné; car il est beaucoup moins pénible de ne pas avoir d'enfants, que d'en avoir et de les perdre. — Représentez-vous Sara jetant feu et flammes, tourmentée par la nature, son sein maternel déchiré, ses entrailles émues. Les femmes s'émeuvent facilement en pareil cas. Conséquemment, plus Sara possédait de sensibilité et de tendresse, plus énergiquement elle eût résisté à Abraham; en sorte que le sacrifice eût été empêché et que le mystère n'eût pas été accompli. Que n'aurait-elle pas fait pour lui arracher son fils? Jamais elle ne se serait résignée à la mort prochaine du fils qu'elle avait eu contre toute espérance, à l'immolation de l'enfant qui lui avait été donné dans sa vieillesse, à voir son fils frappé par les mains mêmes du père; non, jamais Sara n'eût accepté de pareilles choses, elle eût soutenu une lutte violente contre Abraham. Or la lutte engagée, des mesures détournées en eussent été la conséquence, et ces mesures eussent empêché l'accomplissement du mystère. Si donc Abraham ne dit rien à Sara, ce fut pour prévenir toute querelle, laquelle eût inévitablement dégénéré en lutte : de plus, cette lutte les eût divisés au sujet

Pourquoi Abraham ne découvrit point à Sara l'ordre qu'il avait reçu.

de leur fils; cette division opérée, l'accomplissement de la promesse eût été différé ; cet accomplissement étant différé, des embûches s'en seraient suivies ; enfin, en conséquence de ces embûches, le mystère n'eût point été accompli.

2. Mais Abraham, ce philosophe, cet athlète, qui luttait contre la nature, qui en venait aux mains avec ses propres entrailles, et qui était armé contre son propre cœur, ne se refusa pas à l'ordre de Dieu. D'une obéissance parfaite, dès qu'il a entendu le message divin, il prend son fils sur-le-champ. C'est avec plaisir que j'insiste sur ces paroles : « Prends ton fils chéri et bien-aimé, Isaac, et offre-le-moi en sacrifice sur l'une des montagnes que je te montrerai. » *Genes.,* XXII, 2. Abraham prenant Isaac, un âne et deux serviteurs, partit. Quand il fut arrivé à un certain endroit, il dit à ses serviteurs: Restez, vous, ici : moi et l'enfant nous irons un peu plus loin, et dès que nous aurons adoré, nous reviendrons auprès de vous. » *Genes.,* XXII, 5. Abraham prophétisait sans le savoir, inspiré en cela par la grâce divine. Quoi ! vous allez immoler votre fils, et vous dites : Nous reviendrons ? C'est quand il cherche à dérober à ses serviteurs son dessein, qu'il devient prophète. Après avoir chargé du bois les épaules d'Isaac, et pris le feu et le glaive, il gravit la montagne. Et Isaac dit à son père : « Mon père, et celui-ci : Qu'est-ce, mon fils ? et Isaac dit : Voilà le feu et le bois; où est la brebis pour l'holocauste ? et Abraham répondit : Dieu pourvoira lui-même à la victime de l'holocauste, ô mon fils. » *Genes.,* XXII, 7-8. Voici une seconde prophétie; car je ne saurais passer indifféremment devant ces paroles, n'attacher à ces faits aucune importance. Remarquez ces noms qui vont être dépouillés de toute réalité. L'un appelle son père, et l'autre son fils; et ces noms qui sont vrais un moment, vont être tout à l'heure vides de sens. Quels étaient les sentiments d'Abraham lorsque Isaac, qu'il allait égorger, l'appelait *mon père?* Comment ses genoux ne fléchirent-ils pas ? comment ses membres ne furent-ils pas brisés ? comment son cœur ne fut-il pas navré à ces paroles de son fils Isaac ? Néanmoins il poursuivit le sacrifice, il lia Isaac, saisit le glaive de sa main droite et se prépara à immoler son fils. Quel spectacle que cette main armée contre un fils ? Pour moi, je ne sais comment exprimer de pareilles choses. Et sa main ne perdit pas toute force ! et elle ne laissa point échapper le glaive ! et elle ne fut pas réduite à l'impuissance ! et elle ne se brisa pas ! Et le patriarche put regarder sans fléchir son fils garrotté, et il ne rendit pas l'esprit, et ses nerfs ne lui refusèrent pas leurs services, et il put rester maître de ses idées ! Non, je ne saurais comment exprimer de pareilles choses. Pères et mères qui êtes ici, venez, tendez-moi la main, suppléez à la faiblesse de mes paroles. Devant ces faits la force m'abandonne : pardonnez-moi, et vous-mêmes remédiez à mon impuissance. Un père aura quelquefois cinq ou six enfants; or, si l'un de ses fils ou l'une de ses filles vient à être malade, le père ne cesse de tourner autour du lit de son enfant, couvrant ses yeux de caresses, pressant ses mains, estimant le jour, la nuit, et la lumière des ténèbres épaisses, sans que la nature soit changée, et parce que l'amertume de sa douleur le rend insensible aux douceurs de la nuit et du jour. On dresse des couches moelleuses, des médecins sont là présents, plusieurs personnes veillent autour du malade; quant au père, il est consumé de chagrin. Quelle que soit son opulence, il la prend en horreur; quelles que soient ses sollicitudes, il se dérobe à toutes, incapable de réflexion dans l'ivresse où la peine le jette. A ses yeux c'est le monde entier qui est en proie à ce mal incurable. De même la mère court çà et là, le cœur déchiré, dévorée par d'insupportables ardeurs, et cherchant les moyens de partager les douleurs de son enfant, ou plutôt de les prendre toutes sur elle, pour délivrer son enfant du mal qui le consume. Pour elle, le présent n'est rien, pas plus que l'avenir; ce qui lui paraît plus précieux que toute chose, c'est de prendre sur elle tout le mal de son enfant. Il m'est impossible de retracer de pareilles tortures.

Or représentez-vous Abraham dans cette même épreuve, mais plein de philosophie, et obéissant à l'ordre du Seigneur. Il domptait la nature, et le commandement d'en haut parlait plus im-

périeusement que ses propres entrailles. Comme je le disais tout à l'heure, en tant que père, il souffrait cruellement; mais son amour pour Dieu l'animait d'une haute philosophie. Il fallait voir aussi le martyr Isaac, vivant à la fois et privé de vie, mort et en même temps plein de force. En effet, il reçut la mort, autant que cela dépendait de la volonté de son père; mais grâce à la bonté de Dieu, il ne la subit pas. C'est qu'il était le type et l'image du Seigneur; le type paraît le premier, puis vient la vérité. Après cela, Isaac est lié, mais il n'est point égorgé : une voix pleine de miséricorde et de charité se fait entendre d'en haut, et, arrêtant le patriarche tout entier au sacrifice qu'il allait accomplir, elle lui dit : « Abraham, Abraham, n'appesantis pas ta main sur ton petit enfant. » *Genes.*, XXII, 11-12. Pourquoi ne dit-elle pas, *sur ton enfant,* mais *sur ton petit enfant?* Pourquoi cette expression atténuée? C'est qu'il n'était qu'un homme; c'est qu'il fallait le fils et non un petit enfant; il fallait non un serviteur, mais le Fils unique, véritable envoyé par le Père vers nous. « N'appesantis pas ta main sur ce petit enfant; » vous vous êtes contenté de la figure, attendez la vérité. Pour dérober son dessein à ses serviteurs, Abraham avait prophétisé; il vit, en effet, ses paroles s'accomplir à la lettre. « Restez ici avec l'ânesse, avait-il dit, mon enfant et moi arriverons un peu plus loin, et après avoir adoré, nous reviendrons auprès de vous. » Ce qu'il disait, il ne le pensait pas; mais sa parole fut plutôt justifiée que sa pensée : il se sépara de ses serviteurs pour prévenir toute violence contraire à la volonté de Dieu; ils auraient pu croire le vieillard atteint d'une sorte de délire amené par son âge, et ils l'auraient empêché d'accomplir son sacrifice. Que faites-vous, seigneur, lui auraient-ils dit? Quoi! vous immolez l'enfant de la promesse, cet enfant chéri que Dieu vous a donné, ce bâton de votre vieillesse, votre héritier, votre successeur, le fils de Sara? Songez bien à ce que vous faites; faites-en part à la compagne de votre vie, à la mère de cet enfant, à celle qui l'a mis au monde dans les douleurs. Egorgez-nous plutôt que d'égorger votre fils.

Aussi le sage vieillard ne prend-il pas avec lui ceux qui devaient lui susciter des obstacles, et fait-il porter le bois à la victime, pour figurer le Sauveur chargé de sa croix. Isaac sous ce fardeau émeut par ses paroles les entrailles d'Abraham; mais il ne le détourne pas de l'amour de son Dieu. « Mon père, » lui dit-il. Quelle parole que celle-là, *mon père?* Quand nous sommes sur le point d'égorger un agneau ou tout autre animal, s'il fait entendre un bêlement, un cri plaintif, ces sons inarticulés nous touchent de compassion et nous émeuvent de pitié. Que serait-il arrivé, je vous le demande, si cette brebis eût dit à un homme sans énergie : « Mon père, voilà le feu et le bois; où est la victime pour l'holocauste? » *Gen.*, XXII, 7. Celui qui parlait ainsi au cœur d'un père était la victime inclinant le prêtre à la pitié. Isaac n'avait point été formé à l'école du Christ, qui disait : « Celui qui aime son père, sa mère, ou son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. » *Matth.*, X, 37. Mais Abraham imitait le Père, duquel il est écrit : « Il n'a point épargné son propre Fils, et l'a livré pour nous tous. » *Roman.*, VIII, 32. Où est la victime? demande avec raison l'enfant, et le père lui répond : « Dieu pourvoira lui-même à la victime de l'holocauste, ô mon enfant. » Ce ne sera pas un serviteur, mais le fils. Isaac était fils unique; le Christ est aussi Dieu Fils unique. Isaac portait le bois sur ses épaules; le Christ a porté la croix sur ses épaules. Isaac, sans avoir péché, allait être immolé; le Fils de Dieu, sans avoir péché, a été crucifié. Isaac a été égorgé et ne l'a pas été; le Fils unique de Dieu a été égorgé et ne l'a pas été, il est mort et il n'est pas mort. Autant que cela dépendait de sa volonté, Isaac est mort; quant à l'issue des événements, il n'est pas mort. Pour le Fils de Dieu, il est mort par la chair, mais sa divinité est restée au-dessus des souffrances.

Dieu retrace par avance la figure des grandes choses qu'il doit opérer.

3. Toujours Dieu, quand il doit accomplir parmi les hommes quelque grande chose, en retrace par avance la figure, afin que, la vérité se présentant, elle ne soit pas accueillie avec incrédulité, et que l'image par laquelle elle a été précédée lui assure notre foi. Ainsi, par exemple, une vierge sans tache devait engendrer; c'était une chose incroyable : comment une

vierge peut-elle enfanter contre les lois de la nature? L'enfant naîtrait donc en dehors de l'ordre naturel? Qui a jamais vu une vierge devenir mère? Afin que les Juifs ne tombassent pas à ce sujet dans une incrédulité profonde, Dieu nous donne par avance dans Sara l'ombre de la vérité : de la sorte, à se demander avec embarras comment une vierge est devenue mère, on devait plutôt se souvenir du passé et se demander comment Sara l'était devenue. Il aurait même fallu logiquement se demander comment la terre a pu produire, vierge comme elle était; il n'y avait point alors de hoyau, ni personne pour la cultiver, ni pluie pour l'arroser; l'herbe ne s'était point épaissie à sa surface, aucun sillon ne l'avait déchirée; inculte, elle n'avait point reçu de semence, elle n'avait pas été fécondée par la rosée. Expliquez-moi donc comment cette terre vierge a produit ces espèces infinies de plantes. Vous ne savez pas me l'expliquer, et vous répondez : Parce que Dieu l'a voulu. De même, dans la question de l'enfantement d'une vierge, apprenez à bannir la curiosité oiseuse, lorsque c'est Dieu qui agit : n'alléguez pas l'ordre de la nature, lorsque celui qui agit est l'auteur de la nature; ne soulevez pas d'inutiles difficultés. Dieu a dit : « Que la terre produise; » *Genes.*, I, 11; et sa parole pénétrant aussitôt dans les entrailles de la terre les a fécondées, et la terre vierge a engendré. Une seule parole fut prononcée, et une infinité de plantes furent produites; et à cette parole la terre se couvrit de son admirable parure. Quel spectacle que celui de la terre au milieu de ce travail, que celui des oiseaux, des animaux aquatiques et de ceux qui vivent sur la terre, des prairies, des fleurs, des arbustes, de la vigne, de l'olivier, des arbres de toute espèce, de ceux dont les fruits sont précoces, de ceux dont les fruits sont tardifs, de ceux qui croissent dans la plaine, et sur les bords de la mer, des lacs, des sources et sur les montagnes. Sous l'action d'une seule parole la terre recevait les ornements qui en font la beauté. Expliquez-moi donc, ô Juifs, toutes ces choses. Mais vous ne sauriez. Voyez-vous l'erreur se confondre elle-même? — Soutenez votre attention. Je disais donc que Dieu, quand il veut accomplir une œuvre en apparence incroyable aux hommes, en retrace par avance l'ombre et la figure, afin que la vérité paraissant tout à coup ne soit pas accueillie avec incrédulité. Or le Fils de Dieu devait descendre, préférer le genre humain, exterminer le vieil homme, perdre à jamais celui qui voulait restaurer le règne du péché, répandre des bénédictions, effacer la malédiction, octroyer la justice, et transformer les hommes en anges : il devait prendre un étranger et le transformer en enfant, ce qu'il a fait : il devait prendre une créature indigne de la terre et la rendre digne du ciel. Mais ce devait être pour la foule une chose bien prodigieuse et bien incroyable que le même élément exterminant et justifiant le même homme à la fois, effaçant le péché, et ramenant à la vérité. Les Juifs auraient pu dire : Ces rites chrétiens sont des fables; comment est-il possible que la même eau extermine d'un côté, et de l'autre vivifie? Comment le même élément produirait-il deux effets si opposés? Quelle mesure prendra le Seigneur pour confondre l'impudence des Juifs?

Les enfants d'Israël souffraient beaucoup en Egypte, obligés de faire de la brique et de supporter des travaux et des fatigues de diverses sortes. Et ils gémissaient, et ils s'écriaient : Qui nous délivrera de la servitude d'Egypte? Nous périssons, nous nous consumons dans ces rudes travaux. — Dieu les exauça, et il envoya Moïse, lui donnant pour armes des miracles et des prodiges. Moïse accabla le Pharaon de fléaux. Des légions de sauterelles funestes fondirent sur l'Egypte; il commanda aux moucherons et ils se présentèrent; il changea l'eau en sang; des pustules couvrirent les corps des hommes et des quadrupèdes, Pharaon n'ayant point cédé à ces plaies, Dieu fit mourir les premiers-nés. Après cela, pour abréger, car il le faut, autrement en insistant sur la même chose, nous ne tiendrions point notre promesse ; ensuite, dis-je, les Israélites sortirent de l'Egypte et arrivèrent au bord de la mer. Et Dieu dit à Moïse : « Pourquoi cries-tu vers moi? » *Exod.*, XIV, 15. Pourtant Moïse ne disait rien. Je suis Dieu, voulait dire le Seigneur; je n'entends pas seulement les sons que profèrent les lèvres; je pénètre encore les

choses du cœur. Preuve que la prière dépend, non des cris mais de l'âme. « Pourquoi cries-tu vers moi ? » Ses lèvres étaient muettes, mais son cœur parlait. Ce sont les pensées pieuses et non les cris véhéments qui font la prière. « Pourquoi cries-tu vers moi ? Etends sur l'eau la verge que tu tiens en tes mains, et tout Israël passera avec toi. » Et Moïse étendit la verge qu'il avait en sa main, et il frappa l'eau, et cet abîme de flots capricieux et redoutables, oubliant sa propre nature, fut desséché. Tels sont les éléments : sur un signe de Dieu, ils oublient les lois qui les régissent, et ils imposent un frein à leurs emportements. Telle qu'une servante dévouée, la mer, à la vue du serviteur de Dieu, écouta et obéit : elle obéit non par respect pour un bois desséché, mais par respect pour celui qui devait être attaché à la croix. Elle vit l'image, et, songeant aussitôt à la vérité, elle se retira. Passez, dit-elle, vous et tout Israël. Et Moïse passa et tout Israël avec lui. Ils furent suivis des Egyptiens qui les poursuivaient, de Pharaon, de ses chars et de ses chevaux. Et quand les enfants d'Israël furent passés, l'eau revint et engloutit les Egyptiens.

Dis-moi donc, ô Juif, comment l'eau du baptême peut produire deux effets opposés, exterminer d'un côté et vivifier de l'autre ? Dis-moi comment cette mer, nue par sa nature, a donné la vie aux uns et la mort aux autres ; comment elle a englouti ceux-ci, et servi de chemin à ceux-là ? quoique l'impétuosité aveugle de ces flots fût la même, comment respecta-t-elle les uns comme des serviteurs, en traitant les autres comme des barbares ? Explique-moi cela, ô Juif, toi qui ne crois pas à la croix ; explique-moi comment la même eau a englouti les uns et sauvé les autres : c'était la même eau, la même mer ; et pourtant elle ne mouilla même pas les pieds de ceux-ci, et ne laissa pas de traces de ceux-là ; les ensevelissant tous dans son sein et en faisant le sépulcre commun de l'armée entière des Egyptiens. Dis-moi comment tout cela s'est accompli. Voyez-vous l'ombre précéder pour préparer les voies à la vérité ? Voyez-vous ici l'ombre, et là la vérité ; ici l'image, et là la réalité ? Voyez-vous, ainsi que je le disais, quand il doit accomplir quelque œuvre extraordinaire, Dieu la figurer et la peindre par avance, afin que la vérité se présentant soit mieux accueillie ? Mais l'ombre est nécessairement inférieure à la vérité : si rien ne lui manquait, elle ne serait plus ombre mais vérité. L'ombre a précédé ; puis est venue la vérité, qui avec ses couleurs a porté l'image à sa perfection. Là sont les types, ici la réalité. Nous en avons un exemple dans l'agneau pascal. Le sang du Christ devait rendre la liberté à la terre et la soustraire à la malédiction. Comme c'était encore là une chose prodigieuse que l'âme ingrate des Juifs ne devait accueillir qu'avec incrédulité, Dieu dans sa prévoyance se sert d'un agneau pour en marquer la figure. Il allait frapper de mort les premiers-nés des Egyptiens : pour que les premiers-nés d'Israël ne fussent pas enveloppés dans le massacre, pour que l'ange exterminateur, selon l'expression de Moïse, n'immolât pas les enfants d'Israël, le Seigneur dit à Moïse :

« Parlez aux enfants d'Israël ; qu'ils prennent un agneau sans tache, mâle, ayant un an, pour chaque famille. Et s'ils ne suffisent pas pour le manger, que le voisin invite son voisin, la famille une autre famille. Et quand vous aurez pris cet agneau sans tache, mâle, âgé d'un an, égorgez-le par famille et par maison. Et vous mangerez la chair de l'agneau rôtie, et vous n'en laisserez rien et vous répandrez de son sang sur les portes de vos maisons. Et en le mangeant vous aurez les reins ceints, les souliers à vos pieds, et tout l'extérieur de voyageurs. » *Exod.*, XII, 3 et seq. Que vos lampes soient allumées. — Pourquoi cela ? — Parce que la nuit approchait. — Et pourquoi le manger dans l'attitude de voyageurs ? — Pourquoi ? Je vais vous le dire, à cause de la figure et de la vérité. Pharaon avait été souvent frappé et il ne les avait pas délivrés. Moïse leur disait : Après le fléau qui l'atteindra aujourd'hui il nous délivrera. Il était frappé, et il ne les délivrait pas. Il le fut jusqu'à neuf fois sans changer de dessein ; mais à la dixième, il devait leur rendre la liberté. C'est pourquoi Moïse dit aux Hébreux : Prenez l'apparence de voyageurs. Quand vous aurez mangé, vous n'aurez plus rien de commun avec

les Egyptiens. Prenez donc, poursuivit-il, un agneau sans tache, mâle, âgé d'un an, et immolez-le : répandez ensuite son sang sur les portes de vos maisons, afin que l'ange en passant vous épargne par égard, sinon pour vous, du moins pour le sang que celui-là représente. Ce n'est pas à cause de l'ange que les choses se passèrent ainsi, mais à cause du sang à qui je dois mon salut. Est-ce que l'ange ne pouvait pas distinguer les Egyptiens des Juifs? Lui qui distinguait les premiers-nés ne pouvait-il pas distinguer les Egyptiens des Hébreux ? — Lors donc qu'un Juif vous dit avec insulte : Et c'est du sang qui est le fondement de vos espérances? répondez-lui: Et pour vous aussi. Ne rougissez vous pas, effronté que vous êtes? vous avez été sauvé par le sang d'un agneau, et je ne le serais pas par le sang du Seigneur !

Ainsi le Juif dans le repas pascal songeait à s'affranchir de l'Egypte. Que le chrétien en prenant son repas songe à s'affranchir du monde. C'est le conseil que Paul vous donne en ces termes : « Tenez-vous debout, revêtus de la justice pour cuirasse, et votre chaussure prête pour aller prêcher l'Evangile de la paix. » *Ephes.*, VI, 14-15. Ici des chaussures, et là des chaussures; là un bâton, ici une cuirasse : Moïse parle comme à des voyageurs, Paul comme à des soldats. Pourquoi cela? Parce que des brigands infestent ma route dans les airs, et que les démons viennent à ma rencontre. Voilà pourquoi je marche avec le glaive nu de la confiance, avec la justice pour cuirasse, avec la vérité pour ceinture : je ne suis pas seulement un voyageur, je suis encore un soldat. « Elle est étroite et resserrée la voie qui conduit à la vie. » *Matth.*, VII, 14. C'est ainsi que Paul nous présente la réalité et Moïse la figure, celui-ci des choses sensibles, celui-là des choses spirituelles. Appliquons-nous donc, nous aussi, mes bien-aimés, à imiter Abraham, afin d'être reçus dans son sein, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel gloire et puissance soient, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE

SUR SAINTE THÈCLE

AVANT-PROPOS

Ce ne serait pas pour la première fois que saint Chrysostome parlerait de Thècle, il en parle dans la vingt-cinquième homélie sur les Actes. Parmi les saints Pères, plusieurs en ont fait aussi mention. Il y a eu plusieurs saintes de ce nom : celle dont il est ici question eut pour maître saint Paul. Sa fête se célèbre dans l'Eglise latine le vingt-trois septembre, et dans l'Eglise grecque, d'après le Ménologe, le vingt-quatre du même mois. Si on lui donne ici, observe Fronton-le-Duc, le titre de ἀπόστολος, ce n'est pas que Thècle se soit arrogé le droit d'enseigner dans l'Eglise, comme les hérétiques le concluaient de ses actes apocryphes, *Tertul., deBaptismo*, XVII, mais parce qu'elle avait formé plusieurs fidèles par ses exemples, ses vertus et même par sa doctrine.

HOMÉLIE.

Eloge de la sainte et apostolique Thècle, première femme martyre.

En nous rappelant chaque année le souvenir des saints, la grâce de l'Esprit nous offre leurs magnifiques images, et maintient leurs actions, que le temps ensevelirait dans l'oubli, revêtues d'une jeunesse perpétuelle. Chacun, en effet, venant rencontrer leur mémoire, y découvre comme dans un tableau, la beauté de leurs actions, et il les contemple dans l'image du souvenir à laquelle elles sont attachées. Pour moi, il me semble aujourd'hui contempler cette bienheureuse jeune fille, comme debout près de l'image de sa mémoire, et présentant la couronne qu'elle a remportée d'une part sur les plaisirs, de l'autre sur les dangers, et offrant d'un côté sa virginité, de l'autre, son martyre au Maître de toute chose. Elle possédait donc la couronne de la virginité; qui, à y bien regarder, est un martyre cruel avant le martyre; car les voluptés sont pour le corps des bourreaux redoutables; ou plutôt elles sont plus terribles que les bourreaux. Elles nous chargent de liens que n'a pas forgés la main de l'homme; elles blessent l'âme par les yeux, elles se servent des oreilles pour approcher d'un cœur ferme la torche de la luxure; elles déchirent notre esprit sous des verges cruelles, elles nous tourmentent par des assauts qui se succèdent sans relâche. Lorsque nous avons enjoint à nos yeux de rester fermés à la beauté corporelle, les voluptés rompent cette barrière, qui tombe devant les chants impudiques dont les oreilles sont frappées. Que si elles s'adressent à des oreilles fermées aux chan-

Eloge et mérite de la virginité.

sons obscènes, elles emploient la séduction des pensées et des images lascives. Lorsque enfin, durant nos veilles, nous avons triomphé de toutes leurs attaques, elles nous combattent par des illusions durant notre sommeil : et de la sorte, c'est de leur part un cercle de combats perpétuels, dont le soleil ne signale pas le commencement, ni la nuit le terme. Quand les plaisirs tentent la jeunesse, c'est le feu qui étreint le feu, ce sont les ardeurs de la fournaise aux prises avec la paille. La jeunesse s'enflamme aisément aux voluptés. Mais si, pareille à l'huile, elle prend feu plus promptement, les labeurs de la chasteté lui inspirent plus de répugnance. Toutes ces choses avaient transformé pour notre bienheureuse la virginité en un long martyre : elle luttait contre les plaisirs, comme le martyr contre les bêtes; elle résistait aux pensées, comme le martyr aux tourments; elle soutenait les assauts, les images lascives, comme les efforts des bourreaux; mais elle triompha de ces diverses attaques et de ces luttes domestiques, les ardeurs de la nature le cédant aux saintes ardeurs de son âme.

Oui, la nature était vaincue par cette jeune fille; tyrannique chez le reste des hommes et les précipitant dans le mal, elle pratiquait chez Thècle la virginité. Ses parents qui ne connaissaient pas les liens qui unissaient à la virginité leur enfant et le don que lui avait fait de sa main, comme à son épouse, le Christ son maître, du haut du ciel, la pressaient fréquemment et longuement d'entrer dans le mariage. Mais aux oreilles de la jeune fille retentissaient déjà les paroles de Paul : « Celle qui n'est pas mariée ne songe qu'aux choses du Seigneur, et qu'à être sainte d'esprit et de corps. » I *Corinth.*, VII, 34. La couronne de la virginité, voilà d'abord ce qu'elle désire; telle est pour elle sa première sollicitude. Elle se préoccupe de soucis féconds en bénédiction, elle se préoccupe de soins plus favorables à la liberté que l'absence de toute préoccupation, d'être sainte de corps et d'esprit. Elle n'a rien de commun avec la terre; aucun lien ne la rattache aux nécessités du mariage, comme de supporter un époux adultère, d'être en butte à des soupçons sans fondement, de ne pouvoir paraître en public quand il serait utile de le faire, d'être surveillée au sujet de la nourriture, d'éveiller par sa parure la jalousie, d'être méprisée avant de devenir mère, comme si elle ne possédait pas encore les droits d'épouse, devenue mère, d'avoir dans les enfants un sujet de division. Une fille est-elle née? parce que ce n'est point un garçon le mari montre un front soucieux; un garçon vient-il à naître? c'est un garçon, soit; mais on ne le trouvera pas assez beau. L'un et l'autre sont-ils d'une beauté remarquable? leur beauté ne fait qu'augmenter l'amertume des soucis. Sont-ils sevrés? viennent alors les inquiétudes pour les élever. Sont-ils en santé, on redoute la maladie; sont-ils malades on craint qu'ils ne meurent; meurent-ils, on craint d'être méprisé désormais comme n'ayant pas d'enfant. S'ils ne meurent pas, les préoccupations qu'ils donnent vivants sont plus lourdes encore : il faut songer aux frais de leur éducation, aux préparatifs et aux dépenses de leur mariage, au décorum de leurs vêtements, aux serviteurs qu'il faut donner à chacun, aux biens qui doivent revenir à l'aîné, aux moyens de calmer la jalousie du plus jeune. « La femme qui n'est pas mariée ne songe qu'aux choses du Seigneur et qu'à être sainte d'esprit et de corps. » Je n'attaque pas la nature du mariage, c'est lui qui assure la perpétuité de notre race; mais je mets à découvert les soucis de cet état, je fais passer avant les sollicitudes charnelles, les sollicitudes célestes, je préfère à une chose belle une chose plus belle encore. La vierge s'élève même au-dessus de la sentence prononcée contre la femme. Ces paroles : « Tu seras soumise à ton mari, et c'est lui qui sera ton maître; » *Gen.*, III, 16, n'atteignent pas les vierges; car elles n'ont pas accepté la domination d'un mari. Ces mots : « Tu mettras au monde tes enfants dans la douleur, » ne s'appliquent pas à celle qui garde la virginité, car évidemment celle qui n'enfante pas est en dehors de la sentence qui condamne à un enfantement douloureux.

Déjà, ô vierge, vous possédez un avant-goût des biens à venir; déjà vous participez à la sainteté de la résurrection. « Au jour de la résurrection, disait le Sauveur, les hommes n'auront

Thècle refuse de se marier.



point de femmes, ni les femmes de maris. » *Matth.*, XXII, 30. Aussi la chute d'une pareille dignité est d'autant plus grave que cette dignité est plus haute : aussi la vierge qui se livre à l'impureté, est-elle plus coupable que la courtisane. Il y a de la différence entre la corruption d'une vierge et celle d'une prostituée; il y a de la différence entre la mauvaise conduite d'une femme ordinaire et celle d'une reine; il y a de la différence entre dérober un vase profane et dérober un vase sacré. C'est un vase sacré que la vierge, un manteau de pourpre que le souverain de l'univers a seul le droit de porter, une épouse dont l'union reste toujours virginale. O bienheureuse union dont le lit nuptial est la virginité! C'est pour elle que notre bienheureuse martyre a bravé tant de dangers. Elle avait aperçu la beauté de l'Epoux, et elle ne se lassait pas de la contempler. Tandis que sa mère la pressait de contracter mariage, elle adressait à son Epoux des cieux ces paroles : « J'ai élevé mes yeux vers vous qui habitez dans le ciel. » *Psalm.* CXXII, 1. Un prétendant s'efforçait de la charmer en lui parlant des douceurs de leur union future; mais, s'attachant intérieurement au Christ, elle disait : « Mon âme s'est unie étroitement à vous. » *Psalm.* LXII, 9. Ses proches s'empressaient autour d'elle et la flattaient; mais elle se représentait Paul lui disant : « Je vous ai fiancée à cet unique Epoux pour vous présenter au Christ comme une vierge pure. » II *Corinth.*, XI, 2. Ses serviteurs la suppliaient avec larmes; mais elle murmurait ce chant d'amour en l'honneur de son Epoux : « Qui nous séparera de la charité du Christ? » *Roman.*, VIII, 35. Les juges essayaient de l'intimider par les supplices; et elle les méprisait tous en son cœur; elle s'écriait : « Les magistrats sont la terreur, non des bonnes œuvres, mais des mauvaises. » *Roman.*, XIII, 3. Quand il aurait fallu ériger publiquement des statues à la virginité de cette martyre, voici la tentative odieuse à laquelle elle fut soumise. Délivrée du jugement, elle recherchait les traces de Paul, et, s'en rapportant au bruit public, elle s'était engagée hardiment dans les chemins qui menaient auprès de l'Apôtre. Or le diable guettait la jeune fille; et tandis qu'elle cheminait, il déchaîna contre elle son prétendant pour attenter dans la solitude à son honneur, comme un véritable brigand. La généreuse vierge allait terminer sa route lorsque ce prétendant qui, dans sa passion brutale, s'était précipité à sa poursuite, se mit à crier hautement victoire. Les difficultés étaient grandes de tout côté; l'ennemi était robuste, la victime faible. Où, dans la solitude la plus complète, trouver un asile? C'est alors que la vierge se tournant vers le ciel, vers celui qui assiste en tout lieu ceux qui l'invoquent, s'écria avec larmes : « Seigneur, mon Dieu, c'est en vous que j'ai mis mon espérance. » *Psalm.* VII, 2.

DISCOURS

SUR

LE DESTIN ET SUR LA PROVIDENCE

PREMIER DISCOURS.

Bien des troubles remplissent notre existence, bien des agitations éprouvent la vie présente : là cependant n'est pas le mal, mes bien-aimés; il est en ce que, pouvant alléger le poids de ces agitations et de ces troubles, ou bien le supporter aisément par la patience, nous ne nous appliquons à aucune de ces choses et nous passons tout notre temps à nous plaindre avec amertume. L'un gémit sur sa pauvreté, l'autre sur sa maladie, l'autre sur le fardeau de ses sollicitudes, l'autre sur les charges domestiques, l'autre sur l'éducation de ses enfants, l'autre parce qu'il n'a pas de postérité. Et remarquez l'excès de notre folie : ce n'est pas sur les mêmes choses, mais sur des choses opposées que nous nous lamentons tous également. Or, si la nature des choses était la cause de nos gémissements, nous ne devrions pas gémir également sur des choses opposées. Si l'indigence est un mal, et un mal insupportable, celui qui vit dans l'opulence ne devrait jamais souffrir : si c'est un malheur de n'avoir pas d'enfants, celui qui possède une nombreuse famille devrait être toujours heureux. De même, si la félicité consistait à conduire les affaires de l'Etat, à jouir des honneurs, à commander à un grand nombre de subordonnés, tous les hommes devraient fuir et prendre en horreur une vie paisible et exempte d'ambition. Mais, puisque vous voyez les riches et les pauvres se plaindre également, et le riche souvent même plus que le pauvre; puisqu'il en est de même du magistrat et du subordonné, du chef d'une nombreuse famille et de celui qui n'a pas d'enfants, accusons de ce désordre, non les événements, mais nous-mêmes qui ne savons pas en faire l'usage convenable et nous mettre à l'abri de la tristesse.

Ce n'est pas l'imprévu des événements qui produit l'agitation et le trouble, mais nous et les dispositions de notre âme; que l'ordre règne dans notre âme, et, quelques tempêtes qui nous assaillent, nous ne cesserons de jouir de la tranquillité du port. Que notre âme, au contraire, soit livrée au désordre, quand même un vent favorable enflerait nos voiles, nous ne saurions éviter le naufrage. Le corps humain nous en offre un exemple. L'homme dont le corps jouit d'un tempérament robuste pourra braver toutes les intempéries de l'air; loin d'en souffrir, il puisera dans cet exercice et dans cette vie d'incommodités, une nouvelle vigueur. Mais celui dont le corps est frêle et sans force, quelque excellent que soit le climat dont il jouit, il ne profitera pas de cette condition favorable, et sa faible constitution ira même jusqu'à en souffrir. Les aliments donnent lieu à la même observation : si notre estomac est sain et vigoureux, quelque durs, quelque indigestes que soient

les aliments, l'estomac les transforme néanmoins en pure matière nutritive, sa vigueur naturelle venant à bout de la résistance de la nourriture. Mais, lorsqu'il est affaibli et sans force, vous auriez beau lui présenter les mets les plus agréables, il les corrompt et les transforme en ce qu'il y a de pire, la vertu des aliments étant altérée par la faiblesse de l'organe. Et nous aussi, lorsque nous verrons quelque part du désordre, n'en rejetons pas la faute sur Dieu, mes bien-aimés; car ce ne serait pas trouver un remède au mal, mais ajouter les blessures aux blessures. Ne prêtons pas au démon le gouvernement de l'univers, n'estimons pas la Providence absente des choses présentes; n'opposons pas la fatalité d'une sorte de genèse et de destin comme une barrière à l'action providentielle de Dieu. Tout cela n'est que blasphèmes. Le trouble et le désordre véritable ne résultent pas du cours des choses, mais de la disposition de notre âme. De quelque prospérité qu'elle jouisse, tant qu'elle n'aura pas réprimé le désordre et le trouble dont elle est remplie, elle ne retirera aucun avantage de cette prospérité extérieure. De même que l'œil malade ne verra que des ténèbres en pleine lumière, prendra les objets les uns pour les autres, et ne gagnera rien à être illuminé; tandis que l'œil sain et plein de force guidera le corps même pendant la nuit en toute sécurité : ainsi l'œil de notre âme, s'il est plein de force, distinguera parfaitement même les choses en apparence confuses; tandis que, s'il est affaibli, vous auriez beau le transporter dans le ciel lui-même, il n'y verrait que désordre et confusion. Que cela soit la vérité, je vous le démontrerai par des exemples empruntés soit à l'antiquité, soit à notre temps. Combien de personnes qui supportent volontiers la pauvreté et qui ne cessent d'en rendre grâces à Dieu! Combien d'autres qui, vivant au milieu des richesses et des plaisirs, au lieu de le remercier, blasphèment le Seigneur! Combien qui sans avoir jamais connu le malheur accusent la Providence universelle! Combien qui, ayant passé leur vie dans les prisons, accueillent ces rudes épreuves avec plus de gratitude que n'en éprouvent les personnes dont la vie s'écoule au sein de la sécurité et de la liberté? Vous le voyez; ce sont les dispositions de notre âme, ce sont nos sentiments qui produisent ces conditions diverses, et non la nature même des choses. Conséquemment, si nous veillions sur notre cœur, ni trouble, ni désordre, ni affliction aucune ne nous atteindrait, les événements de notre vie fussent-ils bouleversés avec plus de violence que les flots de la mer.

Pourquoi, s'il vous plaît, Paul rendait-il grâce? Il est un de ces hommes dont la vie a été parfaite, de ceux qui l'ont passée toute entière à pratiquer la vertu, de ceux qui ont été insensibles aux afflictions les plus grandes : jamais, sous le soleil, il n'y a eu d'homme qui l'ait surpassé en justice; jamais, depuis que la race humaine existe, personne n'a été plus que lui rudement éprouvé. Quoiqu'il eût sous les yeux bien des malheureux qui, vivant dans l'iniquité, jouissaient de la prospérité et des biens de ce monde, il remerciait Dieu de son sort et il exhortait les autres à faire de même. Voilà quel doit être votre modèle. Lorsque vous verrez, vous aussi, le méchant dans la prospérité, lorsque vous le verrez enflé d'orgueil dominer ses ennemis, tirer vengeance de ceux qui l'ont outragé, à l'abri de l'adversité, comblé de biens, de toute part, honoré et flatté par tout le monde, tandis que vous serez vous-même dans la condition opposée, en butte aux injustices, aux calomnies, aux embûches, ne vous mettez pas au nombre des hommes les plus misérables; jetez les yeux sur Paul dont la destinée a été la même, relevez votre esprit, maîtrisez vos pensées et ne succombez pas sous la tristesse. Ne jugez point des amis ou des ennemis de Dieu par la prospérité ou l'adversité d'ici-bas : Quand vous verrez un homme vivre avec droiture, exempt de vices, et n'avoir d'autre but que la piété, estimez-le bienheureux et digne d'envie, fût-il chargé de liens, condamné à une prison perpétuelle, esclave d'hommes indignes, dans la pauvreté, condamné aux mines ou à toute autre épreuve semblable. Bienheureux est cet homme, quand même les yeux lui seraient arrachés, quand même son corps serait livré aux flammes et consumé peu à peu. Mais celui que vous verrez pas-

Quelles personnes devons-nous croire heureuses.



ser sa vie dans la débauche et dans l'iniquité, dans toute sorte de vices, fût-il environné d'honneurs, occupât-il le trône impérial lui-même, son front fût-il ceint du diadème, fût-il revêtu de la pourpre, commandât-il à la terre entière, n'en versez sur lui que plus de larmes et plaignez son malheur. Non, il n'y a rien de plus misérable qu'une âme ainsi disposée, l'univers entier fût-il soumis à ses ordres. De quoi lui sert l'abondance de ses richesses, dans l'indigence extrême où elle est des biens de la vertu ? Quel avantage a-t-elle à posséder un empire aussi étendu, lorsqu'elle ne saurait se maîtriser elle-même, ni maîtriser ses passions? Voyons-nous un homme affligé de quelque maladie corporelle, dévoré par la fièvre, par la goutte ou sous le coup de quelque autre infirmité insupportable, nous pleurons son malheur, fût-il le plus riche des hommes, et nous le plaignons d'autant plus que son opulence est plus grande. En effet, on sent le mal plus vivement lorsqu'on est au sein de l'abondance : Celui à qui sa pauvreté interdit de semblables jouissances trouve dans cette nécessité une consolation ; mais celui qui, pouvant les goûter toutes, en est empêché par la maladie, n'en éprouve que de plus cuisants regrets. Cela étant, ne serait-ce pas une folie de gémir sur le malheur des personnes en proie à quelque maladie corporelle, quelle que soit leur opulence, et d'exalter le bonheur d'une âme en proie au vice, de l'âme qui est pour nous la plus précieuse des choses, à cause de quelques richesses, de quelques honneurs périssables ou de tout autre de ces biens qu'il nous faut laisser sur la terre après notre vie, et qui souvent nous quittent eux-mêmes avant notre mort?

Qu'il n'en soit pas ainsi, je vous en conjure. Voilà quelle est la cause de nos troubles et de nos inquiétudes. Voilà pourquoi bien des gens s'en prennent à Dieu et ne croient pas à une providence qui gouverne le monde. S'ils comprenaient qu'il n'y a dans la vie présente d'autres biens que la vertu, à l'exclusion des richesses, de l'argent, de la santé, de la puissance et de quoi que ce soit, et qu'il n'y a d'autre mal ici-bas que le vice, l'iniquité et la perversité de l'âme, à l'exclusion de la pauvreté et de la maladie, des injustices, des calomnies et de toutes les choses que l'on estime des maux, ils ne tiendraient jamais le langage qu'ils tiennent, ils ne vivraient point dans l'amertume, ils ne porteraient point envie à ceux qui méritent leur compassion, ils ne compatiraient pas au sort de ceux qui mériteraient leur envie, et ils ne jugeraient point les hommes comme ils les jugent. Estimer les hommes heureux parce qu'ils jouissent d'un bien-être corporel, d'une table abondante et d'un long sommeil, c'est ne voir en eux que des brutes; car telle est la félicité de ces dernières. Que dis-je? même dans les animaux cela est un mal. Bien des chevaux et des bêtes de somme ont péri pour avoir vécu dans l'oisiveté et la gloutonnerie. Si les animaux privés de raison, chez lesquels le bien-être corporel remplace la vertu, souffrent de ces choses, les mettrons-nous à la place de la vertu pour les hommes, dont la dignité s'identifie avec la noblesse de l'âme, et respecterons-nous aussi peu le ciel et les anges dont nos âmes sont en quelque sorte les sœurs? Et vous oseriez méconnaître à ce point la nature et la constitution de notre corps? Dieu n'a pas façonné notre corps comme il a façonné celui des autres animaux; il lui a donné la forme qui convenait au serviteur d'une âme raisonnable et immortelle. Pourquoi Dieu a-t-il dirigé les regards des animaux vers la terre, tandis que chez vous il a placé les yeux au sommet de la tête comme au sommet d'une citadelle? N'est-ce pas que les premiers n'ont rien de commun avec le ciel, tandis que pour vous Dieu et votre nature vous ont fait de tout temps un devoir de contempler principalement les choses d'en haut? Pourquoi a-t-il fait votre corps droit et celui des animaux incliné vers le sol? N'est-ce pas pour la même raison et pour nous apprendre par cette attitude à n'avoir rien de commun avec la terre et à ne pas vous attacher aux choses d'ici-bas?

Ne rabaissons donc pas notre noblesse, et ne descendons pas au niveau des brutes, afin que l'on ne nous applique pas ce mot : « L'homme n'a pas compris sa propre dignité. » *Psalm.* XLVIII, 21. Borner la félicité aux plaisirs, aux richesses, à la gloire et aux biens présents, c'est

penser, non comme des hommes pénétrés de leur propre noblesse, mais comme des hommes ravalés jusqu'aux chevaux et aux bêtes de somme. De ceux-là qu'il n'y en ait aucun parmi nous, dans ce chœur saint, dans ce théâtre spirituel, dans cette assemblée pieuse. Si nous entendons tous les jours la divine parole, c'est afin que, pareille à la serpe, elle retranche les passions qui obscurciraient notre âme, et que, devenus des arbres féconds, nous portions du fruit en son temps pour le déposer dans les greniers de notre Roi, glorifier le commun Maître et cultivateur de nos âmes, et mériter la vie éternelle. Puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance, honneur soient au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

DEUXIÈME DISCOURS.

« Celui qui maudit son père ou sa mère, qu'il soit puni de mort. » *Exod.* XXI, 17. Cette loi a été portée dans l'Ancien Testament, en ce temps où l'on était loin d'une règle de vie parfaite, où Dieu était à peine connu, où les préceptes s'adressaient à des enfants, où tout était lait, gouverneur, flambeau, ombre et figure. Que dirons-nous donc de ceux qui sous la loi de grâce et de vérité, environnés de tant de lumières, maudissent non leur père et leur mère, mais le Dieu même de l'univers? Quel sera leur supplice? Quel châtiment égalera leur perversité? Le ver qui ne meurt pas, le fleuve de feu, les ténèbres extérieures, les chaînes, les pleurs, les grincements de dents, tous les tourments présents et à venir sont peu de chose pour une âme ainsi disposée et plongée à ce point dans le mal. Les blasphèmes ont des faces nombreuses et différentes : il nous sera utile de les exposer aujourd'hui, pour ne pas tomber nous-mêmes dans un crime semblable, et en retirer ceux qui, amis ou ennemis, y sont déjà tombés. Car il n'y a pas de péché pire que celui-ci; il n'y en a pas qui l'égale; c'est le comble de tous les maux; il porte partout la confusion, il attire d'impitoyables supplices et d'intolérables châtiments.

Quels sont donc les hommes qui maudissent le Seigneur? Ceux qui substituent à la sagesse de sa Providence la fatalité et le désordre du destin. Que les infidèles qui adorent stupidement du bois et de la pierre soient atteints de cette maladie, ce ne serait pas étonnant; mais que des hommes qui ont été affranchis de cette erreur et de cette servitude, qui ont eu l'honneur de connaître le Dieu qui est au-dessus de toute chose, le Dieu réel et véritable, soient emportés comme par un reflux au milieu de cette tempête, de ces opinions, de ces folies, c'est ce qu'il y a de plus terrible et qui mérite des gémissements et des larmes intarissables. Des fidèles qui prétendent adorer le Christ, qui ont été admis à de redoutables mystères, qui ont été initiés à de mystérieuses croyances et à la sagesse qui nous est venue du ciel, après tant d'honneur que Dieu leur a fait, se précipitent d'eux-mêmes dans l'abîme, renoncent par une inconcevable folie à la liberté que Dieu leur a octroyée, s'imposent le plus dur des esclavages, se forment l'idée chimérique d'une tyrannie absolue qui n'a rien de réel, détruisent toute espérance salutaire, et s'efforcent d'enlever toute vigueur à ceux qui pratiquent la vertu. Tel un ennemi, remarquant à la guerre, des soldats généreux et prêts à sacrifier leur vie pour leur patrie, et ne pouvant les amollir d'aucune façon, ni refroidir leur dévouement à leur prince, ni les intimider, ni les vaincre ouvertement, chercherait à les corrompre d'une autre manière, à leur persuader qu'ils bravent toutes ces fatigues inutilement, sans raison et sans motifs, afin d'énerver leurs bras, de paralyser leurs forces, d'éteindre leur courage, de dissiper par tous ces moyens leur ardeur belliqueuse, et de les surprendre par là sans armes et sans défense, et de les charger des fers de la captivité; tel a été le diable. Voyant la plus grande partie de la terre maîtrisée, par la grâce de Dieu, l'erreur des Gentils, et des hommes annoncer de tout leur cœur et de toute leur âme la religion véritable; voyant comme conséquence la vertu honorée et pratiquée et le vice profondément méprisé, et n'osant se présenter et dire ouvertement : Renoncez au Christ, riez-

vous de ses dogmes, ses paroles ne sont que fables et qu'erreurs, il est méchant et cruel ; — car les hommes, il ne l'ignorait pas, auraient secoué avec plus d'empressement sa tyrannie et ils auraient eu pour lui une haine plus vive ; — à cause de cela, au lieu d'aller par ses calomnies droit au but, il prend un détour, répand secrètement le venin de ses croyances impies, et, respectant en apparence la foi et en réalité l'arrachant avec ses racines, il corrompt les enseignements de la vérité et suggère à ses sujets les idées sur Dieu les plus fausses.

En effet, ce poison funeste, ce breuvage mortel du destin n'a été préparé que pour ouvrir la voix aux maux dont je viens de parler, pour montrer combien sont vaines nos croyances et notre foi et pour entraîner les hommes à porter sur Dieu un jugement pervers. Il avait agi ed même au commencement avec Adam, en lui montrant dans le Seigneur un être envieux et jaloux. Les paroles qu'il lui adressa revenaient à celles-ci : Il sait Dieu, que vos yeux seront ouverts ; il sait que vous serez comme des dieux. Voilà pourquoi il vous jalouse, et il vous envie cette haute dignité. — S'il n'a pas ajouté ces mots, son langage précédent laissait entrevoir tout ce qu'ils expriment. Et remarquez sa méchanceté. Après avoir dénaturé la sentence divine et avoir déclaré à nos premiers parents qu'ils recueilleraient de leur désobéissance les plus grands avantages, comme d'avoir les yeux ouverts, d'être les égaux de Dieu, de posséder une science parfaite, il ne qualifie pas cependant de méchant celui qui les leur refuse, afin de n'avoir pas l'air de plaider en ennemi et avec passion sa propre cause ; mais il revêt le masque d'un conseiller plein de sollicitude, pour faire accepter aisément son avis perfide ; et c'est ce qui arriva. En parlant comme il le fit, il ne voulait dire autre chose que ceci : Eloignez-vous du Dieu qui vous a créés ; c'est un envieux et un jaloux ; il ne saurait voir sans déplaisir votre bonheur s'accroître. — Il ne dit pas ces choses en propres termes ; nos premiers parents soupçonnant en lui un ennemi, auraient pris la fuite. C'est en évitant de s'expliquer sur ce point et en usant de détours qu'il insinue ce funeste conseil. De même, aujourd'hui aussi, il ne nous dit pas : Eloignez-vous du Christ, comme si ses dogmes divins méritaient la réprobation ; il sait que l'on n'ajouterait pas foi à ce propos menteur. Tout en paraissant nous laisser, avec sa perfidie accoutumée, dans ces croyances, et en reconnaître la vérité, il nous dépouille à notre insu, d'une autre façon, de l'éternel héritage ; pareil à celui qui, au lieu de prendre par la main et de chasser de la maison paternelle un enfant de naissance pure et libre, mais simple et naïf, le pousserait à des actes qui le priveraient bon gré mal gré, de tout son patrimoine.

Il est impossible, je le répète, il est impossible à celui qui croit au destin d'obtenir le ciel ; il lui est même impossible d'éviter le châtiment de l'enfer. En effet, le destin impose à ses fidèles des actes contraires aux ordres divins. Dieu dit : « Si vous le voulez et si vous m'écoutez, vous jouirez des biens de la terre, mais si vous vous y refusez et si vous ne m'écoutez pas vous serez dévorés par le glaive : c'est la bouche du Seigneur qui le dit : » *Isa.*, I, 19-20. Tel est le langage, telles sont les lois du Seigneur. Ecoutez maintenant le langage du destin et ses décrets opposés, et comprenez bien que les premiers ont été dictés par le divin Esprit, et ceux-ci par un démon pervers, par un monstre cruel. Dieu dit : « Si vous voulez, et si vous ne voulez pas, » nous constituant les arbitres de la nature et du vice, et les faisant dépendre de notre volonté. Le démon dit, au contraire : Vous ne sauriez vous dérober au destin, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas. Dieu dit : « Si vous le voulez, vous jouirez des biens de la terre. » Quand même vous le voudriez, dit le destin, si cela n'est pas décrété, la volonté ne vous servira de rien. Dieu dit : « Si vous ne voulez pas écouter mes paroles, vous serez dévorés par le glaive. » Quand même nous ne le voudrions pas, dit le destin, si tel est notre sort, nous serons certainement sauvés. N'est-ce pas là le langage du destin ? or quelle lutte pourrait être plus ouverte ? Quelle guerre plus déclarée que la guerre faite avec cette impudence par les démons, par ces docteurs d'iniquité, contre les divins enseignements ?

Mais encore une fois, que les démons, et que des hommes, démons véritables, je veux dire les Grecs, répandent ces croyances, il n'y a rien en cela d'étonnant; mais que vous, formés par une doctrine céleste et salutaire, vous la dédaigniez pour embrasser des opinions absurdes et mortelles à vos âmes, voilà ce qu'il y a de plus déplorable. « Que m'importe le jugement de ceux du dehors? » I *Cor.*, v, 12. C'est à vous que je m'adresse, membres du Christ, enfants de l'Eglise, qui avez été élevés dans la maison paternelle, qui avez joui de célestes enseignements et qui avez été comblés d'honneurs. Voilà pourquoi je gémis, voilà pourquoi je pleure et je soupire; car elles sont bien dignes de pleurs les chutes qui sont au-dessus de toute excuse. Quelle excuse invoquer, je vous le demande, lorsque Dieu proclamant une vérité et le démon disant tout le contraire, on ajoute foi aux paroles du démon, plutôt qu'aux paroles des ministres de Dieu? Nous ne soulèverons pas maintenant la discussion, il nous suffira pour le moment de montrer l'effronterie de ceux qui ajoutent foi aux esprits du mal. Dieu dit : « J'ai mis devant vous le feu et l'eau, la vie et la mort; à vous d'étendre la main et de prendre ce que vous voudrez. » *Eccli.*, xv, 17. Le démon dit : Il n'est pas en votre pouvoir d'étendre la main; si vous le faites, c'est par nécessité et par contrainte. — Et vous croyez de préférence à son langage; et vous ne songez pas à la distance qui sépare ces conseillers, qui sont Dieu et le démon; et vous n'examinez pas la différence de ces conseils, dont l'un, ami céleste, nous invite à la vertu, et dont l'autre, vraiment diabolique, nous invite au vice et à l'iniquité! Vous ne réfléchissez donc pas à ce que vous avez reçu de Dieu et à ce que vous avez reçu du démon! Le premier vous a aimés au point de livrer pour vous son Fils unique, ce Fils qui est si cher au cœur du Père; il vous aime encore au point de vous enseigner par la voix des Apôtres le chemin du salut, et de tout faire pour vous sauver; mais pour le démon, telle a été et telle est sa haine qu'il vous a toujours fait une guerre acharnée et que, loin de vous accorder aucun bien, il s'efforce de vous dépouiller de ceux que vous avez reçus de Dieu. Le Seigneur a voulu vous égaler aux Anges; le démon vous a ravalés au-dessous des plus vils animaux et il vous a déterminés à leur offrir vos adorations. L'un vous attire du côté du ciel et des honneurs qui nous y attendent; l'autre vous porte envie à cause de votre dignité d'ici-bas, et il ne suspendra pas ses efforts qu'il ne vous en ait dépouillés. Lors même que vous ne sauriez pénétrer ses enseignements, encore qu'ils soient plus clairs que le soleil pour les esprits les plus épais, et qu'ils conduisent évidemment au mal, de même que les enseignements de Dieu à la vertu et au salut, qu'importe? si vous ne savez les pénétrer, du moins en recourant aux conseils d'autrui, apprenez ce qui fera votre salut et ce qui ferait votre perte. Ne serait-il point déraisonnable d'en agir ainsi dans tout le reste, d'accepter par exemple sans explication, comme favorables à la santé les aliments que présente le médecin, et de repousser sans hésitation comme pernicieux et funestes ceux que présenteraient un empoisonneur et un charlatan, et pour Dieu de ne pas observer la même règle? Cependant il y a de Dieu au démon une distance plus grande que du médecin au charlatan, une distance que la parole ne saurait exprimer, ni l'esprit comprendre. N'est-ce pas une suprême démence de bannir toute hésitation à propos d'aliments que nous présentent des personnes entre lesquelles règne une petite différence et de ne pas vouloir d'autre éclaircissement que leur condition respective; et, quand il s'agit de conseillers aussi différents l'un de l'autre, d'avoir besoin d'explications pour comprendre ce qui nous serait salutaire et ce qui nous serait funeste?

Je vous en supplie, ne soyons pas moins raisonnables que les êtres privés de raison; éloignons-nous, ne prêtons pas l'oreille. « Les entretiens mauvais corrompent les bonnes mœurs. » I *Corinth.*, xv, 33. Ceux qui auront été séduits ne sauraient être excusables. Comment, s'il s'agit d'un lieu où régneraient la maladie et la contagion, vous vous garderiez bien d'y rester, quelque nombreuses que soient les raisons qui vous y retiennent, préférant à tout la santé de votre corps; et lorsqu'il s'agit de personnes dont les discours préparent une contagion et un mal

qui non-seulement détruisent le corps, mais font périr l'âme et la rendent plus perverse et plus vile, vous ne restez point en arrière? « Ecoutez, disait un Sage; ne vous arrêtez pas, retirez-vous, sans perdre de temps, et restez-y aussi peu que possible. » *Proverb.*, IX, 18. Si nous parlons ainsi, ce n'est pas que nous redoutions la valeur de ces opinions, mais parce que nous craignons pour votre faiblesse. Grâces à Dieu, ces opinions n'ont pas plus de consistance à nos yeux que des toiles d'araignées, pour nous dont la foi repose sur des fondements solides; et l'on aura beau assiéger nos oreilles de ces erreurs, on n'obtiendra de notre part qu'un de ces sourires de pitié avec lesquels on accueille les fous et les aliénés. Seulement, votre faiblesse nous inspire des craintes. Ce que j'ai dit ne vous concerne pas tous, mais ceux qui ont sur ce sujet quelque chose à se reprocher. Paul, dont la sagesse était si grande, après avoir instruit son disciple Timothée, non-seulement sur la doctrine, mais encore sur le danger des disputes de paroles avec des adversaires, l'exhorte à exclure les vains discours. Le temps de notre vie est court, elle est courte aussi la carrière du salut. Que si nous employons la brièveté de ce temps qui nous est donné pour apprendre les choses nécessaires, à des discours superflus, vains et nuisibles, quel temps nous reste-t-il pour apprendre les choses qui nous intéressent et qui nous importent le plus? Ce temps, fût-il plus long, il nous faudrait même l'employer tout entier d'une manière utile; mais, puisqu'il est court et mesuré, ne serait-ce pas de la dernière folie de perdre ces rapides moments à des entretiens capables de causer la ruine de notre âme? A quoi bon pour vous des remèdes? Ne recevez pas de blessures; n'employez pas votre temps à guérir des maux que les autres vous communiquent et vous donnent : cherchez la santé dans les divines Ecritures, et si l'on vient vous parler dans un sens différent, bouchez vos oreilles, éloignez-vous sur-le-champ et sans retard. Vous vous garderiez bien, si quelque conjuration se tramait contre l'empereur, de prendre part à l'assemblée, à cause du danger auquel vous vous exposeriez infailliblement pour avoir prêté l'oreille à ces projets, quand même vous n'y consentiriez pas. On élève la voix contre Dieu, on met en avant une opinion outrageante pour lui, et vous ne vous retireriez pas, et vous ne prendriez pas en horreur la langue qui blasphème, et vous ne fermeriez pas ces bouches impies? Et comment prieriez-vous Dieu avec confiance, ayant participé aux attaques dirigées contre lui? Que cela ne soit pas, je vous en conjure.

Ces paroles ne regardent pas les personnes ici présentes. Ou plutôt elles les regardent également. Si vous n'avez rien à vous reprocher sur ce point, combattez ceux que vous saurez être atteints de ce mal, et par ces raisons et d'autres plus nombreuses, de façon à en extirper les racines. Qu'il en soit ainsi par les prières des saints et des amis de Dieu; car nos paroles sont bien loin d'être aussi efficaces que leurs puissantes prières. Puissions-nous, tous ceux que l'Eglise renferme dans son sein, être délivrés de ces maux et comparaître avec confiance devant le tribunal du Christ. Gloire soit à lui. Amen.

TROISIÈME DISCOURS.

J'ai entretenu récemment, je le sais, votre charité du destin; mais rien n'empêche que nous ne discourions aujourd'hui sur ce même sujet; non pas que le mal soit redoutable, mais parce que notre indifférence, qui est excessive, aggrave considérablement les maux les plus légers. Il est évident, même pour un aveugle, que le fidèle n'a besoin ni de discours ni d'enseignements pour se dérober à ce mal. A un homme qui habiterait le même pays que nous, qui serait gouverné par les mêmes lois et soumis au même prince, il ne serait pas nécessaire de lui persuader qu'il ne doit pas introduire au milieu de nous les institutions des Perses, il suffirait de le lui interdire. Ainsi en est-il dans le cas présent : parmi les péchés, il en est qui exigent des enseignements et de la doctrine; il en est d'autres qui sont si manifestes et si clairs que la crainte et les châtiments suffisent pour y mettre obstacle : l'homicide, l'adultère, le vol, n'exigent, par

exemple, aucune explication. Aussi le législateur n'a-t-il point exposé sur ces actes une doctrine qui nous en rappelât la perversité. Comme notre raison en est instruite par avance, il s'est contenté de les défendre. « Tu ne commettras pas d'adultère, tu ne tueras pas. » *Deuter.*, v, 17-18. Mais quand il nous entretient du mépris des veuves et de la violation des dépôts, il nous en donne des raisons. « Ayez pitié de la veuve et de l'étranger; car vous avez été vous aussi étranger dans la terre d'Egypte. » — « Observez le repos du sabbat, » dit-il ailleurs; et il en rapporte aussitôt le motif. *Deuter.*, xx, 18 : *Exod.*, xx, 10 ; xxxi, 13.

Or, qu'il ne faille pas croire au destin, c'est une de ces choses qui n'ont pas besoin d'être démontrées, et qui sont claires par elles-mêmes. S'il est évident que l'homicide est un mal et l'adultère un crime, il ne l'est pas moins que la croyance au destin est mauvaise et défendue; car vous ne concluez pas de ce que quelques personnes entretiennent cette croyance, qu'elle ne soit pas défendue : on commet l'homicide, et il est proscrit par les lois; les adultères, les rapines sont également défendus; et cependant bien des gens s'en rendent coupables. Ce qui prouve que la croyance à la fatalité n'est pas plus acceptée que le meurtre par les lois elles-mêmes des Grecs, c'est que si un homme accusé d'adultère répondait devant le tribunal : Ce n'est pas moi qui suis coupable, mais la fatalité : je voulais bien agir honnêtement; mais la fatalité m'a irrésistiblement entraîné ; — il serait plus grièvement puni à cause de cette défense ridicule. En paraîtrait-il pour cela excusable? Certainement non. Cependant il le serait d'après les fatalistes. Si tous nos actes sont le résultat de la fatalité et non de notre volonté, il n'y a rien à dire à la justification précédente. Que notre volonté soit plus efficace et plus puissante que la fatalité, il n'y a plus de fatalité; mais si, malgré tous nos efforts, il nous faut nécessairement accomplir les décrets de cette dernière, c'est à tort qu'on nous châtierait et qu'on nous refuserait le pardon. Cependant personne n'écoutera une défense et une excuse semblables, parce que tout le monde méprise cette croyance et la regarde comme une fable et comme une chimère. Plusieurs magistrats, quoiqu'il suffise de la violence qu'un homme nous a faite pour être justifié du crime dont on nous accuse, ou plutôt dans ce cas il n'y a plus même de crime; plusieurs magistrats, accusés d'avoir condamné injustement à mort, en ont été punis; quant aux bourreaux qui sont les instruments du meurtre, et qui répandent le sang de leurs propres mains, personne ne les traduira en jugement et ne les soumettra à une enquête, parce que la nécessité milite en leur faveur, aussi bien que l'autorité du magistrat et la crainte à laquelle les soumet leur infériorité. Si l'on excuse un homme à qui un de ses pareils et de ses semblables a imposé une contrainte, ne devrait-on pas excuser encore plus celui qui a été contraint par la fatalité? Il fallait s'y soustraire; mais, à ce que l'on prétend, son empire est tellement irrésistible que l'on aurait beau chercher un refuge dans la solitude, sur la mer et en tout autre lieu, on n'éviterait pas sa sentence. Comment après cela ne serait-il pas absurde d'excuser pleinement et de mettre hors de cause celui à qui les barbares auront fait violence, et de punir celui qui a subi, suivant ce sentiment, une contrainte plus violente, et de n'en pas tenir compte pour sa justification? Néanmoins, jamais le prétexte de la fatalité n'a justifié personne, ni le malfaiteur devant la justice, ni le domestique à la maison, ni les enfants à l'école, ni les apprentis dans les ateliers, lorsqu'ils ont commis quelque faute.

Comment donc soutenir cette opinion du destin et en même temps la flétrir de la sorte, et ne pas admettre comme excuse la violence qu'il impose? C'est que la vérité et la conscience obligent à ne voir en cela qu'une fable. Après être tombé dans les péchés les plus graves, on en ajoute un autre, comme si l'on devait éviter de cette manière le châtiment que l'on a encouru, et comme s'il ne devait pas être encore plus terrible. Il est moins redoutable de pécher que d'agir avec effronterie après le péché, et de faire Dieu responsable de sa propre malice. Voilà ce qui est pire que tout péché. Aussi le diable s'applique-t-il, non-seulement à nous rendre négli-

gents pour la vertu, ardents pour le vice, et à nous porter à rejeter sur Dieu la cause de tous nos actes, mais encore à souiller notre langue et notre âme par les blasphèmes, afin que, sous prétexte de nous justifier, nous accusions le Seigneur, nous nous déchargions de la honte de nos œuvres, et nous en transportions la responsabilité à celui qui y est complétement étranger. Parmi les hommes il suffit de commettre une tentative pareille pour amener notre accusation et notre perte. Quiconque calomnie un de ses semblables, n'eût-il fait aucun mal, subit le supplice réservé aux véritables scélérats. Voyez combien de maux le démon a produits au moyen du destin. C'est d'abord le mépris de la vertu; car il énerve l'âme, quelque ardente qu'elle soit à en embrasser les fatigues, dès qu'il lui a persuadé qu'aucun de nos actes ne doit être réputé mauvais. Une fois convaincu qu'il n'y a point de crime à commettre l'adultère, l'homicide, à percer les murailles, semblable à un homme qui se précipite d'un lieu élevé, on suivra cette pente rapide, et en multipliant les calomniateurs contre la Providence, on sera soi-même calomniateur envers Dieu. Quel mal, je vous le demande, pourrait être plus funeste? Fuyons donc, mes bien-aimés, cette idolâtrie; vraiment la mort est dans la chaudière, et quiconque y puisera même une parcelle de ces croyances corruptrices, en mourra infailliblement, s'il ne retourne sur ses pas, et s'il ne jouit d'une parfaite santé. Afin de n'avoir pas à pleurer inutilement un jour, le temps de la pénitence étant fini après le trépas, tandis que nous en sommes les maîtres, nous qui sommes en proie à ce mal, repentons-nous et rentrons en nous-mêmes; nous qui sommes encore sains et saufs, veillons sur notre santé, et tendons la main à nos frères souffrants. Nous leurs témoignons de l'intérêt et de la sollicitude dans leurs maladies corporelles; quand leur âme est malade, que ne devons-nous pas faire, que ne devons-nous pas supporter pour conquérir ce frère qui est comme nous membre du même corps, et qui fait partie de la plénitude du corps de l'Eglise? Prenons donc tous les moyens, faisons tout ce qui dépend de nous pour réussir, chassons les chiens et les loups; et n'estimons pas suffisant de nous occuper de notre propre salut. Il a été dit : « Si vous aperceviez un voleur, vous couriez avec lui; et vous mettiez votre part avec les adultères. » *Psalm.* XLIX, 18. Appliquons-nous ici ces paroles : Lorsque nous verrons l'un de nos frères dérober par des paroles et par des murmures, par des propos dangereux, alors c'est à nous que s'adressera cette sentence. L'Eglise est la maison du Seigneur, les fidèles en sont les vases précieux. Lorsque vous verrez un étranger essayer d'enlever un de ces vases, quand même vous n'auriez vous-même rien eu à souffrir, comme votre négligence à cet endroit vous exposerait à de graves dangers si vous négligez d'aller avertir ceux qui peuvent remédier au mal, vous êtes responsable de cette âme. parce que, ayant vu le voleur à l'œuvre, vous ne l'avez empêché ni par vous ni par autrui. Si je parle ainsi, ce n'est pas que ce péril soit suspendu sur votre tête; mais je le fais pour votre sécurité, pour que vous vous occupiez avec la même sollicitude de votre salut et de celui de vos frères. De cette manière, nous pourrons obtenir les biens qui nous sont promis, par la grâce du Christ, à qui gloire soit, dans les siècles des siècles. Amen.

QUATRIÈME DISCOURS.

« Il ne m'en coûte pas de vous dire les mêmes choses; et cela vous est avantageux. » *Philipp.*, III, 1. Si Paul avait besoin d'instruire continuellement ses disciples, Paul qui n'enseignait qu'avec la grâce de l'Esprit, qui d'une parole mettait en fuite ses ennemis, qui guérissait tous les maux, Paul comblé d'honneurs, que l'on écoutait comme l'on eût écouté un ange descendu des cieux, ou plutôt comme le Christ lui-même; si Paul, dis-je, avait besoin de répéter fréquemment les mêmes choses, combien plus en avons-nous besoin, nous qui n'avons aucun titre pareil. En vérité, il vous est avantageux d'entendre souvent parler des mêmes choses; et non-seulement des mêmes choses, mais d'en entendre parler dans les mêmes termes. Qu'il ne

paraisse donc fâcheux, ni désagréable à personne, que nous répétions les mêmes considérations sur le même sujet. Eussions-nous la confiance qu'après une seule exhortation votre âme serait délivrée de son mal, même alors nous ne devrions pas quitter ce terrain, et il nous faudrait insister sur ces questions de manière à raffermir et à constituer solidement votre santé, à vous mettre à l'abri de chutes nouvelles dans les mêmes fautes. Mais comme nous soupçonnons la présence de quelques restes de mal chez nos auditeurs, nous devons raisonnablement et nécessairement continuer sur ce point nos exhortations. Ce que nous avons à dire aujourd'hui, c'est comment nous éviterons ce péril. Comment donc l'éviterons-nous?

En premier lieu, par la prière, et les entretiens avec Dieu; en second lieu par les pensées pieuses. Si vous faites attention et aux choses à venir et aux choses présentes, et si vous portez un jugement droit sur les unes et les autres, jamais ce fléau n'arrivera jusqu'à votre âme. Lors donc que vous verrez un homme plus riche qu'il ne le mérite, ne l'estimez ni heureux, ni digne d'envie; ne condamnez pas la Providence divine et ne concluez pas que les événements présents marchent au hasard et sans but, de ce qu'un individu est riche sans le mériter. Souvenez-vous de Lazare et du riche, du riche arrivé au faîte de l'opulence et des plaisirs, quoiqu'il fût cruel, dur, inhumain, et plus féroce que les chiens eux-mêmes : au moins les chiens avaient-ils compassion du pauvre et l'assistaient-ils, n'hésitant pas à lécher les ulcères qui couvraient tout son corps, tandis que le riche lui refusait les miettes de sa table. Représentez-vous donc ce misérable arrivé au faîte de l'opulence, et le pauvre, qui était vraiment riche, vraiment opulent, tombé dans l'abîme de l'indigence, privé même du nécessaire et en lutte incessante contre la maladie et la faim. L'un ne possédait même pas ce dont il avait besoin, l'autre possédait au delà de toute mesure. Et cependant le pauvre ne s'emportait pas, il ne proférait aucune parole impie, il n'accusait point le Seigneur, et il ne s'en prenait pas à la Providence, et il n'attribuait pas cet état de choses au destin, et il ne disait ni à personne ni en lui-même : Moi qui n'ai commis aucune espèce de mal, me voilà affreusement puni, subissant d'horribles tourments, dévoré par la faim, consumé par un mal cruel, rongé peu à peu, et dans l'état le plus repoussant. Celui-là, au contraire, vit au sein des richesses et des plaisirs, environné des calamités d'autrui, et insultant à nos maux. A cet homme sans humanité, sans miséricorde, cruel, et dont le cœur est de rocher, Dieu a donné la possession de tant de biens; et moi qui ne l'ai même pas offensé par la moindre parole, il me laisse en proie à ces peines affreuses. Est-ce bien là de la justice? Est-ce bien là une preuve de sa providence et de sa sollicitude envers nous? — Mais le pauvre ne dit rien de semblable. Ne serait-il donc pas déraisonnable, puisque les personnes rudement éprouvées bénissent le Seigneur en toute chose, que vous, placé en dehors des épreuves, le blasphémiez pour les mêmes raisons qui portent les autres à lui rendre grâces? L'homme qui est dans l'affliction, prononçât-il quelques paroles amères et blessantes, s'il n'en obtient pas autant qu'un autre, obtiendra toujours du moins une certaine indulgence; mais celui qui est hors de tout mal et qui sacrifie son âme pour des choses qui lui sont étrangères, en quoi serait-il excusable de blasphémer le Seigneur, à propos de souffrances dont les personnes affligées remercient le Seigneur et ne cessent de le glorifier?

Que cet exemple vous revienne en mémoire quand vous verrez un juste dans le malheur. Au surplus, vous ne citerez personne maintenant qui surpasse Lazare en justice, comme le prouvent et sa patience et sa récompense : En effet, il obtint la première place dans le séjour du repos, et il partagea les honneurs du patriarche Abraham. Vous ne me citerez également personne qui ait souffert plus de maux que lui, et qui autant que lui ait été méprisé. Que pourriez-vous dire puisqu'il ne pouvait se rassasier des miettes qui tombaient à terre? Souvenez-vous du même exemple quand vous verrez la malice portée à l'excès. Qui surpasserait en cruauté ce riche à qui le malheur de Lazare n'inspirait que de l'indifférence? Où trouver une table plus recherchée que la sienne, des vêtements qui portent plus

haut la mollesse et l'opulence. Souvenez-vous-en aussi, quand vous verrez des actes remarquables de justice. Où trouver une âme plus religieuse que l'âme du pauvre au milieu de ces souffrances et de cette misère affreuse qu'il supportait avec générosité? Quoi de plus horrible que cette faim et ce mal insupportable? Quelle excuse aurez-vous, je vous le demande, si les souffrances d'autrui sont pour vous un sujet de scandale? Est-ce que notre destinée serait bornée par la vie présente? Attendez la fin, et alors vous verrez chacun traité comme il le mérite; avant les récompenses, avant les couronnes, bannissez toute inquiétude. Lorsque vous aurez vu ces deux hommes traduits en jugement et recevant leur sentence, portez alors, vous aussi, sur chacun d'eux votre propre jugement. Combien de misérables qui guettent sur les routes, qui percent les murs, violent les cercueils des trépassés, cherchent à souiller la couche d'autrui, causent la mort de plusieurs personnes par des breuvages empoisonnés! En faisons-nous pour cela un crime au juge? Certainement non. Si, après s'être emparé d'eux, il les renvoyait absous, s'il châtiait l'innocent, s'il honorait les coupables et les rendait à la liberté chargés de couronnes, alors il mériterait les reproches et les accusations les plus sévères; mais ces criminels ne lui ont pas été encore remis, le temps de la sentence, celui d'instruire leur procès n'est pas encore venu; et vous condamnez le juge par avance!

Il faudrait, dit-on, qu'il punît le crime dès ici-bas. Songez donc à vos propres actions, ô homme; pénétrez dans votre conscience, et vous changerez de sentiment, et, loin d'applaudir à cette mesure de rigueur vous serez heureux de la longanimité et de la miséricorde du Seigneur. Si chacun de nous devait porter la peine de ses fautes au temps où il s'en est rendu coupable, depuis longues années le genre humain serait exterminé. « Qui oserait se glorifier de la pureté de son cœur, et prétendre avec confiance être exempt de tout péché? » *Proverb.*, XX, 9. Lorsque vous souffrez de la longanimité de Dieu, examinez attentivement vos propres prévarications, et vous le remercierez de sa patience, et vous admirerez sa mansuétude. Quoi! vous seriez troublé et hors de vous-même, vous bouleverseriez tout parce qu'un tel est plus riche qu'il ne le mérite, et qu'il jouit des hommages de la multitude! N'avez-vous pas entendu ces paroles du Psalmiste : « Ne craignez rien, lorsqu'un homme se sera enrichi; car à sa mort il ne prendra pas tout avec lui, et sa gloire ne l'accompagnera pas dans le tombeau. » *Psalm.* XLVIII, 17-18. N'avez-vous pas entendu le Prophète crier de sa grande voix : « Toute chair n'est qu'une herbe, et toute gloire humaine est comme la fleur de l'herbe? » *Isai.*, XL, 6. Ne voyez-vous pas la réalité des choses témoigner en faveur de la sentence des prophètes? Ne voyez-vous pas l'expérience et l'issue des événements confirmer ces paroles : « A sa mort, il n'emportera pas tout avec lui? » Ecoutez Job disant dans le même sens : « Je suis sorti nu du sein de ma mère; je serai nu aussi quand je quitterai ce monde; — car à sa mort il n'emportera pas tout avec lui. » *Job.*, I, 21. Ecoutez Paul proclamant la même sagesse : « Nous n'avons rien apporté en ce monde, évidemment nous n'en pourrons rien emporter. » I *Tim.*, VI, 7. Et vous estimez heureux un homme qui ne peut emporter d'ici aucune des choses dont il aurait besoin pour sa défense au jour du jugement! Et quel sort plus misérable et plus funeste que celui d'un homme qui, après avoir vécu dans les plaisirs, quitte cette vie dans le dénûment le plus complet? Supposez que l'un de ces hommes qui promènent leur faste et leur arrogance sur la place publique, après avoir été comblé d'honneurs dans une contrée étrangère, après avoir vécu entouré de flatteurs et de parasites, une fois rentré dans sa patrie, soit dépouillé de tout cet éclat, et qu'il y paraisse dans le dénûment et l'ignominie, dans la misère et l'indigence la plus repoussante; est-ce que vous l'estimeriez digne d'envie, et n'auriez-vous pas plutôt pour son malheur une profonde pitié? Eh bien, faites-en de même pour les riches.

Mais puisque nous nous occupons de ces questions de philosophie, notons ces hommes qui, esclaves de leur ventre comme les boucs et les pourceaux, et asservis aux biens présents, s'imaginent qu'il n'y a rien après la mort; et les au-

tres qui, admettant après la mort une autre vie, préfèrent cependant le présent à l'avenir. Quant aux premiers qui ne croient pas à la vie future et pour qui l'âme s'évanouissant à la mort n'aura aucun compte à rendre et aucune peine à subir, il serait peut-être aussi puéril de leur répondre, que de répondre à des furieux et à des insensés. Il serait inutile, en effet, de rechercher à convaincre par le raisonnement et à ramener à la vérité celui qui en plein jour douterait de la lumière et qui mettrait en question tout autre point également évident. Cependant, par égard pour votre charité, nous discuterons cette erreur conformément aux inspirations de la grâce de Dieu. Que dites-vous, ô homme! vous prétendez qu'il n'y a rien après cette vie? car c'est à ce sentiment que l'on est réduit; le démon poussant toujours celui qui est sorti une fois de la vérité, comme par des degrés de mal successifs, vers l'opinion la plus impie. Voyez, en effet : dès qu'il a eu persuadé à quelques-uns d'abandonner la tempérance, la modération et toutes les vertus; ceux-ci ont vécu désormais dans l'iniquité, avec une conscience souillée, et ils ont cherché à transporter à d'autres le châtiment de leurs propres crimes. Ils auraient dû plutôt renoncer au mal; mais ils ne l'ont pas fait, et ils ont forgé une opinion détestable et des plus funestes dans ses conséquences, l'opinion du destin. Battus ensuite sur ce point, et contraints d'avouer le néant des choses présentes, ils s'attaquent à l'avenir, et détruisent la doctrine de la résurrection. Quand nous les aurons réfutés encore sur ce terrain, un dogme nouveau sera façonné par leur impiété. Mais pour le moment réfutons-les sur la question qui nous occupe. Il n'y a donc rien, ô homme, après cette vie, et vous vous déclarez contre cette croyance. Les Grecs ont imaginé bien des fables; et pourtant ils n'ont jamais combattu la vérité de cette doctrine. Ecoutez-les, et vous verrez qu'ils ont accepté après la vie présente une autre vie, un jugement, un tribunal qui réside dans l'enfer, des supplices, des récompenses, des sentences et des arrêts. Interrogez les Juifs, les hérétiques, quelque homme que ce soit; tous respecteront cette vérité; et, s'ils diffèrent en d'autres matières, ils sont d'accord sur celle-ci, et ils reconnaissent qu'il nous faudra rendre compte après la mort des actions de cette vie.

Mais vous ne voulez pas vous en rapporter à leur sentiment, et, une fois engagés dans l'erreur, vous y restez opiniâtrément : il nous faudra donc, en considération de ceux qui ne sont pas encore aveuglés, pousser plus loin la discussion sur ce sujet. Quiconque nie l'existence de la vie future doit nécessairement nier par cela même l'existence de Dieu. Voyez-vous, comme je le disais tout-à-l'heure, les opinions admises par nos adversaires conduire toujours à des conséquences de plus en plus mauvaises? S'il n'y a rien après cette vie, Dieu non plus n'existe pas. Si Dieu existe, il est juste : s'il est juste, il traite chacun comme il le mérite; mais, s'il n'y a rien après cette vie, où chacun recevra-t-il ce qu'il a mérité? Faites-y bien attention : il y a beaucoup d'hommes, comme nos adversaires l'ont tout d'abord reconnu, qui sans le mériter sont comblés en ce monde de prospérités et d'honneurs, et d'autres qui sont éprouvés, quoique vivant dans la justice. Or, s'il n'y a point de vie après celle-ci, les justes mourront après avoir été injustement traités, et les méchants après avoir joui d'un bonheur qu'ils ne méritaient pas. Mais dans ce cas, comment, y aurait-il une justice? Nécessairement, il doit y avoir après cette vie une vie où chacun sera traité comme il le mérite; car nous ne voyons pas qu'il en soit ainsi sur la terre. Que si cette vie n'existe pas, comment chacun recevra-t-il ce qu'il a mérité? Que si personne ne reçoit ce qu'il a mérité, Dieu, selon vous, n'est pas juste. Si Dieu n'est pas juste, il n'y a pas de Dieu. Que ce blasphème retombe sur ceux qui nous ont contraint à parler ainsi. Voyez-vous à quelle conséquence impie le raisonnement les conduit? Mais tout ce qui existe proclame l'existence de Dieu; or il est juste : s'il est juste, il traite chacun selon ses œuvres : s'il traite chacun selon ses œuvres, il doit inévitablement après le temps présent venir un temps où chacun recevra selon ses œuvres, et sera puni ou récompensé selon ses mérites.

Pratiquons la sobriété, mes bien-aimés :

quelques-uns vivent dans l'ignorance de Dieu ; pour nous, soyons sobres, soyons vigilants. Vous avez péché, n'ajoutez pas à vos fautes : vous avez péché, cessez de le faire : vous avez péché, n'ajoutez pas une chaîne à une autre chaîne. Nous, au contraire, nous en ajoutons une troisième, une quatrième, en imposant à nos âmes le fardeau de semblables opinions. Vous avez péché, revenez à votre Maître si miséricordieux, si charitable, si bon, si sage médecin, si facile à pardonner, à se laisser toucher et fléchir. N'avez-vous pas entendu parler de ce serviteur qui, ayant dévoré dix mille talents, dissipé, consommé tous les biens de son maître, au moment où l'on allait vendre sa femme et ses enfants, pour avoir seulement pleuré, pour avoir seulement embrassé les pieds de son seigneur, obtint la remise et le pardon de sa dette entière? Si vous répondez qu'il fut ensuite livré aux bourreaux, ceux qui connaissent cette histoire en savent la raison ; et, du reste, vous rappelez en cela une autre preuve de la bonté du maître. C'est par pitié qu'il lui avait d'abord pardonné, et c'est par pitié qu'il le plongea dans un cachot : de même que dans le premier cas il était venu en aide à ce serviteur ; de même dans le second, il venait en aide à la victime. Après avoir instruit l'un à n'être ni cruel, ni inhumain, il mettait l'autre à l'abri de l'inhumanité et de la violence. Remarquez-le, mes bien-aimés; je me félicite d'avoir rencontré, tout en discourant, ce souvenir : il nous prouve que non-seulement l'injustice et la rapine, mais encore le défaut de miséricorde nous conduit à l'enfer. En effet, ce n'est pas pour avoir pris injustement le bien d'autrui, mais pour avoir réclamé avec dureté son propre bien que ce serviteur fut livré aux tortures; car il est dit qu'il réclamait ce qui lui était dû. Mais s'il vous était dû, vous aviez vous aussi une dette semblable, et il fallait observer dans les deux cas la même équité. En vous remettant votre dette, et en vous manifestant sa bienveillance, votre maître veut que vous imitiez sa douceur. Puisque, malgré ces égards, vous n'en êtes pas devenu meilleur, il recourt pour vous corriger, à un autre moyen, à celui des supplices, à celui des châtiments. C'est donc là aussi un témoignage particulier de bonté. Il vous a livré aux bourreaux, afin de guérir comme un bon médecin, la maladie de votre âme. Les remèdes adoucissants n'avaient pas produit d'effet sur vous; il a fallu y substituer le fer et le feu. En vous remettant vos dix mille talents, il savait bien que vous étiez dur et cruel; mais il a attendu que l'issue de l'événement le justifiât à vos yeux : conduite qu'il tient bien des fois, quoique sa justice ne soit jamais en défaut. Il ne vous châtie donc qu'après s'être justifié devant vous. De même, il ne fit pas tomber d'abord le feu sur Sodome, et il ne commença pas par détruire ces fameuses villes. Il parle en premier lieu *du cri de Sodome et de Gomorrhe;* et, ne s'en tenant pas là, il ajoute : « Je descendrai et je verrai. » *Genes.*, XVIII, 20-21. Ce n'est pas tout encore : il envoie des anges pour mettre en évidence la perversité des habitants de cette ville, et pour qu'aucune bouche impudente ne pût blasphémer contre Dieu de ce qu'il avait exterminé ces hommes inhospitaliers, inhumains, prévaricateurs, étrangers à tout droit et à toute justice, perturbateurs des grandes lois de la nature, et infectés de vices.

Qu'y a-t-il de comparable à cette miséricorde et à cette mansuétude de Dieu? Pour nous, si nous punissons, rarement nous daignons en donner la raison. Mais Dieu, ce n'est qu'après vous avoir instruit, après vous avoir convaincu, après avoir obtenu votre approbation sur la justice du châtiment, qu'il punit des misérables dignes depuis longtemps de supplices et de vengeances; il est prêt la plupart du temps à vous rendre ses comptes, il plaide sa cause auprès de vous et il ne lui en coûte pas de se soumettre à votre sentence. Les prophètes sont remplis de pareils exemples : partout ils montrent Dieu en jugement avec les hommes. Bien souvent il en appellera à la justice de ceux qui l'outragent; bien souvent il invitera la création toute entière à siéger sur le tribunal, déclarant ainsi la justice manifeste de ses décrets. Il ne refuse de convoquer à ce procès ni ses adversaires, ni les choses insensibles : ce que nous faisons nous-mêmes ordinairement lorsque nous avons pleine con-

fiance dans la justice de notre cause. « Ecoutez, vallées, fondements de la terre, car il s'agit du jugement du Seigneur. — Ecoute, ciel; terre, prête l'oreille, car le Seigneur a parlé. » *Mich.*, VI, 2 : *Isaï.*, I, 2. Quelquefois même il s'adresse aux coupables : « Mon peuple, que t'ai-je fait? en quoi t'ai-je blessé? — Vos pères, dit-il par Jérémie, ont-ils trouvé en moi quelque grief à me reprocher? » *Mich.*, VI, 3 : *Jerem.*, II, 5. Il ne le fait pas seulement avec des cités et des peuples, mais souvent avec un seul homme. Il discute avec David par l'intermédiaire d'un prophète; avec Jonas qui se refusait à prêcher aux Ninivites, il se sert de la comparaison d'une plante pour se justifier : « Tu voulais épargner cet arbrisseau, et je n'épargnerai pas Ninive ! » *Jon.*, IV, 10-11. Vous trouverez dans l'Ecriture une infinité de textes semblables. Instruits de ces choses, offrons à Dieu les adorations, l'admiration, les hommages dont nous sommes capables; car il nous est impossible de l'honorer comme il le mérite. Passons cette vie avec vigilance; soyons convaincus de la providence avec laquelle Dieu préside au gouvernement de l'univers, et après cela nous pourrons, au sortir de ce monde, obtenir les biens qui nous ont été promis. Puissions-nous tous les posséder par la grâce du Christ, à qui gloire soit dans les siècles des siècles. Amen.

CINQUIÈME DISCOURS.

Certainement, mon bien-aimé, il n'y a pas de croyance aussi perverse et aussi corruptrice que celle de la fatalité et du destin. Outre qu'elle dépose dans les âmes séduites une doctrine blasphématoire, une doctrine impie et funeste, et qu'elle conduit à tenir sur Dieu un langage que l'on ne tiendrait pas sur les démons, elle bouleverse notre vie, et la remplit de troubles et d'une confusion déplorable. Toutes les leçons propres à nous amender et à nous instruire que nous avons reçues de Dieu, de la nature, des prophètes et des saints, elle les détruit, les dissipe et les rend superflues. Il en est de cette croyance comme d'un homme qui persuaderait à l'un de ses semblables gravement malade et à qui des remèdes seraient indispensables, de refuser les services des médecins présents et les recettes qu'ils auraient préparées, de ne pas combattre le mal, de s'abandonner à une insouciante négligence et d'attendre un misérable trépas. N'est-ce pas là ce que suggère le destin? Que personne ne donne un conseil utile; que personne n'écoute les exhortations d'autrui; inutiles sont les lois et les juges; inutiles sont les menaces et les observations; inutile la crainte du châtiment, inutiles les honneurs, les récompenses, les lauriers réservés à la vertu. Ni votre zèle ne vous servira de quelque chose, ni votre négligence ne vous sera nuisible. Que l'enfant n'aille point à l'école; que l'homme fait ferme l'oreille aux lois, qu'il ne prête aucune attention aux bons conseils et aux sages avertissements. Quel avantage pourrait-il retirer de ses efforts? Semblable à un navire sans lest, privé de matelots et de pilote, qu'il abandonne le gouvernail de sa raison à la violence de la tempête et qu'il vogue au gré des flots.

Eh bien, nous laisserons-nous persuader, et ne ferons-nous aucune chose capable d'assurer le salut de notre vie? Laissons pour le moment la question de l'âme, et occupons-nous de ce qui regarde la vie présente. Accéderons-nous à ce langage du destin et renoncerons-nous à châtier les serviteurs en faute, à corriger ceux qui se plongent dans la débauche, à traduire en justice ceux qui nous ont lésés, à ne pas écouter les lois? Je voudrais bien qu'il en fût ainsi quelque temps, afin que vous pussiez comprendre par expérience les maux dont cette doctrine pernicieuse et funeste est le principe. Si les arrêts du destin doivent nécessairement s'exécuter, quel que soit notre zèle ou notre apathie, le cultivateur n'a besoin ni d'atteler ses bœufs, ni de traîner la charrue, ni d'ouvrir les sillons, ni de jeter la semence, ni de se conformer aux exigences des saisons, ni de supporter le froid, des pluies continuelles, les incommodités et les fatigues de toute l'année. Il n'a besoin ni d'aiguiser sa faux, ni de couper la moisson, ni de broyer les épis, ni de planter des arbres, ni de

les cultiver : il peut se débarrasser de tous les soins de l'agriculture, rester chez lui et passer tout son temps à dormir. Assurément, si telles sont les dispositions de sa destinée, les biens viendront d'eux-mêmes dans sa maison ; tandis que, si Clotho lui file une destinée contraire, quelques efforts qu'il fasse, il ne verra pas de terme à ses fatigues et à ses sueurs. Pourquoi ne vous pressez-vous pas d'agir de la sorte, si vous croyez vraiment au destin ? Pourquoi ne pas donner ce conseil, afin d'expérimenter et de connaître les avantages de cette doctrine ? Voulez-vous bien me montrer les effets réels du destin? Supprimez l'agriculture, faites disparaître la navigation, éloignez tous les arts de la vie humaine ; qu'il n'y ait plus d'ouvriers pour construire les maisons, pour façonner l'airain, pour préparer les tissus, et pour exercer les autres industries nécessaires à notre existence; et alors vous verrez clairement quels sont les présents du destin, et alors vous comprendrez ce qu'il est, et alors vous saurez ce qu'il faut penser de ses immuables arrêts. Et pourquoi parlé-je des arts qui embrassent notre vie toute entière? Conservez-les, et n'en rejetez aucun; mais qu'en les laissant tous à leur place, nul d'entre vous ne s'occupe de ses propres affaires, ne songe aux choses de la maison, confiant au destin l'administration de tous ses intérêts : il ressentira les effets de sa protection lorsqu'on lui réclamera les impôts au moyen des verges et des tortures, et lorsqu'il alléguera pour sa défense les décrets de la destinée, personne n'écoutera ses paroles.

Jusques à quand serons-nous enfants par la raison? jusques à quand serons-nous le jouet des chimères? jusques à quand refuserons-nous de reconnaître notre commun Seigneur? Si le destin fait les bons et les méchants, pourquoi exhorter votre enfant, pourquoi le réprimander? Tout cela est vain et inutile. S'il fait les riches et les pauvres, ne l'envoyez pas à l'école, ne lui donnez pas de l'argent, gardez-vous de tout ce qui pourrait augmenter son patrimoine et abandonnez son avenir au destin. Vous n'osez pas. Ainsi, vous vous défiez de sa puissance dans les questions les moins importantes; et dans les questions les plus importantes vous mettriez en lui votre foi! Car enfin si le destin existe, laissez votre enfant fréquenter les hommes pervers, se corrompre avec les débauchés : incontestablement si tel est votre sort et votre destinée, vous en retirerez des avantages. — Mais oui, il y a un destin, dites-vous; oui le destin existe. — Pourquoi donc vous préoccuper et de vos affaires et de celles d'autrui? Je n'aurais pas besoin de parler de vos enfants; vous n'oseriez pas agir de la sorte envers vos esclaves. Vous employez les menaces, la crainte et toute sorte de moyens pour en être bien servi, et vous ne comptez guère sur la fatalité. Pourquoi, si votre serviteur devient mauvais, le châtiez-vous? Ce n'est pas sa faute à lui, mais la faute de la fatalité qui l'a entraîné. Pourquoi, s'il est bon, l'en félicitez-vous? Il n'en a pas le mérite, qui appartient à la fatalité. Ou plutôt jamais il ne sera ni bon ni mauvais. Quand on ne fait rien par soi-même, et que l'on subit une nécessité extérieure, on ne saurait être ni mauvais ni bon. Pourquoi donc louer nos semblables, pourquoi les blâmer? pourquoi les maudire, pourquoi les bénir? Voyez-vous à quelles conséquences absurdes nous conduit la doctrine du destin? Plus de chasteté, plus d'impudicité; plus d'avarice, plus de justice; le vice et la vertu sont effacés; c'est en vain que nous avons été mis en ce monde, ou plutôt ce n'est pas en vain, mais pour notre malheur. N'est-il pas, en effet, absurde d'être nécessairement précipités dans le mal, puis d'en être, sous le coup de la même violence affreusement punis, quand nous ne mériterions que compassion et pitié; de recevoir la haine et les supplices en partage, quand nous devrions être récompensés? Quand on est victime de l'injustice et de la violence, on mérite des honneurs et non des supplices. Or nous sommes victimes de l'injustice; et cependant nous sommes châtiés. Quoi de plus déraisonnable que d'être punis, pour avoir été poussés violemment dans le crime? Le destin m'a fait homicide, et mon obéissance envers lui me coûterait la vie! Et quel dogme plus désolant que celui-là? C'est comme si, après avoir précipité un malheureux dans un puits, nous saisissions cette victime, et nous appelions à cause

de cela des supplices sur sa tête; ou comme si, après avoir livré à une maîtresse barbare un esclave pour être accablé de persécution et de mauvais traitements, nous transformions sa servitude et sa captivité en un crime digne de supplices. Quoi de plus inconcevable et de plus misérable en même temps, je vous le demande, qu'un pareil état de choses?

Si les choses vont de la sorte; si, tandis que les ennemis pardonnent à leurs ennemis le mal qu'ils en ont reçu, lorsque ceux-ci l'ont fait à leur insu et involontairement, le destin ne pardonne jamais à ses sujets, quoiqu'ils lui obéissent en tout et qu'ils subissent même ses violences, et s'il les punit des actes auxquels il les a contraints, quel abîme, quel bouleversement, quelle tempête donnera l'image d'une confusion pareille? Il ne m'a pas suffi d'être en butte à une seule espèce d'injustice, d'avoir été mis au nombre des méchants sans avoir fait de mal, en même temps qu'un autre était mis au nombre des bons et récompensé sans avoir fait de bien; cette seule injustice qui sans motif et sans raison me range du côté du mal, et range un autre du côté du bien, n'a pas suffi, et un autre vient s'y ajouter; car le destin n'imite même pas les hommes dans leur justice. Les hommes sont assez bons et assez bienveillants pour discerner ce qui est volontaire de ce qui ne l'est pas; mais la furie, le démon pervers qui dirige les affaires humaines bouleverse toute chose. Si l'on prétend que ce n'est pas Dieu qui gouverne ce monde, la vérité peut s'établir d'une autre manière. Il est impossible que l'harmonie de l'univers existe sans une Providence. Mais s'il n'y a pas de Dieu, comment l'univers peut-il subsister? Et s'il y a un Dieu, comment le dédaignerait-il? Vous voyez, à supposer Dieu l'auteur de l'univers, l'excès d'impiété et de blasphèmes auquel on aboutit; et, à supposer qu'il n'en est pas l'auteur, et qu'il le regarde avec indifférence, l'inconséquence tout aussi grave dans laquelle on tombe. Voyez-vous les difficultés que le démon rencontre de toute part en excitant les hommes à outrager le Seigneur jusqu'à la folie? Voulez-vous me prouver que vous avez foi au destin et en la vérité de cette croyance? Ne poursuivez pas votre femme adultère, ne vous abandonnez pas à la colère et ne conduisez pas à la justice celui qui vous a déshonoré. Si vous voyez une muraille percée, ne vous emparez pas du malfaiteur et n'en tirez pas vengeance; car, de votre propre aveu, il ne l'a pas fait volontairement. Ne vous mettez pas en peine de vos affaires; ce que le destin a décrété arrivera infailliblement. Jetez l'or que vous avez; ne vous occupez ni de vos maisons, ni de votre commerce, ni de vos esclaves; l'indifférence du destin ne sera modifiée en rien par votre propre indifférence. Que si vous ne faites aucune de ces choses, c'est que votre conviction condamne pratiquement le dogme de la fatalité : pourquoi donc, en matière de péché, alléguer une opinion que votre conduite réprouve? Vous le voyez: cette opinion n'a d'autre source que la négligence, le mépris, et la répugnance qu'inspirent les labeurs de la vertu. Si la fatalité existe, il n'y a pas de jugement : si la fatalité existe, la foi n'est plus : si la fatalité existe, il n'y a point de Dieu : si la fatalité existe, il n'y a ni vice ni vertu : si la fatalité existe, vains sont nos actes, vaines sont nos œuvres; il n'y a plus ni blâme, ni pudeur, ni honte, ni loi, ni justice.

D'où vient, dira-t-on, qu'un tel est riche, d'où vient qu'un autre est pauvre? Si nous en ignorons la raison, il vaut bien mieux rester dans notre ignorance que d'embrasser une opinion funeste : une sage ignorance est préférable à une science pernicieuse; la première est innocente, la seconde est inexcusable. Néanmoins, par la grâce de Dieu, nous savons maintenant pourquoi les uns sont riches, les autres pauvres. La richesse vient ou bien d'un héritage paternel, ou bien du commerce et du négoce, ou bien des larcins et des rapines, ou bien d'un mariage opulent, ou bien de l'agriculture, ou bien de l'exercice d'un art, ou bien de tout autre moyen semblable. Il y a bien des façons de s'enrichir, les unes justes, les autres injustes. Il en est de même de la pauvreté : elle a pour cause ou la persécution, ou la calomnie, ou la spoliation, ou la prodigalité, ou la paresse, ou la stupidité; car il y a bien des moyens de tomber dans l'indigence. Et pourquoi, direz-vous, cet homme qui entretient une foule de courtisanes, de para-

sites et de flatteurs, qui attente aux droits d'autrui, qui vit dans l'indifférence et la débauche, possède-t-il comme des sources intarissables de richesses; tandis que cet autre qui pratique l'équité, la tempérance, la justice et les autres vertus, ne possède même pas le nécessaire? L'un, homme de bien, a embrassé la vie laborieuse de la vertu; l'autre, vicieux, a choisi la voie facile et commode du mal : pourquoi donc le vicieux est-il riche et l'homme de bien est-il pauvre? — Pour que la couronne de celui-ci devienne plus brillante, s'il endure ses épreuves avec résignation et patience; pour que le châtiment et le supplice de celui-là soient plus terribles, s'il ne se convertit, s'il ne devient meilleur et s'il ne reconnaît son Maître. Les faveurs que Dieu accorde aux méchants sont un poids qui les écrase lorsqu'ils persistent dans l'iniquité; l'abondance dont ils jouissent, s'ils n'en font pas bon usage, aggrave leur condamnation. Ainsi donc les tribulations et les afflictions augmentent pour les bons l'éclat de leurs couronnes. Quand même ils viendraient à tomber, il y a une mesure dans l'indulgence de la part du Seigneur : il ne juge pas les péchés de la même manière; il juge d'une façon ceux du riche et d'une autre ceux du pauvre. Pour celui-ci il a de l'indulgence; il n'en a pas pour celui-là. Supposez tour à tour un riche et un pauvre coupables de vol et d'ambition : le pauvre aura une excuse, légère à la vérité, mais cependant réelle, dans les embarras de sa pauvreté; le riche ne saurait présenter ni inventer une excuse raisonnable. Par conséquent, plus le pauvre est humilié dans la vie présente, plus ses mérites ont de valeur pour la vie future : pour le riche, c'est au contraire la gravité de ses péchés qui augmente.

N'estimez donc pas le pauvre injustement traité, ni la condition du riche excellente. De même que, pour les maux, ceux qui expient ici leurs fautes ou qui les effacent entièrement, souffriront d'autant moins dans l'autre vie, comme ayant supporté dans la vie présente de grandes tribulations; de même, pour les biens, ceux qui ont été honorés ici-bas, et qui restent dans le mal, verront ces honneurs transformés en une cause de châtiments. Ecoutez Dieu reprocher au pécheur les honneurs de ce monde : « Je t'ai donné, dit-il, tous les biens de ton Seigneur. » II *Reg.*, XII, 8. Ailleurs il reproche aux prêtres soumis à Héli l'honneur qu'il leur a fait. « J'ai suscité, dit-il encore, parmi vos jeunes gens des prophètes, et des Nazaréens parmi vos fils. » *Amos.*, II, 11. A tout propos, il rappelle ce qu'il a fait dans le désert. Donc quand vous verrez un riche livré à l'injustice, à l'avarice, aux rapines, pleurez d'autant plus sur lui qu'il est riche et qu'il agit de la sorte, parce qu'il en sera plus grièvement puni. Quand vous verrez un pauvre pratiquer avec sollicitude la justice, admirez-le d'autant plus qu'il la pratique dans la pauvreté. Jamais vous ne serez troublé par les choses qui arrivent, si vous vous pénétrez bien de ces vérités, si vous considérez les biens à venir, si vous êtes convaincu du néant des biens présents, si vous ne cessez d'espérer ceux-là, et si vous vous détachez de ceux-ci. Puissions-nous obtenir tous ces biens par la grâce du Christ. Amen.

SIXIÈME DISCOURS.

Contre l'intempérance.

« Mangeons et buvons, car demain nous mourrons, » disaient bien des Juifs au temps des prophètes. *Isa.*, XXII, 13. Que des Juifs tiennent ce langage, « eux qui faisaient un dieu de leur ventre et qui mettaient leur gloire dans l'ignominie, ce n'est point étonnant. » *Philipp.*, III, 19. Mais qu'après la loi de la grâce, après cette loi qui nous inspire le mépris des biens présents et une vie si admirable et si parfaite, il y ait encore aujourd'hui des fidèles qui proclament cette sentence, sinon en paroles, du moins par leurs œuvres, quelle flétrissure une telle conduite ne mérite-t-elle pas? Car il y a, oui, il y a des hommes qui s'imaginent n'avoir été mis en ce monde que pour vivre dans les plaisirs, gorger leur ventre, engraisser leur corps, et mourir ainsi après avoir préparé aux vers dans leur chair, un festin abondant. Et encore si le mal se bornait pour eux à faire des biens présents un

emploi vain, inutile et sans avantages; quoique pourtant une pareille conduite ne soit pas exempte de reproches et de fautes. En effet, si nous consacrons à la débauche, à l'ignominie et à l'indifférence la plus complète, des biens que Dieu nous a donnés pour entretenir notre corps et pour soulager les indigents, un emploi aussi funeste de ces biens ne sera pas sans châtiment, il nous en faudra certainement rendre compte, et il en sera des richesses et de tout le reste comme des talents de l'Evangile. Je le répète donc, si nous menons une vie inutile et oisive, nous ne serons pas à l'abri du supplice.

Du reste, un autre châtiment nous est en outre réservé. L'homme qui vit dans la mollesse, qui ne pense qu'à l'intempérance, qui entretient des flatteurs et des parasites, qui se gorge de vin et de viande, sera, bon gré mal gré inévitablement la victime du péché, soit dès ce monde, soit après l'avoir quitté. Telle qu'un navire qui, chargé d'une cargaison trop forte pour lui, sombre sous le fardeau dont il est accablé; notre âme, lorsque le corps est chargé d'aliments au-dessus de ses forces, en est accablée, et pliant sous le faix qui lui a été imposé elle sombre dans l'abîme de la perdition, entraînant dans la catastrophe le pilote, les matelots, ceux qui veillent à la proue, les passagers, la cargaison et tout ce qu'elle renferme. De même que pour les vaisseaux surchargés, ni le calme de la mer, ni l'habileté du pilote, ni la foule des nautoniers, ni la facilité de la manœuvre, ni la saison favorable, ni quoi que ce soit enfin ne peut les arracher au danger; de même pour les gens qui vivent dans la mollesse, ni les nombreux raisonnements, ni les leçons, ni les exhortations, ni les avertissements, ni les conseils, ni la crainte de l'avenir, ni la pudeur, ni la honte du présent, ni rien autre chose n'est capable d'arracher leur âme à la tourmente qui l'entraîne : la passion est plus forte que tout cela, et, bon gré mal gré, elle précipite dans l'abîme le malheureux qu'elle possède, et l'enveloppe dans un naufrage terrible auquel il n'est pas facile de se soustraire. Ce n'est pas seulement dans la vie à venir et au tribunal de Dieu, mais encore durant la vie présente qu'éclate l'inutilité, l'incapacité absolue de cet homme : toujours il est un objet de risée, qu'il s'agisse soit des affaires publiques, soit des affaires particulières. Faut-il prendre quelque mesure pressante, il sera dans l'impuissance de trouver une idée prévoyante et sage; et il deviendra le jouet de tous ses ennemis, en même temps qu'il ne sera d'aucune utilité à ses proches et à ses amis. Si, dans les embarras et dans les dangers, un homme de cette conduite doit aisément succomber; si dans le calme et la prospérité, il est insupportable; dans l'adversité sa passion le mettra dans l'incapacité de parer à chacun des coups dont il sera accablé. Dans l'adversité il ne trahira que lâcheté, que faiblesse, que crainte excessive, qu'irrésolution pitoyable; dans la prospérité, au contraire, sa hauteur, son indifférence, son libertinage, ses emportements, son orgueil, son arrogance le rendront encore plus que le reste à charge à tout le monde. Et ce n'est pas seulement le corps de cette sorte de gens qui frappe par la difformité, par les humeurs, l'embonpoint et l'odeur infecte qui le caractérisent; l'âme est encore beaucoup plus repoussante que le corps, elle est plus profondément atteinte par le mal que cause l'intempérance. Pour leur corps, il ne se dégage pas seulement selon la mesure ordinaire, mais selon une mesure bien plus abondante, et de beaucoup de façons : les yeux, le nez, la bouche, à cause des matières dont l'intérieur est surchargé, sont envahis par des humeurs malignes et corrompues; la chair elle-même devenant plus molle qu'elle ne l'est ordinairement, comme si elle était remplie de fange et d'éléments impurs, répand une odeur détestable, en même temps qu'elle est pour le bien un instrument inutile et rebelle. La terre aussi, lorsque envahie par des humeurs trop abondantes, elle a perdu sa chaleur naturelle, devient impropre à la culture et à la production. Il n'est pas ensuite étonnant que des maladies cruelles et incurables saisissent les personnes qui vivent dans la dissolution; des tremblements, l'atonie, la phthisie, les embarras de cerveau, la goutte aux pieds et aux mains et une foule d'autres maux qu'énumèrent les médecins deviennent leur partage.

Lors même qu'il n'y aurait pas d'enfer, ni de châtiments, ni de réprobation irrévocable de la part de Dieu, ni de flétrissure de la part des hommes, ni de folles dépenses, ni les autres conséquences redoutables qu'amène la mollesse, celles dont nous venons de parler ne devraient-elles pas suffire pour en détourner tous les hommes? Il n'y a pas de différence certainement entre ces tables délicates et des breuvages empoisonnés; ou plutôt, à dire le vrai, elles sont bien plus pernicieuses. Le poison frappe celui qui le prend; il le conduit au trépas sans douleur, et ne lui cause sous ce rapport aucune souffrance. Mais l'intempérance, pour ceux qui y trouvent leurs délices, rend la vie mille fois plus pénible que la mort; elle la rend non-seulement misérable, mais encore honteuse et ridicule. Les autres maux éveillent bien des sympathies; les maux qui résultent de la débauche et de l'intempérance ne permettent pas aux spectateurs, quand même ils le voudraient, de sympathiser à nos douleurs : tandis que l'excès du mal incline à la miséricorde, l'origine du mal indigne celui qui la connaît. C'est pourquoi nous éprouvons un sentiment dont le caractère est l'indécision; ce n'est pas de la pitié, la cause du mal ne le permettant pas : ce n'est pas de la colère, la grandeur du mal s'y opposant; c'est un sentiment également éloigné du blâme et de l'indulgence. Ces malheureux ne subissent pas, en effet, les persécutions de la nature comme les premiers; ils ne sont pas victimes des piéges des hommes; ils sont eux-mêmes les auteurs de leur mal; eux-mêmes se sont précipités dans cet abîme; par conséquent, de même que nous plaignons peu les gens qui mettent fin à leurs jours par un lacet, par les glaives, ou en se jetant d'un lieu élevé en bas, de même nous plaignons peu les intempérants. A devoir excuser les uns ou les autres, on excuserait de préférence les premiers, quoiqu'ils soient tout à fait inexcusables. Ce sont les calomnies, les pertes temporelles, les dangers, les afflictions, les malheurs, ou toute autre crainte grave qui les porte à se dérober à ces maux trop accablants, à chercher un soulagement dans la mort, à se réfugier dans le trépas comme dans un lieu d'asile, et à se retirer en toute hâte dans ce port paisible pour éviter la tempête qui les menace; mais les derniers ne sauraient prétexter rien de semblable, ils se sont condamnés bien volontairement à une vie plus pénible que la mort la plus affreuse.

Il ne sera pas hors de propos de rappeler en ce moment le mot du Sage : « Qui aura pitié de l'enchanteur mordu par un serpent, et de tous ceux qui s'approchent des bêtes féroces? » *Eccli.*, XII, 13. C'est une bête féroce que le plaisir, un monstre terrible et indomptable; aucun scorpion ni serpent qui dévorerait nos entrailles n'y produirait des ravages comparables à la dévastation et à la ruine causées par l'amour des plaisirs. Les reptiles ne feraient de mal qu'au corps : l'amour des plaisirs, une fois qu'il a pris racine, entraîne la perte du corps et de l'âme. C'est pourquoi, tenons-nous en éloignés. Je m'adresse à votre prudence : s'il y a des avantages dans l'intempérance, repoussez mes conseils, ne les observez pas; mais si j'ai dit la vérité, si cette passion est une peste universelle, une passion souverainement ridicule, ménagez à la fois et les forces de votre corps et la santé de votre âme. Je ne prétends pas vous amener, contre votre volonté, à une vie austère : renonçons seulement au superflu, retranchons ce qui dépasse nos besoins. Serons-nous bien pardonnables, quand des hommes se privent volontairement du nécessaire, si nous voulons, nous, aller au delà? Arrêtons-nous, en fait de nourriture, à ce qui ne fait pas de mal, à ce qui apaise la faim sans nuire à la santé; ne dépassons jamais cette limite. J'avancerai même une proposition surprenante, mais vraie, quoiqu'elle combatte les idées ordinaires : si nous voulons du plaisir, nous le trouverons plutôt dans la modération que dans l'abondance. Ecoutez en quoi ce plaisir est en même temps plus vif et plus facile à goûter. Tandis que l'abondance ne saurait à quoi s'arrêter, ni trouver des aliments dont la nature la satisfasse; les choses les plus opposées suffisent à la modération. Qui l'assure? Un homme qui avait joui de tous les plaisirs : « La pauvreté, dit-il, trouve doux ce qui est amer; la satiété dédaigne des rayons de miel. » *Proverb.*, XXVII, 7.

Voyez-vous comment peu de choses suffisent pour contenter l'une, et comment rien ne saurait contenter l'autre? Si nous dédaignons des rayons de miel, à quels aliments trouver ensuite du charme? Si la plus douce des nourritures est incapable de nous procurer du plaisir, quelle autre nourriture serait capable de nous en procurer? - Si donc nous voulons du plaisir, nous le trouvons ici de préférence. Ne serait-ce pas une folie extrême de dédaigner une table agréable à Dieu, et qui nous procurerait le plaisir, la santé et toute sorte de biens, pour en dresser une autre, qui deviendrait pour nous la source de calamités, de désagréments, d'afflictions et de maladies sans nombre, et, chose encore plus désastreuse, qui irriterait Dieu contre nous? « La veuve dont les jours s'écoulent dans les plaisirs étant morte, quoique pleine de vie, » que dirons-nous des hommes? I *Tim.*, v, 6. Si l'Ancien Testament proscrit avec force la recherche; si le Prophète s'emporte avec véhémence contre les gens de plaisir, encore que la recherche dont il parle ne soit ni excessive ni tout à fait sensuelle; car, il s'adresse à ceux « qui mangent les agneaux choisis, les veaux à la mamelle, qui boivent un vin purifié de toute lie, répandent sur eux les parfums les plus précieux, qui dorment sur des lits d'ivoire et qui reposent mollement sur leur couche; » *Amos*, vi, 4-6; si une pareille conduite était criminelle en un temps où les sentiments étaient charnels, où l'on ne tenait point compte du ciel, où l'on était dans l'enfance de la loi judaïque, que dire de la délicatesse du temps présent? Si le Prophète reprochait à ceux qui mangeaient des agneaux et des veaux à la mamelle, leur recherche et leur sensualité, que devrons-nous dire de ceux qui explorent les abîmes de la mer, les entrailles de la terre, et qui rassemblent chez eux de tout côté les oiseaux et les poissons les plus rares? Si le prophète blâmait les Juifs qui buvaient du vin dont on avait extrait la lie, que direz-vous des gens qui organisent de longues traversées pour se procurer du vin; qui mettent tout en mouvement pour qu'aucune qualité de vigne ne leur soit inconnue, comme s'ils devaient être punis et condamnés aux derniers supplices, à moins de se gorger de toute sorte de vins? Si le Prophète condamnait ceux qui se servaient de lits d'ivoire; ceux qui enrichissent leurs lits d'ornements en argent, et même qui veulent en argent massif, non-seulement leurs lits, mais encore des marche-pieds, des bassins, de la vaisselle et des vases de toute sorte, quel sera leur pardon? quelle excuse assez puissante ou légère auront-ils à alléguer au jour du jugement? Ce qui met le comble à ces maux, et ce que je dois mentionner, c'est que ce luxe est le résultat des malheurs d'autrui. Le Prophète n'a pas parlé de cette circonstance; il s'est borné à la mollesse. Mais lorsqu'à la mollesse se joint un crime beaucoup plus grave encore, comment en arracher les auteurs aux derniers châtiments? Où trouver pour s'interposer, un Noé, un Job, un Daniel? On n'en trouvera aucun. Mais on appliquera à bon droit à ces malheureux la parole suivante : « Ma fureur se répandra comme de la fumée. » *Isa.*, LXV, 5. N'est-ce pas une raison, je vous le demande, pour être rempli de fureur et de colère, et pour ne pas se posséder que de voir l'usage vain, inutile et absurde que vous faites de l'argent en des meubles qui ne flattent même pas votre orgueil, lorsqu'on est soi-même privé du nécessaire? Non, cela ne servira même pas à flatter votre orgueil; il arrivera même tout le contraire. En agissant ainsi, vous vous proposez d'augmenter votre éclat et votre considération. Or, loin d'être considéré et estimé, partout on flétrit votre cruauté, votre avarice et vos misérables passions. La jalousie, l'envie, la haine, le désir de vous voir tomber dans l'infortune, voilà les sentiments qui règnent partout à votre endroit. Je ne dis rien des blasphèmes contre Dieu dont de pareilles richesses sont la cause; et cependant c'est la chose la plus déplorable : du reste, que vous examiniez les maux précédents, ou ceux que nous pourrions citer encore, vous trouverez les uns plus funestes que les autres.

Il n'en est pas ainsi de la table où règnent la tempérance et la modération. Ni le Prophète ne la tourne en risée, ni l'homme ne la flétrit, ni Dieu ne la condamne, ni le feu ne la punit, ni l'aversion, l'envie, la haine ne l'attaquent : elle est agréable à Dieu, partagée par les anges,

louée par les hommes, et reçue par le Ciel. Ce sont des tables de ce genre que les anges ont acceptées; c'est à celles-ci que le Christ s'est assis et non à celles-là. Telle a été la table des prophètes, des apôtres, des justes. Celles-là, avec leurs danseurs et tous ces misérables dont la condition est le fléau de l'humanité, sont les tables des tyrans, des mauvais riches de la terre, des voleurs, des charlatans, et des violateurs de tombeaux. Quand vous préparez une table pareille, les anges se retirent, Dieu en est indigné, le chef des démons se réjouit. La haine, la jalousie dévorent, non-seulement vos ennemis, mais encore les hommes qui vous paraissent attachés et qui sont plutôt consumés d'envie qu'occupés à jouir du présent. Mais quand nous préparons cette table frugale, modérée, et à laquelle le luxe est complétement étranger, elle réjouit et charme tous nos amis, Dieu, les anges et les hommes. De cette table s'approche le Fils unique de Dieu. De même qu'il a horreur du faste, de la superbe et du tumulte, de même il chérit l'humilité, il l'assiste sans cesse, et il veille sur elle avec la plus grande sollicitude. Or, quand le Christ est présent, nous n'avons pas à chercher autre chose. Dans cette persuasion, mes bien-aimés, fuyons l'intempérance, recherchons la sobriété, afin d'obtenir les biens présents et les biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire et honneur soient au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Amen.

HOMÉLIES

SUR LA PRIÈRE

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Deux raisons nous invitent à admirer et de plus à estimer bienheureux les serviteurs de Dieu : premièrement, parce qu'ils ont mis toutes leurs espérances de salut dans la sainteté de la prière : en second lieu, parce qu'ils ont conservé par écrit les hymnes et les prières qu'ils offraient à Dieu avec joie et tremblement, et qu'ils nous ont transmis leur trésor afin d'inspirer le même zèle à toute la postérité. Il convient, en effet, que les mœurs des maîtres passent aux disciples; il convient que les auditeurs des prophètes deviennent les imitateurs de leur justice, de manière à ce que nous consacrions notre vie à prier, à honorer et à servir Dieu, faisant consister à le prier, avec une âme innocente et pure, notre vie, notre santé, nos richesses, et le comble du bonheur.

Ce que la lumière du soleil est pour le corps, la prière l'est pour l'âme : si c'est un malheur pour l'aveugle de ne pas voir le soleil, quel malheur ne sera-ce pas pour le chrétien de ne pas prier sans cesse, et de ne pas attirer par sa prière la lumière du Christ dans son âme? Et cependant, qui ne considérerait avec saisissement et stupeur la charité que Dieu nous témoigne, et l'honneur qu'il fait aux hommes de les admettre à le prier et à converser avec lui? Car c'est vraiment avec Dieu que nous parlons au temps de la prière, laquelle en outre nous réunit aux anges et nous élève bien au-dessus de la condition des brutes. La prière, c'est l'acte des anges; elle surpasse même leur dignité, puisque la dignité angélique est inférieure à la dignité de l'entretien avec Dieu. Cette infériorité, du reste, les anges nous l'apprennent par la crainte profonde avec laquelle ils offrent leurs prières; nous instruisant nous-mêmes, lorsque nous aurons à nous approcher de Dieu, à le faire avec crainte et avec joie; avec crainte, car nous pourrions être indignes de la prière; avec joie, car nous devons en être remplis par l'honneur incomparable qui nous est accordé, une race mortelle étant admise à une faveur si haute que de s'entretenir continuellement avec Dieu, et de s'élever par là au-dessus de la corruption et de la mort. Mortels par notre nature, par la familiarité avec Dieu nous nous rapprochons d'une condition immortelle. Aussi, quiconque s'entretient fréquemment avec Dieu, devient certainement plus fort que la mort et que la corruption. (Eloge de la prière.) De même que nous n'avons rien de commun avec les ténèbres lorsque nous sommes éclairés par les rayons du soleil; de même celui qui jouit de la familiarité de Dieu doit être nécessairement supérieur à la mort. L'honneur éclatant dont nous sommes gratifiés, nous conduit lui-même à l'immortalité. Si les personnes qui possèdent la considération de l'Empereur ne peuvent tomber dans l'indigence; à plus forte raison est-il impossible que les âmes qui s'entretiennent et qui conversent avec Dieu, soient soumises à la mort. La mort pour l'âme, c'est l'impiété et une vie de

prévarications : par conséquent, la vie pour l'âme consistera dans le service de Dieu et dans une conduite en rapport avec ce service. Or la prière sanctifie notre vie, la rend digne du culte de Dieu, et amasse dans nos âmes d'admirables trésors. Que vous soyez épris de la virginité, que vous ayez préféré une union chaste et honorable, qu'il vous faille dompter le ressentiment, pratiquer la douceur, repousser l'envie, ou pratiquer toute autre vertu, si la prière vous guide et vous aplanit le chemin, vous fournirez aisément et promptement la carrière de la piété. Il ne pourrait se faire, non, il ne pourrait se faire que l'on demandât à Dieu la chasteté, la justice, la douceur, la bonté, et qu'on ne fût pas exaucé. « Demandez, disait le Sauveur, et l'on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira; car quiconque demande reçoit, quiconque cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe. — Qui d'entre vous, disait-il ailleurs, si son fils lui demande du pain, lui donnera une pierre; s'il lui demande un poisson, est-ce qu'il lui donnera un serpent? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, savez donner à vos enfants des choses salutaires, combien plus votre Père céleste donnera-t-il l'Esprit saint à ceux qui le lui demanderont! » *Matth.*, VII, 7; *Luc.*, XI, 10-13.

C'est par ce langage, c'est par ces espérances que le Seigneur de toute chose nous invitait à prier. A nous donc d'obéir à Dieu, de passer notre vie dans la prière et dans les hymnes, et de nous attacher plus étroitement au culte de Dieu qu'à notre propre vie. De cette manière nous vivrons comme il convient à des hommes de le faire. Celui qui ne prie pas Dieu, et qui ne désire pas jouir sans cesse de ces entretiens, c'est un cadavre, qui n'a ni âme, ni sentiment. L'un des signes les plus frappants de stupidité, c'est en effet de ne pas comprendre la grandeur de cette dignité, de ne pas chérir la prière et de ne pas regarder comme la mort de l'âme, l'indifférence à rendre à Dieu nos hommages. De même que notre corps, séparé de l'âme, n'est que cadavre et pourriture; de même notre cœur lorsqu'il ne s'adonne pas à la prière n'est qu'un cadavre misérable et infect. Que la privation de la prière doive être estimée plus amère que la mort, le grand prophète Daniel nous l'a clairement enseigné, lui qui aima mieux mourir que de passer trois jours sans prier. Ce n'était pas par impiété que le roi des Perses lui avait imposé cet ordre, mais uniquement pour avoir trois jours entiers à lui. Sans l'assistance divine, aucun bien n'entrerait dans nos âmes. Dieu, par son assistance, partage nos peines et les allége singulièrement, lorqu'il voit que nous aimons la prière, que nous l'implorons assidûment, et que nous espérons obtenir par cette voie toute sorte de biens. Quand je vois une âme qui n'aime pas la prière et qui n'a pas pour elle une affection vive et ardente, c'est une preuve pour moi qu'il n'y a rien de grand dans cette âme. Quand je vois, au contraire, une âme qui ne se rassasie jamais d'honorer Dieu, et qui met au nombre de ses plus grands malheurs celui de ne pouvoir prier sans cesse, je découvre dans cette âme le culte solide de toutes les vertus et le temple même de Dieu. Si, d'après le sage Salomon, le vêtement d'un homme, sa démarche, son sourire publient ce qu'il est, à plus forte raison les prières et la piété seront-elles un indice d'une parfaite justice : vêtements spirituels et divins, elles répandent sur nos âmes la grâce et la beauté, elles ordonnent la vie de chacun de nous, ne permettent pas qu'aucun sentiment de malice ou de folie règne dans notre cœur; elles nous pénètrent de respect pour Dieu et pour les honneurs qu'il nous dispense, nous instruisent à repousser toutes les illusions de l'esprit pervers, à mettre en fuite les pensées indignes et honteuses, et nous inspirent à tous le mépris de la volupté. C'est le seul orgueil qui convienne aux serviteurs du Christ de se refuser à servir l'ignominie, et de maintenir leur âme dans la pureté et dans la liberté.

Du reste, tout le monde comprend aisément, j'aime à le croire, l'impossibilité absolue de pratiquer la vertu sans la prière, et de la pratiquer durant toute la vie. Et comment pratiquer la vertu, si l'on ne va se prosterner fréquemment aux pieds de celui qui la dispense et qui la donne? Comment désirer sincèrement d'être chaste et juste, si l'on n'est point heureux de

s'entretenir avec celui qui nous demande ces vertus et bien d'autres encore? Je veux vous montrer brièvement que, fussions-nous couverts de péchés, la prière nous en purifie aussitôt. Après cela, quoi de plus noble, quoi de plus divin que la prière, puisqu'elle est pour les maladies des âmes un remède souverain? En premier lieu, ce sont les Ninivites qui nous apparaissent comme ayant été délivrés par la prière de crimes innombrables envers Dieu. Dès que la prière eut pénétré dans leur cœur, elle y ramena la justice, arracha en un moment la ville à l'impureté, à l'iniquité et aux prévarications dans lesquelles elle était plongée; plus forte que des habitudes invétérées, elle y établit le règne des lois célestes, et y implanta avec elle la chasteté, l'humanité, la mansuétude et le soin des pauvres. C'est le cortége sans lequel la prière ne saurait habiter dans une âme : dans toutes les âmes où elle établit sa demeure, elle y amène toute justice, elle les forme à la vertu et en bannit le vice. Si quelqu'un fût alors entré dans la ville de Ninive, connaissant ce qu'elle était autrefois, il ne l'eût certainement pas reconnue, tant ce passage d'une vie de crimes à la piété avait été rapide. De même qu'on ne reconnaîtrait point une femme pauvre et couverte de haillons, si on la rencontrait ensuite couverte de vêtements d'or; de même quiconque eût vu auparavant Ninive dans son indigence et dans sa pauvreté en fait de trésors spirituels, eût ignoré quelle était cette ville dont la prière avait si profondément bouleversé les coutumes et les mœurs, et qu'elle avait ramenée à la vertu. Une femme aussi, après avoir passé toute sa vie dans l'impureté et la débauche, ne fit que se jetter au pieds du Christ, et elle en obtint le salut.

Mais la prière ne se borne pas à effacer les péchés, elle conjure les dangers les plus pressants. David, ce roi et ce prophète également admirable, remporta par la prière de nombreuses et difficiles victoires; ne donnant à ses soldats d'autre arme que la prière, et leur permettant ainsi de vaincre dans la sécurité et le calme. Les autres rois mettaient leurs espérances de salut dans l'habileté et l'expérience des généraux dans leurs archers, leurs fantassins et leurs cavaliers; mais le grand roi David donnait pour boulevard à son armée de saintes prières : il ne jetait point ses regards sur la fierté de ses généraux et des chefs de son infanterie et de sa cavalerie, il n'amassait point de l'argent, il ne préparait point des armes; c'est du Ciel qu'il attendait toute sorte d'armes divines. Car la prière est en vérité une panoplie divine et céleste, et il n'en faut pas d'autre pour protéger efficacement ceux qui s'abandonnent à la conduite de Dieu. Bien souvent l'habileté et la valeur des fantassins, l'expérience et les ruses des archers sont déconcertées par la vigilance de l'ennemi, par le courage des adversaires et par plusieurs autres moyens. Quant à la prière, c'est une arme irrésistible, un bouclier impénétrable, qui repousse un soldat et des milliers de légions avec la même facilité. Cet admirable David triompha de Goliath, qui se précipitait sur lui comme un démon terrible, non par le glaive et des armes, mais par la prière. Ainsi, la prière est pour les rois une arme redoutable dans les batailles; elle est pour nous une arme redoutable contre les démons. Ainsi le roi Ezéchias triompha dans la guerre contre les Perses sans avoir mis d'armée en campagne, et n'ayant opposé que ses prières à la multitude de ses ennemis. Ainsi, il échappa à la mort en se prosternant avec une piété touchante devant le Seigneur, en sorte que la prière seule rappela ce prince à la vie. L'exemple du publicain nous prouve d'ailleurs que la prière purifie aisément l'âme pécheresse; car, ayant demandé à Dieu le pardon de ses fautes, il l'obtint aussitôt; nous l'apprenons encore par l'exemple du lépreux, qui ne se fut pas plutôt présenté devant Dieu qu'il fut sur-le-champ guéri. Si Dieu rend sur-le-champ la santé au corps malade, à plus forte raison la rendra-t-il miséricordieusement à l'âme souffrante : plus l'âme l'emporte en excellence sur le corps, plus il est vraisemblable que Dieu lui témoigne de sollicitude. Il serait facile de citer une infinité de traits antiques et récents, si l'on voulait énumérer tous les hommes qui ont dû leur salut à la prière.

L'une de ces personnes négligentes qui ne sent point de zèle ni de ferveur dans la prière, objec-

tera peut-être ces paroles du Sauveur : « Quiconque me dira : Seigneur, Seigneur, n'entrera pas pour cela dans le royaume des cieux; mais celui qui accomplit la volonté de mon Père qui est au ciel. » *Matth.*, VII, 21. — Si je prétendais qu'il suffit à notre salut de la prière, c'est à bon droit qu'on m'opposerait ces paroles : comme je reconnais seulement dans la prière la source de tous les biens, le fondement et la racine de toute vie vertueuse, que l'on n'aille plus se servir de ces paroles pour se justifier de sa négligence. Ni la chasteté seule et privée des autres biens ne saurait nous sauver, ni le soin des pauvres, ni la bonté, ni toute autre vertu; il faut que toutes ces choses concourent dans nos âmes. Or, c'est la prière qui leur sert de fondement et de principe. De même que la solidité d'un vaisseau et d'un édifice dépend de la solidité des parties inférieures, ainsi notre vie reçoit sa consistance de la prière : sans la prière rien de bon, rien d'utile au salut ne nous arriverait. C'est pourquoi Paul ne cesse de nous y exhorter avec instance. « Persévérez dans la prière, nous dit-il, passez vos veilles à prier et à rendre grâces. — Priez sans relâche, dit-il ailleurs, et rendez grâces en toute chose, car telle est la volonté de Dieu. — Priez en tout temps, et en esprit, ajoute-il encore; veillez pour cela et persévérez dans la prière. » *Coloss.*, IV, 2; I *Thess.*, V, 17-18; *Ephes.*, VI, 18. C'est par ces pressantes et divines paroles que le chef des apôtres nous appelle à la prière. Puis donc que nous sommes ses disciples, ne cessons pendant notre vie de prier et d'arroser continuellement nos âmes de ses eaux rafraîchissantes.

Car la prière ne nous est pas moins indispensable à nous autres hommes que les eaux ne le sont aux arbres. Ni les arbres ne peuvent produire du fruit s'ils ne s'abreuvent par les racines, ni nous-mêmes nous ne pourrons produire les fruits précieux de la piété en dehors des eaux de la prière. Aussi faudrait-il que à notre lever nous prévinssions le soleil en offrant à Dieu nos hommages, et que nous les lui offrissions de même au moment de prendre notre repas ou notre sommeil : ou plutôt, à toutes les heures, nous devrions offrir à Dieu une prière et observer cette règle durant la journée toute entière. Dans la saison de l'hiver, consacrons à la prière la plus grande partie de la nuit, fléchissons le genou avec une crainte et un recueillement profond, et cherchons notre bonheur dans le culte de Dieu. Comment, je vous le demande, regarderiez-vous le soleil sans avoir adoré celui qui envoie à vos yeux cette lumière si douce? Comment prendre votre repas sans avoir adoré l'auteur et le dispensateur de tant de biens? Avec quelle espérance aborderez-vous le temps de la nuit, à quels rêves vous attendrez-vous si, au lieu de prendre l'armure de la prière, vous vous plongez sans précaution dans le sommeil? Vous deviendrez facilement le jouet et la victime des démons pervers qui rôdent sans cesse et épient l'occasion où ils pourront nous surprendre, et enlever rapidement celui d'entre nous qui ne posséderait pas l'arme de la prière. Quand ils nous voient protégés par la prière, ils s'enfuient aussitôt comme des brigands et des malfaiteurs apercevant le glaive du soldat suspendu sur leur tête. Quand ils rencontrent quelqu'un dénué de prières, ils le saisissent, l'emportent et le précipitent dans le péché, dans les désastres et dans tous les maux. Que la crainte de ces dangers nous détermine à nous munir toujours des armes défensives des hymnes et des prières, afin que Dieu, ayant pitié de nous tous nous rende dignes du royaume des cieux, par son Fils unique, auquel gloire et puissance soient dans les siècles des siècles. Amen.

SECONDE HOMÉLIE.

Que la prière soit la source de tout bien, le principe du salut et de la vie éternelle, il n'est personne qui l'ignore. Cependant il ne sera pas inutile de traiter ce sujet dans la mesure de nos forces, afin que les personnes accoutumées à une vie de prière et à s'appliquer avec zèle au culte de Dieu, deviennent par ces paroles plus ferventes; et pour celles qui vivent dans la négligence et qui laissent leur âme privée de prière, afin que comprenant le temps qu'elles ont perdu elles n'a-

chèvent pas de compromettre leur salut durant le reste de leur vie. Une grande chose que nous pouvons dire de suite sur la prière, c'est que quiconque prie s'entretient avec Dieu. Or, quel honneur il y a pour l'homme à s'entretenir avec Dieu, tout le monde le comprend; mais expliquer cet honneur par des paroles, personne ne le pourrait. Cet honneur s'élève même au-dessus de la dignité des anges; et, comme ils le savent bien, nous les voyons tous dans les prophètes offrir au Seigneur avec un profond saisissement leurs cantiques et leurs hommages, se couvrir le visage et les pieds dans le respect dont ils sont pénétrés, exprimer la frayeur qui les anime par leur vol et par leur incessante mobilité; nous instruisant, ce me semble, à oublier nous-mêmes notre humanité au temps de la prière, et dans la ferveur et la crainte dont nous serons remplis, à ne voir aucune des choses présentes, à nous croire transportés au milieu de ces purs esprits pour rendre à Dieu le culte qu'ils lui rendent eux-mêmes. Si des différences profondes séparent en tout le reste la condition des anges et la nôtre; s'ils se distinguent de nous par la nature, par la manière de vivre, par la sagesse, par l'intelligence et par une foule d'autres points, une chose est cependant commune aux anges et aux hommes, la prière, et sous ce rapport il n'y a point de différence entre ces deux natures. La prière vous sépare des bêtes, la prière vous réunit aux anges : il ne tardera pas à partager leur société, leurs mœurs, leur genre de vie, leur dignité, leur noblesse, leur sagesse, leur intelligence, celui qui s'appliquera à consacrer toute sa vie à la prière et au culte de Dieu.

Quoi de plus saint que de s'entretenir familièrement avec Dieu, quoi de plus juste, quoi de plus beau, quoi de plus sage? Si les personnes qui fréquentent des sages, arrivent bientôt par suite de ces rapports fréquents à leur ressembler, que faudra-t-il dire de celles qui par la prière conversent avec Dieu? De quelle sagesse, de quelle vertu, de quelle intelligence, de quel amour du bien, de quelle modestie, de quelle bonté ne seront-elles pas redevables à la prière? En sorte que l'on peut dire sans crainte de se tromper que la prière est le principe de toute justice et de toute vertu, et que nul sentiment favorable à la piété ne saurait pénétrer dans l'âme sans le secours de la prière. De même qu'une ville sans remparts tombera facilement au pouvoir des ennemis à cause de l'abandon où sont ses défenseurs; de même le démon se rendra maître aisément de l'âme que ne protége pas la prière, et il la remplira sans peine de toute sorte de péchés. Quand il voit l'âme couverte de cette armure, il n'ose s'en approcher, il redoute la force et la puissance que lui donnent les prières, car elles fortifient l'âme plus que la nourriture ne fortifie le corps. De plus, ceux qui prient avec ferveur ne supportent rien qui soit indigne de la prière, et par respect pour le Dieu avec lequel ils viennent de s'entretenir, ils repoussent avec promptitude les efforts de l'esprit pervers, songeant en eux-mêmes quel crime ce serait, après avoir parlé au Seigneur, lui avoir demandé la sainteté et la chasteté, de passer aussitôt du côté du démon, d'accueillir dans leur esprit les jouissances honteuses, d'ouvrir au diable un accès dans ce cœur où Dieu s'est reposé naguère, et de permettre aux démons de pénétrer dans leurs âmes lorsqu'elles ont été comblées, par la grâce de l'Esprit, de charité et de bienfaits. Comment cela, je vais vous le dire.

Il est impossible à l'homme de jouir de la familiarité divine en dehors de l'action de l'Esprit : sa présence et son intervention dans les saints combats est nécessaire pour que nous les abordions, que nous fléchissions le genou, et que nous nous mettions à implorer et à prier. Comme s'entretenir avec Dieu est une chose au-dessus de l'homme, il faut que la grâce de l'Esprit vienne nous fortifier, nous affermir, et nous faire comprendre cet honneur incomparable. Aussi, lorsque vous saurez que vous vous entretenez avec Dieu et que l'Esprit agit en votre âme au moment de la prière, vous ne permettrez pas au démon de se glisser par aucune voie dans cette âme que l'Esprit a sanctifiée. Si les gens qui s'entretiennent avec le prince et qui sont honorés de sa familiarité, ne daignent plus s'entretenir avec des mendiants et des misérables; celui qui s'est entretenu par la prière avec Dieu ne daignera plus accepter l'entretien de l'esprit de malice et

d'impiété. C'est l'esclave des voluptés qui s'entretient véritablement avec les démons et qui reproduit leur démence; mais celui qui pratique la tempérance et la justice, vit dans la société des anges, et imite la grandeur de leurs sentiments. A mes yeux, celui qui appellerait la prière le nerf de l'âme exprimerait la vérité. Comme les nerfs donnent au corps l'unité, le mouvement, la rectitude, la vie, la consistance, de telle sorte que si on les coupait, l'harmonie du corps serait entièrement brisée; ainsi les saintes prières donnent aux âmes leur consistance, leur harmonie et leur permet de fournir aisément la course de la piété. Vous priver de la prière, ce serait retirer le poisson de l'eau; car, si l'eau est nécessaire à la vie du poisson, la prière l'est à la vôtre. C'est par la prière que vous pourrez prendre votre essor, franchir les cieux et vous approcher de la Divinité. Ces considérations suffisent pour montrer la vertu d'une sainte prière : il sera bon toutefois d'ouvrir les divines Ecritures et d'apprendre de la bouche du Christ les trésors que la prière procure à ceux qui veulent lui consacrer toute leur vie.

« Il leur disait, raconte l'Evangéliste, cette parabole pour leur montrer qu'il ne faut pas se lasser de prier. Il y avait, dans une ville, un juge sans crainte de Dieu et sans respect pour les hommes. Il y avait dans cette même ville une veuve, et elle venait à lui et lui disait : Faites-moi justice de mon adversaire; et il s'y refusa pendant longtemps. Après cela il se dit en lui-même : Quoique je ne craigne pas Dieu et que je ne respecte pas les hommes, cependant à cause des ennuis que cette veuve me suscite, je lui ferai justice, car à la fin elle pourrait venir me faire quelque affront. Et le Seigneur dit : Entendez ces paroles de ce juge d'iniquité. Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus, qui crient vers lui le jour et la nuit, et il souffrirait qu'on les opprimât! Je vous l'assure, il ne tardera pas à leur rendre justice. » *Luc.*, XVIII, 1 *et seq.* Instruisons-nous, mes frères, de la sagesse cachée dans ces paroles de l'Esprit, et approfondissons-les, sinon autant qu'elles le permettent, du moins autant que cela nous est possible. Les gens qui vivent sur les flots descendent dans les entrailles de l'abîme pour rapporter aux habitants du continent des pierres précieuses. Nous aussi qui parcourons l'océan des divines Ecritures, pénétrons selon nos forces dans les entrailles de cette sagesse spirituelle, afin de vous rapporter des trésors sous lesquels vos âmes brilleront avec plus de splendeur que le front des monarques sous leurs couronnes de pierreries. La beauté de ces couronnes a pour limites la vie présente, mais celui qui donne pour couronne à son âme les sentences de l'Esprit, outre qu'il jouit durant la vie présente d'une sécurité parfaite, s'approche après avoir quitté ce monde du tribunal du Christ, riche en vertu et pur de toute souillure. Quels trésors vous rapporterons-nous donc de l'abîme des Ecritures, encore que nous ne descendions pas au plus profond de cette sagesse, et que nous ne le fassions que dans la mesure qui nous est permise?

Pour attirer les hommes à la prière et pour frapper nos âmes des avantages qu'elle procure, le Christ met sous nos yeux un juge méchant et cruel, dont les yeux étaient étrangers à toute pudeur, et qui avait chassé la crainte de Dieu de son âme. Il eut suffi pourtant de l'image d'un juge miséricordieux et juste, et du rapprochement de sa justice avec la bonté de Dieu, pour montrer la vertu de la prière. Si un homme bon et doux accueille avec bienveillance les supplications de ses semblables, à plus forte raison Dieu les accueillera-t-il, lui dont la miséricorde sans mesure surpasse notre pensée, et celle des anges eux-mêmes. Il eut donc suffi, comme je le disais tout à l'heure, de nous offrir l'image d'un juste juge. Que s'il introduit un juge cruel, impie, sans entrailles, dur avec les autres, doux et humain avec ceux qui le prient, c'est pour vous enseigner que la prière a la vertu d'incliner les naturels les plus mauvais à la clémence et à la miséricorde. Pourquoi le Christ a-t-il employé cet exemple? Afin que personne n'ignorât la vertu de la prière. C'est après nous avoir offert le spectacle d'une veuve en présence du plus scélérat des hommes, et nous avoir montré l'humanité contre nature de celui-ci, qu'il passe de ce misérable à son Père si bon, si doux, si bienveillant, si miséricordieux, qui s'élève au-dessus des iniquités, qui pardonne des péchés innom-

brables, qui supporte les blasphèmes dont on l'accable chaque jour, qui souffre que les démons soient honorés sous ses yeux, tandis qu'on l'outrage lui-même, tandis qu'on blasphème son Fils et qu'on ajoute les crimes aux crimes. S'il supporte ces indignités avec tant de mansuétude, lorsqu'il nous verra nous prosterner devant lui avec la crainte convenable, est-ce qu'il n'aura pas bientôt pitié de nous?

Ecoutez ce que dit le juge d'iniquité: « Quoique je ne craigne pas Dieu et que je ne respecte pas les hommes, néanmoins à cause des ennuis que cette veuve me suscite, je lui rendrai justice. » Quoi donc! ce que la crainte n'aurait pu faire, la prière l'aurait-elle fait? Ni les menaces, ni la crainte du châtiment n'avaient déterminé cet homme à remplir son devoir : une veuve se présente et, par ses supplications, adoucit ce monstre sauvage. Que penser après cela de Dieu, qui est si bon, puisqu'une veuve suppliante a fléchi de la sorte un juge cruel? Quelle bienveillance, quelle miséricorde Dieu nous témoignera-t-il, lui qui veut toujours pardonner et ne jamais punir; lui qui, dans son extrême charité, nous menace de ses châtiments, et nous offre de magnifiques récompenses, afin que l'espérance d'un côté nous anime à la vertu, et que la crainte de l'autre nous éloigne du vice! Je ne puis détacher ma pensée de ce juge d'iniquité, parce que j'aperçois à travers sa douceur si peu naturelle l'ineffable bonté de Dieu. Ce juge qui n'avait jamais voulu faire quoi que ce soit de bon, change en un instant et prend pitié d'une suppliante : de quelle sollicitude de la part du Ciel ne serons-nous pas redevables à la prière? Si vous désirez connaître la vertu et la puissance d'une sainte prière, examinez et considérez les biens dont jouissent chaque jour et à chaque instant les fidèles qui ne cessent de prier le Seigneur. Qui ne sait que la lumière du soleil, des étoiles et de la lune, qu'un air sain, que des aliments de toute sorte, que les richesses, la vie et une infinité de biens, Dieu les dispense également à tous les hommes, aux justes comme aux impies, tant est grande sa bonté envers nous? S'il traite tous les jours avec une miséricorde et une générosité pareilles des êtres qui ne le prient pas et ne lui demandent rien, de quels biens ne comblera-t-il pas ceux qui passent toute leur vie à l'implorer et à le prier? Mais il nous faut vous dire maintenant à combien de justes il a été donné de sauver par leurs prières des peuples, des cités et la terre entière.

A parler de la prière, c'est de Paul le premier qu'il faut parler, de Paul insatiable du culte de Dieu, de Paul notre commun père et le chef des serviteurs du Christ. Or cet apôtre à qui l'univers était confié assurait par ses continuelles prières le salut de toutes les nations, disant sans cesse : « C'est pourquoi je fléchis le genou devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui toute paternité découle au ciel et sur la terre; afin que par les richesses de sa grâce il vous fortifie par son esprit dans l'homme intérieur, et que Jésus-Christ habite dans vos cœurs par la foi. » *Ephes.*, III, 14-17. Voyez-vous quelle est la vertu de la prière? Elle transforme les hommes en des temples du Christ : et de même que les palais des rois sont bâtis avec de l'or, des pierres précieuses et du marbre; ainsi les temples du Christ le sont avec la prière. « Afin que le Christ habite dans vos cœurs, » dit l'Apôtre. Quel plus bel éloge de la prière que cette transformation de l'homme en un temple divin? Celui que les cieux ne contiennent pas, habite dans une âme où la prière est vivante. « Le ciel est mon trône, dit-il, et la terre est l'escabeau de mes pieds. Quelle maison me bâtirez-vous et quel sera le lieu de mon repos? » *Isa.*, LXVI, 1. Et voilà que Paul lui bâtit une maison par de saintes prières. « Je fléchis les genoux, dit-il, devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que le Christ habite par la foi dans vos cœurs. « Voyez ici une preuve de la puissance d'une sainte prière : Paul, qui parcourait comme d'un vol rapide la terre entière, qui habitait des prisons, qui subissait les verges, qui portait des chaînes, qui vivait au milieu du sang et des périls, qui chassait les démons, qui ressuscitait les morts, qui guérissait les maladies, ne comptait sur aucune de ces choses pour le salut des hommes; c'est la prière qu'il donnait pour rempart à la terre; et, après ces prodiges, après avoir ressuscité des morts, il se retirait dans la prière comme un athlète cou-

ronné dans la palestre. Et en effet, la prière est inséparable de la résurrection des morts et des autres miracles; l'action que les eaux exercent sur les arbres, les prières des saints l'exercent dans cette vie. C'est parce qu'il en arrosait son âme durant la nuit que Paul bravait en se jouant tous les maux, et qu'il s'offrait aux coups, comme l'eût fait une statue. C'est par la prière qu'en Macédoine il fit trembler la prison; c'est par la prière que, semblable à un lion, il rompit ses fers; c'est par la prière qu'il délivra le geôlier de l'erreur; c'est par la prière qu'il brisa la tyrannie des démons. Nous connaissons les recommandations qu'il écrivait à tous les hommes : « Appliquez-vous à la prière, priez avec persévérance et actions de grâces : priez en même temps pour moi, afin que ma bouche s'ouvre et parle avec confiance et qu'elle annonce le mystère de l'Evangile. » *Coloss.*, IV, 2-3. Que dites-vous là? Quoi! la prière nous donnerait une telle confiance, que nous oserions supplier le Seigneur en faveur de Paul? Et quel soldat oserait intercéder en faveur d'un grand général? Or, jamais général n'a été chéri de son prince comme Paul l'a été de Dieu. Eh bien, telle est la dignité dont la prière est la source qu'elle permet de supplier Dieu en faveur de Paul. L'illustre Pierre aussi qui était plus resplendissant que le ciel, fut délivré de la prison, sans doute à cause de ses vertus et en vue du salut de l'humanité, mais encore parce que les prières de l'Eglise ouvrirent sans résistance les portes fermées de la prison. Luc n'a pas écrit sans motif que l'Eglise entière ne cessait de prier en faveur de Pierre : il voulait nous apprendre que la prière est assez puissante dans les cieux pour soustraire aux dangers Pierre et Paul, les colonnes de l'Eglise, les coryphées des apôtres, dont la gloire atteignait jusqu'au ciel, les remparts de l'univers, la sécurité de la terre et de la mer tout ensemble.

Dites-moi comment Moïse a sauvé Israël dans les combats? Laissant les armes et les bataillons à son disciple, n'opposa-t-il pas ses prières à la foule des ennemis, nous montrant de la sorte, que les armes, les chevaux, les richesses, les armées sont bien moins puissantes que les prières des justes? C'est pourquoi une armée entière, d'innombrables tribus avaient dans la prière toutes leurs espérances de salut. Moïse priait-il, les Juifs étaient victorieux : suspendait-il sa prière, les Juifs reculaient devant leurs adversaires. Et nous aussi, nous triompherons aisément du diable par la prière, au lieu que par l'indifférence nous attirerons sur nous la rage de l'esprit mauvais. Le peuple ayant commis l'impiété, Moïse le sauva par sa seule prière; par la prière il lui obtint la faveur divine et des biens incalculables. C'est à la prière qu'il dut lui-même de se rapprocher par sa vie des habitants des cieux. La prière a maîtrisé la violence des flammes, elle a adouci des lions; l'histoire de Daniel d'un côté, celle des trois enfants de l'autre nous l'apprennent. C'en est assez, je pense, pour montrer que la prière peut facilement arracher les hommes aux dangers qui les menacent. La prière, c'est la source du salut, pour l'âme le principe de l'immortalité, pour l'Eglise un rempart indestructible, un fort inébranlable : terrible au démon, elle est salutaire aux cœurs religieux. C'est la prière qui donna la vie au prophète Samuel : tandis que la nature condamnait sa mère à la stérilité, la prière vint efficacement suppléer à l'impuissance de la nature. Tel a été le fruit de la prière, tel est le prophète auquel la prière a donné la vie. Aussi Samuel est-il devenu célèbre dans les cieux, ayant imité les anges au delà des forces humaines. Tel devait être cet épi de la prière; il devait s'élever au-dessus des autres par son amour du bien, ses mœurs vertueuses; il devait se distinguer des saints qui l'avaient précédé, comme on voit dans les moissons des épis magnifiques se distinguer de tous les autres. C'est avec la prière que David vint heureusement à bout de si nombreuses et de si terribles guerres. Il ne mettait pas les armes en mouvement, il n'agitait pas les javelots, il ne brandissait pas le glaive; les prières étaient toute sa défense. C'est avec la prière qu'Ezéchias mit en fuite la multitude des Perses. Tandis que ceux-ci approchaient des murailles leurs machines de guerre, Ezéchias n'avait pour défense que ses prières, et la prière terminait la guerre sans l'intervention des armes, sans que le clairon sonnât, sans que l'armée sortît de son repos, sans qu'elle usât de ses armes, sans que

la terre fût ensanglantée : il suffit de la prière pour frapper les ennemis d'épouvante. C'est encore la prière qui sauva les Ninivites, qui détourna la colère céleste prête à éclater sur eux, et qui les tira promptement de la corruption où ils vivaient. Telles sont, en effet, la vertu et la puissance de la prière qu'à peine eut-elle pénétré dans cette ville livrée depuis longtemps aux vices et aux turpitudes, qu'elle en changea la face toute entière et qu'elle y introduisit, avec elle la chasteté, la justice, l'affection, la concorde, le soin des pauvres et toute sorte de biens. De même qu'une reine entrant dans une ville y attire à sa suite une foule de richesses; ainsi la prière, lorsqu'elle entre dans une âme, y est suivie de toutes les vertus. Ce que l'édifice est aux fondements, l'âme l'est à la prière. A nous donc de commencer par l'établir solidement dans nos âmes comme une racine et un fondement, puis d'élever avec ardeur la tempérance, la mansuétude, la justice, le soin des pauvres, et toutes les lois du Christ, afin de vivre désormais conformément à ce qu'elles prescrivent, et d'obtenir les biens célestes par la grâce et la charité de Notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire et puissance soient au Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME

Homélies adressées au peuple d'Antioche à l'occasion des statues renversées.

Deux catéchèses adressées au peuple d'Antioche.

Homélies au peuple d'Antioche.

Homélies sur la pénitence.

Discours de saint Jean Chrysostome sur quelques fêtes de Notre-Seigneur Jésus-Christ et des Saints.

Homélie sur le baptême du Sauveur et sur l'Epiphanie.

Homélies sur la trahison de Judas.

Homélie sur le cimetière et sur la croix.

Homélies sur la croix et sur le bon larron.

Homélie sur la résurrection des morts.

Homélie contre l'ivresse et sur la résurrection.

Homélie sur l'Ascension de Notre-Seigneur.

Homélies sur la Pentecôte.

Éloge de saint Paul.

Panégyrique de saint Mélèce.

Panégyrique de saint Lucien.

Discours sur saint Babylas.

Panégyrique des saints martyrs Juventin et Maximin.

Éloge de sainte Pélagie.

Panégyrique de saint Ignace Théophore.

Panégyrique de saint Eustathe.

Panégyrique de saint Romain.

Homélies sur les Macchabées.

Panégyrique des saintes Bernicé et Prosdocé et de Domnine leur mère.

Homélie sur les saints martyrs.

Homélie sur la prédication.

Homélie sur saint Julien.

Homélie sur saint Barlaam.

Homélie sur sainte Drosis.

Homélie sur les martyrs égyptiens.

Homélie sur saint Phocas.

Homélie sur les saints martyrs.

Homélie sur un tremblement de terre.

Homélie sur la trahison de Judas.

ŒUVRES DONT L'AUTHENTICITÉ EST DOUTEUSE.

Homélie sur la mémoire de saint Bassus.

Discours sur Pierre l'apôtre et sur le prophète Elie.

Discours sur le bienheureux Abraham.

Homélie sur sainte Thècle.

Discours sur le destin et sur la providence.

Homélies sur la prière.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

Besançon, imprimerie d'Outhenin-Chalandre fils.